
Sultan Mehmed II, the Conqueror
Ex Libris
George Crews McGhee
United States Ambassador
to Turkey

L'UNIVERS.



HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES.



PERSE.

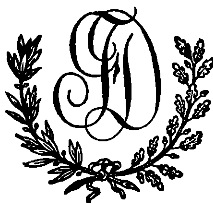
LA PERSE,

PAR

M. LOUIS DUBEUX,

CONSERVATEUR ADJOINT A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE,

ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE TURIN.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, N° 56.

1841.

Longitude du Méridien de Paris.



L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COSTUMES, ETC.

PERSE,

PAR M. LOUIS DUBEUX,

CONSERVATEUR ADJOINT DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE TURIN.

Il est peu de personnes auxquelles le nom de la Perse ne soit connu. La délivrance des Israélites captifs à Babylone, la bataille de Marathon, l'expédition d'Alexandre, la défaite de Crassus, le triomphe de Sapor sur Valérien, les conquêtes de Thamas-kouli-khan, les derniers revers des armées persanes, sont autant de faits que nous avons tous présents à la mémoire. Mais quelles causes ont amené des succès si divers? que s'est-il passé entre ces grands événements? pourquoi le même sol a-t-il produit tantôt des générations d'élite, tantôt des hommes faibles et pusillanimes? Quelle influence la religion des mages et le fatalisme de Mahomet ont-ils eue sur ces changements? Nous ne prétendons pas résoudre ces questions importantes; mais nous tâcherons de recueillir et d'exposer avec soin tous les éléments qui peuvent en amener la solution. Tel est le but que nous nous proposons dans cet ouvrage. Avant d'entrer en matière, il faut jeter un coup d'œil sur le pays dont nous voulons faire connaître les institutions et les habitants.

NOMS DE LA PERSE.

Le nom le plus ancien de la Perse est *Élam* ou *Élymaïs*, qui vient d'Elam fils de Sem. Daniel et Esdras appellent ce pays *Paras*. Il est encore nommé *Achæmenia*, d'après les Achæménides, ses anciens rois. Les écrivains musulmans emploient les dénominations de *Fars*, *Adjem* et *Iran*. Suivant Hérodote, les habitants de la Perse étaient désignés, à une époque très-reculée, sous les noms de *Céphènes* et d'*Artæi*.

LIMITES DE L'EMPIRE PERSE.

Les Mèdes, les Babyloniens et les Lydiens, se partageaient la souveraineté des plus belles contrées de l'Asie, lorsque les Perses, conduits par Cyrus, les attaquèrent successivement et les soumirent à leur puissance. Aux pays que possédaient ces peuples, Cyrus ajouta encore d'autres provinces, et, en peu d'années, il fonda un des empires les plus vastes qui aient jamais existé.

Les bornes de l'empire perse étaient: A l'est, le fleuve Indus; au nord, le Jaxartès, la mer Caspienne, la chaîne du Caucase et le Pont-Euxin; au sud, la mer des Indes, le golfe Persique et l'Arabie; à l'ouest, les limites n'étaient guère fixes; les guerres continuelles entre les Perses et les Grecs les faisaient changer fréquem-

ment. On peut cependant indiquer la mer Égée comme servant de bornes à l'empire de ce côté.

DIVISIONS.

L'Euphrate partageait l'empire en deux parties inégales. Le pays qui se trouvait à l'ouest du fleuve comprenait la presqu'île de l'Asie Mineure, la Syrie et la Phénicie; la seconde partie renfermait les contrées situées entre l'Euphrate et l'Indus. Ces différentes provinces formaient vingt-trois satrapies. On ignore l'époque précise de cette division, qui éprouva sans doute plusieurs changements. Avant de commencer la description des satrapies, nous dirons un mot des montagnes et des fleuves les plus importants de la Perse.

La chaîne du Taurus, qui couvre de ses ramifications une partie de l'Asie, commence en Lycie et court de l'ouest à l'est. Ce n'est que dans la Pamphylie que cette chaîne s'élève d'une manière remarquable. Deux branches importantes se détachent ensuite du Taurus; l'une, appelée *Anti-Taurus*, s'avance dans la Cappadoce, et l'autre, nommée *Amanus*, sépare la Cilicie de la Syrie. Le Taurus a encore plusieurs autres branches qui prennent différents noms.

FLEUVES.

Six grands fleuves arrosaient l'empire de Perse; ce sont :

L'Euphrate qui sort du mont Abus, une des branches septentrionales du Taurus, dirige son cours à l'ouest, puis, descendant vers le sud, se joint au Tigre et verse ses eaux dans le golfe Persique. Ce fleuve a un débordement annuel qui fertilise les terres par lesquelles il passe.

Dans les temps reculés, et encore à l'époque de l'expédition d'Alexandre le Grand, l'Euphrate avait son embouchure particulière dans le golfe Persique. Les habitants d'une ville considérable nommée Orchoë changèrent le cours du fleuve en dérivant ses eaux sur leurs terres. Le Tigre, grossi par l'Euphrate, prenait le nom de *Pasitigre*, que l'on donnait encore à une rivière de la Susiane appelée aussi *Oroatès*.

Le Tigre prend sa source, comme l'Euphrate, dans le mont Abus, coule vers le sud et se jette dans le golfe Persique, après avoir reçu les eaux de l'Euphrate.

L'Araxe. Les Grecs ont donné ce nom à plusieurs fleuves; mais l'Araxe, proprement dit, est le fleuve qui sort du mont Abus, arrose l'Arménie et porte ses eaux à la mer Caspienne.

L'Oxus. Ce fleuve qui prend naissance dans les monts Imaüs se dirige vers l'ouest. Il avait autrefois son embouchure dans la mer Caspienne; aujourd'hui, il se jette dans le lac Aral.

Le Phase, dont la source se trouve dans les *Moschici montes*. Ce fleuve arrose la Colchide et finit son cours dans le Pont-Euxin.

L'Indus. Ce fleuve sort des monts Imaüs, coule du nord au midi, et va porter ses eaux à la mer des Indes.

DESCRIPTION DES SATRAPIES.

ASIE MINEURE.

L'Asie Mineure formait dix satrapies, dont trois à l'ouest, deux au centre, deux au sud et trois au nord. C'est par celles de l'ouest que nous commencerons.

LYDIE.

Cette contrée, appelée d'abord Méonie, était bornée au sud par le fleuve Méandre, qui la séparait de la Carie; à l'est, elle confinait avec la Phrygie; au nord, avec la Mysie; à l'ouest, avec l'Ionie, qui fut souvent regardée comme comprise dans ses limites. Les principales montagnes de la Lydie, le Tmolus et le Mésogis, produisaient des vins excellents. C'était dans le Tmolus que le Pactole avait sa source. Cette rivière se jetait, avec l'Hyllus et d'autres petits cours d'eau, dans l'Hermus, qui a son embouchure dans le golfe de Smyrne. Un autre fleuve appelé *Caystre* et auquel les Turcs donnent aujourd'hui le nom de *Coutschouc*

Meïnder ou *Petit Méandre*, arrosait encore la Lydie.

Sardes, située au pied du mont Tmolus, était la capitale de la Lydie. C'est là que résidaient les rois avant la conquête de Cyrus. Depuis, les satrapes chargés du gouvernement de la province y fixèrent leur séjour. Sardes était le centre d'un grand commerce, et il s'y tenait un marché d'esclaves. La ville était défendue par une citadelle, dans laquelle les rois de Perse entretenaient une forte garnison. Les environs étaient d'une merveilleuse fertilité, mais bouleversés par des tremblements de terre.

Après Sardes venaient :

Philadelphie, située au pied du mont Tmolus;

Hypæpa, aujourd'hui Berki, bâtie sur le penchant du Tmolus opposé à celui qui descend vers Sardes;

Tralles, au pied du Mésogis, petite ville bien bâtie et fortifiée;

Magnésie, détruite par les tremblements de terre. Il ne faut pas la confondre avec une autre Magnésie qui se trouvait non loin du fleuve Méandre, et que l'on appelait *Magnésie sur le Méandre*.

Les Lydiens d'abord courageux devinrent, après avoir été soumis par les Perses, très-efféminés; ils s'appliquaient surtout à fabriquer des objets de luxe, et passaient pour fort habiles à travailler les métaux. On prétend que les premiers ils ont eu l'idée de se servir d'espèces monnayées.

Un air pur, un climat tempéré, un sol fertile, un commerce florissant, rendaient la satrapie de Lydie une des plus belles et des plus riches de l'empire perse.

IONIE.

La côte de la Lydie fut, neuf cents ans environ avant l'ère chrétienne, couverte de colonies grecques de race ionienne, qui, ayant chassé les indigènes et s'étant établies à leur place, donnèrent à ce pays le nom d'Ionie.

Les villes ioniennes étaient au nombre de dix, savoir : Milet, Myunte, Priène, Éphèse, Colophon, Lébédos, Téos, Clazomène, Phocée et Érythrées; plus, les îles de Samos et de Chios. Nous n'avons pas à nous occuper de ces colonies ioniennes, sur lesquelles les Perses n'exerçaient qu'une autorité douteuse, à l'exception de Milet et de Myunte, dont nous parlerons dans la description de la Carie, où elles étaient situées.

CARIE.

Bornée par la mer à l'ouest et au sud, cette province était séparée de la Lydie par le fleuve Méandre. Les Cariens peuplaient d'abord les îles de la mer Égée et s'étendaient sur la côte de la Lydie, d'où les colonies grecques les refoulèrent dans l'intérieur des terres. Le pays connu sous le nom de *Doride*, les îles voisines appelées *Sporades*, d'un mot grec qui veut dire *dispersées*, et les deux îles de Rhodes et de Cos dépendaient de la Carie. Le Méandre, fameux par ses sinuosités, arrosait la contrée, et, après mille détours, se jetait dans la mer entre Milet et Priène. Dans la partie méridionale de la Carie se trouvait le Calbis, autre fleuve qui passait près de la ville de Caunus.

Les villes principales de la Carie étaient :

Halicarnasse, colonie grecque, résidence des rois de Carie, célèbre pour avoir donné le jour à Hérodote, et aussi par le tombeau que la reine Artémise y fit élever à Mausole, son époux. Cette ville était très-forte. On croit qu'un château nommé *Bodroun*, construit par les chevaliers de Rhodes, occupe aujourd'hui une partie de l'emplacement d'Halicarnasse.

Caunus, près de l'embouchure du Calbis. L'air y était fort insalubre, et l'on disait, en parlant de ses habitants, que les morts y marchaient.

Cnide ou Gnide, célèbre par la naissance de l'historien Ctésias, et par le culte qu'on y rendait à Vénus. On voyait dans le temple une statue de la déesse qui passait pour le chef-d'œuvre de Praxitèle. Cette ville avait deux ports.

Milet, à l'entrée d'un petit golfe que

domine le mont Latmus, célèbre par la fable d'Endymion, était la plus méridionale des colonies ioniennes. Cette ville fut la patrie de Thalès et d'Aspasie.

Myunte était peu importante.

Mylasa, où Jupiter était particulièrement honoré, subsiste encore aujourd'hui, et n'a point changé de nom. On l'appelle cependant aussi *Marmara*, à cause des carrières de marbre qui en sont voisines. Cette ville était située non loin de la mer, et avait un port qui a changé son nom de *Physcus* en celui de *Fisco*.

Stratonicea, dans les environs de laquelle se trouvaient deux temples, l'un dédié à Jupiter Chrysaoros, l'autre à Hécate. On croit retrouver l'emplacement de Stratonicea dans le lieu appelé par les Turcs *Eski-schehr* ou *vieille ville*.

Alabanda, une des principales villes de l'intérieur, était peu éloignée du Méandre.

L'île de Rhodes, vaste, fertile et commerçante, était peuplée d'habitants industrieux et braves. On y remarquait la ville de Lindus, avec un temple consacré à Minerve Lindia, et Rhodes fondée environ 400 ans avant l'ère chrétienne.

Cos avait une capitale du même nom. Cette île, patrie d'Hippocrate, produisait un vin excellent et très-recherché.

Les Cariens cultivaient les arts et les sciences, mais ils s'appliquaient encore plus au commerce.

MYSIE.

Bornée par la Propontide au nord, par la mer Égée à l'ouest, cette province touchait du côté du sud à la Lydie, et confinait à l'est avec la Bithynie. Ses premiers habitants ne sont point connus; des Grecs de race éolienne s'établirent dans cette contrée, continuant jusqu'à l'Hellespont et à la Propontide cette chaîne de colonies grecques qui s'étendait déjà sur la Lydie et la Carie. La Troade, qui composait le royaume de Priam, formait une partie de la Mysie. On remarquait dans cette satrapie Cyzique, Abydos, et Lampsaque désignée, par Xerxès, pour fournir à une partie de l'entretien de Thémistocle.

Les Perses avaient réuni à la Mysie la partie occidentale de la Bithynie où se trouvait Dascylium, résidence ordinaire des satrapes. Cette ville se nomme aujourd'hui *Diaskillo*.

La Mysie était plus fertile que l'Ionie; aussi les habitants s'adonnaient-ils à l'agriculture de préférence au commerce.

PHRYGIE.

La Phrygie, séparée de la grande Cappadoce par le fleuve Halys, était une des provinces les plus importantes de l'Asie Mineure. La contrée qu'on appela plus tard Galatie y était comprise. La Phrygie aurait été la plus grande de toutes les satrapies, si les rois de Perse, pour diminuer la puissance des satrapes, n'en avaient pas détaché quelques parties, réunies plus tard à d'autres gouvernements. Ainsi, du côté de l'est, la Lycaonie qui en dépendait fut jointe à la Cappadoce. On en fit de même du district de Milyas qui fut incorporé à la Lycie. La Galatie, qui touchait vers le nord à la Bithynie et à la Paphlagonie, était montueuse; le reste de la Phrygie s'étendait en une vaste plaine, fertile et arrosée par plusieurs fleuves, tels que l'Halys, le Sangare, le Lycus et le Marsyas.

Célènes, située près des sources du Marsyas et du Méandre, était la métropole de la Phrygie. Les satrapes y avaient leur résidence; et Xerxès, à son retour de Grèce, y fit bâtir un palais entouré de jardins et de parcs très-étendus, dans lesquels on nourrissait un grand nombre d'animaux destinés aux chasses royales.

Pessinunte, autre ville considérable, était la résidence d'un souverain pontife, dont le pouvoir sacerdotal s'étendait sur toute la Phrygie. On voyait dans cette ville le temple de la Mère des dieux ou Cybèle.

La Phrygie avait encore les villes de Colosses et de Thymbrium; cette

dernière était sans doute la même que Thymbraia ou Thymbrée, près de laquelle Crésus fut vaincu par Cyrus.

Les Phrygiens étaient plutôt agriculteurs que commerçants ; ils s'adonnaient à l'éducation des bestiaux, et surtout des brebis. Les troupeaux élevés dans les environs de Célènes donnaient une laine recherchée pour sa finesse, et sa couleur noire si parfaite, qu'on la comparait à celle des corbeaux.

Lycaonie. C'est ici que nous croyons devoir parler de cette partie de la Phrygie, quoique à une certaine époque, comme nous l'avons dit, les rois de Perse l'eussent incorporée à la Cappadoce.

La Lycaonie renfermait trois villes considérables : Iconium (aujourd'hui Konieh), capitale; Laodicea, surnommée *Combusta* (Ladakieh), et Laranda (Larendeh).

Couverte au nord de montagnes peu élevées qui portent aujourd'hui le nom de *Foudhalbaba,* la Lycaonie formait du côté de la Galatie une vaste plaine qui s'étendait presque jusqu'à cette province. On trouve dans la Lycaonie un grand marais salé, appelé autrefois *Tatta palus*, et aujourd'hui *Touzlah,* mot turc qui veut dire *saline.*

CAPPADOCE.

Cette contrée, dont les limites étaient : le Taurus au sud, l'Arménie à l'est, la mer Noire au nord, et la Paphlagonie à l'ouest, comprenait du temps des Perses tous les pays situés entre l'Halys et l'Euphrate. On la divisait en deux parties, dont l'une s'appelait *Cappadocia magna* et *Cappadocia ad Taurum;* l'autre *Cappadocia ad Pontum.* Il n'est pas certain, toutefois, que cette division ait été admise par les Perses.

GRANDE CAPPADOCE.

On ne connaît pas exactement les limites qui la séparaient de l'autre Cappadoce. Les Cappadociens étaient appelés par les Grecs *Syriens*, et plus souvent *Leuco-Syriens* ou Syriens blancs, pour les distinguer des véritables Syriens.

Les principales montagnes de la Cappadoce sont : l'Anti-Taurus et l'Argæus. Ce dernier, quoique très-élevé et couvert de neige, ne donne cependant naissance à aucune rivière.

Le fleuve le plus considérable du pays est l'*Halys,* qui tirait ce nom des sels dont ses eaux sont chargées ; aujourd'hui les Turcs l'appellent *Kizil-irmak* ou *fleuve rouge.* L'Halys prend sa source dans la chaîne du Taurus, sépare la Cappadoce de la Galatie et de la Paphlagonie, et se jette dans le Pont-Euxin, entre Amisus et Sinope.

Le Mélas avait sa source près de la ville de Mazaca ; ses eaux formaient des marais qui rendaient malsain l'air des environs.

Les villes étaient : Mazaca, métropole, située au pied du mont Argæus, dans un canton appelé *Cilicia.*

Comana, dans les vallées de l'Anti-Taurus, traversée par la rivière appelée *Sarus.* Cette ville était la résidence d'un pontife souverain, sous l'autorité duquel était placé un temple de Bellone, d'autres disent de Diane, très-fameux dans le pays.

Tyane, que l'on croit être la même que Dana, nommée dans l'expédition du jeune Cyrus.

CAPPADOCE SUR LE PONT.

Cette province forma plus tard une partie du royaume de Pont.

Ses principaux fleuves sont : le Thermodon, fameux par les Amazones qui vécurent, dit-on, sur ses bords.

L'Iris qui passait à Comana, à Amasie, et qui, grossi par le Lycus, rivière considérable, se jette dans le Pont-Euxin.

VILLES.

Amisus sur le Pont-Euxin, entre l'embouchure de l'Iris et celle de l'Halys, colonie de Milet.

Gaziura, ancienne capitale.

Trapezus ou Trébisonde, ville grecque.

Phanaræa, qui donnait son nom au district dans lequel elle était située.

Amasie sur l'Iris, ville forte et belle, patrie de Strabon.

Comana sur le Pont-Euxin, qu'il ne faut pas confondre avec Comana de la grande Cappadoce. Ville commerçante et résidence d'un pontife.

Zéla, où résidait un autre pontife.

Les Cappadociens avaient, en général, peu d'aptitude pour les sciences et pour les arts. Sous la domination romaine, ils étaient recherchés comme porteurs de litières; c'était là leur seul mérite. Ils étaient adonnés au commerce, et plusieurs de leurs villes situées sur le Pont-Euxin et sur les grandes routes des caravanes qui se rendaient de l'Arménie dans l'Asie Mineure, devinrent de vastes entrepôts.

La ville de Comana était un de ces entrepôts, et le pontife qui y résidait prélevait des droits sur les marchandises. Les pontifes des villes de la Cappadoce, et celui de Comana en particulier, jouissaient d'une autorité très-grande et indépendante de celle des satrapes.

PAPHLAGONIE.

La Paphlagonie, quoique placée au nombre des provinces de l'empire, ne fut cependant jamais entièrement soumise au roi de Perse. Cette contrée s'étendait du fleuve Parthénius au fleuve Halys. Bornée au nord par le Pont-Euxin, elle confinait au midi avec la Galatie.

Sinope, colonie de Milet, sur le Pont-Euxin, était la ville la plus florissante de la Paphlagonie.

BITHYNIE.

On ne sait pas exactement quelle était la position de la Bithynie à l'égard de la Perse. Il paraît qu'une partie du pays seulement était soumise au grand roi.

LYCIE, PAMPHYLIE, PISIDIE, CILICIE.

Les habitants de ces provinces couvertes de montagnes conservèrent presque toujours leur indépendance, et firent même souvent des incursions sur le pays des satrapes voisins.

La Cilicie renfermait de grandes vallées fertiles en blé, en vins et en fruits. Cette province était arrosée par le Cydnus et le Pyrame qui descendent du Taurus.

Tarse, capitale.

Issus, devenue célèbre par la victoire qu'Alexandre y remporta sur Darius.

SYRIE.

La Syrie (*) était bornée au nord par le Taurus, à l'est par l'Euphrate et l'Arabie Déserte, à l'ouest par la Méditerranée et le mont Amanus qui la séparait de la Cilicie. En y comprenant la Palestine et la Phénicie, ses frontières du midi touchaient à l'Égypte et à l'Arabie Pétrée.

Ses principales villes étaient : Samosate, Antioche, Séleucie, Apamée, Laodicée et Héraclée. Le seul fleuve du pays est l'Oronte qui, se dirigeant d'abord du sud au nord, coule ensuite vers l'ouest et se jette dans la Méditerranée.

Montagnes. Le Liban et l'Anti-Liban. La vallée que forment ces deux chaînes de montagnes est nommée *Célé-Syrie* ou *Syrie creuse*. On y trouve la ville de Damas.

La Phénicie renfermait Sidon et Tyr. Ces deux villes avaient leurs souverains particuliers; mais elles payaient un tribut au roi de Perse et devaient lui fournir des secours en cas de guerre.

On trouvait dans la Palestine les villes suivantes : Joppé, Azoth, Ascalon, Gaza et Jérusalem.

Nous ne dirons rien de l'Égypte. Ce royaume conquis par Cambyse, fils de Cyrus, fut presque toujours en état

(*) Dans les livres saints la Syrie est appelée *Aram* et ses habitants *Araméens*. Les Arabes donnent au même pays le nom de *Scham*, d'un mot de leur langue qui veut dire *la gauche*, parce que la Syrie est située à la gauche de la Mecque lorsqu'on regarde vers l'est.

de révolte contre les Perses. On ne peut donc pas le compter au nombre des provinces de l'empire.

SATRAPIES ENTRE L'EUPHRATE ET LE TIGRE.

MÉSOPOTAMIE.

Ce nom grec, qui signifie *situé entre deux fleuves*, n'était point en usage chez les Perses. Les livres saints appellent la contrée entre l'Euphrate et le Tigre *Aram-naharaïm* ou *Syrie des deux fleuves*. On désignait aussi ce pays sous les noms de *Syrie*, d'*Assyrie* et d'*Arabie*. La Mésopotamie forme un triangle dont la base est appuyée à la chaîne du Taurus. Le Tigre la borne à l'est, l'Euphrate à l'ouest et un peu aussi au nord. Voisine de la Babylonie, la Mésopotamie en était séparée par une muraille de briques cimentées avec du bitume. Cette muraille appelée *muraille Médique* s'étendait de l'Euphrate au Tigre et garantissait la Babylonie des incursions des peuples nomades qui habitaient la partie basse de la Mésopotamie.

Cette province était arrosée par plusieurs rivières, parmi lesquelles se trouvait l'Aborras ou mieux Chaboras dont le nom s'est conservé dans *Khabour*. Une chaîne de montagnes appelée *Masius* dans l'antiquité et aujourd'hui *Karadjadaglar* ou *Montagnes noirâtres* par les Turcs, s'étend depuis l'endroit où l'Euphrate se fraye un passage au travers du Taurus, jusqu'aux bords du Tigre.

La Mésopotamie avait pour métropole une ville à laquelle les Macédoniens donnèrent le nom d'Édesse.

Carræ ou Charræ, Charran, et aujourd'hui Harran, d'où Abraham partit pour se rendre dans le pays de Chanaan, est devenue célèbre par la défaite de Crassus.

Nisibis, une des villes les plus considérables de la Mésopotamie, était située au pied du Masius, sur les bords d'une rivière formée de plusieurs ruisseaux qui descendent de cette montagne. Les Macédoniens appelèrent Nisibis *Antiochia Mygdoniæ*, et la rivière, dont nous ignorons le nom primitif, *Mygdonius fluvius*.

BABYLONIE.

La Babylonie était à la fois la plus petite et la plus riche de toutes les satrapies. On l'appelait aussi Chaldée, quoique ce nom, à proprement parler, ne convienne qu'à la partie située vers le golfe Persique. La Babylonie était bornée à l'est par la Susiane, au sud par le golfe Persique, à l'ouest par l'Arabie Déserte et la Mésopotamie, au nord par la Mésopotamie. L'Euphrate l'arrosait dans toute sa longueur. Pour maîtriser et diriger les eaux du fleuve et faciliter l'arrosement des campagnes, les Babyloniens élevèrent des digues, creusèrent des canaux et des lacs qui défendaient en même temps le pays contre les invasions du dehors. Quelques canaux aussi étaient destinés à faire communiquer l'Euphrate avec le Tigre. Un de ces canaux qui se trouvait près de la ville de Sippara était nommé *Naharraga;* un autre, le *Naharsares,* est appelé aujourd'hui *Naharsarsar ;* enfin le troisième était le *Naharmalcha* ou *Fleuve royal*, qui joignait l'Euphrate au Tigre, près de l'endroit où fut plus tard fondée Séleucie.

Babylone, capitale de la satrapie qui portait son nom, est la plus ancienne ville du monde. L'Euphrate la partageait en deux dans la direction du nord au sud. Ses murs formaient un carré régulier dont les côtés répondaient aux quatre points cardinaux. On n'est pas d'accord sur l'étendue de Babylone. Il demeure seulement prouvé que cette ville était ford grande, ce qui tenait en partie à la quantité considérable de cours et de jardins renfermés dans son enceinte.

ARMÉNIE.

L'Arménie proprement dite ou Grande Arménie était située entre l'Euphrate et le Tigre, et s'étendait de l'ouest à l'est depuis l'Euphrate jusqu'au confluent de l'Araxe et du Cyrus.

Cette province confinait au nord avec la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie; au sud avec la Mésopotamie, l'Assyrie et la Médie. Ce pays renferme de hautes montagnes et des plaines.

Le mont Gordyæus ou Carduchius sur les confins de la Mésopotamie est regardé par quelques auteurs, à cause de son élévation extraordinaire, comme le même que le mont Ararat, sur lequel s'arrêta, dit-on, l'arche de Noé. Le Niphatès, l'Abus et le Nibarus sont, après le Carduchius, les points les plus élevés de l'Arménie. Ces montagnes donnent naissance à de grands fleuves, tels que l'Euphrate, le Tigre et plusieurs autres.

Sur l'Araxe se trouvait Artaxata, capitale de l'Arménie. Carcathiocerta sur le Tigre était considérée comme le chef-lieu d'une partie de l'Arménie appelée Sophène. Toutes les autres villes importantes de l'Arménie sont évidemment d'une époque postérieure aux Perses.

Les parties basses de l'Arménie et surtout la vallée de l'Araxe étaient assez fertiles. On nourrissait dans toute la contrée de nombreux troupeaux, et on y élevait des chevaux excellents. Les satrapes d'Arménie étaient tenus de fournir chaque année vingt mille chevaux au roi de Perse.

Quoique les Arméniens se livrassent de préférence à la vie pastorale, ils faisaient néanmoins quelque commerce avec Babylone, où ils amenaient par l'Euphrate les productions de leur territoire, et surtout des vins.

Les Albaniens et les Ibériens, peuples limitrophes des Arméniens, étaient gouvernés par des princes de leur nation, mais tributaires des rois de Perse.

A l'ouest de la Grande Arménie, dont elle était séparée par l'Euphrate, se trouvait la Petite Arménie ou Arménie Mineure.

SATRAPIES ENTRE LE TIGRE ET L'INDUS.

ASSYRIE.

Séparée de la Mésopotamie par le Tigre, l'Assyrie s'étendait sur la rive orientale de ce fleuve, depuis les limites de l'Arménie au nord jusqu'à celles de la Babylonie vers le midi. A l'orient, une chaîne de montagnes dont le nom était *Zagros* (aujourd'hui *Dagaïaghi*), la sépare de la Médie. Son nom vient d'Assur, fils de Sem; aujourd'hui on l'appelle *pays des Curdes* ou *Curdistan*. Les Curdes descendent des anciens Carduques. Dès les temps les plus reculés, ce dernier peuple était répandu dans les montagnes de la Mésopotamie, de l'Arménie et du nord de l'Assyrie.

Un fleuve considérable, nommé *Zab* (*), et *Lycus* par les auteurs grecs, traverse l'Assyrie dans toute sa largeur, et se jette dans le Tigre un peu audessous d'un lieu appelé *Aloni* dans l'antiquité, aujourd'hui *Ghilon*. Plus bas, une autre rivière du nom de *Petit Zab*, et que les Turcs appellent *Altounsou* ou *rivière d'or*, se jette également dans le Tigre.

Ninive, capitale de l'Assyrie, construite par Ninus sur la rive gauche du Tigre, était, selon Strabon, plus spacieuse que Babylone. Cette ville fut détruite par les Mèdes ligués avec les Babyloniens contre les Assyriens; mais il paraît qu'elle fut reconstruite. Aujourd'hui encore on peut reconnaître son emplacement sur la rive du Tigre opposée à Mossoul, où se trouvent des ruines qui portent le nom de *Nino*, et un endroit vénéré par les habitants en mémoire du prophète Jonas.

Larisse et Mespila étaient deux anciennes villes, déjà inhabitées à l'époque de la retraite des Dix mille.

Arbelle devint célèbre par la victoire qu'Alexandre remporta sur Darius. Le champ de bataille se trouvait cependant à Gaugamelle, plus près du Tigre et en deçà du Zab, au delà duquel était située la ville d'Arbelle.

L'Assyrie était d'une fertilité remarquable et bien cultivée. Les mœurs de ses habitants différaient peu de celles des Babyloniens.

(*) Zab signifie *loup* dans les langues sémitiques; Lycus n'est que la traduction grecque de ce mot.

PROVINCE DE PERSE OU PERSIDE.

Tous les pays que nous avons décrits furent ajoutés par la conquête à l'empire des Perses. Mais le siége principal de la puissance de ceux-ci, leur véritable patrie, se trouvait dans la Perside ou Perse proprement dite. Cette province était bornée au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Susiane et les monts Uxiens, au nord par les monts Parétacéniens et Cosséens, qui sont le prolongement de la chaîne du Taurus, à l'est par la Carmanie. Ses fleuves principaux étaient le Cyrus ou Agradatus, et l'Araxe, qui se jetaient l'un et l'autre dans le golfe Persique.

Persépolis, capitale, brûlée en partie par Alexandre, renfermait des monuments dont il subsiste encore aujourd'hui de belles ruines.

Quelques auteurs ne font qu'une seule et même ville de Persépolis et de Pasargades ou Pasagardes, dont le nom, qui signifie *ville* ou *campement des Perses*, devrait s'écrire *Parsagarde*. Pline et Strabon distinguent positivement ces deux villes; l'une et l'autre opinion présentent des difficultés.

Il n'existe aucun vestige de Gabès ni d'Oca, qui étaient des villes et résidences royales.

L'extrême chaleur et la sécheresse qui en est la suite rendaient stérile la partie de la Perse voisine du golfe Persique. La partie centrale était très-productive, on y nourrissait beaucoup de troupeaux; au nord, la contrée est stérile et montueuse. On était toutefois parvenu, pendant la période la plus florissante de l'empire perse, à en rendre fertiles les parties basses par de nombreux canaux d'irrigation.

Les Parétacéniens et les Cosséens, peuplades sauvages qui ne vivaient que de vols et de rapines, étaient répandus dans les montagnes auxquelles on donne leur nom, c'est-à-dire, dans toute la partie septentrionale et orientale. Ils étendaient leurs brigandages jusqu'à la mer Caspienne.

A l'occident, on trouvait les Uxiens qui vivaient aussi dans leurs montagnes, et se livraient à toute espèce de vol.

Au centre et dans toute la partie maritime étaient différentes tribus comprises sous le nom général de Perses, et parmi lesquelles on distinguait celle des Pasargades, ainsi appelés de leur ville royale. Les Perses possédaient les îles du golfe Persique.

SUSIANE.

Cette province était bornée à l'est par la Perse, au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Babylonie, au nord par la Médie. Ses principales rivières étaient l'Eulæus qui venait de la Médie, et dont les eaux remarquables par leur légèreté étaient, à ce qu'on prétend, les seules dont buvaient les rois de Perse. L'Eulæus est souvent appelé *Choaspe*. L'Oroates ou Oroatis, que l'on désignait aussi sous le nom de *Pasitigre*, s'appelle aujourd'hui le *Tab*.

Suse, capitale, était une des résidences des rois de Perse.

Quoique sujette à de grandes chaleurs, la Susiane était fertile. Cet avantage tenait sans doute à plusieurs petits fleuves qui arrosaient le pays.

La partie septentrionale et montueuse de la Susiane portait le nom d'*Élymaïs*.

MÉDIE.

Les bornes de la Médie étaient, au nord, la mer Caspienne; à l'ouest, l'Arménie; au sud, la Perse et la Susiane; à l'est, l'Arie.

Montagnes: le Zagros et le Parachoatras.

VILLES.

Gaza ou Gazaca.

Véra, bien fortifiée.

Ecbatane, capitale de la satrapie et résidence d'été des rois de Perse et des rois parthes, n'était d'abord qu'une forteresse bâtie par Déjocès; mais les rois mèdes s'appliquèrent à l'agrandir et à en rendre le séjour de plus en plus agréable. Il paraît prouvé que la moderne Hamadan est bâtie sur l'emplacement d'Ecbatane.

La partie de la Médie limitrophe de

l'Arménie portait le nom d'Atropatène. Cette province était montueuse et froide.

La Médie proprement dite, ou Grande Médie, renfermait des plaines très-fertiles en vin, blé et fruits délicieux. On y nourrissait des chevaux d'une race excellente. La Médie payait en nature aux rois de Perse un impôt considérable en chevaux, mulets et moutons.

ARIA.

Cette province répond, en partie, au Khorasan moderne.

Ses principales villes étaient :

Aria, nommée aussi *Artacoana*, capitale, aujourd'hui Hérat.

Susia, aujourd'hui Zeuzan.

Bitaxa, que l'on reconnaît dans Badkhiz ou Badghiz.

Sariga, appelée maintenant *Sarakhs*, et plus communément *Scharakhs*.

HYRCANIE.

L'Hyrcanie était bornée au nord par la mer Caspienne, à l'ouest par la Médie, au sud par la Parthie, et à l'est par la Margiane.

Arrien cite Zadracarta comme la ville la plus considérable de l'Hyrcanie.

PARTHIE.

Cette province était bornée au nord par l'Hyrcanie, à l'est par l'Arie, au sud par la Carmanie déserte, et à l'ouest par la Médie.

BACTRIANE.

La Bactriane était bornée au nord par le fleuve Oxus, à l'ouest par la Margiane, au sud par la chaîne du Paropamise, à l'est par les Massagètes et autres peuples scythes.

Cette province était arrosée par le Bactrus, affluent de l'Oxus.

Bactra, appelée aussi *Zariaspa*, sur le Bactrus, capitale, aujourd'hui Balkh.

La Bactriane était très-fertile.

SOGDIANE.

La Sogdiane, située entre les fleuves Jaxartès et l'Oxus, qui lui servaient de limites au nord et au sud, était bornée à l'est par les Saces, et à l'ouest par les Chorasmiens.

La principale ville de la Sogdiane était Maracanda, que l'on croit être la même que Samarcande.

CARMANIE.

La Carmanie, aujourd'hui le Kerman, était bornée au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Perside, au nord par la Parthie, et à l'est par la Gédrosie. On partage ordinairement cette province en Carmanie déserte, vers le nord, et en Carmanie proprement dite, vers le golfe Persique.

Il faut bien se garder de confondre, avec quelques auteurs, la Carmanie et la Caramanie, contrée de l'Asie Mineure, ainsi nommée par les Turcs. La Caramanie comprend l'ancienne Cilicie et quelques autres provinces.

GÉDROSIE.

La Gédrosie était bornée à l'ouest par la Carmanie, au sud par l'océan Indien, à l'est par le fleuve Indus, et au nord par la Drangiane et l'Arachosie. C'était un pays stérile et presque désert.

GÉOGRAPHIE MODERNE DE LA PERSE.

La Perse est bornée, aujourd'hui, au nord par l'Arménie et le Schirvan, incorporés à l'empire de Russie, ensuite par la mer Caspienne et le Turquestan ; à l'est par le gouvernement de Hérat, le Caboul et le Béloutschistan, au sud par le golfe d'Oman et le golfe Persique, à l'ouest par la Turquie asiatique.

Les Persans donnent au pays qu'ils habitent le nom d'*Iran*. Cette dénomination, qui, du temps des Sassanides, désignait tout le pays compris entre l'Euphrate, le golfe Persique, le Djihoun ou Oxus et l'Indus, a maintenant une signification beaucoup plus restreinte.

La Perse forme un plateau très-



Lemaître direxit

Pont sur le Kizil-Ouzen

élevé, qui se joint à celui de l'Asie Mineure et de l'Arménie à l'ouest, et qui confine, à l'est, avec le plateau de l'Afganistan et du Béloutschistan.

RIVIÈRES.

Le Kerkhah ou Kérah qui porte aussi le nom turc de *Karasou* (*eau noire*), passe à peu de distance de Kirmanschah et à Haviza, et se jette dans le Schat el Arab près de Basrah, après un cours de cent quarante lieues. C'est le Gyndes des anciens.

Le Caroun passe par Schouster, et verse ses eaux, avec celles de l'Abzal et du Djerhaï, dans le golfe Persique. Il a environ cent lieues de cours.

Le Sitareguian ou Sitaroguian, qui a sa source dans le Farsistan, où il porte le nom de *Roudbal*, passe par Darabguerd, et se jette dans le golfe Persique.

Le Divroud, qui passe à Velazguerd, et a son embouchure dans le golfe Persique, vis-à-vis de l'île de Kischmisch.

Le Séfidroud ou Kizilouzen (*), traverse l'Irak-adjemi, passe par Roudbar dans le Guilan, et se jette dans la mer Caspienne.

Le Tedjen ou Tedzen arrose une partie du Khorasan, et se jette dans le golfe de Balkan. Son cours est d'environ cent lieues.

Le Bendemir traverse le Farsistan et se jette dans le lac Bakhtegan.

Le Zendehroud passe par Ispahan, et se perd dans les sables.

Le Schourehroud passe par Nischabour, dans le Khorasan, et se perd, dit-on, dans les sables.

Le Mourgab (l'ancien Margus) arrose aussi une partie du Khorasan, et se perd également dans les sables.

LACS PRINCIPAUX.

Le lac Bakhtegan, appelé plus communément aujourd'hui *lac de Niriz*, n'a point d'écoulement. Les eaux de ce lac, qui reçoit cependant plusieurs rivières d'eau douce, sont salées et paraissent ne nourrir aucun poisson. Il a environ soixante lieues de circonférence. Sa profondeur ordinaire est d'une vingtaine de pieds.

Le lac d'Ourmia, qui tire son nom de la ville d'Ourmia dans l'Aderbidjan, située sur ses bords, a environ trente lieues de longueur sur quinze de largeur. Ses eaux sont extrêmement salées.

DÉSERTS.

Les déserts de la Perse sont plutôt salés que sablonneux. Celui qui sépare le Khorasan de l'Irak-adjémi, et que l'on nomme *Grand désert salé*, est long d'environ cent trente lieues, et large de soixante et dix. Les déserts qui occupent le nord du Kirman paraissent se joindre à celui-ci. On a calculé que les déserts forment au moins les trois dixièmes du sol de la Perse.

MINES.

Les montagnes de la Perse renferment des mines d'or, d'argent, de fer et de cuivre, que font négliger le manque de bois et les frais excessifs qu'entraînerait leur exploitation.

TREMBLEMENTS DE TERRE.

Les provinces du Guilan et du Mazenderan, et les environs de Tauris dans l'Aderbidjan, sont exposés à des tremblements de terre. On éprouve aussi des secousses dans les provinces méridionales du Farsistan et du Laristan. Les montagnes de l'Irak-adjémi renferment plusieurs volcans.

ÉTAT DU SOL.

La Perse produit peu; c'est à peine si l'on cultive la vingtième partie du sol. Cet état de choses tient peut-être aux guerres intestines qui désolent depuis longtemps le royaume. Mais d'autres causes aussi ont concouru à rendre

(*) Séfidroud veut dire en persan *Rivière blanche*; Kizilouzen est composé de deux mots turcs qui signifient *Eau rouge*.

stérile un pays si connu autrefois pour sa richesse. Les anciens Perses étaient tenus par leur religion de se livrer à l'agriculture. Planter un arbre, défricher un champ, faire produire des fruits à un terrain inculte et peu fertile, étaient autant d'œuvres pieuses et méritoires qui recevaient leur récompense dans ce monde et dans l'autre. Aujourd'hui, ces maximes salutaires sont abandonnées; aussi le sol de la Perse, livré, pour ainsi dire, à lui-même, devient-il de jour en jour moins productif.

CLIMAT.

L'air est sec et chaud sur les bords du golfe Persique. Il y a dans ces régions des époques où la chaleur est si étouffante, que les naturels eux-mêmes ont de la peine à la supporter. Pendant les quatre mois que dure l'été, les habitants se retirent dans l'intérieur pour éviter la chaleur du soleil, dangereuse pour tout le monde, mais surtout pour les étrangers, et intolérable pour ceux même qui ont habité l'Inde.

Un vent particulier, nommé *badsémoum* ou *samyel*, s'élève quelquefois le long du golfe Persique. Ce vent s'annonce avec fracas; à son approche, le ciel paraît rouge et enflammé. Le sémoum tue sur-le-champ par la suffocation. Ceux qui en sont frappés tombent en poussière lorsqu'on les touche, sans que pour cela leur visage soit fort altéré.

Les côtes de la mer Caspienne et le Mazenderan surtout sont très-insalubres. Cette dernière province offre à l'époque du printemps un aspect enchanteur; la végétation y est admirable; mais l'humidité du pays est si grande, qu'un morceau de drap exposé à l'air pendant une nuit est mouillé le matin comme s'il avait été trempé dans l'eau. L'effet de l'humidité est si soudain et si actif, que des armes nettoyées et huilées se trouvent couvertes de rouille au bout de quelques heures. On rapporte à ce sujet l'anecdote suivante, que nous donnons d'après Chardin : « Un courrier, dit-il, arrivant un jour du Mazenderan à Ispahan, armé d'un arc et d'un sabre, un jeune seigneur, qui était à la cour comme il arrivait, s'étant mis à prendre l'arc du courrier pour l'essayer, comme c'est assez la façon, il le trouva si mou, qu'il lui dit en riant : « Qu'est ceci, M. le courrier? vous avez un arc qu'un enfant banderait! — Cela peut être, seigneur, répondit-il; mais, si vous êtes si fort, tirez mon sabre. » Il voulait dire que l'humidité qui avait amolli la corde de son arc avait enrouillé son épée dans le fourreau. »

L'air est sec dans le reste de la Perse, et froid dans les parties élevées de ce royaume.

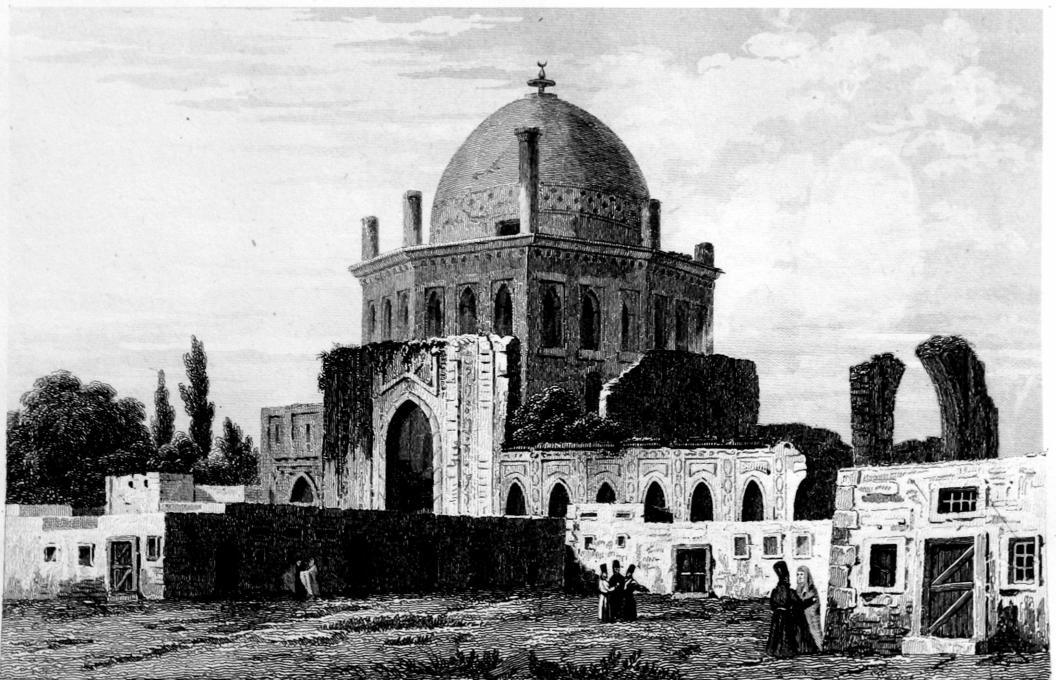
PROVINCES DE LA PERSE.

La Perse est divisée en onze provinces, dont nous allons donner les noms modernes avec les noms anciens, autant, toutefois, que le permet la différence des limites qui ont souvent varié.



Lemaitre direxit — S. Cholet Sc.

Sultanieh. 2.



Grande Mosquée de Sultanieh.



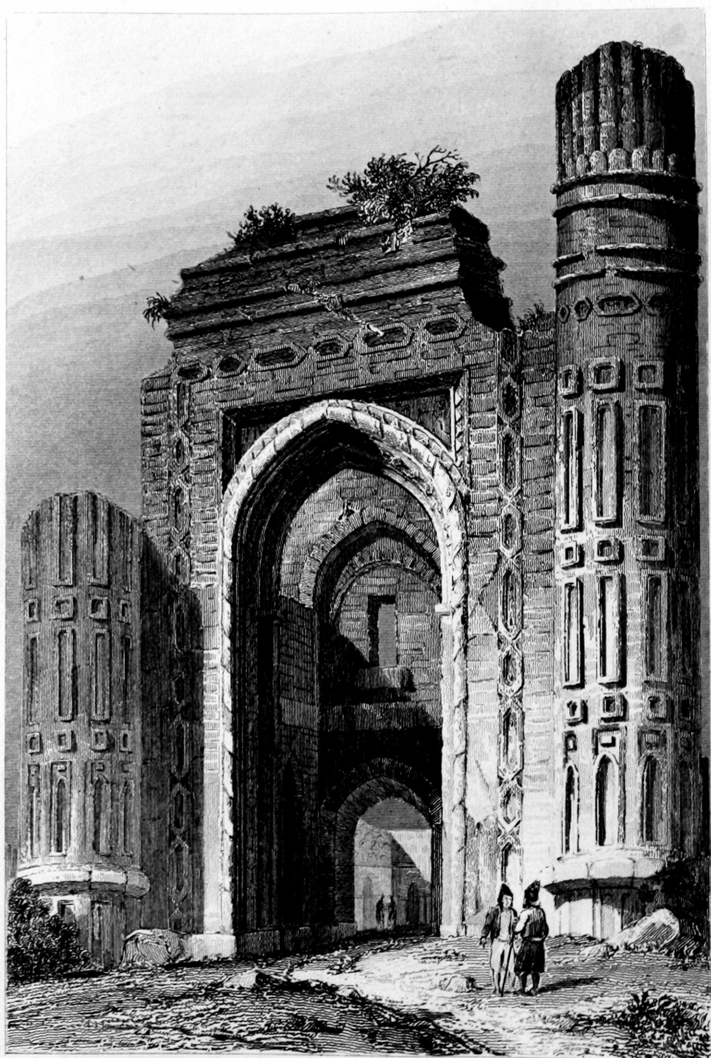
Lemaitre direxit.

Mosquée extérieure de Sultanieh 2.



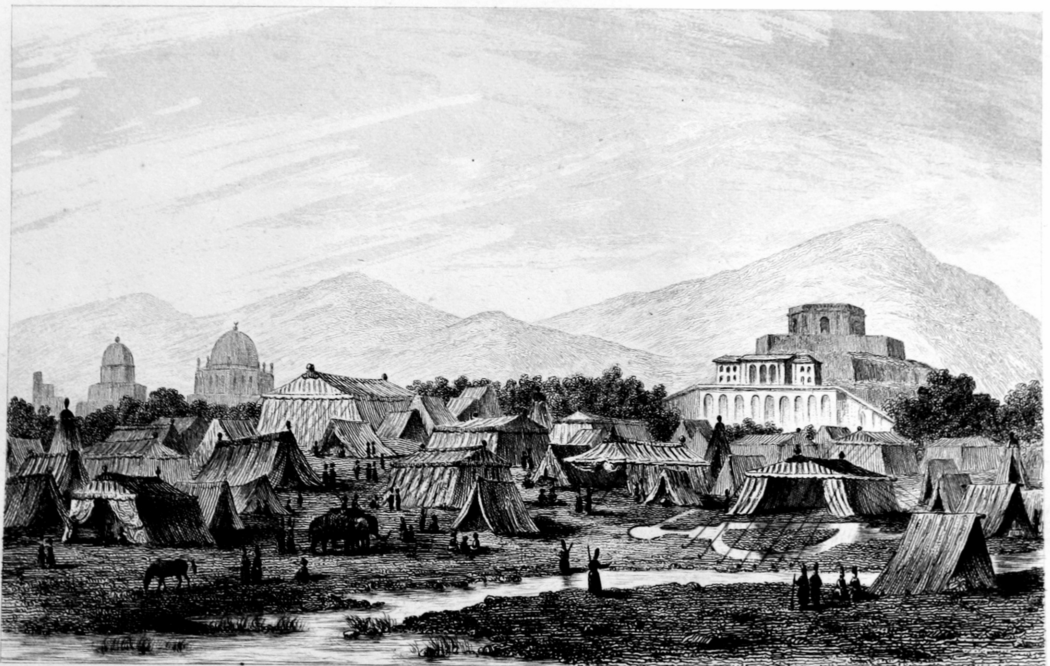
Lemaitre direxit

Mosquée extérieure de Soultanieh.



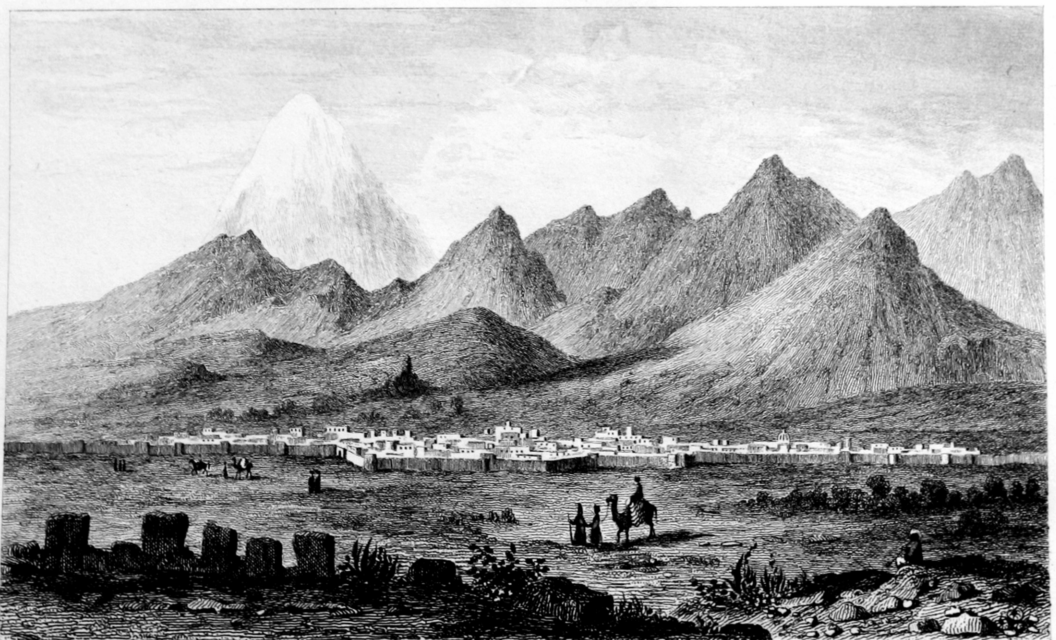
Lemaitre direxit

Portique de la Mosquée extérieure de Soultanieh.



Préaux del. Lemaître direxit. Alès Sc.

Camp à Soultanieh.



Lemaitre direxit. Alès Sc.

Téhran.

NOMS MODERNES.	NOMS ANCIENS.	VILLES PRINCIPALES.
Irak-adjémi........	Grande Médie, Parthie....	Tehran, Ispahan, Caschan, Kom, Hamadan, Casbin, Zendjan, Soultanieh.
Tabaristan.........	Pays des Tapyres, Hyrcanie.	Damavend, Damegan.
Mazenderan........	Pays des Tapyres, Hyrcanie.	Sari, Amol, Farahabad, Aschraf, Barforousch, Asterabad.
Guilan............	Pays des Gelæ ou Cadusiens.	Rescht, Enzili.
Aderbidjan........	Médie Atropatène........	Tauris ou Tébriz, Oudjan, Méraga, Ahar, Ardébil, Khoï, Selmas, Mianeh, Ourmia, Sabalag.
Curdistan persan....	Élymaïs ou pays d'Élam...	Kirmanschah, Senneh.
Khouzistan........	Susiane................	Schouster, Dizfoul, Khourremabad, Ahvaz, ou Haviza Goban.
Fars ou Farsistan...	Persis..................	Schiraz, Istakhar, Mourgab, Fesa ou Bessa, Darabguerd, Firouzabad, Cazeroun, Sourma, Yezdkhast, Yezd, Ardjan, Baft, Djaroun, Bender-Abouschehr ou Bouschehr, vulgairement appelé *Bouschir.*
Laristan..........	Carmania et Persis.......	Lar, Velazguerd, Gomroun ou Bender-Abbasi.
Kirman...........	Carmania................	Kirman.
Khorasan occidental.	Parthyène, Aria.........	Meschehed, Nischabour, Cabouschan.

TEHRAN. Cette capitale est située dans une vaste plaine à trois lieues au sud du mont Albourz, qui la couvre du côté de la mer Caspienne et la garantit des vents du nord. Tehran est à environ vingt-cinq ou trente lieues de la mer Caspienne, et près des ruines de l'ancienne ville de Reï. Pietro della Valle appelle Tehran la *ville des platanes*, à cause du grand nombre de ces arbres qu'il vit dans les rues. Sous les Sophis, de 1501 à 1721, Tehran était peu considérable, quoique cette ville fût déjà la résidence d'un khan et la capitale de la contrée. Vers la fin du siècle dernier, sous le règne d'Aga-Mohammed-Khan, Tehran devint, par des raisons toutes politiques, capitale du royaume de Perse. Cette ville a de quatre à cinq milles de circonférence, et compte, dit-on, cent trente mille habitants pendant l'hiver; le reste de l'année, la population ne dépasse guère quarante mille âmes: différence énorme, due à l'insalubrité du climat pendant l'été. Les chaleurs, jointes aux vapeurs des marais dont la ville est entourée, et à la mauvaise qualité des eaux, qui sont d'ailleurs légèrement purgatives, comme presque toutes celles de la Perse, occasionnent des fièvres malignes et putrides, et des dyssenteries souvent mortelles. Pour éviter ces fléaux, les habitants quittent la ville. Les pauvres et les personnes que leurs occupations attachent à Tehran sont les seuls qui y restent: ceux-ci même sont dans l'usage d'envoyer leurs femmes et leurs enfants dans les villages des environs passer les deux derniers mois de l'été et le premier de l'automne.

La ville, qui forme un carré, est entourée d'un mur de terre flanqué de tours et d'un fossé profond. Vers le milieu de chaque face du carré se trouve une porte défendue par une grosse tour ronde placée à trois cents pas ordinaires en avant. Ces portes, ornées d'incrustations et de figures d'animaux, sont hautes et couronnées d'une coupole. Les maisons de la ville, bâties de briques cuites au soleil, sont d'un aspect triste et désagréable. La

façade ne donne point sur les rues, qui sont étroites et non pavées, ce qui les rend si peu praticables dans les mauvais temps, qu'on ne peut guère les parcourir qu'à cheval. L'intérieur des maisons est disposé d'une manière agréable et commode. Les terrains pour bâtir, qui coûtent peu de chose dans les autres villes de la Perse, sont aussi chers à Tehran que dans les capitales de l'Europe. La planche 36, qui représente la maison de l'*amin-ed-daula*, second ministre de Perse à Tehran, donne une idée exacte de l'extérieur des habitations des Persans de la classe élevée. Cette maison fut habitée, en 1811, par Sir Gore Ouseley, ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Britannique en Perse. Le *talar* ou *divankhaneh*, salle ouverte destinée aux réceptions, était devenue la salle à manger de l'ambassadeur; à droite, se trouvait la chambre de M. Gordon, chargé lui-même plus tard d'une mission diplomatique en Russie; à gauche, et en face de l'appartement de M. Gordon, était une chambre semblable occupée par le savant Sir William Ouseley, secrétaire particulier et frère de l'ambassadeur. Le corps de logis appelé *andéroun* en persan, et qui se compose des appartements secrets, avait été réservé pour sir Gore et lady Ouseley. Un bâtiment séparé et placé derrière l'hôtel formait l'appartement du spirituel auteur du roman de *Haddji-Baba*, M. Morier. L'hôtel de l'amin-eddaula avait déjà été occupé antérieurement par le général Gardane, ambassadeur de Napoléon près la cour de Perse. Sir William Ouseley remarqua sur les murs de la chambre qu'il occupait plusieurs inscriptions en français, et entre autres les vers suivants :

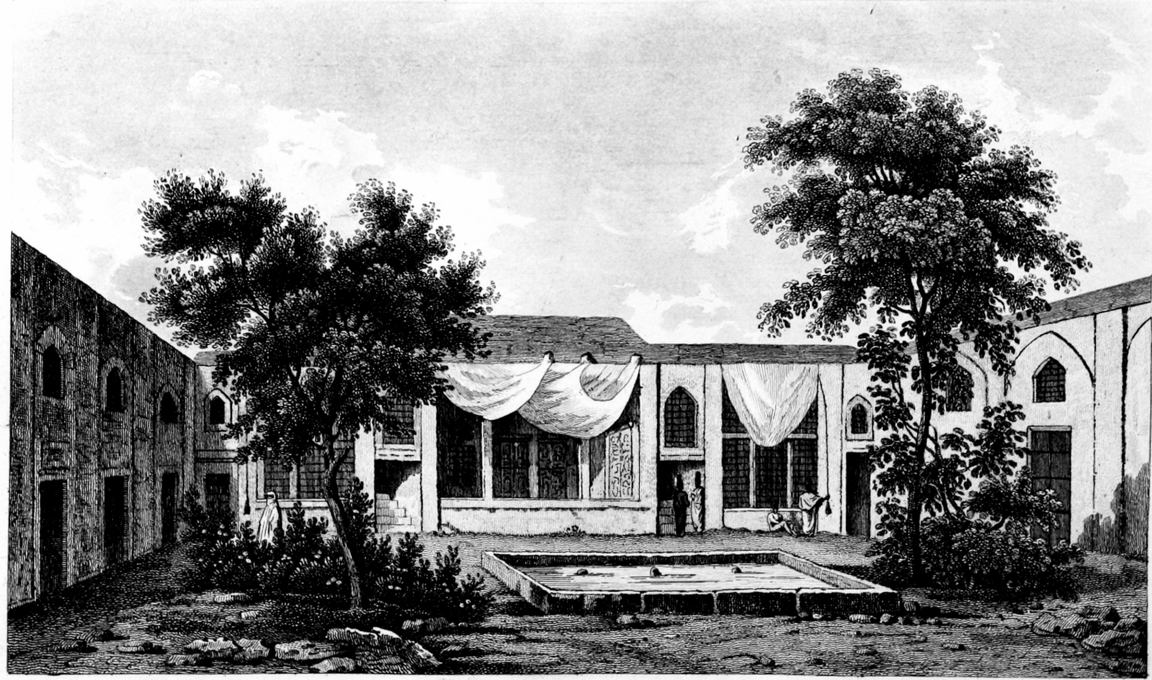
Les rois De l'antiquitè
Netes que Des herot Destée
fuiént la nege comme les irondelle
Pour beut la victoire enniver
n'avoit point Delle mais
napoléon marche malgré la graille.

Le seul édifice digne de ce nom est la citadelle, qui renferme le palais du roi, les casernes des gardes, et plusieurs autres bâtiments, tels que la chambre des archives (*defter khaneh*), la trésorerie (*sandouk khaneh*), le palais du soleil (*imarati khorschid*), où Feth-Ali-Schah recevait les ambassadeurs. C'est aussi dans la citadelle que se trouvent le harem, les bains et les jardins du prince.

La principale mosquée, ou mosquée royale, n'est point achevée. Il y en a six autres petites, mesquines, sans minaret, et deux ou trois medreseh ou colléges. On dit que Tehran renferme cent cinquante caravanserais et autant de bains; mais ce nombre paraît exagéré. En entrant à Tehran par la porte appelée de Casbin, on trouve un vaste espace plein d'excavations larges et profondes qui conduisent à des habitations souterraines, dont plusieurs servent d'asile à de pauvres familles, et d'autres sont des écuries pour les bêtes de charge. C'est là, suivant toute probabilité, qu'il faut reconnaître le village de Tehran, tel qu'il nous est décrit par un écrivain persan du quatorzième siècle.

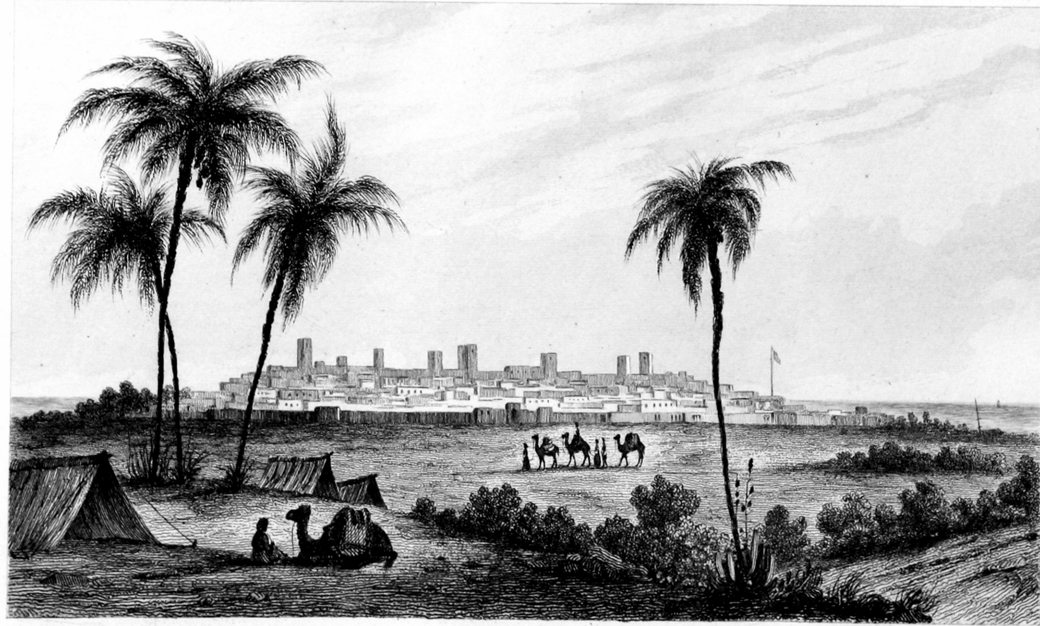
On fabrique à Tehran des tapis de laine feutrée de toutes les grandeurs, destinés à meubler les appartements, à servir de lit aux voyageurs et à plusieurs autres usages. Ces tapis ne durent pas autant que les beaux tapis pluchés que l'on exporte de Perse, et ne sont pas aussi chers, quoique faits avec la laine la plus fine du pays. Les tapis feutrés sont teints en diverses couleurs; mais le plus grand nombre est d'un gris rougeâtre, avec un dessin au milieu et aux quatre angles. On fabrique aussi à Tehran de petits objets de peu d'importance, et entre autres des fers propres à garnir le talon des souliers. Le métal en est si doux, qu'on le travaille presque à froid. Ce fer est tiré des montagnes à l'est de Tehran, sur le chemin de Firouzcouh.

A trois milles environ au nord-est de Tehran, on trouve le Takhti-Kadjar, maison de plaisance construite par le roi Feth-Ali-Schah, sur le penchant d'une colline. Ce palais présente de loin une masse imposante, et semble former plusieurs étages; mais, en approchant, on reconnaît une réu-



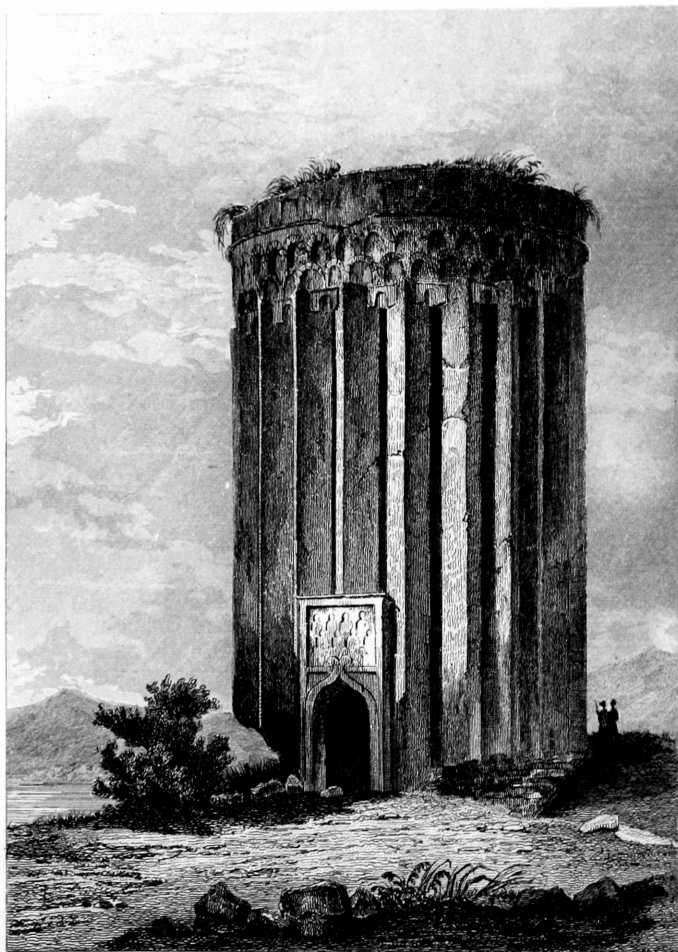
Lemaitre direxit

Maison de l'Ambassadeur à Téhéran.



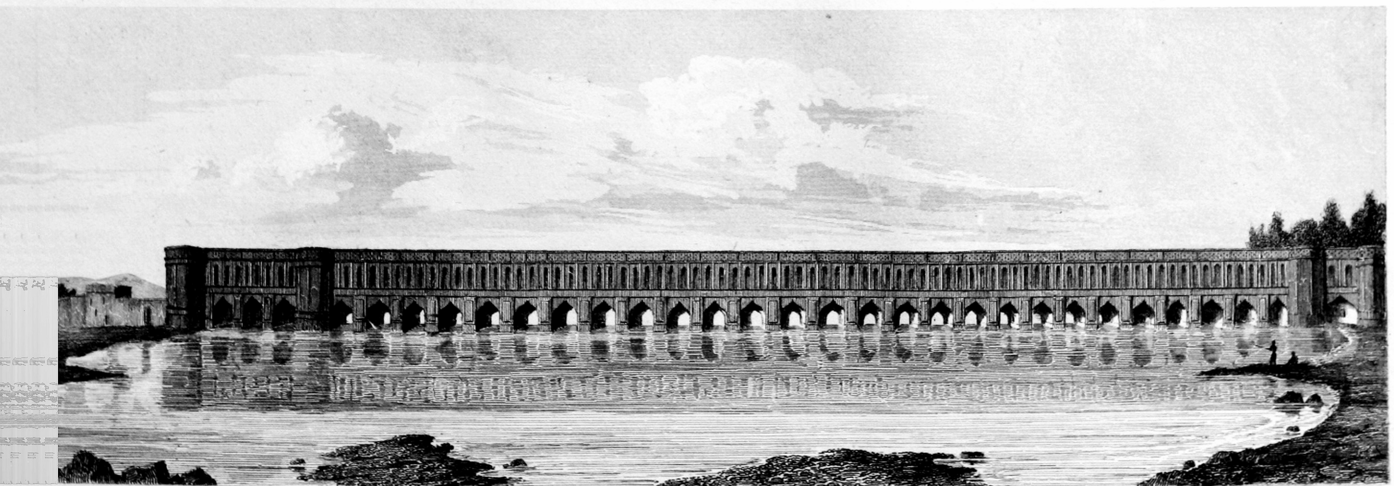
Vormser del. Lemaitre direxit

Bouschir.



Lemaître direxit

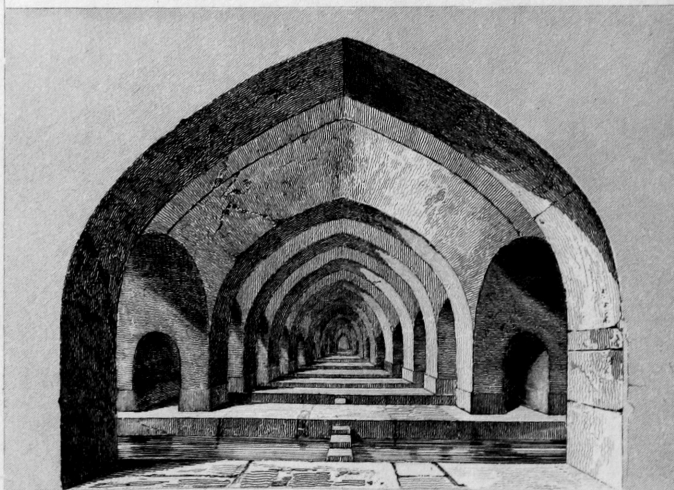
Ruines d'une Tour à Reï ou Ragis.



Lemaitre direxit

Pont d'Allahverdi-Khan.





Lemaitre direxit

Pont d'Allahverdi-Khan.

nion de constructions différentes placées sur des terrasses, et élevées comme des degrés les unes au-dessus des autres. L'édifice est entièrement bâti de briques et très-inférieur aux constructions des siècles précédents. L'entrée est peu majestueuse, et se compose d'une simple porte surmontée d'un pavillon. Cette porte donne sur un vaste enclos, dont le milieu est occupé par une grande allée plantée de peupliers et de cyprès. L'édifice construit sur la première terrasse est de forme octogone, et se compose d'arcades à jour et d'un plafond soutenu par des colonnes et terminé par un toit plat. Dans la pièce la plus jolie, qui est placée sur la terrasse la plus élevée, sont réunis des échantillons de peintures sur verre, et de mosaïques représentant des portraits de Persans et de Persanes et aussi de quelques Européennes. Les panneaux des portes sont ornés de passages de différents poëmes persans qu'on y a incrustés.

A un demi-mille environ de Tehran, et dans la même direction que Takhti-Kadjar, il y a une autre maison de plaisance qui appartient également au roi et qu'on nomme *Nigaristan*. Le voyageur Ker Porter a vu dans les jardins du Nigaristan des rosiers hauts de près de quatorze pieds.

Nous ne pouvons quitter les environs de Tehran sans parler de Reï, la Rhagès de l'Écriture et d'Arrien. Cette ville, autrefois résidence de plusieurs souverains, était remarquable par ses palais et ses temples magnifiques. Les ruines de Reï sont à environ cinq milles anglais au sud-est de Tehran. L'emplacement de la ville est marqué aujourd'hui par des excavations et des débris d'anciennes constructions. Une forte citadelle placée sur un roc élevé défendait la ville. En visitant les ruines de Reï, Sir Robert Ker Porter remarqua une tour élevée bâtie de briques et d'une admirable construction, quoique d'une forme singulière. Cette tour est ronde et divisée en vingt-quatre compartiments, qui forment chacun les deux côtés d'un triangle dont la base a quatre pieds dix pouces anglais (*). La surface de cette tour présente un zigzag continuel. Au sommet, il y a une inscription coufique tracée sur les briques (**). On entre dans la tour par un portique extrêmement orné. La hauteur de cette tour, suivant le calcul de Sir Robert Ker Porter, est d'environ soixante pieds anglais. Maintenant, la partie qui couvrait l'édifice n'existe plus. En dehors des murs de la ville, on trouve encore une autre tour ronde tout à fait semblable à celle dont nous venons de parler, mais entièrement construite de pierres. Cette tour, moins élevée que la première, est aussi ouverte par le haut. Son diamètre est d'environ trente-neuf pieds anglais. Le dessin de Préaux, que nous donnons planche 37, représente la première de ces tours.

Ispahan. Cette ville dont le nom se prononce en persan *Sfahane* ou *Isfahane*, est située sur la rive gauche du Zendehroud, et au milieu d'une plaine des plus fertiles, des plus productives et des mieux cultivées de la Perse. La ville au premier coup d'œil présente un aspect très-imposant; les bocages, les avenues, les jardins qui l'entourent, dissimulent l'état de désolation et de ruine de plusieurs de ses anciens quartiers. La plus belle entrée est celle du sud. De ce côté les objets qui frappent d'abord la vue sont des ponts de la plus élégante architecture, mais dont plusieurs tombent en ruine. Celui qu'on appelle *pont de Djoulfa* et *pont d'Allahverdi-Khan* excite surtout l'admiration des étrangers. Ce pont a trois cent soixante pas de long et vingt de large. Le milieu est destiné aux cavaliers et aux bêtes de somme : on a construit de chaque côté, pour les piétons, une galerie en arcades, large de huit à neuf pieds, haute de vingt-cinq à trente. La plate-forme

(*) Nos lecteurs se rappellent sans doute que le pied anglais fait onze pouces, quatre lignes et demie du pied de roi.

(**) Les lettres coufiques ont été ainsi nommées de la ville de Coufa, dans l'Irak, où, suivant toute apparence, on les inventa.

de cette galerie, sur laquelle on peut également passer, est garnie, de chaque côté, de garde-fous hauts de trois pieds et quelques pouces : on y monte par un escalier construit dans la tour qui se trouve à chaque extrémité de la galerie. Tout le pont est bâti de briques et de pierres de taille calcaires fort dures. On y compte trente-quatre arches fort grandes.

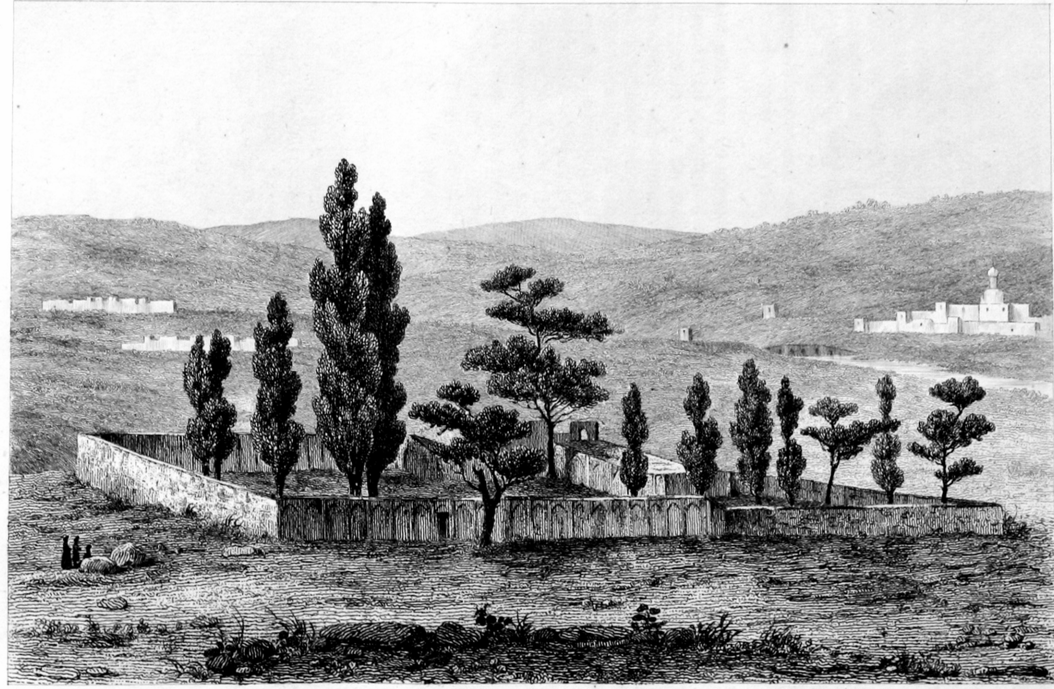
Quand l'eau du Zendehroud est basse, on peut aussi passer sous les arches du pont. On a pratiqué à cet effet une galerie qui les traverse, et on a pavé tout le lit de la rivière en grandes pierres de taille bien liées entre elles : quelques-unes s'élèvent au-dessus des autres, à des distances convenables, et permettent à un homme d'y mettre le pied sans se mouiller. On peut voir le dessin de ce pont planches 39 et 40.

Du temps de Chardin il y avait encore à Ispahan un autre pont appelé *pont de Hasanabad* et *pont de Baba-Rocneddin*. Ce pont, d'une construction plus admirable, s'il est possible, que celui d'Allahverdi-Khan, est représenté dans notre planche 46. Voici la description qu'en donne le voyageur que nous venons de citer : « Près de ce faubourg est le pont de Babarouc (*) qui n'est pas moins beau que celui que j'ai décrit, quoiqu'il ne soit pas si grand, à cause que le lit du fleuve est plus étroit en cet endroit. Les deux côtés ne sont pas également beaux, et cela vient de ce que la première face, donnant sur le sérail d'une maison de plaisance du roi, du dedans duquel seulement on peut voir cette face, on ne l'a pas embellie comme l'autre qui est exposée à la vue de tout le monde. Ce pont a cent soixante et dix pas de long et vingt-quatre de large, avec des chaussées au bout, en talus, de vingt-cinq pas, flanquées de murs de pierre, et terminées par deux gros piliers de marbre brut. Le pont est bâti sur un fondement de grandes pierres de taille, lequel est une fois plus large que le pont, et si haut, que, durant l'été, l'eau ne saurait monter au-dessus pour couler sous les arches, mais passe par de grands soupiraux faits à ce fondement, d'où elle tombe en cascade dans son lit accoutumé; ce qui surprend merveilleusement, et produit un murmure tout à fait agréable, surtout lorsque l'on se promène sur ce fondement, d'où l'on voit et l'on entend l'eau couler sous ses pieds. Les arches sont percées en long, d'un bout à l'autre du pont, à six pieds au-dessus du fondement, et entre les arches il y a des pierres de six pieds de haut disposées de manière qu'on peut traverser le pont par-dessous, même quand l'eau coule à six pieds de hauteur sur le fondement. Le dessus du pont n'est pas moins beau que le dessous. Les murs ou parapets, qui sont hauts de plus de douze pieds, sont bâtis en arcades, et percés d'un bout à l'autre dans leur longueur, par une ouverture assez large pour qu'un homme s'y puisse promener fort à l'aise. Ces murs sont revêtus de carreaux d'émail dedans et dehors. Le dessus est en terrasse munie d'un double parapet, façonné en jalousies, et si large aussi que trois hommes s'y peuvent promener fort aisément. Au bout du pont il y a quatre beaux pavillons, et au milieu il y en a deux plus grands qui forment une place hexagone, couverte d'un riche plafond, le dessus étant fait en terrasse, par laquelle on va d'un côté du pont à l'autre. Le dedans de ces pavillons est orné de riches peintures et dorures de haut en bas, avec des cartouches qui offrent aux yeux de sages proverbes en vers et en prose. Voici le sens d'un qui est en prose :

«Le monde est un vrai pont : achève de le passer.
Mesure, pèse tout ce qui se trouve sur le passage :
le mal partout environne le bien et le surpasse.»

Ispahan, qui du temps de Chardin avait douze lieues de tour et six cent mille habitants, nombre que d'autres faisaient monter encore plus haut, est réduite à deux milles d'étendue et à environ soixante mille habitants. Cette ville paraît comme ensevelie dans ses ruines; il semble, dit Morier,

(*) Il paraît que du temps de Chardin le peuple d'Ispahan disait *Babarouc*, au lieu de *Baba-Rocneddin*.



Lemaître direxit. Aus Sc.

Tombeau de Hafiz.

que la main de Dieu se soit appesantie sur quelques-uns de ses quartiers comme sur Babylone; maisons, bazars, mosquées, palais, tout est abandonné. On peut faire plusieurs milles à travers les ruines sans rencontrer un être vivant, si ce n'est peut-être un chacal dressant sa tête au-dessus d'un mur, ou un renard regagnant sa tanière. Au milieu de vastes amas de décombres, s'élèvent de loin en loin quelques maisons. On ne saurait se figurer, disent les voyageurs, à moins de l'avoir éprouvé soi-même, le sentiment de mélancolie qu'inspirent les ruines de cette grande ville. Mais si, considérées en détail, ces ruines ont quelque chose d'affligeant, vues dans le lointain et formant des masses qu'on ne distingue pas des maisons habitées, elles donnent encore à la ville l'apparence de splendeur qui faisait dire aux Persans : *Isfahan nesfi djihan, Ispahan est la moitié du monde.*

Le voyageur qui s'attendrait à trouver dans Ispahan de grandes et vastes rues bien percées et bien alignées comme dans nos capitales d'Europe, serait fort désappointé. Les rues étroites et tortueuses ne sont point pavées pour la plupart, ce qui y cause une poussière insupportable dans les temps secs, et les rend horriblement boueuses dès qu'il pleut. Les maisons, comme dans toutes les autres villes de la Perse, sont dans l'intérieur beaucoup plus élégantes que l'extérieur ne pourrait le faire supposer. On aperçoit rarement du côté de la rue autre chose qu'un mauvais mur. Cette suite de murs non interrompue et qu'aucune fenêtre n'égaye, donne aux maisons un air mystérieux, qu'augmente encore la vue de femmes qui par d'étroites ouvertures jettent de temps à autre un coup d'œil furtif sur les passants.

L'entrée des maisons est petite et basse, et n'a guère plus de trois pieds de haut. Les maisons des grands se distinguent par l'élévation des portes, qui augmente en raison de la puissance ou de la vanité des propriétaires. Une porte très-haute est la marque de la royauté. Les maisons n'ont qu'un étage, et couvrent par conséquent une étendue considérable de terrain; on n'emploie pour les construire que des briques cuites au soleil ou au four. Ces maisons, presque toutes peintes en jaune, présenteraient un aspect fort monotone sans les mosquées qui rompent l'uniformité avec leurs dômes couverts en tuiles vernies, vertes ou bleues, et ornées de dessins jaunes, bleus et rouges, qui produisent un effet assez agréable lorsque le soleil donne dessus. Au sommet du dôme il y a une sphère surmontée d'un croissant.

Les bazars sont très-vastes; on y peut faire deux ou trois milles à couvert. Les marchands y sont placés par corps de métiers : disposition fort commode pour les acheteurs. Les bazars sont en Perse plus gais et plus ornés qu'en Turquie; on y voit des portraits de héros, des représentations de combats et des figures de toute espèce; l'affluence y est considérable, et ce sont les endroits de la ville les plus agréables pour les étrangers. On y assiste en réalité à quelques-unes de ces scènes si souvent dépeintes dans les Mille et une Nuits : le jeune marchand chrétien, la dame de condition suivie de son esclave, le médecin juif, le *dellal* ou courtier qui montre les marchandises, le barbier qui s'était acquis le titre glorieux de *Silencieux*. Tous les portraits peints dans ces contes si justement célèbres s'y trouvent au naturel.

Les bains publics sont vastes et beaux; quelques-uns même sont pavés de marbre.

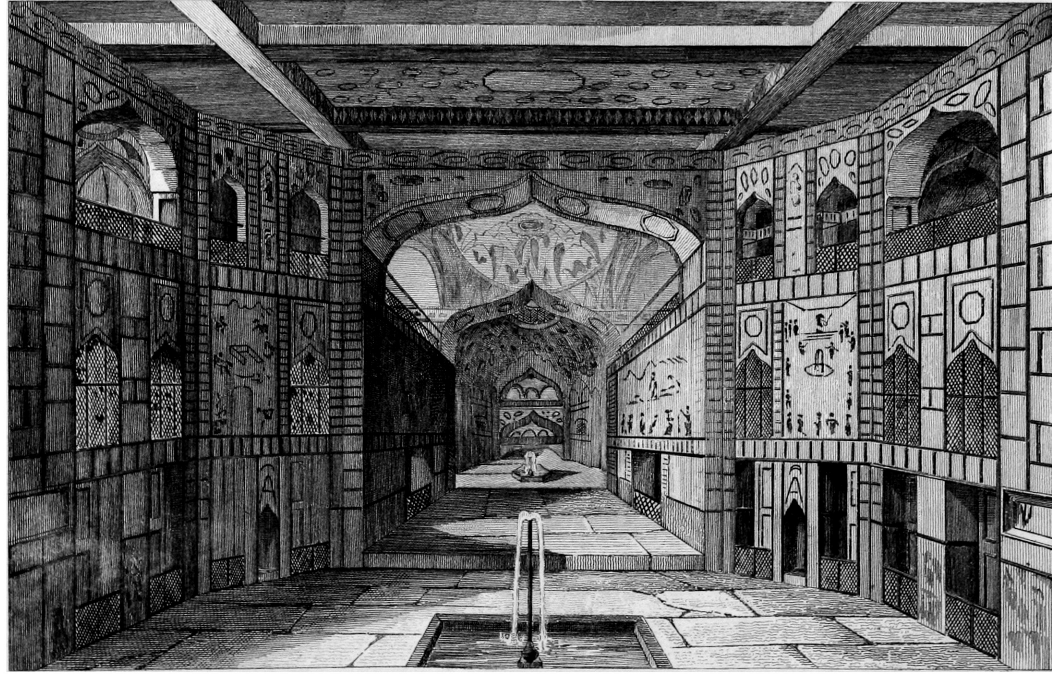
Ce qu'il y a de plus beau peut-être à Ispahan, c'est le *Tscharbag* (les quatre jardins), avenue de platanes que Schah-Abbas fit planter et qui paraît bien supérieure à nos plus beaux jardins. Le Tscharbag est situé à l'ouest de la ville, et se prolonge du côté du midi au delà du Zendehroud. Cette promenade a trois mille deux cents pas de long, et cent dix de large; elle est formée par quatre rangées d'arbres extrêmement gros, très-touffus et d'un

vert très-agréable. Les deux allées de côté, un peu plus hautes que celles du milieu, ressemblent à celles de nos boulevards; mais celle du milieu, beaucoup plus large que les nôtres, est converte de verdure et de fleurs de toute espèce. On a pratiqué dans toute sa longueur des canaux et des bassins de forme et de grandeur différentes, destinés à recevoir sans cesse les eaux du Zendehroud, et à les répandre au besoin sur le gazon et les parterres, afin d'y entretenir la vie et la fraîcheur. De chaque côté du Tscharbag sont les huit jardins que les Persans appellent *Hescht bihischt* ou *les Huit paradis*. Chacun de ces jardins renferme aussi une maison de plaisance. Celle qui se trouve à une extrémité des allées avait été construite par Schah-Abbas dans l'intention d'y faire jouir ses femmes du coup d'œil des spectacles qui se donnaient chaque jour sur le Tscharbag. A l'autre extrémité, l'avenue allait se perdre dans le beau jardin royal connu sous le nom de *Hézardjérib* ou *Mille arpents*. Cette partie de l'avenue est détruite; mais le reste subsiste dans toute sa beauté.

Vers le centre de cette promenade est le collége appelé *Medreseh schah soultan Hoseïn*. L'entrée en est fort belle; c'est un portique élevé, orné de colonnes d'une forme bizarre et où sont incrustés des morceaux de marbre de Tauris. Les portes sont de bronze avec des garnitures d'argent. On a délicatement ciselé sur leur surface des fleurs et des versets du Coran.

Dans la cour du collége à droite est placée la mosquée, bel édifice surmonté d'une coupole et dont la façade est ornée de deux minarets. La coupole tombe en ruine. Les autres côtés sont occupés par un beau portique très-élevé, et par des chambres pour les étudiants. La situation de ce collége au milieu d'arbres touffus et d'eaux jaillissantes, dans un lieu riant et tranquille, en fait un véritable sanctuaire de l'étude.

Du temps de Kæmpfer et de Chardin, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, il y avait près de l'avenue de Tscharbag un beau pavillon que l'on appelait *Imarati bihischt* ou *salle du paradis* (voy. *pl.* 43). Chardin en donne la description suivante: « Ce salon, qui a près de soixante pas de diamètre, a été construit de figure irrégulière, à sept angles ou faces, dont celle du fond est beaucoup plus large que les autres. Le milieu est en dôme écrasé, élevé de seize à dix-huit toises, soutenu sur des pilastres, faits en arcades, et en pareil nombre qu'il y a d'angles. Le tout est couvert d'un plafond de mosaïque, d'un fort bel ouvrage. Les pilastres sont percés tout à l'entour à deux étages, en sorte que les galeries vont tout autour; et là on a pratiqué et ménagé cent petits endroits les plus délicieux du monde, qui n'ont tous qu'un faux jour, mais clair autant qu'il est nécessaire. Il n'y en a pas un qui ressemble à l'autre, soit pour la figure, soit pour l'architecture, ou pour les ornements et les dimensions. Partout c'est quelque chose de divers et de nouveau: aux uns il y a des cheminées, à d'autres des bassins avec des jets d'eau, qu'on fait monter là par des tuyaux enfermés dans les pilastres. C'est un vrai labyrinthe que ce merveilleux salon, car on se perd en haut presque partout, et les degrés sont si cachés qu'on ne les reconnaît pas aisément. Le bas, jusqu'à dix pieds de hauteur, est revêtu de jaspe tout à l'entour; les balustres sont de bois doré; les châssis sont d'argent; et les carreaux de cristal, ou de verre fin de toutes couleurs. Pour ce qui est des ornements, on ne peut rien faire où il y ait plus de magnificence et de galanterie mêlées ensemble. Ce n'est partout qu'or et azur. Les peintures de cet édifice sont toutes d'une beauté et d'une gaieté surprenantes, avec des miroirs de cristal deçà et delà. Il y a de petits cabinets qui sont tout miroirs, aux murs et à la voûte. Les meubles de chaque endroit sont les plus magnifiques du monde. Il y a des réduits qui ne sont qu'un lit entier. On sait que les lits des Orientaux se mettent à terre, et sont sans rideaux. J'en vis un avec admiration, dont la couverture seule coûtait deux



Lemaître direxit

Palais d'Ispahan. Salle du Paradis.

mille écus. Elle était de martre, et c'est pour être couvert chaudement et légèrement. On m'a dit que le roi a des matelas qui en sont aussi. Je ferais un livre des ornements de ce grand salon, des petits portraits qui y sont, des miniatures, des vases, des inscriptions. Les unes expriment des pensées tendres, d'autres des pièces de morale. »

Le plus beau de tous les édifices qui existent actuellement à Ispahan est le palais des anciens rois, renfermé dans une enceinte de murs qui a environ trois milles; ce palais, qui porte le nom de *Tschéhel soutoun* ou *Quarante colonnes*, s'élève au milieu d'une cour immense, entrecoupée de canaux et plantée d'arbres. Devant la façade est un grand bassin de forme carrée, de l'extrémité duquel le palais a un aspect si beau que la plume ou le crayon tenteraient en vain d'en donner une idée. Le premier salon donne sur le jardin, et a une voûte soutenue par dix-huit colonnes couvertes de glaces. Chaque colonne a une base de marbre sculptée, représentant quatre lions qui soutiennent le fût de la colonne sur leurs croupes réunies. Les murs sont couverts de glaces, aussi bien que les colonnes. Sur le plafond sont peintes des fleurs d'or qui ont encore tout leur éclat. De grands rideaux qu'on peut fermer à volonté offrent un abri contre l'ardeur du soleil. Une pièce cintrée, garnie de glaces et ornée des portraits de quelques favoris, conduit de ce salon dans une salle spacieuse et magnifique. Des dômes de formes variées, peints et dorés avec un goût et une élégance dignes des nations les plus civilisées, en forment le plafond. Les murs sont couverts de grands tableaux dont les personnages ne manquent pas d'un certain naturel et d'une certaine vivacité, mais où l'on ne trouve, il faut l'avouer, aucune idée de la perspective, ni aucune connaissance du dessin. Un chemin tortueux, qui passe sous une tour octogone, conduit du jardin de Tschéhel soutoun dans le harem. Au bout du chemin se trouve un carré oblong divisé en parterres de fleurs, en allées droites, en bassins remplis d'eau, et entouré de l'édifice destiné aux femmes d'un rang inférieur. Une porte à gauche conduit dans le *Narandjistan* ou orangerie. De là, il n'y a qu'un pas à faire pour arriver à la cour où sont situés les grands appartements du roi. La salle de la façade est ornée de portraits de Feth Ali-Schah et de plusieurs autres princes. On a peint sur les murs des fleurs, des oiseaux et différents animaux. Derrière cette salle s'en trouve une autre également bien peinte. La partie supérieure des fenêtres y est faite en plâtre, et découpée comme de la dentelle. Là aussi se trouvent des portraits; un entre autres, appelé *Schah-Zadeh Frenq*, ou *le Prince européen*, représente un homme vêtu à la mode du seizième siècle. Beaucoup d'autres appartements sont décorés de la même manière; et, dans plusieurs, on retrouve le portrait du roi, dont les Persans ne s'approchent jamais sans s'incliner. Au-dessous des grands appartements, il y en a de souterrains qui doivent être délicieux en été; les murs et le pavé en sont revêtus de marbre; l'eau y est introduite par des cascades qui tombent du rez-de-chaussée, et répandent une fraîcheur délicieuse. Un corridor mène à la salle de bain qui est petite, mais élégante. De l'intérieur du palais, on monte à la porte appelée *Ali capi*, dont le seuil, du temps des Sophis, était regardé comme sacré; Chardin en a décrit les beautés dans le plus grand détail. Aujourd'hui cette porte est encore fort belle. Les marbres n'ont point été endommagés; le dôme se montre encore dans toute sa grandeur et toute son élévation Un portier à l'aspect misérable conduit les visiteurs de là, par une petite porte à droite, au pavillon d'où Schah-Abbas avait coutume de contempler les jeux auxquels se livrait le peuple sur le meïdan schahi, et les manœuvres de ses troupes.

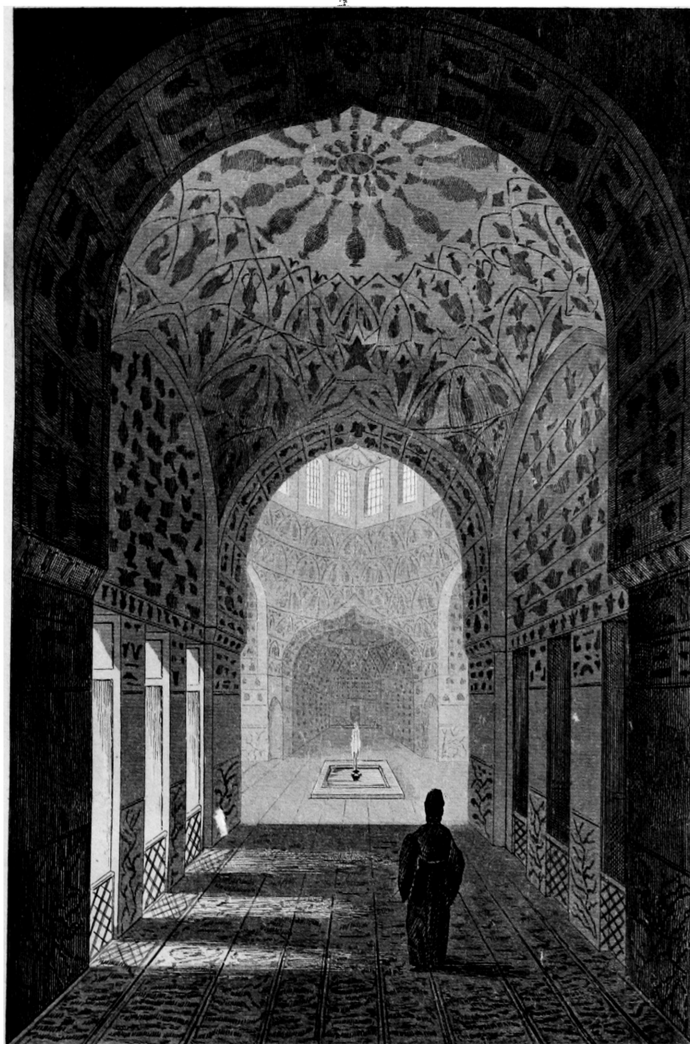
Il y avait autrefois dans le palais du roi, à Ispahan, des pièces particulières disposées avec une grande magnificence, et qui servaient de magasin ou

de dépôt pour les objets de tout genre qui se trouvaient dans le palais. Ces magasins portaient le nom de *maison des coffres, des pipes, du café, des flambeaux*, suivant la destination qu'on leur donnait. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans Chardin : « Tout proche est le *magasin des coffres*, et celui qu'on appelle la *petite garde-robe*, où l'on ne travaille que pour la personne du roi ; ensuite, on trouve le *magasin du café*, le *magasin des pipes*, celui des *flambeaux*, qu'on appelle la *maison du suif*, parce que la plus commune lumière dont les Persans se servent dans leurs maisons est faite avec des lampes nourries de suif raffiné, lequel est blanc et ferme comme la cire vierge ; et puis suit le *magasin du vin*. Comme les magasins sont presque tous faits d'une même symétrie, je ferai la description de celui-ci, pour donner une idée de tous les autres (voyez la planche 41 de cet ouvrage). C'est une manière de salon haut de six à sept toises, élevé de deux pieds sur le rez-de-chaussée, construit au milieu d'un jardin, dont l'entrée est étroite, et cachée par un petit mur bâti au-devant, à deux pas de distance, afin qu'on ne puisse pas voir ce qui se fait au dedans. Quand on y est entré, on trouve à la gauche du salon des offices ou magasins, et à droite une grande salle. Le salon qui est couvert en voûte a la forme d'un carré long ou d'une croix grecque, au moyen de deux portiques ou arcades, profondes de seize pieds, qui sont aux côtés. Le milieu de la salle est orné d'un grand bassin d'eau, à bords de porphyre. Les murailles sont revêtues de tables de jaspe tout à l'entour, à huit pieds de hauteur ; et au-dessus, jusqu'au centre de la voûte, on ne voit de toutes parts que niches de mille sortes de figures, qui sont remplies de vases, de coupes, de bouteilles de toutes sortes de formes, de façons et de matières, comme de cristal, de cornaline, d'agate, d'onyx, de jaspe, d'ambre, de corail, de porcelaine, de pierres fines, d'or, d'argent, d'émail, etc., mêlés l'un parmi l'autre, qui semblent incrustés le long des murs, et qui tiennent si peu, qu'on dirait qu'ils vont tomber de la voûte. Les offices ou magasins, qu'il y a à côté de cette magnifique salle, sont remplis de caisses de vin, hautes de quatre pieds et larges de deux. Le vin y est la plupart, ou en gros flacons de quinze à seize pintes, ou en bouteilles de deux à trois pintes, à long cou, ainsi que vous le voyez dans le plan (planche 41), au sommet de la voûte. Ces bouteilles sont de cristal de Venise, de diverses façons, à pointe de diamant, à godrons, à réseau. Comme les bons vins de l'Asie sont de la plus vive couleur, on aime à les voir dans la bouteille. Ces vins sont, les uns de *Géorgie*, les autres de *Carmanie*, et les autres de *Schiraz*. Les bouteilles sont bouchées de cire, avec un taffetas rouge par-dessus, cachetées sur un cordon de soie du cachet du gouverneur du lieu, en sorte qu'on ne les présente jamais que cachetées. Entre les sentences appliquées çà et là sur les diverses faces du salon, je remarquai celle-ci :

La vie est une ivresse successive : le plaisir passe, le mal de tête demeure.

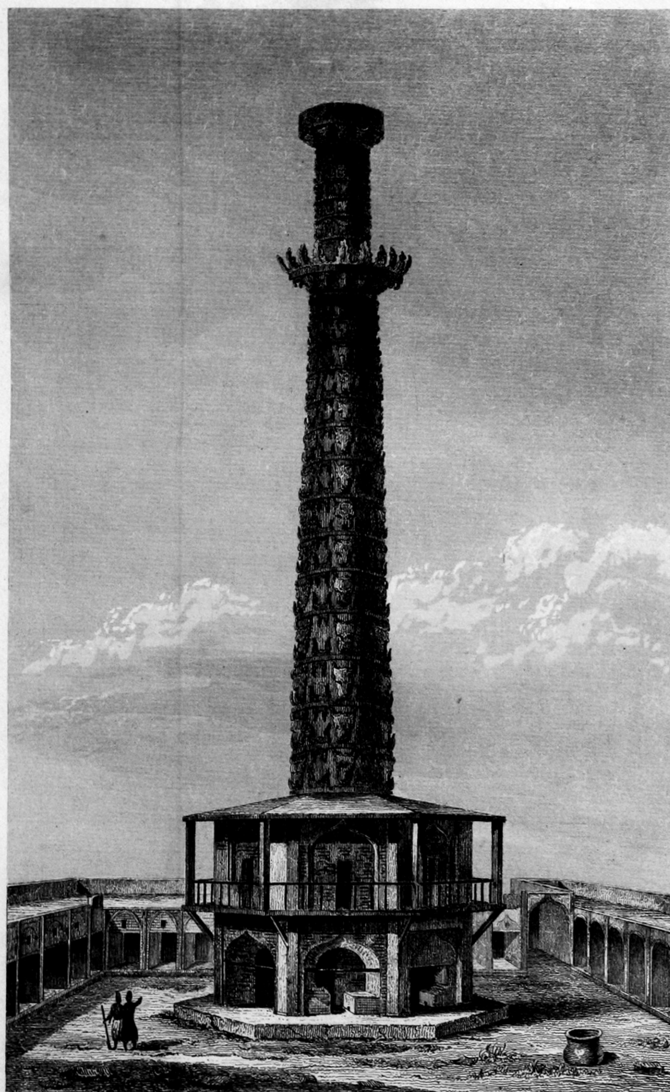
Le meïdan schahi, ou place royale, n'a plus l'aspect animé d'autrefois. Les arbres qui l'entouraient ont disparu ; les canaux qui l'arrosaient sont desséchés. Les maisons sont vides d'habitants et les portes condamnées ; de sorte qu'on ne voit autour de la place qu'une rangée d'arcades solitaires. Le grand marché, dont les tentes couvraient autrefois la place entière, est maintenant relégué dans un coin. Tout le reste du meïdan est désert, et c'est à peine si de temps à autre on y aperçoit un passant. Il n'existe plus de traces du pavillon où était placée l'horloge, qui, au rapport de Chardin, amusait le peuple par le mouvement qu'un mécanisme ingénieux donnait à plusieurs figures.

On voyait aussi à Ispahan une tour haute d'environ soixante pieds, et déjà vieille du temps de Kæmpfer et de Chardin. Cet édifice, en forme de cône, et composé d'une masse solide et compacte de briques séchées au soleil, était



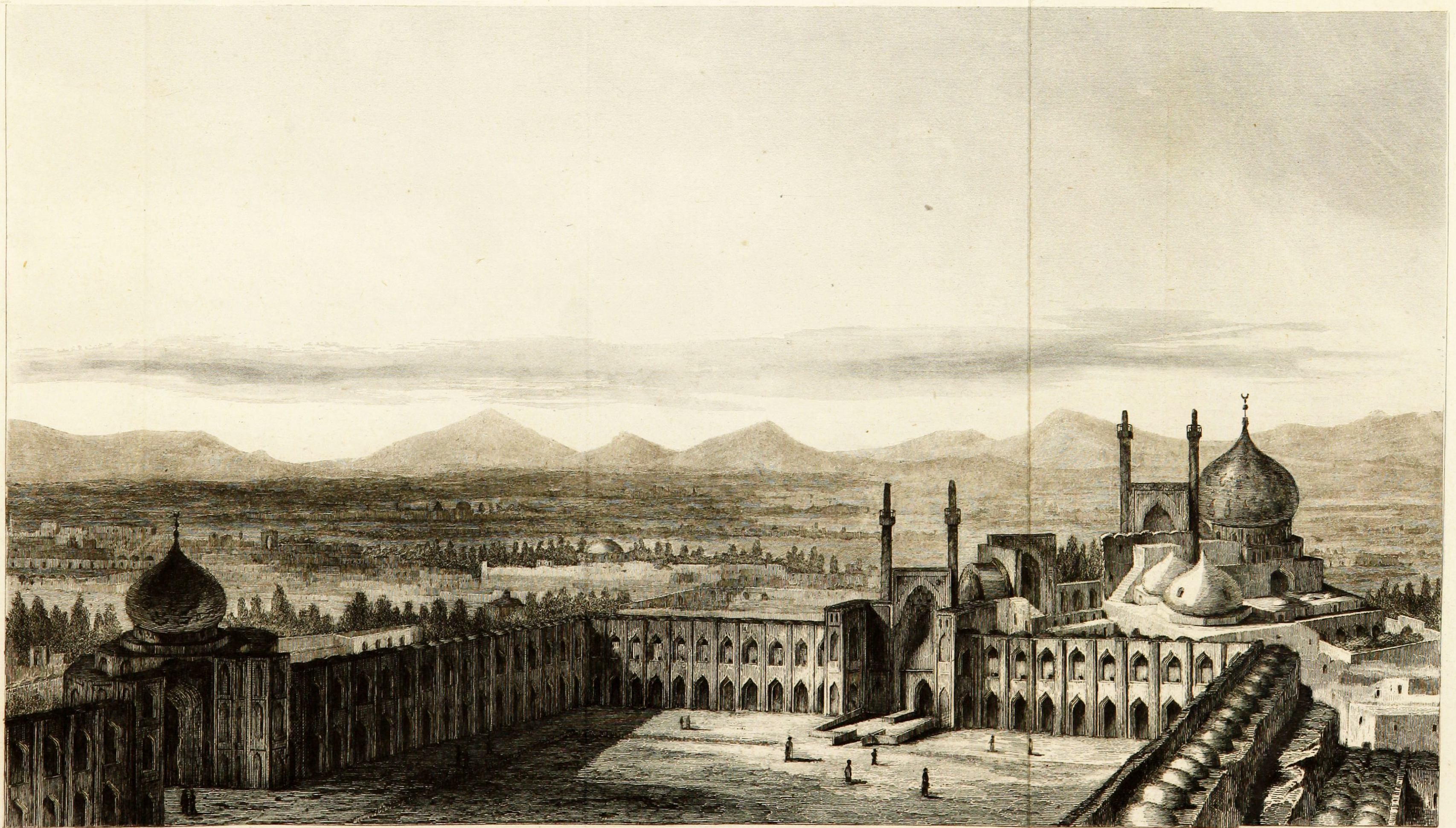
Lemaitre direxit

La Maison du Vin à Ispahan.



Lemaitre direxit

La Tour des Cornes à Ispahan.



Lemaître direxit

Place Royale d'Ispahan.

appelé la *tour des Cornes*, parce que l'extérieur en était revêtu de crânes de différentes bêtes fauves avec leurs cornes. Aux trois quarts de la tour, il y avait une espèce de chapiteau formé par des bois de cerfs extrêmement longs. Dès l'époque de Kæmpfer, cette tour avait beaucoup souffert, et plusieurs crânes s'en étaient détachés. Voici, dit-on, ce qui fut cause de la construction de ce singulier monument. Un roi de Perse, la tradition ne dit pas positivement lequel, ayant tué à la chasse une grande quantité d'animaux, dont on avait jeté les têtes dans un lieu près du palais, dit en riant qu'il aurait bien voulu conserver ces dépouilles et les léguer comme un monument à la postérité. L'architecte du palais, qui était présent, dit alors : « Si vous l'ordonnez, prince, j'élèverai une tour dans la construction de laquelle je ferai entrer ces têtes d'animaux, et de telle façon qu'on les voie toutes. » Comme on demandait combien de temps et d'argent il faudrait pour construire cet édifice, l'architecte répondit que le monument serait fait, sans qu'il en coûtât rien, et avant que le roi eût achevé son repas. Le roi, frappé des paroles de l'architecte, lui dit : « Exécute ce que tu viens de t'engager à faire. » Et il alla prendre son repas. L'architecte avait dans le voisinage une grande quantité de terre glaise préparée pour en faire des briques. Il avait aussi tous ses ouvriers sous la main; il leur expliqua de quoi il s'agissait; et, les ayant fait mettre à l'ouvrage en toute hâte, la tour se trouva achevée en quelques heures. Le roi étant retourné à l'endroit où il avait laissé, peu de temps auparavant, une place vide et nue, fut surpris de voir une tour qui s'y était élevée comme par enchantement, et se tournant vers un de ses officiers, il lui dit : « Que penses-tu de mon architecte? » L'officier, qui en voulait à l'architecte, ayant répondu que ce travail laissait à désirer, et qu'il y manquait certainement quelque chose, le roi furieux s'écria : « Oui, il y manque la tête d'une grosse bête. Je veux qu'on y place la tienne. » Et l'ayant fait décapiter, il donna ordre de mettre son crâne sur cette tour. D'autres voyageurs du siècle de Kæmpfer racontent un peu différemment la fin de cette anecdote.

Ispahan renferme encore des manufactures bien déchues de ce qu'elles étaient autrefois. Le produit le plus important de ces manufactures est le brocart, qui a une belle apparence, mais qui est cependant loin d'égaler les étoffes d'or de France. Les riches particuliers portent, les jours de fête, des robes de brocart, et c'est de cette étoffe que sont faites les *khilats* ou robes d'honneur que le roi et les princes confèrent aux grands à titre de récompense. Il y a aussi à Ispahan des manufactures de satin de taffetas (*) et d'autres étoffes de soie. Les rouets sont construits sur le modèle de ceux d'Europe. Morier visita une maison où on filait tous les jours cinquante écheveaux de soie; on lui fit voir sept métiers appartenant au même manufacturier, et destinés à fabriquer de longs mouchoirs de soie bleue que les femmes portent autour de la tête comme des turbans; ces sept métiers employaient trente ouvriers payés à la pièce et non à la journée.

Les manufactures de toile de coton de différentes qualités sont en assez grand nombre. La matière premiere se récolte dans les environs; on en consomme les neuf dixièmes à Ispahan; le reste s'exporte. La meilleure de ces étoffes de coton est le *kadeh*, toile excellente et très-forte qui ressemble au nankin, et sert à l'habillement de toutes les classes de la société, depuis le roi jusqu'au paysan; la Russie en importe une assez grande quantité qu'elle reçoit par la voie de la mer Caspienne. Le *kerbas* est une autre toile de coton dont le bas peuple fait des chemises et des caleçons; la plus forte qualité s'emploie pour couvrir

(*) Le mot *taffetas* est persan. Il y a tout lieu de croire que nous le tenons, comme *baffetas* et quelques autres, des Portugais qui apportèrent ces étoffes de l'Inde et des îles du golfe Persique en Europe.

des tentes; lorsque ces toiles sont imprimées, elles prennent le nom de *tschit* (*). On va les laver sur les bords du Zendehroud, on les bat sur une pierre, puis on les étend sur le sable pour les faire sécher. Les manufactures d'Ispahan fournissent encore au commerce du papier, de la poudre à tirer, des lames de sabre et de la poterie, mais en petite quantité.

On ne trouve pas à Ispahan, comme à Constantinople, de bazar affecté aux libraires; mais les *dellals* ou courtiers procurent aux étrangers des manuscrits et des dessins. La superstition ne va pas chez les Persans, comme chez les Turcs, jusqu'à supposer que l'attouchement d'un infidèle souille le Coran; ils ne demandent pas mieux que de vendre des copies de ce livre, pour lequel ils ont cependant une grande vénération. Un mollah ayant apporté un jour chez M. Morier quelques livres dont il voulait se défaire, les étala sur le plancher devant les assistants. Quelqu'un ayant, par mégarde, posé le pied sur un manuscrit en caractères coufiques renfermant des sentences tirées du Coran, fut repris de son irrévérence par le mollah, qui lui dit: « Prenez garde, c'est la parole de Dieu. »

Le fameux faubourg de Djoulfa, qui s'étend au sud du Zendehroud, est peut-être la partie de la ville qui a le plus souffert. Ce faubourg comptait trente mille âmes à la fin du dix-septième siècle, lorsque Kæmpfer le visita. On n'y voit plus qu'environ trois cents misérables familles, et le nombre des habitants diminue encore tous les jours. On se rend à Djoulfa par l'avenue du Tscharbag et par le pont d'Allahverdi-Khan, qu'on appelle aussi quelquefois, à cause de sa position, *pont de Tscharbag*. Les premières maisons de Djoulfa sont à trois cents pas environ du pont, et le faubourg s'étend sur une longueur de près d'un mille du nord au sud, et une largeur d'un demi-mille de l'est à l'ouest. Les rues de Djoulfa sont larges, et les maisons élégantes et commodes; ce faubourg a beaucoup plus souffert dans sa population et dans la fortune de ses habitants que dans ses bâtiments mêmes, quoiqu'il ait été cruellement saccagé par les Afgans en 1722. Le commerce de Djoulfa avec la Turquie, la Russie, l'Indoustan; et toutes les contrées de l'Asie, jadis immense, est actuellement réduit à très-peu de chose.

(*) En français nous disons *chité;* c'est la forme portugaise *chita.*

Le jardin de Hézardjérib, où aboutit l'avenue de Tscharbag, est à l'est de Djoulfa; il a environ un mille d'étendue; le terrain, un peu en pente, y est contenu par des murs de pierre; c'est là que, depuis plusieurs siècles, on cultive les plus beaux fruits de la Perse. On y voit douze terrasses toutes plantées d'arbres fruitiers. De beaux escaliers ou des talus fort aisés à monter conduisent de l'une à l'autre. De tous côtés, ce jardin est couvert de canaux, de bassins, de jets d'eau, aujourd'hui assez endommagés. On y voyait autrefois plusieurs pavillons d'une grande beauté; il n'en existe plus qu'un en assez mauvais état.

Presque toutes les maisons de Djoulfa ont de très-beaux jardins arrosés, comme ceux de la ville, par les eaux du Zendehroud. Cette rivière, dont nous avons déjà parlé plus haut, prend sa source à trois journées d'Ispahan. Le Zendehroud n'était qu'une petite rivière qu'Abbas le Grand parvint à grossir d'une autre plus forte qu'il fit venir de trente lieues, en perçant à grands frais une montagne; maintenant le Zendehroud est aussi large au printemps, après la fonte des neiges, que la Seine l'est à Paris en hiver.

Au sud de la ville, s'étend une plaine déserte et stérile, appelée *Hézardereh* ou les *mille vallées*, dont le sol abonde en ardoises et que traverse le chemin qui conduit de Schiraz à Ispahan; c'est là, disent les Persans, que Roustam, le principal héros de leurs vieilles légendes, combattit un dragon redoutable, et c'est le souffle empoisonné du monstre qui a rendu le sol stérile.

Sur une éminence d'où l'on peut embrasser toute la ville d'un coup d'œil, se trouve une petite tour ronde surmontée d'une coupole, autour de laquelle on lit une inscription en caractères coufiques. Chardin l'appelle *Mil schatir* ou la *tour du Coureur*, et ajoute que ceux qui désiraient entrer au service du roi comme valets de pied étaient obligés, pour donner une preuve de leur agilité et de leurs forces, de courir de la porte du palais à cette tour, et d'en arracher successivement douze flèches, une à chaque course. Tout cela devait être fait entre le lever et le coucher du soleil. Chardin évalue à une lieue et demie la distance du palais à cette tour. Voici une histoire racontée par les Persans à Morier, au sujet du même édifice : Un roi de Perse, qui vivait à une époque très-reculée, promit sa fille en mariage à celui qui pourrait courir devant son cheval depuis Schiraz jusqu'à Ispahan; un des schatirs ou coureurs avait presque fourni la carrière, et était près d'atteindre l'éminence où se trouve aujourd'hui la tour, lorsque le prince, craignant d'être obligé de tenir sa promesse, laissa tomber son fouet; le schatir s'était tellement serré qu'il vit bien que sa mort était certaine s'il s'arrêtait au pied de cette éminence pour ramasser le fouet; il fut donc forcé de le saisir avec son pied; puis, l'ayant porté à sa main, il le présenta au roi; celui-ci vit que sa ruse n'avait pas réussi, et laissa tomber son anneau; le schatir s'écria : Prince, vous manquez à votre parole; mais je vous prouverai mon obéissance jusqu'au dernier moment; il s'arrêta, ramassa l'anneau et mourut; on l'enterra dans ce lieu; et, en mémoire de cet événement, on éleva la tour qui porte aujourd'hui le nom de *tombeau du Schatir*.

Du côté de l'est sont les ruines immenses du bourg de Scheheristan, autrefois résidence de tous les grands seigneurs d'Ispahan. Il n'en subsiste plus qu'un petit nombre de maisons qu'il est difficile de distinguer au milieu des ruines qui les entourent. On y voit aussi les restes d'un mausolée, bâti en briques, d'une excellente maçonnerie, et couronné d'une coupole très-élégante; on y a joint un minaret qui s'élève à une très-grande hauteur; mais l'escalier pratiqué dans l'intérieur est si délabré qu'on ne peut plus le gravir jusqu'au sommet. Ce bourg possède un pont sur le Zendehroud.

Dans les campagnes de l'ouest s'élèvent les *Colonnes tremblantes*, regardées par les Persans comme des objets très-curieux. Pour arriver à ces colonnes, on passe par des chemins étroits qui traversent des vergers touffus et les campagnes les mieux cultivées qui soient dans les environs d'Ispahan. Les colonnes tremblantes sont deux minarets qui flanquent un édifice en cintre, élevé sur le tombeau d'un personnage réputé saint; on fait monter au sommet de chaque colonne des enfants qui emploient toutes leurs forces et ébranlent l'édifice, comme pourrait le faire un tremblement de terre. Les Persans attribuent cet effet singulier à la puissance du prétendu saint qui repose sous le monument. Ils parlent aussi d'une lumière miraculeuse qui se fait voir fréquemment dans le voisinage du tombeau; d'une jaquette non moins merveilleuse que l'on conserve à quelque distance, et qui, quoique en lambeaux, pèse encore plusieurs mans (*); et enfin d'une queue de bélier suspendue dans le même endroit, et de laquelle découlent de temps à autre trois gouttes d'huile.

A deux milles des Colonnes tremblantes se trouve une éminence triangulaire appelée l'*Ateschgah* ou *Endroit du feu*, et que l'on aperçoit d'assez loin. Cette éminence est composée de plusieurs couches de rochers; la montée la plus facile est un sentier à l'est; au sommet se trouvent plusieurs édifices bâtis en terre ou en briques cuites au soleil; ces dernières sont d'une

(*) Il y a plusieurs sortes de mans. Le man ou batman de Tauris vaut huit livres poids de marc. Le man royal (mani schahi) vaut seize livres poids de marc.

très-grande dimension ; entre chaque couche de briques il y en a une de roseaux sans apparence de ciment ; les Persans attribuent ces ouvrages aux anciens habitants du pays qui étaient ignicoles.

A une demi-lieue de Djoulfa sont les ruines de Farahabad, superbe maison royale qui fut bâtie par Schah-Hoseïn ; le palais est détruit ; et même la plus grande partie des matériaux ont été enlevés. Cependant on retrouve encore les traces des divisions principales des édifices, qui paraissent avoir été considérables. Les jardins étaient fort étendus ; et l'eau, amenée à grands frais, était très-abondante ; quelques restes de canaux subsistent, mais sans une goutte d'eau. On n'y voit pas non plus un seul arbre, et cependant ce lieu était autrefois un des plus délicieux de la contrée. Dans un pavillon tout en ruine se trouve encore un petit escalier qui conduit à une chambre dont les murs bien blanchis sont ornés de peintures de couleur bleue, qui représentent tous les quadrupèdes que connaissent les Persans, depuis le lion jusqu'au rat. Les animaux sont rangés deux par deux ; et cette procession, qui recommence plusieurs fois dans le même ordre, est toujours terminée par deux capucins coiffés de leur capuchon, portant la tête inclinée et ayant les deux mains croisées sur la poitrine. Toutes ces figures sont peu proportionnées entre elles, et assez médiocrement peintes ; les plus grandes n'excèdent pas quatre ou cinq pouces. Lorsque Mahmoud, à la tête de vingt-cinq mille Afgans, alla, en 1722, sous le règne de Schah-Hoseïn, assiéger Ispahan, son armée campa à Farahabad, et lui-même habita le palais pendant les sept mois que dura le siége.

La montagne de Sofia ou Sofissar, qui s'élève derrière Farahabad, est très-escarpée. Au tiers de sa hauteur gisent les ruines d'un pavillon construit jadis par un derviche nommé Haïder, et embelli par Schah-Souleïman, père de Schah-Hoseïn, qui changea la retraite du solitaire en un lieu de plaisir. La position de ce pavillon au nord, les rochers qui le dominent et interceptent jusqu'au moindre rayon de soleil, les beaux platanes qui l'entourent, et la vue d'Ispahan qu'on découvre de cette hauteur, tout semblait concourir pour en faire un séjour délicieux pendant l'été.

En général, les environs d'Ispahan sont beaux. On n'y voit plus, il est vrai, ces nombreux villages qui, du temps de Chardin, couvraient les plaines voisines dans un espace de dix lieues à la ronde. Avec les villages ont disparu les palais magnifiques, les maisons de plaisance, les vastes jardins qui rendaient toute cette campagne si belle et si pittoresque. Cependant les environs d'Ispahan produisent encore assez pour fournir aux besoins des habitants de la ville. Les eaux que l'on se procure en creusant la terre à peu de profondeur, celles du Zendeh-roud et de quelques sources qui descendent des montagnes voisines, suffisent pour l'arrosement des campagnes. La plaine d'Ispahan abonde en riz, froment, orge, maïs, millet, et en toutes sortes de fruits et de légumes ; on y récolte aussi du tabac, du coton, du ricin, du sésame, de la garance et du safran. La vigne n'y vient pas aussi bien qu'à Schiraz, et le mûrier n'y est pas très-multiplié.

Le climat est tempéré et passe pour très-sain ; cependant, vers le commencement de l'automne, les fièvres y sont fréquentes.

CASCHAN. La ville de Caschan est située à l'extrémité d'une plaine et au pied d'une haute montagne opposée au midi, dont la réverbération rend l'air qu'on y respire tellement chaud dans l'été que les habitants passent une partie de cette saison dans des caves. C'est peut-être à cette chaleur qu'il faut attribuer le grand nombre de scorpions qui affligent la contrée. On prétend que les astrologues d'Abbas le Grand firent un talisman pour en délivrer la ville, qui, depuis ce temps-là, en a moins qu'auparavant. Les Persans disent que ces scorpions n'attaquent point les étrangers, lorsque



Lemaitre direxit

Caravanserai de Kaschan.

ceux-ci ont soin de dire en entrant dans les maisons : *Scorpions, je suis étranger* : *ne me touchez point*. La blessure de ces insectes passe pour dangereuse, et donne lieu à une imprécation fort ordinaire dans la bouche des Persans : *Que le scorpion de Caschan te pique la main*. Les habitants de Caschan tiennent toujours en réserve plusieurs remèdes contre la piqûre des scorpions et de certaines grosses araignées non moins dangereuses.

On ignore le nom de la ville de l'antiquité à laquelle Caschan a succédé. Il est probable, toutefois, que l'emplacement de la ville actuelle dans une contrée favorisée par la nature, et sur le chemin qui conduisait de Persépolis au nord de la Perse, a toujours dû être occupé par une population considérable. Caschan a été fondée, vers la fin du deuxième siècle de l'hégire, par l'illustre Zobéïde, femme du calife Haroun-Raschid, et dont les *Mille et une Nuits* ont rendu le nom si populaire parmi nous. C'est à Abbas Ier, roi de Perse, que cette ville doit ses plus beaux édifices, et, entre autres, le caravansérai royal, au-dessus de la porte duquel ce grand prince avait fait écrire un distique persan, dont le sens est : *Ce monde est un caravansérai, et nous sommes une caravane. N'élevez point de caravansérai dans un autre caravansérai.*

Caschan a une lieue de longueur de l'est à l'ouest, et plus d'une demi-lieue du nord au sud. Cette ville reçoit de l'eau en abondance des montagnes qui se trouvent à deux lieues au sud-ouest. Sa population, sous les Sophis, devait être de cent cinquante mille habitants au moins : aujourd'hui elle monte tout au plus à trente mille. On fabrique, à Caschan, beaucoup d'étoffes de soie et de coton, ainsi que des ustensiles de cuivre et de fer ; et on y travaille très-bien l'or, l'argent et l'acier. Le territoire des environs produit en abondance du riz, du coton, du tabac, du sésame, du froment, de l'orge, des fruits et des légumes de toute espèce. On y cultive le ricin, dont on extrait de l'huile à brûler. La vigne y est assez commune. Le raisiné et les abricots secs y sont une branche de commerce assez considérable.

Kom. En approchant de cette ville, on voit un grand nombre de ruines qui prouvent qu'elle a été autrefois extrêmement peuplée. Parmi ces ruines, on remarque plusieurs tombeaux d'imamzadeh, ou *descendants d'imans*. Kom est remarquable par le grand nombre de mollahs qu'on y voit, par son dôme doré et par ses ruines. La plus grande partie des habitants sont des seïdes ou descendants d'Ali, lesquels forment un corps très-puissant en Perse. Le grand mausolée qui se trouve à Kom est un sanctuaire des plus célèbres du royaume. Ce monument renferme, dit-on, les cendres de Fatima, fille de Mousa, fils de Djafar-Sadik, le septième des douze imans des Persans, empoisonné par ordre du calife Haroun-Raschid. On voit souvent arriver, à Kom, un grand nombre de femmes montées sur des ânes, et escortées par des hommes à pied, qui viennent des villages environnants, par troupes de dix à quinze personnes, pour visiter le tombeau dont nous parlons. Ces sortes de pèlerinages sont fort en usage parmi les paysans de la Perse, qui les considèrent plutôt comme des parties de plaisir que comme des actes de dévotion. On voit aussi, à Kom, les tombeaux des rois Sèfi Ier et Abbas II. Suivant le *Schah-Namèh* ou *Livre des Rois*, Kom fut fondée par le roi Caïkobad. D'Anville suppose que c'est la Choana de Ptolémée. Un historien musulman, cité par d'Herbelot, n'en place la fondation qu'au neuvième siècle de notre ère. Feth-Ali-Schah, avant d'être roi, fit vœu, s'il montait jamais sur le trône, de rendre à cette ville son ancienne splendeur, et d'exempter ses habitants du tribut qu'ils payaient au trésor. Ce fut pour accomplir ce vœu qu'il fit bâtir le magnifique collége qui tient à la grande mosquée. Quand Chardin visita cette ville, il y a un siècle et demi, elle contenait quinze mille maisons. Kom est située sur le bord d'une rivière

qui, en été, n'a presque point d'eau, mais qui, à l'époque de la fonte des neiges, est aussi large que la Seine à Paris; et qui, quelquefois, inonde la ville. On appelle communément cette rivière, rivière de Kom; mais son véritable nom est *Djoubadgan*. Kom est en été l'endroit le plus chaud de la Perse. On y faisait autrefois un grand commerce de fruits, de soie, de savon, de lames de sabre, et de poteries. Toutes les manufactures ont disparu, et les bazars contiennent à peine aujourd'hui quelques boutiques. Les habitants, en petit nombre, ne font plus de commerce, et se bornent à cultiver ce qu'il faut de blé et de riz pour fournir à leur subsistance. La réputation de sainteté dont jouit la ville de Kom engage plusieurs personnes pieuses à s'y faire enterrer; et Sir Robert Ker Porter rencontra des mules qui y transportaient des corps. Les habitants de cette ville sainte, sans excepter les mollahs eux-mêmes, ont un grand goût pour les liqueurs fortes, dont ils font usage malgré la défense expresse du Coran; parce que, disent-ils, les spiritueux sont un remède excellent contre les morsures des scorpions. Les habitants de Caschan sont entachés du même vice, et tâchent de le faire excuser par le même prétexte.

HAMADAN, l'ancienne Ecbatane, renfermait, en 1818, environ neuf mille maisons, et quarante à cinquante mille habitants, parmi lesquels il y avait six cents familles juives et autant de familles arméniennes. Les maisons sont actuellement entourées d'un grand nombre d'arbres, qui donnent à la ville un aspect agréable, et cachent une partie des ruines. L'édifice le plus remarquable d'Hamadan est la grande mosquée, actuellement fort délabrée, et devant laquelle est le Meïdan ou place qui sert de marché. Près de cette mosquée se trouve le monument appelé *tombeau d'Esther et de Mardochée;* mais cet édifice n'est certainement pas d'une époque antérieure à l'islamisme. Une inscription en hébreu, gravée d'une manière assez grossière sur une pierre placée dans l'intérieur, porte que ce monument fut élevé sur le sépulcre de Mardochée et d'Esther par deux pieux juifs de Caschan, l'an du monde 4474. Les juifs vont en pèlerinage visiter ce lieu pour lequel ils ont une grande vénération.

On trouve à Hamadan une grande quantité de ruines mahométanes, telles que pierres funéraires, minarets, mosquées et bazars, sur lesquels se lisent des inscriptions coufiques. C'est dans cette ville que fut enterré le fameux Avicenne. On a découvert, à Hamadan, beaucoup de médailles des rois arsacides et sassanides, et d'autres objets précieux du même genre. Il y a, à Hamadan, des fabriques de tapis et d'étoffes, et plusieurs tanneries.

CASBIN, plus grande que Tehran, contient une population qui s'élève tout au plus à soixante mille habitants. La ville est entourée d'un mur de terre flanqué de tours, mais sans fossé. Les environs sont couverts de vergers et de vignobles qui produisent le plus excellent raisin de toute la Perse. L'eau est rare à Casbin et dans les campagnes d'alentour; on l'y amène au moyen de ces conduits souterrains que les Persans appellent *carizes*. Le palais des rois de la dynastie des Sophis existe encore, mais dans un état de décadence. La plus grande partie des beaux édifices de Casbin sont aujourd'hui détruits.

ZENDJAN. Cette ville, à distance, paraît une cité florissante, située au milieu de beaux jardins et d'arbres de différentes espèces. Mais quand une fois on y est entré, il faut marcher au moins pendant un mille au milieu des ruines avant d'arriver à la partie habitée. Un vaste cimetière, dont le sol est jonché de pierres funéraires, prouve que la population de Zendjan était autrefois très-considérable. Les habitants sont encore au nombre de dix à onze mille. Le village d'Armaganeh, situé au delà et à vingt milles environ de Zendjan, forme de ce côté les limites de la langue persane. Le turc, que les habitants commencent à parler plus ou moins en deçà de Casbin, est la

seule langue comprise par les grossiers habitants d'Armaganeh.

SOULTANIEH. Cette ville, autrefois considérable, n'offre plus guère que des monceaux de ruines. Les deux mosquées bâties par Aldjaïtou, surnommé Khodabendeh, sont les seuls édifices qui subsistent encore. Ces monuments, les plus beaux qui existent en Perse, ont été grièvement endommagés au commencement de ce siècle par un tremblement de terre. L'une ne présente plus guère que des ruines. La seconde est encore bien conservée, et excite l'admiration de tous les voyageurs. Préaux, habile artiste, que M. Lajard conduisit en Perse, a laissé plusieurs dessins qui reproduisent très-exactement cette belle mosquée. Ce sont les planches 30, 31, 32 et 33 de cet ouvrage. La mosquée de Soultanieh est construite de briques, et surmontée d'une coupole haute d'environ cent vingt pieds sur cinquante de diamètre, et soutenue sur huit grands arceaux. La mosquée a quatre minarets et deux portes. Le dôme est, à l'extérieur, de briques couvertes d'un vernis blanc et bleu pâle. L'intérieur est de faïence dorée. Les planches 29 et 34 de cet ouvrage offrent deux vues de Soultanieh et d'un camp dans la plaine de ce nom, prises l'une et l'autre par Préaux.

TABARISTAN.

DAMAVEND s'élève sur les bords d'une rivière, dans une vallée dont la longueur est d'environ trois milles et la largeur de deux. Cette vallée descend par une pente graduelle du nord au sud. Outre la ville de Damavend, située presque à son extrémité la plus basse, cette vallée florissante contient encore dix villages. Deux courants d'eau l'arrosent : l'un, très-faible, vient de l'ouest; l'autre vient du nord. Ces deux courants se rencontrent à Damavend, et leurs eaux réunies traversent la ville. Les bords de ces cours d'eau sont plantés de saules, de peupliers et de noyers, dont le feuillage verdoyant ajoute beaucoup aux charmes du paysage. On trouve encore dans l'intérieur de la ville quelques arbres, dont l'ombrage épais contribue à entretenir une agréable fraîcheur durant même la partie du jour la plus chaude.

La ville s'étend sur une colline; la principale rue descend dans la vallée, à l'endroit que baigne la rivière. Damavend se compose de cinq cents maisons, dont trois cents habitées par des indigènes, le reste par des familles du Kirman, transplantées par Aga-Mohammed-Khan. Le pic de Damavend, qu'on aperçoit de très-loin, est invisible dans la ville de ce nom. Les habitants du lieu prétendent qu'il jette quelquefois de la fumée, et le soufre qu'on trouve dans les petits cratères qui sont à sa base pourrait faire conclure que le cône renferme le cratère d'un volcan. On sent quelquefois de violents tremblements de terre à Damavend; et, au commencement de ce siècle, les secousses devinrent si violentes, que plusieurs villages du Mazenderan furent renversés de fond en comble. La neige couvre le pic de Damavend toute l'année, mais seulement par places, car quelques parties du sommet en sont entièrement libres. On prétend que ce pic n'est pas aussi élevé que le mont Ararat, quoique le cône qui le couronne soit beaucoup plus abrupte, et que sa base ne soit pas aussi étendue. Aucun des habitants de Damavend n'est monté jusqu'au sommet du pic, et tous prétendent qu'on essayerait vainement de le faire. Cependant quelques personnes soutiennent qu'on peut y monter même à cheval. Un habitant du Mazenderan dit au voyageur Morier qu'il connaissait plusieurs individus qui étaient arrivés au sommet du pic de Damavend, et que des derviches de l'Inde, guidés par les instructions qu'ils trouvaient dans leurs livres, y allaient pour cueillir une certaine plante qui se convertissait en or, et donnait une teinte dorée aux dents des moutons qui paissaient sur la montagne.

On prétend que la ville de Damavend, qui est une des plus anciennes de la Perse, fut fondée par Siyamec, et devint plus tard le siége de l'empire de Zohac ou Dhohac. Le climat de

Damavend est, sans contredit, un des plus agréables de la Perse. Jamais on n'y est incommodé des coups de vents violents ni de la chaleur suffocante de l'atmosphère, si communs à Tehran et dans les environs.

Le 31 août a lieu, à Damavend, une fête particulière à la ville. Cette fête n'a aucun rapport avec la religion musulmane. On la célèbre en commémoration de la mort de Zohac. Il y a ce jour-là des réjouissances générales pour lesquelles se réunissent tous les habitants de la ville et du district de Damavend. Ils courent dans les plaines environnantes montés sur des chevaux ou des mulets, en poussant des cris effroyables. Le soir, ils illuminent leurs maisons, et toutes les parties de la ville sont éclairées.

La tradition rapporte que Zohac avait sur les épaules deux dragons qu'il nourrissait de cervelles humaines, et tous les matins on égorgeait deux hommes de Damavend pour le repas de ces horribles monstres. Un jeune homme résolut de délivrer son pays de ce tribut cruel, en tuant le tyran. Il annonça à ses compatriotes que s'il parvenait à les défaire de Zohac, il allumerait un feu sur le sommet de la montagne voisine, comme le signal de son triomphe. Le tyran demeurait auprès du pic de Damavend; le jeune homme se rendit à son palais et le tua. Les illuminations que l'on fait actuellement sont destinées à rappeler le feu qu'il alluma le jour de sa victoire. Tel est le conte qui a cours parmi les paysans; mais les historiens persans rapportent la mort de Zohac d'une manière différente.

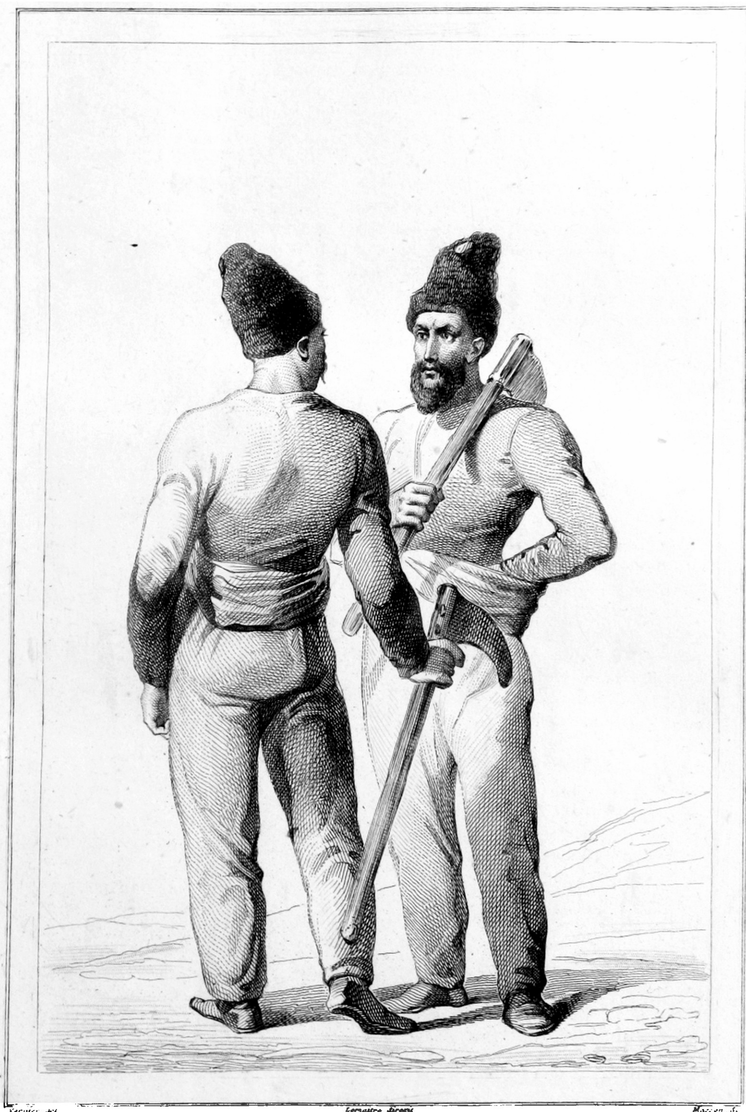
A cinq milles de la ville de Damavend se trouve un lac formé sans doute par la fonte des neiges Ce lac, placé à une hauteur considérable au-dessus de Damavend, n'a aucune décharge naturelle; une marque faite par les eaux indique le maximum de leur élévation à l'époque de la fonte entière des neiges, qui arrive au printemps. On assure que toutes les fois que les eaux descendent au-dessous de leur niveau ordinaire, plusieurs sources tarissent dans les environs de la ville. Ce lac ou bassin, dont l'eau est extrêmement fraîche, peut avoir un mille et demi de circonférence. Il est extrêmement profond, et dans l'hiver sa surface gèle. S'il était possible de le faire servir à l'irrigation des campagnes environnantes, il deviendrait un trésor inestimable; car actuellement le pays d'alentour est un désert aride, et on n'aperçoit pas d'habitations sur une étendue de plusieurs milles. Du côté du nord, le lac est entouré par une chaîne de montagnes à pic, dont les neiges fournissent une grande quantité d'eau. Quand la fonte des neiges cesse, l'accroissement des eaux cesse aussi; car les pluies ne sont pas suffisantes pour compenser l'évaporation. Pour parvenir à ce lac, il faut faire douze ou quinze milles dans une direction circulaire, par des hauteurs escarpées, et sur la pente des montagnes, où un faux pas pourrait coûter la vie.

MAZENDERAN.

Le Mazenderan a souvent été confondu avec le Tabaristan.

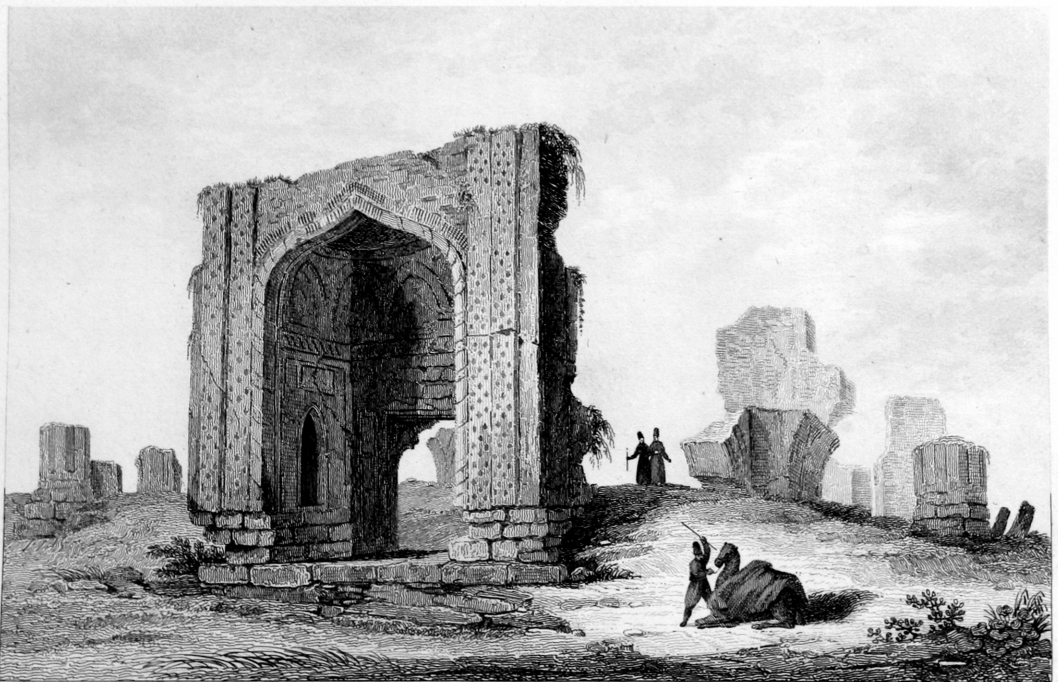
SARI. Quelques auteurs ont cru reconnaître dans Sari Zadracarta, qui, suivant Arrien, était la ville la plus importante de l'Hyrcanie. Cette assertion est inexacte, comme le prouve Sir William Ouseley dans son Voyage en Perse. Sari est aujourd'hui peu considérable, quoique le gouverneur de la province y ait fixé sa résidence. On y trouve un bazar abondamment fourni de toutes espèces de denrées. Les rues de la ville sont quelquefois tellement fangeuses, qu'il est difficile de les parcourir même à cheval.

AMOL, sur la rive gauche du fleuve Harhaz, qui a son embouchure dans la mer Caspienne, contient environ trois mille maisons éparses sur une vaste étendue de terrain. On exploite des mines de fer dans les environs qui sont couverts de bois. Amol, autrefois très-considérable, est la patrie du fameux historien Abou-Djafar-Mohammed, fils de Djarir, fils d'Yézid, surnommé Tabari, c'est-à-dire naturel du Tabaris-



Lemaitre direxit

Naturels du Mazenderan.



Preaux del. Lemaitre direxit. J. Chalot Sc.

Ruines d'une Mosquée à Tauris.

tan, né l'an 224 de l'hégire (838-39 de J. C.).

Sir William Ouseley lut dans une maison d'Amol une inscription en français tracée sur un mur, et par laquelle l'auteur envoyait *tous les habitants d'Amol au grand diable d'enfer*. Cette inscription, dit le même voyageur, portait la date de 1808 et était signée d'un J majuscule.

FARAHABAD a un port fréquenté par les Russes.

ASCHRAF, demeure favorite d'Abbas le Grand, et embellie par ce prince, qui y avait élevé des palais et des jardins; a été détruite en grande partie dans les guerres qui ont suivi la mort de Nadir-Schah.

BARFOROUSCH, que l'on appelle communément *Balforousch*. Les environs de cette ville sont marécageux et couverts de rizières. Le palais qu'y avait élevé Schah-Abbas est en ruine. Feth-Ali-Schah et plusieurs seigneurs y ont fait construire de beaux colléges pour l'instruction de la jeunesse. La population de cette ville assez commerçante s'élève, suivant plusieurs géographes, à cent mille habitants; mais cette estimation paraît fort exagérée.

ASTERABAD. On peut regarder Asterabad comme la capitale du Mazenderan. C'est une grande ville commerçante située sur une baie que forme la mer Caspienne. Les campagnes qui l'entourent, quoique généralement arides, produisent cependant d'excellente garance. La ville est entourée d'un mur flanqué de tours, et possède des manufactures de tissus de soie et de coton. On y admire un beau palais bâti par Aga-Mohammed-Khan. Population, environ trente mille habitants.

GUILAN.

RESCHT, capitale du Guilan, à deux lieues de la mer Caspienne, arrosée par deux rivières, et environnée de marécages qui en rendent l'air malsain. Cette ville comprend environ trois mille maisons. On y fabrique beaucoup d'étoffes de soie.

ENZILI, petit port qui sert d'entrepôt à un commerce de cabotage avec la Russie.

ADERBIDJAN.

TAURIS, TÉBRIZ ou Tabriz, capitale de l'Aderbidjan, avait, du temps de Chardin, cinq cent cinquante mille habitants, quinze mille maisons, trois cents caravansérais, et deux cent cinquante mosquées. C'est tout au plus si aujourd'hui Tauris occupe la dixième partie de son étendue d'alors, et la population n'excède pas cinquante mille âmes. Cette ville est exposée à de fréquents tremblements de terre. Pour éviter d'être écrasés par la chute de leurs maisons, les habitants fuient dans la campagne; mais là encore ils ont à craindre d'être abîmés dans la terre qui s'entr'ouvre, ou brûlés par l'eau bouillante qui jaillit du sol avec violence. Le château qu'habitait le prince Abbas-Mirza est en grande partie construit en bois, et cette précaution l'a sauvé jusqu'à présent. La ville moderne est située tout à fait au centre de l'ancienne; à l'entour, jusqu'à une distance considérable, on aperçoit des ruines. Tauris a aujourd'hui trois milles et demi de circonférence; une muraille de briques séchées au soleil, et flanquée à des intervalles irréguliers de tours de briques cuites au four, l'entoure de tous côtés. On a cherché à donner à quelques-unes de ces tours la forme de bastions. Toutefois, ces fortifications, au dire des hommes de l'art, ne pourraient pas tenir contre une attaque régulière. Les murailles ont sept portes, chacune avec un corps de garde; on doit les fermer, une heure ou deux après le coucher du soleil, pour ne les ouvrir que le matin avant le jour. Mais ces règlements ne sont pas toujours observés avec la même exactitude que dans nos places de guerre. Il n'existe actuellement à Tauris que peu d'édifices remarquables, et c'est à peine si l'on aperçoit quelques vestiges de ceux dont parlent les anciens voyageurs. On reconnaît encore le grand meïdan ou place publique qui pouvait, dit-on, contenir trente mille hommes rangés en bataille.

Le bazar appelé Kaïsarieh, qui passait pour le plus beau de la Perse, subsiste toujours, mais recouvert par une toiture de bois. La citadelle d'Ali-Schah est le monument le plus remarquable de Tauris. Le prince Abbas-Mirza avait d'abord voulu en faire sa résidence, mais il préféra ensuite la convertir en un arsenal, où l'on voyait en pleine activité plusieurs ateliers semblables à ceux d'Europe. Quand Morier visita cet établissement, il y avait dans la première cour des canons et des affûts, en un mot, tout ce qui est nécessaire à l'arme de l'artillerie; des corps nombreux de charpentiers et de charrons, dirigés par un Européen, travaillaient avec des outils faits sur le modèle des nôtres. Plus loin, on voyait une forge où, à défaut de charbon de terre, on employait le charbon de bois; dans une autre cour, il y avait des piles de boulets. Abbas-Mirza allait souvent visiter cet arsenal, et prenait beaucoup de plaisir à examiner tous les ouvrages, et à se faire expliquer l'usage de chaque chose. L'ensemble de la ville n'a rien d'agréable, à cause du peu de largeur et de la malpropreté des rues. Les faubourgs, qui prennent tous les jours de l'accroissement, paraissent destinés à couvrir les ruines de l'ancienne ville. Une grande partie de la population s'y porte. Le climat de Tauris est très-rigoureux en hiver, et il arrive quelquefois dans cette saison que des personnes arrivées trop tard pour se faire ouvrir les portes de la ville, et obligées de passer la nuit exposées aux injures du temps, meurent de froid. Du reste, l'air est très-pur et très-sain à Tauris, comme le prouve le nom même de la ville, qui, prononcé *tab-riz* ou *teb-riz,* à la manière des Persans, veut dire, suivant quelques étymologistes, *qui chasse la fièvre*.

Entre Tauris et Mianeh, près du village de Tigmetasch, se trouve le caravansérai *Guilek,* dont parlent plusieurs voyageurs. Notre planche 26 en donne une vue dessinée par Préaux.

OUDJAN, petite ville qui passe pour un des endroits les plus frais de la Perse. Le schah y a un palais d'été.

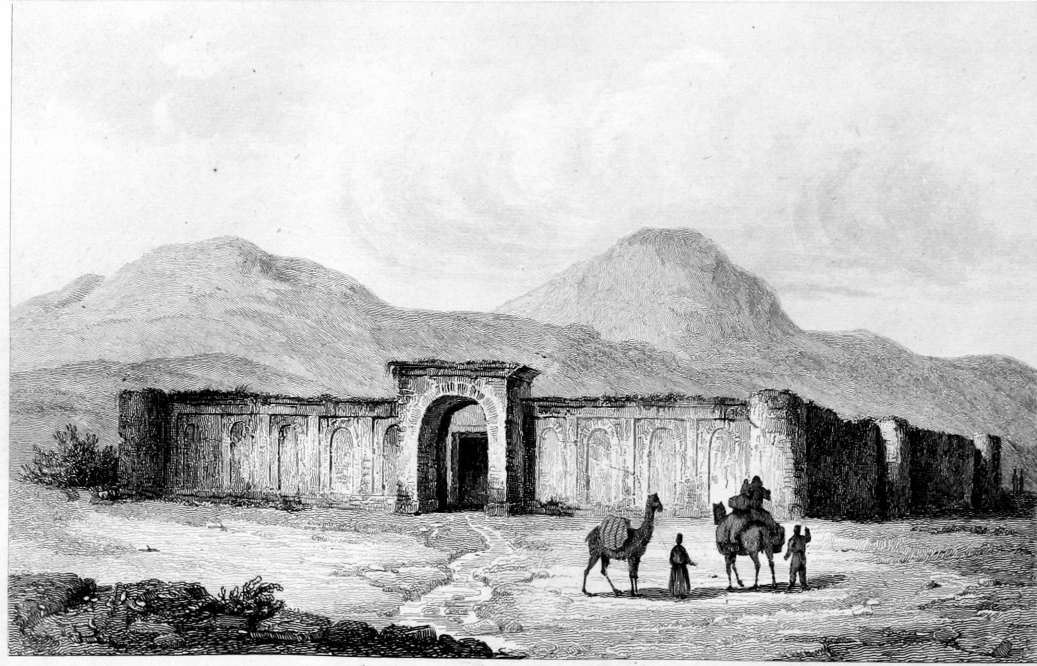
MERAGA. On voit encore, dans cette ville, des ruines du magnifique observatoire qu'y fit élever Houlagou. Population, quinze mille habitants.

ARDEBIL, que les Persans nomment *Abadanifirouz,* c'est-à-dire, *séjour de la félicité,* est située sur la rive droite du Balouktschaï. On y voit le tombeau du scheïkh Sefi, fondateur de la dynastie des Séfi, ou, comme on dit improprement, des Sophis ou Sofis. Le voyageur Pietro della Valle comparait Ardebil à Venise, pour les canaux dont cette ville est entrecoupée. Il y avait, à Ardebil, une bibliothèque qui passait pour une des plus riches et des plus belles des pays musulmans. Aujourd'hui cette bibliothèque n'existe plus; tous les manuscrits qui pouvaient avoir quelque valeur en ont été enlevés, et font partie de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg.

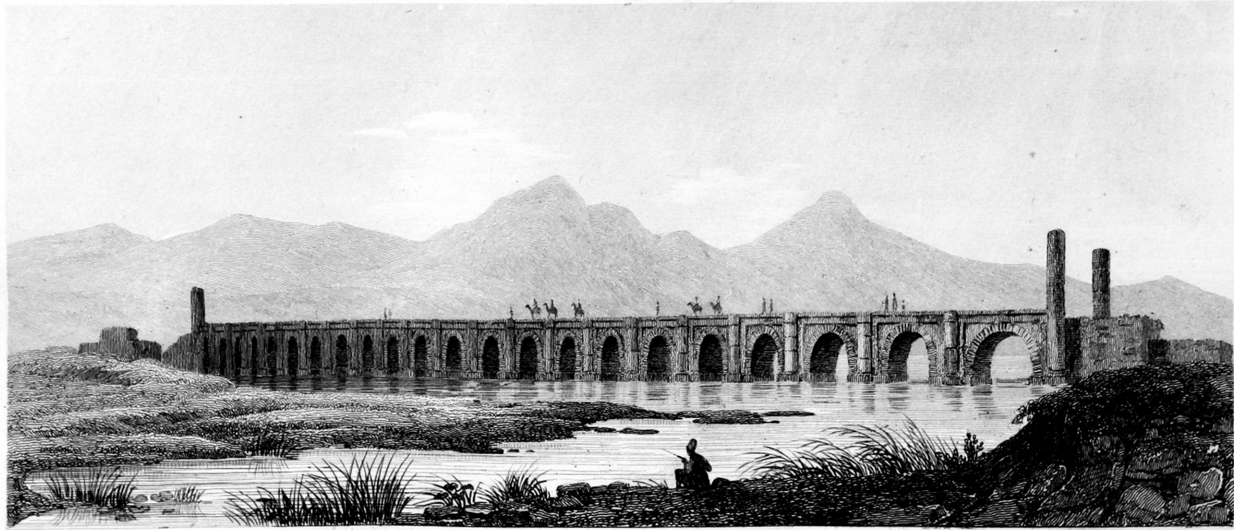
KHOÏ, situé au milieu d'une plaine fertile sur les bords de la Cotourah, qu'on traverse sur un pont de sept arches, est assez bien fortifié à l'européenne; on y compte vingt mille habitants, la plupart arméniens.

SELMAS, sur les bords du lac d'Ourmia, compte environ deux mille habitants, en partie nestoriens.

MIANEH. Nous ne pouvons quitter l'Aderbidjan sans parler de Mianeh, où mourut, par suite de grandes fatigues, et à l'âge de trente-quatre ans seulement, le 28 novembre 1667, le célèbre voyageur Jean de Thévenot. Mianeh, assez considérable autrefois, n'a plus guère que deux mille habitants. Peut-être faut-il attribuer cette décadence à l'air assez malsain qu'on respire aux environs, et à deux fléaux qui tourmentent cette ville : les moucherons et des punaises d'une espèce particulière, et dont la piqûre peut devenir mortelle. Mianeh est située dans une plaine fertile, sur un affluent du Kizilouzen, qu'on appelle du nom de la ville, *rivière de Mianeh.* On passe le Kizilouzen sur un beau pont très-étroit, de vingt-trois arches, dont on peut voir le dessin planche 27.



Caravanseraï Guilek près de Tauris.



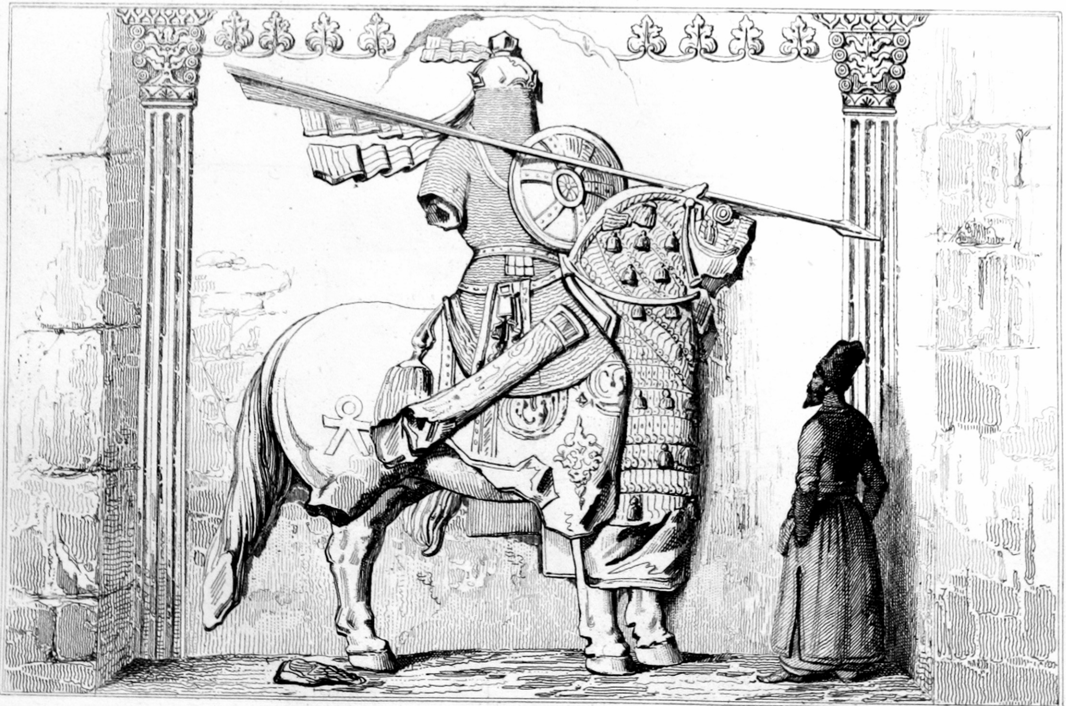
Lemaitre direxit.

Pont de Mianeh.



Lemaître direxit

Captifs. (Bas-relief antique à Bisoutoun.)



Vernier del.

Lemaitre direxit

Bas-relief à Tak-i-Bostan.

CURDISTAN PERSAN.

Kirmanschah, à peu de distance de la rive droite du Kerkhah, contient environ dix mille habitants, sans compter la garnison, qui est considérable. Les rues de Kirmanschah sont étroites et fort sales. Les caravansérais, les bazars, les mosquées sont en petit nombre, et d'une architecture peu élégante. En cela Kirmanschah diffère des autres villes de la Perse, qui comptent presque toutes quelques beaux édifices. Le territoire des campagnes environnantes est très-fertile. L'eau descend de toutes parts des montagnes voisines, et répand sur le sol la fraîcheur et l'abondance.

A une lieue environ au nord de Kirmanschah, et sur la gauche de la route de Bagdad à Hamadan, se trouve un rocher très-escarpé et extrêmement haut, dont le sommet est souvent encore couvert de neige au commencement de mai. Ce rocher, nommé *Bisoutoun* (*), s'élève à quinze cents pieds de hauteur perpendiculaire (**). La partie inférieure de ce roc est taillée en plate-forme, et on y avait élevé autrefois un édifice. Sur le flanc du rocher sont sculptées des figures colossales. Il faudrait deux mois, dit Ker Porter, pour copier toutes les figures et les inscriptions qui couvrent le rocher de Bisoutoun; et on courrait de grands risques en faisant cette opération, car il faudrait se faire hisser au haut du rocher. Ce voyageur a copié les bas-reliefs les plus intéressants. Un de ces groupes représente un roi dans une attitude tranquille, et regardant des ennemis vaincus (voy. *pl.* 21). Il tient à la main un arc, et foule aux pieds un homme dont on aperçoit la tête. Sa taille est plus élevée que celle des autres personnages. Le Férouher est placé en avant et au-dessus de sa tête. Le roi a la coiffure et le costume des Mèdes, que portent également deux gardes du corps placés derrière lui, et dont l'un tient un arc, l'autre une lance. Plusieurs captifs sont devant le roi : leur maintien humble et soumis, leurs mains attachées sur le dos, et les cordes passées autour de leur cou, ne peuvent laisser aucun doute sur leur condition. Tous ont la tête découverte, à l'exception du dernier, qui porte un bonnet pointu en forme de pain de sucre. On voit sur l'habit du troisième une inscription en caractères cunéiformes; et presque toutes les figures, comme nous l'apprend Ker Porter, ont, au-dessus de la tête, une inscription semblable. Le roi a la main droite levée, et semble promettre à ces captifs de leur faire grâce. Il n'est pas orné de la tiare; la chevelure de sa tête est bouclée; mais sa barbe est enveloppée dans une bourse. Tout, en un mot, indique que le roi n'est pas en costume de cour, mais en habit de guerre. Parmi les captifs, celui qui précède est toujours un peu moins grand que celui qui suit; et le dernier du groupe est le plus grand de tous.

L'extrémité occidentale du rocher de Bisoutoun porte le nom de *Takibostan*, c'est-à-dire, la voûte du jardin (*). Ce rocher est très-fameux par les monuments sculptés qui s'y trouvent. On y remarque deux salles taillées dans le roc vif, au bas de la montagne. On pénètre dans ces salles par de grandes ouvertures qui ont la forme de portiques. La plus grande de ces entrées a environ vingt-cinq pieds de largeur et vingt de profondeur. Dans le fond de la salle sont sculptées quatre figures, dont la plus considérable est au niveau du sol. C'est une statue équestre colossale, en relief de trois quarts (voy. *pl.* 22). Le cavalier a la tête couverte, et porte une cotte de mailles parfaitement sculptée, qui paraît aller se réunir au casque, et tombe sur ses genoux. De dessous cette cotte de mailles sortent de riches vêtements. De la main droite, le cavalier tient une lance; de

(*) C'est-à-dire, *qui n'a pas de colonnes.*

(**) Nous donnons ces mesures d'après Ker Porter; il s'agit donc de pieds anglais.

(*) Quelques auteurs l'appellent improprement *Takhtibostan,* c'est-à-dire *le Trône du jardin.*

l'autre, un petit bouclier. Le cheval, extrêmement endommagé, est couvert d'un chanfrein et des autres pièces de harnachement du cheval de guerre. Les gens du pays disent que le cavalier représente Roustam, l'Hercule des Persans. Cette figure est placée entre deux colonnes cannelées, d'ordre corinthien. On voit, sur les côtés, une inscription en grec, et une autre en pehlvi, tellement frustes que Ker Porter ne put distinguer qu'une ou deux lettres de chaque inscription.

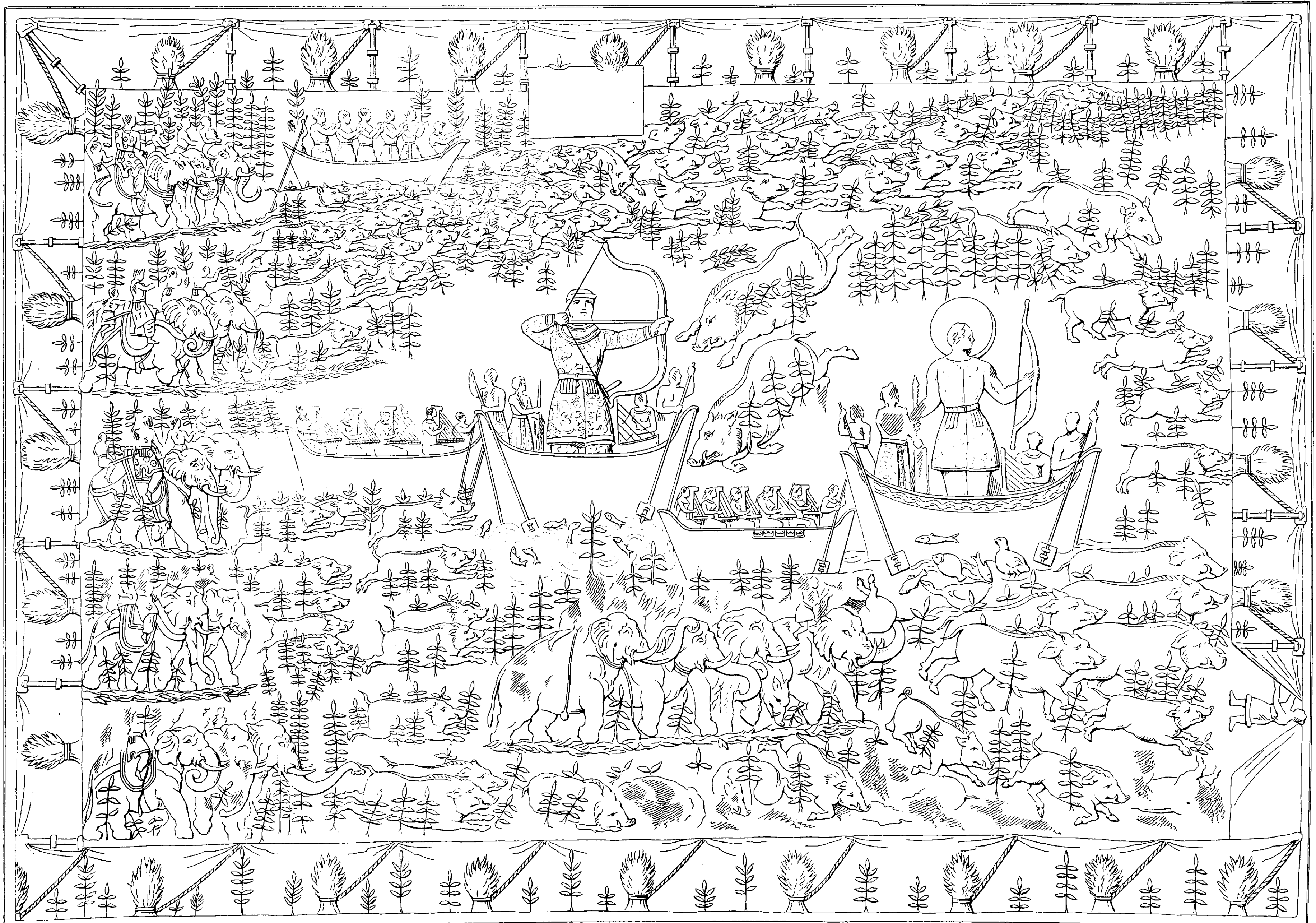
Au-dessus de cette statue règne une espèce de corniche qui la sépare d'un groupe de trois figures. Celle de ces figures qui est à gauche représente une femme avec le manteau et le collier royaux. Cette femme porte le diadème particulier à la dynastie des Sassanides, et ses cheveux pendent en longues tresses sur ses épaules. La draperie qui entoure son corps tombe plus bas que ses pieds. Elle tient d'une main la cydaris ou bandeau royal, et de l'autre, un vase avec lequel elle verse de l'eau. Le personnage qui occupe le milieu du groupe est évidemment un roi. Sur sa tête il porte un diadème, de chaque côté duquel sortent une paire de petites ailes placées autour des cornes d'un croissant qui surmonte le diadème, et dans lequel se trouve un globe. La figure de droite porte aussi une couronne, mais sans ailes, ni croissant ni globe, et semblable à celle de la femme dont nous avons parlé. Cette figure a une longue barbe, et autour de son cou est un collier de perles.

Les côtés de la salle sont couverts de représentations de scènes champêtres, telles que chasse au cerf et au sanglier, etc. (voy. *pl.* 23). Les chasseurs sont montés, les uns sur des chevaux, les autres sur des éléphants; d'autres enfin sont dans des bateaux. La scène paraît se passer dans un lieu coupé par des étangs et des marais, que sillonnent des barques d'où les chasseurs lancent leurs flèches. Deux barques sont remplies de femmes qui jouent d'une espèce de harpe faite en forme d'équerre, et garnie de dix cordes; et, dans une troisième barque, se trouvent des hommes qui jouent de la flûte et d'autres instruments. Une barque très-grande occupe le centre du bas-relief. On y remarque un personnage d'une taille beaucoup plus élevée que celle des autres figures. Il est représenté au moment de lancer une flèche contre des sangliers. Un peu plus bas se trouve encore un bateau, dans lequel est un personnage d'une stature moins élevée que celui-ci. Un serviteur lui présente une flèche, et une femme assise joue de la harpe à côté de lui.

La surface du rocher a été lissée, à une grande distance autour des portiques. Sur cette surface polie, au-dessus du cintre de la grande salle, se trouvent deux figures de taille gigantesque, qui portent des ailes semblables à celles que, parmi nous, les peintres donnent aux anges. Les têtes de ces figures ont un caractère remarquable, et sont coiffées, suivant Ker Porter, comme les bustes de l'impératrice Faustine. Il est évident, dit le même voyageur, que ces figures représentent des génies femelles, l'artiste ayant eu soin de développer la gorge de manière à ne laisser aucun doute à ce sujet. La disposition des draperies et la partie inférieure des figures rappellent tout à fait les Renommées et les Victoires que l'on représentait sur les arcs de triomphe de Rome; ce qui fait penser à Ker Porter que ces bas-reliefs sont l'ouvrage d'un artiste de l'empire d'Orient.

La seconde salle, plus petite que la première, n'a que dix-neuf pieds de profondeur sur douze de largeur. Elle contient deux figures de grandeur naturelle, et de demi-relief.

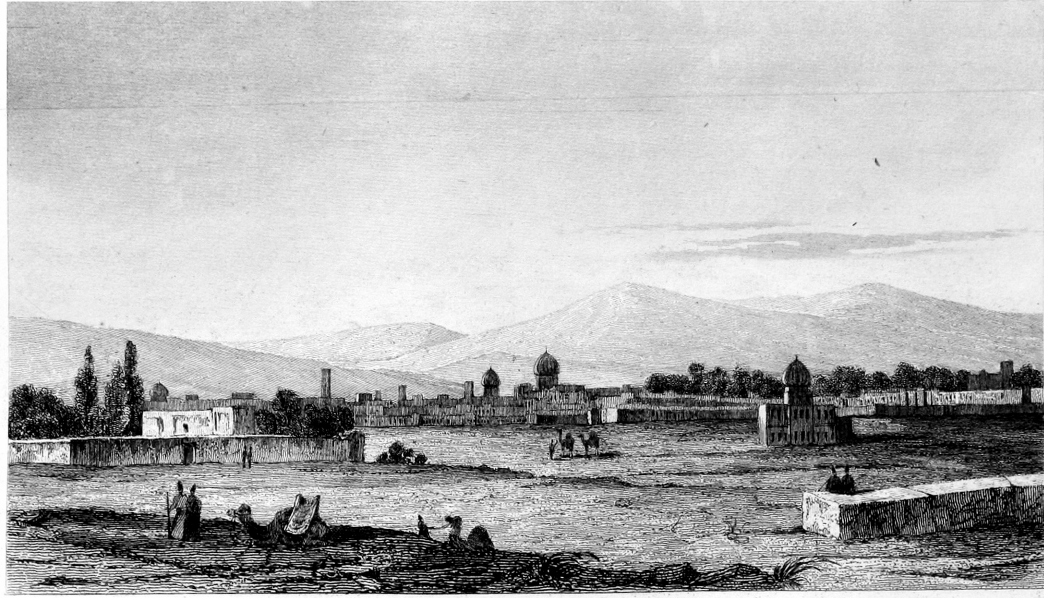
A côté de cette derniere salle et sur le rocher, au-dessus d'une des sources qui en sortent, on voit un bas-relief composé de quatre figures de grandeur ordinaire, que les naturels nomment les quatre calenders. Ce bas-relief représente quatre figures : trois debout, l'autre étendue par terre. L'une des figures qui sont debout marche sur la tête du personnage étendu à ses pieds.



Lemaitre direxit

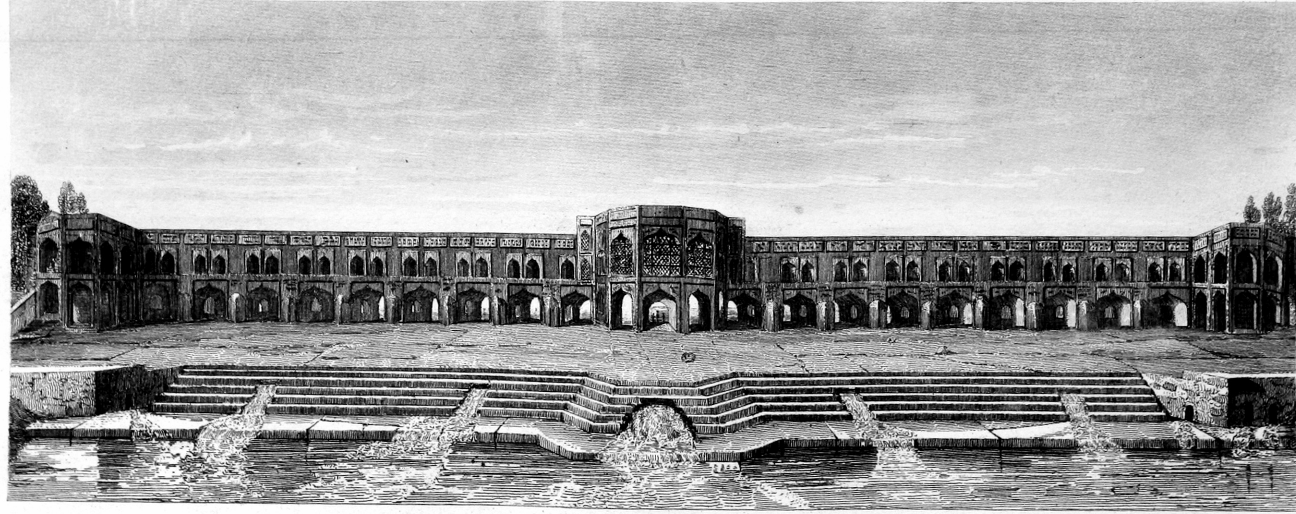
Bigant Sc.

Chasse et Pêche. (d'après un Bas-reliefs à Tak-i-Bostan)



Lemaitre direxit.

Schiraz.



Lemaitre direxit

Pont de Hasan-Abad.



Lemaitre direxit. Mauduit Sc.

Bas-relief à Tak-i-Bostan.

Ce bas-relief est d'une mauvaise exécution.

D'Anville a cru retrouver dans le mont Bisoutoun le lieu même où, suivant Diodore de Sicile, Sémiramis se fit représenter accompagnée d'un nombreux cortége. Voici le passage de Diodore de Sicile : « Sémiramis, après « avoir achevé ces ouvrages merveil-« leux (dans la Babylonie), se mit en « route, suivie d'une nombreuse ar-« mée, pour entrer dans la Médie. « Étant arrivée à la montagne que l'on « nomme *Baghistan*, elle campa près « de cette montagne, et y fit faire un « jardin de douze stades de circuit. Ce « jardin était dans la plaine, et ren-« fermait une grosse source qui l'arro-« sait abondamment. Le mont Baghis-« tan est consacré à Jupiter : du côté « où il est voisin de ce jardin, il offre « des roches escarpées qui s'élèvent « jusqu'à la hauteur de dix-sept stades. « Sémiramis ayant fait couper et tail-« ler le bas de la montagne, y fit graver « son image, entourée de cent gardes « armés de piques. Elle y fit aussi gra-« ver une inscription en caractères sy-« riens, qui portait que Sémiramis « ayant fait amonceler les bagages dont « étaient chargés les animaux qui la « suivaient, depuis la plaine jusqu'au « haut de la montagne, était parvenue, « par ce moyen, à monter sur le som-« met. » M. de Sacy, dont nous empruntons ici la traduction, admet la conjecture de d'Anville, et pense que la position de la montagne de Baghistan convient surtout à Takibostan.

KHOUZISTAN.

Le Khouzistan est aujourd'hui presque désert.

SCHOUSTER, appelée quelquefois Touster, ville d'une petite étendue, chef-lieu de la province, a quelques manufactures d'étoffes de soie et de coton. On trouve, près de Schouster, des ruines qui marquent l'emplacement de Suse, où les rois de Perse faisaient leur résidence pendant l'hiver. Ce fut à Suse que se passèrent les scènes décrites dans l'histoire d'Esther et de Mardochée; et ce fut encore dans cette ville que Néhémias obtint d'Artaxerxès Longue-Main, dont il était l'échanson, la permission de relever les murs de Jérusalem.

AHVAZ ou HAVIZA est aujourd'hui presque détruite. Le territoire de cette ville est couvert de ruines.

FARSISTAN.

SCHIRAZ. La vallée de Schiraz, longue de vingt-quatre milles et large de douze, est bornée de tous côtés par des collines peu élevées et entièrement dépourvues de végétation. Des berceaux et des avenues de platanes, de cyprès et de peupliers, ornaient jadis les environs de la ville. Mais les arbres ont disparu en grande partie; et Schiraz, quoique entouré de jardins, ne présente plus l'aspect imposant d'autrefois. Tous les voyageurs qui ont visité cette ville dans notre siècle la dépeignent comme tombant en ruine. M. Alexander, qui l'a vue depuis le tremblement de terre de 1824, dit qu'il n'y a pas trouvé un seul dôme, ni un seul minaret debout. Cette terrible commotion a même changé le climat, qui ne mérite plus les éloges qu'on lui donnait jadis. On attribue ce changement à l'élévation de l'eau des puits et des sources, qui se trouvait autrefois à cinq ou six toises de profondeur, et qui a remonté jusqu'à neuf ou dix pieds au-dessous du sol. L'évaporation se trouvant ainsi de beaucoup accrue, a répandu sur le pays, à ce qu'on suppose, une humidité malsaine. Mais même avant le tremblement de terre, le peu de soin que l'on prenait des cours d'eau nuisait à la salubrité du pays. Cette négligence a fait que les nombreux ruisseaux qui entretenaient partout la verdure et la fertilité, roulent aujourd'hui une eau qui est à peine potable, et forment, dans les chaleurs de l'été, un grand nombre de mares infectes. Le déclin de Schiraz date de l'année 1779, époque de la mort de Kérim-Khan, surnommé le *Vakil* ou *gouverneur*. La ville a, selon Morier, quatre milles de circonférence; et cinq, suivant Scott Waring. Encore

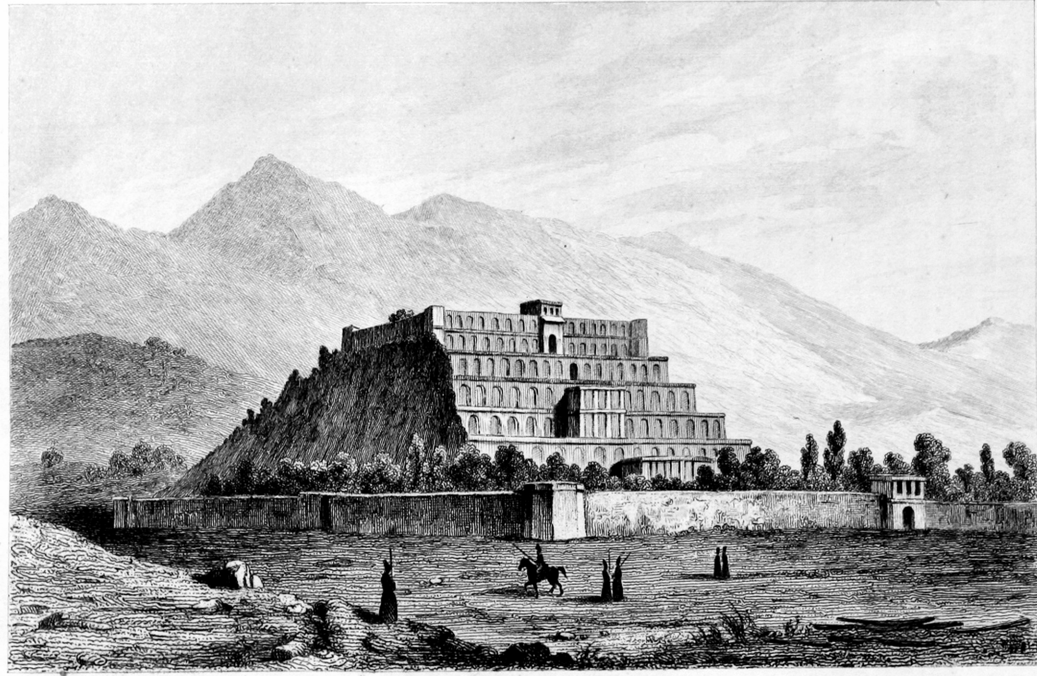
cet espace restreint renfermait-il déjà beaucoup de ruines avant le bouleversement de 1824. D'après les renseignements obtenus par Morier des chefs de quartier en 1811, le nombre des maisons était alors de sept mille sept cent quatre-vingts; ce nombre, en comptant cinq personnes par famille, donnerait une population de trente-huit mille neuf cents âmes. Cependant Morier, après avoir parcouru et examiné la ville, pense que la population réelle de Schiraz n'atteint environ que la moitié de ce chiffre. On comptait à Schiraz, avant le tremblement de terre de 1824, près de soixante mosquées, dont la plus grande, fondée il y a environ six siècles, portait le nom de *mosquée neuve*. Il y avait encore une autre belle mosquée fondée par Kérim-Khan, auquel Schiraz doit la plus grande partie de ses monuments, que ce grand homme fit bâtir pendant qu'il exerçait, sous le nom de Vakil, presque toute l'autorité d'un roi. Les médrésé ou colléges qui étaient, dit-on, au nombre de quarante, sont aujourd'hui presque tous abandonnés. On comptait environ soixante bains dans la ville. Schiraz n'offre aucunes ruines qui portent l'empreinte d'une antiquité reculée; et, suivant toute apparence, la fondation de cette ville ne remonte qu'au septième siècle de notre ère.

Les tombeaux de Hafiz et de Saadi sont les deux monuments qui excitent le plus la curiosité chez les personnes étrangères à Schiraz. Le tombeau de Hafiz est renfermé dans une enceinte quadrangulaire appelée *Hafiziyeh*, et placé au pied d'un cyprès que le poëte planta lui-même. Le monument est dû à Kérim-Khan qui le fit construire de beau marbre de Tauris, sur lequel on a gravé deux odes de Hafiz avec un soin et un talent admirables. On trouve dans une salle auprès du tombeau la collection complète des œuvres du poëte. Le tombeau de Hafiz est un lieu de réunion très-fréquenté par les Persans, qui y vont fumer leur kalioun, prendre du café, et réciter des vers. La planche 47 présente un dessin exact de ce monument.

On ne retrouve plus que quelques pans du mur du *Mosalla*, tant chanté par Hafiz. Ce Mosalla était, à ce qu'il paraît, un édifice consacré à la prière, et autour duquel se trouvaient un cimetière et des jardins. Près de là sont deux larges ruisseaux, dont l'un est appelé Abimiri, et l'autre Abirocni ou Rocnabad. Les arbres et les fleurs qui embellissaient les bords du Rocnabad ont disparu. Les eaux du ruisseau ont perdu de leur qualité, et l'air des environs n'est plus aussi salubre qu'autrefois. Cependant les habitants de la plus basse classe de Schiraz vont encore passer les soirées d'été sur les bords du Rocnabad, où ils passent le temps à causer, à fumer, et à manger des laitues trempées dans l'eau courante. Quelquefois, mais bien rarement, ils permettent à leurs femmes de prendre part à ces divertissements.

Non loin du tombeau de Hafiz se trouvent le *Tschehelten* (quarante corps) et le *Heftten* (sept corps), édifices élevés par Kérim-Khan à la mémoire d'autant de pieux derviches qui habitèrent ces lieux. Le Heftten est une maison de plaisance dont la façade donne sur un jardin planté d'allées de cyprès et de platanes. Les arbres sont entremêlés de fontaines de marbre. Dans l'appartement principal, dont les murs sont revêtus de marbre blanc de Tauris, sont quelques peintures représentant le sacrifice d'Isaac ou d'Ismaël (*), Moïse gardant les troupeaux de Jéthro, des derviches accomplissant des pénitences, et les portraits d'Hafiz et de Saadi. Ces portraits sont d'une époque assez récente, et, suivant toute apparence, faits d'imagination. Saadi est représenté comme un vieillard avec une barbe blanche; Hafiz, au contraire, brille de tout l'éclat de la jeunesse. On l'avait d'abord peint sans moustaches; mais un artiste trouvant sans doute que cette omission donnait au poëte un air efféminé,

(*) Un grand nombre de docteurs musulmans pensent que ce fut Ismaël et non Isaac qu'Abraham offrit à Dieu en sacrifice.



Lemaitre, direxit. Ales. Sc.

Takht-i-Kadjar.

l'a réparée, non sans défigurer complétement le portrait.

Près du Heftten est le Jardin du Vakil, plus connu aujourd'hui sous le nom de *Djihan nouma*, ou *Miroir du monde*, que lui a donné Feth-Ali-Schah.

Le tombeau du poëte Saadi est situé dans un enfoncement au milieu de montagnes stériles, et près d'un petit village à deux milles environ de Schiraz. Kérim-Khan dépensa, dit-on, des sommes assez considérables pour réparer et embellir le bâtiment élevé en l'honneur du poëte. Le tombeau consiste en une pierre oblongue sur laquelle on a sculpté des inscriptions et des ornements, aujourd'hui en très-mauvais état. Un derviche solitaire occupe une chambre, où l'on peut voir la collection complète des œuvres du poëte. On trouve une preuve du goût des Persans pour la poésie, dans les inscriptions qui couvrent les murs blancs de la pièce dans laquelle est placé le tombeau.

En dehors et tout près de cette enceinte est un escalier de soixante et dix marches, qui conduit le visiteur à une belle salle souterraine et voûtée, à côté de laquelle se trouve un bassin ou canal d'eau limpide et rempli d'excellents poissons. Chardin nous apprend que de son temps le bas peuple regardait ces poissons comme consacrés à Saadi, et pensait que le saint punissait de mort subitement les gens qui en prenaient. Malgré cela, ce voyageur, toutes les fois qu'il était à Schiraz, ne manquait point, avec quelqu'un des pères carmes, ses hôtes, d'aller enlever un grand plat de poisson, alors si abondant qu'on pouvait le prendre avec la main. Chardin choisissait pour ses expéditions le temps où il n'y avait que le gardien, auquel il donnait un écu en descendant; sur quoi celui-ci se retirait et fermait la porte, faisant semblant de sortir. Un malheureux Arménien ayant aussi voulu enlever du poisson de ce vivier, sans avoir mis le gardien dans ses intérêts, fut découvert. On le mena à coups de bâton chez le juge, où en bonne forme de justice on lui en donna trois cents coups le lendemain sous la plante des pieds, et on lui fit payer cent écus d'amende. L'eau du bassin est toujours fraîche, délicieuse et limpide, pourvu qu'on ait soin de la prendre de bonne heure, avant que les habitants du village voisin l'aient souillée par leurs ablutions.

On appelle *Coh Saadi* ou *Montagne de Saadi* un roc triangulaire qui montre du côté de la plaine une surface blanche et unie, et sur le sommet duquel il y a une tour et un pan de mur, restes d'une très-ancienne forteresse nommée le *Château de Fahender*. Sur la pente du côté de Schiraz est un puits très-profond, où l'on dit qu'étaient jetées autrefois les femmes convaincues d'avoir une mauvaise conduite. Morier prit d'abord l'orifice de ce puits pour une cavité naturelle; mais la régularité de l'ouverture, qui est un parallélogramme, le porta à conclure que c'était un ouvrage de main d'homme, et à supposer que ce puits fournissait d'eau la forteresse. Ce puits, taillé dans un roc très-dur à une immense profondeur, excite la surprise et l'admiration. Les Persans qui vont faire leurs dévotions au tombeau de Saadi ne manquent jamais de le visiter, et il y en a peu qui le quittent sans y avoir jeté une pierre. Comme cet usage subsiste depuis fort longtemps sans que la profondeur ait diminué, le peuple croit que ce puits n'a point de fond. Quelques habitants du pays assurèrent à Sir William Ouseley que ces pierres étaient entraînées par des courants souterrains. Il y a certains endroits de la montagne de Saadi où le pied produit, en touchant le sol, un retentissement, qui semble indiquer l'existence de voûtes souterraines : cependant, le roc est intact à la surface. On trouve dans cet endroit les fondations de quelques murs, ruines d'un palais où le roi Djemschid cachait, dit-on, ses trésors. Ce qui ne paraît pas douteux, c'est que le château est très-ancien et remonte au moins à l'époque des Sassanides. Des habitants dignes de foi

assurent que les trésors des anciens rois de Perse furent pendant un temps gardés dans ce lieu. Une partie de ces richesses ont été prises; le reste existe encore dans les souterrains de la forteresse. De là viennent les histoires merveilleuses que l'on fait sur le château de Fahender, et la croyance populaire que les souterrains qui s'étendent sous ses murs abandonnés sont habités par un dragon qui veille à la garde des trésors qui y sont enfouis.

Au pied de la montagne de Saadi s'étend le *Bag dil couscha, jardin qui réjouit le cœur,* le plus beau de ceux qui se trouvent en dehors de l'enceinte de Schiraz. Ce jardin est orné de pavillons élégants, et arrosé par un ruisseau qui forme plusieurs cascades. C'est encore à Kérim-Khan qu'on doit le *Bag dil couscha,* aujourd'hui affermé à des paysans qui y cultivent des fleurs, des fruits et des légumes, pour les vendre aux habitants de la ville, mais qui d'ailleurs ne s'occupent nullement d'embellir ce jardin.

A environ trois milles à l'est du château de Fahender, le voyageur découvre sur un monticule quelques ruines d'un édifice nommé *Meschhedi maderi Souleïman* ou *tombeau de la mère de Salomon.* Morier pense que les matériaux qui composent ces ruines figuraient originairement dans les édifices de Persépolis, et en ont été enlevés pour être transportés à l'endroit où ils sont maintenant. Niebuhr avait émis la même opinion, et ce voyageur observe que les pierres semblent avoir été placées avec aussi peu d'entente de l'architecture, que le sont en Égypte les colonnes antiques enchâssées dans des constructions modernes. A un mille et demi de ces ruines s'en trouvent d'autres d'un caractère différent, et qui appartiennent, sans aucun doute, à l'époque des rois sassanides.

Istakhar, ancienne capitale de la Perse, la même que les auteurs grecs ont appelée Persépolis. Aujourd'hui, il existe encore un château fort qui porte le nom d'Istakhar. Ce château est situé à douze lieues de Schiraz, sur un rocher élevé perpendiculairement au-dessus de la plaine de Mardascht, où était autrefois la ville de Persépolis, dont les ruines couvrent le sol. Les plus importantes de ces ruines sont celles qui portent les noms de *Tschilminar* ou *Quarante colonnes; Takhti Djemschid* ou *Trône de Djemschid; Takhti Caï-Khosrou* ou *trône de Caï-Khosrou; Khaneï Dara* ou *Maison de Darius; Tschilsoutoun* ou *Quarante colonnes; Hézarsoutoun* ou *Mille colonnes.* Ce sont les restes d'un grand et magnifique édifice qui excite déjà l'attention par sa position extraordinaire dans la plaine et au pied de montagnes d'où il semble sortir. Une chaîne élevée de rochers de marbre gris de la plus grande beauté présente une ouverture de forme semi-circulaire, et dont les deux bras renferment le fond de l'édifice, tandis que la partie antérieure avance beaucoup dans la plaine. Le sol sur lequel reposaient les constructions de Tschilminar est une plate-forme taillée dans le roc, et dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux; la position et la nature du terrain donnent à l'édifice la forme d'un amphithéâtre composé de trois terrasses élevées les unes sur les autres. Nous donnerons ici la description de ces ruines d'après Sir Robert Ker Porter.

La plate-forme sur laquelle se trouvent les ruines de cet immense palais est très-irrégulière. Cette plate-forme a huit cent deux pieds anglais du côté du sud, neuf cent vingt-six du côté du nord, quatorze cent vingt-cinq du côté de l'ouest. L'accumulation des décombres a rendu très-inégal le sol sur lequel était bâti le palais. Au nord-ouest, on remarque sur des masses considérables de roc vif la trace des instruments avec lesquels des parties trop élevées ont été abaissées autrefois et amenées au niveau convenable. Dans la même direction, plus loin que la plate-forme, le roc présente de larges et brusques aspérités qui portent aussi quelques marques du fer et de la main de l'homme. Dans quelques endroits, le roc est à moitié taillé; dans d'autres, on voit des blocs entièrement déta-

chés et prêts à être emportés. Ce sont là autant de preuves que ce superbe édifice ne fut jamais complétement achevé. La plate-forme est coupée à pic, et ses côtés sont formés d'énormes blocs carrés de marbre d'un gris foncé, parfaitement polis, et liés sans chaux ni mortier d'une manière si admirable, qu'on a de la peine à découvrir les joints. Les amas de décombres et les progrès de la végétation ont formé des monticules qui élèvent le sol et le rendent inégal. Dans un endroit voisin du groupe des colonnes, la hauteur perpendiculaire est de trente pieds. Mais assurément, si l'on pouvait écarter tout ce qui cache cet admirable monument, il y aurait de ce côté-là cinquante pieds au moins. Le côté du sud n'a que dix-huit ou vingt pieds, et n'a jamais dû en avoir plus de trente. Au nord, la hauteur varie de seize à vingt-six pieds. Cette vaste plate-forme artificielle consiste en trois terrasses séparées. La première embrasse toute la face méridionale et a cent quatre-vingt-trois pieds de largeur. Le long du bord sont éparses de larges masses de pierre, et l'on y retrouve les fragments d'un parapet. Sur le bord de la troisième terrasse, sont des marques qui indiquent l'existence d'une ancienne balustrade. Ces ruines cessent au sommet de l'escalier, qui joint cette terrasse à celle qui est au-dessous; mais là on trouve deux larges trous taillés profondément dans le roc, et qui servaient à recevoir les pivots des portes qui fermaient jadis cette entrée.

On ne peut monter sur la plate-forme que du côté occidental, où se trouve un magnifique escalier double, de cinquante-cinq marches, dont chaque marche a vingt-deux pieds de longueur et trois pouces et demi de hauteur. Les constructeurs n'ont pas eu besoin d'employer beaucoup de blocs de marbre, puisque dans l'épaisseur de chaque bloc on a pu tailler de dix à quatorze marches; on les gravit facilement à cheval. En atteignant la plate-forme, le premier objet qui frappe le voyageur étonné est un immense portique, sur la partie intérieure duquel sont sculptés deux taureaux gigantesques (voy. *pl.* 8) tournés du côté de l'ouest; la partie supérieure de leur corps occupe toute l'épaisseur du mur. Un piédestal les élève à cinq pieds au-dessus du niveau de la plate-forme. A une hauteur considérable au-dessus de ces sculptures, sur les côtés du portique, sont trois petits compartiments couverts d'inscriptions en caractères cunéiformes. La partie qui devait former le couronnement de l'édifice est si complétement détruite, qu'il n'en reste plus de traces. Les têtes des taureaux ont disparu; mais ce qui reste du corps suffit pour faire reconnaître parfaitement l'animal que le sculpteur voulait représenter. Autour du cou de ces taureaux, sont de larges colliers de roses exécutées avec une fidélité admirable. Sur la poitrine, le dos, les côtés, flotte, pour ainsi dire, une sorte d'ornement représentant des cheveux courts et bouclés, faits avec la délicatesse qui caractérise les anciennes sculptures des Perses. Les proportions des animaux sont parfaites et en harmonie avec le reste de ces monuments. L'épaisseur du mur qui fait face à l'ouest est de cinq pieds; sa longueur de vingt et un; sa hauteur de trente. Heeren pense que l'animal décrit par Ker Porter n'est point un taureau, mais une licorne, et que celle-ci, à son tour, est le quadrupède appelé *âne sauvage* par Ctésias, qui en donne dans ses *Indica* le portrait suivant : « Dans l'Inde, se trouvent des ânes sauvages aussi grands et quelques-uns même plus grands que des chevaux; ils ont la tête rouge, les yeux bleus et le reste du corps blanc; sur leur front est une corne, longue d'une coudée, très-blanche dans sa partie inférieure, vers le front de l'animal, jusqu'à une hauteur de deux palmes; la partie supérieure terminée en pointe est rouge, et le milieu noir. L'âne sauvage est très-courageux, et court si vite, que ni le cheval ni aucun autre animal ne peuvent l'atteindre; il commence par courir lentement, mais ensuite son galop devient de plus en plus rapide. Il se défend avec sa corne, ses pieds, ses

dents, et tué des hommes et des chevaux. »

En s'avançant vers l'est à la distance de vingt-quatre pieds du portique, on trouvait jadis quatre magnifiques colonnes. Deux seulement subsistent aujourd'hui. Ces colonnes étaient placées à vingt-deux pieds l'une de l'autre. Les débris accumulés sur le sol, et qui forment comme des monceaux de poussière, en cachent presque la base. Chaque colonne a, pour ainsi dire, trois chapiteaux réunis en un seul, ce qui est d'un aspect beau et singulier; le fût s'amoindrit par degrés vers le sommet; la surface en est parfaitement lisse. Il semble assez probable que les quatre colonnes servaient à soutenir le piédestal de quelque sculpture symbolique.

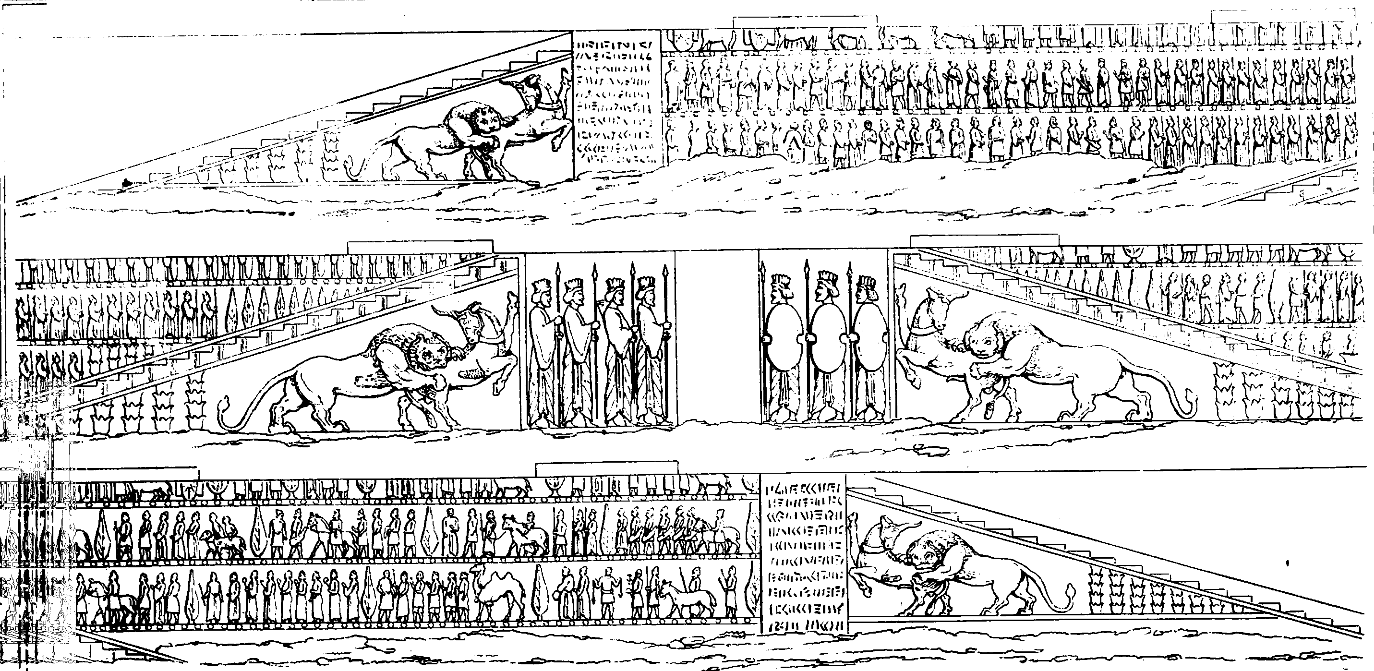
Un espace de vingt-quatre pieds les sépare d'un second portique tout semblable au précédent, si ce n'est que sa longueur est de dix-huit pieds, au lieu de vingt et un. Les côtés intérieurs sont sculptés, comme ceux de l'autre; mais les animaux qu'on y voit sont fort différents (voy. *pl.* 8, n°s 2 et 3). Avec le corps et les jambes d'un taureau, ils ont deux ailes énormes qui sortent de leurs épaules et couvrent le dos et la poitrine. Les larges plumes des ailes sont parfaitement exécutées. Ces animaux avaient des visages d'homme, que le zèle aveugle des musulmans a cruellement mutilés. On peut cependant juger encore de l'expression de sévérité répandue sur ces figures, que rend majestueuses une longue barbe soigneusement bouclée. Leurs oreilles sont celles d'un taureau, et des boucles d'oreilles d'une forme élégante y sont suspendues. La tête porte un diadème de forme cylindrique, sur les deux côtés duquel on a représenté des cornes qui partent de la hauteur des sourcils et atteignent jusqu'au diadème. Le tout est surmonté d'une sorte de couronne formée de feuilles qui ressemblent à celles du lotus et attachée avec des roses. Les cheveux et la barbe sont arrangés à la manière des anciens rois de Perse. Depuis le haut de la couronne jusqu'à la corne du pied, ces sculptures ont dix-neuf pieds de hauteur. C'est le seul exemple que l'on trouve en Perse de ces figures hybrides, dans lesquelles on a réuni la forme humaine à des formes d'animaux. Voici ce que dit Heeren de cet animal merveilleux : « Il est ailé, a le corps d'un lion, les pieds d'un cheval, mais la tête d'un homme, avec une longue barbe artistement frisée, et est orné du diadème ou de la tiare. Nous le prenons pour le *martichoras* ou *mangeur d'hommes*, dont nous devons la description à Ctésias. « Il y a, dit ce dernier, un animal indien d'une force énorme, plus grand que le lion le plus grand, rouge comme le cinabre, couvert d'un poil épais comme les chiens. Martichoras est son nom chez les Indiens; ce qui veut dire en grec, *qui mange des hommes*. Sa tête n'est pas celle d'un animal, et il porte une face d'homme. Ses pieds sont comme ceux du lion; à sa queue, il a un aiguillon comme le scorpion. » Cette description s'accorde aussi, à quelques exceptions près, avec l'animal représenté. La queue du scorpion lui manque; mais elle n'était pas étrangère à cette mythologie, comme nous le verrons ailleurs, en parlant du griffon. Il n'a pas de pieds de lion, mais de cheval; il porte des ailes dont Ctésias ne fait pas mention. Mais le caractère essentiel de cet animal merveilleux est la face humaine; ce qui même, selon Ker Porter, ne se retrouve dans aucune autre de ces figures d'animaux. Voilà pourquoi nous l'avons reconnu pour le Martichoras, quoique, dans la forme des autres membres, il y ait des points non conformes à la description de Ctésias, différence qu'on observe encore dans quelques sculptures plus petites, où l'animal est représenté avec la figure humaine. Le nom même renferme un sens caché et symbolique. Encore aujourd'hui, le téméraire guerrier s'appelle chez les Persans *merden-khor*, c'est-à-dire, *mangeur d'hommes*. Le diadème dont il est orné désigne clairement le souverain, le roi; ce qui est confirmé même par la forme de la barbe artistement



Vernier del.   Lemaître direxit

Animal fabuleux et Taureau.

(Sculptures de Persépolis.)



Branche Sc.

Escalier à Persépolis.

bouclée. Le tout est donc le symbole du courage et de la sagesse du monarque, ainsi que la licorne est dans l'Orient l'image de la vitesse et de la force : emblèmes les plus appropriés à l'entrée du palais d'un souverain. »

Aux raisonnements de Heeren, nous opposerons l'autorité de Ker Porter. Cet habile artiste ne peut pas avoir pris les formes d'un lion pour celles d'un taureau que donnent ses dessins. L'illustre de Sacy partageait l'opinion de Ker Porter, et voyait dans l'animal fabuleux dont il s'agit une représentation de Caïoumors, premier roi de la dynastie des Pischdadiens, issu du taureau primitif, et dont le nom signifie en persan *taureau* et *homme*. La conjecture de M. de Sacy frappe par son évidence, et si on ne trouve pas dans les fragments que nous possédons des livres des Parsis la mention de l'animal merveilleux à tête d'homme, on voit dans ces livres l'indication des éléments qui le composent. Il n'en est pas de même du martichoras, tout à fait étranger à la mythologie des Perses. Ctésias, dont Heeren invoque le témoignage, place dans l'Inde, et non en Perse, cet animal reconnu depuis longtemps pour être le tigre.

A la droite du portique, un espace de cent soixante-deux pieds s'étend jusqu'à la magnifique terrasse qui supporte les colonnes, desquelles vient le nom de *Tschilminar*. On y voit une belle citerne de dix-huit pieds sur seize, taillée dans le roc vif. Cette citerne n'a plus maintenant que trois pieds de profondeur. Des aqueducs souterrains y conduisaient l'eau.

En approchant de Tschilminar, on admire la grandeur et les belles décorations du principal escalier qui y conduit (voy. *pl.* 9). Cet escalier avance en saillie devant la partie nord de la terrasse, dont la longueur entière est de deux cent douze pieds. Il est double ou à deux rampes qui du bas se rapprochent l'une de l'autre jusqu'au milieu de la hauteur, et qui s'éloignent ensuite jusqu'au niveau de la terrasse. A chaque extrémité est et ouest, s'élèvent deux autres escaliers. La montée, comme celle de la grande entrée de la plaine, est extrêmement douce. Chaque escalier est composé de trente marches, dont aucune n'a plus de quatre pouces de hauteur, quatorze de largeur, et seize pieds de longueur. Toute la face de l'escalier avancé est couverte de sculptures, sur lesquelles l'œil erre d'abord au hasard, ébloui et confondu par leur nombre; mais un examen attentif permet de les classer et de les détailler.

L'espace qui se trouve immédiatement au-dessous de la plate-forme qui termine le premier escalier est divisé en trois compartiments. Celui du milieu est nu et uni comme s'il avait été destiné à recevoir une inscription : peut-être y en avait-il une que le temps aura effacée; dans le compartiment de gauche sont quatre figures debout, hautes d'environ cinq pieds six pouces, vêtues de longues robes, avec des brodequins aux pieds, et tenant chacune à deux mains une courte lance. Ces guerriers sont coiffés d'une tiare aplatie au sommet, et sur leur épaule gauche pendent l'arc et le carquois. Le fini des détails donne une grande importance à ces sculptures, qui nous font connaître avec exactitude le costume des Perses à une époque ancienne, et les changements survenus dans la forme et le nombre des armes dont ils faisaient usage. On retrouve évidemment dans les sculptures dont il s'agit, dit Sir Robert Ker Porter, l'ancienne manière de tendre l'arc et d'attacher le couvercle de cuir sur le carquois, pour conserver en bon état les plumes des flèches.

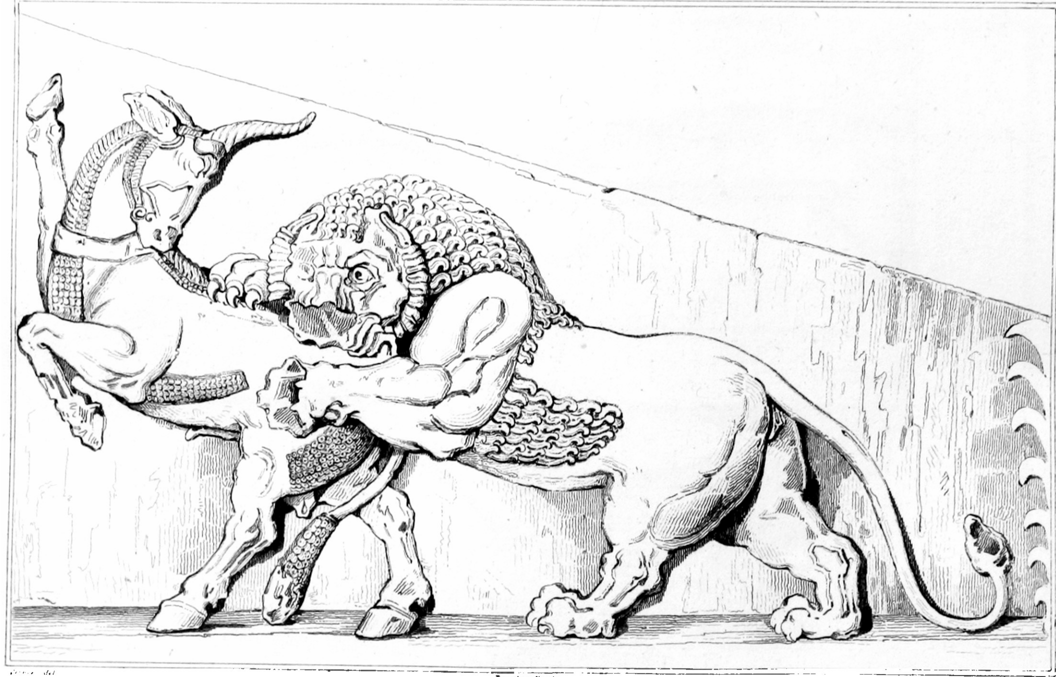
Sur le compartiment de droite, il n'y a que trois figures, qui regardent les quatre figures du compartiment de gauche, dont elles ne diffèrent point quant aux robes et à la coiffure; mais elles n'ont ni arc ni carquois, et portent seulement une lance, et au bras gauche un large bouclier, qui a un peu la forme du corps d'un violoncelle ou plutôt d'un bouclier béotien. Il semble extraordinaire que ces figures ne portent rien qui ressemble à une épée ou à un poignard; mais cependant, après

un examen attentif, il faut reconnaître qu'on ne trouve pas de représentation des armes dont il s'agit. Les hommes armés de lances sont, sans doute, des gardes du roi. Leur costume s'accorde parfaitement avec la relation d'Hérodote, d'après laquelle ces gardes étaient armés d'un arc et d'une courte lance, portaient de longues robes, et laissaient flotter leurs cheveux par derrière. De chaque côté des compartiments sur lesquels sont sculptés les hommes armés de lances, on voit la représentation d'un combat entre un lion et un taureau, suivant Ker Porter, ou une licorne, comme le pense Heeren. Cet animal ressemble, à peu de chose près, aux taureaux qui décorent le portique dont nous avons parlé plus haut. Sa tête est entière, et une seule corne sort du milieu de son front.

Sur les plans inclinés qui correspondent à la pente des escaliers, court une espèce de frise, sur laquelle est sculptée une suite de figures d'un pied neuf pouces de hauteur. Ces figures, qui ressemblent à celles des compartiments que nous avons décrits, représentent, suivant Ker Porter, des doryphores ou gardes du corps des rois de Perse (voy. *pl.* 11). Une suite toute semblable décore le côté opposé. Ces deux espèces de processions se font face; et, par conséquent, ceux qui composent la procession de droite présentent le côté gauche au spectateur, et laissent voir ainsi parfaitement l'arc et le carquois qu'ils portent. Une bordure étroite de roses ouvertes termine la frise.

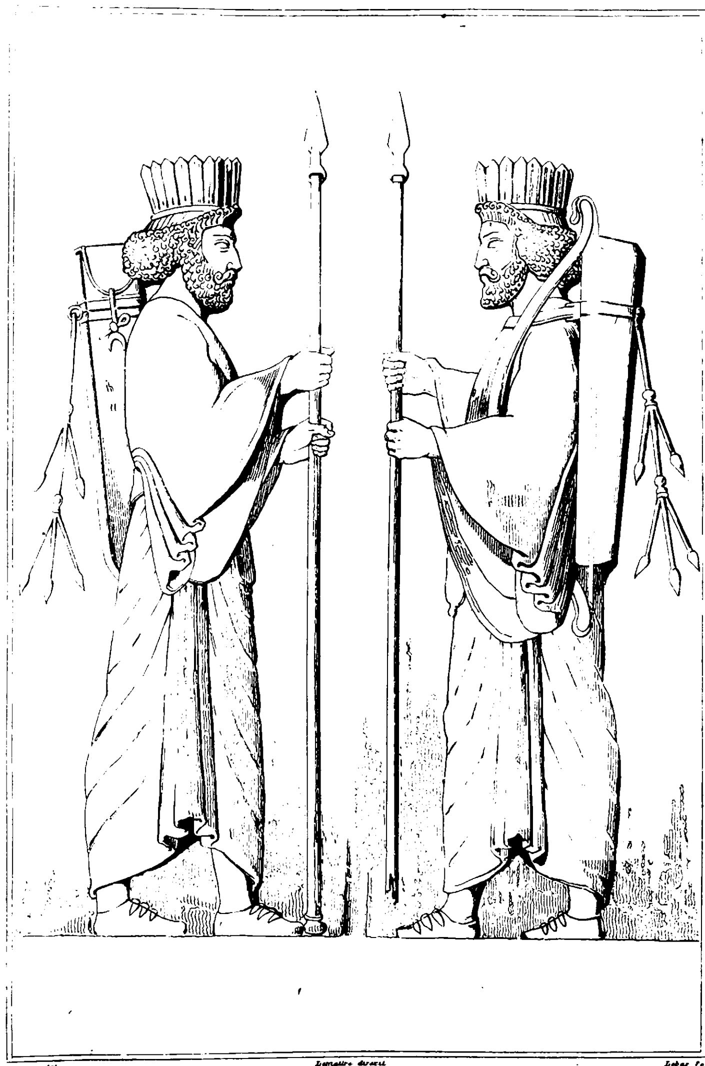
Il faut passer maintenant aux objets représentés sur l'escalier suivant, en commençant par le côté gauche. Là encore, dans l'espace triangulaire formé par la pente des degrés, on trouve une répétition du combat entre un lion et un taureau, et, après cela, une tablette sur laquelle on découvre une inscription presque effacée. Viennent ensuite trois rangs de figures cruellement mutilées et placées les unes au-dessus des autres. Le troisième rang, qui est à la hauteur du sommet de l'escalier, n'offre plus aux regards que la partie inférieure des figures qui y sont représentées. On y reconnaît deux chariots traînés par des taureaux, puis un cheval accompagné d'un homme, puis encore deux chevaux; ensuite cinq figures habillées de courts vêtements, puis une suite non interrompue de quarante-quatre hommes portant des lances et revêtus de longues robes. Les trois rangs de figures qui composent le bas-relief sont séparés l'un de l'autre par une bordure de roses. La répétition fréquente d'un semblable ornement témoigne du goût constant des habitants de la Perse pour la rose, qu'ils regardent encore comme la plus belle et la plus agréable de toutes les fleurs.

Le rang au-dessous offre d'abord trente-deux figures, dont une sur deux est revêtue d'une longue robe à larges manches descendant jusqu'aux poignets. La robe est légèrement retroussée par-devant dans la ceinture, ce qui forme une espèce de draperie gracieuse retombant en plis réguliers sur chaque cuisse. A l'endroit où la ceinture se noue, est placé un poignard dont la poignée rappelle exactement ceux dont les Persans se servent aujourd'hui; ce que l'on découvre de la partie supérieure du fourreau a une forme très-singulière, et assez semblable à celle du *crisse* des Malais. Ces figures portent aussi des boucles d'oreilles et des colliers. Quelques-unes ont de plus des bracelets. Leur coiffure est une haute tiare couvrant des cheveux épais qui tombent en boucles sur le cou, et bouclés également sur le front. La barbe, assez courte, est arrangée dans le même goût et taillée carrément. Les pieds sont chaussés de sandales. Les figures ainsi vêtues tiennent la main de la personne qui les suit ou les précède immédiatement; ce qui peut faire présumer que l'artiste a voulu représenter les personnes chargées d'introduire les étrangers chez le roi. Ces personnages, à l'exception d'un ou de deux, tiennent dans leur main droite une fleur qui ressemble au lotus, et plusieurs d'entre eux ont un



Lemaître direxit. Branche Sc.

Lion et Taureau à Persépolis.



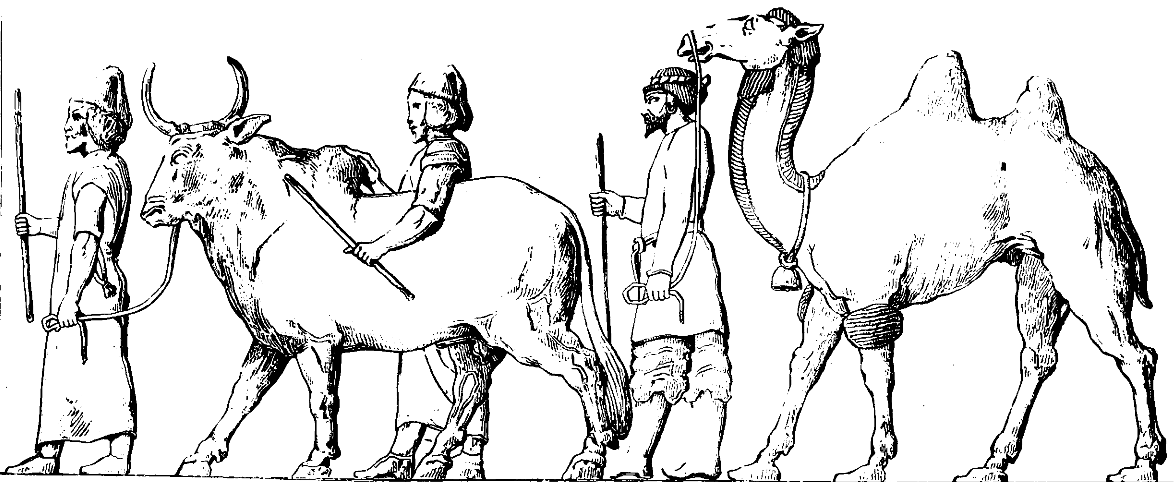
Vernier del. Lemaitre direxit Lebas sc.

Doryphores. Gardes du corps des anciens rois de Perse.



Vernier del. Lemaitre direxit

Personnages anciens à Persépolis.



Lemaître direxit. Monnin Sc.

1. Zébu, 2. Chameau.

(d'après un Bas-relief antique de Persépolis)



1. Cheval, 2. Béliers
(d'après un Bas-relief antique de Persépolis.)

arc pendant sur la hanche gauche (voy. *pl.* 12).

Les figures qui alternent avec celles-ci sont vêtues d'une tunique courte à longues manches étroites. Tout l'habit est si serré, qu'on n'y voit pas un pli. Les jambes sont couvertes de caleçons descendant à la cheville du pied et tombant sur un soulier; la tête est coiffée d'un chapeau arrondi par le haut et un peu avancé sur le front. Cette coiffure, toute différente de la tiare, ressemble un peu au bonnet phrygien. La simplicité de tout ce costume peut faire supposer que c'est celui des anciens habitants de la Perse proprement dite; quant à la robe et à la tiare des autres figures, on y reconnaît évidemment le costume des Mèdes. La ceinture qui liait ce vêtement des anciens Mèdes est très-distinctement marquée. On en voit une seconde à laquelle est suspendu, du côté droit, un poignard d'une forme tout à fait différente de celle du courtisan vêtu de la robe médique. Ce poignard est très-large, et le bout du fourreau semble attaché à la cuisse droite près du genou. Quelques-uns de ces personnages portent un arc; d'autres ont des boucles d'oreilles, des colliers et des bracelets; d'autres enfin ont un long manteau jeté sur les épaules, et attaché sur la poitrine avec des cordons. Tous portent des lotus. Vingt-huit Perses vêtus de robes et armés de lances terminent ce rang. La hauteur de cette partie du bas-relief n'est que de deux pieds dix pouces.

La troisième partie et la plus basse offre la même procession d'hommes vêtus de longues robes alternant avec des hommes vêtus de tuniques. Ce dernier bas-relief est parfaitement conservé, parce qu'il est resté fort heureusement caché sous des ruines pendant plusieurs siècles. Quelques voyageurs attachés aux dernières ambassades des Anglais en Perse l'ont fait dégager, et l'ont rendu visible.

Du côté opposé à celui dont nous venons de parler, les bas-reliefs du rang supérieur sont en très-mauvais état. Le second rang commence par un Perse vêtu d'une robe et portant un poignard à la ceinture. Dans la main droite, il tient un bâton, qui paraît être la marque distinctive de son emploi, tandis qu'il donne la gauche à un personnage placé derrière lui. Celui-ci en précède quatre autres dont il paraît être le chef. Trois portent sur leurs deux mains des vêtements. Le quatrième tient deux grandes coupes. La partie supérieure des figures est trop maltraitée pour qu'on puisse y retrouver les moindres traces de coiffure. Le premier personnage du deuxième groupe porte la tunique persane, et un bâton moins long que celui de l'introducteur dans le premier groupe. Un collier entoure son cou. Il donne la main gauche au premier personnage d'un groupe de six figures couvertes d'une espèce de surtout, et ayant les bras nus de la main jusqu'au coude. Deux personnages portent des bassins, et un troisième une pièce d'étoffe; le quatrième tient un bâton de la main droite, et dans la gauche le bout d'une corde par laquelle il conduit un taureau; le cinquième marche à côté de l'animal, la main sur son dos, et le guide avec attention. Le taureau est admirablement fait, et le pas lourd de cet animal est rendu en perfection. Le troisième groupe est précédé d'un Perse avec la longue robe, conduisant également un groupe de six personnes, dont les deux dernières poussent des béliers à longues cornes (voy. *pl.* 14). Le conducteur du quatrième groupe est vêtu d'une tunique. La figure qui vient ensuite est habillée de la même façon, mais ne porte ni bâton ni collier; à côté, marche un autre personnage tenant un cheval par la bride (voy. *pl.* 14). Les quatre qui suivent tiennent différents objets relatifs à l'équipement des chevaux. Le cinquième groupe a pour conducteur un homme vêtu de la robe longue. On peut remarquer que les fonctions d'introducteur sont remplies alternativement auprès de chaque groupe par un Perse vêtu de la robe médique et par un Perse couvert de l'habit national. Dans ce groupe, nous voyons deux

personnages qui conduisent un taureau (voy. *pl.* 13, où nous avons ajouté un dromadaire qui se trouve sur un autre bas-relief), et trois qui sont armés de lances.

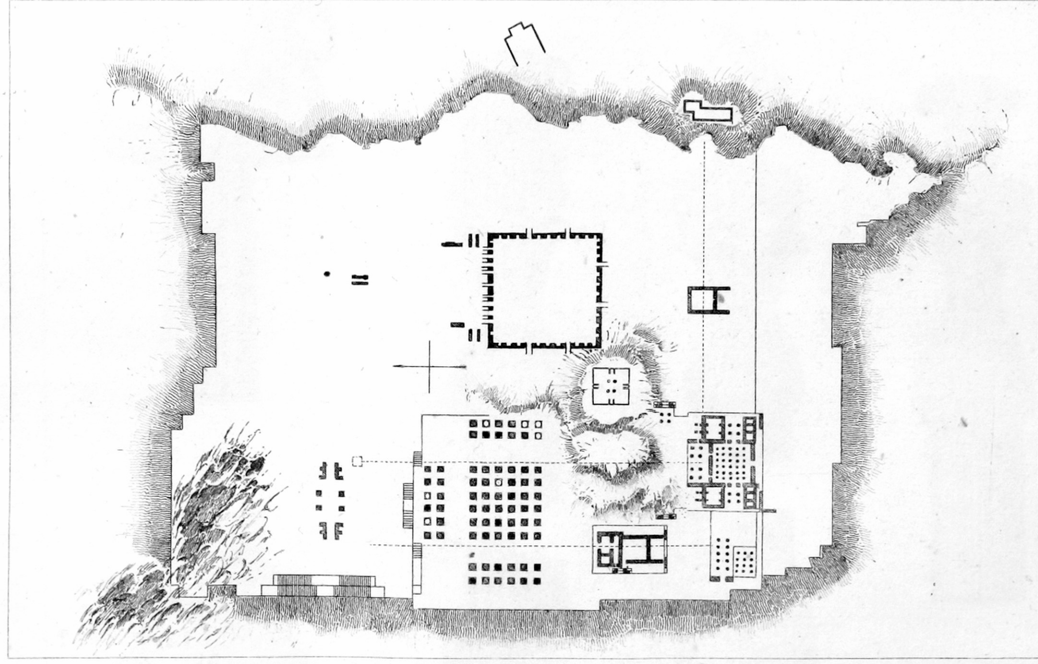
Le talent que l'artiste a déployé dans la représentation des parties nues de ses personnages est très-remarquable. La vérité des muscles, l'énergie de leur action, indiquent une tout autre main que celle qui a dû tracer les jambes roides, sans souplesse et sans vérité, de quelques-unes des figures complétement vêtues. Il est probable que le sculpteur principal ne daignait finir dans ces travaux que les parties les plus saillantes, laissant le reste à des artistes d'un ordre inférieur.

Nous ne poursuivrons pas plus loin cette description. Les personnes qu'un examen plus détaillé des bas-reliefs pourrait intéresser, feront bien de recourir à l'excellent ouvrage de Sir Robert Ker Porter.

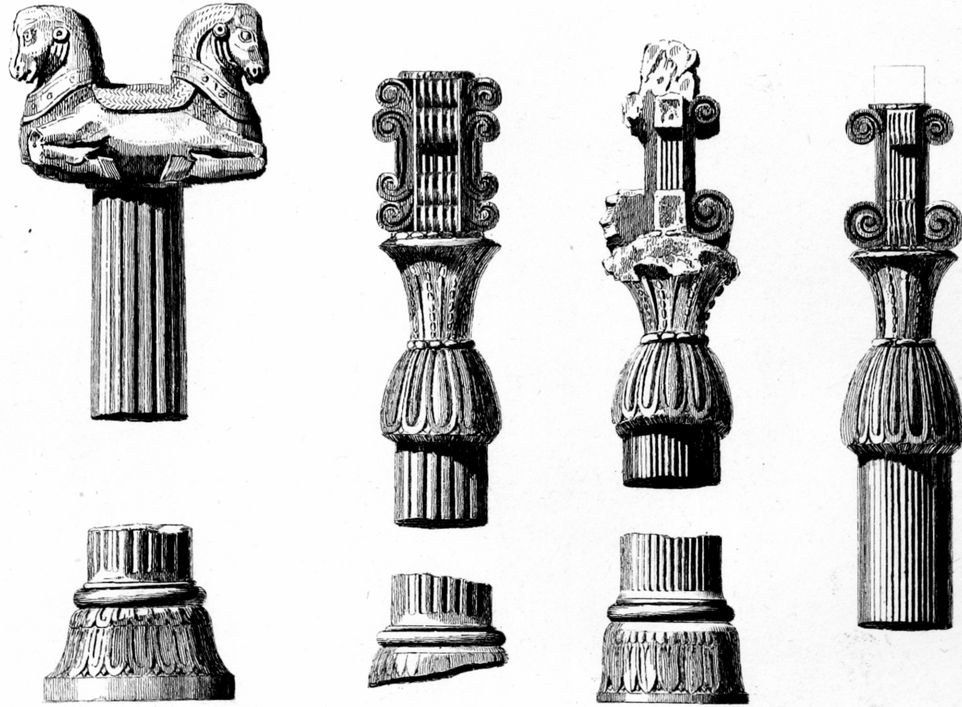
Rien de si beau et de si triste que la vue des ruines que le voyageur aperçoit en arrivant à la plate-forme sur laquelle s'élevait jadis le palais (voy. *pl.* 7). Cette plate-forme, qui a trois cent cinquante pieds du nord au sud, et trois cent quatre-vingts pieds de l'est à l'ouest, est presque entièrement couverte de chapiteaux brisés, de débris de colonnes, et de ruines sans nombre, souvent ornés d'admirables sculptures. Les colonnes formaient quatre divisions. Il y avait comme une phalange centrale, profonde de six de chaque côté; un corps avancé de douze en deux rangs, et le même nombre flanquant le centre. La division avancée, composée d'une double ligne de six colonnes, est à vingt pieds de l'escalier. Une seule de ces colonnes est maintenant debout. Les bases très-endommagées de neuf autres colonnes subsistent encore, mais il ne reste plus que l'emplacement des deux dernières, qui complétaient la colonnade. A environ trente-huit pieds du bord occidental de la terrasse, se trouve la seconde double rangée de onnes. Cinq des douze colonnes de cette division sont encore debout. Les chapiteaux et les bases sont assez bien conservés. De là à la rangée orientale, composée d'un nombre égal de colonnes, la distance est de deux cent soixante-huit pieds. Dans cette rangée, il y a quatre colonnes debout, et quatre piédestaux. Le reste a été totalement détruit, ou se trouve enseveli sous des monceaux de ruines qui sont devenus de véritables monticules. Les colonnes qui composent ces trois colonnades sont identiquement semblables; et on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou l'élégance de la forme et le fini du travail, ou la symétrie admirable observée par l'architecte. La hauteur totale de chaque colonne est de soixante pieds. La circonférence du fût, de seize pieds; et sa longueur, du chapiteau jusqu'au piédestal, de quarante-quatre pieds. On compte sur ce fût cinquante-deux cannelures. Le piédestal a la forme d'un lotus pendant. Les chapiteaux qui subsistent encore sont d'une forme très-gracieuse, et qu'on ne pourrait mieux comparer qu'à un corsage de femme (voy. *pl.* 15). Ker Porter pense que la toiture de l'édifice devait être de bois, et recouverte d'un mince revêtement de pierre. Le même auteur trouve une ressemblance frappante entre la disposition générale des colonnes de Persépolis et le plan du palais de Salomon, appelé *Palais du bois du Liban* (*).

A soixante pieds des colonnades de l'est et de l'ouest, s'élevait la phalange centrale composée de trente-six colonnes. Aujourd'hui cinq seulement subsistent entières; si l'on joint à celles-ci les autres groupes, on trouve qu'il y en a quinze encore debout. Le groupe central forme six rangs de six colonnes chacun, ce qui donne un carré parfait. Ces colonnes sont placées à la même distance l'une de l'autre que dans les autres divisions; la circonférence et le piédestal, comme aussi les ornements, sont de dimension semblable; mais ces colonnes

(*) Voyez III *Rois*, VII, 2.

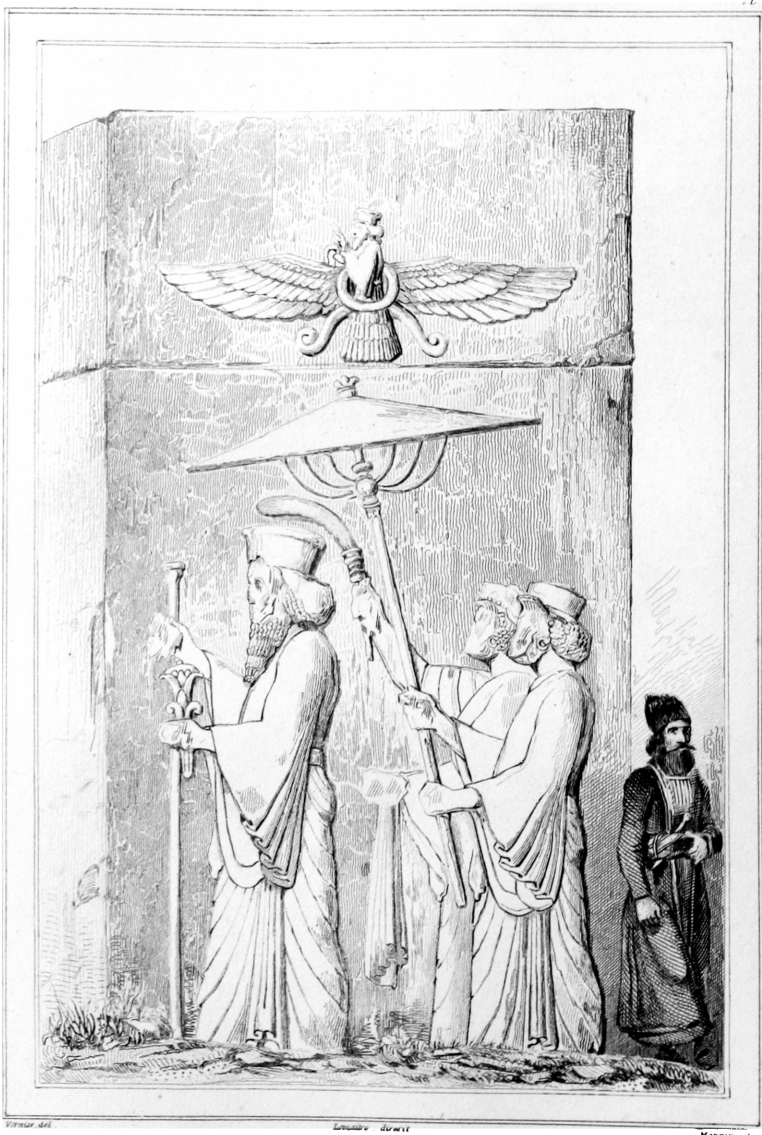


Plan des ruines de Persépolis.



A. Guillaumot del.

Détails d'Architecture ancienne de Persépolis.



Vernier del. Lemaître direxit Mennin Sc.

Roi accompagné de ses serviteurs.

(Bas-relief antique de

n'ont que cinquante-cinq pieds de hauteur. Leurs fûts, cannelés comme ceux des autres colonnes, n'ont que trente-cinq pieds de long. Les chapiteaux sont tout différents, et ressemblent à ceux du grand portique. On voit sur ces colonnes les marques d'un corps étranger destiné à les joindre à un toit. Une autre circonstance vient encore confirmer cette idée de l'existence d'un toit au-dessus de ces colonnes imposantes. La partie des chapiteaux tournée vers l'intérieur du carré porte des traces de la chute de quelque corps lourd, qui, en tombant, les a considérablement endommagés, tandis que le côté extérieur n'est presque point altéré.

Dans la rangée du milieu, on observe une particularité qui donne lieu, dit Ker Porter, à une conjecture intéressante. Tous les piédestaux de cette rangée, qui en a douze, s'élèvent de quelques pieds au-dessus de ceux qui les environnent, et semblent disposés de manière à soutenir un niveau exhaussé. Pour quiconque a vu la fête du *Nourouz*, une pareille disposition semble parfaitement convenir à cette cérémonie. Sur le pavé de marbre qui devait couvrir ces piédestaux, s'élevait probablement le trône où le roi, suivant une coutume qui remonte à la plus haute antiquité et qui subsiste encore de nos jours, était assis au-dessus du niveau sur lequel se rangeaient les courtisans.

L'édifice le plus voisin du palais que nous venons de décrire est situé sur une élévation d'environ sept ou huit pieds, et occupe un espace d'environ cent soixante et dix pieds sur quatre-vingt-quinze. On y monte du côté de l'ouest par un double escalier maintenant en ruine; des fragments qui subsistent çà et là prouvent que cet édifice était aussi décoré de sculptures. Le côté oriental est tellement couvert de débris, qu'il est impossible d'y apercevoir la trace d'un escalier correspondant. Au midi, toute la façade de la terrasse qui supporte l'édifice est occupée par un magnifique escalier. Là, de chaque côté d'une inscription cunéiforme, sont sculptés des hommes d'une taille gigantesque, armés de lances, et dont on ne découvre plus que la tête et les épaules. Le reste du corps est caché sous les décombres.

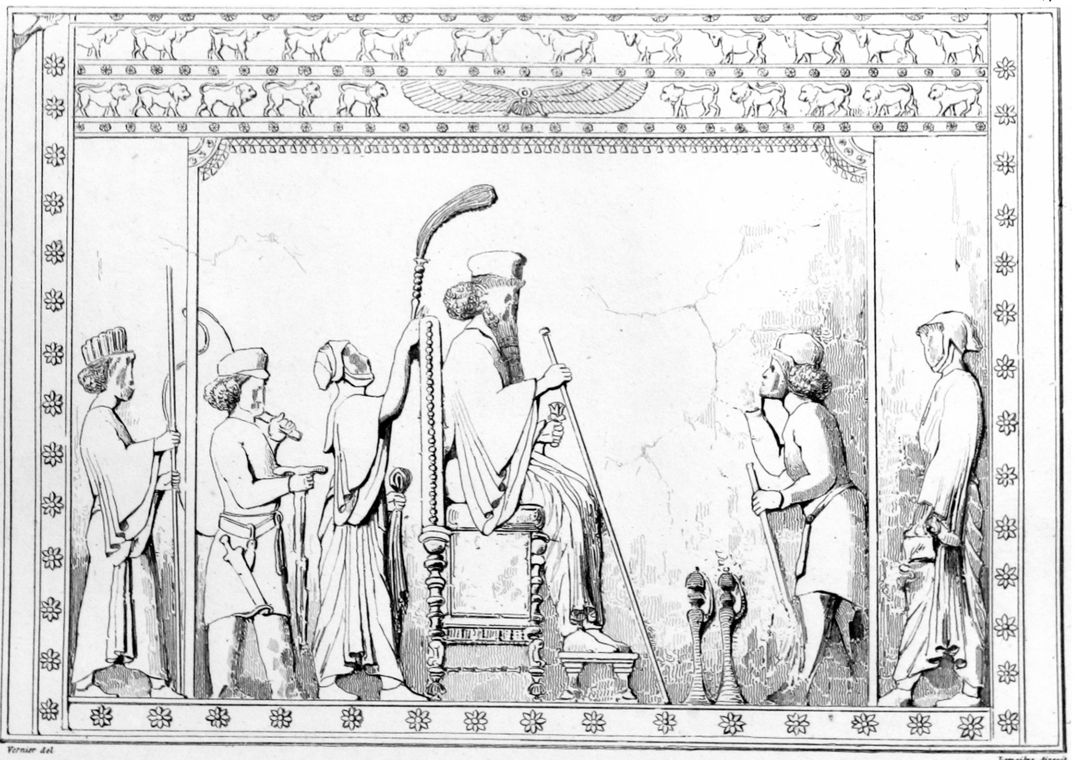
Au nord, on trouve un espace de soixante-cinq pieds de large, où sont les fondations de quelques murs appartenant, suivant toute apparence, à l'ancien fronton de l'édifice. De chaque côté de cet espace, à quarante pieds de la descente méridionale, sont deux entrées majestueuses de quatre blocs de marbre presque noir. En dedans de ces portiques, deux gardes sont sculptés de chaque côté en bas-relief: ces personnages portent la robe médique et une longue lance; et, au lieu de la tiare, ils ont sur la tête un large bandeau qui, probablement, était de métal. En face du garde le plus avancé, on voit un long cylindre qu'il paraît saisir de la main gauche. Cet objet est peut-être, dit Ker Porter, le bouclier d'osier appelé *gerra*.

Sur le bord même de l'escalier occidental se trouve un portique; puis, à une distance de quelques pas, il y en a un second qui conduit dans une chambre de quarante-huit pieds carrés. Deux autres portes s'ouvrent du côté du nord, deux du côté de l'ouest, une au midi, et originairement deux à l'est. Une seule de ces dernières subsiste encore. Sur trois côtés de la chambre, on trouve plusieurs niches creusées dans la pierre, profondes de trois pieds, hautes de cinq, et larges de six. Quatre fenêtres de dix pieds de haut s'ouvrent du côté méridional, dans l'épaisseur du mur, qui est de cinq pieds. Ces fenêtres ne sont plus guère qu'à un pied du niveau de la chambre, à cause des ruines qui encombrent le sol. Au passage des portes est un bas-relief représentant un roi accompagné par deux serviteurs (voy. *pl.* 16). Le roi a le visage mutilé. Mais il y a une grande majesté répandue dans toute sa personne. Une longue barbe arrangée avec soin descend sur sa poitrine, et des cheveux épais et parfaitement bouclés couvrent son cou. De la main droite

il tient un bâton, terminé par un ornement mutilé, qui, probablement, ressemblait à une pomme; dans la main gauche il a un lotus. Des deux serviteurs, l'un porte une ombrelle, qu'il tient au-dessus de la tête du roi, et l'autre porte un chasse-mouches, qui se trouve placé au-dessous de l'ombrelle; de la main gauche, le même serviteur soutient un objet que l'on suppose être le mouchoir du roi. Au-dessus de ces trois personnages, on en voit un autre qui ressemble assez à ceux qui sont placés au-dessous. La seule différence est qu'il tient de la main gauche un cercle, et qu'il a la droite élevée et ouverte. Ce personnage sort d'un cercle qui paraît formé par deux serpents, et porte des ailes énormes. C'est le férouher du roi. Le fini admirable de ces bas-reliefs fait regretter le mauvais état où ils sont.

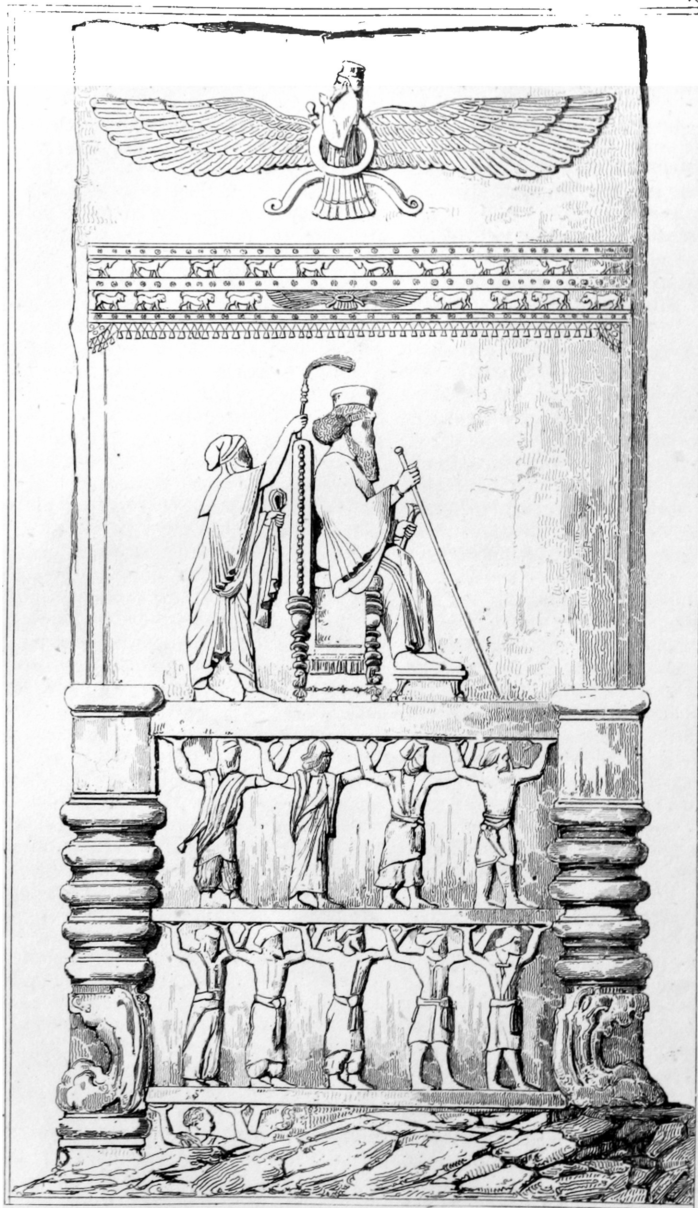
Nous avons compté trois terrasses s'élevant au-dessus de la plaine: d'abord la grande plate-forme qui soutient tout le reste; puis la terrasse de Tschilminar; en troisième lieu, celle qui soutient l'édifice que nous venons de parcourir. Une quatrième terrasse se présente à environ quatre-vingt-seize pieds au sud de la précédente; son sommet est au niveau de celui de la troisième terrasse; trois de ses côtés sont cachés par les décombres. La terrasse forme un carré de quatre-vingt-seize pieds. Elle offre sur deux lignes droites les bases de dix colonnes; ces bases ont trois pieds trois pouces de diamètre. Si les décombres pouvaient être enlevés, nul doute qu'on ne retrouvât là les vestiges d'une place. A l'angle sud-ouest de cette terrasse est une nouvelle élévation carrée qui peut avoir, du sommet à la base, soixante-deux pieds, et supportait sur trois rangs, douze colonnes, dont les bases existent encore et ont le diamètre de celles de la colonnade voisine.

Immédiatement au delà de cette terrasse comparativement petite, s'en élève une cinquième beaucoup plus étendue. Mais avant d'en commencer la description, nous hasarderons, dit Ker Porter, quelques suppositions sur l'un des emplacements que nous avons déjà parcourus. De l'extrémité méridionale de la colonnade sur la terrasse de Tschilminar, s'étend un espace de trois cent quinze pieds, courant droit de la colonnade au fronton septentrional d'un édifice de la cinquième terrasse. On ne trouve sur cet espace de terrain ni un pan de mur ni une colonne; seulement, le niveau est interrompu par un immense monceau de ruines qui couvrent les restes d'une partie du palais correspondant à celle qui s'élève au midi sur la cinquième terrasse, probablement de la plus magnifique de ces deux parties, de celle qui se trouvait plus rapprochée de la salle d'audience, et qui était, selon toute apparence, destinée aux banquets royaux. Cela étant, continue le même auteur, c'était là le palais qu'Alexandre détruisit dans le délire d'une orgie. Il est vrai qu'on ne découvre aucunes traces de feu sur les murs adjacents. On peut donc objecter que si un édifice aussi considérable avait été incendié, les ravages des flammes se laisseraient encore voir sur les murs. Mais en réfléchissant à quelles distances tous ces édifices se trouvent les uns des autres, séparés non-seulement par de simples espaces, mais sur des terrasses isolées, on concevra qu'un d'entre eux ait pu être brûlé jusque dans ses fondements, sans que le feu ait atteint aucun des autres. En outre, la solidité des murs de ces palais est telle, que le feu a pu s'y trouver renfermé comme dans une fournaise, consumant uniquement l'intérieur. On nous objectera encore que ce palais devait être d'une construction semblable à celle des autres; il est singulier qu'il ne reste aucune trace de ces murs dont nous admirons ailleurs la solidité. Mais il est possible que la pierre, minée par l'action du feu, se soit dégradée, et peu à peu soit tombée sur le toit déjà abattu. En outre, Plutarque nous apprend que l'ivresse d'Alexandre se dissipant presque aussitôt que cet acte insensé eut été commis, il donna des ordres pour éteindre le feu ou du moins l'empêcher de



Vernier del. Lemaitre direxit

Roi sur son Trône.



Roi sur son Trône

s'étendre. Il est probable, d'après cela, qu'une partie de l'édifice aura été abattue pour arrêter l'incendie. Ces ruines furent ensuite abandonnées et restèrent dans le même état, ce qui n'étonnera personne, si l'on considère que la brièveté de la vie d'Alexandre et les troubles qui suivirent sa mort firent négliger Persépolis. Les souverains grecs et parthes aimèrent mieux prendre pour capitales d'autres villes que celles qui avaient été le théâtre de la gloire des anciens rois. Les cruelles dévastations des Arabes contribuèrent encore à faire abandonner Persépolis. Ainsi il est probable que la partie du palais qui fut incendiée, se trouve encore aujourd'hui à peu près dans le même état que le lendemain de cette nuit de destruction, 329 ans avant l'ère chrétienne.

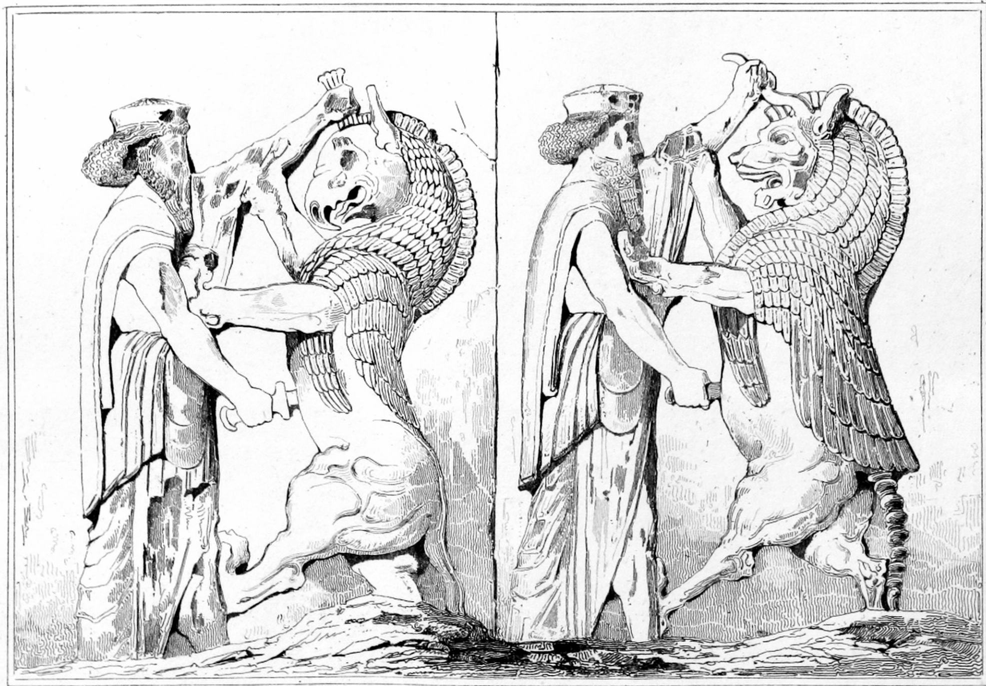
Sur la cinquième terrasse, on peut admirer les restes d'une des constructions les plus belles et les plus régulières de toute la plate-forme. Ker Porter suppose que là étaient les appartements particuliers du roi. Ce qui subsiste encore de l'édifice doit faire regarder cette conjecture comme parfaitement fondée. On voit dans cette partie du palais les traces d'un aqueduc souterrain qui recevait l'eau d'un immense étang qu'on reconnaît au pied des rochers; l'aqueduc se dirige vers le nord, et on en peut suivre les vestiges jusqu'à la citerne, près du grand portique des taureaux, sur la première plate-forme. Nul doute que cet aqueduc n'eût bien d'autres ramifications, aujourd'hui cachées par les ruines. On l'a creusé dans le roc, et c'est là cette route souterraine que quelques anciens voyageurs ont décrite comme un passage secret communiquant avec d'autres mystérieuses excavations dans le sein de la montagne, et conduisant à l'entrée d'une salle de tombeaux.

A cent quatre-vingt-dix pieds au nord, un autre édifice s'étend sur un espace à peu près aussi vaste que celui de Tschilminar, c'est un carré parfait de deux cent dix pieds. Il a deux portes sur chacune de ses faces; celles du nord ont treize pieds de large, tandis que les autres n'en ont que sept. Entre ces portes, se trouvent sept grandes fenêtres dont les embrasures ont dix pieds de profondeur, comme tout le reste du mur. Sur les autres faces, entre les portes, est une immense niche. Les côtés des portes sont richement ornés de sculptures; dans le compartiment le plus élevé, on retrouve le personnage royal dont nous avons déjà parlé (voy. *pl.* 17), assis sur son trône, les pieds posés sur un tabouret. Sur sa tête sont les restes d'un bas-relief représentant un dais soutenu par des colonnes fines, le tout surchargé d'ornements et de figures de lions et de taureaux. Le férouher qui accompagne ordinairement le roi devait être sculpté là comme ailleurs, mais on n'en voit plus de traces. Le roi est représenté dans ce bas-relief avec un costume simple, sans collier ni bracelets. De la main droite, il tient un long bâton ou sceptre; de la gauche, un lotus; derrière lui, est le personnage ordinaire qui tient le chasse-mouches et le mouchoir, et ayant le visage couvert. Vient ensuite une seconde figure vêtue de l'habit court des Perses, et portant l'arc royal et la hache d'armes. Un troisième personnage, vêtu de la robe médique, porte la tiare cannelée, et tient de ses deux mains une longue baguette. Devant le trône, sont deux encensoirs de forme gracieuse, avec des chaînes au couvercle, et un personnage dont le visage est couvert s'approche, portant un petit vase qui probablement contient des parfums. Immédiatement devant les encensoirs et en face du roi, se tient un homme vêtu de la tunique courte et du bonnet uni, tenant de sa main gauche le bâton, marque de sa dignité, et couvrant sa bouche avec la main droite, pour empêcher l'haleine d'arriver jusqu'au personnage royal en présence duquel il se trouve. Au-dessous de ce groupe, sont cinq rangées d'officiers ou serviteurs, séparées par une bordure de roses. Au delà du grand fronton septentrional de cet édifice, sont deux portiques. Là encore, sur les compar-

timents les plus élevés, on voit le personnage royal, mais accompagné d'un seul serviteur, celui qui tient le chasse-mouches (voy. *pl.* 18). Le dais qui garantit la tête du roi est parfaitement conservé et d'un travail admirable. On y remarque des bordures de roses, et d'autres où sont représentés des lions, ou des taureaux. Le férouher surmonte le tout; mais, au lieu d'un anneau, il tient un lotus; trois rangs de figures avec une large frise entre chaque rang remplissent l'espace entre le trône et le sol. Le premier rang est formé de quatre personnages qui ont quelque rapport avec des cariatides; le second contient cinq figures qui soutiennent de la même manière la frise intermédiaire. Une seule figure du dernier rang est visible; c'est un Éthiopien. Le tout est encadré dans des colonnes doubles auxquelles le dais est attaché, et qui ressemble d'une manière frappante aux ornements des tombeaux de Nakschi-Roustam, dont nous parlerons plus loin. Sur les quatre portiques de l'est et de l'ouest, on retrouve le bas-relief représentant un combat singulier entre un homme et différents animaux (voy. *pl.* 19). Les figures sont colossales. L'homme qui lutte avec les animaux est ordinairement appelé pontife-roi; il a un air noble et imposant, et porte une longue robe, mais ses bras sont complétement nus; ses cheveux touffus et bouclés sont entourés d'un diadème assez bas, et sa barbe, longue et terminée en pointe, est bouclée à la manière particulière aux rois; il saisit de la main gauche la forte corne qui sort du front de l'animal, et de la droite il lui plonge sa courte épée dans le corps. Il accomplit cette action avec calme. Dans le premier bas-relief, l'animal offre un composé monstrueux du corps et des membres d'un lion, avec la tête et le cou d'un aigle, couvert jusqu'à la moitié du dos d'un plumage qui imite les écailles d'une armure. Dans le bas-relief qui sert de pendant à celui-ci, la tête semble être celle d'un loup; les jambes de devant et le corps sont d'un lion, et les jambes de derrière sont certainement celles d'un aigle. Le cou est couvert d'écailles et de plumes, et a aussi une crinière. L'animal porte des ailes qui s'étendent presque jusqu'à sa queue, extrêmement longue et formée d'une chaîne d'os, comme les vertèbres du dos. Les animaux des autres bas-reliefs sont d'une forme bizarre; il y en a un qu'on reconnaît aisément pour un lion à cornes, et l'autre pour un taureau unicorne. Un Persan qui se trouvait près de Sir Robert Ker Porter, lorsque celui-ci visita ces ruines, disait que les sculptures qui nous occupent représentaient les combats de Djemschid et de Roustam contre de mauvais génies revêtus de formes hideuses.

En sortant par le portique oriental où sont représentés le roi et le monstre à la longue queue, on a la montagne en face de soi. La pente commence à deux cents pieds du dernier édifice, et part de la plate-forme qui a été taillée à la base de cette montagne. Après avoir gravi une hauteur de plus de six cents pieds, on arrive à une tombe creusée dans le roc, et qui se trouve directement en face du grand édifice du pontife-roi. Une autre excavation est plus au sud, et plus haut sur la montagne. Près de l'angle sud-est de la plate-forme et sur le penchant de la colline, Ker Porter trouva le vaste réservoir où allaient se réunir toutes les eaux de la montagne, qui de là circulaient, à travers la plate-forme, par divers canaux souterrains, jusqu'à la citerne, d'où ces eaux allaient se répandre dans tous les édifices des diverses terrasses.

« En réunissant, dit Ker Porter, « le produit d'une résidence de plusieurs jours dans ce lieu si rempli « d'intérêt, j'eus la satisfaction de « trouver que j'avais pris des dessins « de presque tous les bas-reliefs importants, que j'avais levé un plan « fidèle du terrain, et copié différentes « inscriptions en caractères cunéiformes. Celles qu'on voit en quatre « compartiments, planches LV et LVI, « sont complètes, à l'exception de la « dernière, à laquelle il manque un



Lemaitre direxit

Combat du Roi contre différents Monstres.

« petit nombre de lignes, que le dé-
« rangement de ma santé ne m'a pas
« permis de copier. Ce qui m'est arrivé
« à cet égard pourra bien arriver aussi
« à d'autres voyageurs curieux de re-
« cueillir des inscriptions. Pour leur
« épargner l'inconvénient de s'exposer,
« plus longtemps qu'il ne serait néces-
« saire, à un soleil dont les rayons
« réfléchis par le roc et par les monta-
« gnes donnent une chaleur tout à fait
« insupportable, je vais indiquer les
« inscriptions qui restent à copier. Ce
« sont d'abord douze petites tablettes,
« couvertes de caractères cunéiformes,
« qui se voient au-dessus des animaux
« de proportion colossale, placés dans
« les deux grands portiques qu'on ren-
« contre aussitôt après avoir monté
« les degrés qui conduisent de la plaine
« à la plate-forme. Il faut ajouter à
« cela les lignes d'écriture qui entou-
« rent les niches pratiquées dans l'édi-
« fice qui est derrière cette partie des
« ruines à laquelle appartient propre-
« ment le nom de Tschilminar, et enfin
« l'inscription très-dégradée qu'on voit
« sur les parois de l'escalier qui est à
« l'est du bâtiment indiqué par la lettre
« N sur la planche XXXII.

« Tout malade que j'étais, il semblait
« qu'une sorte de vertu attractive
« comme celle de l'aimant m'entraînât
« vers ce trésor inépuisable du plus vif
« intérêt. Avant donc de prendre congé
« de ces lieux, je parcourus tout le
« terrain qui environne la base de la
« plate-forme, pour voir si je trouve-
« rais quelques vestiges de l'ancienne
« ville. Il en reste bien peu aujourd'hui.
« Le premier qui s'offrit à ma vue fut
« un porche magnifique, isolé dans la
« plaine, au nord de la plate-forme, et
« à peu de distance des rocs. Les faces
« intérieures de ses côtés sont sculp-
« tées, et l'on y voit des personnages
« vêtus de longues robes, et dont les
« figures sont presque totalement bri-
« sées. Le second objet qui se présenta
« à moi est au sud-ouest de la plate-
« forme, et consiste en un monceau de
« magnifiques débris, qui paraissent
« être les ruines d'un temple ou de
« quelque autre édifice d'une grande
« importance. Sur les vues de Persé-
« polis données par Chardin et le
« Bruyn, cet emplacement est distingué
« par une seule colonne qui s'élève
« majestueusement du milieu de ses
« pareilles brisées en pièces, comme un
« héros entre des corps morts. Mais
« aujourd'hui cette colonne est aussi
« renversée, et les longues herbes qui
« couvrent le terrain *agitent seules*
« *leurs verts drapeaux sur les co-*
« *lonnes renversées de la grandeur.*
« Le dernier coup qui a jeté sur le sol
« ce magnifique reste d'un édifice anti-
« que a été frappé, il y a quinze ans,
« par une troupe de gens du pays,
« pour avoir le fer qui unissait les
« pierres de cette colonne. J'appris
« cette particularité d'un paysan qui
« m'accompagnait journellement dans
« mes recherches, et qui avouait avoir
« pris part à cet acte de déprédation.
« Il ajoutait en même temps que pa-
« reille chose n'arriverait plus désor-
« mais, parce qu'on connaissait par-
« faitement le danger d'un semblable
« sacrilége. A la demande que je lui
« adressai pour savoir ce qu'il voulait
« dire, il répondit que, peu de temps
« auparavant, un homme du village
« qu'il habitait avait renversé une co-
« lonne de la grande terrasse, et qu'il
« était mort le lendemain. Ce n'était
« pas encore tout; tant de songes
« avaient annoncé son malheureux sort,
« et tant d'autres, depuis sa mort,
« avaient prédit un pareil châtiment,
« de la part de Salomon ou du diable,
« à quiconque imiterait son exemple,
« que dorénavant il n'y aurait, disait-
« il, personne d'assez hardi pour tou-
« cher du bout du doigt à ces édifices,
« dont la construction était due à l'as-
« sistance efficace de l'un ou de l'autre
« de ces puissants personnages, ou
« même de tous les deux. Le résultat
« de ces idées superstitieuses me fit
« beaucoup de plaisir, et je regarderais
« comme bien peu ami de la mémora-
« ble antiquité, quiconque essayerait
« de dissiper ce nuage protecteur. »

Le dernier objet digne de quelque attention, est un tombeau inachevé creusé dans la base de la montagne,

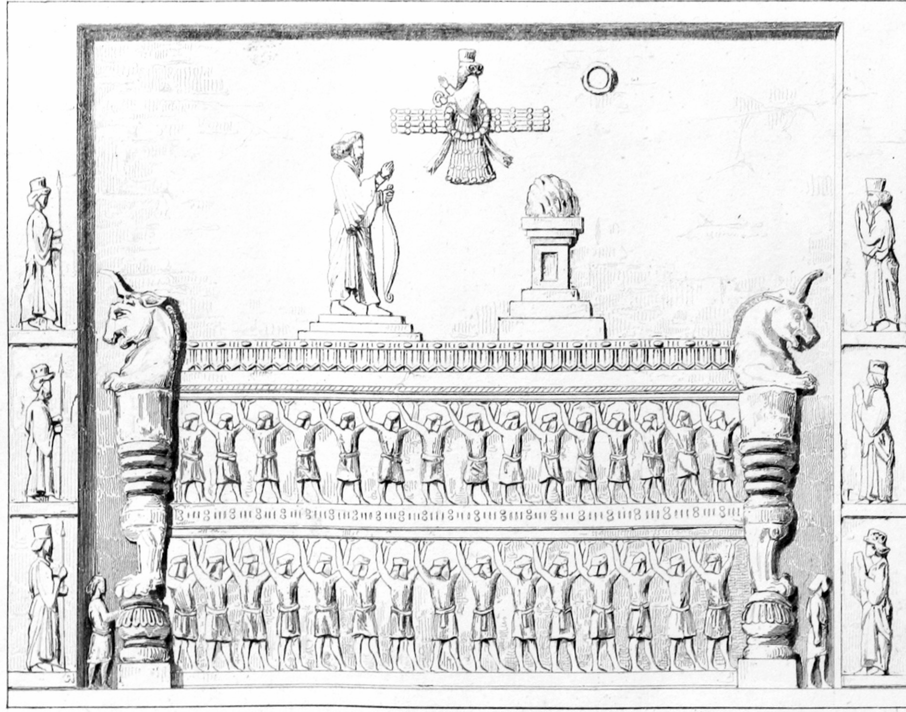
au sud de la plate-forme, et assez près des ruines dont nous venons de parler. Ce tombeau a, quant à l'architecture, le même caractère que les autres tombeaux de la montagne. « On a quelque « peine à en approcher, parce que des « blocs de pierre encombrent le pas« sage; mais lorsqu'enfin je fus près « du monument, dit Sir Robert Ker « Porter, il me sembla, en le regar« dant, que le sculpteur y avait encore « travaillé la veille. Je ne pouvais me « figurer que je voyais une œuvre in« terrompue depuis deux mille ans. Le « compartiment supérieur a seul été « fini; on y a représenté le roi, l'autel « et le férouher. Plein du souvenir de « Cyrus qui fonda l'empire des Perses, « et d'Alexandre qui le détruisit jusque « dans ses fondements, je quittai les « tombeaux vides, et la métropole dé« serte et silencieuse. »

On trouve dans plusieurs parties de la plaine d'Istakhar, appelée aussi *plaine de Mardascht*, des ruines du même style que celles de *Tschilminar*, et de petites niches taillées dans le roc, à une hauteur telle qu'il est difficile d'imaginer comment et dans quel but on les a creusées. En avançant vers le nord, à un mille et demi ou deux milles, le voyageur arrive à l'endroit appelé actuellement *Nakschi-Radjab*, ou *le portrait de Radjab*. C'est une salle creusée dans le roc, et ouverte par en haut. Le fond et les côtés de cette salle sont couverts de bas-reliefs. Une de ces figures, qui représente un roi perse de la dynastie des Sassanides, est devenue, on ne sait trop comment, pour les habitants du pays, un héros imaginaire auquel ils ont donné le nom de *Radjab*. Les têtes de presque tous les personnages de Nakschi-Radjab ont été mutilées par des musulmans fanatiques.

NAKSCHI-ROUSTAM, c'est-à-dire *le portrait de Roustam*, est situé à environ quatre milles de Tschilminar. Les monuments qui se trouvent dans ce lieu sont de deux sortes : les uns appartiennent à une époque antérieure à l'expédition d'Alexandre, et se composent de quatre tombeaux taillés dans l'escarpement d'une montagne à une grande hauteur. Ker Porter est entré dans une de ces sépultures, dont les planches 2 et 3 donnent les bas-reliefs. Les autres monuments, placés à une hauteur moins grande que les tombeaux, et quelques-uns même dans la partie la plus basse de la montagne, ne remontent qu'à l'époque des Sassanides. Ce sont de grands tableaux en relief sculptés dans le roc. Nous donnons, d'après Ker Porter, le troisième, le quatrième et le cinquième bas-relief, qui forment nos planches 4, 5, 6.

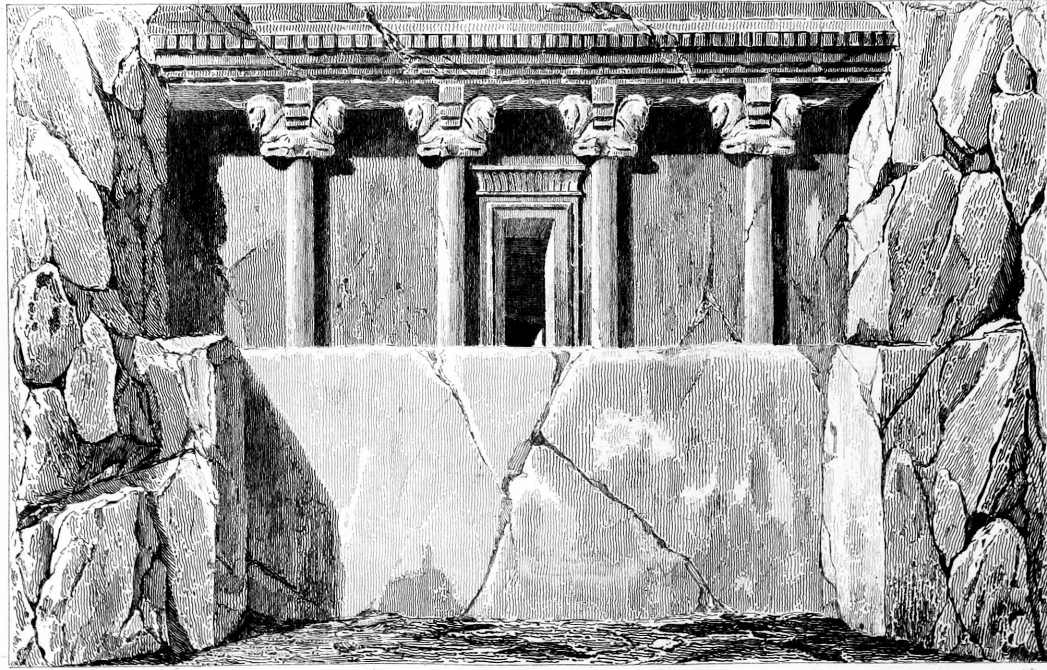
En avançant vers le nord, du côté d'Ispahan, et avant d'arriver à Mourgab, on trouve un monument que les habitants appellent *Meschhedi maderi-Souleïman*, ou *le tombeau de la mère de Salomon*. Ker Porter a cru reconnaître dans cet édifice le tombeau de Cyrus; et la plaine où il est situé lui paraît être l'emplacement de l'ancienne Pasargade. Il ne faut pas confondre ce monument avec un autre moins ancien, et qui porte le même nom. Ce dernier, dont nous avons déjà parlé, est situé dans les environs de Schiraz.

Au delà du *Tombeau de la mère de Salomon*, est le beau village de Mourgab, défendu par un fort, et dans lequel se trouvent plusieurs jardins. Il y a, près de Mourgab, des sources d'une eau excellente qui arrosent toute la plaine. Les montagnes d'alentour sont couvertes de vignes qui présentent un aspect assez gai; et le village a une apparence de propreté, et, pour ainsi dire, de jeunesse, qui surprend d'une manière agréable l'œil du voyageur fatigué par la vue des ruines et des décombres qui couvrent presque entièrement le sol de la Perse. Les murailles de Mourgab ont été réparées; et de nouvelles maisons s'élèvent çà et là dans l'intérieur du village. Le district est gouverné depuis environ six cents ans par une famille d'origine arabe, dont le chef était, il y a quelques années, un seigneur nommé Aga-Khan. M. Morier pense que c'est à la supériorité bien reconnue du caractère arabe sur le caractère persan, qu'il faut attribuer la prospérité relative de



Lemaitre direxit.

Monument sculpté dans le Roc.



Lemaitre direxit

E. Lebel Sc.

Monument sculpté dans le Roc.



Lemaitre direxit — L. Gaucherel sc.

Bas-relief antique.



Vernier del. Lemaitre direxit

Combat singulier.

(Bas-relief antique à Nàkschi-Roustam)



Vernier del. Lemaître direxit. Branche Sc.

Bas-relief antique à Nakschi-Roustam.



Vernet del. Lemaitre direxit. L. Gaucherel Sc.

Bas-relief à Mourgab.

ce pays. On trouve, dans le voisinage de Mourgab, des mines de plomb. Le village est situé à cinq milles de ruines importantes décrites par Ker Porter. Notre planche 1re offre la copie d'un bas-relief dessiné sur les lieux par ce voyageur.

Au delà de Mourgab, on ne trouve plus d'anciens monuments. Les ruines, comme on voit, peuvent être divisées en quatre parties pour le voyageur qui va d'Ispahan à Schiraz : celles de la vallée de Mourgab, de Nakschi-Roustam, de Nakschi-Radjab, et de Tschilminar.

Fesa ou **Besa**. Des rues étroites et boueuses, garnies de chaque côté de maisons construites de briques cuites au soleil, et presque toutes tombant en ruine : tel est l'aspect général de la ville. On y trouve quelques édifices construits en briques cuites au four, qui sont aussi en très-mauvais état. Les habitants paraissent pauvres et misérables. On voyait encore à Fesa, quand Sir William Ouseley y passa, en avril 1811, le cyprès qui avait excité l'admiration du voyageur Pietro della Valle. Cet arbre était si gros, qu'il remplissait un rond formé par les bras étendus de cinq hommes. Le seul édifice ancien qu'on remarque à Fesa est un grand bâtiment construit de briques, et qui paraît avoir trois siècles d'existence. Il y a encore, à Fesa, un beau collége ou *médrésé*, bâti depuis peu d'années, et qui présente cependant déjà des signes évidents de décadence. Sir William Ouseley visita les environs, espérant y trouver quelques restes d'antiquités; mais il fut trompé dans son attente. Cependant, si nous en croyons les auteurs persans, Fesa était autrefois aussi grande que Schiraz, et l'emportait sur cette dernière ville par la pureté de l'air et la bonté des eaux. Fesa avait, dans le dixième siècle, de belles manufactures de tapisseries et de brocart.

Darabguerd. Cette ville, dit le géographe Cazwini, formait autrefois un cercle si parfait qu'on l'aurait cru tiré au compas. Au milieu de la ville était un château très-fort et environné d'un fossé profond. Ce château tombait déjà en ruine au quatorzième siècle. Actuellement Darabguerd n'est plus qu'un village, et la moitié des maisons sont désertes ou ruinées. La plus grande partie de l'emplacement qu'occupait l'ancienne ville forme aujourd'hui des jardins et des vergers. Darabguerd est exposé à de grandes chaleurs, et la peste s'y fait sentir assez souvent. On dit aussi que l'eau y est très-mauvaise. Tous ces inconvénients ne l'ont pas empêché d'être autrefois une ville florissante, et même, si nous en croyons les géographes, un séjour délicieux. Il y a, près de Darabguerd, une source de cette matière bitumineuse que les Persans appellent *moumi* (*), et à laquelle ils attribuent des vertus médicinales si extraordinaires qu'ils la regardent comme plus précieuse que l'or. Cette source, comme toutes celles du même genre, appartient au roi.

Firouzabad, assez peu importante, est fameuse par son eau de roses, qui passe pour la meilleure de toute la Perse.

Cazeroun, encore assez florissante au commencement de ce siècle, est aujourd'hui presque détruite par les tremblements de terre. M. Alexander remarque que tous les étages supérieurs des maisons y ont été renversés sur les rez-de-chaussée, qui sont entièrement cachés par les ruines. C'est une des villes les plus chaudes de la Perse. On y voit un beau jardin appartenant au gouverneur, et planté de cyprès, d'orangers, d'abricotiers, et d'autres arbres fruitiers. La fleur d'orange, qui se trouve en abondance dans les environs de Cazeroun, donne au miel qu'on y récolte un goût exquis, qui le fait rechercher par les Persans. On cultive beaucoup de blé et de tabac dans les campagnes d'alentour. On voit, près de Cazeroun, les ruines de Schapour, ville bâtie par Sapor Ier, qui lui donna son nom. Ces ruines n'ont encore été décrites en détail par aucun voyageur.

(*) Nous disons en français *momie* ou *mumie*.

SOURMA n'est plus guère qu'un monceau de décombres.

YEZDKHAST ou YEZDIKHAST, ville assez importante du temps de Chardin et jusqu'à la conquête des Afgans, mais peu considérable aujourd'hui. La bonté du pain d'Yezdkhast est devenue proverbiale dans toute la Perse; et on dit communément, pour désigner trois choses excellentes : *Scherabi Schiraz, nani Yezdkhast, zani Yezd,* c'est-à-dire, « vin de Schiraz, pain d'Yezdkhast, femme d'Yezd. »

BENDER-ABOUSCHEHR ou BOUSCHEHR, vulgairement appelé Bouschir, est actuellement le principal port de la Perse. Cette ville est située sur une langue de terre couverte autrefois par les eaux du golfe Persique. Les maisons y sont construites de terre, ou de pierres blanches, qu'on trouve aux environs, et avec des toits plats, du milieu desquels on voit sortir, dans différents quartiers de la ville, des espèces de tours carrées, hautes de soixante à cent pieds anglais, et que les Persans appellent *Badguir* ou *prend vent.* Ces tours, partagées en différents compartiments ou tuyaux, conduisent l'air dans la maison au-dessus de laquelle elles s'élèvent; et, pour peu qu'il y ait d'air, on est sûr de rafraîchir de cette manière un appartement, quelque grand qu'il soit. Plus ces tours sont hautes, et plus elles procurent d'air. On les ferme soigneusement pendant l'hiver. Les tours à vent servent principalement pour les appartements des femmes, qui, d'après les usages du pays, ne peuvent pas prendre le frais sur les plates-formes ou les terrasses, de peur que des étrangers ne les aperçoivent. Les badguir, quoique fort agréables pour diminuer la chaleur étouffante qui règne en été sur les bords du golfe Persique, offrent cependant de graves dangers dans les pays exposés, comme Bouschir, aux tremblements de terre. On a vu des maisons renversées et des habitants tués par la chute de ces édifices.

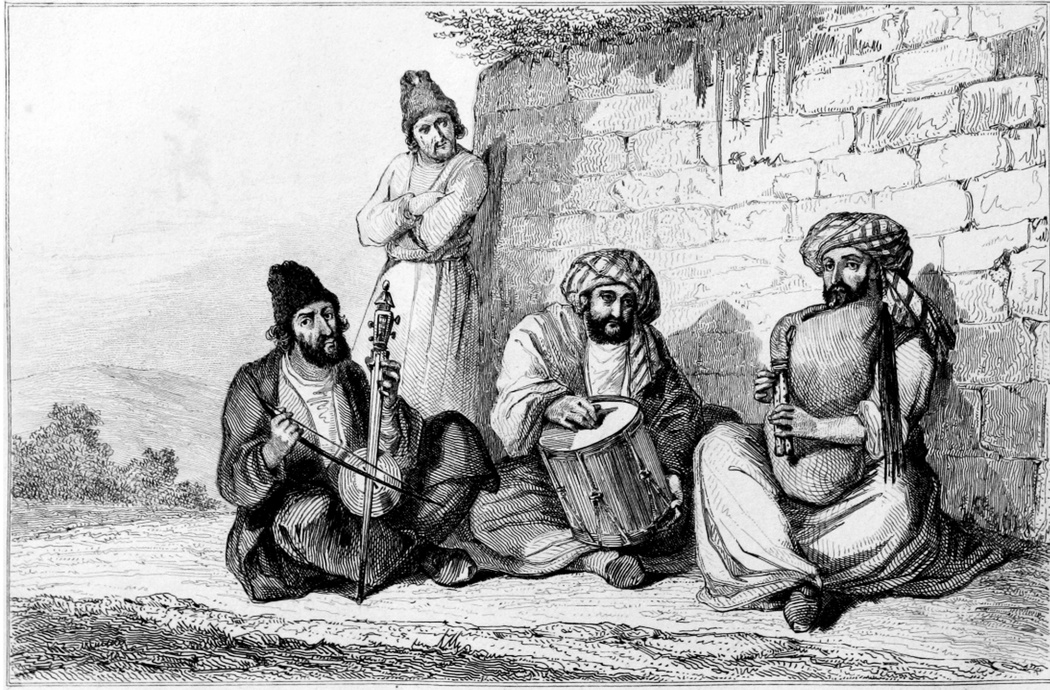
Du côté de la terre, la ville est fortifiée. Des tours bâties à une distance inégale flanquent le mur d'enceinte. Le sol n'est pas bien cultivé dans les environs immédiats de Bouschir, et l'on n'y voit guère que des palmiers avec un bouquet de verdure au sommet. Solitude, chaleur accablante, aspect triste et monotone, tels sont les traits caractéristiques de Bouschir et de toute la côte du golfe Persique. Quoique Bouschir soit le port de mer le plus important de toute la Perse, on n'y voit cependant rien qui ressemble à ce mouvement, à cette activité qui règnent dans nos ports de commerce. Au lieu d'une forêt de mâts de vaisseaux à l'ancre, et de centaines de canots qui vont et viennent, on aperçoit à peine çà et là les mâts de quelque navire solitaire ou un seul petit bateau. La plupart des vaisseaux qui naviguent dans le golfe Persique touchent à Bouschir et à Basra, pour décharger ou prendre des marchandises. Tout ce commerce n'occupe guère annuellement que huit vaisseaux sous pavillon anglais, et six portant le pavillon de l'iman de Mascate. Ces bâtiments forment un total de quatre mille cinq cents tonneaux environ.

Quant aux Persans, leur répugnance pour la marine est telle qu'ils n'ont ni navires de guerre, ni navires de commerce. On voyait encore à Bouschir, lorsque Sir William Ouseley y passa en mars 1811, la carcasse d'un vaisseau de soixante canons construit à grands frais par Nadir-Schah, avec des bois transportés du Mazenderan. On laissa pourrir ce vaisseau dans le port. Mais ce qui donnera une idée encore plus exacte de l'aversion des Persans pour la marine, et de leur peu d'habitude de la mer, c'est ce que nous apprend M. Morier, que des rameurs qui conduisaient le scheikh de Bouschir à bord d'une frégate anglaise à l'ancre dans le port, furent tellement incommodés par le mal de mer, que le capitaine anglais envoya son canot pour prendre à la remorque celui du scheikh, qui, sans ce secours, et réduit à l'équipage qui le montait, n'aurait peut-être jamais pu arriver jusqu'à la frégate. N'était cette disposition, qu'on remarquait déjà chez leurs ancêtres, il serait facile aux Per-



Lemaître direxit

Patrons de barques à Bouscher



Lemaitre direxit

Musiciens à Bouschir.

sans d'avoir une marine, en achetant dans l'Inde des vaisseaux ou des bois de construction. Les Anglais seuls pourraient s'opposer à ces achats, et ils n'en feraient rien, car ils n'auront jamais à redouter les flottes persanes.

On suppose que la ville de Bouschir contient environ quatre cents maisons, sans parler d'un grand nombre de huttes de bois de palmier qui se trouvent à l'entrée des portes de la ville. Les habitants sont, dit-on, au nombre de dix mille. Bouschir contient sept mosquées, quatre appartenant aux schiites, et trois aux sunnites; deux bains, et deux caravansérails. Les bazars ou marchés ressemblent à ceux des villes de province en Turquie. L'ancienne factorerie anglaise, située sur le bord de la mer, est fort endommagée. La nouvelle est située à environ deux milles de la place.

Les rues de Bouschir sont sales, larges de six à huit pieds anglais seulement, et infestées par des bandes de chiens galeux. Les matériaux qu'on emploie pour construire les maisons sont dans un état continuel de décomposition. Cela, joint à la poussière que soulèvent dans les temps secs le vent ou le passage des caravanes, forme un nuage épais qui obscurcit l'air et empêche de voir même à une petite distance. Des parcelles d'une poussière fine et presque impalpable entrent dans les maisons, couvrent les meubles et les habits. Mais ces incommodités ne sont rien en comparaison des mouches et des cousins qui ne laissent de repos ni aux hommes ni aux bêtes.

Dans un climat aussi chaud que celui de Bouschir, on vit plus agréablement sous des tentes que dans des maisons. Cependant la résidence sous des tentes n'est pas sans avoir aussi ses inconvénients. En 1810, pendant que l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique, Sir Gore Ouseley, était campé aux environs de Bouschir, un vent du sud-est emporta trois tentes très-grandes. Le même vent, accompagné d'une chaleur suffocante, continua de souffler pendant plusieurs jours avec violence, et amena sur la ville et les campagnes des environs des nuages de sauterelles. Bientôt la plaine fut couverte d'hommes, de femmes et d'enfants qui prenaient ces insectes pour s'en nourrir. En général, les Persans se montraient moins friands de ce mets que les Arabes. On mange les sauterelles bouillies avec du sel et de l'huile, du beurre ou de la graisse, ou bien grillées devant le feu. Quelques personnes se contentent de les faire tremper dans de l'eau chaude. La chair des sauterelles, dit Sir William Ouseley, n'est pas mauvaise, et ressemble un peu, pour le goût, à celle de la crevette.

Le climat de Bouschir est assez sain; toutefois les habitants souffrent tous de grands maux d'yeux qu'on attribue à la chaleur et à la sécheresse de l'air, ainsi qu'au sable très-fin que le vent soulève, et qui, entrant dans l'œil, l'affecte d'une manière extrêmement sensible.

Les femmes de la haute classe sont très-étroitement gardées à Bouschir; elles ne paraissent que fort rarement dans la rue, et sont toujours complétement voilées. Les femmes du peuple sont moins réservées; elles vont par troupes chercher de l'eau, et les plus âgées s'asseyent et causent entre elles auprès des puits, tout en filant le coton grossier que produisent les campagnes des environs. Quant aux jeunes filles, aussitôt qu'elles ont rempli d'eau leurs outres, elles s'en retournent, les emportant sur le dos. Le vêtement de ces femmes consiste en une chemise très-ample, de larges caleçons, et un voile qui couvre tout le corps.

La plaine aux environs de Bouschir abonde en animaux sauvages, tels que renards, loups, hyènes, porcs-épics, antilopes, sangliers et chèvres sauvages. On y a vu aussi quelques lions descendus des montagnes. On trouve encore à Bouschir des chiens d'une espèce très-grande et très-forte, que les habitants appellent *chiens de caravanes*, parce que cet animal est le plus vigilant et le plus brave défenseur des *cafilas* ou caravanes.

M. Morier trouva, non loin de Bouschir, et à deux pieds au-dessous du sol,

deux vases oblongs de terre cuite grossièrement faits, et longs de trois pieds et demi à peu près, avec un orifice de huit pouces de diamètre, bouchés par un petit couvercle; dans l'intérieur se trouvaient des ossements humains que le voyageur supposa être ceux d'une femme et d'un enfant. Sir William Ouseley donne le dessin de ces sortes de vases qu'on trouve assez fréquemment aux environs de Bouschir et surtout dans les ruines de la ville de Reschir, aujourd'hui entièrement détruite. On reconnaît cependant encore l'emplacement de la citadelle bâtie par les Portugais. Les réservoirs et les fossés taillés dans le roc subsistent toujours.

LARISTAN.

Lar, capitale de la province, est une petite ville située entre des montagnes, dans un pays sablonneux et aride. Les maisons y sont construites de bois de dattier, et recouvertes de branches du même arbre; on n'y voit aucun édifice digne de remarque. Les planchers des maisons de Lar ne sont point couverts de tapis, comme dans les autres provinces moins chaudes de la Perse. Les chambres sont garnies de grandes chaises de canne, sur lesquelles on se place, les jambes croisées. Cet usage tient à la nécessité où l'on est d'arroser plusieurs fois par jour pendant l'été, les salles et les chambres, pour y entretenir un peu de fraîcheur. On fabrique à Lar de la poterie, des armes à feu, des manteaux de feutre et des toiles peintes.

Gomroun, ou **Bender-Abbasi**, est assez bien fortifié. Presque toutes les maisons y sont bâties de terre. Le commerce de ce port est bien déchu de ce qu'il était autrefois; les exportations consistent en étoffes de soie et de coton de diverses couleurs, en châles de laine d'Yezd, en garance, noix, pistaches, etc. On y importe de la cassonnade, du sucre candi, du fer, des bois de teinture, des cuirs tannés, du poisson salé, etc. Tout ce commerce est entre les mains des Arabes et des Indiens. Plusieurs nations européennes avaient autrefois des comptoirs à Bender-Abbasi.

On ne boit dans la ville que de l'eau de pluie conservée dans des citernes; cette eau, qui a un goût de vase, n'est cependant pas malsaine, car les habitants qui n'en ont pas d'autre, ne sont point sujets au ver éthiopien ou ver de Guinée, si fréquent sur les bords du golfe Persique.

L'air qu'on respire à Goumroun est mauvais, et les chaleurs excessives qu'on y éprouve pendant l'été, forcent les habitants d'en sortir pour se réfugier à Kenao, joli village entouré d'une forêt d'arbres fruitiers, et situé à dix parasanges au nord de la ville. Gomroun devint, après la prise d'Ormouz par les Persans, au mois d'avril 1622, l'entrepôt du commerce que Schah-Abbas avait dessein d'entretenir avec l'Inde. Ce fut alors que ce prince substitua au nom de *Gomroun*, celui de *Bender-Abbasi*, qui veut dire *Port-d'Abbas*. Cette ville a perdu beaucoup de son importance, depuis environ cent ans. Vers 1800, le schah de Perse céda à l'iman de Mascate la ville et le territoire de Bender-Abbasi avec la ville de Minao et les îles de Kischmisch et d'Ormouz, moyennant une redevance annuelle de sept mille tomans (environ cent quarante mille francs), laquelle n'a jamais été exactement payée. Cependant le soufre qu'on recueille aux environs de Bender-Abbasi, est pour l'iman la source d'un fort revenu.

GOLFE PERSIQUE.

Nous ne pouvons pas quitter les côtes du Farsistan et du Laristan, sans parler du golfe Persique et des îles qui y sont situées. L'entrée de ce golfe est au delà du cap Bombarec (plus exactement *Mobarec*, c'est-à-dire, *heureux*, *fortuné*), entre l'île d'Ormouz et le cap Mocendon, ou mieux *Mama-Salama*, nom d'une sainte mahométane. Les marchands indiens sont dans l'usage, lorsqu'ils passent près de ce cap, de jeter à la mer des noix de cocos, ainsi que des fleurs et des fruits, pour s'assu-

rer une traversée favorable. Quelquefois même ils équipent un petit vaisseau, dans lequel ils mettent des échantillons de tous les articles qui composent la cargaison de leurs navires, et jettent à la mer ce joujou, qu'ils laissent aller au gré des vents et du courant. Si le petit vaisseau est porté du côté de la terre, ils en infèrent que leur voyage se terminera heureusement. On trouve souvent à plusieurs lieues en mer quelques-uns de ces vaisseaux en miniature. Auprès du cap Mocendon, se trouvent cinq petits îlots appelés les *Coins*, et auxquels d'Anville donne le nom de *rochers de Baba Selam.* Les Coins servent de retraite à des pirates, qui s'y tiennent en embuscade. Le cap et les îlots sont formés d'une roche calcaire nue et aride. On n'y voit que des oseilles sauvages, qui poussent au milieu des fentes des rochers. La mer est très-poissonneuse dans cet endroit.

Ormouz. Vis-à-vis des Coins, se trouve la fameuse île d'Ormouz, dont les pics élevés paraissent couverts de neige, parce que le roc qui les compose est revêtu d'une couche de sel qu'on trouve également sur presque toute l'île. Les historiens persans rapportent que Kotbeddin, prince qui régnait à Ormouz ou Hormouz (*) sur la côte de Perse dans le quatorzième siècle, ayant été obligé de fuir du continent, se retira dans cette île alors nommée Djaroun, et y bâtit une ville qu'il appela Ormouz, comme la capitale qu'il venait d'abandonner. Ce nom devint bientôt celui de toute l'île.

Avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, par don Vasco da Gama, tous les trésors de l'Orient étaient entassés à Ormouz, dont Milton cite encore la richesse dans son *Paradis perdu* (liv. II, vers Ier). Abdalrazzac, ambassadeur de Schah-Rokh, roi de Perse, qui visita Ormouz en 1442, lorsqu'il se rendait dans l'Inde, soutenait que cette ville n'avait pas d'égale sur la face de la terre; et les auteurs orientaux s'accordent à dire que les habitants d'Ormouz savaient se procurer sur leur rocher stérile toutes les jouissances du luxe le plus raffiné.

La position d'Ormouz est naturellement très-forte; et les Ormouziens, qui se croyaient inexpugnables dans leur île, chantaient deux vers persans qui signifient : « Le cœur de mon « ennemi brûle de douleur, parce « que la mer m'entoure de tous côtés. » Cependant, malgré les eaux qui défendaient l'approche de ses remparts naturels garnis de braves et nombreux défenseurs, Ormouz tomba au pouvoir d'Albuquerque. Ce fut vers la fin de septembre de l'année 1507 que ce grand capitaine se présenta devant Ormouz avec une flotte de sept voiles, montée par quatre cent soixante matelots et soldats. Ces moyens étaient bien faibles pour réduire une ville aussi peuplée et aussi puissante qu'Ormouz. L'homme extraordinaire qui commandait l'expédition suppléa à à tout. Seïfeddin, roi d'Ormouz, s'attendant à être attaqué par les Portugais, avait fait armer en guerre environ soixante vaisseaux qui étaient dans le port, et dont plusieurs même appartenaient à d'autres puissances et avaient été retenus de force. Albuquerque, aussitôt arrivé, alla jeter l'ancre hardiment au milieu des cinq vaisseaux les plus forts des ennemis, parmi lesquels s'en trouvait un appelé *Méri*, sur lequel on avait placé un très-nombreux équipage et beaucoup d'artillerie. Les négociations qui avaient amené l'escadre portugaise à Ormouz traînant en longueur, et Albuquerque voyant que l'intention du roi était de gagner du temps pour attendre les nouveaux renforts qui devaient lui arriver d'un instant à l'autre, se décida à livrer le combat. Les capitaines de la flotte portugaise étaient très-opposés à cette résolution, soit qu'ils fussent effrayés des préparatifs des ennemis, ou qu'ils craignissent, ce qui est infiniment plus probable, de voir leur commandant donner de nouvelles preuves de sa supériorité. Albuquerque ayant convoqué ces capitaines à son bord, les consulta,

(*) C'est l'Ἁρμόζεια d'Arrien, *Indic.* XXXIII, 2, aujourd'hui détruite.

non pour savoir, comme il le dit lui-même, s'il était convenable d'attaquer, mais comment on devait attaquer; puis il leur adressa ces paroles : « Moi, Messieurs, je ne suis pas homme à terminer une affaire aussi importante que celle-ci avec des tergiversations et des grands mots; mais je veux, comme chevalier et brave capitaine, exécuter les ordres que j'ai reçus et qui m'ont été donnés par le roi notre seigneur. Ainsi, la fortune pourra bien incliner du côté où elle voudra : pour moi, j'espère, par la passion de Jésus-Christ, dans laquelle je mets toute ma confiance, que je casserai la tête à ces musulmans, et que je rendrai leur roi tributaire du roi notre seigneur, ou bien ils porteront ma tête en trophée dans leurs mains. Voilà la meilleure et la plus salutaire résolution que nous puissions prendre dans les conjonctures présentes; et nous sommes dans une position à ne pouvoir pas faire autrement. Que chacun de vous se retire donc sur son vaisseau, et dispose tout pour le combat. Lorsque vous entendrez un coup de bombarde, soyez prêts à agir, et faites ce que vous me verrez faire (*). » Les capitaines de la flotte, quoique mécontents, firent très-bien leur devoir; l'artillerie fut servie avec beaucoup d'intelligence, et, dès le commencement de l'action, les bombardiers portugais coulèrent bas deux vaisseaux. Les ennemis imaginèrent alors de faire avancer un grand nombre de petits bateaux légers à rames, qui, protégés par la fumée qui les enveloppait, s'approchaient des navires d'Albuquerque, sur lesquels des archers habiles lançaient une grêle de traits. Les Portugais tirèrent sur ces bateaux quelques coups de bombarde qui en coulèrent à fond une vingtaine, et mirent le désordre dans toute la flottille. Les gens qui montaient les bateaux se jetèrent à la nage, espérant se sauver ainsi avec plus de facilité. Albuquerque les fit poursuivre dans l'eau par des chaloupes et des canots armés, et en tua un grand nombre. Cependant le *Méri* résistait toujours; son équipage, réduit à soixante hommes, tenait encore très-ferme. Enfin ce vaisseau fut emporté à l'abordage. Alors Albuquerque fit mettre le feu à une trentaine de navires, dont on coupa les câbles pour les éloigner du port, où ils auraient pu embraser les bâtiments portugais. Quelques navires qui se trouvaient sur le chantier, dans un faubourg de la ville, furent également incendiés avec le faubourg. Vers le soir, et lorsque le soleil était déjà couché, le roi d'Ormouz, voyant sa flotte détruite, et une partie de sa capitale réduite en cendres, envoya un parlementaire pour traiter de la paix. Albuquerque fit d'abord remonter sur ses vaisseaux les matelots et les soldats qui se battaient encore sur le rivage, et qui, excédés de faim et de fatigue, auraient pu succomber sous le nombre; car le combat durait depuis le matin, et personne, du côté des Portugais, n'avait pris de nourriture de tout le jour. Il s'occupa ensuite de régler les conditions de la paix, et de faire élever une citadelle qui garantît au roi de Portugal la possession de l'île. Les travaux, quoique poussés avec une rapidité extraordinaire, furent cependant exécutés avec la solidité qui distingue

(*) Il m'est impossible de rendre dans toute sa naïveté énergique le discours d'Albuquerque. Voici les propres paroles de ce grand homme : «Eu Senhores não sou homem pera acabar hum feito tam grande como este com dissimulações, e moralidades : mas como cavalleiro, e grande capitão executar as obrigações de meu regimento, como por El Rey, Nosso Senhor me he mandado : e por isso a fortuna se poderá acostar a qualquer parte que quizer; mas eu espero na payxão de Iesus Christo em que tenho toda minha confiança, de quebrar a cabeça a estes Mouros, e fazer seu rey tributario del Rey Nosso Senhor, ou me hão de levar a cabeça nas mãos, e este he o milhor e mais são conselho que em tal caso e tempo podemos tomar, pois estamos em lugar que se não pode fazer outra cousa, e cada hum se va pera a sua não fazer prestes, e ouvindo hum tiro de bombarda acuda, e faça o que me vir fazer.» Voyez *Commentarios*, t. I, pag. 144 de l'édition de Lisbonne, 1774, 4 vol. in-8.

les constructions des Portugais. Cette citadelle, qu'Albuquerque nomma *Notre-Dame de la Victoire*, subsiste encore aujourd'hui. L'iman de Mascate y entretient une garnison d'environ deux cents hommes, pour empêcher les pirates djoasmis de s'emparer d'Ormouz.

L'île la plus rapprochée d'Ormouz porte le nom de *Kischmisch* et de *Kischm*, dont les Portugais ont fait *Queixome*. On l'appelle encore *Djéziréh-diraz* ou l'*Ile longue*. Cette île, qui est effectivement la plus considérable du golfe, a environ vingt lieues de longueur. Sa population, entièrement composée d'Arabes sunnites, est de trois à quatre mille habitants, répartis dans une centaine de petits villages et de hameaux.

Sur la partie orientale de l'île, se trouve un fort bâti par les Portugais et très-délabré; l'iman de Mascate y entretient une garnison.

Entre Ormouz et Kischm, est la petite île de Larec, aujourd'hui inhabitée. On y voit une forteresse construite par les Portugais et qui est encore en assez bon état.

Au delà de Kischm, sont les deux îlots appelés par les Persans la *Grande* et la *Petite-Tombe*.

Au nord-ouest de Kischmisch, se trouve Bassadore, qui est l'endroit le plus chaud de tout le golfe. Il y a dans cette ville deux ou trois maisons d'Européens et un petit bazar habité par des Arabes, et situé au milieu des ruines d'une grande ville portugaise. Les réservoirs qui fournissaient d'eau les habitants sont encore entiers. « Partout, » dit l'auteur anglais auquel nous empruntons ces détails, « à l'est du cap de Bonne-Espérance, le long des côtes de l'Afrique, de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde, on rencontre les débris des forteresses et des factoreries élevées par les Portugais. On conçoit à peine comment, avec sa faible population, le Portugal a pu envoyer un nombre d'hommes suffisant pour occuper tant d'établissements divers, tout en continuant à coloniser le Brésil. »

A l'opposite de Bassadore, se trouve Rasalkhaïma, station bien connue des pirates djoasmis. Ce repaire fut complétement détruit en 1820, par les forces placées sous les ordres de Sir William Grant Keir. La flotte des pirates se composait, en 1809, de cinquante bâtiments qui répandaient la terreur dans le golfe Persique, et s'emparaient de tous les navires, sans avoir égard à leur pavillon. Ces pirates étaient dans l'usage de commencer leur attaque en lançant des pierres à bord du bâtiment dont ils voulaient s'emparer, puis ils en venaient à l'abordage; et, pour premier acte de possession, ils jetaient de l'eau sur le navire afin de le purifier. Cela fait, ils amenaient l'un après l'autre, sur le passavant, les hommes de l'équipage, auxquels ils coupaient la tête, en criant : *Allah acbar, Dieu est très-grand;* et, après chaque exécution, ils s'écriaient : *La ilah illa Allah, Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu* (*).

Ces forbans avaient, à vingt-cinq milles environ de Rasalkhaïma, une pêcherie de perles extrêmement lucrative. Autrefois, la pêche avait lieu principalement à l'île de Bahrein. Aujourd'hui, les perles de Kharac passent pour tout aussi belles, et la pêche se fait le long de la côte d'Arabie et sur une grande partie de la côte de Perse. Les caps Verdistan et Nabon, et l'île de Boschab, sont les lieux les plus fameux de la côte de Perse : cependant on peut admettre, comme règle générale, que, partout où il existe un banc dans le golfe, on y trouve des huîtres perlières. Depuis que les Anglais font une grande partie de leurs achats de perles aux bancs de

(*) La profession de foi complète des mahométans est comme on sait : *La ilah illa Allah, wa Mohammed rasoul Allah; Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu.* Mais la tribu de Djoasmis appartient à la secte des Wahabites, lesquels, tout en professant un grand respect pour le Coran, ne tiennent que peu ou point de compte de Mahomet et omettent toujours la dernière partie du symbole musulman.

la côte de l'île de Ceylan, la pêche du golfe Persique a perdu de son activité. Une faible partie du produit de la pêche seulement passe en Perse. Le commerce des perles appartient presque exclusivement à l'iman de Mascate. On distingue deux espèces de perles : les jaunes, que l'on envoie chez les Marates, et les blanches, qui passent de Basra et de Bagdad dans l'Asie Mineure, et de là en Europe, principalement à Constantinople. La perle du golfe Persique est aussi solide que le roc sur lequel elle pousse; et, bien qu'elle perde annuellement un pour cent de sa couleur et de son eau, elle perd cependant moins que celle de Ceylan, qui d'ailleurs est sujette à s'écailler. A cinquante ans, la perle du golfe Persique n'éprouve plus aucun déchet.

Au commencement de ce siècle, la pêche était affermée par différents chefs de la côte. Aujourd'hui, les gens qui veulent pêcher frètent un bateau par mois ou par saison, et y mettent un surveillant avec une quinzaine d'hommes, parmi lesquels il y a cinq à six plongeurs, qui commencent leur travail au lever du soleil, et le finissent à son coucher. Les huîtres qu'ils pêchent sont confiées au surveillant, et, quand la journée est finie, on les ouvre sur une toile blanche. Le pêcheur qui, en ouvrant une huître, y trouve une perle de grand prix, la met aussitôt dans sa bouche, s'imaginant lui donner par là une belle eau. Lorsque la pêche est finie, cet homme a droit à un présent.

Les plongeurs parviennent rarement à un âge avancé. Leur corps se couvre de plaies, leurs yeux deviennent faibles et pleins de sang. Ces hommes peuvent rester cinq minutes sous l'eau. A peine en sont-ils sortis, qu'ils y rentrent; car, s'ils tardaient trop longtemps, il leur serait impossible de recommencer. Ils oignent d'huile l'orifice de leurs oreilles, et se couvrent le nez d'une corne. Ils suivent toujours un régime particulier, et ne se nourrissent que de dattes et d'aliments légers. Ils plongent dans cinq, six ou dix brasses d'eau, quelquefois même davantage. Les plus grosses perles se trouvent ordinairement à une plus grande profondeur. On tira du banc de Kharac, à dix-neuf brasses (quatre-vingt-quinze pieds), la perle la plus grosse que Sir Harford Jones, très-grand connaisseur, eût jamais vue. L'animal qui se trouve dans la coquille est bon à manger, et il n'existe pour le goût aucune différence entre l'huître commune et l'huître perlière. Les grandes perles sont placées presque au centre de la coquille et au milieu de l'animal. Quand les pluies ont été abondantes, les pêcheurs augurent favorablement de la pêche des perles. Cette opinion est tellement bien établie, que les plongeurs exigent un salaire plus élevé quand la saison a été très-pluvieuse. Les Persans emploient les perles d'une qualité inférieure à garnir des pipes, des brides, des miroirs de poche, et autres colifichets semblables.

En face du cap Sertes, est l'île de Kenn, appelée par les naturels Kaïs. Cette île, située à environ douze milles anglais du continent, est couverte de dattiers et de plusieurs autres arbres. Kaïs appartenait autrefois à une tribu d'Arabes indépendants appelés les *Benou-Kaïser*. A six pieds au-dessous du sol, on trouve de l'eau, et les habitants ont tous des puits dans leurs maisons. La côte de l'île est pleine de bancs de corail.

Sur le cap *Bustion*, est une mine de cuivre, autrefois exploitée par les Portugais, qui ont construit dans ce lieu un fort qui subsiste encore aujourd'hui; mais la mine de cuivre est négligée depuis longtemps.

Non loin de là est située l'île qu'on appelle *Boschab*, ou mieux *Khoschab* (*bonne eau*), à cause d'une source d'eau fraîche que l'on y trouve.

Plus haut, dans le golfe Persique et près de Bouschir, est l'île de Kharac, dont nous venons de parler à l'occasion de la pêche des perles.

KIRMAN.

KIRMAN, capitale de la province, et

aussi appelée SIRDJAN, est entourée d'une muraille de terre, et défendue par une citadelle où se trouve le palais du gouverneur. Cette ville renferme un beau bazar, et compte environ trente mille habitants. On y voit un grand nombre de manufactures de châles (*) qui imitent ceux du Cachemir.

KHORASAN OCCIDENTAL.

MESCHHED, quoique bien déchu de ce qu'il était autrefois, est encore très-important par son industrie, son commerce, et surtout par le tombeau (*Meschhed*) de l'iman Ali, fils de Mousa, qui lui a valu son nom. Les habitants de toutes les parties de la Perse se rendent en pèlerinage dans cette ville, pour visiter le tombeau de l'iman, qui, au rapport de M. Fraser, est un des édifices les plus beaux et les plus riches de ce genre qui existent en Asie. Population, 30,000 habitants.

On voit, dans les environs de Meschhed, les ruines de Tous, qui était, sous les premiers califes, une des villes les plus considérables de la Perse. Le grand Haroun Raschid y mourut, l'an 193 de l'hégire (808-809 de J. C.).

NISCHABOUR. A vingt-cinq lieues environ à l'ouest de Meschhed, est la ville de Nischabour, qui fut pendant longtemps la capitale des princes de la dynastie des Seldjoucides. C'est la patrie de plusieurs poëtes, et entre autres, du scheikh Ferideddin-Attar. Cette ville ne compte guère que deux mille maisons. Ses environs sont bien cultivés, et habités par une population nombreuse.

CABOUSCHAN, petite ville dans laquelle réside un chef puissant, qu'on regarde comme tout à fait indépendant du roi de Perse.

HISTOIRE DE PERSE.

Nous ne sommes que peu instruits de l'état de la Perse avant Cyrus. Nous savons seulement que Chodorlahomor, roi des Élamites ou Perses, avait eu sous son obéissance, pendant douze ans, les rois de la Pentapole. La treizième année, ces rois se retirèrent de sa domination; et la quatorzième, Chodorlahomor marcha contre eux et les vainquit. Il reprit ensuite la route d'Élam, emmenant prisonnier Loth, neveu d'Abraham. Ce patriarche ayant appris le malheur de Loth, poursuivit Chodorlahomor avec trois cent dix-huit hommes choisis, l'atteignit à Dan, le défit, et délivra Loth. Nous ignorons ce que devinrent les Élamites jusqu'au règne de Nabuchodonosor, qui les subjugua de nouveau, secondé par Cyaxare, roi de Médie, son allié. Mais quoique tributaires de l'étranger, les Élamites eurent toujours sur le trône des princes de leur propre nation. La seule famille royale dont on trouve la mention est celle d'Achæmenès ou des Achæménides, dont Hérodote indique la généalogie suivante :

Achæmenès.	Teïspès.	Hystaspe.
Cambyse.	Ariaramnès.	Darius.
Cyrus.	Arsamès.	Xerxès.

La différence qu'on trouve entre les récits des auteurs grecs et ceux des auteurs orientaux, nous oblige à traiter séparément plusieurs parties de l'histoire de Perse d'après ces deux sources. Nous commencerons par les auteurs grecs.

HISTOIRE DE PERSE D'APRÈS LES SOURCES GRECQUES.

L'histoire de Perse, telle que nous l'ont transmise les Grecs, ne commence, à proprement parler, qu'au règne de Cyrus. Les auteurs originaux qui ont écrit la vie de ce prince, Hérodote, Ctésias et Xénophon, diffèrent souvent dans leurs récits, et on tenterait en vain de les concilier. Hérodote nous explique la cause de cette contradiction, en nous apprenant que de son temps il existait quatre traditions différentes sur Cyrus. Nous pouvons donc admettre que les trois auteurs ont écrit avec une égale bonne foi. Il s'agit

(*) Le mot *châle* est persan, comme on sait.

seulement de savoir quel est celui qui a montré le plus de discernement dans le choix des traditions. Or, il est facile de voir que, dans son récit, Xénophon est infiniment plus simple et plus éloigné du merveilleux qu'Hérodote et Ctésias, et que les actions et les paroles qu'il prête à son héros, conviennent parfaitement au caractère qu'on doit lui supposer, à n'en juger que par la vraisemblance. Mais une preuve tout à fait décisive en faveur de Xénophon, c'est l'accord admirable qui existe entre son livre et ce que l'Écriture nous apprend touchant Cyrus. Cicéron, il faut en convenir, paraît regarder la Cyropédie comme un roman historique, et non comme une véritable histoire (*); mais cet auteur ne soutient son opinion d'aucune preuve; et peut-être aurait-il pensé différemment, s'il avait eu le contrôle que nous possédons dans nos livres saints. On peut d'ailleurs concilier jusqu'à un certain point les deux opinions, en disant que Xénophon s'est plu à embellir son sujet en y ajoutant quelques détails étrangers, sans altérer toutefois les faits importants. Le précis des trois narrations donnera au lecteur les moyens de juger. Voici d'abord la relation d'Hérodote :

Astyage, roi des Mèdes, avait une fille unique appelée Mandane. Ayant rêvé que cette princesse rendait une si grande quantité d'eau, que toute l'Asie en était inondée, il consulta les devins qui lui dirent que de sa fille naîtrait un prince qui serait un jour souverain de toute l'Asie. Craignant les résultats de cette prédiction, Astyage ne voulut point marier sa fille en Médie, et il la donna à Cambyse, Perse d'une condition élevée, mais qui n'aurait pas pu soutenir par sa puissance et ses richesses l'ambition de son fils. Un an après ce mariage, il eut un nouveau songe, et crut voir sortir de Mandane une vigne qui couvrait toute l'Asie.

(*) Cyrus ille a Xenophonte, non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii. Voy. la première lettre de Cicéron à son frère Quintus.

Les mages déclarèrent que ce songe indiquait que le fils qui naîtrait de Mandane enlèverait la couronne à son grand-père. Pour éviter ce malheur, Astyage appela en Médie sa fille qui était alors enceinte, dans l'intention de faire périr l'enfant dont elle accoucherait. Bientôt Mandane mit au monde un fils. Le roi ordonna à Harpage, sur lequel il se reposait du soin de toutes ses affaires, de faire mourir l'enfant. « Seigneur, répondit Harpage, j'ai toujours cherché à vous plaire; si vous voulez que l'enfant meure, j'obéirai à vos ordres. » Harpage prit l'enfant couvert de riches ornements, et s'en retourna chez lui. En abordant sa femme, il lui raconta tout ce qu'Astyage lui avait dit, ajoutant qu'il n'exécuterait point par lui-même les ordres de ce prince.

Aussitôt il fit venir un berger appelé *Mitradate;* sa femme, esclave d'Astyage, ainsi que lui, se nommait *Spaco*. Le berger que l'on avait mandé en diligence étant arrivé, Harpage lui parla ainsi : « Astyage te commande de prendre cet enfant, et de l'exposer sur la montagne la plus déserte, afin qu'il périsse promptement. Il m'a ordonné aussi de te dire que, si tu ne le fais pas mourir, et que tu lui sauves la vie de quelque manière que ce soit, il te fera périr par le supplice le plus cruel. »

Mitradate prit l'enfant, et retourna à sa cabane. Dès qu'il y fut arrivé, il dit à sa femme : Je n'ai pas plutôt été dans la ville, que j'ai vu et entendu des choses que je voudrais bien n'avoir ni vues ni entendues; et plût aux dieux qu'elles ne fussent jamais arrivées à nos maîtres ! Toute la maison d'Harpage était en pleurs; frappé d'effroi, je pénètre dans l'intérieur, je vois à terre un enfant qui pleurait, qui palpitait. Il était couvert de drap d'or et de langes de diverses couleurs; Harpage ne m'eût pas plutôt aperçu qu'il me commanda d'emporter promptement cet enfant, et de l'exposer sur la montagne la plus fréquentée par les bêtes féroces : il m'a assuré que c'était Astyage lui-même qui me

donnait cet ordre, et m'a fait de grandes menaces si je manquais à l'exécuter. Chemin faisant, j'ai appris que l'enfant est le fils de Mandane et de Cambyse, et qu'Astyage ordonne qu'on le fasse mourir.

En achevant ces mots, Mitradate découvre le petit Cyrus. Charmée de sa beauté, la femme du berger supplie son mari de ne point l'exposer. « Je suis accouchée, dit-elle, d'un enfant mort, va le porter sur la montagne, et nourrissons celui de la fille d'Astyage, comme s'il était à nous. Par ce moyen, on ne pourra pas te convaincre d'avoir offensé tes maîtres, et nous aurons pris un bon parti : notre enfant mort aura une sépulture royale, et celui qui reste ne perdra point la vie. »

Le berger suivit le conseil de sa femme. Trois jours après, ayant laissé pour garder le corps de l'enfant un des bergers qui étaient sous ses ordres, il se rendit chez Harpage, et lui dit qu'il était prêt à lui montrer le cadavre de l'enfant. Harpage ayant envoyé avec lui ses gardes les plus affidés, fit, sur leur rapport, donner la sépulture au fils de Mitradate. Cyrus étant âgé de dix ans, eut une aventure qui le fit reconnaître. Il jouait avec d'autres enfants de son âge, qui l'élurent pour leur roi. Il distribuait à l'un la place d'intendant de ses bâtiments ; de l'autre il faisait un garde du corps ; celui-ci était l'œil du roi (*) ; celui-là devait présenter les requêtes des particuliers : chacun avait son emploi, selon ses talents et le jugement qu'en portait Cyrus. Le fils d'Artembarès, grand seigneur mède, ayant refusé d'obéir à Cyrus, fut frappé de verges. Outré d'un traitement si indigne de sa naissance, il porta plainte à son père. Artembarès alla trouver le roi, et, découvrant les épaules de son fils : C'est ainsi, lui dit-il, que nous a outragés un de vos esclaves, le fils de votre berger.

Astyage, voulant venger le fils d'Artembarès, envoya chercher Mitradate et Cyrus. Lorsque ceux-ci furent arrivés, le prince dit à Cyrus : « Comment as-tu osé traiter d'une manière si indigne le fils d'un des premiers de ma cour ? » — « Je l'ai fait, seigneur, avec justice, répondit Cyrus. Les enfants du village, du nombre desquels il était, m'avaient choisi, en jouant, pour être leur roi ; je leur en paraissais le plus digne : tous exécutaient mes ordres. Le fils d'Artembarès n'y eut aucun égard, et refusa de m'obéir. Je l'en ai puni ; si cette action mérite quelque châtiment, me voici prêt à le subir. »

Les traits de cet enfant, sa réponse noble, son âge qui s'accordait avec le temps de l'exposition de son petit-fils, tout concourait à le faire reconnaître d'Astyage, qui demeura quelque temps sans pouvoir parler ; mais enfin, revenu à lui, et voulant renvoyer Artembarès afin de sonder Mitradate, « Artembarès, lui dit-il, vous n'aurez aucun sujet de vous plaindre de moi, ni vous, ni votre fils. » Ensuite il ordonna de conduire Cyrus dans l'intérieur du palais. Resté seul avec Mitradate, Astyage le presse et finit par apprendre de lui la vérité. Alors, pour se venger, il fit couper par morceaux le fils d'Harpage, qu'on servit ensuite dans un repas au père infortuné. Quant à Cyrus, les mages ayant déclaré que le songe avait eu son accomplissement lorsque les enfants l'avaient choisi pour leur roi, Astyage ne se mettant plus en peine de lui, le renvoya en Perse, où Cambyse et Mandane le reçurent comme un enfant qu'ils avaient cru mort en naissant. Cyrus étant parvenu à l'âge viril, Harpage lui envoya dans le corps d'un lièvre une lettre ainsi conçue :

« Fils de Cambyse, les dieux veillent sur vous, autrement vous ne seriez jamais parvenu à un si haut degré de fortune ; vengez-vous d'Astyage, votre meurtrier ; il a tout fait pour vous ôter la vie : si vous vivez, c'est aux

(*) Cette dénomination subsiste toujours dans l'Orient, et l'on appelle encore en Turquie *Ayan*, c'est-à-dire *Yeux*, un officier municipal chargé de veiller à la sûreté des particuliers et au bon ordre de la ville. Le mot Ayan est devenu français.

dieux et à moi que vous le devez. Vous avez sans doute appris, il y a longtemps, tout ce qu'il a fait pour vous perdre, et ce que j'ai souffert moi-même pour vous avoir remis à Mitradate, au lieu de vous faire mourir. Si vous voulez suivre aujourd'hui mes conseils, tous les États d'Astyage seront à vous. Portez les Perses à secouer le joug; venez, à leur tête, attaquer les Mèdes; l'entreprise vous réussira; soit qu'Astyage me donne le commandement des troupes qu'il enverra contre vous, soit qu'il le confie à quelque autre des plus distingués d'entre les Mèdes. Les principaux de la nation seront les premiers à l'abandonner; ils se joindront à vous, et feront les plus grands efforts pour détruire sa puissance. Tout est ici disposé pour l'exécution. Faites donc ce que je vous mande, et faites-le sans différer. »

Les Perses, qui depuis longtemps étaient indignés de se voir assujettis aux Mèdes, saisirent l'occasion de reconquérir leur liberté. Astyage, ayant eu connaissance des menées de Cyrus, fit prendre les armes à tous les Mèdes; et, dit Hérodote, comme si les dieux lui eussent ôté le jugement, il donna le commandement de son armée à Harpage, ne se souvenant plus de la manière dont il l'avait traité. Les Mèdes en vinrent aux mains avec les Perses, et Harpage, suivi de la plus grande partie de ses troupes, se joignit à Cyrus. Aussitôt qu'Astyage eut appris la défection des Mèdes, il fit mettre en croix les mages qui lui avaient conseillé de laisser partir Cyrus, marcha ensuite avec les troupes qui lui restaient, et livra bataille aux Perses. Il fut battu, et tomba entre les mains des ennemis.

Astyage perdit ainsi la couronne, après un règne de trente-cinq ans. Cyrus le garda près de lui jusqu'à sa mort, et ne lui fit point d'autre mal.

Cyrus retenait donc ainsi Astyage, son aïeul maternel. Crésus, roi de Lydie et allié de la famille d'Astyage, irrité à ce sujet contre Cyrus, avait envoyé consulter les oracles, pour savoir s'il pouvait lui faire la guerre. D'après une réponse ambiguë, Crésus se décida à entrer sur les terres des Perses.

Les deux armées s'essayèrent dans la partie de la Cappadoce appelée *Ptérie*, par de violentes escarmouches. On en vint ensuite à une action générale, où il périt beaucoup de monde des deux côtés: enfin la nuit sépara les combattants, sans que la victoire se fût déclarée en faveur de l'un ou de l'autre parti.

Crésus voyant que ses troupes étaient beaucoup moins nombreuses que celles de Cyrus, et que ce prince ne tentait pas une nouvelle attaque, retourna à Sardes, et envoya sommer ses alliés, par des hérauts, de se joindre à lui dans cinq mois.

Cyrus, instruit du dessein de Crésus, se décida à marcher vers Sardes, pour ne pas laisser aux Lydiens le temps d'assembler de nouvelles forces. Cette résolution prise, il l'exécuta sans délai, et porta lui-même à Crésus la nouvelle de sa marche. Ce prince fit sortir les Lydiens, et les mena au combat.

Les deux armées se rangèrent en bataille sous les murs de Sardes, dans une plaine spacieuse et découverte, traversée par l'Hyllus et par d'autres rivières qui se jettent dans l'Hermus.

Cyrus, craignant la cavalerie lydienne, rassembla tous les chameaux qui portaient les vivres et le bagage, et les fit monter par des hommes vêtus en cavaliers, avec ordre de marcher à la tête des troupes, contre la cavalerie de Crésus. Il commanda en même temps à l'infanterie de suivre les chameaux, et plaça la cavalerie derrière l'infanterie. Les troupes ainsi rangées, il opposa les chameaux à la cavalerie ennemie, parce que le cheval craint le chameau, et n'en peut soutenir ni la vue ni l'odeur. Les chevaux n'eurent pas plutôt aperçu et senti les chameaux, qu'ils reculèrent; et les espérances de Crésus furent perdues. Cependant les Lydiens, ayant reconnu le stratagème, mirent pied à terre et attendirent les Perses de pied ferme. Mais enfin, après une perte considérable de part et d'autre, ils prirent la fuite, et se renfer-

mèrent dans leurs murailles, où les Perses les assiégèrent.

Le quatorzième jour du siége, Cyrus fit publier qu'il donnerait une récompense à celui qui monterait le premier sur la muraille. Animée par ces promesses, l'armée fit des tentatives, mais sans succès; on cessa les attaques; le seul Hyroeadès, Marde de nation, entreprit de monter à un certain endroit de la citadelle, où il n'y avait point de sentinelles. Il avait aperçu, la veille, un Lydien descendre de la citadelle par cet endroit, pour ramasser son casque, et remonter ensuite par le même chemin. Il y monta lui-même, et après lui d'autres Perses qui furent suivis d'une grande multitude. Ainsi fut prise la ville de Sardes.

Devenu maître du royaume de Crésus, Cyrus tourna ses armes contre Labynète, roi des Assyriens de Babylone. En marchant contre ce prince, il arriva sur les bords du fleuve Gyndes. Un des chevaux blancs, appelés *sacrés*, emporté par son ardeur, sauta dans l'eau et s'y noya. Cyrus, indigné, menaça le fleuve de le rendre si petit et si faible, que les femmes même pourraient le passer sans se mouiller les genoux; et, suspendant tout à coup son expédition contre Babylone, il fit creuser par ses troupes trois cent soixante canaux qui allaient aboutir au fleuve. Après avoir passé tout un été à ces travaux, Cyrus continua sa marche vers Babylone au commencement du printemps suivant. Les Babyloniens lui livrèrent bataille, mais ils furent vaincus et contraints de se renfermer dans leurs murailles. Cyrus assiégea la ville, dans laquelle il pénétra par le lit de l'Euphrate, qu'il avait rendu guéable en détournant une grande partie de ses eaux. Les habitants, qui célébraient ce jour-là une fête, furent surpris au milieu des danses et des plaisirs.

Après avoir subjugué les Babyloniens, Cyrus voulut réduire sous sa puissance les Massagètes, alors gouvernés par une reine appelée *Tomyris*. Cyrus envoya des ambassadeurs à cette princesse, sous prétexte de la demander en mariage. Mais elle, comprenant que le monarque perse était plus épris de sa couronne que de ses charmes, lui défendit de pénétrer dans ses États. Alors Cyrus s'avança contre les Massagètes; et laissant dans son camp tous les hommes inutiles pour un combat, tels que les vivandiers et les esclaves, il se retira. Les Massagètes ayant attaqué le camp de Cyrus, vinrent facilement à bout de ceux qui s'y trouvaient. Voyant ensuite un repas tout préparé, ils mangèrent et burent avec excès, s'enivrèrent, et tombèrent dans un profond sommeil. Les Perses revinrent alors, tuèrent un grand nombre de Massagètes, et firent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouvait Spargapise, fils de Tomyris. Ce jeune prince pria Cyrus de lui faire ôter ses chaînes; et lorsqu'il se vit en liberté, il se tua. Tomyris livra ensuite aux Perses une sanglante bataille; l'armée de Cyrus fut taillée en pièces, et ce prince lui-même périt dans le combat, après avoir régné vingt-neuf ans. Tomyris ayant fait chercher son cadavre, le maltraita, et plongea sa tête dans une outre pleine de sang humain. « Quoi-« que vivante et victorieuse, dit-elle, « tu m'as perdue en faisant périr mon « fils, qui s'est laissé prendre à tes « piéges : mais je te rassasierai de « sang, comme je t'en ai menacé. »

Nous allons rapporter maintenant l'histoire de Cyrus telle que la donne Xénophon.

HISTOIRE DE CYRUS D'APRÈS XÉNOPHON.

Avant Cyrus, les Perses, divisés en douze tribus, étaient renfermés dans la Perside, qui devint une simple province du vaste empire auquel ils donnèrent plus tard leur nom. Toutes leurs tribus réunies ne comptaient pas plus de cent vingt mille hommes en état de porter les armes. Mais l'excellente éducation que recevait la jeunesse, habituée de bonne heure à toutes les vertus guerrières et civiles, rendait les Perses infiniment supérieurs à tous les peuples dont ils étaient environnés.

Tels étaient l'état et la force de ces tribus, lorsque Cambyse, leur roi, ayant épousé Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, eut d'elle Cyrus. (An du m. 3405, av. J. C. 599.) Dès l'âge de douze ans, ce prince était également remarquable par son intelligence et par sa beauté. Astyage désirant le voir, pria Mandane de le conduire à la cour des Mèdes. Là régnaient des mœurs toutes différentes de celles des Perses. Les hommes vivaient dans le luxe et la mollesse, se paraient de colliers, de bracelets et de bijoux de toute espèce. Cyrus ne se laissa point éblouir par tout cet éclat, si contraire aux maximes qu'il avait apprises dans sa patrie. Lorsque Mandane se disposa à retourner près de Cambyse, Cyrus lui demanda de rester quelque temps encore en Médie, pour y apprendre l'art de monter à cheval, alors presque inconnu en Perse. Il resta donc à la cour d'Astyage, où son attention continuelle à obliger tout le monde lui concilia l'affection des grands et du peuple.

Cyrus avait seize ans environ, quand Évilmérodach (*), fils de Nabuchodonosor, roi de Babylone, étant à une partie de chasse sur les frontières de la Médie, conçut le projet de faire une irruption dans ce royaume. Astyage, obligé de marcher contre Évilmérodach, fut suivi de Cyrus qui contribua beaucoup à la victoire que les Mèdes remportèrent sur les Babyloniens. L'année suivante (an du monde 3421; av. J. C. 583), il quitta la Médie, et retourna en Perse, où il resta jusqu'à l'âge de quarante ans.

Cependant Astyage mourut. (An du m. 3444; av. J. C., 560.) Cyaxare, son fils, frère de Mandane, mère de Cyrus, lui succéda. Peu de temps après, le nouveau monarque apprit que Nériglissar (*), roi de Babylone, se préparait à envahir la Médie avec une puissante armée, et que plusieurs princes, et entre autres Crésus, roi de Lydie, avaient joint leurs forces aux siennes. Il demanda du secours à Cambyse, son beau-frère. Cyrus, nommé par les magistrats général des troupes qui devaient aller en Médie, partit avec dix mille hommes armés à la légère, dix mille frondeurs, dix mille archers, et mille *homotimes* (**) armés d'une cuirasse, d'un bouclier, qu'ils avaient à la main gauche, et d'une hache ou d'une épée qu'ils portaient à la droite. Arrivé à la cour de Cyaxare, Cyrus engagea ce prince à faire fabriquer, pour tous les Perses qui le suivaient, des armes pareilles à celles des homotimes. Il alla même jusqu'à interdire aux Perses l'exercice de l'arc et du javelot, pour les mettre dans la nécessité de combattre de près. Ce changement dans l'armement des Perses entra pour beaucoup dans les victoires qu'ils remportèrent sur leurs ennemis.

Cyrus était depuis quelque temps en Médie (an du monde 3447; avant J. C., 557), lorsque le roi d'Arménie, vassal de Cyaxare, croyant ce prince près de succomber, secoua le joug de

(*) Le nom de ce prince est composé d'Évil, qui en hébreu signifie *fou, insensé*, et de *Mérodach*, nom propre d'une idole des Babyloniens à laquelle on offrait des victimes humaines, et que l'on suppose être la planète de Mars. Quelques auteurs pensent qu'Évil a été introduit dans le nom d'Évilmérodach par les Juifs qui étaient bien aises de tourner en ridicule le roi des Babyloniens leurs oppresseurs. Il est certain qu'un prince de Babylone ne peut pas avoir porté un nom tiré de la langue hébraïque. Mais on peut admettre qu'Évil tient la place d'une expression chaldéenne qui avait le même sens, et traduire le nom d'Évilmérodach par *fou de Mérodach*, c'est-à-dire, *passionné pour le culte de Mérodach*, ou *inspiré par Mérodach*, sans y voir aucune ironie.

(*) Nériglissar ou Nériglissor, c'est-à-dire *prince de Nerguel*, ou *prince favorisé par Nerguel*. Ce nom est composé de *sar* ou *sor*, *général, prince*, et de Nerguel, nom d'une idole des Cuthéens.

(**) *Homotime*, c'est-à-dire *égal en dignité*. On donnait ce nom aux Perses qui avaient été élevés dans les écoles publiques. C'était parmi les *Homotimes* qu'on choisissait les magistrats et les officiers supérieurs de l'armée.

l'obéissance, refusant de payer le tribut ordinaire et d'envoyer les troupes qu'il était tenu de fournir en temps de guerre. Cyrus s'avança vers les frontières de l'Arménie comme pour une chasse; et après s'être emparé de quelques positions importantes dans les montagnes, où l'on disait que le roi avait coutume de se retirer pour se mettre à l'abri d'un coup de main, il le fit sommer par un héraut d'envoyer dans son camp les troupes et le tribut qu'il devait aux Mèdes. Le roi effrayé fit aussitôt partir pour les montagnes Sabaris, le plus jeune de ses fils, la reine avec ses filles, et la femme de son fils aîné. Mais ces princes furent tous faits prisonniers par les troupes de Cyrus.

A la nouvelle de ce malheur, le roi, incertain du parti qu'il devait prendre, se sauva sur une petite éminence où il fut bientôt investi par l'armée de Cyrus, et obligé de se rendre. « Pourquoi, lui dit alors Cyrus, avez-vous violé le traité qui existait entre vous et le roi des Mèdes? — Parce que, dit l'Arménien, il me paraissait beau de recouvrer ma liberté, et de laisser cet héritage à mes enfants. — Il est beau, en effet, dit Cyrus, de combattre pour défendre sa liberté; mais si quelqu'un, après avoir été réduit en servitude, tentait de se dérober à ses maîtres, que lui feriez-vous? — Je dois avouer que je le punirais. — Et si un de vos sujets constitué en dignité manquait aux devoirs de sa charge, le laisseriez-vous en place? — Non certes, et je le remplacerais par un autre. — Et si cet homme avait amassé de grandes richesses, lui laisseriez-vous la faculté d'en jouir? — Non, et je le dépouillerais de tout ce qu'il possède. — Enfin, si vous découvriez qu'il s'est ligué avec vos ennemis, que feriez-vous? — Je le condamnerais à mort, je l'avoue. » A ces mots, Tigrane, fils aîné du roi, arracha la tiare de sa tête et déchira ses vêtements; les princesses jetèrent des cris de désespoir, et se meurtrirent le visage, comme si leur père n'était déjà plus, et qu'elles dussent subir le même sort que lui.

Au bout d'un instant, Tigrane, prenant la parole, dit à Cyrus: « Seigneur, croyez-vous qu'il soit de votre sagesse de faire mourir mon père? Il vous devra tout; et comment trouver réunis en une seule personne tant de liens qui l'attachent à votre cause? » Adressant alors la parole au roi, Cyrus lui dit: « Si je cède aux instances de votre fils, combien me donnerez-vous de troupes, et quel secours d'argent me fournirez-vous pour nous aider dans la guerre contre les Babyloniens (*)? » « L'Arménie, dit le roi, peut fournir environ huit mille cavaliers et quarante mille fantassins. Mes richesses évaluées en argent, en y comprenant ce que j'ai hérité de mon père, montent à trois mille talents d'argent. » Cyrus demanda la moitié des troupes, et laissa le reste au roi pour défendre le pays contre les Chaldéens ou Chalybes, avec lesquels les Arméniens étaient alors en guerre, et doubla le tribut annuel, le portant à cent talents. Tout ayant été réglé de la sorte, Cyrus ajouta: « Maintenant, ô roi, que me donneriez-vous pour la rançon de la reine, votre épouse? — Tout ce que je possède. — Et pour celle de vos enfants? — Tout ce que je possède, répondit-il encore. — Vous voilà donc redevable envers moi de la moitié plus que vous n'avez, dit Cyrus. Et vous, continua-t-il, s'adressant à Tigrane qui était nouvellement marié, que donneriez-vous pour la liberté de votre femme? — Seigneur, répondit Tigrane, je donnerais jusqu'à ma vie pour la préserver de l'esclavage. — Reprenez-la, dit Cyrus; elle est à vous: je ne la regarde point comme captive. Vous, roi d'Arménie, je vous rends aussi votre femme et vos enfants sans rançon, afin qu'ils ne croient pas avoir cessé d'être libres. Soupez avec nous; vous irez ensuite où bon vous semblera. » Après le repas, les princes et les princesses d'Arménie montèrent dans leurs chariots, et s'en

(*) Xénophon les appelle toujours et avec raison Assyriens; mais il ne faut pas les confondre avec les Assyriens de Ninive dont l'empire avait été détruit et la capitale ruinée.

retournèrent comblés de joie. Arrivés au palais, l'un vantait la sagesse de Cyrus, l'autre sa bravoure, celui-là sa douceur, quelques-uns sa taille et sa beauté. Alors Tigrane dit à sa femme: « Et vous, comment avez-vous trouvé Cyrus? ne vous a-t-il pas aussi paru très-beau? — Je ne l'ai pas regardé, répondit la princesse. — Qui donc regardiez-vous? — Celui qui a dit qu'il donnerait sa vie pour me préserver de la servitude. »

Avant de retourner en Médie, Cyrus voulut mettre un terme aux incursions des Chalybes ou Chaldéens qui ravageaient l'Arménie, et faisaient qu'une partie des terres demeuraient incultes. Les Chalybes étaient maîtres des hauteurs. Cyrus les en chassa, et y bâtit une forteresse, dans laquelle il laissa une forte garnison qui lui répondait à la fois de la fidélité des deux peuples. Cette expédition heureusement terminée, Cyrus alla rejoindre Cyaxare, avec son armée augmentée des troupes auxiliaires arméniennes, et de quatre mille Chalybes.

Il y avait trois ans que les Babyloniens et les Mèdes se préparaient à la guerre. Au commencement de la quatrième année (an du monde 3448, avant J. C. 556), les deux armées campèrent en vue l'une de l'autre. Nériglissar, roi de Babylone, et Crésus, roi de Lydie, son principal allié, placèrent leur camp dans un lieu découvert qu'ils fortifièrent par un bon retranchement. Cyrus, au contraire, choisit pour asseoir le sien l'endroit le moins exposé à la vue, derrière des villages et des collines qui couvraient son armée. Il voulait ainsi dérober aux ennemis la connaissance du nombre de ses troupes et des mouvements qu'elles pouvaient exécuter. On fut, de part et d'autre, quelques jours à s'observer; enfin les Babyloniens étant sortis de leur camp, Cyrus marcha à leur rencontre avec son armée. Du côté des Babyloniens, ceux qui devaient engager le combat sautèrent promptement sur leurs chars, à l'approche des Perses, et se replièrent sur le gros de leur armée. Les archers et les frondeurs firent une décharge, mais de beaucoup trop loin. Cependant les Perses avançaient; et déjà ils foulaient aux pieds les flèches et les traits que les ennemis avaient tirés inutilement. Les Babyloniens, loin de les attendre, prirent la fuite et se retirèrent dans leurs retranchements. Tandis qu'ils se pressaient à l'entrée, les Perses, qui les avaient poursuivis jusque-là, en firent un grand carnage; puis, fondant sur ceux qui tombaient dans le fossé, ils tuèrent indistinctement les hommes et les chevaux qui s'y étaient précipités dans le désordre de la fuite. La cavalerie mède, voyant cette déroute, chargea celle des ennemis, qui ne songea plus qu'à éviter le combat en fuyant, et perdit un grand nombre d'hommes et de chevaux. Il restait un corps de Babyloniens postés en dedans des retranchements, sur la crête du fossé; mais, consternés de l'affreux spectacle qu'ils avaient sous les yeux, et frappés de terreur, ils n'avaient ni la force, ni la pensée de se servir de leurs flèches et de leurs dards contre ceux qui massacraient leurs camarades: s'étant même aperçus que quelques Perses avaient forcé l'entrée du camp, ils abandonnèrent leur poste et s'enfuirent.

Lorsque les femmes des Babyloniens et de leurs alliés virent que la déroute était générale, et qu'on fuyait même dans le camp, elles firent retentir l'air de leurs cris: les unes portant leurs enfants dans leurs bras, les autres arrachant leurs habits, se déchirant le visage; toutes conjurant ceux qu'elles rencontraient de ne les pas laisser à la merci de l'ennemi, et de combattre pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour leur propre vie. Dans ce moment, les rois alliés avec leurs meilleurs soldats se portèrent vers l'entrée du camp; et, du lieu le plus élevé des retranchements, ils s'efforçaient de repousser l'ennemi, combattant eux-mêmes, et ranimant le courage de leurs troupes. Ce mouvement fit craindre à Cyrus que, s'il entreprenait de forcer le passage, ses gens ne fussent accablés par le nom-

bre. Pour éviter le danger qu'il prévoyait, il ordonna qu'on se retirât hors de la portée du trait. Les Perses ayant soupé, et posé des sentinelles, comme la prudence l'exigeait, se livrèrent au repos. La position des Babyloniens était bien différente. La mort de leur roi Nériglissar, et d'un grand nombre de leurs plus braves gens, qui avaient péri avec lui, causait parmi eux une consternation générale : plusieurs même s'enfuirent pendant la nuit. Cette désertion jeta Crésus et les autres alliés dans un profond accablement : nulle ressource ne s'offrait à eux. Ce qui mit le comble à leur découragement, fut que les Babyloniens mêmes, qui tenaient le premier rang dans l'armée, semblaient tout à fait abattus : ils se déterminèrent donc à décamper, et se sauvèrent à la faveur des ténèbres.

Au point du jour, Cyrus ayant remarqué que les ennemis étaient sortis de leur camp, se hâta d'y faire entrer les Perses avant le reste de l'armée : ils y trouvèrent une grande quantité de brebis, de bœufs, de chariots remplis d'une infinité de choses utiles, que les Babyloniens avaient laissées. Les Mèdes, qui étaient demeurés avec Cyaxare, accoururent bientôt, et l'armée entière y fit son repas. Après cela, Cyrus demanda à Cyaxare de la cavalerie pour atteindre les fuyards. Cyaxare représenta à Cyrus tout le danger qu'il y aurait à poursuivre avec acharnement et à réduire au désespoir un ennemi qui pouvait encore devenir redoutable, et refusa de prendre part à cette expédition. Il finit cependant par permettre à Cyrus d'emmener avec lui ceux des Mèdes qui voudraient le suivre. Pendant que Cyrus se préparait à exécuter son projet, il lui vint une ambassade des Hyrcaniens. Cette nation, peu nombreuse, avait été subjuguée par les Babyloniens dont elle est voisine. Dans la fuite de l'armée babylonienne, les Hyrcaniens, qui étaient au nombre d'environ mille cavaliers, avaient été placés à l'arrière-garde, afin que, si l'ennemi faisait une attaque, ils essuyassent le premier choc (*). Ces ambassadeurs déclarèrent à Cyrus que, dès que ses troupes paraîtraient, leurs compatriotes se joindraient à elles. Après cela, Cyrus se mit en route avec l'armée, et fit tant de diligence, qu'à la pointe du jour il avait rejoint les Hyrcaniens, éloignés du reste de l'armée ennemie d'environ une parasange (**). Cyrus continua ensuite sa marche. Les Hyrcaniens formaient l'avant-garde. Les Perses étaient au centre, et la cavalerie mède sur les ailes.

Quand le jour parut, quelques Babyloniens, voyant les troupes de Cyrus, portèrent par leurs cris l'alarme dans le camp. Ce ne fut bientôt que confusion et désordre ; ici, on déliait les chevaux ; là, on ramassait le bagage ; ailleurs, on détachait les armes qui étaient placées sur les bêtes de somme, et l'on s'empressait de se couvrir de son armure. Les uns ont déjà sauté sur leurs chevaux ; d'autres équipent les leurs ; plusieurs portent leurs femmes dans les chariots : ceux-ci s'emparent des effets les plus précieux, ceux-là travaillent à les enfouir : mais la plupart cherchent leur salut dans la fuite.

Comme on était en été, Crésus avait fait partir ses femmes dans des chariots, durant la nuit, afin que la fraîcheur leur rendît le voyage moins incommode ; et lui-même les avait suivies avec sa cavalerie. Mais, devinant ce qui s'était passé par la multitude de gens qu'il voyait accourir, il se mit à fuir de toute la vitesse de ses chevaux. Pendant que les Mèdes et les Hyrcaniens poursuivaient

(*) L'illustre Fréret observe que ces Hyrcaniens de Xénophon ne peuvent être ceux de la mer Caspienne, nation nombreuse et très-puissante, séparée des Assyriens par la Médie entière, et habitant un pays montagneux et impraticable à la cavalerie. Les Hyrcaniens dont il s'agit dans ce passage habitaient le pays qui se trouve à quatre ou cinq journées au sud de la Babylonie. Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tom. IV, p. 604 et suiv.

(**) Plus d'une lieue.

les ennemis, Cyrus ordonna aux cavaliers qui étaient restés auprès de lui, de veiller autour du camp, et de passer au fil de l'épée tous ceux qui en sortiraient armés. Il fit publier en même temps que les soldats ennemis qui se trouvaient dans l'enceinte apportassent leurs armes liées en faisceaux, et laissassent les chevaux au piquet, sous peine de mort en cas de désobéissance. Aussitôt les Perses, l'épée à la main, formèrent une vaste enceinte, au milieu de laquelle ceux des ennemis qui avaient des armes, vinrent les déposer, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu; et des soldats perses y mirent le feu. La victoire fut complète, et le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux, voulant former un corps de cavalerie perse. Il fit mettre à part pour Cyaxare les objets les plus précieux qui se trouvèrent dans le butin. Tous les prisonniers furent renvoyés libres, à condition qu'ils livreraient leurs armes et ne feraient plus la guerre, Cyrus se chargeant de les défendre contre leurs ennemis, et de leur donner les moyens de cultiver leurs terres en toute sûreté. Le lendemain matin, on procéda au partage des dépouilles. Cyrus appela d'abord les mages, et leur dit de choisir, dans le butin, ce qui devait être offert aux dieux; puis il chargea les Mèdes et les Hyrcaniens de partager le reste à toute l'armée. Cyaxare avait passé à table la nuit où Cyrus était parti pour aller à la poursuite des ennemis. Le lendemain, à son réveil, surpris et furieux de se voir presque seul, il envoya un courrier à Cyrus, lui disant de renvoyer les Mèdes sans aucun délai. Cyrus justifia sa conduite, et rappela à Cyaxare la permission qu'il lui avait donnée d'emmener avec lui tous ceux des Mèdes qui voudraient bien le suivre. Vers cette époque, il fit demander de nouvelles troupes en Perse, ayant l'intention de pousser plus loin sa victoire.

Parmi les prisonniers qu'on avait faits, se trouvait une princesse d'une rare beauté; c'était Panthée, épouse d'Abradate, roi de la Susiane. Dans le temps où les Perses s'emparèrent du camp des Babyloniens, Abradate n'y était point : le roi de Babylone, lui connaissant des liaisons d'hospitalité avec le roi de la Bactriane, l'avait envoyé en ambassade vers ce prince, pour solliciter son alliance (*). Cyrus chargea Araspe, jeune seigneur mède, de garder la princesse. « Prince, lui dit Araspe, en recevant cette commission, avezevous vu la femme dont vous m'ordonnez de prendre soin? — Non, répondit Cyrus. — Et moi, reprit Araspe, je l'ai vue, lorsque je l'ai choisie pour vous. En entrant dans sa tente, nous ne la distinguâmes pas d'abord : elle était assise par terre, entourée de ses femmes et vêtue comme elles. Mais ensuite, lorsque voulant savoir laquelle était la maîtresse, nous les eûmes regardées toutes avec attention, quoiqu'elle fût assise, qu'elle eût la tête couverte d'un voile et les yeux baissés, nous remarquâmes une grande différence entre elle et les autres. Nous la priâmes de se lever. Ses femmes se levèrent en même temps : elle les surpassait toutes par la hauteur et l'élégance de sa taille, par la noblesse de son port, par la simplicité de ses vêtements et par la grâce de toute sa personne. Sa robe était baignée de ses larmes. Alors le plus âgé d'entre nous lui adressant la parole : « Rassurez-vous, lui dit-il : quelque opinion que nous ayons des grandes qualités dont votre époux est doué, nous ne craignons pas de vous dire que celui à qui nous vous destinons ne lui cède ni en beauté, ni en esprit, ni en puissance. Oui, si quelqu'un mérite d'exciter l'admiration, c'est Cyrus, à qui vous ap-

(*) Le savant et judicieux Fréret a prouvé que la Bactriane dont Xénophon parle ici et dans le premier livre de sa Cyropédie, n'est pas le pays situé à l'extrémité orientale de la Perse entre l'Oxus et les montagnes de l'Inde. La Bactriane de Xénophon était dans la Mésobatène, entre l'Élymaïde et la Susiane, dans les vallées du mont Cambalidus. Le même auteur reconnaît les Bactriens de Xénophon dans les Bakhtiaris de nos jours. Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions,* tom. IV, p. 606 et suiv.

partiendrez désormais. » A ces mots, elle déchira le voile qui couvrait sa tête, en poussant des cris lamentables, auxquels ses femmes mêlèrent les leurs. Ce désordre nous ayant laissé voir la plus grande partie de son visage, son cou, ses mains, nous jugeâmes qu'il ne fut jamais en Asie une femme aussi parfaitement belle; mais, seigneur, vous la verrez. — Non, dit Cyrus; je m'en garderai bien, si elle est telle que vous la dépeignez. — Pourquoi? reprit Araspe. — Par la raison, répliqua Cyrus, que si, dans un temps où d'autres soins m'appellent, je me laissais aller à la voir, je craindrais d'en venir à négliger les affaires dont je dois m'occuper, pour me livrer uniquement au plaisir de la regarder. — Pensez-vous, seigneur, repartit Araspe en riant, que la beauté soit assez puissante pour contraindre un homme à faire malgré lui quelque chose de contraire à son devoir? Sans doute, il y a des hommes vils et méprisables que leurs passions maîtrisent; mais les hommes honnêtes et vertueux, quelque désir qu'on leur suppose d'avoir en leur possession de l'or, de bons chevaux, de belles femmes, sauront toujours s'en passer, tant qu'ils ne pourront se les procurer que par une injustice. Ainsi, ajouta-t-il, quoique j'aie vu la belle Susienne et qu'elle m'ait paru charmante, je n'en suis pas moins ici à cheval auprès de vous; je ne remplis pas moins exactement tous mes devoirs. — Peut-être, dit Cyrus, vous êtes-vous trop tôt éloigné d'elle. — Seigneur, reprit Araspe, ayez meilleure opinion de moi : quand je ne cesserais pas de contempler la belle captive, je n'aurai jamais la faiblesse de me laisser séduire au point de rien faire qu'on puisse me reprocher. — A la bonne heure, dit Cyrus : gardez-la donc comme je vous l'ai recommandé. Ayez-en grand soin; il peut survenir dans la suite quelque occasion où il nous sera utile de l'avoir en notre puissance. » Après cette conversation, ils se séparèrent.

Le jeune Mède, continuant de voir assidûment la belle Susienne, découvrit bientôt en elle les plus excellentes qualités. Il remarqua que, s'il avait du plaisir à lui rendre des soins, elle les recevait avec sensibilité, et qu'elle-même lui en rendait à son tour. Quand il entrait dans sa tente, des esclaves, par l'ordre de leur maîtresse, prévenaient tous ses besoins; s'il était malade, rien ne lui manquait. Ces attentions réciproques produisirent l'effet qu'on en devait naturellement attendre. Araspe, entraîné par sa passion, pressa la Susienne d'y répondre. Il ne fut point écouté. La Susienne aimait tendrement son mari, et persistait, malgré l'absence, à lui demeurer fidèle : cependant, pour ne pas jeter la division entre deux amis, elle ne voulait point porter ses plaintes à Cyrus. Araspe, espérant parvenir à son but par une autre voie, lui fit des menaces. La captive effrayée donna avis de ce qui se passait à Cyrus, qui chargea un seigneur mède, appelé *Artabaze,* de dire à Araspe qu'une femme comme Panthée devait être à l'abri de la violence. Artabaze, en abordant Araspe, le traita durement, et lui reprocha avec aigreur son peu de respect pour le dépôt qui lui avait été confié, son injustice, son incontinence, son impiété. Araspe, pénétré de douleur, fondait en larmes, était couvert de honte, et tremblait de frayeur d'être encore plus maltraité par Cyrus. Mais ce prince l'ayant pris en particulier, le rassura, et avoua que lui-même avait eu tort de l'enfermer avec un ennemi aussi redoutable que Panthée. Tant de bonté et d'indulgence touchèrent profondément Araspe. « Mes amis, dit ce jeune seigneur à Cyrus, me pressent de fuir, pour me dérober au traitement dont ils craignent que vous ne punissiez mon crime. — Eh bien, dit Cyrus, cette crainte peut vous donner les moyens de me rendre un service éclatant. Si vous voulez feindre de passer en Lydie, pour éviter les effets de ma colère, je suis sûr qu'on ajoutera foi à vos paroles. Vous pourrez acquérir ainsi une connaissance suffisante des affaires de nos ennemis et de tout ce qu'il nous importe de savoir. — Je pars à l'heure même, dit Araspe; le moyen

de donner du crédit à mes paroles, c'est de prendre la fuite dans le moment où je dois le plus redouter votre courroux. » La retraite de cet officier affligea toute l'armée. Dès que Panthée, qui croyait en être la cause, l'eut apprise, elle fit dire à Cyrus : « Seigneur, que la défection d'Araspe ne vous afflige point. Si vous me permettez d'envoyer un courrier à mon mari, je vous promets qu'il vous arrivera bientôt un ami plus fidèle que celui que vous perdez. Abradate a toujours vécu en bonne intelligence avec le père du roi actuel des Babyloniens; mais il n'a pas oublié que le fils a fait tous ses efforts pour semer la discorde entre lui et moi. Je ne doute pas que mon époux ne l'abandonne volontiers, pour s'attacher à un prince tel que vous. » Cyrus ayant consenti à sa demande, Panthée dépêcha un courrier à Abradate, qui partit accompagné d'environ deux mille chevaux pour se rendre auprès de Cyrus. Arrivé au premier poste des Perses, il donna avis de sa venue au prince, qui ordonna de le conduire d'abord à la tente de Panthée. Aussitôt que les deux époux se virent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, avec le transport de joie que cause un bonheur inattendu. Panthée entretint ensuite son mari de Cyrus, de sa modération, et surtout de la sensibilité qu'il avait témoignée pour ses malheurs. « Que puis-je faire, ma chère Panthée, dit alors Abradate, pour nous acquitter l'un et l'autre envers ce prince? — Conduisez-vous, lui dit-elle, à son égard comme il s'est conduit envers vous. »

Après cet entretien, Abradate alla visiter Cyrus. En l'abordant, il lui prit la main, et lui dit : « Seigneur, je ne puis reconnaître les grâces dont vous nous avez comblés, qu'en vous offrant en moi un serviteur, un ami, un allié. Quelque entreprise que vous formiez, vous me trouverez prêt à vous seconder de toutes mes forces. » Quelque temps après, Abradate ayant remarqué que Cyrus désirait ardemment d'augmenter le nombre des chars armés de faux, en fit construire cent sur le modèle de ceux des Perses, et tira de sa cavalerie les chevaux nécessaires pour les attelages. Panthée fit faire avec ses bijoux une cuirasse, un casque, et des brassards d'or pour Abradate, ainsi que des bardes d'airain pour couvrir les chevaux qui devaient traîner le char.

Vers cette époque, deux seigneurs babyloniens, appelés Gobryas et Gadatas, irrités de la conduite tyrannique de Laborosoarchod, fils de Nériglissar, passèrent dans le parti de Cyrus. Laborosoarchod se mit en marche pour punir Gadatas de sa révolte. Mais Cyrus le vainquit, fit un grand carnage de ses troupes, et le contraignit de se retirer dans sa capitale. Ainsi se termina la première expédition contre Crésus et les Assyriens de Babylone. Cyrus pensa alors à faire un voyage en Perse, d'où il était parti depuis environ cinq ou six ans. Ce fut alors, suivant toute apparence, que Cyaxare lui offrit en mariage sa fille unique, avec le royaume de Médie pour dot. Cyrus, ayant demandé et obtenu le consentement de son père et de sa mère, épousa la princesse à son retour de Perse.

Cependant Nabonide(*), roi de Babylone et successeur de Laborosoarchod, avait quitté sa capitale, et s'était retiré avec ses trésors à la cour de Crésus, roi de Lydie, qui se trouvait à la tête d'une ligue formidable, dont le but était de détruire l'empire naissant des Perses. Cyrus, décidé à éloigner de son royaume le théâtre de la guerre, partit avec l'armée, laissant toutefois en Médie les troupes nécessaires à Cyaxare pour la défense du territoire. D'ailleurs, en agissant de la sorte, il ne laissait pas le temps de mettre à exécution les plans formés contre lui. Après une marche forcée de quinze jours, à travers les déserts de la Mésopotamie, Cyrus joignit les ennemis à *Thymbraia* ou *Thymbrée*, dans les plaines de la Phrygie, avant qu'ils eussent réuni toutes les troupes avec lesquelles ils voulaient l'attaquer.

(*) C'est le Balthasar de l'Écriture.

Cependant, malgré cette circonstance, l'armée de Crésus était plus forte du double que celle des Perses, et montait à quatre cent vingt mille hommes, dont soixante mille de cavalerie. Les troupes étaient composées de Babyloniens, de Lydiens, de Phrygiens, de Cappadociens, de Phéniciens, de Cypriotes, de Ciliciens, de Lycaoniens, de Paphlagoniens, de Thraces, d'Ioniens et d'Égyptiens, au nombre de trois cent soixante mille. Les derniers formaient un corps de cent vingt mille hommes.

L'armée de Cyrus montait en tout à cent quatre-vingt-seize mille hommes, infanterie et cavalerie. Dans ce nombre, il y avait soixante et dix mille Perses, savoir, dix mille cuirassiers à cheval, vingt mille cuirassiers à pied, vingt mille piquiers, et vingt mille hommes armés à la légère. Le reste de l'armée, au nombre de cent vingt-six mille hommes, comprenait vingt-six mille cavaliers et cent mille fantassins, Mèdes, Arméniens, et Arabes de la Babylonie. Cyrus avait de plus trois cents chariots armés de faux, dont chacun était tiré par quatre chevaux attelés de front, et bardés à l'épreuve du trait, de même que ceux des cuirassiers perses. Il avait encore un grand nombre de chariots très-grands, sur lesquels étaient des tours hautes d'environ quinze pieds, qui contenaient vingt archers. Seize bœufs attelés de front traînaient ces chariots. Il y avait aussi un grand nombre de chameaux montés chacun de deux archers arabes adossés, en sorte que l'un regardait la tête, et l'autre la croupe du chameau.

L'armée avançant toujours, les coureurs aperçurent des hommes occupés à ramasser du fourrage et du bois; près d'eux, des bêtes de somme qui en emportaient des charges, et d'autres qui paissaient; plus loin, un nuage de fumée ou de poussière. A ces différents signes, ils reconnurent que l'ennemi n'était pas éloigné. L'officier qui les commandait dépêcha promptement vers Cyrus pour lui rendre compte de ce qu'on découvrait. Ce prince ordonna aux coureurs de s'arrêter, et de l'instruire de ce qu'ils observeraient de nouveau; puis il fit marcher de la cavalerie contre les fourrageurs qu'on voyait dans la plaine, afin d'en arrêter quelques-uns, par le moyen desquels on aurait des instructions plus sûres. Les cavaliers amenèrent bientôt des prisonniers. « A quelle distance, dit Cyrus, est actuellement votre armée? — Elle est éloignée d'environ deux parasanges. — Parlait-on de nous? demanda Cyrus. — Assurément, on en parlait beaucoup : on disait que vous arriviez, et que déjà même vous étiez fort près. — Que fait-on présentement chez vous? — On met les troupes en bataille : hier et avant-hier, on n'a pas fait autre chose. — Et qui donne les ordres? — Crésus lui-même, aidé d'un Grec et d'un Mède qu'on dit être un transfuge de votre armée. » Au même instant, arriva un soldat qui annonça qu'on apercevait dans la plaine un gros corps de cavalerie. « Nous ne doutons pas, continua-t-il, que cette troupe ne vienne pour reconnaître l'armée; car elle est précédée d'une trentaine de cavaliers qui se portent en diligence de notre côté, peut-être à dessein d'enlever notre poste, où il n'y a que dix hommes. » Cyrus donna ordre à quelques cavaliers d'aller s'embusquer auprès de ce poste. « Dès que les dix hommes qui l'occupent pour nous, ajouta-t-il, l'auront abandonné, montrez-vous tout à coup, et tombez sur ceux qui s'en seraient emparés. Que le gros de cavalerie qui paraît dans la plaine ne vous inquiète pas; Hystaspe va marcher à sa rencontre avec mille chevaux. Vous entendez, Hystaspe; allez en bon ordre au-devant de cette troupe, mais gardez-vous de la poursuivre dans des lieux que vous ne connaissez pas; bornez-vous à protéger nos postes, puis revenez. Si quelques ennemis accourent vers vous en levant la main droite, accueillez-les avec amitié. »

Hystaspe et les cavaliers partirent suivant l'ordre de Cyrus. Ils n'avaient pas encore atteint les postes occupés par les coureurs, lorsqu'ils rencontrèrent Araspe, qui avait été envoyé par

Crésus pour tâcher de découvrir les projets des Perses. D'aussi loin que Cyrus l'aperçut, il se leva de son siége, courut au-devant de lui, et lui tendit la main. Tous ceux qui se trouvèrent présents, n'étant point dans le secret, furent étonnés de cet accueil. « Amis, leur dit le prince, vous voyez un brave homme qui vient nous rejoindre : il est temps que tout le monde sache ce qu'il a fait pour nous. C'est moi qui l'ai envoyé dans le camp des ennemis pour y examiner l'état de leurs affaires, et nous en rapporter des nouvelles sûres. » Se tournant ensuite vers Araspe: « Je n'ai point oublié, mon cher Araspe, les promesses que je vous ai faites. » Ensuite Araspe rendit compte à Cyrus de la disposition de l'armée de Crésus, qui était rangée sur une seule ligne, la cavalerie sur les ailes, et l'infanterie au centre; le milieu de cette ligne d'infanterie était occupé par les Égyptiens rangés sur cent de profondeur, tandis que les phalanges de la droite et de la gauche étaient seulement sur trente de file. Aux deux ailes, était la cavalerie, sur trente de hauteur, et rangée par nations. Il y avait quelques intervalles entre les différents corps.

Cyrus se régla sur ces informations pour établir son ordre de bataille. Les troupes perses combattaient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur. Dans cette occasion, Cyrus changea la méthode ordinaire; il lui importait de former le plus grand front possible, sans trop affaiblir ses phalanges, pour ne pas être enveloppé. Son infanterie était excellente, armée de cuirasses, de haches et d'épées; et, pourvu qu'elle pût joindre l'ennemi corps à corps, il n'y avait pas lieu de croire que les phalanges lydiennes, armées de boucliers légers et de javelots, en pussent soutenir le choç. Cyrus dédoubla donc les files de son infanterie, et la mit sur douze de hauteur. Cette infanterie formait une ligne de dix-neuf stades de front, et était forte de quatre-vingt-treize mille hommes. Derriere cette première ligne, et à une très-petite distance, il mit ses troupes armées à la légère, au nombre de soixante-cinq mille hommes. Celles-ci ne combattaient qu'avec des armes de jet, et s'étendaient sur un front égal à la première ligne.

A la droite de cette infanterie, Cyrus avait mis la meilleure partie de sa cavalerie, rangée sur vingt-quatre de hauteur. A la pointe de l'aile droite, était un corps de quatre mille cuirassiers à cheval, presque tous homotimes. Cette aile droite était de dix-huit à vingt mille chevaux.

A l'aile gauche, il n'y avait que quinze à seize mille chevaux, sur un front d'environ six stades. Ainsi l'armée de Cyrus occupait un front de trente-deux stades, et était débordée de plus de trois stades de chaque côté par celle de Crésus. Les chars armés de faux étaient partagés en trois corps de cent chacun : l'un de ces corps, commandé par Abradate, roi de la Susiane, marchait à la tête de l'infanterie, sur une ligne droite et parallèle à celle de l'infanterie; les deux autres corps de chars étaient placés aux extrémités des deux ailes, pour en défendre les flancs, descendant même plus bas, en forme de potence.

Au dos de l'armée perse, étaient les tours roulantes, traînées par des bœufs, et dont nous avons parlé plus haut : ces tours formaient une ligne égale et parallèle à celle de l'armée, et servaient à incommoder l'ennemi par les décharges continuelles des archers qui les garnissaient, et à former des espèces de forts ou de redoutes mobiles, sous lesquelles les troupes perses se seraient ralliées dans le cas où elles auraient été rompues.

Derrière et tout près de ces tours, il y avait deux autres lignes paralleles et égales au front de l'armée, formées par les chariots de bagage. Ces deux lignes laissaient entre elles un espace vide, dans lequel étaient renfermées toutes les personnes inutiles dans le combat, et les extrémités de cet espace étaient fermées à droite et à gauche par deux autres lignes de chariots : en sorte que c'était une espèce de parc ou de camp ambulant, disposé en carré long, et fermé de toutes parts. Les

chariots qui formaient ce retranchement étaient garnis de gens de trait, et de tout ce qu'il y avait de gens capables d'en défendre les approches parmi les esclaves, les valets, les conducteurs de chariots, et les troupes destinées à la garde des équipages.

Ce retranchement mobile servait à couvrir l'armée de Cyrus par derrière et sur les flancs, et il mettait en même temps les Perses dans la nécessité de se battre en désespérés; car les chariots qui empêchaient les soldats de Crésus de les prendre en queue, ôtaient aux Perses tout moyen de fuir.

Derrière et aux deux extrémités de la dernière ligne du retranchement, Cyrus avait placé mille fantassins et mille chevaux choisis parmi les cuirassiers perses : ils marchaient le long des chariots, en sorte qu'on ne les pouvait découvrir de la plaine. A la gauche, outre les deux mille Perses, il y avait un grand corps de chameaux, montés chacun de deux archers arabes adossés, l'un regardant la tête, et l'autre la croupe du chameau.

L'armée entière brillait de l'éclat de l'airain et de la pourpre. Le char d'Abradate était magnifiquement orné. Au moment où ce prince allait endosser sa cuirasse, faite de lin, suivant l'usage de son pays, Panthée lui apporta un casque d'or, des brassards et de larges bracelets du même métal, une tunique de pourpre qui descendait jusqu'à terre, et un panache couleur d'hyacinthe. Abradate fut surpris en voyant ces armes; elles avaient été faites à son insu par ordre de Panthée, sur la mesure de celles dont il se servait ordinairement. « Ma chère Panthée, lui dit-il, vous vous êtes donc dépouillée de tout ce qui sert à vous parer pour me faire cette armure? — Non, répondit Panthée; le plus précieux de mes ornements m'est resté; car, si vous paraissez aux yeux des autres tel que vous êtes aux miens, vous serez ma plus riche parure. » En proférant ces paroles, elle l'armait elle-même, et ses joues étaient inondées de ses larmes, quelque violence qu'elle se fît pour les cacher.

Abradate, déjà si digne d'attirer les regards, parut plus beau encore quand il fut couvert de ses nouvelles armes. Il avait pris des mains de son écuyer les rênes de son char, et se préparait à y monter, lorsque Panthée ayant fait éloigner ceux qui les entouraient : « Abradate, lui dit-elle, s'il y eut jamais des femmes qui aimassent leurs époux plus qu'elles-mêmes, sans doute vous me mettez au nombre de ces femmes. Mais à quoi bon vous parler ici de ma tendresse? mes actions vous la prouvent mieux que ne feraient des discours. Cependant, quels que soient les sentiments que vous me connaissez pour vous, je jure par mon amour, par le vôtre, que j'aimerais mieux vous suivre au tombeau, où une mort glorieuse vous aurait précipité, que de vivre avec un mari déshonoré, tant je suis persuadée que nous ne devons l'un et l'autre respirer que pour la gloire. Souvenez-vous, Abradate, des obligations que nous avons à Cyrus. » Abradate posa la main sur la tête de sa femme, et levant les yeux au ciel : « Grand Jupiter, s'écria-t-il, faites que je me montre digne mari de Panthée et digne ami de Cyrus, qui nous a traités l'un et l'autre avec tant d'égards. » A ces mots, il monte sur son char. Quand il y fut entré, et que son écuyer l'eut fermé, Panthée, qui ne pouvait plus embrasser son mari, baisait le char. Mais bientôt le char s'éloigna. Panthée le suit quelque temps, sans être aperçue d'Abradate, qui tournant la tête et voyant sa femme sur ses pas : « Consolez-vous, ma chère Panthée, lui dit-il; adieu; il faut nous quitter. » Aussitôt ses femmes et ses eunuques la prirent dans leurs bras, et la conduisirent à son chariot, où ils la couchèrent. Tous les yeux se tournèrent alors vers Abradate; car personne n'avait songé à le regarder tant que Panthée avait été présente, quoique ce guerrier et son char méritassent bien d'attirer les regards.

Lorsque Cyrus eut achevé son sacrifice, et que l'armée fut rangée dans l'ordre que nous avons indiqué plus haut, il assembla les chefs, et les en-

gagea à bien faire leur devoir. Ceux-ci allèrent ensuite reprendre leurs rangs, et des valets apportèrent pour Cyrus et sa troupe des viandes et du vin. Le prince ayant mangé sans s'asseoir, distribua, suivant sa coutume, des vivres à ceux qui en manquaient. Il implora de nouveau la protection des dieux, en leur offrant des libations; ensuite il but, et tous les assistants firent de même. Enfin, après avoir prié le dieu tutélaire de sa patrie d'être son guide et son appui, il monte à cheval, et ordonne à sa troupe de le suivre. Tous ceux qui la composaient étaient armés comme lui : tous avaient la tunique de pourpre, la cuirasse et le casque d'airain, le panache blanc, un javelot de bois de cormier et une épée. Le chanfrein et le poitrail des chevaux, ainsi que les bardes qui leur couvraient les flancs, étaient d'airain; les cuissards des cavaliers étaient du même métal.

Lorsque les deux armées furent à portée de se voir distinctement, Crésus ayant remarqué que son front débordait considérablement celui de Cyrus, fit faire halte à sa phalange, et ordonna que les deux extrémités se courbassent pour envelopper les Perses et les assaillir en même temps de toutes parts. Cependant Crésus ayant remarqué que le corps de bataille, dont il occupait le centre, était plus près de l'ennemi que les ailes qui continuaient de s'étendre, les avertit par un signal de ne pas aller plus loin et de faire un quart de conversion. Lorsqu'elles eurent fait halte, le visage tourné vers l'ennemi, Crésus leur ordonna, par un nouveau signal, de marcher en avant. On vit alors trois armées s'ébranler à la fois contre celle de Cyrus; l'une de front, les deux autres sur les flancs de droite et de gauche. Les Perses en furent effrayés : ils se voyaient environnés de toutes parts, excepté par derrière, de cavalerie, d'infanterie tant pesante que légère, d'archers et de chars, comme un petit carré est enfermé dans un plus grand. Néanmoins, au commandement du prince, ils firent face de tous côtés. L'attente de l'événement tenait les deux partis dans un profond silence. Alors Cyrus, jugeant que le moment était arrivé, entonna l'hymne du combat : l'armée entière y répondit, et poussa de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Cyrus part à la tête d'un corps de cavalerie, et prend en flanc l'aile droite des ennemis; il pénètre au milieu d'eux. Un corps d'infanterie qui le suivait à grands pas achève de les mettre en désordre.

Cyrus avait chargé un officier appelé Artagersas d'attaquer l'aile gauche des ennemis, en se faisant précéder des chameaux. Dès qu'Artagersas se fut assuré que l'action était engagée, il exécuta l'ordre qu'il avait reçu. Les chevaux ne purent soutenir, même à une grande distance, la vue des chameaux; saisis d'effroi, ils fuyaient, se cabraient, ou se renversaient les uns sur les autres. C'est l'effet ordinaire que l'aspect d'un chameau produit sur les chevaux. Artagersas, qui avait contenu sa troupe en bon ordre, profita de cette confusion pour attaquer, et fit avancer contre l'ennemi les chars qu'il avait à sa droite et à sa gauche. Ceux des ennemis qui cherchent à éviter les chars sont taillés en pièces par le corps d'Artagersas; ceux qui veulent éviter Artagersas sont surpris par les chars. Abradate n'attendit pas d'autre signal. « Suivez-moi, mes amis, » s'écria-t-il à haute voix; et lâchant les rênes à ses chevaux, il les presse tellement de l'aiguillon, qu'ils sont bientôt couverts de sang. Tous les chars partent avec une égale ardeur; mais ceux des ennemis prennent la fuite, quelques-uns même sans les guerriers qui devaient y monter. Abradate perce cette ligne, et fond sur les Égyptiens, accompagné de ceux des siens qu'il avait placés près de lui.

Les Égyptiens se tenaient si serrés, que ne pouvant s'ouvrir pour donner passage aux chars d'Abradate, plusieurs furent renversés par le choc des chevaux, qui les foulèrent aux pieds, et bientôt on ne vit autour des chars qu'un amas confus d'hommes, de chevaux, d'armes et de roues brisées; rien ne résistait au tranchant des faux, qui coupaient et les corps et les armes.

Dans ce tumulte, les chars qui portaient Abradate et ses compagnons ayant versé sur des monceaux de débris et de cadavres, ces braves guerriers moururent percés de coups, après avoir donné les plus grandes preuves de valeur. Ils furent vengés par les Perses qui les suivaient : ceux-ci étant entrés dans des bataillons égyptiens, rompus par les chars d'Abradate, y firent un grand carnage. Mais bientôt celles des troupes égyptiennes qui n'avaient point encore souffert, et c'était le plus grand nombre, s'avancèrent contre les Perses : le combat devint terrible. Les Égyptiens avaient sur les Perses, outre l'avantage du nombre, celui des armes : leurs piques étaient très-longues et très-fortes; les grands boucliers qu'ils portaient attachés à l'épaule étaient bien plus propres à couvrir le corps et à repousser les coups, que les cuirasses ou les boucliers ordinaires. Ils avancèrent couverts de ces énormes pavois, et poussèrent vivement les Perses, qui, n'ayant à leur opposer que de petits boucliers qu'ils tenaient à la main, furent contraints de plier : ils reculèrent, mais sans tourner le dos à l'ennemi, et sans cesser de porter et de recevoir des coups, jusqu'à ce qu'ils fussent près de leurs tours. Les soldats dont elles étaient garnies commencèrent à tirer sur les Égyptiens; en même temps, les troupes perses, qui étaient en dernière ligne, arrêtèrent les archers et les autres gens de trait qui se retiraient, et les forcèrent, l'épée à la main, à faire usage de leurs dards et de leurs flèches.

Sur ces entrefaites, Cyrus arriva, poursuivant les bataillons qu'il avait eus en tête : il fut sensiblement affligé de voir que les Perses avaient lâché pied; mais jugeant que le moyen le plus prompt d'arrêter les progrès des Égyptiens était de les prendre par derrière, il ordonne à sa troupe de le suivre, tourne vers la queue, tombe sur eux sans être aperçu, et en tue un grand nombre. A cette irruption imprévue, les Égyptiens se retournent, et font face à l'ennemi : l'infanterie et la cavalerie se mêlent et combattent ensemble. Un soldat jeté par terre, et foulé aux pieds par le cheval de Cyrus, enfonce son épée dans le ventre de l'animal, qui, se sentant blessé, se cabre, et renverse le prince. Aussitôt un des gardes sauta en bas de son cheval et le donna à Cyrus. Les Égyptiens étaient alors attaqués de tous les côtés.

La cavalerie perse venait d'arriver : Cyrus donna ordre de ne pas presser davantage la phalange égyptienne, et de la fatiguer seulement de loin à coups de flèches et de dards. Quant à lui, il monta sur une des tours, pour découvrir s'il ne restait plus de troupes ennemies qui tinssent encore dans quelque endroit. De la plate-forme de la tour, il vit la plaine couverte de chevaux, de chars, d'hommes qui fuyaient, d'autres qui poursuivaient, et remarqua que les Égyptiens étaient les seuls des ennemis qui n'eussent pas encore plié. Enfin, se voyant sans ressources, ces Égyptiens prirent le parti de former un cercle, faisant front de tous les côtés. Immobiles dans cette position, ils n'agissaient point, et eurent beaucoup à souffrir, jusqu'à ce que Cyrus, admirant leur courage et touché de compassion de voir périr de si braves gens, ordonna qu'on cessât de les assaillir et que le combat finît. Il leur fit demander par un héraut s'ils aimaient mieux mourir tous pour des lâches qui les avaient abandonnés, que de sauver leur vie, sans rien perdre de leur réputation de braves gens. « Pourrions-nous, répondirent les Égyptiens, conserver en même temps la vie et cette bonne réputation? — Oui, reprit Cyrus, puisque vous êtes les seuls qui n'ayez pas lâché pied et qui osiez combattre encore. — Mais à quel prix pouvons-nous, avec honneur, mériter que vous nous laissiez vivre? — Il ne vous en coûtera point de trahir vos alliés : nous n'exigeons autre chose, sinon que vous rendiez les armes, et que vous deveniez les amis de ceux qui vous donnent la vie, quand ils sont les maîtres de vous l'ôter. — Si nous devenons vos amis, que prétendez-vous

faire de nous? — Établir entre vous et moi un commerce de bons offices. Tant que la guerre durera, vous me suivrez, et vous aurez une paye plus forte que celle que vous receviez des Lydiens; quand la paix sera faite, j'assignerai à ceux qui voudront rester avec moi des terres et des villes, et je leur donnerai des femmes et des esclaves. » Sur cette proposition, ils demandèrent seulement au prince de ne jamais porter les armes contre Crésus: « C'est le seul des alliés, ajoutèrent-ils, de qui nous n'ayons pas à nous plaindre. » Tous les articles ayant été acceptés de part et d'autre, les Égyptiens engagèrent leur foi à Cyrus, et reçurent la sienne.

« Les descendants de ceux qui s'attachèrent pour lors à Cyrus, dit Xénophon, sont restés jusqu'ici fidèles au roi de Perse. Cyrus leur avait donné, dans la haute Asie, quelques villes, qu'on nomme encore *les villes des Egyptiens*, et de plus, celles de Larisse et de Cyllène, situées près de Cymé, à peu de distance de la mer: leur postérité s'est maintenue jusqu'à présent en possession de ces villes. » « Cette remarque de Xénophon, dit Fréret, ainsi que quelques autres répandues dans la Cyropédie pour prouver la vérité des choses qu'il avance, montrent qu'il donnait cet ouvrage pour une histoire véritable de Cyrus, au moins pour la plupart de ses parties (*). »

Les troupes de Cyrus s'étant rafraîchies, et les sentinelles ayant été posées, comme la prudence l'exigeait, chacun alla prendre du repos, pendant que Crésus s'enfuyait à Sardes avec son armée, et que différents peuples ses alliés profitaient de la nuit pour s'éloigner avec la plus grande diligence et gagner leur pays. A la pointe du jour, Cyrus marcha vers Sardes: en arrivant sous les murailles, il fit dresser ses machines, comme pour battre le mur, et préparer des échelles. Ces préparatifs extérieurs masquaient le dessein qu'il avait formé de faire escalader, dès la nuit suivante, par les Chaldéens et les Perses, la partie des fortifications qui semblait être la plus escarpée. Le projet fut exécuté par le moyen d'un Perse qui, ayant été au service d'un des gardes de la place, savait le chemin pour aller de la citadelle au fleuve. A la nouvelle que l'ennemi était maître de la citadelle, les Lydiens abandonnèrent leurs murailles, et cherchèrent leur salut dans la fuite. Dès que le jour parut, Cyrus entra dans la ville. Crésus, de son palais où il s'était enfermé, appelait Cyrus à grands cris; mais ce prince, se contentant de laisser auprès de lui une garde, tourna ses pas vers la citadelle, dont ses troupes s'étaient emparées. Il y trouva les Perses dans l'état où ils devaient être, occupés à garder la place, et ne vit que les armes des Chaldéens, qui s'étaient débandés pour aller piller les maisons de la ville (*). Il manda aussitôt leurs chefs, et leur ordonna de se retirer sur-le-champ de l'armée. « Je ne souffrirai point, leur dit-il, que des gens qui manquent à la discipline aient plus de part au butin que leurs camarades. Apprenez que pour vous récompenser de m'avoir suivi dans cette expédition, j'avais résolu de vous rendre les plus riches des Chaldéens; mais partez, et ne soyez pas surpris si vous êtes attaqués dans votre route par un ennemi qui vous sera supérieur en forces. » Les Chaldéens, effrayés de ce discours, conjurèrent Cyrus de calmer sa colère, et offrirent de rapporter tout ce qui avait été pris. « Si vous voulez m'apaiser, leur dit Cyrus, donnez ce butin aux soldats qui sont demeurés à la garde de la citadelle: pour moi, je n'ai besoin de rien. Quand l'armée saura que ceux qui ne quittent point leur poste ont un meilleur traitement que les autres, tout en ira mieux. » Les Chaldéens obéirent, et les soldats qui avaient été fidèles à leur devoir profi-

(*) Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VI, p. 545

(*) Ces Chaldéens ou Chalybes s'étaient joints à Cyrus au nombre de quatre mille, comme nous l'avons vu plus haut.

tèrent de ce riche pillage. Cyrus ayant fait camper ses troupes dans l'endroit de la ville qui lui parut le plus convenable, leur ordonna de rester armées même pendant leur repas.

Ces choses étant terminées, il fit amener Crésus en sa présence. Dès que le roi de Lydie aperçut son vainqueur : « Je vous salue, mon maître, lui dit-il; car la fortune vous assure désormais ce titre, et me réduit à vous le donner. — Je vous salue aussi, répondit Cyrus, puisque vous êtes homme ainsi que moi. Je veux, continua-t-il, vous demander un conseil; ne me le refuserez-vous point? — Puissé-je, dit Crésus, vous en donner un qui vous soit utile.— Écoutez-moi donc, reprit Cyrus. Mes soldats, après avoir essuyé des fatigues et des périls sans nombre, se voient les maîtres de la plus opulente ville de l'Asie, si on en excepte Babylone : il me paraît juste qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. S'il ne leur en revenait aucun avantage, je doute que je pusse compter longtemps sur leur obéissance. Cependant mon projet n'est pas de livrer la ville au pillage : outre qu'elle serait vraisemblablement ruinée sans ressource, il arriverait que les méchants auraient la meilleure part au butin. — Permettez-moi, seigneur, repartit Crésus, de dire à quelques Lydiens, à mon choix, que j'ai obtenu de vous que la ville ne soit point pillée, qu'ils ne soient séparés ni de leurs femmes ni de leurs enfants, et que je vous ai promis, pour prix de cette grâce, qu'ils vous apporteront d'eux-mêmes tout ce que Sardes renferme de précieux et de beau. Je suis certain qu'aussitôt qu'ils seront instruits de cette convention, ils s'empresseront, hommes et femmes, de vous offrir tous les effets de quelque valeur qu'ils ont en leur possession. D'ailleurs, quand vous aurez vu ce que les habitants vous présenteront, vous serez le maître de changer d'avis et de vous décider pour le pillage : en attendant, chargez quelqu'un des vôtres d'aller retirer mes trésors des mains de ceux à qui j'en ai confié la garde. »

Après cet entretien, les deux princes allèrent se reposer. Le lendemain, Cyrus manda ses amis particuliers et les principaux chefs : il commit les uns pour recevoir les trésors de Crésus; il enjoignit aux autres de mettre à part ce que les mages choisiraient pour les dieux, d'enfermer le reste dans des coffres, et de charger ces coffres sur des chariots, qui marcheraient à la suite de l'armée, afin d'avoir toujours de quoi récompenser chacun suivant son mérite.

Pendant qu'on exécutait cet ordre, il fit appeler quelques-uns de ses gardes, et leur demanda si aucun d'eux n'avait vu Abradate : « Je suis surpris, continua-t-il, qu'il ne paraisse point, lui qui avait accoutumé de se rendre si souvent auprès de moi. — Seigneur, répondit un des gardes, il ne vit plus; il est mort dans le combat, en poussant son char au milieu des ennemis. On rapporte que les autres conducteurs de chars, excepté ses compagnons, ont tourné le dos, quand ils ont vu de près les troupes égyptiennes. On dit aussi que sa femme a enlevé son corps, et que, l'ayant mis sur le chariot dont elle se sert ordinairement, elle l'a transporté non loin d'ici, sur les bords du Pactole. On ajoute que cette femme infortunée, assise par terre, soutient sur ses genoux la tête de son mari, qu'elle a couvert de ses plus beaux vêtements, pendant que ses eunuques et ses serviteurs lui creusent un tombeau sur une éminence voisine. » Aussitôt Cyrus, s'élançant sur son cheval, courut à ce douloureux spectacle. Il ordonna d'abord à Gadatas et à Gobryas de le suivre au plus tôt, et d'apporter ses plus riches ornements, pour en couvrir le corps d'Abradate; ensuite il fit amener des bœufs, des chevaux et d'autres victimes, pour les immoler aux mânes d'Abradate. Dès qu'il aperçut Panthée couchée par terre, et le corps de son époux étendu à ses côtés, un torrent de larmes coula de ses yeux : « Ame généreuse et fidèle, s'écria-t-il, tu nous as donc abandonnés! » En proférant ces paroles, il veut prendre la main du mort; elle

reste dans la sienne : un Égyptien l'avait coupée d'un coup de hache. La vue de cette main mutilée redoubla la douleur de Cyrus. Panthée, en jetant des cris lamentables, la reprend, la baise, et tâche de la rejoindre au bras. « Cyrus, dit-elle, tout son corps est dans le même état; mais que vous servirait de le regarder? Voilà où l'ont réduit son amour pour moi, et son attachement pour vous. Insensée! je ne cessais de l'exhorter à se montrer digne d'obtenir une place distinguée entre vos amis; et lui, uniquement occupé des moyens de vous servir, ne songeait point à ce qu'il lui en pouvait coûter. Enfin il est mort, sans avoir jamais mérité de reproches; et moi, dont les conseils l'ont conduit au trépas, je vis encore! »

Cyrus fondait en larmes, sans parler; puis rompant le silence : « O Panthée! dit-il, votre époux a du moins glorieusement terminé sa carrière; il est mort au sein de la victoire : acceptez ce que je vous offre pour parer son corps. » Gobryas et Gadatas venaient d'apporter une grande quantité d'ornements précieux. « D'autres honneurs encore lui sont réservés : on lui élèvera un tombeau digne de vous et de lui; on immolera en son honneur les victimes qui conviennent aux mânes d'un héros. Et vous, ajouta-t-il, vous ne resterez point sans appui : je ne cesserai d'honorer votre vertu. Je vous donnerai quelqu'un pour vous conduire partout où il vous plaira d'aller : dites dans quel lieu vous désirez qu'on vous mène. — Seigneur, répondit-elle, ne vous en mettez point en peine; vous saurez où j'ai dessein de me rendre. »

Après cet entretien, Cyrus se retira, gémissant sur le sort de la femme qui venait de perdre un tel mari, du mari qui devait ne plus revoir une telle femme. Panthée fit éloigner ses eunuques, sous prétexte de se livrer sans contrainte à sa douleur, et ne retint auprès d'elle que sa nourrice, à qui elle ordonna d'envelopper, dans le même tapis, le corps de son mari, et le sien quand elle ne serait plus. La nourrice essaya, par ses prières, de la détourner du funeste projet de se donner la mort; mais voyant que les supplications étaient inutiles et ne servaient qu'à irriter sa maîtresse, elle s'assit en pleurant. Alors Panthée tire un poignard dont elle s'était munie depuis longtemps, se frappe, et, posant sa tête sur le sein de son mari, elle expire. La nourrice, en poussant des cris douloureux, couvrit les corps des deux époux, suivant l'ordre qu'elle avait reçu.

Bientôt Cyrus fut informé de l'action de Panthée. Étonné de ce qu'il apprend, il accourt pour voir s'il ne serait pas possible de la secourir. Les trois eunuques, témoins du désespoir de leur maîtresse, venaient de se percer de leurs poignards, dans le lieu même où elle leur avait ordonné de se tenir. On raconte que le monument qui fut érigé aux deux époux et aux eunuques existe encore aujourd'hui; sur une colonne fort élevée sont les noms d'Abradate et de Panthée, écrits en caractères syriens, et sur trois colonnes plus basses on lit cette inscription : ICI SONT LES EUNUQUES. Cyrus, après avoir vu ce triste spectacle, s'en alla rempli d'admiration pour Panthée et pénétré de douleur. Par ses soins, on rendit aux morts les honneurs funèbres avec la plus grande pompe, et il leur fit élever un vaste monument.

Vers ce même temps, les Cariens, divisés en deux factions, implorèrent les uns et les autres le secours de Cyrus, qui envoya en Carie une armée sous les ordres du Perse Adusius. Les Ciliciens et les Cypriotes suivirent volontairement ce chef. Cyrus, pour reconnaître leur dévouement, permit qu'ils fussent gouvernés par des princes de leur nation, se contentant de leur imposer un tribut et l'obligation du service militaire dans toutes les occasions où il l'exigerait. Dès qu'Adusius fut de retour de son expédition, après avoir pacifié la Carie, il reçut l'ordre de se joindre à Hystaspe, qui avait été envoyé dans la Phrygie, voisine de l'Hellespont. Les Grecs qui habitaient sur les bords de la mer obtinrent, à force de présents, de ne point recevoir chez eux de trou-

pes perses, à condition qu'ils payeraient un tribut et suivraient Cyrus à la guerre partout où il les appellerait. Quant au roi de Phrygie, resté presque seul par la défection de ses principaux officiers, il s'abandonna à la merci des Perses.

Cyrus quitta alors la ville de Sardes pour se rendre à Babylone. Chemin faisant, il soumit à son obéissance les habitants de la Grande-Phrygie, les Cappadociens et les Arabes, et arriva devant Babylone à la tête d'une armée nombreuse, l'an 540 avant J. C. A peine arrivé, il établit ses troupes autour de la ville, qu'il alla reconnaître en personne. Ayant compris à la hauteur et à la force des murailles qu'il n'était pas possible de la prendre d'assaut, il pensa à réduire les habitants par la famine. On traça donc autour des murailles des lignes de circonvallation, et dans les endroits où ces lignes aboutissaient à l'Euphrate, on laissa un espace suffisant pour bâtir des forts. Les soldats se mirent à creuser une immense tranchée, et, pendant qu'ils étaient occupés à ce travail, Cyrus fit construire sur les bords du fleuve les forts dont nous venons de parler. Il en établit les fondations sur des pilotis de palmiers, qui n'avaient pas moins de cent pieds de longueur. Le pays en produit de plus grands encore, et ces arbres ont la propriété de se relever sous la charge. Les Babyloniens, qui du haut de leurs murailles voyaient ces préparatifs de siége, s'en moquaient, parce qu'ils avaient des vivres pour plus de vingt ans. Cyrus divisa alors son armée en douze corps, dont chacun devait être de service et surveiller Babylone pendant un mois de suite. Déjà tous les travaux étaient achevés. Cyrus apprit que le jour approchait où l'on devait célébrer à Babylone une fête durant laquelle les habitants passaient toute la nuit dans les festins et la débauche. Ce jour-là même, aussitôt que le soleil fut couché, il fit ouvrir la communication entre le fleuve et les deux têtes de la tranchée. L'eau s'épanchant dans ce nouveau lit, la partie du fleuve qui traversait la ville fut rendue guéable avant le jour. Après avoir détourné le fleuve, Cyrus y fit descendre plusieurs de ses gardes, fantassins et cavaliers, pour s'assurer si le fond était solide; et voyant qu'on pouvait le passer sans danger, les troupes qui avaient été placées, une partie à l'endroit où le fleuve entrait dans la ville et l'autre partie à l'endroit où il en sortait, s'y jetèrent, conduites par Gobryas et par Gadatas. Les portes d'airain qui fermaient les descentes des quais vers le fleuve étaient restées ouvertes dans cette nuit de dissolution; ainsi les deux corps de troupes de Cyrus pénétrèrent facilement jusque dans le cœur de la ville. Tous les habitants que les soldats peuvent atteindre sont passés au fil de l'épée; d'autres plus heureux se sauvent dans leurs maisons, ou jettent l'alarme dans Babylone. Les soldats de Gobryas répondent à leurs cris, comme s'ils étaient leurs compagnons de débauche, et, prenant le chemin le plus court, arrivent au palais, où ils se réunissent à la troupe de Gadatas. Alors ceux-ci chargent avec impétuosité les gardes du roi de Babylone. Aux cris qui s'élèvent, le roi ordonne qu'on sache d'où vient ce tumulte. Gadatas, profitant du moment où la porte du palais était ouverte, s'y précipite. Le roi était alors debout, et tenait un poignard à la main. Les soldats de Gadatas et de Gobryas se jetèrent à la fois sur ce prince et le tuèrent. Tous ceux qui étaient avec lui furent massacrés.

Pendant que ceci se passait au palais, Cyrus faisait parcourir les différents quartiers de la ville par sa cavalerie, qui avait ordre d'égorger tous les Babyloniens qui se trouveraient dans les rues, et de faire publier une défense expresse de sortir des maisons sous peine de la vie. Cet ordre fut exécuté. Lorsque Gadatas et Gobryas eurent rejoint le gros de l'armée, leur premier soin fut de remercier les dieux pour la vengeance qu'ils venaient de tirer d'un prince impie. Les détails dans lesquels Xénophon entre ici, se rapportent admirablement avec ce que l'Écriture

nous apprend sur la chute de Babylone et la personne de Balthasar (*).

Le lendemain, au lever du soleil, les garnisons des forts, ayant appris que la ville était prise et le roi tué, se rendirent à Cyrus. Ce prince permit aux parents de ceux qui avaient été tués d'enlever les corps et de les enterrer; puis il fit publier par des hérauts un ordre général aux Babyloniens d'apporter leurs armes, sous peine de mort. Les Babyloniens obéirent. Cyrus ordonna que leurs armes fussent déposées dans les forteresses, où elles se trouveraient prêtes au besoin. Ces mesures étant prises, il manda les mages : comme la ville avait été emportée l'épée à la main, il leur recommanda de mettre à part pour les dieux les prémices du butin, et de leur réserver les lieux consacrés. Il distribua les maisons des particuliers et les palais des grands à ceux qu'il savait avoir le plus contribué au succès de son entreprise, observant de proportionner les récompenses au mérite, ainsi qu'il l'avait réglé autrefois, et promettant d'écouter les plaintes de ceux qui se croiraient lésés dans le partage. Enfin il publia un édit par lequel il enjoignait d'une part aux Babyloniens de cultiver leurs champs, de payer les tributs et de servir les maîtres qu'il leur donnait; de l'autre, il accordait, tant aux Perses qu'à ceux qui participaient à leurs prérogatives, et généralement à tous les alliés qui resteraient avec lui, un empire absolu sur les prisonniers qui leur étaient échus.

Cyrus se rendit ensuite au palais des rois de Babylone. Dès qu'il y fut entré, il offrit des sacrifices aux dieux que les mages lui nommèrent. Après avoir rempli ce devoir religieux, il s'occupa d'autres soins. Considérant quel fardeau il s'imposait, en se chargeant de commander à un nombre infini d'hommes, et prévoyant que la superbe ville qu'il allait habiter serait pour lui une ville ennemie, il sentit la nécessité d'avoir une garde pour veiller à sa sûreté; et comme il savait qu'un traître n'est jamais plus sûr de son coup que lorsqu'il surprend à table, au bain ou au lit, celui dont il veut se défaire, il examinait à qui, dans ces différentes situations, il pourrait confier la garde de sa personne. Les eunuques lui parurent mériter la préférence pour ces fonctions importantes, parce qu'étant sans famille, et généralement méprisés par la bassesse de leur naissance, ils avaient tous les motifs possibles de s'attacher uniquement à leur maître, duquel dépendait leur fortune. Il leur confia donc l'administration de sa maison et la garde de sa personne. Cet usage, déjà connu avant Cyrus, se perpétua chez les rois de Perse ses successeurs.

Après avoir donné ordre à tout ce qui regardait le gouvernement de son nouvel empire, Cyrus voulut se montrer à ses nouveaux sujets au milieu d'une pompe imposante qui pût leur donner une haute idée de sa grandeur. La veille de la cérémonie, il manda les chefs tant des Perses que des alliés, et leur donna des robes à la mode des Mèdes : c'est alors que l'habillement médique commença d'être en usage parmi les Perses. En faisant cette distribution, il leur dit qu'il voulait aller visiter avec eux les champs consacrés aux immortels, et y offrir des sacrifices.

Tout fut prêt le lendemain, avant que le jour parût. On avait posé des barrières des deux côtés du chemin, comme on le pratique encore dans les lieux que le roi doit traverser à cheval, et il n'est permis qu'aux personnes de considération de passer entre ces barrières. Elles étaient gardées par des gens armés de fouets, pour en frapper quiconque causerait du désordre. Un corps de quatre mille doryphores était rangé en face du palais, sur quatre de hauteur, deux mille à chaque côté des portes. Toute la cavalerie s'était rendue dans la même place et avait mis pied à terre, les soldats tenant leurs mains cachées sous leurs manteaux; ce qui s'observe de nos jours toutes les fois

(*) Ce nom que l'on prononçait en chaldéen *Belschatsar,* voulait dire sans doute *prince favorisé de Bel.*

qu'on est à portée d'être vu par le roi. Les Perses occupaient la droite du chemin, les alliés la gauche; les chars étaient pareillement rangés des deux côtés en nombre égal. Quand les portes du palais s'ouvrirent, on vit sortir d'abord quatre taureaux superbes, qui devaient être immolés aux divinités désignées par les mages. Les Perses ont pour maxime que c'est surtout dans ce qui concerne le culte des dieux, qu'il est essentiel de consulter ceux qui sont particulièrement dévoués à leur service. Après les taureaux, venaient les chevaux destinés pour le soleil; ensuite un char consacré à Jupiter : ce char était blanc et orné de festons; le timon était doré. Suivait un autre char blanc comme le premier, orné de même de festons : celui-là était consacré au soleil; enfin un troisième, dont les chevaux avaient des housses couleur de pourpre, et derrière lesquels marchaient des hommes portant du feu dans un grand bassin.

Cyrus, précédé de ce cortége, sortit du palais sur son char; sa tête était couverte d'une tiare qui s'élevait en pointe; il avait une tunique mi-partie de pourpre et de blanc, habillement réservé au roi seul, et des brodequins couleur de feu. Sa tiare était ceinte du diadème, que portaient pareillement ceux qu'il honorait du titre de COUSINS, et que portent encore ceux qui jouissent de la même distinction. Ses mains étaient nues : il avait à ses côtés le conducteur de son char, homme d'une taille avantageuse, mais inférieure à la sienne, du moins en apparence. Dès qu'on aperçut Cyrus, tous l'adorèrent en se prosternant; peut-être y avait-il des gens apostés pour en donner l'exemple; peut-être aussi fut-ce l'effet ou de la surprise générale que causa un spectacle si nouveau, ou de l'admiration qu'excita l'air noble et majestueux du prince. Ce qu'il y a de certain, c'est que jusqu'à ce jour aucun Perse ne lui avait rendu un semblable hommage.

Lorsque Cyrus fut sorti du palais, les quatre mille doryphores se mirent en marche, deux mille de chaque côté de son char. Environ trois cents eunuques richement vêtus et armés de dards le suivaient à cheval : après eux, on menait en main deux cents chevaux, de ses écuries, ornés de freins d'or et couverts de housses rayées. Ils étaient suivis de deux mille piquiers, après lesquels marchait, sous la conduite de Chrysante, le plus ancien corps de cavalerie perse, composé de dix mille hommes, rangés sur cent de front et cent de hauteur. Après ce premier corps, un second de dix mille autres cavaliers perses, dans le même ordre, commandés par Hystaspe; après celui-ci, un troisième de pareil nombre; enfin un quatrième commandé par Gadatas. Ensuite venaient les cavaliers mèdes, puis les Arméniens, les Cadusiens, les Saces. Derrière la cavalerie, étaient les chars, rangés sur quatre de front, et conduits par le perse Artabate.

Cyrus s'apercevant, au milieu de sa marche, qu'une grande multitude de gens le suivaient en dehors des barrières pour lui présenter des requêtes, leur envoya dire, par ses eunuques (il en avait toujours trois à chaque côté de son char pour porter ses ordres), de s'adresser à ses officiers, qui lui rendraient compte de leurs demandes. Aussitôt la foule retourna vers la cavalerie, chacun délibérant auquel des chefs il aurait recours. Alors Cyrus manda l'un après l'autre ceux de ses amis dont il voulait augmenter la considération, et leur dit : « Si les gens qui nous suivent viennent vous faire des demandes déraisonnables, n'y ayez aucun égard; si elles sont justes, vous me les communiquerez, afin que nous avisions ensemble aux moyens d'y satisfaire. » Ceux que le prince faisait ainsi appeler accouraient à lui de toute la vitesse de leurs chevaux, et leur promptitude à obéir ajoutait encore à l'éclat de sa puissance.

Lorsqu'on fut arrivé dans les champs consacrés aux dieux, on sacrifia d'abord à Jupiter des taureaux qui furent brûlés en entier; puis au soleil des chevaux, qui furent consumés de même : on offrit ensuite des victimes à la terre, suivant les rits ordonnés par les

mages; on finit par les héros protecteurs de la Syrie. Les sacrifices étant achevés, comme le lieu était très-agréable, Cyrus marqua un espace d'environ cinq stades, et commanda aux corps de cavalerie, divisés par nations, de parcourir cette carrière au grand galop.

Après les sacrifices et les courses, Cyrus voulant célébrer sa victoire par un festin, invita ceux de ses amis qui montraient le plus de zèle pour l'accroissement de son autorité et le plus d'attachement à sa personne.

Le lendemain, il renvoya dans leur pays tous les alliés qui avaient embrassé volontairement son parti, excepté ceux qui préférèrent de s'établir auprès de lui. Ceux-ci, qui pour la plupart étaient Mèdes ou Hyrcaniens, obtinrent des terres et des maisons que leurs descendants possèdent encore. Les autres, qui aimèrent mieux s'en aller, furent comblés de présents; et tous, tant soldats qu'officiers, eurent sujet d'être contents de la générosité du prince. Il fit aussi distribuer à ses propres troupes les trésors qu'on avait enlevés de Sardes.

Quelque temps après, voyant que l'état de ses affaires lui permettait de s'en éloigner, il fit ses préparatifs pour aller en Perse, et commanda qu'on se disposât à le suivre. Quand il se fut muni de tout ce qu'il jugea lui devoir être nécessaire, il partit. C'est ici le lieu de parler de l'ordre avec lequel une armée si nombreuse campait et décampait, et de la célérité avec laquelle chacun prenait la place qu'il devait occuper. On sait que quand le roi de Perse campe, tous ses courtisans l'accompagnent et habitent sous des tentes, l'hiver comme l'été.

Cyrus ordonna d'abord que l'entrée de sa tente fût toujours vers le soleil levant, et fixa l'intervalle qui devait la séparer de celles des doryphores. Il marqua le logement des boulangers à sa droite, celui des cuisiniers à sa gauche; il plaça pareillement les chevaux à sa droite, les autres bêtes de somme à sa gauche: le reste fut réglé de manière que chaque troupe reconnaissait sans peine le lieu et l'espace qui lui étaient destinés. Quand on décampait, chacun réunissait le bagage dont il devait prendre soin, et le tenait prêt pour être chargé sur les voitures. Les conducteurs avaient ordre de se rendre tous en même temps dans les différents quartiers qui leur étaient assignés, et venaient l'enlever; d'où il arrivait que toutes les tentes, soit qu'il fallût les dresser ou les lever, ne coûtaient pas plus de temps qu'une seule. Le service intérieur de l'armée était de même tellement distribué, que chaque valet attaché à un détail particulier savait ce qu'il devait faire, et que tout le monde était servi à la fois, aussi facilement qu'eût pu l'être un seul homme. Les boulangers et les cuisiniers n'étaient pas les seuls à qui il marquait des places pour leur travail: en distribuant les quartiers aux troupes, il avait égard à l'espèce de leurs armes; et chaque corps connaissait si bien le lieu qui lui était assigné, qu'il s'y établissait sans jamais se méprendre.

Chaque fois qu'il campait, on tendait d'abord son pavillon au milieu du camp, comme le lieu le moins exposé à l'insulte. Autour de sa tente étaient, suivant sa pratique ordinaire, ses amis les plus affidés: immédiatement après eux, les cavaliers formaient un cercle, avec les conducteurs des chars, qu'il croyait devoir placer dans l'endroit le plus sûr, parce que, ne pouvant avoir leurs armes sous la main, il leur fallait du temps pour se mettre en état de défense. Les fantassins légèrement armés avaient leurs quartiers à la droite et à la gauche, tant de sa tente que de la cavalerie; les archers partie à la tête, partie à la queue des cavaliers; l'infanterie pesante et celle qui portait de grands boucliers formaient, autour du camp, une enceinte semblable à une forte muraille, pour soutenir, en cas d'attaque, les premiers efforts de l'ennemi et donner à la cavalerie le temps de s'armer. Les archers, non plus que l'infanterie tant légère que pesante, ne quittaient point leurs armes pour dormir, afin que,

d'une part, l'infanterie pesante se trouvât toujours en état de repousser les ennemis, s'ils cherchaient à surprendre le camp pendant la nuit, et que, de l'autre, les gens de trait fussent prêts à lancer, par-dessus les premiers rangs, leurs flèches et leurs dards contre ceux qui s'approcheraient. La tente de chacun des chefs était distinguée par un signe particulier; et, de même que les valets intelligents connaissent dans une ville les maisons de plusieurs citoyens, surtout des plus considérables, les aides de camp de Cyrus connaissaient parfaitement les tentes des principaux officiers; en sorte que, si le roi avait besoin de quelqu'un d'entre eux, ils ne perdaient point de temps à le chercher. Comme chacune des différentes nations avait son quartier à part, il était aisé de remarquer où la discipline était exactement observée, et où l'on n'exécutait pas ce qui avait été ordonné. Cyrus avait une telle confiance dans ces dispositions, qu'il disait que si les ennemis tentaient d'insulter son camp, soit la nuit, soit le jour, ils ne s'en trouveraient pas mieux que s'ils donnaient imprudemment dans une embuscade.

Dans les marches, il variait ses ordres selon les conjonctures; mais dans les campements, il changeait rarement l'ordonnance dont j'ai parlé.

Dès que l'armée fut entrée dans la Médie, Cyrus s'empressa d'aller voir Cyaxare. Après les premiers embrassements, il dit à son oncle qu'il lui avait réservé un palais dans Babylone. En même temps, il lui offrit des présents d'un grand prix. Il reprit ensuite la route de la Perse, où il ne séjourna que peu de temps, et retourna bientôt à Babylone. Arrivé dans cette ville, il jugea convenable d'envoyer des satrapes dans les provinces conquises, avec cette restriction, que les gouverneurs des places fortes et les officiers détachés dans différents postes, pour veiller à la sûreté du pays, ne recevraient d'ordres que de lui seul. Il prenait cette précaution, afin que si quelques satrapes avaient l'insolence de vouloir se rendre indépendants, ils fussent aussitôt contenus par les troupes mêmes de leur gouvernement. Les Ciliciens, les Cypriotes, les Paphlagoniens, qui avaient suivi le prince de leur bon gré au siége de Babylone, n'eurent point de gouverneurs perses, mais ils furent assujettis au tribut. Conformément au nouveau règlement, les garnisons des places fortes restèrent jusqu'à la chute de l'empire perse dans la dépendance immédiate du roi; c'était lui qui en nommait les commandants.

C'est à Cyrus que l'on doit un autre établissement. Tous les ans, un envoyé du prince parcourait avec une armée les différentes provinces de l'empire : si les gouverneurs avaient besoin de secours, il leur prêtait main-forte; s'ils étaient injustes, il les ramenait à la modération; s'ils négligeaient de faire payer les tributs, et de veiller soit à la sûreté des habitants de leur gouvernement, soit à la culture des terres; en un mot, s'ils manquaient à quelques-uns de leurs devoirs, l'envoyé remédiait au mal. Lorsqu'il ne pouvait y réussir, il en rendait compte au roi, qui décidait de la punition du coupable. On disait ordinairement, en parlant de ces inspecteurs : LE FILS DU ROI, OU LE FRÈRE DU ROI, OU L'ŒIL DU ROI est en marche; cependant quelquefois ils ne paraissaient point, parce que, s'il plaisait au prince de les contremander, ils retournaient sur leurs pas.

C'est encore à Cyrus qu'on attribue l'invention des postes, si utile dans un grand empire. Après avoir calculé ce qu'un cheval pouvait faire de chemin dans un jour, il ordonna que sur les routes on construisît des écuries qui fussent distantes l'une de l'autre de cet intervalle, qu'on les garnît de chevaux et qu'on y entretînt des palefreniers. Dans chacune, il devait y avoir un homme intelligent pour recevoir les lettres qu'un courrier apportait, les remettre à un autre courrier, avoir soin des chevaux qui arrivaient fatigués, et en fournir de frais. La nuit ne retardait point la marche des courriers : celui qui avait couru le jour

était remplacé par un autre prêt à courir la nuit.

L'année étant révolue, Cyrus assembla son armée à Babylone : on prétend qu'elle était composée de cent vingt mille cavaliers, de deux mille chars armés de faux, et de six cent mille hommes de pied. Avec ces forces redoutables, il subjugua toutes les nations qui habitent depuis les frontières de la Syrie jusqu'à la mer Rouge. De là, portant ses armes vers l'Égypte, il la soumit pareillement à son obéissance; de sorte que son empire eut dès lors pour limites, à l'est, l'Inde; au nord, le Pont-Euxin et la mer Caspienne; à l'ouest la mer Égée; au sud, l'Éthiopie et la mer Érythrée. Cyrus fixa son séjour au centre de ces différents pays : il passait les sept mois de l'hiver à Babylone, les trois mois du printemps à Suse, et les deux mois de l'été à Ecbatane; ce qui a fait dire qu'il jouissait d'un printemps continuel. Quelque lieu qu'il allât habiter, l'amour de ses peuples l'y suivait toujours.

Ainsi vécut Cyrus. Devenu vieux, il partit pour la Perse; c'était le septième voyage qu'il y faisait depuis l'établissement de son empire. Il y avait longtemps que son père et sa mère étaient morts. A son arrivée, il offrit les sacrifices prescrits par la loi, commença la danse en l'honneur des dieux, suivant l'usage des Perses, et fit au peuple les largesses accoutumées; ensuite il se retira dans son palais, et s'y étant endormi, il vit en songe un homme qui, par son air majestueux, lui parut être fort au-dessus d'un mortel, et qui s'approcha de lui en prononçant ces mots: PRÉPARE-TOI, CYRUS; TU VAS BIENTÔT ALLER OU SONT LES DIEUX. Ce songe l'éveilla : il ne douta pas que ce ne fût un avertissement qui lui annonçait la fin prochaine de sa vie. Aussitôt il fit préparer des victimes, et alla les immoler sur le sommet des montagnes, selon l'ancienne coutume des Perses, en l'honneur de Jupiter, protecteur de sa patrie, du Soleil et des autres divinités, en leur adressant cette prière : « Jupiter, dieu de mes pères, Soleil, et vous dieux immortels, recevez ce sacrifice, par lequel je termine une glorieuse carrière. Je vous rends grâce des utiles avis que j'ai reçus de vous, par les entrailles des animaux, par les signes célestes, par les augures, par les présages, sur ce que je devais faire ou éviter. Je vous rends grâce surtout de n'avoir jamais permis que je méconnusse votre assistance, ni que dans le cours de mes prospérités j'oubliasse que j'étais homme. Il ne me reste qu'à vous prier d'accorder à mes enfants, à ma femme, à mes amis, à ma patrie, des jours heureux, et à moi une fin digne de ma vie. »

Après les sacrifices, il retourna au palais et se coucha pour prendre un peu de repos. Ses baigneurs vinrent, à l'heure accoutumée, lui proposer de se mettre dans le bain : il répondit qu'il voulait se reposer. L'heure du repas étant venue, on servit son souper; mais il n'était pas en disposition de manger; cependant, comme il avait soif, il but avec plaisir. Le lendemain et le jour suivant, s'étant trouvé dans le même état, il fit appeler ses fils qui l'avaient accompagné dans son voyage, ses amis, ainsi que les principaux magistrats des Perses, et les voyant tous rassemblés, il leur adressa un discours par lequel il prit congé d'eux. Quand il eut cessé de parler, il présenta la main à ceux qui l'entouraient, puis, s'étant couvert le visage, il expira.

Telle est la relation de Xénophon; voici maintenant celle de Ctésias, que nous connaissons par l'analyse qu'en a donnée Photius dans sa *Bibliothèque:*

HISTOIRE DE CYRUS D'APRÈS CTÉSIAS.

Ctésias rapporte qu'Astyage, qu'il appelle Astyigas (*), n'avait aucune parenté avec Cyrus, et que, fuyant

(*) Dans son excellent mémoire sur la langue pehlvie, M. Joseph Müller a prouvé que le nom d'*Astyage* est l'*Azidahak* des livres pehlvis, l'*Ajdahak* des Arméniens et le *Dhohac* ou *Zohac* des Persans modernes. M. Müller ne cherche nullement à établir une identité de personne, mais seulement une identité de nom. Voyez *Journal asiatique*, avril 1839, pag. 299 et 300, *note*.

devant la face de ce prince, il s'était sauvé à Ecbatane, où sa fille Amytis et Spitamas, son gendre, l'avaient caché. Cyrus étant survenu, avait fait mettre à la torture Amytis, Spitamas et leurs enfants, Spitacès et Mégaberne, pour les obliger à dire ce qu'Astyigas était devenu : celui-ci, pour mettre un terme au supplice de ses enfants, se présenta de lui-même à Cyrus, qui le fit charger de chaînes et jeter dans un cachot; mais peu après, touché de repentir, il l'en retira et l'honora comme son père; il rendit les mêmes honneurs à Amytis, et ensuite l'épousa; quant à Spitamas, il le condamna à perdre la vie, parce qu'il lui avait menti, en disant qu'il n'avait point vu Astyigas et qu'il ne savait où il était.

Ctésias passe ensuite à la guerre que Cyrus fit aux Bactriens. Ce prince leur livra bataille, et l'avantage fut égal de part et d'autre; mais les Bactriens ayant appris que Cyrus regardait Astyigas comme son père, qu'il chérissait Amytis, et qu'il en avait fait sa femme, mirent bas les armes, et se rendirent à lui.

Après cela, Cyrus entreprit contre les Saces une expédition dans laquelle il fit prisonnier Amorgès, leur roi. Sparéthra, femme de ce prince, ayant levé une armée de trois cent mille hommes et de deux cent mille femmes, marcha contre Cyrus, remporta sur lui une grande victoire, et obtint la liberté d'Amorgès. Cyrus, ayant fait alliance avec celui-ci, se trouva en état d'attaquer Crésus, et de l'assiéger dans la ville de Sardes, sa capitale. Pour se rendre maîtres de la place, les Perses imaginèrent d'élever sur les remparts des soldats de bois, que les assiégés, dans l'obscurité de la nuit, prirent pour de vrais soldats, et, frappés de terreur, ils se rendirent. Crésus, après la prise de Sardes, se réfugia dans un temple d'Apollon, où, lié et garrotté trois fois par ordre de Cyrus, il fut trouvé libre, sans qu'on sût qui avait brisé ses chaînes, car on avait bien fermé la porte du temple, et le sceau de Cyrus était apposé sur la serrure. Après cela, on tira Crésus du temple, et on le ramena dans son palais, où on le lia encore plus étroitement qu'auparavant. Mais aussitôt le ciel se déclara en sa faveur par des éclairs et un tonnerre épouvantables, de sorte que Cyrus fut enfin obligé de lui ôter ses fers. Dans la suite, il le traita avec beaucoup d'humanité, jusqu'à lui donner pour séjour la ville de Barène, près d'Ecbatane, dans laquelle il y avait une garnison de cinq mille cavaliers et dix mille hommes de pied. L'eunuque Pétisacas, en grand crédit auprès de Cyrus, fut alors envoyé dans la Barcanie pour en ramener Astyigas, que la reine sa fille et Cyrus lui-même avaient grande envie de revoir; mais il laissa Astyigas dans des déserts, où la faim et la soif le firent périr. Son crime fut découvert ensuite, et Amytis lui fit arracher les yeux, puis il fut écorché vif, et mourut sur une croix. On fit de magnifiques funérailles à Astyigas, dont le corps fut trouvé entier et bien conservé dans les déserts où il était mort, car les lions l'avaient défendu contre les autres bêtes féroces.

La dernière expédition de Cyrus dont parle Ctésias fut contre les Derbices, qui avaient alors pour roi Amoræus. Ces peuples, par le moyen de leurs éléphants qu'ils firent sortir tout à coup d'une embuscade, mirent la cavalerie perse en déroute; Cyrus lui-même tomba de cheval; un Indien lui perça la cuisse d'un coup de javelot. Les Perses perdirent dix mille hommes dans cette affaire, et les Derbices n'en perdirent guère moins. Dès qu'Amorgès sut ce qui s'était passé, il accourut avec ses Saces, au nombre de vingt mille chevaux. Alors les Perses et les Saces livrèrent une seconde bataille aux Derbices, et combattirent avec tant de courage, qu'ils remportèrent la victoire la plus complète; trente mille Derbices demeurèrent sur la place; la perte du côté des Perses ne fut que de neuf mille hommes, et tout le pays se soumit à Cyrus. Mais ce prince approchait de sa fin : comme il ne l'ignorait pas, il déclara Cambyse, son fils aîné, roi des Perses; donna à

Tanyoxarcès, son second fils, la Bactriane et plusieurs autres provinces, sans l'assujettir à aucun tribut envers son frère : il pourvut aussi à l'établissement de Spitacès et de Mégaberne, et donna à chacun d'eux une satrapie. Il leur recommanda à tous d'obéir à la reine leur mère; demanda à Amorgès son amitié pour eux tous, et voulut qu'ils se donnassent la main, en signe de bonne intelligence, souhaitant toutes sortes de prospérités à ceux qui vivraient en paix, et donnant sa malédiction à quiconque d'entre eux ferait tort aux autres. Ainsi mourut Cyrus, trois jours après avoir été blessé. Ce prince avait régné trente ans.

COMPARAISON ENTRE LE RÉCIT D'HÉRODOTE ET CELUI DE XÉNOPHON.

Ctésias, comme on voit, ne dit pas un mot de l'expédition contre Babylone. Une aussi grave omission et le merveilleux répandu dans tout le récit peuvent faire concevoir une opinion très-défavorable de la partie de son ouvrage qui a rapport à Cyrus.

Laissant donc de côté cet auteur, nous allons comparer les deux relations d'Hérodote et de Xénophon.

Ce que le premier de ces historiens raconte de la naissance et de l'éducation de Cyrus, ainsi que de la manière dont Astyage découvrit son origine royale, semble assez peu croyable (*). Cependant nous devons convenir que depuis la plus haute antiquité cette légende merveilleuse a cours en Perse, où on l'applique à différents princes, et nous la verrons reparaître avec quelques modifications dans l'histoire de Sapor, fils d'Ardschir-Babgan.

La guerre contre Astyage nous paraît également un fait très-douteux. En effet, que de difficultés Cyrus n'aurait-il pas éprouvées pour triompher des Mèdes, alors si puissants! D'ailleurs, cette lutte entre les Mèdes et les Perses n'aurait pu avoir lieu sans animer les deux partis l'un contre l'autre. Dès lors, comment Cyrus, obligé de contenir de nouveaux sujets disposés à la révolte, aurait-il trouvé les moyens de rien entreprendre de décisif contre des ennemis aussi redoutables que les rois de Lydie et de Babylone? En adoptant le récit de Xénophon, on voit le point de départ de Cyrus, et l'on s'explique très-bien ses victoires. Proche parent et allié de Cyaxare, Cyrus se trouve placé par sa naissance et son génie à la tête des armées médo-perses. Soit politique, soit modération, il conserve toujours pour son allié la plus entière déférence, partage avec lui l'autorité souveraine, et lui accorde même toujours le premier rang. Cette conduite engage Cyaxare, prince voluptueux et indolent, à laisser à Cyrus le soin de conduire les armées. S'il avait eu d'abord à combattre les Mèdes, puis à les maintenir dans l'obéissance, il est douteux que Cyrus eût jamais étendu bien loin ses conquêtes.

Quelques critiques trouvent la preuve de cette guerre dans un passage de la *Retraite des Dix mille*, où Xénophon parle des deux villes de Larissa et de Mespila, situées sur les bords du Tigre, et abandonnées par leurs habitants dans les temps anciens, lors de la guerre dans laquelle

(*) Au quinzième siècle le récit d'Hérodote touchant la naissance de Cyrus était plus généralement adopté que celui de Xénophon. C'est du moins ce qu'on doit penser d'après quelques passages du *Speculum humanæ salvationis*, ouvrage fort répandu à cette époque et traduit en plusieurs langues vulgaires. Toutefois ce fait n'indique pas nécessairement une préférence accordée à Hérodote au préjudice de Xénophon. Il est probable que l'on suivait alors la relation de Justin dont l'histoire écrite en latin était plus connue que les ouvrages des deux historiens grecs. Panzer indique cinq éditions de la traduction latine d'Hérodote imprimées avant 1500. La première édition grecque de cet auteur n'est que de 1502. Le même Panzer donne une liste de seize éditions de Justin publiées avant l'an 1500.

Je dois tous ces détails à l'obligeance de mon ami M. J. Marie Guichard de la Bibliothèque royale, lequel fait imprimer en ce moment une curieuse notice historique et bibliographique sur le *Speculum*.

les Perses enlevèrent l'empire aux Mèdes; mais une lecture attentive de ce passage convaincra facilement que Xénophon ne fait que rapporter, sans la garantir, une tradition locale qu'il avait apprise dans le pays, ou qu'il tenait de quelque Perse attaché à l'armée grecque. C'est ce que confirme le vague de cette tradition, où Cyrus n'est pas même nommé, où il est question d'une reine dont ne parlent ni Hérodote ni Ctésias, et où l'intervention des dieux joue un assez grand rôle(*). Le récit d'Hérodote suffirait peut-être à lui seul pour combattre ces traditions. Il n'y eut, si nous en croyons cet auteur, que deux affaires entre Astyage et Cyrus. Dans la seconde, le roi des Mèdes fut fait prisonnier, et cet événement mit bientôt fin à la guerre. Il n'est nullement question de siéges de villes dont on ne peut se rendre maître, comme dit Xénophon, *avec la longueur du temps*, ni de la fuite d'une reine, ni enfin d'opérations militaires du côté du Tigre. Cependant, si les traditions dont il s'agit avaient été généralement admises, Hérodote en aurait eu connaissance, et, comme ennemi de Cyrus, il n'aurait pas manqué de les enregistrer. Enfin nous en appellerons de Xénophon, recevant sans examen, au milieu des dangers et des inquiétudes de sa retraite, ces traditions fabuleuses dont l'Asie est si féconde, à Xénophon rédigeant à loisir, après son retour de Perse, l'histoire d'un prince pour lequel il avait la plus haute comme la plus juste admiration.

L'Écriture peut encore servir à prouver que Cyrus ne fonda pas l'empire des Perses sur les ruines de l'empire des Mèdes. En effet, nous voyons dans les prophéties d'Isaïe et dans le livre de Daniel que Babylone devait être livrée aux Mèdes et aux Perses(*). Quel sens aurait une pareille expression, si les Mèdes avaient été soumis par Cyrus et placés au rang des peuples vaincus, comme les Lydiens et tant d'autres dont le nom ne figure jamais à côté de celui des Perses? Or l'exactitude des livres saints est telle, qu'après la mort de Cyaxare, Esdras ne parle plus des Mèdes et des Perses (**), mais uniquement des derniers, parce qu'alors Cyrus, n'ayant pas à ménager les princes mèdes, voulait donner à son nouvel empire le nom seul de la Perse, sa patrie.

Xénophon ne dit rien de l'anecdote relative au fleuve du Gyndes; nous ne voyons cependant aucune raison qui empêche d'admettre le fait, pourvu qu'on rejette la cause que lui assigne

(*) Nous croyons devoir mettre le passage de Xénophon sous les yeux du lecteur :

« Les Grecs ayant marché le reste du jour sans être inquiétés, arrivèrent sur les bords du Tigre à Larisse, ville grande, mais déserte. Les Mèdes en étaient anciennement les maîtres. Le mur avait deux parasanges de tour, et vingt-cinq pieds de largeur, sur cent de hauteur. Il était de briques, mais le bas était de pierre jusqu'à vingt pieds de hauteur. Le roi de Perse l'ayant assiégée dans les temps que les Perses enlevèrent l'empire aux Mèdes, il ne put en aucune manière la prendre. Mais le soleil ayant disparu, comme s'il se fût enveloppé d'un nuage, les habitants perdirent courage, et elle fut prise de la sorte. Près de cette ville était une pyramide de pierre, haute de deux cents pieds. Chaque côté de sa base avait cent pieds de longueur. Grand nombre de barbares s'y étaient réfugiés des villages voisins.

« A six parasanges de cette ville était un grand château abandonné, où l'on arriva en un jour. Il était proche de la ville de Mespila, anciennement occupée par les Mèdes. La base du mur était d'une pierre polie et pleine de coquillages, et avait cinquante pieds d'épaisseur et autant de hauteur. Sur cette base s'élevait un mur de briques de cinquante pieds de large sur cent de haut, dont le tour était de six parasanges. On dit que Média, femme du roi, se réfugia en cette ville, quand les Perses conquirent l'empire des Mèdes. Le roi de Perse ne put s'en rendre maître, ni par force, ni avec la longueur du temps; mais Jupiter ayant frappé les habitants de terreur, elle fut prise.»

Voyez Larcher, *Expédition de Cyrus dans l'Asie supérieure*, t. I, p. 218.

(*) Isaïe, ch. XXI, v. 2. — Daniel, ch. V, v. 28.

(**) Esdras, liv. I, chap. I, v. 1.

Hérodote. Il se peut, en effet, que Cyrus ait passé un temps considérable à partager le Gyndes en un grand nombre de canaux pour fertiliser des terres qui n'étaient pas suffisamment arrosées. Ce moyen, de tout temps en usage dans l'Orient, et spécialement dans la Perse, y est encore pratiqué aujourd'hui. Il est peut-être encore possible de supposer que Cyrus avait en agissant de la sorte un motif politique qui nous est inconnu. Mais vouloir que le prince qui, par sa prudence et sa modération, non moins que par ses étonnantes qualités militaires, sut absorber la puissance des Mèdes, détruire la monarchie de Crésus et celle des Babyloniens, et fonder un empire qui comprenait la plus belle partie de l'Asie; vouloir, dis-je, que ce prince ait interrompu une expédition importante pour satisfaire sa rage insensée contre un fleuve, c'est là une explication que le plus simple bon sens doit nous faire rejeter comme impossible.

L'histoire de la guerre des Massagètes est omise dans la Cyropédie. Il ne faudrait cependant pas inférer de là que cette guerre n'a pas eu lieu; car Xénophon ne nous apprend que peu de chose des événements qui suivirent la prise de Babylone. Mais ici encore il serait nécessaire de modifier le récit d'Hérodote, si plein de circonstances extraordinaires. Sans nous arrêter à ce qu'il y a de romanesque dans cette ambassade envoyée à la reine Tomyris pour obtenir sa main, nous demanderons s'il est probable, s'il est possible même qu'un capitaine tel que Cyrus, qui commandait à des troupes braves et nombreuses, et disposait des ressources et des trésors de presque toute l'Asie, ait été vaincu par des peuples barbares qui devaient lui être si inférieurs par le nombre des soldats et par la connaissance de l'art de la guerre? D'ailleurs, si l'expédition contre les Massagètes avait eu les résultats désastreux rapportés par Hérodote, comment l'empire perse à peine fondé aurait-il résisté à une si violente commotion? comment les Lydiens, les Babyloniens et tous les autres peuples nouvellement conquis, seraient-ils demeurés dans l'obéissance, sans essayer seulement de secouer le joug? comment enfin la couronne de Perse aurait-elle passé sans révolution sur la tête de Cambyse, prince si éloigné des vertus et des grandes qualités de son père, et si peu capable de réparer par lui-même les torts de la fortune? Strabon, Plutarque, Arrien et Quinte-Curce témoignent que, lors de l'expédition d'Alexandre le Grand, on voyait encore à Pasargade le tombeau qui renfermait le corps de Cyrus. Ce fait, très-bien établi, doit ôter toute créance au récit d'Hérodote, à moins que l'on ne suppose, avec le savant Larcher (*), que les Massagètes rendirent le corps de Cyrus, ou que les Perses trouvèrent moyen de l'enlever. Mais c'est là une hypothèse gratuite; et si le corps de Cyrus fût tombé entre les mains des barbares, comment aurait-on pu leur arracher un pareil trophée? Enfin, et cet aveu est important, Hérodote convient lui-même qu'on rapporte diversement la mort de Cyrus. « Pour moi, dit-il, je me suis borné à ce qui m'a paru le plus vraisemblable (**). » Il y a lieu de croire qu'il existait sur la mort de Cyrus, comme sur le reste de la vie de ce prince, quatre traditions différentes (***).

Hérodote rapporte presque de la même manière que Xénophon la prise de Sardes et la chute de Babylone, mais

(*) *Histoire d'Hérodote, traduite du grec*, t. I, pag. 534 de la nouvelle édition.

(**) Hérodote, I, 214.

(***) Fréret, Banier et Dacier (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. IV, pag. 589; t. VI, pag. 404; *Cyropédie*, Discours préliminaire, pag. IV) ne parlent que de trois traditions relatives à Cyrus et mentionnées par Hérodote. Cependant cet auteur dit de la manière la plus formelle (I, 95), qu'indépendamment de la relation suivie par lui, il en existait trois autres différentes. Gédoyn, si décrié parmi les savants, a évité cette légère erreur, et dans la traduction des Persiques de Ctésias (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XIV, p. 249, note), il cite les quatre relations dont parle Hérodote.

il omet plusieurs circonstances intéressantes et glorieuses pour Cyrus. Le Grec asiatique reparaît toujours; Cyrus était pour lui, avant tout, la cause première de l'état de dépendance où se trouvait, à l'égard de la Perse, la ville d'Halicarnasse, sa patrie.

Les recherches au moyen desquelles Fréret a prouvé l'existence et déterminé la position de l'Hyrcanie et de la Bactriane de Xénophon, doivent peut-être nous empêcher de rejeter sans raison plausible l'ambassade envoyée par les Hyrcaniens à Cyrus et la soumission de ce peuple, ainsi que l'épisode d'Abradate. Il est sans doute difficile d'admettre la partie de cet épisode qui regarde Panthée; mais l'alliance d'Abradate avec Cyrus, et la mort de ce roi de la Susiane tué à la bataille de Thymbrée, demeurent toujours des faits au moins très-probables. On ne peut guère supposer, en effet, que si Xénophon avait voulu seulement décrire des aventures imaginaires, il eût jeté dans ses descriptions des difficultés géographiques qui ont défié la sagacité de tant de savants; il lui aurait été facile de placer ses héros dans des pays bien connus. Mais Xénophon, nous le répétons, voulait écrire l'histoire de Cyrus; les harangues qu'il met dans la bouche de ses personnages, suivant l'usage des anciens, sont probablement la seule partie de la Cyropédie qu'il ait tirée en entier de son imagination.

Hérodote ne parlant point de Cyaxare, fils d'Astyage, Fréret en a conclu que ce personnage était une création de Xénophon (*). Sans entrer dans une discussion qui serait tout à fait déplacée ici, nous dirons que l'existence de Cyaxare a été admise par un grand nombre de graves auteurs, et notamment par M. Gesenius (**).

Ce qu'on peut reprocher avec toute justice à l'auteur de la Cyropédie, c'est d'avoir négligé la chronologie dans son ouvrage.

Nous ne ferons plus qu'une remarque. En admettant comme fondé le reproche qu'on adresse à la Cyropédie, de n'être qu'un canevas sur lequel on a dessiné des épisodes et des détails fabuleux, il faut convenir que tous ces hors-d'œuvre reposent sur des données historiques d'une vérité reconnue. Les conquêtes de Cyrus sont prouvées par le témoignage de toute l'antiquité, et jamais on n'a songé à les révoquer en doute. Quant à la piété, à la bonté et à la justice de ce prince, ce n'est pas Xénophon seulement, mais Isaïe (*) et Diodore (**) qui l'attestent. Hérodote lui-même nous apprend que les Perses donnaient à Cyrus le nom de père, et que jamais ils n'auraient osé comparer personne à ce grand prince (***).

CYRUS RENVOIE EN JUDÉE LES ISRAÉLITES CAPTIFS A BABYLONE. DERNIÈRES ANNÉES DE CE PRINCE.

La marche que nous avons suivie nous a empêché de rapporter un événement considérable dont les auteurs grecs ne font pas mention, mais qui nous est attesté par l'Écriture. Nous voulons parler de l'édit de Cyrus, qui permettait aux Israélites captifs à Babylone de retourner dans leur patrie, dont ils avaient été arrachés par Nabuchodonosor le Grand. Cet édit, qui est de l'an 536 avant Jésus-Christ, fut rendu deux ans après la prise de Babylone, et lorsque Cyrus était devenu seul maître de l'empire perse par la mort de Cyaxare et de Cambyse. Voici cet édit mémorable :

« La première année de Cyrus, roi de Perse, le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avait prononcée par la bouche de Jérémie, suscita l'esprit de Cyrus, roi de Perse, qui fit publier dans tout son royaume cette ordonnance, même par écrit :

(*) Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. VII, pag. 458 et suivantes.

(**) Voyez *Lexicon Hebraicum et Chaldaicum*, aux noms *Akhaschveroscl* et *Daryavesch*.

(*) Isaïe, XLIV, 28.

(**) Tom. I, pag. 558, et tom. II, p. 553 de l'édition de Wesseling.

(***) Hérodote, III, 89 et 160.

« Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : Le Seigneur, le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre ; et m'a commandé de lui bâtir une maison dans la ville de Jérusalem, qui est en Judée.

« Qui d'entre vous est de son peuple? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il aille à Jérusalem, qui est en Judée ; et qu'il rebâtisse la maison du Seigneur, Dieu d'Israël ; du Dieu qui est à Jérusalem.

« Et que tous les autres, en quelques lieux qu'ils habitent, l'assistent du lieu où ils sont, soit en argent et en or, soit de tous leurs autres biens, et de leurs bestiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement au temple de Dieu, qui est à Jérusalem (*). »

Après la publication de cet édit, les Israélites qui se trouvaient dans les différentes parties du royaume de Babylone, se réunirent au nombre de quarante-deux mille trois cent soixante, sans compter leurs serviteurs, qui montaient à sept mille trois cent trente-sept, et prirent ensemble le chemin de la Judée, emportant, avec la permission de Cyrus, tous les vases sacrés que Nabuchodonosor avait enlevés de Jérusalem pour les placer dans le temple de Bel, à Babylone.

Également aimé de ses sujets naturels et des peuples qu'il avait conquis, Cyrus, sur la fin de sa vie, s'occupa de régler les affaires de son empire. Il y établit cet ordre admirable qui conserva aux Perses la souveraineté de l'Asie pendant plus de deux cents ans, malgré la cruauté, la faiblesse et l'imprévoyance des princes qui se succédèrent sur le trône. Le règne de Cyrus dura trente ans, neuf ans ou sept ans, suivant qu'on en fixe le commencement à l'époque où l'armée perse marcha au secours des Mèdes, à la prise de Babylone ou à la mort de Cyaxare.

HISTOIRE DE CAMBYSE, FILS DE CYRUS.

Cambyse, à peine monté sur le trône (an du monde 3475, avant J. C. 529), empêcha les Juifs de continuer la reconstruction du temple. Sans révoquer ouvertement l'édit de Cyrus, il sut en entraver l'exécution. Il se disposa ensuite à porter la guerre en Égypte. On ignore la cause de l'animosité de ce prince contre les Égyptiens ; il paraît cependant qu'Amasis, roi d'Égypte, qui s'était soumis à payer un tribut à Cyrus, avait, à la mort de ce roi, secoué le joug de l'obéissance. Cambyse, voulant le remettre sous sa dépendance, se disposait à l'attaquer. Les Phéniciens et les Cypriotes lui fournirent des vaisseaux, et il augmenta son armée de plusieurs corps auxiliaires, composés de Grecs, d'Ioniens et d'Éoliens. Phanès d'Halicarnasse, qui commandait des troupes grecques à la solde d'Amasis, ayant quitté ce prince pour quelque mécontentement, se retira auprès de Cambyse, auquel il donna, sur la nature du pays et les forces de l'armée ennemie, toutes les indications nécessaires pour le faire réussir dans cette expédition. Phanès décida en outre un roi arabe, dont les États confinaient à la Palestine et à l'Égypte, à s'engager à fournir d'eau l'armée perse pendant son passage à travers le désert. Sans cette ressource, Cambyse eût été obligé de suivre une autre route moins directe.

La quatrième année de son règne, Cambyse attaqua l'Égypte. Arrivé à la frontière de ce pays, il apprit qu'Amasis était mort, et que son fils Psamménite, qui venait de lui succéder, réunissait toutes ses forces pour arrêter l'armée perse. Cambyse, sans perdre de temps, mit le siége devant la ville de Péluse, qui était la clef de l'Égypte du côté de l'Arabie, et s'en rendit maître (*). Les deux armées en vinrent

(*) Esdras, liv. I, chap. I, v. 1-4.

(*) Polyen rapporte que Cambyse sachant que la garnison de Péluse était entièrement composée d'Égyptiens, employa pour s'emparer de la ville le stratagème suivant : il fit placer devant son armée un grand nombre de chiens, des chats et d'autres animaux que les Égyptiens regardaient comme sacrés. Les soldats n'osant pas lancer leurs

ensuite à une affaire générale, dans laquelle les Égyptiens laissèrent un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Ceux qui échappèrent à ce carnage s'enfuirent en désordre à Memphis. S'étant enfermés dans cette place, Cambyse, pour les engager à traiter avec lui, leur envoya un héraut qui remonta le Nil jusqu'à Memphis sur un vaisseau mytilénien. Dès que les Égyptiens virent ce vaisseau, ils le brisèrent, tuèrent ceux qui le montaient, et portèrent leurs membres dans la citadelle. Les Perses ayant fait le siége de la place, obligèrent les Égyptiens à se rendre.

Les Libyens, craignant d'éprouver le même sort que les Égyptiens, se soumirent sans combat. Ils s'imposèrent un tribut, et envoyèrent des présents. Les Cyrénéens et les Barcéens imitèrent les Libyens par le même motif de crainte. Cambyse se plaignit de ce que les présents des Cyrénéens n'étaient point assez considérables, et il les distribua lui-même à ses troupes.

Après la prise de Memphis, Psamménite fut traité, par ordre de Cambyse, avec la dernière ignominie. On habilla la fille de ce prince en esclave, et Cambyse l'envoya, une cruche à la main, chercher de l'eau; elle était accompagnée de plusieurs autres jeunes filles qu'on avait choisies dans les premières familles du royaume, et qui étaient habillées en esclaves comme la princesse. Les pères, voyant leurs filles dans un état si humiliant, fondirent en larmes; mais Psamménite se contenta de baisser les yeux.

Cambyse fit ensuite passer devant Psamménite son fils, accompagné de deux mille Égyptiens de même âge que lui, la corde au cou, et un frein à la bouche. On les menait à la mort pour venger les Mytiléniens qui avaient été inhumainement massacrés à Memphis, et dont on avait brisé le vaisseau. Car les juges royaux avaient ordonné que, pour chaque homme tué en cette occasion, on ferait mourir dix Égyptiens des premières familles. Psamménite les vit défiler, et reconnut son fils; mais, tandis que les autres Égyptiens pleuraient et se lamentaient, il garda la même contenance qu'à la vue de sa fille. Lorsque ces jeunes gens furent passés, il aperçut un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table. Cet homme, dépouillé de tous ses biens, et ne subsistant que des aumônes qu'on lui faisait, allait de rang en rang par toute l'armée, implorant la compassion de chacun. A cette vue, Psamménite ne put retenir ses larmes, et se frappa la tête en appelant le vieillard par son nom. Cambyse, dit Hérodote, étonné de sa conduite, lui en fit demander les motifs. « Fils de Cyrus, répondit Psamménite, les malheurs de ma maison sont trop grands pour qu'on puisse les pleurer; mais le triste sort d'un ami, qui, au commencement de sa vieillesse, est tombé dans l'indigence, après avoir possédé de grands biens, m'a paru mériter des larmes. »

Cambyse traita d'abord Psamménite avec bonté; mais ce prince ayant ensuite engagé les Égyptiens à se révolter contre les Perses, fut découvert et convaincu par Cambyse, qui le condamna à boire du sang de taureau, dont, suivant Hérodote, il mourut sur-le-champ.

Cambyse partit de Memphis pour se rendre à Saïs, dans le but d'exercer sur le corps d'Amasis la vengeance qu'il méditait. Aussitôt qu'il fut dans le palais de ce prince, il commanda de tirer son corps du tombeau; cela fait, il ordonna qu'on le battît de verges, qu'on lui arrachât le poil et les cheveux, qu'on le piquât à coups d'aiguilles, et qu'on lui fît mille outrages. Mais comme les exécuteurs de ces ordres barbares étaient las de maltraiter un corps qui résistait à tous leurs efforts, et dont ils ne pouvaient rien détacher,

traits ni tirer leurs flèches dans la crainte de blesser quelques-uns de ces animaux, Cambyse s'empara de la ville sans coup férir. Voyez *Polyæni strat.* lib. VII, cap. 9.

Cette tradition fabuleuse est, suivant toute apparence, postérieure à Hérodote qui n'en fait pas mention.

parce qu'il avait été embaumé, Cambyse le fit brûler, sans aucun respect pour la religion. En effet, les Perses croyaient que le feu est un dieu; et il n'était permis, ni par leurs lois, ni par celles des Égyptiens, de brûler les morts. Cela était défendu chez les Perses, parce qu'un dieu ne doit pas, selon eux, se nourrir du cadavre d'un homme: cette défense subsistait aussi chez les Égyptiens. Ainsi Cambyse commit, en cette occasion, un double sacrilége (*).

L'année suivante, qui était la sixième de son règne, Cambyse voulut faire la guerre à trois nations différentes; aux Carthaginois, aux Ammoniens, et aux Éthiopiens macrobiens (**), qui habitent en Libye. Après avoir délibéré sur ces expéditions, il résolut d'envoyer sa flotte contre les Carthaginois, un détachement de ses troupes de terre contre les Ammoniens, et de faire reconnaître d'abord le pays des Éthiopiens par des espions qui, sous prétexte de porter des présents au roi, examineraient l'état des choses, et lui en rendraient compte ensuite.

Dès qu'il eut pris le parti d'envoyer des espions dans ce pays, il fit venir de la ville d'Éléphantine des Ichthyophages qui savaient la langue éthiopienne. Pendant qu'on était allé les chercher, il ordonna que la flotte partît pour attaquer Carthage; mais les Phéniciens refusèrent d'obéir, parce qu'en combattant contre une de leurs colonies, et, pour ainsi dire, contre leurs propres enfants, ils auraient cru violer les droits du sang et de la religion. Sur le refus des Phéniciens, le reste de la flotte ne s'étant point trouvé assez fort pour cette expédition, les Carthaginois évitèrent le joug que leur préparaient les Perses.

Lorsque les Ichthyophages furent arrivés d'Éléphantine, Cambyse leur donna ses ordres, et les envoya en Éthiopie avec des présents pour le roi. Ces présents consistaient en un habit de pourpre, un collier d'or, des bracelets, un vase d'albâtre plein de parfums, et une barrique de vin de palmier.

Les Ichthyophages étant arrivés chez ces peuples, offrirent leurs présents au roi, et lui parlèrent ainsi: « Cambyse, roi des Perses, qui désire votre amitié et votre alliance, nous a envoyés pour en conférer avec vous; il vous offre en présent les choses qui lui paraissent le plus agréables. »

Le roi, qui n'ignorait pas que ces Ichthyophages étaient des espions, leur répondit en ces termes: « Ce n'est pas le vif désir de faire amitié avec moi qui a porté le roi des Perses à vous envoyer ici avec ces présents; et vous ne me dites pas la vérité. Vous venez examiner les forces de mes États, et votre maître n'est pas un homme juste. S'il l'était, il n'envierait pas un pays qui ne lui appartient pas, et il ne chercherait point à réduire en esclavage un peuple dont il n'a reçu aucune injure. Portez-lui donc cet arc de ma part, et dites-lui: Le roi d'Éthiopie conseille à celui de Perse de venir lui faire la guerre avec des forces plus nombreuses, lorsque les Perses pourront bander avec facilité un arc de cette grandeur: mais, en attendant, qu'il rende grâces aux dieux qui n'ont pas inspiré aux Éthiopiens le désir de faire des conquêtes. »

Les espions s'en retournèrent après avoir tout examiné. Sur leur rapport, Cambyse, transporté de colère, marcha aussitôt contre les Éthiopiens, sans s'assurer les vivres nécessaires pour une semblable expédition. Tel qu'un furieux et un insensé, il partit avec tous les Perses, ne laissant en Égypte que les Grecs auxiliaires qui l'avaient accompagné. Lorsqu'il fut arrivé à Thèbes, il choisit environ cinquante mille hommes, auxquels il ordonna de réduire en esclavage les Ammoniens, et de mettre ensuite le feu au temple où Jupiter rendait ses oracles. Pour lui, il continua sa route vers l'Éthiopie, avec le reste de l'armée.

Ses troupes n'avaient pas encore fait la cinquième partie du chemin que les vivres manquèrent. On mangea

(*) Hérodote, liv. III, chap. XVI.

(**) *Macrobien* signifie en grec *qui vit longtemps*.

d'abord les bêtes de somme; faible ressource qui fut bientôt épuisée. Si Cambyse, changeant alors de résolution, fût revenu sur ses pas avec son armée, il aurait agi en homme sage. Mais, sans s'inquiéter de la moindre chose, il continua à marcher en avant. Les soldats se nourrirent d'herbes tant que la campagne put leur en fournir; mais, lorsqu'ils furent arrivés dans des déserts de sable, la faim en porta quelques-uns à manger ceux d'entre eux qui étaient désignés par le sort. Cambyse, voyant l'impossibilité de continuer son expédition, rebroussa chemin, et arriva à Thèbes, après avoir perdu une partie de son armée. Tel fut le succès de sa folle entreprise contre les Éthiopiens.

Les troupes qu'on avait envoyées contre les Ammoniens partirent de Thèbes avec des guides, et arrivèrent à Oasis. Cette ville est à sept journées de Thèbes, et l'on ne peut y aller que par un chemin sablonneux. Il est certain que l'armée des Perses arriva jusque-là; mais on ignore ce qu'elle devint ensuite. On sait seulement qu'elle n'alla pas jusqu'au pays des Ammoniens, et ne retourna jamais en Égypte.

De Thèbes, Cambyse alla à Memphis, où il congédia les Grecs, et leur permit de se mettre en mer pour retourner dans leur patrie. A son arrivée, il trouva les habitants de Memphis qui célébraient une fête; s'imaginant que ces Égyptiens se réjouissaient du mauvais succès de ses armes, il fit venir devant lui les magistrats de la ville. Quand ils furent en sa présence, il leur demanda pourquoi, n'ayant pas témoigné de joie la première fois qu'ils l'avaient vu, ils en faisaient tant paraître depuis son retour, et après qu'il avait perdu une partie de son armée. Ils lui dirent que leur dieu Apis, qui était ordinairement très-longtemps sans se manifester, s'était montré depuis peu, et que lorsque cela arrivait, tous les Égyptiens en témoignaient leur joie par des fêtes publiques (*). Cambyse les ayant entendus parler de la sorte, les condamna à mort, comme s'ils eussent cherché à lui en imposer. Il manda ensuite les prêtres; et ayant aussi reçu d'eux la même réponse, il leur ordonna de lui amener Apis. Dès que Cambyse vit ce taureau, il tira son poignard, et le frappa à la cuisse; s'adressant ensuite aux prêtres d'un ton railleur: « Scélérats, leur dit-il, les dieux sont-ils donc de chair et de sang? Sentent-ils les atteintes du fer? Ce dieu, sans doute, est bien digne des Égyptiens; mais vous ne vous serez pas impunément joués de moi. » Là-dessus, il les fit battre de verges, et ordonna qu'on tuât tous les Égyptiens que l'on trouverait célébrant la fête d'Apis. Les réjouissances cessèrent aussitôt, et les prêtres furent punis. Le taureau languit quelque temps dans le temple, de la blessure qu'il avait reçue à la cuisse, et mourut ensuite. Les prêtres lui donnèrent la sépulture à l'insu de Cambyse.

Ce prince, à ce que disent les Égyptiens, ne tarda pas, en punition de son impiété, à ressentir les atteintes d'une démence furieuse. Le premier crime qu'il commit fut le meurtre de Smerdis (*), son frère de père et de mère. Cambyse avait renvoyé en Perse Smerdis, jaloux de ce que celui-ci s'était trouvé assez fort pour bander à deux doigts près l'arc envoyé par le roi des Éthiopiens; ce qu'aucun Perse n'avait pu faire. Quelque temps après, Cambyse vit en songe un courrier qui lui annonçait que Smerdis, assis sur le trône, touchait le ciel de sa tête. Cette vision lui ayant fait craindre que son frère ne le tuât pour s'emparer de la couronne, il envoya à Suse un de ses confidents, appelé *Prexaspe*,

(*) Le taureau Apis se reconnaissait à certaines marques particulières. Il devait entre autres avoir une tache sur le côté droit du corps, et une sous la langue. On cherchait quelquefois longtemps avant de trouver un taureau qui réunît tous les différents signes voulus.

(*) C'est le nom que lui donne Hérodote; Xénophon l'appelle *Tanaoxare* et Justin *Mergis*.

avec ordre de mettre à mort Smerdis. Ce premier crime en amena un autre plus horrible encore.

Cambyse conçut une passion violente pour une de ses sœurs; voulant ensuite l'épouser, comme ces sortes d'unions avaient été jusqu'alors sans exemple chez les Perses, il convoqua les juges royaux, et leur demanda s'il n'y avait pas quelque loi qui permît au frère de se marier avec sa sœur. Ces juges lui firent une réponse qui, sans blesser la vérité, ne les exposait à aucun danger. Ils lui dirent qu'ils ne trouvaient point de loi qui autorisât un frère à épouser sa sœur, mais qu'il y en avait une qui permettait au roi des Perses de faire tout ce qu'il voulait. Sur cette réponse, Cambyse épousa sa sœur; et, peu de temps après, il prit encore une autre de ses sœurs pour femme. Ce fut celle qui le suivit en Égypte, et qu'il tua, voici dans quelle circonstance: cette princesse assistait à un combat entre un lionceau et un jeune chien. Celui-ci ayant eu du dessous, un autre chien son frère rompit la laisse qui le tenait attaché pour venir à son secours. Les deux chiens réunis eurent l'avantage sur le lionceau. Ce combat, qui plaisait beaucoup à Cambyse, arrachait des larmes à sa sœur assise à côté de lui. S'en étant aperçu, Cambyse lui demanda quelle était la cause de sa douleur. « Je n'ai pu, lui dit-elle, m'empêcher de pleurer en voyant le jeune chien accourir au secours de son frère, parce que cela me rappelle le triste sort de Smerdis, dont je sais que personne ne vengera la mort. » Cambyse, irrité de cette réponse, la tua aussitôt.

Pendant son séjour à Memphis, il fit plusieurs autres actions qui témoignaient également de sa démence et de sa férocité. Il viola des tombeaux, et fit mille outrages à la statue de Vulcain. Sur son ordre, on enterra vifs plusieurs de ses courtisans, et aucun jour ne se passait sans qu'il en sacrifiât quelqu'un à sa cruauté.

Ayant demandé à Prexaspe ce que les Perses disaient de lui dans leurs conversations particulières: « Vos sujets, lui répondit Prexaspe, vous comblent de louanges, mais ils pensent que vous avez trop de penchant pour le vin. » A quelque temps de là, s'étant rappelé le discours de Prexaspe, il dit à ce seigneur: « Si je frappe au milieu du cœur ton fils que tu vois debout dans ce vestibule, il sera constant que les Perses se trompent. Mais si je manque mon coup, il sera évident qu'ils disent vrai, et que j'ai perdu le sens. » Ayant dit ces paroles, il tire une flèche contre le fils de Prexaspe, qui tombe au même instant. Cambyse le fait ouvrir, et voyant que le trait était au milieu du cœur, « Tu vois bien, dit-il à Prexaspe en riant, que je ne suis point un insensé; mais que ce sont les Perses qui ont perdu l'esprit. Dis-moi maintenant si tu as vu quelqu'un mieux atteindre le but? — Seigneur, répondit Prexaspe, je ne crois pas qu'Apollon lui-même eût tiré plus juste. »

Crésus était toujours resté à la cour de Perse depuis que Cyrus l'avait dépouillé de son royaume. Ce prince, témoin des actes de cruauté qui rendaient Cambyse l'objet de l'exécration de tous les hommes, crut devoir lui faire quelques représentations à ce sujet. Cambyse irrité commanda aussitôt à ses gens de le mettre à mort. Ceux qui furent chargés de cet ordre en suspendirent l'exécution, pensant que Cambyse se repentirait bientôt d'avoir agi avec trop de précipitation. Effectivement, le lendemain, ce prince demanda Crésus, et fut charmé d'apprendre qu'il vivait encore; mais tous ceux qui avaient conservé la vie à Crésus furent mis à mort pour n'avoir pas obéi sur-le-champ aux ordres du roi.

Tandis que Cambyse passait en Égypte son temps à faire des extravagances et à se souiller de crimes, deux mages, qui étaient frères, profitèrent de son éloignement et de sa folie pour se révolter. Il avait laissé en Perse, pour y gérer ses biens, l'un d'eux, appelé Patizithès, qui fut l'auteur de la révolte. Ce mage n'ignorait pas la mort de Smerdis; il savait qu'on la tenait cachée, qu'elle n'était connue

que d'un petit nombre de Perses, et que la plupart croyaient ce prince vivant. Cette mort, jointe aux circonstances dont je vais parler, lui fit prendre la résolution de s'emparer du trône. Il avait un frère qui ressemblait parfaitement à Smerdis, et portait le même nom que ce prince. Patizithès plaça son frère sur le trône, après lui avoir persuadé qu'il aplanirait toutes les difficultés. Cela fait, il envoya des hérauts dans les provinces de l'empire, et particulièrement en Égypte, pour défendre à l'armée d'obéir à Cambyse, et ordonner qu'on ne reconnût pour roi à l'avenir que Smerdis, fils de Cyrus.

Tous les hérauts firent cette proclamation. Celui qui avait été envoyé en Égypte trouva Cambyse avec son armée à Ecbatane en Syrie. Il publia au milieu du camp les ordres dont le mage l'avait chargé. Cambyse ayant entendu la proclamation du héraut, pensa que Prexaspe n'avait point exécuté l'ordre qu'il lui avait donné de tuer Smerdis. « Seigneur, lui dit alors Prexaspe, j'ai exécuté moi-même vos ordres, et j'ai enseveli votre frère Smerdis de mes propres mains : faites venir le héraut, et demandez-lui comment il vient ici nous enjoindre d'obéir aux ordres du roi Smerdis. » On envoya sur-le-champ chercher le héraut, et Prexaspe lui adressa la parole en ces termes : « Vous venez, dites-vous, de la part de Smerdis, fils de Cyrus; avez-vous vu ce prince? vous a-t-il lui-même donné ces ordres? ou les tenez-vous de quelqu'un de ses ministres? — Je n'ai point vu Smerdis, répondit le héraut, depuis le départ du roi Cambyse pour son expédition d'Égypte; mais le mage qui gère les biens de Cambyse m'a donné les ordres que j'ai apportés; c'est lui qui m'a dit que Smerdis, fils de Cyrus, me commandait de vous les annoncer. »

Alors Cambyse dit à Prexaspe : « Vous avez exécuté mes ordres en homme de bien; je n'ai rien à vous reprocher; mais quel peut être celui d'entre les Perses qui, s'emparant du nom de Smerdis, s'est révolté contre moi? — Seigneur, lui répondit-il, je crois comprendre ce qui s'est passé; Patizithès, que vous avez laissé en Perse pour prendre soin des affaires de votre maison, et son frère Smerdis, se sont soulevés contre vous. »

Au nom de Smerdis, Cambyse fut frappé de la vérité du discours de Prexaspe, et se rappela le songe dans lequel il croyait voir un héraut lui annoncer que Smerdis, assis sur le trône, touchait le ciel avec sa tête. Reconnaissant alors qu'il avait fait tuer son frère sans sujet, il le pleura. Après lui avoir donné des larmes et s'être plaint de l'excès de ses malheurs, il s'élança sur son cheval, dans le dessein de marcher en diligence à Suse contre le mage; mais, dans sa précipitation, il se blessa à la cuisse avec le bout de son cimeterre. Cette blessure lui paraissant mortelle, il demanda le nom de la ville où il était; on lui dit qu'elle s'appelait Ecbatane. Or l'oracle de la ville de Buto (*) lui avait prédit qu'il finirait ses jours à Ecbatane. Il s'était imaginé, d'après cela, qu'il devait mourir de vieillesse à Ecbatane en Médie, où étaient toutes ses richesses. Lorsqu'il eut appris le nom de la ville dans laquelle il se trouvait, accablé par le chagrin : « C'est ici, dit-il, que Cambyse, fils de Cyrus, doit terminer ses jours, suivant l'ordre des destins. » Il convoqua ensuite les principaux d'entre les Perses pour leur apprendre la mort de Smerdis et l'usurpation du mage, les engageant à ne point souffrir que la souveraineté passât des Perses aux Mèdes.

Ces Perses ne pouvaient croire que les mages se fussent emparés de la couronne; ils pensaient plutôt que la déclaration de Cambyse touchant la mort de Smerdis était un effet de sa haine contre ce prince. Ils regardaient comme une chose certaine que c'était Smerdis, fils de Cyrus, qui s'était soulevé, et ils en étaient d'autant plus persuadés, que Prexaspe niait fortement de l'avoir tué; car, après la mort de Cambyse, il n'au-

(*) Cette ville, située suivant Hérodote (II, 155) à l'embouchure sebennytique du Nil, était fameuse par un oracle de Latone.

rait pas été sûr pour lui d'avouer que le fils de Cyrus avait péri de sa main.

Peu de temps après, la gangrène ayant gagné toute la cuisse, Cambyse mourut, après avoir régné en tout sept ans et cinq mois. Ce prince ne laissa pas de postérité.

HISTOIRE DE SMERDIS LE MAGE.

Smerdis le mage est appelé dans l'Écriture Artaxerxès; Hérodote le nomme Smerdis; Ctésias Sphendadate; Eschyle Mardus, et Justin Oropaste. Les Perses se soumirent à lui, supposant qu'il était le véritable Smerdis, fils de Cyrus. Dès qu'il fut monté sur le trône, les Samaritains lui écrivirent une lettre par laquelle ils l'engageaient à empêcher les juifs de rebâtir la ville et les murailles de Jérusalem. Smerdis leur envoya aussitôt un ordre portant défense aux juifs de pousser plus loin la reconstruction de leur ville.

Voulant s'assurer l'affection de ses sujets, Smerdis les exempta de tout tribut et du service militaire pendant trois ans. Cette mesure eut le résultat qu'il en attendait, et tous les peuples de l'Asie, excepté les Perses, témoignèrent leurs regrets lorsque, peu de temps après, arriva la révolution qui fit perdre au mage le trône et la vie.

Les précautions que Smerdis prenait pour dérober la connaissance de son usurpation jetèrent des doutes dans l'esprit de plusieurs d'entre les Perses.

Un seigneur nommé Otane, fils de Pharnaspe, soupçonna, le premier, le nouveau roi de n'être pas Smerdis, fils de Cyrus, mais le mage, frère de Patizithès. Sa conjecture était fondée sur ce que Smerdis ne sortait jamais de la citadelle, et n'appelait pas auprès de sa personne les grands de Perse, traitant toutes les affaires par l'intermédiaire de quelques eunuques investis de sa confiance. Otane avait une fille appelée Phédyme, laquelle était veuve de Cambyse; elle appartenait alors au mage, comme toutes les autres femmes du feu roi. Otane lui envoya demander si son époux était véritablement Smerdis, fils de Cyrus, ou un autre homme. Phédyme répondit qu'elle ne le savait pas, n'ayant jamais vu Smerdis, fils de Cyrus, et ne connaissant pas plus celui qui l'avait admise au nombre de ses femmes. « Si vous ne connaissez pas Smerdis, fils de Cyrus, lui fit dire une seconde fois Otane, du moins demandez à Atosse quel est cet homme avec qui vous habitez l'une et l'autre : elle doit connaître parfaitement son frère Smerdis. » Phédyme répondit qu'elle ne pouvait pas parler à Atosse, ni voir aucune des autres femmes, parce que Smerdis les avait dispersées dans des appartements séparés.

Sur cette réponse, Otane envoya un troisième message à Phédyme. « Ma fille, lui fit-il dire, si le roi n'est point Smerdis, fils de Cyrus, mais celui que je soupçonne, il ne convient pas que vous soyez sa femme, ni qu'il occupe le trône de Perse; il mérite d'être puni. Suivez donc mes conseils, et faites ce que je vous prescris. Quand il reposera auprès de vous, et que vous le verrez profondément endormi, examinez s'il a des oreilles. S'il en a, c'est le fils de Cyrus; s'il n'en a point, c'est Smerdis le mage. » Or, il faut remarquer que Cyrus avait fait couper les oreilles à Smerdis, pour un crime dont celui-ci s'était rendu coupable.

Phédyme prit l'engagement d'obéir à son père, et peu de temps après elle exécuta sa promesse. Quand elle vit le mage profondément endormi, elle s'assura qu'il n'avait point d'oreilles, et fit aussitôt instruire Otane de cette découverte.

Otane alla voir Aspathine et Gobryas, qui étaient les premiers d'entre les Perses, et ceux sur la foi desquels il comptait le plus. Leur ayant fait part de tout ce qu'il venait d'apprendre, ces deux seigneurs lui avouèrent qu'eux-mêmes avaient déjà soupçonné la vérité. Il fut résolu entre eux qu'on se déferait de l'usurpateur, et que chaque conjuré s'associerait l'ami sur le courage et la prudence duquel il pourrait le plus compter. Otane engagea Intapherne dans son parti, Gobryas Mégabyse, et Aspathine Hydarne. Ils étaient au nombre de six, lorsque Da-

rius, fils d'Hystaspe, revenant de la Perse, dont son père était gouverneur, arriva à Suse. A peine fut-il de retour, qu'ils résolurent de se l'associer aussi.

Ces sept seigneurs s'étant assemblés, se jurèrent une fidélité réciproque, et délibérèrent entre eux. Quand ce fut le tour de Darius de dire son avis : « Je croyais, leur dit-il, être le seul qui eût connaissance de la mort de Smerdis, fils de Cyrus, et qui sût que le mage régnait en sa place, et c'est pour cela même que je me suis rendu ici afin de faire périr cet indigne usurpateur. Mais puisque vous avez aussi découvert le mystère, il faut sur-le-champ, et sans délai, exécuter l'entreprise; autrement, il y aurait du danger. — Fils d'Hystaspe, lui répondit Otane, gardez-vous d'agir inconsidérément, et de rien précipiter. Pour moi, je suis d'avis de ne point commencer que nous ne soyons en plus grand nombre. — Perses, reprit Darius, si vous suivez le conseil d'Otane, votre perte est assurée; vous périrez misérablement. L'appât d'une récompense engagera quelqu'un à vous dénoncer au mage. Vous auriez dû exécuter l'entreprise vous seuls, et sans la communiquer à d'autres; mais puisque vous avez jugé à propos d'en faire part à plusieurs, et de me mettre moi-même de ce nombre, exécutons-la aujourd'hui, ou, si nous laissons passer la journée, je vous déclare que je n'attendrai pas qu'on me prévienne, mais que je prendrai les devants, et que j'irai moi-même vous dénoncer au mage. »

Pendant que les conjurés délibéraient ainsi, les deux mages faisaient appeler Prexaspe, et tâchaient de l'attirer dans leur parti, parce que lui seul avait connaissance de la mort de Smerdis, fils de Cyrus, l'ayant tué de sa propre main. Ils n'oublièrent rien pour le gagner. Ils exigèrent de lui, sous serment, qu'il gardât le secret, s'engageant, de leur côté, à le combler de richesses. Prexaspe promit de faire ce que les mages demandaient. Les deux frères le croyant dans de bonnes dispositions, lui proposèrent de monter sur une tour, pour annoncer aux Perses, réunis sous les murs du palais, que c'était véritablement Smerdis, fils de Cyrus, qui occupait le trône. Ils lui avaient donné ces ordres, à cause de son ascendant sur l'esprit des Perses.

Prexaspe ayant répondu qu'il était disposé à faire ce qu'on exigerait de lui, les mages convoquèrent les Perses, et le firent monter sur une tour d'où il pouvait les haranguer. Mais Prexaspe ayant fait l'énumération de tous les biens dont Cyrus avait comblé les Perses, découvrit la vérité; enfin il assura qu'il avait tué Smerdis, fils de Cyrus, par les ordres de Cambyse, et que les Mèdes (*) occupaient le trône. En même temps, il fit beaucoup d'imprécations contre les Perses, s'ils ne recouvraient pas l'empire, en se vengeant des mages; puis troublé par ses remords il se précipita de la tour, la tête la première.

Les sept conjurés ayant résolu d'attaquer les mages sur-le-champ et sans différer, se mirent en marche, après avoir prié les dieux. Ils ne savaient encore rien de l'aventure de Prexaspe; ils l'apprirent en se rendant au palais. Sur cette nouvelle, ils se retirèrent à l'écart pour tenir conseil et délibérer entre eux. Otane était toujours d'avis de différer l'entreprise; mais Darius représenta qu'il fallait marcher sur-le-champ, et exécuter sans délai ce qu'on avait décidé. Son avis prévalut, et les conjurés allèrent vers le palais.

Lorsqu'ils furent arrivés, les gardes, par respect pour leur rang, et ne les soupçonnant point de mauvais dessins, les laissèrent passer, sans même leur faire de questions. Quand ils eurent pénétré dans la cour du palais, ils rencontrèrent les eunuques chargés de présenter au roi les requêtes. Ces eunuques leur demandèrent quel sujet les amenait, et, menaçant en même temps les gardes qui les avaient laissés entrer, ils firent tous leurs efforts pour les empêcher de pénétrer plus avant. Les sept conjurés tombèrent alors, le poignard à la main, sur ceux qui voulaient les retenir, et, les ayant tués,

(*) Les mages, comme on sait, formaient une tribu de la nation des Mèdes.

ils coururent promptement à l'appartement des hommes. Les deux mages y étaient à délibérer sur les moyens d'arrêter les suites que pouvait avoir la déclaration de Prexaspe.

Le tumulte et les cris des eunuques étant venus jusqu'à eux, ils accoururent, et, voyant ce qui se passait, ils se mirent en défense. L'un se hâte de prendre un arc, l'autre une lance; ils en viennent aux mains. Comme les conjurés étaient trop près, l'arc devint inutile à celui qui s'en était armé : l'autre se défendait mieux avec la lance, il blessa Aspathine et Intapherne. Celui des mages qui avait une lance résistait toujours; l'autre, ne pouvant plus soutenir la lutte, s'enfuit dans une chambre qui communiquait à l'appartement des hommes. Il voulut fermer la porte; Darius et Gobryas s'y jetèrent avec lui. Gobryas saisit le mage au corps; mais comme ils étaient dans l'obscurité, Darius, craignant de percer Gobryas, ne faisait pas usage de ses armes. Gobryas lui demanda pourquoi il restait dans l'inaction. « Je crains de vous blesser, répondit Darius. — Frappez, lui dit Gobryas, dussiez-vous me percer aussi. » Darius obéit, et, par un heureux hasard, le coup qu'il porta n'atteignit que le mage.

Après avoir tué les deux mages, les conjurés leur coupèrent la tête, et laissant dans la citadelle deux des leurs qui étaient blessés, les cinq autres, tenant à la main les têtes des mages, sortirent en jetant de grands cris. Ils appelèrent, à haute voix, les Perses, leur racontèrent ce qui s'était passé, en leur montrant les têtes des usurpateurs. Ils firent en même temps main basse sur tous les mages qui se présentèrent à eux.

Les Perses, instruits de la conduite des sept conjurés et de l'usurpation de Smerdis et de Patizithès, tuèrent tous les mages qu'ils purent rencontrer. On célébra dans la suite avec beaucoup de solennité l'anniversaire de cette journée, par une fête appelée en grec *magophonie* ou le *massacre des mages*. Ce jour-là, il n'était pas permis aux mages de paraître en public.

Quand l'ordre et la tranquillité un instant troublés eurent été rétablis, les sept seigneurs qui s'étaient soulevés contre les mages tinrent conseil sur l'état actuel des affaires et sur la forme de gouvernement qu'il convenait d'établir. Otane voulait remettre le souverain pouvoir entre les mains du peuple; Mégabyse se prononça pour l'oligarchie, et Darius pour le gouvernement monarchique. L'avis de ce dernier ayant prévalu, Otane déclara qu'il renonçait aux droits qu'il pouvait avoir à la couronne, pourvu que lui et ses descendants fussent toujours libres. Sa demande lui ayant été accordée, il se retira sur-le-champ.

Les six autres conjurés se réunirent ensuite pour s'entendre sur la manière de procéder à l'élection d'un nouveau roi; mais avant de commencer cette discussion, ils décidèrent que celui d'entre eux qui serait élu donnerait tous les ans à Otane et à ses descendants, à perpétuité, une robe médique, et ajouterait à ce don d'autres présents que les Perses regardaient comme très-honorables. Ils convinrent aussi que chacun des conjurés aurait ses entrées au palais sans se faire annoncer, excepté quand le roi serait dans son gynécée; de plus que le roi serait tenu de prendre sa femme dans la famille d'un des conjurés. Quant au choix du nouveau roi, le sort devait en décider. Les six seigneurs arrêtèrent qu'on se rendrait le lendemain matin à un endroit de la ville désigné d'avance, et qu'on reconnaîtrait pour roi celui dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil.

Darius avait un habile écuyer nommé OEbarès. Au sortir de l'assemblée, Darius s'adressant à lui : « OEbarès, lui dit-il, il a été arrêté entre nous que demain matin nous monterions à cheval, et que celui-là serait roi dont le cheval hennirait le premier au soleil levant. Fais donc usage de toute ton habileté, afin que j'obtienne ce haut rang préférablement à tout autre.—Seigneur, répondit OEbarès, si votre élection ne dépend que de cela, prenez courage, et ne vous mettez pas en peine. »

Dès que la nuit fut venue, Œbarès attacha une jument dans l'endroit où les conjurés devaient se rendre, et il y amena le cheval de son maître.

Le lendemain, les six seigneurs perses, selon leur convention, se trouvèrent à cheval au rendez-vous. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où la jument avait été attachée la nuit précédente, le cheval de Darius commença de hennir. Les cinq autres seigneurs mirent aussitôt pied à terre, se prosternèrent devant Darius et le reconnurent pour leur roi.

Tel est en substance le récit d'Hérodote. On est cependant fondé à croire que la révolution à la suite de laquelle Darius obtint la couronne fut beaucoup plus longue que ne le dit cet auteur. Le poëte Eschyle dans sa tragédie des *Perses* compte deux rois, Maraphis et Artaphrène, entre Smerdis le mage et Darius. Leurs noms, comme celui de Smerdis, manquent dans le canon de Ptolémée. Ce fait s'explique facilement par la courte durée du règne de ces usurpateurs, et le témoignage d'Eschyle mérite toujours d'être pris en sérieuse considération. En effet, ce poëte contemporain de Darius et de Xerxès put connaître les Perses, contre lesquels il combattit aux journées de Marathon, de Salamine et de Platée. D'ailleurs voulant mettre sur la scène la famille royale des Achæménides, aurait-il négligé de s'instruire d'un point d'histoire qu'il lui était si facile de savoir et que les spectateurs ne lui auraient pas permis d'altérer?

HISTOIRE DE DARIUS, FILS D'HYSTASPE.

Darius était Perse de nation et de la race des Achæménides. Son père Hystaspe avait toujours accompagné Cyrus dans ses expéditions, et était alors gouverneur de la province de Perse, comme nous l'avons dit plus haut.

Pour se bien affermir sur le trône, le nouveau roi épousa (an du monde 3483; avant J. C. 521) deux filles de Cyrus, Atosse et Artystone. Atosse avait été femme de Cambyse, son frère, et ensuite du faux Smerdis : Artystone était encore vierge. Il prit aussi pour femmes Parmys, fille de Smerdis, fils de Cyrus, et Phédyme, fille d'Otane, la même qui avait découvert l'imposture du mage.

Darius partagea ensuite ses États en vingt provinces que les Perses appelaient Satrapies; et dans chacune desquelles il établit un centre de gouvernement. Il régla aussi le tribut que chaque nation devait lui payer.

Sous le règne de Cyrus, et sous celui de Cambyse, il n'y avait rien de réglé concernant les tributs; les peuples offraient seulement au roi un don gratuit, et payaient une contribution de guerre dont Smerdis le mage exempta ses sujets. L'établissement des impôts perpétuels fit dire aux Perses, comme nous l'apprend Hérodote, que Darius était un marchand, Cambyse un maître, et Cyrus un père; le premier, parce qu'il faisait argent de tout; le second, parce qu'il était dur et méprisant; et le troisième enfin, parce qu'il était doux, et qu'il avait fait à ses sujets le plus de bien qu'il avait pu (*).

TRIBUTS PAYÉS AU ROI DE PERSE PAR LES SATRAPIES.

Les Ioniens, les Magnètes d'Asie, les Éoliens, les Cariens, les Lyciens, les Milyens, les Pamphyliens, composaient le premier département ou la première satrapie, et payaient ensemble quatre cents talents d'argent. Les Mysiens, les Lydiens, les Lasoniens, les Cabaliens et les Hygenniens étaient taxés à cinq cents talents d'argent, et composaient la deuxième satrapie. Les habitants de l'Hellespont, les Phrygiens, les Thraces d'Asie, les Paphlagoniens, les Mariandyniens et les Cappadociens, faisaient le troisième département, et payaient trois cent soixante talents. Les Ciliciens donnaient tous les jours un cheval blanc, et outre cela, cinq cents talents d'argent, dont cent quarante étaient distribués à la cavalerie qui gardait le pays : les trois

(*) Hérodote, livre III, chap. 89.

cent soixante autres talents entraient dans le trésor de Darius. Les Ciliciens formaient le quatrième département.

La cinquième satrapie commençait à la ville de Posideium, sur les frontières de la Cilicie et de la Syrie, et s'étendait jusqu'en Égypte, sans y comprendre le pays des Arabes, qui était exempt de tout tribut. Ce département renfermait toute la Phénicie, la Syrie, la Palestine et l'île de Cypre, et payait trois cent cinquante talents.

L'Égypte, la Libye voisine de l'Égypte, et les villes de Cyrène et de Barcé, rapportaient au roi de Perse sept cents talents, sans compter plusieurs prestations en nature. Cette satrapie était la sixième. La septième comprenait les Sattagydes, les Gandariens, les Dadices et les Aparytes. Ces nations payaient cent soixante et dix talents. Suse, et le reste du pays des Cissiens, faisaient le huitième gouvernement, et rendaient au roi trois cents talents.

De Babylone et du reste de l'Assyrie, il lui revenait mille talents d'argent, et cinq cents jeunes eunuques : c'était le neuvième département. D'Ecbatane et du reste de la Médie, des Paricaniens et des Orthocorybantiens, qui faisaient le dixième gouvernement, il tirait quatre cent cinquante talents. Les Caspiens, les Pausices, les Pantimathiens et les Darites composaient le onzième gouvernement. Ils payaient ensemble deux cents talents. Tout le pays, depuis les Bactriens jusqu'aux Ægles, faisait la douzième satrapie, et payait trois cent soixante talents.

Le treizième département payait quatre cents talents. Il s'étendait depuis la Pactyice, l'Arménie et les pays voisins, jusqu'au Pont-Euxin.

Les Sagartiens, les Sarangéens, les Thamanéens, les Outiens, les Myciens, et les peuples qui habitaient les îles de la mer Érythrée, payaient six cents talents ; ils étaient compris sous la quatorzième satrapie.

La quinzième renfermait les Saces et d'autres peuples limitrophes, qui donnaient deux cent cinquante talents.

Les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens et les Ariens, étaient taxés à trois cents talents : ils formaient la seizième satrapie.

Les Paricaniens et les Éthiopiens asiatiques payaient quatre cents talents, et composaient le dix-septième gouvernement.

Le dix-huitième renfermait les Matieniens, les Saspires et les Alarodiens. Ils étaient taxés à deux cents talents. Les Mosques, les Tibaréniens, les Macrons, les Mosynœques, et les Mardes, payaient trois cents talents : ils faisaient le dix-neuvième département. Quand Darius eut soumis les Indiens, il les taxa à trois cent soixante talents de paillettes d'or.

La province de Perse était exempte de toute espèce d'impôt.

Ces impositions réunies formaient un total de quatorze mille cinq cent soixante talents euboïques, qui, selon l'estimation de l'abbé Barthélemy, font environ quatre-vingt-dix millions de livres tournois (*).

SUPPLICE D'INTAPHERNE.

Dès le commencement de son règne, Darius fit mettre à mort Intapherne, l'un des sept Perses qui avaient conspiré contre les mages. Voici à quelle occasion : Il avait été convenu, entre les sept conjurés, comme nous l'avons dit plus haut, qu'ils auraient leurs entrées au palais, sans se faire annoncer, à moins que le roi ne fût avec une de ses femmes. Intapherne voulant entrer chez Darius, le garde de la porte et l'introducteur l'arrêtèrent, disant que le roi était avec une de ses femmes. Intapherne, s'imaginant qu'ils mentaient, tira son cimeterre, et leur coupa le nez et les oreilles. Ces deux hommes se présentèrent au roi, et lui apprirent la cause pour laquelle ils avaient été ainsi maltraités. Darius, appréhendant que cette violence n'eût été commise de concert avec les cinq autres seigneurs conjurés, les fit venir l'un

(*) Voyage d'Anacharsis, tom. I, p. 157 de la troisième édition. Paris, de Bure, 1790, in-8°.

après l'autre, et les sonda chacun en particulier, pour savoir s'ils approuvaient la conduite d'Intapherne. Quand il fut bien sûr que celui-ci avait agi de son propre mouvement, il le fit arrêter, lui, ses fils et ses proches parents, et les condamna à mort.

La femme d'Intapherne allait chaque jour pleurer aux portes du palais. Ses larmes et son assiduité touchèrent Darius, qui lui promit la grâce de celui des siens qu'elle désignerait. Après un moment de réflexion, cette femme dit : « Si le roi m'accorde la vie d'un de mes proches, je choisis mon frère, préférablement à tous les autres. » Darius, surpris, lui fit demander les motifs de cette préférence. « Grand roi, répondit-elle, je pourrai trouver un autre mari, et avoir d'autres enfants, lorsque j'aurai perdu ceux-ci : mais, mon père et ma mère étant morts, il n'est pas possible que j'aie d'autre frère. Telle est la cause de mon choix. » Darius lui rendit ce frère qu'elle avait demandé, et, de plus, l'aîné de ses enfants. Quant aux autres, il les fit mettre à mort.

DARIUS PERMET AUX JUIFS DE CONTINUER LA RECONSTRUCTION DU TEMPLE.

La troisième année du règne de Darius (an du monde 3485, avant Jésus-Christ 519), ou la seconde suivant le calcul des juifs (*), les Samaritains firent de nouveaux efforts pour empêcher la reconstruction du temple de Jérusalem, qui venait d'être reprise depuis peu. Ils s'adressèrent à Thathanaï, gouverneur de la Syrie et de la Palestine pour Darius, et lui dirent que les Israélites, malgré les défenses qui leur en avaient été faites, travaillaient à rebâtir le temple. Thathanaï n'osant prendre sur lui la décision de cette affaire, en écrivit à Darius, lui disant que les Israélites se fondaient sur un édit de Cyrus pour continuer leur travail ; il engageait le roi à s'informer si l'édit en question existait réellement, et le priait de lui faire connaître ses intentions touchant la reconstruction du temple. Darius, après s'être assuré que tout ce que les Israélites avaient dit à Thathanaï était conforme à la vérité, rendit, en leur faveur, un édit assez semblable à celui de Cyrus dans ses principales dispositions. Les Israélites étaient autorisés, par cet édit, à continuer de rebâtir le temple, et à prélever sur le produit des impôts du pays, tous les frais de construction (*).

RÉVOLTE DES BABYLONIENS. DÉVOUEMENT DE ZOPYRE. PRISE DE BABYLONE PAR DARIUS.

Au commencement de la cinquième année du règne de Darius (an du monde 3488, avant Jésus-Christ 516), les Babyloniens se révoltèrent. Ils supportaient impatiemment le joug des Perses, et voyaient avec peine leur ville déchue de son ancienne splendeur, et privée du rang de capitale. Ils firent tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un long siége ; et, si nous en croyons Hérodote (**), après avoir massacré, pour ménager les provisions de bouche, celles de leurs femmes auxquelles ils étaient moins attachés, ils se mirent en état de défense, et s'enfermèrent dans Babylone. A la première nouvelle de leur révolte, Darius assembla son armée, et marcha contre eux. Arrivé devant la place, il en forma le siége.

Il y avait déjà dix-neuf mois que Babylone était investie, sans que les assiégeants eussent obtenu le moindre avantage. Darius s'était servi en vain de plusieurs ruses de guerre ; il avait même essayé de se rendre maître de la ville en détournant le cours de l'Euphrate, comme l'avait fait Cyrus : mais les Babyloniens se tenaient sur leurs gardes, et cette tentative n'eut aucun succès. Déjà les Perses allaient lever le siége, lorsque Zopyre, fils de ce même Mégabyze qui était entré dans la conspiration contre Smerdis, les rendit maîtres de Babylone.

(*) Esdras, liv. I, chap. 4, v. 24. Aggée, chap. I, v. I.

(*) Esdras, liv. I, chap. V et VI.

(**) Hérodote., liv. III, chap. 150.

Pour arriver à ses fins, il se coupa le nez et les oreilles, se rasa d'une manière honteuse le tour de la tête (*), se mit le corps en sang à coups de fouet, et alla se présenter au roi. Darius, indigné, lui demanda qui l'avait mis dans cet état. « Seigneur, dit Zopyre, personne que vous n'est assez puissant pour me traiter de la sorte. » Il ajouta que son intention était de se présenter aux Babyloniens, et de leur dire qu'il se joignait à eux pour se venger de Darius qui l'avait fait cruellement mutiler. En même temps, il convint avec ce prince, des moyens qu'il emploierait pour livrer la ville aux Perses. Puis il courut vers les portes de Babylone, se retournant de temps en temps, comme un véritable transfuge. Les sentinelles l'ayant aperçu, lui demandèrent qui il était, et ce qu'il voulait. Zopyre se nomma, et dit qu'il venait chercher un asile au milieu des Babyloniens, parce que Darius, à qui il avait conseillé de lever le siége, vu l'impossibilité de prendre la place, s'était vengé en le traitant avec la dernière cruauté. « Maintenant donc, ajouta Zopyre, je viens vers vous, ô Babyloniens, et pour votre plus grand avantage, et pour le plus grand malheur de Darius, de son armée et des Perses. Tous leurs projets me sont connus, et Darius ne m'aura point ainsi mutilé impunément. » Les Babyloniens, voyant un des principaux seigneurs de la cour de Darius traité d'une manière aussi barbare, crurent qu'il disait la vérité, et lui donnèrent le commandement de quelques troupes à la tête desquelles il fit une sortie, et culbuta un petit corps que Darius lui avait opposé, comme ils en étaient convenus. Zopyre laissa passer quelques jours, et fit ensuite une seconde sortie, dans laquelle il eut, comme la première fois, l'avantage sur les Perses. Laissant encore écouler un peu de temps, il fit une troisième sortie, et mena ses troupes vers un endroit où il avait dit à Darius d'envoyer quatre mille hommes, qu'il tailla en pièces. Ce nouveau succès le rendit très-puissant parmi les Babyloniens, qui lui conférent à la fois le commandement de l'armée et la garde des remparts. Enfin, le jour convenu, Darius fit approcher son armée pour donner un assaut général. Alors, tandis que les Babyloniens se défendaient courageusement, Zopyre ouvrit deux portes, et introduisit les Perses dans la place.

Ce fut ainsi que Babylone tomba, pour la seconde fois, au pouvoir des Perses. Darius fit aussitôt abattre les murailles et enlever les portes de la ville. Trois mille citoyens les plus puissants de Babylone furent mis à mort par son ordre; les autres obtinrent leur pardon.

EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LES SCYTHES.

Le calme ayant été rétabli dans l'empire, Darius marcha en personne contre les Scythes, sous prétexte de venger l'injure qu'ils avaient faite aux Mèdes, dans le pays desquels ils étaient entrés à main armée, environ cent vingt ans auparavant. Artaban (*), fils d'Hystaspe, et frère de Darius, n'était nullement d'avis que le roi portât la guerre en Scythie. Il lui fit, à ce sujet, les représentations les plus justes; mais, voyant que ses paroles ne produisaient aucune impression sur l'esprit de son frère, il n'insista pas davantage.

Avant son départ, Darius se rendit coupable d'un crime horrible dont Hérodote (**) nous a conservé le souvenir. Œobazus, Perse de distinction, avait trois fils qui tous devaient suivre Darius à la guerre contre les Scythes. Il supplia ce prince d'en laisser un

(*) Voy. Hérodote, liv. III, chap. 154. Le même auteur remarque, liv. VI, ch. 19, que les Perses portaient les cheveux fort longs. Il est évident d'après ces deux passages que les cheveux courts étaient chez les Perses une marque d'infamie.

(*) Plusieurs auteurs écrivent *Artabane;* mais le proverbe dit : *Fier comme Artaban.* J'ai adopté cette dernière forme consacrée par l'usage.

(**) Livre IV, chapitre 84.

auprès de lui. Darius promit de les lui laisser tous les trois; mais, en même temps, il donna à ses gardes l'ordre de mettre à mort les trois jeunes hommes. C'est ainsi qu'il tint la parole qu'il avait donnée à Œobazus.

Les préparatifs achevés, Darius partit de Suse, et se rendit à Chalcédoine, sur les bords du Bosphore de Thrace. Les Perses érigèrent, sur le rivage, deux colonnes de pierre blanche. On grava sur l'une, en caractères assyriens, et sur l'autre, en caractères grecs, les noms de toutes les nations que Darius avait à sa suite. L'armée perse montait à sept cent mille hommes, non compris les matelots et les soldats de la flotte composée de six cents voiles.

Darius ayant traversé le Bosphore sur un pont de bateaux, continua sa route par la Thrace, et campa trois jours aux sources du Téare. Les Thraces de Salmydesse, et ceux qui demeuraient au-dessus d'Apollonie et de Mésambria, s'étaient rendus à lui sans faire la moindre résistance. Les Gètes, qui voulurent tenter le sort des armes, furent bientôt réduits en esclavage.

Arrivé sur les bords de l'Ister (*), Darius fit passer son armée de l'autre côté du fleuve, et commanda aux Ioniens de rompre le pont, et de suivre l'armée avec toutes les troupes de la flotte. Comme les Ioniens étaient sur le point d'exécuter ses ordres, Coès, fils d'Erxandre, qui commandait les Mytiléniens, lui représenta qu'il fallait conserver le pont, afin d'avoir les moyens de faire retraite, si les circonstances l'exigeaient. Alors Darius convoqua les chefs des Ioniens, et leur adressa ce discours: « Ioniens, j'ai changé d'avis au sujet du pont: voici une courroie à laquelle j'ai fait soixante nœuds; et quand je serai entré dans la Scythie, ayez soin de défaire chaque jour un de ces nœuds. Si je ne suis pas de retour lorsque vous les aurez tous défaits, vous retournerez dans votre patrie. Mais gardez le pont jusqu'à ce moment-là, et ne négligez rien pour le défendre et pour le conserver; vous me rendrez, en agissant ainsi, un service essentiel. » Après avoir donné ces ordres, Darius s'éloigna du fleuve, et pénétra dans l'intérieur du pays.

Les Scythes, de leur côté, voyant qu'ils ne pouvaient pas, avec leurs seules forces, vaincre une armée aussi nombreuse que celle de Darius, envoyèrent des ambassadeurs aux rois des nations voisines pour leur demander du secours. Les ambassadeurs dirent à ces princes que Darius, après avoir entièrement subjugué l'autre continent, venait de soumettre les Thraces, et avait traversé l'Ister à dessein de se rendre maître de leur patrie. Quelques chefs promirent de se joindre aux Scythes; d'autres, au contraire, refusèrent de prendre part à une guerre qui, disaient-ils, ne les regardait point. Les Scythes, jugeant bien qu'ils ne devaient compter que sur eux-mêmes, résolurent de combattre les Perses par la faim et la fatigue plus encore que par les armes. Cette décision prise, ils envoyèrent dans l'intérieur du pays leurs femmes et leurs enfants avec leurs troupeaux, comblèrent les puits et les fontaines et détruisirent tous les fourrages qu'ils trouvèrent sur leur route, puis ils allèrent au-devant de Darius. A trois journées de l'Ister environ, ils découvrirent les Perses. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt aperçus qu'ils se mirent à les poursuivre. Les Scythes se retirant toujours, attirèrent successivement l'armée de Darius chez tous les peuples qui avaient refusé de faire cause commune avec eux. Fidèles à leur plan de défense, ils détruisaient tout sur leur passage, en sorte que la disette devint extrême dans le camp des Perses. Les rois des Scythes, instruits de cette circonstance, envoyèrent à Darius un héraut avec des présents, qui consistaient en un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches. Les Perses demandèrent à l'envoyé ce que signifiaient ces présents. Il répondit qu'on l'avait seule-

(*) Les Grecs et les Romains donnaient le nom d'*Ister* au cours inférieur du Danube.

ment chargé de les offrir, et de s'en retourner aussitôt après; qu'il les exhortait cependant, s'ils avaient de la sagacité, à essayer d'en pénétrer le sens. Dans un conseil tenu à ce sujet, Darius soutint que les Perses lui donnaient la terre et l'eau, comme un gage de leur soumission. Il se fondait, dit Hérodote, sur ce que le rat naît dans la terre, et se nourrit de blé ainsi que l'homme; que la grenouille naît dans l'eau; que l'oiseau ressemble au cheval pour la vitesse, et qu'enfin les Scythes, en lui envoyant des flèches, lui livraient leurs armes : telle était l'opinion de Darius. Mais Gobryas, l'un des sept qui avaient détrôné le mage, fut d'un autre avis. « Perses, leur dit-il, ces présents signifient que, si vous ne vous envolez pas dans les airs, comme les oiseaux; ou si vous ne vous cachez pas sous terre, comme des rats; ou si vous ne sautez pas dans les marais, comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie; mais que vous périrez par ces flèches. »

La disette continuant toujours, Darius pensa sérieusement à la retraite, et dès que la nuit fut venue, il se mit en marche du côté de l'Ister, abandonnant les malades et ses plus mauvaises troupes, leur faisant accroire qu'il les laissait pour garder le camp, tandis qu'avec l'élite de l'armée il allait en personne attaquer l'ennemi; mais, en réalité, il agissait ainsi pour se défaire d'hommes faibles ou malades qui auraient retardé sa retraite. Ayant réussi à tromper ces infortunés, il fit allumer des feux comme si toute l'armée avait campé dans ce lieu-là, et partit aussitôt en grande hâte. Quand le jour parut, les Scythes s'aperçurent de la fuite de Darius, et allèrent droit à l'Ister. Comme la plus grande partie de l'armée perse consistait en infanterie, et qu'au contraire les Scythes étaient à cheval, et avaient d'ailleurs l'avantage de connaître parfaitement les chemins, ceux-ci arrivèrent au pont de l'Ister longtemps avant les Perses; et, s'adressant aux Ioniens, ils les engagèrent à rompre le pont et à mettre ainsi Darius dans l'impossibilité de repasser le fleuve. Les princes des Ioniens délibérèrent sur ce qu'il convenait de faire. Miltiade d'Athènes, qui gouvernait alors la Chersonèse de Thrace avec une autorité souveraine, leur conseilla de rompre le pont, et de saisir l'occasion qui s'offrait à eux de rendre la liberté aux villes ioniennes. Tous les chefs se rangèrent d'abord à son avis, excepté Histiée, tyran de Milet : celui-ci représenta que la fortune des princes ioniens était étroitement liée à celle de Darius, et que si l'Ionie redevenait indépendante de la Perse, chacun d'eux perdrait l'autorité qu'il exerçait dans sa ville. Ces raisons ramenèrent l'assemblée, et il fut décidé que, pour donner aux Scythes une apparence de satisfaction et se mettre en même temps à l'abri de leurs attaques, on détruirait la partie du pont qui confinait à leur territoire, mais en conservant toujours les moyens de faire repasser le fleuve à Darius et à son armée. Les Scythes voyant les Ioniens occupés à démolir le pont, quittèrent les bords du fleuve pour aller attaquer les Perses; mais les deux armées ayant suivi des routes différentes, ne se rencontrèrent pas. Darius étant arrivé de nuit sur les bords de l'Ister et trouvant le pont rompu, craignit que les Ioniens ne l'eussent abandonné. Il avait dans son armée un Égyptien dont la voix était extrêmement forte, et auquel il ordonna d'appeler Histiée de Milet. Aux premiers cris de l'Égyptien, Histiée fit sur-le-champ approcher des vaisseaux et rétablir le pont.

Après avoir repassé l'Ister, Darius continua sa route par la Thrace, et arriva à Sestos dans la Chersonèse. Il nomma Mégabaze général des troupes qu'il laissait en Europe, au nombre de quatre-vingt mille hommes, traversa le Bosphore avec le reste de son armée, et se rendit à Sardes, où il passa l'hiver et une partie de l'année suivante. Mégabaze subjugua tous les peuples de l'Hellespont qui n'étaient pas les alliés des Perses.

Les Périnthiens furent de ce nom-

bre. Périnthe soumise, Mégabaze parcourut la Thrace avec son armée et en subjugua tous les habitants. Ces différentes expéditions achevées, il envoya en Macédoine sept Perses qui tenaient après lui le premier rang dans l'armée, pour demander à Amyntas, roi de ce pays, la terre et l'eau, au nom de Darius. Les députés de Mégabaze obtinrent d'Amyntas qu'il se soumît. Ce prince les ayant ensuite invités à loger dans son palais, fit servir un repas magnifique, après lequel les Perses le prièrent d'amener dans la salle du festin ses femmes et ses filles. Amyntas consentit à leur demande, qui était cependant contraire aux usages du pays. Quand les princesses furent arrivées, les Perses se permirent avec elles de grandes familiarités. Amyntas, quoique affligé du spectacle qu'il avait sous les yeux, dissimulait cependant son indignation; mais Alexandre, son fils, qui était jeune, ne put se contenir. Il fit d'abord retirer son père ainsi que les princesses, puis, ayant introduit dans la salle du festin des jeunes hommes sans barbe, armés de poignards, il les fit asseoir à côté des Perses, et au moment où ceux-ci leur adressaient la parole, croyant avoir affaire à des femmes, ces jeunes gens les massacrèrent. Cette affaire fut ensuite assoupie par la prudence d'Alexandre.

CONQUÊTE DE L'INDE PAR DARIUS.

La treizième année de son règne (an du monde 3496; avant J. C. 508), Darius ordonna à Scylax de Caryande (*) de se rendre à Caspatyre sur l'Indus, de descendre le fleuve jusqu'à son embouchure, de naviguer ensuite vers l'ouest, et de recueillir tous les renseignements nécessaires pour une expédition militaire dans l'Inde. Scylax obéit aux ordres de Darius, et aborda heureusement à un port de la mer Rouge, le trentième mois après son départ. Il partit ensuite pour Suse, et rendit compte de son voyage à Darius, qui, mettant à profit les renseignements qu'il lui donna, soumit les Indiens. Hérodote nous a transmis le souvenir de cette expédition, qui termina la longue série des conquêtes des Perses en Asie; mais il en omet tous les détails (*).

(*) Caryande, île et ville de Carie, près de la ville de Mynde, à l'est de cette dernière et à l'ouest de Bargylia, sur le golfe Iassius

(*) Hérodote, liv. IV, chap. 44.

COURSES DES SCYTHES DANS LA THRACE.

Vers la même époque, les Scythes, irrités de l'invasion de Darius, se réunirent en corps d'armée, et, passant l'Ister, ravagèrent toute la partie de la Thrace soumise aux Perses jusqu'à l'Hellespont. Cette invasion fut assez redoutable pour engager Miltiade, qui habitait alors la Chersonèse, à fuir ce pays à l'approche des hordes scythes.

RÉVOLTE DES IONIENS.

Avant de passer au récit de la révolte des Ioniens, qui fut peut-être la cause et certainement le prétexte de l'expédition de Darius contre la Grèce, il est indispensable de rapporter les circonstances qui placèrent les colonies grecques de l'Asie Mineure sous la puissance des Perses, et d'expliquer la nature des liens qui unissaient les deux États.

Les colonies grecques furent indépendantes jusqu'au temps de Crésus, roi de Lydie, qui les subjugua et les rendit tributaires. Quand les Lydiens eurent été soumis par les Perses, les Ioniens et les Éoliens envoyèrent des ambassadeurs à Cyrus, qui se trouvait alors à Sardes, pour le prier de les recevoir au nombre de ses sujets, comme avait fait Crésus. Cyrus leur répondit par l'apologue suivant : « Un joueur de flûte vit un jour des poissons dans la mer; il se mit à jouer, pensant les attirer ainsi sur le rivage. Se voyant trompé dans son attente, il jeta un filet qu'il tira sur le bord avec une grande quantité de poissons; et comme

il vit ces poissons qui sautaient : « Cessez, leur dit-il, cessez maintenant de danser, puisque vous n'avez pas voulu le faire au son de la flûte (*). » Cyrus tint ce discours aux ambassadeurs, parce qu'ayant fait solliciter auparavant les Ioniens d'abandonner le parti de Crésus, il n'avait pas pu les y décider. Ce fut seulement lorsqu'il eut subjugué une grande partie de l'Asie, que les Ioniens se montrèrent disposés à lui obéir.

Les ambassadeurs rapportèrent à leurs compatriotes la réponse de Cyrus. Aussitôt les Ioniens fortifièrent leurs villes, et sentant bien qu'ils étaient hors d'état de lutter à eux seuls contre la puissance de Cyrus, ils envoyèrent solliciter le secours et la protection des Grecs d'Europe. Les Lacédémoniens reçurent avec indifférence les ambassadeurs des Grecs d'Asie, et ne voulurent pas consentir à prendre les armes contre les Perses; mais ils firent partir un vaisseau sur lequel ils embarquèrent quelques citoyens de Sparte, chargés d'examiner l'état des affaires de Cyrus et des Ioniens. Lorsque ce vaisseau fut arrivé à Phocée, les commissaires lacédémoniens envoyèrent à Sardes Lacrinès, le plus considérable d'entre eux, pour dire à Cyrus qu'il devait bien se garder de rien faire contre les villes grecques, ou qu'autrement Sparte ne le souffrirait pas. Cyrus, justement indigné de cette menace, et voulant sans doute marquer tout le mépris que lui inspirait la jactance de l'envoyé de Sparte, demanda avec affectation, à quelques Grecs qui se trouvaient alors auprès de sa personne, quelles gens étaient les Lacédémoniens et à quel nombre d'hommes montait leur armée, pour oser tenir un pareil langage; puis, quand on eut satisfait à cette question, il se tourna vers Lacrinès, et lui dit : « Je n'ai jamais redouté cette espèce de gens qui ont au milieu de leur ville une place où ils s'assemblent pour se tromper les uns les autres par des serments réciproques; si les dieux me conservent la santé, ils auront plus sujet de s'entretenir de leurs malheurs que de ceux des Ioniens (*). »

(*) Hérodote, liv. I, chap. 141.

Cyrus ayant ensuite quitté la ville de Sardes, chargea un de ses lieutenants, appelé *Mazarès*, de soumettre l'Éolide, la Doride et l'Ionie. Mazarès se rendit maître de la ville de Priène, fit une incursion dans la plaine du Méandre et pilla Magnésie. Peu de temps après, il tomba malade et mourut. Harpage, qui lui succéda, réduisit en peu de temps toutes les villes grecques de l'Asie Mineure. Les Ioniens qui habitaient les îles, voyant que la résistance devenait impossible, firent leur soumission. Ce fut ainsi que tous les États grecs des îles et du continent de l'Asie Mineure passèrent sous la domination des Perses. Les Milésiens obtinrent de Cyrus des avantages particuliers dont ils avaient joui sous Crésus, on ne sait trop à quel titre.

Les colonies grecques de l'Asie Mineure suivirent presque toujours la religion, les lois et la forme de gouvernement de la Grèce. Soumises d'abord à des rois et partagées en petits États, elles adoptèrent ensuite le gouvernement républicain établi dans la mère patrie. Mais il arrivait souvent que des citoyens ambitieux, employant la violence et l'intrigue, et profitant des dissensions qui agitaient ces petites républiques, s'emparaient de la puissance souveraine. Les Grecs donnaient à ces usurpateurs le nom de *tyran*, par lequel ils désignaient tout homme qui changeait la forme du gouvernement et s'arrogeait un pouvoir absolu, soit que cet homme agît selon la justice ou d'une manière contraire aux lois établies. Les tyrans des villes grecques de l'Asie Mineure, détestés par les habitants de ces villes, étaient presque toujours favorables aux Perses, sans lesquels ils auraient eu beaucoup de peine à conserver leur autorité.

(*) Hérodote, livre I, chap. 152 et 153. Cyrus voulait parler des marchés publics où les Grecs allaient acheter et vendre leurs denrées. Ces marchés étaient inconnus en Perse.

Plusieurs d'entre eux jouissaient d'un grand crédit auprès des rois de Perse, qui acceptaient volontiers un ordre de choses au moyen duquel ils obtenaient des Grecs asiatiques toute l'obéissance compatible avec le caractère de ce peuple.

Telle fut la position respective des deux nations depuis la conquête de Cyrus jusqu'à l'époque où la révolte des Ioniens vint à éclater (an du monde 3500; avant J. C. 504), voici à quelle occasion. Quelques citoyens des plus riches de l'île de Naxos, exilés par le peuple, se retirèrent à Milet, alors gouverné par Aristagoras, gendre, cousin et lieutenant d'Histiée, que Darius retenait à Suse. Les exilés de Naxos prièrent Aristagoras de leur donner les secours nécessaires pour rentrer dans leur patrie. Celui-ci pensant que si les bannis recouvraient leur position par son entremise, il aurait dans Naxos une très-grande autorité, leur dit qu'il n'avait pas de forces suffisantes pour les faire rentrer dans l'île malgré les habitants, mais qu'il userait de tout son crédit auprès d'Artapherne, fils d'Hystaspe et frère du roi Darius, pour obtenir de lui des troupes et des vaisseaux. Les bannis pressèrent Aristagoras de s'entendre avec Artapherne, et lui promirent de subvenir à l'entretien des troupes, et de faire de grands présents à Artapherne s'ils réussissaient dans leur expédition.

Aristagoras étant allé à Sardes, siége du gouvernement d'Artapherne, présenta la demande des exilés sous un jour si avantageux, que ce seigneur s'engagea à lui fournir deux cents vaisseaux au lieu de cent qu'il demandait, si toutefois le roi Darius voulait y donner son consentement. Aristagoras retourna à Milet très-content de la promesse que lui avait faite Artapherne. Quant à celui-ci, dès qu'il eut reçu l'approbation du roi, il fit équiper deux cents trirèmes, et leva une armée considérable, dont il donna le commandement à Mégabate, de la maison royale des Achæménides et proche parent de Darius. Mégabate s'étant embarqué à Milet avec Aristagoras, fit annoncer, pour donner le change aux Naxiens, que l'expédition allait vers l'Hellespont. Quelques différends s'étant élevés entre les deux chefs, Aristagoras dit à Mégabate : « Artapherne ne vous a-t-il pas envoyé pour m'obéir et pour faire voile partout où je vous l'ordonnerai? » Mégabate, outré de ces paroles, envoya, aussitôt qu'il fut nuit, avertir les Naxiens du danger qui les menaçait. Ceux-ci transportèrent immédiatement dans la ville les effets précieux qu'ils avaient à la campagne, firent entrer des vivres dans la place, et prirent toutes les dispositions nécessaires pour soutenir un long siége. Cependant les Perses investirent la ville de Naxos et la tinrent assiégée pendant quatre mois, après lesquels ils renoncèrent à la prendre et se retirèrent. Aristagoras, qui avait dépensé de très-fortes sommes pour cette expédition, se trouva hors d'état de tenir les promesses qu'il avait faites à Artapherne, d'ailleurs Mégabate l'accusait, et il craignait qu'on ne lui imputât le mauvais succès de l'entreprise, et qu'on ne forçât Histiée à choisir un autre gouverneur pour la ville de Milet. Toutes ces raisons le portèrent à secouer le joug. Histiée, que Darius retenait toujours à Suse, et qui ne voyait aucun terme à cette espèce de captivité, engagea aussi sous main Aristagoras à se révolter. Quoique jouissant de la plus grande faveur auprès de Darius, le Milésien ne pouvait s'accoutumer aux manières des Perses, et regrettait toujours sa patrie, où il avait occupé le premier rang. Il espérait que, si un soulèvement éclatait à Milet, Darius l'enverrait dans cette ville pour y rétablir l'ordre. Aristagoras voyant que tout concourait à favoriser ses vues, se démit de l'autorité souveraine, et rétablit l'égalité dans Milet. Il agissait ainsi afin d'engager les Milésiens à soutenir chaudement sa cause. Il livra ensuite les tyrans aux habitants des villes dans lesquelles ils commandaient. La tyrannie se trouva donc éteinte dans toute l'Ionie. Sentant qu'il avait besoin de se faire des alliés, Aristagoras passa en Grèce pour réclamer en faveur des

Ioniens l'assistance de leurs frères d'Europe. Les Lacédémoniens s'étant refusés à entrer dans sa ligue, il partit pour Athènes. Cette ville venait de recouvrer la liberté, après avoir chassé le tyran Hippias, fils de Pisistrate. Celui-ci s'étant rendu auprès d'Artapherne, mit tout en œuvre pour soumettre la ville d'Athènes à Darius. Les menées d'Hippias étant venues à la connaissance des Athéniens, ceux-ci envoyèrent des députés à Sardes pour engager les Perses à ne point ajouter foi aux paroles du tyran. Artapherne ordonna aux députés de rappeler Hippias, s'ils ne voulaient pas avoir à lutter contre la puissance de Darius. Sur ces entrefaites, Aristagoras arriva à Athènes, et trouvant le peuple très-irrité contre les Perses, il obtint facilement qu'on envoyât au secours des Ioniens une flotte de vingt vaisseaux. Aussitôt après avoir obtenu cette promesse, il s'embarqua pour Milet, où les Athéniens arrivèrent peu de temps après avec les vingt vaisseaux qu'ils avaient promis de fournir, et cinq trirèmes des Érétriens qui s'étaient jointes à eux. Dès que les forces des alliés furent réunies, Aristagoras envoya une expédition contre la ville de Sardes. L'armée s'embarqua pour Éphèse, y laissa ses vaisseaux, et marcha vers Sardes. Les Grecs s'emparèrent sans peine de cette ville, dans laquelle ils ne trouvèrent aucune résistance; mais ils ne purent réussir à se rendre maîtres de la citadelle, qu'Artapherne défendait avec une garnison nombreuse. Cependant un soldat ayant mis le feu à une maison, comme presque toute la ville était construite de cannes et de roseaux, l'incendie se communiqua rapidement, et Sardes fut réduite en cendres. Au milieu de cette catastrophe, les Perses et les Lydiens, menacés par le fer et le feu, attaquèrent les Grecs: ceux-ci abandonnèrent la ville, et se mirent en marche pour retourner à Éphèse et remonter sur leurs vaisseaux. A la nouvelle de l'invasion, les généraux perses qui commandaient dans l'Asie Mineure accoururent au secours des Lydiens. Ils atteignirent les Grecs à Éphèse, et livrèrent une bataille dans laquelle ils leur tuèrent beaucoup de monde. Après cette défaite, l'armée combinée se dispersa. Les Athéniens se retirèrent, et refusèrent, malgré les prières d'Aristagoras, de continuer à soutenir les Ioniens. Darius ayant appris que la ville de Sardes avait été prise et brûlée par les Athéniens et les Ioniens, ordonna à un de ses officiers de lui dire trois fois, lorsqu'il se disposerait à prendre son repas : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens.*

Les relations d'amitié et de parenté qui existaient entre Aristagoras et Histiée, faisant craindre à Darius que le tyran de Milet ne fût pas étranger à la révolte de son lieutenant, il lui avoua ses soupçons et l'engagea à se justifier. Histiée se défendit avec beaucoup de talent, et finit par engager Darius à le renvoyer au plus tôt en Ionie pour y rétablir son autorité et s'emparer de la personne d'Aristagoras.

Dès qu'il eut obtenu le consentement de Darius, il partit de Suse, et se rendit à Sardes. Là, ayant compris aux discours d'Artapherne que ce satrape le regardait comme la véritable cause du soulèvement des Ioniens, il s'enfuit, et passa dans l'île de Chios, d'où il écrivit à quelques Perses établis à Sardes et qu'il avait engagés à se révolter. Le messager chargé de ces lettres les ayant remises à Artapherne, la conspiration se trouva découverte. Déchu des espérances qu'il avait de ce côté, il essaya de rentrer à Milet, d'où il fut repoussé par les habitants.

Cependant les révoltés, quoique privés de l'appui des Athéniens, n'en continuèrent pas moins la guerre. Ils envoyèrent dans l'Hellespont une flotte qui s'empara de Byzance et de toutes les villes voisines qui étaient sous la dépendance des Perses. Ils se rendirent ensuite en Carie dont la plus grande partie des habitants se joignit à eux, ainsi que les Cypriotes.

Les Perses de leur côté étaient loin de rester dans l'inaction. Ils déployèrent même une prudence et un courage dont on ne voit plus de traces

dans les luttes qu'ils soutinrent plus tard contre les Grecs. Leurs généraux partagèrent l'armée en trois corps qui, agissant sur plusieurs points à la fois, devaient amener bientôt la fin de l'insurrection. Daurisès, gendre de Darius, tourna d'abord ses armes contre les villes de l'Hellespont, qu'il soumit avec une grande rapidité. Apprenant ensuite la révolte des Cariens, il marcha contre eux et les attaqua sur les bords du Marsyas. Le combat fut rude et long; les Cariens se virent obligés de céder après avoir perdu dix mille des leurs. Les Perses n'eurent que deux mille hommes de tués. Les Cariens perdirent encore une autre bataille plus meurtrière que la précédente. Enfin ils détruisirent une partie de cette même armée perse qu'ils firent tomber dans une embuscade; mais ce dernier avantage était loin de suffire pour rétablir les affaires des Grecs asiatiques. En effet, Artapherne s'étant rendu maître de Clazomène en Ionie et de Cyme dans l'Éolide, Aristagoras fut tellement abattu par la prise de ces deux villes, qu'il résolut de pourvoir par la fuite à sa sûreté personnelle. Il confia donc le gouvernement de Milet à Pythagore, citoyen de cette ville, et se retira en Thrace avec tous ceux qui voulurent le suivre, abandonnant lâchement ses compatriotes qu'il avait jetés dans un abîme de maux. Ce misérable fut tué avec tous ses compagnons au siége d'une place à laquelle il avait refusé une capitulation (*).

Cependant les généraux perses dont les troupes avaient été partagées en trois corps, comme nous venons de le voir, réunirent ces divisions et se disposèrent à attaquer la ville de Milet. Aussitôt les Ioniens renonçant à toute autre opération militaire, mirent cette place en état de défense et y concentrèrent toutes leurs forces de terre et de mer. La flotte combinée était de trois cent cinquante-trois trirèmes, et les Perses avaient six cents voiles. Toutefois malgré cette supériorité, ils jugèrent prudent de différer le combat jusqu'à ce qu'ils eussent décidé les habitants de Samos et de Lesbos à se retirer. La flotte ionienne, alors réduite à une centaine de vaisseaux, fut aisément détruite. Après la défaite de cette flotte, les Perses assiégèrent Milet par terre et par mer, prirent cette place d'assaut, et réduisirent les habitants en servitude, la sixième année après la révolte d'Aristagoras. Une fois maîtres de Milet, ils tournèrent leurs armes contre les Cariens et les firent aisément rentrer dans le devoir (*).

Histiée ayant été fait prisonnier en Mysie dans une bataille contre Harpage qui commandait les forces des Perses dans ce pays, fut conduit à Sardes et mis en croix, aussitôt son arrivée, par l'ordre d'Artapherne et d'Harpage. Ces deux généraux craignaient que, si on l'envoyait à Suse, Darius ne lui pardonnât sa révolte en considération du service signalé qu'il lui avait rendu en conservant le pont sur l'Ister. Artapherne fit ensuite saler la tête d'Histiée et l'envoya à Darius. Ce prince, très-affligé, fit laver cette tête et voulut qu'on lui donnât une sépulture honorable comme aux restes d'un homme qui avait rendu de grands services à tous les Perses, et auquel il était lui-même redevable de la vie (**).

PREMIÈRE EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LA GRÈCE.

Après avoir soumis les Ioniens, Darius songea à tirer vengeance des Athéniens et des Érétriens qui les avaient encouragés et soutenus dans leur révolte. Le commandement de l'expédition fut confié à Mardonius, fils de Gobryas. Ce chef, jeune encore, n'avait rien fait pour justifier une pareille distinction. Mais il était gendre de Darius, dont il avait épousé une fille appelée Artozostra, et fut pour cette raison préféré à tous les autres généraux. La vingt-huitième année du règne de Darius (an du monde 3510;

(*) Hérodote, liv. v, chap. 125 et 126.

(*) Hérodote, liv. vi, chap. 25.

(**) Hérodote, liv. vi, chap. 30.

avant Jésus-Christ 494), au commencement du printemps, Mardonius se rendit en Cilicie, d'où il partit avec la flotte, tandis que l'armée de terre s'avançait vers l'Hellespont, sous la conduite d'autres généraux. Après avoir côtoyé l'Asie, il arriva en Ionie, déposa les tyrans des Ioniens, et rétablit dans les villes le gouvernement démocratique. Cela fait, il mit à la voile pour l'Hellespont, et lorsqu'il eut réuni toutes ses forces de terre et de mer, il passa en Europe pour se rendre à Érétrie et à Athènes.

Ces deux places étaient l'objet apparent de l'expédition des Perses; mais ils avaient réellement l'intention de subjuguer le plus grand nombre de villes grecques qu'ils pourraient. La flotte soumit les Thasiens, et l'armée de terre réduisit en esclavage ceux d'entre les Macédoniens qui ne l'avaient pas encore été. De Thasos la flotte fit voile vers Acanthe, d'où elle partit pour doubler le mont Athos (*). Près de ce promontoire les vaisseaux des Perses furent accueillis par une violente tempête qui en détruisit trois cents. Plus de vingt mille hommes perdirent la vie dans cette occasion.

Mardonius, campé en Macédoine avec l'armée de terre, fut attaqué pendant la nuit par les Thraces Bryges, qui lui tuèrent beaucoup de monde et le blessèrent lui-même. Malgré cet échec, il ne quitta point le pays avant de les avoir mis sous le joug. Enfin, obligé de renoncer à son expédition, il repassa en Asie avec les débris de l'armée perse.

SECONDE EXPÉDITION DE DARIUS CONTRE LA GRÈCE.

Darius avait l'intention d'envoyer une seconde expédition en Grèce; mais pour ne rien donner au hasard, il prit différentes mesures qui lui paraissaient propres à assurer le succès de l'entreprise. C'est ainsi que les habitants de l'île de Thasos, dont les richesses et la puissance lui causaient de l'ombrage, reçurent l'ordre de démolir les murailles de leur ville et d'envoyer tous leurs vaisseaux à Abdère. Voulant ensuite connaître les dispositions des Grecs à son égard, et savoir si ces peuples oseraient lui résister, il envoya des hérauts dans toutes les villes de la Grèce pour demander en son nom la terre et l'eau. Il en dépêcha d'autres dans les villes maritimes tributaires, pour ordonner qu'on lui construisît des vaisseaux de guerre et des navires de charge.

Les hérauts étant arrivés en Grèce pendant ces préparatifs, plusieurs peuples du continent et toutes les îles accordèrent au roi la terre et l'eau. Quant aux Athéniens, ils précipitèrent dans le *Barathre* (*) les envoyés de Darius, et les Lacédémoniens les firent jeter dans un puits, leur disant qu'ils pourraient y prendre à leur gré de la terre et de l'eau pour porter à leur roi. Cette conduite barbare ne fit qu'irriter Darius déjà aigri contre les Grecs. Ce prince donna le commandement de l'armée à Datis, Mède d'origine, et à son neveu Artapherne fils d'Artapherne, et les envoya contre Athènes et Érétrie, avec ordre d'en réduire tous les habitants en esclavage, et de les lui amener.

Les deux généraux n'eurent pas plutôt été nommés, qu'ils prirent congé du roi (an du monde 3514; avant Jésus-Christ 490) et allèrent avec une nombreuse armée en Cilicie, où ils furent joints par toute la flotte. Les vaisseaux de charge se rendirent aussi au même endroit, et prirent à bord des chevaux. Les troupes furent partagées sur six cents trirèmes, qui les transportèrent en Ionie. De là les Perses,

(*) J'apprends de M. Didron que les Grecs appellent aujourd'hui ce promontoire Ἄθων, et plus souvent Ὄρος, par antonomase. La partie de l'Athos où se trouvent des monastères porte le nom de Ἅγιον ὄρος, que les Italiens ont traduit littéralement par *Monte santo*. Malgré les progrès de l'art de la navigation, les côtes de l'Athos, battues par une mer orageuse et semée de rochers et de bas-fonds, sont toujours redoutables, même pour les bateaux à vapeur.

(*) Fosse profonde dans laquelle on jetait à Athènes les criminels condamnés à mort.

au lieu de faire voile vers l'Hellespont et la Thrace, en côtoyant le continent, partirent de Samos, et prirent par la mer Icarienne à travers les îles, afin d'éviter, suivant toute apparence, le mont Athos, que la perte des vaisseaux de Mardonius leur faisait beaucoup redouter. D'ailleurs, ils étaient obligés de suivre cette route pour se rendre maîtres de Naxos, qu'ils soumirent en effet, ainsi que plusieurs autres îles. Cela fait, Datis s'avança d'abord avec l'armée navale vers l'île d'Eubée pour attaquer Érétrie.

Les Érétriens ayant eu avis qu'ils allaient être attaqués par les Perses, demandèrent du secours aux Athéniens, et prirent les mesures qu'ils jugèrent plus convenables pour résister à une invasion. Ils avaient résolu de ne point livrer de combat, et de ne faire aucune sortie, mais de s'occuper seulement de la défense des murailles que les Perses battirent très-vivement pendant six jours. Le septième, deux citoyens livrèrent la ville aux assiégeants. Ceux-ci n'y furent pas plutôt entrés, qu'ils pillèrent les temples, et y mirent le feu pour se venger de l'incendie de ceux de Sardes, et réduisirent les habitants en esclavage, selon les ordres de Darius. Ce prince était fort irrité contre ceux d'Érétrie, qui, sans aucun motif, s'étaient joints aux Ioniens révoltés. Mais, dès qu'il fut maître de disposer de leur sort, il ne leur fit aucun mal, et les envoya habiter un canton peu éloigné de Suse. Les Perses restèrent quelques jours à Érétrie; puis ils remirent à la voile, et se dirigèrent vers l'Attique. Hippias, fils de Pisistrate, les fit débarquer dans la plaine de Marathon, le lieu de l'Attique le plus commode pour les évolutions de la cavalerie, et le plus proche d'Érétrie. Sur cette nouvelle, les Athéniens se rendirent aussi à Marathon. Ils étaient commandés par dix généraux, parmi lesquels était Miltiade, fils de Cimon, le même qui avait voulu faire rompre le pont de l'Ister, pour empêcher Darius de repasser ce fleuve. Les Perses, commandés par Datis, étaient au nombre de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille chevaux. Les Athéniens n'avaient en tout que dix mille hommes, y compris les Platéens qui s'étaient joints à eux.

Un intervalle de huit stades séparait les deux armées; dès que le signal du combat eut été donné, les Athéniens franchirent cet espace en courant; les Perses, de leur côté, se disposèrent à les recevoir; mais, remarquant que, malgré leur petit nombre et le manque de cavalerie et de gens de trait, les Athéniens pressaient le pas, ils s'imaginèrent que ces gens couraient à une mort certaine. Cependant les Athéniens ayant joint les Perses en conservant leurs rangs très-serrés, firent des prodiges de valeur.

Après un combat long et opiniâtre, les Perses et les Saces, qui composaient le centre de l'armée perse, enfoncèrent le centre des Athéniens, et, profitant de cet avantage, les poursuivirent dans les terres. Mais les Athéniens et les Platéens avaient été victorieux aux deux ailes; et, laissant fuir les ennemis, ils réunirent toutes leurs forces en un seul corps, puis ils attaquèrent et battirent les Perses et les Saces qui conservaient toujours leur avantage. Les Athéniens poursuivirent les troupes de Datis jusque sur le bord de la mer, et s'emparèrent de sept de leurs vaisseaux. Cette journée mémorable coûta aux Perses, suivant Hérodote, environ six mille quatre cents hommes tués. Les Athéniens ne perdirent que cent quatre-vingt-douze des leurs (*).

Après la bataille, les Perses se rembarquèrent; mais, au lieu de cingler vers l'Asie, ils doublèrent le cap Sunium pour surprendre la ville d'Athènes, privée de tous ses défenseurs. Les Athéniens ayant pénétré leurs intentions, quittèrent en toute hâte le champ de bataille, et entrèrent dans Athènes avant que la flotte ennemie se fût présentée devant cette ville. Les Perses, se voyant prévenus, furent contraints de renoncer à leur en-

(*) Hérodote, l. VI, chap. 117.

treprise, et retournèrent honteusement en Asie.

DARIUS FAIT DES PRÉPARATIFS POUR ATTAQUER DE NOUVEAU LES GRECS. RÉVOLTE DES ÉGYPTIENS. DARIUS MEURT APRÈS AVOIR CHOISI XERXÈS POUR LUI SUCCÉDER.

Darius, déjà très-irrité contre les Athéniens, le fut bien davantage quand il apprit la perte de la bataille de Marathon. Décidé plus que jamais à réduire les Grecs en servitude, il envoya sur-le-champ à toutes les villes de son empire l'ordre de fournir un plus grand nombre d'hommes, de chevaux et de vaisseaux de guerre et de transport que pour les premières expéditions. Il exigea aussi des approvisionnements de vivres très-considérables. Ces immenses préparatifs agitèrent toute l'Asie pendant trois ans. La quatrième année (an du monde 3517; avant J. C. 487), tandis que les Perses ne songeaient qu'à porter la guerre en Europe, on apprit à la cour de Suse que les Égyptiens s'étaient révoltés. Darius se disposait à agir à la fois contre l'Égypte et contre Athènes, lorsqu'il se vit contraint d'ajourner tous ses projets pour terminer un différend qui s'était élevé entre deux de ses fils touchant la succession au trône; car, suivant les lois des Perses, le roi ne pouvait jamais quitter son empire, pour aller à une expédition, sans avoir choisi un successeur qui le remplaçait pendant son absence. Darius, encore simple particulier, avait eu trois enfants d'une première femme, fille de Gobryas. Depuis qu'il était monté sur le trône, il en avait eu quatre autres d'Atosse, fille de Cyrus. Artabazane était l'aîné des premiers, et Xerxès des seconds. Artabazane prétendait avoir droit à l'empire, comme l'aîné des fils de Darius; Xerxès, de son côté, soutenait qu'on ne pouvait lui refuser la couronne sans injustice, à lui qui avait pour mère Atosse, fille de ce Cyrus qui avait porté si haut la gloire du nom perse.

Darius ne s'était point encore prononcé, lorsque Démarate, roi des Lacédémoniens, arriva à Suse, chassé de Sparte par ses sujets. Ayant entendu parler de cette contestation, Démarate conseilla à Xerxès d'ajouter aux raisons qu'il avait déjà données, qu'étant fils de Darius, roi de Perse, tandis qu'Artabazane était né de Darius, homme privé, il n'était ni juste ni naturel de lui préférer ce frère, quoiqu'il eût l'avantage d'être l'aîné. Xerxès ayant fait valoir les arguments que lui avait suggérés Démarate, Darius le choisit pour son successeur. Au reste, si nous en croyons Hérodote (*), le crédit et l'autorité d'Atosse auraient suffi à eux seuls pour assurer le succès des prétentions de Xerxès. Darius, après avoir ainsi réglé l'ordre de succession à la couronne de Perse, faisait ses préparatifs de départ, lorsqu'il mourut dans l'année qui suivit la révolte des Égyptiens. Ce prince avait régné trente-six ans.

HISTOIRE DE XERXÈS.

Xerxès, lorsqu'il monta sur le trône (an du monde 3519; avant J. C. 485), ne pensait d'abord qu'à comprimer la révolte des Égyptiens. Voulant intimider par un châtiment prompt et terrible ceux des peuples conquis qui pourraient être tentés de se soustraire au joug, il avait renoncé à la conquête de la Grèce. Cependant Mardonius, qui tenait à faire oublier la honte de sa première expédition, changea par ses insinuations et ses conseils les dispositions du jeune roi. Xerxès, sollicité par ce chef, arrêta de punir d'abord les Égyptiens, puis de marcher avec toutes ses forces contre Athènes, dont les insultes, disait Mardonius, ne pouvaient rester impunies. D'ailleurs, ajoutait ce général, l'Europe étant un pays très-beau et très-fertile, le roi seul méritait de l'avoir en sa possession. D'autres causes encore influèrent sur la détermination de Xerxès. Les Aleuades, rois de Thessalie, lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'engager à marcher contre la Grèce, et ceux d'entre

(*) Liv. VII, chap. 3.

les Pisistratides qui s'étaient retirés à Suse, après avoir été chassés d'Athènes, le pressaient sans cesse de réduire leur patrie en servitude. Avant de passer en Europe, Xerxès soumit les Égyptiens. Il les attaqua la seconde année après la mort de Darius. Lorsqu'il les eut soumis, il rendit leur joug beaucoup plus lourd que n'avait fait Darius, et confia le gouvernement de leur pays à son frère Achæménès.

L'Égypte une fois soumise, et Xerxès étant sur le point de marcher contre Athènes, convoqua les principaux d'entre les Perses, tant pour avoir leurs avis, que pour les instruire de ses volontés. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla en ces termes : « Perses, je ne prétends pas « introduire parmi vous un nouvel « usage, mais suivre l'exemple que « nous ont transmis nos ancêtres. « Selon ce que j'ai appris des anciens, « nous ne sommes jamais restés dans « l'inaction depuis Cyrus. Un dieu nous « conduit, et sous ses auspices nous « marcherons de succès en succès. Il « est inutile de vous parler des exploits « de Cyrus, de Cambyse et de Darius, « mon père : vous en êtes assez ins« truits. Quant à moi, du moment où « je suis monté sur le trône, jaloux de « ne point dégénérer de mes ancêtres, « j'ai songé aux moyens d'accroître la « puissance des Perses. Après y avoir « mûrement réfléchi, je trouve que « nous pouvons illustrer de plus en « plus notre nom, acquérir un pays « qui n'est pas inférieur au nôtre, « qui même est plus fertile, et pu« nir en même temps les auteurs des « injures que nous avons reçues. Je « vous ai donc convoqués pour vous « faire connaître mes projets. Après « avoir passé l'Hellespont, je traver« serai l'Europe pour me rendre en « Grèce, afin de venger et les Perses « et mon père des insultes des Athé« niens. Vous n'ignorez point que Da« rius avait résolu de marcher contre « ce peuple. Mais puisque la mort ne « lui a pas permis de se venger lui« même, c'est à moi de le venger et de « venger les Perses; je ne renoncerai « point à mon entreprise que je ne me « sois rendu maître d'Athènes, et que « je n'aie réduit cette ville en cendres. « Les Athéniens, vous le savez, ont « commencé les hostilités contre mon « père et contre moi. Ils ont été à Sar« des avec Aristagoras de Milet, notre « esclave, et ils ont mis le feu aux « temples et aux bois sacrés. Que ne « vous ont-ils pas fait ensuite à vous« mêmes, quand vous êtes allés dans « leur pays sous la conduite de Datis « et d'Artapherne? Personne d'entre « vous ne l'ignore. Voilà ce qui m'a« nime à marcher contre les Athéniens. « Mais en y réfléchissant, je trouve un « grand avantage à cette expédition. Si « nous venons à les subjuguer eux et « leurs voisins, je parcourrai toute « l'Europe, et, avec votre secours, je « ne ferai de toute la terre qu'un seul « empire; car on m'assure que les « Grecs une fois réduits, il n'y aura « plus de ville ni de nation qui puissent « nous résister. Ainsi, coupables ou « non, tous subiront également notre « joug. Secondez-moi donc si vous « voulez me plaire. Que chacun de vous « se hâte de venir au rendez-vous que « j'indiquerai. Celui qui s'y trouvera « avec les plus belles troupes, je lui « ferai présent des choses que l'on es« time le plus en Perse. Telle est ma « résolution. Mais comme je ne veux « pas qu'une décision aussi impor« tante soit prise d'après mon avis « seulement, je vous permets de déli« bérer sur cette affaire, et j'ordonne « à chacun de vous de m'en dire son « avis (*). »

Xerxès avait exprimé sa volonté d'une manière beaucoup trop formelle pour que ses conseillers osassent le contredire. Toutefois, Artabane, oncle paternel de Xerxès, le même qui sous Darius s'était opposé avec tant de raison à la guerre contre les Scythes, représenta tous les inconvénients de l'expédition qu'on allait entreprendre, et dévoila les motifs de la conduite de Mardonius. Malgré les avis de ce

(*) Hérodote, liv. VII, chap. 8.

prince si sage, Xerxès persista dans son sentiment. Après la réduction de l'Égypte, il employa quatre années entières à faire des levées et à amasser des provisions; enfin il se mit en marche dans le courant de la cinquième année, à la tête de forces immenses.

Parmi les peuples de l'Asie, les uns fournirent de l'infanterie, les autres de la cavalerie; ceux-ci des vaisseaux de charge; ceux-là des vaisseaux longs pour la construction des ponts; d'autres enfin donnèrent des vivres et des navires pour les transporter. On était occupé depuis environ trois ans à percer l'isthme qui réunit le mont Athos à la terre ferme, et à creuser un canal qui pût donner passage à de grands vaisseaux. Cette entreprise avait pour but d'éviter une navigation reconnue dangereuse. En effet, déjà lors de la première expédition de Mardonius, la flotte des Perses, comme nous l'avons dit plus haut, avait essuyé une perte considérable en doublant l'Athos.

Hérodote (*) nous fait connaître les moyens que les Perses employèrent pour couper l'isthme de l'Athos. On tira une ligne au cordeau, dit-il, près de la ville de Sané, et les barbares se partagèrent le terrain par nations. Lorsque le fossé eut atteint une certaine profondeur, les hommes qui étaient en bas continuèrent à creuser, tandis que d'autres placés sur des échelles faisaient passer la terre de main en main jusqu'a ceux qui étaient en haut et qui la jetaient dehors. Les parois du canal s'éboulèrent partout, excepté dans la partie confiée aux Phéniciens. Cela devait arriver, parce que le fossé était sans talus, et aussi large dans le haut que dans le bas. En creusant la partie qui leur était échue, les Phéniciens donnèrent a l'ouverture une fois plus de largeur que le canal ne devait en avoir au fond, et à mesure que l'ouvrage avançait, ils allaient toujours en étrécissant (**). Des trirèmes en station à la rade d'Éléonte dans la Chersonèse portaient à l'isthme des détachements de tous les corps de l'armée. Les soldats se relayaient les uns les autres et on les frappait à coups de fouet pour les contraindre à travailler. Les habitants de l'Athos aidaient aussi à creuser le canal. Bubarès, fils de Mégabaze, et Artachéès, fils d'Artée, tous deux Perses de nation, présidaient à ces travaux.

(*) Liv. VII, chap. 23.

(**) Livre VII, chap. 24.

Xerxès, suivant Hérodote (*), fit percer le mont Athos par orgueil, et pour laisser un monument de sa puissance. On aurait pu, sans aucune peine, continue le même auteur, transporter les vaisseaux d'une mer à l'autre par-dessus l'isthme. Ces remarques sont justes; mais Xerxès, comme il est facile de s'en convaincre, voulait surtout imposer aux Grecs, et leur donner une haute idée de la richesse et de la puissance de l'empire contre lequel ils allaient lutter.

Les troupes chargées de creuser le canal avaient aussi reçu l'ordre de jeter des ponts sur le Strymon. Xerxès fit préparer, pour construire ces ponts, des cordages de lin et d'écorce de byblos, et l'on commanda de sa part, aux Phéniciens et aux Égyptiens, d'apporter des vivres pour l'armée. Il avait fait transporter par mer, de toutes les parties de l'Asie, des farines qu'on avait déposées dans les lieux les plus propres à servir d'entrepôt. La plupart de ces farines furent portées sur la côte de Thrace, appelée *Leucé Acté* (**); on en envoya à Tyrodize sur les terres des Périnthiens, à Dorisque, à Éion sur le Strymon, et enfin en Macédoine.

Tandis qu'on était occupé de ces travaux, Xerxès partit avec son armée de terre de Critalles en Cappadoce, où s'étaient rendues, suivant ses ordres, toutes les troupes qui devaient l'accompagner, et il se mit en marche pour Sardes. Les Perses, ayant passé

(*) M. Didron a reconnu le canal creusé par Xerxès. Plusieurs parties de ce canal sont encore au-dessous du niveau de la mer, et quelques centaines de journées d'ouvriers suffiraient pour le rendre navigable.

(**) C'est-à-dire *Côte blanche.*

l'Halys, entrèrent en Phrygie. Ils traversèrent ce pays, et arrivèrent à Célènes; de là, ils passèrent près d'Anaua, ville de Phrygie, et se rendirent ensuite à Colosses, puis à Cydrara, sur les frontières de la Phrygie et de la Lydie. Une inscription gravée sur une colonne érigée dans ce lieu, par ordre de Crésus, indiquait la limite des deux pays. Au sortir de la Phrygie, Xerxès entra en Lydie. Dans cet endroit, la route se partageait en deux; l'une à gauche menant en Carie, l'autre à droite conduisant à Sardes. En suivant celle-ci, Xerxès trouva un platane qui lui parut si beau, qu'il le fit orner de colliers et de bracelets d'or, et qu'il en confia la garde à un immortel. Le deuxième jour, il fit son entrée dans la capitale des Lydiens. A peine arrivé à Sardes, il envoya des hérauts dans la Grèce, excepté à Athènes et à Lacédémone, pour demander la terre et l'eau, et pour ordonner que dans toutes les villes on eût soin de préparer des repas pour le roi de Perse. Ce fut pour être instruit exactement des dispositions des Grecs à son égard qu'il prit cette mesure. Pendant qu'il se disposait à partir pour Abydos, on travaillait à construire deux ponts sur l'Hellespont pour passer d'Asie en Europe. Entre les villes de Sestos et de Madytos, est une côte fort rude, qui s'avance dans la mer vis-à-vis d'Abydos. Ceux que le roi avait chargés de construire les ponts commencèrent du côté d'Abydos, et continuèrent jusqu'à cette côte. Les Phéniciens joignirent les vaisseaux avec des cordages de lin, et les Égyptiens avec des cordages d'écorce de byblos. Les ponts avaient une longueur de sept stades (*). Lorsqu'on les eut achevés, il s'éleva une affreuse tempête qui rompit les cordages et brisa les vaisseaux.

A cette nouvelle, Xerxès, transporté de colère, fit donner trois cents coups de fouet à l'Hellespont, et ordonna qu'on jetât dans ses eaux une paire d'entraves, en lui adressant ce discours : « Eau amère et salée, ton maître te punit ainsi parce que tu l'as offensé, « sans qu'il t'en ait donné sujet. Le « roi Xerxès passera sur tes flots de « force ou de gré. C'est avec raison « que personne ne t'offre de sacrifices, « puisque tu es un fleuve trompeur et « salé (*). » Il fit ensuite couper la tête à ses architectes, et en prit d'autres pour construire de nouveaux ponts. Ceux-ci rassemblèrent des navires à cinquante rames et des trirèmes. Ils en employèrent trois cent soixante pour le pont situé du côté de l'Euxin et trois cent quatorze pour l'autre. Les bâtiments qui formaient le premier pont présentaient le flanc à l'Euxin et étaient placés obliquement d'un côté à l'autre du détroit et dans la direction du courant de l'Hellespont, de manière à tenir toujours bien tendus les câbles qui unissaient les navires les uns aux autres. Les vaisseaux ainsi disposés, on jeta de grosses ancres, du côté du Pont-Euxin, pour résister aux vents qui soufflent de cette mer, et du côté de l'ouest et de la mer Égée, à cause des vents qui viennent du sud et du sud-est. On laissa aussi en trois endroits différents un passage libre entre les vaisseaux à cinquante rames, pour les petits bâtiments qui voudraient entrer dans le Pont-Euxin ou en sortir.

Ce travail fini, on tendit des câbles avec des machines de bois qui étaient à terre. On ne se servit pas de cordages simples, comme on avait fait la première fois, mais on mit en double ceux de lin blanc, et ceux d'écorce de byblos en quatre. Le pont achevé, on scia de grosses pièces de bois, suivant la lar-

(*) Les stades dont il s'agit ici n'étaient, suivant l'opinion de d'Anville (*Mém. de l'Acad. des belles-lettres*, tom. XXVIII, pag. 334), que de 51 toises. En effet, l'endroit le plus resserré du détroit n'a guère que 375 toises et demie de largeur.

(*) Quelques auteurs modernes présentent cette conduite comme celle d'un insensé et d'un furieux; cependant si on se met au point de vue des Perses qui regardaient l'eau comme une divinité à laquelle ils rendaient un culte, l'action de Xerxès semblera plutôt impie qu'insensée.

geur du pont, et on les plaça l'une à côté de l'autre, dessus les câbles qui étaient bien tendus. On les unit ensuite ensemble, et on posa dessus des planches bien jointes les unes avec les autres, et puis on les couvrit de terre qu'on aplanit. Tout étant fini, on pratiqua de chaque côté une barrière, de crainte que les chevaux et les bêtes de somme ne fussent effrayés à la vue de la mer.

Les ponts achevés, ainsi que le canal du mont Athos et les digues qu'on avait faites à ses deux embouchures, afin d'empêcher le flux d'en combler l'entrée, on porta cette nouvelle à Sardes, et Xerxès se mit en marche. Ce roi partit au commencement du printemps, et prit la route d'Abydos avec son armée.

Le Lydien Pythius se présenta alors devant Xerxès. Les présents qu'il avait faits à ce prince et ceux qu'il en avait reçus l'ayant enhardi, il lui adressa ces paroles : « Seigneur, je souhaiterais « une grâce : daignerez-vous me l'ac« corder? La faveur que je sollicite « est peu de chose pour vous, mais « pour moi elle est d'une grande im« portance. » Xerxès, s'attendant à des demandes bien différentes de celles que fit Pythius, promit de tout accorder. Alors Pythius, plein de confiance, dit ces paroles : « Grand roi, j'ai « cinq fils; ils sont obligés à vous ac« compagner tous dans votre expédition « contre la Grèce. Mais, seigneur, ayez « pitié de mon grand âge; exemptez « seulement l'aîné de mes fils de servir « dans cette guerre, afin qu'il ait soin « de moi, et qu'il prenne l'administra« tion de mon bien. Quant aux quatre « autres, menez-les avec vous, et puis« siez-vous revenir bientôt, après « avoir réussi dans cette entreprise. « — Misérable que tu es, lui répondit « Xerxès indigné, je marche moi-même « contre la Grèce, et je mène à cette « expédition mes enfants, mes frères, « mes proches, mes amis, et tu oses « me parler de ton fils, toi qui es mon « esclave, et qui aurais dû me suivre « avec ta femme et toute ta maison! « Apprends aujourd'hui que l'esprit de « l'homme réside dans ses oreilles. « Quand il entend des choses agréables, « il s'en réjouit, et sa joie se répand « dans tout le corps; mais lorsqu'il en « entend de pénibles, il s'irrite. Si tu « en as d'abord bien usé avec moi, si « tes promesses n'ont pas été moins « belles que ta conduite, tu ne pour« ras pas cependant te vanter d'avoir « surpassé un roi en libéralité. Ainsi, « quoique aujourd'hui tu portes l'im« pudence à son comble, tu ne re« cevras pas le salaire qui t'est dû, « et je te traiterai moins rigoureu« sement que tu ne le mérites. Ta « générosité à mon égard te sauve la « vie, à toi et à quatre de tes fils; mais « je te punirai par la perte de celui « que tu aimes uniquement. » Après avoir fait cette réponse, il commanda aussitôt à ceux qui l'entouraient d'aller chercher l'aîné des fils de Pythius, de le couper en deux par le milieu du corps, et de placer une moitié du cadavre à droite et l'autre moitié à gauche du chemin par lequel les troupes devaient passer (*).

L'armée continua sa marche; le bagage et les bêtes de charge passèrent d'abord, suivis de troupes de toutes sortes de nations, qui allaient sans ordre. A une distance considérable, venait le corps d'armée du roi. Ce corps était composé de mille cavaliers choisis entre tous les Perses, suivis de mille hommes de pied armés de piques. Venaient ensuite dix chevaux sacrés niseens avec des harnais superbes. On leur donnait le nom de *Niséens*, parce qu'ils venaient de la vaste plaine niséenne en Médie. Derrière ces dix chevaux, paraissait le char sacré de Jupiter, traîné par huit chevaux blancs, et après ceux-ci marchait à pied un conducteur qui tenait les rênes; car il n'était permis à personne de monter sur le siége. On voyait ensuite Xerxès sur un char attelé de chevaux niséens. Ce prince partit ainsi de Sardes; mais

(*) Cette anecdote rapportée par Hérodote, livre VII, chapitres 38 et 39, paraît n'être qu'une variante de l'histoire d'Œobazus que nous avons lue plus haut page 100.

quelquefois il descendait de son char pour monter dans un simple chariot couvert. Il était suivi de mille hommes armés de piques : c'étaient les plus nobles et les plus braves d'entre les Perses. Après eux, marchaient mille cavaliers d'élite, suivis de dix mille hommes de pied, choisis parmi le reste des Perses. De ces dix mille hommes, il y en avait mille qui avaient des grenades d'or au lieu de pointes de fer à l'extrémité inférieure de leurs piques. Ils renfermaient au milieu d'eux les neuf mille autres : ceux-ci portaient à l'extrémité de leurs piques des grenades d'argent. Ces dix mille hommes étaient suivis de dix mille Perses à cheval. Après ce corps de cavalerie, et à une distance de deux stades, venait le reste de l'armée marchant pêle-mêle et sans observer aucun ordre.

Au sortir de la Lydie, l'armée fit route vers le Caïque, entra en Mysie, et laissant ensuite sur la gauche le mont Cané, alla du Caïque à la ville de Carène. De cette ville, elle prit sa marche par la plaine de Thèbes, passa près d'Adramyttium et d'Antandros, pénétra dans la Troade. Les troupes campèrent la nuit au pied du mont Ida. Là il survint un grand orage qui fit périr beaucoup de monde. L'armée s'établit ensuite sur les bords du Scamandre dont l'eau, si nous en croyons Hérodote (*), ne put suffire aux hommes et aux bêtes de charge.

Dès que Xerxès fut arrivé sur les bords de cette rivière, curieux de voir l'ancienne demeure du roi Priam, il monta à Pergame. Lorsqu'il eut tout examiné dans un grand détail, il immola mille bœufs à Minerve-Iliade, et les mages firent des libations à l'honneur des héros du pays. Il partit à la pointe du jour.

Arrivé à Abydos, il voulut passer en revue ses troupes. On lui avait élevé sur un tertre un trône de marbre blanc. De là, portant ses regards sur le rivage, il contempla ses armées de terre et de mer. Il demanda ensuite à voir la représentation d'un combat naval. Les Phéniciens de Sidon remportèrent la victoire. Les Perses se disposèrent ensuite à traverser l'Hellespont. Ils choisirent pour cela le temps qui suit le lever du soleil. Ils brûlèrent sur les ponts, pour les purifier, toutes sortes de parfums, et le chemin fut jonché de branches de myrte. Dès que le soleil parut, Xerxès fit avec une coupe d'or des libations dans la mer, et pria l'astre du jour de détourner les malheurs qui pourraient l'empêcher de subjuguer l'Europe. Sa prière finie, il jeta la coupe dans l'Hellespont, avec un cratère d'or et un sabre perse. Après cette cérémonie, on fit passer sur le pont qui était du côté du Pont-Euxin toute l'infanterie et toute la cavalerie, et sur l'autre qui regardait la mer Égée les bêtes de somme et les valets. En même temps, les vaisseaux se dirigèrent sur la côte opposée.

Quand Xerxès fut en Europe, il regarda défiler ses troupes qu'on faisait avancer à coups de fouet. Pendant que l'armée de terre traversait l'Hellespont, la flotte en sortait et côtoyait le rivage, tenant une route opposée; car elle allait au promontoire de Sarpédon, pour y séjourner. L'armée de terre, au contraire, marchant vers l'orient par la Chersonèse, traversa la ville d'Agora. De là, tournant le golfe Mélas, elle passa un fleuve de même nom, dont les eaux furent épuisées, et ne purent suffire à une si grande multitude. Après avoir passé ce fleuve, l'armée marcha vers l'occident, côtoya la ville d'Ænos, ville éolienne, et le lac Stentoris, et entra dans le Dorisque.

Le Dorisque est un rivage et une grande plaine de la Thrace. Cette plaine est arrosée par l'Hèbre, fleuve considérable, et l'on y avait bâti un château royal appelé *Dorisque*, où les Perses entretenaient une garnison depuis le temps de Darius. Ce lieu parut commode pour ranger les troupes et en faire le dénombrement. Les vaisseaux furent tirés sur le rivage pendant que Xerxès passait en revue son armée.

(*) Livre VII, chapitre 43.

DÉNOMBREMENT DE L'ARMÉE ET DE LA FLOTTE DE XERXÈS D'APRÈS HÉRODOTE.

Suivant Hérodote, l'armée de terre montait à dix-sept cent mille hommes sans compter la cavalerie et les chariots. Voici comment on en fit le dénombrement. On assembla un corps de dix mille hommes dans un même espace, et les ayant fait serrer autant qu'on le put, l'on traça un cercle alentour. On fit ensuite sortir ce corps de troupes, et l'on environna ce cercle d'un mur à hauteur d'appui. Cet ouvrage achevé, on fit entrer d'autres troupes dans l'enceinte, et puis d'autres, jusqu'à ce que par ce moyen on les eût toutes comptées (*).

Hérodote entre ici dans de curieux détails sur l'armement et l'équipement des différentes nations qui composaient l'armée perse. Nous allons extraire ce qui nous a paru le plus intéressant dans le récit de cet historien.

Les Perses avaient des bonnets de feutre bien foulé, des tuniques à manches et de diverses couleurs, des cuirasses de fer, imitant des écailles de poisson, et de longs caleçons qui leur couvraient les jambes. Ils portaient des boucliers d'osier appelés *gerrhes*, un carquois, de courts javelots, de grands arcs, des flèches de canne et un poignard suspendu à la ceinture et portant sur la cuisse droite. Les Mèdes, les Cissiens et les Hyrcaniens étaient armés et équipés comme les Perses.

Les Assyriens portaient des casques d'airain. Leurs boucliers, leurs javelots et leurs poignards ressemblaient à ceux des Égyptiens. Ils étaient, en outre, armés de massues de bois, hérissées de nœuds de fer, et avaient le corps défendu par des cuirasses de lin. — La coiffure des Bactriens approchait beaucoup de celle des Mèdes. Leurs arcs étaient de canne, et leurs dards fort courts. Les Ariens, les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens, les Gandariens et les Dadices ne différaient en rien des Bactriens. Les Saces avaient des bonnets foulés et terminés en pointe; des caleçons, des arcs, des poignards, et, outre cela, des *sagaris* (*). — Les Indiens portaient des vêtements de coton, des arcs et des flèches de canne. — Les Caspiens étaient vêtus d'une saie de peaux de chèvre. Ils avaient des arcs et des flèches de canne, et des cimeterres. Les Sarangéens avaient des habits de couleur éclatante; leur chaussure montait jusqu'aux genoux. Leurs arcs et leurs javelots étaient semblables à ceux des Mèdes. Les Pactyices avaient aussi une saie de peaux de chèvre, et pour armes des arcs et des poignards. Les Outiens, les Myciens et les Paricaniens étaient armés comme les Pactyices. — Les Arabes avaient des habits amples et retroussés avec des ceintures. Ils portaient de longs arcs. Les Éthiopiens, vêtus de peaux de léopard et de lion, avaient des arcs de palmier de quatre coudées de long au moins, et de courtes flèches de canne, à l'extrémité desquelles était adaptée une pierre pointue. Ils portaient, en outre, des javelots armés de cornes de chevreuil pointues et travaillées comme un fer de lance, et des massues pleines de nœuds. Quand ils allaient au combat, ils se frottaient la moitié du corps avec du plâtre, et l'autre moitié avec du vermillon. — Les Éthiopiens orientaux étaient armés à peu près comme les Indiens, et avaient pour coiffure des peaux de tête de cheval enlevées avec la crinière et les oreilles. Les oreilles se tenaient droites, et la crinière leur servait d'aigrette. Leurs boucliers étaient de peaux de grue. — Les Libyens avaient des habits de peaux, et des javelots durcis au feu. — Les casques des Paphlagoniens étaient de mailles; leurs boucliers petits, ainsi que leurs piques. Ils avaient des dards et des poignards. Leur chaussure allait à mi-jambe. — Les Ligyens, les Matiéniens, les Mariandyniens et les Cappadociens étaient armés comme les Paphlagoniens. — L'armure des Phrygiens approchait aussi beaucoup de celle des Paphlagoniens. — Les Arméniens étaient armés comme les Phrygiens.

(*) Livre VII, chapitre 60.

(*) La sagaris était, à ce que l'on suppose, une hache à deux tranchants.

— L'armure des Lydiens ressemblait à celle des Grecs. Les Mysiens avaient des casques, avec de petits boucliers et des javelots durcis au feu. — Les Thraces portaient sur la tête des peaux de renard, et pour vêtement des tuniques, et par-dessus, une robe de diverses couleurs, très-ample, avec des brodequins de peaux de jeune chevreuil. Ils étaient armés de javelots, de boucliers légers et de petits poignards. — Les Thraces asiatiques portaient de petits boucliers de peaux de bœuf crues, chacun deux épieux, des casques d'airain, ornés d'oreilles et de cornes de bœuf de même métal, avec des aigrettes. Des bandes d'étoffe rouge enveloppaient leurs jambes. — Les Cabeliens-Méoniens et les Lasoniens étaient armés et vêtus comme les Ciliciens. Les Milyens avaient de courtes piques, des habits attachés avec des agrafes, des casques de peau, et quelques-uns des arcs. Les Mosques portaient des casques de bois, de petits boucliers, èt des piques dont la hampe était courte et le fer long. — Les Tibaréniens, les Macrons et les Mosynœques étaient armés à la façon des Mosques. — Les Mares portaient des casques de mailles et de petits boucliers de cuir, avec des javelots. Les habitants de la Colchide avaient des casques de bois, des boucliers de peaux de bœuf crues, de courtes piques, et des épées. Les Alarodiens et les Saspires étaient armés à la façon des Colchidiens. — Les insulaires de la mer Érythrée étaient armés et vêtus comme les Mèdes.

Tels étaient les peuples qui composaient l'infanterie. Les chefs de cette arme étaient : Mardonius, fils de Gobryas ; Tritantæchmès, fils d'Artaban ; Smerdoménès, fils d'Otane, tous deux neveux de Darius, et cousins germains de Xerxès ; Masiste, fils de Darius et d'Atosse ; Gergis, fils d'Arize ; et Mégabyze, fils de Zopyre.

Toute l'infanterie les reconnaissait pour ses généraux, excepté les Dix mille, corps choisi parmi tous les Perses, et commandé par Hydarnès, fils d'Hydarnès. On les appelait *Immortels,* parce que, si quelqu'un d'entre eux venait à manquer, on en élisait un autre à sa place. Les Immortels surpassaient toutes les autres troupes par la magnificence de leur tenue et par leur courage. Ils menaient avec eux des chariots couverts pour leurs concubines, et un grand nombre de domestiques superbement vêtus. Des chameaux et d'autres bêtes de charge leur portaient des vivres.

La cavalerie perse était presque toute armée comme l'infanterie.

Les Sagartiens, peuple nomade, parlant la même langue que les Perses, fournirent huit mille hommes de cavalerie. Ces peuples ne portaient point d'armes d'airain ni de fer, excepté un poignard. Dans la mêlée, ils lançaient des cordes faites avec des lanières de cuir tressées, et à l'extrémité desquelles était un nœud coulant ; après avoir saisi au moyen de ces cordes un cheval ou un homme, ils le tiraient à eux, et le tuaient.

La cavalerie des Mèdes était armée comme leur infanterie, ainsi que celle des Cissiens. Les cavaliers indiens portaient les mêmes armes que l'infanterie de leur nation ; ils étaient montés sur des chevaux ou sur des chars armés en guerre, traînés par des chevaux et des zèbres. Les Caspiens et les Libyens avaient aussi des chars. Les Arabes étaient portés sur des chameaux dont la vitesse n'était pas moindre que celle des chevaux.

La cavalerie de Xerxès se composait en tout de quatre-vingt mille chevaux, sans compter les chameaux et les chars. Harmamithrès et Tithée, tous deux fils de Datis, en avaient le commandement.

Le nombre des trirèmes était de douze cent sept. Les Phéniciens et les Syriens de la Palestine en avaient donné trois cents. Ces peuples portaient des casques assez semblables à ceux des Grecs ; des cuirasses de lin, des javelots et des boucliers dont le bord n'était pas garni de fer. — Les Égyptiens avaient fourni deux cents vaisseaux. Ils portaient des casques de jonc tissu, des boucliers convexes, dont les bords étaient gar-

nis d'une large bande de fer, des piques et de grandes haches. Le plus grand nombre avait des cuirasses et de grandes épées. — Les Cypriens avaient envoyé cent cinquante vaisseaux. Ils étaient vêtus et armés comme les Grecs. — Les Ciliciens avaient cent vaisseaux. Ils portaient des casques, de petits boucliers de peaux de bœuf crues avec le poil, des tuniques de laine, et chacun deux javelots, avec une épée semblable à celle des Égyptiens. — Les Pamphyliens fournirent trente vaisseaux. Ils étaient armés et équipés comme les Grecs. — Les Lyciens envoyèrent cinquante vaisseaux. Ils avaient des cuirasses, des grèves, des arcs de bois de cornouiller, des flèches de canne qui n'étaient point empennées; des javelots, des poignards et des faux. Sur les épaules ils portaient une peau de chèvre, et sur la tête, des bonnets garnis de plumes. — Les Doriens fournirent trente vaisseaux; les Cariens soixante et dix; les Ioniens cent; les habitants des îles de l'Asie Mineure, soumises à Xerxès, dix-sept; les Éoliens, soixante; les Hellespontiens, à l'exception de ceux d'Abydos, qui avaient ordre du roi de rester dans le pays à la garde des ponts, et les autres peuples du Pont-Euxin, cent : ces peuples étaient tous armés comme les Grecs.

Les Perses, les Mèdes et les Saces formaient la garnison de tous les vaisseaux. Les bâtiments meilleurs voiliers étaient ceux des Phéniciens, et principalement des Sidoniens. Les vaisseaux étaient commandés par des chefs appartenant à la nation qui les avait fournis. La flotte avait pour généraux : Ariabignès, fils de Darius et de la fille de Gobryas; Prexaspe, fils d'Aspathinès; Mégabaze, fils de Mégabate; et Achœménès, fils de Darius et d'Atosse. Les Ioniens et les Cariens étaient commandés par Ariabignès; les Égyptiens, par Achœménès. Les deux autres généraux commandaient le reste de la flotte et les vaisseaux de charge.

Parmi les chefs de la flotte se trouvait Artémise (*). Cette princesse voulut, malgré son sexe, faire partie de l'expédition. Son fils étant encore en bas âge à la mort du roi son époux, elle prit les rênes du gouvernement, et son courage l'engagea à suivre les Perses. Elle avait sous ses ordres ceux d'Halicarnasse, de Cos, de Nisyros, et de Calydnes. Ses vaisseaux, au nombre de cinq, étaient des mieux équipés de toute la flotte.

(*) Il ne faut pas confondre cette princesse avec Artémise, reine de Carie, sœur et épouse de Mausole. Celle-ci vécut environ trente ans plus tard.

RÉCAPITULATION.

Le nombre d'hommes que Xerxès conduisit jusqu'à Sépias et aux Thermopyles était, d'après Hérodote, de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt; savoir :

		NOMBRE D'HOMMES.
Douze cent sept trirèmes, à deux cents hommes d'équipage		241,400
Garnison de ces trirèmes, à trente hommes par trirème		36,210
Trois mille navires, à quatre-vingts hommes		240,000
Total de l'armée navale		517,610
Armée de terre.	Infanterie	1,700,000
	Cavalerie	80,000
	Chars de guerre et chameaux	20,000
Total des forces venues d'Asie		2,317,610
Forces navales tirées de la Thrace et des provinces adjacentes		24,000
Troupes de terre tirées également de la Thrace et du continent de l'Europe		300,000
Total de toutes les troupes tirées de l'Asie et de l'Europe.		2,641,610
Valets suivant l'armée, et hommes employés sur les bâtiments destinés au transport des subsistances, estimés à		2,641,610
TOTAL GÉNÉRAL		5,283,220

XERXÈS PASSE EN REVUE L'ARMÉE ET LA FLOTTE. CE PRINCE CONTINUE SA MARCHE ET ARRIVE EN GRÈCE.

Le dénombrement achevé, et l'armée rangée en bataille, Xerxès passa dans les rangs. Monté sur son char, il parcourut toutes les lignes de troupes, depuis les premiers rangs de la cavalerie et de l'infanterie jusqu'aux derniers.

La revue des troupes de terre finie, et les vaisseaux remis à flot, il passa de son char sur un vaisseau sidonien, où il s'assit sous un pavillon d'étoffe d'or. Il vogua devant les proues des navires. Les capitaines avaient mis leurs vaisseaux à l'ancre, environ à quatre plèthres(*) du rivage, les proues tournées vers la terre, sur une même ligne, et les soldats étaient sous les armes. Le roi examinait tout, passant entre les proues et le rivage.

La revue étant finie, il descendit de son vaisseau, et envoya chercher Démarate. « Maintenant, lui dit-il, pensez-vous que les Grecs oseront me résister ? — Les Grecs, répondit Démarate, ont toujours été élevés à l'école de la vertu, fruit de la tempérance et de la sévérité des lois. Les Lacédémoniens surtout n'écouteront jamais vos propositions, parce qu'elles tendent à l'asservissement de la Grèce. Ils iront à votre rencontre, et vous présenteront le combat, lors même que tous les autres Grecs se soumettraient à vous. Ne me demandez pas quel est leur nombre pour entreprendre de si grandes choses; ne fussent-ils que mille hommes, ou moins encore, ils vous combattraient. » Xerxès, au lieu de se fâcher, se mit à rire, et congédia Démarate amicalement.

En partant de Dorisque pour la Grèce, Xerxès força tous les peuples qu'il rencontra sur sa route à l'accompagner dans son expédition. Car toute cette étendue de pays jusqu'à la Thessalie avait été soumise au roi de Perse et lui payait tribut, depuis l'expédition de Mégabaze et celle de Mardonius. Au sortir de Dorisque, Xerxès passa près des places des Samothraces, dont la dernière, du côté de l'occident, s'appelait *Mésambria*. Elle était fort près de Stryma, qui appartenait aux Thasiens. Le Lissus, qui coulait entre ces deux villes, ne put alors suffire aux besoins de l'armée, et ses eaux furent épuisées. Après avoir traversé le Lissus, Xerxès passa auprès des villes grecques de Maronéa, de Dicée et d'Abdère; puis il traversa le fleuve Nestus, et continua sa route jusqu'aux bords du Strymon; les mages sacrifièrent des chevaux blancs sur les rives de ce fleuve. L'armée partit des bords du Strymon, et passa près d'Argile, ville grecque sur le bord de la mer, et près de Stagire, autre ville grecque, puis arriva à Acanthe. Voici l'ordre que l'armée avait suivi depuis Dorisque jusqu'à cette dernière ville : toutes les troupes de terre étaient partagées en trois corps; l'un, commandé par Mardonius et Masistès, marchait le long des côtes de la mer, et accompagnait l'armée navale; un autre corps, conduit par Tritantœchmès et Gergis, allait par le milieu des terres; le troisième, où était Xerxès en personne, marchait entre les deux autres, sous les ordres de Smerdoménès et de Mégabyse. La flotte se sépara alors de l'armée de terre pour entrer dans le canal creusé au milieu du mont Athos.

L'expédition de Xerxès, en apparence dirigée contre Athènes seulement, menaçait en réalité la Grèce tout entière. Ceux d'entre les Grecs qui avaient fait leur soumission à Xerxès se flattaient de n'avoir rien à craindre de la part de ce prince; ceux, au contraire, qui avaient refusé de rendre aux Perses l'hommage de la terre et de l'eau, éprouvaient de vives inquiétudes, parce que la Grèce ne paraissait pas en état de résister aux forces du roi, et que la plus grande partie du peuple, loin de vouloir prendre part à la guerre, montrait beaucoup d'inclination pour les Perses.

Tandis que la flotte partait de la ville

(*) Le plèthre valait 100 pieds grecs ou 15 toises 2 pieds 4 pouces 2 lignes.

de Therme, dix vaisseaux fins voiliers cinglèrent vers l'île de Sciathos, où les Grecs de leur côté avaient trois navires en observation, un de Trézène, un d'Égine et un d'Athènes. Les Grecs apercevant de loin les Perses, prirent aussitôt la fuite.

Ceux-ci s'étant mis à leur poursuite, enlevèrent d'abord le navire trézénien. Ils égorgèrent ensuite à la proue le plus bel homme de tout l'équipage, regardant comme un présage heureux, de ce que le premier Grec qu'ils avaient pris était un très-bel homme.

La trirème d'Égine donna plus de peine aux Perses par la valeur de Pythéas, un de ceux qui la défendaient. Quoique la trirème fût prise, Pythéas ne cessa pas de combattre, jusqu'à ce qu'il eût été couvert de blessures. Enfin il tomba à demi mort; mais comme il respirait encore, les Perses, admirant son courage, pansèrent ses blessures avec de la myrrhe, et les enveloppèrent avec des bandes de toile et de coton. De retour au camp, ils le montrèrent à toute l'armée avec admiration, et eurent pour lui toutes sortes d'égards, tandis qu'ils traitèrent comme de vils esclaves tous les autres Grecs qu'ils prirent sur le même vaisseau.

La troisième trirème alla échouer à l'embouchure du Pénée. Les Perses s'emparèrent de ce navire sans pouvoir se rendre maîtres de ceux qui le montaient. Les vaisseaux des Grecs qui étaient dans l'Artémisium (*) apprirent cette nouvelle par les signaux qu'on leur fit de l'île de Sciathos, et en furent tellement épouvantés, qu'ils abandonnèrent l'Artémisium et se retirèrent à Chalcis.

Des dix vaisseaux perses, trois abordèrent à un écueil nommé *Myrmex* (*), entre l'île de Sciathos et la Magnésie, et les marins élevèrent sur ce rocher une colonne de pierre qu'ils avaient apportée avec eux.

La flotte perse, qui était partie de Therme, aborda au rivage de la Magnésie, entre la ville de Casthanée et la côte de Sépias; les premiers navires s'amarrèrent à terre, et les autres se tinrent à l'ancre, placés derrière ceux-ci, la proue tournée vers la mer, sur huit rangs de hauteur, le rivage n'étant pas assez long pour une flotte si nombreuse. Le lendemain, il s'éleva une furieuse tempête. Quelques capitaines sauvèrent leurs bâtiments, en les tirant à terre. Quant à ceux que le vent surprit en pleine mer, les uns furent poussés contre des rochers du mont Pélion qu'on appelait *Ipnes* (**), les autres contre le rivage; quelques-uns se brisèrent au promontoire Sépias; d'autres furent portés à la ville de Mélibée; d'autres enfin à Casthanée, tant la tempête fut violente.

Environ quatre cents vaisseaux périrent dans cette tempête. Les Perses perdirent aussi beaucoup d'hommes et de grandes richesses. Un grand nombre de navires chargés de vivres et d'autres bâtiments de transport furent détruits. Les commandants de la flotte, craignant que les Thessaliens ne profitassent de ce désastre pour les attaquer, firent élever une haute palissade avec les débris des vaisseaux naufragés.

Le vent étant tombé, les Perses remirent leur flotte en mer, et côtoyèrent le continent. Lorsqu'ils eurent doublé le promontoire de Magnésie, ils allèrent droit au golfe qui mène à Pagases. Dans ce trajet, quinze vaisseaux qui étaient restés bien loin derrière les autres aperçurent les Grecs à Artémisium, et les prenant pour leur armée navale, ils allèrent donner au milieu d'eux. Les Grecs n'eurent pas plutôt vu ces vaisseaux et reconnu leur méprise, qu'ils les attaquèrent et s'en rendirent maîtres aisément.

(*) Le nom d'Artémisium, qui veut dire *temple de Diane*, appartenait à un temple de cette déesse situé dans l'île d'Eubée, entre les villes d'Histiée et de Cérinthe. Ce temple avait fait donner le nom d'Artémisium à toute la côte nord-nord-est de l'Eubée. On appelait aussi Artémisium la mer qui s'étend depuis l'Eubée jusqu'au delà de l'île de Sciathos.

(*) Fourmi.

(**) C'est-à-dire *fours*.

Le reste de la flotte des Perses arriva aux Aphètes (*). De son côté, Xerxès, avec l'armée de terre, ayant traversé la Thessalie et l'Achaïe, était entré le troisième jour sur les terres des Méliens. En passant par la Thessalie, il essaya sa cavalerie contre celle des Thessaliens, qu'on lui avait vantée comme excellente; mais la sienne l'emporta de beaucoup sur celle-ci.

COMBAT DES THERMOPYLES.

Xerxès établit ensuite son camp dans la Trachinie en Mélide, et les Grecs dans le passage des Thermopyles. L'armée des Perses occupait tout le terrain qui s'étendait au nord jusqu'à la ville de Trachis, et celle des Grecs la partie de ce continent qui est au midi.

Nous joindrons ici la description que donne Hérodote (**) du défilé des Thermopyles. « Le défilé qui, au sortir de la « Trachinie, donne entrée dans la « Grèce, n'a dans sa partie étroite qu'un « demi-plèthre de largeur. Mais le « passage le plus étroit du reste du pays « est devant et derrière les Thermo- « pyles; car derrière, près d'Alpènes, « il ne peut passer qu'une voiture de « front; et devant, près de la rivière « de Phénix, et proche de la ville d'An- « thela, il n'y a pareillement de pas- « sage que pour une voiture. A l'ouest « des Thermopyles est une montagne « inaccessible, escarpée, qui s'étend « jusqu'au mont OEta. Le côté du che- « min à l'est est borné par la mer, par « des marais et des ravins. Dans ce « passage, il y a des bains chauds, que « les habitants appellent *chytres*, et « près de ces bains est un autel con- « sacré à Hercule. Ce même passage « était fermé d'une muraille, dans la- « quelle on avait anciennement prati- « qué des portes. Les habitants de la « Phocide l'avaient bâtie, parce qu'ils « redoutaient les Thessaliens, qui « étaient venus de la Thesprotie s'éta- « blir dans l'Éolide, qu'ils possèdent « encore aujourd'hui. Ils avaient pris « ces précautions, parce que les Thes- « saliens tâchaient de les subjuguer, « et de ce passage ils avaient fait alors « une fondrière, en y lâchant les eaux « chaudes, mettant tout en usage pour « fermer l'entrée de leur pays aux « Thessaliens. La muraille, qui était « très-ancienne, était en grande par- « tie tombée de vétusté. Mais les Grecs, « l'ayant relevée, jugèrent à propos « de repousser de ce côté-là les bar- « bares. Près du chemin est un bourg « nommé Alpènes. »

Les Grecs qui attendaient les Perses dans cette position étaient, suivant Hérodote, au nombre de cinq mille deux cents, parmi lesquels se trouvaient trois cents Spartiates (*). Léonidas, roi de Sparte, commandait en chef toute l'armée.

Cependant les Grecs, saisis de frayeur à l'approche des Perses, délibérèrent s'ils ne se retireraient pas. Les Péloponnésiens étaient d'avis de retourner dans le Péloponnèse pour garder le passage de l'isthme. Mais Léonidas voyant que les Phocidiens et les Locriens étaient indignés de cette proposition, soutint qu'il fallait garder la position qu'on occupait, et faire demander du secours à toutes les villes alliées.

Pendant que les Grecs délibéraient ainsi, Xerxès envoya un cavalier pour reconnaître leurs forces. Le cavalier s'étant approché de l'armée, l'examina avec soin; mais il ne put voir les troupes qui étaient derrière une muraille qu'on avait relevée; il aperçut seulement celles qui campaient devant. Les Lacédémoniens gardaient alors ce poste: les uns étaient occupés aux exercices gymniques, les autres arrangeaient leur chevelure. Ce spectacle étonna le cavalier, qui prit connaissance de leur nombre, et s'en retourna tran-

(*) Les Aphètes étaient un port situé dans le golfe de Pagases.

(**) Lib. VII, chap. 176.

(*) L'abbé Barthélemy, après avoir comparé les récits d'Hérodote, de Pausanias et de Diodore pense qu'il faut élever à sept mille le nombre des hommes commandés par Léonidas. Voyez *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, t. I, p. 381. Paris, de Bure, 1790, in-8°.

quillement, après avoir tout examiné avec soin, car personne ne le poursuivit.

Xerxès laissa passer quatre jours, espérant que les Grecs prendraient la fuite. Le cinquième enfin, comme ils ne se retiraient pas, Xerxès envoya contre eux un détachement de Mèdes et de Cissiens, avec ordre de les faire prisonniers et de les lui amener. Les Mèdes fondirent avec impétuosité sur les Grecs, mais il en périt un grand nombre. De nouvelles troupes vinrent à la charge, et quoique fort maltraitées, elles ne reculaient pas. Cette attaque, dit Hérodote (*), fit connaître à tout le monde, et au roi lui-même, qu'il y avait dans l'armée perse beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. Le combat cependant dura tout le jour. Les Mèdes se voyant si maltraités, se retirèrent. Les Perses appelés les *immortels* prirent leur place. Ils allèrent à l'ennemi comme à une victoire certaine et facile; mais lorsqu'ils en furent venus aux mains, ils n'eurent pas plus d'avantage que les Mèdes. Enfin, voyant qu'après des attaques réitérées ils faisaient de vains efforts pour se rendre maîtres du passage, ils se retirèrent.

Telle fut l'issue de cette action. Les Perses ne réussirent pas mieux le lendemain. Ils se flattaient que les Grecs, réduits à un petit nombre et couverts de blessures, ne pourraient plus leur résister. Mais ceux-ci s'étant rangés en bataille, firent preuve d'autant de force et de courage que le jour précédent. Les Perses ayant perdu l'espoir de triompher d'une résistance si opiniâtre, se retirèrent.

Xerxès balançait sur le parti qu'il devait prendre, lorsque Éphialte, Mélien de nation, l'alla trouver, dans l'espoir d'obtenir quelque grande récompense. Ce traître lui indiqua un sentier qui conduisait par la montagne aux Thermopyles.

Les paroles d'Éphialte causèrent une grande joie à Xerxès, qui envoya aussitôt Hydarne, avec les troupes qu'il commandait, pour s'emparer du sentier. Ce général partit du camp à la chute du jour, et ayant passé l'Asope, marcha toute la nuit. Il était déjà sur le sommet de la montagne, lorsque l'aurore commença à paraître. Les Perses montaient sans être aperçus, les chênes dont cette montagne était couverte empêchant de les voir; mais comme le temps était calme, un corps de mille Phocidiens, posté dans cet endroit, les découvrit au bruit qu'ils faisaient en marchant sur des feuilles d'arbres. Aussitôt ils se revêtirent de leurs armes. Les Perses, qui ne s'attendaient point à rencontrer d'ennemis, furent surpris à la vue de troupes qui s'armaient. Alors Hydarne, craignant d'avoir affaire aux Lacémoniens, demanda à Éphialte de quel pays étaient ces troupes. Instruit de la vérité, il rangea les Perses en bataille. Les Phocidiens, accablés d'une nuée de flèches, s'enfuirent sur la cime de la montagne. Hydarne et les Perses, guidés par Éphialte, descendirent à la hâte sans les inquiéter.

Au lever du soleil, Xerxès fit des libations, et, après avoir attendu quelque temps, il se mit en marche vers l'heure que lui avait indiquée Éphialte. Léonidas et les Grecs, marchant comme à une mort certaine, s'avancèrent jusqu'à l'endroit le plus large du défilé. Les jours précédents, ils n'avaient point dépassé la partie étroite du défilé. Ce jour-là, le combat s'engagea dans un espace plus étendu. Un grand nombre de Perses périrent dans l'action. Leurs officiers, placés derrière les rangs, le fouet à la main, frappaient les soldats, et les animaient continuellement à marcher. Il en tombait beaucoup dans la mer; d'autres étaient écrasés sous les pieds des leurs; mais on n'y faisait aucune attention. Les Grecs, s'attendant à une mort certaine, se battaient en désespérés contre les Perses. Déjà la plupart d'entre eux avaient leurs piques brisées, et ne se servaient plus que de leurs épées.

Léonidas fut tué dans l'action, après avoir fait des prodiges de valeur. Les Perses perdirent beaucoup de gens de distinction, et entre autres Abrocomès

(*) Livre VII, chapitre 210.

et Hypéranthès, tous deux fils de Darius. Ce prince les avait eus de Phratagune, fille d'Artanès, lequel était frère de Darius, fils d'Hystaspe et petit-fils d'Arsame. Comme Artanès n'avait pas d'autres enfants, tous ses biens passèrent avec elle à Darius. Ces deux frères de Xerxès périrent les armes à la main.

Il y eut un furieux combat autour du corps de Léonidas. Les Perses et les Lacédémoniens se repoussaient alternativement; enfin les Grecs mirent quatre fois en fuite les ennemis, et retirèrent de la mêlée le corps de leur général. Cet avantage dura jusqu'à l'arrivée des troupes conduites par Éphialte. Alors les Grecs regagnèrent l'endroit le plus étroit du défilé; puis, leurs rangs toujours serrés, ils se tinrent tous, excepté les Thébains, sur une colline située à l'entrée du défilé. Ceux qui avaient encore des épées s'en servirent; les autres combattirent, dit Hérodote (*), avec les mains et les dents. Enfin, attaqués de toutes parts, ils moururent sous un monceau de traits. Du côté des Perses, il y eut vingt mille hommes tués.

COMBAT NAVAL D'ARTÉMISIUM.

Nous avons laissé la flotte perse aux Aphètes, où elle s'était réfugiée, après la tempête du mont Pélion. La flotte grecque, composée de deux cent quatre-vingts voiles, y compris neuf vaisseaux de cinquante rames, était toujours à l'Artémisium. Les Perses, voyant que les Grecs n'avaient que si peu de forces à leur opposer, étaient impatients de commencer l'attaque. Ils n'osèrent cependant pas sortir du port, de crainte que les Grecs ne prissent la fuite à la faveur de la nuit. Ils détachèrent donc de leur flotte deux cents vaisseaux choisis, et les firent passer derrière l'île de Sciathos, afin de dérober leur mouvement à l'ennemi. Les commandants de ces vaisseaux avaient ordre de tourner l'île d'Eubée en doublant le cap Capharée et celui de Géreste, et d'entrer ensuite dans l'Euripe pour couper la retraite aux Grecs, tandis que le reste de la flotte perse les aurait attaqués de front. Après le départ des deux cents navires, et pendant que les Perses s'occupaient des dispositions nécessaires pour assurer la réussite de leur projet, Scyllias de Scioné, très-habile plongeur qui servait sur la flotte perse, mais qui cherchait depuis longtemps une occasion favorable pour se joindre à ses compatriotes et combattre avec eux, plongea, sans être vu des Perses, jusqu'à un bateau sur lequel il se rendit à Artémisium. Aussitôt il instruisit les Grecs du naufrage des Perses au mont Pélion, et leur apprit le départ de la flotte qui devait tourner l'Eubée.

Les Grecs décidèrent de rester ce jour-là à l'endroit où ils se trouvaient, et d'en partir au milieu de la nuit pour aller au-devant des vaisseaux qui tournaient l'Eubée. Ne découvrant aucun de ces bâtiments, ils se disposèrent à attaquer la flotte de Xerxès affaiblie par l'absence de deux cents voiles. Les Perses, voyant les manœuvres des Grecs, levèrent l'ancre aussitôt, et se préparèrent à les envelopper. Mais à un premier signal, les Grecs formèrent leurs vaisseaux en cercle, les poupes au milieu. A un second, ils attaquèrent les Perses, et leur prirent trente vaisseaux, dont l'un était monté par Philaon, fils de Chersis, et frère de Gorgus, roi des Salaminiens de l'île de Cypre, un des chefs les plus estimés de la flotte perse. La victoire ne se déclara cependant pour aucun des deux partis, et la nuit sépara les combattants. Les Grecs retournèrent à la rade d'Artémisium, et les Perses aux Aphètes.

On était alors au milieu de l'été (an du monde 3524; avant J. C. 480); une pluie très-forte tomba pendant toute la nuit, et d'affreux coups de tonnerre se firent entendre du côté du mont Pélion. Les flots et les vents poussèrent jusqu'aux Aphètes des corps morts et des débris de bâtiments naufragés. Les Perses, en station dans le

(*) Livre VII, chapitre 225.

port, craignaient à tout instant d'être submergés; mais cette nuit fut bien plus terrible encore pour les vaisseaux qui faisaient le tour de l'Eubée. Surpris en mer par la tempête, ils furent brisés, et tous ceux qui les montaient périrent misérablement.

Le lendemain, la flotte perse se tint à l'ancre au port des Aphètes; et le même jour les Grecs reçurent un renfort de cinquante-trois navires athéniens. Encouragés par ce secours et par la nouvelle du naufrage des Perses qui faisaient le tour de l'Eubée, ils partirent comme ils avaient fait la veille, attaquèrent les vaisseaux ciliciens, les détruisirent et retournèrent à la rade d'Artémisium, à l'entrée de la nuit.

Le troisième jour, les généraux de Xerxès, indignés de se voir maltraités par une flotte si peu nombreuse, et craignant d'ailleurs la colère du roi, n'attendirent point que les Grecs allassent les attaquer. Ils firent avancer leurs vaisseaux formés en croissant, pour envelopper les Grecs; mais ceux-ci engagèrent le combat sans leur donner le temps d'exécuter la manœuvre qu'ils méditaient. Les généraux de Xerxès, gênés par le nombre de leurs navires qui se heurtaient les uns les autres, résistèrent cependant et ne voulurent point céder, retenus par la honte. La perte des Grecs, quoique très-considérable en hommes et en vaisseaux, le fut cependant moins que celle des Perses. Après le combat, les deux flottes se retirèrent et reprirent les stations qu'elles occupaient auparavant. Du côté de Xerxès, les Égyptiens furent le peuple qui montra le plus de courage. Ils prirent aux Grecs cinq navires avec les troupes qui les montaient. Les Grecs, ayant beaucoup souffert, prirent la résolution de se retirer dans les mers de l'intérieur de la Grèce.

Par un hasard singulier, dit Hérodote (*); les combats livrés sur mer, près d'Artémisium, eurent lieu les mêmes jours où, sur terre, on se battait aux Thermopyles.

(*) Liv. VIII, chap. 15.

Aussitôt après le départ de la flotte, un homme d'Histiée alla annoncer aux Perses que les Grecs avaient quitté l'Artémisium. N'osant pas ajouter foi à cette nouvelle, les généraux de Xerxès firent garder étroitement cet homme, et envoyèrent à la découverte quelques bâtiments légers. Le rapport de l'habitant d'Histiée s'étant trouvé exact, la flotte perse mit à la voile aux premiers rayons du soleil, pour aller à Artémisium, où elle demeura jusqu'au milieu du jour. Les Perses se rendirent ensuite à la ville d'Histiée dont ils s'emparèrent, et ils firent des courses dans l'Hellopie et dans toute la partie maritime de l'Histiœotide.

Après le combat des Thermopyles, Xerxès s'était occupé de faire enterrer ses morts. Les cadavres des Perses furent, à l'exception de mille environ, jetés dans de grandes fosses que l'on acheva de remplir avec des feuilles et de la terre. Dès que cette mesure eut été prise, Xerxès envoya à Histiée un héraut qui fit réunir l'armée navale, et parla en ces termes : « Alliés, le roi « Xerxès permet à tous ceux qui le « voudront de quitter leur poste, et « d'aller voir comment il a combattu « les insensés qui se flattaient de l'em- « porter sur sa puissance. »

Aussitôt après cette publication, les bateaux devinrent extrêmement rares à Histiée, tant il y eut de personnes empressées de traverser le détroit pour visiter le champ de bataille des Thermopyles. Cependant l'artifice de Xerxès fut découvert, et devint même pour les Perses un sujet de plaisanteries. Le lendemain, les gens de la flotte retournèrent à Histiée, où étaient leurs vaisseaux.

L'ARMÉE DE XERXÈS SE PARTAGE EN DEUX CORPS, DONT L'UN VA ATTAQUER LE TEMPLE DE DELPHES, TANDIS QUE L'AUTRE MARCHE SUR ATHÈNES ET ENTRE DANS CETTE VILLE.

Xerxès, conduit par les Thessaliens qui lui servaient de guides depuis les Thermopyles, quitta la Trachinie pour entrer dans la Doride. Les Perses ne

commirent aucun dégât dans le pays, qui s'était déclaré pour eux. Dans la Phocide, ils ne trouvèrent point d'habitants; les uns s'étaient retirés avec leurs richesses sur le mont Parnasse, les autres, en plus grand nombre, s'étaient réfugiés à Amphissa, ville située au-dessus de la plaine de Crisa. Les Perses, conduits par les Thessaliens, parcoururent la Phocide entière, coupant les arbres et mettant le feu partout, sans épargner ni les villes ni les temples.

Après avoir passé le pays des Parapotamiens, ils arrivèrent à la ville de Panopée, où leur armée se partagea en deux corps; le plus considérable marcha vers Athènes, sous la conduite de Xerxès, et entra par la Béotie sur le territoire d'Orchomène. Les Béotiens s'étaient tous soumis, à l'exception des Platéens et des Thespiens, dont les villes furent prises et ruinées de fond en comble. Les autres troupes, ayant à leur droite le mont Parnasse, marchèrent vers le temple de Delphes, ravageant le territoire de la Phocide, où elles mirent le feu aux villes des Panopéens, des Dauliens et des Éolides. Cette colonne avait pris le chemin dont nous parlons dans le dessein de piller le temple de Delphes, et d'en offrir les trésors à Xerxès. Si nous en croyons Hérodote (*), lorsque les Perses approchaient du temple de Minerve Pronæa, la foudre tomba sur eux, des quartiers de roche se détachèrent du sommet du Parnasse, et, roulant avec un bruit épouvantable, écrasèrent un grand nombre de leurs soldats. En même temps, on entendit des cris et comme des sons de voix confuses qui semblaient sortir du temple. Ces prodiges répandirent l'effroi parmi les Perses, qui renoncèrent à leur entreprise, et se retirèrent précipitamment. Les Delphiens, quittant alors leurs retraites, en tuèrent un grand nombre. Ceux qui échappèrent au carnage se retirèrent en Béotie. Le corps d'armée qui avait suivi Xerxès était arrivé devant Athènes, et s'était emparé de cette ville, où on ne trouva qu'un petit nombre d'habitants qui s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve, situé dans la citadelle, dont ils avaient barricadé les portes et les avenues. Les Perses établirent leur camp sur la colline de l'Aréopage. Les assiégés, quoique trahis par la faiblesse de leurs remparts, continuèrent cependant à se défendre et ne voulurent accepter aucune capitulation. Lorsque les Perses approchaient, ils roulaient sur eux des pierres d'une grosseur prodigieuse, tellement que Xerxès commençait à craindre d'être obligé de lever le siége. Enfin les Perses découvrirent derrière les portes de la citadelle un lieu escarpé où les Athéniens n'avaient pas mis de gardes. Ils montèrent par cet endroit, entrèrent dans la citadelle, et y mirent le feu après avoir massacré les Athéniens et pillé le temple de Minerve. Lorsque Xerxès fut entièrement maître d'Athènes, il envoya un courrier pour instruire de cet heureux succès Artaban, qui se trouvait à Suse.

(*) Livre VIII, chap. 37.

COMBAT NAVAL DE SALAMINE.

Les troupes de la flotte perse, après avoir quitté le champ de bataille des Thermopyles, s'étaient rendues à Histiée, où elles s'arrêtèrent trois jours. Elles traversèrent ensuite l'Euripe, et se trouvèrent en trois autres jours au port de Phalère. Hérodote remarque (*) que les armées de Xerxès n'étaient pas moins nombreuses lorsqu'elles entrèrent dans l'Attique, qu'à leur arrivée aux Thermopyles et au promontoire de Sépias. En effet, les hommes qui avaient péri dans la tempête près du mont Pélion, au passage des Thermopyles et au combat naval d'Artémisium, avaient été remplacés par différents peuples, tels que les Méliens, les Doriens, les Locriens, presque tous les Béotiens, et les habitants de quelques îles qui n'étaient pas d'abord sous les étendards de Xerxès. Toutes les troupes perses étant arrivées à Athènes

(*) Livre VIII, chap. 66.

et au port de Phalère, Xerxès fit convoquer les tyrans des différentes nations qui se trouvaient dans son armée et les capitaines des vaisseaux. Ils prirent rang, chacun suivant la dignité dont il était revêtu.

Le roi de Sidon eut la première place, et celui de Tyr la seconde; les autres chefs venaient après ceux-ci. Quand ils se furent assis, Xerxès leur fit demander par Mardonius s'il devait attaquer les Grecs sur mer. Mardonius les interrogea, et tous furent d'avis qu'il fallait combattre, excepté cependant Artémise.

Cette princesse représenta qu'il serait imprudent de livrer un combat naval aux Grecs, bien supérieurs sur mer aux hommes que Xerxès pouvait leur opposer; que les Perses étant maîtres d'Athènes, l'étaient pour ainsi dire de toute la Grèce; d'ailleurs les Grecs, n'ayant point de vivres, seraient obligés de se retirer dans leurs villes.

« Mardonius, dit-elle, rapportez « fidèlement au roi les paroles que vous « allez entendre : Seigneur, après les « preuves de courage que j'ai données « aux combats livrés près de l'Eubée, « il est juste que je puisse vous dire « mon sentiment. Ne risquez pas vos « vaisseaux dans un combat naval, car « les Grecs sont aussi supérieurs sur « mer à vos troupes que les hommes « le sont aux femmes. D'ailleurs, pour« quoi courir des chances? N'êtes-vous « pas maître d'Athènes? Le reste de « la Grèce n'est-il pas en votre pou« voir? Je vais vous dire maintenant « ce que feront vos ennemis. Si, au « lieu de vous presser de combattre, « vous retenez ici vos vaisseaux, ou « si vous avancez vers le Péloponnèse, « vous viendrez facilement à bout de « vos projets; car les Grecs ne peuvent « pas faire une longue résistance : ils se « retireront dans leurs villes; car, je le « sais, ils n'ont point de vivres à Sala« mine, et il n'est pas vraisemblable que, « si vous faites marcher vos troupes de « terre vers le Péloponnèse, les Pélo« ponnésiens qui sont ici y restent « tranquillement; ils voudront courir « au secours de leur patrie. Mais si « vous vous pressez de combattre, en « cas de malheur, la défaite de votre « armée de mer entraînera la perte de « vos troupes de terre. Enfin, sei« gneur, vous êtes le meilleur de tous « les maîtres, mais vous avez de « mauvais esclaves, tels que les Égyp« tiens, les Cypriens, les Ciliciens et « les Pamphyliens, sur le secours des« quels on ne peut pas compter. »

Xerxès, tout en approuvant l'avis d'Artémise, crut qu'il fallait déférer à l'opinion du plus grand nombre, et persuadé d'ailleurs que l'armée navale ferait mieux son devoir si elle agissait sous ses yeux, il voulut être témoin du combat.

L'ordre du départ ayant été donné, la flotte des Perses s'avança vers Salamine, et se rangea en bataille. La nuit étant survenue, les Perses remirent l'attaque au lendemain. Cependant la frayeur s'empara des Grecs, et surtout des Péloponnésiens. Ceux-ci craignaient que, si les Perses étaient vainqueurs, on ne les bloquât dans l'île de Salamine, tandis que leur pays se trouverait sans défense. Et en effet, cette même nuit-là, l'armée des Perses se mit en route pour le Péloponnèse. Thémistocle, comprenant toute l'influence que les appréhensions des Péloponnésiens pouvaient exercer sur les Grecs, envoya aux généraux de Xerxès un exprès qui leur dit : « Le général des Athéniens, qui « est bien intentionné pour le roi, m'a « dépêché vers vous, avec ordre de vous « dire que les Grecs, frappés de terreur, « délibèrent s'ils ne prendront point « la fuite. Vous pouvez donc vous il« lustrer par un beau fait d'armes, à « moins que vous ne laissiez échapper « vos ennemis. » Après avoir dit ces paroles, le messager se retira.

Les généraux perses, croyant que le conseil de Thémistocle était sincère, firent passer un grand nombre de troupes dans la petite île de Psyttalie, située entre Salamine et le continent; puis au milieu de la nuit, ils envoyèrent une partie de la flotte vers Salamine, afin d'envelopper les Grecs, et les vaisseaux perses qui étaient à l'île

de Céos et au promontoire de Cynosure levèrent l'ancre, et couvrirent tout le détroit jusqu'à Munychie.

La flotte des Perses était forte de plus de deux mille voiles; celle des Grecs n'en comptait que trois cent quatre-vingts. Le général athénien attendit pour commencer le combat qu'un vent qui se levait régulièrement tous les jours à la même heure commençât de souffler. Les Perses s'avancèrent d'abord avec courage, animés par la présence de Xerxès qui avait fait placer son trône sur une hauteur d'où il pouvait voir le combat sans courir le moindre danger; mais le vent contraire, et le grand nombre de vaisseaux resserrés dans un espace très-étroit, gênaient la manœuvre. Tous ces obstacles ralentirent bientôt l'ardeur des Perses. Les Grecs, voyant que leurs ennemis faiblissaient, redoublèrent d'efforts et pénétrèrent jusqu'au centre de la flotte de Xerxès, qui fut en grande partie détruite par les Athéniens et les Éginètes. Les choses, dit Hérodote(*), devaient se passer ainsi, car les Perses se battaient sans ordre et sans règle contre des hommes accoutumés aux lois de la tactique et de la discipline militaire. Ils se comportèrent cependant beaucoup mieux qu'ils n'avaient fait à Artémisium, et se surpassèrent eux-mêmes, chacun faisant tous ses efforts par la crainte que lui inspirait Xerxès, dont il croyait être vu.

Artémise montra un grand courage dans le combat. Xerxès dit, à cette occasion, que les hommes s'étaient conduits en femmes, et les femmes en hommes.

Ariabignès, frère de Xerxès, général de l'armée navale, périt dans la bataille, ainsi qu'un grand nombre de personnes de distinction, tant Perses que Mèdes et autres alliés. La perte des Grecs ne fut pas considérable. Comme ils savaient nager, ceux qui ne tombaient pas sous les coups des ennemis, quand leur vaisseau coulait bas, gagnaient Salamine à la nage; mais la plupart des Perses se noyaient dans la mer, faute de savoir nager.

(*) Livre VIII, chap. 86.

Quelques Phéniciens, dont les vaisseaux s'étaient perdus, accusèrent de trahison, auprès du roi, les Ioniens, qui toutefois ne furent point punis, et les Phéniciens portèrent seuls la peine de cette accusation. Pendant qu'ils se plaignaient encore, un vaisseau de Samothrace fondit sur un vaisseau athénien et le coula. En même temps, un vaisseau éginète attaqua le vaisseau de Samothrace et le coula aussi; mais les Samothraces, excellents hommes de trait, chassèrent à coups de javelots les soldats du vaisseau éginète, dont ils se rendirent maîtres. Cette action sauva les Ioniens. Xerxès qui en fut témoin, furieux de la perte de la bataille, fit couper la tête aux Phéniciens, afin, disait-il, que des lâches ne pussent plus calomnier des gens plus braves qu'eux. Ce prince avait suivi des yeux le combat, et ses secrétaires tenaient une note exacte du nom et de la patrie des guerriers qui s'étaient le plus distingués.

Une partie de la flotte perse fut prise ou coulée bas par les Athéniens et les Éginètes. Les vaisseaux qui purent se sauver par la fuite se retirèrent au port de Phalère, sous la protection de l'armée de terre.

Aminias de Pallène donna la chasse au vaisseau que montait Artémise. Si cette circonstance eût été connue de lui, il se serait rendu maître du vaisseau ou aurait été pris lui-même. Tel était l'ordre signifié aux capitaines athéniens; on avait même promis une récompense de dix mille drachmes à celui qui s'emparerait de la personne d'Artémise, tant les Athéniens regardaient comme humiliant pour eux de voir une femme qui osait leur résister. Cette princesse trouva cependant moyen d'échapper à ses ennemis. Quant aux Perses qui avaient été placés dans l'île de Psyttalie, ils furent tous taillés en pièces par les Grecs.

Aussitôt que Xerxès connut sa défaite, craignant que les Grecs ne songeassent à couper les ponts jetés entre

Sestos et Abydos, il pensa à prendre la fuite. Mais voulant donner le change aux Grecs et à ses troupes, il fit travailler à une digue destinée à joindre Salamine au continent. On lia ensemble les vaisseaux de charge phéniciens, et on prit des mesures comme pour donner une autre bataille navale. En voyant Xerxès agir de la sorte, Perses et Grecs furent persuadés qu'il voulait rester, et qu'il se préparait à continuer la guerre. Mardonius seul pénétra ses intentions.

Quand on apprit à Suse, par un premier courrier, que Xerxès était maître d'Athènes, les Perses eurent tant de joie de cet événement, que toutes les rues furent jonchées de myrte; on brûla des parfums, et personne ne s'occupait que de festins et de plaisirs. La nouvelle du désastre de Salamine jeta la consternation dans la ville; les habitants déchirèrent leurs habits, en poussant des cris lamentables, et imputant leur infortune à Mardonius. Ils étaient moins affligés de la perte de leurs vaisseaux qu'alarmés pour le roi. Leurs inquiétudes continuèrent jusqu'au retour de Xerxès.

Mardonius, pensant bien qu'il encourrait la disgrâce de son maître pour l'avoir jeté dans cette malheureuse guerre, prit la résolution de s'exposer à de nouveaux dangers, et de soumettre la Grèce ou de mourir les armes à la main. Il pressa donc Xerxès de retourner en Perse avec la plus grande partie des troupes, en lui laissant trois cent mille hommes. Avec une semblable armée, il s'engageait à réduire la Grèce sous l'obéissance des Perses. Xerxès consentit à ce que lui demandait Mardonius, et cette nuit-là même la flotte partit de Phalère, pour regagner l'Hellespont avec toute la célérité possible, afin de garder les ponts sur lesquels le roi devait repasser en Asie. Lorsque les Perses furent près de Zoster (*), ils prirent pour des vaisseaux de petits promontoires qui s'avancent dans la mer, et ils eurent une frayeur telle, qu'ils s'enfuirent en désordre; ayant enfin reconnu leur erreur, ils se réunirent de nouveau et continuèrent leur voyage.

(*) Promontoire de l'Attique entre le port du Pirée et le cap Sunium.

L'armée de terre, commandée par Xerxès, demeura quelques jours dans l'Attique après le combat de Salamine; puis elle se mit en route et suivit le même chemin qu'elle avait tenu en venant. Mardonius avait jugé à propos d'accompagner le roi, parce que la saison était trop avancée pour continuer les opérations militaires. D'ailleurs, il croyait plus convenable de passer l'hiver en Thessalie, et d'attaquer ensuite le Péloponnèse. Arrivé en Thessalie, il s'occupa de choisir les troupes qui devaient rester en Grèce avec lui. De ce nombre furent tous les Perses qu'on appelait *Immortels*, excepté Hydarne, leur commandant, qui ne voulut point abandonner le roi. Mardonius prit encore, parmi les Perses, les cuirassiers et le corps de mille chevaux, auxquels il joignit les troupes mèdes, saces, bactriennes et indiennes, tant infanterie que cavalerie. Quant aux autres alliés, il fit choix des beaux hommes et de ceux dont la valeur lui était connue. Toutes ces troupes réunies s'élevaient à trois cent mille hommes.

Xerxès laissant Mardonius en Thessalie, se hâta de gagner l'Hellespont. Il mit quarante-cinq jours pour arriver au détroit. Les troupes qui le suivaient, réduites à se nourrir la plupart du temps d'herbes, d'écorce et de feuilles d'arbres, furent bientôt attaquées de la peste et de la dyssenterie qui emportèrent un grand nombre d'hommes. Les malades étaient déposés dans toutes les villes qu'on traversait, Xerxès ordonnant aux magistrats de prendre soin d'eux. Il y en eut quelques-uns qui restèrent en Thessalie, d'autres à Siris en Pæonie, et ailleurs. En allant en Grèce, Xerxès avait laissé en Macédoine le char sacré de Jupiter; il ne l'y retrouva plus: les Pæoniens l'avaient donné aux Thraces; et quand il le redemanda, ils lui répondirent que les cavales de ce char avaient été enlevées dans les pâturages par les peuples de la Thrace supérieure, qui habitaient vers les sources du Strymon.

Les Perses partirent de la Thrace; et, dès qu'ils furent arrivés au détroit, ils se pressèrent de traverser l'Hellespont sur leurs vaisseaux pour gagner Abydos, car les ponts de bateaux ne subsistaient plus; une tempête les avait détruits. L'armée séjourna quelque temps aux environs d'Abydos; les soldats ayant trouvé dans le pays des vivres en plus grande abondance que dans leur marche se gorgèrent de nourriture. Cet excès, joint au changement d'eau, fit périr presque tout ce qui restait du corps d'armée dont Xerxès ramena les débris à Sardes.

Cependant Artabaze, fils de Pharnace, qui depuis longtemps s'était fait une grande réputation parmi les Perses, accompagna le roi jusqu'au passage de l'Hellespont, avec soixante mille hommes de l'armée de Mardonius. Xerxès étant passé en Asie, et Artabaze se trouvant, à son retour, aux environs de la presqu'île de Pallène, crut devoir profiter du hasard qui l'avait conduit près des Potidéates, pour les remettre sous le joug de Xerxès, qu'ils avaient secoué.

Artabaze assiégea alors Potidée; et, soupçonnant les Olynthiens de vouloir se révolter contre le roi, il les assiégea aussi. Ayant pris leur ville, il en fit égorger les habitants dans un marais.

Ensuite, Artabaze s'occupa sérieusement du siége de Potidée. Tandis qu'il pressait la ville, Timoxène, stratége des Scionéens, s'engagea à lui en livrer les portes. Toutes les fois que Timoxène et Artabaze avaient à s'écrire une nouvelle importante, ils attachaient un billet à une flèche, et le roulaient autour de l'entaille, de façon qu'il tenait lieu de plumes; ils tiraient ensuite cette flèche dans un endroit convenu. La trahison de Timoxène fut reconnue de la manière suivante; la flèche tirée par Artabaze s'écarta du but, et frappa à l'épaule un homme de Potidée. Les personnes qui étaient présentes prirent la flèche; et, après avoir reconnu qu'on y avait attaché une lettre, elles la portèrent aux stratéges assemblés. La lecture de cette lettre fit connaître l'auteur de la trahison.

Il y avait déjà trois mois qu'Artabaze assiegeait inutilement Potidée lorsqu'il arriva un reflux considérable, et qui dura fort longtemps. Les Perses voyant que le lieu occupé auparavant par la mer n'était plus qu'une lagune, se mirent en route pour entrer dans la presqu'île de Pallène. Ils avaient déjà fait les deux cinquièmes du chemin, lorsqu'il survint une marée très-haute. Ceux qui ne savaient pas nager périrent dans les eaux, et ceux qui savaient nager furent massacrés par les Potidéates, qui les poursuivirent avec des bateaux. Artabaze, déçu de ses espérances, alla rejoindre Mardonius en Thessalie, avec les débris de son corps d'armée.

La flotte de Xerxès ayant transporté le roi et ses troupes de la Chersonèse à Abydos, alla passer l'hiver à Cyme. Cette flotte se rassembla ensuite dès le commencement du printemps à Samos. La plupart des troupes embarquées étaient perses et mèdes, et avaient pour généraux Mardontès, fils de Bagée, et Artayntès, fils d'Artachée, qui s'était associé son neveu Ithamitrès, et partageait avec lui le commandement. Comme les Perses avaient reçu un échec considérable à la bataille de Salamine, ils n'osèrent pas avancer plus loin vers l'occident. Ils avaient encore trois cents vaisseaux, y compris ceux des Ioniens; avec ces forces ils se tinrent à Samos pour garder l'Ionie et l'empêcher de se révolter. Bien loin de s'attendre à voir les Grecs venir en Ionie, ils croyaient que ceux-ci se contenteraient de défendre leur propre pays, et cette conjecture leur paraissait d'autant mieux fondée, qu'au lieu de les poursuivre dans leur fuite après la bataille de Salamine, les Grecs s'étaient trouvés très-heureux de se retirer. Battus sur mer, ils espéraient que sur terre Mardonius remporterait de très-grands avantages. Ce général partit de la Thessalie, marchant à grandes journées vers Athènes, et emmenant avec lui tous les hommes en âge de porter les armes. Les princes de Thessalie, loin de se repentir de leur conduite précé-

dente, étaient encore plus animés qu'auparavant; et Thorax de Larisse, qui avait accompagné Xerxès dans sa fuite, livrait alors ouvertement le passage à Mardonius pour entrer en Grèce.

Lorsque l'armée perse fut en Béotie, les Thébains tâchèrent de réprimer l'ardeur de Mardonius, en le dissuadant d'aller plus avant. Ils lui représentèrent qu'il n'y avait pas de lieu plus commode pour camper, et que s'il voulait y rester, il se rendrait maître de la Grèce entière sans coup férir, car il était bien difficile d'en venir à bout par la force tant qu'elle resterait unie, comme ils l'avaient éprouvé par le passé. « Si vous suivez notre con« seil, ajoutaient-ils, vous déconcerterez « sans peine les meilleurs projets des « Grecs. Envoyez de l'argent à ceux « d'entre eux qui ont le plus de crédit « dans chaque ville; la division se met« tra dans toute la Grèce, et, avec le « secours de ceux qui prendront votre « parti, vous subjuguerez facilement « les autres. »

Le désir ardent qu'avait Mardonius de se rendre maître d'Athènes l'empêcha de suivre le conseil que lui donnèrent les Thébains. Il en fut d'ailleurs encore détourné par sa folle présomption, espérant toujours faire connaître au roi l'heureuse nouvelle de la prise de la ville d'Athènes, par des torches allumées qu'on plaçait dans les îles et qui servaient de signaux. En entrant dans l'Attique il trouva le pays abandonné par les Athéniens, réfugiés à Salamine et sur leurs vaisseaux. Il s'empara de la ville d'Athènes qui était déserte, dix mois après que Xerxès l'eût prise pour la première fois.

Les Argiens, qui avaient promis à Mardonius d'empêcher les Spartiates de se mettre en campagne, dépêchèrent à ce général un courrier qui lui dit: « Mardonius, les Argiens m'ont envoyé pour vous dire que des troupes sont sorties de Lacédémone, sans qu'ils aient pu l'empêcher. »

Cet avis fit perdre à Mardonius l'envie de rester plus longtemps dans l'Attique. N'ayant pu engager les Athéniens à faire leur soumission, il se retira avant que Pausanias fût arrivé à l'Isthme avec ses troupes. En sortant d'Athènes, il mit le feu à la ville, et fit abattre tout ce qui subsistait encore, murs et édifices. Il quitta l'Attique, parce que ce pays n'est pas commode pour la cavalerie, et que, dans le cas d'une défaite, il n'aurait pu se retirer que par des défilés où un petit nombre d'hommes auraient suffi pour l'arrêter. Il résolut donc de retourner à Thèbes, afin de combattre près d'une ville alliée, et dans un pays où la cavalerie pût manœuvrer facilement.

Il était déjà en marche, lorsqu'un courrier lui annonça qu'un corps de mille Lacédémoniens allait du côté de Mégare. Aussitôt il délibéra sur les moyens de l'arrêter. Il rebroussa chemin, avec son armée, et la conduisit vers Mégare, faisant prendre les devants à la cavalerie. Un autre courrier étant ensuite venu lui apprendre que les Grecs étaient assemblés à l'Isthme, il retourna sur ses pas, prenant sa route par Décélée. Les béotarques avaient mandé les voisins des Asopiens pour lui servir de guides. Ceux-ci le conduisirent à Sphendalées, et de là à Tanagre, où il passa la nuit. Le lendemain ayant tourné vers Scolos, il arriva sur les terres des Thébains, où il prit du bois et d'autres matériaux nécessaires pour fortifier son camp, car il voulait avoir un asile en cas de défaite. Le camp de Mardonius s'étendait à partir d'Érythres, au delà d'Hysies, jusqu'au territoire de Platée, le long de l'Asope.

Pendant que Mardonius campait en Béotie, les Grecs de cette province se joignirent à lui pour faire une irruption dans l'Attique. Les Phocidiens, qui avaient été contraints par la nécessité de suivre le parti des Perses, ne se trouvèrent point à cette expédition; mais ils arrivèrent quelques jours après le retour de Mardonius à Thèbes, avec mille hommes pesamment armés, commandés par Harmocyde, un de leurs plus illustres citoyens. Mardonius leur envoya dire, par des cavaliers, de camper seuls à l'endroit où ils se trou-

vaient, dans la plaine. Ils le firent, et aussitôt parut toute la cavalerie perse, qui les investit, et fondit sur eux comme pour les exterminer. Alors les Phocidiens serrèrent le plus possible leurs rangs, et firent face de tous côtés. A cette vue, les Perses tournèrent bride et se retirèrent. Il est difficile de savoir si l'intention de Mardonius était d'agir contre ces Phocidiens ou simplement de les intimider. Il leur dépêcha un héraut pour les engager à se montrer toujours gens de cœur, comme ils faisaient, et les assurer qu'ils pouvaient compter sur sa reconnaissance et sur celle du roi, s'ils se conduisaient avec courage.

Cependant toute l'armée grecque, qui s'était réunie, marcha contre les troupes de Mardonius. Les généraux ayant appris, à leur arrivée à Erythres, que les Perses campaient sur les bords de l'Asope, tinrent conseil, et allèrent se poster vis-à-vis d'eux, au pied du mont Cithéron.

Comme les Grecs ne descendaient pas dans la plaine, Mardonius envoya contre eux toute sa cavalerie, commandée par Masistius, homme de grande distinction parmi les Perses. Ce général montait un cheval niséen, dont le mors était d'or, et qui portait un harnais magnifique. Cette cavalerie s'étant approchée des Grecs en bon ordre, fondit sur eux, et leur fit beaucoup de mal, leur reprochant en même temps de n'être que des femmes.

Les Mégariens se trouvaient placés dans l'endroit le plus exposé aux attaques des Perses. Pressés par la cavalerie, ils envoyèrent demander des troupes pour les relever. Tous les Grecs refusèrent, excepté trois cents Athéniens d'élite, qui emmenèrent avec eux un détachement de gens de trait.

La cavalerie perse attaqua en ordre et par escadrons. Masistius, qui se trouvait en avant des troupes, eut son cheval atteint par une flèche dans les flancs : l'animal se cabra, et jeta Masistius par terre. Les Athéniens accoururent aussitôt, se saisirent du cheval, et tuèrent le cavalier malgré sa résistance. Ils ne purent d'abord y réussir, à cause de la cuirasse d'or, façonnée en écailles de poisson, qu'il avait sous son habit de pourpre; mais enfin un Grec lui porta dans l'œil un coup dont il mourut. La cavalerie ignora d'abord le malheur arrivé à son général, car on n'avait pas vu Masistius tomber de cheval. Cependant les Perses s'étant arrêtés, et s'apercevant que personne ne leur donnait l'ordre de charger, apprirent que leur général avait été tué; ils s'encouragèrent les uns les autres, et poussèrent leurs chevaux à toute bride, pour enlever le corps de Masistius.

Les Athéniens les voyant accourir tous ensemble, pêle-mêle, et non par escadrons, appelèrent à eux le reste de l'armée. Pendant que l'infanterie venait à leur secours, il y eut un combat très-vif sur le corps de Masistius. Tant que les trois cents Athéniens furent seuls, ils eurent un très-grand désavantage, et abandonnèrent le corps, mais lorsque les autres Grecs furent arrivés, la cavalerie perse ne soutint pas le choc, et perdit beaucoup de monde sans pouvoir enlever le corps de son général. Ces cavaliers s'éloignèrent d'environ deux stades, et délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire. On décida de retourner vers Mardonius.

La cavalerie étant arrivée au camp, toute l'armée témoigna la douleur qu'elle ressentait de la perte de Masistius, et Mardonius encore plus que les autres. Les Perses se coupèrent la barbe et les cheveux; ils coupèrent aussi les crins à leurs chevaux et aux bêtes de charge. Des cris lugubres se firent entendre dans tout le camp, car Masistius était, après Mardonius, le général le plus estimé des Perses et du roi.

Les Grecs mirent sur un char le corps de Masistius, et le firent passer de rang en rang. Toute l'armée admira la haute stature et la beauté de ce général.

Les Perses ayant cessé de pleurer Masistius, se rendirent sur l'Asope, qui traverse le territoire de Platée, où ils savaient que les Grecs étaient campés. Mardonius les rangea en face des

ennemis. Il plaça les Perses vis-à-vis des Lacédémoniens; et comme ils étaient en beaucoup plus grand nombre que ceux-ci, il les disposa en plusieurs rangs, et les étendit jusqu'aux Tégéates. Il rangea les Mèdes immédiatement après les Perses, en face des Corinthiens, des Potidéates, des Orchoméniens et des Sicyoniens. Après les Mèdes, venaient les Bactriens, vis-à-vis des Épidauriens, des Trézéniens, des Lépréates, des Tirynthiens, des Mycéniens et des Phliasiens. Ensuite, se trouvaient les Indiens, opposés aux Hermionéens, aux Érétriens, aux Styréens et aux Chalcidiens. Les Saces furent placés auprès des Indiens, vis-à-vis des Ambraciotes, des Anactoriens, des Leucadiens, des Paléens et des Éginètes. Immédiatement après les Saces, et en face des Athéniens, des Platéens et des Mégariens, les Béotiens, les Locriens, les Méliens, les Thessaliens, et les mille Phocidiens dont nous avons déjà parlé. Quelques-uns de leurs compatriotes, qui avaient embrassé la cause de la Grèce, s'étaient retirés sur le Parnasse, et ils en descendaient pour piller et harceler l'armée perse. Mardonius plaça aussi les Macédoniens et les Thessaliens vis-à-vis des Athéniens.

Les peuples que nous venons de nommer, et que Mardonius rangea en bataille, étaient les plus considérables et les plus célèbres. Des hommes de différentes nations étaient aussi mêlés et confondus avec ces troupes : il y avait des Phrygiens, des Thraces, des Mysiens, des Pæoniens, des Éthiopiens et des Égyptiens. L'armée des Perses était, comme on l'a vu plus haut, de trois cent mille hommes, sans compter les Grecs alliés de Mardonius, dont il est difficile de fixer exactement le nombre. Hérodote le porte, par conjecture, à cinquante mille. L'armée ennemie, commandée en chef par Pausanias, roi de Sparte, formait un total de cent dix mille hommes.

Les Perses et les Grecs s'étant rangés par nations et par bataillons, offrirent le lendemain les uns et les autres des sacrifices. Les victimes annonçaient aux Grecs le succès, s'ils se tenaient sur la défensive; et une défaite, s'ils traversaient l'Asope, et commençaient le combat. Mardonius désirait ardemment d'attaquer l'ennemi : mais les victimes n'étaient pas favorables, et ne lui promettaient également de succès que dans le cas où il attendrait l'ennemi.

Timégénidas de Thèbes, fils d'Herpys, conseilla à Mardonius de faire garder les passages du Cithéron, pour arrêter dans leur marche et enlever s'il était possible les nombreux détachements de troupes grecques qui allaient rejoindre l'armée. Mardonius, approuvant cet avis, envoya, dès que la nuit fut venue, la cavalerie aux passages du Cithéron, qui conduisaient à Platée, et que les Béotiens appelaient *Les trois têtes*, et les Athéniens *Les têtes de chêne*. Ces cavaliers enlevèrent un convoi de cinq cents bêtes de charge qui portaient des vivres du Péloponnèse au camp des Grecs, et massacrèrent les hommes et les bêtes, sans rien épargner, puis ils rentrèrent dans leur camp.

Les Perses et les Grecs furent ensuite deux jours sans escarmoucher. Les premiers s'avancèrent jusque sur les bords de l'Asope, pour provoquer les ennemis : mais aucune des deux armées ne voulut passer la rivière. La cavalerie de Mardonius ne cessait pas cependant d'inquiéter et de harceler les Grecs. Au rapport d'Hérodote, les Perses et les Mèdes se distinguèrent beaucoup dans ces affaires partielles (*).

Les deux armées demeurèrent ensuite pendant dix jours sans en venir aux mains, parce que les entrailles des victimes promettaient toujours la victoire au parti qui resterait sur la défensive. Cependant, Mardonius, homme d'un caractère vif et bouillant, voyait avec peine qu'on laissât s'écouler un temps précieux, d'autant plus que les Grecs recevaient continuellement de nouveaux renforts. Le onzième jour, il eut une conférence avec Artabaze, fils de Pharnace, dont nous

(*) Hérodote, livre IX, chap. XL.

avons déjà parlé. Celui-ci fut d'avis qu'il fallait lever au plus tôt le camp, et se rapprocher de Thèbes, où l'on avait fait porter des vivres pour les troupes et des fourrages pour les chevaux; que dans cette position, on terminerait la guerre, en s'y prenant de la manière suivante : Nous avons, disait-il, beaucoup d'or monnayé et non monnayé, avec une grande quantité d'argent et des vases précieux; nous enverrons, sans rien épargner, toutes ces richesses aux Grecs, et surtout à ceux qui ont le plus d'autorité sur l'esprit de leurs concitoyens. On les amènera ainsi à trahir la cause de la patrie sans courir les risques d'une bataille. Les Thébains se rangèrent à cet avis, qui leur semblait plus prudent. Cependant Mardonius, aimant mieux recourir à la force qu'à la corruption, fut d'une opinion contraire. L'armée perse, disait-il, était de beaucoup supérieure à celle des Grecs : il fallait livrer bataille immédiatement, et sans attendre que les ennemis, dont le nombre augmentait tous les jours, eussent reçu de nouveaux renforts : on devait mépriser les prédictions des devins, et sans hésiter conduire les Perses au combat, suivant l'antique usage de leur nation.

Mardonius fit aisément prévaloir son avis, car Xerxès lui avait donné le commandement général de toute l'armée. Il convoqua donc les principaux officiers perses et grecs auxiliaires, et leur demanda s'ils avaient connaissance de quelque oracle qui prédît aux Perses qu'ils devaient périr dans la Grèce. Les chefs qu'il avait mandés ne répondant point à cette question, les uns parce qu'ils n'avaient aucune connaissance des oracles, les autres par crainte, Mardonius prit la parole, et leur dit : « Puisque vous ne savez rien, « ou que vous n'osez rien dire, je vais « parler en homme qui est bien ins« truit. Un oracle dit que les Perses « pilleront, à leur arrivée en Grèce, le « temple de Delphes, et qu'après l'avoir « pillé, ils périront tous. Mais puisque « nous avons connaissance de cette « prédiction, nous n'attaquerons pas « ce temple, nous n'essayerons pas de « le piller, et nous ne périrons pas. Que « tous ceux d'entre vous qui sont dé« voués aux Perses se réjouissent donc, « bien assurés que nous aurons l'avan« tage sur les Grecs. » Lorsqu'il eut cessé de parler, il ordonna qu'on fît les préparatifs nécessaires pour livrer la bataille.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Mardonius envoya contre les Grecs ses cavaliers, qui, étant très-habiles à lancer le javelot et à tirer de l'arc, les incommodèrent d'autant plus, que, ne se laissant point approcher, il était impossible de les forcer à combattre corps à corps. Cette cavalerie s'avança jusqu'à la fontaine de Gargaphie, qui fournissait de l'eau à toute l'armée grecque, la troubla et la combla. Les Lacédémoniens seuls campaient près de la fontaine; les autres Grecs en étaient plus ou moins éloignés, suivant la disposition de leurs quartiers. L'Asope se trouvait dans le voisinage; mais la cavalerie perse repoussant à coups de traits tous ceux qui voulaient y puiser de l'eau, ils allaient en chercher à la fontaine. Cette dernière ressource leur étant enlevée, les généraux grecs se rendirent auprès de Pausanias, roi de Sparte, pour convenir de ce qu'ils devaient faire, car l'armée manquait aussi de vivres, et des valets envoyés dans le Péloponnèse pour en chercher, ne pouvaient plus rentrer au camp, parce que la cavalerie leur en fermait le passage. On décida, si les Perses n'offraient pas encore la bataille ce jour-là, de passer dans l'île d'Œroë, située vis-à-vis de Platée, à dix stades de l'Asope et de la fontaine de Gargaphie. Cette île est formée par une rivière qui descend du mont Cithéron dans la plaine, se partage en deux bras, éloignés l'un de l'autre d'environ trois stades, et réunit ensuite ses eaux dans un même lit. Les Grecs résolurent de s'y établir, tant pour avoir de l'eau en abondance, que pour ne plus être incommodés par la cavalerie de Mardonius. Ils prirent la résolution de décamper la nuit, à la seconde veille, de crainte que les Perses ne les inquiétassent dans leur marche.

Ils étaient aussi convenus d'envoyer la moitié de l'armée au Cithéron, pour ouvrir les passages aux valets, qui avaient été chercher des vivres, et que l'ennemi tenait enfermés dans les gorges de la montagne (*).

Les cavaliers perses harcelèrent l'ennemi pendant toute la journée, et se retirèrent vers le soir. Dès qu'il fut nuit, les Grecs, profitant de leur absence, levèrent le camp, et se mirent en marche. Ils se dirigèrent vers un temple de Junon qui était devant Platée, à vingt stades de la fontaine de Gargaphie, et y posèrent leur camp.

Quand Mardonius eut appris que les Grecs s'étaient retirés pendant la nuit, il fit passer l'Asope à son armée, et se mit à leur poursuite. Il n'était occupé que des Lacédémoniens et des Tégéates, parce que les hauteurs l'empêchaient d'apercevoir les Athéniens qui avaient pris par la plaine. Dès que les autres généraux de l'armée perse virent Mardonius s'ébranler pour courir après les Grecs, ils arrachèrent aussitôt les étendards, et suivirent leur chef à toutes jambes, confusément et sans garder leurs rangs, poussant de grands cris, et faisant un bruit épouvantable, comme s'ils avaient été sûrs de remporter la victoire.

Pausanias, roi de Sparte, se voyant pressé par la cavalerie perse, envoya un exprès aux Athéniens pour les engager à le secourir. Les Athéniens se mirent en mouvement. Ils étaient déjà en marche, lorsqu'ils furent attaqués par les Grecs alliés des Perses. Cette attaque les empêcha de secourir les Lacédémoniens. Ceux-ci formaient, avec les Tégéates, leurs alliés, un total de cinquante-trois mille hommes. Ils sacrifiaient, pour savoir s'ils devaient livrer bataille à Mardonius. Mais les entrailles des victimes n'étaient pas favorables; et pendant qu'on s'occupait de les examiner, les Lacédémoniens eurent un grand nombre des leurs tués et blessés; car les Perses, s'étant fait un rempart de leurs boucliers d'osier (**) qu'ils avaient fichés en terre, lançaient une quantité si prodigieuse de flèches, que les Spartiates en étaient accablés. Les sacrifices continuant à n'être point favorables, Pausanias tourna ses regards vers le temple de Junon, près de Platée, implora la déesse, et la supplia de ne pas permettre que les Grecs fussent trompés dans leurs espérances.

Les Tégéates marchèrent aussitôt contre les Perses, et les sacrifices annonçant enfin un heureux succès, les Lacédémoniens se mirent aussi en mouvement. Les Perses, quittant alors leurs arcs, soutinrent le choc. On se battit d'abord près du rempart de boucliers. Lorsqu'il eut été renversé, l'action devint vive, et dura longtemps. Les soldats de Mardonius saisissaient les lances des Grecs, et les brisaient entre leurs mains. Dans cette journée, ils ne le cédèrent aux Grecs ni en force ni en audace; mais étant armés d'une manière peu convenable, et n'ayant d'ailleurs ni la prudence ni les connaissances militaires de leurs ennemis, ils se jetaient sans ordre un à un ou plusieurs ensemble sur les Spartiates, qui les taillaient en pièces.

Les Grecs étaient vivement pressés du côté où Mardonius, monté sur un cheval blanc, combattait en personne à la tête des mille Perses d'élite. Tant que ce général vécut, ses soldats soutinrent vaillamment l'attaque des Lacédémoniens, et leur tuèrent même beaucoup de monde; mais dès qu'il fut mort, la troupe choisie, au milieu de laquelle il combattait, succomba, et toute l'armée prit la fuite, abandonnant la victoire aux Lacédémoniens. Ce qui nuisit beaucoup aux Perses, dans cette circonstance, comme le remarque Hérodote (*), c'est qu'ils ne portaient que leur vêtement sans au-

(*) Hérodote, liv. IX, ch. 51 et suivants.

(**) « Γέῤῥον, gerre, bouclier fait d'osier « tressé et qui avait la forme d'un carré long. « Ce bouclier, en usage chez les Perses, était « de différentes grandeurs et servait égale- « ment à la cavalerie et à l'infanterie. Quel- « quefois il était recouvert de peaux de « bœuf. » Voyez les *Synonymes grecs* de M. Pillon, page 38.

(*) Livre IX, chapitres 62 et 63.

cune espèce d'armure, et qu'ainsi ils combattaient sans armes défensives contre des hommes pesamment armés. Battus et mis en fuite par les Grecs, les Perses se sauvèrent en désordre dans leur camp, et en dedans du mur de bois qu'ils avaient construit sur le territoire de Thèbes.

Artabaze, fils de Pharnace, qui commandait un corps de quarante mille hommes, prévoyant bien, pendant qu'on se battait encore, quelle serait l'issue du combat, ordonna à ses troupes de le suivre partout où il les conduirait. Ces ordres donnés, il fit mine de vouloir aller à l'ennemi; mais ayant avancé quelque peu, et voyant que les Perses étaient en déroute, il se retira du côté de la Phocide, dans l'intention d'arriver le plus tôt possible sur les bords de l'Hellespont.

Les Béotiens combattirent longtemps contre les Athéniens; mais tous les autres Grecs du parti de Xerxès se conduisirent à dessein avec beaucoup de mollesse. Les troupes auxiliaires asiatiques prirent la fuite avant même d'avoir combattu. « Cela prouve, dit « Hérodote (*), l'influence des Perses « sur les barbares; et en effet, si ceux-« ci se sauvèrent, même avant d'en « être venus aux mains avec l'ennemi, « ce fut parce que les Perses leur en « donnèrent l'exemple. Ainsi toute « l'armée prit la fuite, excepté la ca-« valerie perse et béotienne, qui pro-« tégea la retraite. »

Tandis que les Perses fuyaient de toutes parts, on alla dire a ceux des Grecs qui ne s'étaient point trouvés à l'affaire, que Pausanias, roi de Sparte, venait de remporter la victoire sur les troupes de Mardonius. Aussitôt les Corinthiens, les Mégariens et les Phliasiens, coururent vers le champ de bataille, pêle-mêle, et sans observer aucun ordre. Lorsque les Mégariens et les Phliasiens furent près des ennemis, la cavalerie des Thébains, commandée par Asopodore, fils de Timandre, les ayant vus marchant à la hâte sans garder leurs rangs, les chargea, en tua six cents, et poursuivit jusqu'au Cithéron le reste de cette multitude imprudente.

(*) Livre IX, chapitre 67.

Les Perses ne se furent pas plutôt réfugiés dans leurs retranchements, qu'ils se hâtèrent d'en occuper les tours, et de mettre toutes les fortifications en état de défense, avant l'arrivée des Lacédémoniens. Les retranchements furent d'abord défendus par les Perses avec courage et succès; mais les Athéniens s'étant joints aux Lacédémoniens, parvinrent à escalader le mur, et en ayant abattu une partie, les Grecs se jetèrent en foule dans le camp. Les Tégéates y étant entrés les premiers, pillèrent la tente de Mardonius, et prirent, entre autres choses, la mangeoire de ses chevaux, ouvrage de bronze et d'une beauté remarquable. Ils la consacrèrent dans le temple de Minerve Aléa.

Le mur ayant été renversé, les Perses se débandèrent, et pas un ne retrouva le courage qu'il venait de montrer à la défense des retranchements. Ils se laissèrent tuer sans faire de résistance, et si l'on excepte les troupes qui se retirèrent avec Artabaze, il ne resta pas trois mille hommes de toute l'armée de Mardonius. Les Lacédémoniens ne perdirent, suivant le rapport d'Hérodote (*), que quatre-vingt-onze des leurs, les Tégéates seize, et les Athéniens cinquante-deux. L'infanterie perse, la cavalerie sace et Mardonius, se distinguèrent le plus dans l'armée de Xerxès. La bataille de Platée fut donnée le 3 du mois de boédromion de la seconde année de la soixante et quinzième olympiade, qui correspond au 22 septembre de l'année 479 avant Jésus-Christ.

Après la bataille, les Grecs virent arriver une femme qui se rendit à eux. C'était une concubine de Pharandate, fils de Téaspis, seigneur perse. Ayant appris la victoire des Grecs, elle arriva sur un char, couverte de bijoux d'or, vêtue d'habits magnifiques et suivie de ses servantes. S'étant approchée de Pausanias et tenant ses genoux

(*) Livre IX, chapitre 69.

embrassés, elle lui dit : « Roi de Sparte, délivrez de la servitude une humble suppliante à qui vous avez déjà rendu service en exterminant ces barbares, qui ne respectaient ni les dieux ni les génies. Je suis de l'île de Cos, et fille d'Hégétoride, fils d'Antagoras. Un Perse m'ayant enlevée de ma patrie, m'a gardée avec lui. — Femme, répondit Pausanias, prenez confiance en moi, comme suppliante, et, si vous dites la vérité, comme fille d'Hégétoride de Cos, le principal hôte que j'aie dans cette île. » Ayant ainsi parlé, il la remit entre les mains de ceux d'entre les éphores qui étaient présents, et dans la suite il l'envoya à l'île de Cos avec toutes ses richesses (*).

Pausanias fit publier une défense de toucher au butin, et ordonna aux Ilotes de porter dans un même endroit toutes les richesses abandonnées par les Perses. Les Ilotes se répandirent dans le camp de Mardonius, où ils trouvèrent des tentes ornées d'or et d'argent, des lits dorés et argentés, des cratères et des coupes d'or. Ils enlevèrent aux morts des bracelets, des colliers et des cimeterres d'or. Ils dérobèrent beaucoup d'objets précieux qu'ils vendirent aux Éginètes, et ne rapportèrent que ce qu'ils ne purent cacher. On trouva encore, longtemps après la bataille de Platée, des coffres pleins d'or et d'argent et d'effets d'un grand prix.

Suivant une tradition rapportée par Hérodote (**), Xerxès, en fuyant de la Grèce, avait laissé à Mardonius tout son ameublement, de la vaisselle d'or et d'argent, et des tapisseries de diverses couleurs. Pausanias voyant toutes ces richesses, ordonna aux boulangers et aux cuisiniers de Mardonius de préparer un repas comme ils faisaient pour leur maître. Cet ordre exécuté, le général lacédémonien remarqua des lits et des tables d'or et d'argent couverts de tapis magnifiques, et une grande profusion de mets recherchés. Surpris d'une si grande magnificence, il ordonna à ses serviteurs de lui apprêter à manger à la manière de Sparte. Comme la différence entre ces deux repas était prodigieuse, Pausanias, se mettant à rire, envoya chercher les généraux grecs, et leur dit : « Grecs, je vous ai mandés pour vous rendre témoins de la folie du général des Perses, qui, ayant une si bonne table, est venu pour nous enlever celle-ci, qui est si misérable. »

Le lendemain de la bataille, le corps de Mardonius disparut sans qu'il fût possible de savoir d'une manière positive par qui il avait été enlevé. Déjà, du temps d'Hérodote, on citait plusieurs personnes qui passaient pour l'avoir enseveli, et auxquelles Artontès, fils de Mardonius, donna des sommes considérables pour les récompenser de cette action.

ARTABAZE REPASSE EN ASIE.

Cependant Artabaze, fils de Pharnace, s'éloignait toujours de Platée. Quand il fut en Thessalie, les habitants du pays lui rendirent tous les devoirs de l'hospitalité; et comme ils ignoraient ce qui s'était passé, ils lui demandèrent des nouvelles du reste de l'armée. Artabaze craignant de périr avec toutes ses troupes s'il disait la vérité, leur répondit : « Je me hâte, « comme vous voyez, d'arriver au plus « tôt en Thrace, où l'on m'a envoyé « du camp avec ces troupes pour une « affaire importante. Mardonius lui-« même nous suit de près avec son « armée, et ne se fera pas longtemps « attendre. Ayez soin de le bien rece-« voir, et de lui rendre de bons offices. « Vous n'aurez pas sujet dans la suite « de vous en repentir (*). » Il traversa ensuite à marches forcées la Thessalie et la Macédoine, alla droit en Thrace, et coupant par le milieu des terres, arriva à Byzance, après avoir perdu un grand nombre de soldats, taillés en pièces par les Thraces, ou morts de faim et de fatigue. De Byzance, il traversa l'Hellespont, et repassa en Asie.

(*) Voyez Hérodote, livre IX, chapitre 76; et Pausanias, *Laconie*, chapitre 4.

(**) Livre IX, chapitre 82.

(*) Hérodote, liv. IX, chap. 88.

BATAILLE DE MYCALE.

Le même jour où les Perses éprouvaient à Platée un si grand revers, ils en essuyèrent un autre à Mycale (*). Les Grecs s'étant rendus à Égine, avec leur flotte commandée par Léotychide, roi de Lacédémone, et par l'Athénien Xantippe, reçurent une ambassade des Ioniens qui les engageaient à passer en Asie, et à délivrer les villes grecques de la servitude des Perses. D'après cette proposition, la flotte se rendit à l'île de Délos. Là, d'autres ambassadeurs annoncèrent que les vaisseaux des Perses qui avaient passé l'hiver à Cyme se trouvaient alors à Samos, où il était facile de les détruire. Ces ambassadeurs priaient les Grecs de ne pas laisser échapper une occasion que leur ménageait la fortune. Aussitôt la flotte partit de Délos, et cingla vers Samos. Arrivés à la partie de l'île qu'on appelle *les Calames* (**), les Grecs jetèrent l'ancre près de l'*Heræum*, ou *temple de Junon*, et se disposèrent à un combat naval. Les Perses, ayant eu connaissance de l'arrivée de la flotte des Grecs, mirent à la voile pour se rapprocher de la côte d'Ionie, et permirent aux Phéniciens de se retirer avec leurs vaisseaux : car, ayant reconnu la supériorité des Grecs dans la marine, ils avaient décidé de ne pas les combattre sur mer. Ils naviguèrent donc vers le continent, afin de se mettre sous la protection des troupes de terre qui avaient été laissées à Mycale par ordre de Xerxès, pour garder l'Ionie. Ces troupes montaient à soixante mille hommes; Tigrane, homme également remarquable par la beauté de ses traits et par la hauteur de sa stature, en avait le commandement. Les généraux de la flotte perse avaient résolu de tirer leurs vaisseaux sur le rivage, et de les enfermer dans une enceinte fortifiée, qui pût mettre les navires et les hommes à l'abri des attaques des Grecs. Étant donc arrivés près du territoire de Mycale et de l'embouchure du Gæson et du Scolopoïs (*), ils tirèrent leurs vaisseaux à terre, les environnèrent d'un mur de pierre et de bois, enfoncèrent des pieux autour de ce rempart, et firent tous les préparatifs nécessaires pour soutenir un siége.

Les Grecs, informés que les Perses s'étaient retirés sur le continent, se préparèrent à les combattre; et, ayant disposé les échelles (**) et autres choses nécessaires pour une descente, ils naviguèrent vers Mycale. Lorsqu'ils furent près du camp des Perses, Léotychide, faisant avancer son vaisseau le plus près qu'il put du rivage, dit aux Ioniens : « Que ceux « d'entre vous qui m'entendent, prê« tent une oreille attentive à mes pa« roles : car les Perses assurément n'y « comprendront rien. Que chacun de « vous se ressouvienne dans l'action, « premièrement, de la liberté; secon« dement, du mot de ralliement *Hébé*. « Que celui qui m'entend fasse part de « ce que je dis à ceux qui ne peuvent « m'entendre (***). » Le but de Léotychide était de déterminer les Ioniens à se déclarer pour les Grecs, ou, du moins, de les rendre suspects aux Perses. Les Grecs, ayant ensuite fait approcher leurs vaisseaux du rivage, descendirent à terre, et se rangèrent en bataille. Les Perses, instruits de la proclamation de Léotychide, désar-

(*) Montagne et promontoire de Carie, vis-à-vis de l'île de Samos, entre l'embouchure du Caystre et celle du Méandre; au nord des villes de Priène et de Myunte et au sud du Panionium. La montagne de Mycale, la plus élevée de toute la côte, était très-boisée et pleine de bêtes fauves.

(**) C'est-à-dire *les Roseaux*, parce que dans cet endroit il y avait des marais couverts de roseaux.

(*) Le Gæson, rivière voisine de Mycale, se jetait dans un étang appelé *Gæsonis*, qui se déchargeait dans la mer. Le Gæson coulait entre Milet et Priène. On ne sait rien touchant le fleuve Scolopoïs.

(**) Ἀποβάθρα. Les Grecs appelaient ainsi des espèces de ponts ou d'échelles qui, abattus sur le rivage, servaient à monter dans les vaisseaux et à en sortir.

(***) Hérodote, liv. IX, chap. 98.

mèrent les Samiens, qu'ils soupçonnaient d'intelligence avec les ennemis. Ils ordonnèrent en même temps aux Milésiens de garder les chemins qui conduisaient au sommet du mont Mycale, sous prétexte qu'ils connaissaient parfaitement le pays, mais en réalité pour les éloigner du camp. Ces mesures prises, les Perses réunirent leurs boucliers, et s'en firent un rempart.

Les Athéniens, qui formaient, avec les troupes dont ils étaient accompagnés, environ la moitié de l'armée, prirent, pour aller au combat, le long du rivage, par un terrain uni; les Lacédémoniens et les troupes qui les suivaient eurent à franchir des ravins et des montagnes. Mais, pendant qu'ils marchaient encore, les Perses étaient déjà aux mains avec l'autre aile de l'armée grecque. Tant que les Perses purent conserver leurs boucliers debout, ils se défendirent et ne montrèrent pas moins de courage que les Grecs; mais lorsque les Athéniens, s'excitant à ne point laisser aux Lacédémoniens la gloire de cette journée, eurent redoublé d'efforts, le combat changea de face. Le rempart de boucliers une fois renversé, ils se précipitèrent sur les Perses; ceux-ci soutinrent le choc et se défendirent longtemps; enfin, forcés de céder, ils se retirèrent dans leurs retranchements. Les Athéniens les y suivirent, et entrèrent avec eux. La muraille emportée, les Asiatiques ne pensèrent plus à se défendre, et prirent tous la fuite, excepté les Perses proprement dits. Quoiqu'en petit nombre, ceux-ci ne cessèrent point de combattre les Grecs, qui les passèrent tous au fil de l'épée.

Les deux commandants de la flotte, Artayntès et Ithamitrès, prirent la fuite; mais Mardontès et Tigrane, qui commandaient l'armée de terre, périrent glorieusement, les armes à la main.

Les Samiens, qu'on avait désarmés, s'étant aperçus que la victoire penchait du côté des Grecs, les secondèrent de toutes leurs forces. Les autres Ioniens se révoltèrent à l'exemple des Samiens, et attaquèrent les troupes de Xerxès. Les Milésiens, chargés de la garde des chemins qui conduisaient aux sommets du mont Mycale, livrèrent les fuyards aux Grecs, et en massacrèrent eux-mêmes un grand nombre.

Masistès, frère de Xerxès, qui se rendait à Sardes après avoir assisté à la bataille, trouva en route Artayntès, à qui il adressa de vifs reproches; et, entre autres injures, il lui dit qu'en s'acquittant comme il l'avait fait des fonctions de général, il s'était montré plus lâche qu'une femme. Ces dernières paroles, regardées par les Perses comme le plus grand de tous les outrages, irritèrent Artayntès, qui tira son cimeterre pour tuer Masistès. Mais il en fut empêché par un certain Xénagoras d'Halicarnasse, à qui Xerxès accorda le gouvernement de toute la Cilicie, pour le récompenser d'avoir sauvé la vie à son frère.

La flotte grecque, après la bataille de Mycale, fit voile vers l'Hellespont pour se saisir des ponts construits par l'ordre de Xerxès. Les ayant trouvés détruits par la tempête, Léotychide retourna dans le Péloponnèse, tandis que Xantippe, avec les Athéniens et les Ioniens, se rendit maître de Sestos et de la Chersonèse de Thrace, qui étaient sous la domination des Perses (an du monde 3525; avant J. C. 479).

A cette même époque, les Ioniens se mirent en état de révolte contre les Perses; et, ayant formé une confédération avec les Grecs, ils conservèrent presque toujours leur liberté jusqu'au temps où Alexandre renversa la monarchie fondée par Cyrus.

XERXÈS QUITTE SARDES POUR SE RENDRE A SUSE; IL PILLE LES TEMPLES DE L'ASIE MINEURE ET DE BABYLONE.

Xerxès, informé de la perte des deux batailles de Platée et de Mycale, quitta la ville de Sardes, et se rendit à Suse avec la même précipitation qu'il avait mise à fuir d'Athènes après le combat de Salamine. Avant son départ, il fit détruire tous les temples des villes grecques de l'Asie Mineure, et, entre

autres, celui d'Apollon Didyméen, près de Milet, dans lequel il trouva des richesses immenses (*).

En passant par Babylone, il dépouilla et détruisit encore tous les temples (**), comme il avait fait en Grèce et dans l'Asie Mineure. Le zèle pour la religion des Mages entrait sans doute pour beaucoup dans la conduite de ce prince; mais ce fut surtout la nécessité de couvrir les frais énormes de la folle et ruineuse expédition contre la Grèce, qui l'engagea à commettre ces spoliations. En effet, on ne concevrait pas comment Xerxès, après avoir épuisé toute l'Asie d'hommes et d'argent, aurait pu se maintenir sur le trône sans avoir recours à des moyens extraordinaires pour remplir son trésor. La description suivante du temple de Bel, que nous empruntons textuellement à Diodore de Sicile, pourra donner une idée des richesses que Xerxès trouva dans la seule ville de Babylone.

« Sémiramis, dit cet auteur, éleva « au milieu de la ville de Babylone le « temple de Jupiter, nommé *Bélus* « par les Babyloniens. Ce temple étant « absolument ruiné, nous n'en pou- « vons rien dire de bien exact; mais « on convient qu'il était d'une hauteur « excessive, et que les Chaldéens y « ont fait leurs principales découvertes « en astronomie, par l'avantage qu'ils « avaient d'observer de cet endroit le « lever et le coucher des astres. Tout « l'édifice, construit d'ailleurs avec un « soin extrême, était de brique et de « bitume. Sémiramis plaça sur le haut « trois statues d'or massif: celle de « Jupiter, celle de Junon, et celle de « Rhéa. Jupiter était debout, dans la « position d'un homme qui marche. Il « avait quarante pieds (***) de haut, et « était du poids de mille talents baby- « loniens. Rhéa, représentée assise « dans un chariot d'or, était du même « poids: elle avait à ses genoux deux « lions, et à côté d'elle deux énormes « serpents d'argent, qui pesaient trente « talents. Junon, du poids de huit « cents talents, était debout, et avait « à la main droite un serpent qu'elle « tenait par la tête; et, à la main gau- « che, un sceptre chargé de pierreries. « Il y avait devant ces divinités une « table d'or, longue de quarante pieds, « large de quinze, et du poids de cinq « cents talents. Sur cette table étaient « posées deux urnes chacune du poids « de trente talents, et deux casso- « lettes, chacune de trois cents. Il y « avait aussi trois grands bassins: « celui qui était devant Jupiter pesait « douze cents talents, et les deux au- « tres chacun six cents (*). »

Toutes ces valeurs réunies formaient, suivant l'estimation de Prideaux (**), plus de dix millions cinq cent mille marcs d'argent.

PASSION DE XERXÈS POUR LA FEMME DE MASISTÈS ET POUR ARTAYNTE; CRUELLE VENGEANCE DE LA REINE AMESTRIS.

Xerxès, pendant le séjour qu'il avait fait à Sardes après l'expédition de Grèce, était devenu éperdument amoureux de la femme de Masistès, son frère (***). N'ayant pu l'engager à répondre à sa passion, il essaya de la gagner par des bienfaits, et donna en mariage à Darius, son fils aîné et son héritier présomptif, Artaynte, fille de Masistès et de cette princesse. Tout ayant été inutile auprès de la mère, Xerxès tourna ses vues du côté d'Artaynte, chez laquelle il ne trouva pas la même résistance. Cependant Amestris, épouse de Xerxès, avait donné à ce prince une robe magnifique, dont il se para pour rendre visite à Artaynte. Avant de quitter cette princesse, il la pria de lui demander la chose qui lui plairait le plus, lui promettant avec serment de

(*) Strabon, liv. XIV, p. 634.

(**) Arrien, Expédition d'Alexandre, liv. VII, ch. 17.

(***) Il s'agit ici du pied grec qui ne valait que 11 pouces 11 points de notre pied de roi.

(*) Diodore de Sicile, livre II, ch. 9.

(**) *Histoire des Juifs et des peuples voisins, traduite en français*, t. I, page 226 de l'édition de Cavelier. Paris, 1732, in-8°.

(***) Hérodote, liv. IX, ch. 108 et suiv.

la lui accorder. Artaynte répondit à Xerxès qu'elle désirait avoir la robe qu'il portait. Ce prince, redoutant les malheurs qu'un présent de cette nature pouvait entraîner, fit tous ses efforts pour engager Artaynte à se désister de sa demande; mais lié par un serment, et ne pouvant obtenir qu'elle renonçât à ses prétentions, il lui donna la robe. Amestris, instruite de ce qui s'était passé, forma la résolution de se venger sur la mère d'Artaynte, qu'elle regardait à tort comme la cause de l'infidélité de Xerxès. Elle attendit l'époque du festin qu'on célébrait tous les ans le jour de la naissance du roi, et dans lequel, suivant une coutume établie, la reine demandait à son époux tout ce qu'elle souhaitait, sans que celui-ci fût libre de lui opposer un refus. Ce jour étant donc arrivé, Amestris demanda à Xerxès de lui livrer la femme de Masistès. Xerxès, à qui l'innocence de cette dame était bien connue, essaya de la sauver; mais vaincu par les pressantes sollicitations d'Amestris et forcé par la loi, il céda. L'épouse de Masistès fut saisie par les gardes du roi et remise à Amestris, qui lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles et les lèvres, qu'on jeta aux chiens en sa présence; puis elle la renvoya ainsi mutilée. Masistès, qui aimait tendrement son épouse, fut outré de rage en apprenant l'état horrible auquel on l'avait réduite. Il réunit aussitôt sa famille, ses domestiques et les gens attachés à sa maison, et fit toute la diligence possible pour gagner la Bactriane, dont il était gouverneur, décidé à lever l'étendard de la révolte dès qu'il serait arrivé dans cette province. Xerxès, informé du départ précipité de son frère et pénétrant ses intentions, le fit poursuivre par un corps de troupes qui l'arrêtèrent et le mirent à mort, lui, ses enfants et tous ceux qui le suivaient. Xerxès donna ensuite le gouvernement de la Bactriane à Hystaspe, son second fils.

LES PERSES SONT CHASSÉS DE L'ÎLE DE CYPRE ET DE BYZANCE.

La neuvième année du règne de Xerxès (an du monde 3528; avant J. C. 476), les Grecs firent la guerre aux Perses dans l'intention de les chasser de toutes les villes d'origine grecque (*). Ils équipèrent une flotte considérable, dont ils donnèrent le commandement à Pausanias, roi de Lacédémone, et à Aristide l'Athénien. Ces deux chefs ayant fait voile vers l'île de Cypre, en chassèrent les troupes perses qui tenaient garnison dans un grand nombre de villes grecques. De l'île de Cypre, cette flotte fit voile vers l'Hellespont et s'empara de Byzance. Plusieurs Perses de distinction, parmi lesquels se trouvaient même quelques parents de Xerxès, ayant été faits prisonniers dans cette ville, Pausanias leur fournit les moyens de s'évader, et s'engagea même avec quelques-uns d'entre eux à livrer la Grèce à Xerxès, à condition que ce prince lui donnerait une de ses filles en mariage. Le complot ayant été découvert, Pausanias fut mis à mort par ses concitoyens (an du monde 3529; avant J. C. 475.)

XERXÈS MEURT ASSASSINÉ.

Tant de revers abattirent entièrement le courage de Xerxès. Ce prince, renonçant à toute idée de conquête, ne pensa plus qu'à ses plaisirs. Une pareille conduite lui ayant attiré la haine et le mépris de ses sujets, Artaban, capitaine des gardes, forma contre lui une conspiration dans laquelle il fit entrer un eunuque du palais appelé *Mithridate*. Artaban, introduit par Mithridate dans une chambre où Xerxès était endormi, tua ce prince pendant son sommeil. Il se rendit ensuite auprès d'Artaxerxès, troisième fils de Xerxès, et lui apprit la mort du roi. Il accusait de ce crime Darius, fils aîné de Xerxès, tâchant de persuader à Artaxerxès que ce jeune prince s'était rendu coupable de parricide pour se frayer un chemin au trône. Il engageait aussi Artaxerxès à pourvoir à sa sûreté personnelle en se défaisant de Darius. Les paroles d'Ar-

(*) Diodore de Sicile, liv. XI, chap. 44; Thucydide, liv. I, chap. 94; p. 145, de la traduction de M. Ambroise-Firmin Didot.

taban firent une grande impression sur l'esprit d'Artaxerxès. Ce prince, voulant tout à la fois venger son père et se sauver lui-même, alla sur-le-champ à l'appartement qu'occupait Darius, et le tua avec l'aide d'Artaban et de quelques gardes qu'on avait amenés.

C'était à Hystaspe, second fils de Xerxès, que revenait la couronne après la mort de Darius. Mais comme ce prince était alors dans son gouvernement de la Bactriane, Artaban mit sur le trône Artaxerxès, bien décidé à ne lui laisser l'autorité royale que jusqu'au moment où il pourrait s'en emparer lui-même. Le grand crédit dont il avait joui sous Xerxès, et les dignités importantes dont ses fils étaient revêtus, lui faisaient espérer qu'il pourrait réussir dans cette entreprise. Cependant Artaxerxès ayant découvert le complot, prévint Artaban, et le tua avant qu'il pût exécuter ses projets ambitieux.

HISTOIRE D'ARTAXERXÈS SURNOMMÉ LONGUE-MAIN.

Artaxerxès fut surnommé *Longuemain*, suivant Plutarque, parce qu'il avait la main droite plus longue que la gauche (*). Il fut célèbre par la bonté et la générosité dont il ne cessa de donner des marques pendant tout son règne.

Artaxerxès, délivré d'Artaban (an du monde 3531; avant J. C. 473), avait encore deux partis à détruire pour se trouver paisible possesseur de la couronne : celui de son frère Hystaspe et celui d'Artaban, qui avait laissé pour le venger sept fils tous robustes et revêtus des plus grandes dignités de l'empire, et un grand nombre de partisans et de créatures. Il y eut une sanglante bataille entre les partisans d'Artaban et Artaxerxès. Ce roi ayant remporté la victoire, rechercha avec soin les personnes qui avaient soutenu la cause d'Artaban pour les exterminer. Il punit surtout avec la plus grande rigueur tous ceux qui avaient pris part au meurtre de son père, et condamna Mithridate à subir le cruel supplice des auges, dont Plutarque nous a laissé la description suivante : « On creuse, dit cet auteur (*), deux auges de la grandeur de l'homme depuis le cou jusqu'à la cheville des pieds, de manière que ces auges joignent bien et s'emboîtent ensemble. On couche le criminel sur le dos dans une de ces auges, puis on met la seconde par-dessus, de façon que tout le corps soit bien couvert, bien enfermé, et que la tête sorte par un bout et les pieds par l'autre. En cet état, on donne de la nourriture au criminel, et s'il refuse d'en prendre, on l'y force en lui enfonçant des aiguilles dans les yeux. Quand il a mangé, on lui fait avaler du miel délayé dans du lait, qu'on lui entonne dans la bouche. On lui verse aussi de cette boisson sur le visage, et on le tourne du côté du soleil, afin qu'il l'ait incessamment dans les yeux, et son visage est toujours couvert de mouches qu'attirent le miel et le lait. Comme il est obligé de satisfaire dans son auge tous ses besoins naturels, la corruption et la pourriture des excréments engendrent quantité de vers qui lui rongent les chairs et pénètrent jusqu'aux parties nobles. Quand on voit que le criminel est mort, on ôte l'auge qui recouvrait son corps, et on trouve toute la chair mangée par les vers, et sur les entrailles des essaims de vers qui les rongent encore. Ce supplice dure quelquefois dix-sept jours. »

Artaxerxès envoya une armée dans la Bactriane contre son frère Hystaspe (an du monde 3531; avant J. C. 473). On en vint aux mains, et, après une bataille longue et sanglante, les deux partis se retirèrent sans avoir pu dé-

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. I. Strabon, livre XV, p. 735, donne le même surnom à Darius, fils d'Hystaspe, qui établit les impôts en Perse, parce que ses bras démesurément longs tombaient sur ses genoux quand il se tenait debout. C'est à tort que quelques historiens, et entre autres Rollin et les auteurs de l'*Histoire universelle depuis le commencement du monde*, par une société de gens de lettres, attribuent à Artaxerxès ce que Strabon dit de Darius.

(*) Vie d'Artaxerxès, ch. 16.

cider la victoire. Artaxerxès réunit ensuite une armée très-considérable, et défit complétement Hystaspe dans une seconde bataille. Cette victoire l'ayant rendu maître de tout l'empire, il prit les mesures nécessaires pour s'en assurer la possession tranquille. Il renvoya les satrapes qui lui étaient opposés, et les fit remplacer par ceux de ses amis qu'il supposait les plus capables de remplir les mêmes fonctions. Il rétablit l'ordre dans les finances, dans l'armée, et, portant son attention sur tous les besoins du royaume, il s'occupa de réformer les abus et de mettre un terme aux désordres qui s'étaient introduits dans le gouvernement. Cette conduite lui mérita l'estime et l'amour de tous ses sujets.

HISTOIRE D'ESTHER.

C'est ici que nous placerons l'histoire d'Esther. Nous n'avons pas la prétention de résoudre les difficultés chronologiques qui existent pour cette histoire, en la rattachant au règne d'Artaxerxès Longuemain. Nous avouerons, au contraire, qu'il est impossible de décider si ce fut de Darius, fils d'Hystaspe, de Xerxès ou d'Artaxerxès Longuemain, qu'Esther fut l'épouse. Cependant, et malgré cette difficulté, il faut admettre comme incontestable l'histoire d'Esther, qui repose sur les documents les plus authentiques que l'histoire puisse offrir, le texte hébreu de la Bible et la version grecque des Septante. En plaçant l'histoire d'Esther sous Artaxerxès, nous nous sommes conformé à cette version; car le roi de Perse, que l'hébreu appelle *Akhasch-verosch*, et notre Vulgate latine *Assuérus*, est toujours nommé *Artaxerxès* dans les Septante. Or, comme plusieurs circonstances indiquées dans l'hébreu du livre d'Esther et dans les additions grecques de ce même livre ne sauraient convenir à Artaxerxès Mnémon, on peut supposer qu'il s'agit dans ces passages d'Artaxerxès Longuemain. Nous nous garderons toutefois de pousser trop loin les conséquences de cette donnée, car le nom d'Artaxerxès pourrait fort bien n'avoir été pour les saints interprètes qu'un terme général, servant à désigner un roi de Perse quelconque. Nous rapporterons donc l'histoire d'Esther comme un fait d'une vérité incontestable, mais entièrement isolé, indépendant de tous les autres, et nous ne lui accorderons aucune influence sur les événements du règne d'Artaxerxès. Cette histoire, d'ailleurs si attachante, fera connaître à nos lecteurs quelques usages de la cour de Perse à une époque reculée.

La troisième année de son règne, Artaxerxès fit célébrer à Suse, pendant cent quatre-vingts jours, une fête, qu'il termina par un grand festin offert aux seigneurs de sa cour et au peuple de la capitale, et qui dura sept jours. La reine Vasthi (*) offrit aussi aux femmes un festin dans le palais. Le septième jour, le roi étant plus gai qu'à l'ordinaire, à cause du vin qu'il avait bu en grande abondance, commanda à ses eunuques d'amener Vasthi, le diadème sur la tête, pour faire voir sa grande beauté aux personnes de la cour et au peuple. Mais elle refusa d'obéir. Le roi irrité consulta les sept conseillers qui se tenaient toujours auprès de sa personne, et leur demanda quelle peine méritait la reine. Un d'entre eux répondit : « La reine Vasthi n'a pas seulement offensé le roi, mais tous les peuples qui vivent dans son empire, car cette conduite apprendra aux femmes à mépriser leurs maris. Si donc le roi le trouve bon, qu'il fasse un édit qui sera écrit dans les lois des Perses et des Mèdes, et deviendra ainsi irrévocable, par lequel la reine Vasthi ne pourra plus se présenter devant le roi, et une autre prendra sa couronne. » Ce conseil fut agréé. Après cela, on envoya dans toutes les provinces de l'empire des gens qui choisissaient les plus belles d'entre les jeunes filles vierges, qui les amenaient à Suse dans le palais des femmes, et les mettaient entre les mains d'un eunuque du roi, appelé *Égée*.

Il y avait alors dans la ville de Suse

(*) *Vaschti* veut dire en persan moderne *beauté, bonté*.

un juif du nom de *Mardochée*, de la race de Benjamin. Il avait élevé auprès de lui la fille de son frère, nommée *Édisse*, et qui est la même qu'Esther (*). Elle était parfaitement belle. Son père et sa mère étant morts, Mardochée l'avait adoptée pour sa fille. On amena Esther à l'eunuque Égée, à qui elle plut beaucoup. Il lui donna sept filles pour la servir, et eut grand soin qu'elle ne manquât d'aucune des choses qui pouvaient contribuer à la parer et à l'embellir. Esther ne voulut point dire de quel pays ni de quelle nation elle était, car Mardochée lui avait ordonné de garder le secret sur ce point. Après avoir fait usage pendant un an des parfums et des huiles odoriférantes, elle fut présentée au roi, qui l'aima plus que toutes ses autres femmes, et lui mit sur la tête le diadème royal, la faisant reine à la place de Vasthi. Ce fut, suivant toute apparence, à cette époque qu'elle renonça au nom hébreu d'*Édissa* pour le nom perse d'*Esther*. Vers ce même temps, Mardochée découvrit une conspiration de deux eunuques, Bagathan et Tharès, contre la vie du roi. Il en instruisit Esther, qui le dit à Artaxerxès, et les deux eunuques furent pendus.

Or Aman, favori du roi, ayant reconnu que Mardochée, qui se tenait habituellement à la porte du palais, ne fléchissait point le genou devant lui et ne l'adorait pas, entra dans une grande colère, et ayant su que Mardochée était juif, il voulut le perdre lui et tout son peuple. Ayant donc jeté le sort dans l'urne, pour savoir en quel mois et en quel jour on devait massacrer le peuple juif, le sort tomba sur le douzième mois; et Aman dit au roi: « Il y a un peuple dispersé par toutes les provinces de ton royaume, qui se tient à part, qui a des lois et des cérémonies toutes nouvelles, et qui méprise les édits du roi. Ordonne donc qu'il périsse, et je payerai à tes trésoriers dix mille talents. » Le roi lui répondit: « Garde cette somme, et fais, en tout, ce qu'il te plaira. » Or on écrivit à tous les gouverneurs des provinces pour qu'ils eussent à tuer en un même jour tous les juifs, sans avoir égard au sexe ni à l'âge.

Mardochée apprenant cette nouvelle, déchira ses vêtements, se revêtit d'un sac, et couvrit sa tête de cendres. Esther ayant envoyé vers lui un eunuque pour savoir les motifs qui le faisaient agir ainsi, il répondit qu'Aman voulait perdre tous les juifs, et il donna à l'eunuque une copie de l'édit qui avait été publié à Suse pour le faire voir à la reine, afin qu'elle intercédât pour son peuple. Esther répondit à Mardochée: « Quiconque entre dans la salle intérieure de l'appartement du roi sans y avoir été appelé est mis à mort sur-le-champ, à moins que le roi ne lui sauve la vie en étendant vers lui son sceptre d'or. » Cependant Esther ayant fait dire aux juifs qui se trouvaient à Suse de jeûner et de prier pour elle pendant trois jours et trois nuits, se vêtit de ses habits royaux, et, le troisième jour, elle entra dans la salle intérieure. Artaxerxès étendit aussitôt vers elle son sceptre d'or, et lui dit: « Qu'as-tu, reine Esther? » Esther lui répondit: « Je supplie le roi de venir aujourd'hui avec Aman au festin que j'ai préparé. » Le roi y alla, et, après avoir bu beaucoup de vin, il lui dit: « Quelle est ta demande? et elle te sera accordée; quelle est ta prière? et jusqu'à la moitié de mon royaume, je te l'accorderai. » Esther remit au lendemain à déclarer au roi ce qu'elle souhaitait, dans un

(*) *Edissa,* comme on lit dans notre vulgate latine, et *Hadassa,* suivant la prononciation hébraïque actuelle, veut dire *myrte* en hébreu. *Esther* est le mot zend *stara* (en sanscrit *tara,* en persan moderne *sitareh* ou *istareh*). Ce mot signifie *étoile*, *bonheur*, *félicité*, et se trouve, comme on sait, dans plusieurs langues d'Europe, ἀστὴρ, *aster*, *stern* et *star*. Cette étymologie est bien connue; cependant un éditeur des *Voyages du chevalier Chardin en Perse* observe dans une note relative au chapitre des *animaux domestiques et sauvages* qu'il ne faut pas confondre le mot persan *aster*, qui veut dire *un mulet,* avec le nom d'Esther qui signifie *étoile*. Au moyen de cette judicieuse remarque le lecteur saura que la belle et sainte fille de Benjamin n'avait rien de commun avec un mulet.

autre festin avec Aman. Cependant celui-ci, toujours irrité contre Mardochée, avait commandé qu'on dressât une potence haute de cinquante coudées pour l'y faire pendre. Le roi ayant passé cette nuit-là sans dormir, ordonna qu'on lui lût les annales de son règne. On arriva à l'endroit où il était écrit de quelle manière Mardochée avait découvert la conspiration de Bagathan et de Tharès. Le roi dit alors : « Quelle récompense Mardochée a-t-il reçue pour la fidélité qu'il m'a témoignée? » Ses serviteurs répondirent : « Aucune. » Aman étant entré au même instant, le roi lui dit : « Que doit-on faire pour un homme que le roi veut honorer? » Aman, pensant que le roi n'en voulait point honorer d'autre que lui, répondit : « Il faut que l'homme que le roi veut honorer soit vêtu des habits royaux, qu'il monte sur le même cheval que le roi, qu'il ait le diadème royal sur sa tête, et que le premier des grands de la cour, marchant devant lui par la ville, crie : « C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer. » Le roi dit : « Hâte-toi de faire tout ce que tu as dit à Mardochée, qui est devant la porte du palais. » Aman, après avoir promené Mardochée dans la ville, en criant devant lui : « C'est ainsi que mérite d'être honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer, » s'en retourna chez lui extrêmement affligé. Peu d'instants après, les eunuques du roi survinrent, et l'emmenèrent au festin auquel la reine l'avait engagé la veille.

Le roi alla avec Aman pour boire et manger chez la reine; et ce second jour encore, il lui dit les mêmes paroles que la veille. Esther lui répondit : « O roi, si j'ai trouvé grâce devant toi, je te conjure de m'accorder ma propre vie et celle de mon peuple pour lequel j'implore ta clémence, car nous avons un ennemi implacable. » Le roi lui répondit : « Qui est-il?—C'est Aman, dit la reine. » A ces paroles Aman, demeura interdit, sans pouvoir supporter les regards du roi ni de la reine. Alors le roi se leva en colère, et avant quitté le lieu du festin, il entra dans un jardin. Aman se leva aussi pour supplier Esther de lui sauver la vie, car il avait bien vu que le roi était résolu de le perdre. Artaxerxès étant rentré dans la salle du festin, trouva qu'Aman s'était jeté sur le lit où Esther s'était placée pour manger, et il dit : « Comment, il veut faire violence à la reine, même en ma présence et dans ma maison? » A peine cette parole était sortie de la bouche du roi, qu'on couvrit le visage à Aman, ce qui était un signe qu'on allait le conduire au supplice. Et un des eunuques qui servaient le roi, lui dit : « Il y a une potence qu'Aman avait fait préparer pour Mardochée. Le roi répondit : « Qu'il y soit pendu à l'instant. » Ce même jour Mardochée se présenta devant le roi; car Esther avait avoué à celui-ci qu'il était son oncle. Or Esther alla se jeter aux pieds du roi, et le conjura avec larmes d'arrêter les effets de la malice d'Aman. Artaxerxès répondit à Esther et à Mardochée : « Écrivez aux Juifs au nom du roi, comme vous le jugerez à propos, et scellez la lettre de mon anneau. Car c'était la coutume que nul n'osait s'opposer aux lettres qui étaient envoyées au nom du roi et cachetées de son anneau. On fit donc venir aussitôt les secrétaires et les écrivains du roi, et les lettres furent écrites et adressées aux Juifs, aux grands seigneurs, aux gouverneurs et aux juges qui commandaient aux cent vingt-sept provinces du royaume, depuis les Indes jusqu'en Éthiopie. Et elles furent écrites en diverses langues et en divers caractères, suivant les provinces, afin qu'elles pussent être lues et entendues de tout le monde. Ces lettres, que l'on envoyait au nom du roi, furent portées par des courriers montés sur d'excellents chevaux et sur des mulets nés de juments.

Les Juifs se vengèrent ensuite de leurs ennemis et en tuèrent un grand nombre, même dans la ville de Suse.

THÉMISTOCLE SE RÉFUGIE VERS ARTAXERXÈS.

Thémistocle, banni d'Athènes, s'était retiré chez Admète, roi des Molosses. Poursuivi dans cette retraite par

les Athéniens et les Lacédémoniens (an du monde 3531; avant Jésus-Christ 473), il s'embarqua à Pydne, port de Macédoine, d'où il passa à Cyme, ville d'Éolie dans l'Asie Mineure. Artaxerxès, qui se rappelait sans doute Salamine, avait promis deux cents talents (*) à quiconque lui livrerait ce grand homme, et la côte était couverte de gens qui cherchaient à s'emparer de sa personne. Pour éviter le péril auquel il était exposé, Thémistocle se tint caché pendant quelque temps dans la petite ville d'Æges en Éolie, où il n'était connu que de son hôte Nicogène, un des plus riches habitants du pays. Celui-ci l'envoya à Suse, sur un de ces chariots couverts dans lesquels les Perses, excessivement jaloux, faisaient enfermer leurs femmes lorsqu'elles voyageaient, pour les dérober à tous les regards. Ceux qui étaient chargés de conduire le général athénien disaient partout qu'ils menaient une jeune dame grecque à un grand seigneur de la cour.

Arrivé à Suse, Thémistocle s'adressa au capitaine des gardes chargé d'introduire à l'audience du roi les personnes qui avaient quelques affaires à lui communiquer. « Étranger, lui dit « le capitaine des gardes, les lois des « hommes ne sont pas les mêmes partout : ce qui est beau pour les uns « ne l'est pas pour les autres; mais il « est beau pour tous de respecter et « de maintenir les lois de leur pays. « Vous autres Grecs, vous estimez, « dit-on, au-dessus de tout la liberté et « l'égalité; pour nous, entre un grand « nombre de belles lois que nous avons, « la plus belle à nos yeux est celle qui « nous ordonne d'honorer le roi et « d'adorer en lui l'image du dieu qui « conserve toutes choses. Si donc tu « veux t'accommoder à nos usages et « l'adorer, tu pourras, comme nous, « le voir et l'entretenir. Si tu es dans « d'autres sentiments, tu ne lui parleras que par des intermédiaires, car « la coutume de Perse est que personne « ne puisse recevoir audience du monarque sans l'avoir adoré. »

Thémistocle répondit : « Je suis venu « ici pour augmenter la gloire et la « puissance du roi; j'obéirai à vos lois, « puisque telle est la volonté du dieu « qui a élevé si haut l'empire des Perses; je ferai même que votre maître « recevra les adorations d'un plus « grand nombre de peuples : n'apportez aucun obstacle au désir que j'ai « de l'entretenir (*). »

Quand Thémistocle eut été admis en la présence d'Artaxerxès, il l'adora, et lui dit par un interprète : « Grand « roi, je suis Thémistocle, Athénien, « qui, banni et persécuté par les Grecs, « viens chercher un asile auprès de « vous. J'ai fait, à la vérité, bien du « mal aux Perses; mais je leur ai fait « encore plus de bien par les salutaires « conseils que je leur ai fait donner, « et je suis en état de leur rendre encore de plus grands services que jamais. Mon sort est entre vos mains; « vous pouvez montrer ici votre vertu « ou votre colère. L'une sauvera votre « suppliant; l'autre perdrait le plus « grand ennemi des Grecs (**). »

Artaxerxès ne répondit rien à ce discours; mais lorsque Thémistocle se fut retiré, il témoigna une grande joie de ce qu'un homme si illustre s'était réfugié vers lui, et il pria Arimane d'inspirer toujours à ses ennemis de se défaire ainsi de leurs plus grands hommes. Dès le lendemain matin, il fit appeler Thémistocle, et lui dit qu'il lui devait déjà les deux cents talents qu'il avait promis à quiconque le lui livrerait, puisqu'il avait apporté lui-même sa tête à ceux qu'il devait croire animés contre lui. Il lui ordonna ensuite de dire ce qu'il savait des affaires de la Grèce. Thémistocle, ne pouvant se faire comprendre que par le moyen d'un interprète, pria le roi de lui permettre d'apprendre la langue perse avant de lui répondre. Cette grâce lui ayant été accordée, Thémistocle s'instruisit aussi bien qu'il put dans la langue perse et dans les usages

(*) Environ onze cent mille francs.

(*) Plutarque, Vie de Thémistocle, chapitre 27.

(**) Idem, Ibidem, ch. 28.

du pays (*), et il se trouva en état, par la suite, de s'entretenir avec le roi, sans le secours d'un interprète. Artaxerxès prodigua à Thémistocle les marques de sa bienveillance royale; il lui fit épouser une dame d'une naissance très-illustre, et lui assigna les revenus nécessaires pour vivre dans l'opulence; il lui donna, en outre, une marque de la faveur dont il l'honorait, en permettant qu'il fût admis à entendre les leçons et les discours des mages, et instruit par eux dans tous les secrets de leur philosophie (**). Enfin, l'intérêt du roi paraissant exiger que Thémistocle choisît pour le lieu de sa résidence une des villes maritimes de l'Asie Mineure, il fut envoyé à Magnésie sur le Méandre; et on lui assigna pour son entretien les revenus de cette ville, qui étaient de cinquante talents (***) par an, ceux de Myunte et de Lampsaque (****). Thémistocle passa plusieurs années à Magnésie, et ce fut dans cette ville qu'il mit fin à ses jours (an du monde 3538; avant J. C. 466). Il était alors âgé de soixante-cinq ans.

LES PERSES ESSUYENT UNE DOUBLE DÉFAITE SUR TERRE ET SUR MER.

Cimon, fils de Miltiade, étant parti d'Athènes (an du monde 3534; avant J. C. 470) avec deux cents trirèmes, se rendit sur les côtes de l'Asie Mineure, où il augmenta sa flotte de cent vaisseaux, qui appartenaient aux Ioniens et aux autres Grecs d'Asie, et s'empara des villes maritimes de la Carie et de la Lycie, chassant les Perses de tous les points qu'ils possédaient dans ces provinces. Ceux-ci, de leur côté, avaient réuni des forces imposantes de terre et de mer, commandées par Tithraustès, fils naturel de Xerxès. Les deux flottes se rencontrèrent non loin de l'île de Cypre: celle des Perses avait trois cent quarante trirèmes, et celle des Grecs n'en comptait que deux cent cinquante. Après un rude combat les Athéniens demeurèrent vainqueurs. Ils coulèrent à fond un grand nombre de navires perses, et en prirent cent avec les hommes qui les montaient. Le reste de la flotte se retira en désordre à l'île de Cypre, où les Perses se sauvèrent à la hâte, abandonnant leurs vaisseaux, qui tombèrent au pouvoir des Athéniens. Cimon, profitant de sa victoire, alla chercher l'armée de terre de Tithraustès, qui était campée en Pamphylie, sur les bords du fleuve Eurymédon. Voulant, comme nous le savons par Diodore (*), surprendre les Perses, il fit monter sur les vaisseaux dont il venait de s'emparer, des Grecs auxquels il donna des tiares et des vêtements semblables à ceux que portaient les Asiatiques.

Les Perses, trompés par ce stratagème, reçurent les Atheniens comme des amis. Mais bientôt ils furent attaqués par les soldats de Cimon, qui parvinrent jusqu'à la tente de Phérédate, neveu de Xerxès et second commandant de l'armée, qu'ils égorgèrent. Tous ceux des Perses qui ne furent pas tués ou blessés prirent la fuite. Cimon ayant élevé un trophée sur les bords du fleuve Eurymédon, retourna à l'île de Cypre, après avoir remporté en une même journée deux victoires, l'une sur mer et l'autre sur terre. Les Perses perdirent toute leur flotte, vingt mille hommes faits prisonniers, et une grande quantité d'objets précieux.

L'année suivante (an du monde 3535; avant J. C. 469), les Perses furent encore chassés de la Chersonèse de Thrace, par le même Cimon.

RÉVOLTE DES ÉGYPTIENS CONTRE LES PERSES.

Les Égyptiens, qui supportaient impatiemment le joug étranger, réuni-

(*) Thucydide, I, ch. 138; tom. I, p. 209 de la traduction française de M. Ambroise Firmin Didot.

(**) Plutarque, Vie de Thémistocle, ch. 29.

(***) Environ deux cent soixante et quinze mille francs

(****) Thucydide, I, chap. 138; tom. I, pag. 211 de la traduction de M. Didot.

(*) Livre XI, ch. 61.

rent toutes leurs forces (an du monde 3544; avant J. C. 460), et chassant ceux qui levaient les tributs au nom du roi de Perse, ils se choisirent pour roi un prince libyen, appelé Inarus. Celui-ci forma d'abord un corps de troupes égyptiennes, et rassemblant outre cela des soldats étrangers, il se trouva bientôt à la tête d'une armée considérable. Il envoya aussi une ambassade aux Athéniens, leur offrant de grands avantages s'ils voulaient contribuer à la délivrance de l'Égypte. Les Athéniens, convaincus qu'il leur importait d'affaiblir la puissance des Perses, convinrent d'envoyer aux Égyptiens deux cents trirèmes (*).

Cependant Artaxerxès apprenant la révolte de l'Égypte (an du monde 3545; avant J. C. 459), et sachant qu'il aurait à combattre une armée nombreuse, fit lever des troupes dans toutes les satrapies; il équipa aussi une flotte, et ne négligea aucun des moyens qui pouvaient lui assurer la victoire. Il avait d'abord résolu de marcher en personne contre les rebelles, à la tête d'une armée de trois cent mille hommes; mais ses courtisans l'ayant engagé à ne pas se hasarder lui-même aux chances de la guerre, il donna le commandement de l'expédition à Achæménès, un de ses frères (**). Achæménès, arrivé sur les bords du Nil, fit d'abord reposer ses soldats des fatigues d'une longue marche, puis il prit les dispositions nécessaires pour combattre Inarus. Les Égyptiens avaient déjà réuni toutes leurs troupes et celles qu'ils pouvaient tirer de la Libye : mais ils attendaient encore les secours qui leur avaient été promis par les Athéniens. Ceux-ci étant enfin arrivés, après avoir détruit ou pris dans un combat naval cinquante vaisseaux de la flotte perse, les Égyptiens livrèrent à Achæménès une bataille dans laquelle ce général eut d'abord l'avantage, grâce au nombre de ses troupes. Mais les Athéniens ayant ensuite redoublé d'efforts, culbutèrent les Perses, qui prirent la fuite en désordre. Achæménès mourut des suites d'une blessure, et les restes de son armée se réfugièrent dans un quartier de Memphis qu'on appelait *le Château blanc*, et où ils furent bientôt assiégés.

Artaxerxès, instruit de ce désastre (an du monde 3546; avant J. C. 458), envoya à Lacédémone des ambassadeurs chargés de riches présents, pour engager les Lacédémoniens à déclarer la guerre aux Athéniens et à les contraindre d'abandonner l'Égypte, et de courir à la défense de leur propre pays. Les Lacédémoniens n'ayant point voulu prêter l'oreille à ces propositions, Artaxerxès chargea Artabaze, gouverneur de Cilicie, et Mégabyze, fils de Zopyre, gouverneur de la Syrie, de lever promptement une armée pour marcher au secours des troupes d'Achæménès, assiégées dans le Château blanc, et pousser la guerre contre les Égyptiens. Ces deux chefs réunirent une armée qui montait à trois cent mille hommes (an du monde 3547; avant J. C. 457). Mais n'ayant point de vaisseaux pour agir sur mer, ils furent obligés de passer une année entière dans l'inaction, tandis qu'on leur préparait en Cilicie, en Cypre et en Phénicie une flotte de trois cents trirèmes (*). En attendant que la flotte fût prête, les deux généraux s'occupèrent à exercer leurs troupes, à les endurcir à la fatigue et au danger par toute sorte d'exercices militaires. Cependant Inarus, avec les Égyptiens et les troupes auxiliaires d'Athènes, pressait vi-

(*) Diodore de Sicile dit (liv. XI, ch. 71) *trois cents trirèmes;* mais plus loin (chap. 74) on lit *deux cents trirèmes;* et c'est ce nombre, conforme au texte de Thucydide (livre I, ch. 104, tom. I, page 157 de la traduction française de M. Firmin Didot), qu'il faut adopter.

(**) Hérodote, liv. VII, ch. 7, et Diodore, liv. XI, chap. 74, font de ce prince un frère de Xerxès. Ctésias (chap. 32) lui donne le nom patronymique d'Achæménide : ce qui doit être une faute, comme le remarque Larcher dans sa traduction d'Hérodote tom. VI, page 291 de la seconde édition.

(*) Diodore de Sicile, liv. XI, chap. 75.

vement le siége du Château blanc. Les Perses s'y défendirent avec la plus grande bravoure, et conservèrent la place.

L'année suivante (an du monde 3548; avant J. C. 456), la flotte était enfin prête, Artabaze en prit le commandement, et fit voile vers le Nil, pendant que Mégabyze, avec l'armée de terre, s'avançait vers Memphis. A leur arrivée, les Égyptiens et les Athéniens levèrent immédiatement le siége du Château blanc. Les généraux perses livrèrent ensuite une bataille à Inarus, dont les troupes furent taillées en pièces. Après cette défaite, Inarus fit sa retraite avec les Athéniens et ceux des Égyptiens qui voulurent le suivre, et gagna la ville de Byblos, dans l'île de Prosopitis, formée par deux bras navigables du Nil. Les Athéniens retirèrent leur flotte dans un de ces bras, pour la mettre à l'abri des atteintes des Perses, et ils soutinrent dans l'île un siége d'un an et demi. Cependant toute l'Égypte s'était soumise aux Perses. Un seul homme résistait encore : c'était Amyrtée, qui se maintint dans la partie septentrionale du Delta, appelée les *Marais*, où il fut impossible de l'atteindre.

Le siége de l'île de Prosopitis continuait toujours. Les Perses voyant qu'ils ne pouvaient pas se rendre maîtres de la place par les moyens ordinaires, prirent le parti de saigner, par divers canaux, le bras du Nil dans lequel était la flotte athénienne, de le mettre à sec, et de faire de l'île un continent, de sorte que toute leur armée pût y entrer sans peine. Inarus voyant qu'il était impossible de résister plus longtemps aux Perses, traita avec Mégabyze pour lui, pour ses Égyptiens, et pour environ cinquante Athéniens, et se rendit à condition qu'on leur laisserait à tous la vie sauve. Les auxiliaires athéniens, au nombre de six mille hommes, ne voulurent pas se rendre. Ils commencèrent par incendier leurs vaisseaux, qui leur étaient devenus inutiles, afin d'en ôter l'usage aux Perses. Artabaze et Mégabyze, voyant que ces gens étaient résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, leur proposèrent la paix, s'engageant à leur laisser tous les moyens de retourner dans leur pays. Les Athéniens acceptèrent ces conditions, et après avoir quitté la ville de Byblos et l'île de Prosopitis, ils prirent par terre le chemin de Cyrène, dans la Libye, où ils s'embarquèrent pour la Grèce (*).

Les Athéniens perdirent dans cette guerre une flotte de cinquante voiles qu'ils envoyaient au secours de leurs compatriotes et des Égyptiens assiégés dans la ville de Byblos. Cette flotte entra dans le Nil, très-peu de temps après la reddition de la place. A peine y était-elle entrée, que la flotte perse (**) qui tenait la mer vint l'y attaquer, tandis que des soldats de l'armée de terre, placés sur les bords du fleuve, faisaient de continuelles décharges de traits sur les vaisseaux athéniens. Ainsi finit cette guerre qui avait duré six ans (an du monde 3550; avant J. C. 454).

L'Égypte resta sous le joug des Perses tout le temps du règne d'Artaxerxès.

LES PERSES SONT BATTUS PAR CIMON SUR TERRE ET SUR MER. ARTAXERXÈS EST OBLIGÉ DE FAIRE LA PAIX AVEC LES GRECS.

Quelques années plus tard (an du monde 3554; avant J. C. 450), les Athéniens équipèrent une flotte de deux cents voiles qu'ils envoyèrent en Cypre pour agir contre les Perses. Cimon, qui en avait le commandement, se rendit bientôt maître de Citium, Malum, et de plusieurs autres villes. Puis il détacha de sa flotte soixante vaisseaux qu'il envoya en Égypte au secours d'Amyrtée. Artabaze tenait alors la mer avec une flotte de trois cents voiles, et Mégabyze avait sur les côtes de la Cilicie une armée considérable. Toutefois,

(*) Diodore de Sicile, liv. XI, chap. 77.

(**) On lit dans Thucydide (liv. I, chap. 110) Φοινίκων ναυτικὸν, *la flotte des Phéniciens;* mais il s'agit de la flotte des Perses, sur laquelle servaient un grand nombre de marins phéniciens.

ces généraux n'eurent point, dans cette guerre, les succès qu'ils avaient obtenus précédemment. Dès que les soixante vaisseaux que Cimon avait envoyés en Égypte eurent rallié la flotte, ce général attaqua Artabaze, lui prit cent vaisseaux, en coula à fond plusieurs, et poursuivit le reste de la flotte jusque sur les côtes de Phénicie. Après cette victoire, il fit une descente en Cilicie, attaqua Mégabyze, le défit, et lui tua beaucoup de monde. Il retourna ensuite en Cypre.

Artaxerxès, fatigué d'une guerre dans laquelle il avait éprouvé de si grandes pertes, résolut, de l'avis de son conseil, de faire la paix avec les Grecs. Il écrivit dans ce sens aux généraux et aux satrapes qu'il avait en Cypre. Aussitôt Artabaze et Mégabyze envoyèrent à Athènes des ambassadeurs chargés de faire des propositions de paix. On conclut entre les Athéniens et leurs alliés d'une part, et les Perses de l'autre, un traité dont les principaux articles furent :

I. Que toutes les villes grecques de l'Asie seraient déclarées libres, et se gouverneraient par leurs propres lois.

II. Que les satrapes du roi de Perse ne s'avanceraient point dans la mer à plus de trois journées de distance de la côte de la province où ils commandaient.

III. Qu'on ne verrait jamais aucun de leurs vaisseaux de haut bord entre Phasélis et les îles Cyanées.

IV. Que, ces conditions étant observées par le roi de Perse et par ses satrapes, les Athéniens s'engageaient à ne pas entrer en armes sur les terres de la domination d'Artaxerxès.

INARUS LIVRÉ A AMESTRIS, CONTRE LA FOI DES TRAITÉS. RÉVOLTE DE MÉGABYZE. SA MORT.

Artaxerxès, après avoir résisté pendant cinq ans aux sollicitations et aux importunités continuelles de sa mère Amestris, qui lui demandait Inarus et les Athéniens qui avaient été pris avec lui en Égypte, pour venger sur eux la mort de son fils Achæménès tué pendant la guerre, lui accorda enfin sa demande (an du monde 3556; avant J. C. 448). Amestris, sans aucun égard pour la parole donnée par Mégabyze, fit crucifier Inarus, et trancher la tête à tous les autres prisonniers. Mégabyze, désespéré de l'affront que lui faisait cette princesse, quitta la cour, et se retira dans son gouvernement de Syrie, où il leva une armée et se révolta contre le roi. Ousiris, un des plus grands seigneurs de la cour d'Artaxerxès, fut envoyé contre lui à la tête de deux cent mille hommes. Mégabyze livra bataille à ce général, le blessa, le fit prisonnier, et mit son armée en fuite. Artaxerxès l'ayant fait redemander, Mégabyze le lui renvoya généreusement, dès qu'il fut guéri de ses blessures.

L'année suivante (an du monde 3558; avant J. C. 446), Artaxerxès envoya contre Mégabyze une armée dont il confia le commandement à Ménostane, fils d'Artarius son frère, et gouverneur de Babylone. Ce général, aussi malheureux qu'Ousiris, fut battu et mis en fuite. Artaxerxès, voyant qu'il ne pouvait rien par la force, chargea son frère Artarius et sa sœur Amytis, qui était femme de Mégabyze, d'aller trouver celui-ci pour l'engager à rentrer dans le devoir. Cette négociation réussit, et Artaxerxès pardonna à Mégabyze, qui retourna à la cour.

Un jour qu'ils étaient tous les deux à la chasse, un lion, s'étant levé sur ses jambes de derrière, allait se jeter sur le roi; Mégabyze, effrayé du danger que courait son souverain, lança un dard qui tua le lion. Artaxerxès montra dans cette circonstance le profond ressentiment qu'il avait conservé contre Mégabyze. En effet, sous prétexte que celui-ci lui avait manqué de respect en frappant le lion le premier, il ordonna qu'on lui tranchât la tête; et sa sœur Amytis, avec sa mère Amestris, eurent bien de la peine à obtenir que cette sentence fût adoucie et changée en un exil perpétuel. Mégabyze fut envoyé à Cyrta (*), sur la mer Rouge, et

(*) Voyez Ctésias, *Persiques*, chap. 40. Les anciens géographes ne parlent pas de cette ville.

condamné à y finir ses jours. Au bout de cinq ans, il se sauva déguisé en lépreux, et retourna chez lui à Suse, où, par le moyen de sa femme et de sa belle-mère, il rentra encore en grâce, et conserva jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après, dans la soixante et seizième année de son âge, la faveur dont il jouissait auprès d'Artaxerxès. Il fut extrêmement regretté du roi et de la cour; car il était tout à la fois habile négociateur et bon général. Artaxerxès lui devait la couronne et la vie, comme nous allons l'expliquer en peu de mots. Mégabyze, fils de Zopyre, avait été un des généraux de Xerxès, qui lui avait donné en mariage sa fille Amytis. Cette princesse ayant tenu une conduite répréhensible, Mégabyze s'éloigna d'elle et de toute la famille royale, qui excusait ses désordres. Artaban, meurtrier de Xerxès, voyant le mécontentement de Mégabyze, crut pouvoir lui confier sans crainte le plan du complot qu'il avait formé contre Artaxerxès. Mégabyze, tout irrité qu'il était, eut horreur de cette trahison, qu'il découvrit à Artaxerxès, en lui indiquant les moyens d'échapper au danger qui le menaçait. Après la mort d'Artaban, il commanda les troupes du roi contre les partisans de ce traître, qui furent exterminés par sa prudence et par son courage. Il reçut même alors une blessure dangereuse, dont il eut beaucoup de peine à guérir.

ARTAXERXÈS ENVOIE A JÉRUSALEM ESDRAS, PUIS NÉHÉMIAS.

Il est nécessaire d'interrompre notre narration, et de retourner en arrière pour suivre les rapports des Juifs avec les Perses, pendant les premières années d'Artaxerxès.

La septième année du règne de ce prince (an du monde 3537; avant J. C. 467), Esdras obtint de lui et de ses sept conseillers la permission de retourner à Jérusalem, avec tous les Israélites qui voudraient le suivre, pour rétablir l'État et la religion des Juifs suivant les préceptes de Moïse. Esdras, très-versé dans la connaissance des saintes Écritures, était qualifié de scribe de la loi du Dieu des cieux dans la commission que lui donna Artaxerxès. Il partit de Babylone, et s'arrêta sur les bords du fleuve d'Ahava (*), pour attendre les Israélites qui devaient retourner avec lui à Jérusalem. Il célébra dans ce lieu un jeûne solennel, pour attirer sur lui et sur ses compagnons la bénédiction du Dieu d'Israël. Il se remit en route le 12 du mois de nisan, et arriva heureusement à la ville sainte. Aussitôt Esdras remit aux sacrificateurs les présents et les offrandes qu'Artaxerxès, ceux de sa cour, et les enfants d'Israël qui étaient restés à Babylone, lui avaient remis pour le temple de Jérusalem. Ces présents consistaient en cent talents d'or, avec vingt bassins d'or, de la valeur de mille dariques, et en six cent cinquante talents d'argent, outre cent talents en vases d'argent. Après cela, ayant notifié sa commission à tous les officiers qui gouvernaient au nom d'Artaxerxès dans la Syrie et dans la Palestine, il s'occupa d'en exécuter le contenu. Cette commission l'autorisait à établir des magistrats et des juges pour punir les criminels, par l'emprisonnement, par la confiscation des biens, par l'exil, et même par la mort, suivant qu'ils seraient plus ou moins coupables. Esdras exerça le pouvoir pendant treize ans.

Néhémias fut envoyé par la cour de Perse avec une nouvelle commission pour le remplacer. Il arriva à Jérusalem la 20[e] année du règne d'Artaxerxès (an du monde 3550; avant J. C. 454). Il était Juif, et ses ancêtres avaient été citoyens de Jérusalem : car il a soin de nous indiquer (**) que dans cette ville se trouvaient les sépulcres de ses pères. Néhémias exerçait auprès

(*) Dom Calmet pense que le fleuve d'Ahava coulait dans l'Adiabene où l'on connaît le fleuve *Diava* ou *Adiava* sur lequel Ptolémée place la ville d'*Abane* ou *Aavane*. Voyez *Dictionnaire de la Bible* au mot *Ahava*.

(**) II Esdras, chapitre II, v. 3.

du roi Artaxerxès l'emploi d'échanson toujours fort recherché à la cour de Perse, parce qu'il donnait le moyen d'approcher souvent de la personne du prince, et de lui parler dans les moments où le vin le mettait de bonne humeur. Il paraît même que ce fut dans une de ces occasions que Néhémias demanda et obtint le gouvernement de la Judée. Quelques Juifs, arrivés de Jérusalem, lui avaient appris le triste état de la ville sainte. Les murailles étaient délabrées; les portes avaient encore les marques que le feu des Babyloniens y avait laissées; les habitants qui s'y étaient retirés se voyaient exposés à toutes les insultes de leurs ennemis. Néhémias résolut de porter remède à de si grands maux. Un jour où il s'acquittait des fonctions de sa charge auprès d'Artaxerxès, ce prince ayant remarqué qu'il était triste, lui demanda la cause de son chagrin. Néhémias avoua que l'affliction du peuple juif et l'état de désolation où se trouvait la ville sainte étaient la cause de sa douleur. Il supplia en même temps Artaxerxès de l'envoyer à Jérusalem pour essayer de remédier au mal. Aussitôt on publia un édit du roi, portant ordre de rebâtir les murailles et les portes de Jérusalem, et chargeant Néhémias, gouverneur de la Judée, de l'exécution de cette mesure. Pour honorer son échanson et empêcher qu'il ne fût inquiété sur la route, le roi lui donna une escorte de cavalerie qui le conduisit depuis Suse jusqu'à Jérusalem. Ce prince écrivit aussi au gouverneur des provinces en deçà de l'Euphrate, et donna ordre à Asaph, garde des forêts royales, de fournir à Néhémias tout le bois nécessaire pour les constructions qu'il allait entreprendre. Malgré des ordres si précis, les Ammonites, les Samaritains, les Arabes, ceux d'Azot, et quelques autres nations voisines, firent tous leurs efforts pour traverser les projets de Néhémias. Ces peuples, qui haïssaient naturellement les Juifs, à cause de la différence de religion et de coutumes qui existait entre les uns et les autres, les détestaient surtout parce qu'ils allaient être obligés de leur rendre les terres dont ils s'étaient emparés depuis la captivité de Babylone. Néhémias, sans se laisser abattre par aucune difficulté, partagea le peuple en différentes classes, assignant à chacune le quartier où elle devait travailler à la construction des murailles. Il dirigea cet ouvrage avec tant de soin et de diligence que tout se trouva achevé en cinquante-deux jours, quoiqu'il fût obligé de tenir continuellement sous les armes une partie du peuple pour défendre les travailleurs contre les attaques du dehors. Les murailles et les portes de la ville ayant été achevées, on en célébra la dédicace avec beaucoup de solennité. Après avoir exécuté plusieurs réformes importantes, Néhémias retourna à la cour de Perse. Au bout de douze ans, il fit encore un voyage à Jérusalem, et porta cette ville à un assez haut degré de splendeur.

LES ATHÉNIENS ET LES LACÉDÉMONIENS ENVOIENT DES AMBASSADEURS A ARTAXERXÈS.

La trente-quatrième année du règne d'Artaxerxès (an du monde 3573; avant J. C. 431) commença la guerre appelée *du Péloponnèse*, entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Chacun des deux partis envoya des ambassadeurs à Artaxerxès pour lui demander du secours. Nous ne savons pas si ce prince répondit d'abord aux messages des Grecs; mais, la septième année de la guerre, il envoya aux Lacédémoniens un ambassadeur, appelé *Artapherne*, chargé d'une lettre écrite en assyrien, dans laquelle il disait avoir reçu de leur part plusieurs ambassadeurs qui lui avaient raconté les mêmes faits d'une manière si différente qu'il ne pouvait pas savoir ce qu'on voulait de lui. Il ajoutait que, d'après cela, il leur envoyait un Perse pour leur dire que, s'ils avaient des propositions à lui faire, il les engageait à envoyer vers lui un homme de confiance, qui pût l'informer de ce qu'ils demandaient. Cet ambassadeur arrivait à Eïone sur le Strymon, dans la Thrace, lorsqu'il fut fait prisonnier par un commandant de

la flotte athénienne, qui l'envoya à Athènes. Il fut traité dans cette ville avec tous les égards possibles; et les Athéniens équipèrent une trirème pour le conduire à Éphèse, avec quelques-uns de leurs concitoyens qu'ils envoyaient à Suse en qualité d'ambassadeurs. Mais, à leur arrivée à Éphèse, ayant appris la mort d'Artaxerxès, ils jugèrent à propos de ne pas aller plus loin. Ayant donc pris congé d'Artapherne, ils retournèrent à Athènes (*).

Nous ne terminerons pas l'histoire du règne d'Artaxerxès sans rapporter un trait qui fait le plus grand honneur à ce prince. Une peste, qui s'étendit successivement sur une grande partie de la terre, faisait des ravages en Perse (an du monde 3574; avant J. C. 430). Dès le commencement de l'épidémie, Artaxerxès, qui avait entendu parler de la grande réputation d'Hippocrate, poussé par un sentiment d'amour pour ses sujets, lui fit écrire pour l'engager à passer en Perse et à traiter les personnes attaquées de cette maladie. Il lui faisait les offres les plus avantageuses, ne mettant pas de bornes aux récompenses dont il prétendait le combler, et promettant de le rendre l'égal des personnages les plus considérables de sa cour. Mais l'éclat de l'or et des dignités ne fut point capable de tenter Hippocrate, ni d'étouffer dans son cœur le sentiment d'aversion et de haine que tous les Grecs, et principalement ceux d'Asie, éprouvaient pour les Perses. La réponse d'Hippocrate fut qu'il n'avait ni besoins, ni désirs; qu'il devait tous ses soins à ses concitoyens et à ses compatriotes, et rien aux Perses, ennemis déclarés des Grecs. Cette réponse était blessante; Artaxerxès, outré de dépit, envoya sommer la ville de Cos, patrie d'Hippocrate, de lui livrer ce médecin pour le punir comme il l'avait mérité; menaçant, en cas de désobéissance, de détruire la ville de Cos, de manière à n'en pas laisser même de vestiges. Ceux de Cos ne furent point intimidés. Ils répondirent que les menaces de Darius et de Xerxès n'avaient pu les porter autrefois à donner à ces princes la terre et l'eau, ni à suivre leurs ordres; que, quoi qu'il pût leur arriver, ils ne livreraient point leur concitoyen, et qu'ils comptaient sur la protection des dieux.

(*) Thucydide, livre IV, chapitre 50; tome II, pages 259 et 260 de la traduction de M. Didot.

Artaxerxès mourut après avoir régné quarante ans (*).

RÈGNE DE XERXÈS II.

Artaxerxès laissa le trône (an du monde 3579; avant J. C. 425) à Xerxès, second du nom, le seul fils qu'il eût eu de la reine Damaspie, sa femme. Il avait eu dix-sept enfants de ses concubines; entre autres, Sogdien, que Ctésias appelle *Sécydien* et *Sécyndien* (**), et que lui avait donné Alogune de Babylone (***); Ochus et Arsitès. Ce dernier avait pour mère Cosmartidène, qui était aussi de Babylone. Outre ces trois fils, il eut encore Bagapaeus et Parysatis, d'une Babylonienne nommée *Andria*. Sogdien, de concert avec Pharnacyas, un des eunuques de Xerxès II, s'introduisit un jour chez ce prince, qui, après s'être enivré dans une fête, s'était retiré dans son appartement pour dormir. Sogdien le surprit et le tua pendant son sommeil, quarante-cinq jours seulement après la mort d'Artaxerxès.

RÈGNE DE SOGDIEN.

Sogdien monta sur le trône aussitôt après avoir commis ce meurtre (an du monde 3580; avant J. C. 424). Son premier acte d'autorité fut de

(*) Diodore de Sicile, liv. XI, chap. 69, et livre XII, chap. 64. Le canon de Ptolémée, Eusèbe et le Syncelle portent quarante et un ans; sans doute, dit Larcher (Histoire d'Hérodote, t. VI, p. 296), parce que ce prince régna quarante ans et quelques mois. On lit quarante-deux ans dans Ctésias (*Persiques*, ch. 43).

(**) Voyez *Photii Bibliotheca* ex recens. Bekkeri, p. 42, col. 1.

(***) Ctésias, *Persiques*, ch. 44.

mettre à mort Bagoraze, le plus fidèle des eunuques d'Artaxerxès, contre lequel il nourrissait depuis longtemps une haine profonde. Bagoraze, ayant été chargé de faire transporter dans la province de Perse, et d'y déposer dans le tombeau des rois le corps d'Artaxerxès et celui de la reine son épouse, morte le même jour que lui, était revenu à la cour sans sa permission. Sogdien lui reprocha d'avoir quitté le corps de son père, et, sous ce prétexte, il le fit lapider. Les troupes furent très-affligées de la mort de Bagoraze; et, quoique Sogdien leur eût fait distribuer des sommes considérables, ce crime et l'assassinat de son frère Xerxès le leur rendirent odieux. Sogdien, qui voyait la haine qu'on lui portait, était loin de se croire bien assuré sur le trône; il soupçonnait ses frères de vouloir attenter à ses jours. Il redoutait surtout Ochus, qu'Artaxerxès avait nommé satrape d'Hyrcanie. Sogdien manda ce prince, qui promit de se rendre incessamment à la cour : mais ayant pénétré le dessein de son frère, il ne se pressa pas d'obéir. Enfin il arriva, mais ce fut à la tête d'une armée nombreuse, avec laquelle il avait l'intention de se frayer un chemin au trône. Bientôt Arbarius, général de la cavalerie, Arxanès, satrape d'Égypte, et un grand seigneur appelé *Artoxarès*, irrités de la cruauté de Sogdien, passèrent dans le parti d'Ochus. Ils ne furent pas plutôt arrivés auprès de ce prince qu'ils lui mirent la tiare royale sur la tête (*). Ochus tâcha d'attirer Sogdien auprès de lui, et il employa pour atteindre ce but toute sorte d'artifices, et même les serments. Les meilleurs amis de Sogdien faisaient tous leurs efforts pour l'empêcher d'ajouter foi aux serments d'Ochus, et de traiter avec des gens qui ne cherchaient qu'à le tromper. Malgré de si sages avis, Sogdien, qui paraît avoir été aussi pusillanime que cruel, se laissa persuader. Dès qu'il fut entre les mains d'Ochus, celui-ci le fit arrêter et jeter dans la cendre, où il périt (*), après un règne de six mois et quinze jours (**).

(*) Cette tiare droite et haute, qu'on appelait *cidare*, ou *citare* était particulièrement affectée aux rois de Perse. La partie supérieure avait la forme d'une tour; sur le derrière de la cidare pendaient deux bandelettes. Vers le milieu était une bande blanche ornée de petites étoiles. Voyez Brisson, *De regio Persarum principatu*, liv. I, chap. 50-53; liv. II, ch. 184.

RÈGNE DE DARIUS NOTHUS.

Ochus, dès qu'il fut devenu roi (an du monde 3581; avant J. C. 423), se fit appeler *Darius*. Les historiens grecs, pour le distinguer des autres princes du même nom, lui donnent l'épithète de *Nothus*, qui veut dire *bâtard*. Son règne dura dix-neuf ans.

Arsitès, frère d'Ochus de père et de mère, se révolta contre lui avec Artyphius, fils de Mégabyze. Ochus, que nous ne nommerons plus désormais que *Darius*, envoya contre les rebelles un de ses généraux, nommé *Artasyras*. Artyphius fut d'abord vainqueur dans deux batailles, grâce aux troupes grecques qu'il avait à sa solde; mais Artasyras ayant débauché ces mercenaires, défit Artyphius dans une troisième affaire. Artyphius, abandonné par tout son monde, et voyant qu'Arsitès n'arrivait pas à son secours, se rendit à Artasyras, après toutefois que celui-ci lui eut promis avec serment qu'on ne le punirait pas pour s'être révolté. Darius voulait le faire périr. Mais Parysatis, sœur et femme de ce prince, lui conseilla de patien-

(*) Voici en quoi consistait cet horrible supplice. On emplissait de cendres une chambre ou une tour dans laquelle on jetait le condamné, qui enfonçait toujours dans cette cendre jusqu'à ce qu'il fût étouffé. Voyez Valère Maxime, liv. IX, ch. 2.

(**) Diodore de Sicile, liv. XII, ch. 71, lui donne sept mois de règne, ainsi qu'Eusèbe (liv. 1er des Chroniques) : le Canon astronomique des rois de Babylone ne présente ni le nom de Xerxès II ni celui de Sogdien; probablement, dit Larcher (Histoire d'Hérodote, t. VI, p. 301), parce que ces deux princes ne régnèrent en tout que huit mois.

ter. Elle lui représenta que l'indulgence dont il userait à l'égard d'Artyphius serait une amorce pour Arsitès, qui, trompé par cet appât, ne tarderait pas à se rendre lui-même; et que, lorsqu'il les aurait tous les deux en sa puissance, il faudrait alors les faire mourir. Tout arriva comme Parysatis l'avait prévu. A peine fut-on maître d'Arsitès, qu'on le jeta dans la cendre avec Artyphius : le roi désirait lui faire grâce, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il consentit à sa mort. Parysatis l'y détermina par ses prières et ses vives importunités.

On fit encore d'autres exécutions; Pharnacyas, qui avait tué Xerxès de concert avec Sogdien, fut lapidé. Ménostane, qui avait aussi pris part à ce meurtre, et qui plus tard engagea Sogdien dont il était le favori à ne point se rendre à Darius, fut également arrêté. Mais il se tua lui-même, et prévint par sa mort le supplice qu'on lui destinait.

Plusieurs années après (an du monde 3590; avant J. C., 414), Pisouthnès, satrape de Lydie, voulut se déclarer souverain de sa province. Il espérait réussir au moyen d'un corps de troupes grecques commandées par Lycon d'Athènes, et qu'il avait prises à sa solde. Darius envoya contre ce rebelle Tissapherne, qui avait pour lieutenants Spithradate et Parmisès, et lui promit de le faire satrape de Lydie, s'il parvenait à chasser Pisouthnès de cette province. Tissapherne, qui était un homme plein de ruse et qui ne reculait devant aucun moyen, gagna Lycon et les Grecs qui étaient sous ses ordres, et parvint, avec de grosses sommes, à les détacher entièrement du parti de Pisouthnès. Celui-ci, abandonné par les troupes sur lesquelles il fondait toutes ses espérances de succès, traita avec Tissapherne, qui, après lui avoir engagé sa foi, l'envoya à Darius qui le fit étouffer dans les cendres. Lycon eut, pour prix de sa trahison, quelques villes avec leur territoire.

La mort de Pisouthnès n'apaisa pas tous les troubles que sa révolte avait excités. Amorgès, son fils, se souleva dans la Carie, et se maintint encore contre Tissapherne, jusqu'à ce qu'enfin il fut pris par des Péloponnésiens à Iasos, ville d'Ionie, et livré par eux à Tissapherne qui l'envoya au supplice.

Peu de temps après, il y eut dans le palais une conspiration contre Darius. Trois eunuques, Artoxarès, Artibarzanès et Athoüs, s'étaient emparés de presque toute l'autorité à la cour de ce prince. Après la reine Parysatis, c'étaient eux qui avaient le plus de crédit sur l'esprit du roi, et leur volonté réglait la marche de toutes les affaires. Artoxarès, enivré de la faveur du roi, se mit en tête de monter sur le trône, et forma le dessein d'assassiner son maître. La conspiration ayant été découverte, il fut remis entre les mains de Parysatis qui le fit mourir (*).

L'année du soulèvement de Pisouthnès (an du monde 3590; avant Jésus-Christ 414), les Égyptiens se révoltèrent. Las de la domination des Perses, ils accoururent de toutes parts vers Amyrtée, qui s'était maintenu dans les Marais depuis que la révolte d'Inarus avait été étouffée (**). Les Perses furent chassés, et Amyrtée déclaré roi d'Égypte. Après s'être bien affermi sur le trône, Amyrtée se disposait à envoyer une expédition en Phénicie. Darius, ayant été informé de ce projet, rappela une flotte qu'il devait mettre à la disposition des Lacédémoniens, pour l'employer à garder ses propres États.

Pendant que Darius faisait la guerre en Égypte et en Arabie, les Mèdes se soulevèrent, mais ils furent bientôt défaits et remis sous le joug. Jusque-là ils avaient été traités en alliés, leur révolte changea beaucoup cette position.

On pourrait croire que Darius obtint aussi quelques succès contre les Égyptiens, car Hérodote remarque (***) que ce fut par la faveur des Perses que Pausiris, fils d'Amyrtée, put

(*) Ctésias, chap. 49 et 53.

(**) Voyez ci-devant page 146 et suivantes.

(***) Livre III, chap. 15.

succéder à son père. Il fallait donc que les Perses eussent recouvré une partie de leur autorité sur l'Égypte.

Quand Tissapherne eut réduit Pisouthnès, Darius le nomma, conformément à sa promesse, satrape de Lydie et d'Ionie, et donna à Pharnabaze le gouvernement des pays de l'Asie Mineure situés sur l'Hellespont. Ces deux satrapes, très-habiles politiques, mirent à profit les divisions des Grecs, dans l'intérêt de leur maître commun. Il y avait déjà vingt ans que la guerre du Péloponnèse épuisait Athènes et Lacédémone. La politique de Tissapherne et de Pharnabaze consistait à secourir tantôt l'une et tantôt l'autre de ces villes, afin de balancer si bien les forces des partis, que la victoire ne restât à aucun, et que les deux républiques rivales ne se trouvassent ni l'une ni l'autre en état de rien entreprendre contre la Perse. Comme les Athéniens paraissaient alors les plus puissants, et qu'ils venaient tout récemment de donner à Darius un grave sujet de mécontentement, en prêtant à Pisouthnès un général et des soldats, Tissapherne et Pharnabaze traitèrent avec les Lacédémoniens et entrèrent dans une ligue contre Athènes. Les bases du traité avaient été posées dès l'année précédente; mais ce ne fut qu'alors (an du monde 3592; avant Jésus-Christ 412) que les deux satrapes les arrêtèrent définitivement. Le traité était ainsi conçu : « Les Lacédémoniens et leurs alliés ont conclu « une alliance avec le roi et avec Tissapherne, aux conditions suivantes : « Tout le pays et les villes qui appartiennent au roi et qui appartenaient « à ses ancêtres, seront à lui. Le roi, « les Lacédémoniens et leurs alliés empêcheront en commun les Athéniens « de recevoir désormais rien de ce qui « leur revenait de ces villes, soit en « argent, soit en toute autre chose. « Le roi, les Lacédémoniens et leurs « alliés feront en commun la guerre « aux Athéniens; il ne sera permis ni « au roi, ni aux Lacédémoniens, ni « aux alliés de faire la paix avec les « Athéniens sans l'aveu des deux parties contractantes, du roi d'un côté, « et des Lacédémoniens et de leurs « alliés de l'autre. Si des sujets du roi « se révoltent contre lui, ils seront « ennemis des Lacédémoniens et des « alliés. Si des sujets de Lacédémone « et de ses alliés se révoltent contre « eux, ils seront également ennemis « du roi (*). » Plus tard ce traité fut modifié; les Lacédémoniens trouvaient surtout que ces expressions vagues, *tout le pays et les villes qui appartiennent au roi et qui appartenaient à ses ancêtres*, pouvaient désigner les îles de la mer Égée et le pays que Xerxès avait conquis en deçà de l'Hellespont. Ils les remplacèrent par celles-ci : *Tout le pays du roi qui fait partie de l'Asie restera sous sa domination; relativement à ce pays, le roi avisera comme il le jugera bon* (**). » Cependant, malgré ce traité, Tissapherne et Pharnabaze assistèrent les Athéniens d'une manière détournée et dans certaines limites. C'est ainsi que ces deux satrapes usaient systématiquement les unes contre les autres les forces d'Athènes et de Sparte, lorsque Darius donna à Cyrus, le plus jeune de ses fils (an du monde 3597; avant Jésus-Christ 407), le gouvernement général de toutes les provinces de l'Asie Mineure. Ce prince était encore fort jeune, car il était né depuis l'avénement de son père à la couronne, et ne pouvait par conséquent avoir plus de seize ans. Mais Parysatis, sa mère, avait pour lui une vive affection, et elle était toute-puissante sur l'esprit du roi son époux. Ce fut elle qui fit donner à Cyrus ce beau gouvernement, dans la vue, sans doute, de le mettre en état de disputer la couronne à son frère aîné Artaxerxès, si elle ne pouvait pas réussir à le faire succéder à Darius. Une des principales instructions que donna ce prince à

(*) Thucydide, livre VIII, chapitre 18; tome IV, page 189 de la traduction de M. Ambroise Firmin Didot que je cite textuellement.

(**) Thucydide, livre VIII, chapitre 58; tome IV, page 253 de la traduction de M. Didot.

Cyrus, en l'envoyant dans l'Asie Mineure, fut d'accorder des secours effectifs aux Lacédémoniens contre les Athéniens : ordre bien opposé à la conduite prudente qu'avaient tenue jusque-là Tissapherne et les autres satrapes des provinces maritimes de l'Asie Mineure. Leurs règles de conduite avaient été, comme nous l'avons déjà dit, d'aider tantôt un parti, tantôt l'autre, pour les affaiblir et leur ôter les moyens de nuire au roi de Perse. Avec les secours que Cyrus leur avait accordés, les Lacédémoniens accablèrent les Athéniens, et dans la suite ils tournèrent leurs armes contre les Perses et firent des invasions dans les provinces de l'empire. La vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse (an du monde 3599 ; avant Jésus-Christ 405), le jeune Cyrus fit exécuter à Sardes deux seigneurs perses, ses cousins germains, et dont la mère était sœur de Darius, uniquement parce qu'ils avaient manqué au cérémonial en usage pour les rois de Perse, en ne se couvrant pas les mains de leurs manches pendant qu'ils se tenaient devant lui. Les parents de ces deux seigneurs allèrent se jeter aux pieds de Darius pour lui demander justice. Ce prince, touché de la mort de ses deux neveux, et regardant d'ailleurs l'action cruelle de son fils comme un attentat à la majesté royale, dont il avait voulu sans raison s'arroger les prérogatives, prit la résolution de lui ôter son gouvernement, et le fit appeler à sa cour : Cyrus y arriva peu de temps avant la mort de ce prince. Parysatis sa mère, qui avait une grande prédilection pour lui, ayant réussi à le faire rentrer dans les bonnes grâces de Darius, pressait encore le vieux roi de le déclarer successeur de la couronne, à l'exemple de Darius, fils d'Hystaspe, qui avait préféré Xerxès à Artabazane, parce que, comme Cyrus, il était né depuis l'avénement de son père à la couronne : mais Darius ne voulut jamais consentir à cette demande : il désigna pour régner après lui Arsace (*), son fils aîné, qu'il avait eu aussi de Parysatis, et ne laissa à Cyrus que le gouvernement qu'il avait déjà. Telle fut la dernière action importante de la vie de Darius. Ce prince mourut à Babylone (*) (an du monde 3600; avant J. C. 404), après un règne de dix-neuf ans.

(*) Ctésias, *Persiques*, chap. 49, l'appelle *Arsacas*, et ch. 53 *Arsace*. Plutarque, Vie d'Artaxerxès Mnémon, ch. 1, lui donne le nom d'*Arsicas*.

(*) Ctésias, *Persiques*, ch. 56.

HISTOIRE D'ARTAXERXÈS MNÉMON.

Arsace, en montant sur le trône, quitta son nom pour prendre celui d'Artaxerxès. Les historiens grecs lui ont donné le surnom de *Mnémon* à cause de sa prodigieuse mémoire.

SACRE D'ARTAXERXÈS; CONSPIRATION DE CYRUS CONTRE CE PRINCE.

Peu de jours après la mort de Darius, Artaxerxès se rendit à Pasargade pour se faire sacrer roi par les prêtres de Perse. Il y avait dans cette ville un temple où le prince qui devait être sacré, était obligé de quitter sa robe et de prendre celle que Cyrus portait avant d'être roi. Il mangeait ensuite des figues sèches, mâchait des feuilles de térébinthe et buvait d'un breuvage composé de vinaigre et de lait.

Artaxerxès était sur le point de faire cette cérémonie, lorsque Tissapherne lui amena un des prêtres qui avaient présidé à l'éducation de Cyrus, et qui vint accuser ce prince d'avoir conspiré contre Artaxerxès et de vouloir le tuer dans le temple. Sur cette accusation, Cyrus fut arrêté, et on allait le mettre à mort, lorsque sa mère le prenant entre ses bras, l'entoura avec les tresses de ses cheveux, et couvrant son cou du sien, obtint par ses prières et par ses larmes qu'Artaxerxès lui fît grâce, et le renvoyât dans son gouvernement (**).

(**) Xénophon, *Expédition de Cyrus dans l'Asie Supérieure*, liv. 1, ch. 2; Plutarque, Vie d'Artaxerxès, chapitres 2 et 3.

DÉSORDRES INTÉRIEURS DANS LA FAMILLE ROYALE; MEURTRE DE TÉRITOUCHMÈS ET DE ROXANE.

A peine Statira, épouse d'Artaxerxès, vit-elle ce prince sur le trône, qu'elle employa tout l'empire qu'elle avait sur lui pour venger la mort de son frère Téritouchmès. Mais il est nécessaire de prendre les choses de plus haut pour faire bien comprendre ce drame horrible.

Le père de Statira était Idernès, Perse d'une grande naissance, et gouverneur d'une des provinces de l'empire. Artaxerxès, par l'ordre de son père et de sa mère, épousa la fille d'Idernès, qui était aussi sage que belle (*). Téritouchmès, frère de Statira, épousa en même temps Amestris, fille de Darius et sœur d'Artaxerxès. Cette alliance valut à Téritouchmès le gouvernement d'Idernès, lorsque celui-ci fut mort. Téritouchmès avait du côté de son père une autre sœur appelée *Roxane*, non moins belle que Statira, et qui excellait dans l'art de tirer de l'arc et de lancer le javelot. Son frère conçut une passion pour elle, et pour la posséder en toute liberté, il résolut de se défaire d'Amestris. Darius ayant eu vent de ce qui se tramait contre sa fille, engagea Oudiastès, ami et confident de Téritouchmès, à tuer celui-ci. Oudiastès ayant assassiné Téritouchmès, hérita de son gouvernement.

Parmi les écuyers de Téritouchmès, il y avait un fils d'Oudiastès, appelé *Mitradate* Ce jeune homme, très-dévoué à son maître, eut horreur de l'action d'Oudiastès, et quoique celui-ci fût son père, il vomit contre lui toutes les imprécations que lui suggéra sa rage, et finit par se révolter ouvertement en s'emparant de la ville de Zaris(**), et la garda pour la remettre au fils de Téritouchmès. Mitradate ne put pas tenir longtemps contre Darius, et la révolte qu'il avait excitée fut bientôt comprimée. Parysatis, pour se venger, fit enterrer tout vifs la mère de Téritouchmès, ses deux frères Métrostès et Hélicos, et deux sœurs qu'il avait outre Statira. Quant à Roxane, elle la fit couper par morceaux. Darius, de son côté, insistait pour qu'on mît à mort Statira; mais Artaxerxès s'étant jeté aux pieds de sa mère, dont la soif de vengeance était apaisée, obtint avec peine, à force de prières et de larmes, que Darius n'ôtât pas la vie à Statira. Darius accorda à Parysatis sa demande, mais il la prévint en même temps qu'elle se repentirait un jour d'avoir intercédé pour cette princesse. Les choses en étaient à ce point, lorsque Darius vint à mourir. Artaxerxès étant devenu roi, fit, à l'instigation de Statira, arracher la langue à Oudiastès, qui périt ensuite dans les tourments les plus cruels. Son gouvernement fut donné à Mitradate, son fils, pour le récompenser du dévouement qu'il avait montré à la famille et à la cause de Téritouchmès.

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, chap. I.

(**) Aucun ancien géographe ne fait mention de cette ville.

CYRUS SE RÉVOLTE CONTRE ARTAXERXÈS.

Parysatis ayant empêché Artaxerxès de sévir contre Cyrus, comme nous l'avons dit plus haut, ce prince se retira à Sardes, capitale de son gouvernement. Moins reconnaissant du pardon qu'il avait obtenu que blessé de l'affront qu'il venait de recevoir, et d'ailleurs plein d'audace et d'ambition, il prit toutes les mesures nécessaires pour assurer sa vengeance, et aspira plus que jamais à monter sur le trône.

Les esprits inquiets et remuants pensaient que l'état des affaires réclamait un prince comme Cyrus, magnifique, généreux et propre à la guerre. L'empire, disaient ces hommes, avait besoin d'un prince qui eût du courage et de l'ambition. Cyrus, plein de confiance dans ses nombreux partisans, résolut de déclarer la guerre à son frère. Il écrivit aux Lacédémoniens pour leur demander un secours de troupes, promettant des chevaux à ceux qui allaient à pied, des chars aux cavaliers, des villages à ceux qui pos-

sédaient des terres, et des villes à ceux qui avaient des villages. Il ajouta que les soldats qui serviraient dans son armée recevraient leur solde, non par compte, mais par mesure. Il se vantait d'avoir le cœur plus grand que son frère, d'être plus sage et plus savant que lui, de boire plus de vin et de le porter mieux. Artaxerxès, disait-il, est si délicat et si mou, qu'à la chasse il ne peut se tenir à cheval, ni à la guerre sur un char (*).

Cyrus recherchait l'amitié de toutes les personnes qui allaient le trouver de la part d'Artaxerxès, et les renvoyait mieux disposées envers lui qu'envers son frère. Il prenait aussi grand soin de s'attacher les peuples qui dépendaient de lui et d'en faire de bons soldats. Il levait en même temps des troupes grecques, le plus secrètement qu'il lui était possible, afin que son frère ne fût nullement préparé à le recevoir. Lorsqu'on recrutait ces troupes, il ordonnait aux officiers d'enrôler surtout des Péloponnésiens, et parmi ceux-ci les hommes les plus braves, sous prétexte que Tissapherne voulait l'attaquer. Les villes ioniennes appartenaient d'abord au gouvernement de ce satrape, et lui avaient été données par le roi; elles s'étaient alors révoltées, et toutes, excepté Milet, s'étaient remises entre les mains de Cyrus. Les habitants de cette ville avaient eu le même dessein; mais Tissapherne en ayant été informé avant l'exécution, fit mourir quelques-uns de ceux qui y avaient trempé, et bannit les autres. Cyrus les accueillit; et après avoir assemblé une armée, il forma le siége de cette ville par terre et par mer, et tâcha d'y faire rentrer les bannis. Ce fut un autre prétexte pour lever des troupes.

DÉNOMBREMENT DES TROUPES DE CYRUS. TISSAPHERNE INSTRUIT ARTAXERXÈS DES GRANDS PRÉPARATIFS DE SON FRÈRE; CYRUS PART DE SARDES.

Quand Cyrus se mit en marche pour

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, chap. 6.

l'Asie Supérieure, il annonça que son intention était de chasser entièrement les Pisidiens de leur pays, et réunit toutes ses troupes, tant grecques que perses. Xénias d'Arcadie arriva à Sardes avec un corps de quatre mille hoplites (*); Proxène avec quinze cents, et cinq cents armés à la légère. Sophénète de Stymphale lui amena mille hoplites; Socrate d'Achaïe et Pasion de Mégare, chacun environ cinq cents hommes. Lorsque tous les officiers furent arrivés à Sardes, Tissapherne, qui observait les mouvements de Cyrus, jugea ces préparatifs trop considérables pour une expédition contre les Pisidiens; il alla trouver Artaxerxès en toute hâte, et l'instruisit des dispositions que faisait Cyrus. Cette nouvelle mit le trouble dans toute la cour. On rejetait en partie la cause du mal sur Parysatis et ses amis, qui furent accusés d'intelligence avec Cyrus. Mais rien n'irrita autant cette princesse que les reproches de Statira, qui, inquiète des suites de la guerre, ne cessait de lui dire : « Où sont ces paroles que « vous avez tant de fois données pour « votre fils? Qu'ont produit ces prières « qui l'ont arraché à la mort quand il « conspirait contre son frère? C'est « vous qui avez allumé cette guerre et « attiré sur nous de si grands maux. » Ces plaintes rendirent Statira si odieuse à Parysatis, naturellement vindicative et implacable dans son ressentiment, qu'elle résolut de la perdre. Nous ver-

(*) L'infanterie des Grecs était composée d'hoplites, de peltastes et de psiles. Les hoplites, qui, comme de nos jours l'infanterie de ligne, formaient la principale force des armées, portaient des cuirasses, des boucliers qui couvraient les hommes entièrement, des casques, et pour armes offensives des épées et de longues piques. Les peltastes tiraient leur nom de la pelte, sorte de bouclier d'osier échancré, plus petit et moins lourd que celui des hoplites. Ils portaient aussi des javelots beaucoup moins longs que les piques de ces derniers. Les psiles avaient un arc et des flèches, des javelots ou des pierres qu'ils lançaient avec la fronde, et quelquefois aussi avec la main.

rons plus tard comment elle exécuta son dessein (*).

Cyrus partit de Sardes avec les troupes dont nous venons de parler. Il traversa la Lydie, fit en trois jours vingt-deux parasanges (**), et arriva sur les bords du Méandre. Cette rivière avait deux plèthres (***) de largeur, avec un pont de sept bateaux, sur lequel il la passa. Il s'avança ensuite dans la Phrygie, fit huit parasanges en une journée, et arriva à Colosses, où il demeura sept jours. Ménon de Thessalie le joignit dans cet endroit avec mille hoplites et cinq cents peltastes, Dolopes, Énianes et Olynthiens. Cyrus fit ensuite vingt parasanges en trois jours de marche, et arriva à Célènes. Il y séjourna trente jours; et Cléarque, banni de Lacédémone, lui amena dans cette ville mille hoplites, huit cents peltastes thraces, et deux cents archers crétois. Sosias de Syracuse et Sophénète d'Arcadie arrivèrent en même temps, chacun avec mille hoplites. Cyrus fit dans le parc la revue et le dénombrement des Grecs, qui montaient à onze mille hoplites, et environ deux mille soldats armés à la légère. Il avait, en outre, cent mille hommes de troupes composées des différentes nations soumises à la Perse.

De là, Cyrus fit en deux journées dix parasanges, et arriva à Peltes, où il séjourna trois jours. Il fit ensuite douze parasanges en deux jours, et arriva à une ville appelée le *Marché des Céramiens*, et la dernière de la Mysie. De là, il fit en trois marches trente parasanges, et arriva à Caystropédium, où il resta cinq jours. Il était alors dû aux soldats plus de trois mois de paye, et, quand ils demandaient de l'argent, Cyrus tâchait de tirer le temps en longueur, en leur donnant des espérances. Épyaxa, femme de Syennésis, roi de Cilicie, alla trouver Cyrus dans cette ville, et lui fit présent de sommes considérables. Ce prince donna alors à l'armée quatre mois de paye.

Il fit ensuite dix parasanges, et arriva en deux jours à Thymbrium, où il y avait une fontaine, que l'on appelait la fontaine de Midas, roi de Phrygie. De là il fit dix parasanges, et atteignit en deux jours Tyriaeum. Il y séjourna trois jours, pendant lesquels la reine de Cilicie le pria de lui montrer son armée en bataille. Par complaisance pour cette princesse, il fit dans la plaine la revue des Grecs et des Perses. Il ordonna aux Grecs de se mettre en bataille selon leur coutume. Ces troupes étaient sur quatre de hauteur. Cyrus considéra d'abord les Perses, et les fit passer en revue devant lui par bataillons et par escadrons. Il alla ensuite le long des bataillons grecs, monté sur son char, et accompagné de la reine de Cilicie, dans une voiture fermée. Les Grecs avaient des casques d'airain, des tuniques rouges, des grèves (*) et des boucliers brillants. Lorsque Cyrus eut tout examiné, il arrêta son char devant le centre de la phalange, et dit aux généraux grecs qu'ils fissent baisser les piques, comme pour charger. Aussitôt que la trompette eut donné le signal, ils s'avancèrent les piques baissées, doublèrent le pas en jetant de grands cris, et coururent droit aux tentes des Perses. Grand nombre de ceux-ci furent effrayés. La reine de Cilicie quitta sa voiture pour s'enfuir, et les vivandières laissèrent leurs marchandises pour se sauver. Les Grecs retournèrent à leurs tentes en riant.

Cyrus fit ensuite vingt parasanges en trois jours, et arriva à Iconium, dernière ville de Phrygie. Après y avoir séjourné trois jours, il en partit, et fit trente parasanges en cinq marches, à travers la Lycaonie. Cette province n'appartenant pas à son gouvernement, il

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 7.

(**) La parasange, mesure itinéraire des Perses, valait environ trois milles ou une lieue et demie.

(***) Voyez, sur la valeur du plèthre, ci-devant page 119, note.

(*) Les *grèves* étaient des espèces de bottines ou d'armure destinées à garantir le devant des jambes. Je ne sais pour quel motif ce mot a été omis dans nos dictionnaires récents.

permit aux Grecs de la piller. Il renvoya ensuite Épyaxa en Cilicie, la faisant escorter par Ménon de Thessalie, avec la troupe qu'il commandait. L'armée traversa la Cappadoce, fit vingt-cinq parasanges en quatre marches, et arriva à Dana (*), ville grande, riche et bien peuplée. Il y séjourna trois jours. Les troupes de Cyrus tâchèrent ensuite de pénétrer en Cilicie par un défilé qui n'avait que la largeur nécessaire pour donner passage à un chariot. On disait que Syennésis se tenait sur les hauteurs pour le défendre, et Cyrus resta par cette raison un jour dans la plaine. Mais le lendemain, on sut que Syennésis s'était retiré, en apprenant que Ménon avait pénétré en Cilicie avec ses troupes. C'était aussi pour le faire entrer dans ce pays par des chemins détournés que Cyrus l'avait envoyé avec Épyaxa, sous prétexte d'escorter cette reine jusque dans sa capitale. Le détachement de Ménon arriva sans obstacle à Tarse, et ouvrit ainsi à Cyrus l'entrée des États de Syennésis.

Quand Cyrus eut quitté les montagnes, il s'avança dans la plaine et alla à Tarse, après avoir fait vingt-cinq parasanges en quatre jours. Syennésis avait un palais dans cette ville, que traverse le fleuve Cydnus. Les habitants s'enfuirent avec le prince dans un lieu fort, sur les montagnes, excepté ceux qui tenaient des hôtelleries. Épiaxa s'était rendue à Tarse cinq jours avant Cyrus. Deux compagnies du corps de Ménon, faisant en tout cent hoplites, périrent au passage des montagnes, taillées en pièces par les Ciliciens, suivant toute apparence. Les soldats de Ménon, irrités de la perte de leurs camarades, pillèrent la ville de Tarse et le palais du roi.

Aussitôt que Cyrus fut dans la ville, il manda Syennésis. Celui-ci répondit qu'il ne s'était jamais mis entre les mains d'un homme plus puissant que lui, et refusa de l'aller trouver, jusqu'à ce que sa femme l'eût engagé à y aller, et que Cyrus lui eût donné sa foi. Ils eurent après cela une entrevue. Syennésis donna à Cyrus de grosses sommes d'argent pour payer son armée, et Cyrus lui fit les présents que les rois de Perse ont coutume de faire à ceux qu'ils veulent honorer : un cheval dont le mors était d'or, un collier, des bracelets, et un cimeterre d'or, avec un habillement à la façon des Perses. Il lui promit en outre de ne plus piller son pays, et lui accorda la permission de reprendre les esclaves qu'on lui avait enlevés, partout où il les trouverait.

Cyrus séjourna vingt jours à Tarse, parce que les Grecs refusaient d'aller plus loin. Ils le soupçonnaient déjà de les mener contre le roi, et disaient qu'on ne les avait pas enrôlés à cette condition. Cléarque fut le premier qui voulut obliger ses soldats à suivre Cyrus. Mais il n'eut pas plutôt commencé à se mettre en marche, que ceux-ci l'attaquèrent à coups de pierres. Il cessa alors de s'opposer ouvertement au dessein des Grecs, et, paraissant même entrer dans leurs vues, il leur conseilla d'envoyer des députés à Cyrus pour savoir de lui-même contre qui il prétendait les mener. Cyrus, que Cléarque avait fait avertir de ce qui se passait, répondit qu'il allait attaquer Abrocomas, qui était à douze journées de là, sur l'Euphrate. Les Grecs virent bien qu'il cachait son véritable dessein; cependant ils consentirent à le suivre, pourvu qu'il augmentât leur paye. Cyrus leur accorda volontiers cette demande, et se concilia leur affection en les traitant avec bonté.

De Tarse, Cyrus fit dix parasanges en deux jours, et arriva sur les bords du Sarus, qui avait trois plèthres de largeur. Le lendemain l'armée avança de cinq parasanges, et atteignit les bords du Pyrame, dont la largeur était d'un stade. De cette rivière on arriva en deux marches à Issus, qui en était éloignée de quinze parasanges. On y séjourna trois jours, pendant lesquels arrivèrent trente-cinq vaisseaux du

(*) Ce nom est corrompu; d'Anville croit qu'il s'agit ici de la ville de Tyane. Voyez *OEuvres de d'Anville* publiées par feu M. de Manne, tome II, page 286.

Péloponnèse, commandés par Pythagoras de Lacédémone, auquel s'était réuni Tamos, avec vingt-cinq autres vaisseaux qui appartenaient à Cyrus. Sur ces bâtiments était aussi Chirisophe de Lacédémone, qui avait sous ses ordres sept cents hoplites. Les vaisseaux se tinrent à l'ancre près du rivage où était dressée la tente de Cyrus. Ce prince fut joint aussi en ce lieu par quatre cents Grecs pesamment armés, qui quittèrent le service d'Abrocomas pour marcher contre Artaxerxès.

D'Issus, Cyrus alla en un jour aux Portes de la Cilicie et de la Syrie (*). Ce passage était occupé par Syennésis, qui y avait mis une garnison de Ciliciens, et par les troupes du roi. Il n'y avait pas moyen de pénétrer par la force; il fallait attaquer le défilé du côté de la mer, et Cyrus donnait des ordres à cet effet, lorsque Abrocomas, soit trahison, soit lâcheté, abandonna la position qu'il occupait et se retira vers le roi avec un corps de troupes très-considérable.

Cyrus, au sortir de ces défilés, s'avança dans la Syrie, et arriva en un jour de marche à Myriandrus, ville maritime, habitée par des Phéniciens. Il y resta sept jours, pendant lesquels Xénias d'Arcadie et Pasion de Mégare s'embarquèrent avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Cyrus ne voulut jamais permettre qu'on les poursuivît. Mais, ayant convoqué les généraux des Grecs, il leur dit : « Xénias « et Pasion nous ont abandonnés; mais « qu'ils sachent qu'ils ne se sont pas « sauvés à mon insu, car je sais où ils « vont, et ils ne m'ont point échappé, « puisqu'il m'est facile d'enlever leur « vaisseau avec mes trirèmes. Mais je « prends les dieux à témoin que je « n'ai point l'intention de les pour- « suivre; et personne ne pourra dire « que je me sers de quelqu'un tandis « qu'il est avec moi ; et que, s'il désire « me quitter, je le maltraite et le « dépouille de sa fortune. Qu'ils s'en « aillent donc, et qu'ils sachent qu'ils « ont plus mal agi envers moi que moi « envers eux. Leurs femmes et leurs « enfants sont en mon pouvoir à Tralles; « ils n'en seront pas privés, et les re- « cevront comme prix de la valeur qu'ils « ont précédemment montrée à mon « service. » Ceux des Grecs qui n'étaient pas zélés pour cette expédition, ayant appris la belle conduite du prince, le suivirent avec plus de plaisir et d'affection (*).

Cyrus fit ensuite vingt parasanges en quatre jours, et se trouva sur les bords du Chalus, dont la largeur était d'un plèthre. Les villages où campa l'armée appartenaient à Parysatis, et lui avaient été donnés pour son entretien. Cyrus parcourut ensuite trente parasanges en cinq jours de marche, et arriva à la source de la rivière Daradax. Bélésis, gouverneur de la Syrie, avait dans ce lieu un palais, avec un très-beau et très-grand parc. On en coupa les arbres par ordre de Cyrus, et on mit le feu au palais. Les troupes s'étant remises en marche firent quinze parasanges en trois jours, et entrèrent à Thapsaque, ville grande et riche, sur l'Euphrate, dont la largeur, dans cet endroit, était de quatre stades. L'armée y resta cinq jours, pendant lesquels Cyrus, ayant mandé les généraux des Grecs, leur dit qu'il se proposait de marcher contre le roi, et leur recommanda d'en instruire les soldats, et de les engager à le suivre. Les soldats accusèrent les généraux d'avoir tenu cette résolution secrète, et refusèrent de rester dans le parti de Cyrus, à moins qu'on ne leur donnât la même paye qu'avaient eue les Grecs qui l'avaient accompagné dans un précédent voyage, où il n'était pas question de se battre, mais seulement d'escorter le prince qui se rendait auprès de Darius. Les grandes promesses de Cyrus gagnèrent presque tous les Grecs.

(*) Il y a deux défilés qui séparent la Cilicie de la Syrie; le premier, plus éloigné de la mer, avait le nom de *Portes Amaniques;* le second s'appelait *Les Portes* ou *Portes de la Cilicie.* C'est de ce dernier que parle ici Xénophon.

(*) Xénophon, *Expédition de Cyrus*, liv. I, chap. 4, § 8; t. I, p. 43 de la traduction de Larcher.

Les troupes traversèrent ensuite l'Euphrate à gué, n'ayant de l'eau que jusque sous les bras. Les habitants de Thapsaque assuraient que le fleuve n'avait jamais été guéable qu'alors; et cette circonstance fut regardée comme d'un heureux augure, d'autant plus qu'Abrocomas, en se retirant, avait brûlé tous les bateaux, afin d'arrêter le prince dans sa marche. On disait que l'Euphrate se soumettait visiblement à Cyrus, comme à son roi futur.

Cyrus continua de marcher dans la Syrie, et arriva sur les bords de l'Araxe, après avoir fait cinquante parasanges en neuf jours. Il y avait en cet endroit un grand nombre de villages, où l'on trouva beaucoup de blé et de vin. L'armée y séjourna trois jours, et fit ses provisions. « Cyrus, dit Xénophon (*), « entra ensuite en Arabie, ayant l'Euphrate à sa droite, et fit trente-cinq « parasanges en cinq jours par un pays « désert. Ce pays est une plaine partout aussi unie que la mer, remplie « d'absinthe, ou, s'il y croît quelque « autre sorte d'arbrisseaux ou de roseaux, ils ont tous une odeur aromatique : mais il n'y a point d'arbres. On y trouve des zèbres en « très-grand nombre, beaucoup d'autruches, quelques outardes et du « chevreuil; nos cavaliers leur donnaient quelquefois la chasse. Quand « les zèbres étaient poursuivis, ils devançaient les chevaux, car ils couraient très-vite, et s'arrêtaient, et « lorsque le cheval approchait, ils se « remettaient à courir, en sorte qu'on « ne pouvait les prendre qu'en se « partageant en plusieurs troupes, « qui se relevaient mutuellement. La « chair de ces animaux était plus « tendre que celle du cerf, et lui ressemblait pour le goût. On ne put « prendre d'autruches : nos cavaliers « cessèrent bientôt de les poursuivre, « car elles se sauvaient avec vitesse, « sans voler, faisant usage de leurs « pieds pour courir. et de leurs ailes « étendues comme de voiles. A l'égard « des outardes, il est facile de les prendre si on les fait lever promptement, « car elles ont, comme les perdrix, « le vol court, et se lassent fort vite. « Leur chair était délicieuse. »

Après avoir traversé cette plaine, l'armée arriva à Corsote, ville grande et déserte, sur le Mascas, qui a un plèthre de large, et qui l'environne de tous côtés. On y séjourna trois jours, et l'armée s'y étant pourvue de vivres traversa en treize jours un vaste désert de quatre-vingt-dix parasanges, ayant toujours l'Euphrate à droite, et arriva à Pyles. On perdit dans cette marche beaucoup de bêtes de somme, faute de fourrage, car il n'y avait ni herbe, ni arbre, et tout le pays était nu. Les habitants tiraient de carrières situées près du fleuve, de grosses pierres, dont ils faisaient des meules de moulin, qu'ils transportaient à Babylone où ils les vendaient, et du produit de cette vente ils achetaient des provisions de bouche. Le froment et l'orge manquèrent dans cet endroit, et les soldats furent obligés de se nourrir de viande. On faisait quelquefois des marches très-longues pour se procurer de l'eau ou du fourrage.

Xénophon rapporte ici une anecdote qui peut donner une idée de l'obéissance que Cyrus obtenait de ses courtisans, et du respect qu'ils avaient pour les ordres de ce prince. L'armée, dit cet auteur (*), ayant atteint un défilé que la boue rendait impraticable pour les voitures, le prince s'arrêta et ordonna qu'on prît un détachement de troupes perses pour dégager les chariots embourbés. Mais comme les soldats paraissaient agir avec lenteur et mollesse, Cyrus dit aux seigneurs perses qui l'entouraient, de tirer eux-mêmes les voitures enfoncées dans la boue. On put voir alors, dit Xénophon, une preuve de leur prompte obéissance : car, jetant aussitôt leurs habits de pourpre, ils coururent, comme s'il se fût agi d'un prix, quoiqu'ils descendissent une montagne assez rapide, sautèrent à l'instant dans la boue avec

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, ch. 5.

(*) *Expédition de Cyrus dans l'Asie Supérieure*, liv. I, ch. 5, § 7.

leurs tuniques magnifiques, leurs longs caleçons brodés, et quelques-uns même avec des colliers et des bracelets, et s'acquittèrent de leur tâche beaucoup plus vite et plus adroitement qu'on n'aurait pu l'attendre de grands seigneurs peu habitués à un pareil genre de travail. Au reste, continue le même auteur, on voyait bien que Cyrus se pressait beaucoup, et qu'il ne s'arrêtait que pour prendre des vivres, ou pour d'autres causes aussi indispensables; persuadé que plus il hâterait sa marche, et moins Artaxerxès serait en mesure de lui résister. En effet, l'étendue et la grande population de la Perse, qui faisaient la force de cet empire, ne pouvaient lui être d'aucune utilité dans une irruption subite.

Il y avait au delà de l'Euphrate et vis-à-vis du lieu désert où campaient les troupes, une ville grande et riche nommée *Carmande.* Les soldats y allaient acheter leurs provisions, sur des espèces de radeaux faits avec les peaux qui leur servaient de tentes. Lorsqu'ils les avaient remplies de foin, ils les joignaient et les cousaient d'une manière si serrée que l'eau ne pouvait pénétrer jusqu'au foin. Ils passaient la rivière sur ces radeaux, et revenaient avec du vin de dattes et du millet, qui se trouvaient en abondance dans le pays.

Les troupes s'étant remises en marche, on vit sur la route des marques de pieds de cheval et du crottin. C'étaient les traces d'un corps d'environ deux mille cavaliers qui précédait l'armée d'Artaxerxès, mettant le feu au fourrage et à tout ce qui pouvait être de quelque utilité aux troupes de Cyrus.

TRAHISON ET SUPPLICE D'ORONTAS.

Orontas, membre de la famille royale, et un des plus habiles généraux qu'eût la Perse, forma à cette occasion le dessein de trahir Cyrus. Il dit à ce prince de lui fournir mille cavaliers pour surprendre ce corps qui faisait partout le dégât, et donnait connaissance au roi des moindres mouvements de l'armée. Cette proposition parut avantageuse à Cyrus, qui l'accepta. Aussitôt Orontas écrivit au roi qu'il irait le trouver avec le plus grand nombre de chevaux qu'il pourrait, et le pria de donner ordre à sa cavalerie de le recevoir comme ami. Il rappelait en même temps les preuves de son ancien attachement et de sa fidélité. Il donna cette lettre à une personne qui la remit à Cyrus. Ce prince l'ayant lue, fit arrêter Orontas, manda sept des principaux seigneurs de la cour, qui se formèrent en conseil pour le juger, et ordonna aux généraux grecs de faire prendre les armes à leurs hoplites.

Orontas ayant été condamné, tous les assistants et ses parents même se levèrent et le prirent par la ceinture, ce qui indiquait, d'après les usages des Perses, qu'il était condamné à mort et qu'on allait l'exécuter. Ceux qui avaient coutume de se prosterner devant lui le firent encore dans cette occasion, quoiqu'ils n'ignorassent point qu'on le conduisait au supplice. Orontas fut introduit dans la tente d'Artapate, le plus fidèle des gardes de Cyrus, et, depuis ce moment, jamais on ne le revit; personne n'a pu dire avec certitude de quelle manière il avait été mis à mort (*).

BATAILLE DE CUNAXA, MORT DE CYRUS.

L'armée s'avança dans la Babylonie et fit douze parasanges en trois jours. Le troisième jour, Cyrus passa en revue les Grecs et les Perses, car il pensait qu'Artaxerxès l'attaquerait le lendemain au lever du soleil. Il donna à Cléarque le commandement de l'aile droite des Grecs, à Ménon de Thessalie celui de la gauche, et rangea lui-même les Perses. Dès que le jour parut, plusieurs transfuges apportèrent des nouvelles de l'armée du roi. Cyrus ayant convoqué les généraux et les capitaines des Grecs, délibéra avec eux sur la manière dont il livrerait bataille, et les encouragea en leur fai-

(*) *Expédition de Cyrus,* liv. I, chap. 6, § 1-11.

sant de grandes promesses. Cléarque, à qui la bravoure du prince était connue, l'engagea à ne pas exposer sa personne. « Quel conseil me donnes-tu, Cléarque? lui répondit Cyrus. Tu veux, lorsque j'aspire au trône, que je me montre indigne de l'occuper (*)? » Pendant que les soldats prenaient leurs armes, on fit un dénombrement général de toute l'armée. Les Grecs avaient dix mille quatre cents hoplites et deux mille quatre cents hommes armés à la légère. Les Perses formaient en tout cent mille hommes, et avaient vingt chariots armés de faux. On porte, d'après Xénophon (**), l'armée d'Artaxerxès à douze cent mille hommes avec deux cents chariots armés de faux, et six mille cavaliers d'élite, placés devant le roi et commandés par un Perse de distinction appelé *Artagerse* (***). Cette nombreuse armée avait pour chefs Abrocomas, Tissapherne, Gobryas et Arbace, qui commandaient chacun trois cent mille hommes. Il n'y eut de présents à la bataille que neuf cent mille hommes et cent cinquante chariots armés de faux, Abrocomas n'étant arrivé que cinq jours après l'action.

Cyrus marchait en bataille avec toutes ses troupes, s'attendant toujours à être attaqué. Il ne fit ce jour-là que trois parasanges, à cause d'un fossé qui l'arrêta. Ce fossé, qui avait cinq orgyes (****) de large sur trois de profondeur, traversait la plaine et allait aboutir à la muraille Médique. Artaxerxès l'avait fait creuser lorsqu'il apprit la marche de Cyrus. Il y avait dans la même plaine quatre canaux très-profonds et larges d'un plèthre, sur lesquels on avait jeté des ponts. Ces canaux joignaient le Tigre et l'Euphrate, et étaient éloignés l'un de l'autre d'une parasange. Sur les bords de l'Euphrate se trouvait un passage d'environ vingt pieds grecs, situé entre le fleuve et le fossé. L'armée suivit ce passage, et se trouva ainsi au delà du fossé. Ce fut une faute très-grave de laisser franchir à Cyrus cette ligne de fortification, sans essayer seulement de la défendre. Plutarque (*) nous apprend la cause de la conduite extraordinaire d'Artaxerxès. Ce prince voulait se retirer dans la province de Perse, et y attendre que toutes ses forces fussent réunies pour combattre Cyrus. Sur les représentations d'un de ses officiers, il changea de résolution. Cependant, comme les généraux du roi ne s'étaient point opposés au passage du fossé, Cyrus crut, avec toute son armée, qu'Artaxerxès ne pensait plus à combattre, et le lendemain on marcha avec beaucoup de négligence. Le troisième jour, Cyrus était sur son char, la plus grande partie des troupes s'avançait en désordre, et les soldats faisaient presque tous porter leurs armes sur des chariots ou sur des bêtes de somme. Il était environ neuf heures du matin, et l'armée approchait du lieu où l'on devait camper, lorsque Patagyas, confident de Cyrus, arriva au galop, criant à tous ceux qu'il rencontrait, que le roi arrivait avec son armée en bataille. Cyrus sauta aussitôt en bas de son char, et, s'étant revêtu de son corselet, il monta à cheval, et ordonna aux soldats de s'armer et de prendre leurs rangs. Les Grecs se formèrent aussitôt, Cléarque à l'aile droite auprès de l'Euphrate, Proxène ensuite, et Ménon avec ses troupes à l'aile gauche. Mille cavaliers paphlagoniens étaient à la droite près de Cléarque, avec les troupes légères des Grecs : à la gauche se trouvait Ariée, général perse, avec le reste des troupes. Cyrus se mit au centre avec six cents cavaliers, qui

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, chap. 8.

(**) *Expédition de Cyrus dans l'Asie Supérieure*, livre I, chap. 7, § 11.

(***) Cette estimation, que Xénophon rapporte sans la garantir, est évidemment beaucoup trop forte : Ctésias, témoin oculaire, ne donne à l'armée d'Artaxerxès que quatre cent mille hommes (Plutarque, vie d'Artaxerxès, chap. 13), et Diodore de Sicile (liv. XIV, ch. 22) indique le même nombre d'après l'autorité d'Éphore.

(****) L'orgye valait six pieds grecs ou cinq pieds, six pouces, cinq lignes, onze points de notre mesure.

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. 7.

portaient tous des casques, de grands corselets et des cuissards, avec une épée à la grecque, et leurs chevaux étaient armés de chanfrein et de poitrail. Le prince seul n'avait pas la tête couverte d'un casque.

Il était déjà midi, et les ennemis ne paraissaient point encore; mais, sur les trois heures, on aperçut un nuage de poussière qui se répandit bientôt sur toute la plaine et la couvrit d'obscurité. Quand les troupes d'Artaxerxès se trouvèrent plus près, les yeux, dit Xénophon (*), furent frappés de l'éclat de leurs armes d'airain, et l'on distingua les rangs et les javelots. A leur gauche était un corps de cavalerie armée de corselets blancs, et suivie de soldats qui portaient des boucliers d'osier. Venaient ensuite des Égyptiens pesamment armés avec des boucliers de bois qui descendaient jusqu'aux pieds. On voyait après eux de la cavalerie et des archers. Tous ces différents corps de troupes marchaient séparés par nations, et formaient de longs carrés. Devant eux étaient les chariots armés de faux, à une grande distance les uns des autres. Les faux tenaient à l'essieu : les unes étaient placées en travers, les autres en bas, sous le char. On avait dessein de pousser ces chariots contre les bataillons des Grecs, pour les rompre. Cyrus avait prévenu les Grecs que les ennemis iraient à eux en jetant de grands cris, et les avait exhortés à ne s'en point laisser effrayer : il se trompa; les troupes d'Artaxerxès s'avancèrent dans un profond silence et d'un pas égal et lent.

Le lieu où les deux armées allaient combattre s'appelait *Cunaxa* (**), et était situé à trois cent soixante stades de Babylone (***).

Cyrus, qui passait le long des bataillons avec Pigrès, son interprète, et trois ou quatre autres personnes, dit à Cléarque d'amener ses troupes vis-à-vis du centre de l'armée ennemie, où le roi se trouvait. Mais Cléarque, voyant que l'armée du roi était si nombreuse qu'une seule de ses ailes couvrait la moitié du front de bataille de Cyrus, ne voulut pas retirer son aile droite des bords du fleuve, de crainte d'être enveloppé, et répondit à Cyrus qu'il aurait soin de faire tout ce qu'il faudrait.

Cependant l'armée d'Artaxerxès s'avançait d'un pas égal. Cyrus passait à une petite distance devant le front des bataillons, considérant ses ennemis et ses propres troupes. Xénophon lui demanda s'il avait quelque ordre à donner. Cyrus arrêta son cheval, et lui commanda de faire savoir à toutes les troupes que les entrailles des victimes promettaient d'heureux succès. Les deux armées n'étaient plus éloignées que de trois ou quatre stades, lorsque les Grecs entonnèrent l'hymne du combat, et s'ébranlèrent pour aller à l'ennemi. Ceux qui étaient restés derrière doublaient le pas, et tous à la fois, jetant un cri, se mirent à courir. Mais, avant d'être à la portée du trait, les Perses tournèrent bride, et s'enfuirent. Les Grecs les poursuivirent de toutes leurs forces, en gardant leurs rangs. Les chars de l'armée du roi, abandonnés par les conducteurs, étaient emportés, les uns à travers leurs propres troupes, les autres à travers celles des Grecs.

Cyrus, voyant que ceux-ci avaient remporté la victoire de leur côté, et poursuivaient l'ennemi, se réjouissait; et les personnes qui étaient auprès de lui l'adoraient, comme s'il eût déjà été roi. Au lieu de s'emporter à la poursuite des fuyards, il conserva autour de lui ses six cents cavaliers, observant les mouvements d'Artaxerxès, qu'il savait être au centre de l'armée. Les généraux perses, dit Xénophon (*), se tenaient au milieu des corps sous leur commandement, et donnaient de là leurs ordres, parce qu'ils étaient plus à portée de les faire parvenir à

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, ch. 8, § 8.

(**) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 8.

(***) *Expédition de Cyrus*, liv. II, ch. 2, § 6.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, ch. 8, § 22.

tous les points, et parce qu'ils se regardaient comme moins exposés, étant environnés de troupes de tous les côtés. Artaxerxès, voyant qu'on n'attaquait pas de front le corps au centre duquel il se trouvait, tourna comme pour envelopper les Grecs. Ce mouvement inspira des craintes à Cyrus, qui marcha en avant avec ses six cents chevaux, mit en fuite le corps de six mille cavaliers commandé par Artagerse, et tua de sa main ce général (*).

Si, au lieu de se placer du côté de l'Euphrate, afin de n'être pas tourné, Cléarque eût suivi l'ordre de Cyrus, il aurait enfoncé le centre de l'armée du roi. Le succès facile qu'il obtint sur l'aile gauche d'Artaxerxès ne permet pas d'en douter. Dès lors la bataille était gagnée pour Cyrus. C'est donc à la prudence exagérée de Cléarque qu'il faut attribuer la victoire d'Artaxerxès. Toutefois, suivant quelques hommes de guerre, la faute de Cléarque n'aurait pas été un malheur irréparable pour un général plus expérimenté que Cyrus. Ce prince devait refuser sa gauche à l'armée du roi, et ne faire avancer que sa droite où étaient les Grecs. Par ce mouvement, la gauche d'Artaxerxès ayant été mise en déroute, et se trouvant poursuivie par la cavalerie paphlagonienne, les Grecs auraient attaqué et culbuté le centre de l'armée royale.

Aussitôt que le corps d'Artagerse eut été mis en déroute, les six cents cavaliers qui accompagnaient Cyrus se dispersèrent de côté et d'autre pour le poursuivre, et il ne resta que très-peu de monde auprès du prince, qui, apercevant alors le roi, et ne pouvant plus se contenir, cria : Je vois l'homme; et, le frappant à la poitrine, le blessa à travers son corselet. Dans l'instant même où il portait ce coup, il fut atteint au-dessous de l'œil d'un javelot lancé avec force. Le roi et Cyrus en vinrent ensuite aux mains; et leurs amis, de part et d'autre, s'empressèrent à les défendre. Cyrus fut tué, et huit de ses principaux amis se firent massacrer sur son corps (*). Tel est le récit de Xénophon. Suivant une relation conservée par Plutarque (**), Cyrus périt de la main d'un soldat carien, auquel Artaxerxès, pour le récompenser, permit de porter toujours à la tête de l'armée un coq d'or au bout d'une pique. Ctésias, cité par Plutarque (***), rapporte que la tiare de Cyrus étant tombée, et ce prince n'ayant plus aucun signe extérieur qui le distinguât des chefs de son armée, un jeune Perse, nommé *Mithridate*, le frappa à la tempe, au-dessous de l'œil, d'un coup dont il mourut.

Artaxerxès, après avoir fait couper par l'eunuque Mésabate la tête et la main droite de Cyrus (****), se mit à poursuivre les troupes de ce prince, dans le camp duquel il entra. Ariée n'opposa aucune résistance à l'armée victorieuse, et se retira, avec les troupes sous son commandement, dans le lieu où il avait campé la veille, et qui était éloigné d'environ quatre parasanges (*****).

Le camp de Cyrus fut mis au pillage, et Artaxerxès s'empara d'une concubine de ce prince, appelée *Myrto;* Artaxerxès était alors éloigné des Grecs d'environ trente stades. Ceux-ci poursuivaient les Perses de l'armée royale comme s'ils avaient remporté une victoire complète; et les troupes du roi pillaient le camp comme si elles avaient été victorieuses sur tous les points. Mais, lorsque les Grecs eurent été informés que le roi était dans leur camp avec son armée, et qu'Artaxerxès eut appris de Tissapherne la victoire des Grecs, ce prince rallia ses troupes et leur fit reprendre leurs rangs, tandis que Cléarque délibérait pour savoir s'il

(*) *Expédition de Cyrus,* liv. 1, chap. 8, § 24; Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 9 et 14.

(*) *Expédition de Cyrus,* liv. 1, ch. 8, § 27.

(**) Vie d'Artaxerxès, ch. 10.

(***) Ibid., ch. 11.

(****) Xénophon, *Expédition de Cyrus,* liv. 1, ch. 10, § 1; Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 13 et 17.

(*****) *Expédition de Cyrus,* liv. 1, ch. 10, § 1.

fallait envoyer seulement un détachement au secours du camp, ou y marcher avec toutes les troupes grecques.

Cependant le roi s'avança comme s'il eût voulu tomber sur l'arrière-garde de Cléarque. Les Grecs firent volte-face, et se disposèrent à le recevoir, s'il tentait de les attaquer de ce côté-là. Mais au lieu de prendre cette route il retourna sur ses pas, emmenant avec lui les troupes de Tissapherne; car ce général ne s'était point enfui à la première attaque des Grecs, mais il avait pénétré avec sa cavalerie le long de l'Euphrate, à travers les rangs de leurs peltastes, qui, s'étant ouverts pour lui donner passage, firent pleuvoir sur lui une grêle de traits, sans perdre un seul homme. Tissapherne se sentant trop faible ne retourna pas à la charge, et il alla au camp des Grecs, où il réunit ses forces à celles du roi, et tous deux s'avancèrent ensemble. Quand ils furent près de l'aile gauche des Grecs, ceux-ci craignirent qu'on ne les prît en flanc. Pour éviter ce danger, ils jugèrent à propos d'étendre leur aile et de l'adosser au fleuve; mais le roi changeant la forme de ses bataillons se plaça vis-à-vis de leur phalange, comme il avait fait au commencement de l'action. Quand les Grecs le virent approcher en ordre de bataille, ils fondirent sur lui avec plus d'ardeur qu'auparavant. Les Perses n'attendirent pas le choc, et se sauvèrent encore de plus loin que la première fois. Les Grecs les poursuivirent jusqu'à un village dominé par une colline, sur laquelle les troupes royales firent volte-face. Artaxerxès n'avait point alors d'infanterie, et la colline était tellement couverte de cavalerie qu'il n'était pas possible aux Grecs de voir ce qui s'y passait. Ceux-ci crurent cependant remarquer l'étendard du roi, qui était un aigle d'or au haut d'une pique, les ailes éployées (*).

Les Grecs s'étant avancés de leur côté, la cavalerie abandonna la colline, non en corps, mais par pelotons, les uns d'un côté, les autres d'un autre; enfin ils disparurent tous, et la colline se trouva entièrement dégarnie. Cléarque y envoya un de ses officiers, avec ordre de reconnaître les lieux et de lui en faire un rapport. Cet officier annonça que les Perses de l'armée royale fuyaient de toutes leurs forces. Le soleil était alors sur le point de se coucher. Les Grecs firent halte au pied de la colline et se reposèrent tout armés, bien étonnés de ne point voir paraître Cyrus, ni personne de sa part, car ils ignoraient sa mort, et ils conjecturaient qu'il poursuivait l'ennemi. Ils délibérèrent pour savoir s'il fallait faire venir le bagage, ou retourner au camp. Ce dernier avis prévalut, et ils arrivèrent à leurs tentes où la plus grande partie de leurs effets avait été pillée, ainsi que toutes les provisions et les voitures de farine et de vin, que Cyrus tenait en réserve, au nombre de quatre cents, pour les distribuer aux troupes grecques dans le cas d'une nécessité urgente.

La bataille de Cunaxa fut livrée l'an du monde 3603; avant Jésus-Christ 401.

ÉLOGE DE CYRUS LE JEUNE D'APRÈS XÉNOPHON.

De tous les Perses qui sont venus après l'ancien Cyrus, dit Xénophon (*), Cyrus le jeune est celui qui a eu l'âme la plus grande et a le mieux mérité de régner. Dès son enfance, il l'emporta en tout sur son frère et sur les enfants des grands de Perse avec lesquels il fut élevé. On remarqua en lui plus de disposition à s'instruire et plus de soumission que dans les autres enfants de son âge. Il aimait beaucoup les chevaux, et les maniait avec adresse. Il se plaisait aux exercices qui ont du rapport à la guerre, tels que l'art de tirer de l'arc et de lancer le javelot; on l'y trouvait infatigable. Devenu homme, il fut passionné pour la chasse, et avide des dangers qu'on peut y courir. Un ours s'étant un jour jeté

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, ch. 10, § 12.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, ch. 9, § I.

sur lui, il n'en fut point effrayé, et le tua. Il reçut dans cette lutte des blessures dont il porta toujours depuis les cicatrices.

Lorsque Darius, son père, l'envoya gouverner l'Asie Mineure, en qualité de satrape, il commença par faire voir qu'il n'avait rien plus à cœur que la fidélité dans les traités, les contrats et les simples promesses : aussi les villes de son gouvernement et les particuliers avaient-ils en lui la plus grande confiance. Lorsque Cyrus faisait la paix avec ses ennemis, ceux-ci étaient assurés qu'il en observerait les conditions, et ne craignaient de sa part aucun mauvais traitement : ce fut pour cette raison qu'à l'époque où il déclara la guerre à Tissapherne, toutes les villes se prononcèrent pour lui, excepté Milet. Soit qu'on lui fît du bien ou du mal, il tâchait de le rendre au double, et l'on rapporte qu'il ne désirait vivre que jusqu'à ce qu'il eût surpassé en bienfaits et en vengeance ses amis et ses ennemis.

Il était inexorable pour les criminels. On rencontrait souvent sur les grandes routes des hommes auxquels on avait coupé les pieds, les mains, ou arraché les yeux, pour les punir de leurs crimes : aussi, dans son gouvernement, pouvait-on voyager partout et porter avec soi ce qu'on voulait, sans craindre d'être inquiété, pourvu qu'on ne fît tort à personne. Cyrus honorait d'une manière particulière les hommes qui se distinguaient dans la profession des armes. Il commanda en personne dans une guerre qu'il soutint contre les Pisidiens et les Mysiens : ceux qu'il voyait s'exposer volontiers, il leur faisait des présents honorables : en sorte que beaucoup de gens se présentaient d'eux-mêmes au danger, partout où ils s'attendaient à avoir Cyrus pour témoin.

Si quelqu'un se faisait remarquer par un grand attachement à la justice, Cyrus prenait un soin tout particulier de sa fortune. Parmi un grand nombre de preuves de l'équité de son administration, on peut citer son armée, car, dit Xénophon, ce n'était pas l'intérêt qui faisait traverser la mer à des officiers, pour aller lui offrir leurs services; mais la certitude que leur talent et leur zèle ne seraient pas méconnus : aussi jamais prince ne fut mieux servi que lui. S'il voyait un gouverneur de province améliorer ses terres, il lui en donnait encore d'autres à cultiver; de sorte que les habitants des pays placés sous sa dépendance prenaient plaisir à travailler, faisaient des acquisitions avec confiance, et étaient fort éloignés de lui cacher la connaissance de leurs richesses.

Tous les vêtements qu'on donnait en présent à Cyrus, il les distribuait à ses amis, suivant leurs goûts et leurs besoins. Ne pouvant, disait-il, porter plusieurs robes à la fois, il regardait ses amis bien parés comme son plus bel ornement. S'il recevait d'excellent vin, il en envoyait à ses amis des vases à moitié pleins. Il leur envoyait aussi très-souvent des moitiés d'oie ou des pains entamés, et le porteur disait de sa part : « Cyrus a trouvé ces mets agréables, et souhaite que vous en goûtiez. » Quand il paraissait en public, dans les occasions où il savait que beaucoup de gens auraient les yeux fixés sur sa personne, il appelait ses amis et affectait de s'entretenir avec eux de choses sérieuses, afin de montrer le cas qu'il faisait de leur intelligence et de leur droiture. Aussi, dit Xénophon (*), je pense que jamais personne n'a eu autant d'amis que Cyrus.

ARTAXERXÈS ORDONNE AUX GRECS DE LUI LIVRER LEURS ARMES; SUR LEUR REFUS, CE PRINCE EST OBLIGÉ DE FAIRE UN TRAITÉ AVEC EUX.

Les généraux grecs s'assemblèrent au point du jour. Étonnés de ce que Cyrus ne paraissait point, ni personne de sa part, pour leur porter des ordres, ils résolurent de plier bagage et d'aller en avant, après avoir pris leurs armes. Ils allaient se mettre en marche, et le

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. I, chap. 9, § 28.

soleil se levait, lorsque Proclès, gouverneur de Teuthranie, descendant de Démarate de Lacédémone, étant arrivé avec Glus, fils de Tamos, leur apprit la mort de Cyrus, et dit qu'Ariée s'était retiré, avec le reste des troupes, au lieu où l'armée avait campé la veille. Ariée leur faisait dire qu'il les attendrait tout le jour; mais que le lendemain il partirait pour retourner en Ionie. Les généraux des Grecs furent très-affligés de cette nouvelle. Cléarque renvoya les députés, et les fit accompagner par Chirisophe de Lacédémone et Ménon de Thessalie. Ménon désirait lui-même d'y aller, étant l'ami et l'hôte d'Ariée. Cléarque attendit leur retour. Cependant les soldats se procurèrent des vivres comme ils purent, égorgeant les bœufs et les ânes qui appartenaient aux bagages; et comme on manquait de bois, ils les firent cuire ce jour-là avec des flèches qu'on trouva en grande quantité sur le champ de bataille. On employa aussi à cet usage les boucliers d'osier des Perses, ceux de bois des Égyptiens, un grand nombre de peltes et des voitures vides.

Vers les neuf heures du matin, arrivèrent des hérauts envoyés par le roi et par Tissapherne. Ces hérauts s'approchèrent, et appelant les chefs à haute voix, leur ordonnèrent, de la part du roi, de lui rendre leurs armes comme à leur vainqueur, et d'aller à sa Porte, pour tâcher d'obtenir des conditions favorables. Les Grecs furent indignés d'une telle proposition, et répondirent que ce n'était point aux vainqueurs à faire leur soumission, et qu'ils mourraient tous plutôt que de livrer leurs armes.

La nuit venue, Miltocythe de Thrace alla se rendre à Artaxerxès avec quarante chevaux et trois cents hommes d'infanterie de sa nation. Vers le milieu de la nuit, les Grecs arrivèrent au premier campement où se trouvait Ariée. Les troupes s'étant rangées et mises sous les armes, les généraux et les capitaines allèrent en corps trouver ce chef perse. Les Grecs firent serment avec lui et les principaux de son armée, de ne le point trahir, et d'être de fidèles alliés. Les Perses jurèrent en outre qu'ils serviraient de guides aux Grecs. Ce traité fut précédé du sacrifice d'un sanglier, d'un taureau, d'un loup et d'un bélier. Les Grecs trempèrent une épée dans le sang de ces victimes qu'on avait mêlé dans un bouclier, et les Perses une pique.

Dès que le jour parut, les troupes se mirent en marche. Sur les trois heures après midi, on crut apercevoir la cavalerie du roi. Ceux d'entre les Grecs qui avaient quitté leurs rangs, coururent les reprendre; et Ariée, que ses blessures obligeaient à se tenir sur un char, mit pied à terre, et se revêtit d'un corselet, ainsi que les personnes qui étaient avec lui. Les éclaireurs rapportèrent alors que ce qu'on avait pris pour de la cavalerie étaient des bêtes de somme qui paissaient. Tout le monde conclut aussitôt que le camp du roi n'était pas éloigné; car on apercevait aussi de la fumée dans les villages voisins. Cléarque, dit Xénophon (*), ne marcha point à l'ennemi, parce que ses troupes étaient fatiguées, n'avaient rien mangé de tout le jour, et que d'ailleurs il était tard. Il ne s'écarta pas cependant de la route, afin d'éviter jusqu'aux apparences de la fuite. Au coucher du soleil, il se logea avec son avant-garde dans des villages, dont les troupes royales avaient emporté jusqu'au bois des maisons. Les soldats grecs firent tant de bruit en s'appelant les uns les autres, que les Perses les entendirent, et ceux qui étaient les plus rapprochés abandonnèrent leurs tentes pour s'enfuir.

Au point du jour, Artaxerxès envoya des hérauts pour traiter avec eux. Ces hérauts étant arrivés aux gardes avancées, demandèrent à parler aux généraux, et leur dirent qu'ils étaient venus pour convenir d'une trêve, et qu'ils étaient autorisés à porter aux Grecs les ordres du roi et à lui rapporter leur réponse. « Dites-lui donc, repartit Cléar« que, qu'il doit commencer par se « battre; car nous n'avons pas à manger,

(*) *Expédition de Cyrus,* liv. II, chap. 2, § 16.

« et il faut que nous puissions apaiser « notre faim. » Les hérauts se retirèrent avec cette réponse, et reparurent peu après : ils dirent que le roi trouvait leur demande raisonnable, et qu'ils avaient amené avec eux des guides pour les conduire, si la trêve avait lieu, dans des endroits où ils auraient des vivres. La trêve ayant été conclue, les Grecs se mirent en marche et arrivèrent dans des villages, où les guides dirent qu'on pourrait prendre des vivres. « On y trouva, dit Xénophon (*), « du blé en abondance, du vin de dattes, « et du vinaigre qu'on tire du même « fruit en le faisant bouillir. A l'égard « des dattes mêmes, celles qu'on voit « en Grèce ne servent ici qu'aux do- « mestiques. Celles qu'on réserve pour « les maîtres sont choisies, et d'une « beauté et d'une grosseur admirables. « A la vue, elles ne différaient en rien « de l'ambre jaune. On en faisait sé- « cher aussi qu'on mettait à part pour « le dessert. Le vin, qu'on tirait de « ces dattes, était doux, mais il por- « tait à la tête. Ce fut aussi en cet en- « droit que nos soldats mangèrent « pour la première fois de la moelle de « palmier. Plusieurs admirèrent la fi- « gure et la douceur qui lui est propre; « mais cette substance causa aussi de « violents maux de tête à ceux qui en « avaient mangé. Le palmier à qui on « enlève cette moelle se dessèche en- « tièrement. »

TISSAPHERNE SE CHARGE DE SERVIR DE GUIDE AUX GRECS ET DE LES RECONDUIRE DANS LEUR PATRIE. CE SATRAPE FAIT ARRÊTER PAR TRAHISON CLÉARQUE ET LES PRINCIPAUX CHEFS DE L'ARMÉE GRECQUE.

L'armée séjourna dans ce pays trois jours, pendant lesquels Tissapherne alla trouver les Grecs de la part d'Artaxerxès, avec le frère de la reine et trois autres Perses, suivis d'un grand nombre d'esclaves. Ce satrape dit qu'il avait obtenu du roi la permission de ramener les Grecs sains et saufs dans leur patrie, malgré les oppositions d'un grand nombre de Perses qui prétendaient qu'il n'était pas de la dignité du roi de laisser échapper des hommes qui lui avaient fait la guerre.

Après être tombés d'accord sur les conditions de la trêve, Tissapherne et le frère de la femme du roi jurèrent de les observer, et offrirent la main aux chefs des Grecs, qui prêtèrent aussi le même serment. La cérémonie achevée, Tissapherne se rendit auprès d'Artaxerxès.

Cléarque et Ariée, qui campaient à peu de distance l'un de l'autre, attendirent ensuite Tissapherne plus de vingt jours. Pendant ce temps-là, Ariée reçut les visites de ses frères et de plusieurs de ses parents, qui relevèrent son courage et celui des Perses qui étaient avec lui, en leur donnant l'assurance que le roi oublierait entièrement le passé: depuis ce moment Ariée témoigna beaucoup moins d'égards aux Grecs. Cependant Tissapherne arriva avec son armée, comme s'il avait eu le dessein de retourner dans son gouvernement. Il était accompagné d'un Perse appelé *Orontas*, qui venait d'épouser la fille du roi.

Toute l'armée se mit en marche, guidée par Tissapherne, qui faisait fournir des vivres; Ariée, Tissapherne et Orontas marchaient et campaient ensemble avec les troupes qu'ils commandaient. Les Grecs, qui se méfiaient de ces trois généraux, marchaient séparément sous la conduite de leurs guides, et posaient toujours leur camp à environ une parasange de celui des Perses. Les chefs des deux nations s'observaient mutuellement, comme s'ils eussent été ennemis; quelquefois aussi les soldats en venaient aux coups pour le bois et le fourrage: de là naquit une haine réciproque.

Après trois jours de marche, l'armée arriva à la muraille Médique et la traversa. « Cette muraille, dit Xénophon (*), était bâtie de briques cuites jointes avec du bitume; sa largeur

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. II, chap. 3, § 14.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. II, chap. 4, § 12. Nous avons parlé de cette muraille, ci-devant page 7, colonne 1re.

était de vingt pieds, et sa hauteur de cent. »

L'armée fit ensuite huit parasanges en deux marches, et traversa deux canaux sur des ponts. On arriva aux bords du Tigre. Le lendemain matin, à la pointe du jour, les Grecs passèrent ce fleuve sur un pont de trente-sept bateaux; ils firent vingt parasanges en quatre jours, et se trouvèrent sur les bords du Physcus (*). En cet endroit était une ville considérable nommée *Opis* (**), où les Grecs rencontrèrent un frère naturel de Cyrus et d'Artaxerxès, qui allait au secours de ce dernier avec une armée nombreuse qu'il lui amenait de Suse et d'Ecbatane. Après avoir fait trente parasanges en six jours, les Grecs arrivèrent à des villages qui appartenaient à Parysatis. Tissapherne voulant insulter à la mémoire de Cyrus, que cette princesse aimait tendrement, permit aux Grecs de les piller, mais il défendit de faire des esclaves. On trouva dans ces villages beaucoup de blé, de bétail et d'effets. Les Grecs se retrouvèrent alors de nouveau sur les bords du Tigre; de l'autre côté de ce fleuve était la ville de Cænæ (***), dont les habitants apportaient à l'armée, sur des radeaux faits avec des peaux, du pain, du vin et du fromage. Les troupes atteignirent ensuite le fleuve du Zab et séjournèrent trois jours sur ses bords.

La défiance qui existait entre les Perses et les Grecs augmentant toujours, Cléarque eut avec Tissapherne une explication, à la suite de laquelle il se rendit auprès de ce satrape accompagné des principaux chefs des Grecs et d'environ deux cents soldats. Arrivés au camp de Tissapherne, les Perses les massacrèrent tous, à l'exception des généraux, qui furent conduits à Artaxerxès, par l'ordre duquel on leur trancha la tête. Un Grec échappa au massacre, blessé au ventre et tenant ses entrailles dans ses mains; il apprit à ses compatriotes tout ce qui s'était passé. Les Grecs coururent aussitôt aux armes, s'attendant toujours à être attaqués; mais ils ne virent paraître qu'Ariée, Artaëze et Mithridate, qui avaient témoigné une grande fidélité à Cyrus. Ces chefs étaient suivis de trois cents Perses armés de corselets; quand ils furent à la portée de la voix, Ariée dit: « Grecs, Cléarque ayant été convaincu « d'avoir violé ses serments et les ar- « ticles de la paix, a été justement « puni de mort, tandis que Proxène « et Ménon, qui ont découvert ses « desseins, sont en grand honneur. « Quant à vous, le roi exige vos ar- « mes, car il dit qu'elles sont à lui, puis- « qu'elles appartenaient à Cyrus son « esclave. » Après quelques pourparlers, Ariée se retira avec son escorte.

LES GRECS ÉLISENT D'AUTRES GÉNÉRAUX. ILS SONT HARCELÉS DANS LEUR MARCHE PAR MITHRIDATE ET PAR TISSAPHERNE.

Les Grecs, privés de leurs généraux et de leurs principaux officiers, se trouvèrent dans une grande perplexité. Ils étaient sans guides, environnés d'un grand nombre de nations ennemies, et trahis même par les Perses qui avaient servi sous Cyrus; ils comprirent la nécessité de choisir d'abord de nouveaux chefs. L'élection achevée, ils brûlèrent les voitures, les tentes et tout le bagage qui n'était pas absolument indispensable et qui aurait pu les gêner. Pendant qu'ils prenaient leur repas, Mithridate arriva avec environ trente cavaliers, et leur représenta l'impossibilité où ils étaient de retourner dans leur

(*) Cette rivière est nommée *Torna* dans une marche d'Héraclius; aujourd'hui on l'appelle *Odorneh*. Voyez *Historia miscella*, attribuée à Paul Diacre, pag. 558 de l'édition de Canisius, et d'Anville, *Géographie ancienne*, pag. 472 de l'édition de M. de Manne.

(**) Cette ville portait sous les Seleucides le nom d'*Antiochia*. Voyez l'ouvrage que je viens de citer, pag. 472 et 473.

(***) Un lieu nommé *Senn* et *El-Senn* paraît occuper l'emplacement de l'ancienne Cænæ. Voyez d'Anville, *Géographie ancienne*, p. 417 de l'édition de M. de Manne.

patrie sans le consentement d'Artaxerxès. Ces paroles le rendirent suspect; d'ailleurs, on remarqua en sa compagnie un homme attaché à Tissapherne, pour veiller à sa conduite. Les Grecs décidèrent alors de n'admettre aucun envoyé de la part des Perses, parce que dans leurs entrevues ils corrompaient toujours quelques hommes.

Les troupes grecques ayant passé le fleuve du Zab, marchèrent en ordre de bataille, les bêtes de somme au milieu, avec ceux qui les conduisaient. On n'avait pas encore fait beaucoup de chemin, que parut de nouveau Mithridate, avec deux cents chevaux et quatre cents archers et frondeurs. Ce chef allait au-devant des Grecs comme leur ami; mais, quand il fut près d'eux, soudain la cavalerie et les gens de pied tirèrent leurs flèches, les frondeurs lancèrent des pierres; quelques-uns des Grecs furent blessés, et l'arrière-garde souffrit sans pouvoir se venger, car les archers de Crète ne tiraient pas si loin que les Perses. Xénophon, nouvellement élu général par les Grecs, se mit à poursuivre les troupes de Mithridate, mais il ne put les atteindre. Les cavaliers perses lançaient des traits en arrière, et blessaient leurs ennemis, même en fuyant.

Sur l'avis de Xénophon, les Grecs formèrent un corps de deux cents frondeurs et un petit escadron de cinquante chevaux, pour les opposer à la cavalerie et aux gens de trait des Perses.

Quelques jours après, Mithridate parut avec mille chevaux et quatre mille archers et frondeurs, que Tissapherne lui avait accordés sur la promesse qu'il avait faite de lui livrer les Grecs. Ceux-ci venaient de passer un ravin, et n'en étaient éloignés que de huit stades, lorsque Mithridate le traversa avec les troupes qu'il commandait. On avait donné ordre à un certain nombre de peltastes et d'hoplites et à la cavalerie de marcher droit aux Perses, de les poursuivre hardiment, en les assurant qu'on enverrait après eux, pour les soutenir, un nombre de troupes suffisant. Les Perses ne soutinrent point le choc des Grecs, et s'enfuirent vers le ravin.

Mithridate se retira après cet échec, et les Grecs ayant marché le reste du jour sans être inquiétés, arrivèrent sur les bords du Tigre, à Larisse, puis à Mespila (*).

A quatre parasanges au delà de cette dernière ville, Tissapherne se montra avec sa cavalerie, à laquelle il avait joint les troupes que lui avait données le roi; celles d'Orontas, les Perses qui avaient suivi Cyrus à son expédition, et les corps que le frère du roi avait amenés de Suse et d'Ecbatane. Toutes ces forces réunies faisaient une armée très-considérable. Tissapherne envoya quelques-uns de ses bataillons contre les Grecs, mais il n'osa point engager l'attaque. Cependant il ordonna à ses gens de trait de se servir de l'arc et de la fronde. Les frondeurs et les archers grecs ayant fait leur décharge, Tissapherne se retira promptement hors de la portée du trait. Le reste du jour, les Grecs continuèrent leur route, et furent suivis par les Perses, qui n'osèrent point les inquiéter, car les frondes des Rhodiens portaient plus loin que celles des Perses, et même que les flèches de la plupart de leurs archers. Les Grecs trouvèrent dans les villages beaucoup de cordes d'arcs, et du plomb, dont ils firent usage pour les frondes.

Lorsque les Grecs eurent établi leur camp, les Perses se retirèrent; et, quand ils se remirent en route, Tissapherne les suivit en les harcelant de loin. Au bout de quelques jours de marche, les Grecs aperçurent un palais entouré de plusieurs villages. Il fallait, pour s'y rendre, passer des collines élevées. Les Grecs virent ces collines avec plaisir, parce que les forces des Perses consistaient en cavalerie, et ne pouvaient être à craindre que dans les plaines. Lorsqu'au sortir du plat pays, les Grecs eurent monté sur la première colline, et qu'ils en furent descendus pour gravir la suivante, les habitants

(*) Voyez ce que Xénophon dit de ces deux villes, ci-devant pag. 85, note.

du pays parurent, et on les força, à coups de fouet, de faire pleuvoir sur les Grecs, d'un lieu élevé, une grêle de dards, de pierres et de flèches. Ils blessèrent beaucoup de monde, et eurent l'avantage sur les troupes légères, qui furent obligées de se mettre à couvert au milieu des hoplites. Ceux-ci, se voyant pressés de la sorte, tâchèrent de poursuivre l'ennemi; mais, comme ils étaient pesamment armés, ils eurent bien de la peine à parvenir au sommet de la colline; et les habitants du pays firent, en les voyant approcher, une prompte retraite. Les Grecs trouvèrent la même difficulté à passer la seconde colline. Ils résolurent, par cette raison, de ne point faire descendre de la troisième colline les troupes pesamment armées avant d'avoir envoyé des troupes légères sur la montagne qui commandait la position des Perses. Quand ces troupes l'eurent gagnée, les habitants se retirèrent, de crainte d'être eux-mêmes coupés. Les Grecs continuèrent à marcher de cette manière le reste du jour, et arrivèrent aux villages groupés autour du palais dont nous avons parlé.

Ils séjournèrent trois jours en ce lieu, à cause des blessés, et parce qu'ils y trouvèrent quantité de provisions destinées au satrape de la province; de la farine de froment, du vin, et beaucoup d'orge pour les chevaux. Le quatrième jour, ils descendirent dans la plaine. Tissapherne les ayant atteints avec ses troupes, les força d'interrompre leur marche, et de camper au premier village qu'ils rencontrèrent, car ils avaient beaucoup d'hommes qui ne pouvaient pas prendre part au combat; les uns, parce qu'ils portaient des blessés; et d'autres, parce qu'ils étaient chargés des armes de ceux-ci. Mais lorsqu'ils furent cantonnés, les Perses s'étant avancés vers le village pour tenter une escarmouche, les Grecs eurent sur eux un grand avantage. Quand la nuit approcha, dit Xénophon (*), les Perses crurent qu'il était temps de se retirer, car ils campaient toujours à soixante stades au moins des Grecs, de peur d'être attaqués. Les armées des Perses redoutaient beaucoup les surprises nocturnes, parce que, pendant la nuit, les chevaux étaient liés, et avaient la plupart du temps les pieds retenus dans des entraves. S'il survenait une alerte, il fallait placer la housse sur le cheval, le brider, et que le cavalier mît son corselet, avant que de monter: toutes choses difficiles à exécuter la nuit, surtout dans un moment de tumulte et de confusion.

Quand les chefs des Grecs s'aperçurent que les Perses avaient l'intention de se retirer, ils firent crier par un héraut, de manière à être entendu de l'ennemi, qu'on se tînt prêt à marcher. Là-dessus, les Perses attendirent quelque temps. Mais, au déclin du jour, ils partirent, croyant qu'il était dangereux de marcher et de se rendre au camp dans les ténèbres. Lorsque les Grecs furent assurés de leur retraite, ils décampèrent aussi, et firent environ soixante stades. Les deux armées se trouvèrent alors à une si grande distance l'une de l'autre, que les Perses ne parurent ni le lendemain ni le surlendemain. Mais le quatrième jour, étant parvenus à gagner de l'avance, ils s'emparèrent d'une hauteur qui dominait le chemin par où les Grecs devaient passer. Chirisophe de Lacédémone, voyant ce sommet occupé par les Perses qui l'avaient prévenu, chargea Xénophon de les en déloger. Celui-ci s'étant aperçu que, du sommet de la montagne qui dominait l'armée grecque, il y avait un chemin qui conduisait à la hauteur occupée par les Perses, marcha avec toute la diligence possible vers ce chemin. Aussitôt que les Perses virent Xénophon aller du côté de la hauteur qui dominait leur position, ils y coururent aussi. Les Grecs jetaient de grands cris pour encourager les leurs, et les soldats de Tissapherne en faisaient autant. Les Grecs ayant atteint les premiers le sommet de la montagne, les Perses tournèrent le dos, et s'enfuirent. Tissapherne et

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. III, ch. 4, § 34.

Ariée s'éloignèrent avec leurs troupes, et prirent un autre chemin. Chirisophe descendit alors dans la plaine, et campa dans un village, où l'on trouva des provisions en abondance. Il y avait aussi dans cette plaine beaucoup d'autres villages fort riches, le long du Tigre.

LES GRECS PASSENT LES MONTAGNES DES CARDUQUES.

Vers le soir, les Perses parurent tout à coup, et taillèrent en pièces quelques Grecs qui s'étaient écartés pour piller. Les Grecs prirent plusieurs troupeaux de bétail, que des gens de la campagne étaient occupés à faire passer de l'autre côté du fleuve. Cependant ils se trouvaient dans une position très-difficile. «D'un côté, dit Xénophon, ils étaient arrêtés par des montagnes excessivement élevées, et de l'autre, par un fleuve si profond, qu'on n'apercevait pas seulement au-dessus de l'eau le bout des piques avec lesquelles on le sondait. » L'armée, contrainte de retourner sur ses pas, et de suivre le chemin qui menait à Babylone, arriva à des villages qui n'avaient point été brûlés. Les généraux grecs se firent amener alors les prisonniers, et les questionnèrent sur les pays environnants. Les prisonniers dirent qu'il y avait au midi un chemin qui conduisait à Babylone et en Médie, et qui était celui que l'armée avait suivi en venant; que, vers l'orient, il y en avait un autre qui menait à Suse et à Ecbatane; qu'à l'occident, de l'autre côté du fleuve, il y en avait un troisième qui menait en Lydie et en Ionie, et que celui qui était au nord conduisait à travers les montagnes occupées par les Carduques (*), peuple belliqueux qui n'était point encore soumis au roi de Perse. Ils ajoutèrent, pour effrayer les Grecs, que le roi étant entré dans leur pays avec une armée de cent vingt mille hommes, il n'en était pas revenu un seul, à cause de la difficulté des lieux; mais que, lorsque ces peuples étaient en paix avec le satrape qui commandait dans la plaine, il y avait un commerce réciproque entre les deux nations. Alors les généraux grecs firent mettre à part les prisonniers qui avaient connaissance de chaque pays, sans découvrir quelle route ils avaient dessein de prendre. Cependant, ils avaient jugé nécessaire de traverser les montagnes des Carduques, parce que les prisonniers leur avaient appris qu'au sortir de ces montagnes, ils entreraient en Arménie, pays vaste et fertile, et que, de là, ils pourraient se rendre facilement partout où ils auraient l'intention d'aller. Comme ils voulaient empêcher les Carduques d'être instruits du dessein qu'ils avaient de pénétrer dans leur pays, et occuper les hauteurs avant que ceux-ci s'en fussent emparés, ils s'y prirent de la manière suivante. Vers le temps de la dernière veille, et lorsqu'il restait encore assez de nuit pour traverser la plaine dans l'obscurité, les Grecs décampèrent et arrivèrent à la montagne à la pointe du jour. Chirisophe marchait à la tête de l'armée, et Xénophon le suivait à l'arrière-garde. Chirisophe gagna le sommet avant que d'être aperçu des Carduques, et marchant ensuite en avant, toujours suivi de la partie de l'armée qui avait franchi les hauteurs, il parvint aux villages situés dans les vallons et les enfoncements des montagnes.

Les Carduques abandonnèrent alors leurs habitations, et se sauvèrent sur les montagnes avec leurs femmes et leurs enfants. Les Grecs trouvèrent dans les maisons des vivres en abondance, et toutes sortes d'ustensiles de cuivre qu'ils s'abstinrent de piller. Ils ne poursuivirent même pas les habitants. Ils se flattaient qu'étant ennemis du roi de Perse, ils les laisseraient passer à travers leur pays sans les inquiéter. Les Carduques ne répondirent pas aux avances que leur firent les Grecs; et comme l'arrière-garde descendait des montagnes dans les villages, et qu'il faisait déjà nuit, parce que le chemin étant étroit, l'armée avait employé toute la journée à mon-

(*) Aujourd'hui on les appelle *Curdes*.

ter et à descendre, ils attaquèrent les traîneurs, en tuèrent quelques-uns, et en blessèrent d'autres à coups de pierres et de flèches. Ils n'étaient encore qu'en petit nombre, les Grecs étant entrés chez eux à l'improviste; autrement, une grande partie de l'armée aurait couru risque de périr. Les Grecs passèrent la nuit dans les villages; les Carduques allumèrent des feux tout alentour sur les montagnes, et des deux côtés on s'observa.

Les troupes grecques étant parties le matin, passèrent tout le jour à combattre et à faire halte. Le lendemain il y eut un grand orage; cependant il fallut continuer la route, parce que les vivres manquaient. Chirisophe conduisait l'avant-garde, et Xénophon l'arrière-garde. Les ennemis profitèrent du peu de largeur des chemins pour attaquer les Grecs avec vigueur, et ils firent voler sur eux une grêle de pierres et de traits. Quand les Grecs furent arrivés au lieu où ils avaient dessein de camper, leurs chefs se firent amener sur-le-champ les prisonniers, et on leur demanda, à chacun en particulier, s'ils connaissaient un autre chemin que celui qu'on voyait. L'un d'eux, quoique menacé de la torture, répondit qu'il n'en savait point d'autre. Comme on ne put rien tirer de lui, on l'égorgea à la vue de son compagnon. Celui-ci répondit que cet homme avait caché la vérité, parce qu'une de ses filles était mariée du côté où se trouvait le chemin, et qu'il conduirait les Grecs par une route où les bêtes de somme pourraient aussi aller. Il ajouta que cette route serait impraticable, si l'on ne s'assurait d'avance d'une certaine hauteur. Quelques volontaires s'étant offerts pour cette expédition, on leur ordonna de prendre de la nourriture, et de se mettre en chemin avec le guide lié. Ils partirent environ deux mille hommes; et, malgré une pluie très-violente, Xénophon marcha à la tête de l'arrière-garde vers la route qui était devant lui, afin d'attirer de ce côté l'attention des Carduques, et de cacher, autant qu'il serait possible, la marche du détachement. Quand Xénophon fut arrivé avec l'arrière-garde à un ravin qu'il fallait traverser pour gravir la montagne, les Carduques firent rouler d'en haut des pierres rondes d'une grosseur prodigieuse, et beaucoup d'autres, les unes plus petites, les autres plus grandes, qui, venant à se briser contre les rochers, en faisaient voler les éclats avec la même violence que si on les eût lancés avec la fronde, de sorte qu'il était absolument impossible d'approcher du chemin. Les Carduques ne cessèrent point de rouler des pierres toute la nuit. Cependant les Grecs qui marchaient avec le guide, surprirent les Carduques qui gardaient la hauteur, en tuèrent plusieurs, et poussèrent les autres dans des précipices.

A la pointe du jour, ils se mirent en ordre, et marchèrent en silence aux ennemis qui occupaient une autre éminence voisine; et, comme il faisait un brouillard épais, ils arrivèrent près d'eux avant que ceux-ci s'en fussent aperçus. Aussitôt la trompette sonna, et les Grecs commencèrent l'attaque en jetant de grands cris. Les Carduques ne soutinrent pas le choc; ils s'enfuirent et abandonnèrent la défense du chemin. Comme ils étaient fort agiles, il y en eut peu de tués. Chirisophe, entendant la trompette, monta sur-le-champ avec ses troupes par le chemin escarpé qui était devant lui. Les autres généraux prirent des sentiers détournés, chacun à l'endroit où il se trouva. Comme le chemin qu'avait pris le guide était le plus commode pour les bêtes de somme, Xénophon le suivait avec l'arrière-garde partagée en deux corps, le bagage entre deux. Il rencontra dans sa marche une hauteur qui dominait la route et que les Carduques occupaient. Les Grecs s'étant mutuellement encouragés, marchèrent vers cette hauteur en colonnes, laissant toutefois aux Carduques une issue pour se retirer : ceux-ci voyant les Grecs qui approchaient, s'enfuirent sans tirer de flèches et sans lancer de pierres. Les Grecs ayant aperçu devant eux une autre colline occupée de même par les habitants du pays, s'en

emparèrent. Il en restait encore une troisième, beaucoup plus escarpée : c'était celle qui dominait le poste où la garde des Carduques avait été surprise la nuit précédente. Lorsque les Grecs s'en furent approchés, les Carduques l'abandonnèrent sans combattre, ce qui fit supposer qu'ils craignaient de se voir investis. Mais la vérité était que ces gens ayant vu du haut de la colline ce qui se passait derrière, s'étaient retirés avec précipitation, pour tomber sur l'arrière-garde des Grecs.

Xénophon monta avec les plus jeunes soldats sur le sommet de cette colline, afin de donner aux officiers qu'il avait laissés derrière lui le temps de le joindre ; il ordonna aux autres corps de le suivre lentement, et de se tenir ensuite en ordre de bataille dans un endroit uni, près du chemin, lorsqu'ils seraient tous rassemblés. Il n'eut pas plutôt donné ces ordres, qu'il apprit que les troupes placées sur la première colline en avaient été chassées avec perte. Après cet avantage, les Carduques se postèrent sur une colline opposée à celle où était Xénophon. Celui-ci leur proposa une trêve, et redemanda les morts. Ils promirent de les rendre, à condition qu'on ne mettrait point le feu aux villages. Xénophon y consentit. Lorsque les Grecs commencèrent à descendre du haut de la colline pour rejoindre ceux des leurs qui étaient en ordre de bataille, les Carduques avancèrent en grand nombre et en tumulte. Après avoir gagné le haut de la colline que Xénophon venait de quitter, ils en firent rouler des pierres; un soldat eut la jambe cassée.

Les troupes grecques se trouvant toutes réunies, se logèrent dans un grand nombre de belles maisons, où il y avait des vivres en abondance, et une telle quantité de vin, qu'on le gardait dans des citernes enduites de chaux. Le jour suivant, les Grecs marchèrent sans guide ; et les Carduques, en combattant, et en s'emparant d'avance des défilés, faisaient leurs efforts pour les empêcher d'avancer. Quand les Carduques fermaient le passage à l'avant-garde, Xénophon montait par derrière les montagnes, et, tâchant de gagner une position qui dominât celles qu'ils occupaient, il ouvrait le passage. S'ils attaquaient l'arrière-garde, Chirisophe tâchait aussi de gagner les hauteurs, et levait l'obstacle. Quelquefois les Carduques incommodaient beaucoup les Grecs à la descente des montagnes, car ils étaient très-agiles ; et, quoiqu'ils approchassent de très-près, ils échappaient facilement, n'ayant d'autres armes qu'un arc et une fronde. Ils étaient excellents archers. Leurs arcs, dit Xénophon (*), avaient près de trois coudées, et leurs flèches plus de deux. Quand ils voulaient en décocher, ils tiraient à eux la corde vers la partie inférieure de l'arc, avançant le pied gauche, afin d'être plus fermes. Ces flèches perçaient les boucliers et les corselets. Les Grecs les arrachaient pour s'en servir comme de dards, en y attachant une courroie.

Ce jour-là, les Grecs logèrent dans des villages situés au-dessus de la plaine qui s'étend jusqu'aux bords du Centritès (**). Cette rivière, qui a deux plèthres de largeur, et qui sépare l'Arménie du pays des Carduques, est éloignée de six à sept stades des montagnes de cette contrée. L'armée grecque avait mis à traverser le pays des Carduques sept jours, pendant lesquels il fallut combattre continuellement ; toutes les attaques du roi et de Tissapherne, dit Xénophon (***), n'étaient rien, comparées aux fatigues et aux dangers de cette marche. Les Grecs, se voyant délivrés de tous ces maux, s'abandonnèrent aux douceurs du sommeil. Mais aussitôt que le jour parut, ils aperçurent de l'autre côté de la rivière de la cavalerie armée de pied

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 2, § 28.

(**) Suivant l'opinion de d'Anville (*Géographie ancienne*, t. II, p. 323 de l'édition de M. de Manne), le Centrites est le Khabour, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancien Chaboras, également appelé aujourd'hui *Khabour*.

(***) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 3, § 2.

en cap, et, derrière cette cavalerie, un corps d'infanterie rangée en bataille sur les hauteurs. Ces troupes étaient composées d'Arméniens, de Mygdoniens et de Chaldéens (*). La hauteur sur laquelle ils se tenaient en bataille, n'était éloignée du fleuve que de trois à quatre plèthres. On ne voyait qu'un seul chemin qui conduisît à la hauteur. Les Grecs tentèrent le passage de la rivière vis-à-vis de ce chemin; mais il se trouva qu'ils avaient de l'eau au-dessus des mamelles, et que l'inégalité du fond de la rivière, que de gros cailloux rendaient très-glissant, les mettait dans l'impossibilité de tenir leurs armes dans l'eau. Ceux qui l'essayaient étaient emportés par la rapidité du courant; et ceux qui les mettaient sur leur tête étaient exposés nus aux flèches et aux traits. Les Grecs se retirèrent en conséquence, et campèrent sur les bords de la rivière.

Un grand nombre de Carduques en armes s'étaient rassemblés sur leurs montagnes. Les Grecs furent bien découragés en voyant, d'un côté, une rivière profonde et des troupes nombreuses qui en défendaient le passage, et, de l'autre, les Carduques prêts à fondre sur eux. Ils passèrent ce jour et la nuit suivante dans de grandes inquiétudes. Xénophon nous apprend qu'il eut alors un songe (**). Il s'imagina être dans des entraves, et que ces entraves étant venues à se briser d'elles-mêmes, il s'était vu en liberté d'aller partout où il voulait. Il alla trouver Chirisophe au point du jour; et, après lui avoir dit qu'il se flattait que tout irait bien, il lui fit part du songe qu'il avait eu. Chirisophe s'en réjouit; et lorsque l'aurore parut, tous les généraux offrirent un sacrifice qui fut favorable dès la première victime. Les généraux et les officiers se rendirent ensuite à leurs quartiers, pour ordonner aux troupes de prendre leur repas. Tandis que Xénophon prenait le sien, deux jeunes hommes accoururent à lui, car on savait que chacun avait la liberté de l'aller trouver pendant ses repas, et de le faire éveiller pour lui communiquer les choses qui intéressaient l'armée. Ces jeunes gens lui apprirent que, pendant qu'ils étaient occupés à rassembler du menu bois pour faire du feu, ils avaient aperçu de l'autre côté de la rivière, au milieu des rochers qui s'étendaient jusque sur ses bords, un vieillard avec une femme et des servantes qui cachaient dans le creux d'un rocher un sac qui paraissait plein de hardes; qu'ils avaient cru pouvoir passer d'autant plus sûrement la rivière que ce lieu était inaccessible à la cavalerie ennemie. S'étant donc déshabillés, et tenant à la main leurs poignards, ils se jetèrent à la nage; mais la rivière étant guéable, ils se trouvèrent de l'autre côté sans avoir eu de l'eau jusqu'à la ceinture.

Aussitôt Xénophon fit lui-même des libations; et ayant ordonné qu'on versât du vin à ces jeunes gens, il leur dit d'adresser leurs actions de grâces aux dieux qui leur avaient découvert ce passage. Xénophon les mena ensuite à Chirisophe, auquel ils firent le même rapport. Les deux généraux ordonnèrent aux soldats de tenir leurs bagages prêts; et ayant fait assembler les officiers, ils délibérèrent avec eux sur la manière la plus avantageuse de passer la rivière. Il fut résolu que Chirisophe conduirait l'avant-garde, et traverserait la rivière avec la moitié de l'armée, suivie du bagage et de ceux qui en prenaient soin; tandis que Xénophon resterait en deçà avec l'autre moitié. Ces mesures prises, on se mit en marche sous la conduite des deux jeunes gens, longeant la rivière à gauche, afin de gagner le gué qui était éloigné d'environ quatre stades.

Pendant que les Grecs marchaient le long de la rivière, la cavalerie arménienne s'avançait toujours à la même hauteur sur la rive opposée. Arrivées au gué, les troupes passèrent par co-

(*) Ces Chaldéens étaient un peuple libre du Pont; on les appelait aussi *Chalybes*. Ils passaient pour braves; leurs armes étaient la lance et un bouclier d'osier.

(**) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, chap. 3, § 8.

lonnes. Cependant les prêtres offraient des sacrifices sur le bord de la rivière, tandis que les soldats voyaient pleuvoir autour d'eux une grêle de flèches et de pierres, dont aucune ne porta.

Chirisophe entra donc dans la rivière avec ses troupes. Quant à Xénophon, il prit les plus alertes de l'arrière-garde, et courut de toutes ses forces vers le passage opposé au chemin qui conduisait aux montagnes d'Arménie, faisant semblant de vouloir passer la rivière en cet endroit. La cavalerie arménienne, qui marchait le long du fleuve, voyant Chirisophe passer avec beaucoup de facilité, et Xénophon courir en arrière avec ses troupes, lâcha pied dans la crainte d'être enveloppée, et s'enfuit avec précipitation vers le chemin qui conduisait, par les hauteurs, des bords du fleuve dans l'intérieur du pays. Quand les cavaliers eurent gagné ce chemin, ils gravirent la montagne. Chirisophe ne poursuivit point la cavalerie, mais il alla aux troupes postées sur la hauteur, près du fleuve. Celles-ci voyant leur cavalerie en fuite, et les hoplites qui se disposaient à les attaquer, abandonnèrent la colline qui dominait le fleuve.

Xénophon ayant remarqué que tout allait bien de l'autre côté de la rivière, retourna au plus vite vers l'armée qui passait, car on voyait déjà les Carduques descendre dans la plaine pour tomber sur l'arrière-garde. Le bagage des Grecs passait encore avec les valets, lorsque Xénophon ordonna aux capitaines de partager leurs compagnies en deux corps de vingt-cinq hommes chacun, et de marcher ainsi contre les Carduques.

Ceux-ci voyant l'arrière-garde réduite à un petit nombre par le départ des hommes qui avaient soin du bagage, accoururent en chantant. Mais Chirisophe envoya à Xénophon les peltastes, les frondeurs et les archers, et leur enjoignit de lui obéir en tout. Dès que celui-ci les vit descendre de la montagne, il leur fit dire de se tenir sur le bord de la rivière, sans la passer, et que, lorsqu'il commencerait lui-même à la traverser avec ses troupes, ils s'avançassent vis-à-vis de lui, les uns à droite, les autres à gauche, la main sur la courroie de leurs javelots, et la flèche sur l'arc, comme s'ils avaient dessein de passer la rivière, sans toutefois s'y engager bien avant.

Les Carduques s'étant aperçus que presque tous les Grecs avaient passé la rivière, et qu'il n'en restait plus qu'un petit nombre, les attaquèrent avec la fronde et l'arc ; mais les Grecs courant à eux, ils ne purent soutenir le choc ; car bien que leur armure suffît pour une attaque et une retraite soudaines sur leurs montagnes, cependant elle n'était point propre à un combat d'homme à homme. (*) Après avoir mis les Carduques en fuite, les Grecs, qui se trouvaient encore de l'autre côté, passèrent la rivière à la hâte.

LES GRECS TRAVERSENT L'ARMÉNIE.

L'armée marcha en ordre de bataille, et fit cinq parasanges dans la plaine d'Arménie. Il n'y avait pas de villages dans les environs du Centritès, à cause des guerres continuelles que se faisaient les Perses et les Carduques. L'armée atteignit un gros bourg, où l'on remarquait un palais destiné au satrape de la province, et dont presque toutes les maisons avaient des tours. On y trouva beaucoup de provisions. Les Grecs passèrent ensuite au-dessus des sources du Tigre et arrivèrent au Téléboas (**), petite rivière agréable, sur les bords de laquelle se trouvaient de nombreux villages. On appelait ce pays, dit Xénophon, l'*Arménie occidentale* (***) ; Tiribaze en était gouverneur. Ce satrape était fort aimé d'Ar-

(*) Voyez Xénophon, *Expédition de Cyrus*, liv. IV, chap. 3, § 31.

(**) On croit que cette rivière est l'*Arsanias* de Plutarque, de Pline, de Tacite et de Dion Cassius. Voyez Rennel, *Illustrations of the History of the expedition of Cyrus*, pag. 207.

(***) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 4, § 4.

taxerxès. Quand il se trouvait à la cour, nul autre que lui n'aidait au roi à monter à cheval. Il alla au-devant de l'armée avec de la cavalerie, et fit dire par un interprète qu'il voulait parler aux chefs. Les généraux y consentirent, et s'étant avancés à portée de la voix, ils lui demandèrent ce qu'il souhaitait. Il répondit qu'il s'engagerait par un traité à ne faire aucun mal aux Grecs, pourvu qu'ils ne brûlassent point les maisons, et se contentassent de prendre les provisions dont ils auraient besoin. Les généraux acceptèrent ces conditions, et le traité fut conclu.

Les Grecs s'avancèrent ensuite à travers la plaine, Tiribaze les suivant avec ses forces. L'armée arriva à un palais entouré de villages où les vivres étaient en abondance. On y trouva du bétail, du blé, d'excellent vin vieux, des raisins secs, et toutes sortes de légumes. Cependant quelques soldats, qui s'étaient écartés de leur cantonnement, rapportèrent qu'ils avaient aperçu une armée, et que la nuit on voyait beaucoup de feux. Les généraux croyant qu'il était plus sûr de réunir les troupes, que de les tenir dispersées dans les villages, les rassemblèrent et les firent camper en plein air. Il tomba la nuit une si grande quantité de neige, que les soldats, qui étaient couchés par terre, en furent couverts, ainsi que leurs armes, et les bêtes de somme se trouvèrent tellement engourdies, qu'on eut de la peine à les faire lever. C'était, dit Xénophon (*), une situation bien triste que celle de ces hommes ainsi étendus et cachés sous la neige. Pour lui, ayant eu le courage de se lever sans son habit de dessus et de fendre du bois, bientôt quelques hommes se levèrent aussi, et voulant se rendre agréables à leur général, ils prirent le bois et le fendirent. D'autres soldats se levèrent encore, allumèrent du feu, et se frottèrent avec du saindoux, de l'huile de sésame, d'amandes amères et de térébinthe, qui étaient en grande quantité dans le pays. On trouva aussi un onguent agréable, où toutes ces drogues entraient.

Les généraux résolurent ensuite de cantonner de nouveau l'armée dans les villages. Les soldats retournèrent alors avec plaisir, et en poussant de grands cris, dans les maisons où ils devaient trouver des vivres. Mais ceux qui y avaient mis le feu en les quittant, furent justement punis et campèrent en plein air, exposés à toute la rigueur du froid. On envoya cette nuit-là un détachement vers les montagnes, à l'endroit où les soldats qui s'étaient écartés de l'armée disaient avoir aperçu des feux.

Le chef du détachement dit qu'il n'avait point vu de feux, mais qu'il amenait un prisonnier. Cet homme, dit Xénophon (*), avait un arc et un carquois à la façon des Perses, avec une sagaris semblable à celles que portent les Amazones. Interrogé sur son pays, il répondit qu'il était Perse et appartenait à l'armée de Tiribaze, dont il s'était éloigné pour chercher des vivres. Les généraux grecs s'enquirent ensuite des forces de cette armée, et du motif pour lequel on l'avait réunie. Le Perse répondit qu'indépendamment de ses propres troupes, Tiribaze avait à sa solde des Chalybes et des Taoques, et qu'il voulait attaquer les Grecs dans les défilés, où il n'y avait qu'un seul passage.

Les généraux grecs, pour empêcher Tiribaze d'exécuter le dessein qu'il avait formé, réunirent l'armée, et, ayant laissé une garde dans le camp, ils partirent avec le prisonnier qui leur servait de guide. Après avoir franchi le haut des montagnes, les peltastes, qui formaient l'avant-garde des Grecs, découvrirent le camp des Perses et y coururent avec de grands cris, sans attendre l'infanterie pesamment armée. Les troupes de Tiribaze s'enfuirent en entendant les cris des peltastes. Les Grecs leur tuèrent cependant

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 4, § 11.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 4, § 16.

quelques hommes, et prirent environ vingt chevaux, avec la tente de Tiribaze, où l'on trouva des lits à pieds d'argent et des vases à boire; on fit aussi quelques prisonniers qui étaient les boulangers et les échansons de Tiribaze

Le lendemain, les Grecs partirent, pour ne pas donner aux ennemis le loisir de rallier leurs forces et de s'emparer des défilés. Le bagage étant prêt, ils se mirent en marche au milieu d'une neige profonde, sous la conduite de plusieurs guides, et ayant passé le même jour la hauteur sur laquelle Tiribaze avait dessein de les attaquer, ils campèrent. L'armée marcha ensuite pendant trois jours le long de l'Euphrate sans rencontrer d'habitations, et passa ce fleuve. Les hommes n'avaient de l'eau que jusqu'à la ceinture. Les Grecs firent après cela quinze parasanges en trois jours à travers une plaine couverte de beaucoup de neige. « La troisième marche, dit Xé« nophon (*), fut très-pénible, parce « que nous avions en face le vent du « nord dont nous étions brûlés et gelés. « Un devin conseilla de sacrifier au « vent. On lui immola des victimes, et « la violence avec laquelle il soufflait, « parut à tout le monde avoir diminué « sensiblement. La neige avait six pieds « de profondeur, de sorte qu'il périt « un grand nombre d'esclaves, de « bêtes de somme, et environ trente « soldats. On trouva beaucoup de bois « au lieu où l'on campa, et l'on alluma « du feu toute la nuit. Comme ceux « qui étaient venus tard, n'avaient « point de bois, ceux qui étaient arri« vés auparavant ne voulurent pas les « laisser approcher du feu, qu'ils ne « leur eussent fait part du blé ou des « autres provisions qu'ils avaient ap« portées avec eux. Les soldats se par« tagèrent ce qu'ils avaient. La neige « ayant été fondue dans les endroits « où l'on avait allumé des feux, il fut « possible d'en mesurer la hauteur. »

Le lendemain, on marcha toute la journée à travers la neige, et beaucoup de soldats furent attaqués de la boulimie (*). Xénophon, qui commandait l'arrière-garde, ayant aperçu des hommes étendus par terre s'informa de leur mal et des moyens d'y porter remède. On lui dit qu'il fallait leur donner quelque chose à manger. Aussitôt qu'ils eurent pris un peu de nourriture, ces soldats se levèrent et continuèrent leur route.

Vers le soir, Chirisophe étant arrivé à un village, rencontra, devant le fort et près de la fontaine, des femmes et des filles qui portaient de l'eau. Elles demandèrent qui ils étaient. L'interprète leur répondit en perse qu'ils allaient trouver le satrape de la part du roi. Les Grecs entrèrent avec les femmes dans le fort, et allèrent trouver le chef du village. Chirisophe se logea dans le fort et dans le village avec tous les soldats qui arrivèrent; mais ceux qui n'eurent pas la force de continuer leur route, passèrent la nuit sans feu et sans aliments; de sorte qu'il en mourut quelques-uns. Des Perses, qui suivaient l'armée grecque dans l'espoir de trouver des occasions de voler, enlevèrent quelques chevaux que la fatigue empêchait de marcher, et se battirent entre eux à qui les aurait. On laissa derrière des soldats qui avaient perdu la vue par l'effet de la blancheur éclatante de la neige, ou les doigts des pieds par la rigueur du froid. On évitait le premier de ces dangers, en portant devant les yeux un morceau d'étoffe noire, et pour empêcher que les pieds ne vinssent à geler, on les agitait continuellement, et on ôtait la nuit sa chaussure. Sans cette précaution, les sandales, faites de peaux de bœufs récemment écor-

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 5, § 3; t. I, p. 292 et 293 de la traduction de Larcher.

(*) La boulimie est une maladie qui occasionne une faim excessive. Celui qui en est attaqué doit prendre de la nourriture à de petits intervalles. Il est faible au point de ne pouvoir pas se servir de ses membres; il tombe par terre, devient pâle, a les extrémités froides, l'estomac oppressé et le pouls très-peu sensible. Voyez Larcher, *Expédition de Cyrus dans l'Asie Supérieure*, trad. en français, t. I, p. 294, note.

chés, s'attachaient aux pieds. Quelques hommes ayant refusé de marcher, Xénophon employa tous les moyens possibles, et même les prières, pour les engager à ne point rester derrière; leur disant que les Perses les suivaient de près et en grand nombre. A la fin il se fâcha; mais ces gens lui dirent de les tuer plutôt, parce qu'ils ne pouvaient continuer leur route. Alors il crut n'avoir rien de mieux à faire que d'épouvanter, si cela était possible, les Perses, de crainte qu'ils ne tombassent sur ces hommes fatigués. La nuit était très-noire, et les Perses s'avançaient avec grand bruit, se querellant l'un l'autre au sujet du butin, lorsque tout à coup les soldats valides de l'arrière-garde fondirent sur eux, tandis que les soldats fatigués frappaient leurs boucliers avec leurs piques en poussant de grands cris. Les Perses effrayés se jetèrent dans le vallon à travers la neige, et ne se firent plus entendre.

Xénophon s'en alla avec le reste de ses troupes, assurant les malades que le lendemain il leur enverrait du secours; mais il n'eut pas fait quatre stades, qu'il rencontra d'autres soldats qui reposaient dans la neige dont ils étaient couverts, et sans garde ni sentinelle. Xénophon les ayant forcés de se lever, ils lui apprirent que ceux qui étaient en avant ne leur permettaient pas d'avancer. Il continua sa route, et faisant prendre les devants aux plus vigoureux de ses peltastes, il leur ordonna de voir ce qui arrêtait la marche. Ils lui rapportèrent que toute l'armée était couchée dans la neige. Il plaça des sentinelles le mieux qu'il put, et passa la nuit avec ses troupes, sans feu et sans prendre de nourriture. Au point du jour, il envoya les plus jeunes de ses soldats aux malades pour les forcer à se lever et à partir. Cependant Chirisophe dépêcha quelques-uns des siens pour s'informer de la situation de l'arrière-garde, qui entra bientôt dans le village où ce chef était cantonné. Quand les troupes furent réunies, les généraux crurent pouvoir sans danger les disperser dans les villages. Chirisophe resta dans le sien; les autres se rendirent à ceux qui leur étaient échus par le sort.

Un officier de l'armée prenant avec lui quelques soldats des plus alertes, et courant au village échu à Xénophon, surprit tous les habitants avec leur chef. Il trouva dix-sept jeunes chevaux qu'on nourrissait pour le roi, et qui étaient un tribut des habitants. Il prit aussi la fille du chef du village, mariée depuis neuf jours. Les habitations de ces villageois étaient pratiquées sous terre et avaient une ouverture qui ressemblait à celle d'un puits. On y descendait avec des échelles; mais on avait creusé une entrée pour le bétail. On trouva dans le village des chèvres, des brebis, des vaches et des volatiles. On nourrissait le bétail dans les habitations avec du foin. On trouva aussi du blé, de l'orge, des légumes, et de la bière dans des cuves pleines jusqu'aux bords, où l'on voyait nager l'orge avec des chalumeaux sans nœuds, les uns plus grands, les autres plus petits, dont on se servait pour boire. Cette bière, dit Xénophon (*), était très-forte quand on n'y mettait point d'eau, et semblait très-agréable à ceux qui y étaient accoutumés.

Xénophon fit souper avec lui le chef du village, et le rassura en lui promettant qu'on ne le priverait pas de ses enfants, et que, lorsqu'on partirait, on emplirait sa maison de provisions, pour le dédommager de celles qu'on avait enlevées, pourvu qu'il rendît à l'armée quelque service signalé, en lui servant de guide jusque chez un autre peuple. Il le promit, et, pour donner des preuves de sa bonne volonté, il indiqua les endroits où l'on avait caché du vin. Les soldats se reposèrent cette nuit-là dans leurs différents quartiers, sans perdre de vue le chef du village et ses enfants. Le lendemain, Xénophon le prit avec lui pour aller trouver Chirisophe. Dans tous les villages où il passait, il visitait ceux qui y étaient cantonnés, et partout il les

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. IV, ch. 5, § 27; t. I. p. 301 de la traduction de Larcher.

trouvait dans la joie et faisant bonne chère. Les tables étaient couvertes d'agneaux, de chevreaux, de porcs, de veaux et de volaille, avec des pains en abondance, les uns de froment, les autres d'orge. Quand quelqu'un voulait boire à la santé d'un ami, il le menait à la cuve, où il était obligé de se baisser et de boire, en attirant la liqueur comme un bœuf. Les soldats permirent au chef de village de prendre dans le butin tout ce qu'il désirerait. Mais il n'accepta que ses parents, qu'il emmena avec lui.

Lorsque Xénophon arriva au quartier de Chirisophe, il trouva ce général à table, une couronne de foin sur la tête, et se faisant servir par de jeunes Arméniens, vêtus suivant l'usage du pays. On leur montrait par signes, comme à des sourds, ce qu'on désirait d'eux. Chirisophe et Xénophon s'étant fait beaucoup d'amitiés, demandèrent au chef de village, par le moyen de leur interprète qui parlait la langue perse, en quel pays ils étaient. En Arménie, leur dit-il. Puis il ajouta que le pays voisin était habité par les Chalybes, et indiqua le chemin qui y conduisait. Après cela, Xénophon s'en retourna avec cet homme qu'il ramena dans sa famille, et lui donna un cheval qu'il avait pris quelque temps auparavant, et qui était vieux, en lui recommandant de le rétablir pour le sacrifier au soleil, à qui il avait appris qu'il était consacré. Car il eut peur qu'il ne mourût de la fatigue qu'il avait essuyée dans la route. En même temps il prit pour lui un des jeunes chevaux destinés au roi, et en donna un à chacun des généraux et des capitaines. Les chevaux d'Arménie étaient plus petits que ceux de Perse, mais ils avaient plus de feu. Le chef de village apprit à Xénophon la manière d'attacher des espèces de raquettes aux pieds des chevaux et des bêtes de charge qui marchaient sur la neige; autrement ces animaux y enfonçaient jusqu'au ventre.

Après avoir séjourné huit jours en ces lieux, Xénophon remit le chef de village à Chirisophe pour lui servir de guide. Cet homme les conduisait à travers la neige, sans être lié. Chirisophe s'étant fâché contre lui, parce qu'il ne le menait pas dans les villages, il répondit qu'il n'y en avait point en ces lieux. Chirisophe le frappa, et ne le fit point lier. La nuit suivante, l'Arménien se sauva.

LES GRECS SE RENDENT A CHRYSOPOLIS, D'OU ILS PASSENT A BYZANCE ET S'ENGAGENT AU SERVICE DE SEUTHÈS.

Après sept marches, de cinq parasanges chacune, les Grecs arrivèrent sur les bords du Phase; de là ils firent dix parasanges en deux jours, et trouvèrent les Chalybes, les Taoques et les Phasiens rangés sur des montagnes, et dans un défilé que l'armée devait nécessairement traverser. Aussitôt que Chirisophe eut reconnu que ces peuples étaient maîtres du passage, il fit halte, environ à trente stades d'eux, et convint avec les généraux et les capitaines de s'emparer des sommets des montagnes. Les habitants du pays s'étant aperçus que les Grecs étaient maîtres des hauteurs, veillèrent toute la nuit, et allumèrent beaucoup de feux. Le lendemain, les Grecs les attaquèrent, et en tuèrent un grand nombre. Étant descendus dans la plaine, ils trouvèrent des villages remplis de toutes sortes de provisions. Ils firent ensuite trente parasanges en cinq marches, et arrivèrent dans le pays des Taoques, d'où ils passèrent sur le territoire des Chalybes. Ceux-ci, qui étaient fort belliqueux, portaient un corselet de lin très-long, et duquel pendaient un grand nombre de cordes qui servaient de tassettes. Ils avaient aussi des grèves, un bouclier, et à leur ceinture un coutelas avec lequel ils tuaient leurs prisonniers. Ils leur coupaient ensuite la tête qu'ils portaient en triomphe. C'était aussi leur coutume de chanter et de danser, quand ils pensaient être vus de leurs ennemis. Ils se servaient de piques qui avaient quinze coudées de longueur.

Les Grecs traversèrent ensuite le pays des Macrons, atteignirent les

montagnes de la Colchide, et campèrent dans des villages où ils trouvèrent des vivres en abondance, et entre autres choses du miel qui fit perdre la raison et donna des nausées à ceux qui en mangèrent. Ceux qui n'en avaient pris que peu, dit Xénophon (*), ressemblaient à des gens ivres, et ceux qui en avaient mangé davantage ne pouvaient se tenir sur leurs jambes et semblaient en délire ou moribonds. Personne néanmoins n'en mourut, et le délire cessa le lendemain, à peu près à la même heure où il avait commencé. Le troisième et le quatrième jour, les malades purent se lever, quoique très-faibles.

Les Grecs passèrent par Trébisonde et Cérasonte (**), et entrèrent dans le pays des Mosynœques. Ces peuples étaient divisés en deux partis et se faisaient la guerre. Les Grecs s'allièrent à un des partis, et le lendemain, dit Xénophon (***), les magistrats de ces Mosynœques arrivèrent avec trois cents canots, chacun d'un seul tronc d'arbre et monté par trois hommes. Un de ces hommes resta dans le canot pour le garder, tandis que les deux autres descendirent à terre et se partagèrent en deux troupes de cent hommes chacune, qui chantaient et se répondaient comme des chœurs. Ces gens portaient tous des boucliers d'osier couverts de peaux de bœuf blanches, avec le poil, et de la main droite ils tenaient un javelot long de six coudées, arrondi par un bout et garni d'une pointe à l'autre. Ils avaient en outre des sagaris de fer, et étaient vêtus de petites tuniques faites d'une toile très-grossière, et qui ne leur descendaient pas jusqu'aux genoux. Ils avaient la tête couverte d'un casque de cuir semblable à celui des Paphlagoniens, et du sommet duquel sortait une touffe de cheveux tressés qui formaient la pointe. Les deux chœurs se mirent en marche, et mesurant leurs pas sur un air qu'ils chantaient, ils passèrent à travers les rangs des soldats grecs sous les armes, et s'avancèrent vers un fort des Mosynœques leurs ennemis. Ceux-ci firent alors une sortie, et tuèrent quelques hommes auxquels ils coupèrent la tête, qu'ils montrèrent ensuite avec orgueil en dansant et en chantant un air particulier. Le lendemain, les Grecs s'emparèrent du fort et d'une ville située à côté, où le roi faisait sa résidence dans une tour de bois. Tout fut livré au pillage, et les Grecs trouvèrent dans les maisons de grandes provisions de pain faites l'année précédente, suivant l'usage du pays; la nouvelle récolte était surtout composée d'épeautre et se gardait en paille. Les habitants conservaient aussi dans des amphores des dauphins salés et coupés par morceaux, et se servaient de la graisse de ces poissons, comme d'assaisonnement pour remplacer l'huile. Les greniers étaient pleins de grosses châtaignes qui leur tenaient quelquefois lieu de pain. Le vin, qui paraissait acide quand on le buvait pur, devenait agréable et doux mélangé avec de l'eau. Xénophon observe que les Mosynœques étaient extrêmement blancs, ainsi que leurs femmes, et que les enfants des gens riches se faisaient peindre le dos de diverses couleurs et avaient des stigmates qui représentaient des fleurs.

(*) *Expédition de Cyrus,* liv. IV, chap. 8, § 20.

Pline parle (*Hist. nat.*, lib. XXI, cap. 13, § 45) d'une sorte de miel qui de son temps se trouvait sur les côtes du Pont, et qu'il désigne sous le nom de *Mænomenon mel* (μαινόμενον μέλι, *mel qui insaniam gignit*), parce qu'il faisait perdre la raison à ceux qui en mangeaient; et Pitton de Tournefort rapporte (*Relation d'un voyage au Levant,* tom. II, pag. 130), d'après le P. Lambert, missionnaire théatin, que les abeilles recueillent sur un arbrisseau de la Colchide ou Mingrélie, des sucs qui produisent un miel nauséabond et dangereux.

(**) Ce fut, dit-on, dans cette ville que L. Lucullus trouva le cerisier qu'il porta en Italie; de là les noms latins de *cerasus* et *cerasum* pour désigner l'arbre et le fruit. Cerasonte est aujourd'hui appelée *Keresount* par les Turcs. Voyez d'Anville, *Géographie ancienne*, p. 258 de l'édition de M. de Manne.

(***) *Expédition de Cyrus,* liv. V, ch. 4, § 11.

Jamais l'armée n'avait vu un peuple plus éloigné des usages des Grecs ; car ils faisaient devant tout le monde ce que les autres hommes font en particulier, et n'oseraient faire en public; et lorsqu'ils étaient seuls, ils se conduisaient comme s'ils étaient en compagnie. Ils riaient et dansaient, partout où il se trouvaient, comme s'ils voulaient donner à des spectateurs une preuve de leurs talents (*).

L'armée entra ensuite sur les terres des Chalybes, qui vivaient du produit de leurs ouvrages de fer, et s'arrêta à Cotyore, ville grecque et colonie de Sinope, située dans le pays des Tibaréniens. Les Grecs s'embarquèrent dans ce port et se rendirent à Sinope, d'où ils allèrent par mer à Héraclée (**), colonie de Mégare; puis ils continuèrent leur route jusqu'au port de Calpé, les uns par terre, les autres par mer (***). L'armée s'étant trouvée de nouveau réunie dans cette ville et souffrant du manque de vivres, il fut décidé qu'on irait en prendre dans les villages voisins. Pres de deux mille hommes sortirent du camp. Tandis qu'ils étaient occupés à piller, la cavalerie de Pharnabaze, qui était venue au secours des Bithyniens, habitants du pays, tomba sur eux et leur tua environ cinq cents hommes. Le lendemain, ces mêmes Bithyniens, soutenus par deux généraux perses, Spithridate et Rhathine, envoyés par Pharnabaze avec des troupes, furent battus par les Grecs, sous le commandement de Xénophon. Marchant ensuite à travers la Bithynie, l'armée arriva à Chrysopolis (****) en Chalcédoine. Pharnabaze craignant que les Grecs n'entrassent dans son gouvernement, fit prier Anaxibius, général de la flotte de Lacédémone, lequel se trouvait alors à Byzance, de les engager à passer d'Asie en Europe, moyennant des conditions avantageuses. Les soldats grecs ayant accepté les offres qui leur étaient faites, se rendirent à Byzance, et s'engagèrent ensuite au service de Seuthès, roi de Thrace.

(*) *Expédition de Cyrus*, liv. v, chap. 4, § 33.

(**) Aujourd'hui Erekli. Voyez d'Anville, *Géographie ancienne*, p. 248.

(***) *Expédition de Cyrus*, liv. vi, ch. 2, § 17.

(****) Aujourd'hui Scutari.

XÉNOPHON S'EMBARQUE POUR LAMPSAQUE AVEC LES GRECS QUI AVAIENT SERVI SOUS CYRUS. EXPÉDITION PEU IMPORTANTE CONTRE LES PERSES. XÉNOPHON REMET LE COMMANDEMENT A THIMBRON.

Quelque temps après, ils reçurent une ambassade de la part de Thimbron, général lacédémonien, pour leur annoncer que la république de Sparte, décidée à faire la guerre à Tissapherne, l'avait choisi pour diriger l'expédition. Les ambassadeurs finissaient en engageant l'armée à suivre Thimbron. Les grands avantages qu'on leur promettait ayant décidé les soldats, l'armée s'embarqua pour Lampsaque, sous la conduite de Xénophon, traversa le territoire de Troie, passa le mont Ida, arriva à Antandros, atteignit la plaine de Thèbes (*), celle du Caïque, en passant par Adramyttium (**) et Certonium (***), et arriva à Pergame en Mysie. Là, Xénophon apprit qu'un Perse fort riche appelé *Asidate* était dans la plaine, et que s'il allait de nuit avec trois cents hommes, il l'enlèverait, lui, sa femme, ses enfants et ses trésors (****). Xénophon se mit en marche avec six cents hommes, et arriva vers le milieu de la nuit au château d'Asidate qu'il attaqua. Les Grecs ne pouvant s'en rendre maîtres, essayèrent de faire une brèche à la muraille, qui avait huit briques d'épaisseur. Les assiégés lancèrent contre les ennemis une grande

(*) Ville de Cilicie, petit pays de la Troade où avait régné Étion, père d'Andromaque (Homère, *Iliade*, liv. vi, vers 396 et 97). Cette ville n'existait plus du temps de Strabon. Voyez liv. xiii, p. 612 D.

(**) Adramyttium, ville de Mysie. Aujourd'hui *Adramytti* et *Landremitre*.

(***) On ignore où était située cette ville.

(****) *Expédition de Cyrus*, liv. vii, ch. 8, § 9.

quantité de flèches. Aux cris des gens du château et aux signaux qu'ils firent par le moyen du feu, les secours arrivèrent, et entre autres des hoplites de la Comanie, environ quatre-vingts cavaliers hyrcaniens, et quelques autres tirés des places voisines, et huit cents peltastes. Les Grecs ayant également reçu des renforts, parvinrent à se retirer avec deux cents prisonniers et quelques têtes de bétail, sans avoir perdu un seul homme; mais la moitié de leurs soldats était blessée.

Asidate croyant n'avoir plus rien à craindre après l'attaque qu'il avait repoussée, se tint moins sur ses gardes; puis il abandonna son château pour s'établir dans des villages qui touchaient aux murs de la ville de Parthénium. Xénophon l'y surprit, et l'enleva avec sa famille, ses chevaux et ses richesses.

Nous n'avons rapporté ce fait, qui ressemble plus à une attaque de brigands qu'à une expédition militaire, et sur lequel on regrette que Xénophon s'étende d'une manière si peu digne d'un homme de guerre tel que lui, que pour donner une idée de la facilité avec laquelle l'ennemi même le plus faible pouvait faire impunément une irruption dans l'empire perse.

Thimbron étant arrivé, joignit les troupes de Xénophon aux siennes, et se disposa à faire la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze.

SUITES QU'EURENT A LA COUR DE PERSE LA RÉVOLTE DE CYRUS ET LA BATAILLE DE CUNAXA. RÉCOMPENSES ACCORDÉES PAR ARTAXERXÈS ; VENGEANCE DE CE PRINCE ; CRUAUTÉ ET JALOUSIE DE PARYSATIS ; EMPOISONNEMENT DE STATIRA.

Après la bataille de Cunaxa, Artaxerxès envoya de magnifiques présents au fils d'Artagerse, que Cyrus avait tué de sa main, et récompensa ses autres officiers. Il montra aussi de la modération dans la punition des coupables. Un Mède, nommé Arbace, avait passé pendant le combat dans l'armée de Cyrus, et lorsqu'il avait vu ce prince mort, il était retourné à celle du roi. Artaxerxès attribuant sa désertion à la crainte et à la lâcheté, plutôt qu'à la perfidie et à la trahison, le condamna à se promener un jour entier sur la place publique, portant sur ses épaules une courtisane couverte seulement de son vêtement de dessous (*). Un autre qui, ayant aussi déserté, s'était de plus vanté d'avoir tué deux ennemis, eut la langue percée de trois alènes.

Persuadé qu'il avait tué Cyrus, et voulant que tout le monde le crût et le dît, Artaxerxès envoya des présents à Mithridate, qui avait blessé ce prince le premier, et commanda à ceux qui les lui portèrent, de dire que le roi l'honorait de ces présents pour avoir apporté la housse du cheval de Cyrus. Le Carien dont nous avons parlé plus haut adressa une demande à Artaxerxès, qui lui fit dire : « Le roi te donne ce « présent parce que tu lui as apporté le « second la bonne nouvelle; car c'est « Artasyras qui lui a le premier appris « la mort de Cyrus, et tu es venu en« suite. » Le malheureux Carien fut victime de sa folie. Ébloui sans doute par sa nouvelle fortune, et se persuadant qu'il pouvait aspirer aux plus grandes choses, il ne voulut pas recevoir les présents du roi comme la simple récompense de l'annonce d'une bonne nouvelle, et, dans un mouvement de colère, il protesta hautement que nul autre que lui n'avait tué Cyrus. Le roi, irrité de ses plaintes, ordonna qu'on lui tranchât la tête. La reine Parysatis était présente lorsqu'il donna cet ordre. « Seigneur, lui dit-elle, ne « punissez pas d'un si doux supplice « ce misérable Carien, et laissez-moi lui « donner la digne récompense de l'ac« tion dont il ose se vanter. » Le roi le lui ayant abandonné, elle le fit prendre par les bourreaux, et leur ordonna de le tenir à la torture pendant dix jours, de lui arracher les yeux, et

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 14. Voyez sur le sens que je donne au mot γυμνός du texte, Larcher, *Expédition de Cyrus,* t. I, p. 96, note.

de lui verser de l'airain fondu dans les oreilles, jusqu'à ce qu'il eût expiré dans cet horrible supplice.

Peu de temps après, Mithridate se perdit également par son imprudence. Invité à un repas où se trouvaient les eunuques du roi et ceux de la reine Parysatis, il s'y rendit paré d'une robe et de joyaux dont Artaxerxès lui avait fait présent. Quand à la fin du repas on se fut mis à boire, celui des eunuques de Parysatis qui avait le plus de crédit auprès d'elle, adressant la parole à cet officier : « Mithridate, lui « dit-il, quelle robe le roi t'a donnée! « quels bracelets! quels colliers! quel « riche cimeterre! Il n'est personne qui « ne t'admire et ne porte envie à ton « bonheur. » Mithridate, déjà échauffé par les fumées du vin : « Eh! mon cher « Sparamixas, lui répondit-il, qu'est-« ce que cela, au prix des récompenses « dont je me montrai digne le jour de « la bataille? — Mithridate, reprit l'eu-« nuque en souriant, je suis loin de te « porter envie; mais puisque, selon le « proverbe des Grecs, la vérité est « dans le vin, quel est donc, mon « ami, ce grand exploit d'avoir ramassé « la housse d'un cheval et de l'avoir « portée au roi? — Vous autres, reprit « Mithridate, vous parlerez tant qu'il « vous plaira des housses de cheval et « d'autres sottises pareilles : pour moi, « je vous déclare sans détour que c'est « de cette main que Cyrus a péri. Je ne « lui portai pas, comme Artagerse, « un coup inutile et sans effet; je le « frappai dans la tempe, tout près de « l'œil; et lui perçant la tête d'outre « en outre, je le renversai par terre, « et il mourut de cette blessure. » Tous les convives, prévoyant la fin malheureuse de Mithridate, baissèrent les yeux à terre, et celui qui donnait le repas, prenant la parole : « Mithridate, « lui dit-il, buvons et faisons bonne « chère, en adorant le génie du roi, et « laissons-là ces propos, qui sont au-« dessus de nous (*). »

L'eunuque, au sortir de table, alla rapporter à Parysatis le propos de Mithridate, et la reine en informa le roi, qui ne put voir sans indignation que cet officier démentît sa prétention, et lui enlevât ce qu'il y avait de plus glorieux et de plus flatteur, selon lui, dans la victoire. Il condamna donc Mithridate à mourir du supplice des auges.

Il restait encore à Parysatis, pour assouvir tout à fait sa vengeance, de faire périr Mésabate, cet eunuque d'Artaxerxès qui avait coupé la tête et la main droite de Cyrus. Comme Mésabate ne donnait aucune prise sur lui, Parysatis ourdit la trame suivante pour le perdre. Cette princesse jouait fort bien aux dés. Avant l'expédition de Cyrus, elle faisait souvent la partie du roi; et après la bataille de Cunaxa, lorsqu'elle fut rentrée en grâce auprès de lui, elle ne le quittait presque jamais, laissant à peine à Statira le temps de le voir et de s'entretenir avec lui; car elle avait une haine implacable contre celle-ci, et voulait obtenir le plus grand crédit auprès d'Artaxerxès. Elle proposa un jour à ce prince de jouer aux dés mille dariques, et perdant à dessein, elle paya. Mais feignant du chagrin et du dépit, elle demanda sa revanche et proposa de jouer un eunuque. Artaxerxès y consentit, et la reine mettant au jeu toute l'application dont elle était capable, gagna la partie, et demanda Mésabate, que le roi lui donna. Elle ne l'eut pas plutôt en sa puissance, qu'avant que le roi pût se douter de son dessein, elle le livra aux bourreaux et leur or-

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 15. On lit dans le texte : Ὦ τᾶν, ἔφη, Μιθριδάτα, πίνωμεν ἐν τῷ παρόντι καὶ ἐσθίωμεν, τὸν βασιλέως δαίμονα προσκυνοῦντες. λόγους δὲ μείζους ἢ καθ' ἡμᾶς ἐάσωμεν. J'ai donné la traduction de Ricard qui est exacte. La version latine, jointe à l'édition de Reiske, porte : *Heus tu, inquit, Mithridate, bibamus nunc et epulemur, regis fortunam adorantes; verba sorte nostra majora valeant.* Au lieu de *regis fortunam*, il aurait fallu dire *regis dæmonem* ou *genium*, car dans ce passage il s'agit certainement du férouher du roi, quoique les différents éditeurs et traducteurs de Plutarque n'en aient pas fait la remarque.

donna de l'écorcher vif, d'étendre ensuite son corps en travers sur trois croix, et sa peau sur trois pieux. Quand le roi apprit cette cruelle exécution, il en fut très-affligé et en témoigna toute son indignation; mais Parysatis ne fit qu'en rire, et lui dit: « Vraiment, vous avez bonne grâce de vous mettre ainsi en colère pour un misérable eunuque décrépit; et moi qui ai perdu mille dariques, je prends patience et me tais. » Le roi, quoique irrité d'avoir été trompé, ne donna cependant pas de suite à son ressentiment. Il n'en fut pas de même de la reine Statira; indignée des cruautés de Parysatis, qui d'ailleurs lui était odieuse, elle se plaignit de ce que, pour venger la mort de Cyrus, elle fit périr avec tant d'injustice et de barbarie les plus fidèles serviteurs du roi. Ces plaintes réveillèrent la haine et la jalousie que Parysatis avait conçues depuis longtemps contre Statira. Elle s'apercevait d'ailleurs que le crédit dont elle jouissait elle-même auprès d'Artaxerxès ne venait que du respect filial qu'il avait encore pour elle, tandis que le pouvoir de Statira, fruit de la vive affection et de la confiance de son mari, reposait sur des bases inébranlables. Pour mieux parvenir à ses fins, elle fit semblant de se réconcilier avec Statira. Les deux reines se rendaient mutuellement visite et mangeaient l'une chez l'autre; mais elles se tenaient sur leurs gardes et ne prenaient que des mêmes mets. Il y a en Perse, dit Plutarque, un petit oiseau qui n'a point d'excréments et dont les intestins sont remplis de graisse, ce qui fait croire qu'il se nourrit de vent et de rosée: on le nomme *rhyntacès* (*). Parysatis ayant pris un de ces oiseaux, le coupa par le milieu avec un couteau, dont un des côtés de la lame était frotté de poison. Elle en mangea la moitié saine, et donna l'autre à la jeune reine. Les douleurs aiguës et les convulsions violentes que cette princesse éprouva, ne lui laissèrent aucun doute sur la cause de son mal, et donnèrent au roi des soupçons contre sa mère, dont il connaissait le caractère vindicatif et cruel. Pour s'en assurer, il fit mettre à la torture tous les gens attachés à la maison de Parysatis. Une femme nommée *Gigis*, qui avait toute la confiance de la reine mère, fut arrêtée et condamnée au supplice dont les lois des Perses punissaient les empoisonneurs. On leur plaçait la tête sur une pierre fort large, et on la leur frappait avec une autre pierre, jusqu'à ce que les os fussent entièrement écrasés et le visage tout aplati. Quant à Parysatis, le roi se contenta de la reléguer à Babylone, qu'elle avait choisie elle-même pour lieu de son exil.

TISSAPHERNE CHERCHE A INQUIÉTER LES VILLES GRECQUES DE L'ASIE MINEURE QUI AVAIENT SUIVI LE PARTI DE CYRUS. CES VILLES DEMANDENT DU SECOURS AUX LACÉDÉMONIENS. EXPÉDITIONS DE THIMBRON ET DE DERCYLLIDAS. HISTOIRE DE MANIA.

Artaxerxès voulant récompenser Tissapherne des services qu'il lui avait rendus, ajouta à son ancien gouvernement celui de Cyrus (*). Tissapherne, à peine investi de sa nouvelle dignité, enjoignit à toutes les villes ioniennes de reconnaître sa domination. Ces villes, jalouses de leur liberté, et craignant d'ailleurs le ressentiment de Tissapherne, à qui elles avaient préféré Cyrus, députèrent vers les Lacé-

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 19. Suivant Ctésias (*Persiques*, ch. 61), cet oiseau porte le nom de *rhyndacès* et n'est pas plus gros qu'un œuf (ὀρνίθιον μικρόν μέγεθος ἴσον ᾠοῦ). Schneider, dans son Dictionnaire grec-allemand, dit que le rhyndacès est un oiseau de l'Inde de la grosseur d'un pigeon, et il ne cite que les deux passages de Plutarque et de Ctésias, où l'on ne trouve rien de semblable. Il faut croire qu'en écrivant cet article l'auteur avait sous les yeux des autorités qu'il n'a point indiquées. Les éditeurs de l'édition de Londres du *Thesaurus linguæ Græcæ*, reconnaissent le rhyndacès dans un oiseau appelé en persan moderne *round*, et qui vit dans les rizières.

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, chap. I.

démoniens pour leur demander du secours. Les Lacédémoniens leur envoyèrent Thimbron, avec cinq mille hommes d'infanterie et trois cents cavaliers. Arrivé en Asie, ce chef rassembla toutes les troupes qui se trouvaient dans les villes grecques : cependant, comme son armée n'était pas assez considérable pour lui permettre de tenir tête aux forces des Perses, il se borna à empêcher leur cavalerie de ravager les terres, sans jamais descendre dans la plaine pour les combattre. Lorsque les troupes grecques commandées par Xénophon se furent jointes à lui, comme nous l'avons dit plus haut, il prit l'offensive (an du monde 3605; avant J. C., 399), et se rendit maître sans coup férir des villes de Pergame, Teuthranie et Halisarne. Il s'empara encore de quelques places mal fortifiées, et mit le siége devant la ville de Larisse, surnommé l'*Égyptienne* (*), qui refusa de lui ouvrir ses portes; mais au bout de peu de temps il fut obligé de renoncer à son entreprise.

Thimbron se retira alors à Éphèse; il se disposait à partir pour une expédition dans la Carie, lorsqu'il fut remplacé dans son commandement par Dercyllidas, que son génie fertile en inventions avait fait surnommer *Sisyphe*(**). Celui-ci connaissant la mésintelligence qui existait entre Tissapherne et Pharnabaze, conclut une trêve avec le premier, entra dans le gouvernement de l'autre, et conduisit son armée jusque dans l'Éolie.

Cette province appartenait à la vérité à Pharnabaze; mais Zénis, Dardanien, la gouvernait en qualité de vice-satrape. Après la mort de celui-ci, Pharnabaze se disposait à nommer quelqu'un à sa place, lorsque la veuve de Zénis, qui était aussi Dardanienne, et se nommait *Mania*, se mit en marche, accompagnée d'un corps de troupes assez considérable. Cette princesse portait des présents pour Pharnabaze, pour ses concubines et pour ses amis, et priait le satrape de lui conserver l'emploi de son mari, promettant de lui payer les tributs avec exactitude et de lui être fidèle. Pharnabaze consentit à sa demande, et trouva toujours en elle une grande fidélité. Elle conserva les places confiées à sa garde, et s'empara des villes maritimes de Larisse, Hamaxite et Colone. Cette princesse soldait des troupes grecques, qui à sa voix escaladaient les murs, tandis que, montée sur un char, elle contemplait le combat, et remarquait ceux qui se distinguaient le plus par leur bravoure, pour les récompenser. Mania accompagnait Pharnabaze, même dans ses expéditions contre les Mysiens et les Pisidiens, qui infestaient le territoire de l'empire (*).

Mania avait quarante ans accomplis, lorsque Midias son gendre, pour lequel elle avait la plus vive affection, l'étouffa, et tua en même temps son fils, âgé d'environ dix-sept ans. Après ce double crime, Midias s'empara de Scepsis et de Gergithe, où Mania avait ses trésors. Les autres villes ne voulurent point le reconnaître, et se déclarèrent pour Pharnabaze. Dercyllidas arriva alors; en un seul jour, Larisse, Hamaxite et Colone se rendirent à lui, ainsi que plusieurs places de l'Éolie. Dercyllidas s'étant ensuite rendu maître de la personne de Midias, se contenta de le réduire à la condition de simple particulier, et lui permit de vivre à Scepsis.

Pharnabaze, craignant que Dercyllidas, maître de l'Éolie, ne songeât à se jeter sur la Phrygie, lieu de sa résidence, demanda une trêve au chef lacédémonien, qui lui proposait la paix ou la guerre. Dès que cette trêve fut conclue, Dercyllidas alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Thrace bithynienne.

Tissapherne et Dercyllidas avaient été jusque-là en bonne intelligence;

(*) Cette ville était située dans l'Éolie entre Cymé et Phocée. Voyez l'origine de son surnom, ci-devant page 74, col. 1.

(**) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, chap. I.

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, chap. I.

mais les ambassadeurs des Ioniens envoyés à Sparte, ayant représenté que Tissapherne pouvait, s'il le jugeait convenable, rendre libres les villes grecques de son gouvernement, et qu'en ravageant la Carie on obtiendrait de lui toute espèce de concessions, Dercyllidas reçut l'ordre d'entrer par terre dans cette province, et Pharax d'infester les côtes avec sa flotte. Tissapherne venait d'être nommé gouverneur en chef de l'Asie Mineure, et Pharnabaze, qui se trouvait alors à la cour de ce satrape pour lui rendre hommage, déclara qu'il était prêt à combattre pour la cause commune, et à chasser les Grecs des provinces du roi. Les deux chefs convinrent d'aller d'abord en Carie, où ils mirent de bonnes garnisons dans les places fortes, puis ils retournèrent en Ionie (*).

Dès qu'ils eurent repassé le Méandre, Dercyllidas le traversa lui-même. Un jour, ses troupes, qui marchaient en désordre, découvrirent tout à coup des sentinelles placées sur les hauteurs. Dercyllidas envoya en reconnaissance des hommes qui lui annoncèrent qu'ils avaient vu une armée rangée en bataille sur le chemin par lequel les troupes grecques devaient passer. Cette armée était composée de Cariens, qui portaient des boucliers blancs, de toute l'infanterie perse que Tissapherne et Pharnabaze avaient à leur disposition, de quelques corps grecs et d'une nombreuse cavalerie. Tissapherne était à l'aile droite, et Pharnabaze commandait la gauche. Dercyllidas fit aussitôt ranger son armée en bataille. Les troupes des villes grecques de l'Ionie montrèrent une grande hésitation, et quelques-unes même jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Les soldats du Péloponnèse tinrent seuls ferme à leur poste.

Pharnabaze voulait livrer le combat; mais Tissapherne, qui se rappelait le courage des troupes grecques à la solde de Cyrus, redoutait une action. Il fit demander une entrevue à Dercyllidas; on donna des otages de part et d'autre, et les deux armées se retirèrent, celle des Perses à Tralles, et celle des Grecs à Leucophrys.

Le lendemain, il y eut une réunion dans un lieu convenu. On se demanda de part et d'autre à quelles conditions on conclurait la paix : Dercyllidas exigeait qu'on laissât les villes grecques se gouverner par leurs propres lois; Pharnabaze et Tissapherne voulaient, avant tout, que les troupes grecques s'éloignassent du territoire du roi, et que les harmostes renonçassent à leur gouvernement. Après une longue conférence, il fut décidé que l'on conclurait une trêve jusqu'à ce que Tissapherne et Dercyllidas eussent informé, l'un le grand roi, l'autre sa république. Ainsi, la pusillanimité de Tissapherne sauva Dercyllidas et son armée (*).

ARTAXERXÈS FAIT ÉQUIPER UNE FLOTTE EN PHÉNICIE. EXPÉDITION D'AGÉSILAS DANS L'ASIE MINEURE. DISGRACE ET SUPPLICE DE TISSAPHERNE.

Peu de temps après (an du monde 3608; avant J. C., 396), un certain Hérodas de Syracuse (**), qui se trouvait en Phénicie, vit une quantité de galères tout équipées, et d'autres que l'on construisait. Ayant appris que la flotte qu'on préparait aurait trois cents voiles, il partit pour la Grèce, et informa les Lacédémoniens de ce qui se passait. Aussitôt Agésilas, roi de Sparte, fit voile pour Éphèse avec toutes les troupes qu'il put réunir. Dès qu'il fut entré dans le port, Tissapherne lui fit demander le sujet de son voyage. Je viens, répondit Agésilas, donner aux Grecs d'Asie la liberté dont jouissent les Grecs d'Europe. Je vous réponds, lui dit Tissapherne, du succès de votre demande, si vous consentez à une trêve jusqu'au retour des courriers que j'enverrai au roi. La trêve conclue, Agésilas resta à Éphèse. Tissa-

(*) Xénophon, *Histoire grecque,* liv. III, chap. 2.

(*) Xénophon, *Histoire grecque,* liv. III, chap. 2.

(**) Ibidem, liv. III, chap. 4.

pherne ayant reçu des renforts envoyés par Artaxerxès, fit dire à Agésilas de quitter l'Asie, déclarant qu'en cas de refus il lui ferait la guerre. Agésilas, sans perdre de temps, entra dans la Phrygie, où les habitants n'étaient point préparés à le recevoir. Il prit les villes qui étaient sur son passage, et fit dans cette irruption soudaine un immense butin.

Il marcha plusieurs jours sans rencontrer les Perses ; mais non loin de Dascylium, ses cavaliers montèrent sur une colline pour découvrir au loin le pays : le hasard voulut qu'un corps de cavalerie de Pharnabaze, égal en force à celui des Grecs et commandé par Rhathine et Bagée, monta en même temps, mais par un autre côté, sur cette colline ; les deux troupes, qui n'étaient qu'à une distance de quatre cents pas, firent halte. La cavalerie grecque était rangée en forme de phalange sur quatre de hauteur, et présentait un grand front ; les Perses, au contraire, avaient douze hommes seulement de front, et un plus grand nombre de hauteur : ils chargèrent les premiers, et bientôt on combattit de près. Dans le choc, tous les Grecs brisèrent leurs javelines ; mais les Perses, qui avaient des javelots de cornouiller, tuèrent, dès le commencement de l'action, douze cavaliers et deux chevaux (*). La cavalerie grecque était en pleine déroute, lorsqu'elle fut secourue par un corps d'hoplites qui firent reculer les Perses, sans toutefois leur tuer un seul homme.

Au retour du printemps, Agésilas, qui avait réuni toutes ses forces à Éphèse, déclara qu'il mènerait bientôt son armée vers la Lydie. Tissapherne pensait qu'Agésilas répandait ce bruit dans l'intention de le surprendre, et que son dessein était de fondre sur la Carie. Il conduisit donc son infanterie dans cette province, et sa cavalerie fit halte dans la plaine du Méandre. Quant à Agésilas, il se jeta sur la Lydie, et s'avança dans le pays, où il trouvait des vivres en abondance.

Cependant les Perses tuèrent quelques fourrageurs grecs qui s'étaient écartés pour faire du butin. Agésilas ayant appris cette nouvelle, ordonna à sa cavalerie de courir au secours des siens. A la vue du renfort qui arrivait aux ennemis, les Perses se rassemblent et rangent tous leurs escadrons en bataille. Agésilas s'apercevant que les Perses n'avaient point encore leur infanterie, profita de cette circonstance pour les attaquer avec toutes ses forces. Les cavaliers perses soutinrent courageusement le premier choc ; mais bientôt, attaqués par toutes les troupes d'Agésilas, ils plièrent ; quelques-uns tombèrent dans le Pactole, les autres prirent la fuite. Les Grecs se rendirent maîtres du camp des Perses, et firent un butin considérable.

Tissapherne se trouvait à Sardes le jour où cette affaire eut lieu, en sorte que les Perses l'accusèrent de trahison. Artaxerxès irrité ordonna à Tithraustès de couper la tête à ce satrape, et lui donna son gouvernement. Parysatis, qui ne pardonnait à aucun des ennemis de son fils Cyrus, contribua beaucoup à la condamnation de Tissapherne (*) ; car cette reine avait recouvré tout son crédit. Artaxerxès n'était pas resté longtemps irrité contre elle et l'avait rappelée à la cour, parce qu'il lui reconnaissait un grand sens et un esprit fait pour gouverner.

Après avoir exécuté les ordres d'Artaxerxès, Tithraustès fit dire à Agésilas que Tissapherne, auteur de la guerre, avait subi la juste punition de ses crimes, et que le roi jugeait convenable que les Lacédémoniens retournassent dans leur patrie, et que les villes grecques d'Asie devenues libres payassent le tribut ordinaire. Il engagea ensuite Agésilas à se retirer sur

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, chap. 4. A la bataille du Granique, au contraire, les cavaliers d'Alexandre avaient des javelots de bois de cornouiller, et Arrien (liv. I, chap. 15, § 7) attribue en partie la victoire des Macédoniens à la bonté de ces armes et à l'infériorité de celles des Perses.

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 23.

les terres de Pharnabaze, et lui donna trente talents, moyennant lesquels le roi de Sparte consentit à marcher vers la Phrygie.

Cependant, Tithraustès pensant qu'Agésilas voulait conquérir la Perse, se décida à envoyer en Grèce (an du monde 3610; av. J. C., 394) un Rhodien appelé *Timocrate* (*), avec cinquante talents pour corrompre les principaux citoyens de chaque ville, et les engager à susciter la guerre aux Lacédémoniens.

Vers le commencement de l'automne, Agésilas entra dans la Phrygie, où il mit tout à feu et à sang, emporta de vive force plusieurs villes, et prit les autres par composition. Spithridate lui ayant dit que s'il passait dans la Paphlagonie il pourrait contracter une alliance avec le dynaste des Paphlagoniens, Agésilas entreprit le voyage d'autant plus volontiers, que, depuis longtemps, il cherchait les moyens de détacher tout à fait les Paphlagoniens du parti du roi de Perse.

A son arrivée en Paphlagonie, le dynaste Cotys alla au-devant de lui, et devint son allié: ce prince, appelé à la cour d'Artaxerxès, avait refusé de s'y rendre. Sur l'invitation de Spithridate, Cotys fournit à Agésilas deux mille chevaux et deux mille peltastes.

Agésilas marcha ensuite vers Dascylium, où était situé le palais de Pharnabaze, entouré de villages considérables et remplis de vivres. Des parcs fermés de murs, dit Xénophon (**), et des plaines très-vastes, invitaient au plaisir de la chasse; autour de Dascylium coulait une rivière abondante en poissons de toute espèce, et les oiseaux ne manquaient pas à ceux qui pouvaient les prendre dans des filets. Agésilas établit dans ce lieu-là ses quartiers d'hiver. Les Grecs, qui jusqu'alors n'avaient éprouvé aucun échec, méprisaient les Perses, et fourrageaient dispersés dans la plaine, sans aucune défiance, quand Pharnabaze survint avec deux chariots armés de faux et quatre cents cavaliers. Les Grecs le voyant avancer, réunirent promptement un bataillon de sept cents hommes. Pharnabaze, sans perdre de temps, plaça ses chariots devant sa cavalerie et ordonna de charger. Les deux chariots se firent jour et rompirent le bataillon; les cavaliers écrasèrent cent soldats; le reste se sauva vers Agésilas.

Trois ou quatre jours après, Spithridate ayant appris que Pharnabaze était campé à Cavé, grand village distant de cent soixante stades environ, en informa les Grecs, qui envoyèrent contre ce satrape deux mille hoplites, autant de peltastes, la cavalerie de Spithridate, celle des Paphlagoniens et tous les cavaliers grecs qu'ils purent réunir. La nuit venue, et lorsque l'expédition devait partir, la moitié des troupes environ manqua au rendez-vous. Les Grecs n'en persistèrent pas moins dans leur résolution, et au point du jour ils assaillirent le camp de Pharnabaze. L'avant-garde de ce satrape, presque toute composée de Mysiens, fut taillée en pièces; les Perses prirent la fuite, et le camp fut pillé: on y trouva une grande quantité de coupes et d'autres effets appartenant à Pharnabaze, un bagage considérable et des bêtes de somme.

Comme les Paphlagoniens et Spithridate emportaient leur part du butin, quelques chefs grecs les dépouillèrent entièrement. Indignés de cette injustice et de l'affront qu'ils venaient de recevoir, ils réunirent leurs bagages pendant la nuit, et se retirèrent à Sardes, vers Ariée, par lequel ils ne craignaient point d'être trahis; car, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ce général avait quitté le parti du roi de Perse et lui avait fait la guerre par attachement pour Cyrus. La retraite soudaine de Spithridate et des Paphlagoniens affligea beaucoup Agésilas.

Quelque temps après, ce prince désira avoir une entrevue avec Pharnabaze. Une trêve ayant été convenue, le satrape se rendit au lieu désigné, où

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. III, ch. 5. Plutarque (Vie d'Artaxerxès, ch. 20) lui donne le nom d'*Hermocrate*.

(**) *Histoire grecque*, liv. IV, chap. I.

déjà Agésilas l'attendait avec ses amis, tous couchés sur le gazon. Pharnabaze arriva superbement vêtu : ses esclaves étendirent à terre des coussins, pour lui faire un siége à la manière des Perses; mais Pharnabaze voyant la simplicité d'Agésilas, rougit de sa mollesse et s'assit sur la terre nue. Quand ils se furent salués, Pharnabaze tendit la main à Agésilas, qui lui donna la sienne. Pharnabaze, comme plus âgé, parla le premier; il dit : « Agési-« las, et vous tous Lacédémoniens ici « présents, j'ai été votre ami et votre « allié; lorsque vous étiez en guerre « avec Athènes, j'ai soutenu vos ar-« mées navales en vous fournissant « des sommes considérables. Sur terre, « j'ai combattu avec vous dans la ca-« valerie et j'ai repoussé vos ennemis. « On ne me reprochera pas, comme à « Tissapherne, de la perfidie dans mes « actions ni dans mes paroles. En ré-« compense de mes bons offices et de « ma franchise, comment suis-je traité « par vous? Je ne trouve pas même à « subsister dans mon propre pays, à « moins que, comme les bêtes fauves, « je ne ramasse ce que vous daignez « laisser. Ces beaux palais, ces jardins, « ces parcs immenses que mon père « m'avait laissés et qui faisaient mes « délices, je les vois brûler et ravager. « Votre conduite, dites-moi, est-elle « conforme aux principes de la jus-« tice (*)? »

Agésilas ne pouvant se justifier du reproche d'ingratitude que lui faisait Pharnabaze, se contenta de l'assurer qu'il n'irait plus ravager les terres dépendant de son gouvernement, tant qu'il trouverait d'autres pays à attaquer dans l'empire perse. Il engagea en même temps Pharnabaze à abandonner la cause d'Artaxerxès et à devenir l'ami des Lacédémoniens. « Eh « bien, répondit le satrape, je vais « parler franchement. Si le roi nomme « un satrape auquel il prétende m'as-« sujettir, je serai votre ami et votre « allié; mais s'il me confie le comman-« dement de ses troupes, s'il m'ac-« corde un titre qu'il est pardonnable « d'ambitionner, alors je combattrai « contre vous avec le plus de courage « qu'il me sera possible. »

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. IV, chap. I.

Vers le commencement du printemps, Agésilas sortit de la Phrygie, comme il s'y était engagé, et descendit dans la plaine de Thèbes, où il grossit son armée de toutes les troupes qu'il put réunir. Il se disposait à pénétrer dans la haute Asie, espérant que toutes les nations sur le territoire desquelles il passerait, abandonneraient le parti du roi pour s'attacher à la cause des Grecs.

AGÉSILAS EST RAPPELÉ EN GRÈCE. PHARNABAZE ET CONON REMPORTENT UNE VICTOIRE SUR LA FLOTTE DES LACÉDÉMONIENS. AVANTAGES DIVERS OBTENUS PAR LES PERSES.

Artaxerxès avait envoyé en Grèce, comme nous l'avons dit, Timocrate, avec des sommes considérables pour corrompre les citoyens qui avaient le plus d'autorité dans les villes, et soulever tous les peuples de la Grèce contre Lacédémone. Timocrate s'acquitta avec intelligence de la mission dont l'avait chargé Artaxerxès, et bientôt les éphores furent obligés de rappeler Agésilas (an du monde 3610; avant J.C., 394), qui dit spirituellement que *le roi le chassait d'Asie avec trente mille archers*. Il parlait ainsi, parce qu'Artaxerxès avait envoyé en Grèce environ trente mille pièces d'une monnaie perse, qui portait la figure d'un archer.

Après avoir obligé Agésilas à quitter l'Asie, Artaxerxès voulut encore enlever aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Pour atteindre ce but, il adjoignit à Pharnabaze, dans le commandement de la flotte, Conon, général athénien dont le mérite lui était connu. Ces deux chefs étaient à la hauteur de Loryme, dans la Chersonèse de Carie, avec une flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux (*). Apprenant que celle des

(*) Diodore de Sicile, liv. XIV, chap. 83.

Lacédémoniens se trouvait aux environs de Cnide, ils se disposaient à aller à sa rencontre pour l'attaquer ; mais Pisandre, qui la commandait, partit lui-même à la tête de quatre-vingt-cinq trirèmes et se rendit à la rade de Physcus, qui appartient aussi à la Carie. Dès qu'il aperçut la flotte des Perses, il fit force de voiles pour l'atteindre, et ce premier choc lui donna d'abord de l'avantage. Mais les galères des Perses avançant en grand nombre, les alliés de Lacédémone cherchèrent bientôt leur sûreté en s'approchant du rivage. Quant à Pisandre, croyant qu'il était indigne d'un Spartiate de reculer, il continua de combattre avec un courage extraordinaire, et mourut les armes à la main.

Conon poursuivit jusqu'au rivage les vaisseaux qui y cherchaient un asile, et en prit cinquante. La plupart de ceux qui les montaient se jetèrent à la nage, et cinq cents d'entre eux furent faits prisonniers : le reste de la flotte se sauva dans le port de Cnide.

Pharnabaze et Conon, vainqueurs des Lacédémoniens, s'étaient portés avec leur flotte vers les îles et les villes maritimes, d'où ils avaient chassé les harmostes lacédémoniens, en promettant aux habitants de n'élever contre eux aucune citadelle et de leur laisser le libre exercice de leurs usages et de leurs lois (*). Cette conduite modérée était le résultat des conseils que Conon avait donnés à Pharnabaze. Ce satrape s'étant rendu à Éphèse, donna à Conon le commandement de quarante galères, avec ordre de se rendre à Sestos, car cette ville, ainsi qu'Abydos, tenait toujours pour les Lacédémoniens. Pharnabaze menaça les habitants de leur faire la guerre, s'ils ne se déclaraient pas pour la Perse. Sur leur refus, il chargea Conon de bloquer les deux villes par mer, et lui-même ravagea le territoire des Abydéniens. Cependant, voyant qu'il ne parvenait point à réduire ceux-ci, il s'en retourna, et chargea Conon de tirer des villes situées sur l'Hellespont le plus grand nombre possible de vaisseaux pour la campagne suivante.

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. IV, chap. 8.

LA FLOTTE DE PHARNABAZE RAVAGE LES CÔTES DE LA LACONIE. CONON RELÈVE LES MURAILLES D'ATHÈNES AVEC L'ARGENT QUE LUI DONNENT LES PERSES. PAIX HONTEUSE POUR LES GRECS, CONCLUE PAR LE LACÉDÉMONIEN ANTALCIDAS.

Au commencement du printemps (an du monde 3611 ; avant J. C., 393), Pharnabaze, secondé par Conon, partit avec une flotte considérable, et aborda à l'île de Mélos, d'où il fit voile vers Lacédémone (*). Arrivé à Phères, il ravagea toute la contrée, ainsi que plusieurs autres provinces maritimes. Comme sur ces côtes il n'y avait aucun port, et que Pharnabaze redoutait à la fois les courses des Grecs et la disette de vivres, il prit tout à coup une route opposée, et se retira dans un port de l'île de Cythère, nommé *Phéniconte*. Les Cythéréens, craignant d'être pris d'assaut, abandonnèrent leurs remparts, et se retirèrent en Laconie à la faveur d'une trêve. Pharnabaze répara les fortifications de la ville, où il mit une garnison. Après cette expédition, il laissa à Conon tout l'argent qu'il avait, et se retira en Phrygie. Conon lui ayant représenté que la reconstruction des Longues Murailles de la ville d'Athènes et des remparts du Pirée serait très-funeste à Lacédémone, il consentit à ce que Conon retournât à Athènes pour les relever, et lui fournit les sommes nécessaires pour exécuter ces travaux.

Cependant les Lacédémoniens, informés que Conon rebâtissait les murailles d'Athènes aux frais d'Artaxerxès, et entretenait une flotte qui assurait aux Athéniens la possession des îles et des villes maritimes, jugèrent à propos de faire des représentations à Tiribaze qui commandait les armées d'Artaxerxès. Ils voulaient engager ce général dans leur parti, ou obtenir tout au moins

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. IV, chap. 8.

que le roi ne donnât plus l'argent nécessaire à l'entretien de la flotte de Conon. Ils dépêchèrent donc Antalcidas vers Tiribaze, pour instruire celuici de ce qui se passait, et obtenir la paix.

Les Athéniens, se doutant de ces menées, envoyèrent aussi des ambassadeurs. Dès qu'ils furent arrivés chez Tiribaze, Antalcidas dit qu'il venait au nom de la république de Lacédémone, demander au roi une paix telle qu'il la désirait depuis longtemps; que les Lacédémoniens ne lui contestaient pas la souveraineté des villes grecques de l'Asie, et qu'ils ne demandaient que l'indépendance absolue des îles et des villes de la Grèce. Qu'est-il donc besoin, dit-il, que le roi fasse à ses dépens la guerre contre nous, qui n'avons aucune prétention?

Il était impossible de rien proposer de plus agréable au roi de Perse, et tout à la fois de plus funeste et de plus honteux pour les Grecs. Les Lacédémoniens cédaient à Artaxerxès toutes les villes grecques de l'Asie avec les îles qui en dépendaient, renonçant ainsi aux avantages que leur avaient procurés les victoires de Thimbron, de Dercyllidas et d'Agésilas; et en accordant aux îles et aux villes de la Grèce la faculté de se déclarer indépendantes de leurs métropoles et de se gouverner d'après leurs propres lois, ils augmentaient le nombre déjà trop considérable des petits États, et enlevaient au pays une partie de sa force. Aussi, après avoir fait connaître les dispositions de ce traité, Plutarque (*) ajoute-t-il : « Telles furent les conditions de « cette paix, si toutefois on peut ap- « peler de ce nom un traité perfide qui « fit l'opprobre de la Grèce, et dont « l'issue fut plus ignominieuse que n'au- « rait pu l'être la guerre la plus fu- « neste. »

Tiribaze regardait comme très-avantageuses les propositions d'Antalcidas. Cependant, n'osant pas se déclarer ouvertement pour les Lacédémoniens, sans l'ordre du roi, il donna des sommes considérables à Antalcidas, et fit emprisonner Conon, sous prétexte qu'il se montrait contraire aux intérêts du roi. Il se rendit ensuite à la cour pour instruire lui-même Artaxerxès des propositions d'Antalcidas, de l'emprisonnement de Conon, et lui demander ses ordres. Ce prince, très-satisfait de la conduite qu'avait tenue Tiribaze, ratifia le traité de paix (an du monde 3617; avant J. C., 387).

STRUTHAS, GÉNÉRAL D'ARTAXERXÈS, SURPREND L'ARMÉE DE THIMBRON. DIPHRIDAS SUCCÈDE A CELUI-CI DANS LE COMMANDEMENT DES TROUPES LACÉDÉMONIENNES.

Fort peu de temps après l'arrivée de Tiribaze à la cour, et avant la conclusion de la paix d'Antalcidas, Artaxerxès envoya Struthas pour visiter les côtes de l'Asie Mineure et lui rendre compte de la situation des choses dans cette partie de l'empire (*). Struthas, qui connaissait l'état déplorable où les expéditions des Lacédémoniens, et principalement celles d'Agésilas, avaient réduit les provinces de l'Asie Mineure, se montrait fort attaché aux Athéniens et à leurs alliés. Les Lacédémoniens, connaissant ses dispositions, chargèrent Thimbron de lui faire la guerre. Ce général se rendit à Éphèse, tira des troupes des villes de Priène, Lycophrys et Achillée, et ravagea les terres d'Artaxerxès.

Struthas, ayant remarqué que les troupes de Thimbron marchaient souvent en désordre, et dans une sécurité présomptueuse, détacha un jour quelques-uns de ses cavaliers, qu'il chargea de courir à toute bride sur les maraudeurs de l'armée de Thimbron; et il s'avança lui-même en bon ordre avec plusieurs escadrons. Thimbron, qui venait de prendre son repas, était alors dans sa tente; il tomba sous les coups des cavaliers de Struthas, qui tuèrent un assez grand nombre de Grecs; ceux qui purent échapper se retirèrent dans les villes alliées.

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. 21.

(*) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. IV, chap. 8.

Diphridas, chargé de recueillir les débris de l'armée de Thimbron, et de faire de nouvelles levées pour attaquer Struthas, s'empara de la personne de Tigrane, gendre de ce général, pendant qu'il se rendait à Sardes avec son épouse, et tira des deux prisonniers une rançon énorme qui lui servit à soudoyer ses troupes. Là se bornèrent toutes les opérations de ce général contre les Perses.

GUERRE D'ARTAXERXÈS CONTRE ÉVAGORAS, ROI DE L'ÎLE DE CYPRE.

Après la ratification de la paix d'Antalcidas, Artaxerxès, n'ayant plus de diversion à craindre de la part des Grecs (an du monde 3618; avant J. C., 386), tourna toutes ses forces contre Évagoras, roi de Cypre. Ce prince ne régnait d'abord que sur la ville de Salamine, capitale de l'île, dont il s'était emparé sur un autre roi que protégeaient les Perses; mais il poussait toujours ses conquêtes et menaçait de se rendre maître de l'île entière. La guerre durait depuis plusieurs années, sans que, ni de part ni d'autre, il y eût eu aucune action importante. Libre alors de tout autre soin, Artaxerxès résolut de pousser cette guerre avec vigueur. Il faisait depuis longtemps des préparatifs pour être en état d'agir avec des forces imposantes de terre et de mer. Son armée était forte de trois cent mille hommes, et sa flotte de trois cents vaisseaux (*). Orontas, son gendre, avait été nommé général des troupes de terre, et Tiribaze commandait les vaisseaux. Ces deux chefs se réunirent dans la Cilicie, et partirent pour l'île de Cypre, qu'ils se disposaient à attaquer vivement.

Évagoras, de son côté, fit alliance avec le roi d'Égypte, tira des secours d'Écatomnus, dynaste de la Carie, de plusieurs autres princes ennemis déclarés ou couverts des Perses, et surtout de Tyr et de quelques villes de la Phénicie, dont il s'était rendu maître. Il équipa une flotte de quatre-vingt-dix trirèmes, dont vingt de Tyr, et soixante et dix de l'île de Cypre. Les troupes montaient à vingt mille hommes environ. Comptant beaucoup sur lui-même, il se présenta devant les Perses. Il avait dans sa flotte un grand nombre de ces barques légères dont les pirates faisaient usage. Il les mena contre les navires de charge qui portaient les vivres des Perses, en coula à fond quelques-uns, en prit plusieurs, et empêcha les autres de rallier la flotte de Tiribaze. Les vaisseaux de guerre avaient déjà jeté, dans l'île de Cypre, un grand nombre de troupes perses qui furent bientôt tourmentées par la famine, car les commandants des vaisseaux de charge n'osaient plus se hasarder en mer, dans la crainte d'être pris ou coulés à fond par les navires légers d'Évagoras. La disette amena bientôt un soulèvement. Les soldats tuèrent quelques-uns de leurs officiers; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que les chefs, et, entre autres, Gaos (*), gendre de Tiribaze, parvinrent à apaiser la sédition. Ils reconduisirent alors toute la flotte perse sur les côtes de la Cilicie, où ils se pourvurent de vivres.

Quant à Évagoras, sentant que son armée navale était beaucoup trop inférieure en nombre à celle des Perses pour pouvoir leur tenir tête, il équipa encore soixante vaisseaux, et en demanda cinquante au roi d'Égypte, ce qui faisait en tout deux cents voiles. Plein de confiance en son courage et dans l'expérience de ses matelots, il alla au-devant de la flotte perse; et la rencontrant à la hauteur de Citium, il attaqua en bon ordre les vaisseaux de Tiribaze, qui n'étaient point préparés à le recevoir. Il eut d'abord tout le succès qu'il devait se promettre d'une attaque imprévue et bien combinée, coula à fond plusieurs navires perses, et en prit d'autres. Cependant Gaos et les autres chefs des Perses ayant eu

(*) Diodore de Sicile, liv. xv, chap. 2.

(*) Ce Gaos, comme l'appelle Diodore, est le même que Glus, fils de Tamos, de Xénophon, dont nous avons parlé page 169, colonne 1.

le temps de se reconnaître, rétablirent peu à peu le combat, et finirent par prendre l'offensive. Les vaisseaux d'Évagoras commencèrent à céder, et prirent la fuite bientôt après.

Les Perses débarquèrent ensuite à Citium, et assiégèrent Salamine par terre et par mer. Tiribaze repassa en Cilicie pour se rendre à la cour, et annoncer à Artaxerxès la nouvelle de la victoire que la flotte venait de remporter. Artaxerxès fit remettre à Tiribaze deux cents talents pour continuer la guerre.

Cependant Évagoras, abattu par l'échec qu'il venait d'essuyer, confia à son fils Pythagoras la défense de Salamine, et partit la nuit, à l'insu des Perses, avec dix galères, pour aller demander du secours au roi d'Égypte. Il n'obtint pas tout ce qu'il avait espéré, et fit bientôt voile pour retourner en Cypre. En y arrivant, il trouva sa capitale si vivement pressée par les Perses qu'il pensa à faire sa soumission. Tiribaze, qui avait une autorité entière dans l'armée d'Artaxerxès, répondit qu'il ferait la paix si Évagoras abandonnait toutes les autres villes de l'île de Cypre, se contentant d'être roi de Salamine, et s'il voulait payer un tribut annuel au roi de Perse, auquel il serait d'ailleurs soumis comme un esclave l'est à son maître (*). Quelque dures que fussent ces conditions, Évagoras ne refusa de souscrire qu'à la comparaison d'esclave et de maître, et soutint qu'il ne devait être soumis au roi de Perse que comme un roi l'est à un autre roi. Tiribaze n'ayant pas voulu admettre cette modification, Orontas, général des troupes de terre, envieux de la grande autorité de ce chef, écrivit secrètement au roi une lettre contre lui. Il disait que Tiribaze traînait volontairement en longueur le siége de Salamine; que d'ailleurs, ami des Lacédémoniens, il voulait contracter avec eux une alliance personnelle.

Artaxerxès, ajoutant foi à ces accusations, écrivit à Orontas de se saisir

(*) Diodore de Sicile, liv. XV, ch. 8.

de Tiribaze, et de le lui envoyer. Orontas exécuta cet ordre avec plaisir. Tiribaze, amené devant Artaxerxès, demanda qu'on instruisît son procès dans les formes; et aussitôt il fut conduit en prison. Cependant le roi, en guerre avec les Cadusiens, renvoya à un autre temps l'examen de cette affaire.

Orontas, qui avait été chargé de suivre les opérations du siége en l'absence de Tiribaze, voyant qu'Évagoras se défendait toujours avec vigueur, et que les troupes, qui aimaient Tiribaze, n'obéissaient plus comme auparavant aux ordres de leurs chefs, et s'acquittaient avec négligence et mollesse des travaux du siége, commença à craindre pour lui-même quelque événement fâcheux. Il envoya donc des députés à Évagoras pour lui proposer la paix aux mêmes conditions que Tiribaze, et en supprimant les expressions de *maître* et d'*esclave* dont il s'était trouvé offensé. Évagoras accepta les propositions d'Orontas, et la paix fut conclue (an du monde 3619; avant J. C., 385).

Gaos, craignant d'être enveloppé dans l'accusation intentée à Tiribaze son beau-père, et de succomber avec lui, quitta le service du roi, entraînant dans sa révolte une grande partie de la flotte et de l'armée. L'année suivante il fut assassiné par un de ses gens.

EXPÉDITION D'ARTAXERXÈS CONTRE LES CADUSIENS.

Artaxerxès ayant terminé la guerre de Cypre, marcha en personne contre les Cadusiens, à la tête de trois cent mille hommes de pied et de dix mille chevaux (*). Entré dans un pays âpre et difficile, toujours couvert de nuages, qui ne produisait pas de blé, et n'offrait, dit Plutarque, à ses fiers et belliqueux habitants d'autre nourriture que des poires et des pommes sauvages, il fut surpris par la disette, et se vit exposé aux plus grands dangers. Les soldats ne trouvaient rien à manger, et il n'était pas possible de tirer

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 24.

des vivres d'aucun autre pays. Les troupes ne vivaient que de la chair des bêtes de somme, qui devinrent même si rares, qu'on ne pouvait obtenir qu'avec peine une tête d'âne pour soixante drachmes.

Dans cette conjoncture, Tiribaze, qui, suivant toute apparence, avait été conduit à cette expédition comme un prisonnier d'État dont il fallait suivre les démarches, et qui alors était sans aucun crédit, sauva le roi et l'armée. Les Cadusiens étaient commandés par deux rois qui avaient chacun leur camp séparé. Tiribaze, après avoir communiqué son projet à Artaxerxès, alla trouver l'un de ces princes, et envoya secrètement son fils vers l'autre. Chacun d'eux trompa le roi auprès duquel il était allé, en lui assurant que l'autre avait envoyé des ambassadeurs à Artaxerxès pour traiter de la paix et faire alliance avec lui. « Si donc, ajouta-t-il, vous êtes sage, prenez les devants, et faites votre soumission : je vous seconderai de tout mon pouvoir. » Les deux rois ajoutèrent foi aux paroles de Tiribaze et de son fils, et envoyèrent des ambassadeurs à Artaxerxès. La durée de cette négociation donnait déjà à Artaxerxès des soupçons contre Tiribaze, et l'on commençait à le calomnier; le roi se repentait d'avoir eu confiance en lui. Mais enfin Tiribaze arriva d'un côté, et son fils de l'autre, suivis d'ambassadeurs cadusiens. Les articles du traité furent convenus, et la paix se trouva rétablie avec les deux rois.

Au retour de cette expédition, Artaxerxès prouva, dit Plutarque (*), que la mollesse et la lâcheté ne sont pas, comme on le croit ordinairement, l'effet du luxe et des délices; mais que ces vices viennent plutôt d'un naturel bas et vil. Ni l'or, ni la pourpre, ni les pierreries dont Artaxerxès était couvert, et qui montaient à douze mille talents, ne l'empêchèrent de supporter le travail et la fatigue comme les derniers des soldats. Chargé de son carquois et de son bouclier, il descendait de cheval et marchait le premier à pied dans des chemins montueux et rudes. Les soldats, témoins de sa force et de son ardeur, devinrent si agiles, qu'ils semblaient moins marcher que voler, car on faisait par jour plus de deux cents stades. L'armée étant arrivée près d'une maison royale, dont les jardins, admirablement ornés, n'étaient entourés que d'une plaine où l'on ne trouvait pas un seul arbre, comme il faisait un froid très-rigoureux, Artaxerxès permit aux soldats d'abattre tous les arbres de son parc, sans épargner ni les cyprès, ni les pins; et, pour leur donner l'exemple, il prit lui-même une hache et commença à couper l'arbre le plus grand et le plus beau. Alors les soldats abattirent tous le bois dont ils avaient besoin, et allumèrent de grands feux.

Artaxerxès rentra dans sa capitale après avoir perdu un grand nombre de ses meilleurs soldats, et presque tous ses chevaux.

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. 24.

HISTOIRE DE DATAME.

Un des principaux officiers qui périrent dans l'expédition contre les Cadusiens fut Camisare, gouverneur de la Leucosyrie, province enclavée entre la Cilicie et la Cappadoce. Camisare avait épousé une femme scythe, dont il eut un fils appelé *Datame*, qui lui succéda dans ce gouvernement. Datame commença particulièrement à se distinguer contre Thyus, dynaste de la Paphlagonie, qui avait secoué le joug d'Artaxerxès. Comme il était parent de ce Thyus, il crut devoir employer d'abord la douceur pour le faire rentrer dans le devoir. Ces ménagements pensèrent lui coûter la vie, et peu s'en fallut qu'il ne tombât dans les piéges que lui dressait son parent. S'étant dérobé par la fuite à une mort certaine, il déclara la guerre à Thyus; et, quoique abandonné par Ariobarzane, satrape de la Lydie, de l'Ionie et de toute la Phrygie, il parvint à s'emparer de Thyus, ainsi que de sa femme

et de ses enfants. Voulant annoncer lui-même au roi l'importante capture qu'il avait faite, il partit avec son prisonnier sans en donner avis à la cour. Quand il y fut arrivé, il équipa d'une manière singulière Thyus, qui était un homme de très-haute stature, aux traits durs, à la peau noire, et dont la tête et le visage étaient couverts de grands cheveux et d'une barbe longue et épaisse. Il le revêtit d'un habit magnifique; lui mit au cou et aux bras un collier et des bracelets d'or. Pour lui, couvert d'un vêtement grossier, portant sur la tête un casque de chasseur, la main droite armée d'une massue, de la gauche il conduisait en laisse Thyus, et le poussait devant lui comme une bête sauvage.

C'est dans cet équipage que Datame se présenta à la cour; la nouveauté du spectacle attira les regards de tout le monde, et une grande foule s'étant attroupée, il se trouva quelques gens qui reconnurent le prisonnier, et coururent aussitôt annoncer son arrivée au roi, qui dépêcha Pharnabaze pour savoir la vérité du fait. Cet officier lui étant venu faire son rapport, le roi commanda qu'on fît entrer Datame avec son prisonnier, et ne put contenir les mouvements de sa joie à la vue d'un appareil si extraordinaire et d'un événement si peu attendu. Artaxerxès ayant magnifiquement récompensé Datame, lui ordonna de se rendre à l'armée que levaient Pharnabaze et Tithraustès pour attaquer l'Égypte, et l'associa à ces deux généraux, en lui donnant une autorité égale à la leur. Quelque temps après, le roi rappela Pharnabaze, et confia le commandement général de ses troupes à Datame.

Dans le temps que ce général faisait tous les préparatifs nécessaires pour se rendre en Égypte, il reçut du roi l'ordre de tourner ses armes contre Aspis, satrape de la Cataonie. Comme ce pays était plein de défilés et couvert de forêts, et qu'on pouvait facilement s'y défendre avec un petit nombre de troupes, Aspis s'était déclaré indépendant, et enlevait les tributs que l'on portait au roi de Perse. Datame, sans s'arrêter à son intérêt personnel, qui était d'aller en Égypte, voulut avant tout exécuter la volonté du roi : il s'embarqua avec quelques hommes d'élite, aborda en Cilicie, traversa le Taurus, et entra sur les terres de l'ennemi.

Aspis ayant été informé de l'arrivée de Datame, joignit à ses gens un corps de Pisidiens; mais Datame, sans se laisser intimider, donna à ses soldats l'ordre de le suivre, et poussa son cheval à toute bride contre Aspis, qui, saisi de frayeur, prit le parti de se rendre. Datame le remit à Mithridate, fils d'Ariobarzane, pour être conduit au roi.

Cependant Artaxerxès réfléchissant à la faute qu'il avait faite de se priver du secours de son meilleur général dans une expédition très-importante, pour l'employer à un coup de main, dépêcha au camp d'Acé (*), où se trouvait l'armée qui devait passer en Égypte, un courrier chargé de dire à Datame de ne pas quitter son poste. Ce courrier rencontra sur sa route les gens qui conduisaient Aspis à la cour. Une telle promptitude mit Datame dans la plus grande faveur auprès du roi; mais les courtisans, envieux de son mérite, se réunirent tous contre lui et jurèrent sa perte.

Pandatès, garde du trésor royal, instruisit Datame de ce complot et du danger extrême auquel il serait exposé s'il éprouvait quelque échec dans la guerre d'Égypte. Datame, ne pouvant révoquer en doute l'exactitude de cet avis, forma le dessein d'abandonner le service d'Artaxerxès, et se retira en Cappadoce, accompagné de quelques gens qui lui étaient entièrement dévoués, et avec le secours desquels il se rendit maître de la Paphlagonie.

Ayant su que les Pisidiens se disposaient à lui faire la guerre, il envoya

(*) Ἄκη. Cette ville est appelée *Aco* dans le Livre des Juges (I, 31); on lui donna le nom de *Ptolémaïde* sous les Ptolémées; aujourd'hui *Saint-Jean d'Acre*.

contre eux son fils Arsidée, qui fut tué dans un combat. Alors il marcha lui-même contre les Pisidiens. Cependant Mithrobarzane, son beau-père, le croyant perdu, passa pendant la nuit dans le camp des Pisidiens.

Datame, informé de la désertion de Mithrobarzane, fit répandre le bruit dans son armée que c'était par ses ordres que celui-ci avait passé aux ennemis; un si grand service méritait bien qu'on ne le laissât point dans le péril, et qu'on marchât au plus vite pour le dégager; d'ailleurs, disait-il, les ennemis, attaqués vigoureusement au dedans et au dehors de leur camp par les troupes de Mithrobarzane et par nous, seront taillés en pièces.

Aussitôt il se met en marche, et fait charger brusquement les Pisidiens, qui, persuadés que Mithrobarzane et ses troupes étaient d'intelligence avec Datame, commencèrent à faire main basse sur eux; Datame, profitant de cette lutte, attaqua et enfonça les Pisidiens, en tua un grand nombre, et resta maître de leur camp.

Schismas, fils aîné de Datame, instruisit Artaxerxès de la révolte de son père; ce prince envoya aussitôt en Cappadoce Autophradate pour le faire rentrer dans le devoir. Datame voulut essayer de fermer à son ennemi l'entrée des Portes de la Cilicie; mais n'ayant pu arriver assez à temps pour mettre ce dessein à exécution, il choisit pour établir son camp un endroit où, malgré l'avantage du nombre, Autophradate ne pouvait pas le forcer. L'armée de ce satrape était composée, suivant Cornélius Népos, de vingt mille hommes de cavalerie, de cent mille d'infanterie, de ceux que les Perses appellent *Cardaces* (*), et de trois mille frondeurs. Il avait, outre cela, huit mille Cappadociens, dix mille Arméniens, cinq mille Paphlagoniens, dix mille Phrygiens, cinq mille Lydiens, environ trois mille Aspendiens et Pisidiens, deux mille Ciliciens, autant de Caspiens, trois mille Grecs soudoyés, et un grand nombre de troupes armées à la légère.

Datame n'avait guère qu'un homme contre vingt. Cependant il attaqua l'ennemi, lui tua beaucoup de monde, et ne perdit guère que mille hommes des siens. Il sut conserver sa supériorité en n'engageant jamais une action qu'il ne vît les ennemis enfermés dans des gorges et des défilés où le grand nombre de leurs troupes ne pouvait leur être d'aucun secours. Autophradate, redoutant pour le roi et pour lui-même les suites de cette guerre, engagea Datame à demander la paix, qui lui fut accordée.

Cependant Artaxerxès, qui conservait toujours contre Datame une haine irréconciliable, tâcha de le faire tomber dans plusieurs piéges, que celui-ci évita d'abord avec autant d'adresse que de bonheur; mais à la fin, ce grand capitaine fut surpris par les artifices de Mithridate, fils d'Ariobarzane, lequel, feignant de s'être révolté contre Artaxerxès, demanda une conférence à Datame, et pendant que celui-ci regardait un endroit que Mithridate lui montrait comme propre à asseoir un camp, il le frappa par derrière et l'étendit mort à ses pieds avant que personne pût aller à son secours. « Ainsi, « dit Cornélius Népos, ce grand homme, qui avait triomphé d'un grand « nombre d'ennemis par son habileté « et sa prudence, sans jamais avoir « recours à la perfidie, tomba dans les « piéges que lui tendit un traître caché sous le nom d'ami. »

(*) Soldats ainsi appelés, dit Suidas, du mot perse *carda* qui veut dire *viril, belliqueux*. On reconnaît facilement dans *carda* le persan moderne *curde* qui a absolument le même sens.

JUGEMENT DE TIRIBAZE.

Quand Artaxerxès fut de retour de son expédition contre les Cadusiens, il fit reprendre l'affaire de Tiribaze (*), et donna pour juges à ce général les trois hommes les plus estimés de la Perse pour leur intégrité. C'était un peu avant ce temps-là que quelques juges, pour

(*) Voyez ci-devant page 196.

avoir porté des sentences injustes, avaient été écorchés tout vifs; après quoi on avait étendu leur peau sur tous les siéges du tribunal, afin d'effrayer par ce terrible exemple ceux de leurs successeurs qui pourraient être tentés de les imiter. Les accusateurs de Tiribaze soutenaient que la lettre d'Orontas dont ils venaient de faire la lecture à haute voix, suffisait pour la condamnation de l'accusé. Mais Tiribaze, pour expliquer l'espèce de condescendance qu'on lui reprochait à l'égard d'Évagoras, lut le traité par lequel Orontas consentait à ce que ce même Évagoras ne fût soumis au roi de Perse que comme un roi peut l'être à un autre roi, au lieu que lui Tiribaze avait exigé que cette soumission fût celle d'un esclave envers son maître. Quant à l'alliance des Lacédémoniens qu'on lui reprochait d'avoir recherchée, il répondit que cette alliance ne touchait en rien à ses intérêts particuliers, et qu'il n'avait eu d'autre intention en la proposant que de faire ce qui lui paraissait le plus avantageux pour le service du roi. En effet, disait-il, c'est par le premier traité fait avec les Lacédémoniens que le roi est resté maître de toutes les villes grecques de l'Asie.

Il termina son apologie en représentant aux juges sa fidélité constante et ses services précédents. Il fit remarquer qu'entre plusieurs services qu'il avait eu le bonheur de rendre au roi, il en était un qui lui avait attiré l'admiration de tout le monde, et lui avait procuré l'amitié particulière du roi lui-même. Ce prince se trouvant à la chasse dans un char à quatre chevaux, fut attaqué par deux lions qui mirent d'abord en pièces deux de ses chevaux, et allaient se jeter sur sa personne. Alors parut Tiribaze, qui tua sur-le-champ les deux lions, et sauva le roi de ce danger extrême. Il ajouta qu'à la guerre il s'était toujours signalé par son courage, et que ses conseils avaient été si heureux, que le roi ne s'était jamais repenti de les avoir suivis. Cette défense obtint l'approbation des juges, qui d'une commune voix déchargèrent Tiribaze de l'accusation qui pesait sur lui. Le roi ayant fait appeler ces trois juges l'un après l'autre, demanda à chacun en particulier quel avait été le motif pour lequel il avait acquitté Tiribaze. Le premier répondit que c'était parce que les services de l'accusé étaient certains, et que l'accusation lui avait paru extrêmement douteuse; le second dit que, quand l'accusation aurait été fondée, les services de l'accusé l'emportaient de beaucoup sur sa faute; la réponse du troisième fut qu'il ne comparait point les services que Tiribaze pouvait avoir rendus au roi avec le nombre et la grandeur des bienfaits dont le roi l'avait comblé; mais qu'en examinant les différents chefs d'accusation, il avait remarqué que les preuves manquaient. Le roi approuva et loua les trois juges, comme ayant parfaitement rempli leur devoir, et il revêtit Tiribaze des dignités les plus considérables de l'État. Orontas, reconnu pour un calomniateur, fut rayé du nombre des amis du roi (*).

ARTAXERXÈS ENVOIE PHILISCUS EN GRÈCE, ET REÇOIT LES DÉPUTÉS DES GRECS. CRÉDIT DE PÉLOPIDAS A LA COUR DE PERSE.

Philiscus, envoyé par Artaxerxès pour concilier entre eux les peuples de la Grèce, se retira après avoir laissé aux Lacédémoniens des sommes considérables pour lever des troupes. Sparte, humiliée et affaiblie par ses pertes, et surtout par la bataille de Leuctres, ne donnait plus de craintes ni de jalousie aux Perses, mais Thèbes victorieuse et triomphante leur causait de justes inquiétudes (**).

Cependant les Thébains, sans cesse occupés des moyens de s'assurer la prééminence dans la Grèce, pensèrent que, s'ils députaient vers le roi de Perse, ils obtiendraient, par son intervention, la supériorité sur leurs

(*) Diodore, livre XV, chap. II.

(**) Xénophon, *Histoire grecque*, liv. VII, chap. I; Rollin, *Histoire ancienne*, liv. XII, chap. 5.

compatriotes. Ils assemblèrent donc leurs alliés, et, sous prétexte que les autres États de la Grèce avaient des ambassadeurs auprès d'Artaxerxès, ils envoyèrent vers ce prince Pélopidas, qui obtint de lui l'accueil le plus favorable. Le général thébain pouvait bien dire que, seuls de tous les Grecs, ses compatriotes avaient secouru les Perses à Platée; que depuis ils n'avaient jamais pris les armes contre eux; que les Lacédémoniens leur avaient fait la guerre parce qu'ils avaient refusé de suivre Agésilas en Asie. Ce qui contribuait surtout à augmenter la considération dont Pélopidas jouissait à la cour, c'était la victoire récente de Leuctres, et les avantages remportés par les Thébains dans la Laconie. Tous ces faits étaient appuyés du témoignage de l'Athénien Timagoras, qui, après Pélopidas, fut le mieux reçu de tous les ambassadeurs des Grecs.

Le roi ayant pressé Pélopidas de marquer quelle faveur il désirait, celui-ci demanda que Messène fût libre et affranchie du joug de Lacédémone; que les Athéniens qui s'étaient mis en mer pour infester les côtes de la Béotie fissent rentrer leur flotte, ou qu'on leur déclarât la guerre, ainsi qu'aux villes qui refuseraient d'entrer dans la confédération.

ARTAXERXÈS MNÉMON ENVOIE PHARNABAZE ET IPHICRATE POUR RÉDUIRE L'ÉGYPTE. L'EXPÉDITION ÉCHOUE.

« Après avoir laissé quelques années de repos à ses peuples, Artaxerxès forma le dessein de réduire l'Égypte, qui, depuis trente-six ans, avait secoué le joug des Perses (an du monde, 3627; avant J. C., 377). Achoris, roi d'Égypte, se disposa à opposer une sérieuse résistance aux troupes d'Artaxerxès : il leva une armée considérable, et prit à sa solde un grand nombre de Grecs mercenaires, dont il donna le commandement à l'Athénien Chabrias.

« Pharnabaze, à qui Artaxerxès avait confié l'expédition, envoya à Athènes une plainte contre Chabrias, qui s'était engagé à servir les ennemis des Perses; et il menaçait la république de toute la colère du roi, si le général athénien n'était pas rappelé immédiatement. Il demandait aussi qu'Iphicrate, le plus grand homme de guerre de son temps, fût chargé du commandement des troupes grecques qu'Artaxerxès avait à sa solde. Les Athéniens se conformèrent sans hésiter à tout ce que demandait Pharnabaze; ils étaient trop intéressés à ménager le roi de Perse, pour agir autrement. Ils rappelèrent Chabrias, et envoyèrent Iphicrate à Pharnabaze.

« Pour tirer plus de troupes de la Grèce, Artaxerxès envoya dans ce pays des ambassadeurs, qui déclarèrent aux Grecs qu'ils devaient vivre en paix entre eux, conformément au traité d'Antalcidas; qu'ils auraient à retirer les garnisons qui occupaient les villes et les forteresses, et à laisser toutes les villes libres et soumises seulement à leurs propres lois. Toute la Grèce, à l'exception de Thèbes, reçut avec plaisir cette déclaration.

« Les Perses firent leurs préparatifs avec tant de lenteur que deux années s'écoulèrent avant que l'armée pût entrer en campagne. Enfin, toutes les mesures étant prises, Pharnabaze établit un camp à Acé, où était indiqué le rendez-vous général de toutes les forces de terre et de mer qu'Artaxerxès envoyait contre l'Égypte (*). L'armée était forte de deux cent vingt mille hommes, dont vingt mille Grecs sous les ordres d'Iphicrate. La flotte se composait de trois cents trirèmes, de deux cents navires à trente rames, et d'un nombre beaucoup plus considérable de vaisseaux de charge (**). »

Dès le commencement de l'été, Pharnabaze se dirigea vers l'Égypte, avec l'armée de terre et la flotte. Ar-

(*) Ce qui précède depuis le commencement du chapitre est emprunté à Prideaux, *Histoire des Juifs et des peuples voisins*, t. III, p. 62 et suiv. de l'édition que j'ai déjà citée.

(**) Diodore, liv. XV, chap. 41.

rivé aux bouches du Nil, ce général trouva le pays en état de défense; car la lenteur des préparatifs des Perses avait laissé aux Égyptiens le temps de prendre toutes les mesures nécessaires pour résister à l'invasion. Les généraux perses, comme nous l'apprend Diodore (*), n'étaient pas libres de leurs actions ; il leur fallait rendre compte au roi de tout ce qui se passait dans l'armée, et attendre les ordres de la cour avant de prendre une résolution quelconque. Aussi, Iphicrate, ayant remarqué que Pharnabaze parlait avec une grande facilité, et qu'il était lent dans ses opérations, lui dit-il un jour qu'il s'étonnait de trouver à la fois, dans le même homme, tant de facilité et de fécondité dans le discours, et tant de lenteur dans l'action. « Cette différence, lui répondit Pharnabaze, vient de ce que mes paroles ne dépendent que de moi, tandis que mes œuvres dépendent du roi. »

Achoris était mort depuis longtemps, et Nectanébis, qui était roi d'Égypte lorsque les Perses arrivèrent dans ce pays, n'ignorait pas qu'Artaxerxès envoyait contre lui des forces très-considérables; mais il se confiait dans les remparts naturels qui défendaient ses États. En effet, l'Égypte, comme le remarque Diodore (**), était d'un accès fort difficile: les sept bouches du Nil (***), qui formaient sept entrées différentes, présentaient en même temps sept forteresses qui rendaient impossibles toute surprise et toute irruption. La bouche Pélusiaque était la mieux défendue, parce que les Égyptiens pensaient que les Perses arriveraient de ce côté-là. Nectanébis avait fait creuser de grands fossés sur le rivage et inonder les routes, pendant qu'il ordonnait de fermer par des murs tous les endroits de la côte qui auraient pu donner passage aux vaisseaux des Perses. En un mot, il avait rendu l'entrée de l'Égypte également difficile à une flotte et à une armée de terre.

Pharnabaze voyant la bouche Pélusiaque ainsi défendue, et gardée par de nombreuses troupes, renonça absolument à l'espérance d'entrer par là en Égypte, et tenta une autre voie. Ainsi, prenant le large avec sa flotte, il entreprit d'aborder à la bouche appelée *Mendésiaque*. Pharnabaze et Iphicrate, accompagnés de vaisseaux qui portaient trois mille hommes de troupes, abordèrent en effet au pied d'un fort bâti sur cette embouchure. Les Égyptiens étant arrivés en nombre à peu près égal, il se donna un combat très-vif, pendant lequel beaucoup d'autres vaisseaux de la flotte eurent le temps d'arriver; en sorte que les Egyptiens, environnés de toutes parts, essuyèrent une défaite. Il y en eut un grand nombre de tués, et plusieurs tombèrent au pouvoir des Perses; le reste se réfugia dans Mendès. Les soldats d'Iphicrate entrèrent avec eux, et se rendirent maîtres du fort, le rasèrent, et mirent aux fers la garnison et les habitants. Iphicrate, qui savait par ses prisonniers que Memphis n'était pas gardée, jugea qu'il fallait aller sans délai à cette capitale, avant que toutes les forces du royaume fussent réunies pour la défendre. Pharnabaze, au contraire, voulait attendre le reste de la flotte pour rendre plus sûre une entreprise de cette importance. Mais Iphicrate ne demandait que les troupes sous son commandement, et il s'engageait à se rendre maître de Memphis avec leur secours. Cette hardiesse fit soupçonner sa fidélité, et Pharnabaze crut qu'il songeait à s'emparer de cette ville pour son propre compte. La proposition d'Iphicrate ayant donc été rejetée, celui-ci prit le ciel à témoin que ce ne serait pas sa faute si l'expédition échouait. Ce différend jeta la division entre les deux généraux, et leur fit perdre le fruit du succès qu'ils avaient obtenu. Les Égyptiens ayant eu le temps de pourvoir à la défense de Memphis, mirent cette ville à l'a-

(*) Livre XV, chap. 41.

(**) Livre XV, chap. 42.

(***) On sait que le Nil n'a plus aujourd'hui que deux bouches, celle de Damiette et celle de Rosette.

bri d'une attaque subite. Ils se rassemblèrent aussi autour de Mendès, qu'on avait détruite, et ils allaient fréquemment attaquer les Perses et les Grecs. Enfin, devenant de jour en jour plus forts, ils faisaient éprouver de grandes pertes à l'armée de Pharnabaze, et acquéraient eux-mêmes de l'expérience et du courage. L'attaque de ce point occupa l'armée des Perses jusqu'à la saison de l'inondation, pendant laquelle l'Égypte est réellement impraticable. Ce fut alors que les Perses, à qui tout devenait contraire, prirent le parti de la retraite et retournèrent en Asie. Iphicrate, qui redoutait le sort de Conon, s'embarqua pendant la nuit et retourna à Athènes, où Pharnabaze envoya des ambassadeurs, pour l'accuser d'avoir fait manquer, par sa faute, la conquête de l'Égypte. Les Athéniens répondirent que s'ils trouvaient Iphicrate coupable, ils le puniraient. Mais son innocence fut bientôt reconnue. Ainsi se termina cette expédition, qui avait coûté à la Perse des sommes énormes.

RÉVOLTE DE PLUSIEURS PROVINCES DE L'EMPIRE CONTRE ARTAXERXÈS MNÉMON.

Vers la fin de l'expédition d'Artaxerxès contre l'Égypte, les peuples de l'Asie, voisins de la mer, entreprirent de se soustraire à la domination des Perses; quelques-uns des satrapes et des gouverneurs de ces provinces se révoltèrent (*). Vers la même époque, Tachos, roi d'Égypte, arma contre les Perses un grand nombre de vaisseaux et de troupes de terre. Il attira à son parti plusieurs villes grecques, et entre autres, Lacédémone. Les dispositions hostiles et bien connues des Grecs à l'égard d'Artaxerxès engagèrent ce prince à faire ses préparatifs de défense. Il fallait armer à la fois contre le roi d'Égypte, contre les villes grecques de l'Asie, contre les Lacédémoniens et contre les satrapes des provinces maritimes. Les plus redoutables parmi ces satrapes étaient : Ariobarzane, qui gouvernait la Phrygie; Mausole, dynaste de la Carie et maître d'un grand nombre de villes considérables et de forteresses, dont la principale était Halicarnasse, défendue par une citadelle qui en faisait la capitale et le centre de la Carie; et enfin Orontas et Autophradate : le premier, satrape de la Mysie, et le second, de la Lydie. Les provinces qui se joignirent à ces rebelles furent la Lycie, la Pisidie, la Pamphylie, la Cilicie, la Syrie, la Phénicie; en un mot, presque toutes les contrées maritimes. Une révolte si étendue faisait perdre à Artaxerxès la moitié de ses revenus, et ce qui restait ne suffisait pas pour les frais de la guerre qu'il avait à soutenir. Les rebelles choisirent Orontas pour leur généralissime. Celui-ci ayant accepté ce titre, et touché l'argent nécessaire pour payer d'avance une année entière de solde à vingt mille hommes, trahit aussitôt ses confédérés. Se flattant que le roi le comblerait de présents, et le ferait satrape unique de toutes les côtes de l'Asie s'il lui livrait les révoltés, il fit saisir tous ceux qui lui apportèrent de l'argent, et les envoya prisonniers à Artaxerxès. Il livra de même toutes les villes qui s'étaient données à lui, et les troupes étrangères qu'il avait déjà enrôlées. Les rebelles furent également trahis dans la Cappadoce par Mithrobarzane; mais cette défection, comme nous l'avons vu dans la vie de Datame, ne tourna pas contre eux. Rhéomithrès, envoyé par les révoltés vers le roi d'Égypte, avait obtenu cinquante vaisseaux et cinq cents talents d'argent. A son retour, il s'arrêta à Leucas, ville de l'Asie Mineure, où il convoqua plusieurs chefs, sous prétexte de leur rendre compte de la négociation dont il avait été chargé. Lorsqu'il les vit réunis, il les fit prendre et les envoya à Artaxerxès, dans les bonnes grâces duquel il rentra par cette trahison. Les autres révoltés, abandonnés par les hommes les plus puissants de leur parti, se virent contraints de rentrer dans le devoir.

(*) Diodore de Sicile, liv. xv, chap. 90.

TROUBLES A LA COUR DE PERSE. CONSPIRATION ET SUPPLICE DE DARIUS. MORT D'ARTAXERXÈS.

Artaxerxès étant devenu vieux, la division se mit entre ses fils pour la succession à l'empire, et la rivalité des princes était partagée par les amis et les courtisans du roi (*). Plusieurs soutenaient que le trône devait appartenir à Darius, fils aîné d'Artaxerxès; mais le plus jeune prince, nommé *Ochus*, naturellement vif et emporté, avait dans le palais un parti nombreux. Il comptait d'ailleurs, pour gagner son père, sur le crédit d'Atosse, à qui il faisait assidûment sa cour, et à laquelle il promettait de l'épouser après la mort d'Artaxerxès. Le roi, pour enlever à Ochus toutes ses espérances et empêcher qu'en imitant Cyrus il n'exposât l'empire à quelque révolution, déclara roi Darius, et lui permit de porter la tiare droite.

C'était l'usage en Perse que le prince désigné pour héritier de la couronne demandât une grâce au roi régnant, et celui-ci ne pouvait rien lui refuser. Darius pria Artaxerxès de lui donner la courtisane Aspasie, que Cyrus avait tendrement aimée. La demande que Darius fit de cette femme affligea beaucoup Artaxerxès, et, ne voulant pas la céder, quoiqu'il eût encore dans son gynécée trois cent soixante concubines, il la fit prêtresse de Diane, pour la condamner à vivre dans la chasteté le reste de ses jours (**). Darius, très-animé contre Artaxerxès, laissa percer son ressentiment, et Tiribaze chercha à irriter ce prince encore davantage. Tiribaze avait personnellement à se plaindre d'Artaxerxès, qui lui avait promis en mariage sa fille Amestris, et avait manqué à sa parole en l'épousant lui-même; il s'était encore engagé à lui donner Atosse, la plus jeune de ses filles; mais il le trompa une seconde fois, et, ayant conçu une passion pour cette princesse, il l'épousa. Nous avons déjà vu chez les Perses des exemples de ces unions monstrueuses.

Dans les rapports fréquents qu'il avait avec Darius, Tiribaze cherchait à allumer de plus en plus la colère de ce prince contre Artaxerxès. Il lui répétait sans cesse qu'il ne servait de rien de porter la tiare droite, quand on ne cherchait pas aussi à relever son pouvoir. Darius, qui d'ailleurs redoutait beaucoup le caractère entreprenant d'Ochus, s'abandonna entièrement à Tiribaze. Celui-ci avait déjà gagné un grand nombre de personnes qui devaient mettre à mort le vieux roi, lorsqu'un eunuque découvrit la conspiration. Les conjurés avaient résolu d'entrer pendant la nuit dans l'appartement d'Artaxerxès, et d'égorger ce prince dans son lit. Artaxerxès ne pouvait, sans imprudence, mépriser une pareille dénonciation; mais, dit Plutarque (*), il aurait cru agir plus imprudemment encore en y ajoutant foi sans aucune preuve. Il prit donc le parti d'ordonner à l'eunuque de ne pas perdre de vue les conjurés, et de s'attacher à leurs pas. Il fit percer ensuite le mur de sa chambre, derrière le lit, et y mit une porte recouverte par une tapisserie. A l'heure indiquée, il attendit les conjurés sur son lit, et ne se leva qu'après avoir eu le temps de les bien reconnaître tous. Dès qu'il les vit tirer leurs poignards et s'approcher du lit, il leva promptement la tapisserie et se jeta dans la chambre voisine, dont il ferma la porte en appelant à grands cris. Les conjurés, qui virent leur coup manqué, sans pouvoir douter que le roi ne les eût aperçus, s'enfuirent par des chemins différents. Tiribaze ayant été environné par les gardes du roi, se défendit avec courage, et en tua plusieurs de sa main; enfin, après avoir résisté longtemps, une javeline lancée de loin l'atteignit et le renversa par terre.

Darius, arrêté avec ses enfants, fut

(*) Plutarque, Vie d'Artaxerxès, ch. 26.

(**) Le temple de Diane dans lequel Aspasie fut reléguée, devait être situé dans l'Asie Mineure; car on sait bien que les Perses proprement dits ne rendaient pas de culte à la déesse de la chasse.

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. 29.

renvoyé devant les juges royaux qui instruisirent son procès. Artaxerxès n'assista pas lui-même au jugement, mais il nomma des accusateurs à son fils, et ordonna d'écrire les avis des juges, et de les lui apporter. Ces avis furent unanimes, et Darius ayant été condamné à mort, les huissiers se saisirent de lui et le menèrent dans une chambre voisine. L'exécuteur, appelé, arriva avec le rasoir dont il se servait pour couper la gorge aux criminels; mais à la vue de Darius, saisi d'horreur, il recula vers la porte, comme s'il n'avait eu, dit Plutarque (*), ni l'audace ni la force de porter la main sur la personne de son roi. Les juges, qui étaient en dehors de la chambre, lui ayant ordonné, sous peine de mort, d'exécuter la sentence, il retourna sur ses pas, saisit Darius par les cheveux et lui coupa le cou avec son rasoir.

Suivant un autre récit conservé par Plutarque, le roi assista au procès de Darius, et celui-ci, convaincu par des preuves évidentes, se jeta le visage contre terre et adressa au roi les prières les plus vives. Alors celui-ci, transporté de colère, tira son cimeterre et ne cessa de frapper Darius que lorsqu'il le vit mort. Puis il retourna à son palais, adora le Soleil, et dit à ses courtisans : Retournez dans vos maisons, ô Perses, et annoncez partout que le grand Oromaze a puni ceux qui avaient formé contre moi le complot le plus criminel et le plus impie.

Ochus, soutenu par le crédit d'Atosse, conçut alors les plus grandes espérances. Cependant il craignait encore Ariaspe, autre fils légitime qui restait au roi Artaxerxès, et entre ses frères bâtards il redoutait Arsame. Les Perses désiraient Ariaspe pour roi, moins parce qu'il était l'aîné d'Ochus, qu'à cause de son caractère doux, simple et humain. Arsame passait pour avoir un grand sens, et Ochus n'ignorait pas qu'il était tendrement aimé de son père. Il tendit donc des piéges à l'un et à l'autre; et comme il était aussi sanguinaire qu'artificieux, il employa la cruauté contre Arsame et la ruse contre Ariaspe. Il envoyait continuellement à celui-ci des eunuques pour lui rapporter des menaces terribles du roi, qui, disaient-ils, avait résolu de lui faire souffrir une mort ignominieuse et cruelle. Ces rapports frappèrent Ariaspe d'une telle frayeur qu'il s'empoisonna. Ce genre de mort affligea vivement le roi, qui en soupçonna la cause; mais son extrême vieillesse ne lui permettant pas d'ordonner et de suivre une enquête, il s'attacha encore plus à Arsame, et ne dissimula pas l'extrême confiance qu'il avait en lui. Ochus donc ne crut pas devoir différer plus longtemps l'exécution de son projet; il corrompit Harpate, fils de Tiribaze, et se servit de sa main pour faire périr ce jeune prince.

Dans l'extrême vieillesse où était Artaxerxès, la peine la plus légère pouvait le conduire au tombeau. Il ne soutint pas longtemps le chagrin que lui causa la mort d'Arsame, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après un règne de quarante-trois (an du monde, 3643; avant J. C., 361). Il laissa la réputation d'un prince doux et ami de ses peuples; mais rien ne contribua tant à le faire regretter que la comparaison qu'on fit de lui avec son fils Ochus, qui, par sa cruauté et son naturel sanguinaire, surpassa les hommes les plus féroces.

OCHUS MONTE SUR LE TRÔNE. SES CRUAUTÉS. RÉVOLTE D'ARTABAZE.

Ochus était bien persuadé qu'en succédant à Artaxerxès, son père, il ne trouverait pas des dispositions favorables pour lui ni dans la noblesse ni dans le peuple, dont il s'était attiré la haine par le meurtre de ses deux frères. Pour empêcher que cette haine ne l'éloignât du trône, il gagna les eunuques et d'autres personnes attachées au palais et leur ordonna de cacher au public la mort du roi. Il commença à prendre le maniement des affaires, donnant des ordres, scellant des édits au nom d'Artaxerxès, comme si ce prince eût toujours été en vie; et dans

(*) Vie d'Artaxerxès, chap. 29.

un de ces édits il se fit proclamer roi dans tout l'empire, toujours par ordre d'Artaxerxès (*).

Après avoir gouverné ainsi près de dix mois (an du monde, 3644; avant J. C., 360), se croyant assez bien établi, il déclara enfin la mort de son père, et monta sur le trône en prenant le nom d'*Artaxerxès*. Les historiens l'appellent néanmoins plus communément *Ochus*.

Ce prince fut le plus cruel et le plus méchant de sa race. Ses actions le firent bientôt connaître. En fort peu de temps, il souilla de meurtres le palais et tout l'empire. Pour ôter aux provinces révoltées le prétexte de mettre sur le trône quelque autre membre de la famille royale, et se débarrasser tout d'un coup des inquiétudes que les princes ou princesses du sang pourraient lui causer, il les fit tous mettre à mort, sans aucun égard pour le sexe, l'âge ou les liens de parenté. Il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avait épousé la fille; et ayant renfermé un de ses oncles avec cent de ses fils et de ses petits-fils dans une cour, il les fit tuer à coups de flèches. Cet oncle est apparemment le père de Sisygambis, mère de Darius Codoman; car Quinte-Curce nous apprend (**) qu'Ochus avait fait massacrer quatre-vingts de ses frères avec leur père, en un même jour.

Il traita avec une égale barbarie toutes les personnes qui lui donnaient quelque ombrage, sévissant surtout avec fureur contre ceux des nobles qu'il supposait mécontents.

Toutes ces cruautés ne prévinrent point entièrement les troubles. Artabaze, gouverneur d'une province, s'étant révolté (an du monde, 3348; avant J. C., 356), engagea dans son parti Charès, Athénien, qui commandait une flotte et un corps de troupes grecques, et avec son assistance il défit une armée du roi de soixante et dix mille hommes. Pour reconnaître un si grand service, Artaoaze paya à Charès tous les frais de l'expédition. Ochus ressentit vivement cette conduite des Athéniens à son égard; et comme ceux-ci étaient alors en guerre avec les villes de Chios, de Rhodes, de Cos et de Byzance, qui avaient formé une ligue contre eux, il les menaça de mettre en mer une flotte de trois cents voiles, qui agirait conjointement avec celle de ces villes. Aussitôt les Athéniens, effrayés, rappelèrent Charès.

Artabaze, abandonné par les Athéniens (an du monde, 3651; avant J. C., 353), eut recours aux Thébains, dont il obtint cinq mille hommes, qu'il prit à sa solde. Ce renfort le mit en état de remporter encore deux grandes victoires sur les troupes du roi. Ces deux actions firent beaucoup d'honneur aux troupes thébaines et à Pammène, qui les commandait (*).

MORT DE MAUSOLE, ROI DE CARIE. DOULEUR D'ARTÉMISE.

A peu près vers le même temps (an du monde, 3650; avant J. C., 354) arriva la mort de Mausole, dynaste de Carie, si fameux par la douleur que sa perte causa à la reine Artémise, qui était à la fois sa femme et sa sœur. Cette princesse, ayant recueilli les cendres de Mausole, en mettait tous les jours dans sa boisson, voulant faire de son propre corps le sépulcre de son époux. Elle ne survécut que deux ans à Mausole; mais avant de mourir elle voulut éterniser la mémoire de ce prince par le fameux monument qu'elle lui érigea dans la ville d'Halicarnasse, et qui passait pour une des sept merveilles du monde. De ce monument est venu le nom de *mausolée*.

Artémise eut pour successeur son propre frère Hidriée, qui épousa sa sœur Ada, comme Mausole avait épousé Artémise. Dans la Carie, les rois épousaient ainsi leurs sœurs, et les veuves succédaient à leurs maris, au préjudice des frères et même des enfants du roi décédé.

(*) Prideaux, *Histoire des Juifs et des peuples voisins*, t. III, p. 89 et 90.

(**) Livre VIII, chap. 5, § 23.

(*) Diodore, livre XVI, chap. 34.

RÉVOLTE DES PHÉNICIENS ET DES CYPRIOTES. PRISE DE SIDON PAR OCHUS.

Les Sidoniens et les autres Phéniciens, se trouvant opprimés par les satrapes que le roi de Perse envoyait pour les gouverner, se révoltèrent, et firent une alliance avec Nectanébus, roi d'Égypte (*). Il y avait longtemps que ce prince était en guerre avec le roi de Perse, qui se disposait alors à envahir l'Égypte. Nectanébus envoya au secours des Phéniciens Mentor, Rhodien, avec quatre mille hommes de troupes grecques. Il voulait par là se faire une barrière de la Phénicie, et y arrêter les Perses. Les Phéniciens, avec ce renfort, se mirent en campagne, battirent les gouverneurs de la Syrie et de la Cilicie, envoyés pour les réduire, et chassèrent tout à fait les Perses de la Phénicie.

Les Cypriotes, qui avaient également à se plaindre de leurs gouverneurs, voyant l'heureux succès qu'avait eu la révolte des Phéniciens, formèrent, à leur exemple, une alliance avec l'Égypte. Ochus envoya ordre à Hidriée, roi de Carie, de leur faire la guerre. Celui-ci équipa aussitôt une flotte, et l'envoya avec huit mille Grecs, commandés par Phocion l'Athénien et par Évagoras. Ces généraux firent une descente dans l'île, et leur armée ayant reçu des renforts de la Syrie et de la Cilicie, ils assiégèrent Salamine par mer et par terre. L'île de Cypre avait alors neuf villes assez considérables pour avoir chacune un roi; mais tous ces rois étaient sujets de la Perse. Dans cette occasion, ils s'étaient réunis pour secouer le joug et se rendre indépendants.

Ochus, ayant remarqué que les guerres d'Égypte étaient toujours malheureuses par la faute des généraux, résolut de se mettre lui-même à la tête de l'expédition. Il se rendit sur les frontières de la Phénicie, où il trouva une armée de trois cent mille hommes d'infanterie et de trente mille de cavalerie. Mentor était à Sidon avec les troupes grecques. Effrayé à l'approche d'une si grande armée, il envoya traiter secrètement avec Ochus, et lui offrit de lui livrer Sidon et de le servir encore en Égypte, pays qu'il connaissait parfaitement, et où il pouvait lui être très-utile. Ochus ayant accepté les conditions que lui faisait Mentor, celui-ci, de concert avec Tenne, roi de Sidon, livra la place aux Perses.

Les Sidoniens avaient mis le feu à leurs vaisseaux dès qu'ils avaient vu approcher les troupes du roi, afin de se mettre tous dans la nécessité de combattre jusqu'à la dernière extrémité. Quand ils se virent trahis, ils se renfermèrent dans leurs maisons, et y mirent le feu. Plus de quarante mille personnes périrent dans cet incendie.

Ochus, se voyant maître de Sidon, et n'ayant plus besoin de Tenne, le fit mettre à mort. « Récompense bien juste, dit Prideaux, pour une trahison qui entraîna la destruction de sa patrie! Puissent tous ceux qui l'imitent dans son crime lui ressembler dans le fruit qu'il en retira (*)! »

Il y avait à Sidon, quand les Perses y entrèrent, des richesses immenses. Le feu ayant fait fondre l'or et l'argent, Ochus vendit les cendres, dont il tira des sommes fort considérables.

La terrible destruction de cette ville jeta une si grande épouvante dans tout le reste de la Phénicie, que cette province fit sa soumission. Les neuf rois de l'île de Cypre se soumirent aussi et furent conservés dans leurs gouvernements. Ochus se montra peu exigeant dans ses prétentions, parce qu'il ne voulait pas perdre un temps dont il avait besoin pour exécuter ses projets contre l'Égypte.

EXPÉDITION D'OCHUS CONTRE L'ÉGYPTE. MENTOR SOUMET PLUSIEURS REBELLES.

Ochus ayant reçu pendant qu'il était encore à Sidon des troupes auxiliaires d'Argos, de Thèbes et des villes

(*) Diodore, liv. XVI, ch. 41.

(*) *Histoire des Juifs et des peuples voisins*, t. III, p. 101 de l'édition déjà citée.

grecques de l'Asie, les conduisit toutes en Égypte. Etant ensuite entré dans ce pays du côté du lac ou marais Sirbonide, il y perdit une partie de son armée, faute de connaître la nature du terrain, qui paraissait solide, et dans lequel les hommes étaient engloutis comme dans un abîme (*). Ochus, continuant sa route, arriva devant Péluse. Les Égyptiens avaient fortifié toutes les bouches du Nil et surtout celle de Péluse, qui était gardée par cinq mille hommes de troupes. Les Thébains voulant se montrer les plus braves des auxiliaires grecs, passèrent fort témérairement un fossé étroit et profond, sur l'autre bord duquel ils trouvèrent la garnison de Péluse, qui était sortie de la ville pour les attaquer. Il y eut dans ce lieu un combat très-opiniâtre qui dura jusqu'à la nuit. Le lendemain, Ochus partagea toutes les troupes grecques en trois corps, à chacun desquels il donna un commandant grec, avec un officier perse d'une valeur et d'une prudence reconnues. Le premier rang fut assigné aux Béotiens, qui avaient à leur tète le Thébain Lacratès, auquel fut adjoint le Perse Rosacès. Celui-ci, qui était satrape de l'Ionie et de la Lydie, prétendait descendre de l'un des sept Perses qui avaient ôté l'empire aux Mages; il était suivi d'un corps nombreux de cavalerie et de beaucoup d'infanterie. Le second corps était celui des Argiens, commandé par Nicostrate, qui avait pour collègue le Perse Aristazane, interprète d'Ochus, et le plus intime de ses confidents après Bagoas. Le troisième corps, commandé par le Rhodien Mentor et par Bagoas, était composé de Grecs soumis au roi, d'un assez grand nombre de Perses, et d'une flotte considérable. Ochus s'était chargé lui-même de conduire le reste de l'armée.

Nectanébus avait sous ses ordres vingt mille Grecs soudoyés, presque autant de Libyens ou d'Africains, et soixante mille Égyptiens; plus une flottille très-considérable, composée de barques de rivière.

(*) Diodore, livre I, chap. 30, et livre XVI, chap. 46.

Nicostrate ayant pris pour guides des Égyptiens dont les enfants et les femmes étaient en otage chez les Perses, passa avec son corps d'armée au delà d'une bouche du Nil, dans un lieu où il posa et fortifia son camp. Les Égyptiens qui se trouvèrent le plus près de cet endroit-là s'étant aperçus que les Perses étaient dans les environs, marchèrent aussitôt contre eux, au nombre de sept mille hommes. Les Grecs, commandés par Nicostrate, se signalèrent en tuant le général ennemi et plus de cinq mille de ses gens. Nectanébus fut consterné en apprenant cette défaite; et, croyant voir déjà les Perses au pied des murs de Memphis, il abandonna des points très-importants pour se porter à la défense de sa capitale.

Lacratès ayant résolu de faire le siége de Péluse, détourna le bras du Nil qui baignait les murailles de cette ville; et en ayant mis le lit à sec, il y éleva ses machines. Une grande partie des murailles furent abattues; les assiégés travaillèrent à les relever, et construisirent en même temps des tours de bois d'une hauteur considérable. Les batteries jouèrent continuellement pendant plusieurs jours, et les Grecs qui étaient dans la place se défendirent avec un grand courage; mais, dès qu'ils surent que Nectanébus était allé se renfermer dans Memphis, ils perdirent tout espoir d'être secourus, et ne songèrent qu'à entrer en composition avec les Perses. Lacratès leur ayant promis sous serment, qu'après qu'ils lui auraient livré Péluse il les renverrait tous en Grèce avec ce qu'ils pourraient emporter, ils lui rendirent la citadelle: Mais Ochus ayant envoyé Bagoas avec un corps de soldats perses pour prendre possession de la place, ceux-ci arrachèrent aux Grecs qui sortaient une grande partie de leurs effets. Les Grecs se plaignirent de cette perfidie, et Lacratès lui-même, indigné de la brutalité des Perses, se jeta sur eux, en tua quelques-uns, en prit d'autres, et fit rendre justice à la garnison. Ba-

goas eut recours au roi, et lui porta plainte contre Lacratès. Le roi jugea que Bagoas avait tort, et qu'il méritait ce qui lui était arrivé; il fit même punir de mort les premiers auteurs du tumulte.

Mentor se rendit maître de Bubaste et de plusieurs autres villes de l'Égypte par un seul et même moyen. Comme ces villes étaient gardées par des Grecs et par des Égyptiens, il fit répandre le bruit que le roi Ochus avait résolu de traiter avec beaucoup d'humanité et de douceur toutes les villes qui se remettraient d'elles-mêmes sous son obéissance, et qu'il réservait à toutes celles qu'il ne pourrait réduire que par la force, un traitement semblable à celui qu'avaient éprouvé les Sidoniens. En même temps, il fit donner aux gardes du camp l'ordre de laisser aller tous ceux qui tenteraient de s'échapper. Ces fugitifs se répandirent bientôt dans toute l'Égypte, et annoncèrent la résolution du roi. Aussitôt, la dissension se mit entre les Égyptiens et les Grecs, qui, les uns et les autres, voulaient être les premiers à livrer les villes aux Perses. Aussi, dès que Mentor et Bagoas eurent investi Bubaste, les Égyptiens, à l'insu des Grecs, envoyèrent à Bagoas un député, par lequel ils offraient de se rendre à lui, si on leur promettait la conservation de leurs personnes et de leurs biens. Les Grecs, instruits de cette démarche, suivirent le député de près; et l'ayant atteint, ils le forcèrent par des menaces d'avouer son secret, se jetèrent ensuite sur les Égyptiens, et, après en avoir tué et blessé quelques-uns, ils réduisirent les autres à se réfugier dans un même quartier de la ville. Aussitôt, ces malheureux, faisant savoir à Bagoas ce qui venait de se passer, l'engagèrent à attaquer la ville, promettant de l'aider de tout leur pouvoir. Les Grecs, de leur côté, avertirent Mentor; celui-ci leur conseilla de charger les Perses dès que Bagoas serait entré. En effet, à peine Bagoas eut-il mis le pied dans la ville, que les Grecs fermèrent les portes sur lui; et, se précipitant sur les soldats qui venaient d'entrer à sa suite, ils les tuèrent tous, et prirent vivant Bagoas lui-même. Celui-ci, voyant que son salut dépendait uniquement de Mentor, lui demanda la vie, jurant de ne plus rien entreprendre sans le lui avoir communiqué. Mentor conseilla aux Grecs de relâcher Bagoas, mais de ne traiter aucune affaire avec cet eunuque, et de le prendre comme intermédiaire, lui, Mentor, pour obtenir du roi une capitulation avantageuse.

Après la prise de Bubaste, les autres villes de l'Égypte se soumirent aux Perses. Le roi Nectanébus, qui s'était enfermé dans Memphis, n'eut pas le courage d'y attendre le vainqueur, et se réfugia en Éthiopie. Ochus s'étant rendu maître de toute l'Égypte (an du monde, 3654; av. J. C., 350), fit abattre les fortifications des villes principales et pilla les temples, d'où il tira une quantité prodigieuse d'or et d'argent. Il renvoya ensuite dans leur pays les Grecs de l'Asie, en leur donnant à tous des récompenses proportionnées à leurs services. Enfin, laissant en Égypte Phérendate pour satrape, il retourna, chargé de dépouilles et de richesses, à Babylone, où ses sujets le reçurent avec de grandes démonstrations de joie.

Ochus voyant que Mentor lui avait rendu des services essentiels dans la guerre d'Égypte, lui donna le premier rang entre tous ses amis; et voulant lui accorder encore d'autres distinctions, il lui envoya cent talents d'argent, des meubles précieux, et le nomma satrape de toutes les côtes de l'Asie (an du monde 3655; avant J. C., 349), en le chargeant de soumettre quelques provinces qui s'étaient révoltées. Mentor profita du crédit qu'il avait pour obtenir le pardon de son frère Memnon et d'Artabaze, qui avait épousé leur sœur. Ces deux chefs, après s'être révoltés, avaient été contraints de quitter l'Asie, et de chercher un refuge auprès de Philippe, roi de Macédoine. Ils rendirent par la suite de grands services à Ochus et à ses successeurs, surtout Memnon, qui était un très-grand homme de guerre,

comme nous aurons occasion de le voir dans la suite.

Mentor eut bientôt à s'occuper de réduire Hermias, tyran d'Atarne (*), qui avait quitté le parti du roi et tenait en son pouvoir plusieurs villes ou forteresses. Lui ayant fait espérer sa grâce, Mentor l'engagea à un rendez-vous et se saisit de sa personne. Il fit ensuite répandre dans différentes villes de fausses lettres scellées de l'anneau d'Hermias, dont il s'était emparé. Les citoyens de ces villes, trompés par l'empreinte de l'anneau, ou peut-être aussi ne demandant pas mieux que de terminer une lutte inégale, ouvrirent leurs portes aux députés de Mentor. Ce chef ayant fait ainsi rentrer dans le devoir des places importantes sans répandre de sang, gagna tout à fait les bonnes grâces d'Ochus, et acquit la réputation d'un général habile et d'un négociateur intelligent (**).

OCHUS NÉGLIGE ENTIÈREMENT LES AFFAIRES DE L'EMPIRE. IL MEURT EMPOISONNÉ.

Après la conquête de l'Égypte et la soumission des provinces révoltées, Ochus s'abandonna aux plaisirs, laissant le soin de toutes les affaires à Bagoas et à Mentor, qui partagèrent entre eux l'autorité souveraine. Il avait régné vingt-trois ans (an du monde 3666; av. J. C., 338), lorsque Bagoas l'empoisonna. Cet eunuque, qui était Égyptien, avait toujours conservé de l'amour pour sa patrie et sa religion. Quand Ochus fit la conquête de l'Égypte, Bagoas s'était flatté de pouvoir adoucir le sort de ses compatriotes, et préserver ses dieux de toute espèce d'insulte; mais rien n'arrêtait la brutalité d'Ochus, et Bagoas conserva toujours un vif ressentiment contre ce prince, que ses prières et ses supplications avaient trouvé inflexible. Ochus, non content de démanteler les villes, de piller les habitants, d'emporter toutes les archives de l'État, avait encore fait tuer le bœuf Apis, dont la chair cuite fut servie aux officiers de sa maison. Ochus, sentant la faute qu'il avait commise, racheta les archives et les renvoya en Égypte. Mais le meurtre sacrilége du bœuf Apis était irremédiable. Si nous en croyons Élien, la vengeance de Bagoas ne se borna pas à l'assassinat : il coupa en morceaux et fit dévorer par des chats le corps du roi. « Apparemment, dit Prideaux (*), en parlant de Bagoas, que quelque nouvelle cause avait réveillé dans le cœur de ce monstre toute sa vieille rancune; autrement, il est inconcevable qu'il eût porté si loin la barbarie à l'égard de son maître et de son bienfaiteur. »

(*) Ville de Mysie, située en face de l'île de Lesbos.

(**) Diodore de Sicile, livre XVI, ch. 52.

RÈGNE D'ARSÈS.

Après la mort d'Ochus, Bagoas mit sur le trône Arsès, le plus jeune des fils de ce roi, et fit mourir tous les autres. Mais Arsès ayant laissé entrevoir qu'il connaissait la scélératesse de Bagoas et voulait le punir, celui-ci le prévint en le faisant assassiner. Arsès avait régné environ deux ans.

HISTOIRE DE DARIUS CODOMAN.

Bagoas n'osant pas s'emparer pour lui-même de la couronne de Perse, la plaça sur la tête d'un de ses favoris appelé *Codoman* (an du monde 3668; avant Jésus-Christ 336), lequel, devenu roi, prit le nom de *Darius*. Quelques auteurs prétendent que Codoman n'était pas de sang royal, parce qu'il n'était pas fils de roi. Cependant il descendait de Darius Nothus. Ce dernier prince eut un fils du nom d'*Ostane*, qui fut père d'Arsane; celui-ci épousa Sisygambis, sa sœur, et eut d'elle Codoman. Ostane fut mis à mort par l'ordre d'Ochus, avec les autres princes de la famille royale. Les historiens ne nous disent pas de quelle manière Codoman échappa au massacre. On sait seulement qu'au

(*) *Histoire des Juifs*, t. III, p. 114 de l'édition citée.

commencement du règne d'Ochus il se trouvait dans une position très-inférieure au rang qu'il devait occuper; car il exerçait les fonctions d'*astande*. Les Perses appelaient ainsi des courriers ou messagers d'État, qui portaient les dépêches du roi dans les différentes parties de l'empire.

Il arriva, pendant une guerre qu'Ochus fit aux Cadusiens vers la fin de son règne, qu'un homme de cette nation, fameux pour sa bravoure, défia toute l'armée de Perse de trouver un adversaire qui voulût se battre avec lui corps à corps. Codoman accepta le défi, et tua le Cadusien. Ochus, pour récompenser Codoman, le combla de bienfaits, et le nomma gouverneur de l'Arménie. Il remplissait encore ces fonctions, lorsque Bagoas l'appela pour le faire monter sur le trône. Darius ne jouissait du pouvoir souverain que depuis peu de temps, lorsque Bagoas, qui avait espéré gouverner toute la monarchie des Perses sous le nom de ce prince, reconnut qu'il avait été trompé dans son attente. Dès lors il prit la résolution de se défaire de Darius, et prépara du poison pour exécuter son dessein; mais la trame ayant été découverte, Darius força Bagoas à boire la coupe empoisonnée, et se délivra ainsi de ce scélérat.

EXPÉDITION D'ALEXANDRE CONTRE LES PERSES. BATAILLE DU GRANIQUE.

La seconde année du règne de Darius (an du monde 3670; avant Jésus-Christ 334), Alexandre passa en Asie à la tête d'une armée de trente mille fantassins et d'un peu plus de cinq mille cavaliers (*). Ces soldats étaient parfaitement disciplinés, accoutumés aux travaux les plus rudes et aux dangers les plus grands. Ils formaient l'élite des troupes grecques.

Les généraux de l'armée perse étaient Arsame, Rhéomithrès, Pétinès, Niphatès, Spithridate, satrape de Lydie et d'Ionie, Arsite, gouverneur de la Phrygie située vers l'Hellespont, et Memnon. Ils s'étaient campés près de la ville de Zélie, avec la cavalerie perse et l'infanterie grecque à la solde de Darius. Comme ils délibéraient sur ce qu'ils avaient à faire, Memnon fut d'avis de ne point hasarder la bataille, parce que les ennemis étaient plus forts en infanterie, et que Darius se trouvait absent: mais il conseillait de faire le dégât dans le pays, pour ôter les subsistances aux Macédoniens, et les obliger à se retirer. Arsite s'y opposa, et dit dans l'assemblée que pour lui il ne souffrirait point qu'on touchât aux villes ni aux campagnes de son gouvernement. Et son avis fut suivi par les autres Perses, qui croyaient que Memnon parlait ainsi pour tirer la guerre en longueur et se rendre nécessaire au roi.

Cependant Alexandre marchait vers le Granique, avec son infanterie pesamment armée, rangée sur deux lignes, et la cavalerie sur les ailes; le bagage venait à la suite des troupes. Comme l'armée approchait du fleuve, quelques batteurs d'estrade rapportèrent que les Perses étaient en bataille sur l'autre bord. Alexandre rangea ses troupes pour le combat, et se disposa à passer la rivière. Les Perses avaient vingt mille cavaliers et presque autant de gens de pied; la cavalerie bordait le rivage, et présentait un grand front; l'infanterie, composée de Grecs à la solde de Darius, était derrière, sur une seconde ligne placée au-dessus de la première, car le terrain formait une pente vers le fleuve. Les Perses voyant Alexandre s'avancer du côté de leur aile gauche, serrèrent leurs escadrons de ce côté-là. Les deux armées restèrent longtemps en présence sur les deux bords du Granique. Enfin Alexandre donna aux Macédoniens l'ordre d'entrer dans la rivière, non en marchant droit à l'autre rive, mais en biaisant et en suivant le cours de l'eau; les Perses, de leur côté, commencèrent à lancer des traits, et se rapprochèrent du bord de la rivière. L'élite de la cavalerie perse était réunie en cet endroit, et Memnon y combattait

(*) Arrien, *Expédition d'Alexandre*, livre I, chap. II, § 3.

avec ses fils ; aussi les Macédoniens plièrent-ils d'abord. Mais Alexandre arrivant au secours des siens, donna au milieu de la cavalerie perse, où étaient les généraux. Il y eut alors une horrible mêlée ; et, dit Arrien (*), quoique les combattants fussent à cheval, le combat était d'homme à homme comme dans l'infanterie, chacun tâchant de repousser son adversaire et de gagner du terrain sur lui. A la fin, les Macédoniens l'emportèrent par leur force, leur expérience, et la bonté de leurs armes (**). Alexandre poussant son cheval contre Mithridate, gendre de Darius, qui s'était avancé devant les troupes, lui porta un coup dans le visage et le renversa ; mais il fut aussitôt attaqué lui-même par Résacès, qu'il tua. Cependant des cavaliers qui venaient de passer le Granique s'étant joints à Alexandre, le centre des Perses commença à plier, et les deux ailes furent rompues et prirent la fuite. Les Macédoniens tuèrent dans la déroute environ mille cavaliers. Alexandre marcha contre l'infanterie, qui restait ferme à son poste. Ce corps fut taillé en pièces, à l'exception de deux mille hommes faits prisonniers. Les généraux perses Niphatès, Pétinès, Spithridate, Mithrobuzane, gouverneur de la Cappadoce ; Mithridate, gendre de Darius ; Arbupalès, prince de la famille royale ; Pharnace, frère de la reine, et Omarès, général des troupes mercenaires, périrent dans la bataille. Arsite se sauva en Phrygie, où il se tua de désespoir.

Après cela, Alexandre mit un autre gouverneur à la place d'Arsite, aux mêmes conditions que sous Darius, et renvoya chez eux les habitants du pays qui s'étaient rendus à lui. Il marcha ensuite vers Sardes. Étant près de cette ville, Mithrinès, gouverneur de la citadelle, lui rendit la place avec tous les trésors qui s'y trouvaient.

(*) *Expédition d'Alexandre*, livre I, chap. 15, § 4.

(**) Voyez ci-devant page 190, colonne 1, note.

Alexandre envoya un de ses généraux pour prendre possession de la ville et de la citadelle, et retint Mithrinès auprès de sa personne. Il remit en liberté toute la Lydie, et permit aux habitants de vivre suivant leurs lois.

A la nouvelle de la bataille du Granique, tous les Grecs du parti de Darius, qui étaient en garnison à Éphèse, s'embarquèrent aussitôt pour se soustraire au ressentiment d'Alexandre. Quatre jours après, ce prince arriva à Éphèse, ramenant avec lui les bannis qui en avaient été chassés, et il rétablit dans la ville le gouvernement démocratique. Les tributs qu'on payait au roi de Perse furent assignés au temple de Diane.

SUITE DE L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE. SIÉGE ET PRISE D'HALICARNASSE PAR LES MACÉDONIENS. COMPLOT CONTRE LA VIE D'ALEXANDRE. MEMNON FORME LE PROJET DE PORTER LA GUERRE EN GRÈCE. MORT DE CE GÉNÉRAL.

Des députés de Tralles et de Magnésie arrivèrent alors pour faire leur soumission à Alexandre, qui mit garnison dans ces deux places. Il envoya en même temps des troupes contre les villes d'Ionie et d'Éolie qui étaient encore sous la puissance des Perses, ordonnant de rétablir partout le gouvernement démocratique, et d'abolir les impôts qu'on payait à Darius.

Vers cette époque, Milet tomba au pouvoir des Macédoniens, qui entrèrent bientôt en Carie, et mirent le siége devant Halicarnasse. Cette ville, située dans une position avantageuse, avait été fortifiée par Memnon, que Darius avait nommé gouverneur de toutes les provinces maritimes de l'Asie Mineure, et commandant de la flotte. Memnon s'était enfermé dans la place, et avait eu soin de faire entrer toutes ses galères dans le port. Cette sage précaution lui donnait les moyens de repousser les attaques des Macédoniens du côté de la mer, et augmentait en même temps la garnison de la ville, qui se trouvait renforcée de tous les matelots et soldats qui servaient sur la flotte. Le premier jour du siége, les Perses ayant

fait une sortie, furent repoussés aisément par les troupes d'Alexandre. Ce prince ayant ensuite comblé le fossé, qui était large de trente coudées et profond de quinze, afin de pouvoir faire approcher les tours jusqu'au pied des murailles, les habitants d'Halicarnasse firent une nouvelle sortie pendant la nuit, pour brûler les machines des Macédoniens : ils furent encore repoussés, et perdirent, suivant le rapport d'Arrien (*), cent soixante et dix soldats. Les Macédoniens eurent seize soldats tués et trois cents blessés. Memnon et Orontobate, qui commandaient dans la ville, voyant qu'ils ne pouvaient pas la défendre plus longtemps, se retirèrent; mais, auparavant, ils mirent le feu à une tour de bois, à l'arsenal et aux maisons les plus rapprochées des murailles. L'incendie fit des progrès d'autant plus rapides que le vent soufflait avec violence. Alexandre, maître d'Halicarnasse et de toute la Carie, en rendit le gouvernement à Ada, fille d'Hécatomnus, sœur et femme d'Hidriée. Cette princesse était demeurée en possession de la Carie après la mort de son époux. Mais elle fut dépossédée par Pixodare, à qui succéda son gendre Orontobate, par ordre de Darius. Ada conservait toutefois une place forte, appelée *Alinde*, dont elle avait remis les clefs à Alexandre.

Peu de temps après (an du monde 3671; avant J. C. 333), Darius, à ce que nous apprend Arrien (**), reçut une lettre d'Alexandre, fils d'Aëropus, qui s'engageait à tuer Alexandre. Darius envoya aussitôt un Perse, nommé *Sisinès*, dans lequel il avait la plus grande confiance, pour traiter cette affaire avec Alexandre, fils d'Aëropus. Sisinès, en apparence porteur d'ordres de Darius pour Atizyès, satrape de Phrygie, devait promettre au traître mille talents d'or avec le trône de Macédoine, s'il pouvait réussir dans son projet. Mais ayant été arrêté par Parménion, il lui avoua la vérité touchant le message dont il était chargé, et renouvela ses aveux devant Alexandre. Si le fait de la participation de Darius était bien avéré, il serait une tache pour la mémoire de ce prince.

Memnon ayant conçu le projet hardi de porter la guerre dans la Grèce et dans la Macédoine pendant qu'Alexandre attaquait l'empire perse, se rendit à l'île de Chios, dont il s'empara au moyen des intelligences qu'il y entretenait. Faisant voile ensuite vers l'île de Lesbos, comme il vit que les habitants de Mitylène ne voulaient pas se soumettre à lui, il se rendit maître d'abord de toutes les autres places de l'île, et se disposait à mettre le siége devant Mitylène, lorsqu'il tomba malade et mourut. Darius fit en lui une perte irréparable : car aucun de ses généraux ne pouvait lui être comparé ni pour la conception, ni pour l'exécution des opérations militaires. Le projet de faire de la Macédoine le théâtre de la guerre était digne à la fois d'un grand général et d'un habile politique; car on ne peut pas douter que plusieurs États de la Grèce, qui subissaient impatiemment le joug macédonien, ne se fussent joints aux Perses. Une pareille diversion aurait sans aucun doute obligé Alexandre de quitter l'Asie pour défendre son pays et soumettre les Grecs révoltés. Darius, convaincu de la justesse des vues de Memnon, et plein de confiance dans les talents et l'expérience de ce général, l'avait nommé commandant en chef de toutes les forces qui devaient être employées dans l'expédition. Un pareil choix fait honneur au jugement de Darius, et prouve que ce prince, s'il n'avait pas toutes les qualités d'un grand roi, savait du moins apprécier les hommes et leur accorder le rang qu'ils méritaient, sans céder à des considérations que rendent souvent très-fortes les obsessions et le crédit des courtisans.

ALEXANDRE PASSE LES PORTES DE LA CILICIE. BATAILLE D'ISSUS. FUITE DE DARIUS. PRISE DU CAMP DES PERSES.

Alexandre, délivré par la mort de

(*) *Expédition d'Alexandre*, livre I, chap. 20, § 10.

(**) Livre I, chap. 25.

Memnon, du seul ennemi qui pût lui tenir tête, s'avança vers les provinces de la haute Asie. Arrivé aux Portes de la Cilicie, il essaya de surprendre les Perses qui gardaient le défilé. Ceux-ci l'aperçurent dans sa marche; mais au lieu de s'opposer à lui, ils prirent honteusement la fuite. Le lendemain, dès la pointe du jour, l'armée macédonienne franchit le passage, et s'approcha de Tarse; Arsame, qui commandait dans la ville, se retira sans combattre.

Cependant Darius était campé à Sochos, dans la Comagène, avec toute son armée. Amyntas, qui avait quitté le parti d'Alexandre, engageait Darius à attendre les Macédoniens dans ce pays de plaines, découvert de tous les côtés, et très-avantageux pour faire manœuvrer une nombreuse cavalerie. Mais Alexandre ayant été obligé de s'arrêter à Tarse et de retarder sa marche, Darius fut ébranlé dans la résolution qu'il avait prise d'attendre son ennemi, et prêta l'oreille aux flatteries des courtisans qui l'assuraient que la peur seule empêchait le prince macédonien d'avancer. Malgré les sages remontrances d'Amyntas, Darius se mit en marche vers les gorges de la Cilicie, où sa cavalerie lui devenait complétement inutile, et où il ne pouvait pas déployer tous ses bataillons. Il passa les Portes Amaniques, et marcha vers la ville d'Issus, où il fit périr d'une manière cruelle tous les malades et les blessés de l'armée macédonienne (*). Le lendemain, il s'avança vers la rivière de Pinare, laissant derrière lui Alexandre, qui, informé de la position qu'occupait l'armée perse, s'avança pour la combattre. Aussitôt Darius fit passer le Pinare à trente mille chevaux et à vingt mille hommes de trait, pour ranger commodément son armée en bataille, derrière ces troupes. Il opposa un corps de trente mille Grecs mercenaires à l'infanterie macédonienne, et jeta sur les deux ailes de ce corps soixante mille Cardaces armés de toutes pièces (*). La disposition des lieux ne permettait pas de faire une plus longue ligne de bataille. Sur une montagne qui était à la gauche des Perses, Darius plaça vingt mille hommes, lesquels, à cause des sinuosités du terrain, étaient placés de manière que les uns se trouvaient derrière l'armée d'Alexandre, tandis que les autres étaient devant. Le reste de l'infanterie des Perses, rangé par nations, était rejeté comme une foule inutile derrière la première ligne, sur une grande hauteur: car les historiens rapportent que Darius avait dans son armée six cent mille hommes, exagération d'après laquelle on doit conjecturer que les forces des Perses étaient très-considérables. Darius, après avoir rangé ses troupes, fit repasser la rivière à sa cavalerie, et en envoya une partie du côté de la mer, qui était l'endroit où elle pouvait le mieux combattre; le reste se trouvait à la gauche.

Ces dispositions prises, Darius se plaça au centre, suivant la coutume des rois de Perse. Quoique l'armée d'Alexandre se fût mise en mouvement, Darius contint ses troupes sans leur permettre de passer le fleuve, afin de ne pas perdre l'avantage de sa position. Il fit même palissader plusieurs endroits où le rivage n'était point escarpé. Les Macédoniens, arrivés à la portée du trait, coururent avec impétuosité vers la rivière pour étonner les Perses, et les empêcher de faire contre eux plusieurs décharges. En effet, ceux-ci lâchèrent bientôt pied, abandonnant de ce côté la victoire aux Macédoniens. Mais les trente mille Grecs à la solde de Darius rendirent un instant la victoire douteuse, en donnant au milieu de la phalange macédonienne, qui avait été obligée de s'ouvrir à cause des inégalités du terrain, et parce que les hommes placés au centre de ce corps n'avaient pu suivre avec promptitude le mouvement des premiers rangs. Ce combat fut très-opiniâtre: les Grecs de Darius tâchaient de repousser les

(*) Arrien, liv. II, chap. 7, § 1; Quinte-Curce, liv. III, chap. 8, § 15.

(*) Voyez ci-devant page 199, note.

Macédoniens dans la rivière, et ils pouvaient y réussir; mais Alexandre, après avoir culbuté les troupes perses qui se trouvaient devant lui, marcha contre ces Grecs, les éloigna du bord de la rivière, et en tua un grand nombre. La cavalerie perse de l'aile droite, sans attendre l'ennemi, passa la rivière, fondit sur les cavaliers thessaliens qui lui étaient opposés, et soutint le combat avec un grand courage jusqu'au moment où Darius prit la fuite, et où les Grecs mercenaires furent taillés en pièces. Alors, toute l'armée de Darius fut mise dans une complète déroute. Les chevaux de la cavalerie perse souffrirent beaucoup, comme le remarque Arrien (*), à cause de la pesanteur des armes des cavaliers, et des défilés par lesquels il leur fallait passer.

Darius ayant vu l'aile gauche de son armée rompue, s'enfuit des premiers sur son char; et dès qu'il eut atteint les gorges des montagnes, il monta à cheval, jetant son arc, sa robe de dessus et son bouclier. La nuit, qui approchait, empêcha Alexandre de le poursuivre. Les Perses, suivant Arrien (**), perdirent, à la bataille d'Issus, cent mille hommes, dont dix mille cavaliers. Ce nombre est peut-être exagéré; mais il paraît certain que l'armée perse souffrit beaucoup. Arsame, Rhéomithrès et Atizyès, qui commandaient la cavalerie à la bataille du Granique; Sabacès, satrape d'Égypte, et Bubacès, un des plus grands seigneurs de la Perse, périrent dans cette journée. Les Macédoniens emportèrent d'assaut le camp des Perses, où étaient la mère, la femme et la sœur de Darius, avec deux filles de ce prince, et son fils, encore enfant. Les princesses n'avaient avec elles qu'un petit nombre de dames; toutes les autres étaient à Damas, où Darius les avait envoyées avec une partie de ses trésors.

Alexandre ayant appris que la mère, la femme et les enfants de Darius pleuraient la mort de ce prince, parce qu'elles savaient qu'on avait trouvé son arc, sa robe et son bouclier, envoya un des seigneurs de sa cour pour leur dire que Darius était en vie, et qu'il n'avait jeté ses armes et son vêtement de dessus que pour fuir avec plus de facilité et n'être reconnu par personne: il leur faisait dire aussi qu'elles seraient traitées en reines.

DARIUS SE RETIRE A THAPSAQUE. IL ENVOIE UNE LETTRE A ALEXANDRE; RÉPONSE DE CELUI-CI. PARMÉNION SE REND MAÎTRE DE DAMAS. LA SYRIE, LA PHÉNICIE, LA PALESTINE ET L'ÉGYPTE SOUMISES PAR ALEXANDRE. BATAILLE D'ARBÈLE. ALEXANDRE VA A BABYLONE ET A SUSE.

Darius ayant couru toute la nuit, accompagné d'une suite très-peu nombreuse, réunit les troupes qui lui restaient, au nombre de quatre mille hommes, tant Grecs qu'étrangers, et gagna en toute hâte la ville de Thapsaque. Amyntas, fils d'Antiochus; Thimodès, fils de Mentor; Aristomède de Phères, et Bianor d'Acarnanie, qui tous avaient abandonné le parti d'Alexandre pour se ranger sous les drapeaux de Darius, voyant la bataille perdue, s'enfuirent avec huit mille hommes qu'ils commandaient, et se sauvèrent, par les montagnes, vers Tripoli de Syrie, où ils s'embarquèrent après avoir brûlé les navires qui restaient dans le port, afin d'ôter aux Macédoniens le moyen de les poursuivre.

Alexandre était entré en Syrie (an du monde 3672; avant J. C., 332) et se trouvait à Marathe (*), lorsque Darius lui envoya des ambassadeurs avec des lettres, pour le supplier de lui rendre les princesses captives. Il rappelait l'alliance qui avait existé entre Philippe et la Perse. Il ajoutait que Philippe avait le premier rompu cette alliance, et que lui, Alexandre, était entré en armes dans l'empire perse; qu'il lui demandait, de roi à roi, sa femme et ses enfants, et le suppliait

(*) *Expédition d'Alexandre*, livre II, chap. II, § 3.

(**) Livre II, chap. II, § 8.

(*) Ville de Syrie située en face de l'île d'Arade.

d'accepter son alliance. Alexandre répondit par une lettre dans laquelle il reprochait aux Perses les torts réels ou imaginaires qu'ils avaient eus contre les Grecs depuis le commencement de la monarchie, et finissait en disant à Darius de ne point oublier, quand il lui écrirait, qu'il écrivait à son maître, et non pas à son égal. Alexandre envoya ensuite à Damas Parménion, qui s'empara de tout l'or et l'argent qui avait été destiné à payer l'armée des Perses. Parmi les prisonniers de distinction que Parménion fit dans la ville, étaient trois jeunes princesses, filles d'Ochus, et la veuve de ce prince, la fille d'Oxathrès, frère de Darius; la femme d'Artabaze, le plus grand seigneur de la cour, et son fils Ilionée. Il prit également la femme de Pharnabaze, trois filles de Mentor, la femme et le fils de Memnon; aussi n'y eut-il que peu de maisons illustres dans la Perse qui ne fussent atteintes dans ce désastre. Le gouverneur de la place, qui avait trahi la cause des Perses, fut tué par un de ses esclaves, et sa tête portée à Darius.

Alexandre étant entré dans la Phénicie, les villes de Byblos et de Sidon lui ouvrirent leurs portes. La Syrie et la Phénicie étaient entièrement soumises, à l'exception de la seule ville de Tyr, dont Alexandre forma le siége. Les habitants se défendirent avec un courage incroyable pendant sept mois entiers, après lesquels la ville fut emportée d'assaut par les Macédoniens.

Pendant qu'Alexandre était encore occupé au siége de Tyr, Darius lui fit offrir dix mille talents pour la rançon des princesses captives, avec sa fille Statira en mariage, et tout le pays qu'il avait conquis jusqu'à l'Euphrate. Alexandre ayant rejeté ses offres, il perdit tout espoir d'accommodement et se prépara à continuer la guerre. Alexandre s'était rendu maître de toutes les villes de la Palestine, à l'exception de Gaza, où commandait un eunuque de Darius, appelé *Batis*. Ce gouverneur, habile capitaine et très-attaché à son maître, résolut de se défendre, et tint pendant deux mois, au bout desquels les Macédoniens s'emparèrent de la ville.

De Gaza, Alexandre se rendit à Péluse. Mazacès, gouverneur du pays, ayant appris la défaite de Darius et sa retraite honteuse, ainsi que la soumission de la Syrie et de la Phénicie, fit ouvrir à Alexandre les portes de Péluse. C'était une nécessité d'autant plus inévitable, que les Égyptiens avaient pour les Perses une haine profonde, et étaient disposés à prendre pour maître quiconque pourrait les délivrer de ces étrangers, qui témoignaient le plus grand mépris pour leurs dieux et leur religion. Cette conduite imprudente avait extrêmement aigri les Égyptiens, qui se soumirent volontiers à Alexandre. Ce prince ayant ensuite quitté le pays, se rendit à Thapsaque, passa l'Euphrate, et se dirigea vers le Tigre, où il espérait trouver l'armée des Perses. Darius avait encore essayé vainement d'amener Alexandre à faire la paix; mais voyant que tous ses efforts étaient inutiles, il se prépara à livrer une seconde bataille. Alexandre étant entré dans la Mésopotamie, et laissant l'Euphrate et les montagnes d'Arménie à gauche, marcha à travers un pays qui n'avait point été ruiné par la guerre, et où l'on trouvait en abondance des vivres et du fourrage.

Cependant Darius avait réuni une puissante armée. Bessus, satrape de la Bactriane, lui avait amené les troupes de sa province, avec des Indiens et des Sogdiens; Mauacès l'avait joint avec les Saces, alliés de Darius; Barsaëntès conduisait les Arachotiens avec les Indiens des montagnes; Satibarzane commandait les Ariens; Phratapherne les Parthes, avec les Hyrcaniens et les Tapyres, tous cavaliers; Atropate les Mèdes, les Cadusiens et quelques autres peuples; Ocondobate, Ariobarzane et Orxinès, conduisaient les habitants des côtes de la mer Rouge; Oxathrès, fils d'Abulitès, les Susiens et les Uxiens; Buparès les Babyloniens, avec les Sitacéniens et les Cariens; Orontès et Mithraustès les Arméniens; Ariacès les Cappadociens; Mazée les peuples de la Cœlé-Syrie et de la Mésopotamie.

Suivant une opinion qui nous a été conservée par Arrien (*), l'infanterie de Darius montait à un million d'hommes, nombre qui ne paraît point invraisemblable à Sainte-Croix (**), et sa cavalerie à quarante mille chevaux, sans compter deux cents chariots armés de faux et quelques éléphants. Darius campa avec toutes ces forces dans la plaine de Gaugamèle (***), près de la rivière de Bumode, à dix-huit ou vingt lieues de la ville d'Arbèle, dans une vaste plaine. Il avait fait disparaître toutes les inégalités du terrain, pour laisser le champ libre à sa cavalerie et à ses chars, parce que ses courtisans lui avaient persuadé que rien n'avait tant contribué à sa première défaite, que la nature du pays où il avait livré la bataille, les troupes n'ayant pas pu s'étendre. Alexandre partit pendant la nuit pour aller combattre Darius, qui, informé de son approche, avait rangé toute son armée en bataille. Les deux armées n'étaient éloignées que de deux lieues l'une de l'autre, lorsque les troupes d'Alexandre campèrent. Darius fit passer à ses soldats toute la nuit sous les armes, car il n'avait pas fortifié son camp et craignait une surprise. La fatigue et la frayeur que les Macédoniens inspiraient aux Perses contribuèrent puissamment à la perte de la bataille. La disposition de l'armée de Darius était la suivante. A l'extrême gauche se trouvaient les cavaliers bactriens, avec les Dahes et les Arachotiens; puis venaient les Perses, cavalerie et infanterie, les Susiens et les Cadusiens. A la droite étaient les Cœlé-Syriens, les habitants

(*) *Expédition d'Alexandre*, liv. III, chap. 8, § 6.

(**) *Examen critique*, deuxième édition, pag. 297.

(***) Gaugamèle veut dire, comme nous l'apprend Strabon (livre XVI, p. 507), *lieu* ou *habitation du chameau*. Ce bourg fut ainsi nommé parce que Darius, fils d'Hystaspe, en avait destiné le revenu à nourrir un chameau qui lui avait été d'un grand secours en portant ses vivres dans les déserts de la Scythie.

de la Mésopotamie, les Mèdes, les Parthes, les Saces, les Tapyres, les Hyrcaniens et quelques autres. Au centre de l'armée était Darius environné de sa noblesse et des gardes appelés *mélophores*, avec les Indiens, les Cariens anaspastes et les archers mardes. Darius avait placé sur une seconde ligne les Babyloniens et les Uxiens, avec les habitants des côtes de la mer Rouge et les Sitacéniens. Le front de bataille était couvert à la gauche par la cavalerie scythe, et quelques Bactriens avec des chariots armés de faux. A la droite se trouvaient cinquante chariots, avec la cavalerie arménienne et cappadocienne; les cinquante autres chariots étaient placés devant le roi avec les éléphants, ainsi que l'infanterie grecque opposée à la phalange macédonienne. Alexandre avait quarante mille hommes d'infanterie et sept mille chevaux. Darius, dont l'armée présentait un front très-considérable, voulait envelopper les Macédoniens, et les attaquer à la fois en tête et en flanc. Alexandre ayant pénétré le dessein de Darius, fit étendre ses ailes, autant qu'il le pouvait, sans affaiblir le centre. Quand les deux armées en furent venues aux mains, les Perses repoussés retournèrent d'abord à la charge, puis ils prirent la fuite. Arrien (*) fait monter le nombre des morts, du côté des Perses, au chiffre presque incroyable de trois cent mille hommes, sans compter les prisonniers, qui furent encore plus nombreux. Alexandre n'eut que cent hommes et mille chevaux tués. Darius arriva la même nuit à Arbèle, après avoir passé le Lycus, et s'enfuit dans la Médie, où il fut rejoint par deux mille Grecs mercenaires. Alexandre s'empara d'Arbèle, où il trouva d'immenses richesses; puis il marcha vers Babylone, dont le gouverneur se soumit sans essayer de faire la moindre résistance. De Babylone, il se rendit à Suse: cette ville renfermait aussi de grandes richesses, et plusieurs objets précieux que Xerxès avait emportés de la Grèce.

(*) Livre III, chap. 15, § 6.

LES UXIENS SOUMIS PAR ALEXANDRE. INCENDIE DU PALAIS DE PERSÉPOLIS. DARIUS POURSUIVI PAR ALEXANDRE EST ASSASSINÉ PAR BESSUS ET PAR NABARZANE. SUPPLICE DE BESSUS. FIN DE L'EMPIRE PERSE.

Alexandre ayant ensuite traversé le Pasitigre, entra dans le pays des Uxiens. Ceux de ce peuple qui habitaient la plaine et obéissaient aux satrapes de la province se rendirent aux Macédoniens; mais les autres Uxiens, qui vivaient en liberté dans leurs montagnes, demandèrent à Alexandre un tribut pour lui accorder le passage, comme ils faisaient avec les rois de Perse. Les Macédoniens s'étant emparés des gorges de leurs montagnes, surprirent quelques-uns de leurs villages. Les Uxiens les voyant maîtres des lieux qui faisaient toute leur force, s'enfuirent sans combattre. Plusieurs furent tués dans la retraite; d'autres tombèrent dans les précipices. Alexandre s'étant ensuite avancé vers la province de Perse, rencontra dans les montagnes Ariobarzane, satrape du pays, qui, avec quatre mille hommes de pied et sept cents chevaux, cherchait à lui fermer le passage. Alexandre tailla en pièces presque toutes ces troupes, et Ariobarzane se sauva avec un très-petit nombre de cavaliers. Alexandre entra alors dans la province de Perse. Ayant pris ses quartiers d'hiver à Persépolis, il s'abandonna au plaisir de la table, et donna plusieurs festins, dans un desquels une courtisane athénienne, appelée *Thaïs*, proposa de brûler le palais des rois de Perse, et dit que, par cette action, Alexandre s'assurerait au plus haut degré la bienveillance des Grecs, et vengerait les incendies de Xerxès. Cette proposition fut approuvée par des convives qui tous étaient ivres. Alexandre saisit une torche et mit le feu au palais : cet exemple fut suivi par tous ses officiers. L'édifice, qui, dit Quinte-Curce (*), était en grande partie de bois de cèdre, fut bientôt entièrement consumé.

Au printemps, Alexandre, décidé à poursuivre Darius, se mit en route pour la Médie, où ce prince s'était retiré. Quand Darius apprit qu'Alexandre s'avançait du côté d'Ecbatane, il quitta cette ville pour se retirer dans la Bactriane; mais changeant presque aussitôt d'avis, il résolut de livrer une dernière bataille. Il s'occupait à réunir ses troupes, lorsque Bessus, satrape de la Bactriane, et Nabarzane, un des plus grands seigneurs de Perse, formèrent une conspiration contre lui, et résolurent de se saisir de sa personne, pour le livrer à Alexandre, si ce prince les poursuivait; mais leur dessein était, s'ils pouvaient échapper aux troupes macédoniennes, de massacrer Darius, d'usurper la couronne et de recommencer la guerre. Les deux conspirateurs se saisirent de Darius, le lièrent avec des chaînes d'or, et l'ayant enfermé dans un chariot couvert de peaux, et conduit par des étrangers qui ignoraient la qualité du prisonnier qu'ils étaient chargés de conduire, ils prirent le chemin de la Bactriane. Bessus fut proclamé généralissime. Plusieurs chefs qui se trouvaient encore autour de Darius ne voulant prendre aucune part à cette trahison, se séparèrent de Bessus.

Alexandre étant arrivé à Ecbatane, sut que Darius en était parti depuis cinq jours. Il se mit à la poursuite de ce prince. Arrivé dans la Parthide, il apprit d'un seigneur perse, appelé *Bagistanès*, le crime de Bessus et de Nabarzane. Cette nouvelle l'engagea à se hâter le plus possible; et, après avoir marché toute la nuit, jusqu'au lendemain, au milieu du jour, il arriva à un village où Bessus avec ses Bactriens avait campé la veille. Il quitta ce village vers le soir, et à la pointe du jour, il atteignit Bessus, dont les soldats marchaient en désordre et sans armes. Alexandre les chargea et les mit en fuite; quelques-uns même n'attendirent pas qu'on les attaquât. Comme Alexandre les poursuivait toujours et était sur le point de les atteindre, Nabarzane et Barsaëntès blessèrent à mort Darius, et se sau-

(*) Livre v, chap. 7, § 5.

vèrent avec six cents cavaliers. Quand les Macédoniens arrivèrent, Darius avait déjà rendu le dernier soupir. Alexandre envoya le corps dans la province de Perse, pour qu'il fût enfermé dans le sépulcre des rois.

Ainsi mourut Darius, à l'âge de cinquante ans (an du monde 3674; avant J. C. 330). Les historiens représentent ce prince comme l'homme le mieux fait et le plus brave de tout son empire, et ils donnent l'idée la plus avantageuse de sa douceur et de sa générosité. Ces éloges sont en grande partie fondés; et il est probable que Darius Codoman, assis sur le trône de Perse à une autre époque, aurait pu régner avec quelque gloire; mais placé en face d'Alexandre et obligé de tenir tête à ce héros, il se trouva toujours fort au-dessous du rôle qu'il était appelé à jouer.

Après le meurtre de Darius, Bessus et Nabarzane se séparèrent et prirent deux routes différentes. Le premier suivit celle de la Bactriane, et le second se rendit dans l'Hyrcanie. Ils espéraient par ce moyen laisser Alexandre incertain sur le chemin qu'il devrait suivre pour les atteindre, ou tout au moins le contraindre à diviser ses forces.

Alexandre poursuivit longtemps Bessus avant de pouvoir se rendre maître de sa personne; mais à la fin un confident de celui-ci, appelé *Spithamène*, forma le projet de le livrer à Alexandre. Spithamène arracha à Bessus sa tiare, mit en pièces la robe royale de Darius dont il était revêtu, et le mena chargé de chaînes au camp macédonien. Il le présenta à Alexandre nu et avec une grosse chaîne passée autour du cou.

Alexandre, après avoir récompensé Spithamène et fait couper le nez et les oreilles à Bessus, livra ce misérable à Oxathrès, frère de Darius, pour que celui-ci lui infligeât la punition qu'il jugerait digne du crime dont Bessus s'était rendu coupable. Bessus fut attaché à des arbres que l'on avait courbés avec effort, et les cordes qui retenaient ces arbres ayant été lâchées tout à coup, les arbres se redressèrent avec force, et mirent en pièces le corps de Bessus. Par la mort de ce traître, Alexandre devint paisible possesseur de tout le royaume de Darius.

L'empire des Perses avait duré plus de deux cent six ans, depuis le commencement du règne de Cyrus le Grand, sous treize rois différents, savoir :

	ans.	mois.
Cyrus, régna seul	7	»
Cambyse	7	5
Smerdis le Mage, et interrègne	»	7
Darius, fils d'Hystaspe	36	»
Xerxès I[er]	21	»
Artaxerxès Longuemain	40	»
Xerxès II	»	2
Sogdien	»	7
Darius Nothus	19	»
Artaxerxès Mnémon	46	»
Ochus	21	»
Arsès	2	»
Darius Codoman	6	»
	206	9

HISTOIRE DE PERSE D'APRÈS LES SOURCES ORIENTALES.

PREMIÈRE DYNASTIE, APPELÉE DES PISCHDADIENS.

CAÏOUMORS, PREMIER ROI.

(Son règne fut de 30 ans.)

Suivant les traditions des sectateurs de Zoroastre et les historiens mahométans, le premier monarque qui régna sur la Perse s'appelait *Caïoumors*, et était maître de tout l'univers; il fréquentait peu les hommes, et vivait dans les montagnes. Ce fut pour cette raison qu'on lui donna le surnom de *Guer-Schah*, qui en persan signifie *Roi de la montagne* (*). Caïoumors

(*) Voyez ma traduction de la *Chronique d'Abou-Djafar Mohammed Tabari*, faite sur la version persane d'Abou-Ali Mohammed Bélami, t. I, p. 5 et 6.

Au lieu de *Guer-Schah* (*Roi de la montagne*), on lit dans un grand nombre d'ouvrages écrits en persan, *Guil-Schah*, mots qui, suivant Hyde (*Historia religionis veterum Persarum*, p. 168 de la seconde édition), Malcolm (*Histoire de Perse*, t. I, p. 18, note première de la traduction française), et quelques autres historiens, signifient *Roi de la terre*. Il y a là une erreur manifeste : *Guil* veut dire en persan, *terre détrempée*

passe pour le fondateur de la dynastie que les Persans désignent sous le nom de *Pischdadiens*, c'est-à-dire, *Premiers distributeurs de la justice*. Caïoumors était beau et plein de majesté. Il avait la taille extrêmement élevée. A sa vue, les hommes se sentaient pénétrés de respect et d'effroi. Caïoumors s'appliqua d'abord à civiliser sa propre famille. Puis il enseigna aux hommes plusieurs arts et plusieurs sciences qui tendaient à rendre leur sort plus doux. Il leur apprit la manière de filer la laine et le poil pour faire des vêtements, et fit connaître les règles de la justice et de l'équité (*).

Cependant un grand nombre d'hommes et de génies persistèrent dans leurs habitudes cruelles et sauvages, et déclarèrent la guerre à Caïoumors. Siamec, fils de ce prince, fut tué dans un combat qu'il livra aux rebelles. Caïoumors voulut venger la mort de son fils, et se mit en campagne avec une armée à laquelle se joignirent une foule de lions, de tigres, de panthères et autres bêtes féroces. Les génies furent vaincus, et déchirés par ces bêtes. Après la victoire, Caïoumors se retira à Balkh, capitale de son empire. Il mourut dans cette ville, laissant la couronne à Houschenc, fils de Siamec, et par conséquent son petit-fils (**).

Suivant Tabari, Caïoumors avait régné sept cents ans; d'autres auteurs lui donnent mille ans de vie et trente ans de règne. Il y a sur ce point un grand nombre d'opinions que nous croyons inutile de rapporter.

HOUSCHENC, SECOND ROI.

(Son règne fut de 30 ans.)

Houschenc fonda plusieurs villes célèbres, entre autres Suse et Reï, et il inventa des arts utiles aux hommes. Le premier il coupa des arbres et en fit des planches, pour construire les portes qu'on place à l'entrée des maisons. Il découvrit et fit creuser des mines d'or, d'argent, de turquoises, et plusieurs autres encore. Il fit jaillir sur la terre les eaux des sources, et enseigna aux hommes à se servir de tapis; ce fut encore ce prince qui introduisit l'usage de faire courir les chiens à la chasse. Houschenc pratiqua la justice, et fonda des temples. Sa droiture et sa piété lui concilièrent l'affection de tous ses sujets.

TAHMOURAS, TROISIÈME ROI.

(Son règne fut de 30 ans.)

Tahmouras, fils de Houschenc, succéda à son père. Ce prince porte le surnom de *Divbend*, c'est-à-dire, *vainqueur des dives ou mauvais génies*, à cause des grands succès qu'il remporta sur ces êtres malfaisants. Il les chassa du milieu des hommes, et les relégua dans les déserts et dans les mers. Il fut secondé dans la guerre qu'il leur fit par son premier ministre, Schirasp, lequel employa des enchantements et des pratiques magiques pour triompher des ennemis redoutables qu'il avait à combattre. Plusieurs dives, devenus prisonniers de Tahmouras, rachetèrent leur vie en dévoilant à ce prince les secrets de la lecture et l'art de tracer des lettres. On doit à Tahmouras l'introduction de plusieurs usages et inventions utiles. Il enseigna aux hommes à se servir de selles et de brides pour monter à cheval. Il apprit aussi à dresser les chameaux, les ânes, les bœufs, et toutes les bêtes de somme. Avant ce prince, il n'y avait pas de mulets dans le monde, et le premier

avec de l'eau, boue, vase; argile, bol, terre argileuse : enfin *guil* réunit la signification des deux mots grecs βόρβορος et πηλός. Ces différentes acceptions ne permettent pas de tirer un sens raisonnable du surnom de *Guil-Schah*, qui ne peut signifier autre chose que *roi de la boue, roi de la vase*, et autres absurdités pareilles. Il est bien évident que les anciens manuscrits portaient *Guer-Schah*, comme nous lisons dans le texte de Bélami. Mais le mot *guer* ou *gueri*, signifiant *montagne*, est d'un usage fort rare; et quelques copistes ignorants ne l'ayant pas compris, auront lu *guil :* méprise très-facile à expliquer pour quiconque connaît la forme des lettres persanes.

(*) *Chronique de Tabari*, t. I, p. 92.

(**) Malcolm, *Histoire de Perse*, t. I, p. 19 et 20 de la traduction française.

il eut l'idée d'accoupler un âne et une jument pour produire cet animal. Ce fut encore lui qui le premier dressa les onces pour la chasse.

DJEMSCHID, QUATRIÈME ROI.

(Son règne fut de 700 ans.)

Tahmouras eut pour successeur Djemschid, qui était son fils, son frère ou son neveu; car les historiens musulmans ne sont pas d'accord sur ce point. Djemschid fonda Persépolis, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Takhti - Djemschid* ou *Trône de Djemschid* (*). Il suivait d'abord la vraie religion; le premier il fabriqua des cimeterres, des couteaux, des piques et des cuirasses. Avant lui, les hommes ne se battaient qu'avec des pierres et des bâtons. Djemschid introduisit dans le monde l'usage de recueillir le coton, de faire de la toile et de se servir des couleurs différentes. Il força les dives à lui construire des bains et à pêcher des perles. Ce fut alors que les hommes apprirent de ces mauvais génies l'art de plonger et d'aller chercher des perles au fond de la mer. Djemschid enseigna l'art de préparer les parfums, tels que le musc, l'ambre et le camphre.

Il partagea tous ses sujets en quatre classes : la première classe était celle des prêtres et des savants; la seconde, celle des gens de guerre la troisième, celle des agriculteurs, et la quatrième celle des artisans. Chacune de ces classes avait des inspecteurs, chargés de rendre compte à Djemschid de tout ce qu'ils avaient vu ou appris d'important.

C'est à ce prince qu'on doit l'institution de la fête du Nourouz, dont nous aurons occasion de parler ailleurs.

Au commencement de chaque mois, Djemschid rendait la justice à ses sujets, et sept cents ans se passèrent ainsi sans que ce prince eût éprouvé la moindre maladie, sans qu'aucun ennemi eût osé se lever contre lui, ou qu'il eût éprouvé le moindre sujet d'affliction. Ce temps-là passé, un jour que Djemschid était seul dans son palais, Ahrimane entra par la fenêtre, et lui dit : Je suis un génie descendu du ciel pour te donner des conseils : sache donc que tu te trompes lorsque tu t'imagines n'être qu'un homme; les hommes tombent malades, ils éprouvent des maladies et des traverses, et sont soumis à la mort. Tu es exempt de tous ces maux, parce que tu es Dieu; mais tu ne te connais pas toi-même. Sache que tu étais d'abord dans le ciel; et le soleil, la lune et les étoiles étaient sous ton obéissance. Tu descendis sur la terre pour rendre la justice aux hommes, et remonter ensuite au ciel, ta première demeure. Mais tu as oublié ce que tu es. Moi, qui suis un génie, qu'aucun homme ne pourrait voir face à face sans mourir, je viens te rappeler ce que tu es; fais-toi donc connaître aux hommes. Ordonne-leur de t'adorer, et que tous ceux qui refuseront de se prosterner devant toi soient jetés dans le feu.

Djemschid suivit le conseil d'Ahrimane, et fit périr un grand nombre de personnes qui refusèrent de reconnaître sa divinité. Il envoya ensuite cinq lieutenants qui parcoururent tout l'univers avec des armées nombreuses. Ces lieutenants avaient chacun une figure de Djemschid, devant laquelle les hommes étaient tenus de se prosterner, et ils disaient : Cette figure est votre dieu, adorez-la, ou vous périrez par le feu. Un grand nombre d'hommes commirent le mal et se livrèrent à l'idolâtrie, par la crainte de la mort.

Ces actes impies éloignèrent de Djemschid le cœur de tous ses sujets. Un prince arabe, appelé *Dhohac*, profitant du mécontentement général, attaqua la Perse; Djemschid fut obligé de fuir devant son rival, que l'on regardait généralement comme l'instrument de la vengeance divine. Il parcourut successivement en fugitif toutes les provinces de la Perse, l'Inde et la Chine. Mais à la fin, Dhohac ayant appris qu'il s'était retiré à Damavend, s'empara de sa personne, et le fit scier

(*) Voyez ci-devant pag. 36, colonne 2.

en deux parties, depuis la tête jusqu'aux pieds.

Djemschid fut d'abord condamné pour ses crimes aux peines de l'enfer; mais Ormouzd lui pardonna ensuite, à la prière de Zoroastre (*).

DHOHAC, CINQUIÈME ROI.

(Son règne fut de 1000 ans.)

Dhohac, appelé aussi *Beïourasp* (**), était Arabe, suivant la plupart des historiens et descendait de Caïoumors. D'autres auteurs disent qu'il était Syrien et descendant de Scheddad. On a encore supposé qu'il était le même que Nemrod. Tous les historiens s'accordent à dire que Dhohac était un prince sanguinaire, qui n'employa ses talents qu'à faire le mal. Il était magicien, et les connaissances qu'il avait acquises dans les sciences occultes lui servaient à tourmenter ses sujets. Il introduisit dans l'univers les mœurs corrompues, fit périr les rois, appela le genre humain à l'idolâtrie, et introduisit l'usage de fouetter et de pendre les hommes. Sa conduite éloigna de lui tous ses sujets: car il ne rendait la justice à qui que ce fût; et lorsqu'il était irrité contre une personne, il la faisait immédiatement mettre à mort.

Dhohac avait régné pendant huit cents ans, lorsque Dieu résolut de le punir. Ce prince avait, sur l'extrémité de chacune de ses deux épaules, une excroissance de chair qui, pour la forme, ressemblait à une tête de serpent. Il cachait soigneusement cette difformité. Quand Dieu voulut le punir, ces excroissances devinrent des ulcères, et lui causèrent des douleurs tellement vives qu'il criait nuit et jour, sans pouvoir jamais trouver de repos. Une nuit cependant, le sommeil s'appesantit sur lui, et il vit, pendant qu'il dormait, un vieillard qui lui disait: Si tu veux diminuer les douleurs que te causent tes ulcères, appliques-y la cervelle d'un homme; car tel est le remède qui te convient. Le lendemain, Dhohac se réveilla, et ordonna qu'on mît à mort deux hommes, et qu'on appliquât leur cervelle sur ses ulcères. Tous les gens qui se trouvaient dans les prisons, qu'ils eussent ou non mérité la mort, furent d'abord sacrifiés ainsi pour diminuer les souffrances de Dhohac. Ensuite, quand les prisons furent entièrement vides, le tyran établit sur ses sujets un tribut de deux hommes par jour; ces infortunés étaient aussitôt livrés au bourreau et mis à mort.

Il y avait à Ispahan un forgeron appelé *Caveh*, père de deux jeunes gens d'une grande beauté, et du plus heureux naturel. Un jour, les gardes de Dhohac se saisirent de ces deux jeunes gens, et les mirent à mort, sans s'inquiéter du chagrin qu'ils allaient causer à leurs parents. Caveh, lorsqu'on vint lui annoncer cette triste nouvelle, travaillait sous un auvent, près de sa maison. Au même instant, il se mit à courir par la ville, avec le tablier de cuir que portent les forgerons, et que dans son trouble il avait négligé d'ôter. Tous les habitants d'Ispahan se réunirent, et fatigués de la cruauté de Dhohac, se levèrent en masse avec Caveh; celui-ci attacha au bout d'un bâton le tablier de cuir qu'il portait, et le tint élevé en l'air comme un étendard. Un grand nombre de gens sans aveu, de voleurs et de brigands, se joignirent à Caveh, qui alla au palais du lieutenant de Dhohac, tua ce lieutenant, pilla ses trésors, enleva toutes les armes qu'il put trouver, et les distribua aux hommes qui l'accompagnaient. Caveh établit ensuite un autre lieutenant à la place de celui qu'il venait de tuer, et s'avança contre Dhohac. Des gens partis de plusieurs villes vinrent grossir son armée; car le joug du tyran était devenu insupportable à tous ses sujets.

(*) Voyez *Grand Révayet*, manuscrit persan de la Bibliothèque du roi, fonds d'Anquetil, n° 12, p. 312.

(**) Beïourasp signifie en langue persane *Dix mille chevaux*. Ce prince fut appelé ainsi, parce que chaque soir on ramenait des pâturages dans ses écuries dix mille chevaux. Voyez ma traduction de la *Chronique de Tabari*, t. I, p. 98, note.

Caveh ayant réuni cent mille hommes autour de sa personne, marcha vers Damavend. Lorsqu'il fut près de cette ville, il assembla ses soldats, et leur dit: Vous savez que je n'ai fait la guerre jusqu'à présent qu'au lieutenant de Dhohac, et que, pour lui, il est encore roi. Choisissez donc un souverain qui résiste à Dhohac, et je prendrai ses ordres. Les soldats répondirent à ce discours: Sois notre roi; nous t'acceptons. Mais Caveh leur dit: Vous savez tous que je ne remplirais pas convenablement les devoirs d'un roi. Je ne puis donc pas accepter le trône.

Il y avait alors un prince de race royale nommé *Afridoun* ou *Féridoun*. Ce prince s'était enfui, et s'était tenu caché, par la crainte que lui inspirait Dhohac. On l'alla chercher, et on l'amena. Caveh lui remit toutes les troupes, les trésors et les armes, et se tint en sa présence pour recevoir ses ordres. Afridoun donna à Caveh le commandement général de l'armée. Dhohae sortit alors de Damavend. Caveh lui livra bataille, battit son armée, le fit prisonnier, et donna ordre qu'on le mît à mort.

AFRIDOUN, SIXIÈME ROI.

(Son règne fut de 500 ans.)

Afridoun, fils d'Abtin, descendant immédiat de Tahmouras, parvint à se soustraire à la fureur de Dhohac, qui avait fait mettre à mort un paysan chez lequel il s'était retiré, et une vache appelée *Pourmayeh*, qui l'avait nourri de son lait. Ce prince, qui aimait beaucoup la vache Pourmayeh, se servit toujours dans les batailles d'une masse d'armes terminée par une tête de vache, et que les historiens appellent *Gourz gaousir*, ou *la massue à tête de vache*. A l'âge de seize ans, Afridoun se joignit à Caveh, et combattit avec courage contre Dhohac dans l'armée de ce forgeron.

Lorsque Afridoun fut monté sur le trône, comme nous venons de le dire, il nomma Caveh gouverneur d'Ispahan, et chef de toutes les provinces de son empire. Caveh étant mort, Afridoun demanda à ses enfants la pièce de cuir qui avait servi d'étendard à leur père le jour où il s'était révolté contre Dhohac, et il la plaça dans son trésor. Toutes les fois qu'Afridoun avait à livrer une grande bataille, il prenait cet étendard, et remportait toujours la victoire. Afridoun régna encore deux cents ans après la mort de Caveh, et gouverna toujours l'univers avec justice. Le premier il étudia l'astronomie, et on lui doit les tables appelées *Kharezmiennes*. Il fut aussi le fondateur de la science de la médecine, et le premier roi qui monta sur un éléphant.

Afridoun avait épousé une fille de Dhohac, dont il eut deux fils, Tour et Salm, qui rappelèrent, par leurs crimes, la conduite barbare de leur aïeul maternel. Afridoun, dégoûté de cette première femme, épousa une dame persane dont il eut un fils nommé *Iradj*, qui par ses bonnes qualités devint le favori de son père et les délices du peuple. Afridoun sentant approcher les infirmités de la vieillesse, déclara dans une assemblée des grands du royaume, qu'il était résolu de renoncer à la couronne, et de partager ses vastes États entre ses trois fils. Il donna à Iradj les contrées les plus riches et les plus fertiles, toute cette partie de l'Asie qui portait le nom d'*Iran*, et comprenait l'étendue de pays renfermée entre l'Euphrate, le golfe Persique, le Djihoun ou Oxus, et l'Indus. Tour eut pour sa part le Turquestan et le vaste empire de la Chine, c'est-à-dire, toutes les régions situées à l'est du Djihoun. Salm reçut tout le pays de Roum, avec les provinces du Magreb et le pays des Francs, c'est-à-dire, l'Asie Mineure, l'Afrique et l'Europe. Les trois princes partirent pour leurs royaumes. Mais les deux aînés virent avec peine que la Perse, la plus belle partie de l'empire d'Afridoun, et le siége de la monarchie, eût été donnée à leur frère cadet. Ils se dirent: Notre père a donné à Iradj la meilleure part, le milieu du monde; quant à nous, il nous a rejetés à l'extrémité de l'uni-

vers. Et ils convinrent de travailler à la perte de leur plus jeune frère. Ils envoyèrent d'abord vers leur père, pour lui reprocher son injustice et sa partialité, exigeant qu'il revînt sur ses dispositions; et le menaçant, s'il refusait de faire droit à leurs demandes, de l'attaquer aussitôt. Le vieux roi fut très-affligé, lorsqu'il reçut ce message. Il représenta à ses deux fils que sa vie était sur le point de finir, et il les pria de le laisser mourir en paix. Iradj ayant appris tout ce qui se passait, alla trouver ses frères, et dit qu'il était prêt à mettre à leurs pieds sa couronne, plutôt que d'être la cause de dissensions qui causaient de si vifs chagrins à son père. Il était porteur d'une lettre d'Afridoun pour Tour et pour Salm, dans laquelle le vieux roi suppliait ses fils de vivre tous en bonne harmonie. Cette prière n'eut aucun effet sur Tour et Salm, qui tuèrent Iradj, et eurent même la cruauté d'embaumer sa tête pour l'envoyer à Afridoun. Le vieillard s'évanouit à cette vue. Lorsqu'il revint à lui, furieux et plein de douleur, il saisit la tête de ce fils qu'il aimait, et, l'élevant en l'air, il pria Ormouzd de punir comme ils le méritaient les auteurs d'une si lâche et si cruelle action. Puissent ces barbares, s'écria-t-il, ne plus jouir d'un seul beau jour! Puissent les remords déchirer leurs cœurs impitoyables, jusqu'à ce que leur sort fasse pitié même aux monstres des forêts! Quant à moi, ajoutait le vieillard, je demande seulement au dieu qui m'a donné la vie, qu'il me la conserve assez longtemps pour que je puisse voir quelque descendant d'Iradj venger sa mort.

Quelque temps s'étant passé, Afridoun se rendit un jour dans l'appartement qu'avait occupé Iradj. Il y vit une jeune esclave d'une rare beauté, appelée *Mahaferid* (*). Iradj avait eu pour elle une prédilection toute particulière. Cette jeune esclave accoucha bientôt d'une fille qu'on appela *Peritschéher*, c'est-à-dire, *visage de péri* (*); et lorsque celle-ci fut devenue nubile, Afridoun la maria à son neveu, appelé *Pescheng*. De ce mariage naquit un prince du nom de *Minotschehr*, lequel était le portrait vivant de son grand-père Iradj. Cet enfant devint l'espoir d'Afridoun. Lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, Afridoun prit toutes les mesures nécessaires pour lui donner les moyens de venger la mort d'Iradj. Tour et Salm furent saisis de frayeur en voyant que le moment où ils allaient recevoir la juste récompense de leur crime n'était point éloigné. Ils envoyèrent des ambassadeurs chargés de riches présents à Afridoun, le suppliant de permettre que Minotschehr se rendît auprès d'eux, afin qu'ils pussent se présenter devant ce jeune prince comme ses esclaves, et effacer le souvenir de leurs crimes par les larmes du repentir. Afridoun ne voulut point accepter les présents de Tour et de Salm, et il dit à leurs ambassadeurs : Dites à ces hommes sans pitié qu'ils ne verront jamais Minotschehr que vêtu de fer et suivi par mes armées.

Ce message fut bientôt suivi de la guerre. Dans la première bataille, Tour reçut un coup de lance que lui donna Minotschehr, et mourut. Salm se retira dans une forteresse; mais ayant été contraint d'en sortir, il fut atteint par Minotschehr, qui lui porta un coup d'épée, et lui coupa le corps en deux. Après avoir ainsi triomphé de ses oncles, Minotschehr retourna auprès d'Afridoun, qui alla au-devant de lui, à pied, pour le recevoir. Le jeune prince, en apercevant son aïeul, descendit aussitôt de cheval, et, après avoir baisé la terre, il reçut les félicitations du vieux roi.

Peu de temps après, Afridoun mourut. Mais avant d'expirer, il mit sa couronne sur la tête de Minotschehr, auquel il conseilla de se conduire toujours d'après les avis de Sam, homme d'une grande naissance et d'une grande sagesse, qui était prince héréditaire

(*) Voyez le *Schah-Nameh* de Ferdousi. Calcutta, 1811, p. 110.

(*) Malcolm, *Histoire de Perse*, t. I, p. 33, note.

de la province de Sistan. Afridoun mourut après avoir régné cinq cents ans. Sa sagesse et sa bonté sont encore fameuses dans la Perse.

Le testament que ce roi adressa à ses descendants contenait, entre autres choses, cet admirable précepte : « Regardez chaque jour de votre vie « comme une page de votre histoire, « et prenez garde qu'il n'y soit rien « écrit d'indigne de la postérité. »

MINOTSCHEHR, SEPTIÈME ROI.

(Son règne fut de 120 ans.)

Minotschehr fut un très-grand roi. Son empire s'étendait jusque sur la Syrie, l'Yémen et le Magreb; cependant l'Égypte n'était pas sous son obéissance. Ce fut sous le règne de ce roi juste et prudent que parut Moïse. Minotschehr eut souvent la guerre avec les rois des Touraniens (*) et plusieurs autres princes. Son plus grand ennemi était Afrasiab, roi du Touran. Celui-ci habitait alternativement les villes de Balkh et de Merve. Tout le pays jusqu'à Nischabour, qui faisait auparavant partie du royaume de Perse, avait été conquis par ce prince. Afrasiab voulant absolument détruire la puissance de Minotschehr, lui livra plusieurs batailles, et l'obligea de s'enfermer dans un château situé auprès de la ville d'Amol, dans le Tabaristan. Afrasiab forma le siége de ce château, autour duquel il resta dix ans sans pouvoir s'en rendre maître. Une maladie contagieuse s'étant développée parmi les assiégeants, Afrasiab fit la paix avec Minotschehr et retourna dans son royaume. Les deux princes convinrent entre eux que, pour fixer les limites de leurs royaumes respectifs, on ferait monter sur le pic de Damavend un archer qui tirerait une flèche, et que l'endroit où cette flèche tomberait formerait la frontière. Minotschehr avait dans son armée un excellent archer appelé *Aresch*, auquel il donna l'ordre de monter sur le pic de Damavend, et de tirer une flèche avec toute la force dont il était capable. Cette flèche partit avec une telle roideur, qu'elle passa au-dessus de tout le pays de Nischabour, de Sarkhas et de Merve, et alla tomber sur les bords du Djihoun. Quelques auteurs expliquent cette circonstance extraordinaire, en disant que la flèche alla frapper un vautour qui s'enfuit à tire-d'aile et tomba mort sur les bords du fleuve. La flèche fut retrouvée; mais personne ne vit le corps du vautour qui avait été dévoré par des bêtes et des oiseaux carnassiers. Suivant les conditions établies entre les deux rois, Afrasiab fut obligé de renoncer à tout le pays en deçà du Djihoun et de le céder à Minotschehr. Le fleuve forma la limite des deux royaumes.

La paix étant ainsi conclue, Minotschehr retourna à Reï, et s'appliqua à faire fleurir la justice parmi ses sujets. Il établit dans les villes et dans les bourgs des syndics chargés de rétablir la concorde entre les habitants et de rendre la justice. Il fit dériver plusieurs canaux du fleuve Djihoun, et sépara aussi les soldats en plusieurs classes : il forma des corps séparés de ceux qui se servaient du sabre, du javelot ou de l'arc. Les archers occupaient le premier rang dans ses troupes, et formaient l'avant-garde de l'armée.

La Perse vécut heureuse et tranquille pendant trente-cinq ans, après lesquels Afrasiab mourut. Son fils étant monté sur le trône, s'empara d'une partie du royaume de Minotschehr. Ce prince fit alors réunir les chefs de son armée, et leur dit : « Le repos que vous avez goûté vous a assoupis : or, les hommes ne sont hommes qu'autant qu'ils se donnent du mouvement et qu'ils agissent pour repousser l'ennemi, et obtenir ce qui leur est utile. Lorsque vous n'agissez point, vous êtes comme des morts. Les Touraniens se sont emparés des frontières de notre royaume, parce que vous ne vous êtes point opposés à eux. Le Dieu puissant et incomparable m'a donné la

(*) Les Touraniens ou habitants du Touran des anciens poëtes et chroniqueurs persans sont les mêmes que les Turcs.

couronne à condition que je saurais la défendre, que je traiterais bien le peuple, que je rendrais la justice aux créatures, et que j'adorerais le Créateur. Si je ne remplis pas les devoirs que Dieu m'a imposés, il me reprendra mon royaume, et me punira dans l'autre monde. Demain, assemblez-vous tous en ma présence, et vous entendrez les paroles que je veux vous adresser. »

DISCOURS DE MINOTSCHEHR A L'ARMÉE ET AU PEUPLE.

Le lendemain, tous les sujets de Minotschehr, soldats et peuple, se rendirent en présence de ce roi, comme ils en avaient reçu l'ordre. Minotschehr mit chacun à la place qu'il devait occuper suivant son rang. Pour lui, il s'assit sur le trône et plaça sur un siége d'or le mobed des mobeds (*); ensuite il se leva, et toute l'assemblée se leva avec lui. Il dit alors : « Asseyez-vous, car pour moi je ne me suis levé qu'afin que vous me voyiez tous et que vous m'entendiez (**). » Après cela il prit la parole en ces termes :

« O hommes, ces créatures si nombreuses que vous voyez ont toutes un créateur unique. Les biens qui leur arrivent viennent de ce créateur. Il faut donc adorer le Créateur, et lui accorder des louanges pour les bienfaits dont il nous comble. Réfléchir sur les œuvres du Créateur, est une chose qui augmente la lumière de la créature. Ne pas y réfléchir est une chose qui augmente les ténèbres du cœur.

« Sachez maintenant que le roi a des droits sur l'armée et sur le peuple, et que l'armée et le peuple ont des droits sur le roi. L'armée doit obéir au roi, et lui prêter son secours contre les ennemis. Le roi de son côté doit donner aux guerriers la nourriture quotidienne, et les revêtir de robes d'honneur. Il doit leur accorder ses récompenses en temps convenable et sans aucun retard; car les guerriers sont à l'égard du roi comme les aile et la queue sont à un oiseau. Un oiseau sans ailes et sans queue ne saurait voler, et il n'est plus bon qu'à être mangé. Quant au peuple, il doit obéir au roi et rendre l'empire florissant, afin de pouvoir payer les tributs sans retard. Le roi de son côté doit traiter le peuple suivant les règles de la plus grande justice, lever les tributs avec humanité, et n'opprimer le peuple en aucune façon. Il ne doit pas confier l'autorité à des hommes injustes, ni exiger de ses sujets les choses qui sont au-dessus de leurs forces. Si les sujets du roi qui s'occupent à rendre l'empire florissant, ont besoin de semences et d'argent, le roi doit leur faire des avances et les secourir avec ses propres richesses. Si une ville éprouve un malheur qui vienne des influences célestes et perde sa récolte, le roi ne doit pas cette année-là ni la suivante recevoir le tribut des habitants, afin que ces gens puissent rendre leur pays florissant avec l'argent du tribut.

« Or, sachez que le roi doit avoir trois qualités. Il doit être sincère, et ne jamais mentir; il doit être généreux, et ne se montrer jamais avare; enfin, il doit être inaccessible à la colère, car il est le maître absolu de ses sujets. D'ailleurs, la colère du roi donne lieu à la colère des sujets, et la colère des sujets contre le roi augmente la force des ennemis de l'État. Le roi doit considérer toutes ses richesses comme appartenant à ses sujets, et les employer d'une manière qui leur soit

(*) Les mobeds sont des ministres de la religion de Zoroastre. Le titre de mobed des mobeds répond à celui de pontife des pontifes.

(**) Chardin a remarqué que les Persans ne marchent que le moins possible, et se tiennent toujours assis dans leurs jardins. (Voyez les *Voyages du chevalier Chardin en Perse*, édit. de Langlès, t. III, pag. 352, 426 et 427.) Feu M. de Chézy a remarqué également, dans son imitation du poëme de *Medjnoun et Leila*, qu'en Perse tous les artisans dont les métiers semblent exiger le plus de mouvement et de force travaillent toujours assis.

avantageuse : excepté les pierres précieuses, les chevaux de course et les armes dont le peuple n'a que faire. Mais, pour tout le reste, le roi ne doit se réserver exclusivement aucune chose dont il prive ses sujets. Ainsi il ne doit pas dire : Ne mangez pas de tel aliment, afin que j'en mange ; ne buvez pas de telle boisson; ne sentez pas telle herbe odorante, ou ne portez pas tel habillement, car toutes ces choses sont réservées pour mon usage particulier.

« Il faut aussi que le roi soit porté à la clémence, et qu'il punisse peu. Si, dans un cas où il faudrait punir, il pardonnait par erreur, cela vaudrait mieux que le contraire; car, dans ce dernier cas, le mal est irréparable. Si un sujet porte plainte au roi contre un gouverneur, le roi ne doit pas faire acception de personne en faveur de ce gouverneur : et si ce dernier s'est rendu coupable d'une injustice, le roi doit faire disparaître l'injustice, réprimander le gouverneur, et le renvoyer dans le même pays, pour qu'il puisse réparer ses torts. Si un homme est tué injustement, le roi doit faire subir au meurtrier la peine du talion; à moins que les parents du mort, qui ont le droit de venger le sang, ne pardonnent au coupable. Vous avez, vous tous qui êtes mes sujets, le droit d'exiger de moi les choses que je viens d'énumérer, et je les ai accomplies. Maintenant, je vous demande ce que j'ai le droit d'exiger de vous, savoir : que vous me prêtiez obéissance et que vous combattiez l'ennemi qui a envahi les frontières de mon royaume.

« Repoussez l'ennemi : sauvez-moi, et sauvez-vous vous-mêmes. J'ordonnerai, comme je le dois, qu'on vous donne de bonnes armes; vous, combattez courageusement comme c'est votre devoir. Consultons-nous sur les mesures à prendre, car je suis un de vos associés dans les délibérations. Si le pays est riche et florissant, si les vivres sont taxés à bas prix, c'est là un point qui vous intéresse plus que moi. Quiconque m'obéira, je le récompenserai; et quiconque me dénoncera un de mes sujets comme désobéissant, je suspendrai mon jugement jusqu'à ce que j'aie reconnu la vérité par moi-même; et alors je laisserai aller le dénonciateur ou le punirai, suivant qu'il m'aura dit la vérité ou qu'il aura fait un mensonge. Il n'est possible d'exercer la royauté qu'avec la droiture d'un côté et l'obéissance de l'autre.

« Sachez que, dans le malheur, il n'y a rien de mieux que la patience; et quiconque périra combattant l'ennemi avec courage, plaira à Dieu. Abandonnez-vous donc au Dieu très-haut, et soumettez-vous à son destin. Ce monde est un voyage; et les hommes, comme des facteurs qui travaillent pour le compte d'autrui, se mettent en route avec leurs ballots; tout ce qu'ils ont, leur est prêté pour un temps; et ils n'emporteront rien dans le palais de la vie future, excepté les actions de grâces qu'ils auront rendues à Dieu, la soumission qu'ils auront montrée à ses ordres, et les bonnes actions qu'ils auront faites.

« O vous qui gouvernez pour moi dans les provinces de mon empire, sachez que toutes les fois que vous commettez l'injustice, le peuple ne s'occupe plus de rendre l'empire florissant, et l'empire devient désert. Les tributs sont réduits à rien, et ce qui vous est accordé pour vivre chaque jour éprouve des retards. Rendez donc le peuple heureux. Partout où il faudra, pour obtenir la fertilité, pratiquer des saignées aux grandes rivières, et recourir aux eaux qui sont sous la terre, qu'on le fasse (*); qu'on prenne dans mon trésor les sommes qui sont nécessaires, et qu'on les donne vite avant que la stérilité augmente. Plus tard, on redemandera au peuple le montant des sommes qui auront été dépensées pour lui. Le peuple payera ce montant en un, deux, trois ou quatre ans, par quart, par tiers, ou par moitié, mais toujours de manière

(*) On sait que le manque d'eau est une de causes principales de la stérilité de la Perse.

que le remboursement ne lui soit point à charge. Vous savez que telle est la route que j'ai suivie, et vous approuvez ma conduite. » Tous les sujets de Minotschehr poussèrent des cris en disant : Nous avons entendu, nous savons, et nous obéissons. Après cela, Minotschehr se rassit sur son trône, et fit donner à manger à tout le peuple, qui se dispersa ensuite.

L'armée étant partie, marcha contre les Turcs, les battit, et en purgea entièrement le royaume.

NAISSANCE, ÉDUCATION ET MARIAGE DE ZAL.

La prospérité de la Perse pendant le règne de Minotschehr doit être, suivant les historiens, attribuée en partie à la sagesse et au courage du ministre Sam, dont les descendants joueront plus tard un grand rôle. Sam eut un fils qui naquit avec les cheveux tout blancs. Cet événement extraordinaire affligea beaucoup Sam, qui donna à l'enfant le nom de *Zal*, c'est-à-dire *vieux*. Aussitôt qu'il fut né, Sam, persuadé qu'il n'était pas son fils, mais bien celui de quelque dive ou mauvais génie, le fit exposer sur l'Alborz, haute montagne voisine du soleil et très-éloignée des demeures des hommes (*). On prétend que là il fut nourri par un simorg, oiseau monstrueux. Cependant Sam eut bientôt à se repentir de sa conduite dénaturée; car il entendit une voix du ciel qui lui disait : « Cet enfant abandonné par son père est maintenant l'objet des soins du Protecteur du monde. » Sam reconnaissant le crime dont il s'était rendu coupable, et plein de repentir, alla au mont Alborz, où il se prosterna humblement devant Dieu, et son fils lui fut aussitôt rendu. Sam alla avec son fils à la cour de Minotschehr. Puis il se rendit dans le Sistan. Un jour que Zal était à la chasse, il arriva au pied d'une tour sur laquelle il vit une jeune demoiselle d'une rare beauté. Ils se regardèrent l'un l'autre, et aussitôt ils s'aimèrent. Zal n'avait aucun moyen d'atteindre le haut des murailles. Enfin, un expédient se présenta à l'esprit de la belle recluse. Elle coupa ses longs et beaux cheveux noirs, et en forma des tresses qui, tombant jusqu'au pied de la tour, fournirent à Zal les moyens de monter. La jeune dame auprès de laquelle Zal se trouvait, était Roudabeh, fille de Mihrab, roi du Caboul, et prince de la race de Dhohak. Zal et Roudabeh ayant conçu un violent amour l'un pour l'autre, contractèrent un mariage qui fut approuvé par Sam et par Mihrab.

(*) Malcolm, *Histoire de Perse*, t. I, pag. 35 et 36.

NAISSANCE DE ROUSTAM. MORT DE MINOTSCHEHR.

« Il ne se passa pas beaucoup de « temps, dit Ferdousi, sans que ce cy- « près, jusqu'alors stérile, portât des « fruits. Ce printemps qui enflamme le « cœur (*) devint fané. Son âme fut « livrée au chagrin et à la douleur. Le « poids lourd qu'elle portait lui faisait « verser un torrent de larmes de sang. « Sa taille devint épaisse, et son corps « pesant; ses joues couleur de rose « ressemblaient à du safran. Sin- « dokht (**) lui dit : O âme de ta mère, « que t'est-il arrivé, que tu es devenue « jaune de la sorte? Roudabeh répon- « dit : Jour et nuit j'ai la bouche ou- « verte pour demander à Dieu du se- « cours; je ne puis dormir, et je suis « fanée. Tu dirais que, vivante, je suis « morte. Le temps est arrivé; mais « je ne serai point délivrée de ce far- « deau. Tu dirais que mon corps est « rempli de pierres, ou que ce qu'il « renferme est de fer. Sindokht perdit « le repos et pleura, quand elle vit le « visage pâle de sa fille. Roudabeh vé- « cut ainsi, toujours privée de som- « meil et de repos, jusqu'au terme de « sa délivrance. Lorsque le temps de « ses couches fut arrivé, son corps « étant fatigué par le manque de som- « meil, un jour elle perdit connais- « sance. Des cris s'élevèrent du palais

(*) C'est-à-dire, Roudabeh.

(**) Nom de la mère de Roudabeh.

« de Zal. Sindokht, informée de la « cause de ce tumulte, se déchira le « visage avec ses ongles, et arracha « ses cheveux noirs qui sentaient le « musc. Zal comprit bientôt ce qui « se passait; il sut que les feuilles du « droit cyprès étaient fanées. Il se « rendit auprès de Roudabeh, le vi- « sage couvert de larmes et le foie ma- « lade. Toutes les esclaves de la cham- « bre s'arrachaient les cheveux; elles « avaient la tête découverte et le vi- « sage humide de larmes. Alors Zal « eut une pensée, et cette pensée adou- « cit sa douleur. Il se souvint de la « plume du simorg, et annonça en « riant cette bonne nouvelle à Sin- « dokht (*). Il apporta un réchaud, al- « luma du feu, et brûla une partie de « la plume. Au même instant, l'air « devint noir, et on vit paraître cet « oiseau qui commande l'obéissance, « semblable à un nuage qui répand « une pluie de perles, ou plutôt une « pluie de tranquillité de l'âme. L'oi- « seau de bon augure, élite du monde, « vola auprès de Zal. Zal lui adressa « des louanges sans nombre, de lon- « gues actions de grâces et des priè- « res. Le simorg lui dit : « Pourquoi « ce chagrin? Pourquoi la rosée est- « elle dans l'œil du lion? De ce cyprès « d'argent, de cette belle au visage de « lune, viendra pour toi un enfant qui « recherchera la gloire; les lions bai- « seront la poussière de ses pieds; le « nuage n'osera point passer au-des- « sus de sa tête. Par sa voix, sera dé- « chirée en pièces la peau du léopard « guerrier, qui rongera ses deux grif- « fes. Tout héros, tout guerrier au « cœur d'acier, qui entendra le bruit « de sa massue, qui verra sa poitrine, « son bras et sa jambe, ne tiendra pas « devant lui. Pour le conseil et la sa- « gesse, il sera grave comme Sam; « dans la colère, il sera un lion belli- « queux; pour la stature, il sera un « cyprès, et pour la force un éléphant. « Avec un doigt, il lancera une brique « à deux milles. Il ne viendra pas au « monde comme les autres hommes; « tel est l'ordre du Dieu dispensateur « de tout bien, afin que sa naissance ex- « traordinaire témoigne de sa supério- « rité. Apporte un poignard d'une belle « eau (*), et amène un homme intelli- « gent et habile dans la magie. D'a- « bord enivre Roudabeh avec du vin, « chasse de son cœur la terreur et l'in- « quiétude, et vois que l'homme in- « telligent fasse ses opérations magi- « ques. Il tirera l'enfant du flanc de « Roudabeh. Il frappera au-dessus des « hanches ce droit cyprès (**), qui « n'aura pas le sentiment de la dou- « leur, et il tirera le lionceau par cette « ouverture. Il couvrira de sang le « flanc de Roudabeh; après cela, il « coudra l'ouverture qu'il aura faite. « Éloigne de ton cœur la crainte, la « tristesse et l'inquiétude. Pile avec « du lait et du musc une herbe que je « t'indiquerai, et fais sécher ce mé- « lange à l'ombre; frottes-en la bles- « sure de Roudabeh, et au même ins « tant tu la verras guérie. Passe en- « suite sur la blessure une plume de « mon aile, et l'ombre de ma puis- « sance sera bénie. Tu dois être joyeux « des paroles que je te dis, et te pré- « senter devant le maître du monde « pour lui rendre grâces; car il t'a « donné cet arbre royal, qui chaque « jour fera de nouveau épanouir ta « fortune. N'aie donc aucune inquié- « tude dans ton cœur, car cette bran- « che fertile te donnera du fruit. » Il « dit, arracha de son aile une plume « qu'il jeta à Zal, et s'éleva par un « puissant essor. Zal s'avança et prit « la plume; puis il s'en alla, et fit ce « que lui avait dit le simorg. O mer- « veille! le monde était attentif à ce « que faisait Zal; tous les yeux des « grands et des petits étaient pleins de « sang. Le sang coula des yeux de Sin-

(*) Le simorg, en quittant Zal, lui avait donné une de ses plumes, le prévenant qu'il faudrait la brûler s'il se trouvait jamais dans quelque affaire difficile, et qu'il viendrait alors à son secours.

(*) Nous disons dans le même sens *l'eau d'un diamant, d'une perle; donner l'eau à un drap.*

(**) C'est-à-dire, Roudabeh.

« dokht ; car elle disait : « Comment « pourra-t-on tirer l'enfant du sein de « sa mère ? » Un mobed à la main « exercée arriva bientôt. Il enivra avec « du vin ce visage de lune, ouvrit, « sans lui faire de douleur, le flanc de « cette lune, plaça la tête de l'enfant « vers l'ouverture, et le tira sans que la « mère éprouvât de douleur. Personne « dans le monde n'a vu une telle mer- « veille. L'enfant était comme un hé- « ros semblable au lion ; il était grand « et beau ; tous les cheveux de sa tête « étaient rouges, et sa face était ani- « mée comme du sang. Il parut comme « le soleil qui brille d'un vif éclat, et « naquit les deux mains pleines de « sang. Nul n'avait vu un pareil en- « fant ; les hommes et les femmes fu- « rent frappés d'admiration, car per- « sonne n'avait entendu parler d'un « enfant au corps d'éléphant (*). La « mère dormit une nuit et un jour, « par l'effet du vin ; ce vin, qui la fai- « sait dormir, avait chassé l'intelli- « gence de son cœur. On s'occupa de « coudre sa blessure, et on apaisa la « douleur par des médicaments. En « s'éveillant, elle parla à Sindokht. On « répandit sur elle de l'or et des pier- « reries, et on célébra les louanges de « Dieu. On lui apporta promptement « l'enfant, qu'on exalta comme un être « divin. A un jour, on aurait dit qu'il « avait un an ; il était comme une mon- « tagne de lis et de tulipes. Le droit cy- « près rit en voyant l'enfant ; elle re- « connut en lui la majesté d'un roi des « rois. A la vue de ce précieux enfant, « reconnaissant qu'elle était dégagée « de sa lourde ceinture, l'épouse de « Zal s'écria : *Je suis délivrée* (*Rous-* « *tam*) ; et on donna à l'enfant le nom « de *Roustam*. Dix nourrices allaitè- « rent l'enfant pour le rassasier. Quand « il fut sevré, il se nourrit de pain et « de viande. Il mangeait autant que « cinq hommes (**). »

La naissance de Roustam fut un des derniers événements du règne de Minotschehr. Ce prince, qui avait passé cent vingt ans sur le trône, sentant que sa fin approchait, fit venir son fils Nevder, et lui ayant donné quelques sages avis sur la manière dont il devait gouverner ses peuples, il expira.

(*) C'est-à-dire, d'une si grande taille.

(*) Voyez le *Schah-Nameh* de Ferdousi, pub. par Turner Macan. Calcutta, 1829, t. I, p. 161 et suivantes.

NEVDER.

(Son règne dura 7 ans.)

Nevder succéda au trône de son père, mais n'hérita pas de ses vertus. Il se montra injuste envers les hommes, et même impie envers Dieu. Il tourmenta le peuple, maltraita les grands, et ne témoigna que du mépris à Sam et à Zal, que Minotschehr avait tant estimés. Le mécontentement devint général ; et les séditions qui se multiplièrent dans toutes les parties de l'empire, firent naître aux Touraniens l'espérance de s'emparer de la Perse. Pescheng, qui régnait alors dans le Touran, et qui descendait en ligne droite de Tour, fils d'Afridoun, assembla ses fils, ainsi que les grands de son royaume et les chefs de son armée, et leur dit : « Il ne faut pas ca- « cher la vengeance sous le pan de nos « robes. Tout homme dont la cervelle « n'est pas tournée, comprendra clai- « rement ce que les Iraniens ont fait à « notre égard. Ils se sont tous ceint « les reins pour faire le mal. Je de- « mande maintenant vengeance pour « l'illustre Tour, et aussi pour Salm, « le roi valeureux. Le jour est venu où « il faut rechercher le combat et la « vengeance. Il faut laver nos faces « des larmes de sang qui ont coulé de « nos yeux. Que dites-vous mainte- « nant ? quelle réponse faites-vous ? « Donnez-moi un conseil heureux (*). »

Afrasiab, fils aîné de Pescheng, offrit à son père de lever une armée, et de faire la conquête du royaume d'Iran. Il réunit aussitôt trente mille hommes, et les envoya vers le Zaboulistan. Nevder, de son côté, fit partir pour cette province ses meilleures troupes, commandées par Sam, père de Zal. Mais

(*) *Schah-Nameh*, édit. citée, t. I, p. 181.

ce chef, accablé de vieillesse, mourut avant d'avoir rencontré l'ennemi. La mort de Sam ranima l'espoir d'Afrasiab, qui, suivant l'expression de Ferdousi, vit que la fortune sortait pour lui de son sommeil. Ce prince marcha, à la tête de quatre cent mille hommes, contre Nevder, qui n'en avait que cent quarante mille à lui opposer. Tandis que les deux armées étaient campées en présence l'une de l'autre, et avant qu'elles en fussent venues aux mains, un guerrier touranien, appelé *Barman*, défia à un combat singulier celui des Iraniens qui oserait lui tenir tête. Le défi fut aussitôt accepté par le vieux Kobad, fils de ce Caveh qui avait mis Afridoun sur le trône ; mais Barman, qui avait de la force et de la jeunesse, finit par tuer Kobad. Nevder, battu dans trois batailles successives, tomba, avec les principaux officiers de son armée, au pouvoir d'Afrasiab. Karen, frère de Kobad, et comme lui fils de Caveh, rallia les fuyards, et couvrit la capitale du royaume. Afrasiab, déjà maître de plusieurs provinces de la Perse, se disposait à conquérir tout l'empire, et allait marcher en personne contre Istakhar, lorsqu'il apprit qu'un corps de trente mille Touraniens qu'il avait envoyés contre le Zaboulistan avait été entièrement détruit par Zal. Humilié et effrayé tout à la fois, sa colère éclata d'abord contre Nevder, qu'il retenait toujours prisonnier; il se fit amener ce prince les mains liées, la tête et les pieds nus, l'accabla d'injures, et, tirant son sabre, lui abattit la tête. Il voulait traiter avec la même barbarie tous les autres prisonniers iraniens; mais Agrirès, son frere, obtint, à force de prières, qu'il se contentât de les envoyer, chargés de chaînes, à Sari, dans le Mazenderan.

La nouvelle de la mort de Nevder acheva de répandre la consternation dans l'Iran ; et plusieurs princes de la famille royale, au lieu de réunir leurs efforts pour la défense de l'empire, ne songèrent qu'à se disputer le trône. Parmi les grands vassaux des Indes, du pays de Roum, de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Arabie et de l'Égypte, les uns voyaient les événements avec indifférence; les autres, et surtout ceux du pays de Roum, voulaient même en profiter pour secouer le joug. Les provinces étaient déchirées par des dissensions intérieures. La chute de l'empire aurait été inévitable sans la valeur, le génie, et le dévouement de Zal, fils de Sam. Ce héros sut contenir les princes de la famille royale, punir les provinces révoltées, rapprocher les partis, exciter le zèle des grands et le courage des troupes, et arrêter les progrès des armées touraniennes.

Afrasiab se maintint encore dans la Perse pendant douze ans ; mais Zal le harcelait sans cesse, interceptait les vivres et les renforts de troupes qui lui étaient destinés, couvrait Istakhar, et empêchait que les Touraniens ne pussent surprendre cette capitale. Roustam, fils de Zal, partageait les travaux de son père, qui avait encore sous ses ordres plusieurs chefs habiles, et entre autres Keschvad, descendant du roi Houschenc. Ce guerrier, profitant de l'absence d'Agrirès, qui commandait à Sari, délivra tous les captifs iraniens enfermés dans la place. Afrasiab fut tellement irrité de cet événement, qu'il manda son frère, et l'accabla de reproches. Sur une réponse que lui fit Agrirès, et dans laquelle il lui rappelait la justice de Dieu, Afrasiab se précipita sur lui, et le coupa en deux avec son sabre. Cette action cruelle acheva de lui aliéner l'esprit des Touraniens et des Iraniens. Les insurrections se multiplièrent dans l'armée; et les soldats, fatigués des privations et des dangers continuels qu'ils éprouvaient depuis tant d'années, résolurent de secouer le joug.

Zal, profitant habilement de la disposition des esprits, voulut placer sur le trône un nouveau roi. Quoique libérateur de l'empire, et ayant même pour lui les vœux d'une grande partie de la nation, il ne porta jamais les regards sur le trône qui appartenait aux descendants d'Afridoun. Il assembla plusieurs grands de l'empire,

leur exposa la nécessité d'avoir un chef, le respect dû au sang des rois, les droits de Zav, neveu de Nevder, et réussit enfin à faire placer la couronne sur la tête de ce prince (*).

ZAV, FILS DE TAHMASP.

(Son règne fut de 5 ans.)

Zav était déjà avancé en âge, lorsqu'il monta sur le trône. Cependant son corps et son esprit avaient conservé toute leur vigueur. Il s'occupa du soin de rétablir les affaires du royaume, et s'associa son fils Guerschasp, pour mieux supporter le poids de l'autorité souveraine. Il sacrifia une partie des revenus de la couronne à indemniser ceux de ses sujets qui avaient eu à souffrir des déprédations commises par les troupes d'Afrasiab. Toutes les fois que le trésor royal renfermait des sommes considérables, il comblait de présents ses soldats, et soulageait la misère des pauvres. Ces belles actions étaient ternies par un vice grossier : Zav aimait les plaisirs de la table, et ne rougit pas d'occuper son esprit à inventer de nouveaux ragoûts inconnus jusqu'alors.

Ce prince ayant réuni ses forces, et se trouvant soutenu par Zal, attaqua les Touraniens, et battit, près de la ville de Reï, Afrasiab qui commandait encore à une grande partie de la Perse, l'obligea à renoncer à toutes ses conquêtes et à demander la paix, en établissant le Djihoun comme limite des deux États.

Après la conclusion de la paix, Zav combla de faveurs Zal et Roustam son fils. Ce prince n'agissait que d'après leurs conseils; et, jusqu'à la fin de son règne, il s'occupa constamment de soulager ses peuples. Il fit à plusieurs provinces la remise de tous les impôts pendant trois ans, réforma divers abus qui existaient dans l'administration, promulgua de nouvelles lois civiles et militaires, et sut, par sa prudence et sa vigueur, faire rentrer dans le devoir tous les grands vassaux de l'empire. Il devint l'idole de ses sujets, et sut, pendant le petit nombre d'années que dura son règne, réparer tous les malheurs de l'Iran.

GUERSCHASP.

(Son règne dura 5 ans.)

Guerschasp, aussi indigne du trône que Nevder, éprouva le même sort. Injuste, cruel et plein d'orgueil, il poussa l'ingratitude jusqu'à oublier la reconnaissance qu'il devait à la maison de Zal. Bientôt il fut détesté de tous ses sujets. Les séditions éclatèrent dans les provinces; et les rigueurs injustes du souverain, qui sévissait avec une égale cruauté contre l'innocent et le coupable, pour effrayer les esprits, ne firent qu'augmenter le mal, bien loin de rétablir l'ordre. Les discordes intérieures réveillèrent les prétentions des rois du Touran. Pescheng était toujours sur le trône, et ce vieux monarque, cédant aux sollicitations de son fils Afrasiab, lui permit de partir, à la tête d'une armée nombreuse, pour faire une irruption dans le Khorasan.

Guerschasp, dédaignant le secours de Zal, voulut marcher en personne contre l'armée ennemie. Pendant cinq campagnes, il n'essuya que des revers. Dans une dernière bataille, il perdit la vie, et son armée fut presque entièrement détruite. Les Iraniens, qui se trouvaient livrés de nouveau à l'implacable Afrasiab, implorèrent le secours de leur ancien libérateur, et le supplièrent de les soutenir, comme il avait fait tant de fois. Zal s'excusa sur son grand âge, et proposa à sa place Roustam, son fils, promettant de l'accompagner et de l'aider de ses conseils. Mais il exigea, avant tout, que l'on nommât un roi. C'était là, disait-il, le moyen le plus sûr de prévenir de nouvelles divisions, et d'empêcher la ruine complète du royaume. Il se déclara en faveur de Kobad, neveu de Guerschasp, et lui accorda la préférence sur tous les autres princes du sang qui pouvaient avoir quelques prétentions à la couronne.

(*) *Tableau historique de l'Orient*, t. I, pag. 149 et suivantes.

HISTOIRE DES ROIS DE LA DYNASTIE DES CAÏANIENS.

CAÏ-KOBAD.

(Son règne fut de 100 ans.)

Kobad, en montant sur le trône, adopta le surnom de *Caï*, c'est-à-dire *grand*, qui fut adopté par plusieurs de ses successeurs, et fit donner à cette dynastie la désignation de *Caïanienne*.

Caï-Kobad, qui possédait toutes les vertus de Zav, fut, comme ce prince, le libérateur de l'Iran. Il donna toute sa confiance à Roustam, qui réunissait à la fois les talents d'un habile général et la valeur d'un soldat. Ce chef appela sous les drapeaux les guerriers de l'Iran, et se distingua bientôt par des exploits tels, qu'ils effacèrent tous les grandes actions des héros qui avaient vécu avant lui. Il tailla en pièces divers partis de Touraniens qui ravageaient les villes et les campagnes, et marcha contre Afrasiab. Dans un premier combat, les Touraniens furent battus; et ce succès donna une idée favorable de l'issue de la guerre. Roustam ayant provoqué Afrasiab à un combat singulier, renversa de son cheval le prince touranien; une action générale s'ensuivit. Après une lutte cruelle, la victoire se déclara pour Roustam, qui tua de sa propre main onze cent soixante hommes (*), et poursuivit les fuyards, qui furent obligés de repasser le Djihoun avec précipitation. Pescheng, père d'Afrasiab, demanda encore la paix, et renouvela celle qu'il avait jurée un demi-siècle auparavant. Ce triomphe ramena le calme dans l'Iran, affermit la puissance de Caï-Kobad, et mit le comble à la gloire des princes du Zaboulistan.

Délivré de ses ennemis, Caï-Kobad fit le tour du monde qu'il visita en entier, rendant partout la justice et fondant des villes. Lorsque sa fin approcha, il appela son fils Caï-Caous, et lui donna de sages conseils, l'engageant surtout à être juste et à éviter la guerre.

(*) *Schah-Nameh*, édit. cit., t. I, p. 222.

CAÏ-CAOUS.

(Son règne fut de 150 ans.)

Caï-Caous, prince naturellement téméraire, fier de sa puissance et surtout des prédictions de ses devins, qui lui annonçaient un règne heureux, n'écouta que trop souvent sa passion et son orgueil. Il signala le commencement de son règne par une expédition imprudente et malheureuse. Le roi du Mazenderan avait fait des tentatives pour secouer le joug des Iraniens. Caï-Caous, non content de l'avoir fait rentrer dans le devoir, voulait encore exterminer sa famille et subjuguer son royaume. Il ne tint aucun compte des sages conseils de ses ministres, ni même de ceux de Zal et de Roustam qui lui rappelaient les forces du Mazenderan, la nature du pays, la ligue du roi avec les mauvais génies qui peuplaient toute la contrée. Caï-Caous, inébranlable, chargea un ministre, appelé Milad, de gouverner le royaume pendant son absence, et se mit en marche. Jaloux de la renommée de Roustam, et voulant recueillir seul toute la gloire de l'expédition, il n'emmena pas ce héros. L'armée iranienne dévasta d'abord les campagnes et fit un grand nombre de prisonniers. Mais ensuite, le roi du Mazenderan, informé de ce qui se passait, réunit ses troupes aux génies commandés par le dive Sépid ou génie Blanc, et triompha des Iraniens. L'armée de Caï-Caous fut taillée en pièces dans une bataille où ce prince et ses soldats furent frappés tout à coup d'une cécité complète (*). Caï-Caous tomba au pouvoir de ses ennemis, qui l'enfermèrent dans un château fort.

La nouvelle de ce désastre répandit la consternation dans toute la Perse. Zal fit partir sur-le-champ Roustam pour délivrer le roi Caï-Caous. C'est

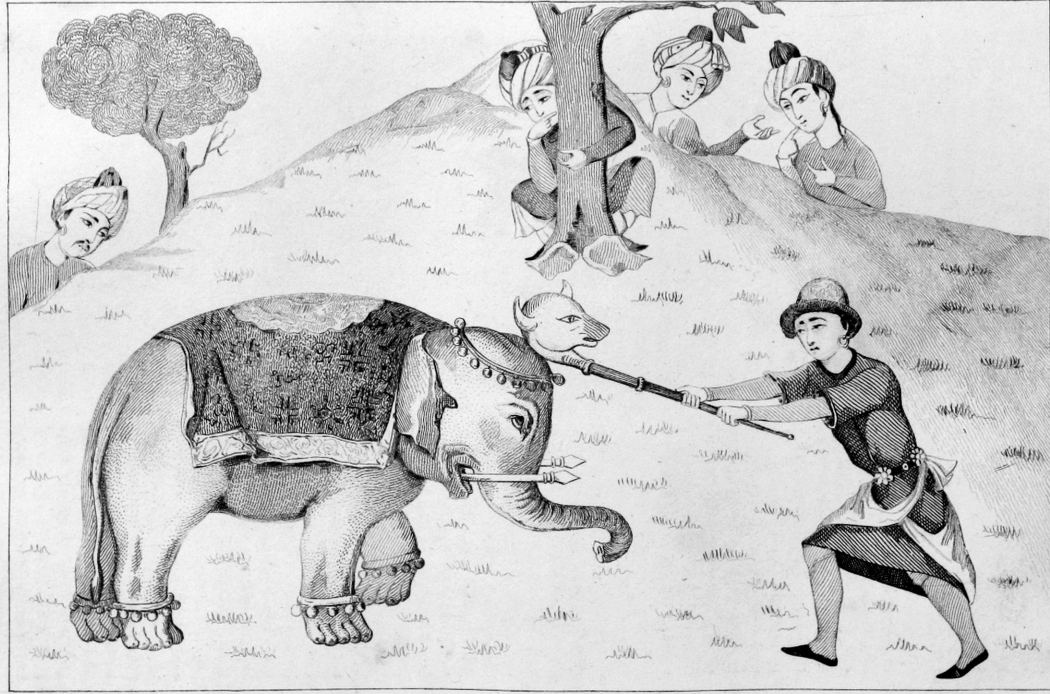
(*) Malcolm croit reconnaître dans cet événement merveilleux l'éclipse de soleil prédite par Thalès, et qui eut lieu pendant la bataille que Cyaxare livra aux Lydiens. Voyez *Histoire de Perse*, traduction française, t. I, p. 50, note.

dans ce voyage que Ferdousi place les sept aventures de Roustam et de son cheval Rakhsch, si fameuses chez les Persans. Dans ces différentes rencontres, le fils de Zal donna des preuves d'un courage supérieur aux plus grands dangers. Nous passons les quatre premières aventures, et nous arrivons à la cinquième et aux suivantes, qui se rapportent plus directement au but que se proposait Roustam dans son expédition, la délivrance de Caï-Caous. Nous traduisons le Schah-Nameh.

Ve AVENTURE. — AULAD TOMBE AU POUVOIR DE ROUSTAM.

« Roustam continua sa route comme « un voyageur, s'avança avec rapidité, « et arriva à un endroit où le monde « était privé de lumière : c'était une « nuit noire comme la face d'un Éthiopien : on ne voyait ni les étoiles, ni « la lune : tu aurais dit que le soleil « était dans les liens, et les étoiles dans « le nœud d'un lacs. Roustam lâcha « la bride à Rakhsch, et se mit à regarder. Il ne vit ni les hauteurs, ni « les ruisseaux, à cause de l'obscurité. « De là il arriva à un endroit plein de « lumière, où il vit la terre toute couverte de la robe de soie des moissons. Les vieux y redevenaient jeunes. Ce n'était que verdure et eaux « courantes. Tous les vêtements de « Roustam étaient comme de l'eau sur « son corps. Le héros avait besoin de « repos et de sommeil. Il ôta de dessus « sa poitrine sa cuirasse de peau de « léopard : la coiffe de son casque était « mouillée de sueur; il étendit l'un et « l'autre au soleil, et se hâta d'aller « dormir et se reposer. Il desserra la « bride sur la tête de son cheval, et le « laissa aller dans les champs couverts « de moissons. Lorsque son casque et « sa cuirasse furent devenus secs, il « s'en revêtit, et se fit une couche « d'herbes, comme le lion. Quand le « gardien de la plaine vit le cheval dans « la prairie, il se mit à courir en poussant des cris : il se dirigea vers Roustam et Rakhsch, et donna un fort « coup de bâton sur les pieds du guerrier au corps d'éléphant. Quand celui-ci se réveilla de son sommeil, le « gardien lui dit : « O Ahrimane, pourquoi laisses-tu aller ton cheval dans « les moissons? Pourquoi le lâches-tu « contre celui qui ne t'a pas fait de « mal? » Roustam, doué d'intelligence, « s'irrita de ces paroles, sauta sur le « gardien, le saisit en même temps « par les deux oreilles, qu'il serra et « arracha de la racine, sans dire aucune parole bonne ou mauvaise. « Aussitôt cet homme prit ses oreilles en hurlant et tout hors de lui. « Dans ce pays était Aulad, guerrier d'une haute réputation, plein « de courage et de jeunesse. Le gardien se rendit auprès de lui en criant, « la tête et les mains pleines de sang, « et les deux oreilles arrachées; il lui « dit : « Un homme semblable à un « dive noir, avec une cuirasse de peau « de léopard et un casque de fer, et « qui dans toute sa personne est un « Ahrimane ou un dragon qui était « couché par terre; j'ai voulu chasser « son cheval des champs ensemencés; « mais dès qu'il m'a vu, il a sauté sur « moi, n'a pas dit de paroles inutiles, « m'a arraché les deux oreilles, et au « même instant s'est rendormi. »

« Quand Aulad entendit ces paroles, « il bondit aussitôt de colère et de fureur, et alla pour voir quel homme « c'était, et pourquoi il avait maltraité « le gardien. Aulad se trouvait alors « dans un jardin avec d'illustres guerriers. Il tourna bride avec ces hommes qui portaient la tête haute, et « alla vers l'endroit où se tenait le héros au corps d'éléphant. Lorsque Aulad, avide de combats, fut près de « Roustam, celui-ci alla vers Rakhsch, « s'assit sur la selle, tira son épée « tranchante, et arriva comme un nuage « qui renferme le tonnerre. Lorsqu'ils « furent près l'un de l'autre, ils se « communiquèrent leurs pensées. Aulad dit à Roustam : « Quel est ton « nom? quel homme es-tu? qui est ton « roi et ton appui? Il n'est pas permis « de passer ainsi par le chemin des « lions pleins de courage. Pourquoi « as-tu arraché les oreilles à ce gar-



Lemaître direxit

Combat de Roustum contre l'Éléphant blanc. (Manuscrit du 5 Chah-Nameh)

« dieu, et jeté ton cheval dans les « champs ensemencés? Je vais rendre « le monde à jamais ténébreux pour « toi, et jeter ton casque sur la terre.» « Roustam lui répondit : « Mon nom « est le *Nuage*, et si le Nuage va com- « battre le lion, il fera pleuvoir des « coups de lance et d'épée, et prendra « les têtes des chefs. Si mon nom par- « vient à tes oreilles, il glacera le « souffle de ta vie et le sang de ton « cœur. N'as-tu pas entendu parler « dans toutes les assemblées du lacs et « de l'arc du héros au corps d'éléphant? « Toute mère qui met au monde un fils « comme toi, tu peux dire qu'elle coud « un linceul et qu'elle verse des larmes. « En venant à moi avec cette troupe, « tu n'as fait que lâcher un vent contre « la voûte du ciel. »

« Roustam tira du fourreau son épée « redoutable, suspendit son lacs roulé « à l'arçon de sa selle: et, semblable « à un lion qui tombe au milieu d'un « troupeau, il tua tous ceux qui se « trouvaient devant lui. D'un seul « coup de son épée d'acier, il coupait « facilement un homme en deux. Par « les coups qu'il porta, il mit les chefs « sous ses pieds. Toute cette troupe « fut vaincue par le héros, et s'en- « fuit en pleurant et désespérée. Les « vallées et les plaines se rempli- « rent de braves à cheval qui se disper- « sèrent dans les montagnes. Roustam « courut comme un éléphant furieux, « portant son lacs roulé soixante fois « autour du bras; et lorsque Rakhsch « fut près d'Aulad, le jour devint, pour « ce guerrier, ténébreux comme la « nuit. Roustam lança son lacs d'une « grande longueur, et la tête du fier « Aulad fut prise dans le nœud. Il « descendit de cheval, lia les deux « mains à son prisonnier, le poussa « devant lui, se remit sur sa selle, et « lui dit : « Si tu me dis la vérité; si « tu ne prends aucun détour; si tu « viens me montrer la maison du dive « Blanc, la résidence de Poulad, fils de « Gandi, et celle de Bid; si tu me guides « vers l'endroit où est retenu captif « le roi Caous, qui fut la cause de tous « nos malheurs; si tu me découvres et « me montres la vérité; si tu ne fais « rien de contraire à la droiture, je « prendrai au roi de Mazenderan sa « couronne, son trône et sa lourde « massue. Tu commanderas à ce pays « et à son roi. Mais si tu apportes la « fausseté dans tes paroles, je ferai « couler de tes yeux un ruisseau de « sang. » Aulad lui répondit : « Dégage « ton cerveau de la colère, et ouvre « les yeux. Ne détache pas dans ton « ignorance mon corps de mon âme, « et tu obtiendras par moi tout ce que « tu demandes. Je te montrerai toutes « les villes et tous les chemins qui con- « duisent à l'endroit où le roi Caous « est prisonnier. Je t'indiquerai la de- « meure de Bid et du dive Blanc, car « tu m'as donné une bonne nouvelle. « O homme dont les traces sont heu- « reuses, il y a cent parasanges d'ici « jusqu'à l'endroit où est le roi Caous, « et de là à la demeure du dive Blanc, « il y a encore cent parasanges d'un « chemin difficile et mauvais. Entre « deux montagnes est un endroit de « terreur, au-dessus duquel aucun ai- « gle ne vole. Là, au milieu de deux « cents autres, se trouve l'entrée d'une « caverne merveilleuse, dont on ne « saurait mesurer l'étendue. Pendant « la nuit, douze mille dives courageux « veillent sur les montagnes. Poulad, « fils de Gandi, est leur chef. Bid et « Sandjeh sont leurs gardiens. Le sei- « gneur de tous ces dives est le dive « Blanc, sous lequel la montagne trem- « ble comme un saule. Tu verras que « son corps est semblable à une mon- « tagne; sa poitrine et ses épaules sont « larges de dix cordes (*); sa taille « est aussi de dix cordes; et malgré « tes bras, tes mains et ta bride, ton « épée tranchante, ta massue et ta « lance, ta haute stature et ton expé- « rience, il ne te sera pas facile de « combattre ce dive. Quand tu auras « passé outre, tu trouveras un pays « rocailleux et désert qu'une biche n'o- « serait traverser. Lorsque tu auras

(*) Les dictionnaires que j'ai à ma disposition n'indiquent pas la valeur de cette mesure.

« laissé ce lieu derrière toi, tu ren-« contreras un courant d'eau dont la « largeur excède deux parasanges, et « dont le gardien est le dive Couna-« reng sous les ordres duquel sont « tous les dives; puis, tu arriveras à « Bouzgousch, habitée par les Nerm-« paï (*), et qui ressemble à un palais « ayant trois cents parasanges d'éten-« due. Un chemin difficile et fort long « conduit de là à la ville de Mazende-« ran. Dans le royaume sont dissémi-« nés des cavaliers, au nombre de mille « fois mille; et dans une si grande ar-« mée pourvue d'armes et d'argent, tu « ne verras personne qui éprouve les « angoisses de la peur. Tu trouveras « douze cents éléphants de guerre qui « remplissent la ville: tu n'es qu'un « seul homme; et quand tu serais de « fer, te frotterais-tu à cette lime d'Ah-« rimane? »

« Roustam sourit à ses paroles, et lui « répondit: « Si tu restes avec moi com-« me guide, tu verras ce que cet homme « au corps d'éléphant fera, lui seul, à « cette troupe avide de gloire, avec le « secours de la fortune, de l'épée, de « la flèche et du talent. Quand ils ver-« ront la force de ma poitrine, ma vi-« gueur dans le combat, les blessures « que je fais avec la massue, leurs pieds « et la peau de leur corps se déchire-« ront de crainte: ils ne sauront plus « distinguer la bride d'avec les étriers. « Maintenant montre-moi le chemin « qui conduit à l'endroit où est Caous, « et marche.» Il dit; et, plein de joie, « s'assit sur Rakhsch. Aulad courait « devant lui, comme le vent. Roustam « ne se reposa ni pendant la nuit obs-« cure, ni pendant le jour pur, et cou-« rut jusqu'au pied du mont Asprouz, « où Caous avait conduit son armée, « et où les dives et les magiciens l'a-« vaient accablé de malheurs. Lorsque « la moitié de la nuit sombre fut pas-« sée, Roustam et Aulad entendirent « un bruit qui venait du côté de la « plaine, ils distinguèrent le son des « cymbales, et virent allumer des « feux dans le pays de Mazenderan; « et dans chaque endroit était une « lampe qui jetait de la clarté. Rous-« tam dit à Aulad: Qu'y a-t-il, qu'on « allume des feux à gauche et à droite? « Aulad répondit: Là est l'entrée du « pays de Mazenderan; et, sur cette « frontière, les deux tiers des di-« ves n'osent pas dormir pendant la « nuit. Le dive Arzeng doit être dans « le lieu d'où s'élèvent sans cesse ce « tumulte et ces cris. Alors Roustam « le belliqueux s'endormit; et, lorsque « le soleil montra sa face brillante, il « attacha fortement Aulad sur un arbre « avec son lacs.

(*) Les Persans donnent le nom de *Nermpaï*, c'est-à-dire *pieds faibles*, et de *Doualpaï*, ou *pieds de cuir*, à des êtres fabuleux qui passent pour avoir les jambes molles comme des courroies. Les Nermpaï se tiennent ordinairement sur les chemins; et lorsqu'ils aperçoivent un voyageur, ils l'engagent à s'approcher d'eux, puis sautant légèrement sur ses épaules, ils s'y placent comme un cavalier sur son cheval, et ne laissent plus échapper leur malheureuse monture. Quelquefois même ils l'étouffent en lui serrant le cou avec leurs jambes flexibles, mais très-fortes. Le vieillard de la mer, dont il est question dans les *Mille et une nuits* (sixième voyage de Sindbad), était un véritable Nermpaï.

VIe AVENTURE. COMBAT DE ROUSTAM CONTRE LE DIVE ARZENG.

« Roustam étant sorti de son assou-« pissement, alla vers Rakhsch, plaça « sur la selle la massue de son grand-« père, et s'avança plein de courage et « de ruse, un casque royal sur la tête, « et la poitrine couverte de sa cuirasse « de peau de léopard, trempée de « sueur. Il se dirigea vers Arzeng, « chef de l'armée des dives. Arrivé « près du camp de cette armée avide « de combats, il poussa au milieu des « dives un cri tel, que tu aurais dit « que ce cri fendait la mer et les mon-« tagnes. Le dive Arzeng sauta hors « de sa tente, lorsque ce cri frappa ses « oreilles; quand Roustam vit Arzeng, « il lança son cheval, arriva sur lui, « avec son bras puissant saisit la tête « et les oreilles de son ennemi, lui ar-« racha la tête du corps, comme fait

« un lion, et la jeta, toute dégouttante « de sang, du côté où étaient les dives. « Lorsque ceux-ci virent la massue de « Roustam, leurs cœurs se fendirent, « par la crainte qu'ils avaient de la « main du héros; et, sans penser à la « nature ni aux difficultés du terrain, « les pères se jetaient sur les fils pour « gagner du chemin. Le héros au corps « d'éléphant tira l'épée de la vengeance, « et extermina cette foule de dives; « et lorsque le soleil, qui illumine le « monde, descendit sur l'horizon, il « alla en toute hâte jusqu'au mont As- « prouz, débarrassa Aulad des nœuds « du lacs qui le retenait; et tous les « deux s'assirent sous un arbre élevé. « Roustam demanda à Aulad le che- « min qui conduisait à la ville où se « trouvait le roi Caous; et, dès qu'il « eut entendu sa réponse, il se dirigea « de ce côté-là, son guide courant à « pied devant lui. Quand il entra dans « la ville, Rakhsch poussa un hennis- « sement semblable au tonnerre. Caous « l'ayant entendu, comprit aussitôt ce « que Roustam avait fait depuis le « commencement jusqu'à la fin. Il dit « aux Iraniens : Nos mauvais jours « sont arrivés à leur terme. Le hen- « nissement de Raksch a frappé mes « oreilles. Ce bruit ranime la vie dans « mon cœur. Les guerriers iraniens « dirent : Ces lourdes chaînes ont trou- « blé l'âme du roi Caous. La sagesse « et l'intelligence sont sorties de sa « tête; tu dirais qu'il parle en rêvant. « Nous n'avons point de secours à at- « tendre dans cette dure prison; sans « doute la fortune s'est détournée « de nous. Les captifs disaient ces pa- « roles, lorsque, au même instant, « arriva devant Caous le héros bril- « lant comme le feu, et plein d'ar- « deur pour les combats. Lorsqu'il fut « près de Caous, tous les grands se « rassemblèrent autour de lui. Rous- « tam versa des larmes, adora le roi, « et l'interrogea sur ses longues souf- « frances. Caous le pressa contre son « sein, et s'informa de Zal et des fa- « tigues que le héros avait éprouvées « dans son voyage; puis il lui dit : Il « faut partir avec Rakhsch, à l'insu « de ces magiciens. Car, lorsque le « dive Blanc apprendra que la face du « monde est privée d'Arzeng, et que « le guerrier au corps d'éléphant est « arrivé auprès de Caous, tous les dives « se réuniront, les travaux que tu as « accomplis seront inutiles, et le monde « sera rempli par une armée de dives. « Prends donc, sur l'heure même, le « chemin de la demeure du dive Blanc, « et expose de nouveau à la fatigue « ton corps, ton épée et tes flèches. « Peut-être le Dieu pur te sera-t-il en « aide, et jetteras-tu dans la poussière « les têtes des magiciens. Il faut que « tu franchisses ces montagnes, où en « tous lieux sont des troupes de dives. « Tu trouveras ensuite devant toi une « caverne effrayante, séjour de terreur « et d'effroi, suivant ce que j'ai en- « tendu dire. A son entrée, se tiennent « un grand nombre de dives belliqueux, « tous disposés au combat, comme des « tigres. Dans l'intérieur de la caverne « est la demeure du dive Blanc, qui « contient son armée par la crainte et « par l'espérance. Puisses-tu le tuer, « car il est le chef et le soutien de ces « troupes. Les yeux de mes compa- « gnons d'infortune se sont obscurcis « par l'effet de la tristesse, et ma vue « affaiblie est devenue trouble. Les « médecins qui m'ont vu me font es- « pérer la guérison par le moyen du « sang, du cœur et de la cervelle du « dive Blanc. Un homme, savant en « médecine, m'a dit : Si tu fais couler « dans tes yeux trois gouttes de son « sang, grosses comme des larmes, « les nuages qui troublent ta vue se « dissiperont avec ce sang. J'espère « dans la bonté du Créateur que tu ti- « reras vengeance de ce dive guerrier.

« Le héros au corps d'éléphant se « prépara pour le combat, et partit de « ce lieu en disant aux Iraniens : Soyez « vigilants; je vais combattre le dive « Blanc, qui est un éléphant belliqueux « et rusé. Autour de lui se tient une « armée nombreuse. S'il me saisit « avec le nœud de son lacs, vous « resterez longtemps dans l'opprobre « et l'affliction; mais si le maître du « monde me prête son secours, si ma

« bonne étoile me donne de la force, « vous retrouverez tous votre patrie.

« Roustam partit de ce lieu, la ceinture serrée, prêt à combattre, et la « tête remplie de haine et de projets « belliqueux. Il prit Aulad avec lui, et « poussa Rakhsch comme le vent. Le « héros plein de bienveillance ne se « reposa pas en route, et Aulad fut « son guide. Rakhsch étant arrivé dans « les sept montagnes où se trouvaient « des troupes nombreuses de dives, « Roustam s'avança auprès de la ca« verne sans fond, et vit tout autour « l'armée du dive Blanc. Il dit à Au« lad : « Dans ce que je t'ai demandé, « je t'ai toujours trouvé sur la voie de « la vérité. J'ai maintenant à conduire « une entreprise difficile. Il convient « que tu me dises ce que j'ai à faire, ô « homme né sous une heureuse étoile. « Ainsi, lorsque le moment de partir « sera arrivé, montre-moi le chemin, « et découvre-moi le mystère. » Aulad « lui répondit : « Quand le soleil sera « chaud, les dives se livreront au « sommeil, et alors tu pourras les « vaincre dans le combat. Maintenant, « il faut attendre. Plus tard, tu ne « verras plus aucun dive, excepté « quelques magiciens qui feront la « garde. Alors peut-être pourras-tu les « vaincre, si celui qui donne la vic« toire t'accorde son secours. » Rous« tam ne se hâta pas de partir jusqu'à ce « que le soleil fût dans son plein. Il lia « fortement Aulad de la tête aux pieds, « et s'assit sur les nœuds du lacs ; puis « tirant du fourreau son épée terrible, « il poussa un cri semblable au ton« nerre ; et, prononçant son nom à « haute voix, il se précipita comme « la foudre au milieu de l'armée des « dives, et fit voler leurs têtes. Les « dives ne pouvant pas résister à la « force de Roustam, et redoutant son « glaive, il n'en resta pas un seul de« vant le héros, pour chercher de la « gloire et un nom, en combattant « contre lui.

VIIe AVENTURE. ROUSTAM TUE LE DIVE BLANC, ET DÉLIVRE CAÏ-CAOUS ET SES COMPAGNONS DE CAPTIVITÉ.

« De là, Roustam, semblable au so« leil qui jette un vif éclat, s'avança « vers le dive Blanc. Il vit une ca« verne pareille à l'enfer. Les ténèbres « de cette caverne empêchaient de « voir le corps du magicien. Le héros « resta quelque temps le glaive à la « main. Ce n'était point un lieu où « l'on vît clair, et d'où l'on pût pren« dre la fuite. Le héros s'étant frotté « les paupières et lavé les yeux, cher« cha pendant quelque temps, et dé« couvrit au milieu des ténebres une « masse qui remplissait toute la ca« verne. Cette masse, de couleur noire, « était immense et portait une crinière « comme celle d'un lion. Roustam vit le « dive plongé dans le sommeil ; mais « il ne se hâta pas de le tuer, et poussa « un cri semblable au cri du tigre. Le « dive s'étant réveillé, s'avança pour « combattre ; il enleva une meule de « moulin, et semblable à une épaisse « fumée, il arriva sur Roustam. Le « cœur du héros fut rempli de ter« reur, et il craignit de tomber sur « la pente étroite et rapide dans la« quelle il était entraîné. Il s'irrita « comme un lion furieux, donna au « dive un coup de son épée tran« chante sur le milieu du corps, et « par sa vigueur jeta sur le sol une « main et un pied qu'il avait coupés à « cette masse énorme. Le blessé s'at« tacha à Roustam comme un élé« phant sauvage et un lion furieux. « Avec un seul pied, il continua de « combattre, bouleversant toute la « caverne, et saisit le héros par la « poitrine et par le bras, espérant le « terrasser. Roustam, de son côté, « saisit fortement le dive de la même « manière. Ils s'arrachèrent l'un à « l'autre des lambeaux de chair ; et la « terre, tout imbibée de sang, devint « de la boue. Roustam dit dans son « cœur : Si aujourd'hui je sauve ma « vie, j'existerai éternellement. Et le « dive se dit également à lui-même : « Je désespère de ma douce vie ; et « quand même je me délivrerais des « griffes de ce dragon, avec le pied « coupé et la peau entamée, jamais « dans le Mazenderan, ni les petits, « ni les grands qui ont un nom illus-

« tre, ne reverraient mon visage. « Ainsi se parla le dive Blanc. Mais il « reprit du cœur. Les deux ennemis « continuèrent à combattre, et de « leurs corps découlait un ruisseau de « sueur et de sang. Roustam, malgré « la force que le Créateur de l'âme « lui avait donnée, eut de la peine à « soutenir le combat. A la fin, le hé- « ros glorieux enlaça le dive, le saisit « avec le bras, le souleva comme fait « un lion, l'éleva plus haut que son cou, « et le jeta sous ses pieds. Il le jeta sur « le sol, et avec tant de force, qu'il fit « sortir la vie de son corps. Puis il en- « fonça son poignard dans le cœur du « dive, et arracha le foie de son corps « noir. Le cadavre remplissait toute « la caverne. Le monde était devenu « comme une mer de sang.

« Les dives témoins de cette vic- « toire prirent aussitôt la fuite, sans « essayer d'opposer à Roustam la « moindre résistance; et le héros « ayant débarrassé Aulad de ses liens, « lui confia le foie du dive Blanc, et se « mit en route pour aller délivrer Caï- « Caous et les guerriers iraniens. Caï- « Caous recouvra sur-le-champ la vue, « au moyen du sang du dive que l'on « versa dans ses yeux.

« Le roi du Mazenderan, malgré les « coups que Roustam avait portés à « sa puissance, par l'extermination « des dives, ses alliés, se disposa à « continuer la guerre. Ce prince, qui « était magicien, espérait triompher « par son art des guerriers de l'Iran. « Les deux armées combattirent pen- « dant plusieurs jours, sans que la « victoire se déclarât pour aucun « parti. Le roi du Mazenderan, vi- « vement poursuivi par Roustam, se « changea tout à coup en un énorme « quartier de roc. En vain les guer- « riers iraniens essayèrent de remuer « cette pierre, sous laquelle s'était ca- « ché le magicien, ils ne purent y réus- « sir. Roustam la souleva; et ayant « menacé le roi du Mazenderan de la « briser en mille pièces, celui-ci, plein « de frayeur, et bien convaincu que « ses enchantements ne pourraient lui « être d'aucun secours, reprit sa forme « naturelle. Roustam le conduisit de- « vant Caï-Caous. Ce prince ayant re- « proché à l'indigne magicien les souf- « frances auxquelles il l'avait soumis « pendant sa captivité, ordonna qu'on « le tuât aussitôt. Alors, Roustam « saisit par la barbe le roi du Mazen- « deran, l'emmena loin de la présence « du monarque iranien, et le fit couper « en morceaux.

« Caï-Caous ayant distribué le bu- « tin à son armée, fit tuer tous les di- « ves qui n'adoraient pas Dieu, et « tint la promesse que Roustam avait « faite à Aulad, en le nommant roi « du Mazenderan (*). »

La guerre terminée d'une manière si glorieuse, Caï-Caous retourna à Istakahr, et renvoya dans le Sistan Roustam, après l'avoir comblé de présents et d'honneurs.

EXPÉDITION DE CAÏ-CAOUS CONTRE LA SYRIE. AFRASIAB ENVAHIT LE KHORASAN. ASCENSION DE CAI-CAOUS.

Peu de temps après son retour en Perse, Caï-Caous conçut le projet de faire rentrer dans le devoir le roi de Syrie et les petits souverains de l'Asie Mineure qui avaient profité des malheurs de Nevder pour se rendre indépendants. Il parcourut les différentes provinces de l'empire, sous prétexte de chercher les moyens de travailler au bonheur de ses peuples; mais partout il levait des troupes, et ayant réuni une grande armée, il marcha vers la Syrie, laissant à Roustam le gouvernement de tout l'empire. Quelque promptitude que Caï-Caous eût mise à faire ses préparatifs, et quelque soin qu'il eût pris de garder le secret de l'expédition, il ne put parvenir à tromper la vigilance du roi de Syrie. Celui-ci avait depuis longtemps associé à sa cause les princes de l'Asie Mineure, de l'Arabie, de l'Égypte et de l'Afrique orientale. Après trois campagnes sanglantes, Caï-Caous triompha des confédérés, les

(*) *Schah-Nameh*, édit. cit., t. I, p. 251 et suivantes.

obligea à demander la paix, et contraignit tous les anciens vassaux à reconnaître la suzeraineté de la Perse.

Le roi de Syrie, dont l'esprit était plein de ruses et d'artifices, flatta l'orgueil de Caï-Caous, montra une soumission aveugle à ses moindres volontés, lui envoya de riches présents, et lui offrit en mariage Soudabeh, sa fille. Caï-Caous, trompé par ces fausses apparences, se rendit à la cour de Syrie avec une faible escorte, pour aller chercher sa nouvelle épouse. Après lui avoir donné des fêtes brillantes, le monarque syrien déclara à son gendre qu'il le retenait captif, et ne lui rendrait la liberté que pour une forte rançon, et à condition qu'il prendrait l'engagement de reconnaître l'indépendance de la Syrie.

La captivité de Caï-Caous avait excité des troubles dans la Perse. Afrasiab, qui depuis quelques années occupait le trône du Touran, profita de cette conjoncture pour faire une irruption dans le Khorasan; Roustam, qui était alors en marche pour aller au secours de Caï-Caous, ayant eu avis de l'invasion des Touraniens, envoya une armée dans l'Asie Mineure, et s'avança lui-même vers Afrasiab. Il remporta, près de la ville de Merve, une grande victoire sur les Touraniens, et contraignit Afrasiab à repasser le Djihoun et à demander la paix aux conditions qu'il s'était déjà engagé d'observer.

Cette expédition, si glorieusement terminée, lui permit de porter toutes ses forces du côté de l'Asie Mineure. A peine entré sur le territoire du roi de Syrie, il battit ce prince, le fit prisonnier avec cinq autres souverains de l'Arabie, de l'Égypte et de l'Asie Mineure, ses alliés, et les obligea tous à reconnaître la suzeraineté de la Perse. Il ramena ensuite en triomphe Caï-Caous à Istakhar, avec la reine Soudabeh. Caï-Caous combla d'honneurs le guerrier auquel il devait la couronne et peut-être la vie; il lui donna même sa sœur en mariage. Dégoûté pour toujours de la guerre, il ne s'occupa plus que de l'administration de son royaume; et au bout de quelques années, il renonça entièrement aux affaires, pour se livrer à ses plaisirs. Dans un voyage qu'il fit dans la province de Schirvan, frappé de la beauté du pays, il y fit élever un palais magnifique, dont plusieurs historiens attribuent la construction aux génies. La vue de ce palais, dont il se croyait l'architecte, acheva de corrompre Caï-Caous. Il s'imagina avoir élevé un monument qui ressemblait au paradis; et croyant être Dieu, il se livra à des actions aussi absurdes que sacriléges. Un songe qu'il eut, et dans lequel il lui sembla voir un génie qui l'adorait, et l'engageait en même temps à monter au ciel, acheva de le perdre. Le génie lui enseigna les moyens qu'il devait mettre en usage pour planer dans les airs. D'après ses conseils, Caï-Caous fit construire un trône extrêmement léger, avec de longs cordons, auxquels on attacha des aigles, qui, prenant leur essor, enlevèrent le prince à une grande hauteur. Mais ces oiseaux, peu dociles, fatigués du poids qu'ils soutenaient, s'abattirent tout à coup; et Caï-Caous tomba dans un bois près de la ville d'Amol.

Les officiers du palais, qui avaient suivi des yeux le roi, coururent à bride abattue vers le lieu où il était tombé, et le trouvèrent anéanti de peur et de honte, mais sans aucune blessure. Ils le ramenèrent dans la capitale, et lui firent comprendre à quel point sa conduite folle et impie pouvait lui devenir funeste. Leurs conseils ramenèrent Caï-Caous à la raison. Ce prince, convaincu de sa folie et de son impiété, demanda à Dieu de l'éclairer, et devint le modèle des rois.

NOUVELLE GUERRE AVEC LE TOURAN. HISTOIRE DE SOHRAB.

Quelque temps après, Afrasiab ayant eu un songe qui lui promettait la victoire, attaqua de nouveau l'Iran. Caï-Caous envoya Roustam contre cet ennemi implacable. Les deux armées, fortes chacune de plus de deux cent

mille hommes, se rencontrèrent dans le Khorasan (*). La bataille fut précédée de plusieurs combats singuliers, dans lesquels les Iraniens eurent d'abord le dessous. Mais Roustam ayant porté un défi aux chefs touraniens, vengea bientôt ses malheureux compagnons d'armes. Afrasiab, irrité, fit aussitôt sonner la charge, et les deux armées combattirent pendant quatre journées entières. Les troupes d'Afrasiab furent entièrement défaites, et ce prince eut beaucoup de peine à se sauver du carnage. Roustam poursuivit les fuyards jusqu'à la ville de Sémengan, qui ouvrit ses portes au vainqueur. Le commandant de la place, appelé *Kerkin,* était un prince du sang touranien. Il fit tous ses efforts pour fléchir Roustam, et obtint la paix, à condition qu'Afrasiab payerait à Caï-Caous une somme considérable.

Kerkin avait une fille très-belle, appelée *Tehmineh.* Roustam ayant conçu pour elle une violente passion, l'obtint en mariage, mais dans le plus grand secret. Les deux maisons avaient un égal intérêt à ne pas divulguer une alliance que les souverains de l'Iran et du Touran n'auraient point approuvée. La paix étant conclue, Roustam fut obligé de quitter sa jeune épouse, qui était grosse. Il la recommanda à Kerkin, l'assura d'une tendresse éternelle, et lui laissa, pour gage de sa foi, un bracelet d'or destiné à l'enfant qu'elle mettrait au monde.

La douleur de Roustam le rendit indifférent aux bénédictions dont le comblaient tous les Iraniens, et Caï-Caous en particulier, ainsi qu'aux hommages des habitants du Zaboulistan, son domaine. Il demanda à Dieu les moyens de se réunir avec Tehmineh, et usa d'une prudence extrême, pour que rien ne pût faire soupçonner l'union impolitique qu'il avait contractée.

Tehmineh étant accouchée d'un garçon qui ressemblait en tout à Roustam, lui donna le nom de *Sohrab;* et Kerkin, pour mieux cacher le secret de la naissance de cet enfant, le faisait passer pour son propre fils. Chaque jour, Sohrab faisait à la chasse et dans les exercices militaires des prodiges de valeur. Son nom devint fameux; et Afrasiab, curieux de voir ce jeune homme, l'appela à sa cour, où il excita l'admiration générale par ses talents, son adresse, et sa force tout à fait extraordinaire. Sohrab parlait sans cesse de détruire la famille de Caï-Caous et de faire la conquête de l'Iran. Les projets du jeune guerrier animèrent Afrasiab, qui, voyant en lui un rival qu'il pouvait opposer à Roustam, se détermina à rompre la paix qui existait entre l'Iran et le Touran. Le commandement général des troupes fut confié à Sohrab; et les plus vieux généraux, pleins de confiance et d'admiration pour ce chef, se rangèrent sous ses ordres sans murmurer.

Avant de passer la frontière, Sohrab voulut faire ses adieux à sa mère et à son aïeul, et se rendit à Sémengan, où Tehmineh lui révéla le nom de son père. Sohrab, très-agité par l'aveu que venait de lui faire sa mère, dit que, puisque le sort armait son bras contre Caï-Caous, il tuerait ce prince, mettrait sur le trône Roustam, et attaquant le Touran avec toutes les forces de l'Iran, réunirait les deux pays, qui ne formeraient plus à l'avenir qu'un seul empire. Sohrab partit ensuite, rejoignit l'armée, passa le Djihoun, et marcha sur le château de Sépid, dans le Khorasan. Le vaillant Hedjer commandait dans cette place. Il en sortit, et appela à un combat singulier Sohrab, dont l'aspect seul jetait l'effroi dans le cœur des soldats iraniens. Sohrab se précipita sur son ennemi, et le fit prisonnier avec la plus grande facilité. Le prince Coustehem, fils de Nevder, habitait alors Sépid, avec un fils appelé *Kedjdéhem,* et une fille du nom de *Gourd-Aférid.* Celle-ci avait des inclinations guerrières. Animée par le combat dont elle venait d'être témoin du haut des remparts, elle prit ses armes, sortit du château, et se présenta devant

(*) Mouradgea d'Ohsson, *Tableau historique de l'Orient*, t. I, p. 169.

Sohrab, dont elle avait presque la taille et la force, et auquel elle ne le cédait point en courage. Le combat fut long et opiniâtre. Des deux côtés on voyait une égale adresse à combattre avec la lance, à tirer des flèches et à jeter le lacs. Enfin, Sohrab s'élança avec fureur contre Gourd-Aférid et lui enleva son casque. On reconnut alors avec étonnement les traits de la princesse, qui, épuisée de fatigue, et ne pouvant plus opposer à son ennemi la moindre résistance, demanda la vie à Sohrab, et s'engagea à lui livrer la forteresse. Le fils de Roustam, plein de grandeur d'âme, donna de grands éloges à la princesse, et, se fiant à sa parole, lui permit de rentrer dans Sépid, et l'accompagna jusqu'aux portes du château. Gourd-Aférid ne répondit pas à tant de générosité. Une fois dans la place, elle prit toutes les mesures nécessaires pour opposer à l'armée du Touran une vigoureuse résistance, et releva par ses discours le courage abattu de la garnison. Courant ensuite vers les remparts, elle appela Sohrab, et lui dit « que s'il « avait su triompher d'un vieillard et « d'une femme, il ne triompherait pas « des héros de l'Iran. Il est vrai, ajouta- « t-elle, que votre courage est grand; « on ne croirait pas que vous êtes un « Touranien; tout, au contraire, sem- « blerait annoncer que vous êtes ori- « ginaire de l'Iran, de cette contrée si « fertile en héros. Cependant reti- « rez-vous; évitez la rencontre de « nos guerriers, et tremblez au seul « nom de Roustam. » Sohrab, irrité par ces paroles, forma aussitôt le siége de Sépid.

La nouvelle de l'invasion étant arrivée à la cour de Caï-Caous, tous les chefs de l'armée s'offrirent au roi, et lui demandèrent la faveur d'aller combattre les Touraniens à la tête des armées iraniennes. Caï-Caous remercia tous ces chefs pleins de courage; mais, bien convaincu que Roustam était le seul homme qu'il pût opposer avec succès aux troupes du Touran, il envoya en toute diligence une des personnes les plus considérables de l'empire, pour engager le héros à reprendre le commandement des armées iraniennes. Le messager de Caï-Caous se rendit à Nimrouz, où était alors Roustam. Agité par des pressentiments dont il ne pouvait se rendre compte, le vieux guerrier, en entendant parler des exploits de Sohrab, la terreur de l'Iran, n'éprouvait aucun désir de se mesurer avec ce rival si digne de lui. Il était loin de penser que le jeune héros était son fils; car depuis qu'il avait quitté Sémengan, jamais Roustam n'avait reçu des nouvelles de Tehmineh: Cependant le seul nom de Sohrab agitait son âme. Il ne pouvait se décider à accepter le commandement que lui offrait son roi; plus les instances étaient vives, plus ses refus étaient formels. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours que le messager de Caï-Caous put obtenir que le héros se rendît du moins à la cour. Le chagrin et l'irrésolution de Roustam retardèrent sa marche. Caï-Caous, irrité de l'indifférence et des refus de son vassal, lui adressa les reproches les plus vifs. Un seigneur de la cour de Caï-Caous, jaloux de la gloire de Roustam, ayant saisi cette occasion de l'humilier, Roustam lui répondit: Que l'autorité des rois avait aussi des bornes, surtout envers les grands feudataires; qu'il était né libre, et qu'il mourrait libre; que la servitude n'était que pour les âmes faibles et lâches; qu'à ses yeux, son cheval était supérieur à un trône, son casque préférable à une couronne, et sa masse d'armes plus respectable qu'un sceptre royal; qu'enfin, la renommée de ses aïeux et sa gloire personnelle suffisaient à son bonheur, et qu'il passerait le reste de ses jours dans le calme et la retraite, uniquement occupé de la défense de ses propres États. Après avoir parlé ainsi, Roustam se remit en route pour Nimrouz.

Le peuple, qui prévoyait de grands malheurs si ce chef ne marchait pas à la tête des armées, murmura hautement contre le roi et les courtisans. Caï-Caous intimidé employa les grands de la cour pour apaiser Roustam, qui

se montra d'abord inflexible. Mais Gouderz lui dit : « Tous vos envieux attribueront à la crainte votre refus obstiné; ils diront que Roustam redoute Sohrab. » Ces paroles changèrent les dispositions du héros, qui se rendit aussitôt à la cour, et se montra disposé à obéir au roi. Caï-Caous fit hâter les préparatifs du départ, et suivit lui-même l'armée. Il mit la plus grande diligence possible pour arriver devant Sépid avant la prise de cette place; mais lorsque l'armée iranienne n'était déjà qu'à une petite distance des remparts, il apprit que Sohrab était maître de la ville. Roustam engagea Caï-Caous à ne point s'affliger, et lui promit de reprendre Sépid. Il se disposa aussitôt à attaquer l'armée touranienne. Sohrab, de son côté, fit reconnaître les forces des assiégeants, et s'informa si Roustam commandait leur armée. Il monta sur les remparts avec Hedjer, son prisonnier, auquel il demanda des renseignements exacts sur les chefs auxquels appartenaient les principales tentes du camp iranien. Hedjer obéit aux ordres de Sohrab, lui montra le quartier du roi et les tentes des principaux guerriers, à l'exception de celle de Roustam, qu'il ne voulait point exposer à recevoir un défi de Sohrab, qu'il regardait comme invincible. Mais celui-ci, qui avait appris de Tehmineh que le vert était la couleur distinctive de la famille de Sam, voyant une tente magnifique de satin vert, demanda avec émotion à Hedjer si cette tente n'était pas celle de Roustam. Hedjer répondit que c'était sans aucun doute celle de Zévareh, frère cadet du héros; et il déclara que rien dans le camp n'annonçait la présence du premier guerrier de l'Iran (*). Ces mots causèrent une secrète joie à Sohrab, qui ne redoutait que son père. Aussitôt il envoya un messager à Caï-Caous, pour lui dire qu'il était prêt à combattre contre les héros les plus braves du camp iranien. Ce défi irrita tous les chefs, et Roustam fut désigné pour soutenir l'honneur de l'Iran. Des deux côtés, on prit des dispositions pour que le combat eût lieu le lendemain. Les champions s'avancèrent l'un contre l'autre, en présence des deux armées rangées en bataille, et agitées par un vif sentiment d'inquiétude. Le combat dura fort longtemps; Roustam et Sohrab s'attaquèrent tour à tour avec l'arc, la lance, le sabre et la masse d'armes, tantôt à pied, tantôt à cheval, sans pouvoir obtenir le moindre avantage. La lutte, interrompue pendant quelques instants, recommença plus terrible. Roustam, blessé, succomba enfin sous les coups de Sohrab, qui tira alors son poignard pour l'égorger; mais Roustam s'écria qu'il violait les lois du combat, qui ne permettaient de tuer son adversaire qu'après l'avoir terrassé deux fois. Aussitôt Sohrab lui aida à se relever, et la lutte recommença de nouveau. Roustam, jusqu'alors invincible, se sentit profondément humilié de l'avantage que Sohrab avait obtenu sur lui; la fureur doubla ses forces; et, se précipitant sur son adversaire, il le renversa, et lui tendit généreusement la main. Alors recommença un combat dans lequel l'un ou l'autre des deux héros devait nécessairement succomber. Roustam triompha de tous les efforts de Sohrab; et, transporté de fureur, il le poignarda. Prêt à rendre le dernier soupir, le jeune guerrier lui dit : « Ma mère m'avait donné les marques « auxquelles je pouvais reconnaître « Roustam, mon père, et je le cherchais. Le destin envieux a fait tomber le malheur sur ma tête; j'espérais voir mon père, le destin m'a « privé de cette consolation. » Jetant ensuite un regard sur Roustam, il lui dit : « Sous quelque forme que tu te « caches, dans quelque lieu que tu « fuies, quels que soient ton courage « et ta fortune, Roustam, mon père, « le premier de tous les héros du « monde, vengera ma mort. »

A ces paroles, l'infortuné Roustam tomba évanoui sur le corps de Sohrab.

(*) *Tableau historique de l'Orient*, t. I, p. 179.

Le père et le fils s'embrassent, et versent un torrent de larmes. Sohrab demanda par signes à Roustam de lui ôter son brassard, qui le gênait; Roustam obéit, et reconnaissant aussitôt le bracelet d'or qu'il avait laissé autrefois à Tehmineh comme gage de sa foi, il perdit entièrement connaissance. Peu après, revenant à lui, il jeta son casque, s'arracha les cheveux, et gémit sur le silence funeste de son fils. Sohrab, ouvrant alors les yeux, consola son père, et l'engagea à faire la paix, pour sauver l'armée touranienne et les parents qu'ils avaient à Sémengan. Roustam, entouré des chefs des deux armées, s'accusait du meurtre de son fils. Les chefs s'empressèrent de porter des secours aux deux guerriers, et on parla d'employer le remède appelé *nousch-darou*, composé par les astrologues, et qui guérissait tous les maux. Les rois seuls avaient ce spécifique. Roustam fit supplier Caï-Caous d'avoir pitié de sa douleur, et de consacrer au salut de Sohrab une partie de son *nousch-darou*. Caï-Caous était disposé à faire ce sacrifice; mais quelques flatteurs arrêtèrent l'élan de sa générosité. « Quel sera, disaient-ils, l'orgueil et la puissance de Roustam, s'il parvient à rappeler Sohrab à la vie, et à se faire de ce jeune héros un compagnon d'armes? » Roustam espérant fléchir le roi, se rendait auprès de lui; mais à peine était-il parti, que Sohrab expira (*).

La paix fut conclue aux conditions les plus honorables pour l'Iran. Caï-Caous rentra en triomphe à Istakhar, et Roustam retourna dans le Zaboulistan. Arrivé dans cette province, il fit faire à Sohrab des obsèques magnifiques. Le vieux Zal et Roustam versèrent un torrent de larmes sur la tombe du jeune héros. Zal voyant que Roustam était toujours inconsolable, l'engagea à écrire à Tehmineh, et à l'appeler auprès de lui à Nimrouz. On expédia sur-le-champ pour Sémengan un officier porteur du bracelet d'or de l'infortuné Sohrab, avec des lettres pressantes, adressées à la princesse et à Kerkin, son père. Les nouvelles qu'apportait ce messager causerent au père et à la fille une affliction profonde, qu'augmenta encore la crainte des poursuites d'Afrasiab. Bientôt ils succombèrent l'un et l'autre à leur chagrin. Dans ses derniers moments, la malheureuse Tehmineh remit le bracelet d'or de son fils à Schehrouze, sa cousine, que Sohrab avait épousée en secret avant son départ du Touran. Schehrouze, alors grosse, accoucha peu après de Barzou.

(*) Les Persans disent proverbialement : *Nousch-darou pes ez merg be Sohrab dehend;* c'est-à-dire, on donne à Sohrab le *nousch-darou* après sa mort.

HISTOIRE DE SIYAVOUSCH.

Caï-Caous, en quittant le Khorasan, avait laissé à Sépid Tous et Guiv, pour commander la place. Un jour, ces chefs allèrent à la chasse; et, s'étant avancés jusque sur les bords du Djihoun, ils aperçurent au fond d'un bois trois femmes : une jeune fille de la plus grande beauté, et deux vieilles esclaves. Les guerriers voulaient l'un et l'autre posséder cette jeune fille. Tous prétendait avoir été le premier à la découvrir, et Guiv le premier à l'arrêter. Ils convinrent enfin de s'en remettre au jugement du roi, et de respecter, en attendant, la belle étrangère.

Ils partirent pour Istakhar, et firent connaître à Caï-Caous le sujet de leur dispute; ce prince, encore plus frappé qu'eux des charmes de la jeune fille, réclama les droits du souverain sur toutes les découvertes faites dans ses États; réserva la captive pour son harem, et donna comme dédommagement aux deux guerriers des présents magnifiques. Il fallut employer les menaces pour arracher à l'étrangère le secret de sa naissance. Elle déclara qu'elle était princesse de Touran, fille de Kerschivez, frère cadet d'Afrasiab; qu'elle s'était attiré la haine de son oncle en refusant de l'épouser, et qu'elle avait été reléguée sur la frontière, avec deux esclaves; qu'étant

parvenue un jour à tromper la vigilance de ses gardes, elle avait passé le Djihoun, dans la crainte de se voir tôt ou tard la victime du ressentiment de son persécuteur; que, d'ailleurs, une main invisible semblait la diriger et la confirmer dans sa résolution de s'exposer à tous les périls sur le sol étranger, plutôt que d'avoir pour époux et pour maître le tyran Afrasiab.

Caï-Caous conçut bientôt une vive affection pour cette princesse; et, au bout d'un an, elle accoucha d'un fils qui fut appelé *Siyavousch*. Les astrologues ayant tiré l'horoscope de l'enfant, déclarèrent qu'il n'offrait rien d'heureux. Cette prédiction inquiéta le roi, et le porta à confier le nouveau-né à Roustam. Le héros reporta sur Siyavousch la tendresse qu'il avait eue pour Sohrab; et, après avoir terminé son éducation, il le reconduisit à Istakhar, où le jeune prince fit l'admiration de son père et de toute la cour.

La reine Soudabeh étant devenue amoureuse de lui, mit en œuvre tous les moyens pour triompher de sa vertu. Repoussée avec horreur, elle accusa Siyavousch du crime dont elle seule était coupable. Le jeune prince n'opposa qu'un silence respectueux et des larmes amères aux accusations de Soudabeh. Caï-Caous, voulant connaître la vérité, s'adressa aux devins de sa cour, qui lui déclarèrent que Siyavousch n'était pas coupable, et l'engagèrent à soumettre la reine et le prince à l'épreuve du feu. Au jour indiqué, Soudabeh feignit d'être malade, et garda le lit. Siyavousch se présenta avec le calme d'une âme pure, et poussa son cheval au milieu des flammes sans en être atteint. Caï-Caous célébra cet événement par des fêtes et des réjouissances publiques. Il déféra le jugement de la reine à son divan, qui la condamna à mort, et Caï-Caous signa l'arrêt de sa main. Siyavousch, désolé, se jeta aux pieds de son père, et implora sa clémence en versant des larmes. Caï-Caous fit grâce de la vie à Soudabeh; mais il la condamna à passer dans la retraite le reste de ses jours.

Vers cette époque, Afrasiab eut encore un songe qui lui promettait la victoire, s'il faisait une nouvelle invasion dans l'Iran. Ce prince voulait d'ailleurs venger la mort de Sohrab et l'enlèvement de la princesse mère de Siyavousch. Une armée considérable se jeta tout à coup sur le Khorasan, et s'empara de Balkh et de plusieurs autres villes. Caï-Caous confia à Roustam le commandement de ses troupes, et ordonna au prince Siyavousch de suivre ce héros. L'armée iranienne, aussi nombreuse que celle des ennemis, et commandée par des généraux plus habiles, repoussa aisément les Touraniens, et se disposait à les poursuivre même au delà du Djihoun, quand Roustam reçut de la part d'Afrasiab des propositions de paix. Le prince touranien était sur le point d'entrer en campagne avec une nouvelle armée, quand il vit en songe ses soldats taillés en pièces, et lui-même devenu captif, conduit à Istakhar, et traîné aux pieds de Caï-Caous, lorsque tout à coup un jeune homme, se précipitant sur lui, l'avait coupé en deux par le milieu du corps. Ce songe, joint à plusieurs autres prédictions que lui firent les devins, l'engagèrent à demander la paix, bien décidé à l'accepter à quelque condition que ce fût. Roustam exigea une somme d'argent considérable; et, de part et d'autre, on donna et on prit des otages.

Les partisans de Soudabeh s'élevèrent de tout leur pouvoir contre la paix que Roustam venait de conclure. Ils disaient qu'il aurait été facile de pénétrer jusqu'à Kenekzer, et de dicter la loi à Afrasiab au milieu même de sa capitale. L'inexpérience de Siyavousch et la maladresse du vieux Roustam étaient cause du peu de parti qu'on avait tiré des circonstances. Les courtisans demandaient enfin que Caï-Caous recommençât la guerre. Ce roi, d'un caractère assez faible, et d'ailleurs animé contre Siyavousch et contre Roustam, se laissa facilement ébranler. Roustam se rendit aussitôt à la cour, et représenta avec force le respect dû à la foi jurée, et les avan-

tages incontestables que la paix procurerait à tout l'empire. Rien n'étant capable de faire renoncer Caï-Caous au projet qu'il avait conçu de recommencer la guerre, Roustam quitta la cour, et se retira dans ses États. Aussitôt après son départ, Caï-Caous confia à Tous le commandement de l'armée. Il manda en même temps à Siyavousch de rompre la paix ou de se retirer.

Siyavousch connaissait la faiblesse de son père, les cabales de la cour, et les nouvelles trames que Soudabeh ourdissait dans sa retraite. « En rompant la paix, disait-il, je commets un parjure; et en respectant ma parole, je désobéis à un roi et à un père. » Ces idées accablantes étaient encore rendues plus pénibles par la certitude que tôt ou tard Soudabeh le perdrait dans l'esprit du roi. Il prit enfin le parti d'abandonner l'armée, de sortir de l'Iran, et de traverser le Touran pour se réfugier en Chine. Il écrivit sur ce sujet à Afrasiab, et chargea de sa lettre un messager qui s'acquitta de sa commission avec autant de célérité que d'adresse. Afrasiab dit à cet homme, avec mille protestations d'amitié, que Siyavousch serait bien reçu dans ses États, et traité par lui comme son fils. Alors ce prince adressa à Caï-Caous une lettre respectueuse, où il lui exposait les motifs de sa retraite: il laissa la conduite de l'armée à Behram, et passa le Djihoun avec une suite d'environ trois cents hommes.

Partout les Touraniens le reçurent avec les honneurs dus à son rang. Il trouva sur sa route Schideh, fils d'Afrasiab, et Peïran, prince héréditaire de Khoten, chargés de le recevoir. Dans toutes les villes, on lui donna de grandes fêtes, et Afrasiab s'efforça de lui rendre agréable le séjour de Kenekzer. Son but, en agissant ainsi, était de fixer auprès de lui le jeune héritier du trône de l'Iran, de gagner sa confiance, et de lui donner une de ses filles. Il voulait amener, par ce mariage, l'union politique des deux nations.

Mais tous ces projets étaient contraires à la volonté du destin. L'évasion de Siyavousch et la retraite de Roustam du camp iranien avaient déjà changé la situation respective des deux cours. Afrasiab concevait de grandes espérances; et les factieux, qui abusaient de la confiance de Caï-Caous, voyaient tous leurs plans déconcertés. Ce prince, écoutant enfin des conseils sages, ne voulait plus s'exposer aux hasards d'une nouvelle guerre, et il donna à Tous l'ordre de ne pas violer la paix, et de garder le silence sur l'évasion de Siyavousch. Il espérait, par cette conduite, engager le jeune fugitif à rentrer dans sa patrie. Tous exécuta les ordres de son maître, d'autant plus volontiers que l'armée regrettait vivement Roustam et Siyavousch, et que les Touraniens, encouragés par différentes circonstances, faisaient toutes les dispositions nécessaires pour une défense vigoureuse.

La ratification de la paix mit Afrasiab à même de suivre plus librement ses projets sur Siyavousch. Un secret pressentiment faisait désirer à celui-ci de s'éloigner de la cour de Kenekzer, et de se rendre sur les frontières de la Chine. Mais ses désirs étaient contrariés par le politique Afrasiab, qui temporisait toujours, et tâchait de distraire son hôte par des fêtes continuelles.

Ces fêtes somptueuses étaient suivies de jeux militaires, auxquels Siyavousch prenait part; et, dans tous, il se distinguait et s'attirait les applaudissements de la cour de Kenekzer. Les preuves de courage et d'adresse que le prince iranien donna dans ces occasions faisaient désirer plus vivement encore à Afrasiab de marier le jeune étranger avec une princesse touranienne. Mais les devins qu'il consulta l'assurèrent que cette union ne pouvait pas être heureuse. Il s'ouvrit alors à Peïran, son confident, qui dissipa ses craintes, en s'appuyant de l'opinion de plusieurs astrologues. Pour augmenter la confiance d'Afrasiab, il l'assura qu'il n'hésiterait pas un instant à donner sa fille à Siyavousch. Il conclut en effet ce mariage,

et les noces furent célébrées avec pompe. La fille de Peïran donna bientôt à son époux un fils qui fut appelé *Féroud*.

Afrasiab consulta alors d'autres devins, dont les réponses moins défavorables le déterminèrent à donner sa fille Frenguis à Siyavousch, qui ne consentit à cette union que sous la condition expresse qu'Afrasiab lui permettrait de s'éloigner de Kenekzer, et de s'établir dans une des provinces orientales du Touran. Les noces furent d'une grande magnificence, et Afrasiab dépensa des sommes énormes en fêtes, en présents et en aumônes. Il céda aux nouveaux époux, à titre d'apanage, les contrées orientales du Touran, depuis Khoten jusqu'aux frontières de la Chine. Après avoir parcouru ses États, Siyavousch se détermina à fixer sa résidence à Scharsan, endroit délicieux par sa position, par son climat, et par l'abondance de ses eaux. Il en fit bientôt une ville magnifique. Il y éleva des palais pour chaque saison de l'année, et les orna tous de tableaux qui représentaient, entre autres choses, les personnages de la cour d'Istakhar, de celle de Kenekzer, et de Nimrouz. On y voyait encore les symboles de tous les arts et métiers, ainsi que les portraits des astrologues les plus célèbres, entourés des instruments de leur art sublime.

Peïran, qui avait accompagné Siyavousch, continua son voyage jusque dans l'Indoustan, où il allait recevoir les tributs des habitants. A son retour, trois ans après, il ne reconnut plus l'ancienne ville de Scharsan. Arrivé à Kenekzer, il en fit un tableau si éblouissant, qu'Afrasiab montra le plus vif désir de faire le voyage, et d'aller voir sa fille et son gendre. Mais Kerschivez le détourna de ce dessein, mit en avant des raisons d'État, et offrit d'entreprendre lui-même ce voyage pénible.

Il partit chargé de riches présents, et avec une suite nombreuse. Siyavousch reçut le prince touranien, son aïeul maternel, avec un grand respect; il lui donna des fêtes qui furent suivies de jeux militaires, où Siyavousch se distingua encore parmi les héros touraniens. Ces triomphes multipliés donnèrent au frère d'Afrasiab des préventions contre son petit-fils. Il ne pensait qu'avec peine aux liens qui unissaient sa fille à Caï-Caous, et croyait que Siyavousch était destiné à devenir le fléau du Touran. Cette opinion se fortifia dans son esprit, et acheva de l'indisposer contre le prince iranien.

Au bout de quelques mois, Kerschivez quitta Siyavousch et Frenguis avec les plus grandes démonstrations de tendresse : mais, de retour à Kenekzer, il employa les moyens les plus odieux pour élever des doutes sur la fidélité du prince son petit-fils, et lui aliéner l'esprit d'Afrasiab. Siyavousch, à l'en croire, entretenait une correspondance secrète avec Caï-Caous, son père, et faisait tous ses efforts pour attacher à sa personne les peuples du pays où il commandait. Afrasiab, très-effrayé, pria Kerschivez de retourner à Scharsan, pour tâcher de recueillir de nouvelles informations sur la conduite de son gendre, et l'engager à faire un voyage à Kenekzer avec la princesse Frenguis.

Arrivé à Scharsan, le perfide et superstitieux Kerschivez prit un air affligé, et fit entendre à Siyavousch que ses ennemis l'avaient perdu dans l'esprit d'Afrasiab. Il lui conseilla donc de ne pas se presser de se rendre à Kenekzer, et lui promit de détruire les impressions fâcheuses que le roi avait reçues.

Il repartit aussitôt; et, arrivé à Kenekzer, il dit à Afrasiab que Siyavousch avait reçu ses ordres avec dédain; qu'il vexait les riches, et flattait les soldats et le peuple : qu'enfin, tout, dans sa conduite, annonçait l'intention de se révolter. Les conclusions de Kerschivez étaient qu'Afrasiab devait déjouer à temps les complots de Siyavousch, et envoyer à Scharsan un corps de troupes considérable.

Afrasiab céda aux conseils de son frère, et résolut d'aller en personne à Scharsan. Au moment de son départ, Kerschivez envoya en toute hâte un

homme de confiance à Siyavousch, pour le prévenir du dessein d'Afrasiab, et l'engager à prendre la fuite. Il lui indiquait la route qu'il devait prendre pour gagner le Djihoun et le territoire de l'Iran. Siyavousch se rendit avec d'autant plus de facilité aux avis perfides de Kerschivez, qu'il avait cru voir en songe un torrent impétueux et une montagne de flammes, qu'Afrasiab poussait contre lui. Saisi d'effroi, il confia à Frenguis, qui était grosse, qu'il allait retourner dans l'Iran pour se dérober aux fureurs de son beau-père. Enfin il la pria, si elle donnait le jour à un fils, de l'appeler *Khosrou*, c'est-à-dire, *heureux*, *fortuné*, parce que cet enfant serait un jour le vengeur de son père. Frenguis employa vainement les prières et les larmes pour combattre la résolution de son époux (*).

Siyavousch, inébranlable, quitta Scharsan, suivi de quelques Iraniens et de cinq cents soldats du pays. Mais, dans sa précipitation, il oublia une cuirasse enchantée que lui avait donnée Roustam, et qui l'aurait peut-être sauvé de la mort. Bientôt il fut enveloppé par les soldats d'Afrasiab, lequel, n'écoutant que sa colère, ordonna de fondre sur la petite troupe qui accompagnait Siyavousch. Ceux qui la composaient se défendirent malgré les ordres et les cris de leur maître, qui ne voulait opposer aucune résistance. On s'empara de Siyavousch, qui demanda à voir Afrasiab; mais Kerschivez le fit conduire dans une tente, et mit en œuvre de nouvelles trames pour empêcher toute entrevue entre le roi et son gendre. « Vous êtes trop bon, disait-il à Afrasiab, sa présence et ses faux serments désarmeront votre juste colère, et vous exposeront à de grands malheurs. »

Afrasiab était dans l'indécision, lorsqu'on lui annonça l'arrivée de Frenguis. Cette princesse se jeta aux pieds de son père, protesta de l'innocence de son mari, et réclama pour lui le droit de défendre sa cause. Afrasiab ému tomba en défaillance. Kerschivez profita de ce moment pour faire conduire la princesse dans une tente séparée. Il redoubla alors d'instances et d'efforts, et finit par arracher à son frère l'arrêt de mort de Siyavousch, qui fut massacré sur-le-champ. Le ciel et la terre manifestèrent bientôt l'horreur que leur inspirait ce crime. Un orage affreux s'éleva, et jeta l'effroi dans tout le camp d'Afrasiab. Le sang de Siyavousch répandu sur la terre en fit sortir un arbrisseau épineux, que l'on appela *Khounsiyavousch*, c'est-à-dire *Sang de Siyavousch*. Les devins annoncèrent que ces prodiges étaient un avant-coureur de tous les maux qui allaient fondre sur le Touran.

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE KHOSROU. GUERRE CONTRE LES TOURANIENS. KHOSROU MONTE SUR LE TRÔNE.

Cependant Kerschivez sut encore calmer les frayeurs d'Afrasiab, et il essaya de faire mettre à mort la princesse Frenguis, pour détruire ainsi toute la race de Siyavousch. Les menées de cet homme cruel et superstitieux allaient causer de nouveaux crimes, si Peïran n'eut obtenu, à force de prières, la vie de la princesse. Mais craignant qu'Afrasiab ne changeât de résolution, il la conduisit aussitôt dans le Khoten, où elle accoucha d'un fils qui fut appelé *Khosrou*, comme l'avait ordonné Siyavousch.

Peïran écrivit à Afrasiab pour le tranquilliser sur la naissance de cet enfant; il promit de le faire élever à la campagne, et de lui laisser ignorer la condition de ses parents; ajoutant même, ce qui était faux, que l'horoscope de Khosrou annonçait qu'il était destiné à mener une vie obscure. Ayant reçu d'Afrasiab une réponse conforme à ses vues, Peïran confia le petit prince à un berger, qui prit soin de lui. Il allait visiter l'enfant quelquefois, se félicitant toujours de ce qu'Afrasiab l'avait entièrement oublié.

Khosrou annonçait un penchant décidé pour la chasse et la guerre. A l'âge

(*) *Tableau historique de l'Orient*, t. I, p. 205.

de dix ans, il poursuivait les lions et les tigres, et faisait des prodiges de valeur. Peïran l'appela alors dans son palais pour lui former l'esprit et le cœur, et lui donner une éducation conforme à sa naissance. Vers la même époque, Afrasiab eut un songe relatif à Khosrou, et qui lui causa un grand trouble. Il voulut voir l'enfant et tirer lui-même son horoscope pour savoir quel parti il devait prendre à son égard. Il ordonna en conséquence à Peïran de l'amener à Kenekzer. Peïran obéit; mais voulant sauver la vie de son pupille, il engagea celui-ci à contrefaire l'insensé. Afrasiab fut vivement ému en voyant son petit-fils, surtout quand Peïran lui eut dit avec un accent de douleur qui paraissait très-sincère, que le jeune prince était entièrement privé de raison. Khosrou répondit d'une manière stupide à toutes les questions que lui adressa son aïeul. Afrasiab applaudit à la sollicitude de Peïran pour le jeune Khosrou, lui recommanda le secret, et lui permit d'établir la mère et le fils à Scharsan. Peïran retourna aussitôt à Khoten avec son élève, qu'il conduisit ensuite à Scharsan avec sa mère.

Le sort de Siyavousch fut pendant longtemps un mystère pour les Iraniens. Au bout de dix ans, ils apprirent la fin tragique de ce prince. Caï-Caous, outré de douleur, assembla les grands vassaux de l'empire, pour délibérer sur la vengeance qu'il devait tirer d'un crime qui attaquait l'honneur de sa maison et la dignité de l'Iran. Toute l'assemblée fut d'avis de déclarer la guerre aux Touraniens. Roustam, qui parla le dernier, dit qu'il fallait avant tout mettre à mort la reine Soudabeh, cause première de tous les malheurs de la famille royale. Il exigea que cette femme, qui avait été déjà condamnée à perdre la vie, fût exécutée sur-le-champ; il déclara même qu'il ne combattrait pas si cet acte de justice était différé. En même temps il se leva furieux, entra dans les appartements de la reine, et la poignarda.

Les préparatifs de guerre furent bientôt achevés, et en peu de temps une armée de deux cent mille hommes se trouva sur la frontière. Féramerz, fils de Roustam, attaqua un corps de Touraniens, les tailla en pièces, et tua de sa main leur général. Dans une seconde action, le même Féramerz battit un prince, fils d'Afrasiab, et le fit prisonnier. Roustam condamna cet infortuné au dernier supplice, pour venger la mort de Siyavousch.

Les Iraniens avançaient vers Kenekzer, lorsque Afrasiab, à la tête d'une armée considérable, leur offrit le combat. Peïsem, frère de Peïran, provoqua tous les héros de l'Iran, et appela par son nom Roustam, avec lequel il désirait surtout se mesurer. Guiv, qui se présenta d'abord pour lutter contre Peïsem, était au bout de peu d'instants sur le point de succomber : Féramerz vola à son secours, mais il eut bien de la peine à éviter les coups du guerrier touranien, qui continuait toujours à appeler Roustam ; enfin celui-ci parut, et dès le premier choc il renversa Peïsem de dessus son cheval, le souleva avec le bout de sa lance, le tint en l'air au milieu des deux armées, puis le jeta sur les Touraniens. Aussitôt l'action devint générale. Après avoir fait plier l'aile droite des Iraniens, Afrasiab se précipita sur le centre, cherchant Roustam. Ce héros blessa le cheval d'Afrasiab, qui renversa son cavalier. Les Touraniens frappés d'épouvante prirent bientôt la fuite. Roustam poursuivit les fuyards et en fit un horrible carnage; il marcha ensuite sur Kenekzer, et Afrasiab se retira vers les frontières de la Chine. Cette défaite entraîna la soumission de presque tout le Touran. Roustam pardonna aux vaincus, mais il s'empara de tous les trésors de la famille royale, pour les distribuer à ses soldats. Pendant sept ans il exerça à Kenekzer le pouvoir royal, et établit d'une manière stable la domination de Caï-Caous sur le Touran. Les courtisans envieux accusèrent le héros d'avoir travaillé plutôt pour lui-même que pour atteindre le but de son expédition, qui était de venger le meurtre de Siya-

vousch, en faisant périr Afrasiab avec tous les princes de sa maison, et de ravager le Touran. Ces calomnies décidèrent Caï-Caous à refuser à Roustam les renforts nécessaires pour combattre avec succès Afrasiab, qui entretenait toujours des troubles dans quelques provinces de son empire. Roustam très-irrité, mais bien convaincu de l'impossibilité de conserver le Touran avec les troupes peu nombreuses qu'il avait alors sous ses ordres, réunit sa petite armée, et, parcourant les provinces occidentales du Touran, mit tout le pays à feu et à sang, et ne le quitta qu'après en avoir fait un immense désert. Cette conduite prêta de nouvelles armes à la calomnie. Les courtisans s'étendaient avec complaisance sur les cruautés inutiles de Roustam : ils blâmaient ce guerrier d'avoir abandonné un pays dont la conquête avait été achetée au prix des trésors de l'Iran et du sang des Iraniens. Roustam, sans daigner répondre aux accusations lancées contre lui, se retira dans ses États. Les grands vassaux, profitant de l'absence de cet illustre chef et de la faiblesse du vieux roi, secouèrent le joug; et les princes du sang excitèrent des dissensions dans l'espoir d'arriver au trône.

Afrasiab, profitant de ces discordes intestines, fit plusieurs irruptions dans l'Iran, et Caï-Caous fut réduit à fléchir devant son implacable ennemi.

Tel était l'état de la Perse, quand Dieu lui donna un libérateur dans la personne de Guiv. Gouderz, père de ce héros, vit en songe un génie qui lui dit ces paroles : « Le salut de l'Iran dépend de la délivrance de Khosrou, fils de Siyavousch. Tant que ce jeune prince restera enchaîné dans le Touran, mille maux affligeront ta patrie. Il faut découvrir le lieu où il est caché, et l'amener dans le pays de ses ancêtres ; Guiv, ton fils, est prédestiné à remplir cette tâche glorieuse et pleine de dangers. Son courage surmontera tous les périls pour atteindre le noble but qu'il se propose. Khosrou, à peine monté sur le trône de l'Iran, vengera la mort de son père, et mettra un terme aux calamités qui désolent l'empire. Hâte-toi de charger Guiv d'une mission dont l'honneur rejaillira sur toute ta race. » Gouderz se leva aussitôt, et fit connaître à son fils la vision qu'il venait d'avoir. Celui-ci partit déguisé en Touranien ; et après trois années de fatigues, de dangers et de recherches, il parvint à découvrir la retraite de Khosrou et se mit aussitôt en route pour Scharsan. Il trouva le jeune prince dans une promenade aux environs de la ville, et lui fit connaître l'avenir que Dieu lui destinait. Khosrou fut d'autant plus frappé des paroles de Guiv, que Frenguis, sa mère, avait eu le même songe que Gouderz. Une nuit, Khosrou et Frenguis, guidés par Guiv, quittèrent Scharsan avec une suite peu nombreuse. Ils échappèrent ainsi à la vigilance de Peïran, qui était chargé de les garder. Bientôt atteint, Guiv soutint contre Peïran une lutte terrible, et finit par le dépouiller de sa cuirasse et de son casque. Enfin il arriva sur les bords du Djihoun avec Khosrou et sa mère, et tous trois poussant leurs chevaux traversèrent hardiment le fleuve. Cet événement répandit la consternation dans la cour d'Afrasiab, qui avait poursuivi lui-même son petit-fils jusque sur les bords du Djihoun. Guiv conduisit d'abord Khosrou à Ispahan, où il reçut les hommages du vieux Gouderz, qui l'accompagna jusqu'à Istakhar où se trouvait Caï-Caous. Ce prince, guidé par les conseils des astrologues, déclara qu'il voulait céder le trône à son petit-fils. Il combla d'honneurs Guiv, et donna Gouderz pour gouverneur au jeune roi.

Tous et Féribourz, instruits des événements qui venaient de se passer à Istakhar, déclarèrent qu'ils prétendaient au trône, et ne souffriraient jamais qu'un prince tel que Khosrou, né dans le Touran, et dont la mère était fille d'Afrasiab, régnât sur l'Iran. Mais bientôt Tous, voyant que les grands de l'État étaient partagés entre Khosrou et Féribourz, et que personne ne songeait à lui, renonca à ses

prétentions, et se déclara pour Féribourz, dont il soutint la cause avec chaleur. Caï-Caous eut recours à tous les moyens pour empêcher la guerre civile. Enfin il fut convenu que les deux partis s'en rapporteraient à la décision du conseil, qui s'en référa lui-même à la volonté de Caï-Caous. Ce monarque, conseillé par ses devins, déclara que le trône de la Perse serait la récompense du courage, et proposa aux deux princes de faire la conquête d'Ardébil; car cette place, défendue par des dives, refusait de reconnaître la suprématie du roi de Perse. Toute l'assemblée applaudit à la résolution de Caï-Caous; et le sort désigna Féribourz pour être le premier à combattre les génies.

L'expédition ne fut pas heureuse. Les dives, commandés par Bahman, lancèrent contre les assiégeants des pierres énormes et une grêle de traits enflammés. L'armée persane, forte de plus de cent mille hommes, fut détruite. Féribourz, et Tous qui commandait ses troupes, prirent honteusement la fuite.

Aussitôt Khosrou se mit en marche pour se rendre à Ardébil. Il avait sous ses ordres Gouderz et Guiv. Arrivé sous les murs de la place, il adressa aux assiégés une sommation terrible, au nom du Dieu seul et unique, créateur et conservateur du monde: Hommes et génies, disait-il, quelle que soit votre nature ou votre race, je vous ordonne de me rendre Ardébil, et de vous soumettre à mon autorité et à ma loi. Il menaçait les dives de la colère de Dieu et de la sienne, s'ils refusaient de se soumettre. Guiv attacha cette sommation au bout d'une lance, s'approcha jusqu'au pied des murailles, et aussitôt le vent emporta le papier, et le jeta dans le château. Le ciel se déclara en même temps pour Khosrou. Des nuages épais et noirs enveloppèrent tout à coup la citadelle, et portèrent l'épouvante dans les rangs des dives. La confusion se mit parmi eux; et les flèches énormes que les Iraniens lancèrent contre la place achevèrent de jeter le découragement dans le cœur des assiégés, qui ouvrirent aussitôt leurs portes.

Cet événement extraordinaire changea les dispositions des grands de l'empire à l'égard de Khosrou; plusieurs allèrent même à la rencontre de ce prince pour le féliciter de sa victoire. Khosrou fut conduit en triomphe à Istakhar, où il reçut les bénédictions du vieux roi. On célébra ensuite la cérémonie du couronnement par des fêtes et des réjouissances publiques, qui durèrent sept jours et sept nuits. Caï-Caous donna à Khosrou le surnom de *houmayoun*, c'est-à-dire, *auguste*. Le vieux monarque passa le reste de sa vie dans la retraite.

CAÏ-KHOSROU, SURNOMMÉ HOUMAYOUN, DOUZIÈME ROI.

(Son règne fut de 60 ans.)

En montant sur le trône, Caï-Khosrou déposa les magistrats qui avaient prévariqué, et réforma plusieurs abus qui s'étaient introduits dans l'administration de la justice. Il employa aussi tous les moyens qu'il avait en son pouvoir pour adoucir le sort de ceux de ses sujets qui étaient pauvres. Après avoir ainsi rétabli l'ordre dans l'empire, il assembla un conseil composé des principaux seigneurs iraniens, leur exposa la mort funeste de son père, et les injures que l'Iran avait reçues du Touran. Il les engagea à lui dire librement s'ils ne pensaient pas qu'il serait de leur honneur et de leur intérêt de déclarer la guerre aux Touraniens. Tous les membres du conseil furent de cet avis. Roustam, qui était venu à la cour, accompagné du vieux Zal, son père, pour offrir des présents à Caï-Khosrou, fut investi du commandement de l'armée; mais le héros, s'excusant sur les infirmités de son âge, refusa d'accepter cet honneur, et vota le premier en faveur de Tous. Cinq cent soixante et un princes du sang prirent part à l'expédition. Caï-Khosrou proposa à ces guerriers:

1° De vaincre et de tuer Bélaschan, et de lui enlever son sabre et son cheval.

2° De vaincre Téjav, gendre d'Afrasiab, et de lui arracher son casque.

3° D'enlever sa jeune esclave Asenpouï, qui réunissait à une grande beauté une voix ravissante.

4° De couper la tête à Téjav.

5° D'aller jusqu'à Caseh-Roud, pour rendre de pieux hommages à la mémoire de Siyavousch, sur la tombe de ce prince, et d'incendier ensuite un bois immense qui se trouvait dans les environs.

6° De se présenter devant Afrasiab pour lui reprocher ses crimes, et lui annoncer qu'il allait en recevoir le châtiment.

Les prix que Caï-Khosrou promettait pour ces actions héroïques consistaient en robes de brocart d'or, en jeunes esclaves des deux sexes, en chevaux richement caparaçonnés, et en vases d'or de différentes formes, ornés de pierres précieuses. Bijen s'engagea à remporter les trois premiers prix. Guiv, son père, le quatrième et le cinquième. Kerkin-Milad, le sixième.

Quelques jours après, Caï-Khosrou passa une revue générale de tous les chefs qui devaient faire partie de l'expédition. Ce prince, couvert de ses ornements royaux, et assis sur un éléphant blanc, couvert d'étoffes et de pierreries, ayant à ses côtés Zal et Roustam, se plaça devant sa tente, et fit défiler sous ses yeux les principaux guerriers de l'Iran. Féribourz portait dans ses armoiries un soleil; Gouderz, un lion; Guiv, un loup, et Féramerz, fils de Roustam, un énorme dragon à sept têtes. Chaque troupe, en passant devant Caï-Khosrou, le saluait par une inclination profonde. Tous fermait la marche, tenant dans ses mains l'étendard de Caveh. L'armée, forte de deux cent cinquante mille hommes, passa le Djihoun. Tous, malgré les ordres exprès qu'il avait reçus de Caï-Khosrou, se dirigea vers le canton de Tschérem, où étaient situés les apanages de Féroud, frère de ce prince, et, comme lui, fils de Siyavousch. La défiance qui régnait entre Féroud et Tous dégénéra bientôt en hostilité. Féroud, très-habile à tirer de l'arc, provoqua à des combats singuliers le gendre et le fils de Tous. Celui-ci ayant voulu entrer lui-même en lice, fut blessé dans le combat. Mais bientôt d'autres guerriers le remplacèrent, et attaquèrent avec le sabre Féroud, qui, peu exercé à se servir de cette arme, évita le combat et se retira. Aussitôt l'armée iranienne s'approcha du château de Tschérem. Féroud fit une sortie vigoureuse, et soutint, pendant une journée entière, les efforts des soldats de Tous. Après avoir perdu presque tous ses soldats, il essaya de rentrer dans le château. Mais, poursuivi par deux guerriers iraniens, il fut blessé mortellement. Cependant il parvint à gagner la citadelle, où il expira quelques heures après, en faisant jurer à sa mère, à ses parents et à la garnison, de périr les armes à la main, plutôt que de tomber au pouvoir de Tous et de ces Iraniens cruels, qui ne respectaient ni le sang d'Afridoun, ni les lois de la guerre. La mère de Féroud, réduite au désespoir, mit le feu à la ville et se poignarda sur le corps de son fils. Les parents de ce jeune prince et les soldats de la garnison se précipitèrent tous du haut des murailles.

En entrant dans la ville de Tschérem, Tous ne trouva que des ruines et des cadavres. Il fit donner la sépulture aux corps de Féroud et de sa mère avec tous les honneurs dus à leur naissance, et envoya un courrier à Istakhar, pour justifier auprès de Caï-Khosrou la conduite qu'il avait tenue. Il se remit ensuite en marche, et établit son camp non loin de Caseh-Roud, devant un corps de Touraniens commandés par Bélaschan. Aussitôt Guiv s'occupa de remplir un des engagements qu'il avait contractés envers Caï-Khosrou. Il tua plusieurs ennemis sur la tombe de Siyavousch, et mit ensuite le feu à la forêt de Couhkhar, qui brûla pendant un mois. Bijen se présenta devant Balaschan, lui coupa la tête, et enleva ses armes et son cheval. Ce combat singulier répandit l'épouvante dans l'armée touranienne, qui céda au premier choc, et la déroute devint bientôt gé-

nérale. Tous profitant de sa victoire s'avança vers Kervkerd, apanage de Téjav, qui, à la tête d'une armée considérable, se disposait à attaquer les Iraniens; mais Bijen, qui s'était engagé à le vaincre en combat singulier, lui porta un défi. Téjav, irrité des injures que Bijen lui prodiguait dans son cartel, s'avança pour combattre, accompagné de la belle Asenpouï, déguisée en homme. La lutte se prolongea longtemps, sans qu'il fût possible de remarquer le moindre avantage d'aucun côté. Enfin Téjav fut blessé, et, saisi d'effroi, il s'enfuit à toute bride. Bijen se mit à le poursuivre, et d'un coup de lance lui enleva son superbe casque. Il s'attacha ensuite aux pas d'Asenpouï, s'empara de cette belle esclave, et la conduisit en triomphe devant Tous. Ce fait d'armes jeta la terreur dans l'armée touranienne, qui se retira sans combattre. Ces deux victoires remplirent d'orgueil Tous, qui, dans son égarement, viola toutes les lois de l'humanité et de la guerre, tandis qu'il se relâchait sur les règles de la discipline. Peïran, profitant des fautes de son adversaire, attaqua pendant la nuit le camp des Iraniens, massacra une grande partie de leur armée, et contraignit Tous de faire une retraite honteuse. Caï-Khosrou, instruit du sort de Féroud, ôta le commandement de l'armée à Tous, pour le donner à Féribourz. Ce chef ne pouvant rien entreprendre avec les débris de l'armée, demanda et obtint une trêve de trente jours, après laquelle Peïran l'attaqua. Féribourz, obéissant aux conseils de Gouderz, s'était retranché dans son camp : il n'avait qu'environ cinquante mille hommes, tandis que les Touraniens en avaient près de cent vingt mille. Il soutint cependant l'attaque avec le plus grand courage. Peïran redoubla d'efforts pour s'emparer de la personne de Féribourz ou de l'étendard sacré; mais l'intrépidité des seigneurs persans sauva ce précieux drapeau. La nuit sépara les combattants.

Behram ayant oublié dans la mêlée son fouet garni d'or, et regardant cette perte comme d'un mauvais augure, retourna à la pointe du jour sur le champ de bataille, pour tâcher de le retrouver. Dès que les Touraniens aperçurent le guerrier persan, ils l'enveloppèrent : celui-ci provoquant Téjav à un combat singulier, reçut la mort de la main de son ennemi. Guiv, informé du malheur de son frère, envoya un cartel à Téjav, et, après avoir vaincu ce Touranien, il lui coupa la tête et la porta en triomphe au camp iranien. Cependant, Féribourz et Gouderz, voyant l'impossibilité de résister plus longtemps, se décidèrent à retourner en Perse. Ils abandonnèrent leur camp pendant la nuit, et regagnèrent précipitamment la frontière. Afrasiab combla d'honneurs Peïran et ses autres généraux. Kerkin Milad, qui, peu de jours auparavant, s'était présenté devant Afrasiab, suivant la promesse qu'il avait faite à Caï-Khosrou, et lui avait annoncé qu'il allait recevoir le châtiment dû à ses crimes, fut retenu prisonnier.

Caï-Khosrou, découragé par tant d'événements malheureux, fit appeler Roustam à sa cour, pour le charger de la conduite d'une nouvelle expédition contre le Touran; mais le vieux guerrier s'excusa encore sur son âge et ses infirmités, et engagea le roi à rendre sa confiance à Tous, et à lui laisser le soin de continuer la guerre. Caï-Khosrou s'étant rendu aux représentations de Roustam, fit lever une nouvelle armée. Les hostilités commencèrent par des combats singuliers de douze Iraniens contre douze Touraniens. Les guerriers de l'Iran eurent l'avantage, et un profond découragement s'empara de l'armée touranienne. Peïran, voulant ranimer ses soldats, eut recours au magicien Bazour : celui-ci, étant monté sur une hauteur, fit des opérations mystérieuses. Tout à coup un orage terrible, accompagné d'une grêle effroyable, enveloppa le camp iranien. Peïran profitant de la confusion qui régnait alors parmi les Persans, les attaqua avec impétuosité. Un guerrier iranien, averti par les astrologues de l'armée, courut sur la hauteur où était Bazour, le tua, et lui coupa un bras,

qu'il jeta aux pieds de Tous. Au même instant, l'air redevint serein, les Iraniens reprirent courage, et se défendirent vaillamment; mais, obligés de céder enfin au nombre bien supérieur des ennemis, ils se retirèrent en bon ordre, et se retranchèrent dans leur camp. Les deux chefs attendant toujours des renforts, évitèrent d'en venir à une action générale.

Peïran pressait, par des messages continuels, la marche de quelques corps indiens et chinois qui devaient arriver à son secours; et Tous demandait de nouvelles troupes : Caï-Khosrou mit alors tout en œuvre pour faire partir le vaillant Roustam, et il y parvint.

Deux corps d'armée s'approchaient déjà de la frontière. Féribourz commandait le premier, et Roustam le second. Ils arrivèrent au camp iranien le jour même où l'armée de Peïran venait d'être renforcée par les Indiens et les Chinois qui devaient se joindre aux Touraniens.

Plus le nom de Roustam était célèbre, et plus les jeunes guerriers brûlaient d'ardeur de se mesurer avec lui. Ce héros qui, malgré son âge, conservait encore beaucoup plus de force et de courage que n'en ont dans leur jeunesse les hommes ordinaires, tua en combat singulier deux ennemis.

Son exemple enflamma les Iraniens, qui demandèrent alors une action générale. Leurs cris jetèrent l'effroi dans le cœur des Touraniens. Peïran ne pouvant déterminer ses soldats à combattre, demanda la paix. Roustam, après avoir délibéré avec Tous et Féribourz, exigea pour cesser les hostilités, la punition de tous les meurtriers du prince Siyavousch, et la soumission du roi du Touran à celui de l'Iran : il n'accorda qu'un seul jour à Peïran pour accepter ou rejeter ces conditions.

Le général touranien réunit un grand conseil. Plusieurs chefs opinèrent pour la paix : mais la plupart dirent qu'ils préféraient la mort à des conditions aussi humiliantes. Peïran voulut continuer les négociations, dans l'espoir de rendre Roustam plus traitable ; mais ce héros fut inflexible, et le jour expiré, il fit sonner la charge, et tua de sa main un grand nombre d'ennemis. Les Touraniens écrasés prirent la fuite. Roustam se rendit maître du camp ennemi et fit un grand nombre de prisonniers. Il poursuivit ses succès avec prudence, et ne marcha sur Kénekzer qu'après avoir réduit toutes les places qui étaient sur la route.

Cependant Afrasiab, à la première nouvelle de la marche de Roustam, avait demandé de nouveaux secours à Pouladvend, prince chinois, son allié. La présence de celui-ci releva tellement le courage des Touraniens, qu'ils marchèrent contre Roustam, malgré l'avis de Peïran. Les deux armées se rencontrèrent bientôt, mais, avant d'en venir à une action générale, les chefs voulurent se mesurer dans des combats singuliers.

Pouladvend, doué d'un extérieur imposant et d'une taille gigantesque, blessa et terrassa successivement Tous et plusieurs autres guerriers; mais l'invincible Roustam les vengea bientôt. Après avoir donné au Chinois le temps de se reposer il parut au milieu de la lice, et signala encore son adresse et son courage en combattant avec la flèche, la lance et la massue. Les deux champions ayant ensuite mis pied à terre, Roustam remporta une victoire complète : le Chinois, terrassé, demanda grâce et l'obtint, à condition qu'il se retirerait avec toutes ses troupes et ne reprendrait jamais les armes contre l'Iran : la retraite de ce prince jeta dans le découragement les Touraniens, qui s'écrièrent tous que le ciel se déclarait contre eux.

Afrasiab se voyant perdu sans ressource prit la fuite, et se réfugia dans un château, où il avait fait transporter tous ses trésors. Peïran, qui était resté à la tête de l'armée avec un pouvoir absolu, obtint enfin la paix moyennant de fortes sommes, et en s'engageant à reconnaître la suzeraineté du trône d'Istakhar.

Tels furent les événements de cette guerre mémorable, qui augmenta la gloire de Roustam et lui donna de

nouveaux droits à la reconnaissance de tout l'Iran. Caï-Khosrou, accompagné de toute sa cour, fit plusieurs lieues pour aller à la rencontre du libérateur de son royaume.

Quelques années après les événements que nous venons de rapporter, Bijen, fils de Guiv, fit un voyage dans le Khorasan, passa le Djihoun, et se rendit dans les environs de Samarcande. Il s'était déguisé, afin de pouvoir parcourir en toute liberté cette partie du Touran. Un jour, à la chasse, il s'écarta de sa suite, et aperçut au fond d'un bois une troupe d'environ deux cents jeunes esclaves : c'était la maison de Ménijeh, fille d'Afrasiab, veuve depuis peu et établie dans ce canton. Bijen fut bientôt entouré de cette troupe de jeunes filles, qui l'engagèrent à aller avec elles au palais. Ménijeh s'informa du nom et de la naissance de l'étranger. Ayant appris qu'il était un des premiers guerriers de l'Iran, elle lui offrit sa main et l'épousa en secret.

Afrasiab, instruit de cette union, chargea un officier de se rendre sur les lieux, de s'assurer de sa fille et de Bijen, et de les conduire tous deux à la cour. L'officier exécuta sa commission, et Afrasiab punit ces époux infortunés avec la plus grande barbarie. Dans une des cours extérieures du palais se trouvaient quelques puits sans eau, où l'on jetait les criminels d'État : ces puits étaient couverts de pierres énormes, avec une ouverture pour donner aux prisonniers quelques aliments. Afrasiab ordonna de jeter Bijen dans un de ces puits, et voulut que Ménijeh lui portât elle-même de la nourriture. La malheureuse princesse, condamnée en même temps à ne pas proférer une seule parole, et à éviter toute démarche qui aurait pu la faire reconnaître du prisonnier, passait des journées entières auprès du puits, à gémir sur son infortune et sur le sort cruel de son époux.

Les gens de la suite de Bijen étant retournés dans l'Iran, annoncèrent la disparition de leur maître. Peu de temps après avoir reçu cette funeste nouvelle, Guiv eut une vision, et apprit que son fils vivait, qu'il était dans le Touran, et fort malheureux. Caï-Khosrou possédait un miroir magique, où l'on voyait tout ce qui se passait dans l'univers, et au moyen duquel Guiv découvrit enfin la prison de Bijen. Il était difficile de délivrer ce malheureux captif; Afrasiab pouvait le mettre à mort, sur le moindre soupçon que les Iraniens travaillaient à rompre ses chaînes. Roustam eut recours au stratagème suivant. Il se travestit en marchand, ainsi que tous les fils de Guiv, et se mit à la tête de cette caravane, escortée par environ cinq cents hommes. Il arriva à Kénekzer, paraissant ne s'occuper que de vendre et d'acheter des marchandises. Un jour de fête, où la cour et le peuple étaient livrés à la dissipation et aux plaisirs, il ouvrit le puits où était enfermé Bijen, enleva ce guerrier avec Ménijeh, tua tous ceux qui voulurent l'arrêter, repassa le Djihoun, et se rendit à Istakhar. Caï-Khosrou confirma le mariage de Bijen avec Ménijeh.

Cette aventure eut bientôt des suites fâcheuses. Afrasiab, pour se venger de l'enlèvement de deux personnes contre lesquelles il était profondément irrité, se disposa à déclarer la guerre aux Iraniens. Il parcourut lui-même les provinces du Touran pour ranimer l'esprit belliqueux de ses sujets, et invita à une grande fête tous les guerriers de l'empire.

Dans les tournois, un jeune homme se fit remarquer par sa taille, sa force, son agilité et sa grâce. Afrasiab, impatient de connaître ce guerrier, s'informa de son nom, et sut qu'il s'appelait *Barzou*, et se disait fils d'un cultivateur de Sémengan. En effet, Barzou ignorait que Sohrab était son père, et que le sang de Sam, de Zal, de Roustam, coulait dans ses veines.

Afrasiab combla Barzou d'honneurs et de présents, et le nomma chef de ses armées. L'opinion favorable qu'il avait de ce jeune guerrier était fondée principalement sur les prédictions de ses devins, qui lui promettaient la victoire avec ce général. Aussitôt Afra-

siab déclara la guerre à Caï-Khosrou, et fit une irruption dans le Khorasan à la tête de cent cinquante mille hommes. Une armée plus nombreuse, et conduite par Roustam, marcha à la rencontre des Touraniens. Tous et Féribourz attaquèrent pendant la nuit le camp des ennemis, et tombèrent en leur pouvoir. Roustam, instruit de ce malheur, battit les Touraniens et délivra les deux princes. Le lendemain, Barzou et Roustam s'avancèrent pour combattre l'un contre l'autre. A la vue de Barzou, Roustam éprouva un trouble extraordinaire, dont il ne pouvait pas se rendre compte. Après avoir lutté avec le javelot et l'arc, les deux champions prirent leurs masses d'armes. Roustam reçut au bras un coup terrible, qui l'empêcha de continuer plus longtemps la lutte. Il proposa à Barzou de remettre le combat au lendemain, ou de le continuer immédiatement avec Féramerz son fils. Barzou répondit qu'il était prêt à accepter le combat avec tous les guerriers iraniens qui se présenteraient. Alors Roustam se retira, et Féramerz prit sa place. La lutte fut longue et opiniâtre; mais, à la fin, le fils de Roustam vainquit Barzou, lui lia les bras, et l'amena aux pieds de Caï-Khosrou. Un abattement général succéda à la joie des Touraniens; l'épouvante s'empara de tous les cœurs; les chefs prirent la fuite les premiers, et Afrasiab se vit contraint de battre en retraite. Après quelques négociations, Peïran obtint la paix.

La joie des Iraniens fut cependant troublée par la crainte qu'ils avaient de perdre Roustam. Les prêtres adressèrent à Dieu des prières, et firent des sacrifices pour obtenir la guérison du héros. Caï-Kosrou lui permit de considérer Barzou comme son prisonnier et de l'emmener dans le Zaboulistan. Roustam, profitant de cette autorisation, fit enfermer Barzou dans un château.

Les Touraniens plaignirent le sort du jeune guerrier; mais Schehrouze, sa mère, était inconsolable. Cette princesse n'osant confier son secret à personne, se détermina à faire des tentatives pour découvrir le lieu où son fils était captif, et tâcher de se rapprocher de lui. Elle passa dans l'Iran sous un nom supposé, et emportant tous ses bijoux. Après de longues recherches, elle découvrit la prison de Barzou, et ayant corrompu les gardiens, elle fit évader ce prince, et reprit avec lui le chemin du Touran.

Mais le destin avait disposé autrement du sort de Barzou. A la première nouvelle de son évasion, le commandant du château envoya des cavaliers sur toutes les routes, et rendit compte à Roustam de ce qui venait de se passer. Le héros, guéri de sa blessure, et brûlant de se venger, courut à la poursuite de Barzou, et l'atteignit sur les bords du Djihoun. Il engagea le jeune guerrier à ne point opposer une résistance inutile à ceux qui venaient l'arrêter, et le provoqua à un combat singulier, s'engageant à lui accorder la liberté, s'il était vainqueur.

Le combat eut lieu en présence des troupes qui escortaient Roustam, et de Schehrouze, qui tremblait pour les jours de son fils. Roustam ayant vaincu Barzou, se disposait à lui porter le coup fatal, lorsque Schehrouze s'écria : « Arrêtez, seigneur, ce guer« rier est Barzou, votre petit-fils; « j'en jure par le bracelet d'or, par ce « gage sacré que vous avez fait re« mettre à Tehmineh, mère de Soh« rab. » Ces paroles frappèrent Roustam comme un coup de foudre; et, à la vue du bracelet, il tomba évanoui. Il ouvrit enfin les yeux, embrassa Barzou et sa mère, et les couvrit de ses larmes, en les conjurant d'oublier à jamais le Touran, et de se fixer auprès de lui à Nimrouz, pour faire la consolation de ses vieux jours. Barzou et Schehrouze se rendirent à ses vœux, et furent comblés de faveurs par Caï-Khosrou.

La reconnaissance de Barzou causa de grandes inquiétudes à Afrasiab. Ce prince, considérant la naissance et le sort mystérieux de Barzou comme d'un mauvais augure pour sa personne; et les

craintes qu'il avait augmentant tous les jours, il consulta les devins, qui l'engagèrent à ramener Barzou à Kénekzer, afin d'éviter les maux dont le Touran était menacé. Pour réaliser ce projet, Afrasiab jeta les yeux sur une magicienne, jeune, belle, et douée d'un grand courage. Il remit à cette femme des sommes considérables, et s'engagea à la combler d'honneurs, si elle réussissait dans son entreprise.

La magicienne partit avec une suite nombreuse, et accompagnée de Peïlesem, un des premiers guerriers du Touran. Elle passa le Djihoun, et entra dans le Zaboulistan. Partout sur sa route, elle disait que fuyant la tyrannie d'Afrasiab, elle venait chercher un asile dans les domaines de Roustam. Arrivée aux environs de Nimrouz, elle s'arrêta sur les bords d'une fontaine située près d'un vieux château. Là, elle cherchait les moyens d'entrer dans Nimrouz, et d'enlever Barzou sans exciter de soupçons.

Plusieurs guerriers étaient alors réunis auprès de Roustam, qu'ils venaient féliciter sur l'heureux événement qui lui avait fait retrouver son petit-fils. Le héros donna à ses hôtes des fêtes magnifiques dans Nimrouz et dans ses maisons de plaisance aux environs de cette capitale. Un jour que Roustam et les guerriers iraniens étaient réunis dans un château, non loin de l'endroit où la magicienne avait dressé ses tentes, Tous et Gouderz, l'un et l'autre pris de vin, eurent une querelle violente. Tous, hors de lui, tira son poignard, et voulait en frapper Roustam qui cherchait à l'éloigner de Gouderz ; mais, désarmé par un des guerriers qui assistaient au banquet, il sortit brusquement, demanda un cheval, et gagna la campagne avec deux de ses pages. Roustam et le vieux Zal, très-affligés de cet événement, et redoutant les suites qu'il pouvait avoir, engagèrent Gouderz à rejoindre Tous promptement, à se réconcilier avec lui, et à le ramener au château. Quelques instants après le départ de Gouderz, Guiv, Coustehem et Bijen, suivis chacun de plusieurs officiers, se mirent également à la recherche de Tous. Celui-ci avait aperçu dans sa route une tente superbe et un grand feu. En approchant, il vit à l'entrée de la tente une jeune femme qui chantait en s'accompagnant sur le luth. Elle engagea le guerrier à se reposer quelques instants. Tous mit pied à terre et entra dans la tente; la magicienne, les yeux pleins de larmes, lui dit que fuyant la brutalité du tyran Afrasiab, elle s'était réfugiée dans les États du puissant Caï-Khosrou. Tous, séduit par les charmes et par l'esprit de cette femme, lui promit sa protection. La magicienne, comme pour témoigner sa reconnaissance au guerrier, lui présenta une coupe pleine de vin ; à peine Tous l'avait-il vidée, qu'il tomba dans un assoupissement profond. Alors Peïlesem et ses gens le garrottèrent, et le cachèrent au milieu des ruines du château ; les deux pages éprouvèrent le même traitement que leur maître. Gouderz, Guiv et Coustehem, avec les officiers de leur suite, tombèrent aussi dans les piéges de la magicienne. Cette femme avait défendu qu'on tuât les guerriers, espérant les conduire aux pieds d'Afrasiab; mais son attente fut trompée. Bijen arriva bientôt; et, sans prêter la moindre attention à ses charmes, il lui demanda brusquement si elle avait vu passer des cavaliers; la magicienne reprit son luth, lui répondit en chantant, et l'invita à se reposer. Bijen céda; mais il hésita à prendre la coupe de vin, et exigea que cette femme en bût la première. Elle ne voulut pas, et son refus augmenta les soupçons de Bijen, qui finit par l'accabler d'injures. Alors parut Peïlesem, qui provoqua Bijen à un combat singulier, se jeta sur lui, le garrotta, et le réunit aux autres prisonniers.

Bijen était suivi de deux pages : l'un fut arrêté, l'autre partit au grand galop, et rencontra bientôt Féramerz et le vieux Zal, qui, informés du sort de Bijen, engagèrent le page à continuer sa course, pour donner avis à

Roustam et à Barzou de ce qui venait de se passer. Arrivés devant la tente, Zal et Féramerz répondirent d'une manière polie aux invitations de la magicienne, et prolongèrent à dessein la conversation, pour donner à Roustam le temps d'arriver à leur secours.

Enfin le héros, suivi de Barzou, se montra comme un lion rugissant, et ordonna à Peïlesem de remettre Bijen en liberté. Pour toute réponse, Peïlesem somma les quatre guerriers de respecter les lois de l'honneur, et de ne combattre que l'un après l'autre. Roustam lui répondit fièrement qu'il n'avait besoin du secours de personne, et qu'il voulait seulement que ses compagnons d'armes fussent témoins de la mort qu'il allait faire souffrir à un perfide Touranien. Au premier choc, il le renversa de cheval, et chargea Barzou de l'assommer à coups de massue. La mort du Touranien décida du sort de Bijen et des autres prisonniers. La magicienne, jetée dans un cachot, céda aux menaces, et fit connaître la perfidie d'Afrasiab. Tout l'Iran cria aux armes; Caï-Khosrou marcha en personne à la tête de ses troupes, et attaqua le Touran. Roustam fut encore chargé de la conduite de cette guerre. Afrasiab avait fait ses préparatifs de défense; mais les déclarations vagues des devins et le mécontentement du peuple avaient abattu son courage.

Les deux armées se trouvèrent en présence près de Boukhara. Afrasiab, animé de fureur, adressa un cartel à Caï-Khosrou; mais les guerriers iraniens ne voulurent jamais permettre que leur roi exposât sa personne auguste. En même temps, Barzou se prosternant devant Caï-Khosrou, lui adressa ces paroles : « Je suis la cause « de la guerre entre les deux États ; « or, c'est à moi, c'est à Barzou à ex« poser des jours consacrés au service « de son prince et au bonheur de sa « patrie. » Toute l'assemblée applaudit, et le roi fut contraint de céder au vœu général.

Barzou, ravi de joie, se présenta pour soutenir la cause du monarque de l'Iran. Afrasiab refusa d'abord d'entrer en lice avec un champion qu'il considérait toujours comme son sujet; mais irrité des provocations fières et hautaines du petit-fils de Roustam, il se décida à combattre. Les deux guerriers s'attaquant avec la flèche, la lance et la massue, se blessèrent grièvement, et, accablés de fatigue, ils suspendirent pour quelque temps la lutte. Aussitôt les deux armées se précipitèrent l'une contre l'autre. Après une action meurtrière, la victoire se déclara pour les Iraniens, qui s'emparèrent du grand étendard d'Afrasiab, orné d'or et de pierreries. La prise de cette bannière entraîna une déroute générale. Afrasiab, redoutant les suites de la défaite qu'il venait d'essuyer, envoya des ambassadeurs pour demander une trêve. Caï-Khosrou, après avoir consulté ses devins et délibéré avec son conseil, accorda un armistice de deux ans et retourna en triomphe à Istakhar.

La trêve expirée, les deux armées se rapprochèrent du Djihoun, et les opérations commencèrent par des combats singuliers, dont les devins fixèrent le nombre à douze. Le sort favorisa encore les Iraniens. Chaque guerrier vainqueur coupait la tête à son ennemi, l'enlevait avec sa lance, et la portait en triomphe aux pieds de Caï-Khosrou. Afrasiab voyant que le découragement s'emparait de ses troupes, envoya son fils aîné, Schideh, vers le monarque iranien, pour lui demander la paix. Schideh, naturellement fier et brusque, et irrité d'ailleurs par la mauvaise fortune, insulta Caï-Khosrou, et lui adressa un défi. Caï-Khosrou accepta le cartel, vainquit son oncle, et lui trancha la tête à la vue des deux armées.

La mort de Schideh, tué sous ses yeux, changea les dispositions d'Afrasiab, qui fit aussitôt sonner la charge. Les Iraniens furent vainqueurs, et le monarque du Touran demanda de nouveau la paix. Caï-Khosrou la lui refusa ; et, ayant poursuivi ses avantages, il pénétra dans le Touran, et poursuivit Afrasiab jusque dans

Kénekzer, où il l'assiégea. Au bout de quarante jours, cette ville tomba au pouvoir de Caï-Khosrou ; mais Afrasiab se sauva, avec plusieurs officiers de sa maison, par un souterrain qui conduisait vers l'est de ses États, du côté du Khoten.

La modération de Caï-Khosrou amena la soumission du Touran. Toute la famille d'Afrasiab, composée de quarante-cinq dames et de quatre-vingts princes du sang, fut envoyée en Perse, sous la garde de Guiv. Aussitôt arrivé à Istakhar, ce guerrier alla voir le vieux roi Caï-Caous, qui lui prodigua les marques de la plus vive affection, et accueillit généreusement les princes touraniens, à l'exception de Kerschivez, qu'il considérait comme le meurtrier de Siyavousch. Il ordonna qu'on le chargeât de chaînes et qu'on l'enfermât, en attendant qu'il fût condamné à mort.

Afrasiab, réfugié dans le Khoten, levait une nouvelle armée; et, soutenu par plusieurs souverains des Indes et de la Chine, il marcha tout à coup sur Kénekzer. Mais tous ses efforts furent inutiles; le destin voulait que Caï-Khosrou triomphât. Afrasiab essuya encore deux défaites; et, poursuivi vivement par son petit-fils, il se sauva en Chine, où il fit inutilement de nouvelles tentatives pour intéresser en sa faveur le roi de ce pays. Nul n'osa soutenir la cause d'un prince visiblement abandonné du ciel. Afrasiab, sans se laisser abattre, réunit les débris de son armée, et se rendit dans le Mécran. Le prince de cette contrée n'obéissait qu'à regret au roi de Perse ; et le monarque touranien, instruit de ces dispositions, espérait le soulever, et attaquer avec lui la capitale de l'Iran. Caï-Khosrou, résolu à tout sacrifier pour se rendre maître de la personne d'Afrasiab, se mit lui-même à la poursuite de ce prince, qu'il rencontra avec le souverain du Mécran sur les frontières du Kerman. Il les battit, tua le prince rebelle, et soumit de nouveau ses États. Mais Afrasiab échappa encore aux recherches des généraux persans chargés de poursuivre les fuyards. Caï-Khosrou rentra en triomphe dans Istakhar, et fit publier dans tous ses États les ordres les plus sévères pour que l'on cherchât ce monarque, promettant une récompense magnifique à quiconque le lui livrerait, mort ou vif. Il se rendit ensuite avec Caï-Caous à un temple, pour demander à Dieu de lui faire connaître la retraite de son ennemi.

Peu de temps après, un pieux solitaire découvrit Afrasiab dans une grotte située près de la ville de Berda, et informa de cette nouvelle Caï-Khosrou, qui se fit amener le prince touranien, lui abattit la tête, et condamna Kerschivez à perdre la vie par la main du bourreau. Ces exécutions sanglantes furent suivies de réjouissances publiques.

Caï-Caous mourut peu après les triomphes de son petit-fils; son corps fut embaumé et déposé, avec la plus grande pompe, dans un superbe pavillon très-élevé, et tout brillant d'or, d'argent et de pierreries.

Le deuil fini, Caï-Khosrou s'occupa de régler les affaires du Touran, et plaça sur le trône de ce pays Djahn, fils d'Afrasiab. Ce prince reconnut la suzeraineté de la Perse, et prit le même nom que son père.

La sagesse de Djahn et de Caï-Khosrou fit pendant plusieurs années le bonheur de l'Iran et du Touran. Mais vers la fin de sa vie, Caï-Khosrou, accablé par l'âge, et surtout par le chagrin de ne pas avoir un fils qui pût lui succéder, cessa de veiller aux affaires du royaume. Les ministres et les courtisans, profitant de la faiblesse du vieux roi, commirent de graves abus. Les grands, alarmés, firent des représentations à Caï-Khosrou. Ce prince, ne tenant aucun compte de leurs paroles, ils se décidèrent à appeler à la cour Gouderz, Guiv, Zal et Roustam. Cette réunion avait pour objet de réprimer les désordres des courtisans, de prévenir l'orage qui menaçait l'empire et d'engager Caï-Khosrou à ne point renoncer au trône, comme il le voulait, ou du moins à

l'éclairer sur le choix d'un successeur.

Zal exposa au roi l'état du royaume, les craintes du peuple, et fit des vœux pour la continuation de son règne. Caï-Khosrou loua l'assemblée de ses bonnes intentions; mais il ne donna que des réponses vagues, s'engageant à faire connaître plus tard sa décision.

Le troisième jour, il convoqua dans une vaste plaine, hors de la ville, tous les ordres de l'État, prêtres, astrologues, grands vassaux, officiers, milice et peuple. Au milieu de l'assemblée, était un trône sur lequel Caï-Khosrou se plaça, la couronne sur la tête, le sceptre à la main, revêtu de tous les ornements royaux, entouré des princes du sang et des grands vassaux de l'empire, ayant Zal à sa droite et Roustam à sa gauche. Il prit la parole au milieu d'un silence profond, et raconta avec modestie tous les événements glorieux de son règne. Il parla ensuite de ses longs travaux, de son zèle constant pour le bonheur public, de son âge, de ses infirmités, des devoirs que lui imposait la religion, et enfin de la résolution qu'il avait prise d'abdiquer le trône, pour passer le reste de ses jours dans une austère retraite. Le peuple répondit à ce discours par des larmes abondantes. Caï-Khosrou reprenant la parole, déclara qu'avant de désigner un successeur, il voulait faire connaître ses dispositions testamentaires. Aussitôt il tira de son sein un papier, par lequel il déclarait laisser à Zal, à Roustam, et aux autres princes de cette maison, un trésor considérable que Caï-Caous avait fait déposer dans la ville de Tous; à Gouderz et à ses enfants, les apanages qu'il possédait dans les différentes provinces de l'Iran; à Tous, son écurie et tous ses haras; à Féribourz, ses casques, boucliers, arcs et lances, enrichis d'or et de pierreries. Il donnait encore aux fils de Gouderz de grandes marques de son affection. Enfin il distribuait un tiers de son trésor particulier à l'armée; un autre tiers aux veuves, aux orphelins, aux familles indigentes; et le troisième tiers était consacré à la réparation des édifices publics, tels que ponts, fontaines, aqueducs, temples et caravansérails. Il chargeait ses ministres d'État et Gouderz de l'exécution de ses dernières volontés.

Il confirma ensuite dans tous leurs droits et priviléges les vassaux de l'empire, en les exhortant à se montrer fidèles à leurs devoirs envers l'État, et envers Lohrasp, arrière-petit-fils de Caïkobad, et leur nouveau monarque.

A ce nom, tous les grands, surpris, gardèrent le silence. Alors Zal se leva, et dit au roi que Lohrasp possédait sans doute toutes les qualités requises pour occuper dignement le trône, mais qu'il ne s'était encore fait connaître par aucune belle action; que Dieu n'ayant pas donné d'enfants au glorieux Caï-Khosrou, les grands de l'empire espéraient qu'il prendrait un successeur parmi tant de princes du sang royal, illustres par leurs talents et par des services signalés rendus à l'État. Plusieurs nobles appuyèrent les représentations de Zal. Caï-Khosrou parut d'abord très-affecté de l'opposition qu'il rencontrait. Cependant il tint ferme, fit l'éloge du caractère et des talents de Lohrasp, de son savoir et de ses vertus, et assura enfin que son choix était l'effet de sa conviction, déterminée par la lumière céleste qu'il avait invoquée; car il n'avait d'autre but que la gloire de l'empire et le bonheur du peuple. Ce discours ayant calmé les esprits, Caï-Khosrou appela Lohrasp, ôta sa couronne, la posa sur la tête de ce prince, et le proclama roi. Toute l'assemblée se prosterna, et les grands s'approchèrent du nouveau souverain, en jetant à ses pieds de l'or, de l'argent et des pierreries.

Dès le lendemain de son abdication, Caï-Khosrou voulut quitter Istakhar pour se retirer dans un temple de l'Aderbidjan. Son intention était de faire le voyage seul et sans aucun éclat; mais le nouveau roi, et les principaux seigneurs de l'empire, le forcèrent à se laisser accompagner par plusieurs personnages de la plus haute distinction, et à prendre une escorte.

Arrivé au pied d'une montagne, Caï-Khosrou fit halte près d'une source, annonça un ouragan affreux, des événements sinistres, et engagea tous ceux qui le suivaient à rebrousser chemin, et à gagner au plus tôt la province de Perse. N'ayant pu les fléchir par ses prières, il se retira dans sa tente, se coucha, et au milieu de la nuit il disparut. A l'aurore, une tempête éclata; et la neige tomba en si grande quantité que, dans l'espace de quelques heures, les plaines et les collines en furent couvertes à la hauteur de dix pieds; chacun songea à fuir. Guiv, Bijen, Barzou et plusieurs autres grands seigneurs périrent en cette occasion. Toutes les recherches pour découvrir le corps de Caï-Khosrou furent inutiles. On supposa qu'il avait été enlevé au ciel, avec les âmes des guerriers qui périrent dans la tempête.

LOHRASP.

(Son règne fut de 120 ans.)

Dans les commencements de son règne, Lohrasp justifia par une conduite sage le choix de Caï-Khosrou. Il montra beaucoup de piété et de justice, et un zèle ardent pour le bonheur de son peuple. Jaloux de maintenir la paix, il ménagea avec prudence les grands vassaux de l'empire, et surtout la famille de Zal, qui s'était opposée à son élection. Malgré cette conduite politique, un esprit de défiance tint les deux maisons dans un certain éloignement, qui finit par dégénérer en une haine qui éclata sous le règne suivant.

Lohrasp surveillait avec une grande attention les démarches du roi du Touran, surtout depuis la mort de Djahn. Ardjasp, fils et successeur de ce prince, ne montrait pas les mêmes dispositions que son père. Sa conduite, au contraire, indiquait l'intention de secouer le joug de l'Iran, et de venger la mort ignominieuse d'Afrasiab, son aïeul.

Au bout de quelques années de règne, Lohrasp se détermina, par politique, à quitter l'ancienne capitale d'Istakhar, et à transférer le trône de son empire à Balkh, dans le Khorasan, où il était plus à portée de connaître les mouvements de son ennemi. Il dépensa des sommes énormes pour agrandir et embellir cette ville; et, entre autres édifices, il y éleva un temple superbe, appelé *Nou-bahar*, où les habitants des contrées environnantes avaient coutume de se rendre en pélerinage. L'amour de Lohrasp pour sa nouvelle résidence fit donner à ce prince le surnom de *Balkhi*.

Pendant que Lohrasp s'occupait ainsi de la défense des frontières orientales de son royaume, des troubles s'élevaient dans l'Aderbidjan, en Syrie et dans l'Asie Mineure. Lohrasp, dans le but d'étouffer promptement la révolte, confirma Rouham, fils et successeur de Gouderz, dans le commandement de l'Irak-adjemi, lui donna plein pouvoir d'agir contre les factieux, et même d'entrer en armes dans les pays qui ne dépendaient point de l'empire, s'engageant à lui laisser toutes les conquêtes qu'il ferait hors de l'Iran. Fort de l'autorisation de son souverain, Rouham s'abandonna à toute son ambition; il soumit l'Irak-arabe ou la Chaldée, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Ses victoires, disent les chroniqueurs persans, lui valurent le surnom de *Nabuchodonosor* (*).

(*) Pour comprendre ce passage, il faut substituer l'altération persane du nom de Nabuchodonosor à sa forme chaldaïque. En effet, *bakht-al-nasr* ou *bakht-nasr* signifie bien en persan *la fortune ou le bonheur de la victoire;* mais *Nabuchodonosor* comme lisent les Septante, ou *Nebuchadnetzar*, suivant la prononciation des Massorètes, veut dire en chaldéen : *Le prince favorisé par la planète de Mercure qui est dieu*, littéralement *Mercurii dei princeps.* (Voy. Gesenius, *Lexicon manuale Hebr. et Chald.*) Quelques auteurs orientaux substituent, dans le passage qui nous occupe, le nom de Nabopolassar ou Nabopalassar à celui de Nabuchodonosor. Ce changement, que je regarde comme purement accidentel, me donne cependant lieu d'observer que les deux noms paraissent identiques pour le sens. *Pol* ou *pal* représente avec une légère altération le mot *bel*, qui signifie ici *dieu*, comme dans le

La fortune de Rouham exalta l'ambition des grands et des princes du sang. Gouschtasp, fils aîné de Lohrasp, demanda à son père une partie du royaume, promettant de faire des exploits aussi grands que ceux de Rouham. Lohrasp, irrité, repoussa avec colère la demande de Gouschtasp. Celui-ci, se croyant en danger, prit la fuite.

Lohrasp, informé de son évasion, le fit poursuivre par trois corps de cavalerie, dont l'un prit la route de l'Asie Mineure, l'autre celle du Touran, et le troisième, commandé par Zérir, frère de Gouschtasp, s'avança vers les Indes, et atteignit le fugitif sur le territoire de Caboul. Gouschtasp se laissa reconduire à Balkh. Le roi lui adressa une réprimande, en lui promettant toutefois l'oubli du passé.

Cependant les inquiétudes du jeune prince se réveillèrent bientôt. Des devins lui annoncèrent qu'il était toujours en danger. Alors il se sauva à la faveur d'un travestissement et sous le nom de *Farroukhzad*. Il gagna l'ouest de la Bactriane, et pénétra dans le pays de Roum (*). Farroukhzad prenait souvent le plaisir de la chasse. Un jour, en poursuivant une bête fauve, il rencontra un favori de l'empereur, qui, frappé de son courage et de son adresse, le combla de louanges, et conçut pour lui une vive amitié. Mais ce favori, quelques marques d'attachement qu'il donnât au jeune prince, ne put jamais lui arracher le secret de sa naissance.

Il y avait déjà quelques années que Gouschtasp ou, comme il se faisait appeler, Farroukhzad, était dans le pays de Roum, lorsque la fille aînée de l'empereur, appelée *Catayoun*, étant devenue nubile, ce prince annonça qu'il allait, suivant l'ancienne coutume du royaume, réunir tous les jeunes seigneurs de la cour, parmi lesquels Catayoun se choisirait un époux. La veille du jour fixé pour la cérémonie, la princesse vit en songe un jeune homme qui s'approcha d'elle, et lui donna un bouquet de fleurs. Les traits de cet inconnu restèrent vivement imprimés dans l'esprit de Catayoun. Le lendemain, cette princesse parcourut le cercle de ses prétendants, et se retira sans en choisir aucun. L'empereur réunit une nouvelle assemblée plus nombreuse que la première, et voulut qu'on y admît tous les hommes qui se présenteraient. Farroukhzad, curieux de voir la cérémonie, entra dans le palais, et se mit dans un des coins de la salle. La princesse entra bientôt après, jeta les yeux de tous les côtés, et dès qu'elle aperçut le jeune étranger, elle éprouva une vive émotion, et lui jeta une orange qu'elle tenait à la main. C'était ainsi que les princesses de Roum déclaraient leur choix. Catayoun disparut aussitôt, et tous les yeux se fixèrent sur Farroukhzad. L'empereur paraissait très-affligé de la conduite de sa fille, qui avait désigné pour être son époux un homme dont la naissance était inconnue. Catayoun se justifia en rappelant le songe qu'elle avait eu. Le favori de l'empereur raconta alors tout ce qu'il savait des vertus de Farroukhzad. Cependant l'empereur était inconsolable. Il consulta les grands de l'État et les prêtres, qui partagèrent son affliction, et lui représentèrent en même temps qu'il ne devait pas manquer à sa parole, ni violer une ancienne coutume du royaume. L'empereur de Roum se rendit à ces raisons puissantes; seulement il exigea que le mariage se fît sans aucune pompe. Il donna à Catayoun une dot assez considérable, et déclara qu'il ne la reverrait plus. Les jeunes époux se retirèrent à la campagne, où Farroukhzad partageait son temps entre Catayoun et la chasse.

nom de Mérodach Baladan. M. Gesenius dérive Nabopolassar de Nabo et du persan *palasar* (*grand roi*), composé lui-même du sanscrit *pala, dominus, rex,* et de *sar, princeps.* La tautologie que présentent les deux éléments *pala* et *sar,* et les doutes que j'ai sur l'existence de palasar dans la langue persane, m'empêchent d'admettre l'explication de l'illustre professeur de Halle.

(*) *Roum* désigne, chez les auteurs musulmans, l'Asie Mineure et la partie de l'Europe soumise aux empereurs de Constantinople.

L'empereur avait encore deux autres filles. Aussitôt après le mariage de Catayoun, il abolit, par un édit solennel, l'ancienne coutume dont cette princesse s'était prévalue pour épouser Gouschtasp, et il se réserva le droit de disposer de la main de ses autres filles. Parmi les jeunes seigneurs qui briguaient l'honneur d'entrer dans la famille royale, se trouvaient deux frères, Mirin et Ahren, descendants de Salm, fils d'Afridoun. L'empereur de Roum inclinait pour eux. Mais afin de justifier ce choix aux yeux de son peuple, il déclara que pour obtenir ses filles, il fallait savoir les mériter par une action d'éclat. Il ordonna, en conséquence, à Mirin de tuer une bête féroce qui faisait d'horribles ravages dans une forêt peu éloignée de la capitale. Cette bête féroce tenait à la fois du loup et du dragon, avait le front garni de cornes, et portait des défenses semblables à celles du sanglier. Elle avait l'aspect effrayant de l'éléphant et du lion. Mirin essaya vainement de frapper le monstre. Voyant que son courage et ses forces ne pouvaient rien contre un ennemi aussi redoutable, il consulta le favori de l'empereur, et le pria de lui indiquer un moyen quelconque d'arriver à ses fins. Le favori pensa aussitôt à Farroukhzad, qu'il supplia d'accorder le secours de son bras au prince Mirin. Farroukhzad promit avec joie de faire ce que lui demandait son bienfaiteur. Les trois guerriers se rendirent à la forêt, et Farroukhzad, après un combat acharné, tua le monstre, et lui arracha deux dents énormes qu'il conserva précieusement. Il s'engagea, ainsi que le favori, à garder un secret inviolable à Mirin. Celui-ci se présenta devant l'empereur de Roum, et lui annonça son triomphe. Les noces furent célébrées avec la plus grande pompe, et Mirin, voulant témoigner sa reconnaissance à Farroukhzad, le força d'accepter un sabre qui avait appartenu à Salm.

Deux ans après, Ahren, frère de Mirin, voulut épouser la troisième fille de l'empereur de Roum. Il fallait, pour obtenir cette princesse, vaincre un dragon énorme, création d'Ahrimane, qui jetait l'effroi dans tout le pays d'alentour. Farroukhzad rendit à Ahren le même service qu'il avait déjà rendu à Mirin, tua le dragon, et se réserva une des grosses dents de ce monstre. L'empereur et le peuple admirèrent le courage du prétendu vainqueur. Les noces d'Ahren furent encore plus magnifiques que celles de Mirin. Il y eut un tournoi dans lequel Farroukhzad remporta tous les prix, aux applaudissements unanimes des spectateurs. L'empereur de Roum ayant demandé le nom de cet heureux vainqueur, on lui répondit qu'il s'appelait *Farroukhzad.* Aussitôt l'empereur, reconnaissant en lui l'époux de sa fille, le combla de marques d'affection, l'emmena au palais, et ne négligea rien pour l'engager à se fixer, avec Catayoun, auprès de sa personne. Il avait cependant à cœur de connaître sa naissance. Farroukhzad lui fit entendre qu'il était fils d'un seigneur de l'Iran, et que des chagrins domestiques l'avaient engagé à s'éloigner de sa patrie. Un jour, l'empereur parlait avec enthousiasme des actions héroïques de Mirin et d'Ahren. Farroukhzad, après lui avoir fait promettre un secret inviolable, raconta comment il avait combattu à la place de ces deux frères. L'empereur, plein d'admiration pour le courage et la modestie de Farroukhzad, le mit à la tête de son conseil et de ses armées.

Peu de temps après, les Khazars ayant attaqué le pays de Roum, Farroukhzad marcha contre eux, les battit dans plusieurs combats, se rendit maître de leur chef, et fit sur eux un butin immense.

Le bruit des exploits de Farroukhzad se répandit dans l'Asie entière, pénétra jusqu'à Balkh, et donna de l'inquiétude à Lohrasp. Depuis longtemps, ce monarque regrettait Gouschtasp, qu'il croyait mort. La guerre civile désolait plusieurs provinces; l'Iran venait d'ailleurs d'être humilié par le Touran. Ardjasp, qui avait hérité du courage d'Afrasiab, avait tenté une expédition pour venger son aïeul et

secouer le joug de la cour de Balkh, et cette entreprise avait été couronnée de succès. Après quatre campagnes heureuses, il affranchit ses États de tout tribut, et fit acheter chèrement la paix à Lohrasp, qui, se voyant négligé par Roustam, n'avait pas voulu recourir à la valeur et à l'expérience de ce héros.

Farroukhzad, informé de l'état des choses, engagea l'empereur de Roum à secouer le joug de l'Iran. Il était d'avis de refuser le tribut accoutumé, et même d'exiger de Lohrasp des subsides annuels.

Ce projet ayant été arrêté dans le conseil, l'empereur de Roum chargea un ministre dans lequel il avait pleine confiance de porter ses propositions à Lohrasp. Celui-ci, frappé d'étonnement par cette démarche inattendue, répondit cependant avec dignité au message de son vassal, et mit sur pied une armée formidable. En faisant ses préparatifs de guerre, Lohrasp tâchait de s'expliquer les causes qui inspiraient à l'empereur de Roum l'audace de lever l'étendard de la révolte, et il se rappelait avec douleur la défaite des Khazars due à Farroukhzad, guerrier auquel la Perse n'avait alors personne à opposer. Lohrasp, mû par un sentiment dont il ne se rendait pas compte, interrogea le ministre de l'empereur de Roum, et apprit avec surprise que Farroukhzad avait de grands traits de ressemblance avec le prince Zérir. Dès ce moment, Lohrasp fut en proie à la plus vive agitation. Tout lui disait que Farroukhzad était son fils aîné, le prince héréditaire de l'Iran. Il eut recours aux devins, et délibéra avec Djamasp son ministre, qui l'engagea à conserver la paix. D'ailleurs Lohrasp considérait son âge, les troubles de l'État, les dangers qu'il avait à craindre du Touran, enfin les triomphes de Farroukhzad, et les divisions qui pouvaient éclater dans la famille royale de Perse, et se détermina à sacrifier son ressentiment au bien général. Il donna à Zérir le commandement de l'armée, lui enjoignit d'établir son camp sur les frontières de la Syrie, de se rendre à la capitale de l'empereur de Roum, en apparence pour faire des propositions de paix, et en réalité pour s'assurer si Farroukhzad était effectivement Gouschtasp. Si cette opinion n'était pas fondée, Zérir devait pousser la guerre avec vigueur. Dans le cas contraire, il avait ordre d'éviter toute hostilité, et de proclamer Farroukhzad héritier présomptif de la couronne de Perse.

Zérir exécuta fidèlement les ordres de son père. Il arriva à la cour de l'empereur de Roum, et ayant reconnu Gouschtasp dans la personne de Farroukhzad, il rejoignit l'armée persane aux environs d'Alep. Farroukhzad avançait à grandes journées; il campa devant l'ennemi, fit la revue de ses troupes, et leur promit la victoire et l'asservissement de l'Iran. Tout à coup on lui annonça des députés iraniens. Zérir, qui était à leur tête, demanda un entretien secret, à la suite duquel Farroukhzad fut proclamé roi de Perse sous son premier nom de Gouschtasp. Les deux camps se réunirent, et les soldats de Lohrasp et de l'empereur de Roum firent des vœux pour la prospérité du nouveau roi et l'union perpétuelle des deux empires.

L'empereur de Roum et la princesse Catayoun se rendirent au camp, suivis d'une cour nombreuse. Gouschtasp s'engagea à maintenir une paix inaltérable entre l'Iran et le pays de Roum, fit de grandes largesses aux troupes, et se hâta de gagner Balkh.

Le nouveau souverain traversa les provinces de l'Iran au milieu des acclamations de ses sujets; Lohrasp et toute sa cour allèrent à sa rencontre. Lohrasp abdiqua ensuite solennellement. Il avait régné cent vingt ans. Le jour même de son abdication, il s'enferma dans un monastère voisin du grand temple qu'il avait fondé à Balkh; et là, vêtu d'un habit grossier, comme les simples prêtres, il passa environ trente ans dans la retraite et la méditation, et fut ensuite massacré par les Touraniens à la prise de Balkh.

GOUSCHTASP

(Son règne fut de 60 ans.)

Le génie de Gouschtasp ramena bientôt le calme dans la Perse. Il y avait déjà vingt ans que ce prince était sur le trône, lorsque parut un homme qui s'annonçait comme chargé par Dieu même de réformer l'ancienne religion des Mages : cet homme était Zoroastre. Pourouschasp, son père, était riche et possédait un grand nombre de chevaux (*). Du temps de Pourouschasp, une grande partie des habitants de la Perse étaient livrés au culte des idoles et pratiquaient les secrets abominables de la magie. Cependant quelques personnes, et Pourouschasp était de ce nombre, suivaient encore l'ancienne religion d'Afridoun et de Minotschehr. Dieu eut pitié des hommes ; et voulant leur rappeler des vérités dont ils avaient perdu le souvenir, et leur en révéler d'autres qui étaient restées inconnues, il envoya Zoroastre sur la terre.

Dogdo, mère de ce prophète, étant grosse de lui, crut voir en songe des bêtes féroces qui arrachaient de son sein l'enfant qu'elle portait, et allaient le mettre en pièces, lorsque celui-ci rassura Dogdo, et lui dit que ces animaux cruels ne pouvaient lui faire aucun mal.

Au bout de neuf mois, Dogdo accoucha d'un fils qui naquit avec le sourire sur les lèvres. Les magiciens, informés de cette circonstance, et sachant d'ailleurs que Zoroastre serait l'ennemi d'Ahrimane, qu'ils reconnaissaient pour leur chef, mirent tout en œuvre pour faire périr l'enfant. Mais Ormouzd, qui veillait sur lui, empêcha que ces êtres pervers ne réussissent dans leurs desseins.

Zoroastre atteignit sa quinzième année, passant les jours et les nuits en prière, ou à faire de bonnes œuvres. A l'âge de trente ans, il se retira dans les montagnes pour consulter Ormouzd, et réfléchir sur les vérités qu'il se proposait d'enseigner aux hommes. Il reçut les instructions dont il avait besoin pour s'acquitter saintement et avec fruit de sa mission importante. Enfin il reparut dans le monde. Les mauvais génies et les magiciens, instruits de son retour, firent tous leurs efforts pour le séduire, et l'engagèrent à renoncer à l'Avesta, livre précieux, écrit en langue zende, et que lui avait donné Ormouzd lui-même. Zoroastre indigné poussa un grand cri, qui mit en fuite tous ces partisans d'Ahrimane. Les mauvais génies se cachèrent sous terre ; et les magiciens, saisis d'effroi, moururent presque tous. Les autres se soumirent à Zoroastre.

Après cette victoire, le nouveau réformateur se rendit à Balkh, entr'ouvrit par un miracle le plancher de la salle dans laquelle Gouschtasp et son conseil étaient assemblés, et entra par cette ouverture. Un semblable prodige effraya ceux qui le virent. Gouschtasp demanda à quelques sages qui étaient restés autour de lui s'ils connaissaient l'homme qui venait de pénétrer dans la salle d'une façon aussi extraordinaire. Ils dirent que non ; puis ils adressèrent à Zoroastre une série de questions auxquelles ce législateur répondit avec une sagesse qui les frappa d'étonnement. Zoroastre eut ainsi plusieurs conférences avec les sages de Gouschtasp, dont il confondit l'orgueil. Après avoir répondu à toutes leurs questions captieuses, il se présenta devant Gouschtasp, et lui dit : Je suis envoyé par le Dieu qui a fait les sept cieux, la terre et les astres, ce Dieu qui donne la vie et la nourriture, et prend soin de son serviteur ; qui t'a donné la couronne, et te protége, qui a tiré ton corps du néant. Après avoir parlé ainsi, il présenta l'Avesta à Gouschtasp, en lui disant : Dieu m'a envoyé aux hommes pour leur annoncer cette parole. Si tu l'exécutes, tu seras couvert de gloire dans ce monde et dans l'autre. Si tu ne l'exécutes pas, Dieu brisera ta gloire, et tu iras dans l'enfer. N'obéis plus aux dives. Gousch-

(*) *Pourouschasp* veut dire en zend *celui qui possède beaucoup de chevaux.*

tasp demanda à Zoroastre de faire un miracle qui confirmât la vérité de sa mission. L'Avesta, dit le réformateur, est le plus grand des miracles. Quand tu l'auras lu, tu n'en demanderas point d'autres. Gouschtasp ordonna à Zoroastre de lui lire une section de ce livre divin. Mais il n'en fut pas touché. La grandeur de l'Avesta passait son intelligence; ce prince était semblable à un enfant qui méprise les pierres précieuses, ou à un ignorant qui dédaigne la science. Cependant, comme Gouschtasp et les sages de sa cour insistaient toujours pour avoir des miracles, Zoroastre en fit plusieurs, qui déterminèrent le roi à embrasser la nouvelle religion. Les sages, envieux des succès de l'envoyé d'Ormouzd, portèrent dans sa maison une tête de chat, du sang, des ossements de morts, des parties de cadavre, et plusieurs autres débris immondes que les magiciens employaient dans leurs enchantements. Puis ils annoncèrent à Gouschtasp que Zoroastre se livrait à la magie, et qu'il pourrait en avoir la preuve en se faisant apporter ce qu'on trouverait dans sa maison. Zoroastre protesta de son innocence. Cependant, malgré ses serments, il fut jeté dans une prison.

Gouschtasp avait un cheval de bataille, appelé *le Cheval noir;* le grand écuyer ayant été le matin, suivant sa coutume, visiter les écuries du roi, s'aperçut que les jambes de ce cheval étaient rentrées dans son ventre; Gouschtasp, informé de cet événement extraordinaire, consulta les médecins et les sages, qui ne purent indiquer aucun moyen de guérir le cheval. Zoroastre déclara que cette guérison était loin d'être impossible: et s'étant fait conduire à l'écurie, il dit à Gouschtasp: Croyez fermement que je suis le prophète de Dieu, et vos souhaits seront accomplis. Autrement n'attendez rien de moi. Gouschtasp s'étant engagé à conformer ses actions aux préceptes de l'Avesta, et à faire tous ses efforts pour la propagation de la nouvelle loi; ayant, de plus, obligé les ennemis de Zoroastre à reconnaître qu'ils avaient faussement accusé ce prophète, les quatre jambes du cheval noir furent successivement rétablies dans leur état naturel.

L'envoyé d'Ormouzd expliqua ensuite à Gouschtasp la loi contenue dans les livres zends, et ce prince envoya des missionnaires qui portèrent jusque dans les Indes la connaissance de la nouvelle réforme.

Les dogmes principaux de la religion de Zoroastre sont l'existence du Temps sans bornes, premier principe de tout, subsistant par lui-même et créateur de deux principes secondaires, Ormouzd et Ahrimane; le premier auteur de tout bien, le second source de tout mal (*). Chacun de ces deux principes a un pouvoir de création qu'il exerce dans des desseins opposés. Les bons génies, l'homme et les animaux utiles sont des créatures d'Ormouzd. Les mauvais génies, les animaux nuisibles ou venimeux sont créés par Ahrimane. Les agents d'Ormouzd cherchent à conserver le monde et l'espèce humaine que l'armée d'Ahrimane s'efforce sans cesse de détruire. La lumière est l'emblème d'Ormouzd, et les ténèbres sont le symbole d'Ahrimane. Le monde que nous habitons est le théâtre des luttes de ces deux principes opposés; de là le mélange de bien et de mal que nous avons sous les yeux.

Le monde est peuplé de génies et d'intelligences, créatures d'Ormouzd et d'Ahrimane, et sans cesse occupés à amener la victoire du principe auquel ils appartiennent.

« Les êtres raisonnables produits « par le bon principe sont intimement « liés, tant les génies que les hommes, « à une substance spirituelle qui est « désignée sous le nom de *Férouher* (**). « Les animaux n'ont ni âme ni fé-

(*) Un grand nombre de sectateurs de Zoroastre considèrent Ormouzd et Ahrimane comme des premiers principes existant par eux-mêmes, et ne reconnaissent pas le Temps sans bornes.

(**) Voyez ci-devant, pag. 44 et la planche 16.

« rouher. Le férouher est distingué de « l'intelligence et des autres facultés « de l'âme. Il est, suivant Anquetil, « le principe des sensations. Ces subs- « tances spirituelles existaient long- « temps avant la création des hommes; « elles s'unissent à l'homme au mo- « ment de la naissance, et le quittent « à la mort. Elles combattent les mau- « vais génies produits par Ahrimane, « et sont la cause de la conservation « des êtres. Le férouher, après la mort, « demeure uni à l'âme et à l'intelli- « gence, et subit un jugement qui dé- « cide de son sort (*). »

Après le passage de M. de Sacy qu'on vient de lire, le même auteur ajoute : « Il serait peut-être difficile de conci- « lier parfaitement tout ce que les Per- « ses disent de ces substances spiri- « tuelles, et l'on peut croire qu'ils ont « ajouté beaucoup de fables à l'idée « que Zoroastre s'en était formée. »

Après la mort, l'homme est heureux ou malheureux, suivant la conduite qu'il a tenue pendant sa vie. Mais à la fin, tous les êtres de la création, hommes et génies, sans en excepter Ahrimane lui-même, se convertiront à la loi d'Ormouzd; et les méchants, purifiés par le feu de l'enfer, partageront avec les justes un bonheur éternel qui sera précédé de la résurrection des corps.

Nous avons exposé les dogmes principaux de la religion d'Ormouzd. Zoroastre, suivant toute apparence, n'y fit que de légers changements. La réforme de ce philosophe porta beaucoup plus sur le culte extérieur, sur la liturgie, sur les purifications, sur la loi civile et morale, sur les animaux purs et impurs, et enfin, sur des points de discipline. Une grande partie de ces dispositions ont été évidemment empruntées à la loi de Moïse. Il faut cependant remarquer que, dans la religion de Zoroastre, le jeûne, loin d'être méritoire, n'est pas même permis. Le sectateur d'Ormouzd doit se bien nourrir, parce que le corps vigoureux rend l'âme plus forte pour résister aux mauvais génies. D'ailleurs l'homme, n'éprouvant aucun besoin, lit la parole divine avec plus d'attention, et a plus de courage pour faire de bonnes œuvres. La loi de Zoroastre prescrit l'usage des ablutions, le payement de la dîme, le respect envers les prêtres, la pratique de la prière et de l'aumône, la destruction des insectes, des reptiles et des bêtes venimeuses ou malfaisantes, l'horreur du vice, et surtout du mensonge, un des plus grands péchés dont l'homme puisse se rendre coupable.

Le mariage est un devoir pour le sectateur d'Ormouzd; *celui qui n'est point marié est au-dessous de tout*, dit la loi. L'union la plus méritoire est celle qui a lieu entre parents. Peut-être le précepte de Zoroastre avait-il pour but d'empêcher les alliances avec des infidèles et de conserver le bien dans les mêmes familles, sans autoriser toutefois les mariages entre parents au premier degré. Mais, quoi qu'il en soit, nous voyons qu'à toutes les époques, il y a eu en Perse des mariages entre frères et sœurs, mères et fils, pères et filles. Ces unions monstrueuses, d'abord assez rares, et seulement tolérées, devinrent ensuite tellement fréquentes, que les auteurs de l'antiquité, les historiens musulmans, plusieurs Pères de l'Église, et notamment saint Jean Chrysostôme (*), en font un grave sujet de reproche contre les adorateurs d'Ormouzd (**).

(*) Voy. de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 267 et 268.

(*) Le saint archevêque remarque que les mariages dont nous parlons n'étaient point une exception, mais un usage généralement reçu par tous les Perses, et qui était moins l'effet de la passion que d'un faux jugement. Voy. *S. Joannis Chrysostomi Opp.*, t. I, p. 334 A; t. X, p. 573 A, *et passim* de la nouvelle édition donnée par M. Théobald Fix. Un passage des *Spuria* (t. III, p. 957 de la même édition) prouve que le christianisme avait apporté un changement salutaire dans les mœurs des Perses.

(**) Beausobre, dans son *Histoire du manichéisme*, essaye de laver les sectateurs de Zoroastre de cette imputation odieuse; mais il n'apporte aucune raison solide à l'appui

Les cérémonies funèbres sont encore actuellement à peu près semblables à ce qu'elles étaient dans l'antiquité. A Surate et à Bombay, les Parsis exposent les corps morts sur la plate-forme de tours rondes, d'environ onze pieds de hauteur, situées hors des villes et loin des habitations. Les oiseaux carnassiers, qui se tiennent toujours en grand nombre autour de ces hideux cimetières, dévorent toute la chair des cadavres, et les os sont jetés ensuite dans une espèce de puits creusé à cet effet au milieu de la plate-forme.

Du temps de Chardin, les Guèbres avaient, à environ une demi-lieue d'Ispahan, un cimetière dont l'illustre voyageur donne la description suivante : « C'est, dit-il, une tour ronde « qui est faite de grosses pierres de « taille ; elle a environ trente-cinq pieds « de haut et quatre-vingt-dix pieds de « diamètre, sans porte et sans entrée. « Cette tour a au dedans un degré fait « de hautes marches attachées contre « le mur en tournant. Quand ils por- « tent un mort dans ce tombeau, trois « ou quatre de leurs prêtres montent « avec des échelles sur le haut du mur, « tirent le cadavre avec une corde, et « le font descendre le long de ce degré « qui est cent fois plus dangereux et « plus difficile qu'une échelle, n'y ayant « rien à quoi on puisse se tenir ; car « ce ne sont que des pierres fichées « dans le mur, à trois ou quatre pieds « l'une de l'autre, non pas en ligne « droite, mais en tournant, et qui « n'ont pas plus de neuf pouces d'as- « siette. Il y a une manière de fosse « au milieu, que je vis remplie d'osse- « ments et de guenilles. Ils couchent « les morts tout habillés sur un petit « lit fait d'un matelas et d'un coussin. « Ils les rangent tout autour contre « le mur, si serrés qu'ils se touchent « les uns les autres, sans distinction « d'âge, de sexe ou de qualité ; et ils « les étendent sur le dos, les bras croi- « sés sur l'estomac, contre le menton ; « les jambes croisées l'une sur l'autre, « et le visage découvert. On met proche « du mort, à son chevet, des bouteilles « de vin, des grenades, des coupes de « faïence, un couteau et d'autres us- « tensiles, chacun selon ses moyens. « Quand il n'y a point de place pour « un mort, ils en font une, en tirant « les corps les plus consumés dans cette « fosse, que j'ai dit être au milieu du « cimetière. Je crois avoir déjà remar- « qué que la sécheresse de l'air de Perse, « et surtout d'Ispahan, est si grande « qu'il consume les cadavres en peu de « temps, et qu'il en empêche l'infec- « tion. J'ai fait divers tours dans ce sé- « pulcre, et j'admirais qu'il n'y sentît « point mauvais. J'y vis des corps en- « core frais, il n'y avait rien de gâté « aux mains et aux pieds qui étaient « nus ; mais le visage l'était beaucoup, « à cause que les corbeaux qui rem- « plissent le cimetière, et qui sont « par centaines aux environs, se jet- « tent d'abord sur cette partie. »

Dans l'antiquité, les corps des rois et des princes n'étaient pas livrés aux animaux carnassiers ; mais on les déposait dans des tombeaux creusés dans le roc. Aucun corps n'était enterré, car les sectateurs de Zoroastre regardaient comme un grand crime de souiller la terre, pour laquelle ils avaient une grande vénération, en la forçant de recevoir dans son sein des cadavres d'hommes ou d'animaux.

Quoique les Parsis aient conservé fidèlement et sans altération notable la religion enseignée à leurs ancêtres par Zoroastre, cependant ils y ont introduit quelques pratiques et dispositions superstitieuses qui n'existaient certainement pas autrefois. C'est surtout dans le culte du feu que ces additions sont plus nombreuses et plus frappantes. On ne trouverait pas aujourd'hui un seul forgeron parmi les Parsis et les Guèbres établis dans l'Inde et en Perse, parce que les gens qui

de son opinion, et on pourrait prouver qu'aujourd'hui encore si les Guèbres ou Parsis établis en Perse et dans l'Inde s'abstiennent de ces unions abominables et n'autorisent les mariages qu'entre parents au deuxième degré, c'est uniquement parce qu'ils redoutent l'indignation des musulmans et des chrétiens au milieu desquels ils vivent.



Femme Guèbre.

ent cette profession sont exposés eindre le feu ou à le souiller par troduction de divers corps étrangers réputés impurs. Il est bien évident que la défense d'exercer une profession aussi indispensable que celle de forgeron date d'une époque où les sectateurs de Zoroastre ne formaient déjà plus un corps de nation, et où ils pouvaient demander à des personnes étrangères à leur croyance les travaux dont ils éprouvaient de la répugnance à se charger eux-mêmes.

Tandis que Zoroastre travaillait à la réformation du culte établi, Gouschtasp employa tour à tour la persuasion et la violence pour répandre la nouvelle doctrine dans ses États. Il fit bâtir plusieurs temples du feu, dont un surtout, élevé à Balkh, près du palais, était remarquable par le luxe de l'architecture et des ornements. A côté de ce temple, Zoroastre planta un cyprès, apporté, disait-il, du paradis. Sur cet arbre, il grava de sa main des paroles dont le sens était : « Gouschtasp a embrassé la véritable religion. »

Il exigea en même temps que Gouschtasp élevât autour du cyprès un pavillon de marbre carré et couvert d'un dôme. Ce pavillon, rayonnant d'or, d'argent et de pierreries, coûta des sommes immenses. Sur l'une des faces, était répétée l'inscription de l'arbre; sur le côté opposé, se trouvaient les images de Djemschid et d'Afridoun. Ce pavillon fut appelé *Minou*, c'est-à-dire *céleste*. Tous les Iraniens étaient tenus de le visiter.

Gouschtasp s'occupa ensuite de faire transcrire le Zend-Avesta sur des peaux de bœuf. Un exemplaire de ce livre fut déposé dans la chapelle Minou, et l'autre dans un édifice construit exprès à Istakhar. Les temples consacrés au nouveau culte possédaient tous une copie du texte sacré, et un édit royal en ordonnait l'étude au peuple, surtout aux grands de l'État et aux sages.

Gouschtasp, très-zélé pour la nouvelle réforme, voulut forcer Ardjasp, roi du Touran, à l'adopter; et sur le refus de ce prince, qui lui répondit en l'engageant à retourner à l'ancienne religion des Perses, il lui déclara la guerre. Les deux armées, fortes chacune de trois cent mille hommes, en vinrent aux mains dans une vaste plaine, sur la rive droite du Djihoun. Le prince Zérir fut tué par le fils d'Ardjasp. Isfendiar, fils de Gouschtasp, vengea la mort de son oncle. Les Iraniens remportèrent sur les Touraniens une victoire complète.

A peine délivré de ces ennemis redoutables, Gouschtasp, sur un simple soupçon, fit enfermer Isfendiar. Ardjasp, informé de sa conduite, en profita pour attaquer le Khorasan. Il prit et saccagea la ville de Balkh. Zoroastre et tous les prêtres attachés à sa réforme furent massacrés. Le principal temple du feu fut détruit. Gouschtasp s'occupa aussitôt de réunir une armée, et, suivant le conseil de ses ministres, il fit mettre Isfendiar en liberté, et lui promit d'abdiquer en sa faveur, s'il parvenait à rejeter les ennemis au delà du Djihoun. La présence d'Isfendiar ralluma le courage des soldats iraniens, et un grand nombre d'hommes qui avaient refusé de combattre sous d'autres généraux, coururent se ranger d'eux-mêmes autour de la bannière du prince. Isfendiar, profitant de l'ardeur de ses troupes, attaqua Ardjasp avec impétuosité, et le força à repasser précipitamment le Djihoun.

Gouschtasp reçut Isfendiar avec les plus grandes démonstrations de joie; mais il refusa d'abdiquer en sa faveur, sous prétexte qu'un héros tel que lui ne devait point monter sur le trône tant que ses sœurs gémissaient dans la captivité. Il voulait parler des princesses prises par Ardjasp au sac de Balkh et traînées en captivité. Isfendiar choisit dans toute l'armée un corps de douze mille cavaliers et un pareil nombre de fantassins, donna à un lieutenant le commandement de ces forces; et pour lui, déguisé en marchand, il se rendit à la cour d'Ardjasp. Il se présenta devant ce monarque, et lui dit que fuyant la tyrannie de Gouschtasp, il s'était retiré dans le Touran, et demandait la permission de vendre des marchandises dans ce royaume.

Ardjasp fit au prétendu marchand et à ses compagnons un accueil favorable. Isfendiar ayant gagné la confiance d'Ardjasp, l'invita avec les principaux seigneurs de la cour à un repas dans les environs de la ville. Ardjasp accepta; mais, à peine arrivé à l'endroit convenu, il se vit entouré avec sa suite par les troupes iraniennes placées en embuscade. Isfendiar tua de sa propre main le roi du Touran; et après avoir remis à son lieutenant les princesses ses sœurs, il marcha avec une partie de l'armée contre des princes indiens, vassaux révoltés de Gouschtasp, qu'il voulait contraindre à rentrer dans le devoir et à embrasser la réforme de Zoroastre. Cette expédition heureusement terminée, il retourna en Perse. Gouschtasp et toute la cour sortirent d'Istakhar pour aller à sa rencontre; mais toutes ces démonstrations étaient loin d'être sincères, et Gouschtasp chercha encore à éluder la promesse qu'il avait faite. Il se plaignit amèrement de l'indifférence que Roustam témoignait pour la famille royale, du refus qu'il avait fait d'adopter la nouvelle réforme religieuse, et montra le désir de voir abaisser la puissance d'un vassal qui pouvait devenir redoutable. Isfendiar eut beau représenter à son père tous les droits de Roustam à la reconnaissance des Iraniens, la puissance qu'il exerçait sur ses vassaux, et même sur les autres habitants de la Perse, accoutumés à respecter son courage et ses talents militaires, Gouschtasp resta inflexible, et lui dit qu'il ne voulait résigner la couronne de Perse que lorsqu'il la posséderait lui-même tout entière. Isfendiar obéit à regret aux ordres de son père, et se mit en marche pour le Zaboulistan, à la tête de dix mille cavaliers. Roustam, dont la vigilance ne pouvait être mise en défaut, réunit un corps de quinze mille cavaliers, s'avança à la rencontre d'Isfendiar, et eut avec lui plusieurs conférences dans lesquelles le jeune prince l'engagea à aller trouver Gouschtasp à Istakhar, et à lui présenter des excuses. Roustam, faisant alors l'énumération des immenses services qu'il avait rendus à la monarchie, et rappelant toute l'ingratitude de Gouschtasp, refusa d'obéir aux ordres du prince. La discussion s'étant ensuite envenimée, Roustam et Isfendiar en vinrent à un combat singulier. La lutte fut terrible. Les deux champions, grièvement blessés, se retirèrent, et convinrent de se retrouver en présence l'un de l'autre trois jours plus tard. Zal, père de Roustam, sachant que la vie de son fils était en danger, eut recours à la protection du simorg. L'oiseau monstrueux parut aussitôt, tira du corps de Roustam huit flèches énormes, et ayant couvert le héros avec ses ailes, le guérit promptement de ses blessures. Il lui donna ensuite une flèche magique, faite du bois d'un arbre planté le jour même de la naissance d'Isfendiar, et auquel était attachée la vie de ce prince. Il ordonna à Roustam de tirer cette flèche contre l'œil droit d'Isfendiar, lui annonçant que l'analogie céleste et l'attraction puissante qui existait entre l'arbre et Isfendiar la rendraient mortelle.

Le troisième jour, Roustam, après avoir employé inutilement tous les moyens de conciliation, recommença le combat, et décochant le trait fatal, atteignit dans l'œil droit Isfendiar, qui tomba à la renverse sur son cheval. Roustam courut au secours du prince, et gémit en pensant au destin cruel qui l'avait forcé de combattre un héros accompli comme Isfendiar. Ce prince éclata d'abord en reproches contre Gouschtasp; puis il recommanda à l'amitié de Roustam le jeune Bahman, son fils. « Servez-lui de père, dit-il, veillez à son éducation, et rendez-le digne de monter sur le trône de ses ancêtres; car, dès sa naissance, les devins m'ont assuré qu'il régnerait un jour sur l'Iran. »

Roustam fit embaumer le corps d'Isfendiar, qui fut ensuite porté à Istakhar en grande pompe. Gouschtasp, plein de regrets d'avoir causé la mort de son fils, exécuta religieusement les dernières dispositions de ce prince infortuné, et laissa le jeune Bahman auprès de Roustam, qui acheva son éducation.

Au bout de six ans, Gouschtasp rappela ce jeune prince, qui partit de Nimrouz pour se rendre à Istakhar.

Vers cette époque, le roi du Touran conçut le projet d'envahir de nouveau l'Iran. Aussitôt Gouschtasp marche à sa rencontre, remporte sur lui une grande victoire, et le contraint à retourner dans son royaume. La paix étant conclue, Gouschtasp abdiqua la couronne en faveur de Bahman, et, à l'exemple de Lohrasp, il se retira dans une maison qu'il avait fait bâtir aux environs de Schiraz.

BAHMAN surnommé ARDSCHIR DIRAZDEST.

(Son règne fut de 112 ans.)

Bahman est plus connu des historiens persans sous le nom d'*Ardschir Dirazdest* ou *Ardschir* (*) *Longuemain*, soit parce qu'il avait les bras démesurément longs, ou parce qu'il était un roi puissant. Ce prince fut un des monarques les plus sages qui aient régné sur la Perse. Il envoyait dans toutes les provinces de son empire des agents secrets chargés de lui rendre compte de la conduite des gouverneurs, auxquels il décernait des récompenses ou infligeait des punitions, suivant la conduite qu'ils avaient tenue.

Vers le commencement du règne de Bahman, Roustam fut tué en trahison par un de ses frères appelé *Schagad*. Cet homme ayant engagé Roustam à une conférence sur les terres du roi de Caboul, le fit tomber dans une fosse profonde hérissée de pieux aigus. Il était jaloux de Roustam, et n'osant pas l'attaquer ouvertement, il avait imaginé ce lâche moyen pour lui donner la mort. Roustam, quoique mortellement blessé, se dégagea de la fosse, et ayant découvert la perfidie de Schagad à la joie qui éclatait sur son visage, il le tua d'un coup de flèche dans le cœur. Au même instant des cavaliers, mis en embuscade par le perfide Schagad, massacrèrent Roustam et toutes les personnes de sa suite.

(*) Ardschir est la forme persane moderne du nom d'Artaxerxès.

Après la mort de Roustam, Bahman, oubliant tout ce qu'il devait à la mémoire de ce héros, entra dans le Zaboulistan à la tête d'une armée considérable. Il voulait, disait-il, venger le sang de son père; mais c'était un prétexte sous lequel il cachait le dessein ambitieux de s'emparer des États de la famille de Zal. Féramourz, qui avait succédé à Roustam, marcha contre Bahman avec une armée considérable; mais il fut vaincu et tué dans la bataille. Quand Bahman eut réduit sous son obéissance les États qui avaient appartenu à Roustam, il retourna en triomphe à Istakhar.

Cette expédition terminée, Bahman s'occupa de reculer encore les limites de son royaume. Quelques auteurs disent qu'il priva le fils de Nabuchodonosor de son gouvernement de Babylone, et le remplaça par Coresch, sous lequel les Juifs furent traités avec douceur. Ce changement dans le sort des Juifs fut la suite d'un ordre formel de Bahman, dont l'épouse favorite était Juive.

Bahman n'avait que deux enfants, un fils appelé *Sassan*, et une fille du nom de *Houmaï*. Sur la fin de son règne, il épousa celle-ci et la désigna pour lui succéder sur le trône de Perse. Sassan, irrité de cette injustice, se sauva déguisé et passa aux Indes. Peu après l'évasion de ce prince, Bahman mourut, et Houmaï, grosse de six mois, fut déclarée reine de Perse.

HOUMAÏ.

(Le règne de cette princesse dura 32 ans.)

Houmaï venait à peine de monter sur le trône, quand elle accoucha d'un enfant mâle d'une merveilleuse beauté. Les astrologues chargés de tirer l'horoscope du petit prince déclarèrent qu'il serait fort malheureux et attirerait de grandes calamités sur sa patrie. Ils engagèrent, en conséquence, Houmaï à le faire périr. Cette princesse ne pouvant se décider à prendre une résolution aussi cruelle, et voulant toutefois éviter à la Perse les maux dont ce pays était menacé, si l'enfant devenait

jamais roi, elle le plaça dans une petite caisse de bois avec une grande quantité de pierres précieuses, et le fit exposer sur l'Euphrate. Un pauvre meunier ayant vu la caisse qui flottait sur l'eau, la prit, et l'ayant ouverte, il y vit avec surprise un enfant d'une beauté ravissante. Les pierreries qu'on avait jetées dans la caisse lui firent penser que cet enfant appartenait à des parents riches, qui, forcés de l'exposer, avaient voulu engager, par l'espoir d'une récompense, les personnes qui le trouveraient à ne ménager aucun sacrifice pour son éducation. Le meunier appela son fils adoptif *Darab*, parce qu'il avait été conservé par les eaux (*).

Darab étant devenu homme, suivit la carrière des armes, pour laquelle il avait un penchant décidé. Le général sous lequel il servait parla de lui à la reine Houmaï, dans des termes si flatteurs, que cette princesse voulut absolument qu'on l'amenât en sa présence. Dès qu'elle le vit, elle éprouva pour lui une tendresse irrésistible; et s'étant informée du lieu de sa naissance et du nom de ses parents, elle découvrit qu'il était son fils; la déposition du meunier ne lui laissa d'ailleurs aucun doute à cet égard.

Houmaï, qui depuis longtemps était dégoûtée des fatigues et des inquiétudes du pouvoir souverain, abdiqua en faveur de Darab, et se retira dans une solitude où elle passa les dernières années de sa vie.

DARAB Ier.

(Son règne fut de 10 ans.)

Dans les commencements de son règne, Darab fut obligé de soutenir contre Philippe, roi de Macédoine (Faïlakous de Roum), une guerre que l'impéritie de ses généraux rendit d'abord funeste à la Perse. Darab s'étant ensuite décidé à prendre lui-même le commandement de ses troupes, obtint bientôt de grands avantages sur Philippe, obligea ce prince à lui payer un tribut annuel de mille œufs d'or pur et à lui donner sa fille en mariage. Il n'avait encore passé qu'un jour et une nuit avec cette princesse, lorsque, ne pouvant supporter l'odeur de son haleine, qui était très-forte, il la renvoya à son père, quoiqu'elle fût grosse.

Darab fit bâtir, dans la province de Perse, une ville à laquelle il donna son nom (*). Ce prince, aussi brave que juste, fut regretté par tous ses sujets.

DARAB II.

(Son règne fut de 8 ans.)

Autant Darab Ier était beau et vertueux, autant son fils Darab II était laid et plein de vices. Sa cruauté et son avarice le firent bientôt détester de ses sujets. Peu de temps après être monté sur le trône, il envoya des ambassadeurs en Macédoine, pour réclamer le tribut que Philippe s'était engagé à payer au roi de Perse. Philippe était mort, et Alexandre, fils de la princesse que Darab avait renvoyée, et petit-fils de Philippe, était alors roi de Macédoine. Ce prince répondit aux ambassadeurs de Darab que l'oiseau qui pondait les œufs d'or était allé dans un autre monde. Darab, outré de cette réponse, envoya de nouveaux ambassadeurs en Macédoine, chargés de remettre à Alexandre un mail, une boule et un sac plein de grains de sésame. Le mail et la boule signifiaient qu'Alexandre n'était encore qu'un jeune homme capable seulement de s'occuper de choses futiles. Le sésame voulait dire qu'il lui serait aussi difficile de compter les soldats perses que les grains de sésame contenus dans le sac. Alexandre répondit à ce message : « Je garde la boule et le mail comme l'emblème de ma puissance; car je jetterai au loin la puissance de votre maître, comme, avec un mail, je lance une boule à une

(*) Le mot *dar* signifie entre autres choses en persan *gardant, conservant*, et *ab* veut dire *eau*. Les auteurs orientaux proposent d'autres étymologies du nom de *Darab*, toutes aussi mauvaises que celle-ci.

(*) Darabguerd, c'est-à-dire *ville de Darab*.

grande distance. Quant à votre nombreuse armée, vous allez voir le sort que je lui réserve; » et aussitôt il prit une poule qui mangea tous les grains de sésame en présence des ambassadeurs, auxquels il remit pour Darab un melon amer. « Le goût de ce fruit, leur dit-il, pourra faire pressentir à votre maître l'amertume du sort que je lui réserve. »

Après avoir réduit quelques villes de la Grèce qui refusaient de se soumettre, Alexandre passa en Perse avec une armée nombreuse et composée de soldats braves et aguerris. Les Perses, fatigués de la tyrannie de Darab, et reconnaissant d'ailleurs dans Alexandre, le fils de leur ancien roi Darab Ier, ne lui opposèrent qu'une faible résistance (*). Darab II, battu en Syrie, sur les bords de l'Euphrate et près d'Istakhar, se retira du côté du Kerman. Alexandre l'ayant joint, lui livra une cinquième et dernière bataille. Darab, obligé de fuir avec une suite peu nombreuse, fut poignardé par deux de ses ministres, qui allèrent ensuite vers Alexandre et lui racontèrent ce qu'ils avaient fait, espérant recevoir du prince macédonien une grande récompense. Alexandre se fit aussitôt conduire à l'endroit où était Darab. Ce monarque, quoique près de rendre le dernier soupir, eut encore la force de supplier Alexandre de le venger de ses meurtriers, d'épouser sa fille Rouschnac, et de ne pas mettre un étranger sur le trône de Perse. Le prince macédonien respecta les dernières volontés de ce malheureux roi, et fit pendre immédiatement ses meurtriers. Le corps de Darab fut porté à Istakhar, où on lui fit de magnifiques obsèques. Après s'être acquitté de ces pieux devoirs, Alexandre épousa à Istakhar la princesse Rouschnac.

La conquête de la Perse étant achevée, Alexandre marcha vers l'Inde, et entra dans le royaume d'un prince appelé *Keïd*, qu'il fit engager à se soumettre. Keïd déclara qu'il était prêt à renoncer à son pouvoir, et même à la vie, si Alexandre l'exigeait. « J'enverrai à votre maître, dit-il en s'adressant à l'ambassadeur macédonien, ma fille qui est fort belle, une coupe de rubis qui se remplit d'elle-même sans qu'on y verse rien, un philosophe très-savant, et un médecin si habile, qu'il serait capable de ressusciter les morts.» Alexandre, satisfait de ces riches présents, n'entreprit rien contre Keïd. Il attaqua ensuite un roi indien appelé *Pour*. Après l'avoir tué et s'être emparé de son royaume, il marcha contre l'empereur de la Chine, qui se rendit dans le camp des Grecs à la faveur d'un déguisement; découvert et conduit devant Alexandre, le monarque macédonien lui demanda comment il avait pu hasarder une pareille démarche. « J'étais curieux de voir et vous et votre armée, dit l'empereur; je ne pouvais rien redouter pour moi, car je savais que je n'étais pas un objet de crainte pour Alexandre : d'ailleurs, si vous me faisiez tuer, aussitôt mes sujets placeraient sur le trône un nouveau chef. Mais je n'ai nulle frayeur. Alexandre ne peut pas blâmer ma conduite, puisque j'ai voulu seulement obtenir son amitié. » L'empereur s'étant engagé à payer un tribut, retourna dans sa capitale, et trois jours après, il reparut avec une armée nombreuse. Alexandre craignant une trahison, fit ranger ses troupes en bataille. Alors, l'empereur de la Chine et ses ministres descendirent de cheval. Le prince macédonien demanda au monarque chinois pour quel motif il avait rassemblé des forces si considérables. « J'ai voulu, lui dit l'empereur, vous montrer mon armée, pour que vous

(*) Tel est le conte à l'abri duquel les historiens persans musulmans placent leur vanité nationale. Ne pouvant nier les conquêtes d'Alexandre, dont la tradition s'est conservée jusqu'à nos jours dans l'Orient, ils adoptent le héros macédonien pour souverain légitime, et lui attribuent des exploits ridicules et imaginaires. Chez les auteurs qui suivent la religion de Zoroastre, la haine est plus forte que l'amour-propre, et ils nous apprennent qu'Alexandre brûle en enfer pour avoir condamné au feu le livre de leur loi.

pussiez voir que, si je désire la paix, ce n'est pas par impossibité de faire la guerre. Mais, j'ai consulté les astres; les cieux vous protégent et je ne fais point la guerre contre eux. » Alexandre, satisfait de cette réponse, n'exigea aucun tribut de l'empereur de la Chine et se contenta de son amitié.

Les astrologues avaient prédit qu'avant de mourir, Alexandre serait assis sur un sol de fer, et aurait au-dessus de sa tête un ciel d'or. Un jour, non loin de Babylone, il éprouva un grand saignement de nez; un officier qui était près de lui, ôta sa cotte de mailles, et l'étendit à terre pour que le roi pût s'asseoir dessus; et il plaça un bouclier d'or au-dessus de sa tête, afin de le garantir du soleil. Aussitôt Alexandre s'écria : « La prédiction des astrologues est accomplie; je ne fais plus partie des vivants. Hélas! faut-il que la plante soit moissonnée au printemps, comme le fruit mûr de l'automne! » Il écrivit à sa mère pour lui annoncer que bientôt il quitterait cette terre. Il demandait que les aumônes qui seraient faites à l'occasion de sa mort, fussent distribuées à des personnes qui n'eussent jamais connu les misères de ce monde. Sa mère chercha, mais en vain, des gens parfaitement heureux. Tous avaient eu leur part des maux et des chagrins de la vie. Tous avaient perdu des êtres qu'ils aimaient. La mère d'Alexandre trouva dans cette vérité, comme son fils l'avait voulu, quelque adoucissement à la perte qu'elle venait de faire. Elle reconnut que la douleur est le triste partage de l'humanité.

Alexandre mourut âgé de trente-six ans, après un règne de douze ans. Son corps fut embaumé et envoyé en Grèce.

Les historiens persans mettent sur le compte d'Alexandre un grand nombre d'anecdotes qu'il serait trop long de rapporter. Nous en choisirons quelques-unes qui suffiront pour faire juger des autres.

Un chef ennemi fut un jour amené devant Alexandre qui le fit mettre en liberté. Un de ses courtisans lui dit : « Si j'étais à votre place, je ne montrerais pas à cet homme tant de bonté.—C'est précisément parce que je ne suis pas vous, lui dit Alexandre, que je l'ai épargné. Je pardonne à mes ennemis, parce que je trouve du plaisir à faire le bien, et que je n'en ai aucun à être cruel. »

Il dégrada un jour un officier, et lui donna un emploi inférieur à celui qu'il avait. Peu de temps après, il lui demanda comment il se trouvait de ses nouvelles fonctions. « Ce n'est pas, répondit l'officier, la position qui donne de l'importance à l'homme, mais l'homme qui en donne à l'emploi. » Alexandre fut tellement satisfait de cette réponse, qu'il rendit à celui qui l'avait faite, sa première position.

Comme on lui demandait un jour la raison pour laquelle il honorait plus son maître Aristote que son père : « Mon père, répondit-il, m'a amené du ciel sur la terre; par les leçons de mon maître, je suis remonté de la terre au ciel. »

HISTOIRE DE PERSE SOUS LES SÉLEUCIDES ET LES ARSACIDES.

Nous avons vu plus haut (*) comment Alexandre devint paisible possesseur de touté la monarchie perse. A la mort de ce conquérant, les généraux macédoniens, après avoir choisi Aridée, son frère naturel, pour lui succéder, se retirèrent dans leurs gouvernements, soumis en apparence au souverain qu'ils venaient d'élire; mais bientôt, dédaignant la feinte, ils se déclarèrent rois des pays dont ils avaient le commandement. Séleucus, surnommé *Nicator* à cause du grand nombre de batailles qu'il avait gagnées, devint maître de l'empire perse et de toute l'Asie, à l'exception de la Cœlésyrie, de l'Arabie et de la Palestine. Il prit le titre de roi de Syrie, que conservèrent ses successeurs, appelés dans l'histoire *Séleucides*.

Séleucus monta sur le trône l'an 312 avant Jésus-Christ. La Perse lui resta

(*) Ci-devant p. 219.

soumise, ainsi qu'à Antiochus Soter, son fils; mais l'an 256 avant Jésus-Christ, Arsace, seigneur parthe ou bactrien, se révolta contre Agathoclès, lieutenant d'Antiochus Théos, successeur d'Antiochus Soter, et fonda l'empire si connu des Parthes ou des Arsacides.

Avant de commencer l'histoire des princes de la famille d'Arsace, nous ferons remarquer qu'il n'existe pas de différence réelle entre l'empire des Parthes et celui des Perses, comme l'établissent un grand nombre d'auteurs. Les Parthes, il est vrai, appartenaient à la race scythe, suivant le témoignage des anciens; mais ce peuple peu nombreux, puisqu'il n'habitait qu'une seule contrée de la Perse, n'aurait jamais pu fournir à lui seul ces armées que les Arsacides employèrent, suivant les circonstances, à la défense du territoire, ou à faire des irruptions chez leurs voisins. Les provinces qui constituaient en réalité l'ancien empire perse, bientôt réunies sous le sceptre des Arsacides, envoyèrent leurs habitants servir dans les armées de ces princes. Il serait donc peu exact d'attribuer à des différences de race et d'habitudes les victoires que les Parthes remportèrent sur leurs ennemis. Nous pensons qu'il ne faut voir dans l'avénement des Arsacides, et plus tard dans celui des Sassanides, qu'un simple changement de dynastie. Ces révolutions avaient sans doute pour résultat de placer au premier rang dans la monarchie, les provinces et les tribus auxquelles appartenaient les souverains régnants; mais le peuple et l'armée considérés en masse étaient toujours les mêmes.

Les auteurs grecs et latins qui ont écrit l'histoire de l'empire des Parthes, contents de faire connaître les événements auxquels les Romains se trouvent mêlés, n'apprennent que peu de détails sur tous les autres, et les chroniqueurs persans, loin de suppléer cette lacune, n'indiquent pas même exactement les noms des successeurs d'Arsace. Nous allons donner la suite de ces rois, d'abord d'après les sources grecques et latines, puis d'après les auteurs orientaux, comme nous l'avons fait jusqu'à présent pour les autres parties de l'histoire de Perse; mais nous serons obligé de nous borner à l'indication des dates et des noms propres. Pour étendre notre cadre, il aurait fallu y faire entrer des faits qui appartiennent bien plutôt à l'histoire des empereurs qu'à celle des Arsacides.

« Il y a, dit Malcolm dans son *Histoire de Perse*, depuis la mort d'Alexandre jusqu'au règne d'Artaxerxès, près de cinq siècles, et la totalité de cette ère si longue peut être considérée comme une lacune dans l'histoire orientale. Cependant, lorsque nous nous reportons aux écrits des auteurs romains, nous trouvons que cette période abonde en événements dont la nation la plus fière se tiendrait honorée, et que ces monarques parthes, dont on ne peut aujourd'hui retrouver les noms dans leur propre pays, ont été les seuls souverains sur qui les armes de Rome, parvenue au plus haut degré de sa puissance, n'aient pu faire aucune impression durable. C'est, au reste, à la nature de leur pays et à leur manière de faire la guerre qu'ils durent ces avantages fréquents sur les légions disciplinées des Romains. La frontière que le royaume des Parthes présentait à l'empire romain s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique. Elle est composée de vastes déserts, de montagnes hautes et stériles, et de larges et rapides torrents. Dans toutes les directions, les légions romaines trouvaient le pays dévasté. On se battait, non contre une armée, mais contre la faim et la soif; et la méthode qu'avait le guerrier perse de décocher une flèche mortelle contre l'ennemi, dont son cheval au galop l'éloignait rapidement, peut être regardée comme le symbole du système de guerre au moyen duquel la nation parvint durant cette période à maintenir son indépendance. Ce système était approprié au pays, à l'homme et au vigoureux et léger animal sur lequel il était monté. Le succès en était si sûr, que les plus braves vété-

rans de Rome élevaient quelques murmures quand leurs chefs parlaient d'une guerre contre les Parthes. »

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DES ARSACIDES D'APRÈS LES AUTEURS GRECS ET LATINS.

(An 256 avant J. C.) Arsace se révolte contre Antiochus *Théos*, et fonde un empire dans la province de Parthie. Il meurt des suites d'une blessure reçue en combattant, et laisse la couronne à son frère Tiridate.

En montant sur le trône (an 253 avant J. C.), TIRIDATE quitta son nom pour prendre celui d'*Arsace*. Il fut d'abord battu par les troupes de Séleucus Callinicus, fils et successeur d'Antiochus *Théos*, et obligé de quitter la Parthie. Mais il y rentra ensuite, et s'empara même de l'Hyrcanie. Il mourut en 217 avant J. C.

ARTABAN Ier, son fils, lui succéda. Ce prince gouverna ses États avec gloire, et mourut la vingtième année de son règne. Il eut pour successeur son fils Phriapatius, qui régna quinze ans.

PHRAHATE, fils de Phriapatius, succéda à son père (an 181 avant J. C.). Il soumit les Mardes, et mourut bientôt après cette glorieuse expédition.

MITHRIDATE Ier, frère de Phrahate, monta ensuite sur le trône (an 173 avant J. C.). Ce roi soumit la Bactriane, la Perse, la Médie, l'Élymaïde, ainsi que plusieurs autres provinces, et fit même une expédition dans les Indes. Il mourut après avoir régné environ trente-sept ans.

PHRAHATE, fils de Mithridate, succéda à son père (an 136 avant J. C.). Il fut tué dans une expédition contre les Scythes, l'an 128 avant J. C.

ARTABAN II, son oncle et son successeur, eut le même sort.

MITHRIDATE II, fils d'Artaban II, prit alors la couronne (an 124 avant J. C.). Ce prince mérita le surnom de *Grand* par sa sagesse autant que par ses victoires.

MNASKIRÈS, fils de Phrahate Ier, succéda à son oncle Mithridate II (an 87 avant J. C.) Il soumit Sinatrockès, fils de Mithridate Ier, qui voulait lui ravir la couronne. Les guerres civiles, qui désolèrent alors l'empire des Arsacides, réduisirent le pays à un tel état de faiblesse, que les Arméniens faisaient impunément des incursions dans les provinces parthes, voisines de leurs frontières. Mnaskirès mourut dans un âge fort avancé, l'an 77 avant J. C.

SINATROCKÈS fut son successeur. Celui-ci, qui était extrêmement âgé, associa à l'empire son fils Phrahate III. Après la mort de Sinatrockès, Phrahate III régna seul (an 69 avant J. C.). Ce prince contracta une alliance avec les Romains. Il mourut l'an 61 avant J. C., empoisonné par ses fils.

MITHRIDATE III, fils de Phrahate III (an 60 avant J. C.), avait contribué à la mort de son père. A peine sur le trône, il exila son frère Orode, qui conspirait contre lui. Son caractère cruel le rendit bientôt odieux à ses sujets qui le chassèrent et rappelèrent Orode. Celui-ci, devenu maître de la personne de Mithridate, le fit mettre à mort l'an 54 avant J. C.

ORODE signala son avénement par la défaite si fameuse de Crassus et la destruction des légions romaines sous les ordres de ce général. Bientôt après il fit une irruption dans la Syrie, d'où il fut chassé par Cassius. L'année suivante (50 avant J. C.), il envoya dans ce pays son fils Pacore, qui n'y obtint pas de grands succès. Plusieurs années après cette expédition, Pacore fut défait et tué par Ventidius. Orode mourut étranglé par son fils Phrahate, l'an 37 avant J. C.

PHRAHATE IV, profitant de la lutte d'Antoine et d'Auguste, envahit l'Arménie et la Médie. Devenu odieux à ses sujets, il fut chassé; mais il recouvra la couronne par le secours des Scythes. Il fut étouffé, l'an 4 de J. C., par son fils PHRAHATACÈS, qui tomba bientôt lui-même sous les coups d'Orode, second du nom. Celui-ci ne jouit que bien peu de temps du fruit de son crime, et, au bout de quelques mois, il fut assassiné.

VONONÈS, fils de Phrahate IV, qui

était en otage à Rome, fut demandé par les Parthes pour occuper le trône de son père (an 6 de J. C.). Ayant conservé les mœurs romaines, il se rendit odieux à ses sujets, qui offrirent la couronne à Artaban, roi des Scythes, et du sang des Arsacides du côté de sa mère. Après une guerre qui dura environ deux ans, Vononès fut obligé de se retirer, laissant la couronne à Artaban.

Artaban III (an 15 de J. C.), tranquille possesseur de l'empire des Parthes, mit son fils Orode sur le trône d'Arménie. Tibère, redoutant les envahissements des Parthes, envoya Germanicus contre Orode. Le général romain chassa celui-ci, et mit un autre prince sur le trône d'Arménie. Artaban III mourut l'an 43 de J. C., après avoir désigné Bardanès, son second fils, pour lui succéder.

Bardanès fut bientôt détrôné par Gotarzès, son frère aîné; mais celui-ci s'étant rendu odieux à ses sujets par sa cruauté, fut obligé de céder de nouveau la couronne à Bardanès. Ce dernier étant mort l'an 47 de J. C., eut pour successeur Gotarzès, qui laissa lui-même la couronne à Vononès II, prince de la famille royale, l'an 51 de J. C.

Vologèse Ier, fils de Vononès, monta sur le trône l'an 52 de J. C., après le règne très-court de son père. Il envahit l'Arménie, et renouvela les anciens traités avec le sénat de Rome. Sa mort arriva l'an 90 de J. C.

Pacore, son fils aîné, lui succéda. Il régna dix-sept ans, et laissa la couronne à son frère Chosroës, qui attira sur le royaume des Parthes les armes de Trajan.

Vologèse II, fils de Chosroës, monta sur le trône l'an 134 de J. C., et mourut en 188. Ce prince fit la guerre aux Romains, qui battirent plusieurs fois ses troupes. Monnésès, déclaré roi par les Parthes, régna à la place de Vologèse, qui recouvra plus tard la couronne. Vologèse II eut pour successeur Vologèse III, son fils.

Artaban IV (an 214 de J. C.) fit la guerre aux Romains, et les obligea à conclure avec lui une paix honorable; mais il perdit dans cette lutte ses meilleures troupes. Un Perse, d'une naissance peu illustre, et appelé *Artaxerxès* ou *Artaxarès*, crut que le moment était venu de reprendre sur les Parthes la suprématie dont les Perses avaient été dépouillés. Artaban, instruit de cette révolte, marcha avec toutes ses forces contre Artaxerxès, qui avait une armée à peu près égale en nombre à celle de son rival. Après un combat acharné, la victoire se déclara pour les Perses. Artaban fut fait prisonnier et mis à mort par l'ordre d'Artaxerxès. Ainsi finit l'empire des Parthes, après avoir duré presque cinq siècles.

La race des Arsacides ne fut pas éteinte dans la personne d'Artaban. Une branche de cette famille continua à régner sur l'Arménie jusque vers le milieu du sixième siècle de notre ère.

HISTOIRE DE PERSE SOUS LES SÉLEUCIDES ET LES ARSACIDES D'APRÈS LES AUTEURS ORIENTAUX.

Les historiens persans rapportent qu'Alexandre laissa un fils appelé *Askanderous*, lequel se livra aux sciences sous la direction d'Aristote, et ne voulut point succéder au trône de son père. Alexandre, qui connaissait les dispositions d'Askanderous, partagea avant de mourir son empire d'Asie en trente provinces, dont il nomma gouverneurs les princes du pays ou des généraux grecs. Tous ces chefs étaient soumis aux Séleucides, héritiers de la puissance macédonienne en Asie. Après quatre-vingts ans de dissensions occasionnées par la conduite tyrannique des descendants de Séleucus, les troubles qui augmentaient dans l'Iran favorisèrent les projets d'un seigneur de l'Irak-Adjémi appelé *Aschc*, ou *Arsch* et aussi *Arschac* : celui-ci annonça qu'il avait en son pouvoir l'étendard royal des anciens rois de Perse (*), qu'un de ses aïeux, descendant de Gouschtasp, avait sauvé à l'époque où Darab fut vaincu par Alexandre.

(*) Cet étendard était le tablier de cuir de Caveh. Voyez p. 223, col. 2.

Aschc disait encore que le bonheur qu'il avait de posséder le drapeau royal d'Afridoun prouvait que le ciel voulait se servir de lui pour rétablir l'ancienne monarchie des Perses. Cette opinion, soutenue par les astrologues, contribua beaucoup à faire réussir les desseins ambitieux d'Aschc. Lorsque ce chef fut à la tête d'un parti considérable, il secoua le joug des Séleucides, soumit tout l'Irak-Adjémi, prit le titre de roi de l'Iran, et choisit pour capitale la ville de Reï. Les chefs du Fars, de l'Aderbidjan, du Mazenderan et du Khouzistan, le reconnurent pour suzerain, et s'engagèrent à le soutenir contre les Séleucides, à la condition de ne jamais payer de tribut ni à lui ni à ses successeurs. Aschc consolida sa puissance, fit respecter son autorité dans tout l'Iran, résista aux attaques des Séleucides, et, après quinze ans de règne, laissa la couronne à son fils Gouderz Ier, appelé *Aschc II* par plusieurs auteurs.

SCHAPOUR, fils de Gouderz, fut surnommé *le grand roi*, parce qu'il reconquit sur les Grecs les trésors des anciens monarques perses, et les fit porter à Suse et à Persépolis. Il occupa le trône pendant quinze ans, et eut pour successeur son petit-fils Bahram Ier, dont le règne fut de onze ans. Balasch, qui lui succéda, conserva la couronne le même nombre d'années.

FIROUZ Ier fut tout à la fois un prince brave et pacifique. Un jour, étant à la chasse, il découvrit une caverne dans laquelle Afridoun avait enterré des quantités prodigieuses d'or et d'argent. Firouz employa ces richesses à payer les troupes. Il régna dix-neuf ans et laissa le trône à son frère

NARSI, qui ajouta une partie de la Tartarie à l'empire des Arsacides. Son règne dura quatorze ans, après lesquels il transmit la couronne à son neveu

FIROUZ II, qui fut massacré par ses sujets après un règne de vingt-sept ans. On lui attribue la fondation de la ville de Madaïn, qui devint par la suite la capitale du royaume.

BALASCH II, fils de Firouz II, régna douze ans.

ARDAVAN Ier conserva la couronne pendant treize ans. On ignore la durée du règne d'Aschc III, son successeur.

CHOSROES II, fils d'Aschc III, occupa le trône pendant douze ans. C'est sous le règne de ce prince que les historiens orientaux placent la naissance de J. C.

BALASCH III, son fils ou son petit-fils, lui succéda. On ignore la durée de son règne.

GOUDERZ conserva la couronne pendant vingt-neuf ans.

NARSI II, fils de Gouderz, soumit le Khorasan et régna vingt ans.

NARSI III, son fils, qui lui succéda, étendit ses conquêtes. Il passa dix ans sur le trône.

ARDAVAN II eut un long règne. Du temps de ce prince, le polythéisme se répandit dans l'Orient.

ARDAVAN III, fils et successeur d'Ardavan II, fut le dernier souverain de la dynastie des Arsacides, ou, comme disent les Orientaux, des *Aschganides*. Nous allons rapporter les principales circonstances de la révolution qui, suivant les historiens persans, lui fit perdre la couronne et la vie.

On a vu, dans l'histoire des rois Caïaniens (*), que Bahman avait disposé du trône d'Istakhar en faveur de Houmaï, sa fille, au préjudice de Sassan. Ce prince quitta la Perse, et se retira aux Indes, où il vécut dans une condition obscure. Ses descendants continuèrent d'habiter la même contrée pendant six siècles, après lesquels un prince de cette branche caïanienne, appelé aussi *Sassan*, quitta les Indes, et alla s'établir dans la province de Perse. Il s'attacha au service de Babec, gouverneur du pays, et intendant de tous les temples du feu qui existaient dans l'empire. Babec, enchanté de l'esprit et des dehors séduisants du jeune Sassan, le choisit pour intendant de ses troupeaux et de ses terres. Une nuit, Babec vit en songe trois ministres de la religion

(*) Ci-devant page 271.

de Zoroastre qui adoraient Sassan, lui annonçant qu'il serait la souche d'une dynastie nouvelle. Babec appela aussitôt le jeune prince, qui, pressé de questions, lui fit connaître son origine royale. Babec plaça aussitôt Sassan dans son palais, et lui fit épouser une de ses filles. De cette union naquit un fils que Babec appela *Ardschir*, surnom de Bahman. Le jeune Ardschir, doué du plus heureux naturel, reçut une excellente éducation. A l'âge de vingt ans, il se faisait remarquer par son adresse et son courage dans les tournois. La renommée d'Ardschir parvint bientôt à la cour d'Ardavan III, lequel, curieux de voir ce jeune homme, écrivit à Babec en le priant de l'envoyer à Reï. Ardschir continua ses études et ses exercices militaires avec les princes fils d'Ardavan. Un jour qu'ils étaient tous ensemble à la chasse, Ardschir et Bahman, fils aîné d'Ardavan, se mirent à la poursuite d'une bête qui fut percée par Ardschir. Bahman prétendit l'avoir tuée. Ardschir repoussa avec chaleur les prétentions de Bahman, et s'attira la haine d'Ardavan, qui l'éloigna de ses fils et le nomma inspecteur des écuries royales.

Peu de temps après, Babec mourut sans laisser d'enfants mâles, et Ardavan donna le commandement de la province de Fars à Bahman. Mais à peine ce prince était-il parti, qu'Ardavan, craignant son ambition, s'adressa aux astrologues, pour savoir s'il ne devait point lui ôter le commandement dont il venait de l'investir. Les astrologues répondirent qu'il n'avait rien à craindre de Bahman; mais qu'ils avaient découvert, au moyen de leur art, qu'il y avait à Reï un étranger né sous une heureuse étoile, lequel causerait la ruine des successeurs d'Aschc. Cette prédiction causa une grande frayeur à Ardavan, qui porta bientôt ses soupçons sur Ardschir. Il cherchait les moyens de se défaire de lui; mais il en fut empêché par une jeune femme de son harem appelée *Gulnare*, et chargée de la garde de son trésor et de ses bijoux.

Depuis quelque temps, Gulnare entretenait une intelligence secrète avec Ardschir. Elle l'informa des desseins d'Ardavan. Ardschir, plein de reconnaissance, jura à Gulnare qu'il la prendrait pour épouse, et l'engagea à le suivre; ils se déguisèrent l'un et l'autre, et sortirent de Reï emportant les joyaux les plus précieux d'Ardavan. Ardschir gagna la province de Perse, où la tyrannie du prince Bahman causait un mécontentement général, augmenté encore par le souvenir des vertus de Babec. Profitant de la disposition des esprits, il excita un soulèvement, fit connaître ses droits au trône, et se présenta devant Istakhar avec une armée d'environ cinquante mille hommes. Le prince Bahman ayant marché à sa rencontre fut complétement défait, et se sauva à Reï grièvement blessé. Ardschir entra dans Istakhar aux acclamations de tout le peuple, et prit aussitôt le titre de roi. Plusieurs vassaux de la couronne, et quelques gouverneurs de province, irrités de la tyrannie d'Ardavan et de ses ministres, se déclarèrent pour Ardschir. La lutte entre les deux compétiteurs dura douze ans. Après ce temps, Ardavan et deux de ses fils furent faits prisonniers dans une grande bataille : Ardschir ordonna de tuer Ardavan, et les deux princes furent enfermés dans un château; quant à Bahman, il se retira aux Indes.

HISTOIRE DE PERSE SOUS LA DYNASTIE DES SASSANIDES D'APRÈS LES AUTEURS GRECS ET LATINS.

Artaxerxès ou Artaxarès, qui détrôna Artaban, était fils d'un homme de basse condition appelé *Pabec*, et qui exerçait le métier de cordonnier. Un jour un officier du nom de *Sassan*, traversant le pays des Cadusiens, alla loger chez Pabec. Celui-ci, très-versé dans l'astrologie, découvrit, au moyen de cet art, que de Sassan naîtrait un fils qui deviendrait illustre dans le monde. Pabec désirait vivement faire entrer Sassan dans sa famille; mais n'ayant aucune parente à lui donner en

mariage, il engagea sa femme à s'attacher à cet étranger. De cette union bizarre et criminelle naquit Artaxerxès. Dans la suite, celui-ci étant devenu souverain de toute la Perse, il s'éleva une grande contestation entre Pabec et Sassan, qui tous deux revendiquaient la gloire de lui imposer leur nom. Il fut décidé par une espèce de transaction, qu'Artaxerxès serait appelé *fils de Pabec*, *de la race de Sassan*. Artaxerxès, doué d'une grande bravoure, d'un caractère entreprenant, et très-adroit dans tous les exercices du corps, conçut le projet de secouer le joug des rois arsacides. Étant parvenu à faire révolter ses compatriotes, il battit les Parthes, tua Artaban, et prit le titre de *roi des rois* l'an 226 de J. C.

A peine affermi sur le trône, il s'occupa de rendre à l'empire des Perses son ancienne splendeur. Il fit de grands préparatifs de guerre, et déclara aux Romains que tous les pays qu'ils occupaient dans l'Asie Mineure avaient toujours été gouvernés par des satrapes perses, depuis Cyrus jusqu'à Darius, et qu'il leur demandait l'héritage de ses ancêtres. Alexandre Sévère, alors empereur, désirait conserver la paix; il engagea Artaxerxès à éviter une lutte dont le succès était incertain, et à craindre les armées romaines qui avaient si souvent triomphé des Perses. Artaxerxès ne tenant aucun compte de ces représentations, attaqua sans différer les positions fortifiées que les Romains occupaient sur l'Euphrate, et subjugua plusieurs provinces voisines de ce fleuve. Alexandre Sévère fit alors lever une armée et marcha vers la Mésopotamie. Arrivé à Antioche, il députa à Artaxerxès des ambassadeurs chargés de lui offrir la paix. Le monarque perse ne voulut pas les recevoir, et ayant choisi quatre cents hommes d'une taille élevée, il les envoya vers Alexandre Sévère, montés sur des chevaux magnifiques, avec de riches habits et de fort belles armes. Ces singuliers ambassadeurs, introduits en présence de l'empereur, lui dirent qu'il eût à céder au grand roi la Syrie et l'Asie Mineure, anciennes limites de l'empire des Perses. Alexandre Sévère, irrité de tant de hauteur, fit arrêter ces envoyés et les relégua en Phrygie, où il leur donna des terres. Renonçant alors aux négociations, il entra dans la Mésopotamie et recouvra cette province presque sans coup férir. Les événements qui suivirent cette expédition sont rapportés d'une manière tellement différente par les auteurs qui les ont écrits, que nous croyons inutile de les rapporter.

Dès qu'Alexandre Sévère fut de retour à Rome, Artaxerxès, profitant de son absence, reprit toutes les provinces que les Romains lui avaient enlevées. Ce prince mourut après avoir régné quinze ans moins deux mois.

Sapor, fils d'Artaxerxès (an 241 de J. C.), continua la guerre contre les Romains. L'empereur Gordien s'étant rendu en Syrie, marcha contre ce roi à la tête d'une armée considérable, et força les Perses à se retirer dans leur patrie. Il poursuivait ses succès lorsqu'un officier de ses gardes, appelé *Philippe*, l'assassina pour s'emparer de l'autorité souveraine. Philippe fit la paix avec Sapor, et lui abandonna la Mésopotamie et l'Arménie, qu'il reprit ensuite contre sa parole, pour ne point déplaire au sénat de Rome qui avait blâmé cette cession. Aussitôt après le départ de l'armée romaine, les Perses recommencèrent leurs incursions, et s'avancèrent jusqu'à la ville d'Édesse, qu'ils assiégèrent. L'empereur Valérien, instruit de ces fâcheuses nouvelles, courut au secours des provinces envahies; mais soit témérité, soit perfidie d'un de ses généraux, il se trouva dans un endroit où ni le courage ni la discipline de ses soldats ne purent l'empêcher de tomber entre les mains des Perses. Après cet événement, Sapor remporta de grands avantages sur les Romains; mais il fut vaincu dans la suite par Odenat, roi de Palmyre, l'époux de la courageuse Zénobie. Ce prince lui enleva ses bagages et toutes ses concubines.

Sapor rentra dans ses États; mais aigri par l'échec qu'il avait reçu, la cruauté naturelle de son caractère

augmenta encore. Il fit massacrer dans sa retraite un grand nombre de prisonniers romains, et loin de consentir à remettre en liberté l'empereur Valérien, il traitait cet illustre vieillard de la manière la plus indigne, jusqu'à lui poser le pied sur le cou pour monter à cheval. Enfin, suivant quelques auteurs, après l'avoir retenu longtemps prisonnier, il le fit écorcher vif. Depuis cette époque, la gloire de Sapor déclina de plus en plus. Odenat, encouragé par sa première victoire, fit des incursions dans les provinces frontières de la Perse, et s'avança même deux fois jusque sur les bords du Tigre. Après sa mort, Zénobie continua cette guerre, qu'elle fut ensuite obligée d'interrompre pour se défendre contre l'empereur Aurélien. Sapor, délivré de sa redoutable ennemie, attaqua plusieurs peuples barbares voisins de ses États. Il mourut après un règne de trente et un ans.

Hormisdas ou Hormisdate, fils de Sapor, monta sur le trône l'an 272 de J. C. Il ne régna qu'un an et dix jours, et laissa la couronne à son fils Vararane Ier qui régna trois ans.

Vararane II, fils du précédent, se disposait à envahir les provinces romaines (an 276 de J. C.), lorsque l'empereur Probus marcha en personne contre lui. Vararane effrayé envoya des ambassadeurs à Probus, qui les reçut avec hauteur, et consentit cependant à leur accorder la paix. Probus ayant appris quelque temps après que le monarque perse songeait de nouveau à attaquer l'empire, résolut de le prévenir. Il était en marche, lorsque ses soldats le massacrèrent. Carus, son successeur, avait pénétré jusqu'à Ctésiphon sans trouver de résistance, quand il mourut. L'armée romaine se remit alors en route pour l'Italie, sous la conduite de Dioclétien. Vararane, débarrassé de la présence de ses ennemis, s'occupa de fortifier les frontières de son royaume. Il se disposait même à faire une nouvelle incursion sur les terres de l'empire romain, lorsque tout à coup Dioclétien parut en Arménie avec une armée considérable. Vararane effrayé n'osa pas sortir de ses États, et il mourut bientôt après. Il avait régné dix-sept ans.

Vararane III, son fils, lui succéda (an 293 de J. C.). « Ce prince, dit « Agathias, fut surnommé *Segansaa*, « non sans raison, et en vertu d'une « ancienne coutume. Quand les rois de « Perse ont réduit sous leur obéissance « quelque nation voisine, ils ne tuent « pas les vaincus, mais, après leur « avoir imposé un tribut, ils leur laissent toute liberté d'habiter et de cultiver le pays, mais ils mettent à mort « les chefs de la nation, et prennent « pour leurs fils le titre de prince de la « nation vaincue. Vararane II ayant « donc soumis la nation des Segestains, « son fils fut appelé *Segansaa*, c'est-« à-dire *roi des Segestains*. »

Narsès, qui succéda à Vararane (an 294 de J. C.), régna sept ans et cinq mois. Ce prince, vaincu dans deux batailles par Galère, qui pénétra jusqu'au delà du Tigre, finit par surprendre les Romains et les tailla en pièces. Galère lui-même ne se sauva qu'à grand'peine. Ayant obtenu de l'empereur Dioclétien une seconde armée, il remporta sur les Perses une victoire complète. Narsès, blessé dans l'action, se retira, avec les débris de ses troupes, sur des montagnes escarpées. Ses bagages et ses trésors, ainsi que ses femmes, ses enfants, ses sœurs et ses concubines, tombèrent au pouvoir des Romains, auxquels il fut obligé de céder cinq provinces pour obtenir la paix. Galère lui rendit sa femme; mais ses sœurs, ses concubines et plusieurs autres personnages de distinction, furent conduits à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Narsès, rongé de chagrin, ne survécut pas longtemps à ses désastres.

Hormisdas ou Hormisdate II (an 302 de J. C.) régna, comme son père, sept ans et quelques mois. Ce prince, qui était d'une santé très-faible, étant tombé malade, les grands du royaume appelèrent des mages, auxquels ils demandèrent si la reine, qui était alors enceinte, accoucherait d'un fils. Sur leur réponse affirmative, ces seigneurs

placèrent la tiare royale sur le sein de la reine, et prêtèrent serment de fidélité au fils d'Hormisdas qui n'était point encore né.

Le prince dont la reine accoucha (an 310 de J.C.) fut appelé *Sapor II*. Il devint un grand roi, et se proposa toujours de reconquérir sur les Romains les provinces qui avaient appartenu autrefois aux rois de Perse. Bien convaincu que son armée ne pouvait pas lutter à forces égales avec les troupes réglées des Romains, il engagea plusieurs nations barbares, dont le pays était situé près des provinces romaines, à y faire des incursions. Ce prince étendit son empire sur plusieurs contrées au nord et à l'est de ses États; il augmenta ses revenus par une bonne administration, disciplina ses troupes, et montra toujours un grand respect pour la constitution civile et ecclésiastique de la Perse. Cette conduite, résultat de ses convictions ou de sa politique, l'amena à persécuter les chrétiens. Cependant Constantin lui ayant écrit en leur faveur, il se montra moins cruel.

Ce prince, après avoir fait de grands préparatifs de guerre, réclama de Constantin les provinces que celui-ci possédait dans l'Asie Mineure. L'empereur romain, quoique déjà âgé, se disposait à marcher en personne contre les Perses, lorsqu'il mourut. Sapor, profitant des troubles qui suivirent cet événement, s'empara de tout le pays qu'il réclamait. Constance marcha aussitôt contre lui avec une armée. Les circonstances de cette guerre sont rapportées d'une manière contradictoire par les différents historiens qui les ont écrites; il paraît cependant assez probable que les Romains eurent toujours l'avantage dans les batailles rangées, tandis que les Perses furent vainqueurs dans les combats de cavalerie. Sapor mit inutilement tout en œuvre pour se rendre maître de Nisibe, dont il ne put toutefois s'emparer, ni par la force, ni par la ruse. Il y eut pendant cette campagne une attaque nocturne dans laquelle les Perses battirent d'abord les Romains; mais ceux-ci étant ensuite revenus de leur trouble, repoussèrent les agresseurs, blessèrent dangereusement Sapor et tuèrent son fils.

Les deux souverains, fatigués d'une lutte qui traînait en longueur, laissèrent à leurs généraux le soin de conduire les opérations, et quittèrent le théâtre de la guerre. Sapor entreprit plusieurs expéditions contre des peuples barbares qu'il soumit à son empire, et conclut avec d'autres une paix solide. Il y eut vers cette même époque des propositions de paix échangées entre les Perses et les Romains; mais aucun des deux partis n'ayant voulu rabattre de ses prétentions, rien ne fut conclu.

Telle était la situation des deux puissances, lorsqu'un officier de l'armée romaine, appelé *Antonin*, se réfugia à la cour de Sapor pour quelque sujet de mécontentement. Le roi de Perse lui accorda bientôt la plus grande confiance, et par ses conseils, il marcha en toute hâte vers l'Euphrate pour entrer dans la Syrie, qui depuis plusieurs années n'avait éprouvé aucune invasion, et promettait ainsi une riche proie à la cupidité. Le général romain Ursinicus arrêta Sapor par des ouvrages qu'il fit élever sur les bords de l'Euphrate. Le roi de Perse ne pouvant pas forcer le passage, investit Amide. Cette ville fut emportée d'assaut après un siége de soixante et treize jours, dans lequel les Perses perdirent beaucoup de monde. Sapor fit pendre les officiers de la garnison, et réduisit les soldats en esclavage. Il entra ensuite dans la Mésopotamie, où il prit et ruina la ville de Singara. Il investit alors Virta, dont il fut obligé de lever le siége. Sur ces entrefaites, l'empereur Constance, qui avait passé l'Euphrate, essaya vainement de reprendre Bézabda, dont Sapor s'était rendu maître après quelques jours de siége et qu'il avait fortifiée. A la fin, ne pouvant plus tenir la campagne à cause des pluies et du manque de vivres, il se retira en Syrie, où il passa l'hiver.

Au printemps, Sapor réunit une armée nombreuse, mit des garnisons

dans les places fortes, et resta dans ses Etats, se tenant toujours sur la défensive. Bientôt après, l'empereur Constance mourut. A peine sur le trône, Julien, surnommé l'*Apostat*, son successeur, entreprit une nouvelle expédition contre les Perses. Il entra en Assyrie, se rendit maître d'un nombre considérable de villes et de châteaux, et pénétra jusqu'à Ctésiphon, dont il voulait entreprendre le siége. Ses généraux lui ayant représenté la difficulté qu'il éprouverait à s'emparer d'une place si forte par sa position, et au secours de laquelle le roi de Perse ne manquerait pas d'arriver avec toutes ses forces, il renonça à ce projet et continua sa marche, ayant auparavant mis le feu à sa flotte, qui était dans le Tigre. Le but qu'il avait en la détruisant était d'empêcher que les Perses ne s'en rendissent maîtres, et de pouvoir disposer des troupes qu'il aurait été obligé de laisser pour la garder. Peu d'instants après avoir donné cet ordre insensé, il reconnut la faute qu'il avait faite et voulut éteindre l'incendie, mais il était trop tard. Les Perses, instruits de cet événement, détruisirent tout ce qui se trouvait dans la campagne, afin de réduire par la disette l'armée romaine, qui ne pouvait plus tirer de vivres que du pays. Dans cette extrémité, Julien prit le chemin de la Corduène, où il espérait trouver de quoi nourrir ses troupes. Dans la route, les Romains, sans cesse harcelés par les Perses, eurent encore beaucoup à souffrir de la faim. Arrivés au lieu appelé *Maranga,* ils trouvèrent une armée perse très-considérable commandée par Mérène, général de la cavalerie; accompagné de deux fils de Sapor et de quelques grands seigneurs. Les troupes perses étaient armées de toutes pièces, et portaient des casques parfaitement semblables à une tête humaine; les yeux et les narines étaient percés de trous qui permettaient de voir et de respirer librement. On remarquait, dit Ammien Marcellin, un corps de cavaliers armés de longues piques, et qui se tenaient immobiles comme s'ils avaient été attachés sur leurs chevaux par des crochets d'airain. A côté de ceux-ci étaient des archers dont les flèches de roseau faisaient de très-dangereuses blessures; ensuite venaient des éléphants.

Les Romains commencèrent l'attaque, et après un combat long et opiniâtre, les Perses fléchirent. Les deux partis conclurent une trêve de trois jours; les hostilités recommencèrent ensuite. Dans une attaque des Perses, Julien s'étant imprudemment exposé sans cuirasse, fut blessé mortellement par une flèche tirée au hasard. Jovien, élu par les soldats à la place de Julien, se vit obligé, pour sauver les débris de l'armée romaine, d'accepter la paix, en cédant à Sapor cinq provinces avec les villes de Nisibe et de Singara.

Après avoir conclu ce traité de paix si avantageux, Sapor fit une expédition dans la Tartarie et dans les Indes. Jovien étant mort environ huit mois après son avénement, Sapor, au mépris de la foi jurée, entra sur les terres de l'empire, pénétra dans l'Arménie, et tua Arsace qui en était roi. L'arrivée d'un général romain le força de rentrer dans ses États. Ce fut alors qu'il transféra à Ctésiphon, ancienne capitale des Parthes, le siége de la monarchie. La position de cette ville l'aurait sans doute fait choisir depuis longtemps pour capitale aux princes sassanides, s'ils n'avaient pas craint de mécontenter les habitants de la province de Perse, qu'ils avaient intérêt à ménager. Cette translation fut le dernier acte important de la vie de Sapor, qui mourut bientôt après. Il avait régné 70 ans, autant qu'il avait vécu.

SAPOR II eut pour successeur Artaxerxès II (an 380 de J. C.), qui, suivant quelques auteurs, était son frère, et suivant d'autres, son fils. Ce prince régna quatre ans, toujours en paix avec les Romains.

SAPOR III, son fils et son successeur (an 383 de J. C.), régna cinq ans. Nous ne savons rien touchant ce roi, sinon qu'il observa religieusement le traité de paix conclu par son aïeul avec les Romains.

VARARANE IV, fils et successeur du précédent, fut surnommé, comme nous l'apprend Agathias, *Kermasaa* (*Kermanschah*), c'est-à-dire *roi de la Carmanie*, parce qu'il avait eu sous son père le gouvernement de cette province. Il conserva la paix qui existait entre la Perse et les empereurs de Constantinople; c'est pour cette raison que les historiens grecs nous donnent si peu de détails sur son règne, qui cependant dura onze ans.

ISDIGERDÈS, qui succéda à Vararane (an 400 de J. C.), est incontestablement un des plus grands rois qui aient régné sur la Perse. A son lit de mort, Arcadius, empereur d'Orient, justement inquiet du sort de son fils Théodose II, encore au berceau, et redoutant surtout pour lui et pour l'empire les attaques des Perses, pria par son testament Isdigerdès d'accepter la tutelle de ce jeune enfant, et de prendre l'empire romain sous sa protection. A peine instruit des dernières volontés d'Arcadius, Isdigerdès envoya à Contantinople un de ses eunuques appelé *Antiochus*, homme d'une expérience consommée, pour surveiller l'éducation de Théodose. Il faisait déclarer en même temps au sénat que quiconque attaquerait son pupille l'aurait pour ennemi. Isdigerdès ne démentit jamais son généreux caractère, et, tant qu'il vécut, l'empire d'Orient, protégé par ce fidèle allié, jouit de la paix la plus profonde.

Isdigerdès, élevé dans la religion des mages, paraît n'avoir pas été d'abord favorable aux chrétiens; mais dans la suite un saint évêque appelé *Marathas*, ambassadeur de Théodose, lui inspira d'autres sentiments, et malgré l'opposition violente des mages, Isdigerdès permit aux chrétiens de bâtir des églises dans toute l'étendue de son empire. Ce grand roi mourut après avoir passé vingt et un ans sur le trône.

VARARANE V succéda (an 421 de J.C.) à son père Isdigerdès. Il marqua le commencement de son règne par une persécution contre les chrétiens. Un grand nombre de ceux-ci quittèrent la Perse, où ils n'avaient à attendre qu'une mort cruelle, et se mirent en sûreté sur les terres de l'empire romain. Les mages, instruits de ce qui se passait, firent placer sur la frontière des gardes pour arrêter les fugitifs; cependant, malgré cette mesure, presque tous se sauvèrent. Vararane fit redemander ses sujets à Théodose II, qui, sachant bien le sort qui attendait ces infortunés, refusa de les lui rendre. Vararane usa de représailles : il garda des ouvriers que Théodose avait envoyés à Isdigerdès pour travailler aux mines d'or et d'argent de la Perse, et fit saisir toutes les propriétés des Romains qui se trouvaient dans ses États. Ce prince était plein de bravoure et d'activité, adroit à tous les exercices du corps, d'une force prodigieuse, et plus disposé à recourir à la voie des armes qu'aux négociations; aussi ces démêlés amenèrent-ils bientôt une guerre avec les Romains. Les Perses, commandés par Narsès, se mirent en campagne dès le printemps; mais ils rencontrèrent les Romains qui, non moins diligents qu'eux, s'étaient déjà avancés jusque dans l'Arzanène, l'une des cinq provinces en deçà du Tigre cédées à la Perse par Jovien. Là il y eut une grande bataille que Narsès perdit. Ce général voulant transporter le théâtre de la guerre dans une province romaine, gagna les plaines de la Mésopotamie, se dirigeant vers l'Euphrate; mais Ardaburius l'atteignit devant Nisibe. Narsès envoya alors défier ce général, lui demandant le jour et le lieu où ils pourraient terminer la guerre par une bataille décisive. Ardaburius lui répondit que les généraux romains n'étaient pas dans l'usage de concerter leurs opérations militaires avec les ennemis qu'ils avaient à combattre. Cependant l'armée ennemie reçut de nouvelles troupes, et Narsès ne pouvant plus tenir la campagne devant des forces bien supérieures aux siennes, s'enferma dans Nisibe, où il se défendit avec succès contre les Romains.

Vararane sachant que Nisibe était assiégée, résolut d'aller secourir lui-même cette place importante. Pour

couper la retraite à l'armée romaine, il envoya vers l'Euphrate une forte division de Sarrasins, ses alliés, et marcha de sa personne sur Nisibe. Les Sarrasins frappés, à ce qu'il paraît, d'une terreur panique, se jetèrent dans l'Euphrate, où un très-grand nombre d'entre eux trouvèrent la mort. Cependant Vararane s'approchait de Nisibe avec toutes les forces de la Perse, et Ardaburius, sentant bien qu'il ne pourrait pas lui résister, mit le feu à ses machines et se retira sur les terres de l'empire. Vararane mit aussitôt le siége devant Rhésène, nommée *Théodosiopolis*, depuis que le grand Théodose l'avait réparée et fortifiée. Il usa de tous les moyens connus alors pour se rendre maître de la ville; mais n'ayant pu y réussir il se retira, après l'avoir tenue assiégée durant un mois entier.

La campagne suivante (an 422 de J. C.) ne fut pas heureuse pour Vararane. Un seigneur perse ayant appelé le plus brave d'entre les Romains à un combat singulier, Aréobinde courut aussitôt à lui, le renversa de cheval et le perça de sa lance. Cet échec d'amour-propre fut pour les Perses le signal de défaites assez importantes : Ardaburius surprit et tailla en pièces plusieurs corps d'armée avec les généraux qui les commandaient; et les habitants de Nisibe étant sortis en armes pour se joindre à l'armée des Perses, furent enveloppés et détruits par les Romains. Toutefois ces batailles sanglantes étaient loin d'être aussi funestes aux Perses, qui trouvaient facilement à se recruter sur les lieux, qu'aux Romains obligés de faire venir des renforts de contrées extrêmement éloignées. Théodose, frappé du désavantage de cet état de choses, fit faire à Vararane des propositions de paix que ce prince semblait disposé à accepter; mais les *Immortels* s'y opposèrent. Nous avons déjà eu occasion de parler de ce corps qui existait en Perse depuis les premiers successeurs de Cyrus (*). Les soldats qui le composaient étaient tous des hommes distingués par leur naissance, leurs richesses et leur courage. On les appelait *Immortels*, parce que leur nombre ne diminuait jamais. L'homme qui mourait était aussitôt remplacé par un autre. Ces Immortels, qui jouissaient d'une grande considération auprès des rois de Perse, engagèrent Vararane à n'accepter aucune proposition jusqu'à ce qu'ils eussent essayé encore une fois de vaincre les Romains. Ce prince consentit avec joie à ce qu'ils lui demandaient. Aussitôt les Immortels se partagèrent en deux corps, dont l'un attaqua de front les Romains, tandis que l'autre fit un détour pour les prendre en queue. Une sentinelle romaine, placée sur un endroit élevé, vit ce mouvement et se hâta d'en instruire son général. Celui-ci, averti à temps, attaqua les Immortels qui allaient se mettre en embuscade, et les tailla en pièces, puis, se jetant sur ceux qui attaquaient de front, il les défit entièrement.

La destruction d'un corps qui faisait l'orgueil et la principale force de la Perse, rendit Vararane plus traitable. Ce prince conclut pour cent ans la paix avec les Romains. Un des principaux articles portait que les rois de Perse permettraient à leurs sujets le libre exercice de la religion chrétienne. Cette clause fut très-mal observée. La persécution recommença presque aussitôt et continua pendant tout le règne de Vararane, mais avec beaucoup moins de fureur, car ce prince ne pouvait pas se défendre d'un sentiment involontaire de respect pour les chrétiens, depuis qu'il avait été témoin du fait que nous allons rapporter. Les Romains, quand ils entrèrent dans l'Arzanène, enlevèrent un grand nombre d'habitants de ce pays, et les traînèrent à la suite de l'armée. Ces infortunés furent ensuite conduits, au nombre de sept mille, dans la ville d'Amide, où ils se trouvèrent réduits à la plus affreuse misère. L'évêque Acace fit vendre avec l'autorisation de son clergé les ornements et jusqu'aux vases sacrés de l'église. Il racheta ensuite les prisonniers, leur donna des vêtements et les

(*) Voyez ci-devant page 117.

renvoya en Perse avec de l'argent pour faire le voyage. Les préventions de Vararane ne tinrent pas contre une si grande générosité. Ce prince voulant témoigner sa gratitude et son admiration au saint prélat, le fit prier de venir en Perse. Acace ayant reçu de Théodose l'ordre de céder aux désirs de Vararane, se rendit à la cour de ce roi, qui lui donna les plus grands témoignages de respect, et, à sa considération, accorda plusieurs grâces aux chrétiens. Si les bonnes dispositions de Vararane en faveur du christianisme restèrent presque sans effet, il faut en accuser les mages, très-influents sous les Sassanides, et animés de la haine la plus violente contre les chrétiens.

Vararane passa le reste de sa vie dans une paix profonde. Il mourut aimé et regretté de tous ses sujets, après un règne qui avait duré vingt ans.

ISDIGERDÈS II, fils de Vararane V, monta sur le trône en 441. Cette même année il arriva en Arménie une révolution qui intéresse l'histoire de Perse. Après avoir conclu la paix avec les Romains en 374, Sapor II s'était emparé d'une partie de l'Arménie. Ce royaume, bien que très-faible, existait cependant toujours. Les Arsacides, qui tiraient leur origine des rois parthes, avaient conservé à la faveur de leurs montagnes le titre de rois et la souveraineté de quelques provinces, malgré la puissance des Perses. Arsace, contemporain de Vararane V, avait laissé en mourant deux fils, Tigrane et Arsace, qu'il nomma héritiers de ses États; mais la part de Tigrane était quatre fois plus forte que celle d'Arsace. Celui-ci, mécontent de ce partage, implora le secours de l'empereur Théodose II. Tigrane, qui ne pouvait résister aux armées romaines, ne voulut cependant pas pour cela céder aux prétentions de son frère. Il fit à Isdigerdès une donation de tous ses États, et se retira en Perse, où il vécut en simple particulier. Arsace, de son côté, offrit son royaume à Théodose qui l'accepta; et, pour faire acte de souveraineté, il éleva, sur une colline située à deux lieues des sources de l'Euphrate et du Tigre, une forteresse qu'il appela *Théodosiopolis*. Pendant que cette révolution s'accomplissait en Arménie, Isdigerdès était dans la Chorasène, occupé à soumettre des rebelles. A son retour, il se disposa à défendre le pays que Tigrane lui avait donné et à soutenir les prétentions élevées par Sapor sur l'Arménie entière. Théodose, instruit des préparatifs que faisait Isdigerdès, envoya en Asie Anatolius avec une armée. Lorsque ce général arriva en Mésopotamie, Isdigerdès avait déjà passé le Tigre et s'avançait contre les Romains. Les deux armées étant en présence, Anatolius, qui connaissait la générosité du roi de Perse, descendit de cheval et marcha seul à sa rencontre pour lui offrir la paix. Isdigerdès, flatté de la confiance que lui témoignait Anatolius, le reçut avec toute sorte d'égards; mais il refusa de régler les conditions de la paix dans un pays qui appartenait aux Romains. Il rentra en Perse, et conclut avec Anatolius une trêve d'un an, pendant laquelle on régla les conditions de la paix. Il fut convenu que la partie de l'Arménie cédée par Tigrane appartiendrait à la Perse, et celle d'Arsace aux Romains, et qu'aucune des deux nations ne pourrait élever de places fortes sur les frontières. La partie de l'Arménie qui fut alors cédée aux Perses, prit le nom de *Persarménie*. Isdigerdès, qui avait publié des édits cruels contre les chrétiens, fit cesser la persécution à la prière de Théodose. Il mourut après un règne de dix-sept ans et quatre mois.

PÉROZÈS succéda (an 458 de J. C.) à son père Isdigerdès. Ce prince fit une expédition contre les Huns blancs, appelés *Ephthalites*, qui infestaient les frontières de son royaume. Il leva une armée considérable, et entra sur les terres de ces barbares qui se retirèrent dans des forêts et des défilés, dont ils gardèrent toutes les issues, après le passage de Pérozès. Celui-ci s'étant enfin aperçu qu'il s'était trop avancé, s'arrêta pour délibérer avec ses généraux sur le parti qu'il avait à

prendre. En même temps on vit arriver des envoyés du roi des Ephthalites, qui dirent à Pérozès, après lui avoir reproché sa témérité, que leur souverain s'engageait à lui laisser la vie ainsi qu'aux soldats de son armée, s'il voulait se prosterner devant lui, l'adorer comme son seigneur, et promettre avec serment de ne jamais faire la guerre aux Ephthalites. Pérozès consulta les mages qui étaient autour de sa personne, afin de savoir s'il pouvait accepter les propositions qui lui étaient offertes. Les mages répondirent qu'à l'égard du serment il pouvait en user comme bon lui semblerait; mais que pour ce qui était d'adorer le roi des Ephthalites, il fallait user de ruse et tromper ce roi. « L'usage, disaient-ils, étant d'adorer tous les matins le soleil levant, il faudra prendre ce moment-là pour aller trouver le roi des Ephthalites; vous vous jetterez alors à terre pour adorer le soleil, et vous éviterez ainsi la honte de vous prosterner devant votre ennemi. »

Pérozès se conforma aux avis des mages et prêta le serment qu'exigeait le roi des Ephthalites, heureux de pouvoir, par ce moyen, ramener en Perse sa personne et son armée. Bientôt, oubliant ses serments, il rentra en armes dans le pays des Ephthalites, qui taillèrent en pièces son armée. Pérozès lui-même fut tué dans cette expédition. Il avait régné vingt ans.

On rapporte qu'avant de mourir, il jeta loin de lui une perle d'une grande beauté, afin que par la suite personne ne pût s'en parer. Les Perses, toujours passionnés pour les fables et les légendes, firent sur ce précieux joyau le conte suivant, qui nous a été conservé par Procope :

« Il y avait, dit cet auteur, sur les bords du golfe Persique, un coquillage qui renfermait une perle d'une blancheur admirable et d'une grosseur extraordinaire. Près de là était un monstre marin qui prenait tant de plaisir à voir cette perle, que nuit et jour il suivait le poisson, attendant qu'il ouvrît sa coquille. Lorsque la faim pressait le monstre, il se jetait sur la première proie qu'il rencontrait, puis aussitôt il retournait auprès du coquillage. Un pêcheur remarqua aussi cette perle. Il aurait bien voulu s'en emparer; mais la crainte du monstre marin l'empêchait de rien entreprendre. Il se contenta de rapporter à Pérozès le fait extraordinaire dont il avait été souvent témoin. Pérozès conçut aussitôt un violent désir de posséder la perle, et il n'oublia ni les flatteries ni les promesses pour engager le pêcheur à essayer de la conquérir. Ne pouvant plus résister aux instances du roi, le pêcheur lui dit : « Seigneur, les hommes aiment beaucoup l'argent, ils aiment encore mieux la vie; mais ils aiment leurs enfants par-dessus toute chose, et cette affection est si forte qu'elle fait tout entreprendre. J'espère vaincre le monstre marin, et vous rendre maître de la perle. Si je puis réussir, je serai riche pour toute ma vie; car je ne doute pas qu'étant le roi des rois, vous ne me donniez une magnifique récompense; mais, si je meurs, votre bonté vous portera à prendre soin de mes enfants. Ainsi, la mort même me sera utile. » Après avoir dit ces paroles, il alla vers le bord de la mer, et s'assit sur un rocher en attendant que le monstre marin s'éloignât de la perle pour chercher sa pâture. Ayant choisi le moment favorable, le pêcheur saisit la perle et se hâta de regagner le bord. Se voyant poursuivi, il jeta la perle à ceux qui l'attendaient sur le rivage, et fut bientôt dévoré par le monstre. Les gens qui reçurent la perle, la portèrent à Pérozès et lui racontèrent comment les choses s'étaient passées. »

Les fils de Pérozès, au nombre de trente, périrent avec leur père, à l'exception du dernier, appelé *Cabadès*, beaucoup trop jeune pour prendre part à l'expédition. Les Perses n'osant pas, dans les circonstances difficiles où se trouvait la monarchie, confier le gouvernement à un enfant sans expérience, placèrent sur le trône (an 482 de J. C.) Balas, frère de Pérozès. Ce prince, doué d'excellentes qualités, était dépourvu de talents militaires. Aussi les Perses furent-ils ré-

duits, pendant deux ans, à payer un tribut aux Ephthalites, et pendant deux autres années que dura encore le règne de Balas, ils n'opposèrent que peu de résistance à ces barbares. Balas mourut de chagrin, en voyant qu'il ne pouvait pas délivrer son pays du joug honteux des étrangers.

CABADÈS monta sur le trône à la mort de son oncle (an 485 de J. C.). Ce prince, plein de courage et passionné pour la guerre, vainquit les Ephthalites qui avaient fait une irruption dans la Perse, et parvint à soumettre ce peuple. Mais son caractère inflexible et son penchant pour la nouveauté le rendirent bientôt aussi redoutable à ses sujets qu'il l'avait été aux ennemis de la Perse. Il changea la constitution du royaume, abolit toutes les prérogatives dont la noblesse avait joui sous ses prédécesseurs et ordonna par un édit la communauté des femmes. La noblesse persane, lasse de tant d'infamies, se révolta. La onzième année de son règne, Cabadès fut jeté dans une prison, et les Perses élurent à sa place Zamasphès, frère de Pérozès. Aussitôt que celui-ci fut sur le trône (an 496 de J. C.), il délibéra avec les principaux seigneurs de la Perse, pour savoir à quel parti on s'arrêterait touchant Cabadès. Les membres de l'assemblée émirent plusieurs opinions différentes; cependant la plupart étaient d'accord sur un point, c'est qu'il fallait conserver la vie à leur ancien roi. Alors un grand seigneur appelé *Gusanastadès*, qui était *chanarange*, ou général des troupes placées sur la frontière des Ephthalites, prenant un petit couteau dont les Perses se servaient pour rogner leurs ongles, dit : « Ce couteau suffirait pour arranger l'affaire sur laquelle nous délibérons; mais si vous différez, vingt mille hommes parfaitement armés ne pourront pas en venir à bout. » Néanmoins, presque tous les seigneurs perses ayant horreur de contribuer à la mort de celui qui avait été leur roi, il fut décidé que Cabadès serait enfermé dans une prison appelée le *château de l'Oubli*. Il était défendu, sous peine de mort, de parler de ceux qui y étaient enfermés ou même de prononcer leur nom.

Cabadès ayant été jeté dans cette prison, Zamasphès s'occupa de réparer les maux que son prédécesseur avait faits à la Perse. Tandis qu'il travaillait ainsi à faire le bonheur de ses sujets, il survint une nouvelle révolution qui replongea la Perse dans un abîme de maux. La reine, femme de Cabadès, prenait un soin particulier de son époux pendant qu'il était en prison. Comme cette princesse était d'une très-grande beauté, le commandant du château de l'Oubli conçut pour elle une violente passion. Cabadès, instruit de l'amour de cet officier pour la reine, ordonna à celle-ci de se prêter à tous ses désirs. Alors la passion de cet homme étant devenue encore plus effrénée, il permit à la reine, qui l'en avait sollicité, d'entrer dans la prison et d'en sortir quand elle voudrait. Un grand seigneur perse appelé *Séosès*, ami intime de Cabadès, se tenait toujours dans les environs du château, cherchant une occasion de faire évader le prince. Il lui fit dire par la reine qu'il l'attendait avec des chevaux. A la nuit, Cabadès, ayant pris les habits de la reine, passa au milieu des gardes, qui, trompés par ce déguisement, le laissèrent aller. La fuite de Cabadès ne fut découverte que plusieurs jours après, et lorsque ce prince avait eu tout le temps nécessaire pour s'éloigner. Il arriva avec Séosès chez les Ephthalites, et ayant épousé la fille de leur roi, il rentra en Perse à la tête d'une puissante armée. S'étant bientôt rendu maître de la personne de Zamasphès, il le jeta en prison après lui avoir fait crever les yeux, condamna à mort Gusanastadès, et donna sa charge à un Perse de la même famille et appelé *Adergudunbade*. Il créa pour Séosès la charge d'*adrastadaransalan*, c'est-à-dire, comme nous l'apprend Procope, *chef de tous les magistrats et de l'armée*, dignité dont personne ne fut revêtu dans la suite.

Cabadès se trouvant hors d'état de payer au roi des Ephthalites les sommes

que ce prince avait dépensées pour le replacer sur le trône, voulut faire un emprunt à l'empereur Anastase. Celui-ci n'étant pas disposé à épuiser ses finances pour secourir un ennemi redoutable, lui répondit par un refus. Aussitôt Cabadès irrité entra, sans aucune déclaration de guerre, sur les terres des Arméniens soumis aux Romains, et pénétra dans la Mésopotamie, jusqu'à la ville d'Amide, dont il commença le siége le 5 octobre 502. Les habitants, quoique surpris en pleine paix, lui opposèrent une vigoureuse résistance. Cabadès, désespérant de prendre la place, allait lever le siége, lorsque les Amidéniens, informés de sa résolution, commencèrent à railler les Perses du haut de leurs murailles, et quelques femmes de mauvaise vie se montrèrent aux assiégeants dans un état qui blessait la pudeur. Les mages ayant remarqué cette action, dirent à Cabadès qu'il ne devait pas lever le siége, parce que la conduite de ces femmes prouvait que les habitants d'Amide montreraient bientôt aux Perses tout ce qu'ils avaient de plus caché. Quelques jours après, un homme appartenant à l'armée assiégeante ayant découvert l'entrée d'un souterrain qui conduisait à une tour située dans la ville, surprit les gens qui gardaient cette tour; et Cabadès, faisant en même temps appliquer des échelles contre les murailles, ordonna une attaque générale que les Amidéniens repoussèrent d'abord; mais Cabadès, un cimeterre nu à la main, força les soldats de remonter à l'assaut, et en fit même tuer plusieurs qui refusaient d'obéir. La place fut emportée de la sorte, après quatre-vingts jours de siége.

Les Perses massacrèrent d'abord un grand nombre d'habitants; mais ensuite Cabadès étant entré dans la ville, un prêtre fort âgé lui représenta avec courage qu'il était indigne d'un roi de tuer ainsi des vaincus. Cabadès, tout en colère, lui dit : « Mais pourquoi m'avez-vous résisté? — C'est, lui répondit le vieillard, parce que Dieu voulait que vous fussiez redevable de la possession d'Amide à votre courage, et non pas à notre volonté. » Cabadès, apaisé par ces paroles, fit cesser le carnage; mais la ville fut pillée, et on vendit les habitants comme esclaves. En se retirant, Cabadès laissa à Amide une garnison de mille hommes, avec un commandant perse appelé *Glone*.

Dès que l'empereur Anastase fut informé que Cabadès avait mis le siége devant Amide, il fit partir de Constantinople une armée de cinquante-deux mille hommes sous le commandement des plus habiles généraux. Lorsque ces forces passèrent l'Euphrate, la ville d'Amide était déjà prise, et Cabadès se trouvait campé près de Nisibe. Ce prince ayant su que les généraux romains avaient partagé l'armée en plusieurs corps, attaqua une de ces divisions et la détruisit entièrement. Informé en même temps que les Huns avaient fait une irruption dans son royaume, il fut obligé d'interrompre les opérations contre les Romains pour se porter avec toutes ses forces au secours des provinces envahies. Dès que les Romains furent assurés de la retraite de Cabadès, ils mirent le siége devant Amide; puis ayant réussi à attirer hors de la ville Glone avec deux cents cavaliers, ils les massacrèrent. La garnison, considérablement réduite par cette perte, montra toujours le plus grand courage. Le fils de Glone fut investi du commandement. Après un long blocus, le nouveau commandant n'ayant plus que fort peu de vivres, qu'il ménageait avec le plus grand soin, offrit aux Romains de quitter la ville si on lui offrait des conditions honorables. Pendant la négociation, il fit distribuer à ses soldats, en présence des parlementaires romains, les provisions qu'il avait en réserve. Cette ruse lui réussit parfaitement; les Romains lui accordèrent une somme considérable pour rendre la place qu'il ne pouvait plus tenir, et la garnison sortit avec armes et bagages. Comme les hostilités entre les Perses et les Huns continuaient toujours, Cabadès fit avec les Romains une trêve de sept ans. Ainsi fut terminée cette guerre, au

mois d'avril 505, après avoir duré trois ans.

Cabadès avait eu de ses concubines un grand nombre d'enfants; et de ses épouses légitimes trois fils, Caosès, Zamès et Chosroës. Il désirait assurer la couronne à ce dernier; et craignant que les Perses ne voulussent pas ratifier son choix, il écrivit à l'empereur Justin, le priant d'adopter Chosroës pour son fils. Les conseillers de l'empereur ayant montré combien il serait dangereux d'adopter un étranger qui pouvait un jour prétendre au trône de Constantinople, la proposition de Cabadès fut rejetée. Séosès avait été chargé, avec un autre Perse appelé *Mébodès*, de conduire les négociations relatives à cette affaire. Après le refus de l'empereur, Séosès fut accusé par ses ennemis de trahison envers le roi de Perse. On lui reprocha encore d'avoir adoré des divinités étrangères, et d'avoir fait enterrer le corps de sa femme sans tenir compte de la loi des mages, qui défend de souiller le sein de la terre en y renfermant des cadavres. Ces accusations suffirent pour perdre un homme qui paraît avoir été aussi juste que probe, mais auquel on reprochait une grande hauteur. Cabadès, qui lui devait le trône, feignant un grand respect pour cette religion des mages à laquelle il avait porté tant d'atteintes, laissa exécuter la sentence de mort prononcée contre lui.

Vers cette époque, Justinien étant parvenu à l'empire, ordonna de fortifier la ville de Mindone, située dans la Mésopotamie, sur les frontières du territoire romain. Les Perses attaquèrent les travailleurs et rasèrent les fortifications. Justinien, irrité de cet acte de violence, envoya Bélisaire en Asie pour venger les Romains. Après plusieurs mouvements et quelques escarmouches sans importance, on en vint à une action générale. Les deux armées restèrent en présence jusqu'à midi; alors les Perses engagèrent l'attaque. Les Romains, qui étaient dans l'usage de prendre un repas vers le milieu du jour, auraient voulu attendre pour combattre une heure plus avancée, espérant trouver les Perses, qui ne mangeaient que le soir, affaiblis par une longue abstinence. Les Perses lancèrent d'abord une grande quantité de flèches qui ne firent que peu de mal aux Romains, parce que le vent qui soufflait du côté de ceux-ci en amortissait la force. Quand les flèches furent épuisées, les deux armées s'attaquèrent avec la lance. Alors le combat devint terrible. Les Perses ayant commencé à céder, prirent bientôt honteusement la fuite. Les Romains leur tuèrent cinq mille hommes, et ils en auraient fait un plus grand carnage, si Bélisaire n'avait donné ordre de cesser la poursuite, dans la crainte que ces gens irrités ne recommençassent le combat. Dans l'Arménie romaine, Merméroës, général des Perses, essuya deux défaites. Tant de désastres n'abattirent pas le courage de Cabadès. Ce prince refusa même de conclure la paix avec les Romains, à moins que ceux-ci ne lui donnassent satisfaction sur tous les griefs réels ou imaginaires qu'il prétendait avoir reçus. En même temps, il confia une armée à Azaréthès, qu'il chargea de ravager les provinces romaines situées près de l'Euphrate. Bélisaire n'ayant pas assez de troupes pour lutter avec avantage contre Azaréthès, évitait une affaire générale. Ses soldats, taxant sa prudence de timidité, l'obligèrent à livrer bataille aux Perses. Ce que le général romain avait prévu arriva, son armée fut complétement battue. Cependant il prit de si bonnes mesures, qu'Azaréthès, qui avait perdu beaucoup de monde, ne retira que peu d'avantages de sa victoire, et fut même disgracié à cette occasion, comme nous allons le rapporter. C'était l'usage en Perse, qu'avant de commencer une expédition, le roi, assis sur son trône, passât l'armée en revue. Le général chargé du commandement en chef se tenait debout, et chaque soldat, en passant devant le roi, jetait une flèche dans de grandes corbeilles qui étaient ensuite scellées du sceau de l'empire. Quand l'armée était de retour, chaque soldat repre-

nait une de ces flèches. On comptait ensuite les flèches qui restaient dans les corbeilles, et le roi savait par leur nombre combien il avait perdu de soldats. Cet usage était déjà ancien chez les Perses au temps de Procope. Quand Azaréthès fut de retour, Cabadès lui demanda quelles villes il avait prises, lui qui s'était engagé à le rendre maître d'Antioche. Azaréthès répondit qu'il avait gagné une bataille. Cabadès commanda alors que l'on fît la revue de l'armée, et que chaque soldat reprît une flèche. Comme il en resta un grand nombre dans les corbeilles, le roi fit des reproches à Azaréthès, ne lui accorda aucune récompense, et choisit Merméroës pour lui succéder.

Vers la même époque, Bélisaire fut rappelé à Constantinople, et Sittas le remplaça dans le commandement des troupes destinées à agir contre les Perses. Ce général reconnaissant toute la supériorité de Merméroës comme homme de guerre, résolut d'employer la ruse contre lui. Il envoya dans le camp des Perses, alors occupés au siége de Martyropolis, un émissaire qui annonça à Merméroës que les Massagètes, gagnés par l'or de Justinien, se disposaient à faire une incursion dans la Perse. Cette fausse nouvelle disposa Merméroës à traiter avec les Romains; et la mort de Cabadès, qui arriva pendant les négociations, le décida à conclure une trêve et à ramener l'armée en Perse.

Quant à Cabadès, étant tombé grièvement malade et sentant que sa fin approchait, il fit venir un Perse appelé *Mébodès*, dans lequel il avait la plus grande confiance, et il le chargea de faire exécuter son testament, par lequel il nommait Chosroës pour son successeur. Après avoir pris ces dispositions, Cabadès mourut. Caosès ayant voulu se mettre en possession du trône comme fils aîné de Cabadès, Mébodès s'y opposa, en disant que nul ne pouvait s'attribuer l'autorité souveraine, et qu'il la fallait recevoir avec le consentement des grands de l'État. Caosès, qui se croyait assuré du suffrage de toute la noblesse, se soumit à la volonté de Mébodès. Quand les grands de l'État furent assemblés, Mébodès lut le testament par lequel Cabadès désignait Chosroës pour son successeur, et le souvenir du courage du feu roi engagea toute l'assemblée à obéir à sa dernière volonté.

Chosroes, étant monté sur le trône (an 531 de J. C.), reçut une ambassade de Justinien, qui le faisait complimenter sur son avénement et lui proposait la paix. Chosroës traita fort bien les ambassadeurs, à la tête desquels était Rufin; mais quand on en vint à rédiger les articles du traité, il se montra moins facile qu'on n'avait pu le supposer d'abord. Enfin, après de longues négociations, les Romains comptèrent à Chosroës une somme d'argent qu'il exigeait, et la paix fut conclue.

Le commencement du règne de Chosroës fut agité de troubles. Les grands du royaume croyant trouver dans ce prince les mêmes inclinations qui avaient rendu pendant un temps Cabadès si redoutable à ses sujets, résolurent de le déposer et de mettre à sa place un autre descendant de Cabadès. Ils étaient plus portés d'inclination pour Zamès, fils de Cabadès, que pour tout autre; mais ce prince était privé d'un œil, et les lois du royaume ne permettant de placer sur le trône qu'un prince exempt de tout défaut corporel, ils résolurent de donner la couronne à Cabadès, fils de Zamès, et de nommer celui-ci régent du royaume. Zamès ayant accepté ces offres, les conjurés n'attendaient qu'un moment favorable pour agir, lorsque le complot fut découvert. Chosroës fit mettre à mort toutes les personnes qui avaient pris part à la conspiration. Cabadès, encore enfant, échappa seul à sa vengeance. Ce jeune prince était chez Adergudunbade, qui prenait soin de son éducation. Celui-ci ayant reçu de Chosroës l'ordre de faire périr son élève ne put se résoudre à obéir, et il consulta sa femme pour savoir la conduite qu'il devait tenir. Cette dame, profondément émue du malheur du jeune enfant qu'elle avait élevé, se

jeta aux pieds de son époux et le conjura de sauver le petit prince. Adergudunbade céda facilement aux instances de sa femme, et dans la suite, lorsque Cabadès fut devenu homme, il l'engagea à quitter la Perse et lui fit présent d'une somme considérable. Quelque temps après, Varrhamès, fils d'Adergudunbade, dénonça à Chosroës la désobéissance de son père. Chosroës, irrité, fit périr Adergudunbade et donna sa charge à Varrhamès. Ce même prince commit bientôt après un crime non moins horrible, en faisant mettre à mort, pour une cause futile, Mébodès, auquel il devait la couronne. Un jour, voulant consulter ce général, il chargea un courtisan de l'aller avertir. Le courtisan s'acquitta de sa commission, et Mébodès, qui était occupé à faire manœuvrer des troupes, répondit qu'il irait parler au roi aussitôt qu'il serait libre. Cette réponse, envenimée par celui qui la portait, mit Chosroës dans une violente colère et il fit dire à Mébodès de se rendre sur-le-champ auprès du trépied. C'était une sorte de siége de fer qu'on plaçait à cette époque devant la porte des rois de Perse. Les personnes contre lesquelles le souverain était irrité recevaient l'ordre de se rendre auprès de ce trépied et d'y attendre leur arrêt, sans qu'il fût permis à personne de les secourir. Mébodès demeura auprès du trépied pendant plusieurs jours, après lesquels un homme chargé de cette mission alla vers lui et le tua.

Chosroës, bien décidé à enfreindre la paix qu'il avait conclue avec les Romains, dès qu'il en trouverait l'occasion, fit de grands préparatifs de guerre. Justinien, instruit des dispositions hostiles du monarque perse, lui adressa une lettre, dans laquelle il lui représentait tous les dangers qu'une rupture pourrait entraîner pour les deux pays. Chosroës, dont la résolution était inébranlable, ne répondit même pas à cette lettre et poussa ses préparatifs avec la plus grande activité.

Au printemps de l'année 540, il entra sur les terres de l'empire avec une puissante armée et porta la guerre dans la Syrie et dans la Cilicie. Il se rendit maître de Sura, ville forte sur l'Euphrate, et prit ensuite Antioche. Pendant qu'il était encore dans cette dernière ville, il reçut des ambassadeurs de Justinien, chargés de lui faire sentir qu'il s'était rendu coupable de perfidie en violant la paix, et de lui proposer de conclure un nouveau traité. Chosroës reçut ces ambassadeurs avec toutes sortes d'égards et les écouta avec attention. Puis, quand ils eurent cessé de parler, il leur adressa le discours suivant : « Selon moi, l'ancien proverbe est bien vrai qui dit que Dieu ne donne jamais aux hommes des biens qui soient purs, mais qu'il y ajoute toujours quelque mal. Nos ris sont mêlés de larmes, notre joie de tristesse, notre prospérité de chagrins, et personne ne jouit d'un bonheur complet. J'ai pris sans peine cette ville si célèbre; c'est une victoire signalée que je tiens de Dieu. Mais lorsque je considère le grand nombre de morts et que je pense que mes trophées sont teints du sang des vaincus, la conquête que j'ai faite ne me cause plus aucune joie. La véritable cause des malheurs qui sont arrivés, ce sont ces infortunés habitants qui, ne pouvant soutenir un siége, ont cependant été assez téméraires pour attaquer les Perses victorieux qui étaient déjà entrés dans leur ville. Les personnes les plus considérables de la cour me priaient d'investir Antioche et de faire tuer tous les prisonniers. Mais moi, bien convaincu que sévir contre des gens qui ne peuvent se défendre est un crime, j'exhortais les habitants à fuir de toutes leurs forces pour conserver la vie. »

« Chosroës, ajoute Procope, disait ces paroles d'un ton faible et languissant, afin de faire croire aux ambassadeurs qu'il était affligé des maux que la ville d'Antioche avait soufferts. Mais les ambassadeurs n'ignoraient pas la véritable raison pour laquelle il avait permis aux assiégés de se sauver sans les faire poursuivre (*). Ce prince

(*) Il craignait que les habitants n'eussent

trahissait sa pensée, il déguisait la vérité, et chargeait avec plus d'adresse que nul autre n'eût pu faire, les innocents des crimes dont il était coupable. Il était toujours prêt à promettre toutes choses et à confirmer ses promesses par des serments, mais il était encore plus porté à oublier ce qu'il avait promis. Quoiqu'il eût sur le visage l'image de la piété, et dans la bouche des paroles qui ne témoignaient que de l'éloignement pour les mauvaises actions, il n'y en avait point qu'il ne commît, quand il pouvait en tirer de l'utilité. Lorsqu'il se rendit maître de Sura par ruse, on dit que, voyant dans le sac de cette malheureuse ville une dame de qualité que des soldats traînaient avec violence, et qui tenait par la main un tout petit enfant qui ne pouvait la suivre, il dit en présence de l'ambassadeur des Romains et de plusieurs autres personnes, avec un profond soupir et en faisant semblant de pleurer, qu'il priait Dieu de punir l'auteur de tant de maux. Il voulait désigner Justinien, quoiqu'il sût parfaitement qu'il était seul coupable de tout ce qui arrivait. Voilà, continue Procope, le véritable portrait de Chosroës. »

Malgré tous les nobles sentiments dont il faisait parade, Chosroës réduisit Antioche en cendres; et après s'être emparé d'un grand nombre d'autres villes dont il rançonna les habitants, il finit par conclure une paix aussi avantageuse pour lui que honteuse pour les Romains, car ceux-ci s'obligeaient à lui payer une somme d'argent. « Et ne vous attendez pas, dit Chosroës aux ambassadeurs, à vous procurer une paix perpétuelle avec une somme une fois payée. L'amitié vendue à prix d'argent ne dure qu'autant que l'argent même; elle s'use et se consume à mesure qu'il s'écoule et se dépense. Pour entretenir la paix entre nous, il faudra la faire revivre sans cesse par un payement annuel. » Les ambassadeurs ayant répondu que les Romains deviendraient alors tributaires des Perses, « Non, répondit Chosroës, ce ne sera point un tribut, mais une pension que vous payerez aux Perses, comme vous la payez aux Huns et aux Sarrasins pour défendre vos frontières. »

Malgré la conclusion de la paix, Chosroës, en retournant dans ses États, mit le siége devant la ville de Dara qui appartenait aux Romains. Il ne put s'en rendre maître; cependant il obtint des habitants une somme considérable, à condition qu'il lèverait immédiatement le siége.

Les prisonniers faits pendant l'expédition furent traités avec plus d'humanité qu'ils ne devaient l'espérer. Chosroës bâtit pour eux dans l'Assyrie, à une journée de Ctésiphon, une ville qu'il appela *Chosroantioche*, c'est-à-dire, l'*Antioche de Chosroës.* Il y fit construire un bain public et un cirque à l'usage des habitants, et laissa chez eux un grand nombre de conducteurs de chars et de musiciens qu'il avait amenés de plusieurs villes conquises. Il leur fournit encore, durant toute sa vie, des vivres avec une libéralité extraordinaire. Il ordonna que la ville relèverait immédiatement de lui, et que pour cette raison elle aurait le titre de *royale*. Il ordonna encore que les esclaves qui s'y réfugieraient et seraient reconnus comme parents par les citoyens ne pourraient être revendiqués par leurs maîtres, quand même ceux-ci occuperaient les emplois les plus considérables de l'État.

Chosroës, satisfait des avantages que lui avait procurés son expédition, paraissait enfin disposé à observer la paix qu'il venait de conclure. Mais Justinien, irrité du manque de foi de ce monarque, se décida à envoyer de nouveau Bélisaire contre les Perses et d'ôter à ce peuple les moyens de recommencer la guerre. Le général romain s'occupa immédiatement de réunir dans la Mésopotamie les soldats qu'il put tirer des provinces voisines, de les pourvoir d'armes et de vête-

mis des troupes en embuscade dans un ravin d'où il aurait été facile de tuer beaucoup de monde aux Perses.

ments dont ils manquaient presque tous, et, ce qui était plus difficile, de rendre le courage à ces hommes qui tremblaient au seul nom des Perses. Pendant que Bélisaire prenait toutes ces dispositions, Chosroës était en Lazique, occupé avec les habitants à chasser les Romains. Bélisaire profitant de son absence, entra dans la Perse, ravagea le pays, prit quelques places et en emporta le butin. La campagne terminée, il partit pour Constantinople.

L'année suivante (542), Chosroës, redoutant une nouvelle incursion dans son royaume, quitta le pays des Lazes et retourna en Perse. Au printemps, il se dirigea vers la Palestine dans l'intention de piller Jérusalem; mais comme il était en route, des informations inexactes qu'on lui donna sur les forces de Bélisaire, qui était de retour en Orient, lui faisant craindre de se voir couper la retraite par ce général, il repassa l'Euphrate pour rentrer en Perse. Lorsqu'il se trouva devant Callinique dont on réparait les murailles, il pilla la ville et emmena un nombre considérable d'habitants, malgré la parole qu'il avait donnée à Bélisaire de ne commettre aucune hostilité sur le territoire de l'empire.

L'année suivante, il recommença ses incursions tout en réclamant des Romains les sommes que ceux-ci devaient lui donner pour la conservation de la paix. Justinien, sans lui répondre, donna ordre à Narsès d'entrer dans la Persarménie avec une armée. Ce général résolut d'ouvrir la campagne par la prise d'Anglon, petite place très-forte, située dans un pays d'un accès difficile et défendue par quatre mille Perses. Nabadès, qui commandait ceux-ci, fit répandre le bruit que, ne pouvant tenir contre les Romains, il abandonnait la position. Narsès, plein de confiance dans cette nouvelle, s'avançait pour prendre possession de la ville, dans laquelle il s'attendait à ne trouver aucun défenseur. Mais en approchant des murailles il fut étonné de trouver les Perses rangés en bataille devant la place et prêts à charger les Romains. L'avant-garde de ces derniers, composée entièrement de troupes armées à la légère, prit la fuite sans attendre les Perses. Ceux-ci attaquèrent vigoureusement l'armée romaine et la mirent en désordre. On vit alors trente mille Romains fuir devant quatre mille Perses. Le carnage aurait été beaucoup plus grand, si Nabadès n'eût craint, malgré les excellentes positions qu'il avait fait prendre à ses troupes, de tomber dans quelque embuscade. Narsès reçut une blessure mortelle. Cette action fut la seule qu'il y eut pendant la campagne.

L'année suivante (544), Chosroës entra pour la quatrième fois sur les terres de l'empire et forma le siége d'Édesse qu'il avait attaquée vainement dans sa première expédition. Il échoua de nouveau et se retira après avoir perdu un grand nombre de soldats. Peu de temps après, il reçut des ambassadeurs de Justinien qui conclurent avec lui la paix pour cinq ans, moyennant une somme considérable. Cette paix ne fut pas de longue durée, et bientôt de nouveaux démêlés s'élevèrent entre les deux souverains au sujet de la Lazique. Les habitants de ce pays, mécontents du joug que leur avaient imposé les Romains, appelèrent les Perses à leur secours; mais reconnaissant aussitôt qu'il leur était beaucoup plus avantageux de rentrer dans la dépendance de leurs premiers maîtres, ils prièrent Justinien d'envoyer une armée en Lazique. Après avoir remporté plusieurs avantages, les Perses furent battus et firent la paix.

Anatozade, fils aîné de Chosroës, s'était déjà révolté contre son père qui l'avait exilé à Lapato, ville éloignée de sept journées du chemin de Ctésiphon. Quelque temps après (an 550), le roi tomba malade, et Anatozade prit sur-le-champ le titre de roi. Ayant bientôt appris que son père s'était rétabli, il fit révolter la ville de Lapato, et livra bataille à Phabrize, envoyé contre lui avec une armée. Il fut vaincu et fait prisonnier. Chosroës,

pour lui ôter l'espoir de jamais monter sur le trône, lui fit brûler les yeux avec une aiguille rouge. L'année suivante (551), fut conclue une nouvelle trêve de cinq ans. Justinien paya encore à Chosroës une forte somme d'argent pour l'obtenir. Les vingt-cinq années qui suivirent les événements que nous rapportons se passèrent, pour Chosroès, comme le commencement de son règne, à faire la guerre aux Romains, et à contracter avec eux des traités qu'il n'exécutait qu'autant que leur observation était avantageuse à ses intérêts.

Cependant, grâce aux talents militaires et à l'activité de Tibère, qui avait été nommé César par l'empereur Justin II, les Romains étaient à la veille de prendre sur le vieux Chosroës une éclatante vengeance. Ce roi n'ayant pas connaissance des préparatifs des Romains, entra en Arménie au printemps de l'année 576. Tibère, qui n'avait point encore assez de troupes pour l'attaquer, lui proposa la paix. Mais tout en faisant cette démarche, il ordonna à Justinien, fils de Germain, général habile et d'un grand courage, de réunir autant de soldats qu'il pourrait, afin d'être en état de se défendre contre Chosroës, si cela devenait nécessaire. Quand l'envoyé de Tibère fut arrivé au camp de Chosroës, ce dernier lui donna l'assurance qu'il ne désirait que la paix, et que si l'ambassade fût arrivée avant son entrée en campagne, il ne serait pas sorti de ses États; mais qu'étant en marche il ne pouvait reculer sans honte, et que dès qu'il serait en Perse il enverrait des plénipotentiaires pour s'entendre avec ceux que Tibère aurait choisis. Tel était l'état des choses, lorsque Chosroës apprit que le général Justinien, à la tête d'une armée nombreuse, entrait en Cappadoce. A cette nouvelle, il résolut d'aller au-devant de lui, espérant le rencontrer avant qu'il fût à Césarée. Mais Justinien avait fait plus de diligence que ne pensait Chosroës. Ce général était déjà au delà de Césarée, dans les plaines de la petite Arménie, près de Mélitine, où le roi de Perse le rencontra. L'armée romaine, choisie dans toutes les provinces de l'empire, était l'élite de l'Europe et de l'Asie. Chosroës, effrayé, hésitait à faire sonner la charge, lorsqu'un Scythe appelé *Curs*, auquel Justinien avait confié le commandement de l'aile droite de l'armée romaine, s'élança à la tête de ses escadrons, culbuta l'aile gauche des Perses, et s'empara de la tente et des équipages royaux. Chosroës, tenu continuellement en échec par le reste de l'armée romaine, ne pouvait détacher aucun corps de troupes pour arrêter Curs. Enfin celui-ci, après s'être emparé des trésors de Chosroës et de l'autel où l'on entretenait le feu sacré, alla vers le soir rejoindre Justinien. La nuit étant venue, Chosroës attaqua, à la lueur des torches, un corps avancé de troupes romaines qu'il tailla en pièces. Il gagna ensuite Mélitine et y mit le feu. Il se disposait à repasser l'Euphrate, lorsqu'on l'avertit que les Romains s'étaient mis à sa poursuite et allaient l'atteindre. Aussitôt, saisi d'effroi, il monta sur un éléphant, et traversa le fleuve. Une grande partie de son armée se noya en voulant passer après lui. Chosroës, découragé par ces désastres, se retira dans ses États, et fit une loi qui défendait aux rois de Perse ses successeurs de commander leurs armées en personne dans les guerres contre les Romains.

Justinien passa bientôt l'Euphrate et le Tigre, et pénétra dans l'intérieur de la Perse sans trouver de résistance. Les Romains s'avancèrent jusque sur les bords de la mer d'Hyrcanie, prirent tous les vaisseaux qu'ils trouvèrent, pillèrent et brûlèrent les villes maritimes, et passèrent l'hiver en Perse. L'été suivant ils retournèrent sur les terres de l'empire, ramenant un si grand nombre de prisonniers qu'ils les offraient en vente pour une pièce d'or. Chosroës, abattu par tant de revers, fit faire des propositions de paix à l'empereur Tibère. Les négociations ayant traîné en longueur, il survint un événement qui les rompit

tout à fait. Tamchosroës, alors le plus grand guerrier de la Perse, était parvenu à lever une armée de soldats courageux et expérimentés. Il alla avec ces troupes attaquer Justinien en Arménie, et remporta sur lui une victoire signalée (an 577). Cet heureux succès releva le courage et les espérances du vieux Chosroës, et la guerre recommença avec une nouvelle fureur. Maurice, commandant de la garde de l'empereur, et désigné pour succéder à Justinien (an 578), se mit en marche pour attaquer Tamchosroës. Celui-ci, sachant que l'armée romaine était beaucoup plus forte que la sienne, se retira à travers l'Arzanène. Maurice se mit à le poursuivre, mais, arrêté dans sa marche par une maladie dangereuse, il ne put l'atteindre. Aussitôt qu'il fut rétabli, il ravagea l'Arzanène, prit quelques places fortes et fit un grand nombre de prisonniers. Il s'arrêta devant Chlomare, ville fortifiée dans laquelle commandait un Perse appelé *Bigane*. Celui-ci, voulant épargner aux habitants les horreurs d'un siége, fit offrir à Maurice tout l'or et l'argent que renfermait la ville, à condition qu'il se retirerait. Maurice l'engagea à ouvrir ses portes aux Romains, lui assurant qu'il trouverait auprès de l'empereur des emplois plus honorables et beaucoup plus de richesses qu'il n'en possédait sous la domination de Chosroës. Ces offres brillantes ne furent point capables d'éblouir Bigane, qui répondit qu'il ne voudrait pas même d'une couronne, s'il fallait, pour la posséder, manquer à la foi qu'il devait à son maître légitime. Ces paroles furent soutenues par une vigoureuse résistance, et les Romains se retirèrent sans avoir pu prendre la ville. Maurice s'avança ensuite, ravagea tout le pays en deçà et au delà du Tigre, prit la forteresse de Singare, et à la fin de la campagne, mit ses troupes en quartier d'hiver dans la Mésopotamie.

La santé de Chosroës, altérée depuis la bataille de Mélitine, déclinait tous les jours. Ce prince, retiré à Ctésiphon, était en proie à la plus violente mélancolie. Tibère lui fit proposer la paix, et les négociations touchaient à leur fin, lorsque Chosroës mourut; l'an 579 de J. C., après avoir régné quarante-huit ans.

« L'histoire, dit le Beau, appelle ce prince le *grand Chosroës*. Les Orientaux lui donnent le surnom d'*Anouschirvan*, qui signifie *âme généreuse*. C'est l'Alexandre des Perses. Ils le préférèrent, pour ses victoires, sa grandeur d'âme et sa haute sagesse, à tous ses prédécesseurs, sans en excepter Cyrus. Il fut honoré du surnom de *juste*, titre plus glorieux pour un souverain que celui de *grand*. Telle est l'idée que les historiens orientaux donnent de Chosroës. Les auteurs grecs contemporains font de ce prince un portrait bien différent. Ne pouvant lui refuser les qualités des conquérants, ils lui attribuent les vices les plus odieux des monarques, l'injustice, la cruauté, l'avarice, la perfidie. Ses victoires ont fait tant d'honneur aux Perses et tant de mal aux Romains, qu'on doit également se défier de la flatterie des uns et de la haine des autres. Le caractère de Chosroës est un problème insoluble. Tant il est dangereux pour un prince jaloux de sa gloire d'irriter une nation savante qui sait parler à la postérité. Quoiqu'il soit injuste de s'en rapporter à des témoins ennemis, je suis cependant forcé de suivre ici les écrivains grecs, seuls monuments que j'aie entre les mains; mais j'avertis d'avance que je me défie moi-même de tous les traits dont ils noircissent les actions de Chosroës. »

HORMISDAS III succéda à son père Chosroës, l'an 579 de J. C. Ce prince, à peine monté sur le trône, donna des preuves de son orgueil et de son imprudence. Il ne daigna pas faire notifier à Tibère son avénement à la couronne; et quand cet empereur envoya une ambassade en Perse pour le complimenter et conclure les traités qui avaient été acceptés par Chosroës, il traita les ambassadeurs avec la plus grande fierté, refusa le plus longtemps possible de leur donner audience, et

finit par leur déclarer qu'il ne pouvait pas accéder aux conditions de paix proposées à son père. L'empereur Tibère, qui ne se croyait pas assuré du succès de la négociation, avait envoyé Maurice en Mésopotamie, avec ordre de pousser vigoureusement la guerre, si Hormisdas n'acceptait pas la paix qui lui était offerte. Maurice passa le Tigre, ravagea la Médie, et, aux approches de l'hiver, se retira à Césarée en Cappadoce.

Au printemps de l'année suivante (an 580 de J. C.), il battit à Callinique les Perses commandés par Adaarmane. Celui-ci, obligé de prendre la fuite, se sauva au delà du Tigre, abandonnant toute la Mésopotamie aux Romains, qui reprirent plusieurs places qu'ils avaient perdues sous les deux règnes précédents.

L'année 581, les conférences pour la paix furent reprises et rompues de nouveau. L'armée des Perses et celle des Romains se rencontrèrent dans les plaines de Constantine. Les Perses furent entièrement défaits, et le brave Tamchosroës, qui les commandait, ne voulant pas survivre à son malheur, se jeta au milieu des ennemis et mourut en combattant. L'année 582, les Perses battirent les Romains près d'une forteresse appelée *Acbas*. Les opérations militaires furent ensuite interrompues pendant plus d'une année. Alors l'empereur Maurice envoya en Perse Philippique. Les deux premières campagnes de ce général ne furent marquées par aucun événement mémorable; mais ensuite (an 586 de J. C.) ayant attaqué les Perses dans une plaine située près du château de Solacon, au pied du mont Izala, il les tailla en pièces. Les débris de l'armée vaincue, formés de l'élite des troupes de la Perse, se retirèrent sur une colline où ils restèrent pendant trois jours sans vouloir se rendre, malgré le manque absolu de subsistances. Un corps de troupes romaines qui les tenait en échec, ignorant leur détresse, se retira alors, soit crainte de réduire de braves gens au désespoir, ou peut-être aussi, par mépris pour leur petit nombre. Dès que les Perses virent les Romains en retraite, ils les attaquèrent et furent encore repoussés. La guerre continua toujours, et les Romains remportèrent plusieurs nouveaux avantages sur les Perses. L'an 590, il y eut une sanglante bataille devant Martyropolis dont les Perses s'étaient emparés par surprise. Le général perse, Mébodès, fut tué dans l'action, et les Romains remportèrent la victoire; mais ils ne purent empêcher les vaincus de jeter dans la place un nombre de troupes suffisantes pour en assurer la conservation à ses nouveaux maîtres. L'année suivante, il y eut une bataille non loin de Nisibe, et près du château de Sisarbane. Les Perses, après avoir mis les Romains en fuite, furent repoussés à leur tour, grâce au courage d'Héraclius, qui tua de sa propre main le général perse appelé *Aphraate*. Les troupes de l'armée vaincue se retirèrent à Nisibe n'osant rentrer en Perse. Hormisdas, aussi cruel qu'injuste, avait menacé les chefs et les soldats de les faire tous mettre à mort s'ils ne revenaient vainqueurs. Redoutant l'effet de cette menace, ils passèrent sous les drapeaux d'un général, appelé *Varame,* qui s'était révolté contre le roi. Voici à quelle occasion :

Pendant qu'Hormisdas faisait la guerre aux Romains, une partie de ses troupes, commandées par Varame, étaient occupées contre les Turcs, au nord de la mer Caspienne. Varame battit les Turcs, et les força à payer au roi de Perse un tribut que celui-ci leur envoyait auparavant. De si grands succès engagèrent Hormisdas à envoyer Varame dans la Lazique pour en chasser les Romains. Le général Perse se mit en route, et arrivé sur les bords de l'Araxe, il fut arrêté par un général ennemi, appelé *Romain*, qui lui livra bataille et le vainquit. Hormisdas, irrité de cette défaite et oubliant les grands services que lui avait rendus Varame, envoya à ce général des habits de femme et le priva de son commandement. Varame,

assuré de l'affection de ses soldats, écrivit à Hormisdas une lettre outrageante; et quand Sarame, envoyé pour lui succéder, fut arrivé au camp, il le fit mettre en pièces par un éléphant. La haine que les Perses portaient à Hormisdas jeta bientôt dans les rangs des rebelles une foule de mécontents, parmi lesquels se trouvèrent les troupes vaincues par Héraclius. Cependant Varame s'était emparé de plusieurs forteresses, et Hormisdas, convaincu de la nécessité d'arrêter au plus tôt une révolte qui faisait des progrès si rapides, envoya contre les rebelles une armée, sous les ordres du commandant de la milice du palais. Ce général, arrivé en présence de Varame, fut massacré pendant la nuit, et ses troupes privées de chef se retirèrent vers Ctésiphon. Hormisdas se rendit en toute hâte dans cette capitale. Mais bientôt un seigneur appelé *Bindoës*, qu'il avait fait enfermer injustement, parvint à sortir de la prison, et se mettant à la tête des troupes qui avaient été sous les ordres du chef de la milice du palais, il se rendit en présence d'Hormisdas, auquel il reprocha les crimes qu'il avait commis. Hormisdas ordonna à ses gardes de se saisir de la personne de Bindoës; mais aucun n'osa obéir. Aussitôt Bindoës, arrachant la tiare de dessus la tête d'Hormisdas, ordonna aux gardes de ce prince de le conduire en prison. Chosroës, fils d'Hormisdas, craignant d'être enveloppé dans le même désastre que son père, prit la fuite au milieu du tumulte. Bindoës le rassura et lui promit de le placer sur le trône. Hormisdas, retenu en prison, demanda qu'il lui fût permis de plaider sa cause devant une assemblée de la noblesse; cette grâce lui ayant été accordée, il déplora son malheur et celui du peuple, et parla avec force contre les auteurs de la révolution qui le privait du trône. Il supplia ensuite les seigneurs perses de ne pas lui donner pour successeur son fils Chosroës qui, disait-il, était indigne de régner, et il leur recommanda un de ses fils, plus jeune, dont il vanta l'excellent naturel. Cette harangue ne produisit aucun effet sur les conjurés, qui choisirent Chosroës pour leur roi; et Hormisdas, qu'on avait privé de la vue en lui passant un fer rouge devant les yeux, fut relégué dans une prison.

CHOSROES II monta sur le trône (l'an 592 de J. C.). Il traita d'abord son père Hormisdas avec une extrême bonté, lui envoyant dans sa prison les vins et les mets les plus exquis, et s'attachant à rechercher les moyens de lui rendre la captivité moins dure. Tous ces égards, loin d'adoucir Hormisdas, ne faisaient qu'irriter son humeur farouche. Chosroës, ne pouvant parvenir à calmer sa fureur, le fit mettre à mort. Après s'être rendu coupable d'un crime si horrible, il célébra son avénement au trône par des fêtes et de grandes distributions d'argent qu'il fit à la noblesse. Il donna ordre qu'on mît en liberté un grand nombre de personnes retenues dans les prisons, voulant montrer par cette conduite qu'il était fort éloigné de la cruauté de son père. Il envoya ensuite à Varame de magnifiques présents avec une lettre, par laquelle il l'exhortait à renoncer à ses prétentions à la couronne, lui promettant, s'il voulait faire sa soumission, la seconde place de la monarchie. Varame refusa les présents; et, dans une lettre outrageante, en tête de laquelle il prenait, entre autres titres, ceux d'*ami de Dieu*, d'*ennemi des tyrans*, et de *prince, attaché à la religion*, il ordonna à Chosroës de renoncer au trône et de se rendre auprès de sa personne, s'engageant à lui accorder à ces conditions le gouvernement d'une province de la Perse. Chosroës lut cette lettre devant ses conseillers qui se répandirent en injures contre Varame; mais pour lui, voulant ménager encore ce rebelle dangereux, il lui écrivit en ces termes: « Chosroës, roi des rois, seigneur des princes, maître des nations, souverain de la paix, sauveur des hommes, entre les dieux homme très-bon et éternel, entre les hommes dieu très-illustre; plein de gloire, vic-

torieux, qui se lève avec le soleil et qui donne des yeux (*) à la nuit, distingué par ses ancêtres, roi qui hait la guerre, bienfaisant, qui conserve l'empire, qui tient à ses gages les bons génies (**); à Varame, général des Perses, notre ami.

«Nous avons reçu le souvenir de votre valeur bien connue partout, et ayant su que vous êtes en bonne santé, nous nous en sommes réjoui. Il y a toutefois dans cette missive des paroles qui ne sont pas nées de votre cœur. Mais peut-être celui qui a fait la lettre, plein de vin et enveloppé dans un profond sommeil, aura-t-il écrit de vaines et absurdes rêveries. Cependant, comme les arbres ces jours-ci se sont dépouillés de leurs vêtements et que les songes, dans cette saison, n'ont aucune valeur, nous ne nous sommes point laissé aller au trouble (***). Or, nous avons obtenu le trône honorablement, nous n'avons point renversé les institutions des Perses. Quant à ceux qui ont été délivrés de la prison, nous ne les y remettrons pas. Car il est peu convenable que les bienfaits du roi manquent de force. Pour ce qui est du diadème, nous avons confiance que nous ne le déposerons pas, et, s'il y avait d'autres mondes, nous aurions l'espérance de les gouverner. Nous marcherons vers toi comme il convient à un roi, soit que nous te persuadions par des discours, ou que nous te soumettions par les armes. Si tu veux ton bien, fais ce que tu dois faire. Adieu, le meilleur de nos compagnons futurs.»

Chosroës prévoyant bien que sa lettre ne ferait aucune impression sur Varame, réunit une armée et se rendit à Nisibe, dans les environs de laquelle se trouvait le général révolté. Six jours se passèrent en négociations, qui n'amenèrent aucun résultat, et en escarmouches. Les soldats de l'armée royale, voyant qu'on n'osait pas les mener à l'ennemi, perdirent courage. Chosroës, instruit des mauvaises dispositions des troupes, fit partir ses femmes, décidé à prendre lui-même la fuite le lendemain; mais avant qu'il eût réalisé ce projet, Varame attaqua son armée, qui n'opposa aucune résistance, et Chosroës se sauva à toute bride, accompagné d'un petit nombre de gardes. Ce prince traversa les déserts de la Mésopotamie, et se rendit à Circésium, où il entra, suivi d'une faible escorte et de ses femmes, dont plusieurs portaient des enfants à la mamelle. Probus, qui commandait dans la ville pour les Romains, rendit les plus grands honneurs au monarque perse. Dès le lendemain, celui-ci écrivit à l'empereur Maurice une lettre, dont voici la substance. « Chosroës, roi des Perses, au très-sage, au bienfaisant, au pacifique, au puissant, à l'ami de la noblesse, au sauveur des

(*) C'est-à-dire *des astres.*

(**) On lit dans le texte de Théophylacte Simocatta (Hist., lib. IV, cap. 8), d'après lequel nous traduisons cette lettre, ὁ τοὺς Ἄσωνας μισθούμενος. Ni les anciens ni les nouveaux éditeurs de cet historien n'ont dit la moindre chose relativement à ce passage, qui cependant renferme une véritable difficulté. J'ai consulté M. Hase sur le sens du mot Ἄσωνας qui m'était tout à fait inconnu. Cet illustre savant m'a appris qu'au lieu d'Ἄσωνας, il faut lire ἀσώμους, que l'on écrivait pour ἀσωμάτους, qui chez les auteurs de la basse grécité signifie souvent *anges.* Il est probable d'après cette ingénieuse restitution que Théophylacte a voulu rendre le mot *iezdan* par lequel les sectateurs de Zoroastre désignaient les bons génies du second ordre, intermédiaires entre Ormouzd et les hommes, et aussi toutes les créatures qui par leur vertu ou leur puissance s'élevaient au-dessus de l'humanité. C'est ainsi que dans les inscriptions et sur les médailles des Sassanides, ces princes sont souvent appelés *rois des rois de la race céleste des izeds.* Cet exemple prouve suffisamment que la phrase de notre auteur *qui tient à ses gages les bons génies* n'avait rien de blasphématoire suivant les doctrines religieuses des Perses.

(***) D'après une ancienne croyance, les songes à l'époque de la chute des feuilles n'annonçaient pas des événements futurs, et n'étaient par conséquent susceptibles d'aucune interprétation.

persécutés, au bienveillant roi des Romains qui oublie les injures, salut. Dès le commencement, Dieu a placé dans le monde deux grands États, semblables à deux yeux qui l'éclairent : le très-puissant royaume des Romains et la sage monarchie des Perses. Ces deux célèbres empires arrêtent les nations inquiètes et belliqueuses, et conservent l'ordre et la tranquillité parmi les hommes. Or, l'univers est rempli de génies méchants et pervers qui s'efforcent de bouleverser toutes les choses que Dieu a établies avec ordre ; et quoique les efforts de ces génies ne soient pas couronnés de succès, cependant il convient que les hommes pieux auxquels Dieu a donné les trésors de la sagesse, le bras et les armes de la justice, combattent ces êtres malfaisants. Les plus dangereux de tous les génies ont excité depuis peu d'horribles désordres dans la Perse. Ils ont soulevé les esclaves contre les maîtres, les sujets contre les princes; ils ont substitué la confusion à l'ordre, le mal au bien ; ce Varame, misérable esclave que mes ancêtres ont tiré de l'abaissement et comblé d'honneurs, ne pouvant soutenir la grandeur de sa gloire, s'est jeté dans le crime, et, ambitionnant la royauté, il a bouleversé notre patrie; cette révolte sera cause que des nations sauvages et féroces parviendront à ruiner l'empire si policé des Perses. Et ensuite, avec le temps, ces mêmes nations opposeront à vos alliés des forces insurmontables; d'après cela, il est digne de votre prévoyance pacifique de tendre une main secourable à un royaume illustre, opprimé par des tyrans, de fortifier un empire sur le point de se dissoudre, et de devenir le sauveur de la Perse. »

Tandis que l'empereur Maurice délibérait sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard de Chosroës, Varame faisait vainement chercher celui-ci dans la Mésopotamie. Il réussit seulement à se rendre maître de la personne de Bindoës, qu'il chargea de chaînes, ainsi que plusieurs autres personnes dévouées aux intérêts de Chosroës et de la famille royale. Mais il traita avec une extrême douceur le peuple, qu'il voulait ménager. Il s'occupa de mettre toutes les frontières de l'empire en état de défense, et combla de présents les personnes qui l'approchaient; mais il s'aperçut bientôt avec douleur que, malgré tous ses efforts, la noblesse lui était toujours hostile, et qu'il ne pouvait compter que faiblement sur le peuple. Toutefois, n'étant plus maître de son ambition, et bien convaincu que le temps ne changerait en rien les sentiments des Perses, il renonça à la dissimulation, et, dans une fête solennelle, il prit les insignes de la royauté. Il envoya ordre en même temps à la garnison de Martyropolis de continuer à se défendre. Chosroës de son côté, voulant paraître reconnaissant de l'hospitalité qu'il avait reçue, fit partir pour Martyropolis un satrape chargé de dire au gouverneur qu'il eût à se soumettre aux Romains. Mais en même temps ce roi perfide l'avertissait secrètement de n'avoir pas égard à la lettre dont le satrape était chargé.

Vers cette même époque (an 593 de J. C.), on vit arriver à Constantinople des ambassadeurs de Varame et de Chosroës. Varame demandait à l'empereur Maurice d'observer une stricte neutralité, et lui promettait à cette condition de céder aux Romains la ville de Nisibe et le pays jusqu'au Tigre. Quant à Chosroës, il promettait de rendre Martyropolis, Dara et toute l'Arménie, et de conserver avec l'empereur une paix perpétuelle, sans jamais exiger de lui les sommes stipulées dans les traités antérieurs. L'empereur se décida en faveur de Chosroës, auquel il renvoya plusieurs grands seigneurs faits prisonniers pendant la guerre. Le monarque perse, assuré de la protection de l'empereur, repassa l'Euphrate, et s'avança jusqu'à Constantine.

L'orgueil et la cruauté de Varame avaient indisposé la noblesse, qui, naturellement, n'obéissait qu'avec répugnance à un usurpateur. Les principaux officiers de l'armée for-

mèrent une conspiration, et ayant forcé la prison dans laquelle était renfermé Bindoës, ils allèrent, sous la conduite de ce chef, attaquer le palais. Varame, averti à temps, avait fait mettre ses troupes sous les armes. Le combat dura toute la nuit; Varame remporta la victoire et se rendit maître de plusieurs chefs du complot. Dès le lendemain, il fit couper les bras et les jambes à ces prisonniers, qui furent ensuite livrés à des éléphants furieux. Mais bientôt les choses prirent un autre aspect. Bindoës, qui avait réussi à se dérober par la fuite à la cruauté de Varame, passa dans la Médie, où il fit rentrer sous l'obéissance de Chosroës un grand nombre de gens qui s'étaient déjà déclarés pour l'usurpateur. Au bout de peu de temps, ce chef se trouva à la tête d'une armée considérable. Le général qui commandait en Arménie pour les Romains reçut, vers la même époque, l'ordre d'employer toutes les forces dont il pouvait disposer en faveur de Chosroës. Quelques troupes de Varame firent leur soumission, et le gouverneur de Nisibe, qui avait voulu attendre l'événement pour se déclarer, remit à Chosroës cette ville et plusieurs autres places qui se trouvaient sous son commandement. La garnison de Martyropolis, fidèle aux ordres secrets qu'elle avait reçus, continuait à se défendre avec courage; mais la perfidie de Chosroës ayant été découverte, les Romains obligèrent ce prince d'envoyer aux assiégés l'ordre de se soumettre sur-le-champ.

Varame, résolu à tout souffrir plutôt que de redescendre au rang de simple particulier, réunit les meilleures troupes de la Perse, et prit toutes les mesures pour arrêter les progrès de Chosroës. Il envoya au château d'Anatha, près de Circésium, un satrape, appelé *Miradurin,* avec une forte division pour garder les passages de l'Euphrate, et il fit partir un autre général pour s'emparer de Nisibe. Ces deux expéditions échouèrent, et de si fâcheux commencements découragèrent les partisans de Varame. Chosroës écrivit alors à l'empereur Maurice, pour lui demander une somme considérable, qu'il s'engagea par écrit à lui restituer dès qu'il serait rétabli sur le trône de Perse.

L'empereur lui ayant accordé sa demande, Chosroës récompensa ses anciens partisans et s'en créa de nouveaux par ses largesses. Il supplia en outre Maurice de rappeler le général romain, Comentiole, dont la lenteur pouvait amener les résultats les plus désastreux pour la cause qu'il défendait. Le commandement de l'armée romaine fut alors confié à Narsès, et Chosroës se mit en marche avec toutes ses forces réunies à celles des Romains. La plupart des villes frontières lui ouvrirent leurs portes, entre autres Dara. Pendant son séjour dans cette place, il reçut de l'empereur Maurice un baudrier couvert de pierres précieuses, une tiare et plusieurs meubles précieux. Ce présent était escorté par des gardes de l'empereur, lesquels devaient former la maison militaire du monarque perse. Soit reconnaissance, soit politique, Chosroës envoya immédiatement, par un satrape, les clefs de Dara à Maurice. Cette remise était accompagnée d'un acte authentique, par lequel il renonçait à ses droits sur la ville et la donnait à l'empire.

L'armée s'étant remise en marche, arriva sur les bords du Tigre, où Chosroës s'arrêta pour attendre quelques renforts. Un chef de Varame, appelé *Bryzace,* tomba au pouvoir des Romains, et ses troupes furent taillées en pièces. Chosroës fit couper le nez et les oreilles à ce malheureux général, et, dans un grand festin qu'il donna aux principaux officiers de l'armée, il ordonna à ses gens d'amener le captif. Quand les Perses eurent suffisamment insulté au malheur de ce général, Chosroës fit un signe de la main, car la religion des Mages défend de parler pendant les repas, et aussitôt Bryzace fut mis en pièces aux yeux de toute l'assemblée. Les Romains, indignés,

quittèrent aussitôt la salle du festin.

Cependant Mébodès, général de Chosroës, ayant été détaché de l'armée avec un petit corps de troupes, s'empara de Séleucie et de Ctésiphon. Il se rendit encore maître de Chosroantioche, où il trouva beaucoup de Juifs qui avaient trempé dans la révolte de Varame, et il les fit mettre à mort. « Ces ennemis, dit Théophylacte, n'étaient point à mépriser. A cette époque, les Juifs qui habitaient la Perse étaient fort riches. Quand l'empereur Vespasien se fut rendu maître de Jérusalem et eut fait brûler le temple, un grand nombre de Juifs, redoutant les Romains, passèrent, avec leurs effets les plus précieux, de la Palestine dans la Médie et dans la Perse. Là, après avoir acquis de grandes richesses, ils poussèrent les habitants dans les révolutions, car, ajoute le même auteur, c'est un peuple pervers, sans aucune espèce de foi, qui aime le trouble, qui se plaît à tyranniser les hommes, qui, envieux et jaloux, ne garde aucun souvenir de l'amitié, et qui, enfin, dans sa haine irréconciliable, ne pardonne jamais. »

Mystacon, général des troupes romaines qui arrivaient d'Arménie au secours de Chosroës, approchait du Zab après avoir fait sa jonction avec Bindoës. Varame voulait empêcher cette armée de se réunir à celle de Chosroës et de Narsès; mais il ne put y réussir. Chosroës se trouvait alors soutenu par soixante mille hommes. Varame, qui n'en avait que quarante mille, essaya d'abord vainement de surprendre les coalisés pendant la nuit. Les deux armées restèrent ensuite en présence jusqu'au troisième jour. Alors les troupes de Varame sortirent de leur camp en tumulte et demandèrent qu'on les conduisît au combat, en poussant de grands cris auxquels répondirent les Perses de Chosroës. Mais Narsès recommanda aussitôt à Bindoës et à Mébodès de faire garder le silence à leurs soldats. L'ordre étant rétabli, les troupes se rangèrent en bataille. L'armée coalisée était partagée en trois corps. Chosroës et Narsès se tenaient au centre; Mébodès commandait l'aile droite, où se trouvaient les Perses et Mystacon; l'aile gauche était composée des troupes venues d'Arménie. Les soldats de Varame, effrayés du nombre et de la contenance des ennemis qu'ils avaient à combattre, prirent la fuite et se retirèrent sur une montagne. Chosroës voulait qu'on les attaquât dans cette position, et Narsès ayant refusé de lui obéir, il donna ordre aux Perses de commencer le combat. Les choses se passèrent comme le général romain l'avait prévu : les assaillants furent repoussés avec une perte considérable, et ils auraient tous été taillés en pièces, si les Romains n'étaient arrivés à leur secours.

Varame savait parfaitement qu'en rase campagne il lui était impossible de résister à l'armée coalisée, et il se retira sur des hauteurs inaccessibles à la cavalerie. Narsès l'y suivit, et Varame, obligé de quitter ses nouvelles positions, établit son camp sur les bords d'une rivière appelée *Balarath*. Narsès le poursuivit, et l'ayant atteint, se disposa à lui livrer bataille. Varame ne pouvant éviter d'en venir aux mains, s'appliqua à ranger ses troupes de la manière la plus avantageuse. Il y avait des éléphants dans les deux armées. Varame plaça les siens devant la cavalerie. Chosroës, entouré d'une garde de cinq cents hommes, parcourait les rangs et exhortait les Perses de son parti à ne pas se montrer inférieurs aux Romains. Varame eut d'abord l'avantage sur un point; mais bientôt il fut battu, et six mille hommes de ses troupes qui s'étaient retirés sur une montagne se virent obligés de mettre bas les armes. Chosroës se donna le plaisir cruel de les voir tuer à coups de flèches ou fouler aux pieds des éléphants. Les Romains se rendirent maîtres des femmes, des enfants, et des ornements royaux de Varame, qu'ils offrirent à Chosroës. Quant à Varame lui-même, il quitta le champ de bataille à la tête de dix mille hommes seulement, et on ne sut jamais dans la suite ce qu'il était devenu. Chosroës se rendit dans la ville de Ganzac, où il donna aux principaux

officiers de l'armée romaine un superbe festin triomphal, tandis que lui, assis sur un trône, il se plaisait à entendre les Perses, qui, suivant leur usage, célébraient sa victoire au son des flûtes et d'instruments à cordes.

Dix jours après, il congédia les troupes romaines sans leur accorder d'autre récompense que des éloges; mais craignant d'être assassiné par ses sujets, il écrivit à l'empereur Maurice, et lui demanda mille soldats romains pesamment armés, chargés de faire auprès de sa personne les fonctions de gardes du corps. Dès qu'il se vit paisible possesseur de la couronne, il fit mettre à mort toutes les personnes qui avaient pris part à la révolte. Bindoës, qui l'avait servi avec tant de zèle, semblait ne devoir s'attendre qu'à des récompenses; mais bientôt Chosroës, qui n'avait plus besoin de son secours, ne vit en lui qu'un rebelle qui avait osé se révolter contre Hormisdas, et il le fit noyer dans le Tigre.

La paix qui existait entre la Perse et l'empire pensa être troublée au sujet des incursions que les Sarrasins faisaient sur le territoire de la Perse. Chosroës, soit qu'il le crût véritablement, ou qu'il cherchât un prétexte décent de déclarer la guerre à l'empereur Maurice, accusa les gouverneurs des provinces romaines, voisines de la frontière, de favoriser ces invasions, loin de s'y opposer comme ils le devaient. Maurice, qui redoutait alors une rupture avec la Perse, envoya des ambassadeurs à Chosroës, qui les reçut d'abord assez froidement; mais le chef de l'ambassade lui ayant représenté avec force toutes les obligations qu'il avait à l'empereur, et la faiblesse des raisons qu'il alléguait pour lui déclarer la guerre, Chosroës, touché de ce discours, renonça à ses projets hostiles.

Peu de temps après, cependant, le monarque perse profita d'un événement qui favorisait ses vues ambitieuses : ce fut le meurtre de l'empereur Maurice (an 602 de J. C). Chosroës donnait toujours à ce prince les noms de *père* et de *protecteur*, et il lui devait bien incontestablement la couronne. Il était juste qu'il cherchât à venger sa mort. Armé de ce prétexte spécieux, Chosroës repoussa avec dédain une lettre et des présents que lui envoyait Phocas, meurtrier de Maurice. Il feignit d'abord de n'avoir d'autre but dans toute sa conduite que de replacer sur le trône un membre de la famille de son bienfaiteur; mais il devint bientôt évident que ni ses paroles ni ses actions n'étaient sincères, car il refusa de secourir Narsès, qui avait pris les armes contre Phocas. Il n'avait réellement d'autre but que de reculer les frontières de son empire et d'affaiblir les Romains.

Aux premiers jours du printemps de l'an 604, il réunit une armée nombreuse et entra en Mésopotamie. Les Romains n'avaient dans cette province qu'un faible corps de troupes sous les ordres de Germain. Ce général ne pouvant éviter la bataille, eut son armée entièrement détruite, et blessé lui-même, il succomba au bout de peu de jours. Dans une seconde affaire près de Dara, les Romains essuyèrent encore une défaite, et les Perses firent un grand nombre de captifs qui furent tous égorgés, par l'ordre de Chosroës. « Tel fut, dit le Beau, le commencement de la guerre la plus sanglante que l'empire eût jamais soutenue contre les Perses, ces opiniâtres rivaux de la puissance romaine. Elle dura vingt-quatre ans, et pendant les dix-huit premières années, jusqu'à la douzième du règne d'Héraclius, ce ne fut pour les Romains qu'une suite perpétuelle de désastres. Chosroës, moins grand capitaine, mais plus cruel que son aïeul, trouvant l'empire dépourvu de généraux expérimentés (*), porta de toutes parts le massacre et l'incendie. Nul quartier, nulle distinction d'âge, de condition, de sexe. Les villes brûlées et renversées, les campagnes sans culture et couvertes des cadavres de leurs habi-

(*) Vers cette époque l'illustre Narsès fut brûlé vif à Constantinople par ordre du tyran Phocas.

tants, n'offraient aux yeux que des cendres et des ruines. Toute l'Asie, depuis le Tigre jusqu'au Bosphore, ce pays le plus peuplé, le plus riche, le plus fertile de l'univers, ne fut plus qu'un théâtre d'horreurs. Le roi barbare se baigna dans le sang des Romains, devenus lâches en devenant criminels; on eût dit que leurs armées étaient des troupeaux de victimes, que le ciel rassemblait pour les immoler à la vengeance de Maurice. »

Tous les ans les Perses faisaient des incursions dans la Mésopotamie, dans la Syrie, dans la Palestine et dans la Phénicie. Les peuples de ces provinces, abandonnés à leurs propres ressources, s'enfermaient dans les places fortes. Les Perses, contents d'enlever tout le butin qu'ils trouvaient dans les campagnes, se retiraient ensuite sans former aucun siége. L'an 609, Chosroës résolut de ravager l'Asie Mineure qui jusque-là n'avait pas ressenti les horreurs de la guerre. Les Perses prirent Édesse, et passant ensuite l'Euphrate, ils détruisirent un corps de troupes sous les ordres de Sergius, qui fut tué dans le combat. Puis ayant traversé la petite Arménie, ils entrèrent en Cappadoce, où ils défirent Domentiole, frère de Phocas. Ce lâche général se cacha dans des roseaux pour sauver sa vie. Les Perses traversèrent ensuite la Galatie, la Paphlagonie, la Bithynie et arrivèrent jusqu'aux portes de Chalcédoine. Là, ils rebroussèrent chemin, emportant avec eux les riches dépouilles des provinces qu'ils avaient parcourues. Quelques années plus tard ils prirent et saccagèrent la ville de Damas, et emmenèrent en esclavage un grand nombre de ses habitants. Enfin, en 615, Romizanès, plus connu sous le nom de *Sarbar* (*), c'est-à-dire *sanglier*, entra en Palestine à la tête d'une armée considérable. Il ravagea tout le pays, et entra dans Jérusalem privée de défenseurs. Il s'empara de la vraie croix et fit un grand nombre de prisonniers de tout âge et de tout sexe, la plupart chrétiens. Les Juifs du pays achetèrent quatre-vingt mille de ces infortunés pour les massacrer. Sarbar emporta en Perse la vraie croix renfermée dans un étui scellé du sceau de l'évêque. Le saint sépulcre et les églises furent réduits en cendres.

Les guerres que faisaient alors les Perses ressemblaient beaucoup plus à des incursions de brigands qu'à des expéditions régulières. Chosroës qui, malgré son avarice, aimait cependant la gloire, entreprit, pour jeter quelque lustre sur ses armes, une expédition qui n'était pas sans difficulté. Il envoya en Égypte (an 616 de J. C.) une armée qui pilla Alexandrie et ravagea toute la contrée jusqu'aux frontières de l'Éthiopie, tandis qu'une autre division, sous la conduite de Saës, assiégeait Chalcédoine. On redoutait beaucoup à Constantinople la prise d'une place si voisine de la capitale. Héraclius, qui n'avait pas les forces nécessaires pour contraindre Saës à lever le siége, essaya de le corrompre. Saës, séduit en apparence par les offres de l'empereur, lui demanda une conférence. Héraclius y consentit et s'avança dans une barque jusqu'auprès du rivage. Dès qu'il l'aperçut, Saës se prosternant sur le bord de la mer, comme faisaient les Perses devant leur roi, engagea l'empereur à envoyer une ambassade à Chosroës pour conclure la paix. Quelques jours après, les ambassadeurs arrivèrent au camp de Saës, et celui-ci laissant devant Chalcédoine une partie de ses troupes pour tenir la place bloquée pendant l'hiver, partit lui-même avec les envoyés d'Héraclius, qu'il traita avec toutes sortes d'égards tant qu'ils furent sur les terres de

(*) Les auteurs grecs le nomment Σαρβαρὸς et Σαρβαραζᾶς; l'historien syrien Grégoire Bar-Hébræus l'appelle *Scharbarz* (*Chron. Syr.*, pag. 99 et suiv.; version latine, p. 99 et suiv.), et nous apprend que ce nom signifie *porc sauvage* ou *sanglier*. Σαρβαρὸς est, si je ne me trompe, composé d'*Azora*, qui en pehlvi veut dire *porc* (voyez le *Zend-Avesta*, d'Anquetil, t. II, p. 481), et de *bar* ou *bara*, qui dans la même langue a le sens de *sauvage*.

l'empire; mais une fois arrivé en Perse, il les chargea de chaînes, et les conduisit à Chosroës comme des prisonniers. Il espérait que ce roi perfide lui saurait gré d'une pareille conduite; mais Chosroës, informé de tous les détails de l'entrevue de Saës avec Héraclius, lui dit en fureur : Misérable, tu as donc renoncé ton seigneur en prostituant à un étranger l'adoration que tu ne dois qu'à moi? C'était Héraclius qu'il fallait prendre et m'amener enchaîné. Aussitôt il ordonna qu'on l'écorchât tout vif et que de sa peau on fît une outre. Se tournant ensuite vers les ambassadeurs : J'épargnerai les Romains, quand ils auront abjuré leur crucifié pour adorer le Soleil. Après leur avoir adressé ces paroles, il les fit jeter dans un cachot où l'un d'entre eux mourut de maladie et les deux autres furent dans la suite assommés à coups de bâton. Sarbar succéda à Saës et continua le siége de Chalcédoine (an 619). Après s'être rendu maître de la ville, il la livra au pillage et l'abandonna. Sa retraite calma les craintes que l'on avait conçues à Constantinople lors du commencement du siége.

Les Perses faisaient chaque année, au retour du printemps, des invasions dans les provinces romaines situées près de leurs frontières. Héraclius, occupé à préserver l'empire de dangers plus grands encore du côté de l'occident, ne pouvait pas songer à réprimer l'insolence des Perses. Quand une fois il n'eut plus rien à redouter de l'Europe, il s'occupa de tirer vengeance des insultes de Chosroës. Il passa un temps considérable en préparatifs, et l'an 621 il fit passer une armée nombreuse en Asie, où il se rendit lui-même l'année suivante. Son premier soin fut d'instruire et de discipliner les troupes romaines. Il entra ensuite dans la petite Arménie. Sarbar, qui commandait l'armée de Chosroës, ayant vu qu'Héraclius marchait vers la Perse, espéra l'arrêter par une diversion, et il entra en Cilicie. Cependant, comme Héraclius avançait toujours sans se laisser détourner de son but, Sarbar prit le parti de le suivre et de saisir la première occasion favorable pour l'attaquer. Pendant une nuit obscure, il se disposait à charger l'arrière-garde des Romains, lorsque la lune paraissant tout à coup, le força de renoncer à son projet. Il fit des imprécations contre cet astre qu'il adorait et se retira sur des lieux élevés. Le lendemain il y eut quelques escarmouches dans lesquelles Héraclius obtint constamment l'avantage. Plusieurs jours se passèrent ainsi en petits combats qui augmentèrent le courage des soldats romains. Sarbar, craignant les suites du découragement qui faisait de grands progrès dans les rangs des Perses, résolut de hasarder une affaire générale. Il descendit dans la plaine et rangea son armée en bataille, en face du soleil qui commençait à paraître. Les Perses, qui adoraient cet astre, saluèrent son lever par de grands cris. Héraclius, feignant alors de prendre la fuite, les attira à sa poursuite. Quand il vit que le désordre était parmi eux, et que leurs soldats comptant sur une victoire certaine ne gardaient plus leurs rangs, il fit faire volte-face à ses troupes et les attaqua. Presque tous les soldats perses périrent ou tombèrent au pouvoir des Romains. Le camp de Sarbar fut pris et pillé. Après cette victoire importante, Héraclius établit en Arménie les quartiers d'hiver de ses troupes et retourna à Constantinople.

L'année suivante (623 de J. C.), Héraclius entra de bonne heure en campagne, et s'avança vers l'Atropatène, mettant le feu aux villes et aux villages, et détruisant tout sur sa route. Comme il approchait de cette province, il apprit que Chosroës était à Ganzac avec quarante mille hommes. Il se dirigea aussitôt vers cette capitale, et arrivé à peu de distance du camp des Perses, il fit charger les gardes avancées par des Sarrasins auxiliaires. Ceux-ci culbutèrent les Perses, qui s'enfuirent dans leur camp et y jetèrent l'épouvante. Chosroës prit la fuite avec toutes ses troupes. Un grand nombre de soldats furent tués ou faits

prisonniers par les Romains. Héraclius entra dans Ganzac sans éprouver de résistance, brûla un temple du Feu très-vénéré par les Perses, et fit détruire une statue colossale de Chosroës, placée au milieu du palais et sous un dôme qui représentait le ciel. Autour de la statue étaient le Soleil, la Lune et les autres Astres avec des génies qui portaient des sceptres. Au moyen d'un certain mécanisme, le colosse versait de l'eau en forme de pluie et faisait entendre le tonnerre. Ce colosse, comme le temple du Feu et une partie de la ville, furent livrés aux flammes. Ganzac renfermait alors plus de trois mille maisons.

Après cette expédition, Héraclius se rendit à Thébarmès, la moderne Ourmia. Il brûla cette ville fameuse par son pyrée et continua à poursuivre Chosroës. Ne pouvant l'atteindre, il se dirigea vers l'Albanie pour y prendre ses quartiers d'hiver. Les Perses harcelèrent souvent dans sa route l'armée romaine, chargée de butin et embarrassée de cinquante mille prisonniers, mais toujours sans succès. Le froid étant devenu très-vif, Héraclius donna aux prisonniers tous les secours qui étaient en son pouvoir, et les fit mettre en liberté. Cette générosité lui gagna le cœur de ces malheureux, qui tous priaient Dieu de délivrer la Perse du tyran qui l'opprimait, et de donner à ce pays un roi aussi bienfaisant que l'empereur des Romains.

La campagne suivante (an 624), Chosroës leva trois armées. Il donna l'une à Sarbar et la seconde à un général du nom de *Sarablagas*. Ces deux chefs se rendirent maîtres des défilés qui conduisent de l'Albanie dans la Perse. Héraclius ayant suivi un autre chemin, Sarablagas prit les devants pour l'arrêter; mais Héraclius le battit et continua sa route. Sarablagas fit alors sa jonction avec Sarbar, et se disposa à livrer bataille aux Romains. Ceux-ci, campés sur le penchant d'une colline boisée, attendirent les Perses, les mirent en fuite au premier choc et leur tuèrent beaucoup de monde. Saïs, autre général de Chosroës, arrivait pendant ce temps-là à marche forcée pour prendre part à la bataille. Les Romains se précipitèrent aussitôt sur ses troupes, qui furent tuées ou dispersées, et s'emparèrent des bagages. Il paraît que Sarablagas fut tué dans le combat. Sarbar et Saïs réunirent leurs forces et suivirent Héraclius, mais sans pouvoir obtenir sur lui le moindre avantage. Arrivés dans l'Albanie, Saïs retourna en Perse, laissant le commandement de l'armée à Sarbar. Ce général était cantonné dans un château, autour duquel campait son armée. Héraclius étant parvenu à le surprendre, lui tua un assez grand nombre de soldats et mit le feu au château. Les femmes de Sarbar et plusieurs officiers qui y demeuraient périrent dans les flammes ou se tuèrent en sautant du haut des murailles pour éviter l'incendie. Quant à Sarbar, frappé de terreur, il avait fui à toute bride dès le commencement de l'attaque.

Quoique les généraux de Chosroës eussent été constamment battus pendant cette campagne, toutefois, par des marches habiles et en harcelant toujours les Romains, ils étaient parvenus à les empêcher de pénétrer dans l'intérieur de la Perse.

L'année suivante (an 625), Héraclius, dont l'armée avait beaucoup souffert, songea à se retirer dans l'Asie Mineure, pour être plus à portée de recevoir des recrues de la Thrace et de plusieurs autres provinces d'Europe. Sarbar, qui avait pénétré le dessein de l'empereur, se mit à le suivre et fit préparer à l'avance, sur l'Euphrate, un pont composé de cordes tendues d'un bord à l'autre. Mais comme les Romains approchaient, il donna ordre de replier ce pont de l'autre côté du fleuve. Cependant, Héraclius ayant découvert un gué y fit passer ses troupes. Sarbar traversa le fleuve peu de temps après l'empereur qu'il suivait toujours, et bientôt il arriva sur les bords du Sarus, au delà duquel campaient les ennemis. Les deux armées n'étaient séparées que par un pont qui se trouvait

au pouvoir des Romains. Pendant que les Perses dressaient leurs tentes et travaillaient à se retrancher dans leur camp, quelques soldats romains les attaquèrent et en tuèrent un nombre assez considérable. Ces combats partiels se renouvelant sans cesse, malgré la défense formelle d'Héraclius, Sarbar voulut tirer avantage de la témérité des Romains, et plaça un corps de troupes en embuscade sur le bord du fleuve entre des saules et des roseaux; puis, lorsqu'il fut attaqué, prenant la fuite à dessein, il attira loin de leur camp un assez grand nombre de Romains, qui, se trouvant engagés entre lui et les troupes placées en embuscade, furent aisément taillés en pièces. Les Perses, animés par ce succès, attaquèrent les redoutes qui défendaient le pont, et ils allaient se rendre maîtres du passage, lorsque Héraclius arriva à la tête de ses meilleures troupes. En même temps, un cavalier d'une taille gigantesque, armé d'un large cimeterre, courut vers lui à toute bride. L'empereur le perça d'un coup de lance et le renversa dans le fleuve. La mort de ce géant, redouté pour sa force et son courage, jeta la frayeur dans l'âme des Perses, qui commencèrent à fuir devant les Romains. Bientôt la déroute devint générale. A la nuit, Sarbar se retira avec les débris de son armée et passa l'Euphrate.

Chosroës, pour se venger de la défaite des troupes perses, fit enlever les ornements des églises, et voulant affliger l'empereur qui était catholique, il obligea tous ses sujets chrétiens à embrasser les erreurs de Nestorius. Mais cette stupide vengeance ne remédiait aucunement aux échecs qu'il avait reçus; et bientôt il leva trois armées, dans lesquelles on fit entrer sans distinction les hommes libres, les esclaves, les naturels et les étrangers. Les meilleures troupes furent données à Saïs qui devait attaquer Héraclius. Dans l'armée de ce général étaient cinquante mille hommes choisis dans toute la Perse, et que l'on appelait les *bataillons d'or*, parce que les soldats qui en faisaient partie portaient des javelots dont le fer était doré. Sarbar, à la tête d'une autre armée, avait ordre d'aller à Constantinople, et de se concerter avec les Abares, les Bulgares et les Esclavons, pour s'emparer de cette capitale. Une troisième armée, aux ordres de Rhazatès, devait défendre le royaume. Saïs, ayant passé l'Euphrate, alla attaquer Théodore, frère de l'empereur, qui se trouvait alors dans les plaines de la petite Arménie. Les Perses furent défaits, et Saïs ne survécut que bien peu à son malheur; il mourut de chagrin quelques jours après la bataille. Chosroës fit embaumer son corps, et ayant donné ordre qu'on le lui apportât, il le battit de verges et proféra contre lui les plus horribles imprécations. Sarbar, campé à Chalcédoine, se disposait à joindre les Abares qui attaquaient Constantinople; mais ces barbares ayant été repoussés, il resta dans ses positions.

L'année suivante (627 de J. C.), Héraclius ravagea toute l'Assyrie. Rhazatès, général perse chargé de défendre cette province, suivit l'armée romaine, décidé à profiter de toutes les circonstances favorables qui pourraient s'offrir pour livrer bataille. Cependant Héraclius passa le grand Zab et campa près de Ninive. Là, ayant appris que Rhazatès attendait de nouveaux renforts, il le contraignit d'en venir immédiatement aux mains. Le combat dura depuis le matin jusqu'à la nuit; les Perses laissèrent sur le champ de bataille leur général, presque tous leurs officiers et la moitié de leurs soldats. Du côté des Romains, il n'y eut que cinquante hommes tués; mais le nombre des blessés fut extrêmement considérable. Plusieurs combats singuliers avaient précédé la bataille du Zab; les Perses, vaincus dans toutes ces rencontres, regardèrent l'avantage des Romains comme d'un mauvais augure pour eux, idée superstitieuse qui put diminuer leur courage. Après la bataille, ils n'essayèrent pas même de fuir et restèrent immobiles au milieu des cadavres.

Le lendemain, les Romains entrè-

rent dans le camp ennemi, où ils prirent une grande quantité d'armes précieuses, et entre autres, le bouclier de Rhazatès recouvert de plusieurs lames d'or. Ils trouvèrent aussi le cadavre de ce général, auquel ils coupèrent la tête. Héraclius, aussitôt après la bataille, marcha contre Chosroës. Celui-ci, obligé de fuir devant l'ennemi, se retira avec ses femmes et ses enfants dans une ville appelée par les Perses *Guédéser*, et par les Grecs, *Séleucie*. Cette ville était au delà de Suze, non loin des bords du fleuve Eulæus.

N'ayant plus de troupes à opposer à Héraclius, le monarque perse écrivit à Sarbar qui assiégeait Chalcédoine de venir à son secours. Le courrier, porteur de cet ordre, fut arrêté par les Romains et conduit à Héraclius, qui le retint avec ses dépêches et en fit partir un autre chargé de lettres supposées par lesquelles Sarbar était prévenu que les Perses avaient remporté de grands avantages sur les Romains; il lui était ordonné, en conséquence, de poursuivre le siége de Chalcédoine. Sarbar, trompé par cette lettre, n'obéit pas aux ordres de Chosroës, lequel, se croyant trahi, envoya au lieutenant de Sarbar l'ordre de tuer ce général et de ramener l'armée en Perse. Cette lettre fut encore interceptée par les Romains, qui en communiquèrent le contenu à Sarbar. Celui-ci ajouta aux ordres de Chosroës qui le concernaient, l'injonction de mettre à mort quatre cents officiers de l'armée. Puis il assembla les troupes, et lut cette dépêche en leur présence. Aussitôt, soldats et officiers, irrités contre Chosroës, décidèrent d'un commun accord qu'il fallait lever le siége et gagner la Perse au plus tôt.

Malgré les nouveaux succès que semblait lui promettre la révolte de l'armée de Sarbar, Héraclius fit encore offrir la paix à Chosroës, qui la refusa. Ce prince, affaibli par l'âge, les fatigues et les chagrins, fut attaqué d'une violente dyssenterie. Il pensa alors sérieusement à assurer après lui la couronne à son fils Merdasas, qu'il avait eu d'une dame chrétienne appelée *Sira*, celle de toutes ses femmes qu'il aimait le plus. Siroës, qui prétendait au trône par droit d'aînesse, était alors renfermé dans une prison; mais ayant été élargi sur un ordre contrefait, il fit massacrer aussitôt ceux des autres fils de Chosroës dont il put s'emparer, au nombre de vingt-quatre, et ayant réussi à mettre dans ses intérêts toute la nation, il fit charger de chaînes et enfermer dans une tour son père Chosroës. Aussitôt il prit la couronne et donna ordre qu'on tuât Merdasas sous les yeux du vieux roi, qui fut condamné à mourir de faim; mais comme il vivait encore le cinquième jour après sa condamnation, Siroës le fit achever à coups de flèches. Après ces horribles exécutions, le nouveau roi fit demander la paix à Héraclius, qui la lui accorda à condition que les deux États conserveraient leurs anciennes limites; que les prisonniers seraient rendus de part et d'autre, et qu'on remettrait aux Romains la vraie croix que Sarbar avait prise à Jérusalem. Siroës accepta volontiers ces conditions, et la paix fut enfin rétablie entre les deux nations, après une lutte qui avait duré vingt-quatre ans. Les garnisons perses évacuèrent les villes de la Syrie, de l'Égypte et de la Mésopotamie, où elles furent remplacées par des troupes romaines.

Siroës ne conserva que bien peu de temps le trône où il s'était placé au prix de tant de crimes; il mourut de la peste après un règne de six mois (an 629 de J. C.).

ADESER OU ARTAXERXÈS III, fils de Siroës, succéda à son père n'étant encore âgé que de sept ans. Au bout de sept mois, Sarbar, ancien général et gendre de Chosroës, le même dont nous avons déjà parlé, fit périr ce jeune prince et s'empara de la couronne.

SARBAR fut tué après un règne de deux mois.

BORANE, fille de Chosroës, fut alors placée sur le trône. Cette princesse gouverna l'empire pendant sept mois.

HORMISDAS IV, son successeur,

conserva la couronne pendant quatre ans, après lesquels il fut tué.

ISDIGERDÈS III monta sur le trône à la mort d'Hormisdas (an 632 de J. C.). Sous le règne de ce prince, les Arabes s'emparèrent de la Perse.

Les historiens grecs omettent, touchant la fin de la dynastie des Sassanides, une foule de détails que nous voudrions connaître, et ils ne sont pas même d'accord sur plusieurs circonstances importantes des faits qu'ils rapportent. Voici comment les auteurs de l'*Histoire universelle depuis le commencement du monde* rapportent les événements de cette époque :

« Hormisdas, ou, comme la plupart des auteurs l'appellent, Isdigerdès (*), parvint à la couronne, et par le choix du peuple et par le droit de sa naissance. Cependant son règne fut agité des troubles les plus cruels. Lorsque tout commençait à être tranquille en Perse, les Sarrasins, sous la conduite des successeurs de Mahomet, envahirent son pays. Les historiens grecs qui font mention de cette conquête, ne s'accordent nullement ensemble. Quelques-uns assurent que l'empereur Héraclius avait un corps de Sarrasins dans son armée quand il envahit la Perse, et qu'après que la paix fut faite, à leur retour dans leur pays, ils animèrent leurs compatriotes à entreprendre la conquête de cet empire ; d'autres, que Mahomet lui-même entra à main armée en Perse sous le règne de Chosroës; mais que ce monarque, avec le secours des Turcs, défit entièrement l'armée des Sarrasins. Cependant l'opinion générale est que les Sarrasins n'envahirent la Perse qu'après la prise de Jérusalem, et que la guerre se fit alors avec un avantage assez égal de part et d'autre. Quelques historiens représentent Hormisdas, ou Isdigerdès, comme un prince efféminé; d'autres assurent qu'il défendit son pays avec la dernière intrépidité, jusqu'au temps où les Perses perdirent entièrement courage; et suivant quelques auteurs, il fut tué lui-même en combattant. Ce prince fut le dernier de la ligne d'Artaxerxès qui ait occupé le trône de Perse, et à lui finit un empire qui avait subsisté avec tant de gloire durant quatre cents ans. Le renversement rapide et total d'une si grande monarchie doit nous paraître étrange, à nous qui sommes accoutumés à voir une province se défendre pendant plus de temps que les Sarrasins n'en mirent à conquérir toute la Perse. Mais il faut considérer que les successeurs de Mahomet menaient avec eux une multitude d'hommes qui ne demandaient qu'à s'établir dans les pays conquis. A peine eurent-ils défait Isdigerdès, qu'ils partagèrent les terres, comme les soldats de Guillaume le Conquérant le firent depuis en Angleterre. Isdigerdès vaincu avait abdiqué la couronne par sa fuite; il se retira dans une province reculée de l'empire, et y mourut vers l'an 640 ou 642. »

(*) Nous faisons avec de graves auteurs deux personnages différents d'Hormisdas IV et d'Isdigerdès III.

HISTOIRE DES ROIS DE LA DYNASTIE DES SASSANIDES D'APRÈS LES AUTEURS ORIENTAUX (*).

ARDSCHIR BABGAN OU ARDSCHIR Ier

(Artaxerxès, an 226 de J. C.)

A peine monté sur le trône, Ardschir s'occupa de soumettre deux princes arsacides qui voulaient encore lui résister. Après avoir triomphé de ces derniers compétiteurs, il parcourut toutes les provinces de l'empire et prit le titre de *roi des rois*. Il rédigea ensuite un corps de lois civiles et politiques, composa un traité sur les devoirs des princes et des ministres, et fit plusieurs règlements très-sages pour encourager les arts, les sciences, le commerce et surtout l'agriculture.

(*) Nous suivrons pour cette partie de notre travail la traduction du récit de Mirkhond due à feu M. le baron Silvestre de Sacy. Faire choix d'un autre auteur ou donner une nouvelle traduction de celui que l'illustre savant a préféré, serait afficher une prétention aussi ridicule qu'elle est éloignée de nos sentiments de reconnaissance et d'admiration.

Il posa lui-même la couronne sur la tête de son fils Schapour, et se démit en sa faveur du gouvernement de l'empire. Le règne d'Ardschir avait duré quatorze ans depuis la mort d'Ardavan, et douze du vivant de ce prince.

RÈGNE DE SCHAPOUR, FILS D'ARDSCHIR.

(Sapor Ier, an 241 de J. C.)

Lorsque Ardschir devint maître de la Perse, il fit tuer tous les membres de la famille d'Ardavan. Le motif de cette cruauté fut la prédiction de quelques astrologues, qui lui avaient annoncé que le royaume passerait entre les mains des descendants d'Aschc. Après avoir détruit cette famille, Ardschir remarqua un jour dans les appartements de ses femmes une belle esclave qui lui plut tellement qu'il l'épousa. Au bout de quelque temps, cette jeune fille croyant pouvoir compter tout à fait sur l'affection d'Ardschir, lui avoua qu'elle appartenait à la famille d'Aschc. Aussitôt Ardschir fit appeler son vizir et lui dit : Emmenez cette esclave et que le sein de la terre devienne sa demeure. Le vizir se disposait à enterrer vive la princesse, mais elle lui annonça qu'elle était enceinte. Alors cet homme fit préparer un logement souterrain, et s'étant mis lui-même hors d'état de jamais devenir père, il renferma dans une boîte les preuves du sacrifice qu'il avait fait, priant le roi d'apposer son sceau sur cette boîte et de la garder soigneusement. Peu de temps après, la jeune fille accoucha d'un enfant mâle, qui fut appelé *Schapour*, c'est-à-dire, *fils du roi*. Quelques années plus tard, le vizir trouvant Ardschir plongé dans une profonde mélancolie, lui en demanda la cause : Je pense avec douleur, lui répondit Ardschir, qu'après avoir réduit sous mon obéissance une grande partie de l'univers, je n'ai point de fils auquel je puisse laisser mon empire. Que le roi ne s'afflige point, dit aussitôt le vizir, il a un fils doué des plus heureuses qualités et que je fais élever sous mes yeux. Ardschir ayant demandé au vizir l'explication de cette énigme, celui-ci avoua sa désobéissance; mais il ajouta que le but de sa conduite avait été d'empêcher que la famille royale ne s'éteignît, et que le roi trouverait dans la boîte qu'il avait en son pouvoir, la preuve irrécusable de la droiture de ses intentions.

Ardschir, ravi de ce qu'il venait d'apprendre, ordonna au vizir de lui amener Schapour avec mille autres jeunes enfants de la même taille que lui, et vêtus d'une manière uniforme. Il fit ensuite donner à ces enfants des mails, et leur ordonna de jouer en sa présence. La boule étant tombée dans une salle ouverte où se tenait le roi, les enfants n'osèrent pas l'y aller chercher, mais Schapour entra sans rien craindre et emporta la boule. Ce trait de hardiesse convainquit Ardschir que l'enfant était, sans aucun doute, un rejeton de la famille royale.

Lorsque Schapour fut devenu roi, il s'occupa tout entier de rendre ses peuples heureux et de faire la guerre aux ennemis de la Perse. Il s'illustra principalement par la conquête de Khadhre, ville située entre l'Euphrate et le Tigre. Cette place, ainsi que tous les pays environnants, appartenait à un prince arabe, appelé *Manizen*, lequel, profitant de l'éloignement de Schapour, alors occupé dans le Khorasan, ravagea les frontières de la Perse. Pour venger cette insulte, Schapour entra sur les terres de Manizen et mit le siége devant Khadhre; mais il lui fut impossible de s'en emparer. Manizen avait une fille d'une grande beauté, appelée *Nazirat*. Celle-ci ayant vu du haut des remparts Schapour, qui était le plus bel homme de son temps, devint tout à coup éperdument amoureuse de lui, et promit de le rendre maître de la place s'il voulait la recevoir dans son harem, pour y servir ses femmes. Schapour s'étant engagé avec serment à faire ce qu'elle demandait, pourvu qu'elle lui indiquât les moyens de s'emparer de Khadhre, Nazirat lui écrivit qu'il devait prendre une colombe dont le cou fût orné de plumes de différentes couleurs, et

tracer sur les pattes de cet oiseau, avec le sang d'une jeune vierge, certains caractères qu'elle lui indiqua, qu'ensuite il lâcherait la colombe, qui irait se poser sur une des tours de la forteresse et la ferait aussitôt écrouler avec fracas. Schapour suivit les conseils de Nazirat, et tout arriva comme cette princesse l'avait prédit. Deux tours étant tombées, Schapour entra dans la ville par la brèche, fit périr Manizen et envoya Nazirat dans son harem. Quelque temps après, réfléchissant à l'ingratitude de cette fille envers son père, il la fit attacher par les cheveux à la queue d'un cheval indompté.

Après avoir réduit la ville de Khadhre, Schapour assiégea Nisibe. Comme cette place résistait à toutes ses attaques, le monarque perse, averti par un saint personnage, ordonna à tous ses soldats de se purifier de leurs fautes par la prière. L'armée ayant obéi, les murailles tombèrent d'elles-mêmes et Schapour remporta une victoire aussi facile que complète. Ce monarque entra ensuite dans les provinces qui dépendaient de l'empire romain et y soumit un grand nombre de villes. Ces différentes expéditions terminées, il rentra dans ses États.

Ce fut vers la fin du règne de Schapour que parut le faux prophète Mani, dont nous aurons occasion de parler plus loin. Redoutant la justice du monarque perse, Mani prit la fuite et se retira hors du royaume.

Schapour bâtit deux villes auxquelles il donna son nom; celle de Nischabour, dans le Khorasan, et Schapour, située près de Cazeroun, dans la province de Fars.

RÈGNE D'HORMOUZ, FILS DE SCHAPOUR.

(Hormisdas, an 271 de J. C.)

Hormouz, également distingué par sa bravoure et sa sagesse, descendait par sa mère de Mahrec, roi d'une province de Perse, lequel fut condamné par Ardschir à périr avec toute sa famille, parce que, suivant une prédiction des astrologues, de la race de Mahrec devait naître un prince qui régnerait sur tout l'Iran. Une fille de Mahrec étant parvenue à s'enfuir du palais de son père, se retira chez un berger. Schapour, fils d'Ardschir, étant à la chasse, fut tourmenté d'une soif violente, et entra chez ce berger pour demander de l'eau. La fille de Mahrec offrit aussitôt à boire au prince, qui conçut pour elle une violente passion, et voulut l'emmener avec lui. Mais cette jeune fille lui avoua le secret de sa naissance, et lui dit qu'elle redoutait trop le courroux d'Ardschir, pour consentir à l'accompagner. Le prince lui promit alors de ne pas découvrir cette circonstance à son père, et il l'épousa: Hormouz naquit de cette union. L'existence du jeune prince resta longtemps cachée à Ardschir; mais un jour ce monarque étant entré dans les appartements de Schapour, aperçut un enfant dont la grâce le charma; et il demanda quel était son père. Schapour raconta alors à Ardschir ce qui lui était arrivé, et ce monarque, au comble de la joie, s'écria: Grâce à Dieu, me voilà enfin délivré des craintes que m'ont causées les prédictions des astrologues.

Schapour étant monté sur le trône, envoya Hormouz gouverner le Khorasan. Le jeune prince fut bientôt aimé des habitants, et redouté des ennemis de l'empire. Cependant quelques envieux rapportèrent à Schapour qu'il avait l'intention de se révolter: Hormouz, informé de ces calomnies, se coupa une main, et l'envoya à son père pour le convaincre qu'il ne prétendait pas à la couronne. Car, ainsi que nous avons eu occasion de le remarquer plusieurs fois, les princes affligés de quelques difformités ou défauts corporels ne pouvaient pas monter sur le trône. A la vue de la main de son fils, Schapour fut extrêmement affligé, et il lui fit dire sur-le-champ: Quand tu te couperais toi-même par morceaux, tu n'en seras pas moins mon successeur, et tu occuperas le trône après moi.

Hormouz était très-généreux. Le gouverneur d'une des provinces de l'empire situées du côté des Indes, l'enga-

geant à acheter une quantité de diamants magnifiques sur lesquels on pouvait gagner cent pour cent : Cent ou mille pour cent, répondit Hormouz, ne me tentent pas ; si je fais le commerce, qui fera le métier de roi ? et que deviendront les marchands, si j'emploie mes trésors à leur enlever le gain qu'ils peuvent faire ?

Hormouz ne régna qu'un an et dix jours.

RÈGNE DE BAHRAM, FILS D'HORMOUZ.

(Vararane Ier, an 273 de J. C.)

Ce prince, doué d'une grande douceur, devint bientôt cher à tous ses sujets. Ce fut sous son règne, et par son ordre formel, que Mani, le Manès des Grecs, fut mis à mort. Cet homme, qui avait un talent extraordinaire pour le dessin et la peinture, acquit bientôt une grande célébrité, et sa réputation s'étendit jusqu'aux provinces les plus éloignées de l'Inde et de la Chine. Il prétendit, ensuite, avoir reçu le don de prophétie, et composa un livre qu'il disait être descendu du ciel. Dans le cours de ses voyages, il découvrit une caverne dont l'entrée était étroite, mais en avançant on se trouvait dans une plaine charmante, fertile, où coulaient plusieurs sources d'une eau limpide. Mani transporta dans cette retraite ses livres, ses papiers, et autant de pain et de fruits secs qu'il lui en fallait pour subsister une année entière. Ensuite, il réunit ses disciples, leur dit que Dieu voulait l'enlever au ciel, mais qu'au bout d'un an il reparaîtrait sur la terre, et leur apporterait la connaissance des choses divines. Après avoir tenu ce discours, Mani se retira dans la caverne, où il se mit à sculpter plusieurs figures extraordinaires, sur une planche, que l'on appela depuis *Ertenki-Mani*. L'année étant révolue, Mani sortit de la caverne, et montra à ses disciples le travail qu'il avait fait. Cet artifice séduisit quelques personnes crédules qui embrassèrent sa religion. Ce premier succès engagea l'imposteur à se rendre auprès de Bahram pour l'exhorter à suivre sa doctrine. Bahram feignit d'abord d'adopter les idées du novateur ; et il ordonna aux mages les plus savants de l'empire de discuter avec lui les dogmes qu'il prêchait. Mani demeura convaincu d'impiété ; et la fausseté de sa doctrine ayant été reconnue, on l'engagea à renoncer aux erreurs qu'il professait. Sur le refus qu'il fit de suivre la religion des mages, Bahram ordonna qu'il fût écorché vif et que l'on suspendît sa peau à la porte de la ville de Djondischapour.

Le règne de Bahram dura trois ans et trois mois. Ce prince fut surnommé *Schahindeh*, c'est-à-dire, *le bienfaisant*. Il était passionné pour les chevaux, et avait, dit-on, une grande habileté dans l'art vétérinaire. Il répétait souvent : Il n'y a point de joie sans la tranquillité de l'âme ; et point de véritable plaisir sans la santé.

RÈGNE DE BAHRAM, FILS DE BAHRAM.

(Vararane II, an 276 de J. C.)

Ce prince gouverna d'abord ses sujets d'une manière tyrannique, et se plut à humilier la noblesse. Une pareille conduite indisposa les grands de l'empire et les généraux de l'armée, qui formèrent une conspiration contre lui. Le mobed des mobeds ou souverain pontife de la religion de Zoroastre, instruit des desseins qu'avaient formés les conspirateurs, les engagea à différer pour quelque temps l'exécution de leurs projets, et à se retirer tous ensemble de la cour : le lendemain, Bahram chercha inutilement les officiers qui se tenaient d'ordinaire autour de sa personne. L'abandon dans lequel il se trouvait causa chez lui un profond abattement. Le mobed des mobeds arriva tandis que Bahram était dans cette disposition d'esprit. Il le salua, mais, malgré toutes les questions que put lui adresser le roi, il garda toujours le silence. Alors Bahram lui dit : Votre conduite ressemble à celle d'un rebelle. Le mobed des mobeds demanda au prince la permission de parler avec franchise, puis il lui adressa ces paroles : « Je considère

avec surprise la figure noble que Dieu vous a donnée, et la conduite répréhensible que le génie du mal vous porte à tenir. Cette conduite est cause que tous vos sujets sont disposés à se révolter contre vous. Si les rois vos prédécesseurs ont conservé le trône, c'est à leur sagesse et à leur prudence qu'ils ont dû cet avantage. » Bahram, se réveillant alors comme d'un profond assoupissement, promit de suivre les exemples de ses aïeux. Au même instant, par l'ordre du mobed des mobeds, tous les seigneurs de sa cour se présentèrent devant lui. Bahram, réfléchissant aux conséquences que sa conduite aurait pu avoir, renonça pour toujours à ses habitudes tyranniques. Ce prince régna dix-sept ans, suivant la plupart des historiens. Il fut surnommé *Segan-Schah*, c'est-à-dire, *roi du Sistan* ou *Sedjestan*, parce que du vivant de son père il avait eu le gouvernement de cette province.

Il laissa deux fils, Narsi et Bahram.

RÈGNE DE BAHRAM III.

(Vararane III, an 293 de J. C.)

Lorsque ce prince fut monté sur le trône de son père, il tint au peuple et à l'armée le discours suivant : « Ma confiance est en Dieu, sans le secours duquel rien ne saurait avoir un heureux succès. Si Dieu me conserve la vie, je ferai en sorte que tous les hommes me comblent de bénédictions. Si, au contraire, l'ange de la mort vient s'emparer de moi, j'espère que Dieu ne vous laissera pas périr. » Les historiens ne sont pas unanimes sur la durée de son règne, qui fut de neuf ans suivant les uns, et de quatre mois seulement suivant les autres.

RÈGNE DE NARSI.

(Narsès, an 294 de J. C.)

Narsi était fils de Bahram II et frère de Bahram III. On ne connaît pas exactement la durée de son règne. Cependant l'opinion la plus vraisemblable est qu'il gouverna la Perse pendant neuf ans. Il fut surnommé *Nakhdjir-khan*, c'est-à-dire, *celui qui fait la guerre aux bêtes sauvages*. Cette circonstance indique qu'il était passionné pour la chasse.

RÈGNE D'HORMOUZ, FILS DE NARSI.

(Hormisdas II, an 302 de J. C.)

Ce prince montra au commencement de son règne des inclinations perverses, et son extérieur sévère éloigna d'abord de lui ses sujets. Mais ensuite ayant reconnu tout ce qu'une pareille conduite avait de dangereux et de répréhensible, il se consacra tout entier au bonheur de ses sujets.

Hormouz avait demandé en mariage la fille du roi du Caboul; cette princesse fut parfaitement reçue à la cour de Perse. Mais, quelques instances que fit Hormouz, il ne put jamais obtenir d'être considéré par elle comme son époux. Irrité de la résistance de cette jeune fille, il envoya demander à son vizir quel traitement méritait celui qui refusait d'obéir aux ordres du roi. Comme le vizir était absent, le messager s'adressa à son fils, et lui proposa la solution de la question. Le jeune homme répondit aussitôt que la désobéissance aux ordres du roi méritait la mort. Hormouz, informé de cette réponse, renouvela ses instances auprès de la jeune princesse du Caboul, et celle-ci l'ayant repoussé comme auparavant, il ordonna qu'on la mît à mort. Quelque temps après, il se repentit de son crime, et fit demander au vizir quel châtiment méritait celui qui est cause de la mort d'un innocent. Le vizir répondit qu'il fallait lui ôter la vie. Hormouz ayant entendu cette réponse, fit attacher à une potence le fils du vizir, et donna ordre à un officier de lui rapporter les paroles que prononcerait le vizir en passant devant le gibet. Ces paroles furent celles-ci : « Que dire contre un homme auquel je ne saurais m'opposer dans ce monde, ni dans l'autre, parce qu'il est roi, et que la justice est de son côté ? » Hormouz, informé du discours qu'avait tenu le vizir, l'éleva à la plus haute dignité du royaume. Il régna sept ans et cinq mois.

RÈGNE DE SCHAPOUR DHOULACTAF.

(Sapor II, an 310 de J. C.)

Hormouz étant mort sans laisser de fils qui pût hériter du trône, les Iraniens, avant de faire passer la couronne dans une autre famille, s'informèrent si quelqu'une des dames du harem royal n'était point enceinte. Une de ces femmes déclara qu'elle l'était, et elle ajouta : « Je suis persuadée que le fruit que je porte dans mon sein est un enfant mâle. » Les grands du royaume, informés de cette déclaration, suspendirent la couronne royale au-dessus de l'endroit où ils supposaient que devait se trouver la tête de l'enfant, auquel ils firent leur cour suivant l'étiquette ordinaire. Après la naissance du jeune prince, on lui donna le nom de *Schapour*. Les rois étrangers, sachant que les habitants de la Perse n'avaient pour les gouverner qu'un enfant encore au berceau, firent des incursions sur le territoire de l'Iran. Les Arabes, les Romains et les Turcs s'emparèrent de plusieurs provinces importantes. Cependant Schapour montrait une intelligence extraordinaire pour son âge. Il n'avait encore que cinq ans, lorsque, réveillé en sursaut pendant la nuit, il demanda la cause du bruit qu'il entendait. On lui répondit : « que les cris qui l'avaient réveillé venaient de la foule des serviteurs du palais et des autres passants qui traversaient tous en même temps le pont jeté sur le Tigre. » « Il faut, dit aussitôt Schapour, afin d'éviter tout encombrement, faire construire un autre pont. L'un servira aux gens du palais, et l'autre sera destiné au passage du public. » Ces sages paroles furent remarquées par les mobeds et les grands du royaume, qui en tirèrent un heureux présage pour l'avenir. A l'âge de sept ans, Schapour commença à monter à cheval. A huit ans, il régla les formes du gouvernement et l'exercice du pouvoir souverain. A seize ans, il se mit à la tête d'un corps d'élite, et marcha contre un parti d'Arabes qui étaient entrés dans la Perse, où ils ravageaient le pays et en massacraient les habitants. Lorsque les Arabes s'y attendaient le moins, Schapour les attaqua, en tua un grand nombre, et força les autres à quitter les bords de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que les provinces maritimes de la Perse. Il fit ensuite préparer, sur le golfe Persique, un nombre de vaisseaux suffisant pour le passage d'une armée, et il se rendit par mer sur les côtes d'Arabie, dont il réduisit les habitants. Après une bataille dans laquelle périrent un grand nombre d'ennemis, lorsque ses soldats n'eurent plus la force de tuer, il ordonna de percer les épaules des prisonniers et d'y passer des cordes, au moyen desquelles on les conduirait. Schapour reçut alors le surnom de *Dhoulactaf*, c'est-à-dire, l'*Homme aux épaules*.

Ce prince, après avoir parcouru une grande partie des provinces habitées par les Arabes, marcha contre les Romains; arrivé sur les frontières de leur empire, il forma le projet de se rendre à Constantinople déguisé en espion, et d'examiner par lui-même l'état du pays. Il entra dans cette capitale un jour où l'empereur donnait un magnifique festin. Or, peu de temps auparavant, l'empereur avait chargé un peintre de se rendre au camp des Perses, de faire le portrait du roi et de le lui apporter. Le peintre s'était acquitté de sa commission, et l'empereur de Constantinople avait fait graver la tête de Schapour sur un grand nombre de vases et de coupes d'or et d'argent. Le monarque perse étant donc entré dans la ville, comme nous venons de le dire, s'assit à une table qu'il trouva toute dressée, et se mêla aux soldats de l'empereur. Sur cette table se trouvait un des vases où était gravée sa tête. Un officier, portant ses regards sur Schapour et sur la figure gravée, fut étonné de la parfaite ressemblance qu'il remarquait entre l'un et l'autre. Il communiqua cette observation à l'empereur, qui fit amener Schapour déguisé en marchand, et lui demanda qui il était. « J'appartiens, répondit le roi

de Perse, à la maison de Schapour; et m'étant rendu coupable d'une faute contre ce roi, j'ai été obligé de prendre la fuite et de me réfugier dans vos États.» L'empereur, persuadé que le prétendu marchand ne disait pas la vérité, lui fit de grandes menaces. Alors Schapour ayant avoué qui il était, l'empereur le fit coudre dans le cuir d'un bœuf qu'on venait d'écorcher, et le retint captif. Schapour gémissait dans sa prison depuis un an, lorsque l'empereur, qui était sur le point de partir pour une expédition contre la Perse, donna ordre qu'on le tirât du château où il était enfermé, et qu'après lui avoir mis une housse de cheval sur le cou, on le forçât de courir à pied au milieu de la cavalerie. Cependant l'empereur entra sur les terres de Perse, qu'il ravagea. Arrivé devant Djondischapour, dans le Khouzistan, où s'étaient retirés tous les grands du royaume, il en forma le siége. Les Romains ayant alors célébré une grande fête, toute l'armée se livra au plaisir et à la bonne chère. Pendant la nuit, les soldats chargés de la garde de Schapour ne veillèrent que faiblement sur leur prisonnier. Celui-ci remarquant cette négligence, avertit quelques Perses qu'il remarqua près de lui, lesquels rompirent ses chaînes et amollirent avec de l'huile chaude le cuir de bœuf dans lequel il était enfermé. Aussitôt qu'il fut libre de ses mouvements, Schapour courut vers la forteresse de la ville. Les soldats qui étaient de garde reconnurent la voix de leur souverain et s'empressèrent de lui ouvrir les portes. Le premier soin de Schapour fut de distribuer de l'argent à ses troupes, puis il fit une sortie contre les assiégeants. La fortune favorisa les Perses; ils s'emparèrent de l'empereur romain et l'amenèrent devant Schapour, qui le fit charger de chaînes, et le garda prisonnier tout le temps nécessaire pour réparer les ravages que l'armée romaine avait faits. Quand tout eut été rétabli dans son premier état, l'empereur fut remis en liberté. Quelques historiens rapportent que Schapour fit couper les pieds à l'empereur, lui fendit les narines et lui mit une bride au cou comme à une bête de somme.

Quelque temps après, les Arabes s'étant réunis aux Romains marchèrent contre la Perse; leur armée était forte de cent soixante et dix mille cavaliers. Schâpour ne pouvant pas résister à des forces si imposantes, se retira dans l'intérieur de son empire, où toutes les troupes dont il pouvait disposer allèrent le joindre. Il marcha alors à la rencontre de l'ennemi. Après un combat opiniâtre, Schapour, voyant que ses soldats étaient vaincus, prit la fuite et se cacha dans des déserts. L'ennemi s'étant alors retiré, il réunit de nouveau son armée, se mit en marche vers le pays des Romains, et envoya à Constantin un ambassadeur chargé de lui dire : « J'ai rassemblé de nouveau une armée nombreuse, à laquelle j'ai fait entendre l'ordre de revenir à la charge pour venger mes sujets qui ont été tués, emmenés captifs ou exposés au pillage. C'est pour cela que j'ai retroussé ma manche et ceint mes reins; si vous voulez payer une indemnité pour le sang qui a été répandu, me renvoyer le butin et les prisonniers que vous avez faits dans mes États, et me restituer la ville de Nisibe qui a fait autrefois partie de la province d'Irak, et qui aujourd'hui se trouve comprise dans vos États, je remettrai le glaive de la guerre dans le fourreau, et je tournerai bride pour me retirer de ce lieu. » Constantin redoutant les suites que pourrait avoir la guerre, accepta les conditions que lui offrait Schapour. Nisibe fut remise à un gouverneur désigné par le roi de Perse, qui envoya dans la ville une colonie tirée de la province de Fars, d'Ispahan, et de plusieurs autres cantons de l'Irak-adjémi. Les colons s'établirent dans le pays avec leurs familles, pour le repeupler et cultiver les terres. Les Romains envoyèrent à Schapour, à titre de présent, différents meubles, des esclaves turcs, des armes et plusieurs objets précieux. De retour dans ses États, Schapour visita la province d'Irak, et bâtit dans l'espace

d'une année la ville de Madaïn, où il établit le siége de son empire. Les grands seigneurs et les premiers personnages du royaume allèrent en foule s'établir dans la nouvelle résidence royale.

Schapour vécut et régna soixante et douze ans.

RÈGNE D'ARDSCHIR, FILS D'HORMOUZ.

(Artaxerxès II, an 380 de J. C.)

Ardschir II, surnommé *le Bienfaisant*, gouverna la Perse comme tuteur de Schapour III, son neveu. Ce ne fut qu'à la sollicitation des grands du royaume qu'il consentit à prendre le titre de roi pendant la minorité du jeune prince. A peine sur le trône, il prononça le discours suivant : « Le temps de notre vie et la durée de notre puissance sont dans la main de Dieu. Quant à moi, je ne possède la souveraineté qu'à titre de prêt, et seulement jusqu'à ce que Schapour mon neveu ait atteint un âge plus avancé. Je ne veux point devenir usurpateur pour satisfaire une ambition coupable. » Ardschir, après avoir régné pendant quatre ans, remit à son neveu le gouvernement de l'empire.

RÈGNE DE SCHAPOUR III, FILS DE SCHAPOUR DHOULACTAF.

(Sapor III, an 383 de J. C.)

Schapour III fut un prince juste et vertueux, et s'occupa tout entier de faire le bonheur de ses sujets. Ardschir, qui était descendu du trône, comme nous venons de le dire, se soumit à l'autorité du jeune roi ; et il se glorifia toujours de la fidélité qu'il avait montrée envers son souverain et son neveu.

La sixième année du règne de Schapour, ce prince dormait sous une tente, lorsqu'il s'éleva tout à coup un vent furieux qui renversa cette frêle habitation. Une pièce de bois tomba sur la tête du roi, qui mourut aussitôt. Schapour était un prince d'une simplicité extrême. Il avait un éloignement tel pour le faste, qu'il abandonnait ses palais et allait vivre sous des tentes.

RÈGNE DE BAHRAM IV, FILS DE SCHAPOUR DHOULACTAF.

(Vararane IV, an 488 de J. C.)

Bahram, frère de Schapour III, et comme lui fils de Schapour Dhoulactaf, fut surnommé *Kirmanschah*, parce qu'il avait eu, sous le règne de son père, le gouvernement de la province du Kirman. Ce prince irréprochable régnait depuis onze ans, lorsque ses soldats se révoltèrent contre lui. Une flèche tirée au hasard dans une émeute lui donna la mort.

RÈGNE D'YEZDGUERD ALATHIM.

(Isdigerdès Ier, an 400 de J. C.)

Yezdguerd, surnommé *Alathim* ou *l'Injuste*, était, suivant quelques historiens, fils, et suivant d'autres, frère de Bahram. Avant de monter sur le trône, il passait pour un prince sage, prudent et doué du plus heureux naturel. Mais, devenu roi, il se rendit coupable des crimes les plus odieux. Il dépouilla les gens de loi, s'empara de leurs biens, maltraita les soldats et le peuple. Il punissait des châtiments les plus terribles des fautes extrêmement légères, et ne tenait aucun compte des lois divines qu'il outrageait sans cesse. Quoique doué d'un esprit juste et d'une science extraordinaire, il ne conforma jamais ses actions aux paroles pleines de sagesse qu'on lui entendait prononcer. Loin de là, il se livrait aux plaisirs de la table et de la musique, pour éloigner de son esprit toute pensée sérieuse.

Ce prince ne pouvait élever aucun de ses enfants. « Leur vie, dit Mirkhond, ne durait pas plus que celle de la rose : et semblables à de tendres arbrisseaux, ils étaient en peu de jours arrachés par les ouragans de la fortune. » Un de ses enfants, appelé *Bahram*, ayant vécu quelques jours, Yezdguerd se flatta de le conserver. Il chargea des astrologues de dresser son thème natal, et de lui

communiquer le résultat de leurs observations. Les astrologues déclarèrent que le nouveau-né serait constamment heureux; qu'il fallait le faire élever dans un pays étranger; qu'il serait brave et robuste, éloquent et plein de sagesse; enfin, qu'il hériterait de l'empire de l'Iran. Yezdguerd, ravi des prédictions des astrologues, s'occupa de chercher un pays sain et agréable pour y envoyer son fils. Quelques personnes lui ayant vanté le climat du Djézireh, il se décida pour cette province. Il fit venir un chef arabe, appelé *Noman*, fils d'Amrou'l-Kaïs, lequel gouvernait le pays au nom des rois de Perse, et lui confia son fils Bahram. Noman emmena le jeune enfant : il choisit, pour l'allaiter, trois femmes appartenant aux familles les plus illustres des Arabes et des Perses; toutes trois avaient un tempérament sain et vigoureux, un esprit juste et pénétrant, et une conduite sage. Mais bientôt Bahram perdit son précepteur. Noman adorait les idoles, et il avait un vizir qui était chrétien. Pendant une belle journée de printemps, Noman, assis avec son vizir au milieu de la plate-forme du château qu'il habitait, promenait ses regards avec plaisir sur la campagne des environs. « Vizir, dit-il alors, connaissez-vous sur la terre une contrée plus enchanteresse que celle-ci? Non, répondit le vizir; cependant il manque quelque chose à la perfection du spectacle que nous voyons. Car aucun des objets sur lesquels s'arrêtent nos regards n'est éternel. Ils sont tous sujets à la destruction. Mais, lui dit Noman, quelle est la chose dont la durée soit éternelle? C'est, répondit le vizir, le jardin de la miséricorde divine et les vergers du paradis; mais pour arriver à ce lieu de délices, il faut embrasser la vraie religion, et se soumettre aux ordres du Dieu plein de miséricorde.» Noman, frappé des paroles qu'il entendait, fit aussitôt profession du christianisme. Il se couvrit d'un froc, abandonna son royaume, ses trésors et sa famille, sans que l'on ait jamais su depuis ce qu'il était devenu. Son fils Mondar, qui gouverna après lui, demeura chargé de l'éducation de Bahram. Dès que ce jeune prince fut en état de distinguer sa main droite de sa main gauche, Mondar fit venir de différents pays des hommes savants et vertueux auxquels il confia le soin de son éducation. En peu de temps, Bahram devint très-versé dans les sciences spéculatives, ainsi que dans l'équitation et l'art de manier la lance et l'épée. Quand il eut acquis toutes les connaissances nécessaires à un souverain, il partagea son temps entre la chasse, les plaisirs de la table et la musique. Tandis qu'il passait ainsi son existence dans l'oisiveté, il apprit que son père Yezdguerd était mort et que les grands de la Perse avaient déclaré unanimement pour son successeur un descendant d'Ardschir, fils de Babec, nommé *Khosrou* par les auteurs persans, et *Kesra* par les Arabes. Bahram, profondément irrité de cette conduite, pria Mondar de lui donner une armée avec laquelle il pût arracher à l'usurpateur la couronne qui lui appartenait légitimement. Mondar consentit à tout ce que lui demandait le prince. Mais, avant d'aller plus loin, il faut rapporter ce qui s'était passé en Perse.

La violence et la cruauté d'Yezdguerd étaient venues à un tel excès que ses sujets et ses troupes priaient Dieu sans cesse de les délivrer du tyran qui les opprimait. Leurs vœux furent exaucés. Un cheval indompté parut tout à coup dans la cour du palais; Yezdguerd ordonna qu'on lui mît une selle et une bride, et qu'on le lui amenât. Des palefreniers essayèrent d'exécuter l'ordre du roi. Mais le cheval commença à ruer, et ne se laissa toucher par personne. Enfin Yezdguerd s'approcha lui-même de l'animal, qui parut avoir perdu toute sa férocité. Mais, au moment où le roi voulait fixer la selle sur son dos, le cheval lui lança une ruade, qui le tua sur-le-champ. Yezdguerd avait régné vingt-deux ans et cinq mois. Les Perses témoignèrent à Dieu leur reconnaissance en faisant aux

pauvres d'abondantes aumones, et les grands se réunirent pour choisir un successeur au roi qui venait de mourir. « Si nous choisissons, dirent-ils, le fils d'Yezdguerd qui a été élevé parmi les Arabes, et qui a adopté leurs mœurs, nous n'aurons pas moins à souffrir sous son gouvernement que sous celui de son père. » Ce fut pour cette raison qu'ils donnèrent la préférence à Khosrou. Ils le conduisirent à Madaïn, le placèrent sur le trône, répandirent sur lui de l'or et des pierreries, lui jurèrent obéissance, et mirent la couronne royale sur sa tête. Mondar, comme nous venons de le dire, cédant à la demande de Bahram, rassembla une armée d'Arabes pour soutenir les droits de ce prince, et, ayant pris toutes les dispositions nécessaires pour assurer le succès de son expédition, il fit partir comme avant-garde son fils Noman avec dix mille cavaliers. L'approche des Arabes jeta l'effroi parmi les Perses. Mondar et Bahram, accompagnés de trente mille cavaliers, suivirent de près Noman. Après plusieurs pourparlers, on arrêta, du consentement de Bahram, que l'on placerait, entre deux lions affamés, la couronne royale de Perse, qui serait la récompense de celui des deux compétiteurs qui oserait l'enlever à ces redoutables gardiens. Khosrou refusa d'accepter ces conditions. Il fit dire à Bahram : « Je suis en possession de la couronne. Vous prétendez l'obtenir aujourd'hui. C'est donc à vous de faire le premier l'essai de votre courage. » Aussitôt Bahram sautant sur le dos d'un des lions, lui donna des coups sur la tête, avec une pierre qu'il tenait à la main. L'autre lion s'étant avancé, il le saisit par les oreilles, et frappant l'une contre l'autre la tête de chacun de ces animaux, leur brisa le crâne. Aussitôt il saisit la couronne, et la mit sur sa tête. Les Arabes et les Perses, témoins de la bravoure de Bahram, le comblèrent de bénédictions, et le reconnurent pour leur roi. Khosrou fut le premier à donner l'exemple de la soumission.

RÈGNE DE BAHRAMGOUR.

(Vararane V, an 425 de J. C.)

Bahram fut surnommé *Gour*, c'est-à-dire, en persan *âne sauvage*, à cause de la passion qu'il avait pour la chasse de cet animal. Quelques historiens rapportent que ce roi excellait tellement à tirer de l'arc, qu'un jour, étant à la chasse, il décocha une flèche contre un lion qui était monté sur le dos d'un âne sauvage. La flèche perça d'outre en outre les deux animaux, et s'enfonça en terre.

Lorsque Bahram se vit maître du trône, il pardonna, à la sollicitation de Mondar, aux peuples de l'Iran, qui s'étaient rendus coupables du crime de rébellion, en plaçant Khosrou sur le trône. Il travailla à s'attacher ses sujets, et leur remit des sommes considérables que ceux-ci devaient au trésor public. Il assigna des revenus et des pensions aux savants et aux gens de lettres, encouragea l'agriculture, et fit renaître l'abondance et la prospérité dans des pays qui avaient été abandonnés sous le règne de son père. Il renvoya Mondar dans son gouvernement, après l'avoir comblé de faveurs, et donna à Noman, fils de ce prince, un emploi à sa cour. Il fit des présents magnifiques aux Arabes qui avaient été les compagnons de son enfance. Enfin, dit Mirkhond, il arracha jusqu'aux racines l'arbre de la violence et de la tyrannie, et planta l'arbrisseau de la justice. Il confia à des hommes distingués par leurs talents le soin de gouverner les provinces de l'empire, et s'abandonna à son goût pour les plaisirs et la musique. Sous son règne, tous les habitants de la Perse vivaient dans l'abondance et dans la joie. Ils s'occupaient de leurs travaux ou de leur commerce, jusqu'à l'heure à laquelle le roi prenait son repas, et ils passaient le reste du temps dans les plaisirs de la société.

Un jour, Bahram passant près d'un lieu où étaient rassemblés pour se divertir des habitants de la Syrie, vit qu'ils dansaient sans être accompagnés d'aucun instrument. Il en fut surpris,

et leur demanda pour quel motif ils n'avaient point de musicien qui accompagnât leur danse de ses chants ou du son des instruments de musique. « Aujourd'hui, lui répondirent-ils, nous avons envoyé de différents côtés,. et nous avons offert jusqu'à cent pièces d'or sans pouvoir trouver un seul musicien. » Bahram, étonné de ce que lui disaient ces gens, fit venir de l'Inde douze mille musiciens et danseurs, et les distribua dans les différentes provinces de son empire. Les Iraniens s'unirent à ces étrangers par des mariages; et c'est du mélange des deux races que descendaient, suivant Mirkhond, les bouffons que l'on voyait de son temps dans la Perse.

La conduite de Bahram, qui s'occupait uniquement de ses plaisirs, engagea plusieurs souverains à attaquer l'Iran. Le roi de la Chine passa le Djihoun avec vingt-cinq mille hommes, et ravagea le Khorasan. Cette irruption subite jeta l'épouvante dans le cœur des Perses, qui essayèrent en vain de décider Bahram à marcher contre les ennemis. A toutes leurs prières, il répondit qu'il avait confiance dans la bonté et la miséricorde de Dieu, qui ne livrerait pas la Perse à ses plus cruels ennemis. Les grands du royaume se disaient les uns aux autres « qu'assurément la peur avait fait perdre la tête au roi. » Mais, tandis qu'il raisonnait ainsi, Bahram sortit du palais, accompagné de sept jeunes gens appartenant aux premières familles du royaume, et de trois cents guerriers d'une force et d'un courage à toute épreuve. Il menait avec lui des faucons et des panthères, comme s'il fût allé à une partie de chasse. Bahram chargea son frère Narsi de gouverner l'empire pendant son absence; et pour lui, il suivit la route de l'Aderbidjan. Chacun demeura convaincu que la crainte lui avait fait prendre la fuite : les grands et les principaux officiers du royaume envoyèrent un ambassadeur au roi de la Chine, pour lui demander d'être reçus au nombre de ses tributaires. Ils voulaient éviter ainsi la perte de leurs biens, l'esclavage, et même la mort dont ils se croyaient menacés. Cependant Bahram passa de l'Aderbidjan dans l'Arménie. Là, ayant pris des guides, il s'avança, à la tête de mille braves guerriers, par un chemin qui semblait impraticable, vers le lieu où était campée l'armée du roi de la Chine. Lorsqu'il en fut peu éloigné, ses espions l'informèrent que ce prince, dans une parfaite sécurité, se livrait au plaisir, et s'amusait à écouter le son des instruments de musique. Bahram profita de cette occasion favorable, et il partit pendant la nuit qui était obscure, et, suivant l'expression de Mirkhond, semblable à un manteau trempé dans de la poix. Il partagea sa cavalerie en quatre corps, et attaqua les ennemis qui n'étaient point sur leurs gardes. Lui-même pénétra jusqu'à la tente du roi, auquel il coupa la tête. Ensuite il poursuivit les fuyards jusque sur les bords du Djihoun.

Quelques historiens racontent cet événement d'une manière un peu différente. Suivant eux, Bahram ayant appris que les Turcs ravageaient le Khorasan, choisit sept mille cavaliers robustes et pleins de courage; puis il fit tuer sept mille bœufs, dont il prit les peaux, qu'il fit emplir de vent. Les ayant ensuite laissé sécher, il ordonna qu'on y jetât des cailloux; puis il fit charger sur le cou de chaque cheval une de ces peaux; et il s'avança au milieu de la nuit vers le camp des Turcs. Ceux-ci, entendant au milieu de l'obscurité le bruit épouvantable que faisaient les cailloux contenus dans les peaux de bœufs, éprouvèrent une telle frayeur qu'ils s'enfuirent. Bahram se mit à leur poursuite et les força de repasser le Djihoun. Plusieurs rois qui entretenaient des dispositions hostiles contre Bahram, lui envoyèrent des ambassadeurs pour obtenir la paix. Ce prince retourna ensuite dans sa capitale; et quelque temps après il se mit en route pour les Indes, qu'il avait envie de parcourir, afin de connaître par lui-même les merveilles et les singularités qu'on racontait de ce pays. Après avoir confié le gouvernement

du royaume à Mihir-Narsi, son vizir, il partit secrètement. Étant arrivé, après un long voyage, dans la ville capitale du roi des Indes, il y fixa son séjour. Les habitants admiraient sa légèreté et son adresse à manier un cheval et à tirer de l'arc. On informa bientôt le roi qu'un cavalier d'une taille avantageuse, et aussi brave qu'adroit, venait d'arriver de la Perse. Quelques jours après, un éléphant sauvage d'une taille extraordinaire se mit à parcourir les environs de la ville, tuant toutes les personnes qu'il rencontrait. Le roi, informé de cet événement, envoya les guerriers les plus courageux de l'Inde pour combattre l'animal furieux, mais tout fut inutile, et bientôt les habitants cessèrent de passer dans les endroits où ils savaient que l'éléphant avait pour habitude de se tenir. Bahram résolut de délivrer le pays de ce fléau redoutable; il marcha contre l'éléphant et poussa un grand cri pour attirer son attention. Aussitôt l'éléphant courut vers son agresseur; mais celui-ci, ajustant une flèche, la décocha avec tant de force contre le front de l'animal qu'elle y entra tout entière. Il sauta alors à bas de son cheval, et saisissant l'éléphant par la trompe, il le tira avec une violence telle qu'il le fit tomber sur les genoux, puis il lui coupa la tête avec son cimeterre, la chargea sur ses épaules, et étant sorti de la forêt il la jeta sur la route. Le roi, informé de tous ces détails par un homme qu'il avait chargé de suivre et d'observer toutes les circonstances du combat, fit venir le roi de Perse en sa présence, et lui demanda qui il était. Je suis, répondit Bahram, un des principaux seigneurs de l'Iran, et j'ai été pendant quelque temps au service de Bahramgour qui règne dans cet empire; mais des insinuations perfides ont excité contre moi la colère du roi, et m'ont décidé à me retirer dans ce pays pour y passer mes jours à l'ombre de votre protection. Le monarque indien, charmé de la conversation de Bahram, le mit au nombre de ses plus intimes favoris.

Quelque temps après, un ennemi redoutable déclara la guerre au roi des Indes, qui se décida à lui payer un tribut pour se soustraire aux dangers dont il était menacé. Bahram désapprouva cette résolution, et il décida le monarque indien à repousser l'ennemi par la force. Quand les deux armées se trouvèrent en présence, Bahram fit promettre aux plus braves des Indiens qu'ils ne le perdraient pas de vue. Il prenait cette mesure afin de pouvoir combattre sans craindre d'être enveloppé par l'armée ennemie. Il commença ensuite l'attaque ; chaque flèche qu'il décochait renversait un guerrier, et chaque coup de son cimeterre partageait un homme en deux. Les ennemis, redoutant la valeur de Bahram, prirent la fuite, et le roi des Indes rentra triomphant dans sa capitale. Ce prince combla d'honneurs le roi de Perse; il lui donna sa fille en mariage, et voulait même le déclarer son successeur, lorsque Bahram avoua enfin qui il était. A cette déclaration inattendue, le roi des Indes, saisi de crainte, lui dit : Que dois-je faire pour vous témoigner ma soumission? Ne craignez rien, lui dit Bahram, je n'ai aucun besoin de vos États; si vous voulez me faire plaisir, vous accepterez le gouvernement de quelques villes de mon empire, situées sur les frontières des Indes; vous les gouvernerez en mon nom, et vous m'enverrez un tribut annuel, à titre d'hommage et de dépendance. Le roi des Indes accepta ces propositions, et Bahram retourna en Perse avec sa jeune épouse, après une absence qui avait duré deux ans.

Quand il se retrouva dans son royaume, Bahram envoya Mihir-Narsi à la tête de quarante mille cavaliers sur les terres de l'empire romain. L'armée des Perses s'avança jusqu'à Constantinople. Le souverain qui régnait dans cette capitale ayant consenti à reconnaître Bahramgour pour son maître et à lui payer un tribut, Mihir-Narsi se retira avec ses troupes. Cette expédition heureusement terminée, Bahram entra dans l'Yémen, qu'il ra-

vagea; puis il alla attaquer les Uzzes dans leur propre pays.

Les auteurs diffèrent touchant les détails de la mort de Bahram; suivant quelques-uns, étant à la chasse, il tomba dans un puits; suivant d'autres, il disparut dans un marais avec le cheval sur lequel il était monté. On ne retrouva jamais son corps.

RÈGNE D'YEZDGUERD, FILS DE BAHRAMGOUR.

(Isdigerdès II, an 441 de J. C.)

Ce prince étant monté sur le trône, appela auprès de sa personne Mihir-Narsi, qui, du vivant de Bahramgour, avait renoncé à sa place de vizir, et s'était retiré dans un temple du Feu, pour se consacrer tout entier aux exercices de la religion. La justice et l'équité d'Yezdguerd contribuèrent beaucoup à rendre l'empire florissant. Chaque année, des rois étrangers envoyaient à son trésor les tributs auxquels ils avaient été assujettis par Bahramgour. Cependant, au bout de quelques années, l'empereur romain se refusa de payer les sommes qu'il devait d'après les traités. Yezdguerd envoya contre lui Mihir-Narsi avec une armée composée de troupes d'élite. L'empereur romain, informé du courage et de l'expérience des soldats qu'il aurait à combattre, se soumit à payer le tribut, et à demander la paix à Mihir-Narsi. Ce général ayant atteint le but de sa mission, rentra en Perse.

Yezdguerd mourut après un règne de dix-huit ans.

Il laissa deux fils, Firouz et Hormouz. Celui-ci était le plus jeune; mais son père, qui avait une affection extraordinaire pour lui, le désigna comme héritier présomptif du trône de Perse. Firouz n'obtint que le gouvernement des provinces méridionales de l'empire.

RÈGNE D'HORMOUZ, FILS D'YEZDGUERD.

(Les auteurs grecs ne font pas mention de ce règne.)

A peine sur le trône, Hormouz se laissa aller à toutes ses mauvaises inclinations, qu'il avait soigneusement cachées jusque-là. Firouz ayant eu connaissance de la conduite de son frère, se rendit aussitôt dans le pays des Hayathélites (*), et fit connaître à ces peuples l'injustice que son père avait commise en choisissant Hormouz pour son successeur. Il finissait en demandant des secours avec lesquels il pût conquérir le trône. Les Hayathélites, après avoir exigé que Firouz confirmât ses paroles par le serment, lui accordèrent une armée de trente mille cavaliers, à condition qu'il leur céderait la ville de Termed avec son territoire. Firouz, secondé par ces puissants auxiliaires, vainquit Hormouz, et le fit enfermer dans un cachot, un an après son avénement au trône.

RÈGNE DE FIROUZ, FILS D'YEZDGUERD.

(Pérozès, an 458 de J. C.)

A peine maître de la couronne, Firouz condamna Hormouz et ses trois principaux conseillers à perdre la vie. Peu de temps après cette révolution, la Perse fut affligée par une grande sécheresse. Ce fléau dura sept ans, pendant lesquels il ne tomba pas une goutte de pluie. Les fleuves furent bientôt à sec, et la famine devint générale. Les philosophes observaient les astres jour et nuit, sans pouvoir trouver aucun remède aux calamités publiques. Firouz remit à ses sujets, dans ces années désastreuses, toutes les impositions qu'ils payaient à son trésor. Il fit enjoindre aux riches de pourvoir aux besoins des pauvres, annonçant que, si un homme périssait de faim, il ferait punir avec la dernière sévérité les habitants du lieu. Ces sages mesures ne furent point inutiles; et les historiens rapportent que, pendant les sept années de famine, un seul homme mourut d'inanition. « Enfin, dit Mirkhond, Dieu, « touché des malheurs des Iraniens, « leur ouvrit les portes de sa miséri- « corde. L'abondance succéda à la fa-

(*) Ce sont les mêmes que les Euthalites ou Huns blancs.

« mine. Les campagnes se couvrirent « de verdure, les eaux recommencèrent « à couler. »

Quand la Perse eut recouvré son ancienne prospérité, Firouz assembla une armée pour se rendre maître du pays des Hayathélites. Il couvrait son manque de foi du prétexte spécieux de venger les Hayathélites de la tyrannie de leur roi. Les grands firent sur ce point les représentations les plus fortes à Firouz, qui n'y eut aucun égard; et le parjure dont s'était souillé le roi de Perse retomba bientôt sur lui et sur son peuple. Khouschnavaz, roi des Hayathelites, informé des intentions de Firouz, en conçut de vives inquiétudes. Un de ses officiers lui dit alors : « Il faut que le roi me « fasse couper les pieds et les mains, « et qu'il ordonne ensuite à ses gens de « m'exposer sur la route par laquelle « Firouz passera. J'espère, avec le se- « cours de Dieu, arrêter les effets de « la perfidie du monarque perse. Je « prie seulement le roi d'accorder ses « bontés à ma famille, en considération « du service important que je rendrai « à l'État. » Khouschnavaz accepta les offres de cet officier, qui fut placé sur la route où Firouz passa peu de temps après. On rapporta à ce prince qu'on venait de trouver un homme qui avait les pieds et les mains coupés. Firouz ordonna aussitôt qu'on le lui amenât, et il lui demanda la cause pour laquelle il avait été mutilé aussi cruellement. « Je suis, répondit cet homme, un des « premiers seigneurs de la cour de « Khouschnavaz. Je l'ai engagé à ne « pas traiter ses sujets d'une manière « tyrannique, et à ne point prendre les « armes contre le roi de Perse, auquel « il ne pouvait pas résister. Ce prince, « dans sa fureur, a ordonné que l'on « me mutilât; puis il m'a fait jeter dans « un lieu désert, afin que je servisse « de pâture aux bêtes sauvages. » Firouz, touché de compassion, montra à cet homme le plus grand intérêt, et lui fit les plus magnifiques promesses. Alors, après avoir comblé Firouz de louanges et de bénédictions, il lui dit : « Comme Khouschnavaz s'avance pour « combattre le roi, le parti le plus sage « est de prendre cette route déserte, « qui est aussi la plus courte, afin de « surprendre son ennemi au moment « où il s'y attendra le moins. » Il s'offrit en même temps de servir de guide à l'armée persane. Firouz suivit le conseil perfide de cet homme. La plus grande partie de son armée périt dans le désert, et ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'il en sortit lui-même, accompagné d'un petit nombre des siens. Il rencontra alors Khouschnavaz, auquel il fit demander la paix. Mais ce prince lui répondit : « Après « que je vous ai comblé de bienfaits, « que je vous ai fourni de l'argent et « des troupes pour vous rétablir sur le « trône de votre père, vous avez, pour « reconnaître de si grands services, « rassemblé une armée, et vous êtes « venu dans l'intention de m'extermi- « ner. La fortune ne vous a pas été « favorable. Maintenant, si vous vous « engagez par serment à ne jamais me « faire la guerre en personne, et à ne « point envoyer de troupes sur mes « terres, je vous reconduirai avec hon- « neur dans l'Iran, et vous replacerai « une seconde fois sur le trône. » Firouz prit tous les engagements que les Hayathélites exigèrent, et il retourna dans son royaume. Cependant il conservait toujours un vif chagrin de sa défaite, et il résolut de rompre le traité qu'il avait juré d'accomplir. Il confia le gouvernement du royaume et la tutelle de ses deux fils, Palasch et Cobad, à un homme appelé *Soukhra*, alors gouverneur du Sistan, et qui tirait son origine de Minotschehr. Les mobeds et les gens les plus considérables de la Perse représentèrent inutilement à Firouz qu'il se couvrait de honte, en oubliant ainsi ses serments et les bienfaits qu'il avait reçus du roi des Hayathélites. Mais Firouz ne tint aucun compte des observations qu'on put lui faire, et il se mit en marche à la tête d'une armée aguerrie. Khouschnavaz, qui s'attendait à être bientôt attaqué, creusa derrière son camp un fossé profond, qu'il fit recouvrir d'une légère couche de terre répandue sur des

baguettes minces et fragiles, et il se prépara au combat. Quand les deux armées furent en présence, Khouschnavaz fit attacher au bout d'une pique le traité qu'il avait conclu avec Firouz. Il représenta à ce prince les conséquences funestes que pouvait avoir son manque de foi. Mais tout fut inutile. A peine de part et d'autre les cavaliers avaient-ils lancé leurs chevaux, que Khouschnavaz prit la fuite, ayant soin de passer par un endroit solide que l'on avait ménagé au milieu du fossé. Firouz se hâta de poursuivre l'armée ennemie, et il trouva la mort dans le fossé, avec un grand nombre des gens de sa suite. Khouschnavaz, retournant alors au combat, tailla en pièces les Perses, et remporta un riche butin. La fille de Firouz, qui était une des femmes les plus sages de son siècle, tomba au pouvoir du vainqueur.

La nouvelle de cette défaite étant parvenue à Soukhra, il réunit une armée nombreuse, et se mit en marche vers le pays des Hayathélites. Cette expédition se termina par un traité entre Khouschnavaz et Soukhra. Les Hayathélites rendirent tous les prisonniers et le butin qu'ils avaient fait sur l'armée de Firouz. De retour en Perse, Soukhra mit sur le trône Palasch. A cette nouvelle, Cobad se réfugia auprès du roi du Turquestan.

Firouz avait régné vingt-six ans suivant quelques auteurs, et vingt et un seulement suivant d'autres.

RÈGNE DE PALASCH, FILS DE FIROUZ.

(Balas, an 482 de J. C.)

Ce prince gouverna avec justice, et reconnut d'une manière éclatante les services que lui avait rendus Soukhra. Cobad, son frère, ayant quitté Madaïn pour se retirer dans le Mawaralnahr, passa par le territoire de Nischabour. Là il fit prier Zer-Mihir, fils de Soukhra, de lui chercher une jeune fille qu'il pût épouser. Zer-Mihir ayant trouvé parmi les habitants les plus distingués du lieu une jeune fille très-belle et parfaitement bien faite, fit consentir ses parents à la donner en mariage à Cobad. Celui-ci continua ensuite sa route vers le Turquestan. Il passa quatre ans à la cour du roi de ce pays, qui lui donna une armée nombreuse avec laquelle il entra dans l'Iran. Lorsqu'il fut près de Nischabour, il fit appeler le père de la jeune fille qu'il avait épousée, et lui demanda de ses nouvelles. Cet homme lui apprit qu'elle avait mis au monde un fils auquel on avait donné le nom de *Nouschirvan*. Cobad demanda à le voir, et fut frappé de sa beauté extraordinaire. Tandis qu'il le considérait avec admiration, on lui apprit que son frère Palasch venait de mourir. Étonné de la coïncidence qui existait entre l'arrivée du petit Nouschirvan et l'annonce de cette nouvelle, il prit avec lui le jeune prince, dont la présence paraissait d'un si heureux augure, et le conduisit avec sa mère à Madaïn.

RÈGNE DE COBAD, FILS DE FIROUZ.

(Cabadès, an 485 de J. C.)

A peine maître de l'empire, Cobad combla d'honneurs et de bienfaits Soukhra, auquel il laissa le maniement de toutes les affaires. Les Perses s'accoutumèrent insensiblement à ne consulter que ce ministre, qu'ils considéraient presque comme supérieur au roi. Cobad, jaloux de son autorité, cherchait un moyen de se soustraire à l'empire que Soukhra avait pris sur lui. Il fit venir en particulier Schapour, commandant en chef de l'armée, et lui expliqua la cause de son chagrin. Schapour lui répondit qu'il se chargeait de le délivrer de cet homme. Le lendemain, il se prit de querelle avec Soukhra, en présence de Cobad, lui jeta une corde au cou, et l'entraîna hors de l'appartement; puis il lui fit mettre les fers aux pieds, et l'enferma dans une prison, où il mourut au bout de peu de jours.

Il y avait dix ans que Cobad était sur le trône, lorsqu'un homme d'Istakhar, appelé *Mazdac*, commença à introduire parmi le peuple une religion extraordinaire. Cet homme alla ensuite trouver Cobad, lui annonçant qu'il

avait reçu la dignité de prophète. Pour en imposer au roi, il avait fait creuser un caveau dans un temple du Feu, et ayant pratiqué à la voûte de ce caveau un trou qui répondait à l'endroit où brûlait le feu sacré, il y fit cacher un homme. Il alla ensuite dire au roi qu'il lui avait été accordé de faire un miracle en preuve de la divinité de sa mission, et que le Feu conversait avec lui. S'étant rendu au temple, Mazdac causa avec l'homme caché dans le caveau; et le roi, trompé par cette fourberie, reçut la nouvelle doctrine, qui consistait principalement à permettre toutes les unions, sans aucun égard au degré de parenté; à défendre de tuer les animaux et d'en manger la chair. Cet imposteur disait que les hommes devaient se contenter pour leur nourriture de végétaux, d'œufs, de lait, de fromage et d'autres choses semblables. Pour donner plus de force à ses préceptes, il affectait de ne porter jamais qu'une robe de laine grossière, et d'être sans cesse occupé de pratiques de dévotion. Il attira dans son parti les gens de la lie du peuple. Ses sectateurs devinrent bientôt très-nombreux, et il parvint à un haut degré de puissance. Les gens de la plus basse condition épousaient les femmes des premiers seigneurs du royaume, et jetaient ainsi un grand trouble dans les familles; personne ne pouvait être assuré de conserver ses propriétés. On dit que Mazdac demanda un jour à Cobad de lui permettre d'épouser la reine; mais Nouschirvan, fils de cette princesse, obtint de l'imposteur, à force de prières, qu'il renonçât à son projet. La doctrine de Mazdac s'étant répandue dans toute la Perse, attira sur cette contrée des maux effroyables; alors les grands du royaume, voyant que la ruine du pays était imminente, convinrent de déposer Cobad, qui était le plus ardent promoteur des nouvelles opinions. Ils lui ôtèrent effectivement le gouvernement, et l'enfermèrent dans une prison; puis ils voulurent faire mettre à mort Mazdac; mais le nombre des sectateurs de ce misérable était si grand, qu'ils ne purent jamais se rendre maîtres de sa personne. Ils décidèrent, en conséquence, qu'il fallait d'abord se défaire de Cobad, sauf à sévir plus tard contre Mazdac et ses sectateurs. Mais ils ne purent pas réaliser ce projet. Cobad avait une sœur extrêmement belle qu'il avait épousée, suivant la permission que lui en donnait la doctrine de Mazdac, conforme sur ce point avec celle de Zoroastre. Cette femme résolut de faire évader Cobad; et, s'étant parée avec le plus grand soin, elle se présenta au gouverneur de la prison, et le pria de permettre qu'elle eût un entretien avec le prince. Cet homme, séduit par l'extrême beauté de la reine, lui permit de passer la nuit dans la prison. Le lendemain matin, la princesse enveloppa Cobad dans les tapis sur lesquels elle avait passé la nuit, et, les mettant sur la tête d'un esclave, elle sortit de la prison. Cobad demeura caché pendant quelque temps; puis il partit, accompagné d'un petit nombre de confidents, et se rendit chez les Hayathélites, auxquels il voulait demander des secours pour remonter sur le trône. Le souverain du pays lui accorda trente mille hommes. Cobad se mit à leur tête, et rentra en Perse. Lorsqu'il fut proche de Madaïn, les habitants du pays, effrayés des conséquences que pouvait avoir pour eux la guerre civile, se rendirent à son camp, et firent leur soumission. Cobad pardonna aux Perses et à Djamasp, son frère, qu'ils avaient élevé sur le trône; puis il prit pour ministre Zer-Mihir, fils de Soukhra, et s'occupa de réparer les malheurs du royaume. Il fit rentrer dans l'obéissance plusieurs provinces révoltées, et laissa vivre en paix Mazdac et ses sectateurs.

Vers la fin de son règne, Cobad attaqua les Romains et les vainquit. Il mourut après avoir régné quarante-trois ans, à compter de l'époque où il monta pour la première fois sur le trône. Il avait un grand nombre d'enfants, parmi lesquels on distinguait Nouschirvan, pour l'étendue et la justesse de son esprit. Peu de temps avant sa mort, Cobad le désigna pour lui succéder.

RÈGNE DE KHOSROU OU KESRA, FILS DE COBAD, CONNU SOUS LE NOM DE NOUSCHIRVAN LE JUSTE.

(Chosroës, an 531 de J. C.)

Les grands du royaume ayant lu le testament de Cobad, engagèrent Nouschirvan à prendre les rênes du gouvernement. Mais soit qu'il craignît réellement de ne pouvoir pas remédier aux désordres qui affligeaient la Perse, soit qu'il voulût bien faire comprendre à ses sujets toute l'étendue de la tâche qu'il s'imposait, ce prince refusa d'abord la couronne. « La royauté, dit-il, est sans force et sans considération, les sources de la prospérité publique sont taries, la division existe entre les citoyens, l'autorité se trouve entre les mains des hommes les plus vils; un souverain qui voudrait aujourd'hui gouverner suivant les lois de la justice, amènerait infailliblement des luttes sanglantes que nous devons éviter. » Ce tableau triste, mais exact, de l'état où se trouvait alors la Perse par suite des doctrines subversives de Mazdac, frappa tous les grands, qui jurèrent à Nouschirvan qu'ils emploieraient leurs efforts pour l'aider à ramener l'ordre dans le royaume. Enfin, Nouschirvan consentit à prendre la couronne, et il fit connaître à ses sujets, par les paroles suivantes, les intentions qu'il avait pour l'avenir :

« Mon autorité, dit-il, ne s'étend que sur les corps et non sur les cœurs; en effet, le Dieu qui connaît les pensées secrètes de tous les hommes peut seul juger les intentions de chacun. Je veux dire que ma vigilance et ma sollicitude ne doivent avoir pour objet que vos actions et non vos consciences. Les jugements que je porterai doivent aussi être fondés sur la justice et non sur mon caprice. Lorsque, par une conduite équitable, j'aurai réparé tous les maux qui désolent la Perse, alors le souvenir de mon règne méritera d'être transmis à la postérité, et mon empire ne craindra plus d'être renversé. »

Le premier usage que fit Nouschirvan de son autorité, fut de condamner à mort Mazdac et ses partisans. Suivant quelques auteurs, Nouschirvan commença par témoigner à Mazdac le mécontentement qu'il avait de sa conduite, et se contenta d'abord de le réprimander en particulier; mais dans la suite, un de ses sectateurs s'étant rendu coupable de violences envers une femme mariée, et l'époux offensé en ayant porté plainte à Nouschirvan, ce prince ordonna à Mazdac de faire rendre la femme enlevée. Mazdac ne tint aucun compte de cette injonction, et Nouschirvan irrité lui fit couper la tête. Les partisans de l'imposteur s'étant soulevés à cette occasion, Nouschirvan ordonna qu'ils fussent mis à mort. On fit de sévères perquisitions à Madaïn et dans tout l'empire, et les ordres du roi furent exécutés avec la dernière rigueur. Selon le récit de quelques autres historiens, Nouschirvan témoigna d'abord de l'amitié à Mazdac, il lui demanda ensuite les noms de ses partisans sous un prétexte honorable. « Il faut, lui dit ce prince, que vos disciples viennent me rendre visite, afin que je les comble de faveurs. » Au jour indiqué, tous ces gens se trouvèrent au palais; on les fit entrer dans un jardin, et à mesure qu'ils y entraient, des officiers du roi les précipitaient la tête la première dans des fosses qui avaient été creusées à cet effet. Mazdac eut le même sort que ses partisans. Enfin, un auteur assure que Nouschirvan fit élever un grand nombre de potences auxquelles on attacha en un seul jour, avant midi, cent mille *zendics* ou sectateurs de Mazdac. Ce prince remit ensuite les anciens propriétaires en possession des biens dont les zendics s'étaient emparés, et rendit à leurs époux légitimes les femmes qu'ils avaient enlevées. N'ayant plus rien à redouter de la secte de Mazdac, il s'occupa de ramener dans la Perse la prospérité que les dissensions civiles et religieuses en avaient bannie, et de mettre ce royaume en état de défense. Il fit aussi bâtir, sur les frontières et dans plusieurs lieux déserts, des forts, garnis de soldats, pour protéger les

voyageurs contre les attaques des brigands.

Après avoir ainsi pourvu à la tranquillité et au bien-être de ses sujets, Nouschirvan porta ses armes dans le Caboul, dans le Mawaralnahr, et soumit les Hayathélites. Pendant qu'il était engagé dans cette expédition, le souverain des Turcs s'empara de plusieurs villes alors soumises à la Perse, et entre autres de Fergana, de Samarcande et de Boukhara. Nouschirvan, instruit de cette irruption, envoya aussitôt son fils Hormouz contre le roi des Turcs; mais celui-ci, sans attendre le prince, s'enfuit en toute hâte dans les provinces les plus reculées de son royaume.

Vers cette même époque, Khaled, fils de Djabala, gouverneur de la Syrie pour les Romains, entra avec une armée sur les terres de Mondar II qui commandait dans la province du Djézireh, sous l'autorité de Nouschirvan. Les troupes de ce chef tuèrent plusieurs gens de Mondar, emmenèrent des chevaux et des chameaux, et se retirèrent chargés de butin. Mondar informa aussitôt Nouschirvan de cette irruption; et celui-ci, qui était alors en paix avec l'empereur romain, lui écrivit, en le sommant de condamner Khaled de rendre tout le butin qu'il avait pris, et de payer en outre une amende considérable comme prix du sang des gens de Mondar qui avaient été tués. L'empereur ne tint aucun compte de cette lettre; une si grande marque de mépris irrita Nouschirvan, qui entra aussitôt dans les provinces romaines voisines de la Perse. Il s'empara des villes de Dara, d'Édesse, de Kennasserin et d'Alep; arrivé aux portes d'Antioche, il fut tellement émerveillé de l'aspect de cette cité populeuse, qu'il en fit prendre un dessin sur le papier, et ordonna qu'on en construisît une absolument pareille à peu de distance de Madaïn. La nouvelle ville fut appelée *Roumia;* Nouschirvan y transporta tous les habitants d'Antioche; les rues et les places des deux cités se ressemblaient si parfaitement, que chacun des habitants d'Antioche, une fois établi à Roumia, se croyait dans son ancienne demeure.

L'empereur romain, instruit des succès de Nouschirvan, lui envoya plusieurs messages pour demander la paix. Ce prince répondit qu'il l'accorderait aux conditions suivantes; savoir, que les Romains lui payeraient une somme considérable, et qu'ils renonceraient à tous leurs droits sur les provinces que les Perses venaient de conquérir. L'empereur accepta ces propositions.

Nouschirvan avait épousé une princesse d'une grande beauté. Cette femme, dit Mirkhond, pouvait être regardée comme le chef-d'œuvre des ouvrages sortis de la main du Créateur. Elle faisait profession de la religion chrétienne. En vain Nouschirvan la pressa de renoncer à ses croyances pour adopter la doctrine des mages. Il ne put rien obtenir d'elle; et à toutes ses obsessions elle répondait: Suivez votre religion, et permettez-moi de suivre la mienne. Cette princesse mit au monde un fils extraordinairement beau, qui fut appelé *Nouschizad.* Lorsque le jeune prince eut atteint l'âge de raison, il examina la religion de son père et celle de sa mère: la première lui sembla opposée à la saine raison, l'autre, au contraire, lui parut satisfaire complétement un esprit juste. Nouschirvan le supplia de changer de croyance; mais tout fut inutile. Alors, profondément irrité, il fit enfermer Nouschizad dans le palais, et partit avec son armée pour se rendre dans la Syrie, où il tomba malade. Nouschizad croyant que la fin de son père approchait, se livra à des projets ambitieux, et quitta sa prison. Un grand nombre de partisans, parmi lesquels on remarquait surtout des chrétiens, se réunirent autour de sa personne. Nouschizad s'empara des trésors de Nouschirvan, les distribua à ses troupes, chassa les gouverneurs qui commandaient dans les provinces de Fars et d'Ahvaz, répandit la nouvelle de la mort de son père, et se disposa à soumettre l'Irak. Nouschirvan, informé de ce qui se

passait, écrivit aussitôt la lettre suivante à Ram-Bourzin, un des personnages les plus considérables du royaume : « Mon fils Nouschizad, sur le « bruit de ma mort, et sans attendre « la confirmation de cette nouvelle, « s'est révolté. Il a mis en liberté un « grand nombre de gens que j'avais « fait renfermer : il s'est emparé de « sommes considérables, et qui avaient « une destination importante. Il s'est « mis en campagne, et il n'a pas ré« fléchi au grand nombre des chré« tiens et au danger qu'il pourrait y « avoir à leur donner plus de force. « Si Nouschizad, malgré tous ses « torts, veut encore rentrer dans « l'obéissance, renvoyer dans les pri« sons les gens qu'il a mis en liberté, « faire punir par le glaive les officiers « et les grands qui ont embrassé sa « cause, je consens à lui pardonner. « Si, au contraire, il persiste dans sa « révolte, Ram-Bourzin doit lui décla« rer la guerre immédiatement. Dans « le cas où Nouschizad serait fait pri« sonnier dans un combat, que l'on « se garde de faire tomber un seul « cheveu de sa tête. Qu'on le renferme « dans le même palais où il était avant « son évasion, avec les esclaves qui le « servaient ; qu'on lui fournisse ce « dont il aura besoin, et que nul ne « se permette une parole insultante « contre un fils qui m'est cher. » Nouschirvan remit cette lettre à un courrier, qui la porta en toute diligence à Ram-Bourzin. Celui-ci se hâta de marcher contre Nouschizad. De son côté, le jeune prince, qui avait pour général de ses troupes Schamas Roumi, un des hommes les plus célèbres et les plus braves de l'armée de Perse, alla au-devant de Ram-Bourzin. Aussitôt que les deux armées furent en présence, l'aile droite de Nouschizad tomba avec fureur sur l'aile gauche de Ram-Bourzin, et la mit en déroute avec une perte assez considérable. La victoire paraissait assurée à Nouschizad, lorsque ce prince fut mortellement blessé d'une flèche. Dès qu'elles se virent sans chef, les troupes de Nouschizad se débandèrent. Ram-Bourzin s'approcha en pleurant du lit sur lequel était posé le corps du fils de Nouschirvan, et il s'informa, d'un évêque qui était présent, si le jeune prince n'avait pas fait quelques dispositions avant de mourir ; l'évêque répondit qu'il avait recommandé qu'on ensevelît son corps, et qu'on le déposât dans la terre, suivant l'usage des chrétiens.

De retour à Madaïn, Nouschirvan fit partir pour l'Indoustan une armée nombreuse. Le roi des Indes, effrayé de cette démonstration, envoya en Perse des ambassadeurs chargés de remettre à Nouschirvan de riches présents, et de lui demander la paix. L'empire des Perses s'étendait alors jusque dans le Mawaralnahr, le Khorasan, le Tabaristan, le Djordjan, une partie de l'Indoustan, l'Irak, la péninsule d'Oman, Bahrein, l'Yémama, l'Arabie Heureuse, et la frontière du Magreb. Nouschirvan s'occupa de rendre ses vastes États florissants et riches, et de poser une règle invariable pour l'imposition foncière de toutes les terres. Avant ce prince, les terrains en valeur payaient, suivant qu'ils étaient plus ou moins éloignés de la capitale, le dixième, le cinquième, le quart, le tiers, et jusqu'à la moitié de leurs produits. Nouschirvan établit une capitation sur les juifs et les chrétiens; toute personne au-dessous de vingt ans, et au-dessus de cinquante, ne payait aucune imposition. Ce monarque chargea un des premiers officiers de l'armée de prendre connaissance de la conduite et de l'instruction des gens de guerre, ainsi que de l'état de leurs armes et de leur équipement. Cet officier, après s'être rendu au milieu d'une place très-vaste, se plaça sur un tapis magnifique, et fit proclamer par un héraut que tous les gens de guerre eussent à se présenter devant lui pour être passés en revue. Le premier et le second jour, voyant que Nouschirvan n'était point venu comme les simples soldats, l'officier ne commença pas son inspection. Le troisième jour, il fit de nouveau proclamer par le héraut,

qu'aucun homme de guerre ne manquât de se trouver à la revue, et que celui même qui avait reçu la couronne de la libéralité du Très-Haut, s'y rendît comme les autres. Nouschirvan, informé de cette décision, se présenta devant l'officier inspecteur avec son armure complète. Mais comme il avait négligé de prendre l'étui de son arc, qui faisait partie de l'équipement des troupes, l'inspecteur ne consentit à enregistrer son nom que lorsqu'il eut réparé cet oubli. Ensuite, comme ce même officier assignait à chaque homme de guerre enregistré, quatre mille drachmes de solde, il en donna une seulement de plus à Nouschirvan. La revue étant achevée, cet officier se rendit au palais, et il adressa au roi les paroles suivantes : « Prince, ne « me sachez pas mauvais gré de la « conduite que j'ai tenue ; mon but « n'a été que de maintenir la subor« dination dans l'armée, et de conser« ver une exacte justice. » — « Tout « homme, répondit Nouschirvan, qui « use de sévérité envers moi, ne doit « craindre aucun reproche. »

L'empire de Perse ayant acquis un très-haut degré de splendeur, l'empereur de la Chine envoya à Nouschirvan de riches présents. Cet empereur, dit Mirkhond, habitait un palais pavé de perles et de pierreries, dans lequel étaient deux ruisseaux qui arrosaient des arbres de camphre et d'aloès, dont l'odeur se répandait à deux parasanges à la ronde ; son harem renfermait mille femmes, toutes filles de rois. Il envoya un ambassadeur à Nouschirvan ; et parmi les présents dont il le chargea, on distinguait une pièce de sculpture représentant une panthère qui avait le corps entièrement couvert de perles, et dont les yeux étaient formés de deux pierres précieuses de couleur rouge ; une garde d'épée d'émeraude, ornée de pierres du plus grand prix ; une robe de soie sur laquelle était représenté un personnage dans le costume que portait le roi de Perse, ayant la couronne sur la tête, et entouré de ses serviteurs. Le fond de cette robe était de soie bleue céleste ; elle était enfermée dans une boîte d'or que portait une jeune fille dont le visage était voilé par ses cheveux. Cette jeune fille, en écartant sa chevelure, laissait voir une beauté dont l'éclat éblouissait comme l'éclair au milieu d'une nuit obscure.

Le roi de l'Indoustan, qui avait un palais dont les portes étaient de pierres précieuses et de perles, envoya à Nouschirvan mille livres de bois d'aloès des Indes, qui fondait au feu comme de la cire, et un vase d'une pierre précieuse de couleur rouge, rempli de perles. D'un côté de ce vase était représenté un lion, et de l'autre une jeune fille dont la taille était de sept palmes ; ses paupières descendaient jusqu'à ses joues ; entre ses paupières, on apercevait une lueur semblable à celle d'un éclair, produite par l'éclat de ses prunelles, jointe à la blancheur de son teint et à la finesse de ses traits. Ce prince envoya aussi en présent à Nouschirvan un tapis de peau de serpent, qui était plus doux qu'une étoffe de soie et plus beau qu'une étoffe peinte.

Ce fut sous le règne de Nouschirvan que l'on apporta de l'Indoustan dans la Perse le livre de Calila et Dimna, le jeu des échecs, et une pommade ou teinture noire appelée *hindi*, laquelle, mise sur les cheveux blancs, les teint en noir jusqu'à la racine d'une manière parfaite. Le roi du Thibet envoya aussi à Nouschirvan plusieurs objets précieux, et entre autres cent cuirasses dorées du Thibet, et quatre mille vessies de musc.

Nouschirvan, qui surpassait en sagesse et en science tous les rois de Perse ses prédécesseurs, aimait à attirer auprès de sa personne les savants et les philosophes. Le plus illustre de tous ces sages fut Abouzurdjmihir, dont nous allons rapporter l'histoire. Une nuit, pendant son sommeil, Nouschirvan vit en songe un porc qui lui arrachait une coupe qu'il tenait à la main. Cet animal, après avoir bu toute la liqueur qui était dans la coupe, s'étendit sur un coussin qui servait de siége au roi.

Tous les sages et les magiciens consultés sur l'explication de ce songe, ayant avoué qu'ils ne pouvaient en développer le sens, le roi chargea les officiers du palais de chercher un homme dont la sagacité fût assez grande pour dévoiler ce mystère. Un d'eux, nommé *Azad-Sérou*, se mit à parcourir divers pays pour chercher un interprète de songes. Il allait de ville en ville, s'informant de ce qui faisait le sujet de son voyage. Arrivé non loin de la ville de Merve en Khorasan, le hasard le conduisit à la maison d'un savant qui avait plusieurs disciples. Un de ceux-ci, nommé *Abouzurdjmihir*, pria Azad-Sérou de lui exposer ce dont il s'agissait. Quand Azad-Sérou lui eut raconté le songe du roi, Abouzurdjmihir lui dit : « Je ne puis expliquer ce mystère qu'en présence du roi. »

Azad-Sérou ayant approuvé les paroles de ce jeune homme, lui donna un cheval et de l'argent, et ils partirent ensemble pour se rendre auprès de Nouschirvan. Dans la route, se trouvant au bord d'un ruisseau, ils descendirent pour prendre quelque repos à l'ombre d'un arbre. Abouzurdjmihir se couvrit du drap dans lequel il avait coutume de dormir, et il était livré au sommeil, lorsque Azad-Sérou vit un serpent noir, qui, sortant des halliers, marcha vers le sage, releva le drap qui le couvrait, lui baisa la tête et les pieds, puis monta au haut de l'arbre sous lequel il dormait. Aussitôt que le serpent fut monté sur l'arbre, le jeune homme s'éveilla. Azad-Sérou fut extrêmement surpris de ce qu'il venait de voir ; cependant ils remontèrent tous deux à cheval, et continuèrent leur route avec grande célérité, marchant nuit et jour, jusqu'à leur arrivée auprès du roi.

Azad-Sérou raconta tout ce qui s'était passé à Nouschirvan, qui s'empressa de faire venir Abouzurdjmihir, et lui demanda l'interprétation de son songe. Celui-ci étant seul avec Nouschirvan, lui dit : « Ce songe signifie qu'il y a dans le harem du roi « un jeune homme qui est attaché par « les liens de l'amour à une des femmes qui s'y trouvent; et si le roi veut « le découvrir, il faut qu'il ordonne que « toutes les filles du harem passent « l'une après l'autre devant lui. » Le roi donna ordre qu'on rassemblât toutes les femmes de son harem, et qu'on les fît passer une à une sous ses yeux. Mais comme le jeune homme était vêtu d'un habit de femme, le secret ne put être découvert pour cette fois. Le roi en fut contristé; mais Abouzurdjmihir lui conseilla d'ordonner que toutes les femmes passassent devant lui sans aucun vêtement. Nouschirvan suivit ce conseil, et ses ordres ayant été exécutés, on vit au milieu de ces femmes un jeune homme d'une taille très-haute, et d'une figure majestueuse, dont le corps tremblait comme les feuilles d'un saule, et que la crainte d'une mort inévitable réduisait au plus affreux désespoir. Une jeune femme l'avait introduit dans le harem, et l'y tenait caché. Ce secret ayant été découvert, Nouschirvan interrogea la jeune femme, et lui demanda quel était cet homme. Elle lui répondit qu'il était son frère utérin ; qu'elle l'avait amené avec elle, et lui avait fait prendre un habit de femme, afin de n'être pas obligée de se séparer de lui. Nouschirvan ordonna alors qu'on fît périr ces deux jeunes gens.

Abouzurdjmihir s'avança tellement dans les bonnes grâces du roi, qu'il parvint à la dignité de vizir.

Nouschirvan ayant, un jour, rassemblé les sages et les mobeds, leur ordonna de dire chacun quelque chose qui pût être utile au bonheur du roi et de ses sujets. Chacun tâcha de satisfaire du mieux qu'il put à la demande du roi. Lorsque le tour d'Abouzurdjmihir fut venu, il dit qu'il croyait pouvoir comprendre en douze sentences tout ce que le roi désirait savoir. Nouschirvan lui ayant demandé quelles étaient ces douze sentences, il répondit : « Les voici : « 1° se garder de l'amour, de la « colère et des passions ; 2° observer la « vérité dans ses paroles, être fidèle

« à ses engagements, et tenir ses pro- « messes et ses conventions; 3° con- « sulter des hommes sages et ins- « truits dans toutes les affaires qui se « présentent; 4° honorer les savants, « les nobles, les émirs, et les gens de « plume, chacun suivant leur rang, « et les places qu'ils occupent; 5° exer- « cer une exacte justice, prendre des « informations certaines, et rendre « à chacun la récompense ou la peine « due à ses actions bonnes ou mau- « vaises; 6° examiner scrupuleuse- « ment la conduite des gens qui sont « renfermés dans les prisons, afin de « punir ceux qui méritent des châti- « ments, et de rendre la liberté à « ceux qui sont dignes de pardon; « 7° protéger les marchands et les « sujets de l'empire; 8° les châtier « pour leurs fautes, réprimer les ex- « cès et contenir les hommes dans « le devoir; 9° s'approvisionner d'ar- « mes, et de tout ce qui est néces- « saire pour faire la guerre; 10° ho- « norer ses enfants, sa famille, ses « proches, et prendre soin de leurs « intérêts; 11° entretenir des inspec- « teurs, chargés d'instruire le prince « de tout ce qui arrive dans son « royaume; 12° avoir soin de ses vi- « zirs, de ses courtisans, de ses che- « vaux et de ses serviteurs. » Nouschirvan fit écrire ces douze paroles en lettres d'or, disant qu'elles comprenaient toute la science du gouvernement.

Les historiens orientaux rapportent que, vers la fin du règne de Nouschirvan, des chacals passèrent par troupes nombreuses du Turquestan dans la Perse. Nouschirvan, étonné de voir une énorme quantité de ces animaux dans son royaume, demanda au mobed des mobeds la cause d'un événement aussi extraordinaire. «Prince, lui répondit le pontife, les anciens disaient que lorsque l'injustice domine dans un royaume, les bêtes féroces s'y montrent en grand nombre.» Nouschirvan, frappé de ces paroles, choisit treize inspecteurs qu'il chargea de parcourir les provinces de l'empire, et prendre secrètement des informations sur la conduite de ses lieutenants. Il apprit que la plupart des officiers du fisc se rendaient coupables de malversations et des exactions les plus odieuses. Quatre-vingt-dix coupables furent aussitôt jugés et condamnés à mort. Cet exemple de sévérité produisit une crainte salutaire sur tous les agents du pouvoir. Ces officiers cessèrent alors de tyranniser le peuple, et de le dépouiller de ses biens.

L'empereur de Constantinople avait envoyé à Nouschirvan un ambassadeur chargé de lui offrir des présents. Cet ambassadeur regardant un jour le palais du roi, en admira la grandeur et la beauté; mais il remarqua une irrégularité dans la place qui se trouvait devant la façade, et demanda d'où provenait ce défaut de symétrie. Les courtisans lui répondirent qu'une vieille femme qui possédait une maison sur ce terrain n'avait jamais voulu consentir à la vendre au roi; et que celui-ci, de son côté, s'était toujours opposé à ce qu'on employât la violence pour la faire céder à ses désirs. Cette irrégularité jointe à la justice, dit alors l'ambassadeur, vaut mieux qu'une symétrie acquise par la violence.

Nouschirvan étendit son empire jusqu'au Jaxartès et à l'Indus; il possédait l'Arabie jusqu'à l'Égypte, et était maître de toute la Syrie. Il mourut après un règne qui avait duré quarante-huit ans.

RÈGNE D'HORMOUZ, FILS DE NOUSCHIRVAN,

(Hormisdas III, an 579 de J. C.)

De tous les fils de Nouschirvan, Hormouz seul avait pour mère une princesse. Il dut à cette circonstance d'être choisi pour succéder à son père, au préjudice de plusieurs autres princes plus âgés que lui. Le jeune roi se conduisit d'abord avec beaucoup de sagesse, et conserva en place tous les serviteurs de Nouschirvan. Bientôt il changea de conduite, fit mettre à mort les personnages les plus importants de l'État, et donna les emplois qu'ils occupaient à des hommes injustes. Ces crimes odieux lui aliénèrent le cœur

de ses sujets. L'empereur de Constantinople, informé du mécontentement général qui régnait en Perse, marcha vers Nisibe à la tête de quatre-vingt mille hommes. Il n'avait, disait-il, d'autre intention que de protéger les anciens sujets de son empire, et il s'engageait à se retirer sans commettre le moindre acte d'hostilité, si Hormouz ne faisait éprouver aucun dommage aux provinces conquises par Nouschirvan sur les Romains. Dans le cas contraire, il voulait ravager l'Aderbidjan et l'Arménie. Hormouz était encore menacé par d'autres ennemis; deux princes arabes s'avancèrent le long de l'Euphrate, et ravagèrent la province de Sovad; et le roi des Turcs passa le Djihoun avec une armée considérable, cantonna ses troupes dans les villes de Hérat et de Badguiz, puis il fit dire à Hormouz : « Réparez les ponts et les chemins, car je veux marcher contre l'empereur de Constantinople, votre ennemi. » Hormouz apprit à Madaïn la marche des armées étrangères. Il fut consterné de cette nouvelle, se repentit de la conduite insensée qu'il avait tenue, et convoqua ses ministres pour savoir d'eux quel serait le parti le plus convenable à suivre dans les conjonctures présentes. Un vizir, plein de sagesse, lui dit : Votre seul ennemi véritable, ô roi, c'est le souverain des Turcs. L'empereur de Constantinople ne veut que vous contraindre à lui rendre quelques provinces conquises par Nouschirvan. Quant aux Khazars, qui ont fait une irruption dans l'Aderbidjan et l'Arménie, leur but unique est le pillage; si vous ordonnez aux habitants de marcher contre eux, la crainte de perdre le butin dont ils sont chargés fera rentrer ces barbares dans leur pays. Les choses se passèrent comme le vizir l'avait prédit; et Hormouz, libre de tout autre soin, s'occupa de combattre les Turcs. Il donna le commandement de ses troupes à Bahram Tschoubin, guerrier illustre et issu du sang royal. Bahram prit douze mille hommes d'élite, et marcha à la rencontre des Turcs. Sayéhischah, leur roi, essaya d'abord de le séduire; ses propositions ayant été rejetées, il fallut en venir aux armes. Après plusieurs actions peu décisives, Bahram tua Sayéhischah d'un coup de flèche. Le fils du monarque turc continua la guerre; mais au bout de peu de temps, il tomba au pouvoir du général perse, et fut envoyé à Madaïn. Hormouz félicita d'abord Bahram sur les succès qu'il avait obtenus; plus tard, il se laissa prévenir contre ce guerrier, et lui envoya, tandis qu'il était encore à la tête de ses troupes, des chaînes et un fuseau, pour lui faire entendre qu'il n'était capable que de filer comme une femme, et que sa conduite méritait des chaînes.

Les officiers de Bahram, irrités de l'ingratitude du roi envers leur général, engagèrent celui-ci à se soulever. Bahram pensa que le moyen le plus assuré pour réussir dans sa révolte était de jeter la division entre Hormouz et son fils Khosrou Parviz, héritier présomptif de la couronne. Il ordonna, en conséquence, que l'on frappât, au nom de ce dernier, des pièces de monnaie qui furent répandues dans toutes les provinces de l'empire. Hormouz, persuadé que son fils était coupable, voulut le faire arrêter; mais celui-ci se retira aussitôt dans l'Aderbidjan. Après la fuite de Parviz, Hormouz fit mettre en prison Bendouïeh et Bostam, oncles maternels de ce prince. Les deux prisonniers s'étant échappés, réunirent quelques troupes, se saisirent d'Hormouz, et lui crevèrent les yeux. Aussitôt Khosrou, redoutant les effets que pouvait avoir l'ambition de ses oncles, se rendit à Madaïn, et prit les rênes du gouvernement. Il expliqua à Hormouz qu'il s'était emparé de l'autorité souveraine, pour empêcher qu'elle ne tombât entre les mains des révoltés, et il protesta de l'innocence de ses intentions. Hormouz, convaincu de la vérité des paroles de Parviz, lui fit promettre de tirer vengeance de Bendouïeh et de Bostam, qui avaient conspiré contre lui et l'avaient rendu inhabile à occuper le trône. Quand

le ressentiment de son père fût apaisé, Parviz sortit de Madaïn pour combattre Bahram qui marchait à sa rencontre. Les deux armées se trouvèrent en présence sur les bords de la rivière de Nahrevan. Parviz, abandonné par ses troupes, prit la fuite, décidé à se retirer sur les terres de l'empire romain. Bendouïeh et Bostam qui l'accompagnaient, voulurent, avant de quitter la Perse, mettre à mort Hormouz, dont l'existence pouvait, disaient-ils, compromettre la sûreté de l'État. Parviz ne put, malgré ses prières, rien gagner sur eux. Ils retournèrent à Madaïn, et étranglèrent Hormouz avec la corde d'un arc. Ils rejoignirent ensuite Parviz, qui se retirait toujours vers les frontières de l'empire romain. Bientôt les fugitifs furent atteints par les troupes de Bahram; Bendouïeh eut alors l'idée de changer de vêtements avec Khosrou Parviz; et, se couvrant de la robe que les rois seuls avaient le droit de porter, il se montra avec affectation aux officiers ennemis. Ceux-ci reconnaissant de loin les insignes royaux, se crurent maîtres de la personne de Parviz. Quand ils approchèrent, Bendouïeh reprit ses vêtements ordinaires, demanda à parler au chef de l'armée de Bahram, et lui dit: Le roi qui est ici vous prie de lui accorder une suspension d'armes; car, depuis trois jours, il n'a pris aucun repos. Le général de Bahram, qui connaissait Bendouïeh, lui accorda sa demande. Enfin, celui-ci obtint encore d'autres délais sous différents prétextes; et, quand il jugea que Parviz avait gagné une avance assez considérable pour ne pouvoir plus être atteint, il avoua la ruse qu'il avait mise en usage pour le sauver. Bahram Tschoubin, irrité d'avoir été la dupe de Bendouïeh, le fit jeter dans les fers.

Quant à Khosrou Parviz, il arriva à Constantinople, et fut parfaitement accueilli par l'empereur, qui le combla de présents, et lui donna en mariage la princesse Marie, sa fille. Au bout de dix-huit mois, Khosrou fut placé par son beau-père à la tête d'une armée que quelques historiens font monter à soixante et dix mille hommes, d'autres à cent mille. Il entra avec ces forces dans l'Aderbidjan, où il fut rejoint par Bendouïeh, qui s'était échappé de prison. L'armée de Bahram et celle des Romains se trouvaient en présence, et allaient en venir aux mains, lorsque trois Turcs appelèrent Parviz à un combat singulier. Le prince accepta le défi, malgré toutes les remontrances des courtisans, et tua l'un après l'autre ses trois adversaires. Alors, Romains et Perses, saisis d'admiration pour la force et le courage de Parviz, sautèrent à bas de leurs chevaux, et se prosternèrent devant lui. Une grande partie des troupes révoltées passèrent à Parviz la nuit suivante. Bahram, se voyant abandonné par les siens, se retira dans le Turquestan, auprès du roi de ce pays, qui le combla d'honneurs, et l'employa utilement dans plusieurs expéditions militaires. Il mourut assassiné, suivant toute apparence, à l'instigation de Parviz.

RÈGNE DE KHOSROU PARVIZ.

(Chosroës II, an 590 de J. C.)

Devenu possesseur tranquille du trône par la retraite de Bahram Tschoubin, Parviz congédia les troupes romaines après leur avoir donné des preuves de sa générosité. Il fit ensuite mettre à mort ses deux oncles maternels Bendouïeh et Bostam, suivant la promesse qu'il en avait faite à son père.

Parviz régnait depuis quatorze ans, lorsque l'empereur romain qui l'avait placé sur le trône fut assassiné. Un de ses fils se réfugia auprès de Parviz, qui lui confia une armée avec laquelle ce prince fit une irruption sur les terres de l'empire romain et dans la Syrie. Les Perses s'emparèrent de Jérusalem et de toute la Palestine, firent prisonniers un grand nombre d'évêques, et s'emparèrent de la vraie croix, qu'ils envoyèrent à Parviz. Ils ravagèrent aussi les environs de Constantinople. Malgré tant de succès, les Ro-

mains ne voulurent jamais se soumettre au prétendant que favorisait Parviz, et ils choisirent pour empereur un homme pieux nommé *Héraclius*. Celui-ci, effrayé des progrès des Perses, pria Dieu de délivrer l'empire de ces ennemis incommodes. La prière d'Héraclius fut exaucée; ce prince crut entendre pendant la nuit une voix qui lui disait : Marche contre Parviz, et tu remporteras la victoire. Encouragé par cette vision, il se rendit de Constantinople à Nisibe, et défit une armée de douze mille hommes et une autre de six mille, que le roi de Perse avait envoyées contre lui.

Sur la fin de son règne, Parviz se laissa aller à des inclinations coupables, et montra une grande cruauté envers ses serviteurs les plus fidèles. Sa conduite tyrannique indisposa les personnes les plus considérables de l'État, qui conspirèrent contre lui, et, la trente-huitième année de son règne, la septième de l'hégire (an 628 de J. C.), les conjurés l'enfermèrent, et donnèrent la couronne à son fils Cobad, plus connu sous le nom de *Schirouyeh*.

La magnificence de Khosrou Parviz et ses amours avec Schirine ont rendu son nom célèbre chez les historiens et les poëtes persans.

RÈGNE DE SCHIROUYEH, FILS DE PARVIZ.

(Siroës, an 628 de J. C.)

Dès que ce prince fut sur le trône, les conspirateurs le pressèrent d'ôter la vie à son père. Schirouyeh s'opposa d'abord à leur dessein; mais voyant que sa résistance pouvait lui devenir funeste sans être utile à Parviz, il chargea un courtisan appelé *Hormouz*, dont le père avait été mis à mort sous le règne précédent, de tuer le vieux roi. Parviz, voyant entrer Hormouz dans sa prison, lui dit : J'ai fait condamner à mort ton père sans qu'il l'eût mérité; celui qui ne tue pas le meurtrier de son père est un enfant illégitime. Hormouz ayant exécuté l'ordre dont on l'avait chargé, rapporta à Schirouyeh les paroles que Parviz lui avait dites. Aussitôt le jeune prince donna les signes de la plus vive douleur; et, après avoir rendu les derniers devoirs à Parviz, il fit mourir Hormouz, en disant : Celui qui ne tue pas le meurtrier de son père est un enfant illégitime.

Schirouyeh s'appliqua à gouverner son royaume suivant la justice; mais il se montra cruel envers ses frères, qu'il fit mettre à mort. Pourandokht et Arzémidokht, ses sœurs, lui reprochèrent sa conduite barbare. L'ambition, dirent-elles, t'a porté à répandre le sang de ton père et de tes frères; mais le Tout-Puissant vengera leur mort sur toi. Aussitôt Schirouyeh tomba dans une mélancolie profonde, dont il mourut, le huitième mois de son règne.

Il y eut en Perse, sous Schirouyeh, une peste qui fit périr un grand nombre d'habitants.

RÈGNE D'ARDSCHIR, FILS DE SCHIROUYEH.

(Ardeser ou Artaxerxès III, an 629 de J. C.)

Ce prince succéda à son père n'étant encore âgé que de sept ans. Schahriar, gouverneur de quelques provinces du royaume, piqué de ce que le jeune roi avait été placé sur le trône sans son assentiment, marcha vers Madaïn avec une armée considérable, fit mettre à mort Ardschir et un grand nombre de seigneurs, sous prétexte que ceux-ci avaient pris part à la déposition et au meurtre de Khosrou Parviz. Après ces exécutions cruelles, Schahriar s'empara de la couronne. Le règne d'Ardschir avait duré, suivant quelques auteurs, cinq mois, et, suivant d'autres, un an et six mois.

RÈGNE DE SCHAHRIAR.

(Sarbar, an 629 de J. C.)

Cet usurpateur, qui porta aussi les noms de *Schahribar* et de *Ferkhan* (*), mécontenta bientôt ses soldats par la hauteur avec laquelle il les traitait. Trois frères qui servaient dans l'armée conspirèrent contre lui et le per-

(*) Voyez ci-devant pag. 304 note.

cèrent à coups de lance, pendant qu'il se promenait à cheval. Schahriar régna quarante jours, suivant un grand nombre d'auteurs; d'autres disent vingt jours seulement.

RÈGNE DE POURANDOKHT, FILLE DE KHOSROU PARVIZ.

(Borane, an 630 de J. C.)

Cette princesse, douée d'un grand jugement, gouverna son royaume avec une fermeté et une sagesse qu'on ne pouvait guère espérer d'une femme élevée dans un harem. Elle fit condamner à mort plusieurs grands qui avaient pris part aux meurtres de ses frères; et, voulant se concilier l'amitié de l'empereur de Constantinople, elle lui envoya le bois de la vraie croix, dont les Perses s'étaient emparés sous Khosrou Parviz, comme nous l'avons dit plus haut. L'empereur se montra fort touché de ce présent, et témoigna les meilleures dispositions envers Pourandokht. Cette princesse mourut après un règne qui n'avait duré qu'un an et quatre mois.

TSCHASCHINENDEH

(Inconnu aux historiens grecs.)

Ce prince, cousin de Parviz, monta sur le trône à la mort de Pourandokht. Il était surnommé *Sériburzurg*, c'est-à-dire, *Grosse Tête*. Lorsqu'on lui plaça la couronne sur la tête, il dit qu'elle était trop étroite. Ce mot, regardé comme de mauvais augure, fit penser que le règne de Tschaschinendeh serait de courte durée. La prédiction se vérifia, et le nouveau roi ne conserva l'autorité souveraine qu'environ trente jours.

RÈGNE D'ARZÉMIDOKHT, FILLE DE KHOSROU PARVIZ.

(Les historiens grecs ne font pas mention de cette reine.)

Arzémidokht voulut gouverner ses États par elle-même, et sans le secours d'aucun ministre; aussi ne conféra-t-elle à personne la charge de vizir. Cette princesse, également remarquable par son esprit et par sa beauté, inspira une vive passion à Térakh, gouverneur du Khorasan, qui lui en fit l'aveu. Arzémidokht répondit qu'il était honteux pour une reine de prendre un époux. Térakh, persistant toujours dans son dessein, Arzémidokht lui dit de se rendre au palais un jour qu'elle fixa; puis, ce jour arrivé, elle ordonna au capitaine des gardes de mettre à mort l'audacieux gouverneur. Roustam, fils de Térakh, informé de la fin tragique de son père, marcha contre Madaïn avec toutes les troupes qu'il put réunir, et, s'étant rendu maître d'Arzémidokht, il la fit périr dans les plus cruels tourments.

RÈGNE DE KESRA, FILS DE HAÏSS.

(Les auteurs grecs ne parlent pas du règne de ce prince.)

Après la mort d'Arzémidokht, les Perses, cherchant un prince de la famille royale pour le placer sur le trône, apprirent que dans la province d'Ahvaz vivait un descendant d'Ardschir, fils de Babec. Ils le mandèrent aussitôt, et lui donnèrent la couronne; mais s'étant bientôt aperçus que cet homme n'avait aucune des qualités nécessaires à un roi, ils le mirent à mort.

RÈGNE DE FÉRAKHZAD, FILS DE KHOSROU PARVIZ.

(On ne trouve dans les auteurs grecs aucune mention de ce règne.)

Après cette exécution barbare, les grands de Perse firent rechercher partout les descendants de la famille royale. Ayant su que dans la ville de Nisibe se trouvait un fils de Khosrou Parviz, qui s'était retiré chez les Romains pour se mettre à l'abri de la fureur de Schirouyeh, ils le firent appeler; et ce prince, qui portait le nom de *Férakhzad*, fut proclamé roi. Ses sujets avaient lieu de concevoir les plus grandes espérances de sa justice et de sa bonté, lorsqu'il mourut empoisonné par un esclave. Son règne n'avait pas duré un mois.

RÈGNE D'YEZDGUERD III, FILS DE SCHAHRIAR.

(Isdigerdès III, an 632.)

Les astrologues avaient annoncé à Khosrou Parviz qu'un de ses petits-fils transférerait la couronne de Perse à des étrangers. Effrayé de cette prédiction, Parviz fit enfermer ses fils dans le palais, et leur interdit le mariage. Cependant Schahriar, un de ces princes captifs, épousa secrètement une femme dont il eut *Yezdguerd*, qui fut élevé dans le harem jusqu'à l'âge de cinq ans. Parviz l'ayant aperçu alors, demanda qui était cet enfant, et, sur la réponse qu'on lui fit que c'était le fils de Schahriar, il voulut d'abord le faire tuer; mais il consentit ensuite à ce que le petit prince fût seulement renvoyé du palais.

Férakhzad étant mort, les grands de l'empire appelèrent à Madaïn Yezdguerd, qui se trouvait alors à Istakhar, et lui mirent la couronne sur la tête.

Déjà, à cette époque, les Arabes devenus mahométans s'étaient emparés de plusieurs provinces de la Perse. Yezdguerd, dès qu'il se vit sur le trône, fit inviter Saad, fils d'Abou-Wakkas, commandant des troupes arabes pour le calife Omar, d'envoyer à Madaïn trois députés, avec lesquels il désirait s'entretenir touchant les affaires des Arabes et des Perses. Saad ayant consenti à la demande d'Yezdguerd, celui-ci adressa aux députés le discours suivant :

« Nous vous avons toujours regardés avec peu de considération. Jusqu'à présent les Arabes n'ont été désignés en Perse que sous les noms de *marchands* et de *mendiants*. Des lézards verts et de l'eau salée composent votre nourriture. Les vêtements que vous portez sont faits d'un poil grossier. Depuis qu'un grand nombre d'entre vous sont venus en Perse, vous avez mangé de bons vivres, vous avez bu de l'eau douce, et vous avez pu vous couvrir avec des étoffes fines et moelleuses. Vos frères, jaloux de partager ces avantages, sont arrivés en foule dans la Perse. Aujourd'hui, n'étant plus satisfaits des biens que vous avez obtenus, vous voulez nous faire embrasser une religion pour laquelle nous avons de la haine. Vous êtes comme le renard qui entra dans un jardin où il trouva des raisins qu'il se mit à manger. Le jardinier ne voulut pas le chasser. Les raisins que prendra ce renard affamé ne diminueront guère, disait-il, le revenu de ma vigne. Mais, une fois rassasié, le renard fit connaître à tous ses semblables l'excellent goût des raisins qu'il avait mangés et la bonhomie du jardinier, qui se laissait dépouiller de son bien sans se plaindre. Bientôt le jardin fut rempli de renards, et le jardinier se trouva contraint, pour éviter une ruine complète, de fermer les portes et de tuer tous les renards. Je veux bien, continua Yezdguerd, vous pardonner vos torts, et charger vos chameaux de froment et de dattes, afin que, de retour dans votre pays, vous puissiez donner à manger à vos compatriotes; mais si, oubliant ma générosité, vous restez en Perse, je saurai vous atteindre dans ma vengeance. »

Les envoyés arabes répondirent avec dignité à ce discours, qui montrait tout à la fois la vanité et la faiblesse d'Yezdguerd, et ils finirent par ces mots : « Nous vous invitons solennellement aujourd'hui à embrasser notre religion. Si vous y consentez, pas un Arabe n'entrera en Perse sans votre permission; seulement nos chefs exigeront de vous les impôts que tous les croyants sont tenus de payer. Si vous rejetez l'islamisme, payez le tribut imposé aux infidèles. Enfin, si vous ne voulez vous soumettrre à aucune de ces conditions, préparez-vous à la guerre. »

Yezdguerd, trop fier pour céder, congédia les ambassadeurs sans leur donner satisfaction, et la guerre recommença avec fureur. L'armée perse était commandée par Roustam-Faroukhzad. Ce général, sentant que ses soldats ne pourraient pas tenir contre l'enthousiasme fanatique des nouveaux musulmans, mit tout en œuvre pour éviter une affaire générale; à la fin, obligé d'en venir aux mains,

il fut battu avec une perte immense. Cette bataille mémorable, qui mit la Perse sous le joug des Arabes musulmans, fut livrée, l'an 15 de l'hégire (636 de J. C.), dans une grande plaine, près de la ville de Kadesiyya (*). La lutte dura trois jours et trois nuits. L'armée des Perses, forte, dit-on, de cent mille hommes, fut entièrement détruite. L'étendard royal, ou étendard de Caveh, fut pris par les Arabes. Cet événement contribua sans doute puissamment à abattre le courage des Perses et à augmenter l'audace des musulmans. Les uns et les autres le regardèrent comme un présage infaillible de l'issue de la guerre. Yezdguerd, informé de ce désastre, s'enfuit à Houlvan. Saad s'étant emparé de Madaïn, se mit à la poursuite du monarque fugitif, qui se retira à Reï.

L'an 20 de l'hégire (640 de J. C.), Saad fut rappelé par le calife Omar. La retraite de cet habile général fit concevoir quelques espérances à Yezdguerd, qui réunit aussitôt cent cinquante mille hommes tirés de la province de Khorasan et des environs de Reï et de Hamadan, et donna toutes ces troupes à un général appelé *Firouzan,* en le chargeant d'agir contre les Arabes.

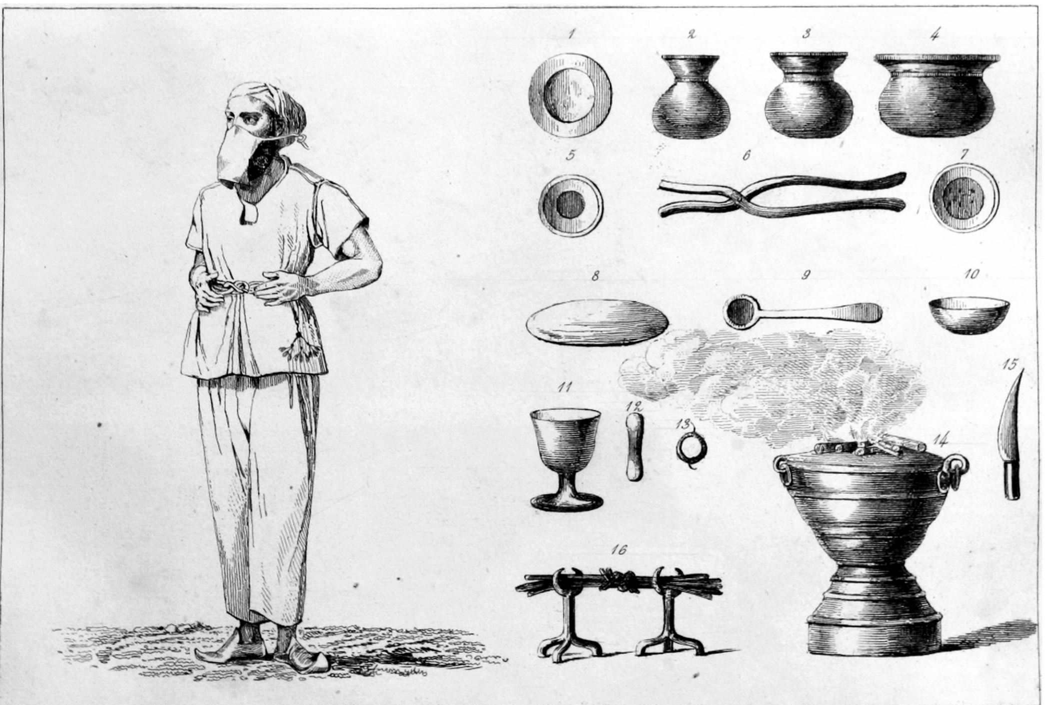
Le calife, instruit des préparatifs que faisait Yezdguerd, envoya des renforts considérables à son armée de Perse, dont il confia le commandement supérieur à Noman. Il ordonnait surtout à ce chef d'employer tous ses efforts pour détruire, à quelque prix que ce fût, la religion impie des adorateurs du feu. L'armée arabe marcha vers Néhavend (**), où les Perses étaient campés derrière un fossé profond. Les deux armées restèrent pendant deux mois à la vue l'une de l'autre sans rien oser entreprendre d'important. Le général arabe, ne pouvant pas forcer Firouzan à sortir de sa position, adressa ces paroles aux musulmans: « Amis, préparez-vous à vaincre ou à boire le doux sorbet du martyre. Je vais faire prononcer trois fois le tecbir (*) à haute voix. Au premier tecbir, vous ceindrez vos reins; au second, vous monterez à cheval; au troisième, courez, la lance en arrêt, à la victoire ou au paradis. Quant à moi, je veux être martyr; lorsque j'aurai été tué, suivez les ordres de mon lieutenant. » Noman se fit tuer comme il l'avait dit, et les Arabes, animés par son exemple, remportèrent une victoire complète. Trente mille Perses restèrent sur le champ de bataille, et quatre-vingt mille se noyèrent dans le fossé qui entourait leur camp. Firouzan s'enfuit dans les montagnes avec quatre mille hommes, seuls débris de son armée. Il fut poursuivi et tué par un corps d'Arabes d'environ mille hommes.

La bataille de Néhavend décida du sort de la Perse, qui tomba au pouvoir des califes. Yezdguerd traîna encore pendant quelques années une malheureuse existence. Il s'enfuit d'abord dans le Sistan, puis à Merve. Le gouverneur de cette ville offrit alors au souverain du Turquestan de remettre entre ses mains le monarque fugitif. Cette proposition fut acceptée; et les Turcs, auxquels le perfide gouverneur avait livré les portes de la ville, entrèrent dans Merve, malgré la résistance des habitants. Yezdguerd profitant de la confusion générale, sortit de la ville et se cacha dans un moulin situé à quelques lieues de là. Le meunier s'engagea d'abord à protéger le royal fugitif, moyennant une certaine somme; mais ensuite, poussé par le désir de s'approprier ses armes et ses vêtements qui étaient fort riches, il le tua (an 650 de J. C.). Le peuple irrité massacra l'assassin, et le corps du monarque fut envoyé à Istakhar,

(*) Ville de l'Irak, à 25 lieues environ à l'ouest des ruines de Babylone et à 15 parasanges de Coufa.

(**) Ville située à trois journées environ au sud de Hamadan.

(*) Le mot tecbir signifie proprement en arabe « l'action de prononcer la formule « *Dieu est très-grand.* » Voyez ma traduction de la chronique persane de Tabari, t. I, p. 87, note 2.



1. Parse faisant la prière du Costi. 2. Ustensiles divers.

pour y être déposé dans le tombeau de ses ancêtres.

Yezdguerd avait régné neuf ans depuis son avénement jusqu'à la bataille de Néhavend. Il fut le dernier roi de cette dynastie des Sassanides, dont le souvenir est encore cher aux peuples de l'Iran.

HISTOIRE DE PERSE SOUS LES CALIFES ET SOUS LES DYNASTIES DES TAHÉRIDES, DES SAFFARIDES ET DES SAMANIDES.

La conquête de la Perse s'accomplit avec la rapidité qui, à cette époque de ferveur religieuse, caractérisait les invasions des Arabes. Peu après la mort d'Yezdguerd, les musulmans étaient maîtres de tout le pays depuis les rives de l'Euphrate jusqu'à l'Oxus. L'islamisme qu'ils imposaient aux peuples avec un fanatisme inexorable, fut cependant rejeté par un petit nombre d'hommes qui aimèrent mieux renoncer à leur patrie qu'à leur foi. Quelques sectateurs de Zoroastre, persécutés par les nouveaux conquérants de la Perse, se retirèrent dans la province de Cohistan, où, poursuivis par la haine intolérante des disciples de Mahomet, ils descendirent le long de la côte du golfe Persique et se rendirent à Ormouz. Après un séjour de quinze ans dans cette ville, contraints de s'exiler définitivement de la Perse, ils s'embarquèrent pour Diu, où ils restèrent dix-neuf ans. Voyant alors que l'île ne pouvait pas leur fournir, à tous, les moyens d'exister, ils consultèrent le sort et prirent la résolution de se rendre dans le Guzarate. Ils trouvèrent dans ce pays un prince indien qui les accueillit avec bienveillance et leur permit le libre exercice de la religion des mages. Depuis cette époque, les descendants des anciens Perses n'ont pas quitté leur nouvelle patrie, et ils ont vécu au milieu de peuples idolâtres et musulmans sans jamais s'allier à eux. Ils portent, dans l'Inde, le nom de *Parsis* ou *Parses* (*). On peut voir leur costume dans nos planches 61 et 62. La planche 60 représente une femme guèbre de la Perse.

L'émigration des sectateurs de Zoroastre est un des événements les plus remarquables de l'histoire de Perse sous le gouvernement des califes de Bagdad, vicaires et successeurs de Mahomet. Cette époque, du reste, n'est marquée que par quelques révoltes de gouverneurs qui cherchaient à se rendre indépendants. Vers l'an 820 de J. C., la Perse recommença à avoir une existence propre. Un certain Taher ayant obtenu du calife Mamoun le gouvernement du Khorasan, fit bientôt après ôter de la prière publique du vendredi le nom de ce calife, et se révolta. Il mourut assassiné par son fils. Les princes de cette maison, connus sous le nom de *Tahérides*, gouvernèrent le Khorasan pendant plusieurs générations; et lorsque le calife Mamoun voulut détruire leur puissance devenue héréditaire, il ne put y réussir qu'en opposant un compétiteur au descendant de Taher qui possédait l'autorité souveraine. Ce fait prouve suffisamment que déjà les gouverneurs des provinces étaient devenus des souverains indépendants, sur lesquels les califes ne pouvaient maintenir un reste d'autorité que par les divisions qu'ils jetaient entre eux et par les rivaux qu'ils leur suscitaient. Dans une pareille anarchie, les provinces de l'empire ne pouvaient guère rentrer sous l'obéissance immédiate des successeurs de Mahomet; elles devaient, au contraire, devenir la proie des hommes hardis qui voudraient en usurper le gouvernement.

La Perse tomba au pouvoir d'Yakoub, fils d'un certain Leïs, fondeur de laiton dans la province de Sistan. Cette particularité fit donner à ses successeurs le surnom de *Saffarides*, du mot arabe *saffar*, qui veut dire *fondeur de laiton*.

Yakoub fut élevé dans la profession de son père. Tout l'argent qu'il pouvait gagner et les petites sommes que lui donnait son père étaient partagés entre de jeunes ouvriers que ces largesses attachaient à sa personne. Yakoub sentit ses besoins augmenter

(*) Les Persans et les Turcs les appellent *Guèbres* et *Gaures*.

avec l'âge, et il s'aperçut bientôt que le travail ne pouvait pas lui fournir les moyens de conserver l'espèce de suprématie qu'il avait acquise sur ses jeunes camarades. Il se fit brigand et entraîna dans ce genre de vie les amis de son enfance, qui le reconnurent pour chef. La bande de Yakoub devint en peu de temps la plus redoutée de tout le pays, et le fils de Leïs acquit bientôt une grande réputation de générosité par la manière humaine dont il traitait les personnes qui avaient le malheur de tomber entre ses mains.

Un certain Salih, fils de Nasr, ayant usurpé le gouvernement du Sistan, réclama le secours d'Yakoub pour repousser les agressions du gouverneur du Khorasan. Yakoub se distingua tellement dans cette guerre, que Salih étant mort, son successeur le nomma commandant en chef de toutes les troupes du Sistan. A peine revêtu de cette dignité, Yakoub fit prisonnier son bienfaiteur et l'envoya au calife, demandant pour récompense de cette action le gouvernement du Sistan. Le calife alors régnant, qui, à ce qu'on suppose, était Motewakkel, accepta ces propositions; et Yakoub, devenu légitime gouverneur du Sistan, par l'investiture qu'il reçut de la cour de Bagdad, lança ses bandes toujours victorieuses contre le Khorasan et le Kirman, et réussit à s'emparer de Schiraz.

A son retour de ces expéditions, il envoya un ambassadeur chargé de faire ses soumissions au calife Motamed qui le reçut favorablement, et conféra à Yakoub le titre de gouverneur du pays de Balkh et de Boukhara, à condition toutefois qu'il renoncerait à ses prétentions sur la ville de Schiraz, et, en général, sur la province de Fars. Yakoub souscrivit à ces conditions, et, prenant le titre de lieutenant du calife, il s'empara des villes de Balkh et de Caboul. Cette même année (de l'hégire 257, de J. C. 870), il fit prisonnier, dans les environs de Nischabour, le dernier prince de la famille de Taher. Animé par tant de succès, il poussa son expédition bien au delà des limites fixées par le calife Motamed. Celui-ci, justement irrité, le déclara rebelle. Yakoub n'ayant plus aucun ménagement à garder avec la cour de Bagdad, entra dans le Fars, qu'il soumit à son obéissance. Il méditait la conquête de Bagdad, lorsque le calife, espérant conjurer l'orage, lui envoya l'investiture des provinces du Khorasan, du Tabaristan et du Fars; mais Yakoub rejeta ces offres avec dédain. « Dites à votre maître, répondit-il à l'envoyé du calife, que je dois déjà à mon épée les pays qu'il me donne si généreusement. Qu'il garde son investiture pour quelqu'un qui veuille lui en avoir obligation et qui soit disposé à me disputer mon titre.»

Dès que Motamed connut cette réponse insolente, il leva une armée (an de l'hégire 262, de J. C. 875), dont il donna le commandement à son frère Mowaffik. Ce prince défit Yakoub, qui n'était plus qu'à une assez faible distance de Bagdad. Le fils de Leïs eut bientôt levé une nouvelle armée, et il marchait contre le calife, lorsqu'il mourut de maladie. Les auteurs persans s'accordent tous à louer les vertus et le grand caractère de ce chef; mais leur témoignage doit nous être suspect. En effet, Yakoub, schiite ou sectateur d'Ali, porta une atteinte terrible à la puissance des califes sonnites. Cette conduite doit avoir influé beaucoup sur le jugement que portent de lui ses compatriotes.

Nous devons faire connaître, avant d'aller plus loin, les préceptes religieux communs aux différentes sectes mahométanes et les points qui séparent les sonnites des schiites.

Tous les musulmans admettent six articles de foi, savoir : 1° la croyance à un Dieu seul et unique; 2° aux anges et aux archanges; 3° à tous les livres révélés, dont les principaux sont le Pentateuque, le Psautier, l'Évangile et le Coran; 4° aux prophètes; 5° à la résurrection des corps et au jugement; 6° à la prédestination. Les mahométans doivent joindre à une foi complète à tous ces points, l'observation de plusieurs commandements positifs et négatifs, qui sont : 1° les purifications;

2° la prière ; 3° l'aumône ; 4° le jeûne ; 5° le pèlerinage. Les préceptes négatifs recommandent, surtout, d'éviter le meurtre, le vol et tous les péchés contraires à la pureté.

Le point sur lequel les sonnites et les schiites diffèrent d'opinion est bien moins religieux que politique. Les premiers reconnaissent pour légitimes successeurs de Mahomet les trois premiers califes Aboubècre, Omar et Osman. Les schiites, au contraire, regardent ces califes comme des usurpateurs, et soutiennent qu'Ali, gendre de Mahomet, dont il avait épousé la fille chérie, devait hériter de la puissance spirituelle et temporelle de son beau-père. Cette opinion, étrangère au dogme, finit cependant par le modifier. En effet, les schiites, dans leur admiration pour Ali, lui attribuèrent un caractère de sainteté, égal ou supérieur à celui que Dieu avait accordé à Mahomet, ce qui fut souvent la cause ou le prétexte de guerres sanglantes entre les Persans (*) et les Turcs.

Amrou, frère et successeur d'Yakoub, quoique partageant les opinions religieuses de celui-ci, témoigna au calife une grande soumission, et consentit à recevoir de lui l'investiture du gouvernement des provinces de l'Irak-adjémi, du Fars, du Khorasan, du Sistan et du Tabaristan.

L'an de l'hégire 271 (884 de J. C.), les habitants du Khorasan se révoltèrent contre Amrou et demandèrent au calife un autre gouverneur. Le calife, voulant diminuer la puissance de la famille de Leïs, accéda à cette demande et fit partir un nouveau gouverneur avec une armée considérable. Les troupes du calife battirent celles d'Amrou, dont le nom fut maudit dans toutes les mosquées de la province.

Il se passa un temps considérable avant qu'Amrou pût ressaisir le pouvoir ; mais l'an 286 de l'hégire (899 de J. C.), il se rendit maître de tout le Khorasan et tua le gouverneur de ce pays. Il sollicita en même temps son pardon, et demanda au calife de lui rendre ses anciennes possessions, ce qui lui fut accordé ; bientôt, soit esprit de vengeance ou ambition, Amrou forma le projet de s'emparer de Bagdad et de la personne même du calife. Il se mit en marche, et lorsqu'il fut près de la ville, il prit les devants avec quatre cents chevaux, sous prétexte d'aller rendre hommage au commandeur des croyants. Mais Motadhed, informé de son approche, et devinant ses intentions, se tint sur ses gardes. Il y eut, dans le palais même du calife, un combat où restèrent presque tous les cavaliers qui formaient l'escorte d'Amrou, et ce chef, blessé lui-même, ne sauva sa vie que grâce à la vigueur et à la légèreté de son cheval.

Le calife, irrité contre le frère d'Yakoub, engagea un prince tartare appelé *Ismaïl Samani*, c'est-à-dire, *Ismaël le Samanide* ou *le descendant de Saman*, à enlever à ce rebelle le gouvernement du Mawaralnahr ou Transoxane. Amrou voulut aller en personne combattre Ismaël, et il passa l'Oxus avec une armée considérable. Le chef tartare, quoique disposant de beaucoup moins de troupes, le battit, le fit prisonnier, et l'envoya à Bagdad où il fut enfermé pendant quelques années, puis enfin mis à mort l'an 289 de l'hégire (901 de J. C.). La dynastie des Saffarides finit, à proprement parler, avec Amrou ; cependant plusieurs rejetons de cette famille commandèrent encore dans le Sistan et dans le Fars. On distingue parmi eux Kalaf, fils d'Ahmed, qui se fit un grand nom par la sagesse de son gouvernement et par son amour pour les lettres. Ce prince était maître du Sistan l'an 353 de l'hégire (964 de J. C.).

Les Samanides succédèrent aux Saffarides. Ismaël, dont nous venons de parler, et le premier roi de cette famille, faisait remonter sa généalogie jusqu'à Bahram Tschoubin. Mais nous ne savons qu'une seule chose avec

(*) Nous appelons *Persans* les habitants modernes de la Perse devenus musulmans, pour les distinguer des anciens *Perses* qui suivaient la religion des Mages.

certitude, c'est que Saman était un petit chef tartare qui vivait du produit de ses troupeaux et de ses brigandages. A l'époque d'Yakoub, fils de Leïs, le calife Motamed choisit Nasr, frère d'Ismaël, pour son lieutenant dans le Mawaralnahr, et Ismaël fut chargé du gouvernement de la ville de Boukhara. La désunion se mit bientôt entre les deux frères, et Nasr fut fait prisonnier dans une bataille qu'il livra à Ismaël. Celui-ci traita Nasr avec respect, et lui déclara qu'il le reconnaissait toujours pour son souverain et continuerait à gouverner Boukhara en son nom. A la mort de Nasr, Ismaël se trouva possesseur de tout le Mawaralnahr. Ce prince tourna d'abord ses armes contre le souverain du Turquestan et rentra dans Samarcande chargé de butin. Il combattit ensuite Amrou, fils de Leïs, et cette expédition le rendit maître du Sistan, du Khorasan, du Tabaristan, et d'une partie de l'Irak-adjémi.

Le calife donna à Ismaël l'investiture du gouvernement de ces provinces. Ce prince, modèle de toutes les vertus civiles et guerrières, mourut regretté de ses sujets, l'an 295 de l'hégire (907 de J. C.). Il était alors âgé de soixante ans.

Ahmed, fils et successeur d'Ismaël, était loin d'avoir les grandes qualités de son père. Il mourut assassiné par ses esclaves, après un règne qui avait duré sept ans. Son fils Nasr, alors âgé de huit ans, fut placé sur le trône de Boukhara et du Khorasan. Quelques expéditions heureuses contre des chefs révoltés le mirent en possession de tous les États d'Ismaël. Nasr jouit d'un règne long et heureux, et mourut à Boukhara, laissant toutes ses possessions dans une paix due à son courage et à sa justice. Ses vertus, et surtout son amour pour les sciences et les lettres, ont rendu son nom illustre dans tout l'Orient. Il passait sa vie dans la société des savants. Roudégui, le premier poëte persan depuis la conquête des Arabes, vivait familièrement avec ce prince qui le combla de bienfaits.

Nasr eut pour successeur son fils Nouh, qui laissa le trône à son fils Abdoulmélic. Celui-ci étant mort d'une chute de cheval, Abou-Salih-Mansour son frère lui succéda (an 350 de l'hégire; 961 de J. C.). Ce prince, ami éclairé des lettres et des savants, chargea son vizir Bélami de traduire en persan la chronique rédigée en arabe par Tabari. Son règne dura quinze ans. Mansour eut pour successeur son fils Nouh, second du nom, et le dernier des Samanides qui ait conservé quelque pouvoir. Après lui nous voyons paraître successivement sur le trône, Mansour, Abdoulmelic et Montaser, princes sans autorité, et dont le troisième, après avoir erré de ville en ville avec quelques cavaliers qui lui étaient restés fidèles, fut assassiné par le chef d'une tribu arabe auquel il avait demandé asile et protection (an 395 de l'hégire; 1004 de J. C.).

DYNASTIE DES BOWAÏH OU DILÉMITES.

Pendant que les Samanides régnaient sur le Mawaralnahr et le Khorasan, une nouvelle dynastie s'élevait dans l'Irak-adjémi. Bowaïh, simple pêcheur de la province de Dilem, qui se disait issu des anciens rois de Perse, avait trois fils, Ali, Hasan et Ahmed, plus connus sous les noms d'*Imad-eddaula*, *Rocn-eddaula* et *Moezz-eddaula*. Ces trois frères se mirent au service du prince du Guilan, qui possédait plusieurs provinces sur les bords de la mer Caspienne, et ils obtinrent, par leur courage, les grades les plus élevés de la milice. Imad-eddaula s'empara de la province de Fars, et choisit la ville de Schiraz pour capitale de son royaume. Il confia ensuite à ses deux frères des troupes avec lesquelles ceux-ci se rendirent maîtres de l'Irak et du Kirman. Sentant que sa fin approchait, il fit appeler son neveu, Adhad-eddaula, et le désigna pour son successeur (an 338 de l'hégire; 949-50 de J. C.).

Rocn-eddaula, qui avait fixé sa résidence à Ispahan, eut à soutenir

plusieurs guerres contre les princes samanides et contre les souverains du Djordjan et du Tabaristan. Avant de mourir, il partagea ses États entre ses enfants; mais il éleva Adhad-eddaula au-dessus de ses frères et le fit leur suzerain.

Moëzz-eddaula, après s'être rendu maître du Kirman, s'empara de la ville de Waset, marcha sur Bagdad, dont il se rendit maître, et ordonna que son nom et celui de ses frères fussent prononcés dans les prières publiques et gravés sur les monnaies. Il déposa le calife Moctafi et mit à sa place Mothi. Moëzz, doué d'un grand caractère, se fit détester par ses injustices et ses exactions. Son fils, Azz-eddaula, lui succéda. Il déclara dans la suite la guerre à Adhad-eddaula, qui le fit prisonnier, et donna ordre qu'on le mît à mort.

Les historiens orientaux nous peignent Adhad-eddaula comme un monarque doué des plus grandes qualités. Les avantages qu'il remporta sur Azz-eddaula, son cousin, et sur Fakhr-eddaula, son frère, le mirent en possession du Diar-Bekir, du Diar-Modhar, de l'Irak-adjémi, du Djordjan et du Tabaristan. Quoique Adhad-eddaula conservât toujours le titre d'*esclave du commandeur des croyants*, il jouissait, en réalité, d'un pouvoir illimité, et tous les princes ses voisins lui envoyaient des ambassadeurs comme à un roi. Ce grand homme fit bâtir à Bagdad des hôpitaux qu'il dota richement, et auxquels il attacha des médecins avec des appointements fixes. Il fit exécuter plusieurs travaux d'utilité publique dans l'Irak-adjémi et dans le Fars. Le plus important de tous ces travaux est la digue appelée *Bend-émir* ou *la digue de l'émir*. Cette digue, située à peu de distance de Persépolis, traverse la plaine de Merdascht et fournit de l'eau à tout le pays des environs. Au milieu de sa puissance, Adhad-eddaula était rongé de chagrins; des attaques d'épilepsie, qui devenaient tous les jours plus fréquentes et plus intenses, l'avertissaient que sa fin était proche. *A quoi m'auront servi*, disait-il sans cesse, *ma puissance et mes richesses, puisque je vais mourir?* Il termina sa carrière après de longues souffrances, l'an 372 de l'hégire (982 de J. C.), à l'âge de quarante-six ans et quelques mois.

Les historiens persans, quoique très-favorables à Adhad-eddaula, lui reprochent cependant l'élévation de la taxe des terres, l'établissement d'un droit sur le bétail et le monopole de la glace.

La mort d'Adhad-eddaula fut le signal de la décadence de la dynastie de Bowaïh. Un prince de cette famille, appelé *Aboulfaouaris*, ayant fait une irruption dans les États d'un de ses frères, fut vaincu et obligé de prendre la fuite. Il se retira auprès de Mahmoud le Gaznévide. Ce conquérant, intéressé à détruire la puissance de la famille de Bowaïh en excitant les uns contre les autres les princes qui la composaient, donna à Aboulfaouaris une armée avec laquelle il reprit le Kirman et la province de Fars. Les luttes continuèrent toujours jusqu'à ce que les descendants de Bowaïh, affaiblis par leurs guerres continuelles, furent contraints de céder aux Gaznévides le gouvernement des différentes provinces de la Perse.

DYNASTIE DES SULTANS DE GAZNA APPELÉS COMMUNÉMENT GAZNÉVIDES.

Depuis la destruction de la dynastie des Saffarides, vers l'an 901 de notre ère, jusqu'à l'avénement de Mahmoud le Gaznévide, pendant un espace d'environ un siècle, la souveraineté de la Perse fut partagée entre deux familles, celle des Samanides et les Bowaïh ou Dilémites. Les premiers gouvernaient le Khorasan, le Sedjestan ou Sistan, et le Mawaralnahr, qui avait pour capitales Boukhara et Samarcande; ils joignirent quelquefois temporairement à ces provinces la possession de l'Irak-adjémi. Les Bowaïh avaient la souveraineté du Fars, du Kirman, du Khouzistan, du Laristan et de l'Irak-adjémi, excepté lorsque ce dernier pays était envahi par les descendants de

Saman. Ils conservèrent le pouvoir plus longtemps que les Samanides, et, quoique bien déchus de leur première grandeur, ils ne cessèrent d'exister comme dynastie royale qu'à l'époque de la prise de Bagdad par Togril-Bey (an de l'hégire 429, de J. C. 1037).

L'autorité des premiers sultans de Gazna s'étendit sur presque toute la Perse. Quelques parties seulement de l'histoire de ces princes entrent dans notre cadre; cependant il est nécessaire pour l'intelligence du récit d'ajouter quelques mots touchant l'origine de leur puissance.

Alptéguin, fondateur de la dynastie des Gaznévides, ayant quitté la cour de Boukhara pour quelque sujet de mécontentement, se retira avec ses partisans à Gazna, ville alors peu importante. Plusieurs succès qu'il remporta sur des princes voisins lui donnèrent les moyens de se déclarer indépendant. Il créa alors une petite principauté, dont la ville de Gazna fut la capitale. Alptéguin, en mourant, laissa le trône à Sebectéguin, son gendre. Les guerres saintes que ce prince entreprit contre les infidèles de l'Inde lui donnèrent la réputation d'un général heureux et habile, et lui procurèrent d'immenses richesses. L'émir Nouh II le Samanide ayant eu recours à lui pour faire rentrer dans le devoir ses sujets révoltés, lui accorda, en reconnaissance de cet important service, la province de Khorasan. Peu de temps après cette cession, Sebectéguin mourut (an de l'hégire 387; 997 de notre ère), laissant la couronne à son fils Mahmoud.

Le premier soin de celui-ci fut d'obtenir du calife de Bagdad l'investiture des États de son père. Après s'être assuré l'amitié du chef spirituel de l'islamisme, il régla les affaires du pays de Reï et du Khorasan; puis il contracta une alliance étroite avec Ilek-Khan, qui gouvernait la Tartarie, et dont il épousa la fille. Ces dispositions prises, il commença contre les idolâtres de l'Inde cette suite de guerres saintes qui remplirent la plus grande partie de son règne. Maître du Pendjab et du Moultan, il se vit forcé d'interrompre ses conquêtes pour s'opposer à Ilek-Khan, qui, le voyant éloigné, envahit le Khorasan. Mahmoud eut bientôt repoussé les Tartares, et, vers cette même époque, il soumit Kalaf, prince du Sistan et dernier rejeton de la famille des Saffarides.

Ilek-Khan, irrité de l'affront fait à ses armes, joignit ses forces à celles du souverain de Khoten, et, repassant l'Oxus à la tête de cinquante mille chevaux, il s'avança dans les environs de Balkh. Mahmoud marcha sans hésiter à la rencontre de cette armée nombreuse, et, secondé par le courage de ses soldats, il fit un grand carnage des Tartares, et les contraignit à repasser l'Oxus, où un grand nombre d'entre eux se noyèreut. La rigueur de la saison empêcha Mahmoud de poursuivre l'ennemi bien loin au delà du fleuve; toutefois, les résultats de cette victoire furent immenses, et Ilek-Khan, qui survécut quatre ans à sa défaite, n'osa plus rien entreprendre contre les possessions du souverain de Gazna.

Aussitôt après avoir terminé cette expédition, Mahmoud se rendit dans le Peïschawer pour réduire un prince qui s'était révolté et avait abjuré la religion musulmane. Nous passerons sous silence le récit de cette guerre et de plusieurs autres qui n'ont aucun rapport à l'histoire de Perse.

Après ses conquêtes dans l'Inde (an 418 de l'hégire; 1027 de J. C.), Mahmoud battit une armée de Turcs seldjoukides qui étaient entrés en Perse et avaient vaincu plusieurs de ses généraux. La dernière expédition de ce prince fut la réduction de l'Irak-adjémi, province qui, avec le territoire de Reï et de quelques autres villes, forma un gouvernement pour son fils Masoud.

Au commencement de l'année suivante, Mahmoud, attaqué de la pierre depuis longtemps, mourut de cette maladie.

Ce prince a été accusé d'avarice; un pareil reproche est au moins exagéré. L'amour que lui portaient ses troupes, la magnificence de sa cour, le nombre et

la grandeur des édifices qu'il éleva, les sommes considérables qu'il accorda à des poëtes et à des savants semblent faire supposer le contraire. Nous devons à son amour pour les lettres le Schah-Nameh de Ferdousi, un des monuments les plus importants de la littérature persane. Cependant Mahmoud ne récompensa pas le poëte aussi généreusement qu'il avait promis de le faire. Ferdousi, irrité, ajouta à son poëme une satire violente contre le sultan, et, quittant la cour de Gazna, il se retira dans le Khorasan à Tous (*), sa ville natale. Mahmoud ayant eu connaissance des vers satiriques de Ferdousi, envoya à ce poëte une somme considérable; mais le présent arriva trop tard, Ferdousi était mort, et sa fille ne voulut jamais consentir à recevoir cette offrande tardive.

Après la mort de Mahmoud, Masoud et Mohammed, ses fils, se disputèrent la couronne sans songer à mettre leurs vastes possessions en état de résister aux ennemis extérieurs. Les trésors amassés par leur père devinrent la proie d'une soldatesque indisciplinée. Sous le règne de Maudoud, petit-fils de Mahmoud, les Gaznévides perdirent toutes leurs possessions en Perse. La suite de leur histoire, qui d'ailleurs ne renferme qu'une série non interrompue de révoltes et de massacres, est tout à fait étrangère à notre plan.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES SELDJOUKIDES SUR LE TRÔNE DE PERSE.

La tribu tartare des Seldjoukides tirait son nom d'un chef illustre appelé *Seldjouk*, ses fils étaient contemporains du sultan Mahmoud de Gazna. A l'époque où cette tribu devint maîtresse du Khorasan, par la défaite du petit-fils du sultan Mahmoud, elle occupait tout le pays qui s'étend des frontières du Khorasan aux bords du Jaxartès. Togril, chef de la tribu, prit alors le titre de roi de Nischabour (an de l'hégire 429; 1037 de J. C.). Ce prince conquit l'Irak-adjémi et le territoire de Mosoul, et la prise de Bagdad le rendit maître de la personne du calife. Togril affecta la plus grande déférence pour ce chef spirituel, qui, en retour, le confirma dans la légitime possession de ses conquêtes, et lui accorda le titre de lieutenant du commandeur des croyants. Après quelques expéditions moins importantes, Togril acheva la conquête de la Perse, puis il s'occupa des moyens de perpétuer sur ce royaume l'empire de ses descendants. L'alliance avec la famille d'Abbas lui paraissant utile à ses vues ambitieuses, il demanda en mariage la fille du calife. Mais Togril était alors âgé de soixante et dix ans, et il mourut quelques mois après ce mariage, laissant le trône de Perse à son neveu Alparslan (an 455 de l'hégire; 1065 de J. C.).

Ce prince joignait au courage et à la générosité un goût décidé pour les sciences et les lettres. « Si nous pouvions, dit Malcolm, voir du même œil que les auteurs mahométans la persécution cruelle qu'il exerça contre les chrétiens en Géorgie, en Arménie et en Ibérie, nous devrions regarder ce roi comme un des monarques les plus célèbres et les plus dignes du trône parmi ceux qui ont régné sur l'Orient. » Sa haine contre les chrétiens était telle, qu'il obligeait ceux qui suivaient la doctrine du Christ, et qui refusaient d'embrasser l'islamisme, à porter un grand collier de fer autour du cou. Ses succès et ses cruautés éveillèrent enfin les craintes de la cour de Constantinople. Les armées mahométanes s'étaient avancées jusque dans la Phrygie, lorsque Romain Diogène, époux de l'impératrice Eudoxie, les força de rentrer dans leurs frontières. Romain, voulant profiter des avantages qu'il avait remportés, pénétra dans l'Arménie et dans l'Aderbidjan (an de l'hégire 463; de J. C. 1070). Il trouva dans cette dernière province Alparslan, qui lui offrit la paix à des conditions avantageuses. Romain, comptant sur la victoire, les rejeta. Les deux armées en vinrent aux mains. Diogène, em-

(*) Appelée aujourd'hui *Meschhed.*

porté par son courage, s'avança imprudemment, et, obligé de faire une prompte retraite, jeta le désordre dans ses rangs. La trahison d'un général acheva sa perte. Alparslan remporta une victoire complète. Accablé par le nombre et couvert de blessures, Romain fut fait prisonnier et conduit au roi de Perse, qui le traita avec tous les égards dus au courage et au malheur. Plein de générosité, Alparslan laissa partir Romain, qui s'engagea à lui payer une forte rançon, et il renvoya avec des robes d'honneur tous les officiers qui avaient été faits prisonniers avec ce prince. Informé que Romain avait trouvé le trône occupé par un usurpateur, et ne pouvait compléter la somme à laquelle avait été fixée sa rançon, il se disposait à lui faire rendre la couronne, lorsqu'il apprit l'emprisonnement et la fin tragique de ce malheureux prince.

La puissance d'Alparslan s'étendait depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au Djihoun. Aussitôt après la défaite de Romain Diogène, il soumit le Kharizm (*), et voulant rétablir l'autorité des Seldjoukides sur la première patrie de cette tribu, il passa le Djihoun. Arrêté ensuite pendant quelque temps par un chef appelé *Yousouf*, qui défendait la petite forteresse de Berzem, il se rendit maître de la place et fit venir en sa présence le commandant, qu'il accabla de reproches. Ce brave guerrier répondit avec fierté, et voyant qu'on allait le mettre à mort, il tira son poignard et se précipita sur Alparslan. Les gardes voulurent l'arrêter; mais Alparslan leur ordonna de se tenir à l'écart, et, prenant son arc, il décocha une flèche contre Yousouf et le manqua. Aussitôt celui-ci, sans lui donner le temps de tirer une seconde flèche, le perça de son poignard et fut massacré lui-même par les gardes. Alparslan, mortellement blessé, dit aux personnes qui l'environnaient: « Je me rappelle maintenant deux leçons que j'ai reçues d'un sage; l'une, « de ne mépriser personne, l'autre, de « ne pas m'estimer trop haut, et de ne « pas mettre trop de confiance dans « mon mérite personnel. J'ai négligé « les conseils de la sagesse. L'aspect « de ma nombreuse armée, que je « contemplais hier du haut d'une « éminence, m'a fait penser que tous « les obstacles devaient céder à ma « puissance. Aujourd'hui, présumant « trop de ma force et de mon adresse, « j'ai voulu tuer de mes propres mains « le gouverneur de Berzem, et je n'ai « pas souffert qu'on l'empêchât de « m'attaquer. Je péris par ma faute; « ma fin apprendra combien sont faibles les rois, lorsqu'ils veulent lutter « contre les arrêts du destin. » Alparslan vécut encore assez longtemps pour faire prêter, par ses principaux officiers, le serment de fidélité à son fils Mélicschah, qu'il avait déjà désigné pour son successeur. Avant d'expirer, il conjura ce prince de confier la conduite de son gouvernement à Nizamoulmoulc, ministre plein de sagesse et d'intégrité, et auquel il attribuait la prospérité de son règne. Alparslan fut enterré à Merve, dans le Khorasan, et on grava sur sa tombe une épitaphe dont le sens était: « Vous tous qui avez vu la gloire « d'Alparslan élevée jusqu'aux cieux, « venez à Merve, et vous le verrez « réduit en poussière. »

Peu de souverains dans l'Orient ont su conduire l'administration de leurs États avec autant de justice et d'intelligence qu'Alparslan, et les Persans eux-mêmes avouaient que la conquête de leur pays par les sauvages Tartares, conquête qu'ils avaient redoutée comme le plus grand de tous les maux, avait été pour eux une source de biens. « Les noms d'Alparslan et « de Nizamoulmoulc, dit Malcolm, « sont parvenus ensemble à la postérité; et, s'il y a dans l'histoire peu « d'exemples de princes qui aient accordé une si entière confiance à un « ministre, il y en a peut-être encore « moins d'une confiance aussi heureusement justifiée. »

Melicschah soumit par ses généraux toute la Syrie et l'Égypte, et il fit la

(*) Aujourd'hui pays de Khiva.

conquête de Boukhara et de Samarcande. Les tribus qui vivaient au delà du Sihoun ou Jaxartès lui rendirent hommage; le roi de Caschgar fit inscrire son nom sur les monnaies et donna ordre qu'on le prononçât dans les prières publiques. Mais écoutons le jugement que Gibbon porte de ce prince :

« Au lieu de s'abandonner à la mollesse de son sérail, le roi pasteur ne cessa, soit durant la paix ou durant la guerre, de se tenir en activité et toujours en campagne. Transportant continuellement son camp d'un lieu à un autre, il favorisa successivement toutes les provinces de sa présence, et on dit qu'il parcourut douze fois la vaste étendue de ses domaines, qui surpassaient en grandeur les États de Cyrus et ceux des califes. Le pèlerinage de la Mecque fut la plus religieuse et la plus éclatante de ses expéditions. Ses armes protégèrent la liberté et la sûreté des caravanes; ses abondantes aumônes enrichirent les citoyens et les pèlerins, et il interrompit la tristesse du désert par des asiles où les voyageurs trouvaient le repos et la fraîcheur. La chasse était son plaisir et même sa passion, et son équipage se composait de quarante-sept mille cavaliers. Ces chasses étaient de véritables tueries; mais après chacune, il donnait aux pauvres autant de pièces d'or qu'on avait tué de pièces de gibier. Durant la paisible prospérité de son règne, les villes de l'Asie se remplirent de palais et d'hôpitaux, de mosquées et de colléges; on ne sortait guère du divan sans récompense, et jamais sans obtenir justice. La langue et la littérature de la Perse se ranimèrent sous le règne de la maison de Seldjouk, et si Mélic se piqua d'égaler la libéralité d'un Turc moins puissant que lui, son palais dut retentir des vers de cent poëtes (*). Le sultan donna des soins plus sérieux et plus éclairés à la réforme du calendrier, qui fut opérée par une assemblée générale des astronomes de l'Orient. Les musulmans sont assujettis, par une loi de Mahomet, au calcul irrégulier des mois lunaires : depuis le siècle de Zoroastre, les Persans ont connu la révolution du soleil et l'ont célébrée par une fête annuelle; mais, après la chute de l'empire des mages, on avait négligé l'intercalation; les minutes, les heures s'étaient accumulées, avaient formé des jours, et le commencement du printemps se trouvait avancé du signe du Bélier à celui des Poissons. Le règne de Mélic fut illustré par l'ère djélaléenne, et toutes les erreurs passées ou futures se trouvèrent corrigées par un calcul qui surpasse l'exactitude du calendrier julien, et qui approche de celle du calendrier grégorien. »

« Les lumières et l'éclat qui se répandirent sur l'Asie dans un temps où l'Europe était plongée dans la plus profonde barbarie, peuvent être attribués à la docilité plutôt qu'aux connaissances des vainqueurs turcs. Ceux-ci durent une grande partie de leur sagesse et de leur vertu à un vizir persan, qui gouverna l'empire sous le règne d'Alparslan et de son fils. Nizam, un des ministres les plus éclairés de l'Orient, était traité par le calife comme l'oracle de la religion et de la science; le sultan s'en reposait sur lui comme sur le fidèle ministre de son pouvoir et de sa justice. Après une administration de trente ans, la réputation du vizir, sa fortune, et même ses services lui furent imputés comme autant de crimes. Il fut renversé par les intrigues d'un de ses rivaux, unies à celles d'une femme, et sa chute fut accélérée par l'imprudence qu'il eut de dire qu'à son bonnet et à son écritoire, emblèmes de son office, se trouvaient attachés, par les décrets de Dieu, le trône et le diadème du sultan. Ce respectable ministre se vit, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, chassé par son maître, accusé par ses ennemis, et assassiné par un fanatique : ses dernières paroles attestèrent

(*) Khéder-khan avait quatre sacs de pièces d'or et d'argent autour de son sofa, et il en donnait des poignées aux poëtes qui lui récitaient des vers.

son innocence, et Mélic, après sa mort, n'eut plus qu'un petit nombre de jours sans gloire (*).»

L'assassin qui tua Nizamoulmoulc était un Ismaélien ou Bathénien. C'est ici le lieu de faire connaître cette secte redoutable.

DIGRESSION SUR LES BATHÉNIENS OU ASSASSINS.

Bathénien veut dire, en arabe, *un homme qui suit la doctrine intérieure.* Nos historiens des croisades les appellent *Assassins* (**), corruption de *haschischin,* qui vient lui-même de *haschischa,* nom arabe d'une préparation en usage parmi les Bathéniens et faite avec certaines parties de la plante du chanvre. Le haschischa et ses effets approchent beaucoup de ceux de l'opium.

Cette secte, dont les principes étaient également éloignés du musulmanisme et du christianisme, avait pris naissance deux ou trois ans auparavant dans le nord de la Perse. Le chef des Bathéniens, Hasan, fils de Sabbah, très-habile dans la géométrie et infatué de la magie, avait formé, de toutes les religions qu'il avait étudiées dans ses voyages, une règle ou plutôt une association dont les membres, affranchis de tous les devoirs de la morale, interprétaient le Coran d'une manière entièrement opposée à la foi orthodoxe. Mais en revanche, on exigeait d'eux une obéissance aveugle aux ordres de leur chef, qu'ils devaient regarder plutôt comme un maître spirituel que comme un supérieur temporel. Pour obtenir des adeptes cette abnégation complète de leur volonté, on leur faisait avaler un breuvage qui les jetait dans une ivresse léthargique, et ils étaient transportés pendant leur sommeil dans des jardins délicieux où ils jouissaient, durant plusieurs jours, de tous les plaisirs des sens. Ils étaient ensuite enivrés de nouveau et reconduits chez eux. Le chef de la secte promettait à ses disciples qu'après leur mort ils jouiraient éternellement des plaisirs qu'ils avaient goûtés pour un temps limité. L'espoir de cet avenir heureux leur faisait mépriser la vie. Le chef de ces fanatiques les envoyait dans les pays étrangers pour assassiner les personnes dont il avait intérêt à se défaire, ou bien il les louait, moyennant une somme d'argent, pour commettre des meurtres.

Hasan, fils de Sabbah, habitait le château de Roudbar, en Perse. La puissance de ce chef avait inspiré quelques craintes au sultan Mélicschah, qui lui envoya l'ordre de se soumettre à l'autorité royale. Hasan appela aussitôt un Bathénien et lui ordonna de se tuer, ce que cet homme fit incontinent; il commanda à un autre de se précipiter du haut d'une tour, et ce fanatique obéit sans montrer la moindre hésitation. Alors il dit à l'officier de Mélicschah : J'ai sous mes ordres soixante et dix mille hommes tout aussi dévoués à ma volonté que ceux que vous venez de voir; portez cette réponse à votre maître. Mélicschah n'osa pas attaquer les Bathéniens. Ces sectaires devinrent très-puissants et s'emparèrent d'un grand nombre de châteaux forts, entre autres de celui d'Alamoût, près de Casbin. Ils se répandirent ensuite dans les contrées voisines de la Perse, et pénétrèrent jusque dans la Syrie et le Liban, où ils avaient des chefs soumis au grand pontife de la secte qui résidait en Perse.

Le sultan Sandjar, dont nous aurons bientôt occasion de parler, avait résolu d'extirper cette secte qui répandait la terreur dans toute la Perse par ses meurtres et ses déprédations. Il était en marche pour attaquer le château d'Alamoût, lorsqu'un matin, en s'éveillant, il aperçut à côté de son lit un poignard enfoncé en terre, et lut avec surprise les paroles suivantes, écrites sur un papier qu'on y avait attaché : «Sultan Sandjar, prends garde; si l'on n'avait pas respecté ta personne, la main qui a enfoncé ce poi-

(*) *Histoire de la décadence*, t. XI, p. 237 et suiv. de la trad. de M. Guizot.

(**) C'est de là que viennent les mots *assassin* et *assassiner*.

gnard dans la terre durcie l'aurait plus facilement encore enfoncé dans ton cœur.» On prétend que le sultan, si intrépide d'ailleurs, trembla après avoir lu ces paroles. Il est certain qu'il renonça à l'expédition qu'il avait projetée.

Les assassins subsistèrent jusqu'au temps de Houlagou-Khan, qui détruisit en Perse ces abominables sectaires, vers l'an 653 de l'hégire (1255 de J.C.)

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DES SELDJOUKIDES.

A la mort de Mélicschah, son frère et ses quatre fils, Barkiaroc, Mahmoud, Sandjar et Mohammed, se disputèrent le trône, et après plusieurs guerres civiles, la branche aînée de la maison de Seldjouk, celle qui régnait en Perse, se trouva séparée des autres. « En qualité de chef suprême de sa famille et de sa nation, dit Gibbon (*), le sultan de la Perse recevait de ses frères obéissance et tribut : ce fut à l'ombre de son sceptre que s'élevèrent les trônes du Kirman et de Nicée, d'Alep et de Damas ; que les atabegs et les émirs de la Syrie et de la Mésopotamie déployèrent leurs étendards ; et que les hordes des Turcomans couvrirent les plaines de la partie occidentale de l'Asie. Les liens de l'union et de la subordination, affaiblis par la mort de Mélic, ne tardèrent pas à se dissoudre : l'indulgence des princes de la maison de Seldjouk éleva des esclaves sur le trône ; et, s'il faut ici employer le style oriental, une nuée de princes s'éleva de la poussière de leurs pieds. »

Sandjar, troisième fils de Mélicschah, était, à la mort de son père, gouverneur du Khorasan ; il résida toujours dans cette province, d'où il étendit ses conquêtes vers l'Indus d'un côté, et le Jaxartès de l'autre. Bahram-Schah, roi de Lahore, et Alaouddin, souverain qui s'était rendu fameux par la destruction de Gazna, devinrent ses tributaires, et le royaume de Kharizm fut donné à son grand échanson. La mort des frères de Sandjar et la dépendance dans laquelle ses neveux étaient à son égard remirent dans ses mains la Perse, qui s'était trouvée partagée à la mort de Mélicschah. Sur la fin de son règne long et glorieux, Sandjar éprouva les plus cruels revers. S'étant avancé dans la Tartarie pour combattre le roi du Kara-Khataï, son armée fut taillée en pièces, sa famille tomba au pouvoir du vainqueur, et ses bagages furent pillés. Il eut lui-même beaucoup de peine à se sauver, accompagné seulement d'un petit nombre de gardes. Quelque temps après, il marcha contre une tribu turcomane, qui avait cessé de payer le tribut annuel de vingt-quatre mille moutons ; il fut de nouveau battu et tomba au pouvoir des ennemis. Les Turcomans se montrèrent d'abord humains à son égard, mais ensuite ils lui firent éprouver les traitements les plus barbares. Pendant sa captivité, qui dura quatre ans (depuis 1153 jusqu'à 1156 de notre ère), ses États furent gouvernés par la sultane favorite Khatoun Tourkan. Mais cette princesse ne put, malgré sa vigilance, empêcher les Turcomans de ravager, dans leurs excursions, la province de Khorasan ; Sandjar réussit à s'échapper, et mourut dans la soixante et treizième année de son âge (an de l'hégire 552 ; de J. C. 1157), peu de temps après avoir recouvré la liberté. Les historiens nous représentent ce prince comme un modèle de justice, d'humanité, de courage et de générosité.

Pendant les quarante années qui suivirent la mort de Sandjar, la Perse fut déchirée par les guerres que se faisaient les différentes branches de la famille des Seldjoukides. Le dernier prince de cette race qui exerça le pouvoir souverain sur la Perse fut Togril III, lequel, après avoir vaincu presque tous ses rivaux, se livra sans contrainte aux excès les plus condamnables. Takasch, roi du Kharizm, excité par les mécontents, entra en Perse, attaqua Togril, qui fut vaincu et tué

(*) *Histoire de la décadence*, t. XI, p. 241 de la trad. de M. Guizot.

dans une bataille, après avoir donné les preuves du plus grand courage. Cet événement arriva l'an 590 de l'hégire (1193 de J. C.), cent cinquante-huit ans après l'avénement de Togril Ier, fondateur de la dynastie des Seldjoukides de Perse. Alaeddin-Mohammed, successeur de Takasch, conserva l'autorité souveraine en Perse jusqu'au moment où il fut détrôné par Gengiskan.

HISTOIRE DES ATABEGS DE L'ADERBIDJAN, DUFARS ET DU LOURISTAN. DYNASTIE DES MOGOLS ILKHANIENS.

Depuis la chute des Seldjoukides jusqu'à la conquête de Houlagou-Khan, fils de Gengiskan, pendant un siècle, la Perse fut déchirée par les querelles de plusieurs petits princes ou gouverneurs appelés *Atabegs* (*). Ceux-ci, encouragés par la faiblesse des derniers monarques de la maison de Seldjouk, établirent leur domination sur les plus belles provinces de l'Iran, et notamment sur l'Aderbidjan, le Fars et le Laristan. Quelques-unes de ces dynasties ont acquis assez d'importance pour que différents auteurs nous aient conservé leur histoire.

La Perse avait été soumise par les armes du Mogol Gengiskan. Cette conquête présente une suite de massacres et de scènes de destruction qu'on se refuserait à croire, s'ils n'étaient attestés par les plus graves historiens. Les habitants de Balkh envoyèrent à Gengiskan des ambassadeurs chargés de lui jurer obéissance et fidélité pour eux et leurs concitoyens, et de le supplier d'épargner leur ville qui n'avait pas même essayé de se défendre. Mais tout fut inutile, et les Mogols massacrèrent les habitants sans distinction de sexe ni d'âge. Plusieurs autres villes eurent le même sort. Avant de mourir (an 624 de l'hégire; 1226 de J. C.), Gengiskan nomma Oktai-Khan son successeur, et chargea son quatrième fils, Touli, de la régence.

(*) Atabeg est composé des deux mots turcs ou tartares *ata*, père, maître, tuteur; et *beg*, seigneur ou prince. Ce titre signifie *le seigneur père*.

Touli mourut trois ans après son père; il laissa un grand nombre de fils, parmi lesquels était Houlagou, qui devint maître de la Perse. Celui-ci marqua son avénement par la destruction de la secte des Assassins. L'armée avec laquelle il entra en Perse était forte de cent cinquante mille chevaux, sans compter un grand nombre d'artificiers et d'ingénieurs chinois, habiles à construire les machines de guerre et à préparer les matières inflammables que l'on employait à cette époque dans l'attaque des places. Houlagou soumit la Perse, Bagdad, la Mésopotamie et la Syrie.

Après toutes ces expéditions, il établit sa résidence à Méraga, dans l'Aderbidjan. Il passa dans cette ville les dernières années de sa vie d'une manière digne d'un grand monarque, il appela de toutes les parties de ses vastes États des astronomes et des philosophes qui, sous la direction du grand Nasireddin, se livrèrent à leurs paisibles et savants travaux. Le sommet d'une haute montagne située près de Méraga fut nivelé, et on y établit un observatoire dont les fondations subsistent encore. Ce fut là que Nasireddin fit ces tables astronomiques si célèbres dans l'Orient, sous le nom de tables *ilkhaniennes*. Houlagou mourut à Méraga (an 663 de l'hégire; de J. C. 1264); son fils Abaka-Khan lui succéda. Ce prince, plein de justice et de douceur, s'appliqua à réparer les maux causés par les guerres sanglantes de Houlagou, et à introduire dans l'armée une discipline sévère. Naturellement pacifique, il sut toutefois repousser une armée tartare qui avait envahi le Khorasan. Son mariage avec la fille de l'empereur Michel Paléologue, et les rapports qu'il entretint avec quelques princes de l'Europe, ont fait croire qu'il était chrétien; mais il n'existe aucune preuve de ce fait.

A la mort d'Abaka (an de l'hégire 680; de J. C. 1281), les seigneurs mogols tinrent conseil et donnèrent la couronne à son frère Tangodor. On croit que ce prince avait été baptisé, dans sa jeunesse, sous le nom de *Ni-*

colas. Ce qu'il y a de plus certain touchant sa religion, c'est qu'il embrassa l'islamisme, prit le nom d'*Ahmed-Khan*, et devint un violent persécuteur des chrétiens, qu'il bannit de son royaume après avoir détruit leurs églises. Les Mogols, ennemis des mahométans et favorablement disposés à l'égard des chrétiens, virent avec peine la conduite d'Ahmed-Khan. Une plainte en forme fut portée contre ce prince à Koublaï-Khan, empereur de Tartarie, et que les descendants de Gengiskan reconnaissaient pour leur chef. Le résultat de cette plainte fut qu'Argoun-Khan, fils d'Abaka, fut autorisé à priver son oncle Ahmed-Khan de la couronne et de la vie. Il reçut de Koublaï l'investiture du royaume de Perse, de l'Arabie et de la Syrie. Son vizir, qui était un juif appelé Saad-Eddaula, favorisa les chrétiens et chassa les mahométans de tous les emplois lucratifs qu'ils occupaient. Il poussa même les choses si loin, que toutes les personnes qui professaient l'islamisme eurent défense de se présenter à la cour. Tandis que le pape Nicolas IV envoyait à Argoun une députation chargée de lui témoigner sa gratitude pour les biens dont il comblait les chrétiens, les musulmans tremblaient de voir anéantir leur croyance. La mort d'Argoun dissipa les espérances des uns et la crainte des autres. Saad-Eddaula fut massacré presque à l'instant où son maître rendait le dernier soupir.

Le règne court et peu glorieux de Kaï-Khatou, frère d'Argoun, est devenu fameux par une tentative d'introduction du papier-monnaie en Perse. Kaï-Khatou, après avoir épuisé tous ses trésors par des prodigalités sans exemple, eut recours à ce moyen extrême. L'opposition extraordinaire qu'il rencontra dans les Persans le força de renoncer à son projet. Peu de mois après, il fut déposé et mis à mort par des nobles conjurés contre lui (an de l'hégire 694; de J. C. 1294).

Baïdou-Khan, petit-fils de Houlagou, fut alors élevé sur le trône. Il ne jouit que peu de temps du pouvoir suprême, et fut, au bout de quelques mois, détrôné et tué par Gazan-Khan, fils d'Argoun.

Gazan-Khan ne voulut jamais consentir à accepter la couronne avant d'avoir été régulièrement élu par un couriltaï ou assemblée de la noblesse mogole. Il exposa, devant cette espèce de diète, l'intention qu'il avait de réformer les abus qui s'étaient introduits dans toutes les branches de l'administration, sous les princes ses prédécesseurs. Depuis la mort de Houlagou, le pouvoir avait été entre les mains des nobles bien plutôt qu'entre celles du souverain. Gazan remit en vigueur les règlements de Gengiskan, en établit de nouveaux, réforma les administrations, régularisa l'établissement des postes et des caravansérais, réprima le vol, et régularisa le système des poids et mesures, et des monnaies. Il abandonna la foi de ses ancêtres pour embrasser l'islamisme; près de cent mille Tartares changèrent de croyance avec lui. On attribue son apostasie aux conseils du vizir Nourouze, qui lui représentait sans cesse toutes les difficultés qu'il aurait pour conserver la souveraineté de la Perse, s'il n'embrassait pas la religion de Mahomet. Après son changement de religion, Gazan se considéra comme dégagé de l'obéissance que ses ancêtres et lui-même avaient toujours montrée aux ordres de l'empereur de Tartarie. Les Tartares, voulant le punir de sa rébellion, firent une irruption dans le Khorasan: mais ils furent bientôt rejetés au delà de l'Oxus par le vizir Nourouze (an de l'hégire 696; de J. C. 1296).

Gazan-Khan eut à soutenir plusieurs guerres contre les sultans d'Égypte. Une grande défaite qu'il éprouva en Syrie (an 703 de l'hégire; 1303 de J. C.), dans sa lutte contre ces princes, lui causa une vive douleur, et avança même sa fin. Il mourut dans les environs de Reï.

Gazan eut pour successeur son frère Aldjaïtou-Khan, plus connu sous le nom de *Mohammed-Khodabendeh*. Ce

prince passe pour avoir aimé la justice. Il se déclara sectateur d'Ali, et fit graver sur les monnaies le nom des douze imans. Il bâtit la ville de Soultanieh, qui devint la capitale du royaume de Perse.

Abou-Saïd Behader succéda à son père Khodabendeh, n'étant encore âgé que de douze ans. Pendant sa minorité, la Perse se trouva plongée dans l'anarchie par les discordes des nobles. Abou-Saïd, prince indolent et faible, mais brave, mourut d'une fièvre qu'il gagna dans le Schirvan, où il était allé pour repousser une invasion de Tartares (an 736 de l'hégire; 1335 de J. C.). Ce monarque fut le dernier membre de la famille de Houlagou qui ait possédé en réalité l'autorité souveraine. Les successeurs d'Abou-Saïd, élevés sur le trône par des grands seigneurs ambitieux, en étaient arrachés dès qu'ils paraissaient contrarier leurs projets. Chaque province de la Perse tomba au pouvoir d'un chef indépendant; et l'empire ainsi démembré devint bientôt la proie des armées de Timour, plus connu sous le nom de *Tamerlan.*

HISTOIRE DE PERSE SOUS TIMOUR ET SES DESCENDANTS.

L'émir Timour, surnommé *Lenc* (*), naquit à Kesch, dans le Mawaralnahr (an 736 de l'hégire; 1335 de J. C.). Son père était chef d'une tribu soumise aux kans de la Tartarie; et il comptait parmi ses ancêtres un vizir de Djagataï, fils de Gengiskan.

L'anarchie dans laquelle se trouva plongé le Mawaralnahr à la mort des premiers descendants de Djagataï, favorisa les vues ambitieuses de Timour. Toglouctimour, prince de Badakhschan et de Caschgar, réclama, en sa qualité de parent de Gengiskan, la possession du Mawaralnahr; et il entra dans ce pays à la tête d'une puissante armée. A son approche, Haddji-Berlas, gouverneur de Kesch et oncle de Timour, s'enfuit dans le Khorasan, tandis que son neveu, plus politique, s'abandonnait à la clémence de Toglouctimour, et gagnait, par cet acte de soumission, le gouvernement de la province. Mais bientôt Timour se révolta, et fut obligé de prendre la fuite. Il mena, pendant plusieurs années, une vie errante et vagabonde, pleine d'inquiétudes et de dangers. Sa suite était rarement composée de plus de cent cavaliers, et souvent même il se trouvait sans aucune escorte. Mais il avait su conserver des partisans cachés qui l'instruisaient de toutes les démarches de ses ennemis, et lui donnaient ainsi les moyens d'échapper à leurs embûches.

Toglouctimour étant mort, les partisans de Timour reprirent courage et devinrent plus nombreux; en sorte que leur chef se trouva bientôt assez puissant pour défendre son indépendance contre les princes voisins; et, après la défaite d'un rival dangereux, appelé *l'émir Hosaïn,* il commanda dans tout le Mawaralnahr. Pendant les onze premières années de son règne (de 1369 à 1380 de J. C.), Timour s'occupa des affaires intérieures de ses États, ainsi que de la conquête des pays de Caschgar et de Kharizme, puis il entra dans le Khorasan. Les habitants de la province firent aussitôt leur soumission. Cette conduite n'empêcha cependant pas Timour de lever sur eux des contributions tellement fortes, qu'ils se trouvèrent tous réduits à la plus grande misère. Après avoir rangé sous son obéissance le Candahar et le Caboul, le conquérant tartare soumit le Sistan et le Mazenderan, et enleva la souveraineté de la Perse aux descendants de Houlagou. Il détruisit la ville de Soultanieh, capitale de ces princes, et réduisit successivement la Géorgie, le Schirvan, une partie de l'Arménie, le Louristan; puis il marcha sur Ispahan, qui lui ouvrit ses portes. Il quitta aussitôt cette ville, dans laquelle il laissa des commissaires et une garnison chargés

(*) *Lenc* est une expression persane qui signifie *boiteux*. C'est de la réunion des deux mots Timourlenc, c'est-à-dire, *Timour le Boiteux,* que nous avons fait *Tamerlan.*

de lever une contribution sur les habitants. La somme, quoique très-forte, était presque entièrement payée lorsqu'il survint un événement qui amena la destruction de la ville. Un jeune forgeron, qui demeurait dans le faubourg d'Ispahan, battit du tambour pendant la nuit. Aussitôt un grand nombre d'habitants s'assemblèrent, coururent dans les différents quartiers, et tuèrent presque tous les commissaires et les soldats tartares. Timour mit aussitôt le siége devant la ville, qu'il prit d'assaut, et fit massacrer tous les habitants, excepté ceux qui avaient donné asile aux Tartares, et les hommes de loi. Il obligea ses soldats à lui apporter une certaine quantité de têtes, et nomma des officiers pour en vérifier le compte. Les Tartares, moins cruels que leur chef, eurent horreur de ce massacre, et plusieurs d'entre eux achetèrent des têtes pour n'être pas réduits à massacrer eux-mêmes des gens sans défense. Soixante et dix mille têtes furent mises en pyramide hors d'Ispahan, et on en forma plusieurs tours en différents endroits de la ville. Après cette horrible expédition, Timour marcha sur Schiraz, qui se soumit à lui avec la province de Fars, la ville d'Yezd, et le Kirman.

Avant que Timour eût organisé l'administration de ces différentes contrées, il fut obligé de retourner dans le Mawaralnahr, pour repousser le souverain du Kaptschak qui avait envahi cette province. Il punit les agresseurs, étendit son empire jusqu'aux extrémités de la Tartarie, et fit plusieurs autres conquêtes.

Dans l'année 794 de l'hégire (1392 de J. C.), Timour repassa en Perse, dans l'intention de réprimer les tentatives de quelques mécontents qui voulaient secouer le joug. Il suivit la route du Mazenderan, et, dans sa marche, il extermina des troupes d'assassins qui infestaient les provinces du nord-ouest de la Perse. Ces misérables, qui prenaient le nom de *Fédavi* ou *Dévoués*, paraissent avoir été une branche de la secte des Bathéniens.

L'année suivante, Timour envoya des troupes contre Bagdad, tandis que lui-même marchait sur Schiraz avec une armée de trente mille hommes. Pendant l'absence qu'il avait faite, un chef, appelé *Schah-Mansour*, s'était emparé du gouvernement du Fars. Ce prince descendait de la famille des Modhafférides qui, pendant plus d'un demi-siècle, régnèrent sur le Fars et sur quelques autres provinces (*). Timour, arrivé dans les environs de Schiraz, fut attaqué par Schah-Mansour, qui, à la tête de trois ou quatre mille cavaliers d'élite, chargea deux fois le centre de l'armée tartare, et parvint à le rompre. Timour lui-même fut sur le point de tomber sous les coups de ce vaillant adversaire, et ne dut la conservation de sa vie qu'à la bonté de son casque. Enfin, malgré sa valeur, Mansour fut accablé par le nombre. Les Tartares entrèrent à Schiraz, et massacrèrent tous les princes modhafférides.

La Perse une fois soumise, Timour porta ses armes victorieuses dans les principales contrées de l'Asie. Il était en marche contre les Chinois, et venait de passer le Jaxartès lorsqu'une maladie violente l'obligea de s'arrêter à Otrar, où il mourut l'an de l'hégire 807 (1405 de J. C.).

Voici le portrait que sir John Malcolm nous a laissé de cet homme extraordinaire : « Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à sa mort, Timour ne vit jamais un jour s'écouler sans combat ou sans alarmes. Son expérience comme guerrier était peut-être aussi grande que celle d'aucun conquérant qui ait jamais existé. Aussi n'estimait-il les hommes qu'en raison de leurs talents militaires. Pour les braves, il était le meilleur des rois. Le vieux soldat, disait-il, ne doit jamais perdre ni son rang ni sa solde; car les hommes qui sacrifient le bonheur de toute leur existence pour un honneur périssable méritent des récompenses et des encouragements. »

(*) Voyez sur ces princes l'excellente notice de M. de Saulcy. Journal asiatique, IIIe série, t. XI, p. 306 et suiv.

« Ce qui frappe surtout dans le caractère de Timour, c'est la persévérance dont il était doué; jamais les difficultés ne l'arrêtaient, quand une fois il avait pris sa résolution. Lorsque ses amis et ses courtisans étaient découragés, il leur racontait l'anecdote suivante: « Je fus une fois, disait-il, « contraint, pour éviter mes ennemis, « de me réfugier dans un bâtiment « ruiné, où je restai seul et assis pen« dant plusieurs heures. Cherchant à « détourner mon esprit de ma position « affligeante, je fixai mon attention « sur une fourmi qui portait au haut « d'un mur un grain de blé plus gros « qu'elle. Je contemplai les efforts « qu'elle faisait pour arriver à son but. « Le grain tomba soixante-neuf fois à « terre; mais l'insecte persévéra; et, « à la soixante et dixième fois, il at« teignit le haut du mur avec le far« deau qu'il traînait. Cet exemple, « ajoutait Timour, me rendit sur-le« champ du courage, et je n'ai jamais « oublié la leçon que m'a donnée cette « fourmi. »

Timour avait laissé la couronne à son petit-fils Pir Mohammed Djihanguir, qui était alors dans le Candahar. Khalil-Soultan, autre petit-fils de Timour, se trouvait avec l'armée. Ce dernier, fort de l'appui de plusieurs chefs puissants, se rendit maître de Samarcande. La guerre s'alluma entre les deux compétiteurs; mais, peu de temps après, Mohammed fut tué par son propre ministre.

Khalil ne jouit pas longtemps de son bonheur. L'attachement qu'il portait à une jeune femme appelée *Schadoulmouc*, fut cause de sa perte. Les trésors que Timour avait amassés par la conquête de la moitié de l'univers furent dissipés pour satisfaire les caprices dispendieux de cette femme extravagante. Une conspiration fut le résultat du mécontentement qu'inspiraient la faiblesse de Khalil et les prodigalités de sa favorite. Le prince fut arrêté et envoyé prisonnier à Caschgar, pendant que Schadoulmouc était promenée enchaînée dans les rues de Samarcande, exposée à toutes les insultes de la populace (an de l'hégire 811; de J. C. 1408).

Schah-Rokh, fils de Timour et oncle de Khalil, aussitôt qu'il eut appris le malheur de son neveu, quitta la province de Khorasan dont il était gouverneur, pour se rendre en toute hâte à Samarcande; et il fut bientôt reconnu pour chef suprême de tout l'empire. Touché des malheurs de Khalil, il lui confia le gouvernement du Khorasan, et lui rendit sa favorite, sans laquelle la vie lui était insupportable. Khalil étant mort, Schadoulmouc ne voulut pas survivre à celui qui avait tout sacrifié pour elle, et se tua d'un coup de poignard. Les corps des deux amants furent portés à Reï, et déposés dans le même tombeau.

Schah-Rokh était un prince brave, généreux, et exempt d'ambition; il s'occupa de réparer tous les maux qu'avaient amenés les expéditions de Timour; il rebâtit Hérat et Merve, et ramena la prospérité sur tous les points de son empire. On voyait à sa cour les hommes les plus distingués par leur savoir et leur talent. Pendant un règne qui dura trente-huit ans, nous ne le voyons engagé dans aucune guerre importante. Il dirigea seulement une expédition contre des tribus turcomanes de l'Asie Mineure, qui s'étaient emparées de l'Aderbidjan, et se contenta de les chasser de cette province. Il mourut l'an 850 de l'hégire (1446 de J. C.).

Oulougbeg, fils et successeur de Schah-Rokh, hérita des inclinations pacifiques de son père et de son amour pour les sciences et les lettres. Il réunit tous les astronomes de son empire, et les chargea de rédiger ces tables astronomiques si célèbres, qui portent le nom de *Tables d'Oulougbeg*. Cet excellent prince eut un règne très-court; il fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort par son propre fils Abdoullatif (an de l'hégire 853; de J. C. 1449). Au bout de six mois, ce parricide fut massacré par ses propres soldats.

Après la mort d'Abdoullatif, Baber, petit-fils de Schah-Rokh, s'empara du Khorasan et des provinces voisines;

il eut pour successeur Abou-Saïd, arrière-petit-fils de Timour. Ce prince fut tué dans une expédition contre les Turcomans. Le sultan Hoseïn Mirza, descendant de Timour, se rendit alors maître de l'empire. Les victoires qu'il remporta sur ses nombreux compétiteurs lui méritèrent le surnom de *Gazi* ou *Victorieux;* mais, disent les historiens, sa fortune pâlit devant l'astre de Scheïbani-Khan. Le fils d'Hoseïn Mirza, appelé *Bédi-Alzéman*, fut le dernier prince de la race de Timour qui régna sur la Perse. Obligé de fuir devant les Turcomans qui envahissaient son royaume, il se réfugia auprès de Schah-Ismaël-Sophi, qui avait établi sa domination sur quelques provinces de la Perse. Bédi-Alzéman vivait à Tauris, et lorsque l'empereur ottoman, Sélim I[er], se rendit maître de cette ville, il fut envoyé à Constantinople et y mourut.

Ouzoun-Hasan, chef de la tribu turcomane du Mouton blanc (*), s'empara de l'Aderbidjan, de l'Irak, du Fars et du Kirman, et mourut après un règne de onze ans. Il laissa des descendants qui se disputèrent son héritage (an 883 de l'hégire; 1478 de J. C.). Les dissensions qui éclatèrent entre eux accélérèrent la ruine de leur famille, et frayèrent le chemin du trône à une nouvelle dynastie.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES SOPHIS.

Schah-Ismaël, fondateur de cette dynastie, était par sa mère petit-fils d'Ouzoun-Hasan.

Djoneïd, grand-père de Schah-Ismaël du côté paternel, avait un si grand nombre d'adhérents et de disciples, que Djihan-Schah, chef de la tribu du Mouton noir, effrayé du grand nombre de ses sectateurs, le bannit d'Ardébil où il vivait. Djoneïd se retira à Diar-Békir auprès d'Ouzoun-Hasan. Ce prince lui donna sa sœur en mariage. Après avoir contracté cette alliance, Djoneïd se retira avec ses disciples dans la province de Schirvan.

Mais, à peine arrivé dans ce pays, il fut tué dans un combat: son fils Haïder lui succéda. Celui-ci épousa une fille d'Ouzoun-Hasan, et eut de cette princesse trois fils, Ali, Ibrahim Mirza, et Schah-Ismaël. Son fils aîné ayant atteint sa majorité, Haïder crut que le moment de marcher contre le gouverneur du Schirvan et de venger la mort de son père était enfin arrivé. Ses projets échouèrent, et il périt dans une bataille. Ses restes furent transportés à Ardébil et déposés dans un tombeau où ses sectateurs allaient en pèlerinage. Ali fut bientôt arrêté à Ardébil, et envoyé avec ses frères à Istakhar, où ils resterent pendant plus de quatre ans. Ils parvinrent enfin à s'évader, et se rendirent à Ardébil, où quelques-uns de leurs disciples les rejoignirent; mais, attaqués par des forces supérieures, ils furent vaincus. Ali resta sur le champ de bataille, et ses deux frères s'enfuirent dans le Guilan, où Ibrahim Mirza mourut.

Ismaël, troisième fils de Haïder, n'était âgé que de quatorze ans lorsqu'il se mit à la tête de ses partisans, et marcha contre le prince du Schirvan, qu'il défit. Une victoire remportée sur la tribu du Mouton blanc rendit Ismaël maître de tout l'Aderbidjan. L'année suivante (an de l'hégire 908; de J. C. 1502), il entra dans l'Irak et vainquit, en bataille rangée, non loin de Hamadan, un prince turcoman appelé *Mourad*. En moins de quatre ans Ismaël se trouva maître du royaume de Perse; il prit ensuite Bagdad, et s'empara de tout le Khorasan. L'an de l'hégire 920 (de J. C. 1514) le sultan Sélim entra dans l'Aderbidjan, où il livra bataille à Ismaël. Celui-ci fut complétement défait; cependant Sélim ne retira que peu de fruit de sa victoire; le manque de vivres l'obligea à se retirer, et sa mort, qui arriva peu d'an-

(*) Les tribus turcomanes du Mouton noir et du Mouton blanc (*Kara-koyounlou* et *Ak-koyounlou*) étaient ainsi appelées parce que sur leurs étendards était représenté un mouton d'une de ces deux couleurs.

nées après, permit à Ismaël de soumettre la Géorgie. Ce fut la dernière conquête du monarque persan, qui mourut à Ardébil, où il était allé pour visiter le tombeau de son père (an de l'hégire 930; de J. C. 1523). « Les Persans, dit Malcolm, parlent avec transport du beau caractère d'Ismaël; ils ne le considèrent pas seulement comme le fondateur d'une grande dynastie, ils voient en lui le protecteur de cette foi particulière dont ils se glorifient comme d'une religion nationale; il est appelé, dans leurs histoires, *Schah-Schia* ou *le roi des Schiites*, désignation qui prouve combien on chérit sa mémoire. Quoiqu'il n'ait pas précisément droit à cet éloge excessif, il fut certainement un habile et vaillant prince. Durant toute sa vie, il n'éprouva qu'une défaite; encore doit-on penser qu'un grand parc d'artillerie, et des connaissances plus avancées dans l'art de la guerre, que le sultan Sélim avait acquises par ses rapports avec les nations européennes, furent les causes principales de l'avantage que celui-ci remporta sur le brave Ismaël. »

Schah-Tamasp n'avait que dix ans lorsqu'il succéda à son père. Le règne de ce prince fut d'abord troublé par des dissensions entre plusieurs chefs de tribu, ainsi que par les irruptions des Usbecks et par une invasion des Ottomans. Soliman, après avoir conquis les provinces situées à l'ouest de l'Araxe, tout le pays entre le Tigre et l'Euphrate et une partie du Curdistan, assiégea la ville de Tauris, qui fut forcée de se rendre. Il entra de nouveau en Perse l'année suivante (de l'hégire 946; de J. C. 1532); mais il fut bientôt obligé de se retirer. Cette circonstance favorisa l'indolence naturelle de Schah-Tamasp, qui fixa sa résidence à Casbin, et remit à des généraux la conduite de son armée. Un des événements les plus remarquables du règne de Schah-Tamasp fut l'arrivée de l'empereur Houmayoun. Ce monarque, obligé de fuir de l'Indoustan, alla chercher un asile à la cour du roi de Perse. Schah-Tamasp fit au royal fugitif une réception magnifique, le traita avec la dernière générosité, et contribua puissamment à le faire replacer sur le trône des Grands-Mogols. Il mourut l'an de l'hégire 984 (de J. C. 1576), après un règne qui avait duré cinquante-trois ans. « Ce prince, dit Malcolm, était bon et généreux. Il semble n'avoir manqué ni d'esprit, ni de prudence; et s'il ne se distingua pas par de grandes vertus, on ne peut lui reprocher aucun vice honteux. Dans les premiers temps de sa vie, il se livra peut-être à quelques excès; mais à l'âge de vingt-neuf ans il fit une pénitence publique, et ordonna de détruire les cabarets dans tous ses États. » Il avait désigné pour lui succéder son cinquième fils, Haïder-Mirza; mais une faction qui soutenait la cause du quatrième, Ismaël, l'emporta, et Haïder fut massacré. Ismaël II, une fois bien établi sur le trône, fit périr tous les princes du sang. L'abus des liqueurs fermentées, de l'opium, et peut-être aussi le poison, abrégèrent la vie de ce tyran. Il mourut d'une manière presque subite (an 985 de l'hégire; 1577 de J. C.), avant qu'on eût mis à exécution les ordres qu'il avait donnés contre son frère Mohammed-Mirza, fils aîné de Tamasp, qui monta alors sur le trône.

Le règne de Mohammed-Mirza, surnommé *Khodabendeh*, fut court et malheureux. Connaissant sa propre insuffisance, il confia la direction des affaires au vizir Mirza Soliman, auquel il dut ses premiers succès. Les Turcs, les Usbecks et les Tartares du Kaptschak, qui avaient envahi la Perse, furent repoussés; et deux imposteurs, qui voulaient se faire passer pour Ismaël II, éprouvèrent le sort que méritait leur crime. Mais dans le Khorasan, la noble se se déclara pour le jeune prince Abbas, fils de Khodabendeh, et Soliman-Mirza, après avoir vainement tenté de faire rentrer les révoltés dans le devoir, fut disgracié par son faible et ingrat souverain, et livré à ses ennemis qui le firent périr. Mohammed se soutint encore quelque

temps, grâce à la valeur de son fils aîné, Hamza-Mirza; mais ce noble prince tomba bientôt sous les coups d'un assassin.

Au milieu de l'anarchie dans laquelle cet événement plongea momentanément la Perse, un chef de tribu, qui soutenait Abbas comme un moyen d'établir sa propre domination, marcha avec le jeune prince vers Casbin, dont il se rendit maître sans peine; car Mohammed était alors à Schiraz pour y étouffer une rébellion. Depuis lors, Abbas fut reconnu comme souverain de la Perse, bien que l'homme qui l'avait placé sur le trône exerçât toutes les fonctions de la royauté. Cependant Abbas n'était pas un prince à se contenter de l'apparence du pouvoir. Pour s'affranchir de la servitude où il était, il fit mettre à mort son dangereux protecteur.

Schah-Abbas avait à peine quitté le Khorasan, lorsque les Usbecks envahirent cette province. Hérat, après une défense de neuf mois, tomba en leur pouvoir et fut livrée au pillage. L'année suivante (996 de l'hégire; 1587 de J. C.), ces ennemis redoutables s'emparèrent de Meschhed et en massacrèrent les habitants. Comme leur principal but était le pillage, ils se retiraient toujours devant les troupes persanes; mais enfin, l'an 1006 de l'hégire (1597 de J. C.), Abbas réussit à en venir aux mains avec eux près de Hérat, et remporta une victoire complète, qui mit pour longtemps la province à l'abri de leurs incursions. Tandis que ce prince étendait son territoire du côté de Balkh, ses généraux étaient occupés à réduire le district montagneux du Laristan et les îles du golfe Persique.

Ce fut au retour de Schah-Abbas dans la capitale, après sa victoire sur les Usbecks, que Sir Anthony et Sir Robert Sherley, à la tête de vingt-six cavaliers bien montés et richement équipés, se présentèrent au monarque persan, réclamant l'honneur d'entrer à son service. Charmé de cette proposition, Schah-Abbas leur fit le plus gracieux accueil, et les Persans durent à ces deux frères l'introduction de la discipline militaire et de l'artillerie dans leur armée. Sir Anthony fut chargé d'une mission spéciale auprès des souverains chrétiens de l'Europe, pour obtenir leur coopération contre les Ottomans. Il passa d'abord en Russie, où il resta quelque temps en prison. Dès qu'il eut obtenu sa mise en liberté, il poursuivit son voyage, et se rendit auprès de l'empereur d'Allemagne, qui lui fit un bon accueil.

Enfin, l'an de l'hégire 1011 (1602 de J. C.), Schah-Abbas commença la guerre contre le Grand Seigneur. Il s'était depuis longtemps préparé à cette expédition par la prise de Nehavend, dont il avait rasé les fortifications. Il entra ensuite dans l'Aderbidjan, et se rendit maître de Tauris, qui était resté dix-huit ans au pouvoir des Turcs. Érivan, que les Persans attaquèrent ensuite, fut pris dès le commencement de la saison suivante. Les Turcs cependant avaient rassemblé une armée, qui, suivant les calculs de quelques auteurs, s'élevait à cent mille hommes. Schah-Abbas avait un peu plus de la moitié de ce nombre. On en vint aux mains. Les Persans, grâce à la nouvelle tactique militaire, obtinrent une victoire complète. On présenta à Schah-Abbas, suivant le rapport du P. Antonio de Gouvea, vingt mille cent quarante-cinq têtes coupées. Le même historien nous apprend que ce prince faillit être assassiné après sa victoire.

« Parmi les prisonniers qu'on amena au roi de Perse, dit-il (*), était un jeune homme, qui, par ses manières et la richesse de ses vêtements, faisait assez connaître qu'il appartenait à une famille illustre. Abbas, touché de compassion, et séduit par sa bonne mine, ordonna qu'on détachât les cordes qui retenaient ses mains; et quand le prisonnier fut libre, il lui demanda

(*) *Relaçam em que se tratam as guerras, e grandes victorias que alcançou o grande rei da Persia Xa Abbas.* Lisbonne, Pierre Crasbeeck, 1611, in-4°, fol. 119 recto.

s'il voulait entrer à son service. Celui-ci répondit qu'il y était tout disposé ; et au moment où il s'approchait de Schah-Abbas dans l'intention, à ce que l'on supposait, de se jeter à ses pieds, pour lui témoigner sa reconnaissance, il tira un poignard, et allait percer ce prince, qui ne se défiait aucunement de lui. Quelqu'un ayant crié, Abbas se précipita sur le prisonnier ; et, comme il était doué d'une grande force, il lui arracha le poignard; mais déjà l'assassin, frappé par les courtisans, était tombé mort sous leurs coups. »

Schah-Abbas, poursuivant ses succès, chassa les Turcs de toutes leurs possessions sur le littoral de la mer Caspienne, ainsi que de l'Aderbidjan, de la Géorgie, du Curdistan, et des territoires de Bagdad, de Mossoul et de Diarbekir.

Sous le règne d'Abbas, les Portugais reçurent, par la perte d'Ormouz, un des coups les plus funestes à leur puissance dans l'Orient. Ils se trouvaient depuis plus d'un siècle en possession de cette île (*), qui était devenue l'entrepôt du commerce de l'Inde. Abbas voyait d'un œil d'envie cette prospérité, dont il comprenait mal la source, et il s'imagina que la conquête d'Ormouz ajouterait à la fois à la gloire et à la richesse de son royaume. Mais il n'ignorait pas l'impossibilité du succès sans une expédition navale. Par de riches présents et de brillantes promesses, il décida les agents de la compagnie anglaise des Indes orientales à se rendre les instruments de la destruction de ce magnifique établissement. Les Portugais en petit nombre, qui formaient la garnison, se défendirent d'abord vaillamment ; mais à la fin, accablés de fatigue, pressés par la disette, et n'ayant aucun espoir d'être secourus, ils rendirent la place. La ville fut abandonnée aux Persans, qui l'eurent bientôt dépouillée de toutes les richesses qu'elle renfermait, et la laissèrent en ruine. Abbas montra une grande joie en apprenant cette conquête; mais tous les magnifiques projets qu'il avait formés n'eurent aucun résultat, et Ormouz perdit toute son importance en passant sous la domination de la Perse.

Les belles espérances d'avantages commerciaux dont se flattaient les agents de la compagnie des Indes, furent renversées par le refus positif que fit Abbas de permettre aux Anglais de fortifier Ormouz, ou toute autre île du golfe Persique. L'histoire de la factorerie anglaise à Gomroun n'offre, depuis cette époque jusqu'au moment où cet établissement fut définitivement abandonné, qu'une série de désastres et de pertes ; et, quoique Schah-Abbas continuât à traiter les deux Sherley avec toute espèce de déférence et d'amitié, ses ministres firent avorter toutes les tentatives des Anglais pour se substituer aux Portugais et s'emparer du commerce du golfe Persique.

L'administration intérieure de Schah-Abbas inspira à ses sujets un respect mêlé de reconnaissance pour sa mémoire. C'est surtout à la sagesse et à l'énergie des mesures qu'il prit, que la Perse dut la tranquillité dont elle jouit, même après sa mort. Sous ce prince, la population du royaume s'accrut de plus du double. Il choisit Ispahan pour la capitale de son empire; et cette ville lui doit ses plus beaux édifices. Il fit embellir Meschhed, ainsi qu'Aschraf et Farahabad dans le Mazenderan. « Mais, ajoute sir John Malcolm, ce sont là ses moindres travaux. Il fit construire à grands frais une chaussée d'un bout à l'autre du Mazenderan, et rendit ce pays praticable en toute saison pour les armées et les voyageurs. Il jeta des ponts sur presque toutes les rivières de la Perse, et les voyageurs trouvèrent dans toutes les directions de solides et vastes caravansérais élevés par la munificence de ce monarque. La colonie arménienne qu'il forma à Ispahan atteste encore aujourd'hui sa haute politique. Dans ses guerres contre les Turcs, il avait pris un grand nombre de familles arméniennes; et, au lieu de les réduire

(*) Voy. ci-devant, pages 53 et 54.

en esclavage, et de les contraindre à changer de religion, comme avaient fait ses prédécesseurs dans les mêmes circonstances, il les établit sur différents points du royaume, et leur accorda la liberté de bâtir des églises et plusieurs autres priviléges importants. En 1603, lorsqu'il marcha sur Djoulfa, en Arménie, les habitants se soulevèrent contre les officiers turcs, et apportèrent les clefs de la ville et l'impôt au monarque persan, qui se montra toujours, par la suite, favorablement disposé à leur égard. Cinq mille d'entre eux furent transportés dans un nouveau faubourg d'Ispahan construit pour les recevoir, et qui prit le nom de *Djoulfa*. Ces industrieux émigrés s'enrichirent rapidement par un commerce actif avec l'Inde et d'autres pays, et ils accrurent beaucoup la prospérité générale de l'empire. Abbas chercha à fonder une colonie semblable dans le Mazenderan, sa province favorite; mais l'insalubrité du climat fit échouer l'entreprise. En peu d'années, une partie des nouveaux colons avaient succombé. Abbas accorda une protection spéciale aux chrétiens de son empire. On rapporte même, d'après une bonne autorité, qu'il fut parrain du premier enfant qu'eut Sir Robert Sherley d'une dame circassienne que ce monarque lui avait donnée pour femme. Il affectait cependant une piété rigide comme musulman, sauf la défense de boire du vin.

Ce prince exigeait une grande intégrité de la part des hommes chargés de rendre la justice, et il fit pendre plusieurs cadis qui s'étaient rendus coupables de prévarication. Ces terribles exemples étaient peut-être nécessaires pour effrayer des hommes accoutumés à vivre dans l'anarchie, et qui n'avaient d'autres mobiles de leurs actions que l'amour de l'or et la crainte des supplices.

Abbas, considéré comme homme privé, nous apparaît sous un jour à la fois exécrable et digne de pitié. Ses fils devinrent pour lui l'objet d'une incessante jalousie et d'une crainte qu'il ne pouvait pas maîtriser. Il fit assassiner l'aîné et priver de la vue les deux autres. Les remords que lui causaient des crimes si horribles remplirent d'amertume les dernières années de sa vie. Il mourut dans son palais favori, à Farahabad (an de l'hégire 1037, de J. C. 1628), à l'âge de soixante et dix ans.

« Il y a peu de souverains, dit Malcolm, qui aient fait plus réellement du bien à leur pays qu'Abbas le Grand. Il établit dans toute l'étendue de la Perse une tranquillité qui y était inconnue depuis bien des siècles. Il mit fin aux dévastations des Usbecks, refoula ces pillards dans leur propre pays, et chassa les Turcs. Il veillait à ce que la justice fût exactement rendue à chacun. Bien que doué de grands moyens et habile homme de guerre, il regarda la prospérité de ses vastes États comme un plus noble but que de nouvelles conquêtes. Il s'attacha à faire fleurir l'agriculture et le commerce, et les plans qu'il suivait révèlent tous la hauteur de son esprit. On ne saurait compter les ponts, les caravansérais et les autres monuments d'utilité publique qu'il éleva. L'impression que sa noble munificence fit sur l'esprit de ses sujets s'est transmise à leurs descendants. Le voyageur qui demande aujourd'hui le nom du fondateur d'un ancien monument reçoit invariablement cette réponse: « C'est Schah-Abbas le Grand. » Cette réponse ne provient pas de la certitude qu'il en ait été le fondateur, mais de l'habitude de le considérer comme la cause de toute espèce d'amélioration. On ne saurait supposer qu'un prince de ce caractère ait été naturellement cruel; et à quelques excès que les exigences de la politique, l'âge ou les intrigues de vils flatteurs aient pu entraîner Abbas dans ses vieux jours, il ne faut pas nous hâter de livrer à l'exécration la mémoire d'un souverain qui a rendu à la Perse une grandeur qu'elle avait perdue depuis des siècles; qui fut brave, généreux et sage, et qui, durant un règne de près d'un demi-siècle, ne parut avoir d'autre but que de rendre son royaume florissant et

ses sujets heureux. Un illustre voyageur, Chardin, en établissant un fait historique, nous a fourni le plus grand éloge du caractère d'Abbas. « Lorsque ce grand prince, dit-il, cessa de vivre, la Perse cessa de prospérer. »

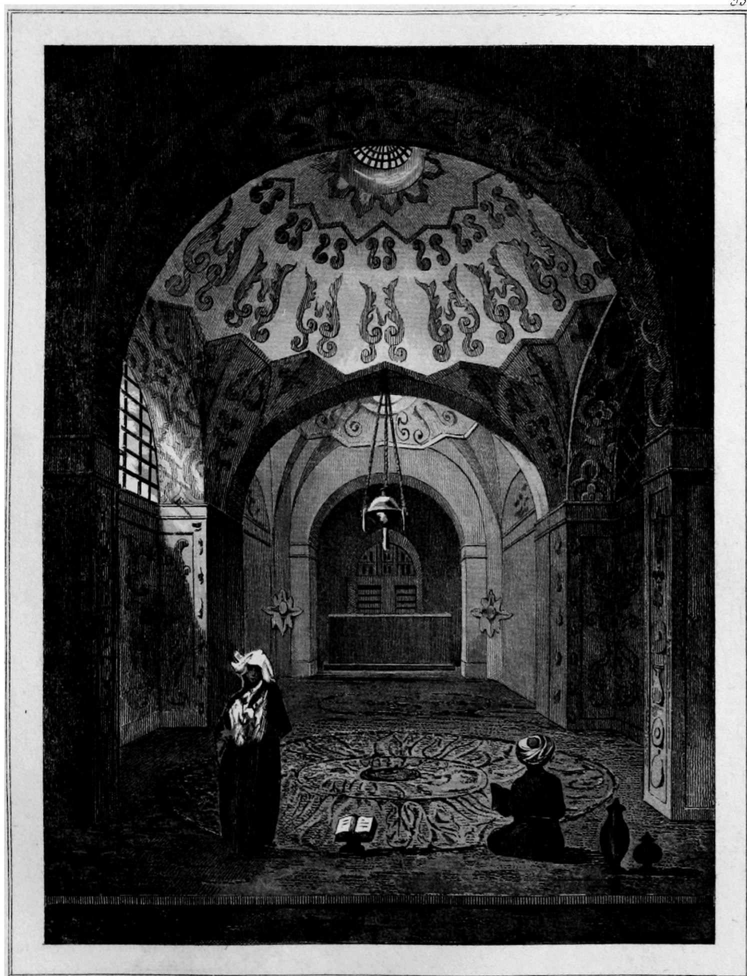
Sam-Mirza, petit-fils d'Abbas, prit en montant sur le trône le nom de *Schah-Séfi*. Le règne de ce tyran cruel et inconstant fut malheureux et sans gloire. La jalousie de Séfi lui fit mettre à mort ou priver de la vue les princes du sang, les ministres et les généraux qui avaient eu des places ou obtenu des honneurs sous Abbas. Sa mère, qui l'avait irrité par la liberté de ses représentations, partagea, dit-on, le sort de tous ceux qui voulurent lui donner des conseils; et dans un moment de fureur, il poignarda son épouse favorite. On le laissa cependant régner en paix, et il mourut à Caschan l'an de l'hégire 1051 (de J. C. 1641). Sous son règne, les Turcs reprirent Bagdad, et le Candahar se souleva en faveur du grand Mogol. Ce prince fut enterré à Kom. Notre planche 53 représente son tombeau d'après Chardin.

Abbas II, fils de Séfi, n'avait que dix ans lorsqu'il monta sur le trône, et il se trouva naturellement confié aux mains des ministres du feu roi, qui étaient des hommes pieux et d'habitudes austères. Tous les fonctionnaires adonnés à l'ivrognerie furent remplacés; on défendit sévèrement l'usage du vin, et les mœurs de la cour subirent une transformation complète. Cependant le jeune monarque se lassa de toutes les entraves qu'on opposait à ses vices : il se livra à son penchant pour le vin, et cette passion ignoble fut la cause des crimes qui souillèrent son règne, d'ailleurs heureux. Naturellement humain et généreux, il commettait, lorsqu'il était ivre, les cruautés les plus extravagantes. Cependant, comme les conséquences de ces excès étaient généralement circonscrites dans le cercle de sa cour, ses sujets ne le connaissaient que comme un souverain bon et juste. Sévère pour les fonctionnaires publics, il était doux envers le peuple. Il avait pour toutes les religions la même tolérance que son bisaïeul, dont il portait le nom. Il donna toujours aux chrétiens les témoignages les plus éclatants de sa protection. Souvent il exposait les principes sur lesquels il fondait sa conduite à cet égard. « C'est à Dieu, disait-il, et non à moi, « de juger la conscience des hommes, « et je ne me mêlerai jamais de ce « qui appartient au tribunal du grand « créateur et seigneur de l'univers. »

Il recouvra le Candahar, et sut conserver la paix avec la Porte. Presque tous les souverains de l'Europe, ainsi que ceux de l'Inde et de la Tartarie, lui envoyèrent des ambassadeurs. La conduite qu'il tint envers un prince de Géorgie qui avait été son ennemi, et qui devint son prisonnier, est une preuve de la bonté naturelle de son caractère. Abbas lui pardonna, le combla de faveurs, et obtint la mise en liberté de son petit-fils, qui était prisonnier ou otage en Russie. Ce prince termina sa carrière l'an de l'hégire 1077 (de J. C. 1666), au milieu de souffrances intolérables. Sa mort fut causée par une horrible maladie, dont quelques voyageurs contemporains ont décrit les symptômes non moins hideux qu'effrayants.

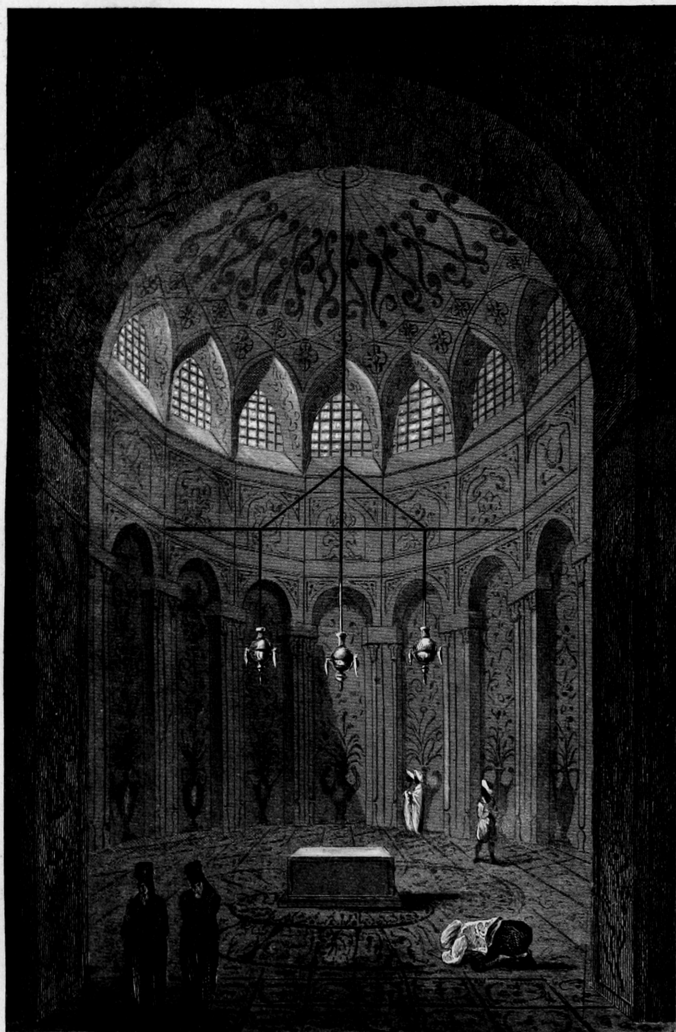
Le corps d'Abbas II fut déposé à Kom, dans un tombeau que nous donnons d'après Chardin (pl. 54).

Séfi-Mirza, fils d'Abbas II, prit le nom de *Schah-Soliman*. C'était un prince faible, efféminé et dissolu; mais il fut heureux en ministres; grâce aux vertus et aux talents de ceux-ci, le pays resta tranquille. Les étrangers, protégés et encouragés, affluèrent en Perse. La cour de Soliman égala en splendeur celle de ses plus brillants prédécesseurs. Néanmoins les Usbecks recommencèrent sous son règne leurs invasions annuelles dans le Khorasan; les bords de la mer Caspienne furent désolés par les redoutables incursions des Tartares du Kaptschak, et l'île de Kischmisch, dans le golfe Persique, fut prise par les Hollandais. Soliman ne fit pas le moindre effort pour repousser ou punir ces agressions.



Lemaître direxit

Tombeau de Sefi 1.er



Lemaître direxit

Tombeau d'Abbas II.

Les vingt premières années du règne de Hoseïn, son fils et son successeur, se passèrent dans ce calme profond qui précède souvent un orage. Des eunuques et des mollahs avaient tout le pouvoir et tous les honneurs; et, comme le remarque Malcolm, le plus terrible symptôme de l'état où se trouvait la Perse, c'était la facilité avec laquelle le peuple souffrait sans s'en inquiéter, la conduite de son faible et superstitieux monarque. Enfin, tandis que les tribus sonnites du Curdistan ravageaient les provinces du nord-ouest jusque sous les murs d'Ispahan, et que les Arabes de Mascate se rendaient maîtres des îles du golfe Persique, les Afgans, ligués avec les Usbecks, envahirent le Kirman et le Khorasan. Le dernier des Sophis n'eut même pas la gloire de tomber sous les coups d'un ennemi puissant. L'armée afgane, qui en 1722 prit Ispahan, s'élevait tout au plus à vingt mille hommes dépourvus d'artillerie, car on ne peut pas donner ce nom à quelques *zembourecs* ou très-petites pièces portées sur des chameaux. Cependant cette poignée de soldats défit une armée persane soutenue par vingt-quatre pièces de canon. Ne pouvant emporter la ville d'assaut, les Afgans dévastèrent tout le fertile pays d'alentour. Des monceaux de ruines attestent encore l'ardeur qu'ils mirent dans l'accomplissement de cette œuvre de destruction. La famine, sur laquelle comptaient les assiégeants, se fit bientôt sentir, et pendant une négociation pour la reddition de la ville, négociation qui fut prolongée avec cruauté, les horreurs de la disette allèrent toujours croissant; enfin les substances les plus dégoûtantes venant à manquer, les habitants dévorèrent de la chair humaine. Sous un climat moins pur, l'air eût été bientôt infecté par une multitude de corps privés de sépulture; mais, bien que les eaux du Zendehroud fussent tellement corrompues qu'on pût à peine les boire, la peste ne se déclara point. Une vigoureuse sortie aurait sauvé la capitale et l'empire; mais le peuple demanda en vain à marcher contre l'ennemi. Hoseïn, aveuglé, n'écoutait que les perfides conseils d'un traître. Enfin, le 22 octobre 1722, ce prince avili signa une capitulation par laquelle il abandonnait sa couronne à Mahmoud l'afgan, et il rendit hommage en personne avec toute la noblesse au conquérant devenu souverain de la Perse. Hoseïn vécut encore sept ans dans un palais où il fut enfermé. Ensuite on le mit à mort.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES AFGANS.

Le premier soin de Mahmoud fut de venir au secours des habitants affamés, puis il s'appliqua à inspirer de la confiance à ses nouveaux sujets. Il reçut dans son amitié tous les nobles restés fidèles au monarque dépossédé, et bannit ou fit périr ceux qui l'avaient abandonné. Les factoreries européennes furent confirmées dans tous leurs priviléges, et les chrétiens de toutes les nations eurent la liberté d'exercer publiquement leur culte. Mais les difficultés devinrent trop grandes pour la vertu ou le courage de Mahmoud, et les mesures qu'il prit pour se maintenir sur le trône décèlent la lâcheté et la férocité d'un barbare. Les horreurs du siége n'étaient que le prélude de la sanglante tragédie qui devait suivre. Mahmoud fit égorger trois cents nobles avec leurs enfants mâles et plusieurs princes du sang, trois mille gardes qu'il avait pris à sa solde, et en général tous ceux qui avaient été au service de l'ancien gouvernement. Des cruautés aussi atroces et aussi impolitiques trahissaient un esprit dominé par la crainte. Au moyen de nouvelles levées, faites principalement chez les Curdes, Mahmoud se rendit maître de quelques-unes des principales villes de l'Irak-adjémi, dont presque toujours il massacra une partie des habitants. Schiraz fut prise en avril 1724, après un blocus de huit mois; il y eut beaucoup de monde de tué; mais l'épée ne causa pas autant de ravages que la famine.

La Porte, profitant de l'état de fai-

blesse de la Perse, s'était rendue maîtresse du Curdistan et de l'Aderbidjan, tandis que les Russes avaient envahi les provinces caspiennes, et s'étaient emparés de Derbend, de Bakou et de la plus grande partie du Guilan. Pour ajouter à l'embarras de Mahmoud, une attaque manquée contre la ville d'Yezd causa une sédition dans son armée; c'est alors que, dans l'espoir de se concilier la faveur divine, il se soumit à une rude pénitence, qui acheva de troubler sa raison. Pendant quinze jours il resta enfermé dans un caveau obscur, prenant à peine autant d'aliments qu'il en fallait pour ne pas mourir d'inanition, et lorsqu'il revint à la lumière, il éprouva une si grande faiblesse de nerfs, qu'il tressaillait à l'approche de ses meilleurs amis. Bientôt après, il fut atteint d'aliénation mentale. Dans les paroxysmes de la maladie, il déchirait ses chairs et les dévorait. Sa mère voyant que son état était sans remède, le fit étouffer pour abréger ses souffrances.

Aschraf, cousin de Mahmoud, monta sur le trône en avril 1725. Il commença son règne par faire mettre à mort quelques-uns des chefs les plus braves de ses tribus, et un petit nombre de nobles persans qui restaient encore à Ispahan. Ceux-ci furent condamnés sous prétexte qu'ils entretenaient une correspondance avec Tamasp, fils du monarque dépossédé, le sultan Hoseïn. Tamasp s'était enfui d'Ispahan pendant le siége; mais il n'avait pu opérer aucune diversion en faveur de son père; il prit alors le titre et les insignes de la royauté, et soutint dans le Mazenderan une faible lutte contre Aschraf. Il avait essayé à différentes époques de négocier avec les deux cours de Russie et de Turquie, et il conclut enfin avec le czar un traité par lequel il s'engageait à lui céder toutes les provinces situées sur le littoral de la mer Caspienne, aussitôt que les armées russes l'auraient replacé sur le trône de ses ancêtres. Mais dans le traité de partage qui fut conclu en 1725 entre la Russie et la Turquie, on respecta si peu les prétentions de Tamasp, qu'on devait, dans le cas où il n'accéderait pas aux termes du traité, mettre un autre prince sur le trône de Perse. Des événements inattendus vinrent détruire toutes ces combinaisons. Dès son début dans la carrière politique, Aschraf déploya une habileté consommée. Il représenta aux chefs turcs qu'ils s'étaient engagés dans une guerre inique contre un monarque sonni orthodoxe, afin de rétablir une dynastie hérétique, et il appuya si puissamment cet argument en battant leurs armées en différentes rencontres, et en renvoyant ensuite tous les prisonniers, que le Grand Seigneur se vit obligé de conclure la paix avec lui, et de reconnaître ses droits au trône de Perse, à condition toutefois de garder les pays qu'il avait conquis. Mais à peine Aschraf commençait à jouir de la tranquillité, quand il apprit que Schah-Tamasp, rejoint par Nadir-Kouli, avait pénétré dans le Khorasan, s'était emparé de Meschhed et de Hérat, et que la chute de ces deux villes avait entraîné la soumission de presque toute la province.

Nous devons, avant d'aller plus loin, faire connaître Nadir-Kouli, devenu si célèbre sous les noms de *Thamas-Kouli-Khan* et de *Nadir-Schah.* « Dans les gouvernements despotiques, dit Malcolm, l'opinion des peuples compte rarement pour quelque chose, mais on en voit souvent les terribles effets. A une époque où la faiblesse, la cruauté, la débauche, semblaient être devenues les qualités distinctives du souverain; où les grands se faisaient remarquer par leurs vices, leurs bassesses et leurs crimes, on conçoit qu'un peuple déchu et malheureux, comme l'étaient les Persans, ait jeté les yeux avec admiration sur un homme tel que Nadir-Schah. L'obscurité de sa naissance, la grossièreté de ses manières, une vie remplie d'actions criminelles, mais hardies, tout contribuait à augmenter l'enthousiasme et l'espoir des Persans, parce qu'ils voyaient en lui un caractère entièrement opposé à celui des derniers

princes de la maison de Séfi, qui avaient été cause des malheurs de la Perse. »

Le père de Nadir-Schah, homme de basse extraction, appartenait à la tribu turque des Afschars, qui s'était attachée aux Sophis. Nadir fut d'abord réduit, pour vivre, à faire des habits et des manteaux de peaux de mouton. Il convenait lui-même de la bassesse de sa naissance; et quand son second fils, Nasroullah-Mirza, épousa une princesse de la famille du Grand-Mogol, comme l'usage voulait que Nasroullah-Mirza donnât la suite de ses ancêtres en remontant jusqu'à la septième génération, Nadir-Schah s'écria : « Dites-leur « qu'il est fils de Nadir-Schah, fils et « petit-fils de son épée, et ainsi de « suite, jusqu'à la soixante et dixième, « et non la septième génération. »

Nadir-Schah était né dans le Khorasan. Jeune encore, il devint prisonnier des Usbecks. Il parvint à s'échapper après une captivité qui avait duré quatre ans. Il entra ensuite au service d'un petit chef de sa province, le massacra et enleva sa fille, qu'il épousa ensuite; puis il se mit à la tête d'une bande de voleurs. Étant devenu, par son courage et sa capacité, gouverneur du Khorasan, il mérita d'être dégradé, et fut même puni de la bastonnade. Il se rendit alors auprès d'un oncle qui commandait un petit corps de la tribu des Afschars. Mais celui-ci, effrayé de la violence et de l'ambition qu'il remarquait dans son neveu, l'obligea de s'éloigner. Il reprit alors la profession de brigand. Son courage et son génie, déjà connus, attirèrent autour de lui de nombreux partisans. Il se trouva bientôt à la tête de trois mille hommes, avec lesquels il levait des contributions sur les habitants du Khorasan. Vers cette époque (an de l'hégire 1139, de J. C. 1726), il reçut des propositions pour entrer au service de Schah-Tamasp, et aider ce prince à chasser les Afgans. Il accepta ces offres avec joie. Telles furent les causes qui amenèrent son élevation et le firent monter plus tard sur le trône de Perse.

Aschraf, qui jusque-là avait vu avec indifférence les efforts de Tamasp, se hâta de détourner le danger qui le menaçait, en attaquant son ennemi avant qu'il se fût approché de la capitale. Les deux armées se rencontrèrent près de la ville de Damegan, et les Afgans, complétement défaits, prirent la fuite. Dans un second engagement qui eut lieu six semaines après, à environ quarante milles au nord d'Ispahan, les Afgans laissèrent 4,000 de leurs plus braves soldats sur le champ de bataille. Aschraf, abandonnant une capitale qu'il se voyait hors d'état de défendre, fit massacrer Schah-Hoseïn. Schah-Tamasp entra dans Ispahan aux acclamations du peuple. Ce fut alors que Tamasp donna à Nadir le nom de *Thamas-Kouli-Khan*, c'est-à-dire, *le prince esclave de Thamas ou Tamasp.* Aschraf avait dirigé ses troupes sur Schiraz, emmenant toutes les dames de la famille royale des Sophis, et emportant le butin et les trésors qu'il avait pu enlever. Nadir le poursuivit, et défit encore les Afgans non loin de Persépolis. Les généraux d'Aschraf étaient déjà convenus avec Nadir d'acheter leur sûreté personnelle en lui livrant leur roi, lorsque celui-ci s'échappa, accompagné de 200 hommes. Il chercha à regagner son pays natal par la route du Sistan; mais les tribus sauvages du Béloutschistan lui coupèrent la retraite. Après avoir échappé à des dangers sans nombre, il fut découvert et tué par un Béloutschi, qui envoya sa tête à Schah-Tamasp.

Parmi les Afgans qui avaient fait la conquête de la Perse, un bien petit nombre seulement purent rentrer dans leur patrie. Les uns périrent de faim ou de fatigue, les autres furent pris et vendus comme esclaves. Pendant sept ans, dit un auteur anglais, une poignée de barbares avait tenu la population de la Perse dans une abjecte et cruelle sujétion. Un million d'hommes avaient péri, les plus belles provinces avaient été converties en déserts, les plus superbes édifices renversés dans la poussière. L'audace de Nadir rompit enfin le charme, et cette puissance, qui n'était fondée que sur le découragement et les craintes pu-

sillanimes du peuple opprimé, disparut devant le génie d'un seul homme.

La destruction de l'empire des Afgans, au lieu de ramener Tamasp sur le trône, lui fit même perdre le faible pouvoir dont il avait joui précédemment. Tandis que son général Nadir étouffait une rébellion des Afgans dans le Khorasan, Tamasp s'était hasardé à se mettre à la tête de son armée, et il avait perdu en un mois contre les Turcs tout le pays que le génie et la valeur de Nadir leur avaient enlevé dans la campagne précédente. Pour combler ces désastres, il avait consenti à une paix honteuse, par laquelle il leur cédait les provinces situées au delà de l'Araxe, et cinq districts dépendants de Kirmanschah. Nadir, transporté de colère, fit aussitôt une proclamation par laquelle il déclarait le traité contraire à la volonté du ciel. Il envoya un messager à Constantinople avec ces seules paroles : Rendez les provinces qui appartiennent à la Perse, ou préparez-vous à la guerre. Il marcha ensuite sur Ispahan, et, après avoir adressé à Tamasp les reproches les plus vifs sur sa pusillanimité, il l'invita à un festin où le prince fut enlevé et envoyé prisonnier dans le Khorasan. Le fils de Tamasp, âgé de huit mois, fut nominalement investi de la souveraineté sous le nom d'Abbas III; Nadir prit le titre et les fonctions de régent du royaume.

Nadir commença alors ses opérations contre les Turcs; il attaqua Bagdad, et pour la première fois il fut défait, et eut beaucoup de peine à sauver sa personne. Les Persans avaient perdu environ 20,000 hommes, et Nadir ne put réunir les débris de son armée que dans les plaines de Hamadan, éloignées du théâtre de l'action d'environ 90 lieues communes de France. Jamais le caractère de cet homme extraordinaire ne se montra mieux sous son veritable jour. Au lieu de faire des reproches à ses soldats, il les combla de louanges et de faveurs, les indemnisa de ce qu'ils avaient perdu, et se les attacha plus que jamais par cette sage conduite. Trois mois ne s'étaient pas écoulés qu'il redescendait dans les plaines de Bagdad avec une armée plus nombreuse que la premiere, renversait les troupes turques, et faisait avec le pacha un traité avantageux; il traversa ensuite l'Araxe, et après une action décisive, il rentra en possession des provinces disputées. Le Grand Seigneur s'estima heureux de conclure une paix qui rétablissait les limites des deux empires telles qu'elles étaient avant l'invasion des Afgans.

A son retour de cette heureuse expédition, la mort du jeune Abbas III rendit le trône vacant.

Les rois de Perse ont toujours été dans l'usage d'observer comme une grande solennité le *nourouz*, ou équinoxe du printemps, et à cette époque les grands officiers civils et militaires se rendent à la cour. Nadir ordonna que tous les fonctionnaires qui jouissaient de quelque considération dans le royaume se réunissent le jour de la fête dans la plaine de Mogam, où il fit élever des bâtiments temporaires pour les recevoir. Plus de cent mille personnes, y compris les troupes, se trouvèrent à cette célèbre assemblée. Le jour du nourouz de l'an 1149 de l'hégire (1736 de J. C.), Nadir réunit le matin les grands et les principaux officiers, et leur adressa, dit Malcolm, la parole en ces termes : «Schah-Tamasp et Schah-Abbas étaient vos rois, et les princes de leur sang sont les héritiers du trône. Choisissez pour votre souverain ou l'un d'eux, ou un homme que vous connaissiez grand et vertueux. C'est assez pour moi d'avoir rendu au trône son ancienne gloire, et d'avoir délivré mon pays des Afgans, des Turcs et des Russes.» Il se retira, afin que leur délibération semblât plus libre; mais bientôt il fut rappelé pour entendre le vœu unanime de l'assemblée : tous les membres demandaient que celui qui avait sauvé son pays, qui seul était capable de le protéger, acceptât la couronne. Il refusa, protestant que jamais l'idée de devenir roi de Perse ne s'était encore présentée à son esprit. La même comédie fut répétée tous les jours pendant un

mois; enfin Nadir, paraissant vaincu par les sollicitations des grands, consentit à céder à leurs prières; mais en faisant cette concession apparente, il dit: « Puisque je fais à mon pays un si grand sacrifice, j'insiste pour que les Persans, en considération d'un homme qui n'a d'autre but que leur bonheur, abandonnent cette croyance introduite par Schah-Ismaël, fondateur de la dynastie des Sophis, et reviennent à croire à la légitimité des quatre premiers califes. Depuis que le schisme des schiites l'a emporté, la Perse a été constamment malheureuse; devenons tous sonnites, et le mal cessera. Mais comme il faut que toute religion nationale ait un chef, que le saint iman Djafar, qui est de la famille du prophète, et que nous vénérons tous, soit le chef de la nôtre. » Lorsque l'assemblée eut consenti à ce changement, et qu'on eut publié un édit royal pour le proclamer, Nadir annonça l'intention de faire connaître cet événement au Grand Seigneur, en le priant de travailler à la réunion de tous les mahométans.

On a fait différentes conjectures sur les motifs qui avaient porté Nadir à proposer aux Persans d'abandonner leur croyance. Il avait été un des plus chauds admirateurs des doctrines de la secte schiite, et avait employé tout son pouvoir pour réchauffer cette même foi, qu'il voulait maintenant détruire. Mais Nadir, ajoute Malcolm, était toujours conséquent avec lui-même : il n'avait réellement d'autre dieu que son ambition. Tant qu'il s'était dit le serviteur d'un roi de la race des Sophis, et qu'il ne désirait que de chasser les Afgans, il avait cherché à exciter dans l'âme de ses compatriotes ce sentiment de haine qu'inspire une secte ennemie. Mais quand le succès eut donné plus d'étendue à ses plans, quand il fut décidé à exterminer les descendants de Schah-Ismaël; lorsque, dans les rêves de son ambition, il commença à voir en perspective la conquête du Candahar, de l'Inde et des belles provinces de l'Asie Mineure, il jugea utile à ses vues d'éteindre une secte dont le nom rappelait le souvenir d'une famille qu'il avait detruite. D'ailleurs, la haine qu'inspiraient les schiites aux nations qu'il se proposait de soumettre lui semblait devoir être un obstacle à l'agrandissement de sa puissance.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES AFSCHARS. RÈGNE DE NADIR-SCHAH ET DE SES SUCCESSEURS.

Après avoir passé quelque temps a Ispahan, Nadir-Schah, car c'est ainsi que nous l'appellerons désormais, résolut de châtier les tribus bakhtiaris qui infestaient les environs de cette capitale, et dans l'espace d'un mois, ces brigands féroces furent chassés de leurs montagnes et de leurs cavernes, leur chef fut pris et tué, et un certain nombre d'entre eux prirent du service dans l'armée. L'expédition qui suivit celle-ci fut dirigée contre Candahar. Tandis que Nadir-Schah assiégeait cette ville, son fils aîné, Reza-Kouli, defit le souverain de Balkh, et, après la prise de cette ville, traversa l'Oxus, et remporta une victoire signalée sur les Usbecks. Après la chute de Candahar, Nadir-Schah se rendit maître de Caboul, et, traversant l'Indus, s'avança rapidement sur Delhi, recevant la soumission de presque tous les gouverneurs des provinces qu'il traversait. Dans la plaine de Karnal, sur la rive droite de la Djoumna, le Grand-Mogol Mohammed-Schah essaya de l'arrêter dans sa marche; mais après un combat de deux heures, les Indous furent complétement battus, et perdirent 20,000 hommes tués et un plus grand nombre de prisonniers. Un immense butin tomba au pouvoir des vainqueurs. Le Grand-Mogol se rendit bientôt après à Nadir-Schah, qui le traita avec les plus grands honneurs, et lui rendit généreusement la couronne.

Nadir-Schah entra à Delhi dans le mois de dhoulkada de l'an 1152 de l'hégire (mars 1739), et la discipline que les troupes observèrent fit renaître

la confiance générale; mais ensuite le bruit s'étant répandu que le monarque vainqueur était mort, les habitants se soulevèrent contre les Persans, et massacrèrent tous ceux qu'ils trouvèrent isolés ou réunis seulement en petites troupes. On fit feu sur Nadir-Schah pendant qu'il cherchait à apaiser le tumulte. Alors il ordonna un massacre général : huit mille personnes avaient déjà été tuées, lorsqu'à la prière du Grand-Mogol, Nadir-Schah fit cesser le carnage. L'effroi et la consternation que cet événement avait répandus dans la ville firent bientôt place aux fêtes du mariage de Nasroullah-Mirza, second fils de Nadir-Schah, avec une princesse de la famille du Grand-Mogol (*); et lorsque, deux mois après, Nadir se disposa à retourner dans ses États, un grand nombre d'Indous virent, dit-on, avec peine le départ des Persans.

La marche de Nadir-Schah, à son retour de l'Inde, fut embarrassée par le butin immense qu'il rapportait, et qui se montait à plus de 750 millions de francs. Une grande partie de ces valeurs consistait en pierres précieuses. Ne voulant pas laisser reposer ses troupes, Nadir, après avoir repassé l'Indus, les conduisit dans le Sind pour châtier un prince qui s'était établi dans cette province. Quand il eut pillé sa capitale et reçu sa soumission, Nadir se rendit à Hérat, où il célébra son retour par des fêtes et des réjouissances publiques, dans lesquelles il étala tous les trésors qu'il avait conquis. Ses sujets le saluèrent par de vives acclamations : les ordres qu'il avait donnés pour la suppression des impôts pendant trois ans ne contribuèrent pas peu à faire naître cet enthousiasme. De Hérat il se dirigea sur Balkh, et, traversant l'Oxus, il s'avança jusqu'à douze milles de Boukharah, lorsque la soumission du souverain des Usbecks arrêta sa marche. Nadir le laissa sur le trône à condition que l'Oxus formerait la limite des deux empires. De là, tournant ses armes contre le Kharizm, il défit l'armée, mit à mort le souverain, et donna le pays à un cousin du khan de Boukhara. A son retour dans le Khorasan, il passa trois mois à Meschhed, dont il avait fait sa capitale, et durant tout ce temps il y eut dans la ville de grandes réjouissances. Les jours glorieux de la Perse étaient revenus. En cinq ans, Nadir avait délivré son pays d'un joug étranger, et porté ses limites jusqu'à l'Oxus, l'Indus, la mer Caspienne et le Tigre.

(*) Nous avons déjà parlé de ce mariage ci-devant page 361.

Nadir-Schah avait jusqu'alors exercé le pouvoir avec une modération relative; mais peu de temps après les événements que nous venons de rapporter, il s'opéra un changement dans son caractère. Pendant une expédition contre les Lesguis, il traversait une forêt du Mazenderan, lorsqu'une balle le blessa à la main et tua son cheval. Ses soupçons tombèrent sur son fils aîné, le brave Reza-Kouli, et les perfides insinuations de quelques courtisans ayant augmenté ses soupçons, il ordonna que l'on crevât les yeux à ce prince. « Vos crimes m'ont forcé à cette terrible mesure, dit Nadir. — Ce ne sont pas mes yeux que vous avez crevés, répondit Reza-Kouli, mais ceux de la Perse. » « La vérité de cette réponse prophétique, dit Malcolm, se grava profondément dans l'esprit de Nadir, qui dès lors, en proie aux remords et à de sombres pressentiments, ne goûta jamais plus le bonheur, et ne pouvait voir sans un sentiment de rage la félicité des autres hommes. Cinquante nobles qui avaient assisté à l'exécution de ses ordres contre Reza-Kouli furent mis à mort, sous prétexte qu'ils auraient dû s'offrir en sacrifice pour sauver les yeux d'un prince qui faisait la gloire de la Perse. Toutes les actions de Nadir ne furent plus que les caprices sanglants d'un despote cruel et avare; et lorsque des insurrections, habilement fomentées par les prêtres schiites, éclatèrent de tous les côtés, la violence de Nadir se tourna en fureur. Des villes entières furent sacrifiées à sa démence, dit un historien persan; les hommes abandonnaient leurs demeures et al-



Vernier del. Lemaitre direxit Chaillot Sc.

Nadir-Schah.

laient vivre dans des cavernes et des déserts pour échapper à la sauvage férocité du monstre qui les poursuivait. Quelques-uns de ses principaux officiers ayant appris que leurs noms figuraient sur une liste de proscrits, résolurent d'assassiner le tyran; parmi eux étaient le chef de la tribu des Afschars, à laquelle appartenait Nadir, et Salah Beg, capitaine de ses gardes. Nadir avait tué dans la lutte deux des assassins. lorsqu'un coup de Salah Beg lui ôta la vie, l'an 1167 de l'hégire (1747 de J. C.). Il avait soixante et un ans, et était dans la douzieme année de son règne. »

Nous donnons (pl. 55) un portrait de Nadir-Schah, d'après Olivier.

« Peut-être, dit Malcolm, est-ce par les impressions laissées dans l'esprit de ses concitoyens, que se peint le mieux le caractère de cet homme extraordinaire. Ils parlent de lui comme d'un libérateur et d'un destructeur; et tandis qu'ils s'étendent avec orgueil sur ses hauts faits, ils s'arrêtent plutôt avec pitié qu'avec horreur sur les cruels excès qui déshonorèrent les dernières années de son règne; et ni ses crimes, ni la tentative qu'il fit pour abolir la secte schiite, n'ont pu altérer leur gratitude et leur vénération pour le héros qui ralluma dans le cœur de ses compatriotes le sentiment de leur antique valeur, et rendit la Perse indépendante. »

« Au commencement de son règne, dit Hanway, Nadir aspirait au titre de roi juste. Jamais usurpation ne fut mieux justifiée par les besoins du pays. Bien peu de monarques asiatiques gouvernèrent d'abord avec plus de modération. Brave, sobre, infatigable, magnanime, il réunissait en lui tous les éléments de la grandeur, et on doit attribuer une partie de ses crimes au caractère turbulent et perfide de la nation qu'il avait à conduire. Si le peuple eût été moins corrompu, l'usurpateur eût été moins cruel. On présume que Nadir n'avait pas d'idées arrêtées sur la religion. Sa pénétration lui avait inspiré du mépris pour la superstition et le fanatisme des Persans, et il accusait leurs prêtres, non sans raison, d'avoir absorbé les richesses et causé la décadence de l'empire. Il était, dit-on, fataliste. Il avait coutume, avant une bataille, de se prosterner pendant quelques instants, et d'offrir au ciel une prière jaculatoire; c'est, dit-on, le seul acte religieux qu'il fît jamais. Il avait cependant un grand désir de connaître les différentes religions, même celles qui sont opposées au mahométisme. Peu de temps après son retour de l'Inde, il fit faire une traduction persane des quatre évangélistes; cette tâche fut donnée à des hommes inhabiles, et lorsqu'on lui lut des extraits de cette version, il tourna en ridicule les mystères de la foi chrétienne. Les croyances juives et les traditions des mahométans furent traitées par lui avec autant de légèreté, et il ajouta qu'il lui fallait rester dans le même doute qu'auparavant; mais que, s'il plaisait à Dieu de conserver sa santé, il ferait une religion bien meilleure que toutes celles qui existaient. Puis il renvoya les traducteurs avec quelques présents de peu d'importance. »

Les chefs qui avaient assassiné Nadir convinrent de placer sur le trône son neveu Ali. Le premier acte de ce prince fut une proclamation où il déclarait avoir autorisé l'assassinat du tyran, afin de rendre la tranquillité à la nation. Il faisait en même temps la remise des impôts de l'année courante et des deux suivantes, en considération des horribles extorsions de son prédécesseur. Ensuite il fit mettre à mort l'infortuné Reza-Kouli et treize des fils et des petits-fils de Nadir. Un jeune homme appelé *Schah-Rokh*, fils de Reza-Kouli, fut seul épargné. Ali prit le nom d'*Adil-Schah* (*le roi juste*), et il s'efforça de gagner de la popularité en prodiguant les richesses amassées par son oncle. Mais son règne dura peu. Il fut vaincu, fait prisonnier et privé de la vue par son frère Ibrahim-Khan, à qui il avait confié le gouvernement de l'Irak. Le règne de celui-ci fut encore plus court. Ses propres soldats le déposè-

rent et l'assassinèrent. Adil-Schah fut également mis à mort.

Schah-Rokh monta alors sur le trône; mais dans le court espace de deux ans, il fut déposé et privé de la vue, de nouveau rétabli par son général victorieux, une seconde fois déposé et emprisonné, et enfin réintégré par le roi des Afgans comme prince du Khorasan. Alors les gouverneurs des provinces de la Perse se déclarèrent indépendants, et, pendant dix ans, plusieurs petites monarchies s'élevèrent et tombèrent tour à tour, jusqu'à l'apparition de Kérim-Khan.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE DES ZENDS. RÈGNE DE KÉRIM-KHAN ET DE SES SUCCESSEURS.

Cet excellent prince, quoique sorti d'un rang inférieur, obtint le pouvoir sans crime, et l'exerça avec modération. Il avait originairement été chef de la petite tribu des Zends, et s'était rallié au drapeau d'un chef bakhtiari nommé *Ali Merdan-Khan*, qui, après s'être emparé d'Ispahan, avait placé sur le trône Schah-Ismaël, jeune prince de huit ans, de la famille des Sophis.

L'assassinat d'Ali Merdan-Khan, la défaite du gouverneur de l'Aderbidjan et de Mohammed Hoseïn Khan, qui s'était emparé du Mazenderan, rendirent Kerim-Khan tranquille possesseur de toute la Perse occidentale. Malgré les avantages qu'il avait remportés sur ses ennemis, Kérim jugea prudent de laisser subsister le fantôme de souverain auquel Ali Merdan-Khan avait donné le nom de roi, et il se contenta pour lui du titre de *vakil* ou gouverneur. Ayant solidement assis son autorité, il continua à mettre, dans l'exercice du pouvoir souverain, la même modération qu'il avait employée à l'acquérir. Pendant les dernières annees de son règne, le pays jouit d'une paix et d'une tranquillité générales. Sous ses auspices, l'agriculture et le commerce s'etaient relevés; et quoiqu'il ne fût nullement lettré, sa cour devint le rendez-vous des savants, dont il fut le protecteur. Ce monarque éclairé mourut regretté de toute la Perse, l'an 1193 de l'hégire (1779 de J. C.). Il avait alors quatre-vingts ans (*).

Un historien persan dit, en parlant de Kérim: « Les rayons de ce soleil majestueux s'étendaient sur tout l'empire; mais l'influence de sa bienfaisante chaleur se faisait sentir plus particulièrement à Schiraz. Les habitants de cette ville heureuse jouissaient du bonheur et du calme auprès de jeunes filles à face de lune. Leurs jours s'écoulaient dans une douce oisiveté, au milieu de ces groupes joyeux; le vin animait leurs plaisirs, et l'amour remplissait tous les cœurs de ses plus pures jouissances. » Cette peinture hyperbolique, dit Malcolm, est une manière orientale de nous apprendre que, grâce aux soins de Kérim, la Perse était florissante et tranquille.

Kérim, ajoute le même auteur, avait de l'ambition, mais sans la fougue et l'emportement qui accompagnent ordinairement cette passion; au milieu des plus violentes agitations, comme au sein du repos, il conservait le plus grand sang-froid; et pendant toute sa vie il montra une simplicité aussi éloignée de la vanité que de cette affectation qui cherche à cacher l'orgueil sous le masque d'une feinte humilité. Ce monarque punissait cependant quelquefois avec sévérité, et il savait inspirer la terreur à ses ennemis et à ses sujets rebelles. Il racontait souvent une anecdote de sa jeunesse qui montre toute la bonté de son cœur. « J'étais, disait-il, un pauvre soldat de l'armée de Nadir-Schah, et le besoin me porta un jour à voler chez un sellier une selle brodée d'or qu'un chef afgan y avait envoyée pour la faire réparer. J'appris bientôt après que le malheureux sellier était en prison, et qu'on l'avait condamné a être pendu. Ma conscience me dit ce que je devais faire : je replaçai la selle à l'endroit même où je l'avais prise, et j'attendis. Peu d'instants après, je vis la femme

(*) La planche 56 représente le portrait de ce prince. On peut voir (ci-devant, p. 33 et suiv.) avec quel soin il embellit Schiraz, qui était la ville dont il préférait le séjour.



Vernier del. Lemaitre direxit Chaillet Sc.

Kerim-Khan.

du sellier, qui, en apercevant la selle, poussa un cri de joie, tomba à genoux, et demanda à Dieu que celui qui avait rapporté la selle pût avoir un jour un millier de selles brodées d'or. Je suis bien sûr, ajoutait Kérim en riant, que le vœu de la bonne femme a beaucoup servi à ma fortune, et m'a aidé à atteindre cette élévation qu'elle me souhaitait. »

Kérim-Khan avait ce noble courage qui ose pardonner, et par la confiance généreuse avec laquelle il traitait les personnes qui l'avaient offensé, il réussissait presque toujours à gagner leur affection. Les vertus de ce prince étaient simples et réelles; il passait pour très-pieux, et remplissait exactement les devoirs de sa religion; mais jusqu'à la fin de sa vie il aima les plaisirs, sans toutefois se livrer à aucun excès.

On rapporte de lui une anecdote qui montre la confiance que l'on avait dans sa justice. Les rois de Perse consacrent chaque jour quelques heures à écouter les plaintes de leurs sujets. Une fois, au moment de quitter la chambre de justice, ennuyé et fatigué d'une longue audience, Kérim vit entrer un homme qui demandait à haute voix justice d'un air égaré. « Qui êtes-vous? lui dit Kérim. — Je suis un marchand, répondit l'homme, et des voleurs viennent de m'enlever tout ce que je possédais. — Et que faisiez-vous pendant qu'on vous volait? — Je dormais, répondit le marchand. — Et pourquoi dormiez-vous? s'écria le prince avec impatience. — Parce que je me suis trompé, dit le marchand; je pensais que vous veilliez pour moi. » Aussitôt Kérim, se tournant du côté de son vizir, lui ordonna de payer sur le trésor royal tout ce que le marchand avait perdu. « C'est à nous, ajouta-t-il, à tâcher de reprendre cette somme sur les voleurs. »

A la mort de Kérim, le pouvoir tomba entre les mains de son frère, le féroce Zéki Khan. Celui-ci, pour dissimuler son usurpation, désigna deux fils de Kérim comme ses successeurs; mais les cruautés dont il se rendit coupable excitèrent bientôt contre lui une haine générale, et il fut massacré par ses gardes à Yezdkhast.

Aboul-Fath-Khan, second fils de Kérim, fut alors proclamé roi, et il entra à Schiraz aux acclamations du peuple; mais ce prince, faible et dissolu, ne put conserver longtemps son autorité; un de ses oncles, Sadik-Khan, le détrôna et le priva de la vue. Sadik-Khan fut à son tour dépossédé et mis à mort (an de l'hégire 1196; de Jésus-Christ 1781) par son neveu Ali Mourad-Khan, qui, après un règne court et agité, mourut de maladie (an 1199 de l'hégire; 1785 de Jésus-Christ). Ce prince eut pour successeur Djafar-Khan, fils de Sadik-Khan. Djafar ne put guère étendre sa puissance que sur les provinces de Fars et du Kirman. Un compétiteur redoutable, Aga-Mohammed, de la tribu des Cadjars, établit sa domination sur le Guilan, le Mazenderan et sur les villes d'Ispahan, de Hamadan et de Tauris. Djafar fut empoisonné l'an de l'hégire 1203 (1788 de Jésus-Christ).

Il eut pour successeur son fils Loutf-Ali-Khan. Ce jeune prince dut son élévation à Hadji Ibrahim, homme d'une sagesse et d'une intégrité singulières. Loutf-Ali, bien qu'il n'eût pas encore vingt ans, passait pour un des plus braves cavaliers du pays. Mais orgueilleux et violent, sans foi et implacable dans sa haine, il devint bientôt jaloux du ministre qui l'avait placé sur le trône, et la défiance qui régnait entre ces deux hommes rendit inévitable la chute de l'un ou de l'autre.

Loutf-Ali-Khan s'étant mis en marche contre Aga-Mohammed, Hadji-Ibrahim se rendit maître de la ville de Schiraz. A la nouvelle de ce qui se passait, Loutf-Ali rebroussa chemin en toute hâte et campa auprès de Schiraz, dont il ne put pas s'emparer. L'année suivante, il reparut devant cette ville et en forma le blocus. La fermeté d'âme et la brillante valeur qu'il déploya alors ranimèrent les espérances de ses amis et lui gagnèrent beaucoup de partisans. Il est probable qu'il eût recouvré sa capitale, s'il n'eût eu à

lutter contre un homme aussi habile que Hadji-Ibrahim.

Deux corps de troupes, envoyés par Aga-Mohammed au secours de Schiraz, furent attaqués et battus par Loutf-Ali-Khan, et Aga-Mohammed se vit contraint de marcher en personne contre son rival. Cependant Loutf-Ali-Khan résolut de faire un effort désespéré pour reconquérir la couronne. Il surprit et tailla en pièces les gardes avancées de l'ennemi, et, poursuivant les fuyards jusqu'au camp d'Aga-Mohammed, il attaqua avec quelques centaines d'hommes une armée de trente mille soldats. Favorisé par l'obscurité de la nuit et par la terreur qu'inspirait son nom, il avait dispersé presque toute l'armée d'Aga-Mohammed, et allait entrer dans la tente de ce chef, lorsqu'un officier l'en détourna en lui assurant qu'Aga-Mohammed était au nombre des fugitifs. Trompé par ce rapport, il fit faire halte à ses soldats, et leur défendit d'entrer dans le pavillon royal, dont il voulait se réserver les richesses. Mais lorsque le jour commença à poindre, il entendit avec effroi le crieur public appeler à la prière. Ceux des soldats d'Aga-Mohammed qui n'avaient point pris la fuite surent alors que leur souverain ne les avait pas abandonnés. Loutf-Ali-Khan fut obligé de fuir précipitamment pour ne pas être pris.

Il se réfugia d'abord dans le Kirman, puis dans le Khorasan. Après bien des vicissitudes, il réussit à prendre d'assaut la ville de Kirman : ce fut là sa dernière victoire. Aga-Mohammed, à la tête de toutes les forces qu'il put réunir, marcha contre cet ennemi, qui se relevait de toutes ses défaites. Il cerna la ville. Le siége durait depuis quatre mois, lorsque la trahison ouvrit à l'ennemi les portes de la citadelle. Loutf-Ali-Khan, quoique entouré de toutes parts, soutint la lutte pendant trois heures dans la ville, et, à la faveur de la nuit, il traversa le fossé, et parvint avec trois personnes de sa suite à franchir les lignes de l'ennemi et à s'échapper. Lorsque, au jour, Aga-Mohammed vit, suivant l'expression persane, *que le lion avait brisé ses filets*, sa rage ne connut plus de bornes. Tous les hommes en état de porter les armes furent tués ou privés de la vue. Près de vingt mille femmes et enfants furent donnés comme esclaves à ses soldats. Peu de temps après, Loutf-Ali-Khan fut livré aux mains de son implacable ennemi, qui lui fit arracher les yeux et l'envoya à Tehran, où on le mit ensuite à mort. Tel fut le sort du dernier souverain de la dynastie des Zends, digne par sa valeur et son activité d'un sort plus heureux. Presque tous les chefs de la même tribu, qu'Aga-Mohammed soupçonna d'avoir quelques prétentions au trône, furent tués ou privés de la vue par ce prince cruel.

ÉTAT DE LA PERSE A L'ÉPOQUE DE L'AVÉNEMENT D'AGA-MOHAMMED-KHAN, FONDATEUR DE LA DYNASTIE DES CADJARS. RÈGNE DE CE PRINCE.

Par la mort de Loutf-Ali-Khan, Aga-Mohammed se trouva paisible possesseur du Mazenderan, du Guilan, de l'Irak, du Fars et du Kirman. Le Khorasan et quelques autres provinces s'étaient partagés entre plusieurs petits princes, qui, suivant leur intérêt, prêtaient ou refusaient l'obéissance aux différents compétiteurs de la couronne de Perse. Les chefs de tribu, oubliant tout sentiment d'honneur, ne montraient pour la défense de leur cause qu'un courage aussi douteux que leur foi. Aussi les batailles les plus importantes de cette époque ne sont-elles que de misérables escarmouches. Quand deux armées se rencontraient, quelques hommes appartenant aux tribus dont les chefs commandaient les partis opposés, s'attaquaient avec fureur. Toutes les autres tribus attendaient l'événement; et si alors elles ne trahissaient pas leur chef, on les voyait se joindre à sa fuite ou à son triomphe. Dans ces batailles, quoiqu'il y eût souvent de chaque côté vingt et même trente mille hommes, le nombre des morts

ne dépassait pas quinze ou vingt hommes, et celui des blessés était ordinairement du double. Cela seul suffit, dit Malcolm, pour expliquer ces victoires extraordinaires que la valeur d'un seul homme, secondé de quelques braves soldats, remportait sur des armées nombreuses. Quelques chefs de tribus avaient été forcés d'établir leurs familles dans la capitale du prince auquel ils étaient attachés. Mais les plus puissants d'entre eux renfermaient leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses dans des villes ou des villages appartenant à leurs propres tribus. Ils fortifiaient ces places, sous prétexte de les préserver du pillage, mais dans la réalité, pour se rendre indépendants de leur souverain. Cet état d'anarchie était un obstacle aux projets d'Aga-Mohammed-Khan, qui, sentant la nécessité de trouver un appui dans les membres influents de sa tribu, dissimula les injures personnelles qu'il avait reçues de plusieurs d'entre eux, et réussit à les attacher à sa cause.

Asterabad avait été pendant longtemps la résidence des chefs de la tribu des Cadjars. Cette ville, située à l'extrémité de l'empire, ne pouvant pas en devenir la capitale, et Aga-Mohammed désirant rester dans le voisinage des pays qu'habitaient les Cadjars et les autres tribus turques qui formaient la principale force de ses armées, il se décida à fortifier Tehran, et à faire de cette ville la capitale du royaume. Les fortifications d'Ispahan et de Schiraz furent rasées. Les habitants de ces villes, fatigués des siéges qu'ils avaient eus à soutenir, virent cette mesure avec joie.

Avant de rapporter l'histoire du règne d'Aga-Mohammed, il est nécessaire de faire connaître la vie de ce prince jusqu'à l'époque où il monta sur le trône. Adil-Schah, neveu et successeur immédiat de Nadir-Schah, se fit remettre deux fils de Mohammed-Hosëin, chef cadjar, et il donna l'ordre de faire un eunuque de l'aîné, Aga-Mohammed-Khan, alors âgé de cinq à six ans. Ce prince, forcément éloigné des plaisirs du harem, chercha dans l'ambition un élément à l'activité extraordinaire de son esprit. Dès l'enfance, il porta ses vues sur la couronne de Perse, il suivit ses plans avec une persévérance et une force de volonté que rien ne put distraire de ce but. A la mort d'Adil-Schah, Aga-Mohammed, rendu à la liberté, alla rejoindre son père, qu'il accompagna toujours depuis cette époque. Celui-ci ayant été vaincu et tué, Aga-Mohammed tomba au pouvoir de Kérim-Khan, qui le retint à Schiraz, mais le traita avec beaucoup de douceur. Aga-Mohammed, pendant le temps que dura sa captivité, se prépara par l'étude des hommes et des choses au grand rôle qu'il voulait jouer. Kérim avait la plus grande confiance en son jugement, et le consultait sur les affaires importantes. Aga-Mohammed, quoiqu'il eût voué la haine la plus implacable à toute la tribu des Zends, n'osait point cependant refuser ses conseils à Kérim : « Je ne pouvais pas, disait-il, montrer « ouvertement la soif de vengeance « qui m'animait contre les meurtriers « de mon père et les voleurs de mon « bien. Mais lorsque j'étais avec Ké- « rim-Khan dans la grande salle du « conseil, je m'occupais à couper les « tapis avec un canif que je cachais « sous ma robe. Je trouvais quelque « consolation à faire à Kérim le seul « mal que je pusse lui faire. » Quand Aga-Mohammed parlait ainsi, les tapis qu'il avait coupés autrefois lui appartenaient, et il ajoutait ordinairement : « Je suis fâché aujourd'hui de « ce que j'ai fait alors ; j'étais un « fou ; je n'ai pas prévu l'avenir. » Aga-Mohammed savait parfaitement dissimuler ; à l'époque même où son ressentiment contre Kérim-Khan était le plus vif, il était parvenu à gagner si bien la confiance et l'affection de ce prince, que celui-ci lui donnait des sommes considérables pour son entretien, le laissait aller en liberté dans toute la ville de Schiraz, et lui permettait même de prendre ses meilleurs chevaux pour chasser dans les

environs. Nous avons dit plus haut qu'à la mort de Kérim-Khan, Aga-Mohammed s'enfuit de Schiraz (an de l'hégire 1193; 1779 de J. C.), se rendit dans le Mazenderan avec une rapidité incroyable, et se déclara indépendant. Il avait alors trente-six ans. Ses habitudes de frugalité et d'activité l'avaient rendu capable de supporter les plus grandes fatigues. On assure, dit Malcolm, que son cœur était aussi dur que son corps. Pendant la longue lutte qu'il eut à soutenir pour arriver au pouvoir souverain, sa cruauté naturelle fut un peu tempérée par la prudence; car il se voyait obligé de ménager les hommes qui étaient la cause des malheurs de sa famille, et l'avaient livré lui-même entre les mains d'Adil-Schah. Lorsqu'il quitta Schiraz, il avait une suite composée de dix-sept personnes seulement. Il alla sans s'arrêter jusqu'à Tehran, où il passa une nuit. Arrivé dans le Mazenderan, il fut rejoint par un grand nombre de membres de la tribu des Cadjars, qui le reconnurent pour leur chef. Mais il trouva une vive opposition dans sa famille; et, devenu prisonnier par la trahison d'un de ses frères, il fut sur le point d'avoir les yeux arrachés ou d'être mis à mort. Mais quelques amis fidèles lui rendirent la liberté. Plusieurs chefs de l'Aderbidjan, du Curdistan et de l'Irak s'étaient rangés sous les drapeaux d'Aga-Mohammed (an de l'hégire 1202; de J. C. 1788). Ce prince montra toujours à leur égard la plus grande modération. Son but était de détruire toute puissance qui pouvait contrarier la sienne; mais nul ne savait mieux que lui attendre l'occasion d'agir sans compromettre sa cause. Ali-Khan, chef de la tribu des Afschars, prétendait au trône, et avait réuni dans l'Aderbidjan un assez grand nombre de partisans. Aga-Mohammed lui écrivit comme à un égal, et l'invita à une conférence, le sommant au nom des liens qui existaient entre toutes les tribus turques, de se réunir à lui contre les princes zends. Ali-Khan, craignant le caractère perfide d'Aga-Mohammed, et préférant une guerre ouverte à une alliance qui pouvait lui devenir funeste, refusa d'accéder à cette proposition. Aga-Mohammed marcha contre lui avec l'intention, en apparence, de le combattre. Mais lorsque les deux armées furent près l'une de l'autre, il envoya au camp des Afschars son frère, accompagné de deux cavaliers, pour adresser à Ali-Khan, en présence des notables de la tribu, les paroles suivantes: « Aga-« Mohammed, dit-il, m'a chargé de « savoir pour quel motif deux braves « tribus turques donnent à leurs en-« nemis le plaisir de voir répandre « mutuellement leur sang. Que les « Afschars conservent leurs terres, « leur chef, leur gouvernement, mais « qu'ils restent unis avec les Cadjars, « et que les deux tribus se réunissent « pour la destruction de leurs enne-« mis communs. » Ce discours artificieux fit impression sur Ali-Khan et sur les officiers de son armée. Les négociations commencèrent, et Aga-Mohammed sut amener son rival Ali-Khan à accepter la première place dans son armée. Le chef des Afschars, entouré de respect et d'attentions, déposa bientôt toute crainte. Cette confiance lui devint fatale. Invité chez un des principaux officiers de la cour, il reçut un ordre d'Aga-Mohammed, qui le mandait pour le consulter sur une affaire importante. Empressé d'obéir, Ali-Khan ne prit pas même ses armes; et, au moment où il entrait dans le palais, plusieurs hommes se jetèrent sur lui et lui arrachèrent les yeux. Le lendemain, une partie des troupes qui l'avaient suivi furent licenciées, l'autre partie entra au service d'Aga-Mohammed.

Nous avons parlé plus haut de la guerre contre Djafar-Khan et Loutf-Ali-Khan. Le massacre des habitants de Kirman est une des actions les plus horribles d'Aga-Mohammed. Le pillage de la ville dura trois jours, et ne cessa qu'au moment où l'on apprit que Loutf-Ali-Khan était prisonnier. Il faut conclure de cette circonstance, dit Malcolm, qu'alors comme toujours

Aga-Mohammed agissait moins par passion que par politique. Il voulait, par cet exemple terrible, effrayer les autres villes de la Perse qui auraient pu donner asile à son ennemi. L'usurpation de Nadir-Schah et celle de Kérim-Khan avaient détruit le respect religieux que les Persans montraient à la famille royale, respect qui protégea d'une manière si efficace les princes les plus faibles de la race des Sophis. Mais depuis Nadir, tout chef qui se voyait à la tête de quelques hommes braves rêvait la fortune de cet usurpateur. Le titre même de roi n'inspirait plus aucun respect, et lorsque Aga-Mohammed monta sur le trône, la Perse était dans une anarchie complète. Les chefs des tribus travaillaient à devenir des souverains indépendants. Leurs soldats, habitués au désordre et au pillage, ne connaissaient plus les lois de la discipline. Les habitants des villes et des villages, forcés d'abandonner leurs demeures, pillaient à leur tour ou quittaient le pays. Le commerce était nul; car, sans parler des exactions des chefs, les routes étaient infestées de brigands, qui s'emparaient de tout ce qui pouvait avoir quelque valeur. Aga-Mohammed réprima ces excès par la terreur, et mit un frein à l'insolence du soldat. Hadji-Ibrahim, le même qui avait été ministre de Loutf-Ali-Khan, se rendant auprès d'Aga-Mohammed, rencontra sur sa route un soldat de la garde, qui le traita avec la dernière insolence. Il commanda aussitôt à ses serviteurs de se saisir du coupable et de le punir. Ceux auxquels il avait donné cet ordre le suppliaient de ne pas faire une action qui causerait inévitablement sa perte : « Si Aga-Mohammed-Khan, répondit froidement Hadji-Ibrahim, est capable de soutenir ce misérable contre un homme de mon rang, plus tôt je périrai et mieux cela vaudra. » Lorsqu'il arriva au camp, Aga-Mohammed lui dit : « Hadji-Ibra-« him, vous avez châtié un de mes « hommes ; je vous remercie de ce que « vous avez fait, et je vous charge de « maintenir ces insolents dans le de-« voir. » Hadji-Ibrahim devint bientôt premier ministre, et ce choix contribua sans aucun doute, dit Malcolm, aux succès d'Aga-Mohammed.

Trois frères d'Aga-Mohammed, redoutant le caractère ombrageux de ce souverain, avaient quitté la Perse. Un autre, qui ne prit pas ce sage parti, eut les yeux arrachés. Il ne restait plus à Aga-Mohammed qu'un seul frère, Djafar-Kouli-Khan, auquel il devait en grande partie la couronne. On ne l'avait jamais soupçonné de former le moindre projet contre son frère, mais on doutait qu'il se décidât à obéir à son neveu Baba-Khan, qu'Aga-Mohammed avait déjà fait proclamer héritier présomptif de la couronne. Djafar-Kouli avait demandé le gouvernement d'Ispahan qui lui fut refusé, et on le nomma chef d'un district du Mazenderan. Irrité de cette injustice, il refusa de se rendre à la cour, comme il en avait l'ordre. Aga-Mohammed, très-effrayé du mécontentement de Djafar-Kouli, voulait éviter une rupture avec ce prince, qui était extrêmement aimé des soldats de sa tribu. Il engagea sa mère à apaiser le ressentiment de Djafar-Kouli, et à lui promettre le gouvernement d'Ispahan. Il exigeait seulement qu'avant de se rendre dans cette ville, Djafar-Kouli passât par Tehran : car il voulait, disait-il, revoir ce frère chéri, et s'assurer qu'il lui pardonnait. Djafar hésitait encore. Mais après avoir reçu les paroles les plus solennelles, et après avoir exigé la promesse qu'on ne le forcerait à passer qu'une seule nuit à Tehran, il se rendit auprès d'Aga-Mohammed, qui le reçut avec toutes les apparences de la plus sincère amitié. La nuit se passa tranquillement. Le lendemain, Aga-Mohammed, après avoir donné à Djafar-Kouli quelques instructions sur la conduite qu'il devait tenir dans son gouvernement, lui dit : « Je crois que « vous ne connaissez point encore mon « nouveau palais. Allez le voir avec « Baba-Khan, et quand vous l'aurez « vu, revenez me parler. » Djafar-Kouli obéit à l'invitation de son frère,

et au moment où il passait sous un portique, des assassins apostés le massacrèrent. Le corps fut porté à Aga-Mohammed, qui feignit d'être en proie au plus violent désespoir. Il fit alors approcher Baba-Khan, et lui dit : « Vous voyez le corps du plus brave des « hommes et du meilleur des frères. » Puis accablant d'injures le prince, il s'écria : « C'est pour vous que j'ai fait « périr Djafar-Kouli ; l'âme généreuse « qui animait ce corps n'aurait jamais « souffert qu'on plaçât la couronne « sur votre tête. La Perse eût été agi- « tée par des guerres civiles. Pour évi- « ter ces malheurs, je me suis con- « duit avec une ingratitude honteuse. « J'ai commis un crime horrible en- « vers Dieu et envers les hommes. » Le caractère bien connu d'Aga-Mohammed ne permet pas de croire que ses regrets et l'amour du bien public dont il faisait parade fussent très-sincères.

Les Turcomans qui habitent les plaines autour d'Asterabad s'étaient toujours montrés dévoués au père d'Aga-Mohammed ; mais ils avaient égorgé un de ses parents et s'étaient rendus coupables de graves excès contre les habitants d'Asterabad. Aga-Mohammed résolut de venger ces actes de violence. Il exerça sur les tribus turcomanes de si terribles représailles, que ces barbares en furent effrayés. Il enleva un grand nombre de femmes et d'enfants, dont les uns furent réduits en esclavage, et les autres gardés comme otages pour lui répondre de la conduite des Turcomans. Plusieurs de ces femmes se donnèrent la mort pour éviter l'esclavage et le déshonneur.

Quand Aga-Mohammed monta sur le trône, Héraclius, qui gouvernait la Géorgie, profitant de l'anarchie qui régnait en Perse, avait transporté à la Russie l'hommage que ses ancêtres, depuis plusieurs siècles, rendaient au souverain de l'Iran. Aga-Mohammed, délivré de ses rivaux, et décidé à faire rentrer cette province dans le devoir, voulut, par la rapidité de ses mouvements, empêcher Héraclius de recevoir des secours de la Russie. Son armée, réunie auprès de Tehran, montait à environ soixante mille hommes. La destination de ces troupes resta inconnue jusqu'au moment de leur départ. L'armée persane était presque entièrement composée de cavalerie, ce qui empêcha Aga-Mohammed de se rendre maître des villes d'Érivan et de Schischah, comme il l'aurait désiré. Il se contenta de laisser des corps considérables pour observer ces places, pendant qu'il marchait lui-même sur Tiflis (an de l'hégire 1209 ; de J. C. 1795). Son armée, quoique réduite, était encore forte de plus de quarante mille hommes. Héraclius, surpris par la rapidité des mouvements d'Aga-Mohammed, et privé des secours de la Russie, livra cependant bataille aux Persans. Les Géorgiens n'avaient pas dix mille hommes. Ils montrèrent un grand courage ; mais accablés par le nombre, ils furent obligés de prendre la fuite. Héraclius chercha un refuge dans les montagnes voisines. Les Persans entrèrent dans Tiflis où ils firent un horrible carnage. Dans cette glorieuse journée, dit l'historien d'Aga-Mohammed cité par Malcolm, les vaillants guerriers de l'Iran donnèrent aux mécréants Géorgiens un échantillon de ce qu'ils doivent attendre au jour du jugement. Les églises furent rasées, les prêtres massacrés ; seize mille jeunes captifs de l'un et de l'autre sexe suivirent l'armée persane, qui s'en retourna chargée de dépouilles.

Aga-Mohammed, bien qu'il exerçât depuis longtemps l'autorité royale, n'avait pas encore mis la tiare sur sa tête. Il ne voulait pas, disait-il, prendre le titre de roi, tant que son autorité ne s'étendrait pas sur tout l'empire persan. Après la soumission de la Géorgie, ses courtisans l'engagèrent à se faire couronner (an de l'hégire 1210; de J. C. 1796). Il y consentit avec une répugnance apparente, et ayant fait assembler tous les chefs de l'armée, il se présenta devant eux avec une couronne à la main, et leur demanda s'il devait la placer sur sa tête ;



Mehemet-Khan.

« Songez bien, ajouta-t-il, que si je le fais, ce sera à condition d'exercer autant de pouvoir qu'en a jamais eu aucun monarque persan. » Tous les courtisans lui promirent alors que leur existence entière serait consacrée à l'agrandissement de sa puissance. Il céda à leurs prières, et plaça sur sa tête un petit diadème orné de perles. Puis il ceignit le cimeterre royal qui avait été consacré sur le tombeau du fondateur de la dynastie des Sophis. Il prenait par là l'engagement de défendre la croyance schiite, qui, ainsi que nous avons eu occasion de le remarquer déjà, est la religion nationale de la Perse.

Aga-Mohammed entra ensuite dans le Khorasan et se rendit à Meschhed en apparence pour faire ses dévotions au tombeau de l'iman Reza, et punir de misérables sacriléges qui l'avaient pillé; mais en réalité, son but était d'établir sa domination sur le Khorasan, de réprimer les incursions des Turcomans et de s'emparer des richesses que possédaient encore les descendants de Nadir. Quand l'armée persane fut près de cette ville, l'infortuné Scharokh se rendit au camp d'Aga-Mohammed. Celui-ci, après avoir reçu les hommages du monarque aveugle, se rendit à pied, suivi de tous ses nobles, au tombeau de l'iman. Cette comédie achevée, il demanda à Scharokh les pierres précieuses qu'il possédait. En vain ce malheureux prince affirma avec les serments les plus forts qu'il n'en possédait aucune; on lui donna la torture, et il était sur le point d'expirer lorsqu'il fit connaître l'endroit où il avait caché le magnifique rubis qui avait orné la couronne d'Aureng-Zeb, et qui était le principal objet des recherches d'Aga-Mohammed. La torture cessa alors et Scharokh fut envoyé dans le Mazenderan avec toute sa famille. Mais ce prince infortuné mourut peu de jours après avoir quitté Meschhed, à la suite de blessures graves occasionnées par la torture. Il était alors dans la soixante-quatrième année de son âge.

Aga-Mohammed se disposait à envahir le territoire du chef de Boukhara, lorsqu'il fut obligé de retourner sur ses pas pour s'opposer aux Russes qui avaient passé l'Araxe et entraient dans l'Aderbidjan. La mort de l'impératrice Catherine, en novembre 1796, sauva la Perse d'un danger imminent. Aga-Mohammed se décida à entrer en Géorgie le printemps suivant. Il s'était avancé jusqu'à Schischah, lorsque deux de ses domestiques qu'il avait condamnés à mort pour une faute légère, entrèrent dans sa tente pendant qu'il dormait et le poignardèrent. Ainsi mourut un des tyrans les plus cruels et des monarques les plus habiles qui aient jamais gouverné la Perse (*).

Ce prince fut assassiné à l'âge de soixante-trois ans. Il avait été le maître pendant plus de vingt ans d'une grande partie de la Perse, mais il n'avait été que peu de temps souverain reconnu dans tout le royaume. Aga-Mohammed-Khan, dit Malcolm, était mince de corps, et à quelque distance on l'aurait pris pour un jeune homme de quatorze à quinze ans. Sa figure ridée et sans barbe ressemblait à celle d'une vieille femme, et l'expression de ses traits, qui n'étaient jamais agréables, devenait horrible toutes les fois qu'il était irrité, ce qui arrivait très-souvent. Aussi ne pouvait-il pas supporter qu'on le regardât en face. On rapporte à ce sujet l'anecdote suivante. Ce prince était sujet à des convulsions, et quand il avait des attaques, il restait sans connaissance quelquefois une ou deux heures. Un jour, étant à la chasse, son cheval s'enfonça dans un marécage, et le prince tomba en convulsion. Un de ses gens arriva, le tira avec peine de cet endroit dangereux et resta auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût repris connaissance. Aga-Mohammed en revenant à lui fut d'abord effrayé de voir un soldat si près de sa personne. Mais apprenant ce qui s'était passé, il remercia cet homme et lui promit une récompense. Le sol-

(*) La planche 57 représente le portrait de ce prince.

dat, trouvant qu'Aga-Mohammed n'avait pas été assez généreux à son égard, affectait de regarder le prince en face toutes les fois qu'il était de service auprès de sa personne. Il voulait rappeler ainsi le service qu'il lui avait rendu. Mais Aga-Mohammed fut si irrité de cette conduite, qu'il ordonna qu'on arrachât les yeux à ce soldat. Quelque temps après, cependant, il se repentit de son ingratitude. Il renvoya ce pauvre aveugle chez lui, et lui accorda, à titre de pension, une solde double.

La plus forte passion d'Aga-Mohammed, dit encore Malcolm, était l'amour du pouvoir; la seconde l'avarice; la troisième la vengeance. Mais ces deux dernières, quelque violentes qu'elles fussent, cédaient toujours à la première lorsqu'il y avait conflit. Peu d'hommes ont poussé l'art de la dissimulation aussi loin que ce prince. Jamais il n'avait recours à la force que lorsque la ruse n'avait pas réussi. A la guerre même, il avait plus souvent recours à la politique qu'à la voie des armes. On demandait à un de ses ministres si son maître était brave : Sans aucun doute, répondit-il, mais je ne me rappelle pas une seule circonstance où il ait eu occasion de montrer du courage. La tête de ce monarque, ajoutait-il avec emphase, ne laisse jamais rien à faire à sa main. Les moyens qu'employa Aga-Mohammed pour remédier à l'état d'anarchie où se trouvait la Perse; les mesures qu'il prit pour établir une tranquillité durable, et pour assurer la couronne à son successeur, tout, dit Malcolm, lui réussit parfaitement. Et nous sommes forcés de convenir que ce qui contribua le plus à ce résultat, ce sont peut-être les actions que nous voyons avec tant d'horreur. Aga-Mohammed observait toutes les pratiques extérieures de sa religion. Au milieu même des camps, il se levait toujours à minuit pour s'acquitter de la prière. Il passa pour avoir été superstitieux, et l'on rapporte que lorsqu'il eut fait égorger son frère Djafar Kouli-Khan, il ordonna que le cadavre fût immédiatement porté loin de Tehran, pour ne pas manquer au serment qu'il avait fait sur le Coran de ne pas retenir son frère plus d'une nuit dans la capitale. Il est difficile de croire qu'Aga-Mohammed eut un esprit assez grossier pour s'abuser ainsi lui-même, ou pour espérer d'en imposer aux autres par cette sacrilége dérision.

Ce prince était sévère et même cruel dans l'administration de la justice. Les criminels qui, d'après le Coran, devaient être punis de mort, obtenaient rarement leur grâce. Le chef qui cherchait à parvenir au trône; le soldat qui contrevenait à ses ordres, et le brigand qui détroussait les voyageurs, étaient toujours punis avec la dernière rigueur. Ses principaux ministres se voyaient souvent exposés au caprice de son caractère brusque et dur. Hadji-Ibrahim seul faisait exception. Le monarque pénétrant avait bientôt découvert toutes les qualités extraordinaires de ce grand homme, aussi capable de diriger la police d'un village que les affaires politiques les plus graves et les plus difficiles.

Aga-Mohammed s'appliqua toujours à entretenir l'union parmi les Cadjars. Quant aux chefs des autres tribus, il les obligeait à avoir à Tehran une partie de leur famille. Il envoyait les hommes qui dépendaient de ces chefs dans des provinces éloignées; et, de cette manière, il diminuait les causes de trouble. Il introduisit quelques changements dans les usages de sa cour. Ainsi, par exemple, il permettait rarement aux habitants de la capitale d'aller au-devant de lui à son retour d'une expédition. Il regardait comme au-dessous de lui de faire répandre parmi le peuple des récits exagérés des avantages qu'il avait remportés sur ses ennemis. Toutes les communications qu'on faisait aux officiers du gouvernement étaient, avant son règne, écrites dans un style plein de figures ampoulées. Il exigea que tous les ordres émanés du gouvernement fussent rédigés dans le langage le plus simple et le plus clair. Les mirzas ou secrétaires de la cour ne se

soumirent qu'avec répugnance à un usage qui rendait leur talent inutile. Souvent, lorsqu'ils commençaient leurs préambules hyperboliques, Aga-Mohammed impatienté leur disait : Passez toutes les choses inutiles, et arrivez au sujet de la lettre. Toutefois ce prince attachait une grande importance à une action ou à une parole qui aurait porté la moindre atteinte à la dignité royale. Un officier du palais chargé d'introduire en sa présence un envoyé de Timour-Schah, dit : Voici un ambassadeur du roi des Afgans qui est venu incliner sa tête jusqu'à terre aux pieds des esclaves de sa souveraine majesté. En entendant ces paroles, Aga-Mohammed fut, dit-on, transporté d'une telle fureur qu'on eut beaucoup de peine à obtenir qu'il épargnât la vie de cet officier qui était d'un rang élevé, et appartenait à la tribu des Cadjars. « Avez-vous entendu les paroles qu'a prononcées ce misérable? disait-il à ceux qui demandaient sa grâce. L'ambassadeur d'un homme qu'il appelle roi est venu, dit-il, incliner sa tête jusqu'à terre aux pieds de mes esclaves. Comment a-t-il osé se servir du nom sacré de roi pour l'avilir ainsi ! Mais il a reçu le châtiment qu'il méritait, et le titre que je porte est vengé. » En effet, Aga-Mohammed fit battre cruellement cet officier, et le dépouilla de la plus grande partie de ses biens. Peut-être, dit Malcolm, en faisant semblant de venger le titre de roi, voulait-il réparer l'injure faite à un souverain puissant par l'ignorance d'un officier du palais.

Aga-Mohammed traitait ses soldats avec plus d'indulgence que tous ses autres sujels. Les troupes recevaient leurs vivres et leur solde avec la plus grande régularité. Mais ce prince exigeait de leur part une complète obéissance à ses ordres. Il ne souffrait le pillage que lorsqu'il l'avait autorisé. Alors ce que le soldat avait pris lui était garanti comme une propriété légale. On rapporte à ce sujet le trait suivant : Des femmes et des enfants appartenant aux premières familles de Kirman avaient été emmenés par ses troupes lors du sac de cette ville. Quelques-uns des principaux habitants, encouragés par un pontife musulman qui leur avait promis sa protection, se rendirent à Tehran pour réclamer la restitution de leurs femmes et de leurs enfants. Le pontife, qui jouissait d'un très-grand crédit auprès d'Aga-Mohammed, intercéda pour ces infortunés. Mais tout fut inutile. Je ne puis vous accorder votre demande, dit ce prince; je ne consentirai jamais à irriter mes soldats en leur faisant rendre ce qu'ils ont pris avec ma permission. Je ne m'oppose pas à ce que les habitants de Kirman rachètent leurs femmes et leurs enfants, ou à ce que ceux qui les ont pris les leur rendent s'ils y consentent. Mais je suis très-décidé à ne point user de mon autorité pour obtenir cette restitution. Les troupes étaient extrêmement attachées à ce prince qui leur témoignait les plus grands égards. Lorsque Aga-Mohammed n'était point en guerre, il occupait ses soldats à de grandes chasses, qui avaient l'avantage de les accoutumer à supporter la fatigue.

Excepté dans les grandes solennités, ce prince était toujours très-simplement vêtu. Il saisissait toutes les occasions de montrer du mépris pour le luxe, et de répéter à ses officiers et à ses soldats qu'ils devaient mettre leur orgueil à supporter en hommes de cœur les fatigues et les privations auxquelles ils étaient condamnés. Après une marche ou une partie de chasse, il s'asseyait par terre et partageait avec ses officiers un repas composé des mets les plus simples. Un jour qu'il mangeait ainsi un peu de pain noir et de lait aigre, aliments qui forment la base de la nourriture du soldat persan, un de ses ministres s'assit à côté de lui et se mit à manger de ces mets grossiers. Mais le prince l'arrêta tout à coup, et lui dit : « Mangez tant qu'il vous plaira de vos excellents pilaus et de vos délicieuses confitures, mais que je ne voie jamais un bourgeois, un secrétaire comme vous, toucher au pain de mes soldats. » Le

ministre, dit Malcolm, sourit en lui-même de se voir condamné à ne plus manger à l'avenir que des mets recherchés, tandis que les chefs militaires et les soldats qui étaient assis autour du roi regardèrent comme un honneur de prendre cette nourriture frugale que le souverain partageait, et qu'il venait de refuser à un des premiers officiers civils du royaume.

Aga-Mohammed accordait aux marchands une protection spéciale; et pendant les dernières années de son règne, le commerce avait atteint une grande activité dans toutes les provinces de la Perse. Cet heureux résultat tenait sans aucun doute à la tranquillité dont jouissait l'empire, et a la persévérance que le prince avait mise à détruire les bandes de voleurs qui infestaient les grandes routes.

L'avarice d'Aga-Mohammed passe toute croyance. Suivant un auteur, cité par Malcolm, un pauvre paysan, condamné à perdre les oreilles pour une faute légère, offrit au bourreau quelques pièces d'argent s'il voulait ne lui en couper qu'une partie. Aga-Mohammed appela cet homme, et lui dit que s'il voulait donner le double de ce qu'il avait offert au bourreau, il ne lui serait fait aucun mal. Le paysan, ivre de joie, se jeta aux pieds du roi pour le remercier, et s'en alla croyant que la demande d'argent n'était qu'une simple plaisanterie. Mais on le rappela, et il demeura convaincu que pour avoir sa grâce il devait satisfaire la basse avarice du prince. Une autre fois, Aga-Mohammed s'arrangea avec un religieux mendiant pour tirer de l'argent de ses courtisans. Le religieux alla trouver la cour dans un endroit convenu. Aga-Mohammed, feignant d'être touché de la misère de ce religieux, lui fit donner une somme considérable, et le recommanda à la charité de toutes les personnes présentes. Les courtisans voulurent suivre l'exemple du prince, et le mendiant fit une abondante collecte. Mais bien avant dans la nuit, Aga-Mohammed, irrité contre son compère qui ne venait pas lui apporter sa part des bénéfices, révéla enfin le secret: J'ai été trompé, dit-il à son ministre. Ce misérable mendiant que vous avez vu ce matin m'avait promis non-seulement de me rendre ce que je lui aurais donné, mais encore de partager avec moi la moitié de ce qu'il aurait reçu des autres. Des cavaliers furent envoyés de tous les côtés pour tâcher de trouver le voleur; mais celui-ci avait si bien pris ses mesures, qu'on ne put pas le découvrir. Les courtisans se réjouirent en secret de voir leur maître dupe de sa propre avarice. Ces anecdotes, peut-être exagérées, nous font du moins connaître le caractère du prince auquel on a pu les attribuer sans choquer la vraisemblance.

RÈGNE DE FETH-ALI-SCHAH.

Aussitôt après l'assassinat d'Aga-Mohammed, le cadavre de ce prince fut livré aux injures de ses ennemis, et la plus grande confusion régna dans le camp. Un chef appelé *Sadik-Khan*, et qui avait des prétentions à la couronne, se retira aussitôt avec sa tribu. Quelques autres chefs imitèrent son exemple. Mais dès que ce premier moment de trouble et d'effervescence fut passé, le ministre Hadji-Ibrahim déclara qu'il resterait fidèle à Baba-Khan, désigné par Aga-Mohammed pour lui succéder. Hadji-Ibrahim ayant ensuite réuni un corps de troupes considérable, se mit en route vers Tehran. Le gouverneur de cette place, Mirza-Mohammed-Khan, en fit fermer les portes, et déclara qu'il ne recevrait personne dans la ville avant l'arrivée du nouveau souverain. Celui-ci, qui se trouvait alors à Schiraz, se rendit en toute hâte à Tehran. Il trouva dans cette ville des membres des principales familles du royaume, et ces otages empêchèrent sans aucun doute la révolte de plusieurs chefs. Les compétiteurs qui s'opposèrent au nouveau souverain furent son frère Hoseïn-Kouli-Khan, Sadik-Khan, dont nous venons de parler, et Mohammed-Khan, prince de la famille des Zends. Mais le politique Aga-Mohammed avait si bien pris les moyens d'assurer la cou-



Vernier del. Lemaitre direxit Chaillot Sc.

Feth-Ali-Schah.



Roi de Perse, d'après une Peinture.

ronne à Baba-Khan, que tous les efforts de ces rebelles purent être facilement comprimés. Aussitôt qu'il fut sur le trône, Baba-Khan quitta son nom et prit celui de *Feth-Ali*, auquel il ajouta le titre de *Schah*, qu'aucun souverain n'avait osé prendre depuis l'extinction de la famille de Nadir.

Les premières années du règne de Feth-Ali-Schah furent assez paisibles; mais ensuite les conquêtes des Russes sur les bords de la mer Caspienne amenèrent une rupture entre la Russie et la Perse. Les explications demandées au cabinet de Saint-Pétersbourg n'ayant point paru suffisantes à la cour de Tehran, les hostilités commencèrent. La campagne de 1803 fut fatale aux Persans. Feth-Ali-Schah reconnaissant l'impossibilité de soutenir la lutte contre la Russie, et sollicité d'ailleurs par Napoléon, qui voulait, en traversant la Perse, aller envahir les possessions anglaises dans l'Inde, réclama l'appui de la France. MM. Romieux et Jaubert furent successivement envoyés en Perse. Le premier mourut à Tehran en 1805. M. Jaubert, après un voyage plein de fatigues et de dangers, arriva au camp royal de Soultanieh, le 5 juillet 1806. Le général Gardane fut ensuite envoyé en Perse avec le titre d'ambassadeur. Ce général promit au roi de Perse des secours contre la Russie; et plusieurs officiers français attachés à son ambassade disciplinèrent les troupes persanes et leur enseignèrent la tactique européenne. Après la paix de Tilsitt, en 1807, le général Gardane promit à Feth-Ali-Schah que Napoléon engagerait l'empereur Alexandre à rendre à la Perse les provinces conquises par les Russes. L'Angleterre, alarmée de l'influence que la Russie et la France avaient acquise à la cour de Tehran, envoya en Perse Sir John Malcolm, chargé par la compagnie des Indes de soutenir les intérêts de l'Angleterre auprès de Feth-Ali-Schah. De retour de son ambassade, Sir John Malcolm engagea le gouverneur général des Indes à s'emparer de l'île de Kischmisch dans le golfe Persique. Il pensait que la possession de cette île donnerait à la compagnie des Indes les moyens d'intervenir dans les affaires intérieures de la Perse, et la rendrait pour ainsi dire maîtresse des provinces situées sur les bords du golfe. Ce plan allait être mis à exécution, lorsqu'une circonstance imprévue le fit avorter. Sir Harford Jones Brydges, chargé par le cabinet de Londres d'une ambassade auprès de Feth-Ali-Schah, parvint à entraver les négociations du général Gardane. Celui-ci quitta alors la cour de Tehran, heureux d'emmener avec lui Asker-Khan, ambassadeur de Perse auprès de Napoléon. Mais cette ambassade n'avait rien de sérieux ; Feth-Ali-Schah voyait bien qu'en définitive il n'avait rien à attendre de la France, qui n'était pas en mesure de le secourir contre les invasions des Russes, et ce fut pour cette raison qu'il se rapprocha des Anglais. Sir Harford Jones Brydges fut remplacé par Sir Gore Ouseley, qui arriva à Tehran à la fin de 1811. Ce nouvel ambassadeur était chargé d'accoutumer les troupes persanes à la discipline européenne, et de promettre au roi de Perse, en cas de guerre avec la Russie, des subsides considérables et un parc de vingt-cinq pièces d'artillerie.

« Dans son état d'abaissement actuel, dit un auteur anglais, la Perse occupe un rang très-infime parmi les nations. L'importance que ce pays peut avoir est entièrement politique, et tient à sa position entre l'empire russe et les possessions britanniques. L'empereur Napoléon voulait attaquer l'Angleterre dans l'Inde, en suivant la route de la Perse et du Caboul. Ce fut pour s'opposer à ce projet, que les ministres de S. M. Britannique envoyèrent plusieurs ambassades à la cour de Tehran, et tâchèrent de se concilier la faveur de Feth-Ali-Schah par des avances de tous genres et des subsides annuels. L'Angleterre servit aussi de médiatrice dans les différends qui s'élevèrent entre le roi de Perse et le cabinet de Saint-Pétersbourg. Le traité de paix conclu entre ces deux

puissances, et signé à Gulistan en octobre 1813, fut négocié sous les auspices de Sir Gore Ouseley. »

Le manque d'indication précise touchant la démarcation de la ligne des frontières, passe pour avoir été la première cause du renouvellement de la guerre entre la Russie et la Perse. Les commissaires désignés pour fixer cette ligne, conformément au traité, ne purent jamais s'entendre. Après la mort de l'empereur Alexandre, les Russes s'emparèrent de tout le territoire contesté qui s'étend le long des rivages nord et nord-est du lac Goktcha. Ce district est vaste et stérile ; mais il commande le pas de Gandja, et donne aux Persans les moyens d'entrer avec toute facilité en Géorgie, tout comme il permet aux Russes de passer sans aucun obstacle daus la province d'Érivan. Chacune des deux puissances montrait la plus grande répugnance à abandonner ses prétentions sur ce territoire. En 1826, on annonça au prince royal Abbas-Mirza, gouverneur de l'Aderbidjan, que la cour de Russie allait envoyer en Perse le prince Menzikoff, en apparence pour annoncer l'avénement de l'empereur Nicolas, mais en réalité pour arranger le différend relatif aux frontières. Abbas-Mirza, en faisant connaître cette nouvelle au roi son père, l'engagea à ne pas permettre à l'ambassadeur russe d'aller jusqu'à Tehran, à moins que celui-ci ne voulût consentir à évacuer le pays situé aux environs du lac Goktcha avant d'entrer en négociation. Feth-Ali-Schah paraissait alors disposé à agir conformément à l'avis de son fils; car il voulait éviter de recevoir le prince Menzikoff à sa cour, pour être obligé ensuite de lui refuser une audience, dans le cas où il n'accepterait pas sa proposition. Cependant, mieux conseillé, il consentit à le voir et à ne pas rejeter légèrement les ouvertures qui pouvaient lui être faites de la part du nouvel empereur de Russie.

Le prince Menzikoff étant arrivé à la frontière de Perse, y fut accueilli avec les plus grandes marques de respect, et Abbas-Mirza lui fit à Tauris la réception la plus cordiale. De là, cet ambassadeur se dirigea vers Soultanieh, où Feth-Ali-Schah était alors. Les négociations commencèrent immédiatement. Les ministres du roi de Perse demandèrent au prince Menzikoff quels étaient ses pouvoirs. Celui-ci répondit qu'il n'avait aucune instruction qui lui permît de faire évacuer le territoire situé aux environs du lac Goktchah, à moins que les Persans, de leur côté, ne consentissent à se retirer du voisinage du pays de Capan. Pendant que le roi de Perse et ses ministres suivaient ces négociations, tout le haut clergé persan faisait les plus grands efforts pour amener le gouvernement à déclarer la guerre à la Russie. Cependant, malgré ces dispositions, qui étaient partagées par la majeure partie de la nation, Feth-Ali-Schah éprouvait toujours une grande répugnance à se jeter dans une guerre avec une puissance aussi formidable que la Russie. Plusieurs ministres étaient aussi de l'avis du roi. Enfin Feth-Ali-Schah n'osant pas montrer des sentiments qui le mettaient en opposition avec le peuple et le clergé, mais en même temps justement effrayé d'une lutte avec la Russie, annonça que si le cabinet de Saint-Pétersbourg se refusait à évacuer les environs du lac Goktcha, il ferait la guerre, parce qu'il sentait fort bien que la conservation d'Érivan dépendait de la possession de ce district, en apparence fort peu important. Les ministres persans firent tous leurs efforts pour arracher au prince Menzikoff une concession même légère qui pût sauver l'honneur de Feth-Ali-Schah, et permettre à ce prince de se rétracter. Mais l'ambassadeur russe refusa de rien prendre sur lui. Il offrit seulement de suspendre les négociations jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouvelles instructions de Saint-Pétersbourg, et de visiter en attendant les points de la frontière pour lesquels il y avait contestation. Les ministres persans acceptèrent ces propositions: mais ils insistaient tou-

jours pour que le district situé aux environs du lac Goktcha fût provisoirement abandonné par les Russes, avec cette condition, toutefois, que les Persans ne pourraient pas s'en emparer avant la décision de la cour de Russie. Cette proposition fut rejetée par le prince Menzikoff.

Cependant la fermentation augmentait en Perse ; les mollahs engageaient Feth-Ali-Schah à déclarer la guerre sans attendre davantage ; les tribus de la frontière prenaient les armes, et l'enthousiasme qui animait les Persans de toutes les classes donnait à la lutte qui allait infailliblement avoir lieu l'apparence d'une guerre de religion. Enfin Feth-Ali-Schah fut obligé de se rendre au vœu unanime de toute la population. Mais comme son esprit très-juste ne lui permettait pas de s'abuser sur les résultats et les conséquences de la guerre, il fit dire au prince Menzikoff, d'une manière non officielle, que les négociations, bien qu'interrompues, pourraient être bientôt reprises avec plus de succès. Cet ambassadeur quitta le camp royal de Soultanieh, le 26 juillet 1826. Le schah se rendit à Ardebil et de là à Aschar ; et dès lors on put regarder la guerre comme commencée. En passant à Tauris pour retourner à Tiflis, le prince Menzikoff fut traité avec la dernière insolence, et on négligea à son égard les règles les plus simples du droit des gens : on arrêta ses courriers, on en massacra même quelques-uns entre Tauris et Soultanieh, et les dépêches qu'ils portaient furent saisies. A son arrivée à Érivan, le 16 août, cet envoyé fut arrêté par le serdar de la province et retenu prisonnier pendant vingt-cinq jours. Exposé à toutes sortes d'affronts, le prince Menzikoff fit connaître au colonel Macdonald, envoyé de S. M. B., cette violation du droit des gens. Le colonel fit des remontrances si fortes aux ministres de Feth-Ali-Schah, qu'on expédia aussitôt au serdar d'Érivan un firman royal par lequel il lui était ordonné de mettre immédiatement en liberté le prince et tous les gens de sa suite; et afin qu'il ne s'élevât aucune difficulté à ce sujet, le major anglais Monteith fut envoyé à Érivan avec un autre firman par lequel il était chargé de l'exécution du premier. Mais lorsque le major Monteith arriva auprès du serdar d'Érivan, le prince Menzikoff avait déjà été remis en liberté, et ne se trouvait même plus sur le territoire persan. Il paraît que le motif de cette détention était un bruit répandu en Perse, que le général Yermoloff avait été destitué de ses fonctions de gouverneur général des provinces caucasiennes, et que le prince Menzikoff était désigné comme son successeur. La cour de Tehran pensait d'après cela qu'en retenant ce prince, les troupes russes cantonnées en Géorgie et destinées à agir contre la Perse se trouveraient momentanément privées de chef.

L'armée persane qui devait être opposée aux Russes se trouvait sous les ordres du prince Abbas-Mirza. Cette armée était forte de quarante-cinq ou cinquante mille hommes, parmi lesquels on remarquait douze mille hommes de troupes régulières ou *sarbazes*, quelques compagnies d'artillerie à pied, et plusieurs centaines de déserteurs russes. « L'armée du roi de Perse, dit M. Alexander auquel nous empruntons ces détails, si l'on en excepte dix ou douze mille hommes de troupes disciplinées, n'est qu'un ramas de misérables qui savent bien mieux piller leurs compatriotes que combattre l'ennemi, et qui, sous le prétexte de lever des contributions de guerre, dépouillent les villageois et les voyageurs de tout ce qu'ils possèdent. » Les forces russes cantonnées sur le versant méridional du Caucase consistaient en trente-deux mille hommes d'infanterie, douze cents hommes de cavalerie régulière, six mille Cosaques et deux bataillons d'artillerie. Mais toutes ces troupes étaient dispersées sur différents points. Avant le commencement des opérations militaires, il y avait eu plusieurs affaires peu importantes dans lesquelles les avantages avaient été à peu près balancés.

Le serdar d'Érivan, qui s'était distingué dans la guerre précédente, montra une grande activité. Il se rendit maître de Goumri et de plusieurs autres points, et fit cinq cents prisonniers. Karakelissa fut évacué à son approche. Les Russes qui l'occupaient se retirèrent à Louri, position très-forte. Le serdar et les troupes qui l'accompagnaient furent sur le point de périr tous à leur entrée dans Karakelissa. Le commandant russe, en abandonnant cette place, y avait fait pratiquer une mine à laquelle on mit le feu; mais l'explosion eut lieu beaucoup trop tôt, et ne causa aucune perte au serdar.

Le prince royal Abbas-Mirza se dirigea sur la province de Karabag, vers la fin de juillet. Cette contrée riche et fertile renferme des vallées couvertes de magnifiques forêts. De là vient le nom de *Karabag*, qui signifie en turc *jardin noir* ou *ombragé*.

L'armée persane sous ses ordres s'étant avancée vers l'Araxe, passa cette rivière et établit son camp près d'un beau pont appelé *Khoda aferin*. Là, les Persans enlevèrent un détachement de Cosaques envoyé en reconnaissance. Ils apprirent de ceux-ci que les Russes, ignorant que la guerre était déclarée, s'étaient dispersés dans tout le Karabag, et qu'un régiment d'infanterie, fort de douze cents hommes, avec quatre pièces de canon, pourrait être surpris. Aussitôt Abbas-Mirza se mit en marche, et, apprenant que ce régiment se retirait du côté de Schischa, il s'avança dans la même direction et parvint à le joindre. Les Russes, attaqués par des forces très-supérieures, eurent quatre cents hommes tués ou blessés. Un lieutenant-colonel, huit officiers et quatre pièces de campagne tombèrent au pouvoir des Persans.

Le prince, encouragé par ce faible succès, s'avança vers Schischa, prit cette ville et en investit la citadelle, qui avait une garnison forte de deux mille hommes (*), mais qui manquait de vivres. Pendant que le prince royal était à Schischa, il envoya son fils aîné, Mohammed-Mirza, aujourd'hui roi de Perse, et alors gouverneur de Hamadan, avec un corps de dix mille hommes et six pièces de montagne sur la route de Tiflis. Ce corps d'armée rencontra une division russe forte de six mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie, sous les ordres du général Madadoff. Ce général avait envoyé un détachement de six cents hommes pour surprendre un poste persan. Ce petit corps étant tombé au milieu de l'armée de Mohammed-Mirza, fut attaqué et éprouva une perte de deux cents hommes. Les deux armées se trouvèrent ensuite en présence, le 2 septembre 1826, auprès de Schamkhar, à cinq parasanges de Tiflis. Les Persans furent complétement battus. Ils eurent un nombre considérable de morts, parmi lesquels se trouvait Amir-Khan, oncle maternel d'Abbas-Mirza. Les Russes, après avoir remporté cette victoire, se portèrent sur Gandja ou Élisabethpol, d'où ils chassèrent les Persans, qui éprouvèrent une grande perte. Ceux-ci, prévoyant leur défaite, avaient massacré les habitants arméniens, et avaient vendu comme esclaves aux Curdes des Allemands qui appartenaient à une colonie établie non loin de la ville. On prétend que Feth-Ali-Schah, instruit de cette violation du droit des gens, s'informa si les Allemandes qui avaient été vendues étaient belles; et sur la réponse qu'on lui fit qu'elles étaient au contraire toutes laides, il dit : Eh bien, que les Curdes les gardent!

Le prince royal de Perse ayant appris ces fâcheuses nouvelles, leva en toute hâte le siége de Schischa, et se mit en marche vers Tiflis pour venger la mort de son oncle et la défaite de son fils. Dans sa marche, il reçut plusieurs renforts, et son armée se trouva forte de quarante mille hommes, dont la

(*) Je donne ce nombre d'après M. Alexander; mais je dois rappeler que, dans son excellent ouvrage, *la Russie dans l'Asie Mineure*, (p. 116), M. Fonton ne porte cette garnison qu'à *quelques cents hommes*.



Abbas-Mirza.

moitié étaient des troupes régulières ; il avait en outre vingt pièces de campagne. Le 25 septembre, il se trouva en présence d'une armée russe commandée par le général Paskevitch, qui occupait une forte position à environ cinq milles d'Élisabethpol. Abbas-Mirza se décida à attaquer l'ennemi. Son armée était partagée en trois corps ; la cavalerie était jetée dans les intervalles et sur les flancs. Après une vive canonnade, le prince, trouvant que les pièces de gros calibre des Russes faisaient d'énormes brèches dans ses troupes, donna ordre qu'on chargeât les Russes. Mais ceux-ci eurent bientôt culbuté les Persans. La réserve d'Abbas-Mirza voyant l'armée en déroute, prit la fuite sans brûler une amorce. Plusieurs drapeaux et quatre pièces de campagne tombèrent au pouvoir des Russes. La perte du côté des Persans fut de deux mille hommes ; les Russes n'eurent que cinq cents hommes tués et blessés. Abbas-Mirza ne pouvant pas ramener les Persans à la charge, prit la fuite, accompagné de quelques cavaliers. Son trésor fut pillé par ses propres soldats, qui se dispersèrent chacun dans la direction du pays qu'ils habitaient.

La nouvelle de cette déroute étant parvenue à Feth-Ali-Schah, il en fut d'abord extrêmement abattu ; puis il éclata en reproches contre Abbas-Mirza, qui avait sacrifié inutilement l'armée persane. Mais s'étant ensuite apaisé, il manda ce prince. Celui-ci fit répondre qu'il n'osait pas se présenter devant son père et ses frères. A la fin, cependant, il affronta la présence de Feth-Ali-Schah, et avoua qu'il avait commis une grande imprudence en se hasardant en rase campagne contre une armée disciplinée, malgré l'avis de plusieurs officiers européens qui l'engageaient à éviter le combat. Feth-Ali-Schah s'efforça de consoler son fils bien-aimé, et les gouverneurs des différentes provinces reçurent l'ordre de réunir immédiatement les contingents qu'ils devaient fournir à l'armée. Il y eut encore plusieurs engagements, dans lesquels les Russes remportèrent l'avantage. Enfin, au mois de juillet 1827, le général Paskevitch mit le siége devant Abbas-Abad. Le roi de Perse et le prince Abbas-Mirza, informés de l'investissement de cette place, s'avancèrent à la tête de quarante mille hommes pour forcer le général russe à lever le siége. Mais celui-ci marcha à leur rencontre, et les attaqua le 17 juillet. Les Persans furent bientôt mis en déroute ; ils laissèrent quatre cents hommes sur le champ de bataille, et perdirent deux étendards, qui, le jour suivant, furent déployés aux yeux de la garnison d'Abbas-Abad. Le commandant de cette place n'ayant plus l'espoir d'être secouru, se rendit aussitôt.

Au mois d'octobre suivant, les troupes russes, sous le commandement du major général Pankratieff, entraient à Tauris, capitale du gouvernement d'Abbas-Mirza. Les habitants notables de cette ville, réunis en corps, et précédés du clergé mahométan, allèrent au-devant des Russes avec les démonstrations de la joie la plus vive, tandis que la populace pénétrait dans le palais du prince Abbas-Mirza, et se livrait aux excès les plus coupables. Une garde russe fut immédiatement envoyée pour arrêter les pillards, mais le palais avait déjà beaucoup souffert. Les Russes trouvèrent à Tauris quarante-deux pièces de canon, mille seize fusils, des balles ainsi que d'autres munitions de guerre et des provisions de bouche. Le général Paskévitch, en apprenant la prise de Tauris, reçut un messager du prince Abbas-Mirza, qui lui annonçait qu'il avait les pleins pouvoirs de Feth-Ali-Schah pour conclure la paix, et demandait une entrevue pour en arrêter les conditions. Au commencement de novembre 1827, le prince eut à Deh-Korgan, village situé à environ trente milles anglais de Tauris, une conférence avec le général Paskewitch. L'aspect des troupes russes parut faire une vive impression sur Abbas-Mirza et sur les officiers de sa suite. D'un autre côté, aussi, les manières nobles et dignes de ce prince, dans la situation difficile et pénible où

il se trouvait, devinrent le sujet de toutes les conversations. On lit dans une relation citée par l'*Asiatic journal* (février 1828, page 279) : « Il est impossible de décrire la noblesse, la grâce et l'affabilité des manières du prince Abbas-Mirza. Ses traits sont parfaitement réguliers, ses yeux sont grands, vifs et pénétrants, et ses dents fort belles; il a le teint brun et pâle, la barbe longue et très-noire. Il portait un costume extrêmement simple, à l'exception toutefois de son poignard, qui était orné de pierreries magnifiques. Son cheval, le plus beau que j'aie jamais vu, était richement harnaché. Le prince paraît être âgé de quarante à cinquante ans. C'est un homme extraordinaire, et qui laisse une impression indélébile dans l'esprit de ceux qui l'ont vu une fois. On ne saurait trop regretter que les personnes qui l'entourent soient si fort au-dessous de lui par les sentiments et par l'intelligence, et ne veuillent pas le seconder dans l'accomplissement de ses vues si grandes et si généreuses. Tous les étrangers qui ont été en Perse rendent justice à Abbas-Mirza, dont le plus vif désir serait d'éclairer son peuple; mais la religion mahométane et les préjugés nationaux opposent une barrière insurmontable à toutes les améliorations. »

Feth-Ali-Schah ne voulut pas d'abord ratifier les conditions du traité de paix conclu par Abbas-Mirza. Mais les Russes ayant aussitôt repris les hostilités avec la plus grande vigueur, il se vit contraint de donner son approbation à ce traité, qui fut signé à Tourcmantschaï, le 22 février 1828, par le général Paskevitch et le conseiller d'État Oberskoff pour la Russie, et le prince Abbas-Mirza pour la Perse. M. Fonton raconte de la manière suivante les événements qui précédèrent la conclusion de la paix (*) :

« Déjà les victoires éclatantes du général Paskevitch avaient réduit à néant les projets du schah; déjà il avait été forcé à demander la paix, et les conditions en avaient été arrêtées à Deh-Korgan, lorsque la Porte, abusée sur ses propres moyens et sur l'importance d'avoir la Perse pour alliée, se décida à lever le masque, lança le fameux hatti-schérif du 8 décembre 1827 et excita le schah à rompre les négociations. Prêtant l'oreille aux intimations du Grand Seigneur, et séduit par ses brillantes promesses, le schah, dans la pensée qu'avec l'entrée du printemps il trouverait le moyen de rassembler de nouvelles levées et de reparaître armé sur le champ de bataille, résolut de temporiser. En même temps qu'il suspend l'envoi des contributions de guerre, il fait répandre le bruit qu'Abbas-Mirza, n'étant pas autorisé à traiter de la paix, avait outre-passé ses pouvoirs et encouru une disgrâce; qu'il allait être déshérité, et que la couronne passerait à Hasan-Ali-Mirza, son frère. Cependant, afin de ne pas dévoiler avant le temps ses desseins perfides, il annonce l'arrivée prochaine au quartier général russe de son ministre des affaires étrangères, Mirza Abdoul-Hasan-Khan, chargé, disait-on, de la poursuite ultérieure des négociations. Cette conduite astucieuse eût pu donner le change sur les projets des Persans, si le général Paskevitch, familiarisé de longue main avec les allures de la politique orientale, n'eût démêlé le but de leurs vains subterfuges. Opposant la ruse à la ruse, il parut donner dans le piége. Ne voulant reprendre l'offensive qu'après que son flanc gauche se serait porté des bords de l'Araxe dans le khanat de Meschkine, afin d'entrer en ligne d'opération, il attendit le nouveau plénipotentiaire. Vingt-deux jours s'écoulèrent ainsi; mais aussi, à l'arrivée de ce fonctionnaire au quartier général, Paskevitch changea de langage. Le ministre des affaires étrangères persan ne fut pas peu surpris lorsqu'on lui notifia qu'aucune négociation nouvelle ne serait entamée, et que la reprise des hostilités suivrait immédiatement son refus de reconnaître les conditions signées par Abbas-Mirza. En

(*) *La Russie dans l'Asie Mineure*, p. 231 et suiv.

vain Abdoul-Hasan-Khan, effrayé par cette déclaration, feignit-il de n'avoir pas de pleins pouvoirs à exhiber, et affirma n'être porteur que d'instructions plus précises pour la conclusion de la paix. Ces assertions étaient trop peu d'accord avec les faits pour modifier les résolutions du général Paskevitch. On n'ignorait pas que l'envoi des contributions de guerre avait été suspendu; on savait de plus que des agents secrets parcouraient l'Aderbidjan, et exhortaient les habitants à se soulever contre les Russes; enfin, l'on apprenait que les troupes d'Abbas-Mirza se rapprochaient de l'Ouroumie, et dépassaient la ligne tracée par l'armistice. Il y avait là assez de preuves d'une duplicité hostile pour justifier l'adoption de mesures vigoureuses. Dès le lendemain, une note remise au ministre persan l'instruisit des nouveaux griefs de la Russie, de la rupture de l'armistice, et du renouvellement immédiat des hostilités.

« A la réception de cette note, Abdoul-Hasan-Khan quitta le quartier général. Les opérations militaires furent reprises le jour même. Au milieu de l'hiver le plus rigoureux, les Russes pénétrèrent en trois colonnes jusqu'au pied du Kaflankoh, et leur aile gauche se porta vers Ardébil. Le pays que cette armée avait à traverser étant ruiné par deux années de guerre, et dénué de toute espèce de ressources, les Persans espéraient que cette marche hasardeuse, surtout dans la mauvaise saison, épuiserait les troupes russes et n'amènerait aucun résultat décisif. Mais leur attente fut trompée; le général russe, en reprenant l'offensive, avait calculé sur des chances certaines. A l'aide d'une adroite politique, il s'était assuré dans l'Aderbidjan l'appui des grands vassaux de ce pays qui se voyaient dépouillés par la dynastie des Cadjars de l'indépendance dont ils avaient joui autrefois. Dans leur haine contre le schah, habilement fomentée, ces khans déchus avaient formé un parti nombreux, qui, à la reprise des opérations militaires, manifesta hautement l'intention de se soulever. Le peuple lui-même, voyant dans sa réunion à la Russie le moyen d'éviter les maux de la guerre, épousa chaudement sa cause : douze mille chevaux étaient prêts à se joindre à l'armée russe, et l'insurrection générale n'attendait qu'un signal pour éclater. Cette attitude de l'Aderbidjan, la présence de l'ennemi au pied du Kaflankoh, et la prise simultanée d'Ardébil, convainquirent enfin le souverain persan que la prolongation de la lutte serait désormais funeste. Il se décida à donner l'ordre de renouer les négociations; mais, même dans cette situation critique, toujours excité par la Porte ottomane, il voulut gagner du temps avec l'emploi de ses ruses habituelles. Il ne fallut pas peu de fermeté pour imposer à Abbas-Mirza une marche plus franche. Aux propositions insidieuses qui chaque jour étaient mises en avant par les Persans, le général en chef russe répondit catégoriquement que les conditions étant déjà arrêtées, il ne s'agissait plus de négocier, mais de se réunir pour la signature; que trois jours devaient suffire; que, passé ce terme, l'armée russe poursuivrait sa marche, et imprimerait à ses opérations une vigueur nouvelle. Un langage aussi ferme triompha enfin de toutes les indécisions. Le village de Tourcmantschaï fut immédiatement choisi pour point de réunion. Abbas-Mirza y arriva dès le 6 (18) février; et quatre jours après, le traité de paix, si mémorable pour les armes russes, était conclu. »

Voici les principales dispositions de ce traité :

Art. 1er. Il y aura paix et amitié perpétuelle entre la Russie et la Perse.

Art. 2. Le traité de Gulistan est et demeure révoqué; le présent traité lui sera substitué.

Art. 3. La Perse cède à la Russie le khanat d'Érivan et le khanat de Nakhitschévan.

Les articles 4 et 5 déterminent très-exactement la ligne de frontières.

Art. 6. La Perse payera à la Russie une indemnité de quatre-vingts millions de roubles.

Art. 7. Le prince Abbas-Mirza est reconnu par la Russie comme héritier présomptif de la couronne de Perse.

Art. 8. Les Russes navigueront librement sur toute la mer Caspienne, et pourront seuls y entretenir des bâtiments armés.

Quelques mois après la ratification du traité de Tourcmantschaï, M. Griboyedoff (*) fut envoyé en ambassade par l'empereur de Russie auprès du roi de Perse, pour le complimenter sur la conclusion de la paix entre les deux pays. Cet ambassadeur avait une suite d'environ trente-cinq personnes, y compris une escorte de Cosaques. Le traité de Tourcmantschaï portait, entre autres clauses, que les sujets des deux souverains pourraient librement passer d'un pays dans l'autre. M. Griboyedoff aurait voulu aller plus loin, et faire rentrer dans les provinces dépendantes de la Russie tous les Arméniens qui étaient en Perse. Cette prétention exorbitante fut cause qu'il eut à Casbin un différend à la suite duquel le peuple s'ameuta; et les autorités l'engagèrent à partir, ne pouvant pas répondre de sa vie, s'il prolongeait son séjour dans la ville. Arrivé à Tehran, M. Griboyedoff fut traité avec les plus grands égards, et Feth-Ali-Schah lui donna une garde d'honneur. Mais dans cette capitale aussi, il éleva la prétention d'emmener en Russie les Arméniens et les Géorgiens qui s'y trouvaient (**). Un eunuque du harem royal, Aga-Yacoub, Arménien qui s'était fait musulman depuis plus de vingt ans, avait volé au roi une somme de quarante ou cinquante mille tomans (***). Cet eunuque se retira dans la maison de l'ambassadeur de Russie, qui refusa de le rendre au roi. M. Griboyedoff refusa également de rendre deux Arméniens qui avaient assassiné un mahométan. Quant à cette dernière affaire, le gouvernement persan l'assoupit en désintéressant la famille de l'homme qui avait été tué. Mais M. Griboyedoff, qui paraissait avoir un plan de conduite, réclama encore deux femmes arméniennes, qui avaient été d'abord esclaves en Turquie, et qu'on avait ensuite amenées en Perse. Ces femmes refusèrent la protection de l'ambassadeur, et déclarèrent qu'elles voulaient rester à Tehran. Cependant, comme celui-ci insistait toujours pour les avoir, le roi dit qu'il les lui enverrait, à condition toutefois qu'elles déclareraient devant un de ses eunuques que leur volonté était de suivre l'ambassadeur et non de rester en Perse. M. Griboyedoff refusa de la manière la plus formelle d'interroger ces femmes devant l'eunuque, et il les retint de force. Le lendemain, les Arméniennes ayant réussi à s'échapper, se mirent à courir dans les rues de Tehran, excitant la populace à tirer vengeance de l'affront qu'elles avaient reçu. En un instant, la maison de l'ambassadeur fut envahie. Cette maison n'était défendue que par cent hommes appartenant à la garde du roi de Perse, et environ vingt ou trente Cosaques. Ceux-ci ayant reçu l'ordre de faire feu tuèrent six hommes. Cet acte d'imprudence porta au plus haut point l'exaspération de la populace. Les six cadavres furent exposés dans six différentes mosquées. Les mollahs haranguèrent les gens du peuple, et les engagèrent à venger sur les Russes infidèles la mort des six vrais croyants dont ils avaient sous les yeux les corps inanimés. En un instant, la foule se porta, au nombre d'environ trente mille personnes, sur la maison de l'ambassadeur. Le roi ayant appris ce qui se passait dans la ville, envoya aussitôt deux mille hommes de troupes, commandés par un de ses fils, pour protéger l'ambassadeur et sa suite. Le prince parvint, au péril de ses jours, à sauver un secrétaire d'ambassade et deux Cosaques; toutes les

(*) *L'Asiatic journal* auquel nous empruntons ces détails appelle l'ambassadeur *Grybydoff* (juin 1829, p. 783); nous suivons l'orthographe de M. Fonton.

(**) Nous laissons au correspondant de l'*Asiatic journal* la responsabilité des détails de ce sanglant épisode.

(***) Le toman vaut environ 12 fr. 50 de notre monnaie.

autres personnes attachées à l'ambassade furent massacrées ; M. Griboyedoff fut tué d'un coup de pierre dans la tempe. Cet horrible attentat jeta dans la consternation la famille royale de Perse et les ministres, qui craignaient de voir recommencer la guerre. Mais la fureur du peuple était telle, que Feth-Ali-Schah, tout en déplorant ces affreux excès, et les conséquences qu'ils devaient naturellement avoir, ne fut pas maître de les arrêter. Les efforts qu'il fit pour sauver l'ambassadeur irritèrent même à un tel point la populace contre sa personne royale, qu'il fut obligé de s'enfermer dans la partie fortifiée de son palais.

Si les choses se sont passées comme le rapporte l'*Asiatic journal*, nous devons convenir que M. Griboyedoff s'est évidemment attiré son malheur. Toutefois, il faut avouer que les annales des peuples les plus barbares ne présentent que peu d'exemples d'une violation aussi flagrante du droit des gens.

« Le général Paskévitch, dit M. Fonton (*), suivait d'un œil vigilant l'attitude de la Perse. Décidé à obtenir d'elle une réparation éclatante pour le funeste attentat de Tehran, il désirait en même temps éviter une guerre qui, en remettant en question les avantages obtenus par la paix de Tourcmanschaï, eût obligé la Russie à combattre deux ennemis à la fois. Dans la situation des partis en Perse, atteindre ce but semblait une tâche hérissée de difficultés. La paix, quoique achetée par le schah au prix d'assez grandes concessions, avait procuré à son pays des avantages incontestables. Ce n'en était, certes, pas le moindre que cette garantie contre les secousses politiques et les dissensions intestines que donnait la promesse de l'affermissement de la couronne sur la tête d'Abbas-Mirza et de ses descendants après la mort de Feth-Ali-Schah. Mais, à côté de ces avantages, d'autres intérêts avaient été froissés. Cupides et ambitieux, les fils puînés du schah regardaient les sacrifices qu'ils avaient dû faire comme profitables à Abbas-Mirza seul. Lésés dans leurs vues, ils se liguèrent ensemble pour exciter le schah à prendre les armes. C'était placer Abbas-Mirza dans l'alternative ou de désobéir aux ordres de son père, ou de mécontenter la Russie. Dans ces deux cas, on remettait en question l'hérédité du trône, et leur ambition trouvait une nouvelle carrière. A leurs instigations se joignaient les démarches secrètes des agents de la Porte, et d'autres influences non moins insidieuses pour les pousser à la guerre. Faible, soupçonneux, avare et regrettant ses trésors, le schah, circonvenu par les intrigues qui s'agitaient autour de lui, flottait dans l'indécision. Tantôt, dominé par la crainte que son fils Abbas-Mirza, stimulé et appuyé par la Russie, ne vînt à le précipiter du trône, il songeait à se jeter dans les bras de la Turquie, espérant ainsi recouvrer les provinces perdues ; tantôt aussi, le souvenir des dangers qu'il avait courus dans la dernière guerre s'emparait de son esprit et lui faisait envisager avec effroi les conséquences d'une lutte nouvelle. Abbas-Mirza lui-même, en butte aux sourdes menées de ses frères, redoutant autant le mécontentement du schah, s'il désobéissait à ses ordres, que le courroux de la Russie pour l'assassinat de Griboyedoff, se ménageait dans la Porte un nouveau protecteur. Les suites de cet état de choses ne tardèrent pas à se faire sentir. Des rassemblements de troupes s'organisèrent dans l'Aderbidjan ; les défilés de Daradiz furent fortifiés ; des partis considérables firent des incursions au delà de l'Araxe, sur la route de Khoï à Nakhitchévan. Ali-Khan de Makou, manifestant hautement des projets hostiles, répandit le bruit de l'arrivée, à Tauris, de cinquante mille hommes aux ordres de Hasan-Ali-Mirza, second fils du schah. Pour justifier ces démonstrations, un motif puéril était mis en avant par les Persans. C'était le retard apporté à la remise des canons d'Abbas-Abad ; re-

(*) *La Russie dans l'Asie Mineure*, p. 402 et suivantes.

mise qu'ils prétendaient stipulée par le traité de Tourcmantschaï. Après l'événement de Tehran, une pareille prétention paraissait d'autant plus extraordinaire que la restitution des canons, retardée seulement à cause de cet attentat, ne figurait pas parmi les clauses du traité, mais était un acte spontané de l'empereur de Russie, qui désirait ainsi témoigner de sa bienveillance pour Abbas-Mirza. Quoi qu'il en soit, les embarras du moment se compliquèrent encore par une démarche précipitée du consul de Russie à Tauris. Cédant aux insinuations des Anglais, il avait quitté son poste sans en avoir reçu l'ordre. Ce départ, en interrompant par le fait toutes les relations avec la Perse, jetait le général russe dans de nouvelles perplexités; car il avait trop le sentiment de la dignité nationale pour faire le premier pas, et se trouvait placé dans la nécessité d'attendre les démarches des Persans, sans pouvoir les surveiller ou les provoquer. D'un autre côté cependant, les rodomontades des Persans dissimulaient assez mal la crainte qui les dominait. Leur seul espoir, on le voyait, était dans la Porte; ils attendaient que les événements qui se passaient alors sous Akhaltsikh vinssent à se dessiner plus nettement. Aussi le général Paskévitch, persuadé que le premier échec des Turcs apporterait des modifications dans l'attitude de la Perse, résolut-il de se tenir jusque-là dans l'expectative. Il avait bien auguré de la situation. A peine la nouvelle de la marche de ses troupes et de la défaite des Turcs sous Akhaltsikh se fut-elle répandue, qu'Abbas-Mirza changea ostensiblement de langage; il fit répandre le bruit que, dans le cas où les intrigues de ses frères amèneraient une collision, il chercherait, avec les siens, refuge et protection auprès du général en chef russe. Toute sa cour prit en même temps le deuil à l'occasion de l'assassinat commis à Tehran. Cette démonstration fut bientôt suivie d'une démarche plus significative encore. Un confident d'Abbas-Mirza se rendit à Tiflis; il exprima, au nom de son maître, les regrets que lui avaient fait éprouver les mésintelligences survenues entre les deux pays; protesta du dévouement de l'héritier présomptif du trône, et se dit chargé de recueillir de la bouche du comte Paskévitch, dont le prince s'honorait d'être l'ami, les conseils de son expérience dans la situation difficile où il se trouvait. Ces ouvertures offraient l'occasion de faire entendre à Abbas-Mirza un langage ferme et énergique. Le général russe lui adressa une lettre ainsi conçue :

« Votre Altesse me demande comment Elle doit agir dans les circonstances difficiles qu'a amenées pour Elle la rupture des relations amicales avec la Perse; qu'Elle examine attentivement la position dans laquelle Elle est placée, ainsi que les provinces qui lui sont soumises, et Elle aura résolu la question.

« Le très-puissant schah, votre père, veut commencer la guerre. Supposons qu'obéissant à ses ordres, et cédant aux intrigues de vos frères, vous commenciez les opérations; vous ne rassemblerez dans le royaume que soixante mille combattants. Nos provinces limitrophes n'ont pour défense, il est vrai, que les troupes qui occupent les forteresses. Vous pourrez donc, au mois de juin, pénétrer dans le pays ouvert; vous pourrez le ravager, mais vous ne prendrez pas les places fortes. Votre Altesse a déjà appris par sa propre expérience que les troupes russes ne se rendent jamais, et je lui certifie que nos approvisionnements sont abondants. Vos succès s'arrêteront donc non loin des frontières; et vous ne vous déciderez pas à marcher en avant, laissant à dos des positions formidables occupées par l'ennemi.

« De mon côté, je rassemble vingt-cinq mille hommes sous les murs de Kars; je marche contre les Turcs; je les bats sur le Saganloug; je prends Erzeroum; et, au mois d'octobre, quand les montagnes sont couvertes de neige, et que vous n'avez plus la possibilité de communiquer avec le séraskier, je me porte, par Baïazeth et

Khoï, sur Tauris. A cette époque, les troupes du schah et celles de vos frères sont rentrées dans leurs foyers; vous restez avec les seules troupes de l'Aderbidjan; je fais la conquête de ce pays pour ne plus jamais vous le rendre. Tout espoir de monter un jour sur le trône de votre père sera dès lors perdu pour vous. Il ne se passera pas un an que la dynastie des Cadjars aura cessé de régner. Ce qui a eu lieu dans la dernière guerre aura lieu encore à présent. Ne comptez ni sur les promesses des Anglais, ni sur les assertions des Turcs. Le sultan est dans la position la plus critique. Notre flotte bloque les Dardanelles, et empêche d'alimenter Constantinople. L'amiral Kumani est au delà de Burgas. Andrinople prévoit avec effroi le moment de sa chute. La volonté de l'empereur s'exécute avec unanimité, et par des troupes dont la valeur est connue de l'Europe. Les Anglais ne vous défendront pas; leur politique n'a en vue que les intérêts de leurs possessions dans les Indes. Nous pouvons, en Asie, conquérir un royaume; et personne ne s'en inquiétera. En Europe, chaque pouce de terrain peut donner lieu à des guerres sanglantes; la Turquie est nécessaire à l'équilibre européen; mais les puissances de l'Europe ne regardent pas qui gouverne la Perse. Votre indépendance politique est entre nos mains. Tout votre espoir doit être dans la Russie; elle seule peut précipiter votre ruine; elle seule peut vous servir d'appui.

« Puisque Votre Altesse désire connaître mon opinion personnelle, je la lui dirai avec cette sincérité qu'elle a déjà dû apprécier. Il n'est qu'un moyen d'effacer le souvenir de l'attentat qu'elle déplore : c'est de solliciter le pardon de notre grand monarque pour la perfide trahison de la populace de Téhéran. Vous pouvez atteindre ce but en m'adressant un de vos frères ou un de vos fils à Tiflis, d'où je l'expédierai en ambassade à Saint-Pétersbourg. Je prends sur moi de faire agréer cette démarche à notre souverain. En même temps, pour donner à la Russie une preuve de cet attachement dont vous avez si souvent protesté, vous devez faire prendre une autre direction à la politique du schah; il faut déclarer la guerre à la Turquie, pénétrer dans ses provinces, et attaquer Van. De mon côté, je vous promets des armes et de l'artillerie, et je vous aiderai de mes troupes à faire ces conquêtes. Vous prouverez ainsi que les événements dont vous êtes affligé n'ont été ni dans votre volonté, ni dans celle du schah.

« Déclarez les conditions auxquelles vous consentez à exécuter cette entreprise, et elle vous procurera des avantages incalculables. Votre Altesse sait que je n'ai jamais manqué à ma parole; j'attendrai qu'elle m'honore d'une réponse. »

« Le prince Koudascheff, aide de camp du général Paskévitch, fut chargé de se rendre à Tauris pour remettre à Abbas-Mirza cette lettre confidentielle. Il avait l'ordre de répandre en même temps, sur toute la route, le bruit qu'il allait à la rencontre du prince persan, chargé d'implorer le pardon de l'empereur pour l'assassinat du ministre russe à Tehran. Toutefois, malgré les ouvertures amicales d'Abbas-Mirza, sa conduite n'était pas exempte de duplicité; les préparatifs militaires continuaient; on s'occupait à réorganiser les treize bataillons de Sarbazes dispersés par la guerre. Quelques Anglais, toujours habiles à semer la discorde entre les Russes et les Persans pour favoriser leurs intérêts mercantiles, offraient de fournir des armes et des munitions. Un nommé Hart s'engageait même à équiper et à entretenir six mille hommes. Deux corps se trouvaient rassemblés, l'un à Tauris, l'autre à Khoï, avec trente-quatre pièces d'artillerie. Dans cet état de choses, la mission du prince Koudascheff ne promettait que peu de succès. Une rupture était à prévoir. Mais le général Paskévitch ne la craignait pas; il avait une trop exacte connaissance de la situation de la Perse pour ne pas être convaincu que le mauvais état des finances du schah paralyserait pour longtemps encore ses entreprises. Il

savait que ses troupes étaient loin d'être au complet, et ne recevaient ni paye ni rations; que tous les services de l'armée étaient désorganisés; que le manque de fonds avait forcé Abbas-Mirza à rejeter les propositions de Hart. Aucun mouvement sérieux n'étant possible avant plusieurs mois, le général russe résolut de prouver qu'il prenait au sérieux les menaces qu'il avait faites; et, passant sans plus de délai à l'offensive contre les Turcs, il fit opérer à son armée un mouvement de concentration vers les frontières. Pendant que ce mouvement s'exécutait, les rapports de Koudascheff annoncèrent qu'Abbas-Mirza n'hésitait plus à offrir à la Russie la satisfaction qu'elle exigeait. Son fils Khosrev-Mirza devait arriver sous peu à Tiflis, pour se rendre de là en ambassade à Saint-Petersbourg. Quelques velléités de rupture semblaient encore exister à la cour du schah; les apprêts guerriers s'y continuaient. Mais Abbas-Mirza paraissait étranger à ces menées, et décidé, pour son compte, à s'attacher au parti de la Russie. Plusieurs faits témoignaient hautement de ses intentions bienveillantes. Selon ses ordres, son fils Bagram-Mirza, qui gouvernait la province de Khoï, avait fourni aux Russes une quantité considérable de vivres. Baguir-Khan, prince des Tchélobians, avait été énergiquement sommé de mettre un terme aux incursions de cette peuplade nomade. Nasir-Soultan et Mehemed-Hosaïn-Soultan, qui s'étaient plusieurs fois permis de pénétrer en Arménie, furent rappelés avec leurs enfants à Tauris. Enfin, les tribus curdes, tributaires de la Perse, se virent autorisées à prendre du service chez les Russes.

Le règne de Feth-Ali-Schah ne présente plus d'autre événement remarquable que la mort d'Abbas-Mirza, héritier présomptif de la couronne. Feth-Ali-Schah termina sa carrière à Ispahan, quelques mois après son fils, vers la fin de l'année 1834.

Feth-Ali-Schah, dit un auteur anglais, parvint au trône dans l'année 1798; il était alors âgé d'environ quarante ans. Ce monarque n'eut ni de grandes vertus ni de grands vices. Pour un homme qui exerçait une autorité sans bornes, on peut dire qu'il n'était pas méchant, et sa nature ne le portait ni à la cruauté ni à l'injustice. Il était sincère dans sa piété, aimait ses enfants, était assez sobre, et l'on ne peut pas lui reprocher de s'être jamais livré à aucun excès. Il n'était pas brave, et, dans le peu d'occasions qu'il eut de faire preuve de courage, sa conduite fut équivoque. On ne peut pas dire non plus qu'il fût un souverain généreux. Il avait, à tout prendre, peu de talents, et l'on ne remarquait en lui aucune force de caractère. Estimable peut-être comme homme privé, il manquait des qualités qui font un grand souverain. S'il n'avait pas eu pour prédécesseur un politique aussi habile qu'Aga-Mohammed, jamais il n'aurait porté la couronne.

A la mort de Feth-Ali-Schah, son petit-fils, Mohammed-Schah, fils du prince Abbas-Mirza, monta sur le trône. Mais nous n'avons point à nous occuper des événements ultérieurs. Le règne de Mohammed-Schah est du domaine de la politique et n'appartient pas encore à l'histoire.

RELIGION DES PERSANS.

§ Ier. *Dogme.*

Nous avons déjà eu occasion de remarquer ailleurs (*) que la différence entre la doctrine des sonnites et celle des schiites consiste principalement en ce que les premiers reconnaissent pour légitimes successeurs de Mahomet les trois premiers califes Abou-Bècre, Omar et Osman, considérés par les Persans comme des usurpateurs des droits imprescriptibles d'Ali. Suivant les schiites, la puissance spirituelle réside dans la famille de Mahomet, et ils rejettent la partie de la *Sonna* ou *Recueil de traditions orales,* qui repose sur l'autorité des premiers califes. Ils croient

(*) Voyez ci-devant, p. 338.

aussi que le titre d'*Iman* ou *vicaire de Mahomet* appartient exclusivement aux douze descendants immédiats de ce faux prophète. Ils supposent que le dernier iman, appelé *Mahdi*, n'est point mort comme les autres hommes, mais qu'il est seulement caché, et qu'il paraîtra de nouveau vers l'époque du jour du jugement. Alors Jésus descendra du ciel, et tous les hommes, suivant eux, se convertiront à la foi de Mahomet. D'après le dogme des sonnites, au contraire, il doit toujours exister un iman, chef visible de la religion. Les différences qu'on remarque dans les cérémonies du culte sont très-légères, et ne portent que sur la manière de tenir les mains et de se prosterner en priant. Les schiites attribuent à leurs imans l'infaillibilité et l'impeccabilité. Nous croyons, disent-ils, que les prophètes, les imans, les anges, sont purs et saints, et qu'ils ne se sont rendus coupables d'aucune espèce de péché. Ils regardent Fatime, fille de Mahomet, comme une sainte, et ils accordent à la famille de leur prophète une grande supériorité d'intelligence et de vertu sur toutes les créatures humaines. Un savant schiite disait, dans une réponse qu'il adressa au missionnaire protestant Henri Martyn, que le nombre des expressions du Coran que l'intelligence humaine peut comprendre parfaitement, est extrêmement petit. La majeure partie des choses qui se trouvent dans ce livre sacré ne peuvent être bien entendues que par le prophète ou par ses descendants.

Parmi les ouvrages écrits sur les différences qui existent entre la secte des sonnites et celle des schiites, le plus célèbre est, à ce que nous apprend Malcolm, auquel nous empruntons ces détails, un petit traité intitulé *Hasna*. L'auteur met en scène une femme esclave qui discute, devant le calife Haroun-Raschid, les points contestés de la doctrine schiite, et parvient à réduire au silence les docteurs les plus subtils de la secte sonnite. Nous allons donner, d'après Malcolm, le résumé de ce traité, dans lequel on trouve l'exposition des points les plus importants de la doctrine schiite. Un marchand de Bagdad, dit l'auteur, réduit à la plus affreuse pauvreté à cause de son attachement à la doctrine des schiites, demanda à une esclave qu'il avait, quel moyen il devait employer pour rétablir sa fortune. Cette femme, qui avait été élevée dans les principes des schiites, dit à son maître : Allez trouver le calife Haroun-Raschid, et proposez-lui de m'acheter, moyennant une somme de cent mille pièces d'or. Si le calife vous demande pourquoi vous mettez un prix si extraordinaire à ma personne, répondez - lui que je suis en état de réfuter les objections des docteurs les plus subtils de sa secte. Je ne consentirai jamais, dit le marchand, à faire ce que tu me proposes; le calife acceptera ma proposition, il te prendra, et je ne puis vivre sans toi, seul bien qui me reste dans le monde. Ne craignez rien, dit Hasna, par la bénédiction de notre grand prophète, personne ne me séparera de vous tant que je vivrai; confiez-vous en Dieu, et faites ce que je vous dis.

Le marchand se décida enfin à aller trouver Djafar le Barmécide, vizir de Haroun, auquel il parla du mérite extraordinaire de son esclave, et de l'intention où il était de la vendre au commandeur des croyants. Djafar s'étant fait amener Hasna, reconnut avec surprise que son éloquence et son savoir n'étaient pas moins extraordinaires que sa beauté. Il fit connaître à Haroun la proposition du marchand. Le calife fit venir Hasna, qui se présenta devant lui avec un voile sur le visage, et récita à sa louange quelques vers dont il parut charmé. Il la pria d'ôter son voile, et Hasna ayant obéi, Haroun parut surpris de sa beauté ravissante. Ayant fait aussitôt appeler le marchand : Combien, lui dit-il, demandez-vous pour cette esclave? —Cent mille pièces d'or, répondit le marchand. — Comment, reprit Haroun furieux, pouvez-vous demander pour une esclave une somme aussi exorbitante? — Je la demande, dit le marchand, parce que je suis convaincu

que si vous faites assembler les plus fameux théologiens de votre empire, ils ne seront pas en état de discuter avec elle sur les sujets qui ont rapport à la religion. — Veux-tu, dit Haroun impatienté, si ton esclave est vaincue par mes docteurs, que je te fasse périr et que je la garde pour rien? — Oui, dit le marchand; mais que ferez-vous si elle réduit vos sages au silence? — Je te ferai compter cent mille dinars, et tu garderas ton esclave. Le marchand ayant accepté ces offres, Haroun fit appeler Hasna, et lui demanda quelle foi elle professait : Grâce à Dieu, dit-elle, je professe la foi du prophète et de ses descendants.— Mais quel est, dit Haroun, le véritable successeur du prophète? Hasna répondit : O Haroun, fais réunir tes docteurs, et alors j'exposerai mes opinions; si quelqu'un d'entre eux me fait des objections, j'essayerai de lui répondre.

A quelque temps de là, Haroun ayant réuni les théologiens les plus célèbres parmi les sonnites, fit prévenir Hasna qu'elle eût à se rendre au palais pour discuter avec eux. Cette esclave arriva bientôt, et Haroun lui ayant fait signe d'adresser une question à Ibrahim-Nizam, le plus illustre de tous les docteurs présents, Hasna lui dit : Vous avez répandu sur la face de la terre cent volumes de vos œuvres, et vous vous regardez comme l'héritier de la science de notre grand prophète. Aussitôt, Ibrahim l'interrompant avec colère : Je n'ai point, dit-il, à discuter avec une femme esclave. — Occupez-vous des choses et non des personnes, dit alors Djafar. Hasna, encouragée par les paroles bienveillantes du vizir, dit à Ibrahim : Je vous ferai descendre honteusement du trône doré sur lequel vous êtes assis. Ibrahim, ayant demandé la permission d'adresser d'abord des questions à Hasna, reçut de cette esclave des réponses qui remplirent d'admiration tous les assistants. J'ai encore, dit Ibrahim, trois questions à vous adresser; tâchez d'y répondre. Quel est, suivant vous, le successeur légitime du prophète? — Celui, répondit Hasna, qui était le plus ancien dans la foi, Ali, gendre, cousin et frère adoptif du prophète.— Mais comment, dit Ibrahim, Ali a-t-il été le plus ancien dans la foi? Abou-Bècre était âgé de quarante ans lorsqu'il embrassa notre sainte religion, et Ali n'était alors qu'un enfant; or, la foi ou l'incrédulité d'un enfant ne peut être comptée que pour bien peu de chose. — Mais, dit Hasna, nous voyons dans le Coran (*) que le prophète Khidr fit périr un enfant, afin que son incrédulité n'entraînât pas ses parents dans l'erreur. Vous voyez, d'après cela, ajouta-t-elle, que la foi ou l'incrédulité sont comptées pour beaucoup dans les enfants. — J'avoue que je suis vaincu sur ce point, dit Ibrahim; mais que pensez-vous d'Ali et d'Abbas, son oncle, qui se regardaient l'un et l'autre comme les véritables successeurs du prophète? Le dessein d'Ibrahim, en adressant à Hasna cette question insidieuse, était de l'exposer à la colère du calife en lui faisant déclarer qu'Abbas dont il descendait était un usurpateur, ou de la forcer de convenir qu'Ali n'avait pas des droits légitimes à la succession du prophète. Tous deux avaient raison, dit Hasna, comme les deux anges qui, suivant ce que nous lisons dans le Coran (**), discutèrent en présence de David. Abbas disait : Je suis le successeur du prophète, parce que je suis son oncle; Ali disait, de son côté : Et moi je suis son cousin, son gendre, son frère adoptif et son héritier. Abou-Bècre, entendant ces paroles, dit : Dieu seul peut savoir quel est celui de vous deux qui a raison; mais j'ai entendu dire au prophète : Ali est mon successeur et le chef des croyants. Abbas, entendant ces paroles, dit à Abou-Bècre : Comment se fait-il alors que tu aies usurpé le califat au préjudice des droits d'Ali

(*) Voyez chap. XVIII, v. 73, 79 et 80, pag. 267 et 268 de la traduction française de M. Kasimirski. Paris, Charpentier, 1840.

(**) Chap. XXXVIII, v. 20, pag. 414 de la traduction citée.

que tu reconnais toi-même? Abou-Bècre s'apercevant alors qu'Abbas et Ali n'avaient d'autre but que de lui faire avouer le crime dont il s'était rendu coupable, leur dit : Je vois bien que vous êtes venus pour me faire une querelle, et non pour obtenir une décision sur un point de droit. Et il quitta sur-le-champ l'assemblée. Ibrahim adressa encore à Hasna une autre question à laquelle cette femme répondit victorieusement. Alors, Haroun se tournant vers Ibrahim, lui dit : J'ai pitié de ta science.

Maintenant que j'ai répondu à toutes les questions que vous m'avez adressées, dit Hasna, permettez-moi de vous en faire une, ô Ibrahim : Quand le prophète a quitté ce monde, a-t-il nommé un successeur, oui ou non? — Non, répondit Ibrahim. — En agissant ainsi, reprit Hasna, a-t-il eu tort ou raison, et l'élection d'un calife a-t-elle été un crime de la part de ceux qui l'ont faite? A qui attribuez-vous le crime, au prophète ou au calife? Ibrahim ne répondit rien. Il ne pouvait pas dire que le prophète eût commis un crime sans faire un blasphème; et, s'il admettait que le calife eût eu tort, il abandonnait à Hasna le point qui était en discussion. Il garda le silence; son embarras fut visible pour tous les assistants, et un des plus grands théologiens des sonnites eut la honte d'avoir été vaincu par une femme esclave.

PÈLERINAGES; CULTE RENDU A ALI PAR LES SCHIITES.

La haine que les schiites portent aux trois premiers califes a fait renoncer un grand nombre d'entre eux au pèlerinage de la Mecque, qu'ils ne peuvent accomplir sans témoigner un respect extérieur pour les tombeaux d'Abou-Bècre, d'Omar et d'Osman. La plupart des Persans se contentent aujourd'hui de visiter, à Nedjef et à Kerbela, les tombeaux d'Ali et de son fils Hoseïn; quelques-uns aussi vont en pèlerinage au tombeau de l'iman Reza à Meschhed.

Les Arabes qui sont sonnites, accusent, dit M. Scott Waring, les schiites d'adorer Ali aux dépens de la vénération due au prophète; inculpation à peu près fondée à l'égard du bas peuple. Pour lui Ali est tout en effet, et il ne croit pas qu'on puisse invoquer son nom en vain. Un Persan m'a dit, qu'ayant un jour rencontré un lion, le terrible animal s'était enfui au nom d'Ali. Ce nom révéré fait toujours parti de leurs serments, et, au lieu de demander la protection divine, ils disent : Assistance, ô Ali! Mais les gens instruits établissent une grande différence entre Mahomet, envoyé de Dieu, et Ali, ministre et gendre de Mahomet. Ils soutiennent, à la vérité, qu'Ali a été le seul légitime successeur de Mahomet, mais ils ne prétendent pas qu'on doive voir en lui l'égal de ce divin législateur. Qu'on ne juge donc point les opinions religieuses d'une grande nation sur les discours impies par ignorance d'un pauvre paysan ou d'un portefaix.

FÊTES RELIGIEUSES.

Les schiites observent, en général, les mêmes fêtes que les sonnites; mais ils en ont aussi quelques-unes qui leur sont particulières. La plus solennelle est celle qu'ils célèbrent pendant les dix premiers jours du mois de moharrem, en mémoire de la mort, ou, comme ils disent, du martyre de Hoseïn. Nous allons en donner la relation d'après le voyageur anglais Morier :

«La fin tragique de la vie d'Hoseïn, depuis sa fuite de Médine jusqu'à sa mort à Kerbela, a été, dit cet auteur, arrangée en drame. Les différentes parties ou actes de ce drame se jouent en public par des acteurs, dans la matinée de chacun des dix jours. Le dernier acte, qui comprend tous les événements du jour où ce jeune prince fut tué, est représenté avec une grande pompe en présence du roi, dans la grande place de Tehran; le sujet, qui est plein d'incidents tragiques, pourrait exciter par lui-même un grand intérêt dans un auditoire européen; mais toutes les idées religieuses et

nationales des Persans s'y trouvant mêlées, ce spectacle réveillait toutes les passions les plus violentes du peuple. Hoseïn, à nos yeux, était un héros; mais aux leurs c'était un martyr. Les vicissitudes de sa vie, les dangers qu'il avait courus dans le désert, sa force, son courage invincible, et la piété dont il fit preuve au moment de sa mort, transportaient les Persans et excitaient en eux un enthousiasme que le laps de temps écoulé depuis cet événement n'a point diminué. L'appareil et le spectacle de cette mort réveillent dans leur cœur le souvenir des hommes qui y contribuèrent, et conséquemment leur haine pour tous les musulmans qui ne sont pas de leur secte; ils ont en horreur Yézid et Omar; ils maudissent ces deux princes avec une telle démonstration de fureur, qu'il faut avoir été témoin des scènes qui se passent chez eux, pour pouvoir se faire une idée du fanatisme qui les transporte à cette époque. J'en ai vu de plus forcenés courir les rues, à moitié nus, un simple lambeau de toile autour des reins, criant : *ya Hoseïn* (ô Hoseïn), et le sang ruisselait des blessures qu'ils venaient de se faire volontairement pour exprimer leur amour, l'abattement de leur esprit et leur piété.

« On éleva, dans toute la ville, de grandes tentes de toile noire, avec des emblèmes de deuil. Ces tentes étaient élevées, soit aux frais de chaque quartier, ou par des personnes riches, qui croyaient faire par là un acte de dévotion; tout le peuple y avait un libre accès. La dépense qu'occasionne une tente semblable consiste dans le payement du mollah, ou prêtre, des acteurs et des lumières. Plusieurs personnes, dans la vue d'expier leurs péchés et d'attirer sur elles les bénédictions du ciel, non contentes de contribuer à l'érection de ces tentes, fournissaient encore des vivres aux ouvriers occupés à les construire.

«Notre voisin, Mohammed-Khan, en avait une dans sa maison, et tous les gens du quartier y accoururent en foule. Tant que ce concours continua, nous ne cessâmes d'entendre un grand bruit de tambours, de cymbales et de trompettes. Outre les tentes construites dans les différentes places et dans les rues, on éleva une chaire de bois, isolée, d'où un mollah prêcha le peuple assemblé. L'effervescence du peuple ne nous empêcha pas de faire nos promenades ordinaires à cheval, et nous passâmes très-souvent au milieu de la foule, au moment où elle était occupée à ses actes de dévotion, sans être molestés.

« Les Persans ont si peu de scrupule de nous voir assister à leurs cérémonies religieuses, que le grand vizir invita toute la légation à venir dans sa tente la huitième nuit de la fête. En entrant, nous trouvâmes un grand nombre de Persans vêtus de deuil, et nous remarquâmes que nul d'entre eux n'avait de bijoux ni de poignard. Un mollah de la ville s'approcha du grand vizir, et eut avec lui une conversation sérieuse, pendant que les autres personnes de l'assemblée se parlèrent tout bas. Nous étions assis depuis quelque temps lorsque les fenêtres de la salle où nous nous trouvions s'ouvrirent, et le jour nous permit d'apercevoir un mollah, placé dans une chaire élevée sous une tente, et entouré d'une foule nombreuse de peuple : une grande quantité de lumières éclairait le lieu de la scène. Le prédicateur commença par un exorde, dans lequel il rappela au peuple combien était précieuse une seule larme répandue sur le sort de l'iman Hoseïn, larme qui expiait les crimes les plus grands, et il annonça avec beaucoup de gravité que tout homme qui ne serait pas affligé en ce jour périrait du milieu de son peuple; puis il prit un livre et chanta, d'un ton nasal, la partie tragique de l'histoire de Hoseïn, désignée pour la cérémonie de la journée. Cette lecture eut bientôt produit son effet sur l'auditoire, et le mollah en avait à peine déclamé trois pages, que le grand vizir commença à branler la tête en faisant entendre, d'une voix plaintive, cette exclamation si ordinaire aux Persans lorsqu'ils sont affli-

gés : *Ouahi! ouahi! ouahi!* et toute l'assemblée l'imita avec plus ou moins de force. Le chant du mollah dura environ une heure; quelques passages étaient remplis de pathétique, et très-propres à émouvoir les passions d'un peuple aussi superstitieux et aussi mobile que les Persans. A la lecture d'un de ces passages, l'assemblée entière se leva, et je remarquai que le grand vizir se tournant vers la muraille, étendit la main devant lui en priant.

«Le mollah ayant terminé sa lecture, les acteurs parurent; quelques-uns étaient vêtus en femmes; ils chantaient, en appuyant une feuille de papier contre leurs lèvres, une espèce de récitatif que nous entendîmes avec quelque plaisir. Dans les passages les plus tragiques, une partie de l'auditoire poussait des cris sans affectation; et, comme j'étais assis auprès du grand vizir et du mollah, je remarquai qu'ils versaient des larmes. Dans quelques-unes de ces réunions, le mollah prend un morceau de coton, et, s'approchant des assistants, recueille les larmes qu'ils répandent et les exprime dans une petite fiole. Quelques Persans soutiennent qu'une seule de ces larmes introduite dans la bouche d'un moribond abandonné des médecins, le rappelle à la vie, et c'est pour cette raison qu'on les recueille si soigneusement.

«Le dixième jour de la fête, le roi invita l'ambassadeur à assister aux dernières cérémonies où l'on représente la mort de Hoseïn. Nous nous y rendîmes après le déjeuner, et nous prîmes place sous une petite tente, élevée pour nous seuls, sur une porte cintrée tout auprès de la salle dans laquelle devait se placer le roi.

«Nous avions vue sur le Meïdân ou grande place qui s'étend devant le palais, à l'entrée duquel nous aperçûmes une troupes de Cadjars ou gens appartenant à la tribu du roi, pieds nus, frappant en mesure leur poitrine, et accompagnant par intervalles la voix d'un d'entre eux, placé au centre. Ces hommes déboutonnaient la partie supérieure de leur chemise, et se frappaient à nu sur la poitrine. Le roi ordonna aux Cadjars, parmi lesquels se trouvaient plusieurs de ses parents, d'avancer, sans souliers et sans bas, pour présider aux cérémonies qui allaient avoir lieu. Ils s'avancèrent doucement sur le pavé, portant à la main un bâton, emblème des fonctions de maîtres des cérémonies; ils obligeaient les uns à faire place, frappaient les autres avec leur arme, et rétablissaient l'ordre dans la procession.

«Une partie de la place, séparée de l'autre par une palissade, était destinée à représenter la ville de Kerbela, non loin de laquelle périt Hoseïn. Tout auprès, deux petites tentes désignaient le campement de ce prince dans le désert; une plate-forme couverte de tapis, sur laquelle devaient jouer les acteurs, complétait la décoration.

«Quelques instants après notre arrivée, le roi parut; et, quoiqu'il nous fût impossible de l'apercevoir, tout le peuple qui se leva et les génuflexions de ses officiers annoncèrent sa présence. La procession commença dans l'ordre suivant :

«D'abord parut un homme très-grand et très-fort, nu depuis la ceinture, balançant une longue perche d'environ trente pieds de haut, surmontée d'un ornement d'étain chargé de passages du Coran. Après celui-ci venait un autre homme, également nu depuis la ceinture, et portant une perche plus lourde, quoique moins longue, à laquelle était appuyé un jeune homme dont les pieds reposaient sur la ceinture du porteur.

«Nous vîmes arriver ensuite un troisième personnage beaucoup plus vigoureux, et dans un état plus grand de nudité; puis un porteur d'eau, chargé d'un énorme sac de cuir plein d'eau; sur ses épaules étaient placés quatre jeunes gens les uns sur les autres. Ce personnage est allégorique, à ce qu'on nous assura; il représente la soif ardente que Hoseïn éprouva dans le désert.

«Enfin parut une litière, en forme de sarcophage, et portée par huit hom-

mes. Sur le devant était placé un ornement de forme ovale, entièrement couvert de pierreries, et au-dessus une grande étoile de diamants. Sur une saillie étaient deux chandeliers chargés de pierreries; le dessus et les côtés du sarcophage étaient couverts de châles de cachemire, et le sommet couronné d'un turban destiné à représenter la coiffure de Hoseïn. De chaque côté marchait un homme portant une longue perche, d'où pendaient un grand nombre de châles superbes, et à l'extrémité de chacune on voyait une main couverte de diamants, pour représenter celle de Mahomet.

« Derrière le sarcophage venaient quatre chevaux de main, richement caparaçonnés, le devant de la tête orné de plaques entièrement couvertes de diamants; sur leur selle étaient quelques emblèmes rappelant la mort de Hoseïn; la procession ayant défilé, vint se placer à la droite de l'appartement du roi.

« Après un repos de quelques instants, on vit arriver une troupe d'hommes au regard féroce, et vêtus seulement d'un linge blanc jeté sur leur corps, d'ailleurs entièrement nu. Ils étaient tous barbouillés de sang, brandissaient un sabre et chantaient un hymne d'une mélodie sauvage. Ils représentaient les soixante-et deux parents ou martyrs, comme les appellent les Persans, qui accompagnaient le jeune prince et périrent en le défendant. Après eux venait un cheval blanc, le corps hérissé de fleches et caparaçonné en noir; cet animal représentait le cheval que montait Hoseïn lorsqu'il fut tué. Une troupe d'une cinquantaine d'hommes, tenant à la main deux morceaux de bois qu'ils frappaient l'un contre l'autre, suivait le cheval et fermait la marche. Ces hommes se placèrent en ordre devant le roi; ils étaient sous les ordres d'un maître de ballet qui se tenait au centre pour régler leurs mouvements. Ils exécutèrent une danse en frappant dans leurs mains avec le plus d'ensemble qu'il leur était possible. Le maître de ballet chantait en même temps une espèce de récitatif, et ces danseurs joignirent à différentes reprises leurs cris à sa voix, et l'accompagnèrent en frappant en cadence sur leurs bâtons.

« A ces processions succédèrent les acteurs tragiques. Hoseïn s'avança, suivi de ses femmes, de ses sœurs, et de ses autres parents. La représentation fut longue et ennuyeuse, du moins pour nous; mais la distance où nous nous trouvions du lieu de la scène était trop considérable pour nous permettre d'entendre les choses tendres et sensibles qu'ils se disaient sans doute les uns aux autres. Nous nous approchâmes ensuite du lieu où gisait le malheureux Hoseïn, étendu par terre, et sur le point de recevoir le coup mortel. A ce moment un cri de douleur se fit entendre; des sanglots, des larmes véritables, s'échappèrent des yeux de tous les assistants, placés assez près de nous pour que nous pussions les apercevoir. L'indignation, la fureur de la populace accourue à ce spectacle, se portèrent sur les acteurs qui avaient représenté les soldats d'Yézid, meurtriers de Hoseïn, et ils furent obligés de fuir devant une volée de pierres, suivie de coups et d'imprécations. On nous apprit qu'il est si difficile de trouver des personnes qui veuillent remplir ces rôles, que, dans cette occasion, on avait forcé des prisonniers russes de représenter les soldats d'Yézid, et ils furent, après la catastrophe, obligés de s'enfuir le plus promptement possible.

« L'incendie de Kerbela termina la pièce. On avait construit, derrière la palissade dont nous avons parlé plus haut, plusieurs huttes de roseaux auxquelles on mit le feu. Le tombeau de Hoseïn parut couvert d'une étoffe noire; au-dessus on plaça un tigre empaillé pour représenter le lion miraculeux, qui, dit-on, veilla plusieurs jours sur les restes de l'iman après son inhumation. La cérémonie se termina par la récitation d'une pièce de vers en l'honneur de Mahomet, de ses descendants, et du roi.

« La partie la plus extraordinaire de

ce spectacle est la représentation des cadavres des martyrs, qui, ayant été décapités, sont placés tous sur une ligne, chaque corps ayant une tête placée auprès de lui. Pour parvenir à bien rendre ce spectacle, plusieurs hommes sont enterrés jusqu'au cou, ne laissant passer que leurs têtes, tandis que d'autres cachent leurs têtes et ne laissent paraître que leurs corps. Les uns et les autres sont placés de manière à faire croire que les têtes et les corps ont été séparés. Quelques personnes se soumettent à ce supplice par motif de dévotion, et plusieurs en meurent.»

Les Persans, à ce que nous apprend M. Scott Waring, célèbrent encore d'une manière dramatique la mort du calife Omar. «Pour cette représentation, dit le voyageur anglais, ils élèvent un vaste amphithéâtre, sur lequel ils placent un mannequin aussi difforme, aussi horrible que faire se peut, puis ils lui reprochent d'avoir supplanté le prophète Ali, successeur légitime de Mahomet; et, lorsqu'ils ont épuisé tout leur vocabulaire de mots injurieux, ils tombent sur le mannequin à coups de pierres et de bâton, et le mettent en pièces : le mannequin est rempli de confitures sèches que la populace mange avec avidité. »

La fête du baïram est commune à tous les musulmans; Morier nous fait connaître, dans son premier voyage, la manière dont on la célèbre à Bouschir.

«Le ramadan était passé; la nouvelle lune qui en indique la cessation avait été aperçue la veille au coucher du soleil. Les navires à l'ancre tirèrent le canon, et le matin le baïram fut annoncé par une décharge d'artillerie. Un grand nombre d'habitants, ayant à leur tête un prêtre, allèrent faire leur prière sur le bord de la mer; cette prière terminée, le canon se fit encore entendre. Lorsque nous sortîmes à cheval de la maison du khan, nous traversâmes une foule de tout âge et de tout sexe, vêtue de ses plus beaux habits; chacun célébrait la fête par toutes sortes de divertissements. Parmi les jeux, j'en remarquai un qui ressemblait au jeu de bague des foires d'Angleterre, si ce n'est qu'il consistait dans une machine beaucoup plus grossière; elle était composée de plateaux suspendus, comme ceux d'une balance, à l'extrémité d'une pièce de bois posée sur un gros poteau fixé en terre. Plusieurs hommes s'étaient entassés comme des enfants sur ces sièges, et s'amusaient à se faire tourner en rond, par le mouvement qu'un pauvre Arabe, maître de cette machine, lui imprimait en y employant toutes ses forces.»

La fête du baïram commence successivement dans chaque saison de l'année; car les Persans, comme les autres mahométans, se servent de mois lunaires. Lorsque le ramadan, ou mois du jeûne, qui précède le baïram, arrive dans les longs jours de l'année, rien de plus pénible, car les gens même occupés aux travaux les plus rudes ne peuvent prendre aucune espèce de nourriture depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Les Persans comptent leurs jours d'un coucher du soleil à l'autre; mais les subdivisions du temps varient suivant que les jours naturels sont plus ou moins longs. Pour calculer la fin du jeûne et le commencement du baïram, ils se servent rarement d'almanachs; voilà pourquoi il arrive fréquemment que cette fête est célébrée deux jours plus tôt, ou retardée de deux jours dans différentes parties du pays, parce que l'état de l'atmosphère permet d'apercevoir la nouvelle lune dans un canton, tandis qu'il la cache dans un autre.

DES SOFIS OU CONTEMPLATIFS ET DE LEURS DIFFÉRENTES SECTES.

Il est difficile de parler des schiites sans dire un mot des sofis. Ces enthousiastes, parmi lesquels il y eut sans doute aussi des imposteurs, ne sont guère moins anciens que le mahométisme. Leur secte, dit-on, a été utile à l'établissement de la doctrine de Mahomet. Mais aujourd'hui on les regarde comme les plus dangereux

ennemis de l'islamisme. Leurs opinions libres sur le dogme, le mépris qu'ils professent pour les formes extérieures du culte, et la prétention qu'ils affichent d'être en communication directe avec Dieu, tendent au renversement de la croyance pour laquelle ils montrent un grand respect extérieur. Il est peu de pays musulmans dans lesquels les sofis aient compté, à toutes les époques, autant d'adeptes qu'en Perse. Le nombre de ces illuminés avait tellement augmenté, au commencement du dix-neuvième siècle, que les docteurs musulmans supplièrent Feth-Ali-Schah de protéger la véritable foi contre des sectaires qui, par la sainteté apparente de leur vie, avaient acquis sur le peuple un crédit effrayant. Le mot de *sofi* veut dire en arabe *un homme qui porte un vêtement de laine,* et par suite un homme qui renonce au luxe et aux choses mondaines. Les sofis font profession de s'occuper exclusivement de la recherche de la vérité, et d'être sans cesse occupés à adorer Dieu et à s'identifier à lui par l'amour divin. Le Créateur est, suivant leur doctrine, répandu dans toutes ses œuvres. Il existe partout et dans tout. Ils comparent les émanations de son essence divine aux rayons du soleil, qui sont, disent-ils, continuellement lancés et réabsorbés. C'est à cette réabsorption en Dieu, à qui appartient la partie immatérielle de notre être, que tendent tous leurs efforts. Ils croient que l'âme et le principe de vie qui existe dans toute la nature ne sont pas l'œuvre de Dieu, mais une partie de Dieu même. Ce sont ces principes impies, subversifs de toute religion, que les docteurs musulmans cherchent surtout à combattre. La réabsorption en Dieu, ou *anéantissement,* comme ils l'appellent, s'obtient par la destruction des qualités vicieuses, destruction à laquelle on arrive par un long exercice de la mortification. Il existe un autre anéantissement qui consiste en une insensibilité totale pour les choses du monde visible et du monde intellectuel. On ne parvient à celui-ci que par l'absorption complète dans la grandeur du Créateur, et par la contemplation de la vérité.

Suivant la doctrine des sofis, il y a quatre degrés par lesquels l'homme doit passer avant d'atteindre le plus élevé, qui est celui de la béatitude divine. Quand un homme atteint cette hauteur, son voile corporel, disent-ils, est écarté, et son âme émancipée se mêle de nouveau à l'essence immortelle dont elle a été tirée mais non séparée. Le premier des quatre degrés est celui de l'*humanité.* A ce degré appartiennent les disciples qui observent régulièrement les préceptes de la religion établie. Car les sofis admettent comme une chose relativement bonne, l'obéissance aux préceptes de la religion, obéissance qui peut retenir dans les bornes de la justice les âmes vulgaires qui ne sauraient arriver à la contemplation divine, et que pourraient égarer et corrompre tout à la fois la liberté d'opinions qui éclaire les hommes d'une intelligence supérieure et une dévotion fervente.

Le second degré, qu'on appelle *le sentier,* est, à proprement parler, le degré d'initiation au sofisme. L'adepte qui y est admis peut, dès lors, abandonner l'observation des devoirs religieux extérieurs, parce qu'il échange le culte pratique pour le culte spirituel. On ne parvient pas à ce degré sans beaucoup de piété, de vertu et de courage. Car, pour qu'une âme obtienne la permission de négliger des devoirs qui doivent la retenir tant qu'elle est faible, il faut qu'elle ait acquis, par la dévotion mentale, une force dont la base est la connaissance de sa propre dignité et de la nature de Dieu.

Le troisième degré est celui de la *science* ou de la *connaissance.* Celui qui l'atteint est regardé comme un inspiré, et il est l'égal des anges. Le quatrième degré est celui auquel on arrive par une union complète avec Dieu.

Les sofis se subdivisent en une prodigieuse quantité de sectes, qui ne

diffèrent entre elles que par des points très-peu importants, et s'accordent sur les dogmes principaux, mais particulièrement sur la soumission aveugle aux ordres et aux préceptes des inspirés, et sur la ferme croyance au pouvoir que possède notre âme, pendant même qu'elle est unie au corps, d'arriver par la piété et la contemplation à une béatitude extatique et céleste. La secte appelée des *inspirés* prétend que Dieu descend dans l'âme des sofis, et que l'esprit divin entre dans tous les hommes pieux et doués d'intelligence. Les *unitaires* soutiennent que Dieu ne fait qu'un avec tous les êtres éclairés. Ils comparent Dieu à une flamme, et leurs âmes à un charbon, et ils disent que, de même que le charbon lorsqu'il rencontre la flamme devient flamme lui-même, de même aussi la partie immortelle de leur être, par son union avec Dieu, devient Dieu. Une autre secte croit que Dieu existe dans toutes choses, et que toutes choses existent dans Dieu. Les Persans s'imaginent que les sofis de cette secte suivent les opinions des anciens philosophes de la Grèce, et particulièrement de Platon, lequel a dit, suivant eux, que le Dieu du monde a créé toutes choses par son souffle, et que chaque chose par conséquent est tout à la fois créateur et créature. Les dogmes de cette dernière secte dominent aujourd'hui parmi les sofis. Un grand nombre d'entre eux aussi enseignent que le monde est incréé et indestructible. Il en est encore qui prétendent avoir la puissance de ressusciter les morts. D'autres se croient supérieurs à Mahomet par la communication directe qu'ils ont avec Dieu. Il en est aussi parmi eux qui rejettent toute espèce d'occupation, excepté la danse, le chant et la musique. Quelques autres prétendent que les actions des hommes ne doivent avoir pour mobiles ni la crainte des peines, ni l'espoir des récompenses, mais l'amour de la vertu et la haine du vice. Enfin on en voit qui soutiennent que rien de ce qui existe ne doit être rejeté; car tout contient une partie de Dieu, la religion comme l'impiété, le juste comme l'injuste.

La dignité de docteur ou chef de secte parmi les sofis ne s'obtient que par de longs jeûnes, par la prière et par une renonciation complète à toutes les occupations mondaines. Les épreuves qui précèdent l'admission au troisième degré du sofisme sont longues et pénibles, et il est des disciples qui meurent avant de les avoir toutes subies. Enfin, pour atteindre le quatrième et le dernier degré, il faut d'abord se soumettre à un long jeûne, qui, suivant le règlement de quelques sectes, ne doit pas durer moins de quarante jours. Pendant ce temps, le postulant est tenu de rester dans la solitude, de se tenir dans une attitude de contemplation, et de ne prendre que la quantité d'aliments strictement nécessaires pour empêcher, disent-ils, l'âme de s'envoler de son enveloppe terrestre. Après cette première épreuve, il doit errer dans les déserts et y vivre seul, ne voyant que le docteur auquel il est attaché. Lorsqu'un de ces chefs spirituels vient à mourir, il lègue son manteau, qui forme toutes ses richesses, au disciple qu'il croit être le plus digne de lui succéder, et dès lors celui-ci se trouve investi de toute l'autorité qu'avait son prédécesseur.

MOSQUÉES.

« Les Persans, dit Chardin, appellent leurs temples *mesdjid*, terme arabe qui vient d'un verbe qui signifie *adorer*, et aussi *prosterner*, duquel nous avons fait le nom de *Mosquée*, que nous donnons aux églises des mahométans. J'ai fait ci-devant la description de plusieurs mosquées, et particulièrement des principales qu'il y a dans la ville d'Ispahan, ce qui me dispensera de rappeler en détail comme elles sont faites. Je dirai seulement en gros, que, d'ordinaire, ces édifices consistent en une nef couverte en dôme, en des portiques sur les ailes et aux côtés du portail, et en une cour au milieu, avec plusieurs bassins d'eau, pour l'exercice des ablutions légales,

On voit aux grandes mosquées deux ou quatre aiguilles s'élever au-dessus de la nef au lieu de clochers, avec des galeries autour du chapiteau, pour appeler de là à la prière, parce que les mahométans ne se servent point de cloches ni d'aucun instrument sonore dans les offices divins, disant que Dieu n'agrée que la voix de l'homme dans le culte qui lui est rendu ; mais, comme on est jaloux des femmes en Perse au delà de ce qui se peut dire, on ne souffre point que ceux qui appellent à la prière montent si haut, parce qu'ils verraient les femmes dans leurs logis, qui sont toujours ouverts de quelque côté, ou dans leurs cours et dans leurs jardins. Ainsi, ces aiguilles ne servent que d'ornements, et l'on n'en fait même plus guère aujourd'hui. On fait en la place de ces aiguilles, sur les plates-formes de la mosquée, une petite loge ouverte de tous côtés, d'où se fait l'exhortation publique, dans les termes que j'ai rapportés ailleurs. Il faut observer que les portes de ces tours ou aiguilles, ou des plates-formes, regardent toujours du côté où est la Mecque.

«Les mosquées de Perse sont ornées à la mosaïque, avec plusieurs inscriptions ; mais les figures ou représentations des choses animées en sont bannies, autant la figure d'un oiseau que celle d'un homme. La nef est toujours tournée du côté de la Mecque ; et, au fond de la nef, il y a une table de marbre ou quelque autre marque semblable, pour montrer que c'est là l'endroit où il faut arrêter ses regards pour les avoir tournés vers la Mecque ; c'est ce qu'on appelle *mehrab ;* et sur le bord de la nef il y a une chaise de prédicateur, plus basse que dans nos églises et fort simple, ressemblant à un fauteuil. On l'appelle *member*, c'est-à-dire, *trône*.

«On ne sacre point les mosquées en Perse. Lorsque quelqu'une est achevée de bâtir, on la dédie, ou consacre au culte divin par l'usage, sans aucune cérémonie, et l'on invite les voisins d'y venir souvent.

« J'ai remarqué ailleurs qu'il n'est pas d'obligation en Perse d'aller à la mosquée. Les grands n'y vont jamais ; je n'y ai jamais vu le roi. On fait sa prière chacun chez soi, et cela est tenu pour tout aussi bon ; mais le commun peuple aime, en Perse comme ailleurs, à fréquenter les temples, surtout le vendredi et les grandes fêtes, auxquels jours, après les prières, on y fait un sermon qui roule d'ordinaire sur la morale. Le peuple va encore y lire et écrire, causer, se reposer, dormir au frais, fumer et manger. On laisse chacun y faire ce qu'il veut, pourvu que ce ne soit rien d'indécent.»

M. de Freygang remarque dans son voyage que les femmes n'osent paraître que sous le portique des mosquées, et qu'il leur est défendu d'approcher de l'intérieur.

SUPERSTITIONS.

Nous ne pouvons pas terminer ce chapitre sans faire connaître quelques-unes des pratiques superstitieuses des Persans ; car la superstition forme, pour ainsi dire, une partie de la religion musulmane.

« Il n'y a pas, dit Chardin, de peuple au monde plus superstitieux, ni qui le soit plus sottement que les Persans, pour un peuple savant et éclairé comme ils le sont. Ils croient qu'il y a fatalité partout. Tous les jours de l'année sont, à leur dire, heureux ou malheureux, ou, pour parler comme ils le font, noirs ou blancs, et les heures du jour aussi (*). C'est par là qu'ils ont tant de crainte de l'enchantement et du charme, tant de croyance aux talismans, et tant de confiance aux amulettes. Ils les composent des passages de l'Alcoran, et des *hadis*, qui sont les dits des premiers successeurs

(*) Le 13 du mois sefar est regardé par les Persans comme un jour extrêmement malheureux. Ils sortent alors de chez eux, et vont se promener dans les champs, afin que rien ne dérange leur humeur, car une querelle qu'on a ce jour-là occasionne des malheurs pour le reste de l'année.

L'anniversaire du meurtre d'Omar passe pour un jour heureux.

de Mahomet, de prières de leurs saints, mêlées de termes cabalistiques, le tout écrit avec de grandes circonspections à l'égard du papier, surtout à l'égard du temps et du lieu.

«Ils les portent au cou, à la ceinture, mais plus communément au bras, entre le coude et l'épaule, en de petits sacs de soie ou de brocart de toutes figures, grands comme un demi-écu plus ou moins. On les prendrait d'abord pour de petits pelotons. Il y a des gens qui portent jusqu'à sept ou huit de ces sachets cousus sur un ruban en bracelet, et il y en a d'autres qui portent ces sortes de papiers superstitieux en de petites boîtes ou en de petits étuis, comme ceux des cure-dents, faits d'or ou d'argent, pour les mieux conserver, et aussi afin de n'être jamais obligés de les ôter ni jour ni nuit, pas même en se mettant dans le bain. J'ai vu des gens porter ainsi tout l'Alcoran. Comme ils ont de ces amulettes en papier, ils en ont aussi gravées (*) sur des pierres; mais ils n'en ont point en vélin ou parchemin, parce qu'ils réputent impures les bêtes mortes, et tout ce qu'on en tire, comme est la peau dont on fait le parchemin. Enfin, il y a des gens qui les enchâssent dans des bagues, entre la pierre et le fond du chaton. Ils appellent les amulettes *douaa*, c'est-à-dire, vœux ou prières; et il faut observer qu'il y en a pour être gardé contre toute sorte de maux et pour obtenir toute sorte de biens. Par la même superstition, ils en attachent au cou des bêtes et aux cages des oiseaux, quelquefois par douzaines, et enfin, ils en pendent aux choses inanimées, comme aux boutiques, dans la pensée que cela leur fera venir des chalands. Je traiterai dans la suite de ce journal des autres superstitions des Persans, à mesure que l'occasion s'en présentera. Je ne parlerai ici que de ces caractères talismaniques, entre lesquels j'en ai vu composer de cette sorte : on prenait une feuille de papier longue de plus d'une aune, mais large seulement de cinq à six pouces, laquelle on portait à quarante personnes l'une après l'autre, celles du pays que l'on croyait les plus intègres et les plus dévotes, les priant d'écrire dessus une oraison à leur gré, et qu'ils croiraient de plus agréable à Dieu et de plus efficace. Chaque oraison n'était qu'un ou deux versets de l'Alcoran et des hadis. Quand le papier était achevé, on le pliait et on l'enfermait comme je l'ai dit, et on l'attachait sur soi. Ils donnent pour raison de cette dévotion superstitieuse, que de ces quarante personnes il y en aura au moins une d'agréable à Dieu, de laquelle l'oraison sera efficace par conséquent, et fera son effet sur celui qui en est muni. Les moines mendiants, et la plupart des gueux qui demandent l'aumône, portent toujours à la main, étendu devant eux, un grand papier carré de deux à trois pieds, sur lequel il y a des prières, pour obtenir de Dieu des grâces spéciales, au-dessous desquelles on voit un grand nombre de sceaux appliqués au lieu et en manière de signature : ce sont les sceaux des plus honnêtes et des plus dévots personnages du lieu, qu'on y a fait mettre en disant que ces gens-là s'unissent de cette manière à celui qui est chargé du papier où sont ces prières, concourant avec lui à demander à Dieu les grâces qu'elles contiennent, et qu'il est impossible que parmi tant de gens de bien, il n'y en ait quelqu'un d'agréable à Dieu, dont le suffrage soit efficace en faveur de celui pour qui il est donné. Quand ces mendiants se veulent arrêter quelque part, ils pendent ce papier sur le devant du lieu où ils s'arrêtent ou gîtent. »

Sir William Ouseley dans ses Voyages parle d'un khan qui fit demander à une personne de l'ambassade quatre soies de porc, lesquelles, comme le dit un Persan, étaient pour composer, avec des crins d'un jeune lion et d'autres ingrédients, un amulette excellent pour préserver les enfants de toutes sortes de maladies.

(*) On lit *gravées* dans toutes les éditions de Chardin que j'ai pu consulter. Ainsi la faute que commettent aujourd'hui tant de personnes qui font *amulette* féminin, est déjà ancienne.

« Parmi les superstitions des Persans, dit Morier, celle qui consiste à observer le chant du coq n'est pas la moins remarquable. Quand cet oiseau se fait entendre aux heures propices, ils pensent que c'est un bon augure; quand, au contraire, il chante dans un instant défavorable, on le tue. Les bons moments sont à neuf heures du soir et du matin, à minuit et à midi.

« Les Persans attribuent au lion un discernement extraordinaire. Un homme me dit de l'air le plus sérieux, qu'un lion de son pays ne ferait jamais le moindre mal à un schiite, mais qu'il dévorerait sur-le-champ un sonnite; c'est pourquoi, ajoutait-il, quand vous rencontrerez un lion, vous n'avez qu'à dire: *Ya Ali* (O Ali), et l'animal passera respectueusement sans vous faire de mal; mais si, par zèle ou par un oubli, effet de la peur, vous vous écriez: Ya Omar (O Omar), le lion s'élancera sur vous.»

Scott Waring nous apprend qu'il existe en Perse des gens qui prétendent avoir un secret qui les garantit du venin des animaux. « Ce privilége, dit le même voyageur, n'appartient pas à tout le monde; il est le fruit du jeûne et de la méditation, mais peut être conféré par celui qui en est doué à qui bon lui semble. On l'appelle *dem* (*souffle*), parce que celui qui le communique fait avaler au postulant un petit morceau de sucre ou d'autre chose sur lequel il a soufflé. Les Persans ajoutent une foi sans bornes à la vertu de ce *dem;* et, à l'époque de la moisson, on voit à Schiraz une foule de paysans qui viennent le prendre d'un homme célèbre pour la vertu de son souffle.

« Je crois pouvoir rapporter ce qui s'est passé sous mes yeux sans encourir le reproche de crédulité ou d'user des priviléges de voyageur. J'avais un domestique nommé Ali-Beg, qui possédait ce dem, et j'avais toujours traité d'absurdités toutes les histoires qui m'étaient rapportées à son sujet. M. Bruce, qui est maintenant à Bouschir, m'assura l'avoir vu saisir deux serpents, dont l'un avait fait une profonde morsure à quelqu'un; mais cela s'expliquait aisément : le serpent n'était sans doute pas venimeux; car je crois même que tous ceux de Bouschir ne le sont pas. Enfin, quelque temps après mon arrivée à Schiraz, on trouva un scorpion monstrueux sous mon lit; j'appelle Ali-Beg, qui le prend sans le moindre signe d'hésitation, et je vois l'animal qui lui darde à plusieurs reprises son aiguillon dans les chairs de la main. Cependant Ali soutint qu'il n'éprouvait aucun mal. Je dis à plusieurs autres domestiques d'en faire autant, aucun ne le voulut; et le lendemain je ne vis, en examinant la main de cet homme, aucune apparence de piqûre. Remarquez que l'aiguillon du scorpion passe pour faire éprouver des tourments insupportables, et que je l'ai vu causer une enflure prodigieuse. Je ne puis deviner comment cet homme se préserva du mal qu'il devait éprouver, mais il est certain qu'il n'avait point eu le temps de faire aucune préparation, et qu'il n'appliqua aucun antidote sur la piqûre du scorpion. Il serait cependant ridicule d'attribuer son salut aux causes que la crédulité des Persans donne à ce pouvoir singulier.

« Ali-Beg est maintenant à Bouschir. Si quelqu'un visite cette place, et a la curiosité de vérifier ce fait, cet homme ne refusera pas, j'en suis convaincu, de se faire piquer par des scorpions de toute espèce, pour donner la preuve de la bonté de son secret. »

« En Europe, dit M. Jaubert, on a coutume de féliciter ses amis et les personnes de sa connaissance sur tous les événements heureux qui leur arrivent; il n'en est pas de même dans l'Orient. Voit-on une mère tenir son enfant entre les bras, il faut se garder de lui en vanter la beauté; la fortune sourit-elle à quelqu'un, on doit éviter de le lui dire. Telle est la force du préjugé, qu'on croirait porter malheur à ceux à qui l'on adresserait de tels compliments. Il serait trop long d'énumérer ici tous les préservatifs que leurs charlatans ont mis en vogue

pour détourner les effets de ce qu'ils appellent *nazar*, regard envieux, ou *cattivo occhio* des Italiens. Lorsqu'une femme vient de se montrer en public, elle ne manque pas, en rentrant, de se purifier par l'eau et les parfums, pour détruire les sortiléges qu'on aurait pu employer contre elle. »

« Les Persans, dans leurs conversations, évitent, nous dit Chardin, de faire des récits ni de rien dire qui puisse rappeler ou exciter des idées tristes ; et quand le discours ou l'occasion les portent à le faire, ils se servent de circonlocutions pour éviter du moins les termes funestes. Par exemple, s'il faut dire que quelqu'un est mort, ils disent : Il vous a fait don de la part qu'il avait à la vie, c'est-à-dire, il pouvait vivre encore de longues années, mais pour l'amour qu'il vous porte, il les a attachées à celles que vous avez à couler. Je me souviens là-dessus d'un petit conte assez naïf du général des mousquetaires du temps d'Abbas II. Ce prince, qui était d'un esprit vif, avait donné à garder à ce général un ours blanc qu'on lui avait amené de Moscovie, croyant qu'il en aurait plus de soin qu'on ne ferait au parc de ses bêtes féroces. Cependant l'ours ne vécut guère et le roi le sut, et quelque temps après il voulut savoir comment il était mort, et demanda au général : Qu'est devenu mon ours blanc ? Sire, répondit-il, il vous a fait don de la part qu'il avait à la vie. Le roi se prenant à rire lui dit : Vous êtes vous-même un ours de vouloir que les ans d'une bête soient ajoutés aux miens. »

GOUVERNEMENT DE LA PERSE.

AUTORITÉ SPIRITUELLE ET TEMPORELLE.— PUISSANCE DU ROI. — MINISTRES. — JUSTICE.—PEINES.—GOUVERNEURS DES VILLES ET DES PROVINCES. — POLICE. — IMPÔTS.

Aucun des princes qui ont gouverné la Perse depuis les califes n'a été considéré comme chef spirituel du pays. Les Sophis eux-mêmes, qui descendaient d'un personnage tenu pour saint, n'ont jamais possédé le pouvoir spirituel, qui, suivant les schiites, ne peut être exercé légitimement que par Mahomet et par les douze imans descendants d'Ali. Ce pouvoir appartient actuellement à Mahdi, dernier iman, que Dieu a dérobé à la vue des hommes, mais qui existe toujours. Pendant son absence, l'autorité spirituelle est exercée par des hommes réputés saints, et que les suffrages du peuple ont élevés à la dignité de moudjtehed.

« Les moudjteheds, dit Malcolm, ne remplissent point de fonctions, ne reçoivent point de traitement ; mais ils sont désignés à cette haute dignité par le suffrage unanime des habitants du pays, dont ils sont les guides spirituels, et qu'ils protégent contre la violence et l'oppression des chefs temporels. Ces hommes obtiennent de la part du peuple un respect et une déférence qui obligent les souverains les plus despotes à leur témoigner une grande vénération extérieure. Il y a rarement en Perse plus de trois ou quatre membres du clergé revêtus du caractère de moudjtehed. Il faut, pour arriver à ce degré éminent, une conduite exemplaire, un grand détachement du monde, et surtout n'entretenir aucune relation avec le roi ou les officiers publics. Il est rare, du reste, que les moudjteheds s'écartent de la ligne de conduite qui leur a valu cette haute magistrature. Du moment où ils changent, le peuple les abandonne ; personne ne vient leur demander secours et protection ; ils ne doivent plus se flatter de voir le roi visiter leur humble demeure, ni leur donner un siége d'honneur quand ils daignent se présenter à la cour. Quand le moudjtehed meurt, on choisit pour lui succéder un des membres les plus distingués de tout le clergé. »

Le roi de Perse est aujourd'hui un monarque absolu, comme il l'était déjà du temps de Cyrus. Ses ordres ont été de tout temps considérés comme des lois, et sa volonté n'a d'autres bornes que celles qu'il fixe lui-même. Le roi fait tout ce qu'il veut, et ne doit compte de sa conduite à qui que

ce soit. Il a droit de vie et de mort sur tous ses sujets; le clergé seul, par la considération dont il jouit, peut opposer une barrière à cette puissance illimitée.

Si l'autorité du roi de Perse est absolue envers tous ses sujets, elle l'est plus encore, s'il est possible, envers les membres de sa famille. Il peut à son gré donner à ses parents des emplois publics, les enfermer dans un harem, leur faire arracher les yeux, ou même leur ôter la vie, si telle est sa volonté. Il n'y a point en Perse de règles fixes touchant le droit de succession au trône. Autrefois le fils d'une femme esclave pouvait régner, si telle était la volonté de son père. La dynastie des Cadjars paraît avoir adopté d'autres principes, et Abbas-Mirza, bien qu'il ne fût pas le fils aîné de Feth-Ali-Schah, fut choisi par ce prince pour lui succéder, par la raison que sa mère appartenait à la tribu royale.

Il n'y a peut-être pas de pays au monde dans lequel le roi ait a remplir un plus grand nombre de devoirs qu'en Perse; et sur ce point l'usage n'a que très-peu varié depuis l'antiquité la plus reculée. Le matin, de très-bonne heure, les principaux ministres et les secrétaires d'État se rendent chez le roi, lui font des rapports sur les affaires courantes, et reçoivent ses ordres. Apres cette audience, vient le lever, qui a lieu presque tous les jours, et dure environ une heure et demie. A ce lever, auquel assistent les princes, les ministres et les officiers de la cour, se traitent toutes les affaires qu'on veut rendre publiques. Là, le roi décerne des récompenses et ordonne des punitions. Il passe ensuite au conseil une heure ou deux avec ses favoris et ses ministres. Après avoir ainsi employé la matinée, il se retire dans ses appartements intérieurs. Le soir il s'occupe encore d'affaires avec ses ministres. Tel est l'ordre invariable de la journée, excepté lorsque le roi est malade ou qu'il va à la chasse. Au camp, la journée est partagée comme à la ville, et on peut dire en général que le roi de Perse passe six à sept heures par jour en public, accessible à tous ses sujets.

Le premier ministre est chargé de recevoir et d'introduire les ambassadeurs étrangers, et de correspondre avec les principaux gouverneurs des provinces. Il est quelquefois placé à la tête de tous les ministères. Ce haut fonctionnaire est rarement un homme d'une grande naissance. On croirait dangereux de confier un emploi si important à des grands seigneurs, qu'on ne pourrait pas renverser sans faire des mécontents et peut-être sans exciter une révolution. Moyennant cette précaution, la chute ou l'exécution à mort d'un premier ministre ne produit pas la moindre sensation dans le public.

Outre les ministres, il y a dans chaque département des secrétaires d'État qui tiennent les comptes des recettes et des dépenses avec une grande régularité. Depuis la chute de la dynastie des Sophis, les eunuques, qui jouissaient auparavant d'une grande influence, obtiennent rarement des emplois hors de l'enceinte du harem.

La loi écrite est fondée en Perse sur le Coran et sur la Sonna, ou plutôt sur la partie de ce recueil qui n'émane point des trois premiers califes, ennemis personnels d'Ali. Il y a, indépendamment de cette loi écrite, un droit coutumier qui varie dans les différentes provinces de l'empire.

Les moudjteheds exercent une grande influence sur les cours judiciaires, et leur sentence est tenue pour irrévocable, à moins qu'elle ne soit cassée par un autre moudjtehed, supérieur au premier par sa science et sa vertu. Le souverain ne peut, dans aucune circonstance, refuser d'écouter un moudjtehed aimé du peuple qui vient intercéder pour un coupable; et souvent il est obligé de renoncer à un acte de despotisme qui aurait pour résultat de mécontenter un de ces personnages.

Immédiatement après le moudjtehed vient le scheik-oul-islam, c'est-a-dire, littéralement *l'ancien ou le chef de la*

foi. Ce titre, dans son acception ordinaire, signifie *juge suprême de la loi écrite*. Il y a dans chacune des principales villes de Perse un scheik-oul-islam nommé par le roi, qui lui paye un traitement considérable; mais c'est un emploi pour lequel on consulte presque toujours les vœux des habitants, et qu'on n'obtient qu'avec une grande réputation de science et de sainteté. Ces fonctionnaires mettent le plus grand soin à éviter toute liaison avec les officiers publics; s'ils en usaient autrement, ils perdraient la confiance et le respect du peuple, très-jaloux de l'indépendance et de l'intégrité de ses juges. Dans les grandes villes il y a un cadi, ou, comme prononcent les Persans, un *cazi*, juge placé sous les ordres du scheik-oul-islam. Dans les villes moins considérables il n'y a pas de scheik-oul-islam, mais un simple cadi; et dans les villages la justice est rendue par un mollah, dont on n'exige pas autre chose que d'être en état de lire un peu d'arabe, afin de pouvoir célébrer un mariage, faire un enterrement, rédiger les actes courants, et juger les affaires peu importantes. Souvent le mollah en réfère à l'autorité du cadi, qui, s'il le juge convenable, porte la cause devant le scheik-oul-islam.

Il y a encore dans les cours judiciaires un officier que l'on appelle *mufti*. Ses fonctions consistent à présenter à la cour un exposé de la cause, et à donner son avis. Cette place exige de l'instruction, et l'opinion du mufti influe quelquefois beaucoup sur le jugement que rendent ses supérieurs. La duplicité et la vénalité des cadis et des mollahs sont devenues proverbiales dans toute la Perse.

Les magistrats séculiers rendent toujours la justice en public. Leurs audiences sont quelquefois fort tumultueuses, quoique le juge soit toujours assisté d'une foule d'officiers subalternes chargés de maintenir l'ordre. Les femmes présentes à ces audiences y font ordinairement beaucoup de bruit, parce qu'il n'est pas permis de leur imposer silence à coup de bâton, comme cela se pratique à l'égard des hommes.

Les affaires se jugent vite en Perse, et un procès n'entraîne en apparence que peu de frais; mais presque toujours les parties ont dépensé des sommes considérables à corrompre leurs juges.

Quand le roi ne juge pas personnellement ou ne délègue pas son autorité, on suit, pour rendre la justice criminelle, les règles établies par le Coran. La personne volée peut pardonner au voleur, et l'héritier légal d'une personne qui a été assassinée peut, si cela lui convient, transiger avec le meurtrier. La mutilation pour vol, quoique autorisée par le Coran, est rarement mise en usage; mais il arrive souvent que le roi condamne à mort des criminels convaincus d'avoir volé une somme considérable.

« Un valet de pied appartenant à une des personnes attachées à la légation avait volé, dit Morier, plusieurs objets d'argent. Il fut condamné à recevoir la bastonnade sur la plante des pieds. On l'étendit sur le dos; on fit passer ses pieds dans un nœud qui les fixait à une longue perche; on le posa horizontalement, et quatre hommes vigoureux le frappèrent jusqu'à ce qu'il eût avoué qu'un de ses camarades l'avait aidé dans le vol. Son complice fut puni de la même manière. Si les criminels eussent été livrés à la justice, ils auraient perdu la vie, parce que le roi Feth-Ali-Schah ne pardonne jamais le vol, et ordonne d'exécuter à l'instant le criminel qui en est convaincu. Voici comment on exécute les voleurs. On rapproche avec effort les sommets de deux jeunes arbres, et on les lie avec des cordes. On attache ensuite le voleur par chacune de ses jambes à la cime de chacun de ces deux arbres; on coupe alors les cordes qui tenaient les deux arbres rapprochés; la force avec laquelle ils se séparent déchire le corps du coupable en deux parties, qu'on laisse pendre aux branches. L'inflexibilité du roi sur ce point a donné aux grandes routes une sûreté inconnue auparavant. »

Quand un homme ou une femme ont été assassinés, le meurtrier est remis entre les mains de l'héritier légal, qui en use à son égard comme il le juge à propos : il peut lui pardonner, recevoir une somme d'argent comme prix du sang, ou le mettre à mort. Malcolm parle d'un résident anglais à Bouschir, qui vit remettre trois meurtriers entre les mains des parents d'une personne qu'ils avaient assassinée. Ceux-ci conduisirent les coupables au cimetière, et là ils les massacrèrent; mais avant de les tuer, ils les firent frapper à coups de couteau par les enfants de celui qui avait été assassiné; et ces enfants, dit Malcolm, trempèrent leurs petites mains dans le sang des meurtriers de leur père. Lorsqu'on exécuta les assassins d'Aga-Mohammed-Khan, les plus jeunes princes de la famille royale, pourvu qu'ils eussent assez de force pour tenir un poignard à la main, frappèrent eux-mêmes les assassins du roi. Un des assassins de Nadir-Schah fut remis entre les mains des femmes de son harem, qui se chargèrent avec plaisir de le mettre à mort.

Les punitions les plus communes pour les fautes légères sont l'amende, le fouet ou la bastonnade. On emploie rarement la torture, à moins que ce ne soit pour faire découvrir des trésors cachés. L'usage barbare d'arracher les yeux a longtemps déshonoré la Perse. Les victimes de cette cruauté sont ordinairement des personnes qui ont ou sont supposées avoir aspiré au trône. On fait aussi subir ce supplice aux chefs de tribu que l'on veut priver du pouvoir, et que l'on craindrait de faire mettre à mort. On inflige aussi quelquefois cette punition à tous les habitants mâles d'une ville révoltée.

Les criminels condamnés à mort sont pour l'ordinaire étranglés, décapités ou poignardés. Mais lorsqu'il y a dans le crime quelque circonstance aggravante, on prolonge les souffrances du condamné : les uns sont empalés, d'autres sont attachés à des branches courbées avec effort comme nous l'avons dit plus haut. En 1810, un esclave qui appartenait à un habitant de Tehran, essaya d'empoisonner son maître avec toute sa famille. Grâce à des secours prompts et bien entendus, tous en revinrent. L'esclave ayant été reconnu coupable fut condamné par le roi à être pendu par les talons et coupé par morceaux comme un mouton. Mais, dit Malcolm, on lui refusa la grâce que le boucher fait à cet animal, auquel il coupe la gorge avant de le dépecer par quartiers.

Les Persans ont une sorte de carcan dont on peut voir le dessin dans notre planche 72. Ce carcan est en triangle, formé de trois morceaux de bois cloués l'un à l'autre. « Le cou, dit Chardin, passe dedans sans se pouvoir tourner. La pièce de derrière et celle du côté gauche sont de dix-huit pouces de longueur; celle du côté droit est longue presque du double, et l'on y attache le poignet au bout, dans un morceau de bois demi-rond et où il est comme pendu au croc, et parce qu'on a bientôt le bras las jusqu'à la douleur, on permet au prisonnier de se soutenir avec un bâton qu'il tient de la main gauche. Cette machine est grossière et sans art. »

Les femmes sont rarement exécutées en public; mais souvent, et surtout lorsqu'elles appartiennent aux classes élevées de la société, elles sont enveloppées dans le châtiment de leurs pères ou de leurs maris. Quelquefois on les met à la torture lorsque l'on suppose qu'elles ont connaissance de quelques richesses cachées. Quand un seigneur ou un ministre est mis à mort, souvent ses femmes et ses filles sont réduites à la condition d'esclaves, ou données en présent à des hommes de la plus basse classe.

Le roi nomme les beglerbegs ou gouverneurs de province, et les hakims ou gouverneurs des villes. Le daroga, ou lieutenant de police placé sous les ordres immédiats du gouverneur, peut encore être choisi par le roi; mais le calanter, ou principal magistrat de la ville, et les ketkhodas, ou chefs de quartier, bien que nommés par le roi, sont toujours choisis



Vernier del.   Lemaître direxit   ... sc.

Carcan des Persans.

parmi les plus notables habitants de la ville. Lorsqu'il arrive par hasard qu'on nomme un de ces officiers contre le désir des habitânts du lieu, les réclamations continuelles l'obligent bientôt à donner sa démission, ou le gouvernement est contraint de le renvoyer. « Ces faits, dit Malcolm, sont importants à connaître; car il n'existe pas de privilége plus essentiel pour un peuple que de choisir ses magistrats, ou du moins d'avoir une grande part d'influence dans leur nomination. Quelquefois, il est vrai, ces hommes élus par leurs concitoyens sont obligés de devenir leurs oppresseurs; mais de pareils exemples sont rares, et dans les circonstances ordinaires, les magistrats élus ménagent avec le plus grand soin les intérêts de leurs commettants. Dans les villes importantes, les marchands, les ouvriers, les cultivateurs, choisissent un chef chargé de défendre les intérêts du corps de métier auquel il appartient, et de traiter avec le gouverneur de la ville toutes les affaires qui concernent sa corporation. Ce chef est ensuite nommé par le roi.

« Quant à la police des artisans de Perse, dit Chardin, les métiers ont chacun leur chef, pris du corps du métier, lequel est mis par le roi, et c'est là toute leur économie en police. Ils ne font pourtant point de corps, à proprement parler, car ils ne s'assemblent jamais. Ils n'ont ni gardes, ni visiteurs; mais ils ont seulement quelques coutumes que le chef du métier fait observer, comme celle-ci, qu'il y ait toujours une certaine distance entre les boutiques et les artisans du même métier, excepté dans les endroits qui sont particulièrement destinés à une sorte d'ouvrage. Quiconque veut lever boutique d'un métier, va au chef du métier, donne son nom et sa demeure, qu'on enregistre, et paye quelque petit droit. Le chef n'examine nullement ni de quel pays est l'artisan, ni de quel maître il a appris son métier, ni s'il le sait bien.

« Les métiers aussi n'ont point de bornes marquées pour empêcher que l'un n'anticipe sur l'autre. Un chaudronnier fait des bassins d'argent, si on lui en donne à faire. Chacun entreprend ce qu'il veut, et ne s'intente point de procès pour cela. Il n'y a aussi point d'engagement d'apprentissage, et on ne donne rien pour apprendre le métier; au contraire, les garçons qu'on met en métier chez un maître ont des gages dès le premier jour. On fait marché entre le maître et l'apprenti, à tant par jour la première année, et ces gages s'augmentent avec le temps et selon que l'apprenti réussit. La chose est toujours comme je dis, sans engagement réciproque à l'égard du temps, le maître étant toujours en liberté de mettre son apprenti dehors, et l'apprenti de sortir de chez son maître. C'est bien là qu'il faut dérober la science; car le maître, songeant plus à tirer du service de son apprenti qu'à l'instruire, ne se peine pas beaucoup après lui, mais l'emploie seulement par rapport à l'utilité qu'il en peut retirer. Les métiers sont obligés aux corvées du roi, c'est-à-dire, à travailler pour le service de Sa Majesté, lorsqu'on le leur commande; et les métiers qu'on n'emploie pas à ces corvées, comme les cordonniers, les bonnetiers, les chaussetiers, payent un droit à la place qu'on appelle *khardj padcha*, c'est-à-dire, la dépense du roi. »

Il nous reste à parler de la police. Scott Waring nous donne sur ce sujet quelques détails intéressants que nous allons mettre sous les yeux des lecteurs.

« La ville de Schiraz, dit ce voyageur, est divisée en quartiers placés chacun sous la surveillance d'un ketkhoda, qui exerce gratuitement ses fonctions. Cette dignité est en général conférée à l'homme du quartier qui jouit de la meilleure réputation. Les ketkhodas ont un chef auquel ils font leurs rapports, et qui les communique au gouverneur. Anciennement, ils étaient obligés de rendre compte des moindres événements qui se passaient dans leurs quartiers, tels que les naissances, les mariages, les morts naturelles, etc.; on s'est beaucoup relâché

sur ce point à Schiraz. Un ketkhoda doit connaître les moyens d'existence de tous les habitants de son quartier.

« Le grand avantage qui résulte, et pour le gouvernement et pour la population, de cette division d'une ville en quartiers, est sensible à l'arrivée subite des corps considérables de troupes, et dans la répartition des contributions extraordinaires. Dans l'un et l'autre cas, les ketkhodas sont informés par le gouverneur du nombre d'hommes que leurs quartiers doivent loger, ou de la somme à payer. Ils sont responsables envers le gouverneur ; c'est à eux de faire en sorte que les charges soient équitablement réparties. En général, le peuple s'en rapporte à leur décision, car il serait inutile d'en appeler, et quelquefois dangereux de différer de se soumettre.

« On prévient la licence des troupes en tenant des logements prêts à les recevoir, et l'on se préserve d'un pillage général par le consentement aux demandes du vainqueur. Dans une monarchie despotique, la division des villes en quartiers offre au tyran qui s'empare d'une place, la facilité d'un plan systématique de pillage, et les habitants souffrent infiniment moins en pareil cas que les citoyens d'une ville d'Europe.

« Il y a une certaine considération attachée aux fonctions de ketkhoda. S'il arrive que ces magistrats aient trop à se plaindre de la rapacité ou de la tyrannie du gouverneur, ils dressent une pétition contenant l'exposé de leurs griefs, et le roi refuse rarement de faire droit à leur requête.

« Dans les différends peu graves entre voisins, le ketkhoda interpose son autorité pour les mettre d'accord, et y réussit souvent. S'il arrive qu'un mari et une femme vivent mal ensemble, il cherche à les réconcilier par des remontrances qu'il fait lui-même à l'homme, tandis qu'il en fait faire de semblables à la femme par une ketbanou, espèce de matrone. Enfin, son devoir est de mettre la paix partout, et de veiller au bien-être des familles placées sous sa protection.

« La charge de ketkhoda, dit toujours le même voyageur, me paraît une institution admirable ; et bien qu'on en abuse souvent, sans doute, je la crois avantageuse pour le peuple, car le ketkhoda ne saurait l'opprimer impunément ; il s'exposerait à des plaintes continuelles, et les plaintes sont généralement accueillies en Perse avec un grand empressement. Cependant ils peuvent devenir l'instrument de la tyrannie ; mais quelle est l'institution dont on peut ne pas abuser ?

« La police de Schiraz est organisée sur un excellent pied. J'ose dire qu'il est impossible à qui que ce soit de rien tramer contre le gouvernement, sans que le gouverneur de la ville en ait connaissance avant l'exécution.

« Le daroga est chargé de régler les différends qui s'élèvent dans les bazars, d'entendre la plainte des gens qui s'y trouvent et d'y faire droit sans appel. Un marchand manque à sa parole ou refuse de remplir un engagement, on s'adresse au daroga, qui oblige le coupable à s'exécuter. Si un débiteur se déclare dans l'impossibilité de payer, il lui accorde un certain délai, qu'il détermine selon les circonstances. L'humanité de la loi musulmane laisse toujours au marchand les moyens de parer à un contre-temps inattendu. Cependant, si l'homme contre lequel on porte plainte est flétri dans l'opinion publique, le daroga le condamne à une amende et lui inflige un châtiment corporel, ou bien il le met en prison.

« Le daroga joint à la police des marchés la surveillance sur les mœurs du peuple. Lorsqu'il surprend quelqu'un à boire du vin ou dans des mauvais lieux, il lui fait acheter argent comptant la tolérance pour une faute morale sur laquelle il ferme alors les yeux.

« Le daroga doit avoir sous ses ordres une suite nombreuse de gens occupés à conserver le bon ordre dans les marchés, et à arrêter quiconque se trouve en contravention avec les règlements de police.

« On regarde sa charge comme ex-

trêmement lucrative; car, outre les présents qu'il reçoit et les extorsions qu'il se permet ordinairement, tous les marchands lui fournissent, pour obtenir sa protection et ses bonnes grâces, les denrées qu'il leur demande.

« Il y a encore un intendant de la police de nuit, dont les fonctions ressemblent à celles du daroga, celui-ci étant le chef suprême de la police pendant le jour, celui-là pendant la nuit. Cet intendant doit veiller à la tranquillité de la ville, arrêter les gens qui se trouvent hors de chez eux à une heure indue, et prévenir les vols autant qu'il le peut. Il entretient, comme le daroga, un certain nombre d'hommes qui font continuellement des patrouilles dans les rues, et se tiennent en faction à l'entrée des maisons suspectes. Tous les marchands des bazars payent une somme légère pour l'entretien de cette police. Si un maître de maison est volé, l'intendant ou chef du guet est responsable du vol, et doit restituer les effets dérobés ou en payer la valeur, sur la déposition du plaignant. Mais cela arrive assez rarement; car l'intendant est toujours en relation avec les voleurs de la ville, qui montrent une obéissance aveugle à ses ordres. Ce n'est pas qu'ils exercent tout à fait leur métier sous sa protection ; mais ils lui remettent, dit-on, une certaine partie de leurs bénéfices, et ils sont liés par cet intérêt commun.

« Je crois le mohtésib sous les ordres du daroga. Ses fonctions sont de régler le prix de toutes les marchandises mises en vente dans chaque bazar, et de vérifier l'exactitude des poids et mesures. Il ne procède qu'une fois par semaine à cet examen. Les marchands convaincus de fraude sont sévèrement punis. Plusieurs ont encouru la peine de mort.

Ce que nous avons dit touchant l'administration de la justice n'est applicable qu'aux Persans qui habitent les villes et les villages et qui ont des demeures fixes. Les tribus errantes ont une jurisprudence toute particulière. Chaque tribu a son chef, sous lequel se trouvent des Anciens, qui, pour l'ordinaire, appartiennent à la famille du chef de tribu. Ces hommes sont tout à la fois les magistrats et les officiers militaires de la tribu. La dignité d'Ancien comme celle de chef sont héréditaires. Lorsque dans une tribu il y a une affaire importante à juger, les Anciens se réunissent en conseil. L'affaire est discutée, puis décidée à la majorité des suffrages. Le mollah de la tribu fait ordinairement partie du conseil des Anciens, et il expose, quand il en est requis, les dispositions du Coran ou des traditions.

Nous avons fait observer qu'en Perse le meurtrier est abandonné à l'héritier légal de la personne qu'il a assassinée. Le conseil des Anciens tâche toujours d'obtenir pour le crime de meurtre que les parties en viennent à un accommodement, car, lorsqu'il n'y a pas eu transaction, l'offensé exerce des représailles qui amènent des haines irréconciliables. Souvent la personne chargée de venger le sang exige du meurtrier ou de sa famille des meubles ou des chevaux, et demande même quelquefois des femmes en mariage. L'homme qui reçoit ainsi une épouse ne paye rien à son beau-père, et n'est pas tenu d'assurer un douaire à sa femme. Cependant les usages varient sur ce point de tribu à tribu, et il en est quelques-unes dont les membres croient devoir se montrer implacables et exiger la peine du talion. Lorsqu'un homme appartenant à une tribu veut obtenir le pardon d'un meurtre, il prend une épée qu'il attache à son cou avec un cordon noir; il se présente ainsi en suppliant à l'héritier chargé de venger le sang, et il lui déclare qu'il vient pour subir son sort. Quoique dans ce cas l'usage ne permette guère la vengeance, on trouve rarement parmi ces barbares nomades un homme qui consente, même sur l'ordre de ses supérieurs, à sauver sa vie par une démarche regardée comme dégradante. Si un homme pauvre a commis un meurtre, et qu'après avoir été condamné à payer le prix du sang, il ne puisse parvenir à se procurer la somme

qu'on exige de lui, il est obligé de porter à son cou un grand collier de fer et de demander l'aumône à tous les passants, jusqu'à ce qu'il ait réuni la somme nécessaire pour se libérer. Ces sortes de gens, dit Malcolm, sont les plus importuns de tous les mendiants.

Le rapt et l'adultère sont très-rares chez les tribus errantes. Ces crimes sont presque toujours punis de mort, et ce sont pour l'ordinaire les plus proches parents de la femme insultée qui se chargent de l'exécution du coupable. Si l'innocence de la femme n'est pas bien prouvée, son père, son mari ou son fils, la mettent en pièces.

Si un chef de tribu se rend coupable du crime de trahison, le roi, lorsqu'il peut saisir le coupable, lui fait arracher les yeux ou le condamne à mort. Mais si un de ces chefs a mérité la peine capitale pour tout autre crime, l'affaire est renvoyée devant les tribunaux ordinaires, afin que son sang ne retombe pas sur la tête du monarque. Quand un homme d'un rang inférieur, appartenant à une tribu, et au service du roi, a mérité la mort, il est renvoyé devant son chef de tribu, qui pour l'ordinaire le fait exécuter sur-le-champ.

L'autorité du roi sur les tribus est toujours fort douteuse. Les Bakhtiaris et quelques autres encore n'ont jamais été complétement soumis. Ils fournissent un corps de jeunes soldats et payent un petit tribut; là se borne tout ce que le roi de Perse peut tirer d'eux.

Il est d'usage que les principaux officiers de l'empire et les chefs de tribu laissent dans la capitale quelques membres de leurs familles. Ces otages sont toujours surveillés, et lorsque le roi soupçonne la personne dont ils garantissent la fidélité, ils sont gardés très-étroitement; quelquefois même, en cas de révolte de cette personne, ils sont mis à mort; mais ces exemples sont rares.

L'officier qui rend la justice est en général chargé de percevoir les impôts. Le revenu fixe de la Perse, qui au commencement de ce siècle se montait à environ soixante et quinze millions de francs, se compose du produit des terres appartenant à la couronne, de l'impôt foncier, et des taxes sur les denrées de consommation et sur les marchandises. Autrefois, le clergé possédait beaucoup de terres; mais aujourd'hui, il est moins riche et reçoit un traitement en argent. On exerce dans chaque province une retenue sur les revenus publics pour le payement des juges, pour l'entretien des mosquées, des colléges et des autres établissements religieux.

Dans les provinces pauvres, l'impôt est perçu ordinairement en nature; mais quand les cultivateurs sont riches, ils aiment mieux payer en argent, parce qu'ils évitent ainsi les tracasseries auxquelles les exposeraient la mauvaise foi et l'avidité des collecteurs. Pour se conformer à la règle, les contribuables devraient payer moitié en nature et moitié en argent. Les tribus errantes payent une taxe suivant la richesse et le nombre de leurs troupeaux.

Le gouvernement possède, dans les villes importantes de la Perse, un grand nombre de maisons qu'il loue aux habitants. Les maisons qui appartiennent à des particuliers payent vingt pour cent sur le revenu présumé.

A côté de ces impôts réguliers, il y a des taxes déguisées sous le nom de présents ordinaires et extraordinaires. Les présents ordinaires sont ceux que font tous les ans au roi les gouverneurs des villes et des provinces, les chefs de tribu, les ministres et tous les hauts fonctionnaires de l'État, à la fête du Nourouz. Ces dons se composent de tout ce que les provinces produisent de plus rare et de plus précieux, et quelquefois aussi d'argent; et c'est toujours le présent le plus agréable qu'on puisse faire au roi. La valeur de ces dons monte, à ce qu'on suppose, aux deux cinquièmes des revenus fixes. Le produit des amendes est très-considérable, et forme, suivant Malcolm, un cinquième du revenu fixe. Le roi frappe le pays d'une contribution extraordinaire lorsqu'il veut

construire un aqueduc, faire bâtir un palais, ou bien quand un membre de la famille royale se marie. Cette sorte d'impôt n'étant pas assis d'après des règles bien fixes, devient quelquefois fort onéreux aux gens sans crédit. La somme qui en provient est évaluée à deux cinquièmes du revenu fixe; ce qui porte le total des revenus du royaume de Perse à environ cent cinquante millions de francs. Une partie seulement de cette somme est versée en argent dans le trésor royal; car il faut d'abord en déduire les frais de perception; et, comme nous l'avons déjà remarqué, les contribuables en payent une partie en nature. Les dépenses du gouvernement ne sont pas bien connues; mais, suivant Malcolm, elles sont fort au-dessous du chiffre des recettes.

LIBERTÉ INDIVIDUELLE. — FONCTIONNAIRES PUBLICS. — CARACTÈRE DES MILITAIRES PERSANS. — ARMÉE.

Il n'y a pas de pays où les habitants jouissent de plus de liberté qu'en Perse, touchant le choix de leur résidence. Si l'on excepte les fonctionnaires publics et les esclaves qui sont peu nombreux, les habitants du royaume peuvent se fixer où bon leur semble, et même passer à l'étranger sans avoir besoin de passe-port. Cette facilité qu'ils ont de se soustraire à la tyrannie par la fuite est une des garanties les plus fortes qu'ils aient contre l'oppression de leurs chefs. Il arrive souvent aussi que les Persans en appellent au roi; et tout homme qui emploie ce moyen est sûr d'être écouté; car, en supposant même que le roi ou ses ministres ne soient pas disposés à lui rendre justice, ils se ménagent, au moyen de ces plaintes, des sujets d'accusation qui leur fournissent des prétextes soit pour dépouiller l'accusé, soit pour le contraindre de partager avec eux les richesses qu'il a acquises par ses exactions. L'officier public le plus probe ne peut pas toujours se mettre à l'abri de ces accusations intentées quelquefois par des ennemis qui veulent le perdre. On doit convenir, comme l'observe Malcolm, que si les officiers qui occupent de grandes places sont portés à commettre des exactions, c'est le résultat de la nature même du système de gouvernement établi en Perse; car il faut absolument qu'ils se procurent les moyens de satisfaire l'avarice de leurs supérieurs, et d'échapper eux-mêmes à la honte et aux punitions.

La situation des officiers publics est extrêmement précaire. Cependant il n'y a peut-être pas de pays où les emplois, malgré les inquiétudes et les dangers qui les entourent, soient plus recherchés qu'en Perse, parce qu'ils donnent toujours de l'importance et quelquefois des richesses à celui qui en est revêtu. La position des magistrats inférieurs, placés entre des chefs avides et violents, qui exigent plus qu'il n'est dû, et une populace grossière qui refuse de payer ce qu'elle doit au fisc, est extrêmement pénible. Il y a quelques années, dit Malcolm, le gouverneur général du Fars consultait les officiers de sa cour pour savoir quelle punition il devait infliger à un voleur qui venait d'être arrêté: Faites-le, dit un seigneur à qui son âge et la privation de la vue donnaient le privilége de s'exprimer librement, faites-le directeur d'un district dans le Fars. Je ne puis, ajouta-t-il, imaginer aucun crime pour lequel ces fonctions ne soient pas une punition suffisante.

Le système de vénalité et de despotisme qui a longtemps pesé sur la Perse, n'a pas, suivant Malcolm, flétri le courage des habitants de ce royaume. «Les militaires persans, dit Scott Waring, vont toujours vantant leurs prouesses, quoiqu'ils n'aient peut-être pas vu un combat de toute leur vie. Cependant, on ne peut pas leur refuser la bravoure, ou, du moins, une ardeur qui pousse jusqu'au dernier soldat dans de fréquentes querelles où il y a souvent du sang répandu, et qu'ils auraient pu éviter sans compromettre leur honneur. Cette humeur querelleuse est surtout particulière à ceux qui viennent de la partie septentrionale de l'empire. Pour le moindre mot, ils dégaînent; les amis se mettent de

la partie, et il arrive souvent que deux ou trois hommes restent sur la place avant la fin de la querelle. »

La Perse n'est pas aussi pauvre que l'on pourrait le supposer. Les hauts fonctionnaires et les nobles paraissent jouir d'une grande opulence. Les marchands et les habitants notables des villes possèdent des propriétés considérables. Dans les basses classes, on voit peu de gens qui manquent totalement de ressources, ce qui tient, sans doute, à la fertilité du sol, et aussi, il faut le dire à la louange des Persans, à d'heureuses habitudes de travail et de frugalité. Mais, quoique le peuple ne soit pas dans la gêne, il se plaint de sa pauvreté: ces plaintes ont pour but d'éviter les exactions auxquelles sont exposées les personnes que l'on suppose riches.

L'armée se compose, en Perse, d'un corps considérable de cavalerie irrégulière, fournie par les tribus dont les chefs commandent toujours ces troupes, et d'une milice à pied, aussi irrégulière, levée dans les villes qui doivent encore les entretenir; et enfin de quelques corps disciplinés à l'européenne. La cavalerie irrégulière de la Perse moderne, dit Malcolm, ressemble à celle que les Parthes opposerent autrefois aux Romains; les hommes qui la composent ont conservé les habitudes et la maniere de combattre de leurs ancêtres. Comme ils sont robustes et vaillants, et qu'ils ont des chevaux agiles et vigoureux, on ne saurait trouver une cavalerie plus convenable pour faire une guerre de dévastation. Les Persans, ajoute le même auteur, disent que leur roi compte quatre-vingt mille hommes de cette arme qui sont soumis au service militaire pour prix des terres et des pâturages dont on leur accorde la jouissance. Chaque chef de tribu est obligé de fournir un contingent proportionné au nombre d'hommes qu'il a sous ses ordres; chaque cavalier, lorsqu'il est au service du roi, reçoit des vivres pour lui, du fourrage et de l'orge pour son cheval, et une petite solde annuelle. Cette cavalerie irrégulière sert avec une extrême répugnance toutes les fois qu'elle n'est pas stimulée par l'espoir du pillage. Les hommes ne doivent le service que pendant quelques mois de l'année seulement; et, s'ils ne sont pas engagés dans quelque expédition, ils retournent chez eux à l'approche de l'hiver. Le roi de Perse a toujours auprès de sa personne un corps de cavalerie qu'on appelle les *goulam-schah*, ou *les esclaves du roi.* Les fils des premiers nobles de la Perse tiennent à honneur d'entrer dans cette milice qui n'excède pas le nombre de trois à quatre mille hommes. Ces cavaliers sont parfaitement montés, armés et équipés aux frais de l'État; ils reçoivent une solde plus forte que celle des autres troupes.

Presque toute la population de la Perse est armée; il y a, dans les différentes parties du royaume, une milice composée d'hommes appartenant aux tribus errantes, et d'habitants des villes et des villages. Cette milice est instituée pour défendre les propriétés et prêter main-forte à la police; elle peut aussi être appelée à marcher loin de ses foyers lorsque le gouvernement l'exige. Mais alors elle reçoit une solde. Elle monte, suivant l'estimation la plus probable, à cent cinquante mille hommes. Ceux qui la composent doivent se pourvoir à leurs frais d'armes et de vêtements. Ils ne portent point d'uniforme, et sont habillés suivant la mode de leur province; ils sont ordinairement armés d'un fusil à mèche et d'un poignard. Cette milice, comme la cavalerie irrégulière, n'obéit qu'à des officiers tirés de son sein, et que les soldats regardent comme leurs chefs naturels.

«La milice de Bouschir, dit Morier, ne reçoit pas de paye et doit fournir ses armes, qui sont un mousquet, une épée, et un bouclier qui pend derrière le dos. Elle est composée d'ouvriers de différentes professions : nous reconnûmes le teinturier à ses mains noircies par la couleur, le chaudronnier à son visage, le tailleur aux brins de laine qui s'étaient attachés à ses vêtements. »



Vernier del. Lemaitre direxit. Brunellière Sc.

Soldats Persans.

AGRICULTURE.

LOCATIONS DES TERRES DE LA COURONNE. — IRRIGATIONS.— LABOUR.— STERCORATION. — TERRAINS SALÉS.

Les terres de la couronne sont affermées aux cultivateurs à des conditions très-favorables. Quand le produit de la récolte a été mesuré par un officier public, on prélève la semence, si elle a été fournie par le gouvernement; on met de côté dix pour cent pour les moissonneurs et les batteurs; le surplus est partagé également entre le roi et le fermier. Les terres qui appartiennent aux particuliers payent suivant qu'elles peuvent être plus ou moins facilement arrosées. Quand l'irrigation est assurée et provient d'un cours d'eau, les fermiers payent vingt pour cent du produit, déduction faite de la semence et de la part accordée aux moissonneurs et aux batteurs. Si l'eau vient de conduits souterrains, le fermier paye quinze pour cent, et si on la tire de puits ou de réservoirs, il ne paye que cinq.

« C'est, dit Olivier, dans son agriculture et surtout dans le soin qu'il met à se procurer de l'eau pour l'arrosement des terres, qu'on peut se former une idée de l'activité et de l'industrie du Persan. Il n'y a pas de pays habité qui soit plus sec et qui ait plus besoin d'eau que la Perse : il n'y en a pas non plus où l'on se soit procuré autant de sources artificielles, où l'on ait creusé autant de puits, où l'on ait élevé autant de digues. Les eaux qui tombent des montagnes durant la fonte des neiges sont reçues dans des canaux et conduites dans les champs; elles sont soumises comme celles des ruisseaux et des rivières à l'inspection d'un officier public nommé *mirab, emir-ab* ou *prince de l'eau*, et distribuées entre les cultivateurs suivant leurs besoins et la rétribution qu'ils payent.

« Dans les gorges des montagnes et partout où la forme du terrain l'a permis, on a arrêté par des murs fort épais ces eaux de neiges ou celles qui proviennent des pluies; on les a obligées de s'amasser dans de vastes bassins, afin de pouvoir les distribuer peu à peu dans la belle saison aux champs qui sont mis en culture; on a élevé ou soutenu leur niveau afin de pouvoir leur faire atteindre des terrains qui en seraient privés sans cette précaution.

« Lorsque les eaux, à leur sortie des montagnes, ont été assez abondantes pour former des rivières, on a établi des chaussées ou des digues sur leur lit pour faciliter les saignées qu'on voulait faire. »

« On distingue en Perse, dit Chardin, de quatre sortes d'eaux, deux sur terre, qui sont celles de rivière et celles de source, et deux sous terre, savoir, celle des puits et celle des conduits souterrains, qu'ils appellent *carizes*. Ils creusent au pied des montagnes pour trouver de l'eau; et lorsqu'ils en ont trouvé un filet, ils le conduisent par des canaux souterrains huit à dix lieues loin, et quelquefois bien davantage, les tirant du pays haut en pays bas, afin que l'eau coule mieux. Il n'y a pas de peuple au monde qui sache si bien ménager l'eau que les Persans. Ces conduits ou canaux sont quelquefois creux de dix à quinze toises; j'en ai vu d'aussi profonds. On les mesure aisément, parce qu'à distance de huit en huit toises, on y voit des soupiraux dont le diamètre est grand comme nos puits. On me contait aussi en Médie que depuis soixante ans seulement, le nombre des canaux souterrains dans la province était diminué de quatre cents. Il n'y a assurément point de nation au monde qui sache si bien miner et faire des chemins sous terre que les Persans. Ces canaux souterrains sont d'ordinaire de huit à neuf pieds de profondeur et de deux à trois pieds de largeur.

« Outre l'eau des fleuves et des canaux, ils ont celle des puits presque partout le royaume. On en tire l'eau avec des bœufs, dans de gros seaux de cuir qui tiennent d'ordinaire le poids de deux cents à deux cent cinquante livres. Ce seau a une gorge en bas de deux à trois pieds de long et de demi-pied de diamètre, qu'une corde

repliée vers le haut du puits tient toujours élevée, pour empêcher l'eau de sortir par le bout. Le bœuf tire ce seau par une grosse corde, qui tourne sur une roue planée de trois pieds de diamètre, attachée au haut du puits comme une poulie, et l'amène à un bassin joignant, où il se vide par cette gorge, et d'où l'eau est distribuée ensuite dans les terres. Il faut observer qu'afin que le bœuf tire plus aisément, on le fait tirer de haut en bas, le jardinier s'asseyant sur la corde; ce qui le soulage lui-même dans son travail, et soulage également le bœuf; de manière que cet art, tout rustique qu'il paraît, est commode et de peu de dépense, ne requérant qu'un homme seul pour en faire l'usage.

« Pour ce qui est de la distribution de l'eau des rivières et des sources, on la fait par semaines ou par mois, selon le besoin, en cette manière : on met sur le canal qui conduit l'eau dans le champ une tasse de cuivre, ronde, fort mince, percée d'un petit trou au centre, par où l'eau entre peu à peu; et lorsque la tasse va au fond, la mesure est pleine, et on recommence jusqu'à ce que la quantité d'eau convenue soit entrée dans le champ. La tasse est d'ordinaire entre deux à trois heures à s'enfoncer. Cette invention sert aussi à mesurer le temps en Orient. Les jardins payent tant par an pour avoir de l'eau tant de fois par mois; l'eau ne manque point d'être envoyée au jour nommé, et alors chacun ouvre le canal de son jardin pour y recevoir l'eau. Comme on arrose tout un canton à la fois, il n'y aurait rien de plus aisé que de faire entrer plus d'eau dans son jardin, et de la détourner du jardin d'un autre; mais c'est ce qui fait aussi que cette sorte de fraude est fort défendue, et que le crime de l'avoir commise est sévèrement puni. Pour mieux entendre cette distribution d'eau, il faut savoir que chaque province a un officier établi sur les eaux de la province, qu'on appelle mirab, c'est-à-dire *prince de l'eau*, qui règle cette distribution partout avec grande exactitude, ayant toujours ses gens aux courants des ruisseaux, pour les faire aller de canton en canton et de champ en champ, selon ses ordres. C'est un un office fort lucratif. Lorsqu'on manque d'eau, il faut s'en aller plaindre à lui, et il répond d'ordinaire qu'il n'y a point d'eau dans le pays; mais dès qu'on lui fait un présent, chose qu'on ne manque pas de faire pour ne pas perdre les fruits et la moisson, on est sûr d'avoir de l'eau suffisamment. Le prix est différent de l'eau de rivière et de l'eau de source, celle-ci étant à meilleur marché que l'autre, parce qu'elle n'est pas si limoneuse ni si douce.

« Le labour se fait avec un soc tiré par des bœufs maigres (car les bœufs de Perse n'engraissent pas comme les nôtres) attachés, non par les cornes, mais avec un arceau et le poitrail. Ce soc est fort petit, et le courche ne fait qu'écorcher la terre, pour ainsi dire. A mesure que les sillons sont tirés, les laboureurs rompent les mottes avec de grosses maillottes de bois, et avec la herse qui est petite et a de petites dents; et puis avec la bêche ils unissent la terre et la mettent en carrés comme des parterres de jardins, y faisant des rebords hauts d'un pied, plus ou moins, selon qu'il lui faut donner de l'eau. La mesure d'eau qu'il faut donner aux carrés, c'est qu'il y en ait assez pour qu'un canard y puisse nager, et c'est de cette manière que l'on en donne aux jardins toutes les semaines.

« Outre l'irrigation, les Persans se servent de la stercoration, si estimée des Romains dans le labourage. C'est avec quoi on engraisse les terres en Perse, au lieu de fumier, qu'on emploie pour la litière des chevaux, comme je l'ai observé. Les villageois ramassent avec soin les immondices des villes, qu'ils chargent dans des sacs sur des bourriques, et s'en retournent chez eux; ce qui ne leur coûte pas grand' chose, puisque sans cela ils s'en retourneraient à vide. Il n'y a point en Perse d'égouts publics; chaque maison a le sien d'ordinaire à côté de son logis, en un trou profond d'un

pied. C'est là aussi communément qu'est le privé. Les passants ne s'en aperçoivent pas d'ordinaire, la sécheresse de l'air dissipant la mauvaise odeur. On voit les villageois, la bêche à la main, après avoir déchargé leurs ânes ou mules au marché, curer les égouts à mesure qu'ils passent pardevant et en charger leurs bêtes. Les maisons qui n'ont pas l'égout sur la rue sont comme rentées par des paysans affidés, qui font un présent de fruits par an pour avoir seuls l'entrée de la maison. Ils sont assidus à y venir toutes les semaines, surtout aux grandes maisons, où ils aiment mieux se charger. Ils fument de fiente de pigeons et d'excréments d'hommes les melons et les concombres, à quoi il faut du fumier plus chaud; et les paysans disent qu'il y a une notable différence aux fruits qui viennent sur les couches fumées de ce qu'on emporte des privés des gens qui mangent beaucoup de chair et qui boivent du vin comme on fait en Europe. On ne met pas ce fumier sur la terre tel qu'on l'apporte à la campagne, il la brûlerait à force de chaleur. Les paysans le jettent dans une grande fosse dans leurs cours, tout le long de l'été, et quand la fosse est à demi pleine, ils achèvent de la remplir de terre; la pluie et la neige qui tombe dessus pétrit le tout, qu'ils laissent ainsi reposer deux ans durant, et au bout de ce temps-là, c'est le fumier dont ils se servent. Ils distinguent trois sortes de fumier, celui qu'on ramasse pêle-mêle, celui que les paysans enlèvent à la bêche dans les égouts et dans les privés, qui n'est point mêlé de terre, et celui de pigeon.

« Par le moyen de cette culture, la terre en Perse, soit sablonneuse, soit dure et argileuse, est capable de toutes sortes de semences, et il y en a qui donnent deux récoltes d'orge par an. Proche les grandes villes, la terre n'est jamais en repos; dès qu'un fruit est cueilli, l'on en replante un autre. Il arrive au bout de deux à trois ans que la terre est fumée, elle se dessèche; mais on la refume aussitôt, on l'arrose, et elle reprend sa vigueur.

« Le sol de la Perse varie beaucoup; mais presque partout il manque de l'eau qui seule pourrait le rendre fertile. La destruction de quelques canaux établis à grands frais peut changer une riche vallée en un triste désert. Les parties du pays qui sont bien cultivées donnent une haute idée de la prospérité que pourrait atteindre ce royaume sous un bon gouvernement.

« Les terres basses qui sont abandonnées pendant quelque temps, s'imprègnent peu à peu de sel marin et deviennent stériles : on n'y voit bientôt plus, dit Olivier, que des soudes, des salicornes, des anabases.

« Le sel de cuisine est si abondant dans toute la Perse, qu'il est charrié par les eaux de pluie dans les basfonds; ce qui fait que partout où les eaux séjournent l'hiver, le terrain devient salé. Tous les lacs de ce pays sont salés; tous les grands amas d'eau le deviennent de même au bout de quelques années. Les étangs qu'on a formés en divers endroits, dans les vallons ou dans les gorges des montagnes, deviendraient également salés si le besoin d'eau pour l'arrosement des terres ne les faisait vider chaque année.

« Toute la Perse offre de grandes plaines, dont les eaux se sont emparées l'hiver, et dont le sol nu et salé devient brûlant l'été. Tel est le désert qui se trouve à l'orient de Kom, et qui a plus de soixante lieues d'étendue : tels sont ceux du Kirman, du Sedjestan, du Khorasan.

« Ces déserts, bien différents de ceux de la Libye, qui sont en général sablonneux et condamnés à une éternelle stérilité, seraient rendus à la culture si les terres, ordinairement argileuses et fortement imprégnées de sel marin, pouvaient être lavées par l'eau de la pluie, si on pouvait ensuite les arroser; car il faut noter que dans presque toute la Perse il n'y a aucune sorte de culture sans arrosement. Le blé est arrosé; la vigne elle-même est arrosée; les arbres fruitiers sont plan-

tés dans les jardins soigneusement arrosés. »

ANIMAUX DOMESTIQUES ET SAUVAGES.

Parmi les animaux domestiques de la Perse, le chameau, le mulet et le cheval sont à la fois les meilleurs et les plus utiles. Les bœufs, que l'on n'emploie qu'à labourer la terre, n'ont rien de remarquable quant à la taille et à la beauté. Dans les parties sablonneuses de la Perse on préfère le chameau pour le transport des fardeaux; mais, dans le reste du royaume, les mulets sont d'un usage général et d'une force extraordinaire.

« Le chameau, dit Chardin, est un animal fort estimé chez les Orientaux. Ils l'appellent *navire de terre ferme*, en vue de la grande charge qu'il porte, qui est d'ordinaire de douze à treize cents pour les grands chameaux; car il y en a de deux sortes, de septentrionaux et de méridionaux, comme les Persans les appellent. Ceux-ci, qui font les voyages du golfe Persique à Ispahan, sans passer plus outre, sont beaucoup plus petits que les autres, et ils ne portent qu'environ sept cents; mais ils ne laissent pas de rapporter autant et plus de profit à leurs maîtres, parce qu'ils ne coûtent presque rien à nourrir. On les mène, tout chargés qu'ils sont, paissant le long du chemin, sans licou ni chevestre. Le poil tombe tout à cet animal au printemps, et si entièrement, qu'il paraît tel qu'un cochon échaudé, et alors on le poisse partout pour le défendre de la piqûre des mouches. Le poil de chameau est la meilleure toison de tous les animaux domestiques; on en fait des étoffes fort fines, et nous en faisons des chapeaux en Europe, le mêlant avec le castor. Les femelles portent onze à douze mois, et quand elles ont mis bas, on couche leurs petits sur le ventre, les quatre pieds pliés dessous, et on les tient les quinze ou vingt premiers jours, nuit et jour dans cette posture, pour les accoutumer à s'y tenir. Ils ne se couchent jamais autrement. On ne leur donne aussi, alors, qu'un peu de lait, pour leur apprendre à vivre de peu de chose, à quoi on les élève si bien, qu'ils sont des huit à dix jours sans boire; et pour le manger, cet animal est non-seulement celui qui mange le moins de tous, à beaucoup près, mais encore il y a lieu de s'étonner comment un si grand animal peut vivre de si peu de chose. Il y a grande abondance de ces animaux-là en Perse, et c'est un des bons négoces du pays avec la Turquie, qui en tire une grande quantité. Ceux du pays n'ont qu'une bosse, mais ceux des Indes et d'Arabie en ont deux. On élève, dans les parties méridionales et orientales du pays, comme vers l'Arabie et vers la Tartarie, vers les Indes et vers le golfe Persique, une sorte de chameaux pour servir à la course. Ils vont au grand trot, et si vite, qu'un cheval ne les peut suivre qu'au galop. Dans les provinces situées vers le golfe Persique, on nourrit ces animaux de poisson sec et de dattes, et l'on en fait aussi manger aux ânes. On compte toutes les bêtes de charge en Orient, par nombre de sept, parce que, disent-ils, un palefrenier en peut panser autant. Il y a encore une chose fort à remarquer sur les chameaux, c'est qu'on leur apprend à marcher, et qu'on les mène à la voix, avec une manière de chant. Les animaux règlent leur pas à cette cadence, et vont lentement ou vite, suivant le ton de voix, et tout de même, quand on veut leur faire faire une traite extraordinaire, leurs maîtres savent le ton qu'ils aiment mieux entendre. » On a de bonnes mules en Perse qui vont fort bien l'amble, qui ne bronchent point, et qui ne se lassent guère.

« Après, ils ont l'âne, dont il y a de deux sortes en Perse: les ânes du pays, qui sont lents et pesants comme les ânes de nos pays, dont ils ne se servent qu'à porter des fardeaux, et une race d'ânes d'Arabie, qui sont de fort jolies bêtes et les premiers ânes du monde. Ils ont le poil poli, la tête haute, les pieds légers, les levant avec action en marchant. L'on ne s'en sert que pour monture; les selles qu'on leur met

sont comme des bâts ronds et plats par-dessus, faites de drap ou de tapisserie, avec les étriers et les harnais. On s'assied dessus, plus vers la croupe que vers le cou. On met à plusieurs des harnais tout argent, tant le maître est content de la légèreté et de la douceur de leur allure. On les panse comme les chevaux. Les ecclésiastiques qui ne sont pas encore dans les charges ou dans les grands bénéfices, affectent d'aller montés sur des ânes.

« On n'apprend autre chose à ces bêtes domestiques qu'à aller l'amble; et l'art de les y dresser est de leur attacher les jambes, celles de devant à celles de derrière, par deux cordes de coton qu'on fait de la mesure du pas d'un âne qui va l'amble, et qu'on suspend par une autre corde passée dans la sangle à l'endroit de l'étrier. Des espèces d'écuyers les montent soir et matin, et les poussent et exercent tant, qu'ils apprennent à aller l'amble; ce que ces bêtes font, étant poussées par l'écuyer et retenues en même temps par la corde, qui les empêche d'étendre les jambes plus qu'il ne faut pour le pas de l'amble. On fait aller souvent une bête dressée ou deux, à côté de celle qu'on dresse, afin de la dresser en moins de temps : ces bêtes vont si vite qu'il faut galoper pour les suivre. »

Il y a en Perse plusieurs races de chevaux. On trouve, dans les provinces qui bordent le golfe Persique, le cheval arabe dans toute sa pureté; dans le Fars et dans l'Irak, on remarque une race mêlée de sang arabe et d'une taille plus élevée que celle-ci, mais encore petite si on la compare au cheval turcoman ou du Khorasan. Cette dernière race est la plus estimée pour le service militaire. Ces chevaux ont du sang arabe; mais les juments étant plus grandes que celles d'Arabie, et les pâturages du pays étant excellents, les chevaux atteignent une taille plus élevée et une force plus grande. Il n'y a peut-être pas de chevaux au monde capables de supporter plus de fatigue que ceux de race turcomane. Malcolm cite l'exemple d'un courrier, qui, monté sur un de ces chevaux, parcourut en six jours le chemin de Schiraz à Téhéran, qui est d'environ cent soixante-six lieues de deux mille toises.

« Les chevaux de Perse, dit Chardin, sont les plus beaux de l'Orient. Ils sont plus hauts que les chevaux de selle anglais, étroits de devant, la tête petite, les jambes fines et déliées à merveille, fort bien proportionnés, fort doux, de grand travail, et fort vifs et légers. Ils portent le nez au vent à la course, et c'est comme on les dresse. Mais, afin qu'ils ne donnent pas de la tête dans l'estomac du cavalier, on leur met une espèce de caveçon, qui n'est que de cuir, et comme un licou, mais plus large et fort brodé et orné, qui leur bride le nez, et, passant entre les jambes, s'attache comme le poitrail, sous le ventre du cheval par sa sangle. Les chevaux portent la queue longue, qu'on noue et relève quelquefois. Ils sont fort doux et maniables, aisés à nourrir, et servent jusqu'à dix-huit et vingt ans. On ne sait ce que c'est que de hongres parmi ces chevaux persans. J'ai dit qu'ils sont les plus beaux de l'Orient; mais pour cela ils ne sont pas les meilleurs ni les plus recherchés. Ceux d'Arabie les passent, et sont fort estimés en Perse à cause de leur légèreté, car ils sont, quant à la forme, semblables à de vraies rosses, par leur taille sèche et décharnée. Les Persans disent que pour éprouver les chevaux qu'on vend pour arabes de la bonne race, qui est dans l'Arabie Heureuse, il faut leur faire faire trente lieues d'une haleine et fort vite, les pousser ensuite dans l'eau jusqu'au poitrail, et puis leur donner l'orge; car s'ils la mangent avidement, ce sont de vrais chevaux arabes. Les Persans ont aussi beaucoup de chevaux tartares, qui sont plus bas que ceux de Perse, plus grossiers et plus laids, mais qui sont de plus de fatigue, plus animés et plus légers à la course. Les chevaux sont fort chers en Perse.

« On apprend aux chevaux à s'arrêter tout court sur le cul au milieu de la

course. Les Persans s'entendent bien en chevaux, et ont de bons palefreniers. On donne aux chevaux pour litière leur propre fumier, desséché et mis en poudre, dont on fait un lit épais de deux à trois pouces, fort uni et fort mou. On met tous les matins la fiente de ces animaux sécher dans la cour, et sur le soir on la met en poudre, en la battant un peu. Comme elle est tout le jour à sécher au soleil, elle y perd sa senteur, de sorte que les écuries ne sentent point mauvais. Ils usent encore d'un autre remède pour empêcher cette senteur, qui est de mêler du sel dans l'orge des chevaux, en la leur donnant à manger. Les étrilles du pays n'ont point de manches; les bords sont dentelés et servent de grattoirs. On les frotte ensuite avec un feutre. Il n'y a point de mangeoire non plus, de même qu'en nos pays. Les chevaux mangent leur paille et leur orge dans un sac de poil qu'on leur attache à la tête : les fers de cheval sont plats, sans talon ou crochet, et plus minces que les nôtres. Cependant, ils durent bien plus longtemps, ce qui vient de ce que les chevaux persans ont la corne beaucoup plus dure que les nôtres, et beaucoup meilleure, étant saine et se laissant clouer partout, ce qu'il faut imputer à la bonté de leur climat. Ces fers, unis et légers, font que les chevaux sont plus vites à la course, à ce qu'on assure. On ne met pas aux chevaux, durant l'hiver et lorsqu'il gèle, de fers autrement faits qu'en été; mais on les ferre avec des clous qui ont la tête plus grosse et plus pointue : les fers qu'on met aux autres animaux sont de même que ceux-là, hormis durant l'hiver, aux lieux où il gèle. Comme les villes de Perse ne sont pas pavées, on ne craint point que les chevaux glissent. On a coutume aussi en hiver de teindre les chevaux de henna, ce fard jaune dont les hommes et les femmes se servent aussi. On leur en frotte les jambes et le corps tout du long jusqu'au poitrail, et quelquefois la tête; quoiqu'on dise que cela les défend contre le froid, c'est pourtant plutôt par ornement qu'on les teint ainsi; car on le fait en divers lieux, en toutes saisons. On fait à ceux du roi, par distinction, une dentelle de ce vernis à grandes dents et à fleurons, comme les fleurons des couronnes, et on ne le fait qu'à ceux du roi seulement.

« Il n'y a aussi que le roi qui puisse tenir des haras en Perse. Les gouverneurs et les intendants des provinces qui en ont à eux les tiennent sous son nom. Le roi a de très-grands haras partout, et particulièrement proche de l'ancienne Persépolis, où sont les plus beaux du royaume. Il a aussi des écuries dans toutes les provinces et dans la plupart des grandes villes. C'est afin qu'il y ait toujours des chevaux prêts à distribuer aux cavaliers, aux artisans, et à tous ceux qui sont à la solde du roi, en quelque service que ce soit, et à tous les officiers; car on n'en refuse pas à un de ces gens qui en demandent; mais quand l'on en a une fois reçu un, l'on ne peut plus le rendre, il faut le garder et le nourrir. On envoie quelquefois une si grande quantité de chevaux au roi, soit de ces haras ou par présent, que ses écuries ne les peuvent contenir, et alors on les distribue chez les particuliers aisés, un en chaque maison. Ils sont obligés de les nourrir jusqu'à ce qu'on les retire; mais ils peuvent aussi s'en servir tant qu'ils les ont en garde. Tous les chevaux du roi sont marqués d'une grande tulipe ouverte à la cuisse du montoir, et il n'y a que les chevaux du roi qu'on marque de ce côté-là; tous les autres qui sont marqués le sont de l'autre côté. Les gens à qui le roi donne des chevaux pour s'en servir ne les peuvent vendre, mais ils peuvent les troquer entre eux, et quand le cheval meurt entre leurs mains, il faut qu'ils coupent la pièce de la peau où est la marque avec un peu de chair dessous, qu'ils la portent au grand écuyer du roi qui est sur le lieu, et qu'ils se fassent décharge du cheval sur le registre; ce qu'on fait, après avoir pris leur serment qu'il est

mort naturellement et non pas faute de soin; et alors, s'ils en redemandent un autre, on le leur donne. On assure que les officiers des écuries du roi, en mettant cette pièce de cheval dans l'eau, jugent, au bout de quelques heures, de quoi la bête est morte, si c'est de faim, si c'est de fatigue, ou si on l'a tuée; car, quelquefois, un cavalier qui ne peut plus nourrir son cheval est bien aise qu'il crève pour en être quitte, ou celui qui en a un mauvais, désire la même chose pour en demander un meilleur. On observe, dans la vente des chevaux, les mêmes conditions qu'on garde chez nous, et l'on a aussi trois jours pour les rendre.

« Je ne dirai rien du harnais et des selles de Perse, c'est la même chose qu'en Turquie, si ce n'est peut-être que leurs selles sont encore plus légères. Cependant, leurs chevaux ne se blessent jamais ou très-rarement, ce qui vient de ce que le coussinet étant séparé de la selle, le palefrenier voit d'abord s'il blesse le cheval, et tous les matins il bat ce coussinet avec un caillou pour l'amortir. Ces coussinets sont richement brodés sur le derrière et un peu sur le devant. Les Persans montent aussi court et à la genette tout comme les Turcs; mais ils sont encore plus magnifiques que les Turcs en leurs harnais.

« On fend le nez aux ânes, et quelquefois aux mules, afin qu'ils aient plus de vent et qu'ils respirent mieux en courant. On purge tous ces animaux-là au printemps, en leur donnant premièrement, quatre ou cinq jours durant, une herbe légère et pleine d'eau, qu'on appelle *kasil*, qui les purge fortement; et puis on leur donne de l'orge en herbe cinq ou six autres jours, laquelle on mêle ensuite avec leur paille coupée, durant trois ou quatre semaines. On ne monte point les chevaux durant ces premiers quinze jours: on leur fait garder l'écurie, et même durant les six premiers jours on ne leur fait point de litière.

« Ces animaux sont sujets à plusieurs maladies, qui, presque toutes, sont inconnues en nos pays. Par exemple, en mangeant trop d'orge, les pieds de devant leur enflent; ils deviennent faibles, et il leur vient au poitrail une espèce de goître ou loupe, qu'on guérit ou en y appliquant le fer chaud, et en leur ôtant l'orge durant quelques jours, ou en perçant cette enflure, et en y passant une petite branche d'osier pour la faire suppurer. Il vient quelquefois au nez des chevaux deux cartilages, un de chaque côté, qui leur ôtent l'appétit et leur rendent le ventre enflé et dur comme un tambour, qui font que les chevaux veulent toujours être couchés; et, si l'on n'y prend garde, ils en meurent en deux fois vingt-quatre heures. On appelle cette maladie *nachan*. Comme on la connaît d'abord, en prenant la bête au nez, on leur y fait promptement une incision de chaque côté, fort longue, et l'on tire ces cartilages les plus entiers qu'on peut, et aussitôt ces pauvres animaux deviennent sains, et sont aussi bons qu'auparavant. Outre cela, il leur vient un autre cartilage à côté de l'œil, dans la chair, qui les met en danger de la vie, et qu'on tire de même en faisant une incision dans la partie, après avoir couché le cheval à terre; enfin, ces animaux perdent encore l'appétit par une enflure des lèvres, qu'on guérit en leur perçant une veine dans le palais avec une alêne. Le remède à la plupart des autres maladies des chevaux qui leur viennent aux jambes, aux pieds, à la corne, c'est d'y appliquer le feu, ce qui les guérit sur-le-champ. Le feu, ainsi appliqué, est aussi un des meilleurs et plus sûrs remèdes qu'on fasse aux hommes en Orient, comme je le dirai en son lieu. J'ai vu pratiquer en Perse, avec beaucoup de succès, un secret pour engraisser un cheval, qui était de lui donner de la peau de serpent, mêlée dans de la farine pétrie, dont on faisait des boules grosses comme des œufs qu'on lui faisait avaler. »

Il y a en Perse beaucoup de moutons; mais les tribus errantes qui possèdent les plus grands troupeaux n'apportent aucun soin à l'amélioration de l'espèce.

« La Perse, dit Chardin, abonde en moutons et en chèvres. Il y a de ces moutons que nous appelons moutons de Barbarie, ou à grosse queue, dont la queue pèse plus de trente livres. C'est un grand fardeau que cette queue à ces pauvres animaux, d'autant plus qu'elle est étroite au haut, et large et pesante en bas, faite en cœur. Vous en voyez souvent qui ne la sauraient traîner, et à ceux-là on leur met, en quelques endroits, la queue sur une petite machine à deux roues, à laquelle on les attache par un harnais, afin qu'ils la tirent plus facilement. »

La chair du porc étant défendue aux musulmans, cet animal est, pour ainsi dire, inconnu en Perse. « Ici (à Karakelissa en Arménie), dit Morier, pour la première fois depuis notre entrée en Perse, nous vîmes des cochons; de grands troupeaux de ces animaux paissent sur les hauteurs. Ceux des Persans qui ne sont jamais sortis de leur pays connaissent si peu cet animal, qu'un de nos domestiques, habitant de Tauris, en ayant aperçu un, s'écria : « Voyez quelle singulière brebis on trouve dans ce pays! »

Les mahométans regardent les chiens comme impurs; cependant les précieuses qualités de ce fidèle animal l'ont emporté sur le préjugé. Peut-être même les Persans ont-ils conservé pour lui une partie de l'affection de leurs ancêtres, qui suivaient la religion de Zoroastre. Quoi qu'il en soit, le chien est encore aujourd'hui, en Perse, admis dans la société de l'homme. Les tribus errantes en entretiennent un nombre considérable qui veillent sur leurs troupeaux, gardent leurs tentes, et les suivent à la chasse. Morier nous apprend qu'il y a en Perse un chien très-grand et très-méchant, appelé *kafla*, à cause de sa vigilance et de sa fidélité quand il suit une caravane ou *kafla*. Chaque muletier a son chien; cet animal connaît si bien les mules de son maître qu'il découvre celles qui s'égarent, et les oblige à rejoindre les autres. Quand la caravane s'arrête pour passer la nuit, et que l'on sépare les mules, le chien ne souffre pas qu'une mule étrangère vienne se mêler à celles qu'il est chargé de surveiller. La force, le courage et la férocité de ce chien égalent son intelligence.

La Perse, comme tous les pays dont plusieurs parties sont désertes, abonde en animaux sauvages, au nombre desquels il faut mettre le lion, le loup, le chacal, le lièvre, l'argali (ou bélier sauvage), la chèvre de montagnes, diverses espèces du genre des antilopes, et l'âne sauvage, ou onagre. « Cet animal, dit Olivier, habite les montagnes et les endroits inhabités de la Perse. On le dit assez commun dans le Khouzistan, le Farsistan, le Kirman, le Sedjestan, et toute la partie méridionale de cet empire. Nous en avons vu plusieurs dans le palais du roi à Tehran, qu'on avait pris jeunes sur les montagnes qui se trouvent à l'occident de Caschan, et qu'on avait élevés avec assez de facilité. Ils avaient un air plus farouche, plus sauvage; un caractère plus dur, plus rétif; une taille plus élevée, et probablement plus de force que l'âne domestique. Leur poil était d'un beau gris argenté; ils avaient une bande noire sur l'épine du dos, et une autre qui descendait sur les épaules. Ils nous parurent, du reste, peu différer de l'âne commun, et devoir se rapporter à l'onagre des anciens. »

On trouve en Perse presque tous les oiseaux communs aux contrées situées sous la même latitude.

ROUTES ET CHEMINS.

Les Persans n'ont guère d'idée de ce que nous appelons des grandes routes; la raison en est que ces voies de communication ne seraient pas fort utiles dans un pays où l'on ne fait pas usage des voitures à roues. Ils connaissent bien les avantages qu'ils pourraient retirer de quelques bonnes routes; mais ils ne sont pas disposés à accepter une amélioration qui pourrait faciliter les invasions de l'étranger. Il existe cependant une large chaussée

pratiquée à grands frais sur le Kaflan-koh, montagne élevée et déserte qui sépare l'Irak de l'Aderbidjan; mais on attribue ce travail aux Turcs qui, à une époque où ils étaient maîtres de l'Aderbidjan, voulaient avoir les moyens d'entrer facilement en Perse. « Un léger travail suffirait, dit Morier, pour faire en Perse des chemins excellents, excepté dans les endroits où l'on passe d'une plaine à l'autre, parce qu'alors le sol rocailleux des montagnes serait une grande difficulté à surmonter. C'est ce qui arrivait à l'époque où les voitures étaient en usage dans cet empire. Darius resta en effet sur son char tant qu'il fut dans les plaines; mais, arrivé au passage des montagnes, il fut obligé de monter à cheval. »

On trouve sur les routes, en Perse, des stations de *rahdars*, ou *inspecteurs des chemins*, chargés de lever une taxe sur les caravanes. La brutalité et l'avidité des rahdars les font détester des voyageurs. C'est à eux qu'est confiée la police des grands chemins; s'il se commet quelque vol, ils sont chargés de recouvrer les effets enlevés, ou bien on les force de prouver qu'il leur a été impossible de saisir les coupables; mais l'homme puissant peut seul espérer de recouvrer ce qui est une fois perdu. Ils contribuent d'ailleurs très-peu à la sûreté des routes, et les stations sont trop éloignées les unes des autres pour que les communications soient faciles; du reste, ils connaissent parfaitement l'état du pays; ils servent probablement de complices aux brigands, et peuvent, s'ils le veulent, découvrir leurs retraites. L'insolence des rahdars envers les voyageurs passe toute croyance. La plupart d'entre eux n'ayant pour tout émolument que ce qu'ils peuvent retirer au delà du prix dû par le voyageur, ils sont entièrement rapaces.

Les habitants des villes et ceux des bourgs ont fait des progrès assez grands dans les arts d'agrément et dans les arts utiles; mais ils sont stationnaires depuis plusieurs siècles.

SCIENCES ET ARTS.

ARTS MÉCANIQUES.

Dans les arts mécaniques, les Persans ne sont pas supérieurs aux autres peuples de l'Orient; ils travaillent bien l'acier. Leurs cimeterres, quoiqu'ils cassent avec une extrême facilité, sont d'une excellente trempe et d'un bon tranchant. Ils fabriquent aussi des armes à feu, et ont des fonderies de canons. Ils entendent parfaitement l'art du doreur et celui du graveur; ils savent parfaitement émailler sur or et sur argent.

« Pour ce qui est des arts mécaniques, celui où ils excellent le plus, et où ils nous surpassent peut-être, dit Olivier, c'est la teinture. Ils donnent à leurs étoffes des couleurs plus vives, plus solides qu'on ne fait en Europe. Ils impriment celles de coton et celles de soie avec une netteté et une ténacité surprenantes, soit qu'ils emploient des couleurs, soit qu'ils procèdent avec des feuilles d'or ou d'argent.

« Chardin disait déjà : L'art des teinturiers paraît plus avancé en Perse qu'en Europe, puisque les couleurs y ont beaucoup plus de corps et d'éclat, et qu'elles ne passent pas sitôt; mais c'est moins à leur art qu'il en faut donner la gloire qu'à leur air et à leur climat, qui, étant sec et pur, produit cette variété de couleurs, comme aussi à la force des ingrédients de la teinture, qui, croissant la plupart dans le pays, sont employés tout frais et pleins de leur suc. Leurs couleurs de teinture et de peinture sont : le *bol* ou la *terre rouge*, le *rounat*, qui est l'opoponax, deux ingrédients qui sont abondants en Perse; le bois de Brésil, qu'on leur apporte d'Europe; le bois de Japon, et l'indigo qu'ils tirent des Indes. Ils emploient de plus, pour la teinture, plusieurs herbes et plusieurs simples de leur terroir; des gommes et des écorces d'arbres et de fruits, comme de noix et de grenade, et le jus de citron. Le lapis-lazuli se prend dans leur voisinage, au pays des Yusbecs; mais la Perse en est le magasin général. »

« Leurs maroquins sont pour le moins aussi beaux et aussi bons que ceux de Turquie; ils apprêtent fort bien en vert la peau du cheval; ils font du chagrin avec celle de l'âne; ils donnent à celles du veau et du chameau une force et une souplesse qui les rend propres à divers usages. Leurs cuirs sont fort bons, et surpassent de beaucoup ceux de Turquie; ils n'emploient pourtant, à ce qu'on nous a dit, que la chaux, le sel marin, et la noix de galle. »

« Le chagrin, dit Chardin, se fait de croupe d'âne et d'une graine qu'on appelle en Perse *tokhm Casbini,* ou *graine de Casbin,* laquelle est noire, dure, et plus grosse que la graine de moutarde, dont on se sert au défaut de cette graine de *Casbin.* Le nom de *chagrin,* que nous donnons à ces peaux grenetées, vient assurément du mot persan *sagri,* qui veut dire *croupe.* Ils appellent ainsi la croupe de tout animal qui sert de monture; et ils donnent ce nom à cette sorte de cuir, parce qu'il se fait de croupe d'âne, comme je l'ai dit. Les tanneurs corroient le gros cuir, et le préparent avec la chaux. Ils n'ont point l'usage du tan, au lieu duquel ils se servent de sel et de noix de galle; et cela suffit, à cause de la sécheresse de l'air de leur pays.

« Leur verre n'est pas beau, mais leur poterie est excellente. Ils font, entre autres, une porcelaine qui ne le cède pas à celle de la Chine : elle résiste fort bien au feu. »

« La vaisselle de faïence, dit Chardin, est particulièrement une de leurs plus belles manufactures. On en fait dans toute la Perse. La plus belle se fait à Schiraz, à Meschhed, à Yezd et à Kirman. La terre de cette faience est d'émail pur, tant en dedans qu'en dehors, comme la porcelaine de la Chine; elle a le grain tout aussi fin, et est aussi transparente; ce qui fait que souvent on est si fort trompé à cette porcelaine, qu'on ne saurait discerner celle de la Chine, tant le vernis en est beau et vif; ce que j'entends, non pas de la vieille porcelaine de la Chine; quand le roi vit cette porcelaine, il se mit à rire, demandant avec mépris ce que c'était. On dit que les Hollandais mêlent cette porcelaine de Perse avec celle de la Chine, qu'ils transportent en Hollande. Il est certain que les Hollandais ont beaucoup appris, en Perse, à faire la faïence; et ils y réussiraient encore mieux qu'ils ne font, s'ils avaient là les eaux aussi pures et l'air aussi sec qu'il est en Perse et à la Chine. Les habiles artisans en cette vaisselle d'émail attribuent à l'eau la beauté de la couleur, comme je l'ai déjà observé, disant qu'il y a des eaux qui dissolvent la peinture et la font couler; au lieu qu'il y a des eaux qui la resserrent et la retiennent sans l'étendre. Les pièces à quoi les potiers persans réussissent le mieux, sont les carreaux d'émail, peints et taillés de mauresques. A la vérité, il ne se peut rien voir de plus vif et de plus éclatant en cette sorte d'ouvrage, ni d'un dessin plus égal et plus fin. La porcelaine de Perse résiste au feu, de sorte que non-seulement on fait bouillir l'eau dedans, sans qu'elle casse, mais même on en fait des marmites. Elle est si dure encore qu'on en fait des mortiers à broyer des couleurs et d'autres matières, et des moules à balle. La matière de ce bel émail est du verre et de fort petits cailloux de rivière broyés très-menu, avec un peu de terre mêlée ensemble, et le tout fort broyé et pilé. On fait un conte que les potiers de la ville de Yezd envoyèrent, un jour, aux potiers d'Ispahan, comme par défi, un vase de porcelaine, qui tenait douze livres d'eau, et ne pesait qu'un gros. Les potiers d'Ispahan leur renvoyèrent un vase de même grandeur et même figure, qui ne tenait qu'un gros d'eau et pesait douze livres. Il y a une sorte d'artisans, en Perse, dont le métier est de raccommoder la porcelaine et le verre. Ils en rejoignent les pièces, les cousent avec du fil de laiton très-fin, et passent sur la couture une sorte de craie ou de chaux fort déliée. Un vase, ainsi raccommodé, tient l'eau comme auparavant.

On fabrique à Kom des pots qui ont

la propriété de rafraîchir l'eau. « Ce que la poterie blanche qu'on en transporte a de particulier, est qu'en été, l'eau s'y rafraîchit merveilleusement bien, et fort vite, par le moyen de la transpiration continuelle. Les gens qui veulent boire frais et délicieusement ne se servent d'un même pot que cinq ou six jours tout au plus. On l'humecte d'eau-rose la première fois, pour ôter la senteur de la terre, et puis on le pend à l'air, plein d'eau et un linge mouillé autour. Un quart de l'eau transpire en six heures de temps la première fois; puis moins de jour en jour, tant qu'à la fin les pores se bouchent par la matière crasse et épaisse qui est dans l'eau, et qui s'arrête dans ces pores. Dès que la transpiration est empêchée dans ces pots, l'eau s'y empuantit, et il en faut prendre de neufs. Il y a en cette ville quantité de profondes caves, où le peuple va puiser l'eau à boire. La plupart de ces caves ont quarante à cinquante marches de descente, et fort hautes. L'eau en est aussi fraîche, quand on la tire, que celle qui est à la glace. Elle sort par des fontaines qui se ferment au robinet. C'est un grand régal que cette eau durant l'été, qui est furieusement chaud à Kom et aux environs.

« Ils travaillent avec assez de dextérité l'or et l'argent; et ils font avec le cuivre un grand nombre d'ustensiles de ménage.

« Les meubles ne sont ni aussi beaux, ni aussi compliqués qu'en Europe; cependant on voit d'assez jolis ouvrages de menuiserie, d'ébénisterie, de marqueterie.

« Les Persans n'ont pas de fort habiles ouvriers en charpenterie, ce qui vient du peu de bois qu'il y a en Perse, et du peu de charpente qu'on emploie d'ordinaire aux édifices. Ce n'est pas de même à l'égard des menuisiers; ils en ont de très-habiles et très-industrieux dans la composition de toute sorte d'ouvrages de rapport et de mosaïque, dont ils font particulièrement des plafonds admirables. Ils travaillent leurs plafonds en bas, tout entiers; et, quand ils sont achevés, ils les élèvent en haut, sur le comble de l'édifice et sur les colonnes qui le doivent supporter. J'en ai vu lever un tout entier, de vingt-quatre pieds de diamètre, par le moyen de plusieurs machines. Les Persans font fort bien aussi les jalousies et les balustres. Les menuisiers travaillent assis à terre. Leurs rabots sont différents des nôtres, car ils jettent les copeaux par les côtés, et non par le milieu, ce qui paraît faire plus de besogne. Leur bois ordinaire étant du bois blanc, qui est fort tendre et sans nœuds, est fort aisé à travailler. Ils ont du bois admirable qui leur vient du Mazenderan, en grandes planches.»

Le même auteur fait les remarques suivantes sur les ouvriers persans : « L'observation que je veux faire ensuite sur la méthode des artisans de l'Orient, est qu'il leur faut peu d'outils pour travailler. C'est assurément une chose incroyable en nos pays, que la facilité avec laquelle ces ouvriers s'établissent et travaillent. La plupart n'ont ni boutiques, ni établis. Ils vont travailler partout où on les mande. Ils se mettent dans un coin de chambre, à plate terre, ou sur un méchant tapis; et, en un moment, vous voyez l'établi dressé, et l'ouvrier en travail, assis sur le cul, tenant sa besogne des pieds, et travaillant des mains. Les étameurs, par exemple, à qui il faut tant de choses en Europe pour travailler, vont, en Perse, travailler dans les maisons sans qu'il en coûte un double davantage. Le maître, avec son petit apprenti, apporte toute sa boutique, qui consiste en un sac de charbon, un soufflet, un peu de soude, du sel ammoniac dans une corne de bœuf, et quelques petites pièces d'étain dans sa poche. Quand il est arrivé, il dresse sa boutique partout où vous voulez, en un coin de cour ou de jardin, ou de cuisine, sans avoir besoin de cheminée. Il fait son feu proche d'un mur, afin d'y appuyer sa vaisselle; quand il la fait chauffer, il met son soufflet à plate terre, et en couvre le canon d'un peu de terre, détrempée et

accommodée en voûte; et puis il travaille comme s'il était dans la plus grande et la plus commode boutique. Les orfévres en or et en argent, comme les autres, vont aussi travailler partout où on les mande, quoiqu'il semble que les outils qu'il leur faut soient moins aisés à remuer. Ils portent une forge de terre, faite presque comme un réchaud, mais un peu plus haute. Le soufflet n'est qu'une simple peau de chevreau, avec deux petits morceaux de bois à un bout, pour former l'ouverture par où l'air entre; et, quand ils s'en veulent servir, ils attachent un petit canon à l'autre bout, qu'ils fourrent dans la forge, et soufflent de la main gauche; ils tirent ce soufflet plié comme un sac, hors d'un sac de cuir qui leur sert de peau à limer, dans lequel ils serrent aussi une pincette, une lingotière, une filière, une enclume, un marteau, des limes, et d'autres petits outils. Le maître porte le sac, et l'apprenti la forge; et on les voit aller en cet état partout d'où on les envoie querir, et s'en revenir, le soir, avec leur boutique sous le bras. Quand l'ouvrier veut fondre, il fait ses creusets à mesure qu'il en a besoin; et, quand il veut travailler, il attache sa peau à sa forge, et met son enclume en terre, proche de lui, et travaille sur ses genoux. La raison pour laquelle on fait travailler les ouvriers chez soi, c'est parce qu'on ne se fie pas à eux, et afin de voir soi-même s'ils font les choses comme on l'entend.

« Ils taillent assez bien les pierres précieuses, et les montent avec assez de goût.

« Ils excellent dans la fabrication des étoffes de soie pure, de soie et coton, de soie et or ou argent, de coton pur, de coton et laine. A Yezd, à Caschan, à Ispahan, on travaille, avec autant de goût que de propreté, les brocarts, les velours, les taffetas, les satins, et presque toutes les étoffes de soie que nous connaissons.

« Quoique les manufactures royales aient cessé de travailler à ces beaux tapis de soie et de laine où il entrait de l'or et de l'argent, l'art n'est pas perdu; il reparaîtra lorsque la tranquillité sera parfaitement rétablie, et que le commerce reprendra toutes ses opérations.

« On fait avec la laine de chameau, à Yezd et à Kirman, des châles inférieurs à ceux de Cachemire, mais pourtant assez fins pour être recherchés par les personnes riches.

« On fait aussi, avec le poil de chèvre, des étoffes qui résistent plus que les autres à la pluie; elles sont quelquefois aussi fines que nos meilleurs camelots, quoiqu'elles approchent de nos bouracans pour la rudesse : on les nomme *habbé*, *habba;* elles ne diffèrent pas de celles de même nom qu'on fabrique en Syrie, et dont nous avons parlé ailleurs.

« Ni les mousselines, ni les perses, ni ces toiles très-fines de coton, que nous avons longtemps tirées d'Ispahan, ne sont fabriquées en Perse; elles y étaient apportées de l'Inde. Le coton de la Perse, le même que celui qui nous vient de la Turquie, n'est pas assez fin, n'a pas non plus assez de consistance pour permettre qu'on lui donne, en le filant, cette ténuité qu'exigent les toiles dont nous venons de parler. Toutes les toiles de coton, faites en Perse, sont assez grossières ou assez communes pour être à la portée de tout le monde; elles y sont à très-bas prix : celles même de l'Inde, dont les riches font usage, n'y sont pas non plus bien chères; elles n'y valent jamais la moitié de ce que nous les payons en France en temps de paix. »

CHIMIE ET ALCHIMIE.

La chimie, telle que nous la concevons aujourd'hui en Europe, est totalement inconnue en Perse; mais l'alchimie et les sciences occultes forment toujours l'occupation favorite des hommes les plus savants de ce pays. Les alchimistes de la Perse, comme autrefois les nôtres, s'occupent de la recherche de la pierre philosophale. Ils font leurs expériences dans le plus grand secret, afin que personne ne

puisse avoir part à leurs découvertes. Le mystère dont ils s'enveloppent, tout en leur donnant de l'importance aux yeux du vulgaire, fournit à quelques imposteurs le moyen de dépouiller des hommes riches et crédules qui se laissent prendre à leurs belles promesses.

La montagne d'Alvend, près de Hamadan, produit, suivant les Persans, quelques plantes indispensables pour découvrir la pierre philosophale. C'est pour cette raison que plusieurs des habitants des environs passent leur vie à la chercher. On lit dans l'*Histoire de Perse* de Malcolm, qu'un riche marchand se laissa persuader par un pauvre homme que celui-ci avait enfin trouvé la manière de faire de l'or. Mais, ajouta-t-il, si moi, qui suis connu pour être pauvre, j'allais tout à coup faire montre de mes richesses, on devinerait sans peine par quel moyen je me les suis procurées, l'on m'arrêterait, et l'on me mettrait à la torture, jusqu'à ce qu'on eût obtenu de moi des révélations. Mais, si vous possédiez mon secret, vous pourriez en tirer parti sans le moindre danger; je vous offre donc de vous le faire connaître. Si, après des expériences réitérées, vous demeurez convaincu que je ne cherche point à vous tromper, vous me donnerez une petite partie des richesses que vous aurez acquises, et j'irai finir mes jours auprès du tombeau du bienheureux Ali. Comme ce tombeau est dans un pays qui appartient aux Turcs, je n'aurai pas à craindre les dangers que ma découverte me fait redouter dans ma patrie. Le riche bourgeois ajouta foi aux paroles de l'imposteur, qui lui fit connaître toutes les matières qu'il devait mettre dans le creuset, excepté cependant une certaine terre appelée *terre de Badious*, qui, suivant l'alchimiste, se trouvait partout. Le bourgeois en fit demander, et ses domestiques lui en rapportèrent sur-le-champ une petite quantité qu'ils avaient achetée à un prix raisonnable. L'alchimiste mit aussitôt ses creusets sur le feu, et obtint de l'or. Le marchand voulut faire lui-même l'expérience, et il obtint un résultat très-satisfaisant. Il paya aussitôt deux mille tomans à l'alchimiste, qui partit immédiatement pour la Turquie. Après son départ, le marchand voulut recommencer ses expériences; mais il apprit avec surprise que l'homme chez lequel il avait acheté cette terre de Badious était en fuite. Il en fit demander vainement dans toutes les parties de la Perse. Personne n'avait jamais entendu prononcer ce nom. La rage du marchand fit bientôt découvrir la fraude dont il avait été victime. Le fripon, qui l'avait pris pour dupe, avait glissé dans quelques paniers de terre trente ou quarante pièces d'or; et il avait donné ensuite cette terre à vendre à des compères. Quand le marchand s'aperçut de la supercherie, l'alchimiste était déjà hors d'atteinte; et il eut à supporter, outre la perte de son argent, les sarcasmes et les moqueries de ses concitoyens.

MÉDECINE ET CHIRURGIE.

Les Persans ne connaissent ni l'anatomie ni la circulation du sang; aussi leur adresse et leur intelligence comme chirurgiens est-elle égale à leur science en médecine. Ils partagent les maladies et les remèdes en quatre divisions, chaud, froid, humide et sec. Si, par exemple, une maladie a été causée par l'humidité, il faut administrer des remèdes secs; les maladies chaudes doivent être traitées par des remèdes rafraîchissants. Cette classification des maladies paraît fort arbitraire; mais les Persans sont tellement esclaves de l'habitude, que, bien que disposés à avoir confiance dans les médecins européens, ils refusent de se conformer à leurs ordonnances quand elles se trouvent en opposition avec leur système.

« En Perse, dit Olivier, la médecine est plus honorée qu'en Turquie, et cela vient sans doute de ce que les Persans sont bien plus civilisés, bien plus instruits que les Turcs. Cette science n'y est pourtant pas enseignée, comme en Europe, dans des écoles publiques : ce sont les médecins eux-

mêmes qui ont chez eux un certain nombre d'élèves, à qui ils donnent régulièrement des leçons, et qu'ils instruisent le mieux qu'ils peuvent. Ces leçons consistent à donner quelques idées peu détaillées, peu étendues de la structure du corps humain, à faire l'énumération de toutes les maladies qui nous affligent, à parler succinctement des symptômes qui les accompagnent, et à remonter aux causes qui les produisent; mais, ce que le médecin a le plus en vue dans ses leçons, c'est d'apprendre à son élève à distinguer les médicaments les uns des autres, à connaître leurs propriétés, à composer des opiats, des électuaires, des sirops; à donner, en un mot, aux remèdes qu'il veut employer, toutes les formes dont ils sont susceptibles.

« La médecine des Persans n'étant fondée aujourd'hui ni sur l'anatomie, ni sur la physique, on peut la regarder comme une science purement conjecturale et routinière, peu propre à obtenir des résultats certains.

« On connaît bien encore dans ce pays les ouvrages de Galien et d'Avicenne; mais leur doctrine n'est plus suivie, ou elle est considérablement altérée.

« Toute la science du médecin persan se borne à reconnaître la cause prétendue d'une maladie, et à la combattre par son contraire. Par exemple, s'il n'aperçoit au malade, ni forte chaleur sur la peau, ni fièvre bien caractérisée, il fait dépendre le mal du froid, et il ordonne alors les médicaments les plus âcres, les plus piquants, les substances les plus aromatiques. Si le malade au contraire a une forte fièvre, une chaleur ardente, c'est du chaud qu'il la fait dériver : il fait prendre, dans ce cas, les sucs les plus rafraîchissants, les fruits les plus acides; il donne la glace pour boisson ; il l'applique sur l'estomac, sur la tête, sur le bas-ventre. Si avec une forte fièvre, une chaleur interne, brûlante, la peau est sèche, la langue gercée, c'est le sec qui domine : il a promptement recours à des boissons abondantes, aux fruits les plus doux, les plus aqueux, aux bains, aux fomentations. Si la maladie provient de l'humide, comme dans les hydropisies et autres affections semblables, il emploie des opiats ou des électuaires, faits avec les racines les plus amères, les fleurs les plus aromatiques, les résines les plus chaudes. Pour les vents intérieurs, il fait usage de poudres carminatives, des bézoards, des perles, etc. Pour les mauvaises digestions et pour la faiblesse des organes de la génération, il fait prendre le salep, le bézoard, le musc, l'ambre, la myrrhe, l'aloës. Les médecins ont, à cet effet, un grand nombre de conserves stomachiques, d'électuaires aphrodisiaques, d'opiats irritants.

« Dans la plupart des maladies chroniques, et dans presque toutes celles qui dépendent de la lésion d'un viscère, le hasard conduit leur main, ou s'ils procèdent en se rendant raison de ce qu'ils font, le diagnostic se trouvant erroné faute de connaissances anatomiques, le traitement auquel ils ont recours ne peut qu'être vicieux. Par une longue habitude de traiter des malades, les plus judicieux d'entre eux distinguent bien, au premier coup d'œil, une maladie d'une autre; ils jugent, par les symptômes qu'elle présente, si elle menace la vie du malade; mais, comme ils sont presque toujours dans l'erreur sur les causes qui la produisent, ils ressemblent assez souvent à ce médecin de la fable, qui, marchant au milieu des ténèbres, frappe à droite ou à gauche indistinctement : s'il attrape le malade, il meurt; si c'est la maladie, il est sauvé.

« Quant à la chirurgie, elle se borne à saigner, à appliquer des emplâtres sur les plaies, à mettre des ventouses ou le moxa sur les parties douloureuses, à faire des cautères, à réduire une luxation, à ouvrir un abcès extérieur, et c'est tout ce qu'on peut en attendre. Que serait-elle parmi nous si elle n'était éclairée du flambeau de l'anatomie?

« La médecine est exercée dans les campagnes par des hommes qui se transportent d'un village à l'autre, et

qui ne manquent jamais de se faire payer d'avance les remèdes qu'ils administrent. Quoiqu'ils n'aient en général sur leur art que des notions très-superficielles, ils ont une jactance, un ton d'assurance, qui en imposent aux gens du peuple. Jamais ils ne sont embarrassés; jamais ils ne sont pris au dépourvu. Munis d'un petit sac, dans lequel se trouvent quelques plantes, quelques drogues, et quelques instruments, ils donnent, à l'instant qu'on les consulte, un breuvage ou un opiat; ils appliquent des ventouses ou le moxa, font des cautères, tirent du sang, envoient leur malade au bain ou au gymnase, le tout sans discernement et sans se rendre raison de ce qu'ils font.

« On voit paraître aussi dans les campagnes, et même dans les villes, une autre classe de charlatans non moins adroits; je veux parler des derviches, imans, mollahs et autres religieux : ceux-ci n'ont jamais recours qu'à des pratiques superstitieuses, pour lesquelles ils exigent, comme les autres, leur payement d'avance. Nous rapporterons, à ce sujet, ce dont nous avons été les témoins à Tegrich.

« En revenant un jour de la promenade, vers les huit heures du matin, nous vîmes accroupi sur un tapis, devant la porte de notre maison, un derviche d'un âge avancé : il était entouré d'un grand nombre de femmes; il avait une très-belle figure; il portait une barbe très-longue et très-touffue : on voyait à sa ceinture une large écritoire : il tenait une plume d'une main, et il distribuait de l'autre des morceaux de papier écrit. Nous nous arrêtâmes un seul instant, et seulement pour donner le temps à ce derviche de nous faire place.

« Nous étant informés, en entrant chez nous, de ce que cet homme faisait au milieu de ces femmes, on nous dit qu'il donnait à chacune d'elles un verset du Coran, au moyen duquel il les guérissait, non-seulement des maux dont elles étaient affligées, mais il prévenait même, pour quelque temps, tous les maux à venir; il recevait de chaque morceau de papier six pouls (le poul vaut un peu plus d'un sou).

« Ce manége dura plus d'une heure. Le derviche était étranger : il devait quitter Tegrich le jour même; il fallait se hâter de profiter d'une occasion qu'on pouvait ne pas avoir de longtemps. La récolte fut bonne : il y eut plus de cinquante versets distribués. Quand la foule se fut dissipée, et que le derviche jugea qu'il n'y avait plus rien à gagner, il entra chez nous, salua fort gracieusement, s'assit sur un tapis, salua de nouveau, et nous dit qu'il venait de bien loin pour nous voir. Il savait que nous étions des médecins européens; il s'adressait à nous pour trouver du soulagement à un mal cruel, qui le faisait souffrir depuis plus de quinze ans; il avait une hernie inguinale. Nous répondîmes au derviche que nous étions surpris de nous voir consultés par un homme aussi savant que lui. Vous êtes un médecin bien plus habile que nous, lui dîmes-nous : les remèdes que vous donnez ne vous coûtent rien et vous rapportent de l'argent; les nôtres nous coûtent cher et ne nous sont pas payés : d'un mot vous guérissez; nous parlons beaucoup, et bien souvent nous ne guérissons pas.

« Le derviche avait de l'esprit; il était gai; il répondit fort bien à nos plaisanteries, puis il nous raconta fort au long, avec une ingénuité apparente, les cures merveilleuses qu'il avait faites : c'étaient des personnes qui étaient sur le point de perdre la vue, qui l'avaient recouvrée au bout de quelques jours; des estropiés qui avaient repris presque subitement l'usage de leurs membres : c'étaient des agonisants qu'il avait arrachés des bras de la mort. Il nous cita un grand nombre de femmes stériles qui avaient eu, avant la fin de l'année, la satisfaction d'être mères.

« Il entremêlait à tout cela des réflexions fort pieuses sur la toute-puissance de Dieu, de Mahomet et d'Ali; il parlait de lui avec toute l'humilité possible; mais on voyait bien qu'il avait l'orgueil de se croire un être im-

portant, un être plus favorisé du ciel que le reste des hommes. C'était l'humble serviteur de Dieu, qui, s'il avait pu, aurait été le plus redoutable tyran des hommes.

« Tout cela ne tendait pas à nous en imposer : le derviche nous jugeait plus favorablement. Son dessein était de détruire, auprès du chef des villages et de quelques habitants qui se trouvaient avec nous, la mauvaise impression que nos plaisanteries avaient pu produire sur eux. Quand il eut fini, nous demandâmes une écritoire et du papier pour lui donner un remède analogue à ceux qu'il venait de débiter. Il comprit notre intention : il eut recours alors à un apologue dont le sens était, que tous les animaux ne pouvaient s'accommoder de la même nourriture. Il faut au plus grand nombre des aliments grossiers, des substances ligneuses, des végétaux communs : fort peu se nourrissent du suc mielleux qui se trouve dans les fleurs : « Je donne aux autres la nourriture grossière qui leur convient; je viens recueillir auprès de vous le miel dont j'ai besoin. »

« Nous ne voulûmes pas pousser plus loin nos plaisanteries, quoiqu'il eût peut-être été utile de démasquer l'imposteur; nous conseillâmes au derviche de faire usage d'un bandage, dont nous lui fîmes aisément comprendre la forme et le mécanisme. Il promit de l'exécuter lui-même et d'en faire usage : il promit aussi de venir nous voir dans quelque temps; mais nous ne l'avons pas revu, sans doute parce que nous avons quitté Tegrich plus tôt qu'il n'avait cru.»

Chardin parle en ces termes d'une maladie qu'il eut en Perse, et du traitement auquel il fut soumis :

« Le 23, au soir, je montai à cheval, faible et étourdi que j'étais, comme un homme prêt à tomber malade. Je fis ma traite, et arrivai à Tanguedelan; mais je n'y eus pas été une heure, que je me trouvai attaqué d'une grosse fièvre, et le sang dans un furieux mouvement. Je tombai incontinent en délire, et puis après, dans un long évanouissement dont on eut assez de peine à me faire revenir. Il y avait avec nous, par bonheur, un chirurgien français, assez habile en sa profession, qui me secourut de son mieux, et ce fut le seul homme dont je fus secouru; car il n'y avait âme vivante à Tanguedelan, et tous mes serviteurs étaient fort malades. Cependant Dieu, en ses grandes miséricordes, me fit trouver ce qui m'était le plus nécessaire, savoir, de m'emporter promptement de ces lieux abandonnés, et d'un si méchant air. On alla chercher des hommes pour cela aux villages voisins; il en vint huit, qui avaient plusieurs fois porté des malades en brancard, et qui m'en firent un avec des cannes et des branches d'arbre, sur lequel ils entreprirent de me porter jusqu'à la ville de Lar. Je ne fatiguerai point le lecteur du détail de ce que je souffris durant le chemin : je dirai seulement que les deux premiers jours, la fièvre continue dont j'étais accablé était accompagnée de défaillances que chacun prenait pour l'agonie, mais qu'au troisième jour, je fus délivré de ce dangereux symptôme par une crise que l'on trouva fort heureuse.

« Le 27, j'arrivai à Lar, au point du jour, car on ne me portait que de nuit, à cause de la chaleur; et aussitôt j'envoyai querir le médecin du gouverneur. Il était au palais, et ayant su que j'étais marchand du roi, il me vint voir sur-le-champ. J'eus peine à lui dire un mot, tant je souffrais de mal et étais épuisé; mais il connut promptement ma maladie. Je la croyais mortelle, et le chirurgien français; mais lui, au contraire, la traita de peu de chose. « Vous avez le mal du Bander, me dit-il gravement et d'un air froid; cela n'est rien, n'en soyez point inquiet; car, Dieu aidant, je vous ôterai la fièvre aujourd'hui même, et dans peu d'heures. » Ces paroles firent une impression dans mon esprit, comme aurait fait quelque apparition céleste. Un subit tressaillement me prit, et je me mis à rire, de mourant et gémissant que j'étais. Je pris la main

du médecin, et la lui serrai en le regardant comme un ange. Lui, sans me faire aucune question sur le temps ni sur le cours de ma maladie, se mit à écrire l'ordonnance. Il la fit sur trois papiers distincts, et les donna à un garçon de son apothicaire, qu'il avait amené avec lui, prescrivant de quelle manière il me traiterait, et le régime que j'aurais à garder. Comme il allait sortir, je lui criai : Monsieur, j'étouffe de chaleur. « Je le sais bien, me répondit-il; mais dans un moment vous serez rafraîchi. » Et il s'en alla, et son garçon apothicaire aussi.

« C'est là coutume en Perse que les médecins ont chacun leur apothicaire propre, qui prépare toutes leurs ordonnances, et qui, d'ordinaire, a sa boutique joignant leur maison; même dans les grandes villes, toutes les boutiques d'apothicaire appartiennent aux médecins, ou toutes entières, en telle sorte qu'un apothicaire n'est qu'un homme à gages, ou en partie, c'est-à-dire, que le médecin et l'apothicaire sont en société. Les Persans prétendent que c'est là la coutume ancienne, et ce qui se pratiquait du temps de Galien, ajoutant que c'est une excellente précaution, tant contre les méprises des apothicaires, que contre le peu de bonne foi que plusieurs apportent dans la préparation des remèdes. Sur les neuf heures, le garçon apothicaire revint avec un plein panier de drogues. Elles consistaient en deux verres d'émulsion, une tasse de confection rafraîchissante, où il y avait de toutes sortes de contre-poisons; une médecine de deux pintes au moins, la plus amère et la plus dégoûtante du monde; quatre bouteilles d'eau de saule, et une cruche de tisane. Je fus fort surpris à la vue de tant de remèdes, et je m'imaginai qu'il y en avait pour mes gens comme pour moi; je demandai à ce garçon pour qui était tout cela. « Pour vous, monsieur, me répondit-il; c'est ce que le médecin vous a ordonné de prendre ce matin; il faut le boire le plus vite que vous pourrez. » Si je n'eusse pas été si malade, je me serais opposé à une si extraordinaire façon de traiter le monde, mais je fis sans réplique ce qu'on me disait. Je bus l'émulsion, je pris de suite la moitié de la confection; mais, quand ce fut à la médecine, je n'en pus venir à bout, tant le cœur me soulevait contre. Je dis à l'apothicaire qu'il m'était impossible de la boire en un coup. Cela ne fait rien, me répondit-il, buvez-la à reprises. Je le fis donc, animé par la passion de guérir; et ensuite je pris encore le reste de la confection, sans quoi j'aurais sûrement tout rejeté. Sur les dix heures, l'apothicaire me dit que j'allais avoir la plus ardente soif du monde, et qu'il aurait bien voulu me pouvoir donner à boire à la neige, mais qu'il n'y avait que le gouverneur qui en eût. Je lui proposai d'en tirer, pour de l'argent, de l'officier qui l'avait en garde; il me répondit que cette voie ne réussirait point, parce que, comme il y en avait fort peu, on mettait le scellé sur le lieu où on la gardait. J'appris dans la suite que la neige qu'on a à Lar vient de neuf journées de chemin, et que, quelque précaution que l'on prenne en l'apportant, la chaleur est si grande, que ce qu'on apporte dans la ville n'est que la huitième partie de ce que l'on a chargé sur le lieu, le reste se fondant en chemin. Comme dans l'extrême ardeur de ma fièvre, je me figurais les plus grandes délices à boire à la neige, j'en envoyai demander au gouverneur, qui m'en envoya sur les onze heures; et, comme j'étais alors dans la plus forte altération qu'on puisse ressentir, je bus aussi avec le plus grand plaisir qu'on ait jamais bu. Mon apothicaire était toujours près de moi; le médecin lui avait ordonné, à ce qu'il disait, de ne me pas quitter, et c'était lui qui me donnait à boire. Il remplissait d'eau de saule une grande porcelaine; il mettait un bon morceau de neige dedans, et quand il le voyait à demi fondu, il me la mettait à la main, en me disant de boire tant que je voudrais. Le plaisir que je prenais à boire, était d'autant plus grand, que la liqueur était fort agréable, et que je buvais par ordonnance du médecin.

J'étais dans une salle basse assez fraîche, où mon lit était étendu à terre; on l'arrosait d'heure en heure, tellement qu'on pouvait dire que ma chambre était toute en eau; cependant rien ne pouvait tempérer l'ardeur de ma fièvre maligne, qui s'irritait par tant de remèdes rafraîchissants, au lieu de diminuer.

« L'apothicaire se mit là-dessus à faire ôter mon lit, disant qu'il m'échauffait, et fit étendre une fine natte à la place, sur laquelle il me fit coucher tout nu en chemise, sans mettre autre chose dessus que deux oreillers au chevet, et sans me faire couvrir, pas même d'un drap, et puis il fit venir deux hommes pour m'éventer. Mais comme tout cela ne servait encore de rien et que j'étouffais toujours de chaud, mon apothicaire, qui ne se lassait point de m'aider, fit apporter deux seaux d'eau fraîche; et, m'ayant fait mettre sur une chaise où deux hommes me tenaient, il me les versa sur le corps, des hanches en bas, peu à peu, et ensuite prit une grande bouteille d'eau rose, et m'en baigna de la même sorte la tête, le visage, les bras et la poitrine. Je bénissais en mon cœur la médecine persane, qui traitait les malades si voluptueusement; mais notre chirurgien français, qui était toujours à mon chevet, ne put retenir son indignation. « Cet homme-là vous tue, monsieur, me dit-il pitoyablement. Quoi! vous baigner d'eau fraîche, dans l'ardeur d'une fièvre maligne, avec une pinte d'émulsion, deux pintes de médecine, et une livre de confection de mithridate dans le corps, avec je ne sais combien de boissons à la glace; faites votre compte, ajouta-t-il, qu'au lieu d'être tantôt sans fièvre comme il vous l'a promis vous serez mort. — Je ne sais ce qui en arrivera, répondis-je; toutefois il ne me semble pas que je sois à mon dernier jour, comme vous le dites. » En effet, je sentais diminuer le feu de mes entrailles, et l'esprit me revenir; sur quoi mon apothicaire m'ayant pris le pouls, me dit : « Votre fièvre est sur son déclin. »

« Elle se passa si vite ensuite, qu'à une heure après midi je n'en avais plus du tout, au jugement même du chirurgien français; il en était tout interdit, et moi j'en étais transporté de joie. Après avoir élevé mon cœur à Dieu, comme à la première cause, je dis à mon apothicaire que pour comble de joie je demandais à voir le médecin : Il reviendra tantôt, me répondit-il, quand les médecines auront opéré. Je les avais prises à neuf heures, comme je l'ai dit, et je n'en avais senti depuis que le poids, qui m'avait fort enflé, mais sans me causer de tranchées; de sorte que je m'imaginais qu'elles ne me feraient rien, et que la vertu s'en était exhalée dans les sueurs continuelles. Mais, au bout d'un quart d'heure, l'opération commença et dura deux heures entières, sans aucune douleur, ni même beaucoup d'altération. Le soir, le médecin me vint voir, que je regardai comme un prophète, ou comme Esculape : il se fit dire par l'apothicaire comment j'avais passé la journée, et il m'ordonna un potage de riz cuit à l'eau, avec de la cannelle et de l'écorce de grenade sèche, pilées ensemble. Il y avait cinq jours que je n'avais pris aucune nourriture que ce soit.

« Le 28, à mon réveil, je me trouvai un peu de fièvre, sur quoi le médecin m'étant venu voir, m'ordonna une émulsion de semences froides et une prise de confection, comme le jour précédent, en recommandant qu'on me fît manger des concombres crus. On me donna ces remèdes à neuf heures, et tout le jour je ne fis que boire fort délicieusement à la neige de l'eau de saule dans de l'eau d'orge, manger des concombres crus, des melons d'eau, et sucer des poires. On mit aussi du verjus en quantité dans le potage que l'on me fit prendre à midi et au soir, pour lui donner bon goût, ce qui adoucissait merveilleusement l'altération qui me restait.

« Le lendemain, le médecin m'ayant trouvé encore un peu de fièvre, m'ordonna des remèdes pareils à ceux que j'avais pris le 27. La médecine me

purgea avec tant de violence durant tout le jour, que je pensai succomber sous son effet. La nuit me fut encore plus rude que le jour, l'ayant passée dans de grandes douleurs, avec un violent accès de fièvre, de sorte que je me trouvai le matin aussi mal qu'on pouvait être. Mon médecin me trouva en cet état, et, à l'ordinaire, me remplit de consolation; car, après m'avoir bien tâté le pouls, il me dit qu'il m'allait faire donner des breuvages qui emporteraient tout ce qui me restait de fièvre, et m'en délivreraient tout à fait. Il n'y manqua point, mais je ne puis dire de quels moyens il se servit pour cela. Je sais seulement qu'on me fit prendre deux pintes d'émulsion, sur les neuf heures, avec une grande prise de confection, comme les jours précédents, et une demi-heure après un julep; sur quoi, m'étant endormi, je me réveillai après midi sans fièvre, le cœur tranquille, le cerveau dégagé, et, à ce qui me semblait, parfaitement bien remis. J'étais pénétré de tant de joie, que je ne la pouvais exprimer, m'assurant, sur la parole de mon médecin, que je croyais un oracle, que la fièvre ne me reviendrait plus.

« Il me le confirma le 31 au matin, et il m'ordonna de vivre, dix jours durant, de poulet et de riz, sans autre chose, et qu'au bout de ce temps je pourrais me mettre à vivre à mon ordinaire. Je lui demandai dans combien de jours je pourrais me mettre en chemin; il me répondit que deux autres jours de repos me suffisaient, et qu'après je pourrais partir et me trouverais assez de force pour monter à cheval. Il m'ordonna encore une grande prise d'émulsion, et une autre prise de cordiaux comme les jours précédents.

« Le 1[er] juin, il vint me voir et me dit que c'était pour la dernière fois, et que je n'avais plus besoin de ses visites; qu'il avait ordonné à l'apothicaire de m'apporter de quoi faire dix émulsions, et d'enseigner à mes gens à les préparer, et une boîte de confection de gemme et de mithridate rafraîchissante, du poids de trente-cinq drachmes, dont, pendant autant de jours, je prendrais une drachme à mon réveil, et boirais dessus un grand verre d'eau. Il me dit que c'était pour me réchauffer et me fortifier l'estomac, que tant d'émulsions et de semences froides avaient beaucoup affaibli. »

Un médecin anglais, M. Jukes, se trouvait à Ispahan en 1804, pendant qu'il y avait un grand nombre de maux de gorge ulcéreux. Un grand nombre de malades moururent parce que les médecins avaient décidé que c'était une maladie chaude, et qu'elle devait en conséquence être traitée par des saignées et des remèdes rafraîchissants. Le même médecin parle encore de divers cas de dyssenterie, dans lesquels il avait recommandé l'usage du mercure, sans pouvoir obtenir qu'on essayât l'emploi de ce spécifique. Le mercure, disaient les médecins persans, est un remède chaud, et ne peut, d'après cela, être administré dans une maladie chaude. Ils eurent recours à la glace et à des boissons rafraîchissantes. M. Juks vit périr un grand nombre de malades, qui, suivant lui, auraient échappé à la mort, s'ils avaient été convenablement traités.

La petite vérole exerce de grands ravages en Perse. Les médecins du pays connaissent l'inoculation, mais ils n'en font guère usage, et les préjugés se sont toujours opposés, jusqu'à présent, à l'introduction de la vaccine.

Tout ce que nous venons de dire sur la médecine des Persans s'applique aux habitants des villes. Les tribus errantes n'ont guère de médecins dans leurs camps; mais comme la nourriture des gens qui composent ces tribus est frugale et saine, et que d'ailleurs ils font toujours beaucoup d'exercice, ils ne sont sujets qu'à fort peu de maladies, pour lesquelles les vieillards et les vieilles femmes de la tribu possèdent toujours quelque spécifique.

« A mon retour en Perse, en 1800, dit Malcolm, presque toutes les personnes composant la mission furent attaquées de cécité. Cette maladie était produite par la blancheur

éclatante de la neige qui couvrait le pays. Je devins aveugle moi-même, et je reçus un message de la part de la femme du chef chez lequel j'étais logé. Cette femme me faisait dire qu'elle connaissait pour mon mal un remède qui me rétablirait promptement, si je voulais consentir à me le laisser appliquer par ses domestiques; j'y consentis sans peine. Aussitôt on apporta devant moi un grand vase plein de neige, et l'on m'engagea à en approcher mon visage. On jeta une pierre rougie au feu dans cette neige qui fondit à l'instant, et la vapeur me procura une transpiration que l'on augmenta encore en me jetant un drap sur la tête. Je subis deux fois cette opération fort désagréable, et je me trouvai ensuite complétement guéri. Il est à remarquer, du reste, que les Persans extrêmement superstitieux ont beaucoup plus de foi aux amulettes et aux talismans qu'aux médecins. Peut-être n'ont-ils pas tort, vu l'ignorance de leurs médecins. »

Quelques personnes prétendent posséder, par droit héréditaire, la vertu de guérir certaines maladies. Les chefs des tribus qui habitent les montagnes qui séparent la Perse du pachalik de Bagdad, prétendent avoir le don de guérir une certaine fièvre intermittente très-commune dans le pays, en donnant force coups de bâton au malade. Un de ces chefs ayant remarqué une personne attachée à l'ambassade du général Malcolm, qui était couchée dans une tente avec une fièvre très-forte, demanda avec instance la permission de le guérir; et quand on lui demanda quel remède il emploierait pour cela, il répondit qu'il le frapperait à coups de bâton jusqu'à ce qu'il eût recouvré la santé. Le malade refusa de la manière la plus formelle de se soumettre à ce traitement. Le chef, très-offensé, appela un grand nombre de ses gens, et leur fit jurer qu'ils avaient été guéris par les coups qu'il leur avait donnés. Quelque temps après il repassa dans le même pays, et Malcolm demanda à son fils aîné, qui lui avait succédé, s'il employait toujours son remède contre la fièvre. Ce jeune homme répondit que oui, et qu'il était toujours content du succès. L'ambassadeur anglais lui fit encore quelques questions sur la manière dont il s'y prenait pour appliquer son traitement. « J'attache, dit-il, les hommes par les pieds et je les frappe vigoureusement à coups de bâton, en leur disant en même temps des injures de manière à remplacer le frisson par la colère et la crainte. — Réussissez-vous toujours? demanda Malcolm. — Toujours, répondit-il.— Avez-vous quelques malades des autres que les hommes de votre tribu? — Quelques-uns; ceux du voisinage, qui ont du bon sens, viennent me trouver lorsqu'ils ont la fièvre. — Vos frères, lui demanda alors Malcolm, ont-ils comme vous le don de guérir cette maladie? — Non, répondit-il aussitôt; c'est un privilége qui n'appartient qu'au chef de la famille. »

MATHÉMATIQUES, ASTRONOMIE, ASTROLOGIE, GÉOGRAPHIE.

Les Persans n'ont fait aucun progrès dans les sciences exactes. Leurs connaissances en mathématiques sont assez bornées; et ils n'étudient guère l'astronomie que pour devenir habiles dans l'astrologie judiciaire, science à laquelle toute la nation, depuis le roi jusqu'au dernier paysan, a la plus grande confiance.

« Pour mieux concevoir quelle confiance les Persans ont dans l'astrologie, dit Chardin, on n'a qu'à considérer le nombre d'astrologues qu'il y a parmi eux, le rang qu'ils y tiennent, et les grosses pensions que le roi leur fait. On peut dire qu'ils se sont multipliés à Ispahan, la ville capitale de la Perse, comme les étoiles du ciel, selon le langage sacré. Tous les astrologues de Perse, au moins les plus célèbres, sont natifs de la province de Khorasan, et d'une famille illustre pour être féconde en célèbres astronomes. Tous ceux qui ont quelque nom dans cette science depuis six à sept cents ans sont de ce pays-là, et le roi de Perse ne prend point d'astrologue qui ne soit né dans cette province ou qui n'y ait été

élevé. On assure qu'il y a une excellente école d'astronomie et d'astrologie, où les professeurs même dans cette science envoient étudier leurs enfants de tous les endroits de la Perse. On dit aussi que ce qui fait que la science d'astronomie a été plus cultivée et avancée dans cette province de Khorasan, c'est que l'air y étant très-sec et très-pur, l'on a plus de moyen d'observer continuellement les mouvements des astres.

« J'ai ouï assurer que les astrologues du roi lui coûtent plus de quatre millions par an; sur quoi l'on raconte qu'en 1660, un d'eux, qui avait cinquante mille livres d'appointements, ayant présenté requête au roi Abbas, alors régnant, pour avoir une augmentation, le roi en fut indigné, et commanda qu'on lui apportât un extrait des appointements des astrologues. Cet ordre jeta tout le corps dans la consternation; ils employèrent tout leur crédit pour faire faire ce rôle le plus bas qu'il se pourrait; et comme ils ont beaucoup d'amis, le rôle ne montait qu'à douze cent mille livres; mais j'ai ouï assurer que leurs appointements montent au double; et comme c'est en terres, qui rendent trois fois au-dessus du prix pour lequel elles sont assignées, on pourrait compter leurs gages seuls à quatre millions. Les présents que le roi leur fait en certaines occasions, qui reviennent assez souvent, sont encore évalués à deux millions l'année. La charge de chef des astrologues a cent mille livres d'appointements. Celui qui la remplissait de mon temps s'appelait Mirza Chefy, vieillard fort grave et fort docte, de même que son frère aîné, qui avait la charge avant lui, et le fils de ce frère, qui est à présent second astrologue avec cinquante mille livres d'appointements. Cet aîné fut privé de la charge, ayant été privé de la vue par ordre du roi; c'était sous le règne de Séfi, aïeul du roi d'à-présent. Il arriva un jour d'assemblée publique, à laquelle tous les grands s'étaient trouvés selon la coutume, et le chef des astrologues comme les autres, que le roi fit justice de cinq ou six grands seigneurs qu'il fit mettre en pièces en sa présence. Le roi regardait attentivement l'assemblée durant cette sévère exécution, observant la contenance des gens; il aperçut le chef des astrologues qui clignait à chaque coup de sabre, comme ne pouvant regarder un si horrible carnage. Le roi, qui en fut indigné, cria à un gouverneur de province qui était assis près de lui : *Enlevez les yeux de ce chien qui est à votre main gauche; ils lui font mal; il ne saurait s'en servir*. Ce qui fut exécuté à l'instant. Abbas II étant venu à la couronne, prit cet astrologue en ses bonnes grâces, et lui donna cinquante mille francs d'appointements. Son fils a un train de gouverneur de province, étant toujours suivi de huit ou dix cavaliers fort lestes. Au reste, tous les astrologues du roi ne sont pas également savants; il y en a même qui ne le sont que fort superficiellement; cependant ils ne laissent pas d'entrer au service du roi par le grand crédit de leurs parents.

« Les astrologues sont toujours pleins de jalousie contre les médecins, comme également puissants, riches et recherchés; c'est à qui aura la faveur, les médecins voulant agir selon les phénomènes des maladies et donner là-dessus les remèdes de l'art; les astrologues s'y opposent, et disent qu'il faut consulter les phénomènes célestes, pour savoir s'il est bon de prendre médecine lorsqu'on en veut donner, et si l'opération en sera heureuse. Je me souviens d'avoir ouï dire à un astrologue à ce sujet : « Notre condition est bien différente de celle des médecins dans l'exercice de notre profession; car si un astrologue fait une faute, le ciel la découvre; mais si un médecin en fait une, quelque peu de terre la couvre. »

Dès qu'un homme de lettres possède quelque légère teinture de l'astronomie, il s'occupe immédiatement de l'astrologie judiciaire. Pour peu qu'il sache manier un astrolabe, qu'il connaisse le nom et la position des planètes, qu'il sache par cœur quelques

mots du jargon du métier, et qu'il joigne à ces connaissances l'intelligence des almanachs astrologiques qui se publient tous les ans, il se croit en droit d'offrir ses services à tous ceux qui ont le moyen de le payer. Un homme distingué par son rang ou par sa fortune ne fait rien sans consulter les étoiles. Faut-il se mettre en voyage ou prendre un habit neuf, on consulte l'astrologue et l'almanach pour connaître exactement le moment convenable. Quand un homme veut entreprendre un voyage, il se garde bien de laisser passer le jour heureux lors même qu'il ne serait pas prêt à partir. Mais il sort de sa maison à l'instant propice, et il habite, jusqu'à ce qu'il puisse se mettre en route, quelque mauvais logement du voisinage, bien persuadé qu'en quittant sa maison il s'est assuré l'influence d'une bonne étoile.

En 1806, un ambassadeur persan qui se rendait dans l'Inde fut informé par son astrologue qu'il devait profiter d'une heureuse conjonction d'étoiles qui ne se représenterait pas avant quelques mois. Quoique le vaisseau sur lequel il devait s'embarquer ne fût pas prêt, il se décida à quitter la maison où il logeait à Bouschir pour aller habiter sous des tentes qu'il fit dresser à cinq milles de cette ville. Mais l'astrologue ayant remarqué qu'il ne pouvait pas sortir par la porte de sa maison ni par celle du fort, parce qu'une constellation dangereuse exerçait son influence dans cette direction, il fallut percer cinq ou six gros murs pour que l'ambassadeur et sa suite pussent arriver dans la rue d'un autre côté. Ils se rendirent alors sur la côte, où ils devaient s'embarquer dans un bateau et faire deux milles par mer le dos tourné à cette terrible constellation. Mais la mer était fort grosse, et l'ambassadeur et sa suite craignirent d'affronter ce danger réel. Dans cette perplexité, on s'adressa au gouverneur pour demander l'autorisation d'abattre un pan des murailles de la ville, afin qu'une mission dont on attendait tant de succès ne fût pas exposée à quelque malheur. Cette bizarre requête fut accueillie par le gouverneur, et l'ambassadeur avec sa suite passa par la brèche pour se rendre aux tentes. L'astrologue se tenait à cheval à côté de l'ambassadeur, afin de pouvoir lui indiquer la position dans laquelle il devait tenir sa tête. Lorsque sir John Malcolm arriva à Tehran en 1800, un de ses secrétaires persans qui avait consulté un astrologue tenait une montre à la main, et l'engageait à aller tantôt vite, tantôt doucement. Enfin le cheval de sir John Malcolm franchit la porte de la ville à l'instant qui avait été indiqué. Cette circonstance inspira une grande joie à tous les Persans qui étaient bien disposés pour les Anglais. « Et, dit Malcolm, tous les soins que j'aurais pu me donner n'auraient pas inspiré une aussi grande confiance dans la réussite de mon ambassade que mon attention à suivre les conseils de l'astrologue. » Toutefois, les Persans sont convaincus qu'il est des moyens d'éviter les malheurs annoncés par les astres. Malcolm rapporte à ce sujet l'anecdote suivante : « En revenant de Tehran en 1810, j'eus occasion de me trouver avec un astrologue qui voulut absolument tirer mon horoscope. Après avoir terminé tous ses calculs, il m'apprit qu'à mon retour dans l'Inde, j'éprouverais une violente tempête à laquelle j'échapperais pour être réduit en esclavage. Je lui fis remarquer qu'il était fort heureux que je n'eusse pas confiance en son talent, car autrement je me trouverais fort à plaindre en pensant aux malheurs que j'étais destiné à éprouver sans pouvoir les fuir. Il me dit que j'étais dans l'erreur, et il me cita à l'appui de son opinion l'historiette suivante : « Jésus, dit-il, étant assis à la porte de Jérusalem, vit un bûcheron qui sortait de la ville en chantant. « Combien l'homme connaît peu sa destinée! dit alors Jésus à ses disciples. Ce pauvre homme qui paraît si heureux périra aujourd'hui dans la forêt où il va chercher du bois. » Cependant le soir étant venu, le bûcheron revint en chantant; les disciples se regardaient les uns les au-

tres avec étonnement. Mais Jésus pénétrant leur pensée, leur dit : « Hommes de peu de foi, vous doutez de ma pénétration; mais sachez que ce bûcheron n'avait porté avec lui pour son dîner qu'un seul petit pain. Un malheureux lui a demandé l'aumône, et il lui a donné la moitié de son pain. Dieu, satisfait de cette action, a épargné ses jours. Mais allez, ajouta le prophète, examiner le fagot qu'il apporte, et vous y trouverez le serpent destiné à lui donner la mort. » Les disciples obéirent, et ils virent avec étonnement le reptile dont leur maître avait parlé. Vous voyez, dit l'astrologue en s'adressant à Malcolm, comment on peut détourner les malheurs annoncés par les étoiles. » Au reste, il est plus que probable que la majeure partie des astrologues ne sont pas dupes de leur science; ils n'ont d'autre but que de gagner de l'argent aux dépens de la crédulité de leurs compatriotes.

Les Persans ne connaissent pas d'autre système du monde que celui de Ptolémée. Ils possèdent dans leur langue un exposé du système de Copernic; mais rien, jusqu'à présent, n'a pu rectifier leurs idées sur ce point, et ils en sont tout juste là où en étaient leurs ancêtres. Nous allons joindre ici une explication théologique du système du monde d'après Tabari. Les idées qu'il renferme sont celles que professe encore la masse de la nation. Nous reproduisons textuellement la traduction que nous avons donnée ailleurs de ce passage (*) :

« On demanda au prophète (que la bénédiction et la paix soient sur lui !) : O apôtre de Dieu, fais-nous connaître les qualités du soleil et de la lune, la manière dont ils décrivent leur révolution, et ce qu'ils deviendront à la fin des temps. L'apôtre de Dieu, prenant la parole, dit : Lorsque le Dieu très-haut créa toutes choses, il créa également le soleil et la lune, et ces deux astres avaient une lumière égale. Ce que Dieu voulait dans sa prescience, était que la lumière de la lune ne fût point obscurcie pendant qu'il créait ce monde entre l'orient et l'occident. La lune ne paraît si petite aux yeux des hommes qu'en raison de l'éloignement et de la hauteur où elle se trouve. Dieu donna ordre ensuite à Gabriel de frotter son aile sur la face de la lune, afin que son éclat disparût; et il ne resta pas de lumière en elle, comme il l'a dit : « Nous avons effacé le signe de la nuit. »

« Le Dieu béni et très-haut a créé pour le soleil un char; il a donné à ce char trois cent soixante anses, et il lui a préposé trois cent soixante anges, afin que chacun d'eux fût attaché à une de ces anses et tirât le char. Ce que nous venons de dire du soleil s'applique également à la lune. Dieu a créé pour ces deux astres des orients et des occidents dans le sein de la terre, et il a créé de chaque côté, à l'orient et à l'occident, des fontaines qui sortent d'un endroit plein de vase noire. Cent quatre-vingts de ces fontaines sont à l'orient et cent quatre-vingts à l'occident. L'eau des fontaines et la vase noire bouillent comme une marmite qui est fortement en ébullition. Chaque jour le soleil se lève d'une fontaine nouvelle à l'orient. Il sort deux fois de la même fontaine dans l'espace d'une année. Chaque jour il passe à une autre fontaine, et quand il se couche, il fait la même chose à l'occident, jusqu'à ce qu'il ait parcouru toutes ces fontaines de l'orient et de l'occident. Il recommence deux fois chaque année, et toutes les fois qu'il recommence, les jours sont plus courts et ensuite plus longs. A ses premiers levers et couchers, le jour est plus long pendant l'été; à ses seconds levers et couchers, le jour est plus court pendant l'hiver. C'est à cela que fait allusion ce verset : « Il est le Seigneur des « orients et le Seigneur des occidents. » Toutes ces choses sont exposées dans un passage du Coran où il est dit : « Il « est le Seigneur de l'orient et de l'oc- « cident. » Dieu a ainsi fait mention de toutes ces fontaines.

(*) Voyez ma traduction de la chronique d'Abou-Djafar-Mohammed-Tabari, t. I, p. 23 et suivantes.

« Le Dieu béni et très-haut a créé au-dessous des cieux une mer semblable à un cheveu et fixée en l'air. Par l'ordre du Dieu très-haut, il ne tombe jamais une seule goutte de l'eau de cette mer sur la terre. Toutes les mers sont fixées à leurs places, et celle-ci est comme une flèche qui part de l'arc avec effort. On dirait d'une corde tendue entre l'orient et l'occident. Plusieurs personnes nomment cette mer *le chemin des porteurs de paille;* mais on ne porte point de paille dans ce lieu-là. Le soleil, la lune et ces cinq étoiles auxquelles on a donné le nom de planètes, marchent et nagent au milieu de l'eau.

« Or, sache que la révolution de la sphère céleste vient du char qui est au milieu de la mer. Si le soleil ne passait pas au milieu de la mer dont nous avons parlé, et s'il sortait de la mer, il ne passerait sur aucune chose et sur aucune créature de celles qui paissent, qui rampent, qui volent ou qui marchent, sur aucun arbre, sur aucune pierre, et autres choses semblables qui sont dans ce monde, sans les brûler toutes. Si les hommes de la terre voyaient réellement le soleil et la lune hors de cette mer, tous deviendraient infidèles à Dieu à cause de la beauté de ces astres. Le Dieu très-haut les ayant créés beaux, il était à craindre que les hommes n'adorassent ces astres au préjudice du Dieu puissant et incomparable, excepté ceux que le Seigneur, dont la gloire est infinie, prendrait sous sa garde.

« Le prince des croyants, Ali, fils d'Abou-Taleb (que la paix soit sur lui!), dit ensuite : O apôtre de Dieu, quelles sont les étoiles au sujet desquelles Dieu a dit : « Je ne jure pas par les « planètes » ? Le prophète (que la paix soit sur lui!) répondit : O Ali, ce sont cinq étoiles qui marchent comme le soleil et la lune; on les nomme *planètes*. Ce sont : Saturne, Jupiter, Mars, Mercure et Vénus; elles marchent dans ce ciel que nous voyons; chacune d'elles a un char semblable au char du soleil dont nous avons précédemment donné la description.

« Les autres étoiles sont suspendues comme des lampes. Elles tremblent toutes pour elles-mêmes, par la crainte du Dieu très-haut, dont la gloire est infinie, et par la terreur du jour du jugement. Or, chaque jour les anges conduisent le soleil, la lune et les cinq planètes à l'une de ces fontaines; ils traînent le char à travers la mer. Lorsque le Dieu très-haut voudra faire voir à ses serviteurs un signe ou un miracle, il donnera l'ordre à un de ces astres de s'enfoncer un peu du milieu de son char au milieu de la mer, et de sortir du char. S'il arrivait que le soleil sortît entièrement de son char, le monde serait tout à coup dans les ténèbres, et cela ferait une éclipse totale de soleil. Sache que cette obscurité que tu vois sur la face du soleil vient de l'eau de la mer.

« Le lieu de repos du soleil est sous le trône du Dieu béni et très-haut. Le soleil y est en adoration avec les chérubins. Lorsqu'il se couche dans une des fontaines dont nous avons parlé, les anges le tirent vers le ciel jusqu'au septième ciel et le tiennent sous le trône de Dieu, afin qu'il soit en adoration, comme nous l'avons déjà dit plus haut. On lit dans le Coran : « Le « soleil court vers son lieu de repos, « telle est la disposition de celui qui « est puissant et qui sait. »

« Le Dieu béni et très-haut a créé du côté de l'orient et sous le septième ciel un voile de ténèbres, et il a préposé à ces ténèbres un ange pour chaque nuit jusqu'à l'époque où elles seront épuisées. Lorsque le soleil est sur le point de se coucher, l'ange qui est de garde enfonce la main et prend une poignée de ces ténèbres. Il ouvre la main, se tourne vers l'occident et fait passer une partie de ces ténèbres par les interstices de ses doigts, afin qu'elles se dispersent dans le monde. Ensuite, lorsque le crépuscule est descendu, l'ange ouvre la main pour que toutes les ténèbres en sortent. Ensuite il étend son aile; or, ses ailes s'étendent du ciel à la terre, et il chasse les ténèbres jusqu'à l'occident; lorsqu'il est arrivé à l'occident le point

du jour reparaît. L'ange étend son aile, prend les ténèbres au milieu de son aile, les passe ensuite dans sa main et les place à l'occident, au-dessous de la septième mer. C'est du lieu dont nous avons parlé que viennent les ténèbres de la nuit. Lorsque le voile de ténèbres qui est à l'orient sera à l'occident, on sonnera de la trompette et le jour du jugement paraîtra.

« Le soleil est toute la nuit en adoration sous le trône du Dieu très-haut, et lorsque le moment du point du jour est arrivé, le Dieu puissant et incomparable lui donne l'ordre de recommencer sa révolution et de se lever du côté de l'orient; et cela sera ainsi jusqu'au temps où le Dieu béni et très-haut fermera la porte du repentir pour ses serviteurs, où il n'acceptera plus le repentir de personne, où les mauvaises actions seront mises en évidence et où les bonnes paraîtront. Or, une nuit où le soleil sera sous le trône du Dieu béni et très-haut, on le retiendra, et bien qu'il demande la permission de recommencer sa révolution, il n'obtiendra pas cette permission; il en est de même de la lune. Le monde demeurera ensuite trois jours dans les ténèbres, et personne ne connaîtra la longueur de cette nuit, excepté les adorateurs et les serviteurs de Dieu, et les gens pieux qui prient pendant la nuit, disent le chapelet, louent Dieu et font d'autres choses semblables qui tiennent au service et au culte du Dieu puissant et incomparable. Lorsque trois jours complets se seront écoulés, Dieu dira au soleil et à la lune : Allez et levez-vous à l'occident. Ces deux astres auront perdu leur lumière et leur éclat, ils pleureront, et leurs pleurs seront accompagnés de gémissements de telle sorte que toutes les créatures du ciel et de la terre les entendront pleurer. Ensuite, ces deux astres se lèveront à l'occident, ayant perdu leur lumière; ils s'avanceront jusqu'au milieu du ciel, ils retourneront ensuite sur leurs pas et se coucheront. La porte du repentir aura été fermée alors.

« Ali, fils d'Abou-Taleb (que Dieu se complaise en lui!), dit : Qu'est-ce que la porte du repentir, ô apôtre de Dieu. L'apôtre (que la paix soit sur lui!) répondit : Le Dieu puissant et incomparable a créé pour le repentir une porte avec deux battants de perles et d'hyacinthe. Le chemin qui conduit à cette porte serait de quarante ans pour un cheval qui irait très-vite et que le cavalier pousserait le plus possible. Cette porte aura toujours été ouverte, et quiconque se repentira, son repentir entrera par cette porte. Abd-allah, fils d'Abbas, dit : O apôtre de Dieu, que deviendra ce monde après ce que tu viens de dire? que deviendront le soleil et la lune? Le prophète (que la bénédiction et la paix soient sur lui!) répondit : Après ces choses, on donnera au soleil et à la lune leur lumière afin qu'ils brillent de nouveau, et toutes les créatures vivront jusqu'à ce que le jour du jugement paraisse. Les arbres donneront des fruits. Le soleil et la lune se lèveront et se coucheront. Enfin il arrivera qu'il ne restera sur la face de la terre aucune créature, ni de celles à quatre pieds, ni de celles à deux pieds, ni des bêtes fauves, ni des oiseaux dans l'air et autres choses semblables.

« Ensuite le Dieu puissant et incomparable fera mourir Gabriel, Michel, Israfil, l'ange de la mort et Eblis, et aucun être ne restera vivant, excepté le Dieu, dont la gloire est infinie, qui est vivant et qui ne mourra jamais.

« Ce monde restera ainsi pendant quarante ans; ensuite, le Seigneur très-haut rappellera Israfil à la vie et lui ordonnera de sonner de la trompette; tous les hommes ressusciteront alors et se réuniront au lieu du jugement. Le Dieu puissant et incomparable ordonnera que l'on amène le soleil et la lune, devenus noirs par la crainte du Dieu puissant et incomparable, et par la frayeur du jour du jugement. Lorsqu'ils seront arrivés en face du trône de Dieu, ils adoreront le Dieu dont la gloire est infinie, et ils diront : O Seigneur, tu connais notre obéissance, souviens-toi de nous à cause de la manière dont nous avons fait notre révolution pendant le temps

du monde. Ne nous punis pas à cause du péché et du culte des infidèles; tu sais que si les créatures de Dieu ont commis le mal à cause de notre éclat, nous n'avons point partagé leur crime. Le Dieu béni et très-haut dira : « Cela « est ainsi; vous dites la vérité. Je « vous remettrai dans l'état où vous « étiez; je vous ai créés de la lumière « de mon trône et vous y retourne- « rez. » Ces deux astres retourneront ensuite à la lumière du trône de Dieu. »

Les Persans n'ont aucune idée de la science géographique. Leur ignorance tient aux idées fausses qu'ils ont sur la forme de la terre. Ils ne connaissent d'ailleurs que les pays qui environnent la Perse, et ne savent point dresser exactement des cartes.

LITTÉRATURE PERSANE.

ROUDÉGUI.—BÉLAMI[redacted]-FÉLÉKI. KHACANI. — ANVÉRI.

A l'époque où Mahomet prêchait sa doctrine, un marchand arabe, de retour dans son pays après avoir visité l'Iran, traduisit à ses compatriotes quelques romances persanes qui les charmèrent. Mahomet redoutant l'influence que ces fables pouvaient avoir sur l'esprit des Arabes, leur en défendit la lecture. Quand les Arabes eurent conquis la Perse, Saad, fils d'Abou-Wakkas, écrivit au calife Omar pour lui demander l'autorisation de faire transporter en Arabie les livres qu'il avait trouvés en Perse. Omar lui répondit : « Jetez tous ces livres dans l'eau, car si ce qu'ils contiennent peut diriger vers la vérité, Dieu nous a accordé un livre bien supérieur à ceux-là; si au contraire ce qu'ils contiennent est faux, que Dieu nous préserve de les lire. » Tous ces livres furent donc détruits par l'eau et le feu. Ainsi périrent les livres historiques et une partie des livres religieux de l'ancienne Perse, dont nous ne possédons plus guère que les ouvrages liturgiques, parce que l'usage en étant beaucoup plus répandu, il en existait aussi un bien plus grand nombre d'exemplaires.

Daoulet-Schah, auteur d'une biographie des poëtes persans, rapporte qu'on présenta un jour à Abdallah, fils de Taher, un ouvrage dédié à Khosrou Nouschirvan; mais Abdallah répondit : Nous lisons le Coran; toute autre lecture que celle de ce livre sacré et des traditions du Prophète nous est inutile. D'ailleurs, le livre que vous me présentez ayant été composé par les mages, nous ne devons pas prendre connaissance de ce qu'il renferme. Et il ordonna de jeter le livre dans l'eau, et de détruire par le feu tous les ouvrages écrits en ancien persan, que l'on pourrait rencontrer. On retrouve ce zèle fanatique chez les princes musulmans, même les plus éclairés. Mahmoud le Gaznévide fit mettre le feu à une bibliothèque très-précieuse qui existait dans la ville de Reï, parce qu'elle renfermait, disait-il, des livres contraires à la foi musulmane. Houlâgou, s'étant rendu maître des châteaux forts des Bathéniens, chargea son vizir de détruire les ouvrages qui contenaient l'histoire et les dogmes de cette secte.

La langue arabe fut employée en Perse, pour les actes publics, depuis la conquête musulmane jusqu'à l'époque de Mahmoud le Gaznévide. Ce ne fut que sous Alparslan que le persan fut employé à cet usage. L'époque de la renaissance des lettres persanes ne date que de l'époque des Samanides. Sous Ahmed, fils de Nasr, vivait Roudégui, poëte fameux, auteur d'une traduction du livre de *Calila et Dimna*, recueil de fables et d'apologues (*); et de diverses poésies. Abou-Ali Mohammed Bélami, vizir d'Abou Salih Mansour, prince samanide,

(*) Galland et Cardonne nous ont donné, sous le titre de *Contes et fables indiennes*, une traduction française du livre de Calila et Dimna, faite sur la version turque d'Ali-Tschelebi; mais pour connaître exactement l'histoire de cet ouvrage célèbre, il faut consulter l'*Essai sur les fables indiennes*, par feu M. Auguste Loiseleur-Deslongchamps, dont les personnes qui s'intéressent au progrès des études orientales regretteront longtemps la perte.

donna une version persane de la chronique rédigée en arabe par Tabari (*).

L'impulsion donnée à la littérature persane par les princes samanides ne tomba pas avec eux. Les princes des dynasties qui leur succédèrent se firent honneur de protéger les lettres, et la poésie en particulier. Mahmoud le Gaznévide appela à sa cour des savants et des poëtes illustres. Ce fut par les ordres de ce prince que le célèbre poëte Ferdousi composa le *Schah-Nameh*. Nous avons déjà eu occasion de parler de ce poëte et de son livre, dont nous avons même traduit quelques extraits (**). M. Mohl en publie le texte avec une version française, dont le premier volume a paru. Voici le jugement que Scott-Waring porte du Schah-Nameh : « C'est à tort, selon moi, dit-il, que l'on a donné au Schah-Nameh le nom de poëme épique, et que Sir William Jones l'appelle *une suite de poëmes épiques*. Cet ouvrage renferme l'histoire d'une période de trois mille sept cents ans. Quoique les critiques n'aient point indiqué la durée que doit avoir l'action du poëme épique, on ne saurait la prolonger autant que fait Ferdousi. Son ouvrage est d'ailleurs bien plutôt un poëme historique, comme *la Pharsale* de Lucain, qu'un poëme épique, comme l'*Iliade* et l'*Énéide*. On peut dire du Schah-Nameh que c'est un poëme historique animé par des fables. Je ne pense pas que Ferdousi se soit proposé pour but de faire tourner son poëme au profit de la morale, ni qu'il ait eu d'autre intention que de raconter les faits qu'il avait recueillis dans les traditions persanes, ou dans les légendes des Guèbres. Les récits sont embrouillés et confus, et ne peuvent souvent être compris que par la connaissance des parties antérieures de l'ouvrage. Les épisodes sont enchevêtrés les uns dans les autres ; la paix et la guerre se succèdent ; les siècles s'écoulent sans qu'on remarque aucun changement dans la marche du poëme ; le même prince résiste aux armes des Persans ; le même héros conduit ceux-ci à la victoire. Il a fallu supposer deux Afrasiab et deux Roustam pour diminuer la confusion du mythe. Dans l'*Iliade*, le caractère de Nestor produit le plus grand effet ; son éloquence, l'expérience qu'il a acquise par ses longues années, lui donnent le pouvoir admirable d'apaiser les dissensions qui s'élèvent dans le conseil. Mais à quoi sert le grand âge de Zal ou de Roustam, puisque ces héros jouissent du même privilége que tous les autres princes ? »

« Quelque jugement que l'on porte des morceaux où le talent du poëte se montre avec le plus d'avantage, disait l'illustre de Sacy, il nous semble qu'en beaucoup d'endroits il reste au-dessous de quelques-uns des historiens persans qui ont écrit en prose, tels que Scheref-Eddin Ali Yezdi, Mirkhond, Khondemir, Vassaf. Il est d'ailleurs bien difficile que le genre même de poésie dans lequel est composé le Schah-Nameh ne nuise essentiellement à la force et à la noblesse d'expression, ainsi qu'à la variété de style qu'exige l'épopée. Des distiques composés sur une mesure constamment la même, formés de deux vers qui riment ensemble, et renferment presque toujours un sens complet, ne présentent que de faibles moyens au génie poétique quand il s'agit de grandes compositions. Une seule observation fera sentir tout le défaut de ce genre de poésie : c'est que très-fréquemment des distiques peuvent être omis, ajoutés ou déplacés ; que, dans chaque distique, l'ordre des mots peut être interverti ; que des expressions peuvent être substituées à d'autres, sans que la suite des idées en souffre, sans même qu'il soit possible de déterminer quelle leçon mérite la préférence. C'est ce qu'on éprouve à chaque instant dans le Schah-Nameh, quand on en compare deux ou trois manuscrits. Il est peu de pages qui n'offrent des exemples de distiques transposés, omis ou interpolés ; et peu

(*) On peut voir des fragments de cette chronique que nous avons insérés, p. 225 à 27 et 433 et suiv.

(**) Voyez p. 228 et suiv., et 234 et suiv.

de distiques qui ne présentent plusieurs variantes. »

Les observations de M. de Sacy sont ici, comme toujours, d'une justesse incontestable. Il faut conclure, d'après cela, que la réputation de ce poëme, et le succès qu'il a obtenu, tiennent plus à la haute importance du sujet qu'au talent poétique de l'auteur.

Peu de temps après Ferdousi, deux poëtes célèbres, Féléki et Khacani, florissaient en Perse.

Sous le sultan Sandjar, de la dynastie des Seldjoukides, vivait Anvéri. Ce poëte naquit dans le Khorasan, où il fit ses premières études. Un soir, qu'il était assis tristement à la porte d'un collége, il vit un homme richement vêtu, monté sur un cheval magnifique, et servi par un grand nombre d'esclaves. Il demanda quel était cet homme. On lui répondit que c'était le poëte de la cour. Quoi! s'écria-t-il, la poésie est honorée à ce point! — J'en jure par le Dieu Très-Haut, je veux bientôt éclipser tous les poëtes de la cour du sultan. Pendant la nuit, il composa une ode qu'il présenta le lendemain à Sandjar. Cette pièce renfermait plusieurs beautés que le prince remarqua; et, charmé des louanges que lui donnait le jeune poëte, il l'admit à sa cour. Anvéri s'adonna avec passion à l'astronomie et à l'astrologie. Peu de temps avant la grande conjonction qui eut lieu suivant les tables Alphonsines, dans l'année 1186 de J. C. (582 de l'hégire), Anvéri annonça que le jour de cette conjonction, il y aurait un ouragan furieux. Tout le peuple était dans la consternation; et, ce jour-là, il fit un temps magnifique. Les ennemis du poëte profitèrent de cette fausse prédiction pour le perdre dans l'esprit de Togril-ben-Arslan, qui occupait alors le trône. Anvéri, persécuté avec acharnement, fut obligé de prendre la fuite. Il se retira dans la ville de Balkh, où il mourut l'an 597 de l'hégire (1200 et 1201 de J. C.), après avoir reconnu la fausseté de l'astrologie judiciaire.

Comme échantillon du talent de ce poëte, nous allons donner une ode qu'il composa en l'honneur de Maudoud, fils de Zengui. Cette pièce fut écrite, à ce qu'il paraît, après un voyage qu'Anvéri avait fait à Bagdad pour gagner les bonnes grâces de Maudoud. Il réussit d'abord; mais, ensuite, les intrigues des courtisans ligués contre lui le perdirent dans l'esprit de ce prince. L'auteur chante d'abord les beautés de la ville de Bagdad. Il suppose que sa maîtresse veut l'empêcher d'entreprendre son voyage; il part, malgré les représentations qu'elle lui fait, arrive à la cour, et se trouve frustré de toutes ses espérances. Alors celle qu'il aimait vient le rejoindre, lui reproche de n'avoir point écouté ses conseils, et l'engage à composer de nouveaux vers en l'honneur de Maudoud. Anvéri allègue l'impuissance où il est de composer de nouveaux vers, et charge sa maîtresse de chanter les vertus du prince. La traduction qu'on va lire est du spirituel auteur de *Medjnoun et Leïla*, feu M. de Chézy.

Ode en l'honneur de Maudoud, fils de Zengui.

« Environs enchanteurs de Bagdad, site rempli d'attraits, séjour de l'urbanité et des vertus aimables, non, il n'existe pas dans l'univers de contrée plus séduisante! Les regards glissent mollement sur ces prairies émaillées comme sur un riche tapis nuancé des plus vives couleurs. Le zéphyr seul souffle dans ces beaux lieux; il porte dans l'âme une douce sérénité, et de la glèbe humide des campagnes s'élève un parfum plus ravissant que l'ambre. L'air le plus pur, intimement uni à la terre végétale de ce sol favorisé, lui fait produire des fruits aussi suaves que ceux du Toba (*); et, roulant en molécules imperceptibles, il leur communique la salubrité du Kautser (**). Sur les bords fleuris du Tigre, des groupes de jeunes garçons, plus beaux que les Kataïens au teint de neige, se livrent sans cesse à mille jeux folâtres; et, dans les riantes vallées, des chœurs de jeunes filles aussi

(*) Un des arbres du paradis.
(**) Un des fleuves du paradis.

attrayantes que les beautés célèbres de Cachemire, se présentent de toutes parts à la vue enchantée. Mille petites barques éclatantes sillonnent avec rapidité la surface du fleuve, et lui donnent l'aspect d'un nouveau ciel étincelant d'innombrables feux. Au temps heureux de l'année, où le soleil radieux brille dans le signe le plus élevé de la splendeur, lorsqu'au lever de l'aurore le zéphyr promène sur les fleurs son haleine embaumée, une pluie de perles descend des nuages dans la coupe élégante de la tulipe, et le sein de la verdure semble recéler une mine de parfum. Au coucher du soleil, le ciel, coloré par le reflet pourpre d'un million de roses, offre à l'œil l'image d'un parterre ravissant; et, au lever de ce bel astre, la terre, étincelante de l'émail des fleurs, semble avoir dérobé au firmament ses plus belles étoiles. Là, à demi cachée sous un voile de verdure, la rose, couverte des perles de la rosée, s'épanouit comme la joue vermeille des jeunes beautés du Kataï; ici, semblable à une coupe de cristal où pétille un vin coloré comme l'ambre, le narcisse, mollement incliné sur sa tige, exhale les plus suaves odeurs; plus loin, la tulipe aux vives couleurs étincelle comme une cassolette élégante où brûleraient le musc et l'aloès le plus précieux; tandis que, de toutes parts, le rossignol, par son gosier flexible, l'alouette, par ses chants aériens, l'emportent dans leurs doux accords sur la plus belle mélodie. Tels sont les charmes que possède cette heureuse contrée. Séduit par le plus doux espoir, je résolus de m'y rendre; et, sous un augure favorable, je me disposais à échanger contre les fatigues du voyage le repos que je goûtais au sein de mes amis.

« Il était l'heure de la prière du soir, et le soleil, en se plongeant sous l'horizon, paraissait un vaisseau d'or, qui, privé de ses agrès, se perdait au vaste sein des mers. Bientôt une zone de feu ceignit l'immense base de la voûte céleste, comme une large frise d'or, dont serait entouré le dôme élégant d'un temple de lapis; les étoiles, comme autant de Péris lumineuses, déploraient, sous le voile du deuil, l'absence du soleil; et les filles de Naach (*), dans leur révolution autour du pôle, laissaient sur la plaine azurée la trace brillante de leurs pas : on eût pris la voie lactée pour des bandes de narcisses semés à travers un champ de violettes; et les Pléiades, se levant derrière le sommet des montagnes, se détachèrent comme sept perles éclatantes sur un fond d'azur.

« Ainsi, le ciel, en découvrant à chaque instant mille figures nouvelles, paraissait déployer aux regards des mortels les merveilleux tapis du célèbre Mani. Saturne, dans le signe du Capricorne, brillait comme une lampe lointaine suspendue sous un portique silencieux; et, dans le signe des Poissons, Jupiter jetait un éclat pareil à celui d'un bel œil légèrement caché sous un voile parfumé. Mars, dans un des bassins de la Balance, étincelait comme la liqueur purpurine dans un vase de cristal, et le brillant Mercure et la belle Vénus, comme l'amant et la maîtresse, brillaient intimement unis dans le signe du Sagittaire.

« Pendant que le firmament, en magicien habile, enfantait ainsi, en se jouant, les plus admirables prestiges, je disposais tout pour mon départ. Tout à coup, mon élégante amie, belle comme l'aurore à son lever, vint me surprendre. De ses doigts de rose elle outrageait impitoyablement l'hyacinthe parfumée de sa noire chevelure; et, dans sa colère, l'émail de ses dents éblouissantes laissait sur ses lèvres vermeilles une cruelle empreinte. De son œil languissant, comme un tendre narcisse, s'échappait un torrent de larmes; elles brillaient sur ses boucles ondoyantes, comme les perles tremblantes de la rosée suspendues à l'herbe des champs; et bientôt, sous les coups d'une main sacrilége, la rose délicate de ses joues prit la teinte bleuâtre du lotus. « Voilà donc, perfide, me dit-elle enfin d'un ton ironique, voilà donc cet amour inviolable, ces serments

(*) Les trois étoiles de la queue de l'Ourse.

que la mort seule pouvait rompre!... Hélas! aurais-je jamais pu me figurer que, semblable à un ennemi sans pitié, tu te préparais à m'abandonner aussi indignement! Non, je t'en conjure, ne t'éloigne pas; ne flétris pas pour moi le rameau du bonheur; ne me prive pas de ces doux regards; ne me livre pas au désespoir. Quoi! tu pourrais changer contre un ciel orageux les précieuses draperies de cette tente tutélaire? Tu pourrais préférer une terre dure et sablonneuse à cette couche voluptueuse, formée des plus rares étoffes de la Grèce? Dieu n'a-t-il pas dit lui-même que la présence d'un ami était l'image du paradis; et ces paroles véridiques, *le voyage est l'image de l'enfer*, ne sont-elles pas sorties de la bouche de Mahomet? Où voudrais-tu donc porter tes pas, toi qui ne connais d'autre nuit que l'ébène de ma noire chevelure? Où pourrais-tu te plaire, toi qui ne connais d'autre aurore que l'éclat de mes yeux? Et dans cette contrée, où tu veux t'exiler, est-il un seul sage qui t'égale en savoir? Est-il un seul savant qui puisse entrer en lice avec toi? Mille Platons pourraient s'instruire à ton école. Tu l'emportes à toi seul sur mille Aristotes; tes profonds calculs d'astronomie eussent confondu l'esprit de Ptolémée lui-même, et Abou-Maschar se fût avoué vaincu s'il avait disputé de mérite avec toi. Non, il n'est pas dans l'Irak un seul sage pour qui la poussière qui s'élève sous tes pas ne fût un collyre précieux.

« Douce idole, lui répondis-je, suspends de grâce ces plaintes qui m'accablent; tranquillise-toi, et fie-toi au destin; prends patience; ne cherche pas à éluder l'ordre de la divinité. Hélas! ce n'est pas volontairement que par notre séparation je te livre à des peines aussi cruelles; mon cœur est étranger à ce barbare dessein; mais les destins suprêmes en ont ainsi ordonné! Et qui peut se soustraire à leurs immuables décrets? Que dans tes foyers paisibles une douce occupation abrége donc pour toi le temps de mon absence, et qu'un astre favorable me guide heureusement dans ce pénible voyage. A ces mots, elle me quitta, non sans redoubler de pleurs.

« Cependant, une lumière argentée se répandait déjà sous la voûte azurée, et bientôt l'astre éclatant du jour parut à l'orient, sous un voile de rose. Semblable à l'esclave attentif au signal du départ, je m'élançai sur un jeune coursier, aux jambes nerveuses, au large poitrail, à la croupe de cerf, au ventre effilé, au sabot aminci, à la longue encolure. Souple comme le tigre, audacieux comme l'aigle, attaque-t-il l'ennemi, dans son ardeur impétueuse il devance les vents; le vol de la corneille est moins rusé que sa course rapide : mais quand il s'abandonne sans contrainte à tous ces mouvements, il déploie dans sa belle démarche toute la grâce du faisan des montagnes. De Caboul il eût entendu le son des timbales de la Grèce, et à la distance des Indes à Suze, le corps le plus délié n'eût point échappé à sa vue perçante. C'est sur ce noble animal que je fis mon entrée dans Bagdad. Bientôt la nouvelle de mon arrivée parvint aux oreilles du monarque du monde, et ce grand prince daigna m'admettre au nombre de ceux qui approchaient de son trône. Dans l'espoir que cet illustre souverain m'accorderait quelque distinction et que je brillerais à sa cour, comblé d'honneurs et de biens, je composai, en son nom, un ouvrage dans le style le plus pur et le plus élégant. Deux mois me suffirent pour achever cette riche composition, qui, semblable aux ouvrages d'Aristote, où vivra à jamais le nom d'Alexandre, pourrait seule transmettre sa mémoire à la postérité la plus reculée. Jamais, du vaste océan de mon imagination, je n'avais extrait de perle aussi parfaite que celle que j'employais pour orner mon ouvrage, et l'on m'a dénié le don de la poésie. Pourquoi m'en offenserais-je? Est-ce ma faute s'il n'existe pas à cette cour un esprit en état d'apprécier un semblable trésor? Oui, j'en jure par l'éclat même de mes vers, par leur brillante harmonie; j'en jure par ce Dieu tout-

puissant, qui, par sa simple volonté, et sans aucun secours, a donné l'existence à cette immense voûte; par l'essence du savoir, où tant de grands hommes ont puisé l'immortalité; par la vive lumière de l'intelligence, noble prérogative de l'homme de génie; par la force de l'éloquence, capable de dompter un éléphant ivre, de soumettre un lion furieux. J'en jure par la vigueur de Roustam, la justice d'Anouschirvan, la gloire de Khosrou et la puissance de Nouder; par Abou-Becre, Omar le Terrible, Othman et le sage Ali. J'en jure par la poussière des pieds du grand Cotb-Eddin, serment aussi puissant que tous ceux que je viens de proférer. Je le jure, il n'est personne dans tout ce pays qui puisse se mesurer avec moi dans l'arène de l'éloquence; et si quelqu'un révoque en doute ce jugement avantageux que je semble porter devant moi, que Dieu décide entre nous au jour où la vérité brillera dans tout son lustre.

« J'étais ainsi en butte à l'injustice, lorsqu'un matin, à l'heure où le souffle du zéphyr berce mollement les sens de son haleine parfumée, les paupières encore affaissées sous le poids du sommeil, je vois près de ma couche cette idole à la taille svelte, au sein de lis. « Eh bien, me dit-elle, avec une grâce charmante, comment s'écoulent ici tes jours? ne te repens-tu pas d'avoir fermé l'oreille à mes avis sincères? Hélas! je t'ai assez conjuré de ne pas t'éloigner, de ne pas payer mon amour par cette noire ingratitude; et tu le vois, perfide! le mal retombe avec justice sur son auteur. — O femme que j'adore, de grâce, ne m'accable pas par tes cruels reproches; car, dans les premiers jours de mon arrivée, la fortune s'était empressée de me combler de ses faveurs; mais depuis, le roi, tout occupé de grands projets de conquête, n'a pas eu un moment à donner à ses adorateurs. — Eh bien, que ce revers n'abatte point ton courage: relève-toi, et, par un nouvel effort de ta muse, captive l'attention de ce puissant monarque, dont le front auguste vient d'être couronné par la victoire.—Mon esprit est trop faible, lui répondis-je, pour un sujet aussi sublime; mais si tu te crois toi-même assez bien inspirée pour chanter dignement le grand nom de Maudoud, fils de Zengui, qu'il retentisse aujourd'hui dans tes vers. » Aussitôt, cette digne rivale des célestes houris modula cet éloquent panégyrique à mon oreille étonnée.

« O toi, dont les actions glorieuses répandent sur ton trône un éclat inaltérable; toi, dont les augustes décrets font fleurir en tout lieu l'empire de la justice; mille khacans (*), avec toute leur puissance, seraient à peine dignes de veiller aux portes de ton palais, et les simples échansons, chargés du soin de tes banquets, l'emportent sur mille Césars. Plein d'un noble courage, tu t'élances avec intrépidité sur le fer menaçant des lances, et la confiance de ta justice te fait supporter avec calme les revers de la fortune. Quelle tête ennemie résisterait au tranchant de ton invincible épée? Quel cœur parjure échapperait au fer acéré de ta lance, lorsqu'au moment de ta colère le lion audacieux ne peut supporter l'éclat de ton glaive vengeur; lorsque le tigre lui-même fuit, saisi d'épouvante, à l'aspect de ton poignard étincelant? O toi, dont la noble générosité a relevé de ses ruines le temple sacré de la bienfaisance; toi, dont la main libérale a détruit, jusque dans ses fondements, le hideux repaire de l'avarice, comment mon esprit troublé oserait-il s'élever jusqu'à toi? Comment, d'une langue balbutiante, exprimerais-je dignement le transport qui m'anime? Et ces deux jeunes princes, tendres rejetons de l'arbre auguste de ta grandeur, illustres nourrissons que la gloire et l'honneur se disputent à l'envi le soin de former et d'instruire, qui m'inspirera des chants dignes d'eux?

« Seïf-Eddin, dont toutes les actions tendent déjà à illustrer l'empire; Azz-Eddin, déjà célèbre par les plus ra-

(*) Ce titre répond à celui d'empereur puissant.

res vertus. Le premier, par sa mâle conduite, semble tracer un modèle à la justice elle-même, et la générosité de son frère, comme une mère féconde, enfante chaque jour mille nouveaux bienfaits. Oui, Seldjouk, parmi les rois, peut seul rivaliser de gloire avec Azz-Eddin! Puissent-ils vivre à jamais environnés de gloire! puisse leur auguste père trouver toujours en eux les plus fermes appuis de son trône! Daigne approuver, ô grand roi! ce faible tribu de mes éloges, et pardonne si j'ose rappeler à ton souvenir un de tes esclaves, languissant dans l'oubli. Il se flattait, en te consacrant son talent poétique, d'avoir part à tes faveurs; il espérait obtenir chaque jour une nouvelle considération à la cour; et, par le plus fatal destin, on fait aujourd'hui aussi peu de cas de lui que du plus vil artisan. Oh! si tu daignais jeter sur lui un regard favorable! si tu lui permettais de baiser le seuil de ton palais, avec quelle reconnaissance il célébrerait tes louanges! Le nom de son illustre protecteur retentirait à jamais dans ses chants immortels. »

FÉRID-EDDIN ATTAR ET SAADI.

Peu de temps après Anvéri, parut le scheikh Férid-Eddin-Attar, moraliste, poëte et sofi d'une grande piété. Son principal ouvrage porte le titre de *Pend-Nameh* ou *Livre des conseils*. Feu M. de Sacy en a donné une traduction, à laquelle il a joint une vie du poëte, des notes explicatives sur la doctrine des sofis, et un choix de poésies. Aussi on peut dire que ce travail est tout à la fois une charmante anthologie persane, et un excellent commentaire sur la doctrine de ces mystiques, auxquels appartenait Férid-Eddin-Attar. C'est à l'ouvrage de M. de Sacy que nous empruntons tous les détails dans lesquels nous allons entrer sur le poëte et sur ses œuvres.

« Férid-Eddin naquit à Kerken, village situé près de Nischabour, dans le Khorasan, l'an 513 de l'hégire (1119 et 1120 de J. C.), sous le règne du sultan Sandjar, fils de Mélic-Schah. Son père était épicier-droguiste, et il exerça lui-même cette profession jusqu'au moment où il quitta le monde pour vivre dans la retraite. Un jour que Férid-Eddin était assis sur le devant de sa boutique, un religieux, très-avancé dans la vie spirituelle, jeta des regards curieux dans le magasin, et aussitôt ses yeux se remplirent de larmes et il poussa de profonds soupirs. Férid-Eddin, adressant alors la parole à ce derviche, lui dit: « Pourquoi regarder ainsi avec des yeux égarés? Tu ferais beaucoup mieux de passer ton chemin. — Seigneur, repartit le derviche, quant à moi mon paquet est bien léger, car je n'ai rien que ce froc; mais vous, avec ces sacs pleins de drogues précieuses, quand il faudra partir, comment vous y prendrez-vous? Je puis sortir promptement de ce bazar; pour vous, vous feriez bien de vous occuper d'avance à arranger vos paquets et votre bagage; il serait prudent de réfléchir un peu sur votre situation. »

Le discours de cet illuminé fit une profonde impression sur Férid-Eddin, et son cœur, jeté dans le délire par l'odeur du musc sophistiqué des biens temporels, devint aussi froid que le camphre. Il se livra aux gémissements, qui remplacèrent pour lui les occupations du commerce; de prisonnier qu'il était auparavant dans les liens de l'ambition et du lucre, il devint captif sous les lois de la mélancolie, mais d'une mélancolie qui procure la véritable liberté, et qui anéantit les pompes du luxe et de la vanité. Il se retira dans le monastère du scheik Rocn-Eddin-Acaf, qui était alors un des chefs les plus distingués de l'ordre des contemplatifs. Sous sa conduite, Attar se livra aux exercices de la piété et à la pratique de la mortification. Il passa plusieurs années avec les derviches, disciples de son maître spirituel, et fit ensuite le pèlerinage de la Mecque.

Le reste de sa vie, pendant un espace de soixante et dix ans, il s'occupa, pendant tout le temps qui n'était pas consacré aux pratiques de la

dévotion, à recueillir des anecdotes sur la vie des sofis. Férid-Eddin devint prisonnier des Mogols, lors de l'invasion de Gengis-Khan, et il périt dans le massacre général. Il fut lui-même cause de sa mort. Un Mogol voulant le tuer, un autre Mogol lui dit : Laisse vivre ce vieillard, je te donnerai mille pièces d'argent pour prix de son sang. Le Mogol paraissant vouloir l'épargner, Attar lui dit : Garde-toi bien de me vendre à si bon marché; car tu trouveras des gens qui m'achèteront plus cher. Quelques instants après, le Mogol eut de nouveau la fantaisie de le tuer, mais une autre personne l'arrêta en lui disant : « Ne tue pas cet homme; je te donnerai pour son rachat un sac de paille. — Vends-moi, dit aussitôt Attar, car c'est tout ce que je vaux. » Aussitôt le Mogol le massacra.

Férid-Eddin avait vécu cent dix ans, suivant l'opinion la plus commune. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque des vies des saints personnages, et un traité de morale intitulé: *les Colloques des oiseaux*. Voici quelques extraits de son *Pend-Nameh* :

Avantages du silence.

Mon frère, si tu cherches véritablement le Seigneur, n'ouvre tes lèvres que pour prononcer ses commandements; si tu connais le Dieu vivant qui n'est point sujet à la mort, mets sur ta bouche le sceau du silence. Sois attentif, ô mon fils, à mes avis et aux conseils que je te donne. Veux-tu trouver la paix et le salut? Garde le silence. Celui qui se livre à la multitude des paroles a le cœur gâté et corrompu. Le silence est l'exercice du sage; l'exercice de l'insensé est l'oubli de ses devoirs. S'interdire le mensonge et la médisance, c'est un silence dont l'obligation est indispensable; celui-là est un insensé qui se laisse emporter par le plaisir de parler. Ne parle jamais, ô mon frère, que pour proférer les louanges de Dieu, et n'emploie point sa parole sainte dans des discours vains et injurieux. Dès qu'un homme se laisse dominer par le désir de parler, tout ce qu'il possède est livré au pillage : la multitude des paroles donne la mort à l'âme, quand elles seraient d'un prix égal à celui des perles d'Aden. L'homme qui consacre tous ses efforts à acquérir le talent de parler, fait une plaie à son âme et défigure sa beauté. Retiens ta langue étroitement enfermée dans la prison de ta bouche, et ne mets point ton espérance dans les créatures. Celui qui n'a les yeux ouverts que sur ses propres défauts verra son âme acquérir une nouvelle force.

De la pauvreté et de la patience.

Garde-toi de découvrir ton indigence à qui que ce soit; ne te tourmente pas aujourd'hui du mal de demain. Ne t'abandonne pas à l'inquiétude : celui qui te conservera demain l'existence t'accordera aussi une bouchée de pain. Jusqu'à quand travailleras-tu comme la fourmi à amasser des monceaux de grains? Si tu es homme, soutiens donc la pauvreté avec un courage digne d'un homme. Si tu triomphes de toi-même par une entière confiance dans la Providence, elle te donnera chaque jour, ainsi qu'aux oiseaux, ta subsistance. Le véritable faquir remercie Dieu de ses bienfaits, lors même qu'il ne lui donne pour subsister qu'une bouchée de pain azyme. Ne te courbe point comme une voûte en présence des riches, de peur que tu ne te trouves un jour associé aux hypocrites. L'homme consacré à la vie religieuse ne compte pour rien l'estime et le mépris des hommes; il n'a point horreur d'un habit pauvre. Celui qui désire l'estime des hommes et une réputation illustre, ne mérite point d'être compté parmi les serviteurs de Dieu particulièrement consacrés à son culte; il n'a rien qui l'élève au-dessus du vulgaire. Si ton cœur est exempt de vanité, des chars et des équipages brillants seront-ils l'objet de tes désirs? Lorsque tu auras détourné ton cœur de l'amour des créatures, alors seulement tu pourras te flatter d'avoir trouvé Dieu. Le Tout-Puissant ne se

mettra point en peine de celui que l'appétit des richesses attache aux biens de ce monde. L'âme esclave de la concupiscence est semblable à l'autruche : quoiqu'elle participe du chameau et de l'oiseau, elle ne peut cependant ni porter un fardeau ni s'élever dans les airs. Si on lui ordonne de voler, elle s'excuse en disant : Je suis un chameau; et si on veut la charger d'un fardeau, elle allègue, pour s'y soustraire, sa qualité d'oiseau. Semblable encore à un arbre vénéneux, sa couleur charme le cœur, mais ses fruits sont amers et son odeur désagréable. L'invite-t-on à la pratique des préceptes du Seigneur, elle ne montre que faiblesse et lâcheté; lorsqu'il s'agit de commettre un crime, elle accourt avec célérité. Le parti le plus sage pour toi est de la retenir dans une étroite prison, et de faire toujours le contraire de ce qu'elle exige. Ce n'est que par la faim et la soif qu'on peut la guérir; il n'est point d'autre moyen pour l'accoutumer à l'obéissance. Entre dans le chemin comme un chameau, et porte ton fardeau; porte le poids de l'obéissance jusqu'à l'entrée du palais du Tout-Puissant. Il convient de traîner avec courage le fardeau qu'il t'impose; autrement, il te faudra tirer la langue dans les douleurs de l'enfer, comme un chien abattu de soif et de fatigue. Celui qui soustrait son cou à ce fardeau amasse sur lui-même des trésors de malédictions. Tu as accepté le fardeau de la religion, il ne faut point te lasser de le traîner. Puisque dans le premier instant une présomption orgueilleuse, fruit de ton ignorance, t'a fait contracter cet engagement, remue-toi, mon fils, et travaille avec ardeur; ne te livre point à la paresse. Tu t'es engagé par une promesse, ne montre point de lâcheté dans l'accomplissement de tes engagements. Celui qui est négligent dans la pratique de ses devoirs, ne retirera pour fruit de sa conduite que l'égarement et la privation de son espérance. Ton chemin est plein de dangers; des voleurs sont cachés dans des embuscades : prends un guide avec toi, de peur que tu ne restes étendu sur la terre. Le lieu où tu dois séjourner est éloigné, et le fardeau que tu portes est pesant; marche avec ardeur, pour ne point rester en arrière. Celui qui porte dans le chemin une charge pesante verse à chaque instant des larmes de sang. Tu traînes un cadavre, décharge-toi de ce poids et allége ton fardeau. Si tu ne le fais pas, tu augmenteras la fatigue de la route. Quel est ce fardeau que tu portes? C'est le cadavre de ce monde méprisable : en courant après sa possession tu t'es rendu digne de mépris et d'opprobres. Lorsqu'il faut vaquer aux exercices de la piété, cours avec ardeur, vole aussi vite que le vent, et abandonne toutes les affaires de ce monde. »

Du vivant de Férid-Eddin, Saadi, un des plus grands poëtes de la Perse, naquit à Schiraz, l'an 589 de l'hégire (1193 de J. C.). Il prit par la suite le surnom de *Mosleh-Eddin*, qui veut dire *le bien de la religion*. Saadi fit ses études à Bagdad; puis il embrassa la vie spirituelle, et se mit sous la direction d'un sofi célèbre nommé Abd-el-Kader Guilani, dont il parle dans ses ouvrages. Il fit plusieurs fois le pèlerinage de la Mecque et toujours à pied. Suivant un biographe persan, Saadi passa trente années à étudier, trente autres en voyages, et trente encore dans la retraite et les exercices de piété. Saadi, comme tout bon musulman doit le faire, combattit contre les infidèles. Dans une campagne qu'il fit en Syrie, il tomba entre les mains des croisés, et se vit contraint de travailler à la tranchée devant Tripoli. Un riche habitant le racheta moyennant dix pièces d'or, et lui donna sa fille en mariage. Cette union ne fut pas heureuse, comme Saadi nous l'apprend lui-même dans son *Gulistan*, en ces termes :

Je devins captif des Francs, qui me forcèrent à travailler avec des juifs à la tranchée de Tripoli. Un des principaux habitants d'Alep, avec lequel j'étais lié depuis fort longtemps, vint à passer, et m'ayant reconnu, il me dit : O Mosleh-Eddin, à quel état es-tu réduit! Je lui répondis :

Vers.

Je fuyais les hommes, et je m'étais retiré dans la solitude pour ne m'occuper que de Dieu, lorsque je suis tombé dans la captivité, et je me suis trouvé avec des gens qui ne méritaient même pas le nom d'hommes. Être enchaîné avec des personnes que l'on aime, vaut mieux que de vivre dans un jardin avec des étrangers.

Cet homme eut compassion de moi: il me délivra des chaînes des Francs moyennant dix dinars, et me conduisit à Alep. Il avait une fille et me la donna en mariage avec une dot de cent dinars. Quelque temps après, cette femme fit connaître son mauvais caractère: elle était querelleuse, méchante et mauvaise langue: elle fit le malheur de ma vie. On dit:

Vers.

Une méchante femme dans la maison d'un homme de bien est un enfer dans ce monde. Garde-toi d'une compagne méchante; garde-t'en bien. Préserve-nous, ô Seigneur, de ce supplice du feu.

Un jour, devenue plus insolente, elle disait: N'es-tu pas celui que mon père a tiré de l'esclavage des Francs moyennant dix dinars? Je lui répondis: Oui, il m'a racheté pour dix dinars, et pour cent dinars il m'a fait ton esclave!

Vers.

Un sage délivra un mouton de la gueule et de la griffe d'un loup. Le soir, il lui enfonça un couteau dans le gosier. Alors le mouton se plaignit, et lui dit: Tu m'as arraché à la griffe du loup; mais enfin je vois que tu n'es toi-même qu'un loup pour moi.

Ce mariage répandit de l'amertume sur toute l'existence de Saadi. Il parle dans quelques-uns de ses ouvrages du bonheur que procure une union bien assortie, et du malheur d'avoir une méchante femme. Voici une de ces pièces qui nous a paru curieuse; nous en donnons la traduction, d'après M. de Sacy:

« Une femme bonne, soumise et religieuse, rendra l'homme le plus pauvre l'égal d'un roi. Si tu as le bonheur de presser sur ton sein une amie dont rien n'altère l'union, tu peux faire frapper cinq fois par jour les tymbales devant ta porte (*). Quand le jour entier s'écoulerait pour toi dans le chagrin, il n'y a pas là de quoi t'affliger, si la nuit ramène dans tes bras celle qui te console de tes peines. Dieu, sans doute, n'a jeté que des regards de miséricorde sur celui dont la maison est bien établie, et qui habite sous le même toit avec une compagne pleine de tendresse. Lorsqu'à la beauté une femme unit la vertu, son époux jouit en la regardant des félicités du paradis. On a droit de se vanter que l'on possède tout ce que le monde peut offrir de bonheur et de satisfaction, quand on n'est qu'un même cœur avec une épouse douce et affectueuse. Si celle qui t'est unie se distingue par sa piété et par la douceur de ses paroles, garde-toi d'examiner si elle a la beauté ou la laideur en partage. Un bon caractère joint à des traits désagréables vaut mieux que la beauté; car l'amabilité couvre les défauts du corps. Hâte-toi de rompre toute liaison avec une beauté angélique que dépare un mauvais caractère; cherche plutôt des traits de démon joints à un heureux naturel. A une telle femme, le vinaigre reçu de la main de son époux paraîtra doux; celle, au contraire, dont l'humeur chagrine est peinte sur son visage n'acceptera pas même de lui des sucreries. Une épouse affectionnée procure les délices du cœur. Mon Dieu, garde-nous de celle qui est méchante. Le perroquet obligé à vivre dans la société d'un corbeau s'estimera heureux d'abandonner sa cage. Époux infortuné, condamne-toi à une vie vagabonde, ou bien résigne-toi à passer tes jours dans le désespoir. Il vaut mieux marcher les pieds nus, que de les avoir emprisonnés dans des chaussures trop étroites; il est plus facile de supporter les fatigues du voyage, que de vivre dans ses foyers exposé à de continuelles disputes. Il est mille

(*) Cet honneur est réservé en Perse au souverain et aux gouverneurs de province.

fois moins dur de subir la prison, en vertu d'une sentence du cadi, que d'avoir toujours sous les yeux, au sein de sa propre maison, des sourcils froncés et un visage rébarbatif. Le départ est un jour de fête pour l'époux qui partage sa demeure avec une méchante épouse. Elle est pour toujours fermée aux plaisirs et à la joie, une maison d'où se font entendre au dehors les clameurs d'une femme. Si ta compagne sort de sa retraite et prend le chemin du bazar, corrige-la, à moins que tu n'aimes mieux rester enfermé chez toi comme une femme. Est-il une épouse qui ferme l'oreille aux ordres de son époux? S'il le souffre, conseille-lui de prendre aussi des habits de femme. Quiconque s'unit à une femme dépourvue de sens et de droiture se rend esclave; de qui? d'une femme? non, du plus terrible des fléaux. Renonce à tes greniers pleins de blé, ils ne sont plus à toi si ta femme t'a dérobé une seule mesure d'orge. Il est certainement aimé de Dieu, celui qui a trouvé une épouse dont le cœur et la main sont également fidèles et exempts de fraude. Celui dont l'épouse a souri à un étranger ne doit plus dorénavant prétendre au nom d'homme. Dès qu'une femme a osé porter une main audacieuse aux mets qui te sont destinés, il ne lui reste plus qu'à frapper le visage de son époux. Une femme doit être aveugle pour les étrangers; si elle sort de la maison, que son unique asile soit désormais le tombeau. Si tu vois que ton épouse supporte impatiemment la retraite, il est contraire à la raison et au bon sens de rester plus longtemps chez toi. Pour la fuir, jette-toi, s'il le faut, dans la gueule du crocodile; il vaut mieux mourir que de vivre déshonoré. Dérobe son visage aux regards des étrangers, ou renonce au nom d'époux. Prends donc pour compagne une femme bonne et d'un naturel aimable: sépare-toi de celle qui est méchante et d'un caractère insatiable. »

« A en juger par ses écrits, disait M. de Sacy, Saadi n'était point un de ces sofis hypocrites qui embrassent la vie spirituelle pour vivre dans la volupté et la fainéantise aux dépens de la crédulité des pieux musulmans; car il traite sans ménagement ceux qui déshonorent par une semblable conduite la profession religieuse. » On peut dire que Saadi se montre dans tous ses ouvrages l'adversaire de l'hypocrisie. On lit dans *le Boustan* l'historiette suivante:

« Un jeune enfant, à ce que j'ai ouï dire, jeûnait, quoique par son âge il ne fût pas encore soumis à la loi du jeûne. Il eut bien de la peine à supporter le jeûne jusqu'à l'heure du déjeuner. Son gouverneur ne le conduisit point ce jour-là à l'école; une telle œuvre de piété de la part d'un si jeune enfant excitait son admiration. Le père aussi baisa les yeux de son fils; la mère baisa son visage; ils versèrent sur sa tête des dragées et des pièces d'or (*). La moitié du jour était à peine passée que la faim alluma dans ses entrailles un feu dévorant. Si je mangeais quelques bouchées, dit l'enfant en lui-même, mon père et ma mère n'en verraient rien. Comme il n'avait d'autre intention que de mériter l'estime des hommes et de plaire à son père, il mangea secrètement et feignit d'observer le jeûne jusqu'à la fin. Si ce n'est pas le désir d'obéir à Dieu qui dirige ta conduite, qui est-ce qui saura si tu te mets à faire la prière sans avoir observé les ablutions prescrites? Le vieillard qui dans l'exercice des pratiques de la religion n'a eu en vue que de s'attirer l'estime des hommes est bien plus insensé que ce jeune enfant. Ces longues prières que tu fais pour être remarqué de tes semblables sont la clef de l'enfer. Si la voie où tu marches te conduit partout ailleurs qu'à Dieu, c'est dans le feu de l'enfer que l'on placera le tapis sur lequel tu te prosternes pour prier. »

Saadi avait des larmes pour toutes les infortunes. Voici des vers qu'il composa sur le malheur de l'orphelin.

(*) C'est une cérémonie qui se pratique aux noces et dans d'autres solennités, et à laquelle les poëtes font souvent allusion.

La traduction qu'on va lire est de feu M. de Sacy :

« Étends ton ombre sur la tête de celui à qui la mort a enlevé un père; secoue la poussière qui le couvre et arrache l'épine qui le blesse. Ne sais-tu pas quelle est la cause qui l'abat et lui ôte les forces? Un arbre privé de sa racine se couvre-t-il jamais d'un vert feuillage? Quand tu vois un orphelin abattu et dans la tristesse, garde-toi de baiser le visage de ton fils (*). Si un orphelin est dans les larmes, qui s'occupera de gagner son affection en le consolant? S'il se laisse aller à la colère, qui le ramènera par de sages avis? Prends garde qu'un orphelin ne pleure, car les cris de l'orphelin font trembler le trône de Dieu. Essuie ses larmes avec bonté; ôte avec une tendre affection la poussière qui cache ses traits. Il a perdu l'ombre qui couvrait sa tête; recueille-le pour l'élever sous ton ombre. Au temps où je reposais la tête sur le sein de mon père, j'égalais le monarque couronné. Si une mouche s'était posée sur mon corps, une multitude de personnes se seraient empressées de la chasser. Aujourd'hui, mes ennemis m'entraîneraient en captivité sans qu'aucun de mes amis se mît en peine de me secourir. Je sais ce que souffrent les malheureux orphelins, parce que dans mon enfance mon père m'a été enlevé. »

Dans tous ses ouvrages, notre poëte ne cesse de recommander la résignation et la patience. Voici une de ces exhortations :

« Un vieux derviche qui avait une femme excessivement laide, lui donna un jour ces sages avis : Puisque, lui dit-il, la main du destin en te pétrissant t'a donné en partage la laideur, garde-toi de couvrir tes traits difformes d'une pâte couleur de rose. Peut-on espérer de conquérir le bonheur par la force et malgré le destin? Qui pourra au moyen d'un collyre rendre la vue à un aveugle? Jamais on ne verra celui qui a reçu de la nature un méchant naturel faire de bonnes actions; pas plus que les chiens, faits pour déchirer, ne seront propres à exercer le métier de tailleur. Tous les philosophes des Grecs et de Rome ne sauraient tirer du miel de l'arbre infernal (*). Verra-t-on la bête sauvage devenir homme? L'éducation qu'on lui donnera sera en pure perte. On peut bien enlever la rouille qui ternit un miroir; jamais d'une pierre on ne fera un miroir. Quelques efforts que l'on fasse, la rose ne naîtra point sur le rameau du saule; les eaux du bain ne blanchiront point la peau de l'Éthiopien. Puis donc qu'on ne saurait repousser la flèche lancée par la main du destin, la résignation est le seul bouclier qui convienne au faible mortel. »

Saadi rappelle souvent à ses lecteurs que le monde est périssable, et qu'il y aurait folie à s'y attacher. C'est la moralité de l'historiette suivante :

« Un jour, Ibrahim, fils d'Adham, était assis près de la porte de son palais, et ses pages rangés sur une même ligne se tenaient auprès de lui. Un derviche se présenta avec un froc, une besace et un bâton, et voulut entrer dans le palais d'Ibrahim. Vieillard, lui dirent les pages, où allez-vous? — Je vais dans cette hôtellerie, dit le vieillard. Les pages reprirent : Ce n'est pas ici une hôtellerie, c'est le palais d'Ibrahim, roi de Balkh. Ibrahim fit amener le vieillard devant lui, et lui dit : Derviche, cette demeure est mon palais. — A qui, demanda le vieillard, ce palais a-t-il appartenu primitivement? — A mon grand-père. — Après lui, quel en a été le propriétaire? — Mon père l'a possédé. — Et à qui a-t-il passé après la mort de votre père? — A moi. — Lorsque vous viendrez à mourir, à qui sera-t-il? — A mon fils. — Ibrahim, dit alors le derviche, un lieu dans lequel l'un entre et d'où

(*) Il ne faut pas se méprendre sur le sens de cette expression. M. de Sacy nous apprend que cela veut dire : Ne donne pas en ce moment un baiser à ton fils, de peur que cela ne lui porte malheur.

(*) Cet arbre, appelé *zaccoum*, porte des fruits semblables à des têtes de démons. Il doit servir à la nourriture des damnés.

l'autre sort n'est pas un palais, c'est une hôtellerie. »

Nous joindrons ici deux apologues et deux odes de Saadi, afin que le lecteur puisse se former une idée de la manière de cet auteur dans tous les genres de composition.

Le père avare et le fils sans souci.
(L'avare et le voleur.)

Un homme n'avait pas la force de toucher à son or; il était riche, et ne pouvait se résoudre à faire usage de ses richesses. Il ne mangeait point suffisamment pour apaiser sa faim; il ne donnait point de manière à amasser des mérites pour les jours à venir. Jour et nuit, il ne songeait qu'à entasser de l'or et de l'argent; l'or et l'argent étaient prisonniers sous la main de cet homme avare. Un jour, son fils s'étant mis en embuscade, découvrit le lieu où était caché son trésor; il le tira de la terre, et le prodigua en dépenses frivoles, après avoir, m'a-t-on dit, mis une pierre à la place. L'or ne resta pas longtemps entre les mains du jeune homme; il l'avait pris d'une main, il le dépensa de l'autre; car c'était un vaurien, un libertin perdu de débauche, qui vendait son bonnet pour se divertir et mettait ses hauts-de-chausses en gage. Le père, dans l'excès de sa douleur, se serrait le gosier avec les mains; le fils avait fait venir pour s'amuser des joueurs de flûte et de guitare. La nuit se passa sans que le père fermât l'œil; il poussait des cris et des gémissements. Son fils, le matin, se mit à rire, et lui dit : Cet or, mon père, était destiné à fournir aux besoins de la vie : pour rester enfoui, peu importe que ce soit une pierre ou de l'or. On tire l'or d'une roche dure pour le dépenser avec ses amis et les hommes qu'on estime : entre les mains d'un homme qui fait une idole des richesses, l'or est encore dans la mine. Si pendant ta vie tu ne fais que du mal aux tiens, il n'est pas surprenant qu'ils soupirent après ta mort. Ils ne profiteront à leur gré du bien que tu possèdes que quand tu seras dans la terre, cinquante coudées au-dessous du toit de ta maison. Un avare riche en or et en argent est un talisman placé sur un trésor pour en défendre l'approche. Son or ne se conserve tant d'années que par la vertu de ce talisman qui le garde; mais tout à coup la pierre du trépas brise le talisman, et alors on partage tranquillement le trésor. Après avoir recueilli et amassé comme la fourmi, hâte-toi de manger avant que tu sois dévoré par les vers du tombeau. Les discours de Saadi sont des ordres et des avis pleins de sagesse; tu te trouveras bien de les suivre. Malheur à quiconque en détourne le visage! car c'est en les suivant qu'on peut trouver le bonheur.

Le rossignol et la fourmi.

Parmi les divers arbustes qui ornaient un jardin frais et délicieux, un rossignol adopta un rosier dont les fleurs faisaient tous ses amours. Au pied de ce même buisson, une fourmi avait établi sa petite demeure, qu'elle prenait soin d'approvisionner pour les jours de disette. Cependant, le rossignol ne faisait que voltiger jour et nuit dans tous les angles du bosquet, qui retentissait sans cesse de ses plus douces chansons. La fourmi ne laissait pas un instant perdu pour le travail; tandis que ce chantre mélodieux, enivré par ses propres accords, voyait le temps s'écouler avec la plus grande insouciance. Amant passionné, il contait en secret ses amours à la rose; mais le vent du matin les trahit; et la fourmi, instruite et témoin des agaceries du rossignol et des caresses de la rose! Pauvres fous, se dit-elle; nous verrons dans un autre temps quel fruit ils doivent retirer de tout ce vain badinage. Bientôt les heureux jours du printemps firent place aux jours brumeux de l'automne : l'épine remplaça la rose, et la corneille monotone occupa le nid même du chantre de la nuit. Le vent d'automne s'éleva, et les arbres commencèrent à se dépouiller de leurs feuilles flétries; leur verdure brillante prit une teinte jaunâtre, et le froid devenant de plus en plus piquant, une pluie de perles se détacha

des nuages, et le camphre le plus pur, tamisé par le crible de l'air, couvrit la terre d'un tapis éblouissant. Lorsque le pauvre rossignol vola de nouveau vers son rosier favori, il ne reconnut plus le tendre incarnat de la rose; en vain il chercha le doux parfum de l'hyacinthe. Accablé sous le poids de la douleur, sa langue éloquente ne trouva plus de sons pour l'exprimer. Plus de rose à cajoler, plus de riante verdure où il pût prendre ses ébats. Dans cet état de dénûment, ses forces l'abandonnèrent; dans ce moment de détresse, il ne songea plus à ses douces chansons. Alors il se ressouvint de la fourmi qui habitait au pied du rosier, et qui avait fait provision de grains. En ce jour de malheur, se dit-il à lui-même, je vais voler à sa porte, et en faveur de la proximité de nos demeures et du droit que donne le titre de voisin, je lui demanderai un service. Le pauvret, épuisé par un long jeûne, vola vers la fourmi, et d'un ton suppliant, il lui dit : Bonne voisine, vous savez que la bienfaisance est l'apanage du riche, et le capital de l'homme heureux; voyez, j'ai consumé inconsidérément les instants précieux de la vie, et j'ai passé les jours et les nuits à débiter de frivoles discours, tandis que, plus prévoyante que moi, et sachant les mettre à profit, vous avez amassé un riche trésor; ne pourrais-je donc espérer de votre générosité que vous m'y fassiez participer? La fourmi lui répondit : Jour et nuit, le bosquet ne retentissait que de vos chansons, tandis que je donnais le même temps au travail. Sans cesse enivré de la fraîcheur de la rose, ou séduit par les charmes trompeurs du printemps, vous n'avez pas réfléchi, jeune insensé, que le printemps est suivi de l'automne, et qu'il n'y a pas de chemin qui n'aboutisse au désert.

O vous qui venez d'entendre cette histoire du rossignol, comparez votre conduite à la sienne, et n'oubliez jamais que la vie doit être suivie de la mort, et que les plus douces liaisons sont toutes assujetties aux douleurs d'une séparation cruelle.

Ode.

Semblable au papillon, je ne saurais t'oublier un instant pour m'occuper de mes propres intérêts; car je brûle, et je continue encore à voler. Si tu peux te décider à chercher mon cœur, hâte-toi de le faire dès aujourd'hui : autrement, tu auras beau le chercher, tu ne me retrouveras plus. Mon amour n'est pas tel qu'un regard puisse le rassasier; toutes les eaux du Djihoun ne sauraient apaiser la soif brûlante de mes désirs. Semblable au luth, j'incline devant toi la tête de la soumission et de la bonne volonté; frappe-moi et châtie-moi, comme il te plaira, je ne refuse aucun de tes coups. Quand il te plairait de me jeter cent fois dans le brasier et de m'en retirer cent fois, je n'en ressortirais pas converti en or : après être fondu, je me retrouverais encore le même. Ton bon plaisir est-il de me frapper à coups de pierres, je ne me rendrais pas coupable de la moindre résistance. Je ne saurais t'offrir aucun hommage digne de toi. Que puis-je faire? Ma tête n'est pas d'un assez grand prix pour que je la jette à tes pieds. Je ne suis, je l'avoue, qu'un débauché, livré au libertinage et ivre d'un fol amour. Que pourrait dire de plus de moi le censeur le plus malveillant? J'ai exposé au médecin la situation de mon cœur et la folie de ses emportements; les soucis, lui ai-je dit, ne permettent pas à mes yeux de se clore un seul instant de la nuit.—Saadi, m'a-t-il répondu, le mal que tu éprouves est l'amour : ce sont des douleurs pour lesquelles je ne possède aucun remède.

Ode.

Éclair, si tu passes à l'angle de ce toit, tu porteras de mes nouvelles en un lieu où le zéphyr ne saurait pénétrer. Oiseau, si ton vol te porte vers le quartier qu'habite l'objet de mon culte, tu porteras un message amical à cette aimable fée. Si par hasard cet objet si beau, doué de tous les charmes de l'astre de Jupiter, te demande de nos nouvelles, dis-lui : Ils sont prêts à acheter tes faveurs au prix de leur

vie; errants dans le désert et haletants de soif, leur âme est prête à s'échapper de leurs lèvres : toi, où te tiens-tu nonchalamment couchée et livrée à un paisible sommeil? O astre de la nuit, toujours absent et toujours présent, toi dont l'image chaque jour s'offre cent fois à nos cœurs, sais-tu quel serait notre sort, si tu venais toi-même nous visiter et jeter sur nous tes regards? Hélas! ou tu nous accorderais ton cœur, comme déjà tu possèdes le nôtre, ou tu arracherais de nos cœurs l'amour qui les consume pour toi. Puisque tu deviens la cause de notre déshonneur, alors même que tu te dérobes à nos yeux, ah! que ne dirait-on pas de nous si tu levais pour nous les voiles qui te cachent! Qui es-tu, Saadi, pour parler ici d'amour? contente-toi d'aspirer au titre d'esclave et de t'avouer un humble serviteur.

« La morale de Saadi, dit M. de Sacy, est en général pure, et ne saurait être accusée ni de relâchement ni de rigorisme. Ce poëte sait tenir le milieu entre le fatalisme qui réduit l'homme à l'état d'un être purement passif, et l'indépendance qui le livre tout à fait à lui-même, et semble le soustraire au pouvoir de la Divinité. Tous les ouvrages de Saadi ne sont pas cependant exempts de reproches, et le recueil de ses œuvres contient quelques poésies dont rien ne saurait excuser l'obscénité. Le *Gulistan* même offre certains passages dont les idées comme les expressions font pour nous un contraste choquant avec la morale et la sagesse du reste du livre; mais ceci tient à la différence de mœurs et ne prouve rien contre la pureté des intentions de l'écrivain. Un caractère qui se fait remarquer dans les écrits de Saadi, surtout dans le *Gulistan*, c'est qu'il use de l'hyperbole, et en général du style figuré, avec plus de sobriété que la plupart des écrivains de l'Orient, et qu'il tombe rarement dans l'amphigouri et l'obscurité. »

Saadi passa les dernières années de sa vie dans un ermitage qu'il avait fait bâtir auprès de Schiraz. Les personnages du plus haut rang allaient le visiter dans sa retraite, et lui faisaient d'abondantes aumônes. Saadi se contentait de prendre ce qui était absolument nécessaire pour sa subsistance et laissait le reste aux pauvres. Il mourut dans cet ermitage en l'année 691 de l'hégire (1291 de J. C.). Il était alors âgé, à ce qu'on assure, de cent deux ans. Nous avons parlé de son tombeau ci-dessus, p. 35.

DJÉLAL-EDDIN ROUMI, KHOSROU DE DEHLI, HAFIZ, RASCHID-EDDIN, SCHERIF-EDDIN, ALI-SCHIR, MIRKHOND, KHONDÉMIR, DJAMI, HOSEIN VAEZ, AUTEURS RÉCENTS.

Les Persans mettent encore au nombre de leurs grands poëtes Djélal-Eddin Roumi, Khosrou de Dehli et Hafiz. Le premier de ces poëtes était né à Balkh et suivait la doctrine des sofis. Il accompagna son père, obligé de s'expatrier et de fuir à Iconium. Il mourut à l'âge de soixante-neuf ans, dans l'année 1293 de J. C. Ce personnage acquit une grande réputation par ses *Mesnévis*, ou recueil de distiques. Cet ouvrage rempli d'obscurités traite des doctrines mystiques de la secte à laquelle appartenait l'auteur. En voici un fragment traduit par M. de Sacy :

Anecdote.

«Un homme vint frapper à la porte de son ami. L'ami demanda : Qui es-tu, mon cher? — C'est moi. — En ce cas, retire-toi. Je ne saurais à présent te recevoir; il n'y a point de place à cette table pour celui qui est encore cru. Un tel homme ne peut être mûri et guéri de son hypocrisie que par le feu de la séparation et du refus. Le malheureux s'en alla. Il employa un an entier à voyager, se consumant dans les flammes du désir et de la douleur que lui inspirait l'éloignement de son ami. Mûri et amorti par cette longue épreuve, il approcha de nouveau de la porte de son ami; il frappa avec modestie, tremblant qu'il ne lui échappât encore quelques paroles inciviles. Qui est là? crie-t-on de l'intérieur de la maison. — Mon cher ami, c'est toi-même qui es à la porte. — Puisque tu es *moi*, entre aujourd'hui : cette mai-

son ne peut pas contenir deux *moi*. Un fil double ne convient pas à l'aiguille; puisque tu es simple, entre dans cette aiguille. Il y a un juste rapport entre le fil et l'aiguille; ils sont faits l'un pour l'autre; mais un chameau ne convient pas au trou d'une aiguille (*). Comment le corps du chameau pourra-t-il devenir mince et perdre son énorme volume, si ce n'est par le fer tranchant de la mortification et d'un pénible travail? »

Khosrou de Dehli n'était pas né dans l'Inde, mais il passa dans ce pays à l'époque de Gengiskan, et se fixa à Dehli. De là, le surnom de Dehlevi ou *de la ville de Dehli*, qu'on lui donne communément. Il mourut l'an 715 de l'hégire (1315 de J. C.).

Hafiz naquit à Schiraz du temps des princes modhafériens. Il vivait encore à l'époque où Tamerlan défit Schah-Mansour. Le conquérant tartare voulut le voir, et lui reprocha d'avoir dit, dans une de ses odes : « Si ce jeune Turc de Schiraz voulait recevoir mon cœur, je donnerais Samarcande et Boukhara pour prix de ce signe qui relève la beauté de son visage. » Comment, lui dit Tamerlan, tu donnerais pour prix d'un signe qui se trouve sur le visage d'un jeune homme, les villes de Samarcande et de Boukhara, que je me suis plu à embellir des dépouilles de toute la terre! — Hélas, seigneur, répondit Hafiz, c'est à cette prodigalité que je dois le dénûment dans lequel vous me voyez aujourd'hui! Cette repartie désarma Tamerlan, qui témoigna au poëte la plus grande bienveillance. Hafiz jouit d'un bonheur qui avait été refusé à Saadi. La femme qu'il épousa, douée des qualités les plus solides et du caractère le plus affectueux, fit longtemps son bonheur. Voici comment il déplore cette perte dans une de ses odes : « Heureux, dit-il, je désirais atteindre le terme de la vie avec une telle compagne; mais nos forces n'ont point égalé nos vœux. Plus digne que moi de la félicité, elle est allée se réunir aux anges qu'elle avait quittés pour descendre dans ce monde. »

Hafiz mourut l'an 794 de l'hégire (1391 de Jésus-Christ). Quelques docteurs musulmans voulaient qu'on l'enterrât dans une fosse particulière. Les éloges du vin qu'on trouve dans ses poésies, et un grand nombre d'expressions qu'il est malheureusement impossible de traduire dans un sens mystique, l'avaient fait regarder comme un homme sans religion. Enfin, on décida qu'il serait enterré avec les plus grands honneurs. On peut voir ce que nous avons dit de son tombeau ci-devant page 34. Voici une ode de ce poëte, dont nous empruntons la traduction à feu M. de Sacy :

Ode.

« Jeune homme, verse du vin dans ma coupe; car déjà le calice de la tulipe est rempli de la couleur éclatante de cette liqueur. A quoi servent tous tes discours frivoles? Quand mettras-tu fin à tes paroles insensées? Laisse là cette fierté et ces superbes dédains : souviens-toi que le temps a vu se flétrir la robe brillante des Césars, et la couronne des monarques caïaniens tomber en poussière. Le souffle du zéphyr t'avertit du peu de durée de la jeunesse. Verse-moi, jeune homme, cette potion salutaire qui guérit les chagrins de l'âme. Il ne faut pas se fier aux caresses trompeuses du temps ni à ses attraits séducteurs : malheur à celui qui n'est pas en garde contre sa malice! Donne-moi, au nom de Hatem-Taï, donne-moi une coupe de cette liqueur, afin que nous n'attirions pas sur nous les justes reproches dus à

(*) « Ces expressions : *Un chameau ne convient pas au trou d'une aiguille,* sont, dit M. de Sacy, une allusion à ce passage du Coran : « Ils n'entreront point dans le paradis jusqu'à ce qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille; » au lieu de *djamel, chameau,* quelques commentateurs prononcent *djoummal, un câble*. Il y a donc sur le sens de ce passage du Coran la même diversité d'opinions entre les interprètes que sur le passage analogue des Évangiles. Toutefois je pense comme Wetstein, que ce n'est qu'une subtilité, et qu'il est question d'un chameau dans l'un et l'autre texte.»

l'avarice. Engage tous les dons de la fortune pour te procurer le jus de la vigne. L'homme rigide et austère a-t-il laissé quelque chose après lui ? »

« O Hafiz ! tes vers, quoique écrits en langue persane, sont répandus depuis l'Égypte et la Syrie jusqu'à l'empire des Grecs. »

Les Mogols de la Perse, ainsi que Tamerlan et ses successeurs, se montrèrent amis des lettres; et l'on vit paraître de leur temps des poëtes et des historiens.

Vers l'an 645 de l'hégire, naquit, à Hamadan, le célèbre historien Fadhl-Allah-Raschid-Eddin. Nous ne dirons rien de cet auteur, et nous nous contenterons de renvoyer, pour tous les détails relatifs à sa vie et à ses ouvrages, à l'excellente notice que M. Quatremère a placée en tête de la traduction française de l'histoire des Mogols de cet auteur.

Les Persans accordent aussi un grand mérite comme écrivain à Schérif-Eddin-Ali, de la ville d'Yezd. Cet auteur rédigea une vie de Tamerlan, qu'il termina l'an 828 de l'hégire (1424 de J. C.), et il mourut l'an 856 de l'hégire (1452 de J. C.).

Mais, à aucune époque, la littérature persane ne brilla d'un plus grand lustre qu'à l'époque d'Ali-Schir. Ce beau génie, tout à la fois homme d'État et poëte distingué, aimait et encourageait les historiens et les littérateurs. Mirkhond, Khondemir et Djami étaient les contemporains de ce grand ministre. Ali-Schir fit élever dans la ville de Hérat, sur les bords de la rivière Alkhalil, un édifice qui renfermait une mosquée, un collége, un monastère, un hôpital et des bains. Ce fut là qu'il établit Mirkhond, lui donnant un logement, des livres, et tous les secours qui lui étaient nécessaires pour la composition de son grand ouvrage, qui renferme l'histoire générale de la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du neuvième siècle de l'hégire.

Khondemir, fils de Mirkhond, se livra, comme son père, à l'étude de l'histoire. On a de lui deux grands ouvrages extrêmement importants pour l'histoire politique et littéraire de la Perse. Le premier porte le titre de *Habib-Alsayyar*, et le second, celui de *Khilasset-Alakhbar*. Un habile orientaliste, M. Julien Dumoret, a inséré, dans le *Journal asiatique*, quelques fragments de ce dernier ouvrage, dont il a traduit une grande partie. Nous faisons des vœux pour que ce travail important, dont la publication a été ajournée par des circonstances tout à fait indépendantes de la volonté de l'auteur, puisse enfin voir le jour.

Khondemir mit à profit les richesses que contenait une magnifique bibliothèque réunie à grands frais par Ali-Schir dans la ville de Hérat, et dont le soin lui avait été confié. On ignore l'époque exacte de la mort de Khondemir; mais elle est certainement postérieure à l'an 930 de l'hégire (1523 de J. C.).

« Djami, dit le savant et spirituel auteur de Medjnoun et Leïla, naquit de parents obscurs. Poursuivi par un destin contraire, son père fut obligé d'abandonner le bourg qu'il habitait dans les environs d'Ispahan, pour chercher un refuge dans la province de Kherdjerd, dépendante du Khorasan. Ce fut là que, peu de temps après s'y être établi, l'an 817 de l'hégire (1414 de J. C.), dans le village de Djam, il lui naquit un fils surnommé *Djami*, du lieu de sa naissance.

« Dès sa plus tendre jeunesse, il s'appliqua à l'étude avec un zèle infatigable, et fit en peu de temps de tels progrès dans les sciences et les belles-lettres, qu'il ne tarda pas à éclipser les plus grands génies de son temps. Sa réputation s'étendait de toutes parts; et le sultan Abou-Saïd, qui tenait à Hérat le siége de son empire, appela le jeune poëte à sa cour, et le combla de faveurs. Mais Djami, qui professait la doctrine sévère des sofis, et qui regardait comme perdu le temps qui était dérobé aux sciences, fuyait autant qu'il le pouvait les assemblées tumultueuses qui se tenaient dans l'intérieur du palais. Abou-Saïd, pendant tout le cours de son règne, ne cessa

de le traiter avec la plus grande distinction; et le sultan Hosein-Mirza suivit à son égard l'exemple de son prédécesseur. On ne peut se figurer avec quel zèle, avec quel enthousiasme les grands, les princes même étrangers, recherchaient la société de ce savant homme; mais aucun ne paraît lui avoir donné plus de marques d'estime que le célèbre Ali-Schir, vizir de Hosein, qui réunissait aux talents de l'homme d'État le don de la poésie et de l'éloquence.

« Sous le portique de la grande mosquée de Hérat, près de laquelle Djami demeurait, on le voyait souvent s'entretenir avec les gens du peuple, leur donner des préceptes touchant la religion et la morale; et, semblable à Socrate, la douceur de son entretien avait un charme irrésistible. Tous trouvaient en lui le maître le plus instruit et le père le plus tendre. Aussi, lorsqu'à l'âge de quatre-vingt-un ans la mort enleva ce grand homme (an 898 de l'hégire, 1492 de J. C.), parmi toutes les classes le deuil fut général.

« Le sultan Hosein lui-même fit les frais de ses funérailles; et les premiers de la ville accompagnèrent le cercueil dans la plaine du Sacrifice, où, lorsqu'on eut rempli les cérémonies d'usage, la terre, pour me servir des propres expressions de l'auteur d'où je tire ce récit, s'entr'ouvrant comme une coquille, reçut dans son sein cette perle d'un prix inestimable. Son oraison funèbre fut composée par l'émir Ali-Schir; et, le vingtième jour après la mort de Djami, un orateur la prononça, d'une chaire élevée, en présence du sultan, des scheiks, des mollahs, et d'une foule immense de peuple rassemblée autour de sa tombe; et Ali-Schir y posa ensuite la première pierre d'un monument élevé à la mémoire de son ami. »

Djami composa des odes mystiques, comme Saadi et Hafiz. Nous en donnons une qui suffira pour mettre le lecteur à même de comparer ces poëtes.

Ode (*).

« O chamelier, n'apprête pas encore aujourd'hui le palanquin. Garde-toi d'accabler mon cœur sous le poids d'une si vive douleur. Est-il convenable de faire les préparatifs du voyage dans un moment où la route est toute humide des larmes que l'amant verse en abondance? Je n'ai point de force pour partir, et il ne m'est pas possible de rester en place. A Dieu ne plaise qu'aucune créature éprouve un sort aussi douloureux que le mien! Ma tendre amie s'éloigne, et ma raison s'égare, et mon âme m'abandonne, et mon visage est tout baigné de pleurs. Mon corps ne peut la suivre; mais, de traite en traite, il vole sur ses traces. O zéphyr du matin, cours répandre ta fraîcheur salutaire dans les lieux où elle se repose, et dans ceux qu'elle traverse; et autour du palanquin qui emporte la maîtresse de mon cœur, murmure ces paroles: O toi dont les lèvres sont si douces, toi dont toutes les manières ont des grâces si touchantes, ah! puisses-tu ne pas sentir la fatigue du voyage! Puissent tous tes désirs trouver leur accomplissement! Au lever de l'aurore, lorsque tu te disposeras au départ, prête l'oreille aux accents mélodieux du chantre du matin. Toujours mon âme, enivrée de tes charmes, se tourne vers ton visage, quoique, en effet, tu sois éloignée de ma présence. Reviens, car l'excès de ma douleur m'a terrassé. Je me roule dans la poussière que j'ai rougie de mon sang, comme l'oiseau qui se débat, mourant, sous le fer du sacrificateur. Tu étanches ta soif sans doute dans quelque partie du désert; mais Djami, retiré dans l'angle de la douleur et du désespoir, s'abreuve à longs traits du poison mortel de la séparation. »

Les Persans comptent peu d'écrivains aussi féconds que Djami. Cet auteur a composé près de quarante ouvrages différents, parmi lesquels

(*) Nous empruntons sans y rien changer l'excellente traduction de M. Grangeret de Lagrange.

on remarque le poème de Yousouf et Zouleïkha, et celui de Medjnoun et Leila, qui a fourni à feu M. de Chézy, notre William Jones, le sujet d'une charmante composition; et enfin le *Beharistan*, ouvrage composé sur le plan du Gulistan de Saadi. Nous allons donner une fable et une historiette tirées de cet ouvrage.

Le scorpion et la tortue, fable.

Un scorpion, redoutable par son venin autant que par son mauvais naturel, entreprit un voyage. Arrivé sur le bord d'un large fleuve, il s'arrêta incertain; ne pouvant pas le traverser, et, d'un autre côté, n'ayant aucune envie de retourner sur ses pas, une tortue, compatissant à l'embarras du scorpion, le prit sur son dos, entra dans le fleuve, et nagea vers l'autre bord. Dans le trajet, la tortue entendit du bruit; il lui sembla que le scorpion frappait sur son écaille. D'où vient ce bruit? dit-elle à son compagnon. Ce que tu entends, répondit celui-ci, est le son de mon dard, que je m'efforce d'introduire dans ton écaille. Je sais fort bien que je ne réussirai pas, mais je ne puis désobéir à mon instinct. La tortue, voyant la perversité du scorpion, dit: Je n'ai rien de mieux à faire que de délivrer ce méchant de sa propre malice, et de mettre les bons à l'abri de ses atteintes. En disant ces mots, elle plonge, et un flot entraîne le scorpion dans l'abîme.

HISTOIRE (*).

Un jeune homme, nommé Aschter, distingué par sa beauté et la grâce de ses manières, devint amoureux d'une charmante jeune fille, issue des chefs d'une autre tribu, et appelée Djeïda. Les liens de l'amitié et les bases de l'affection s'affermirent entre eux. Ils cachaient ce secret de près et de loin, et mettaient tout en œuvre pour le celer. Mais, par la raison qu'on a dit:

Vers. L'amour est un mystère qu'on ne peut exprimer; on ne peut le cacher avec deux cents voiles.

A la fin, leur secret tomba sur la face du jour, et le mystère de leurs amours sortit de sa retraite cachée, pour venir au grand jour et à la connaissance de la foule. Une guerre s'éleva entre les deux tribus, et du sang fut répandu. La tribu de Djeïda enleva ses tentes de cette contrée, et jeta le bagage de la résidence dans un autre pays. Un jour, lorsque les maux de la séparation se furent prolongés pendant longtemps, et que les prétentions du désir furent devenues trop exigeantes, Aschter dit à un de ses amis: « Ne pourrais-tu venir avec moi, et me prêter assistance dans la visite que je veux faire à Djeïda; car mon âme est près de s'exhaler par suite des désirs qu'elle me fait éprouver, et le jour s'est changé pour moi en une nuit obscure par la douleur de son éloignement? » Cet ami répondit: « T'entendre et obéir sont pour moi même chose; je suis esclave de tout ce que tu commandes, et je me hâte d'exécuter tout ce que tu ordonnes. » Tous deux se levèrent et disposèrent leurs chameaux. Ils marchèrent, pendant un jour et une nuit, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans la contrée où demeurait Djeïda. Ils descendirent dans la gorge d'une montagne, auprès du campement de sa tribu, et firent reposer leurs montures. Aschter dit à son ami: « Lève-toi, et, servant de guide à cet être égaré, rends-toi auprès de cette tribu. Ne dis mon nom à personne, excepté à une telle jeune fille, qui est la gardienne des moutons et la confidente des secrets les plus cachés de Djeïda. Donne-lui le salut de ma part, demande-lui des nouvelles de sa maîtresse, et indique-lui le lieu où nous sommes descendus. » L'ami d'Aschter raconte en ces termes la fin de l'aventure: « Je me levai, et j'entrai dans le camp de la tribu. Par hasard, la première personne qui s'offrit à ma vue fut cette jeune fille. Je la saluai de la part d'Aschter, et m'informai de l'état de Djeïda. Elle répondit: « Son mari la garde étroitement, et emploie pour la surveiller tous les

(*) Cette traduction est d'un jeune orientaliste de grande espérance, M. Defrémery.

moyens possibles. Néanmoins, le lieu de votre rendez-vous sera ces arbres qui s'élèvent sur le revers de telle colline; il faut que, à l'heure du *namaz* du soir, vous vous trouviez dans cet endroit. » Je m'en retournai promptement, et j'annonçai cette nouvelle à Aschter. Nous nous levâmes tous deux, et nous conduisîmes doucement nos chameaux, de sorte que nous arrivâmes au rendez-vous donné à l'heure convenue.

Vers. Nous attendions, en gémissant et en poussant des soupirs, assis sur le chemin par où devait venir l'amante; lorsque, tout à coup, le bruit des ornements de femmes et le murmure des *khalkhal* (*) se fit entendre du côté de la route. Ce bruit semblait dire : « Levez-vous, car cette pleine lune est arrivée. »

Aschter s'élança de sa place, et alla à la rencontre de son amante. Il lui donna le salut, et lui baisa la main. Je détournai le visage, et je m'empressai de m'éloigner. Mais ils me crièrent : « Reviens, car il ne se passe entre nous rien de déshonnête, et nous ne parlons que de choses et d'autres. » Je revins sur mes pas. Ils s'assirent alors tous deux, et se mirent à confondre, dans leurs discours, le passé et l'avenir. A la fin de l'entretien, Aschter dit à Djeïda : « J'espère que tu viendras me trouver cette nuit, et que tu ne déchireras pas le visage de mon espérance avec l'ongle de la séparation. » Djeïda répondit : « Non, par Dieu, cela n'est pas possible en aucune manière, et il n'y a pour moi nulle action plus difficile à exécuter que celle-là. Veux-tu donc que ces fâcheux événements qui ont déjà eu lieu se représentent, et que les révolutions des jours ouvrent de nouveau sur moi les portes des maux et des chagrins ? » Aschter reprit : « Non, par Dieu, je ne te laisserai point aller, et je ne retirerai point la main du pan de ta robe. »

Hémistiche. Dis à tout ce qui viendra : Viens; et à tout ce qui voudra être : Sois.

Djeïda répondit : « Ton ami, que voici, aura-t-il la force d'accomplir tout ce que je lui dirai ? » Je me levai, et lui répondis : « J'exécuterai ponctuellement tout ce que tu me commanderas; et j'imposerais à mon âme mille actions de grâces, lors même qu'elle abandonnerait mon corps dans cette entreprise. » Elle quitta alors ses vêtements, et me dit : « Revêts ces habits, et donne-moi les tiens. » Ensuite elle reprit en ces termes : « Lève-toi, entre dans ma tente, et assieds-toi derrière le rideau (*). Mon mari viendra, apportant une coupe de lait, et te dira : « Ceci est ta boisson, prends-la. » Ne t'empresse pas de le faire; emploie, au contraire, quelques lenteurs. Il la remettra entre tes mains, ou il la placera sur la terre; puis il partira et ne reviendra plus jusqu'au lendemain matin. » J'exécutai ainsi tout ce qu'elle m'avait commandé. Lorsque son mari apporta la coupe, je fis de longues façons. Il voulut la placer sur la terre; moi, de mon côté, je voulus la prendre de ses mains; mais mon doigt heurta la coupe, qui fut renversée, et dont le lait se répandit. Le mari de Djeïda se mit en colère, et dit : « Cette femme ose me quereller. » Puis il allongea la main, et tira de l'intérieur de sa demeure un fouet

(*) J'ai conservé dans ma traduction le terme de l'original, parce qu'il n'a pas d'équivalent dans notre langue. « Le *khalkhal*, dit Chézy, est un ornement d'argent ou d'or, dont les femmes asiatiques se ceignent le bas de la jambe au-dessus de la cheville. Les bayadères surtout en portent de magnifiques, et le bruit de ces ornements se mêlant dans leur danse à celui de leurs pas, produit un effet qui n'est pas sans agrément. » Medjnoun et Leïla, IIe partie, p. 137-138. C'est ce même ornement que Mahomet a en vue, lorsqu'il ordonne aux femmes de ne point remuer les pieds de manière à montrer les ornements cachés. Coran, édition de Fluegel, ch. 24, v. 31. Les femmes juives en faisaient également usage. Voyez Isaïe, ch. 3, v. 16. (Note de M. Defrémery.)

(*) Il est ici question du rideau ou de la tapisserie qui sépare l'appartement des femmes de celui des hommes. (Note de M. Defrémery.

taillé dans la peau d'un onagre et d'un daim, depuis le derrière du cou jusqu'au-dessus de la queue, et tressé par la force des doigts, de la vigueur et de l'agilité.

Vers. Pour l'épaisseur, c'était la représentation d'une vipère; pour la longueur, c'était l'égal d'un *thoban* (*); par sa forme, il figurait un serpent; la table où était peinte sa ressemblance était le dos d'un homme nu.

Il prit donc ce fouet, rendit mon dos aussi nu que la peau d'un tambour; et, semblable au joueur de tambour le jour du combat, il se mit à me caresser par des coups qui se succédaient sans interruption. Je n'avais ni le courage de crier, car je redoutais qu'il ne reconnût ma voix; ni la force de prendre patience, car je craignais qu'il ne mît en pièces la peau de mon dos. Je voulais me lever, lui couper la gorge avec mon *khandjar*, et répandre son sang. Mais je me dis ensuite qu'il s'élèverait un tel trouble, qu'il ne serait possible à personne de l'apaiser. Je pris donc patience jusqu'à ce que sa mère et sa sœur fussent informées de ce qui se passait. Elles survinrent, me tirèrent de ses mains, et l'emmenèrent avec elles. Une heure ne s'était pas écoulée lorsque la mère de Djeïda entra, dans la pensée que j'étais sa fille. Je me mis à pleurer et à pousser des gémissements; je tirai ma robe sur ma tête, et lui tournai le dos. Elle me dit: « O ma fille, crains Dieu, et ne commets pas d'action qui puisse déplaire a ton époux. Un cheveu de la tête de ton mari est plus beau que mille Aschter. Aschter lui-même, quel est-il pour que tu supportes cette peine et que tu boives cet amer breuvage à cause de lui? » Elle se leva ensuite, et reprit: « Je t'enverrai ta sœur, afin qu'elle soit, cette nuit, ta compagne et ta confidente. » Elle partit là-dessus. Au bout d'une heure, la sœur de Djeïda entra. Elle commença par pleurer et faire des imprécations contre celui qui m'avait frappé. Quant à moi, je ne lui dis pas un mot. Elle se coucha à mes côtés. J'étendis alors la main, et la lui appliquai fortement sur la bouche, en disant: « Dans ce moment, ta sœur est avec Aschter, et j'ai souffert tout ce mal à sa place. Cache-le bien, sinon, nous serons couverts de honte, vous et moi. » Dans le commencement, une grande frayeur s'empara d'elle; mais, à la fin, cette frayeur se changea en familiarité; et, jusqu'au matin, elle ne fit que répéter cette histoire et qu'en rire. Lorsque l'aurore commença à poindre, Djeïda entra. Quand elle nous vit, elle fut saisie de frayeur, et me dit: « Malheur à toi; quelle est donc cette personne placée à tes côtés? » Je répondis: « C'est ta sœur, et, certes, c'est une sœur excellente pour toi. » Elle reprit: « Comment donc se trouve-t-elle là? » Je répondis: « Demande-le-lui, car le temps de l'occasion est court. » Je repris ensuite mes habits, et j'allai retrouver Aschter. Nous montâmes sur nos chameaux, et nous nous mîmes en route. Au milieu du voyage, je racontai à Aschter mon aventure. Il découvrit mon dos, et vit les cicatrices du fouet. Il me fit de nombreuses excuses, et dit: « Les sages ont dit: « Il faut un ami pour le jour de l'affliction, car ils ne sont jamais en petit nombre le jour du plaisir. »

Vers. O mon cœur! s'il te survient un jour quelque chagrin, il s'évanouira dès que tu auras un ami pour le partager. Il faut un ami pour le jour de l'affliction, car ils ne sont jamais en petit nombre le jour du plaisir (*). »

A la même époque vivait aussi Abdalrazzac, auteur d'un ouvrage important sur l'histoire des descendants de Timour.

Le neuvième siècle de l'hégire fut

(*) Sorte de gros serpent.

(*) Traduit du Beharistan, d'après le manuscrit 338 de la bibliothèque royale, comparé aux manuscrits 176, 177 supplément, 507 Saint-Germain et 16 Ducaurroy — Nakhchebi, l'auteur du *Touti-Nameh* ou *Contes d'un perroquet*, a imité cette charmante anecdote; mais je ne crains pas d'assurer qu'il est resté fort au-dessous de son modèle. (Note de M. Defrémery.)

encore illustré par les écrits de Hosein Vaez, commentateur du Coran, et auteur d'une traduction très-célèbre du livre de Calila et Dimna, traduction à laquelle il donna le titre d'*Anwari-Sohaïli*.

Hosein Vaez mourut dans l'année 920 de l'hégire (1514 de J. C.).

Parmi les productions récentes des auteurs persans, on remarque une histoire de Schah-Abbas le Grand, et une autre de Nadir-Schah.

Le feu roi Feth-Ali-Schah aimait la poésie. La bibliothèque royale possède un manuscrit qui renferme quelques odes et autres compositions de ce prince.

MŒURS ET USAGES.

DE LA COUR.—ÉDUCATION DES PRINCES. — VIE PRIVÉE DU ROI. — HISTORIOGRAPHE, POETE, BOUFFON ET CONTEUR D'HISTOIRES DU ROI. — SOLENNITÉS DE LA COUR. — RÉCEPTION DES AMBASSADEURS.—ÉCURIES ROYALES.—FÊTES DU NOURÔUZ.—COURSES DE CHEVAUX.

Les coutumes et les cérémonies de la cour de Perse n'ont pas subi de changements notables depuis trois siècles, seulement la famille régnante a conservé quelques usages particuliers à la tribu des Cadjars. Sous le règne de Schah-Abbas le Grand, les princes du sang étaient enfermés dans le harem et élevés par des femmes ou des eunuques, et, jusqu'à la mort du roi, personne ne connaissait le prince qui devait lui succéder. Nous avons dit plus haut que sous la dynastie des Sophis le fils d'une esclave pouvait succéder au trône comme le fils d'une princesse. Les Cadjars ont aboli cet usage, et nous avons remarqué qu'Abbas-Mirza fut choisi pour succéder à Feth-Ali-Schah, parce qu'il avait pour mère une princesse de la tribu royale; actuellement les fils du roi ne sont enfermés dans le harem que tant que les soins des femmes peuvent leur être indispensables; ils apprennent de bonne heure les pratiques de leur religion; dès l'âge de trois ou quatre ans, ils savent par cœur quelques courtes prières; on leur apprend comment ils doivent se conduire avec leurs supérieurs, leurs égaux, et leurs inférieurs. Ces détails d'étiquette passent pour très-importants dans une cour où tout est réglé d'après un cérémonial reçu. Il n'est pas rare, dit Malcolm, de voir un enfant de cinq ans conserver, dans une grande assemblée, un maintien aussi grave que des personnes âgées. A l'âge de sept ou huit ans, les jeunes princes commencent à lire l'arabe et le persan; dès qu'ils savent l'alphabet de la première de ces langues, on leur fait lire le Coran, et ils apprennent tous les préceptes de leur religion et surtout les différences qui distinguent la foi schiite de la secte des sonnites. Ils étudient ensuite les ouvrages des principaux poëtes persans, et surtout les œuvres de Saadi; on suppose que la connaissance des bons auteurs doit développer dans les jeunes princes le goût de la saine littérature; enfin ils apprennent la grammaire, la logique, la théologie et la philosophie. On accoutume encore les princes à tous les exercices du corps; à l'âge de six ou sept ans ils savent déjà monter à cheval; on les fiance très-jeunes, et quelquefois on les marie avant qu'ils aient atteint l'âge de puberté; ils prennent ensuite plus ou moins de femmes, suivant les richesses qu'ils possèdent.

Le roi de Perse est obligé de se lever de bonne heure; et, comme il couche toujours dans les appartements intérieurs du harem, dont aucun homme n'oserait approcher, il y est servi par des femmes ou par des eunuques. Après s'être habillé, il reste assis pendant une heure ou deux dans une salle du harem où il y a un lever dont le cérémonial est exactement le même que celui du lever officiel dont nous avons déjà parlé. Des femmes, qui ont les titres et les fonctions des officiers dans les cérémonies de la cour, font ranger les femmes et les esclaves, en observant strictement l'ordre de préséance. Après avoir entendu les rapports des femmes et des eunuques chargés du gouvernement intérieur du harem, et avoir tenu conseil avec celles

de ses épouses qui jouissent de la plus grande considération, il quitte le harem (*). Lorsqu'il en sort, les officiers de service vont au-devant de lui, et il donne alors audience à ses principaux courtisans; les jeunes princes assistent à ce lever, et ils présentent leurs respects au roi, qui, après cette cérémonie, fait apporter son déjeuner. Tous les mets sont préparés sous la surveillance du premier intendant du palais. Le service se fait, en général, dans des plats de porcelaine, car la religion mahométane blâme l'emploi des plats d'or et d'argent; mais on ne se conforme pas toujours à cet usage; ces plats de porcelaine portent des couvercles d'argent, et sont placés dans une boîte fermée et cachetée du sceau de l'intendant; cette boîte, recouverte d'un beau châle, est présentée au roi, devant lequel l'intendant brise son cachet et sert les plats. Quelques-uns des jeunes princes prennent part au repas; le premier médecin y assiste toujours, afin que si le roi se trouve incommodé, ou si on soupçonne qu'il ait pris du poison dans les mets qu'on lui a servis, il puisse avoir sur-le-champ les secours de l'art.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des devoirs publics du roi de Perse, nous en avons parlé dans le chapitre du gouvernement (**). Quand une fois il est libre, le souverain se rend à son harem et dort quelques instants. Avant le coucher du soleil il retourne dans ses appartements extérieurs, et s'occupe encore des affaires publiques; quelquefois aussi il monte à cheval. Le souper est servi entre huit et neuf heures. On observe à ce repas les mêmes cérémonies qu'au déjeuner. Le roi mange comme tous les Persans sur un tapis étendu à terre, et sur lequel on place une toile brodée qui sert de nappe. Quelques rois de Perse se sont permis ouvertement l'usage du vin; mais aucun prince de la famille des Cadjars n'a violé ainsi la loi de Mahomet. La boisson habituelle du roi consiste en sorbets composés de différents fruits. Après le souper, le roi se retire dans ses appartements intérieurs, où il veille souvent très-tard, s'amusant à écouter les chanteuses et à voir les danseuses du harem. « Toutefois, ajoute Malcolm, on ne peut dire exactement ce que fait le roi de Perse quand une fois il a passé le seuil de son palais intérieur. Là, il voit le spectacle le plus propre à avilir la dignité de l'homme. Il n'est entouré que d'eunuques et de prisonnières; il n'entend que des expressions arrachées à une crainte servile. L'affection ne saurait exister entre le maître et l'esclave; et il faut que la vanité ait tout à fait obscurci la raison pour qu'un homme puisse prendre les expressions d'une adulation froide et intéressée pour un attachement véritable. Les harems des rois de Perse sont gouvernés avec une sévère discipline; et cette condition est nécessaire pour conserver la paix dans une réunion de personnes chez lesquelles l'insolence du pouvoir, l'orgueil de la naissance, les liens du sang, les intrigues de la duplicité et les prétentions de la beauté sans cesse en présence, donnent lieu à des collisions continuelles. »

Les princes de la famille régnante ont su éviter jusqu'à présent ces habitudes de mollesse qui engagèrent plusieurs souverains de la race des Sophis à se renfermer dans leur harem. Les souverains cadjars s'occupent personnellement des affaires publiques, et vont très-souvent à la chasse. Feth-Ali-Schah était fort habile tireur et excellent cavalier.

Le roi de Perse a toujours un historiographe et un poëte royal. Le premier, comme du temps d'Esther, écrit les annales; le second célèbre dans ses vers la générosité et les autres vertus du roi. Feth-Ali-Schah avait des bouffons qui jouissaient dans leurs discours d'une grande liberté. L'usage veut que l'on prenne en bonne part les

(*) Lorsque le roi est assis sur le trône dans la grande salle du harem, celles de ses femmes légitimes qu'il affectionne le plus et qui sont d'une plus haute naissance, ont le droit de s'asseoir en sa présence.

(**) Voyez p. 401 et suiv.

saillies de ces bouffons, quelque malignes qu'elles puissent être, et le roi lui-même respecte le privilége qu'ils ont de dire tout ce que bon leur semble. Kérim-Khan appartenait à une tribu dont le dialecte fort rude passe parmi les Persans pour un patois barbare. Ce prince étant un jour à une audience publique, ordonna à son bouffon d'aller s'informer de ce que voulait un chien qui aboyait très-fort, et de revenir le lui dire. Les courtisans se mirent à rire de la plaisanterie du monarque; le bouffon obéit, et, s'étant approché du chien, parut écouter avec beaucoup d'attention; puis, il revint vers Kérim-Khan, et lui dit d'un air fort grave : Il faut que Votre Majesté envoie des officiers de sa propre famille pour savoir ce que dit ce monsieur; il ne parle pas d'autre langue que son patois barbare dont je ne comprends pas un seul mot. Le monarque rit de bon cœur de la manière dont le bouffon tournait en ridicule le dialecte de la tribu des Zends, et il le récompensa généreusement pour sa spirituelle saillie.

Il y a toujours à la cour de Perse un conteur d'histoires du roi. Il faut avoir du talent pour remplir cette place d'une manière convenable, car les Persans ont des conteurs qui récitent d'une manière très-dramatique. Ces gens montrent des talents si variés, leurs traits sont si mobiles, et leur voix si flexible, que l'on en croit à peine le témoignage de ses yeux lorsqu'on voit le même homme menacer avec fureur, pardonner avec bonté, ou supplier avec l'accent d'une femme tendrement émue. Malcolm rapporte que, lorsqu'il était à Schiraz en 1800, deux Anglais se levèrent pour sortir au moment où un fameux conteur d'histoires allait commencer son récit. Cet homme paraissant très-blessé de la conduite des deux Européens, M. Malcolm lui fit observer que ces messieurs ne sachant pas un seul mot de persan ne pourraient pas apprécier son mérite. « Je demande qu'ils restent, s'écria le conteur, et vous verrez que je me ferai entendre d'eux, quoiqu'ils ne comprennent pas le persan. » Les deux Anglais restèrent, et l'expression de la physionomie du conteur, les différents tons qu'il prit, produisirent l'effet qu'il attendait. Les Anglais se retirèrent enchantés de sa pantomime et des différentes inflexions de sa voix. L'art de conter des histoires est en Perse un chemin qui conduit à la fortune, mais peu de gens y réussissent; car, pour devenir un conteur habile, il faut beaucoup de talent et d'étude. Il ne suffit pas de connaître un grand nombre d'histoires, il faut savoir varier le récit par des incidents nouveaux, et posséder par cœur les plus beaux passages des poëtes, pour les introduire dans le récit. Le conteur du roi est toujours de service. Il doit savoir charmer les ennuis d'une longue marche, et ramener le calme dans l'esprit de son maître. Il récite tantôt des histoires de génies, tantôt il chante les exploits des anciens guerriers de la Perse, ou les amours de quelques chefs de tribus errantes; quelquefois aussi il raconte au roi des scènes de la vie commune, auxquelles il mêle des détails d'une révoltante obscénité.

Tout est réglé à la cour de Perse; les regards, les paroles, les mouvements sont soumis aux règles de l'étiquette. Quand le roi est assis en public, ses fils, ses ministres et ses courtisans se tiennent debout, les mains placées l'une sur l'autre et chacun à leur place. Ils épient, dit Malcolm, les regards du despote, et pour eux un coup d'œil est un ordre (*). Si le roi parle à quelqu'un des assistants, on voit bien, dit Malcolm, remuer des lèvres, mais voilà tout : pas un mouvement, pas un geste qui décèle la moindre émotion. Si le roi veut parler à une personne placée à quelque distance, il lui ordonne d'avancer; mais celui auquel l'ordre s'adresse, attend qu'il ait été répété plusieurs fois, et s'arrête invariablement toutes les fois qu'il a fait trois ou quatre pas. Le roi répète alors

(*) Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'en persan *ischaret kerden*, *faire un signe*, est synonyme de *commander*.

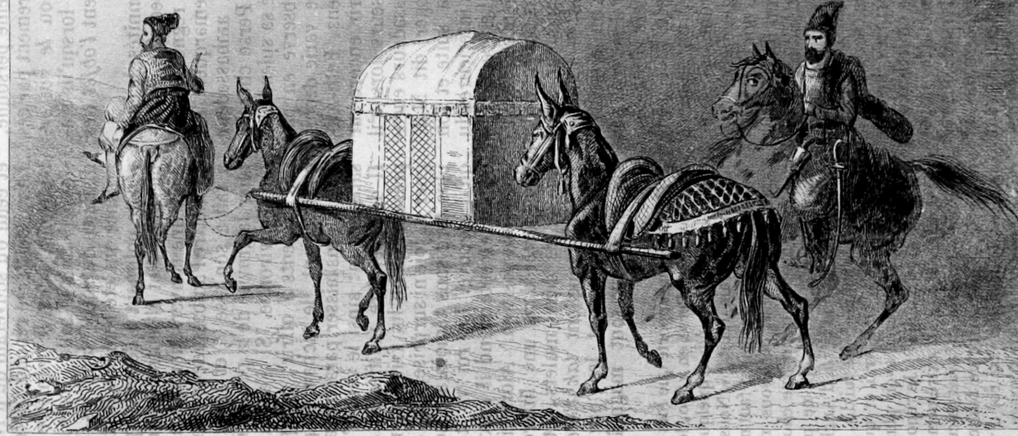
son commandement jusqu'à ce que la personne soit à une distance convenable. Quand le roi parle de lui-même, c'est toujours à la troisième personne, et il commence ordinairement par ces mots : *Il plaît au roi*, ou *le roi ordonne*. Les ministres, lorsqu'ils s'adressent à lui, l'appellent *l'objet des regards du monde*.

Dans les grandes solennités, la cour de Perse présente un spectacle magnifique par le luxe qui y règne et par l'ordre parfait qu'on y remarque. C'est surtout à l'arrivée d'un ambassadeur étranger que le roi de Perse cherche à se faire voir dans toute sa splendeur. Le cérémonial qu'on observe en pareille occasion n'a guère varié depuis les temps les plus anciens. Feth-Ali-Schah s'efforça d'enchérir encore sur le luxe de ses prédécesseurs, lorsqu'il eut à recevoir des ambassadeurs européens. Le ministre étranger, dit Malcolm, s'avance avec sa suite et son escorte à une des portes intérieures du palais. Au moment où il entre, on observe le plus grand silence; les chevaux même, comme s'ils étaient dressés à cet effet, font à peine un mouvement de tête. Lorsque le ministre est descendu de cheval, on le conduit dans une petite pièce où il est reçu par un des principaux officiers de la couronne. Quand il y est resté assis pendant quelques minutes, on annonce que le roi est sur son trône, et l'ambassadeur se rend à la salle d'audience. Cette salle magnifique, dont le parquet est élevé d'environ huit pieds au-dessus du sol, est située dans un jardin coupé par des allées régulières et orné de fontaines. Le long de ces allées jusqu'au trône, sont placés, suivant leur rang, les princes, les ministres, les nobles, les courtisans et les gardes du roi. Ce spectacle imposant est bientôt éclipsé lorsque les regards se portent sur la personne du roi, dont le trône et les vêtements sont chargés de magnifiques pierreries. Pendant que l'ambassadeur s'avance entre deux officiers qui portent des baguettes émaillées d'or, signes de leurs fonctions élevées, on l'avertit deux fois de faire un salut. Quand il est auprès du trône, le maître des requêtes prononce à haute voix son nom et celui du souverain qu'il représente. Le roi de Perse répond : « Vous êtes le bienvenu. » Et le ministre étranger s'assied dans la salle, mais à quelque distance du roi. Quand les lettres de créance ont été remises, le roi de Perse répète poliment à l'envoyé qu'il est le bienvenu, et il entre ordinairement dans une conversation qui a pour but de mettre l'ambassadeur étranger tout à fait à son aise (*) et de lui faire oublier la gravité de la pompe imposante qui l'environne. Si l'ambassadeur a des présents à offrir, quelque riches qu'ils soient, le monarque persan les reçoit sans laisser paraître la moindre satisfaction: ainsi le veut l'étiquette. Il doit paraître indifférent à tous les présents qu'on lui fait, et ne témoigner ni joie ni surprise, sauf à se livrer plus tard sans témoin aux sentiments qu'il éprouve. Le roi va toujours à cheval, excepté quand il éprouve quelque indisposition. Alors il se fait transporter dans une litière suspendue entre deux mulets, et que les Persans appellent *takhti-révan* (**).

Les tentes et les pavillons du roi de Perse sont magnifiques; on

(*) Malcolm rapporte que lors de son premier voyage en Perse, en 1800, le roi, après l'avoir laissé assis pendant quelques instants, lui dit d'un air riant : « Nous parlerons d'affaires plus tard ; mais il faut maintenant, capitaine Malcolm, que vous me donniez des éclaircissements sur une chose que l'on m'a dite, et à laquelle je ne puis ajouter foi : Est-il vrai que le roi d'Angleterre n'ait qu'une seule femme ? » Je lui dis, ajoute Malcolm, que cela était vrai et qu'aucun roi chrétien ne pouvait en avoir plus. « Mais il a donc des concubines ? » Je répondis que le roi d'Angleterre était extrêmement attaché à ses devoirs, et n'en avait aucune. Le roi de Perse se mit à rire de bon cœur, et dit qu'il ne voudrait pas être roi d'un pays où on observerait un pareil usage. Cette plaisanterie, dit encore Malcolm, avait pour but de me mettre à mon aise, et d'écarter la gêne d'une visite d'introduction.»

(**) Voyez la planche 76.



Takhte ravane.

les environne d'une toile tendue à l'entour, et qui renferme le harem et les appartements extérieurs. Nous avons déjà remarqué que dans les camps de plaisance rien n'est changé aux usages qu'on observe dans la capitale. Mais il est permis de supposer, dit Malcolm, que lorsque le roi est à la guerre, l'attirail relatif aux femmes est considérablement réduit. Nadir-Schah ne permettait jamais à ses généraux, lorsqu'ils étaient en campagne, d'emmener plus d'une femme avec eux, et lui-même n'en avait que deux; exemple, dit Malcolm, qui a été beaucoup plus loué qu'imité.

C'est aujourd'hui un usage universellement reçu en Perse de laisser croître la barbe, et de porter un bonnet de peau d'agneau noir au lieu de turban. La partie supérieure des vêtements est très-juste, tandis que le bas est toujours large.

Les chevaux du roi sont confiés aux soins d'un officier de haut rang qu'on appelle *mirlakhour*, ou *le seigneur de l'écurie*. Les plus beaux poulains du royaume sont envoyés aux écuries royales. Le souverain choisit lui-même les meilleurs pour son usage particulier. Le cheval que monte le roi est richement caparaçonné, et l'on en conduit devant lui plusieurs autres dont les selles et les brides sont enrichies d'or. Les écuries royales sont depuis longtemps un asile sacré. Cet usage subsiste toujours, et sous le règne de Feth-Ali-Schah, un grand seigneur qui avait aspiré au trône s'y réfugia, et y resta jusqu'à ce qu'il eût obtenu son pardon. Les tribus errantes de la Perse ont toujours eu pour cet asile un respect qui tient de la superstition. Un cheval, disent les hommes de ces tribus, ne conduira jamais à la victoire le prince qui aura eu le malheur de violer cet asile. Le roi, suivant un auteur cité par Malcolm, doit nourrir un criminel qui s'est retiré dans son écurie, et il ne peut le faire tuer que lorsqu'il est sur le point d'y entrer, ou lorsqu'il est sur le point d'en sortir; mais tant qu'il y est, le coupable, quel que soit d'ailleurs son crime, est inviolable. La place la plus respectée est celle qui se trouve auprès de la tête du cheval, et lorsque cet animal est attaché en plein air, le criminel doit tenir la main sur sa têtière.

Les rois de Perse récitent les prières légales aux heures accoutumées. La moindre infraction à cet usage diminuerait le respect qu'on doit à l'autorité du prince. Quelquefois ils assistent au service divin dans la principale mosquée de la capitale, et ils vont en pèlerinage, aussi souvent qu'ils le peuvent, aux tombeaux des saints personnages enterrés dans toute l'étendue de la Perse. Dans l'impossibilité de visiter les tombeaux d'Ali, de Hasan et de Hoseïn, situés sur le territoire turc, ils y envoient de riches présents. Plusieurs d'entre eux ordonnent qu'on les enterre auprès de ces saints martyrs. Le corps d'Aga-Mohammed-Khan a été, pour cette raison, inhumé à Kerbela.

La fête du Nourouz, ou de l'équinoxe du printemps, est une institution fort ancienne en Perse, et qui a résisté à l'intolérance de la religion musulmane. Les rois de Perse, et en général tous les Persans, ont mieux aimé encourir, de la part des Turcs, le reproche d'impiété, que d'abolir cette fête nationale. Mais ils ont su trouver un prétexte pour cacher leur attachement à une solennité instituée par les adorateurs du feu. Ils disent que cette fête est célébrée en mémoire de l'élévation d'Ali au califat. Le jour du Nourouz, le roi de Perse, accompagné de ses ministres et d'un grand cortége, sort de la capitale et passe en revue ses troupes. Les chefs des villes et des provinces viennent ensuite déposer leurs présents au pied du trône, placé dans une tente magnifique élevée au milieu d'une grande plaine. Le roi reste plusieurs jours au camp, où il y a des courses de chevaux, ainsi que dans la capitale et dans les principales villes du royaume. La distance à parcourir varie, suivant l'âge des chevaux, de sept à vingt et un milles. Le but de ces courses est moins de juger de la vitesse que de la

force des chevaux, et de connaître ceux qui peuvent soutenir une course longue et rapide. Ces chevaux sont montés d'ordinaire par des enfants de douze à quatorze ans. Les juments ne figurent jamais dans les courses, et on ne les emploie pas au service de l'armée, excepté cependant chez les tribus arabes de la Perse, qui, suivant l'usage de leurs pères, les préférent aux chevaux. Le roi fait des présents aux cavaliers dont les chevaux ont remporté le prix. La fête du Nouroux dure près d'une semaine; mais le premier jour, qui est celui de l'équinoxe du printemps, est de beaucoup le plus solennel. Les personnes de tout âge et de tout rang se parent, pour cette occasion, de leurs plus beaux habits, s'embrassent les uns les autres, et s'envoient en présents des confitures dont les Persans sont très-friands. Ils aiment surtout celles qu'ils appellent *guez angoubine*, et qu'on fait avec du miel de guez, de la farine et du sucre. Ce miel est produit par un insecte semblable à un fil blanc, et qui vit sur les feuilles du tamarisc, où il se tient immobile.

Un des priviléges auxquels le roi de Perse tient le plus est celui d'entretenir une troupe de musiciens, et de déployer plusieurs bannières. Parmi ces étendards, il en est un sur lequel est représenté le sabre d'Ali, à deux tranchants (*), et un autre sur lequel on voit le soleil entrant dans le signe du Lion. Le lion est couché, et derrière lui est placé un soleil levant. Ces armes de Perse sont sculptées dans les palais du roi, brodées sur les étendards, et on les voit aussi sur la plaque d'un ordre royal et militaire que le roi de Perse confère à ceux de ses soldats et de ses officiers qui se sont distingués par leur courage, ainsi qu'à plusieurs ministres européens.

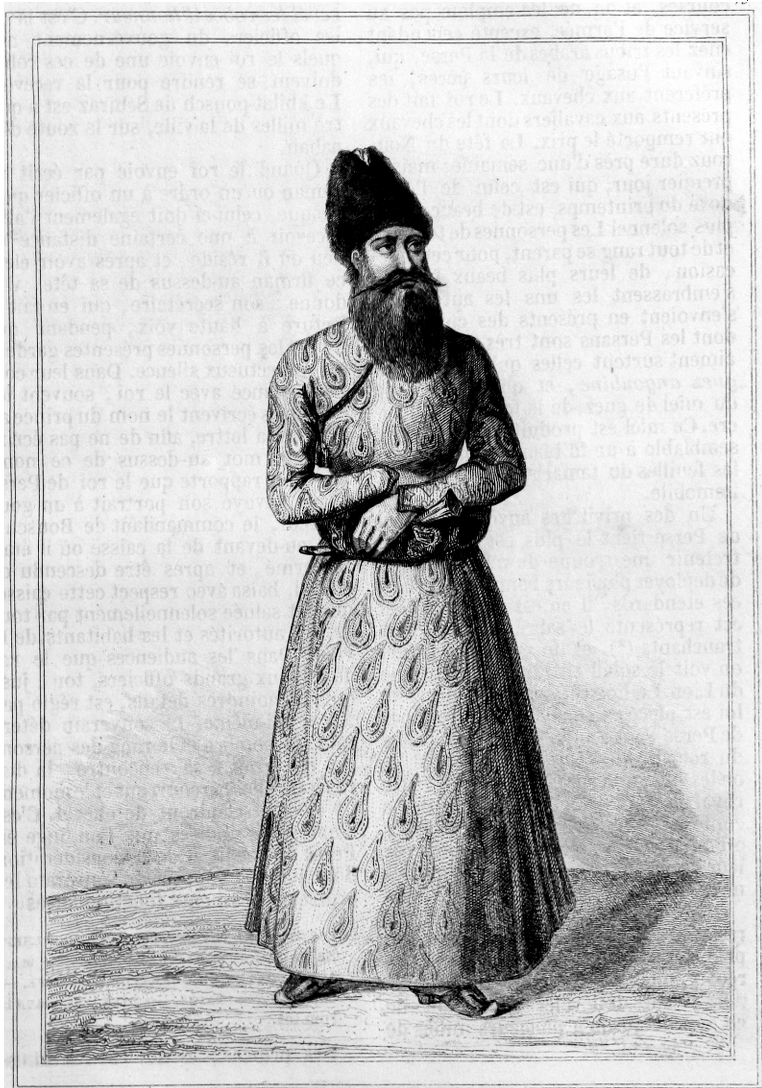
Tout présent qui vient du roi est reçu en Perse avec les marques du plus grand respect. Si une personne reçoit une *khilat* ou *robe d'honneur*, elle doit aller au-devant de ce présent jusqu'à plusieurs milles de distance, et se couvrir de la robe avec les marques du plus grand respect et de la plus profonde reconnaissance. Il y a ordinairement auprès des grandes villes un endroit appelé *khilat-pousch*, c'est-à-dire, *l'endroit où l'on revêt les robes d'honneur*. C'est là que les officiers du gouvernement auxquels le roi envoie une de ces robes, doivent se rendre pour la recevoir. Le khilat-pousch de Schiraz est à quatre milles de la ville, sur la route d'Ispahan.

(*) Voyez pl. 85.

Quand le roi envoie par écrit un firman ou un ordre à un officier quelconque, celui-ci doit également l'aller recevoir à une certaine distance du lieu où il réside, et après avoir élevé ce firman au-dessus de sa tête, il le donne à son secrétaire, qui en fait la lecture à haute voix, pendant que toutes les personnes présentes gardent un respectueux silence. Dans leur correspondance avec le roi, souvent les ministres écrivent le nom du prince au haut de la lettre, afin de ne pas écrire un seul mot au-dessus de ce nom. Malcolm rapporte que le roi de Perse ayant envoyé son portrait à un gouverneur, le commandant de Bouschir alla au-devant de la caisse où il était renfermé, et après être descendu de cheval, baisa avec respect cette caisse, qui fut saluée solennellement par toutes les autorités et les habitants de la ville. Dans les audiences que le roi donne aux grands officiers, tout, jusqu'aux moindres détails, est réglé par le roi lui-même. Le souverain détermine le nombre et le rang des personnes qui iront à sa rencontre, la distance qu'elles parcourront et le moment où elles descendront de cheval. C'est d'après ces indices que l'on juge en Perse du crédit et de la considération dont jouissent auprès du souverain les princes et les hauts fonctionnaires.

COURS DES GRANDS OFFICIERS ET DES CHEFS DE TRIBUS. — MINISTRES D'ÉTAT. — MIRZAS. — POETES. — NOURRITURE. — CAFÉ. — CALIOUN. — BAINS. — DIVERTISSEMENTS PUBLICS.

Les princes, les nobles, les minis-



Khan Persan

tres et les grands officiers ont tous une petite cour dont les usages sont calqués sur celle du roi, et leurs enfants reçoivent la même éducation que les fils du souverain. Les chefs des tribus forment une noblesse héréditaire. Le roi peut, par son influence, changer à leur égard l'ordre de succession, mettre un oncle à la place du neveu, ou un cadet à la place de son aîné. Ces chefs portent tous le titre de *khan*, que l'on donne aussi aux fils aînés des grands seigneurs, dès que leur naissance est annoncée à la cour. Les fils cadets et les neveux d'un chef ne le reçoivent qu'après avoir été enrôlés dans la garde du roi, ou lorsqu'ils ont rendu quelque service à l'État. On a toujours égard à la condition de la mère lorsqu'il s'agit de choisir un chef. Toute tentative faite pour abolir cette coutume blesserait la famille des femmes légitimes, et choquerait tous les membres de la tribu. En 1810, sir John Malcolm, allant rendre visite à un chef de la tribu d'Afschar, vit entrer deux de ses fils richement vêtus, et dont l'aîné avait huit à neuf ans. Lorsque ces enfants furent assis, un beau garçon d'environ treize ans, et simplement vêtu, alla s'asseoir à quelque distance, et au-dessous des autres enfants. Sir John Malcolm demanda au khan qui il était. C'est mon fils, répondit-il, et un beau garçon; mais sa mère n'était que la fille d'un joaillier, et je ne l'avais pas épousée régulièrement; les autres sont fils d'une mère noble, et, par conséquent, mes héritiers. Les grands seigneurs appartenant aux tribus conservent toujours beaucoup de rudesse et de hauteur; ce qui tient en partie à leur manière de vivre. Ils consacrent presque tout leur temps à différents exercices et surtout à la chasse.

Les ministres et les secrétaires d'État portent en général le titre de *Mirza*, mot composé de *mir* ou *émir*, *seigneur*, *prince*, et de *za*, abréviation du persan, *zadeh*, qui signifie *fils de*. Il faut remarquer que lorsque le titre de Mirza se trouve après le nom propre, il désigne toujours un prince du sang. Mais lorsqu'il précède le nom propre, il n'indique pas du tout une haute naissance, et on peut le traduire par *un homme appartenant à la classe civile*. Toutes les personnes qui le portent sont supposées avoir reçu de l'instruction, et doivent savoir lire, écrire, calculer et tenir une correspondance. Cette dernière qualité passe pour indispensable. Les mirzas appartiennent en général à la population des villes; il en est cependant quelques-uns qui sont nés dans les tribus. Chaque officier dans l'armée, chaque magistrat dans son village, a un mirza. On peut dire de ces hommes qu'ils remplissent tout à la fois les emplois les moins importants et les plus élevés du gouvernement. On les distingue ordinairement par le kalamdan qu'ils portent à la ceinture. Ce kalamdan est une sorte de petit étui qui renferme de l'encre et des roseaux taillés pour écrire. Les mirzas ont des mœurs douces et polies, et, quelque riches qu'ils soient, ils affectent toujours une grande simplicité dans leurs vêtements comme dans tout le reste. Les militaires les regardent avec un certain mépris. Il arrive quelquefois cependant que le monarque les élève à la dignité de khan. Mais la noblesse acquise de cette manière ne donne que peu de considération, et le moindre petit chef d'une fraction de tribu se regarde comme supérieur au mirza le plus considéré.

La profession de poëte est quelquefois lucrative, beaucoup moins cependant que celle d'astrologue. On peut même dire que la majorité des poëtes est pauvre; et, vu leur nombre, il est impossible que cela soit autrement. Toute personne qui a reçu un peu d'éducation peut, si elle préfère une vie oisive à une carrière active, prendre le nom de poëte; car c'est ainsi que s'intitulent les plus misérables versificateurs. Les poëtes en vogue chantent le roi et les principaux guerriers du pays; d'autres, moins heureux, se contentent de célébrer les louanges de ceux qui leur donnent quelque chose

ou qui veulent bien leur permettre seulement de prendre part à leur repas. Ils récitent aussi quelquefois les vers des poëtes les plus estimés. La facilité avec laquelle tout Persan peut acquérir un certain degré d'instruction dans les colléges des grandes villes, produit un essaim d'étudiants qui consument inutilement leur vie dans la paresse et la pauvreté. La ville d'Ispahan surtout est pleine de ces mendiants littéraires. Les colléges de cette ville et ceux de Schiraz produisent presque tous les poëtes errants qui inondent la Perse.

L'imprimerie est peu cultivée en Perse. Nous avons vu un Bostan et un Gulistan de Saadi publiés à Tauris; et l'*Asiatic journal* annonçait, il y a quelques années, l'établissement d'une imprimerie lithographique à Schiraz. On a aussi imprimé quelques ouvrages à Ispahan. Au commencement du règne de Mohammed-Schah, souverain actuel, on publiait à Tehran, comme nous l'apprend M. Kasimirski, un journal lithographié; mais le premier ministre ne voulant pas que le peuple s'occupât de questions politiques, le fit supprimer.

Le talent des calligraphes est fort estimé en Perse. Tous les marchands savent lire et écrire; quelques-uns même sont très-instruits. Ils font ordinairement leur correspondance en chiffres. La raison de cette coutume est facile à concevoir : dans un pays où il n'y a point de poste régulière, on est obligé de se confier souvent à des gens qu'une petite somme d'argent déterminerait à livrer les lettres dont ils sont porteurs. Il importe d'ailleurs beaucoup aux marchands d'être au courant des événements politiques, dont ils n'oseraient pas parler ouvertement. L'authenticité des lettres, ainsi que celle des effets de commerce, n'est garantie que par le sceau qui porte toujours le nom, et, s'il y a lieu, le titre de la personne à laquelle il appartient, ainsi que la date du moment où il a été gravé. La profession de graveur de sceaux est un état de confiance, mais souvent dangereux pour celui qui l'exerce. Il doit inscrire sur un registre chaque cachet qu'il grave; et si la personne à laquelle il a vendu un sceau vient à le perdre, le graveur ne peut, sous peine de mort, en faire un semblable. Il doit marquer exactement la date du jour où il en fait un autre, et le propriétaire du nouveau sceau, s'il continue son commerce, doit constater le fait par les témoignages les plus respectables, et en instruire ses correspondants, en déclarant nuls tous comptes et actes qui auraient été scellés de son premier sceau postérieurement au jour où il a été perdu.

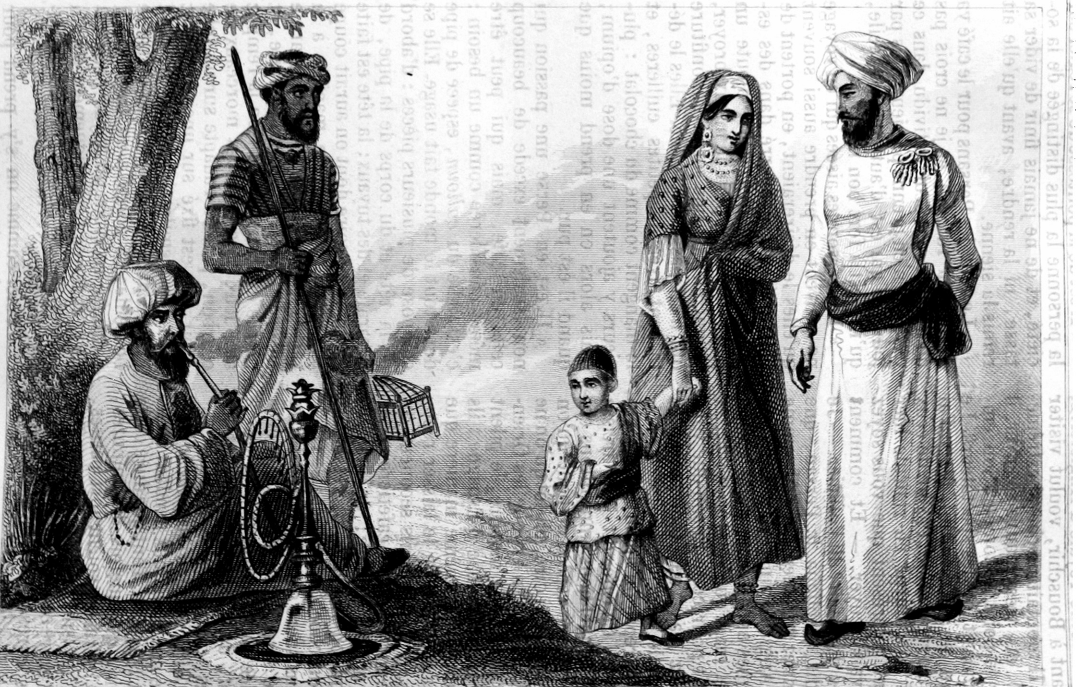
Les classes inférieures des habitants des villes ont à peu près les mêmes mœurs dans toute la Perse. On trouve dans les villes des écoles où les plus pauvres ouvriers même peuvent envoyer leurs enfants. On y enseigne les éléments du persan et de l'arabe et à écrire nettement. Là se borne pour l'ordinaire l'éducation qu'on reçoit dans ces écoles sur lesquelles Chardin donne des détails encore exacts aujourd'hui.

Les Persans aiment la société; ils ont en général une table bien servie. Le bas prix des denrées et la grande abondance des fruits et des légumes permettent aux habitants les moins aisés de se procurer une nourriture saine et abondante. Il leur est défendu, comme à tous les mahométans, de manger du porc. Ils se privent de plusieurs autres viandes, et entre autres de celle du lièvre. Ils ne devraient pas boire de vin s'ils se conformaient à leur religion; mais un grand nombre de personnes parmi eux enfreignent cette règle; et comme ils disent qu'il y a autant de péché dans un verre de vin que dans une bouteille, quand ils se laissent aller à boire, ils le font toujours jusqu'à s'enivrer. Ils sont tellement persuadés que le seul avantage que présente le vin est d'avoir une qualité enivrante, qu'on a beaucoup de peine à leur persuader que tous les chrétiens ne sont pas des ivrognes. Votre religion, disent-ils aux chrétiens, permet de s'en-



Vernier, del. Lemaitre, direxit. Chaillot, Sc.

Persan fumant le Kalyoun



Lemaitre direxit

Mahométan fumant le Kalioun. Parsis de Bombay.

ivrer; par conséquent il ne peut y avoir pour vous ni honte ni péché à le faire. Malcolm rapporte qu'un officier de la marine royale d'Angleterre, se trouvant à Bouschir, voulut visiter la ville. Il montait un cheval extrêmement vif, et, très-mauvais écuyer, il était sur le point de tomber. Son embarras amusait fort les spectateurs. Le lendemain un Persan lui dit : J'ai sauvé votre réputation. Pas un de ceux qui vous ont tourné en ridicule hier ne croient à présent que vous soyez un mauvais écuyer. — Et comment avez-vous donc fait? dit l'officier. — Je leur ai dit, répliqua le Persan, que vous montiez très-bien à cheval comme tous les Anglais, ainsi qu'il convient aux hommes appartenant à une nation guerrière, mais que vous étiez ivre, et que c'était pour cette raison que vous ne pouviez pas vous tenir parfaitement en selle.

Après le repas on apporte des pipes et du café. « Ce café, dit M. Narcisse Perrin (*) auquel nous empruntons ces détails, est une espèce de boue qu'on mange, pour ainsi dire, plutôt qu'on ne la boit. La raison en est que les Orientaux, au lieu de le moudre, le pilent aussi fin que du tabac d'Espagne : ils le font cuire de la même manière que nous; mais au lieu de le laisser reposer pour le prendre, ils secouent au contraire fortement la cafetière, pour en bien mêler le marc; de manière que quand on le verse, il ressemble assez à du chocolat très-épais. On le prend sans sucre dans de petites tasses de Chine sans soucoupes, auxquelles on supplée par d'autres petites tasses en argent, dans lesquelles on met les premières, pour ne pas se brûler.

« Il est difficile de se faire une idée de la gravité des Orientaux pendant qu'ils prennent leur café. Tant que dure cette cérémonie, quelquefois dix minutes, bien que les tasses soient fort petites, il règne un silence profond, et l'on n'entend autre chose dans la salle que le bruit des lèvres, qui hument de temps à autre de petites gorgées, savourées avec volupté pendant quelques secondes.

« Il est de la politesse de se régler sur la personne la plus distingée de la société, et de ne jamais finir de vider sa tasse, ni la rendre, avant qu'elle ait remis la sienne.

« Le goût des Persans pour le café va jusqu'à la fureur; et je ne crois pas qu'il y ait un seul individu dans ce pays qui n'en prenne plusieurs fois par jour, ce qui est d'autant plus facile, qu'il y est à fort bon marché.

« Les personnes aisées qui en voyage ne peuvent en prendre aussi souvent qu'elles le désireraient, en portent de bien pilé et bien bourré dans des espèces de tabatières; on y ajoute un peu de miel fin pour le mieux broyer, ce qui en fait une sorte de confiture qui n'est pas désagréable. Elles le détachent avec de petites cuillères, et le mangent comme du chocolat : plusieurs y ajoutent une dose d'opium; mais alors on en prend moins que quand il est pur.

« Il est en Perse une passion qui non-seulement excède de beaucoup celle du café, mais qui peut être même considérée comme un besoin : c'est celle du *calioun*, espèce de pipe dont tout le monde fait usage. Elle se compose de plusieurs pièces : d'abord de la tête et du corps de la pipe, de la carafe et des tuyaux; la tête est faite comme une poire dont on aurait coupé la partie inférieure de manière à la rendre plate. Elle est creuse, garnie en dedans de terre calcaire cuite, et percée du haut en bas : on la remplit aux deux tiers avec des morceaux de charbon, puis on l'adapte sur un tube droit qui est fixé sur une carafe, et dont l'extrémité inférieure descend jusqu'à deux pouces du fond de ladite bouteille; sa gorge a un trou latéral destiné à recevoir un tuyau pour fumer, et fermé hermétiquement par un tampon de bois placé à cet effet au milieu du tube.

« Voici comme on s'y prend pour charger le calioun : après avoir mis dans la bouteille une certaine quantité

(*) Voyez l'excellent ouvrage de cet auteur intitulé *La Perse*, t. V, p. 189 et suiv.

d'eau, souvent odoriférante, on s'assure s'il y en a trop en aspirant, ce qui produit dans ce cas l'effet de la pompe et fait monter l'eau jusqu'à la bouche; on la diminue jusqu'à ce qu'on n'en obtienne plus que de l'air; alors on emplit la tête de tabac, que l'on couvre de charbons ardents, maintenus par un couvercle mobile fait en forme de cône, puis on la pose sur le tube droit dont il est parlé plus haut, et il est prêt à être fumé.

« Les grands seigneurs n'allument jamais leur calioun eux-mêmes; ils ont continuellement devant eux un grand tuyau élastique, avec un bout de cristal que le domestique y adapte, après l'avoir allumé avec un autre de bois, qu'on y attache de nouveau, quand on l'offre à quelque convive, celui de cuir ne servant jamais qu'au maître.

« Le calioun est pour un Persan l'objet d'un grand luxe et d'une grande dépense. Son entretien exige un homme uniquement destiné à le porter, le nettoyer et le charger : cet homme, qu'on nomme *pisch-khedmet*, suit son maître à cheval; il porte toutes les pièces du calioun dans deux espèces de fontes, attachées à l'arçon de sa selle, d'un côté la carafe et les tuyaux, et de l'autre la tête, les pincettes et le tabac; il est de plus muni d'une grande bouteille de cuir remplie d'eau, pour pouvoir en changer chaque fois, et d'un réchaud dont le feu est entretenu avec de petits morceaux de bois, dont le même homme a fait provision. Ces deux objets sont suspendus par des chaînes en fer que l'on attache derrière la selle, et qui pendent à droite et à gauche, dans les intervalles des jambes de devant et celles de derrière du cheval.

« Le tabac qu'on fume dans les caliouns n'est pas le même que celui dont on se sert pour les pipes; le meilleur, celui que les grands emploient de préférence, est celui de Schiraz, et bien qu'il soit très-doux, on le lave cependant encore trois ou quatre fois avant de s'en servir; et comme on ne le met jamais que mouillé sur le calioun, ce n'est souvent qu'avec beaucoup de peine qu'on parvient à le faire brûler.

« Les femmes en Perse le fument aussi beaucoup, et quand elles se font visite, c'est après le café la première chose qu'elles s'empressent d'offrir.

« La manière de le fumer est à peu près semblable à celle que les Turcs emploient pour la pipe, c'est-à-dire qu'ils en aspirent la fumée dans les poumons; mais comme celle du calioun est infiniment plus douce et plus agréable, on l'y conserve ordinairement jusqu'à ce qu'elle procure une sensation qui tient du spasme, et alors seulement on l'expectore.

« Les Persans mettent dans tout cela beaucoup de gravité, et avec la main ils conduisent la fumée sur leur barbe pour la parfumer.

« Il y a aussi une étiquette sévère à tenir à l'égard du calioun, et de laquelle on ne doit jamais s'écarter quand on connaît les usages : elle consiste à offrir le sien à la personne la plus distinguée, qui vous fait un grand honneur en l'acceptant, et en fumant quelques gorgées; on ne doit pas aussi demander le sien avant que le maître de la maison ait donné l'ordre de les apporter. Cette personne fume le sien après et vous l'offre à son tour; ensuite il passe souvent jusqu'à l'extrémité de la salle, chacun n'y fumant que très-peu. Mais c'est généralement partout une politesse à faire que de l'offrir chaque fois qu'on l'apporte; on peut refuser, parce que chacun a le sien, et qu'excepté les moments de cérémonie, on fume sans façon et partout où l'on se trouve : il faut cependant bien se donner de garde de jamais l'offrir ou le rendre à qui que ce soit, avant d'en avoir retiré toute la fumée qui reste dans la carafe; et pour cela, on lève seulement un peu la tête de la pipe en continuant d'aspirer.

« Les personnes qui fument avec les grands tuyaux élastiques dont j'ai parlé plus haut, ne pouvant atteindre elles-mêmes le calioun, qui reste fort éloigné d'elles, font un signe à leurs *pisch-khedmet*, qui consiste à lever le doigt index de la main avec laquelle

ils tiennent le bout de cristal; le domestique alors soulève la tête du calioun jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de fumée dans la carafe; ensuite sur un clin d'œil imperceptible de son maître, il le porte à la personne à laquelle il est destiné.

« Les Persans fument le calioun en voyage et à cheval; ils ont pour cela d'autres tuyaux de cuir élastiques, plus légers que les premiers et longs de quinze à vingt pieds, par le moyen desquels ils peuvent tenir leurs chevaux à une certaine distance les uns des autres. Le *pisch-khedmet* porte le calioun allumé dans la main droite, pendant que de la gauche il conduit son cheval, qu'il laisse toujours un peu en arrière de celui de son maître.

« On a dit plus haut que ces ustensiles étaient des objets de luxe : il en est en effet qui, sans être garnis de perles ni de pierres précieuses, n'en sont pas moins du prix de cent à cent cinquante tomans; ils sont d'or massif, enrichis de ciselures et d'émail, genre d'ornement où l'on excelle en Perse, et la bouteille est de cristal de roche, ciselée et dorée d'une manière fort élégante.

« Le calioun dont le roi se sert en cérémonie est tout recouvert de perles, de brillants, de rubis et d'émeraudes; il vaut, dit-on, plus de deux millions de francs. Il y en a de deux sortes, ceux de ville et ceux de campagne; ces derniers diffèrent des autres en ce que les bouteilles qui contiennent de l'eau, au lieu d'être de cristal, sont de cuir; mais tellement garnies d'or et d'émail, qu'elles coûtent ordinairement plus cher que les autres. »

Les Persans ne portent pas de linge, et les gens des classes pauvres ne quittent guère un vêtement que lorsqu'il est usé. On conçoit qu'avec de pareilles habitudes, l'usage des bains chauds soit une nécessité. Il y a de fort beaux bains dans presque toutes les villes et les villages. Quelques petites pièces de monnaie procurent à tout le monde l'entrée de ces bains.

Les plaisirs sont en général les mêmes pour toutes les classes. Dans les fêtes publiques, auxquelles toute la population prend part, on voit des illuminations, des feux d'artifice, des lutteurs, des joueurs de gobelets, des bouffons, des marionnettes, des musiciens ambulants et des danseurs de corde. Les gens riches emploient leurs loisirs à monter à cheval, à faire des visites, à rester assis dans leurs appartements ou dans des jardins, car ils ne s'y promènent jamais; quelquefois aussi ils écoutent réciter des contes ou des vers. On voyait autrefois en Perse un grand nombre de danseuses qui figuraient dans toutes les fêtes; mais depuis l'avénement de la famille régnante, il leur est défendu de paraître à la cour; et Malcolm nous apprend que l'on n'en voit guère que dans le Khorasan et dans le Curdistan.

CONDITION DES FEMMES. — MARIAGE. — VISITE AU HAREM DU ROI. — CÉRÉMONIES PRATIQUÉES A LA NAISSANCE DES ENFANTS. — NOURRICES. — DIVORCE.

Dans l'examen des mœurs et du caractère d'un peuple, dit Malcolm, il n'y a rien de plus important à considérer que les coutumes et les lois qui règlent les rapports des deux sexes. De ce point, plus peut-être que d'aucun autre, dépendent l'état moral d'une nation et les progrès qu'elle a faits dans la civilisation. Plusieurs peuples qui ont laissé leurs femmes paraître en public sont restés, il est vrai, dans un état de barbarie; mais il n'y a point d'exemple qu'un pays où on les tient enfermées et où on ne soigne pas leur éducation, ait jamais obtenu un rang élevé dans l'histoire des peuples civilisés. L'influence des femmes, lorsqu'elles occupent dans la société la place qui leur est due, a le double avantage d'adoucir les mœurs et de porter l'homme aux actions nobles, hardies et généreuses. Les femmes bien élevées sont, en général, moins enthousiastes de la beauté que de la valeur, des talents et de la vertu; et l'espoir d'obtenir leurs suffrages est un des motifs les plus purs et les plus puissants qui conduisent à de bonnes

et grandes actions. La religion mahométane sanctionne, si elle ne l'ordonne pas, l'usage de tenir les femmes dans un état de servitude. Les sectateurs de cette croyance restent donc étrangers au mobile le plus fort et le plus noble des actions humaines. En Perse, les classes inférieures mesurent l'importance des femmes d'après les services qu'elles peuvent leur rendre. Dans un rang plus élevé, les hommes les regardent comme créées uniquement pour leurs plaisirs. Les femmes n'ont, dans une société ainsi organisée, aucune place qui leur convienne. Elles sont ce que leurs maris ou plutôt leurs maîtres veulent qu'elles soient. Une favorite, par le pouvoir de ses charmes ou de son esprit, peut exercer de l'influence sur son tyran; elle peut aussi obtenir des égards particuliers à raison de sa haute naissance et de la crainte qu'aurait son mari de déplaire à la famille à laquelle elle appartient. D'autres causes encore peuvent produire des effets plus extraordinaires. Ainsi l'habitude et la tendresse peuvent porter un fils à montrer à sa mère un respect et une déférence qui étendront l'influence de celle-ci hors des murs du harem; mais ces exemples sont rares et ne sauraient balancer les tristes conséquences de la réclusion des femmes.

Les Persans peuvent, en vertu de la loi et de l'usage, épouser une femme, l'acheter ou la louer, pourvu qu'ils respectent les degrés de parenté qui interdisent le mariage. La loi civile reconnaît pour également légitimes, les enfants issus de ces différentes unions; et si un homme a de son esclave un fils, avant d'en avoir de son épouse, le fils de l'esclave jouit du droit d'aînesse, à l'exclusion de celui de la femme légitime.

La loi permet d'avoir autant d'esclaves qu'on en peut nourrir, et la police ne cherche point à savoir si ces femmes sont bien ou mal traitées, parce que le maître a un pouvoir souverain sur son esclave. Dès qu'une fille esclave est considérée comme épouse de son maître, celui-ci lui donne un appartement séparé, de riches vêtements, des servantes, et lui fait une pension; si elle a des enfants, elle n'est plus regardée comme esclave, mais comme la mère d'un légitime héritier de la maison. Quant aux femmes à louage, les Persans en prennent autant qu'ils veulent, moyennant un prix convenu. Cette sorte de mariage est un contrat purement civil qui se passe par-devant le juge, et qui, suivant eux, est licite et honnête, comme tous les autres mariages. Si les parties sont d'accord, elles le renouvellent au bout du terme. L'homme est libre de le rompre; mais alors il doit, en renvoyant la femme, lui donner toute la somme stipulée dans le contrat. Lorsqu'une femme à louage quitte un homme, elle ne peut contracter un autre engagement licite qu'après quarante jours. Le terme pour les veuves est de cent trente jours, après lesquels elles peuvent convoler en secondes noces. Il n'y a guère que les gens de moyenne classe qui contractent de ces unions temporaires. Les gens du peuple ne pourraient pas prendre une femme qu'il faudrait payer en la quittant; et les nobles n'en prennent pas non plus parce qu'ils rougiraient de renvoyer une femme qui leur a appartenu.

La religion mahométane permet de prendre quatre femmes légitimes; toutefois les Persans n'en épousent guère qu'une, parce que le mariage entraîne des dépenses si fortes, que bien des gens y trouvent leur ruine, et que d'autres ne peuvent en faire les frais.

Le mariage se fait ordinairement par procuration, parce qu'il n'est pas permis à un homme de voir la femme qu'il veut épouser.

Les parents des parties s'assemblent dans la maison de la fille. Son père, accompagné de quelques-uns d'entre eux, va recevoir le futur époux, l'embrasse, le conduit dans la pièce où la société est réunie, puis il se retire, car il ne doit point assister au contrat. Il faut, disent les Persans, laisser le futur en pleine liberté. Le contrat se dresse dans une chambre où il n'y a



Mariée allant au devant de son époux. d'après une Peint.

que le marié, les procureurs et un mollah, ou bien un cadi, suivant la qualité ou la richesse des familles. L'accordée, accompagnée de plusieurs femmes, se rend dans une chambre ou cabinet, dont la porte est à demi ouverte, mais de manière qu'on ne voie personne. Alors les procureurs des parties se lèvent, et celui de la femme, se rangeant contre la porte entr'ouverte, dit à haute voix, en étendant la main : Moi, N., procureur, autorisé de vous, N., je vous marie à N. ici présent. Vous serez perpétuellement sa femme moyennant tant de douaire préfix, dont vous êtes convenus. — L'autre procureur répond aussi : Moi, N., procureur, autorisé de N., je prends en son nom, comme femme à perpétuité, N. qui lui a été donnée pour telle par N. son procureur ici présent, à condition de tant de douaire préfix, dont on est convenu. Ensuite le cadi ou le mollah se lève, et dit à la femme : Ratifiez-vous la promesse que N. votre procureur vient de faire en votre nom ? — Elle répond : Oui.

Ensuite il demande la même chose à l'homme, et dresse le contrat, y appose son sceau et celui des différentes personnes qui assistent à la cérémonie, puis il remet le contrat au procureur de la femme.

Les gens du peuple ne prennent point de procureur; la femme entre voilée avec ses parentes dans la pièce où sont les hommes; et tous étant assis, l'homme lui dit : Moi, N., procureur de moi-même, je prends vous N. comme femme à perpétuité, moyennant tant de douaire préfix; je vous prends pour telle sur mon âme.

Ce sont les femmes qui arrangent les mariages. Dès que les parties sont tombées d'accord sur les articles du contrat, l'époux assigne le douaire sur le plus liquide de son bien, et envoie l'alliance et les présents à sa future; ces présents consistent en habits, bijoux et argent comptant. La femme, de son côté, envoie au futur différents ouvrages d'aiguille que souvent elle a faits elle-même.

La noce a lieu chez la future et dure dix jours. Le dixième, le marié envoie en plein jour le trousseau, qui se compose de hardes, de bijoux, de meubles, et même d'esclaves et d'eunuques, selon la qualité et la richesse des conjoints; c'est sa dot, on ne lui donne pas autre chose en la mariant. Des chameaux ou d'autres bêtes de somme portent le trousseau au son des instruments. Les esclaves et les eunuques vont ordinairement à cheval; il arrive souvent qu'on emprunte des meubles et qu'on envoie des coffres vides pour donner plus d'éclat à cette pompe. La nuit on conduit la mariée chez son époux; elle est montée sur un chameau, ou bien on la mène à cheval ou même à pied. Des joueurs d'instruments ouvrent la marche; des domestiques suivent, chacun une torche à la main; les femmes viennent ensuite, portant aussi chacune une torche. La mariée est couverte par un long voile qui cache entièrement ses formes. Les Persans en usent ainsi pour empêcher, disent-ils, les envieux de jeter des sorts sur sa personne. Deux femmes la mènent par le bras, quand elle est à pied; et, quand elle est à cheval, un eunuque tient la bride. Une heure après être arrivée chez son mari, les matrones la mènent à la chambre nuptiale, la déshabillent et la mettent au lit. Peu après, le marié est conduit, par des eunuques, ou des vieilles femmes, dans cette chambre où il n'y a point de lumière, de sorte que le mari ne voit sa femme qu'après la consommation du mariage.

Il arrive quelquefois, dans les mariages entre gens pauvres, que si l'homme a été obligé de promettre un douaire qui excède son bien pour obtenir le consentement des parents de la femme, il ferme la porte de la maison lorsqu'on lui amène son épouse, et dit qu'il ne veut pas la prendre pour un si haut prix. Il y a alors un débat entre les parents des deux côtés, et ceux de la femme sont obligés de rabattre quelque chose de leurs prétentions pour la faire accepter, parce que ce serait le dernier déshonneur pour

eux et pour elle de la ramener à son premier domicile.

Malgré ce que nous avons dit plus haut, les Persans savent toujours à quoi s'en tenir sur la beauté ou la laideur des femmes qu'ils épousent; car les parentes, ou les autres personnes auxquelles on s'en rapporte pour le choix d'une femme, en font si bien le portrait, qu'on peut facilement juger si l'original plaira. D'ailleurs les filles ne sont enfermées, même celles des grands seigneurs, qu'à sept ou huit ans. Elles paraissent dans la maison jusqu'à cet âge. Ainsi, il arrive quelquefois qu'un homme a vu enfant la femme qu'il épouse plus tard. On rencontre rarement dans les rues les femmes d'un certain rang; et quand cela arrive, elles sont tellement enveloppées que l'on ne distingue pas leurs formes. Les femmes pauvres ne sont pas aussi strictement renfermées. A Bouschir elles vont par troupes chercher de l'eau au puits pour les besoins de la ville. « J'ai vu, dit Morier, les plus âgées assises auprès du puits, filer du coton en faisant la conversation, tandis que les plus jeunes remplissaient l'outre où l'on met l'eau; elles portent ces outres sur le dos, et vont nu-pieds; leur habillement consiste en une chemise très-ample, des pantalons fort larges, et un voile qui couvre toute leur personne. Ce costume n'est point beau; j'ai néanmoins, à travers leurs habits crasseux, découvert de jolis visages. La couleur de leurs vêtements est brune; quand ils deviennent trop sales on les envoie au teinturier, qui les nettoie en leur appliquant une teinte bleu foncé ou noire. »

Les femmes des Iliats, ou tribus nomades de la Perse, ne font aucune difficulté de se montrer sans voile devant des étrangers, et même de les servir.

Dans l'intérieur du harem (*) les Persanes portent en été une chemise de mousseline, de soie ou de gaze, et des caleçons de velours épais, dans lesquels leurs jambes sont emprisonnées comme dans des sacs. En hiver elles se couvrent de châles, de vêtements de soie ouatés et de fourrures.

Scott Waring nous apprend que de son temps il y avait à Schiraz un grand nombre de femmes aussi jolies qu'en Europe; mais leur manière de vivre les empêche d'acquérir cette délicatesse et ce sentiment des convenances qui, parmi nous, donne tant de prix à la beauté. Les Persanes sont dans leurs discours de la dernière grossièreté; leurs reproches, leurs injures sont exprimés en termes tellement forts, qu'un homme qui se respecte n'oserait souvent les répéter. La curiosité des femmes qui habitaient la maison voisine de la sienne lui fournit de fréquentes occasions de les voir et de s'entretenir avec elles. « Une chose, dit-il, qui semblera surtout bien étrange après les récits qu'on nous a faits de la jalousie orientale, c'est que ces conversations se tenaient habituellement en présence des maris, qui me laissaient voir leurs femmes sans en témoigner la moindre répugnance. Peut-être cette faveur n'était-elle accordée qu'à ma qualité d'Européen. »

« La dépense à laquelle le Persan se laisse entraîner pour son harem, est rarement, dit Olivier, proportionnée à la fortune qu'il a, aux emplois qu'il exerce, au rang qu'il occupe. Qu'il ait une seule épouse ou plusieurs, le nombre des esclaves est toujours fort grand. On sait que, parmi ces esclaves, les unes sont destinées au service, ce sont les moins jeunes, les moins jolies; les autres briguent toutes l'honneur d'être admises au lit du maître et de devenir mères, afin d'avoir elles-mêmes des esclaves pour les servir, et d'être en quelque sorte as-

(*) Je dis *harem* pour me conformer à l'usage; mais ce mot arabe, qui signifie *lieu sacré, réservé*, ne s'applique en Perse qu'aux appartements dans lesquels sont renfermées les femmes du roi ou des grands personnages. Dans les maisons des simples particuliers, le logement des femmes est appelé *zénanah*.



Vernier del. Lemaitre direxit. Chaillot sc.

Dame persane dans l'intérieur du Harem, d'après une Peinture.



Vernier del. Lemaitre direxit. Chaillot sc.

Dame persane dans l'intérieur du Harem, d'après une Peinture

similées aux épouses. La dépense qui se fait alors dans le harem est excessive. Si le maître est généreux ou faible, ses femmes ne mettent point de bornes à leurs désirs. Les habits les plus riches et les plus frais, les bijoux les plus précieux et les plus chers, les parfums les plus exquis et les plus rares, les mets les plus délicats et les plus recherchés, doivent leur être fournis avec une abondance, avec une profusion dont on n'a pas d'exemple en Europe. Il semble qu'une femme dans l'Orient, toujours étrangère à la famille de son mari ou de son maître, ne doive vivre que pour elle, et ne songe qu'à son bonheur particulier; il semble qu'elle doive chercher à se dédommager par la beauté, la rareté, le précieux de tout ce qu'elle peut se procurer, de la contrainte à laquelle les lois et les usages l'ont condamnée: uniquement occupée à fixer les regards de l'homme qui la tient enfermée, et à obtenir la préférence sur ses rivales, ou à exciter l'envie des femmes qu'elle reçoit, elle passe une partie de la journée au bain et à sa toilette, et l'autre à étaler toutes les richesses qu'elle possède, devant des amies qui viennent la voir. »

Morier ayant prié un noble persan de lui faire connaître les principales occupations des femmes dans le harem, il lui répondit en ces termes: « Elles filent, cousent, brodent, font leurs vêtements, et ma femme fait même les miens. Outre ces travaux, elles s'occupent des détails de l'intérieur de la maison; elles tiennent le compte des dépenses, distribuent les provisions aux domestiques, payent leurs gages, apaisent leurs différends, exercent leur surveillance sur l'écurie, s'assurent que les chevaux sont bien nourris, en un mot, ont le soin de toutes les dépenses de la maison. La mère du roi avait plus d'affaires que je ne puis vous dire: elle était chargée de la direction de tous les harems de son fils, qui renfermaient plus de mille femmes, et vous devez concevoir quels embarras ce soin lui causait. » « Lui ayant fait, dit Morier, quelques observations sur la difficulté que devait éprouver une femme à suffire à tant d'occupations, et lui ayant demandé comment elle pouvait conduire tant d'affaires sans communiquer avec les hommes qui sont à son service, il me répondit que, dans chaque maison en Perse, il y a un officier désigné par le nom de *nazir*, avec lequel la maîtresse de la maison arrange chaque jour tout ce qui concerne les domestiques mâles à son service, à qui elle remet les gages qui leur sont dus. Pour se préparer aux obligations auxquelles elles seront soumises par la suite, les Persanes apprennent à lire et à écrire; dans leur enfance, on les envoie à l'école avec les petits garçons, et quand leur âge ne leur permet plus de sortir sans voile, elles reçoivent chez elles des leçons de femmes instruites; mais elles n'apprennent pas, comme en Europe, la musique et la danse. On n'enseigne ces arts d'agrément qu'aux esclaves, qui les exercent pour amuser leurs maîtres. Toutes les Persanes peuvent paraître sans voile devant le souverain; c'est une des prérogatives attachées à sa royauté. »

Nous allons donner d'après Morier la relation d'une visite que lady Ouseley, femme d'un ambassadeur extraordinaire de S. M. B. à la cour de Perse, rendit à la reine dans le harem.

« L'ambassadrice fit une visite de cérémonie à la reine, première épouse du roi de Perse. Elle fut introduite dans un vaste salon. A l'un des angles était assise la reine, vêtue avec toute la splendeur persane: de grosses houppes dorées brillaient sur sa coiffure, dont la dimension était très-grande. Les autres parties de son vêtement, comme celui de Zobéïde, favorite du calife, dans les *Mille et une nuits*, étaient tellement chargées de pierreries, qu'elle pouvait à peine se remuer. Dans un autre angle était un des enfants du roi, couvert d'une telle quantité de brocarts, velours, fourrures et pierreries, qu'il semblait ne pouvoir faire un seul mouvement. En dehors du salon étaient rangées

en ordre un grand nombre de femmes couvertes de diamants ; elles parurent avoir déployé dans cette occasion toute leur magnificence, quoiqu'elles fussent loin cependant d'égaler ce que nous aurions pu nous imaginer, d'après ce que nous en avaient dit les Persans. L'ambassadrice présenta le portrait de la reine d'Angleterre, entouré de brillants de la plus belle eau, à la personne qui se trouvait placée devant elle; mais celle-ci était incapable de juger de la beauté du travail. Cependant elle apprit ensuite que Sa Majesté, qui se connaît fort bien à ces sortes d'objets, l'avait beaucoup admiré. Pendant que lady Ouseley était occupée à prendre des rafraîchissements, on vint chercher ses deux femmes de chambre pour en faire autant; mais dès qu'elles se trouvèrent au milieu des domestiques, les Persanes se jetèrent sur elles comme autant de harpies pour examiner leurs vêtements, qui excitaient une curiosité sans pareille. Toutes avouèrent d'un commun accord que les habits des Européennes étaient de beaucoup préférables aux leurs ; quant à ceux des hommes, elles ne furent pas du même avis. »

En Perse, quand une femme est enceinte de cinq mois, elle prépare la layette de son enfant futur. C'est alors que les femmes du roi envoient au grand trésorier la liste des objets qui leur sont nécessaires, et que celui-ci est obligé de fournir à l'instant, souvent à grands frais ; c'est ce qui l'engage à tenir dans sa maison un magasin fourni d'habillements convenables à tous les âges. Chaque année il est tenu de bâtir dans le harem royal de nouveaux appartements pour les femmes que le monarque peut avoir l'idée de réunir à celles qu'il a déjà, et dans chacun de ces appartements il faut qu'il mette un réchaud, une lampe et des chandeliers, des bassins, des cuvettes, des plats, des assiettes, le tout d'argent. On conçoit que, pour subvenir à toutes ces demandes, il doit se permettre des exactions infinies.

Les Persans témoignèrent de la surprise du peu de joie que cause la naissance d'un enfant aux Européens; car chez eux, dès qu'une femme sent les premières douleurs, ils envoient promptement chercher la sage-femme, qui est ordinairement une vieille, et aussi tous leurs parents et leurs amis, qui demeurent autour du lit jusqu'au moment de la délivrance. Ils prennent alors l'enfant, le lavent, l'habillent, et l'entourent d'un long bandage qui lui ceint le corps depuis le cou; ils tiennent les bras collés le long du corps, de sorte qu'il ne peut, dans cet état, les remuer non plus que les jambes. Ils le placent alors sous la même couverture que la mère, et la sage-femme prononce, dans l'oreille de l'enfant, la profession de foi suivante, conforme au symbole des schiites : Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; Mahomet est le prophète de Dieu, et Ali le vicaire de Dieu. C'est cette femme qui admet ainsi le nouveau-né au nombre des vrais croyants. Immédiatement après, la sage-femme prend un sabre et trace, avec la pointe, une ligne sur les quatre murs de la chambre où est né l'enfant; une des femmes qui se trouvent là lui demande : « Que faites-vous?—Je trace, répond-elle, une tour pour Marie et pour son fils. » La tour que la sage-femme est supposée tracer pour Marie et son fils est destinée à leur servir de prison, dans la vue de s'opposer à l'influence que le christianisme pourrait exercer un jour sur le cœur du jeune schiite.

Les Persans n'ont aucune cérémonie qui réponde à notre baptême; mais, quand on veut donner un nom à un enfant, le père, s'il est riche, offre un grand repas à ses amis et à ses connaissances; il requiert aussi plusieurs mollahs, et, lorsque l'assemblée est complète, on sert des confitures. On amène alors l'enfant, qui est placé auprès d'un des mollahs. Le père propose cinq noms, dont chacun est écrit séparément sur un petit morceau de papier. Ces cinq morceaux de papier sont placés ensuite dans un Coran ou sous un tapis. On lit le premier chapitre du Coran; le père tire au hasard

un des cinq papiers, et l'enfant reçoit le nom qui s'y trouve inscrit. Un mollah prend alors l'enfant, lui répète le nom dans l'oreille, et place le morceau de papier dans les langes. Les Persans observent encore certaines cérémonies quand ils rasent la tête de l'enfant, ce qui arrive pour l'ordinaire aussitôt après la naissance d'un fils. Si les parents sont dans le malheur, si le nouveau-né est malade, la mère fait vœu que le rasoir ne passera pas sur la tête de son enfant, durant un certain temps, ou même durant sa vie entière. Si l'enfant recouvre la santé, ou que le vœu ne soit que temporaire, elle lui rase alors la tête, donne un petit repas, reçoit de ses parents et de ses amis de l'argent et des cadeaux qui sont envoyés comme offrandes à la mosquée de Kerbela pour y être déposés comme ex-voto. Les gens riches prennent une nourrice pour leurs enfants; si c'est un garçon, dès qu'il a atteint sa seconde année, le père choisit un homme sûr pour être son précepteur; mais, si c'est une fille, on met auprès d'elle une femme dont l'emploi répond à celui de précepteur.

On lit dans le voyage de Morier les détails suivants sur les nourrices persanes :

« Ce ne fut qu'avec une grande difficulté, dit cet auteur, qu'on parvint à trouver une nourrice pour la fille de l'ambassadeur anglais. Il se rencontrait des objections des deux côtés. D'abord le lait de toutes les femmes qui se présentèrent fut regardé comme trop vieux pour la nourriture de l'enfant; il en vint une qui en allaitait encore un de trois ans. Les Persanes, et en général toutes les femmes de l'Orient, allaitent beaucoup plus longtemps leurs enfants que les Européennes; circonstance qui servait d'argument à Mirza-Aboul-Hassan-Khan, pour prétendre que l'intelligence de nos enfants était beaucoup moins prompte à se développer que celle des enfants de son pays. Les Persans n'agissent pas de même à l'égard des garçons et des filles. Leur femme allaitera, je suppose, deux ans et deux mois son fils, tandis qu'elle se contentera de faire teter deux ans sa fille. Le jour où elles sèvrent un enfant elles le présentent à la mosquée, puis elles réunissent leurs parents et leurs amis à un repas auquel prend part l'enfant.

« Il se présentait aussi une autre difficulté, c'était l'horreur qu'éprouvaient quelques Persanes à allaiter l'enfant d'un chrétien. L'une d'elles vint, passa une nuit, et rien ne put l'engager à demeurer plus longtemps, malgré les grands avantages pécuniaires qu'on lui promit pour la retenir, parce que ses connaissances lui avaient dit que le malheur la poursuivrait, si elle continuait d'allaiter un enfant chrétien. Il n'est point étonnant qu'il existe de semblables préjugés parmi eux, lorsqu'on remarque l'esprit de haine contre les infidèles qui domine dans tout le Coran, et forme une des doctrines les plus saillantes de la loi musulmane.

« Les nourrices persanes ne purent s'empêcher de témoigner leur surprise en voyant la manière dont on traitait l'enfant. Elles défont rarement les bandages qui lient le maillot, de sorte que l'enfant demeure dans l'ordure. Elles voulaient appliquer le surmeh aux yeux du nouveau-né, opération qu'elles ne manquent jamais de faire; elles teignent aussi avec le henneh leurs cheveux et leurs mains.

«Ce qu'elles cherchent surtout à faire éviter aux enfants, c'est le mauvais regard, qu'on redoute en Perse beaucoup plus que chez toutes les autres nations de l'Asie. Elles attachent au cou de l'enfant, ou à son bonnet, une turquoise dont la couleur est regardée comme servant à détruire les effets d'un regard funeste. Elles enferment aussi, dans de petits sachets, des passages du Coran, les attachent au bonnet de l'enfant, et les considèrent comme un préservatif contre les maladies. Si quelqu'un vient voir l'enfant, admire la beauté de ses yeux, et qu'ensuite il vienne à tomber malade, la personne passe dès lors pour avoir un regard mauvais. Le remède contre cette influence consiste à prendre un morceau de son linge et à le brûler avec des graines de cresson, puis on

passe le réchaud plusieurs fois autour de l'enfant. Les Persanes tiennent toujours à une grande distance les personnes dont elles pensent que le regard peut être funeste.

La religion mahométane permet le divorce pour le sujet le plus léger; il suffit qu'un des conjoints soit dégoûté de l'autre, et veuille la séparation, pour que le divorce ait lieu. Les parties font devant le juge, ou devant un homme d'église, l'acte de divorce; et dès que cet acte est fait, l'homme et la femme ont la liberté d'épouser qui bon leur semble. Le mari, à la dissolution du mariage, est obligé de donner le douaire à sa femme, si c'est lui qui la répudie; mais si c'est la femme qui a demandé la séparation, elle ne peut rien exiger. Les Persans ont le droit de reprendre trois fois la femme qu'ils ont quittée; mais si, après un triple divorce, l'homme et la femme veulent encore se remarier ensemble, ils ne peuvent le faire qu'après que la femme a épousé un autre mari, et que celui-ci l'a répudiée à son tour. « Les Persans, généralement parlant, dit Chardin, usent rarement de cette ample liberté qu'ils ont de se démarier. La bourgeoisie s'en prévaut quelquefois; mais les gens de qualité aimeraient mieux mourir que de répudier leurs femmes, et ils leur ôteraient plutôt la vie que de leur accorder le divorce. Le menu peuple n'en vient presque jamais là non plus; ils sont trop simples et trop grossiers pour se démarier, et il leur en coûterait trop, à cause du douaire qu'il faut rendre en répudiant. Il se fait quelquefois à ce sujet, parmi la populace, une injustice criante: c'est que se voulant défaire de leur femme, sans leur donner le douaire, ils la traitent si mal qu'elle est obligée de demander le divorce et de tout sacrifier à sa liberté. Au reste, la justice ne connaît que rarement des différends qui arrivent entre le mari et la femme, des mauvais tours qu'ils se peuvent faire, et des sujets qu'ils ont de se séparer. Le lieu où les femmes sont renfermées est sacré, surtout chez les gens de condition; c'est un crime pour qui que ce soit de s'enquérir seulement de ce qui s'y passe. Le mari y exerce une pleine puissance, sans la participation de personne. On assure qu'il s'y fait de cruelles exécutions et bien étranges, et que le poison y dépêche bien des personnes qu'on croirait être mortes naturellement. »

USAGES PARTICULIERS A CERTAINES VILLES. — ESCLAVES. — USAGES DES TRIBUS. — HOSPITALITÉ. — TRIBUS ARABES DE LA PERSE.

Les différentes villes de Perse ont des usages qui leur sont particuliers. Les habitants de Casbin, qui descendent presque tous de tribus turques qui faisaient paître leurs troupeaux dans les prairies qui environnent la ville, croient avoir le droit d'insurrection contre le gouvernement. Ils n'ont recours, il est vrai, à ce singulier privilége que lorsqu'ils y sont poussés par la violence; mais alors le peuple, conduit par ses magistrats, déclare une guerre ouverte à l'autorité. Il y eut, en l'année de l'hégire 1136 (1723 de J. C.), un soulèvement contre les Afgans, qui perdirent deux mille hommes dans la ville, et furent obligés de l'évacuer. Il existe aussi beaucoup de rivalité entre les habitants des différents quartiers d'une même ville. Quelquefois il y a des luttes où plusieurs personnes perdent la vie; mais le gouvernement ne se met pas en peine d'étouffer des inimitiés qu'il regarde comme un moyen infaillible d'empêcher les révoltes que pourrait amener une union trop grande entre tous les habitants du pays.

Il y a peu d'esclaves en Perse, et ils y sont en général bien traités; ce sont pour l'ordinaire des Géorgiens ou des Africains, presque tous élevés dans la religion mahométane. Les femmes sont attachées au harem ou comme favorites du maître, ou comme servantes de ses femmes. Les hommes sont employés à différents services, et, lorsqu'ils ont atteint l'âge de puberté, ils épousent des esclaves et quelquefois même des femmes libres; leurs enfants sont élevés aux frais du

maître. Dans presque toutes les grandes maisons il y a un esclave de confiance qui, assez ordinairement, y est né. Il est rare que ces gens trahissent leur maître ; et on remarque en général que, dans la position du maître relativement à son esclave, il y a confiance d'un côté et attachement de l'autre.

Ce que nous venons de dire touchant les mœurs et usages des Persans, doit s'appliquer surtout aux habitants des villes et des villages ; les tribus errantes ont des habitudes un peu différentes, et qu'il convient d'étudier. Pendant la paix, les chefs de ces tribus résident ordinairement à la cour ou dans la capitale des provinces ; ils se contentent de visiter quelquefois leurs tribus qu'ils laissent sous la direction des anciens. Les tribus changent de résidence à chaque saison, et jouissent, pendant presque toute l'année, d'un beau climat ; les tentes sont dressées, pour l'ordinaire, sur les bords d'une rivière ou d'un ruisseau ; les chevaux, les mulets et les moutons, paissent librement autour du camp. Les jeunes gens, lorsqu'ils ne vont pas à la chasse, passent leur temps assis en cercle et fument ou dorment. Les femmes s'occupent avec beaucoup d'activité des soins du ménage, ou bien elles veillent avec les petits garçons et les vieillards à la garde des troupeaux. Malcolm remarque qu'on trouve en Perse, et particulièrement dans l'Aderbidjan, de petits campements de Bohémiens; il trouva une grande ressemblance entre ces Bohémiens de Perse et ceux qu'il avait vus en Angleterre. Cette coïncidence n'a rien qui doive nous surprendre : il est bien prouvé aujourd'hui que les Bohémiens d'Europe, comme ceux d'Asie, sont tous originaires de l'Inde; et cette communauté de races explique suffisamment la conformité des mœurs, des habitudes et du langage.

Les tribus errantes ne tiennent pas aussi strictement que les habitants des villes aux préceptes de la religion, surtout en ce qui touche les aliments défendus. Ils mangent tous du lièvre, que les casuistes persans regardent comme une nourriture dont on doit s'abstenir, bien qu'elle ne soit pas légalement défendue; et ils ne se feraient pas scrupule de manger du porc si l'occasion s'en présentait. Malcolm parle d'un Curde qui disait un jour à un Anglais que la tribu à laquelle il appartenait avait beaucoup plus de rapport avec les Européens qu'avec les mahométans, car, ajoutait-il, nous mangeons de la chair de porc, nous ne jeûnons point et nous ne faisons point de prières. Les Persans qui appartiennent aux tribus ne s'occupent guère, comme nous venons de le dire, des préceptes de la religion. On voit cependant parmi eux des personnes qui font les ablutions et récitent les prières légales. Un auteur persan, cité par Malcolm, rapporte qu'étant jeune il récitait les prières légales devant un homme appartenant à une tribu puissante. Remarquant que cet homme ne priait pas comme lui, il lui demanda s'il ne s'adressait jamais à Dieu suivant les formes établies par le prophète. De temps en temps, répondit cet homme, je baisse la tête et puis je la relève, comme vous venez de faire; mais je ne récite point de prières; et pour vous dire la vérité, je n'en ai jamais su aucune. Le même auteur rapporte qu'un habitant de la ville, hôte d'un homme appartenant à une tribu, commençait le matin, suivant l'usage, à lire tout haut un chapitre du Coran, lorsqu'il reçut un vigoureux coup de bâton qui lui fut appliqué par la femme de son hôte, laquelle, tout en colère, lui demanda si par hasard il était mort quelqu'un dans la maison, pour qu'il fût utile de lire dans ce livre. Le mari, tout en blâmant la violence de sa femme, dit à son ami qu'il avait eu tort en agissant comme il l'avait fait, et qu'une lecture qui n'était d'usage que pour les enterrements ne pouvait pas manquer d'attirer quelque malheur sur sa maison. Les hommes des tribus n'ont aucune espèce d'instruction religieuse; et si un mollah vient les appeler à la prière, ils l'écoutent avec impatience, et ne

tiennent aucun compte de ses exhortations.

Tous les hommes des tribus errantes sont adonnés au pillage, et tirent vanité de certains exploits qui, dans un gouvernement régulier, seraient punis de mort. Leurs conversations trahissent ces habitudes de brigandage. Il leur arrive souvent de déplorer la tranquillité du pays, et de parler avec enthousiasme de ces temps où, suivant leur expression, tout homme qui a du cœur, un cheval et un cimeterre, peut vivre heureux et dans l'aisance. Sir John Malcolm faisait à un chef de tribu des questions sur des ruines qu'il voyait; les yeux du chef s'animèrent. « Il y a plus de vingt ans, dit-il, que j'ai accompagné mon oncle pour attaquer de nuit, piller et détruire ce village, qui n'a jamais été rebâti. Ses habitants, qui sont de méchantes gens, et nos ennemis, se sont cependant établis tout auprès, et sont redevenus riches; mais, ajouta-t-il, Dieu ne permettra pas que la tranquillité dure toujours, et si le temps passé revient, je leur jouerai encore un tour avant de mourir. » Une autre fois, Malcolm étant à la chasse, passa, accompagné d'un vieux Persan appartenant à une tribu errante, auprès d'un ravin profond. « Il y a environ vingt ans, dit cet homme, nous étions couchés dans ce ravin, moi et dix autres de ma tribu, en attendant une caravane; nous attaquâmes et tuâmes cinq ou six inutiles coquins de marchands et de muletiers; le reste de la troupe s'enfuit, et nous fîmes une riche capture. J'ai vécu grandement pendant quelques années du produit des châles que je reçus pour ma part; mais tout mon argent est dépensé, et je me trouve aujourd'hui pauvre et vieux. Cependant, après tout, il y a quelque consolation à penser qu'on a eu part dans sa vie aux bonnes choses de ce monde. » Ces hommes, dit Malcolm, comme on peut en juger par de semblables anecdotes, sont étrangers à tous les principes de civilisation, et insensibles au bon ordre où tendent toutes les nations policées. Le pouvoir n'a de charmes pour eux qu'autant qu'ils peuvent en abuser. Le roi régnant (Feth-Ali-Schah), à qui je tâchais d'expliquer la nature du gouvernement anglais, me dit, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention : « Votre roi me paraît être le premier magistrat de l'État. Une autorité aussi bornée doit être stable, mais en revanche elle ne peut offrir aucune satisfaction à celui qui la possède. Mon pouvoir est tout différent, et procure une véritable jouissance. Je puis à mon gré élever ou abaisser tous les grands seigneurs que vous voyez autour de ma personne; mais aussi, je l'avoue, il n'est pas certain que ma famille possède après moi le trône que j'occupe. » Tant que les idées ne changeront pas en Perse, l'autorité sera toujours le partage du plus fort. Si un prince ou un chef montre des dispositions équitables, il inspire le mépris à une grande partie de ses compatriotes.

Un homme appartenant à une tribu errante avait été chargé d'escorter deux Anglais qui voyageaient en Perse. Cet homme, causant avec un de ses camarades, soutenait qu'un prince du sang au service duquel il se trouvait, avait plus de droits au trône qu'un de ses frères dont on s'accordait à louer l'humanité, la vertu et le jugement, et cela parce qu'il était infiniment plus redouté. » Voyez, disait-il, ce petit village qui est devant nous; si le prince que vous vantez était ici, les habitants courraient en foule au-devant de lui, et s'empresseraient de dresser ses tentes; au lieu que si mon maître était avec nous, la terreur qu'il inspire est telle, que tous les villageois se seraient déjà enfuis jusque sur le sommet des montagnes. Maintenant, je vous le demande, ajouta-t-il d'un air triomphant, lequel des deux est plus propre à gouverner un pays comme la Perse? » Ce même homme, dit toujours Malcolm, questionnait ses compagnons de voyage sur l'Angleterre, et après avoir entendu ce qu'ils lui racontaient de la richesse et de la fertilité de ce pays, il s'écria : « Que de pillards vous devez avoir ! » Et, comme les Anglais lui fai-

saient remarquer que les lois défendaient le pillage : « Mais à quoi donc, dit-il, s'occupe une population aussi nombreuse? »

A toutes les époques, les habitants de la Perse ont exercé une hospitalité généreuse envers les étrangers; mais les chefs des tribus l'emportent encore sur le reste de leurs compatriotes. Le khan d'une tribu qui résidait à Hamadan ayant reçu la visite de Sir John Malcolm et de toute sa suite, fit préparer pour le recevoir une maison de campagne. Il y avait, indépendamment des Anglais, bon nombre de Persans. Tous furent traités avec la plus grande magnificence; et en remontant à cheval pour retourner à la ville, ils surent que pendant qu'ils étaient à table, une gelée subite étant survenue, tous les chevaux et mulets appartenant aux personnes invitées, et au nombre de près de deux cents, avaient été ferrés à glace, afin qu'il n'arrivât aucun accident aux hôtes du khan. Il n'y eut personne qui n'admirât cette délicate attention.

Les tribus de la Perse se piquent en général de protéger avec une fidélité inviolable les personnes qui se confient à quelqu'un de leurs membres. Malcolm rapporte cependant un exemple de la trahison d'un chef de tribu qui massacra deux officiers anglais qui s'étaient confiés à lui. Ce chef, ajoute-t-il, il faut le dire à la honte de la Perse, a échappé au châtiment qu'il méritait. Les tribus ont un grand respect pour la famille de leurs chefs, et ne consentent que rarement et avec beaucoup de peine à obéir à d'autres officiers. Il arrive souvent que l'on porte sur le champ de bataille un enfant dont la présence agit plus sur l'esprit des hommes de sa tribu que la voix d'un commandant expérimenté, que ces barbares ne regarderaient pas comme leur chef légitime. Les tribus entretiennent des relations suivies avec les villes et les villages. Les hommes y vont vendre des chevaux et des moutons qu'ils élèvent, et des tapis tissus par leurs femmes. Ils prennent en retour du grain, du drap, de l'argent et quelques objets de quincaillerie. Ceux des Persans qui exercent des professions paisibles sont appelés *tadjics*. Ce nom s'applique seulement aux habitants des villes. Plusieurs de ces tadjics sont attachés aux tribus errantes, et employés à la culture des champs et à la garde des troupeaux.

Les cérémonies qu'on observe dans les tribus pour la circoncision et les enterrements sont à peu près les mêmes que pour les habitants des villes. Mais aux funérailles d'un chef ou d'un guerrier illustre par son courage, le cheval de bataille du défunt, chargé de ses armes et de ses habits, accompagne le cortége. Les personnes qui veulent témoigner du respect pour la mémoire du mort envoient un cheval sans cavalier, et portant des armes sur la selle.

Les cérémonies du mariage diffèrent peu de celles qu'on observe dans les villes; mais le matin du jour où la mariée doit se rendre à la maison ou à la tente de son époux, les amis de sa famille, et, si elle est fille d'un chef ou d'un ancien, tous les cavaliers auxquels son époux a droit de commander, se réunissent pour former son escorte. Le cortége s'avance avec des danseurs et des musiciens, et quand il n'est plus qu'à une petite distance, le marié monte à cheval, accompagné de tous ses amis, et s'avance au-devant de la cavalcade. Il tient à la main une pomme ou une orange, et lorsqu'il n'est plus qu'à peu de distance, il la jette de toutes ses forces à la mariée. La vigueur qu'il déploie dans cette circonstance est regardée comme d'un heureux augure. Tous les assistants regardent en silence, et aussitôt que la pomme est jetée, il y a une mêlée générale. Le marié fait aussitôt tourner son cheval, et court à bride abattue vers sa demeure. Les cavaliers de la mariée lancent en même temps leurs chevaux, et tâchent de saisir l'époux. Celui qui parvient à l'arrêter a de droit son cheval, sa selle et ses habits. Les pauvres qui ne pourraient pas faire un aussi riche présent donnent quelques pièces d'argent au cap-

teur. Toutefois, il arrive rarement que le marié soit pris; car, comme c'est pour lui un point d'honneur d'échapper aux cavaliers qui le poursuivent, il monte le cheval le plus léger de la tribu, et ses amis font tous leurs efforts pour protéger sa retraite.

Les cérémonies du divorce sont les mêmes pour les habitants des villes que dans les tribus; mais il est rare chez les dernières. Les femmes, dans les tribus, sont plus utiles à leurs maris par les services qu'elles leur rendent, que dans les villes. Les hommes des familles pauvres des tribus trouvent difficilement le moyen de payer un douaire à la femme qu'ils veulent renvoyer. D'ailleurs, il est souvent dangereux d'offenser une femme qui appartient à une famille considérée. Ses parents pourraient tirer de cette injure une vengeance éclatante. On lit dans un ouvrage persan sur les mœurs des tribus, et cité par Malcolm, que lorsque les hommes veulent donner une preuve de la résolution où ils sont de vaincre ou de périr, ils font avant leur départ un divorce conditionnel, à moins qu'ils ne reviennent vainqueurs. Autrefois, dit l'auteur de ce traité, on aurait regardé comme infâme un homme qui aurait survécu à cette cérémonie sans revenir victorieux. Mais aujourd'hui le divorce conditionnel n'est trop souvent qu'une vaine forfanterie. Il y a des gens qui n'ont pas honte de fuir après avoir prononcé un serment que leurs ancêtres n'auraient jamais consenti à violer. Dans les tribus, les hommes passent leur temps à se promener à cheval, à faire des exercices militaires et à chasser. Ils se nourrissent d'aliments grossiers et en usent sobrement. De temps en temps ils mangent un peu de viande; mais leur nourriture habituelle n'est que du pain noir et dur, du lait aigri et une sorte de gâteaux dans lesquels on met de la crème. Leur plus grand plaisir est de se réunir en troupes pour fumer leurs pipes, écouter des contes ou des chansons, s'amuser à regarder les tours et les facéties de ces bouffons appelés *loutis*, et qu'on trouve presque partout en Perse. Un chef de tribu qui passa quelques jours avec la mission anglaise de Sir John Malcolm, dans le voisinage de Kirmanschah, avait avec lui un bouffon d'un grand talent. Cet homme, pendant une marche, s'adressant à Sir John Malcolm, lui dit : «Vous êtes sans doute bien fier de la discipline que vous avez établie parmi vos serviteurs persans qui marchent là aussi régulièrement que vos propres soldats? Combien vous a-t-il fallu de temps pour plier ainsi mes compatriotes à vos usages? — Environ six mois, lui répondit Malcolm. — Eh bien, dit le bouffon, si vous le permettez, je vais détruire en moins de six minutes tout ce que vous avez fait en six mois.» Ayant obtenu la permission qu'il sollicitait, le bouffon poussa son cheval auprès des cavaliers persans qui conduisaient les chevaux de parade, et auxquels on avait donné l'ordre formel de ne pas quitter leurs rangs. Le bouffon avait remarqué que ces hommes appartenaient presque tous à des tribus qui habitent les montagnes du Louristan, et il commença à chanter d'une voix forte et claire une chanson commençant par ces mots : « Écoutez-moi, enfants du Louristan; je vais chanter les actions de vos ancêtres. » Avant qu'il eût fini sa chanson, tous ces cavaliers étaient réunis autour de lui, et les chevaux qu'on avait confiés à leur garde, étant abandonnés, se battaient et jetaient la confusion dans toute la caravane. Le bouffon rit de bon cœur du succès de sa malice, et s'adressant à Sir John Malcolm, il lui dit : « Ne soyez pas étonné de ce qui vient d'arriver, car, après la mort de Nadir-Schah, un chef, accompagné d'une troupe de musiciens et de chanteurs qui jouaient et chantaient l'air que je viens de vous faire entendre, réussit par ce seul moyen à réunir autour de sa personne environ cinq mille hommes, et à se faire appeler roi pendant plusieurs semaines. »

Les hommes des tribus aiment beaucoup à entendre raconter des histoires romanesques. Quelques-uns d'entre

eux apprennent à déclamer et récitent les vers des plus fameux poëtes, et surtout des fragments du Schah-Nameh de Ferdousi. Ceux qui possèdent ce talent jouissent d'une grande considération parmi leurs camarades.

Les femmes des tribus ne sont pas voilées, comme celles des villes. Elles s'occupent, d'une manière très-active, de tous les soins de leur ménage, et paraissent assez contentes de leur sort. Les étrangers qui visitent leurs tentes ou leurs maisons sont sûrs d'y recevoir l'accueil le plus obligeant. Mais, dit Malcolm, il ne faut pas s'y méprendre; il n'y a dans leur air ni timidité ni hardiesse, mais seulement l'expression d'une bonne conscience et l'ignorance même de la honte. Quoiqu'elles soient en général brunes et hâlées par le soleil, elles ont quelquefois, étant jeunes, une grande beauté. Dans la classe pauvre, leurs charmes disparaissent bientôt par le rude travail auquel elles sont condamnées.

Un seigneur persan rapporte ainsi l'accueil que lui firent des femmes d'une tribu : « Lorsque j'arrivai, dit-il, au village de Sennah, qui est habité par des tribus turques, je fus invité à prendre mon logement dans la maison d'un chef afschar, où je fus accueilli avec la plus grande prévenance. Les dames, qui, suivant l'usage, n'étaient point voilées, se distinguèrent par leurs prévenances à mon égard. La fille de mon hôte, âgée d'environ quinze ans, était plus belle que je ne puis l'exprimer; je dis que j'avais soif, elle courut aussitôt et m'apporta une coupe remplie d'eau fraîche. Cette eau fut pour moi comme une goutte de la fontaine de vie présentée par un ange; mais elle augmenta, au lieu de la calmer, la flamme que ses beaux yeux noirs avaient allumée dans mon sein. » Après avoir parlé du chagrin qu'il éprouva à s'éloigner de cette habitation, sans oser témoigner, même par un regard, le sentiment très-pur qu'il ressentait pour cette jeune personne, il ajoute : « Un homme vain et accoutumé à mal juger les choses aurait pu se tromper sur les manières de cette belle fille; mais je connaissais par expérience les dames des tribus, et je savais qu'il ne fallait voir dans leurs prévenances que le désir de bien traiter leur hôte. Je suis convaincu, dit-il, que ces dames sont plus vertueuses que toutes les autres femmes de la Perse. » L'éducation des femmes des tribus est bien appropriée au genre de vie qu'elles mènent. Malcolm passant à cheval auprès d'un campement de quelques familles de la tribu d'Afschar, dit à un noble persan qui l'accompagnait, qu'il doutait beaucoup que ces femmes eussent la hardiesse et le courage qu'on se plaisait à leur accorder, et surtout de leur talent à monter à cheval. Aussitôt ce Persan appela une jeune fille de belle tournure. et lui demanda en turc si elle n'était point la fille d'un soldat. «Oui,» répondit-elle; « Et vous espérez aussi devenir la mère de soldats? » Elle sourit. «Montez sur ce cheval, dit-il, en lui montrant un cheval bridé et sans selle, et faites voir à cet envoyé européen la différence qu'il y a entre une fille de tribu et une fille de la ville. » Aussitôt elle sauta sur le cheval, partit au grand galop, et ne s'arrêta que sur le sommet d'un roc, où elle agita sa main au-dessus de sa tête, et revint vers nous avec la même vitesse. Rien, dit Malcolm, n'était plus dangereux qu'une course à cheval sur le terrain qu'elle avait choisi; mais elle ne témoigna pas la moindre crainte, et parut charmée de pouvoir nous donner une occasion de juger favorablement les femmes des tribus.

La pauvreté et les usages des tribus errantes empêchent souvent les hommes de prendre un grand nombre d'épouses. Plusieurs n'ont qu'une seule femme, et à moins qu'elle ne soit stérile ou vieille et incapable de travailler, ils n'en prennent pas d'autres. D'abord, ils se trouvent rarement dans une position qui leur permette de nourrir plus d'une femme; et puis leurs querelles pourraient avoir de graves inconvénients, et deviendraient une source de discordes entre plusieurs familles. Les unions temporaires en

usage dans les villes et les bourgs de la Perse sont en horreur aux femmes des tribus. Souvent il est arrivé que ces femmes ont frappé des mollahs qu'elles soupçonnaient d'avoir prêté leur ministère pour sanctionner ces mariages qu'elles regardent comme honteux pour leur sexe. S'il demeure prouvé, par ce qui précède, que les femmes des tribus jouissent de plus de liberté que celles des villes, il ne s'ensuit pas, dit Malcolm, qu'elles occupent le même rang qu'en Europe. Elles travaillent tandis que leurs maris passent le temps à ne rien faire, ou dans de vains amusements; et, en définitive, elles sont bien plutôt leurs servantes que leurs compagnes. Si un homme des tribus n'a pas autant d'épouses et de concubines que le permet la religion mahométane, la cause en est à sa pauvreté, et aux usages de la société au milieu de laquelle il vit. Mais ce même homme, s'il vient à se fixer dans une ville, en adopte les mœurs, et sa femme doit souvent se résigner à avoir de jeunes et belles rivales. Dans les tribus, cependant, une mère conserve presque toujours pendant toute la vie une grande influence sur son fils. C'est elle ordinairement qui préside au choix de ses femmes, s'il en a plusieurs, et qui est chargée de la conduite intérieure de sa maison. L'espoir de jouir de cette autorité domestique fait désirer vivement aux Persanes d'avoir des enfants mâles. La naissance d'un fils est un sujet d'allégresse; celle d'une fille est presque un chagrin.

Les observations qui précèdent ne s'appliquent qu'aux tribus d'origine persane ou turque. Les tribus arabes soumises à la Perse, et qui habitent les côtes du golfe Persique, ont conservé presque toutes les habitudes et la langue de leurs ancêtres. Les hommes, au lieu du bonnet de peau d'agneau, portent un léger turban et un manteau. La nourriture de ces Arabes est plus frugale que celle de tous les autres habitants du royaume. Ils ne se nourrissent pour ainsi dire que de dattes; mais cet aliment leur paraît agréable. Il y a quelques années, dit Malcolm, une femme, appartenant à une famille arabe établie auprès de Bouschir, s'était embarquée pour l'Angleterre avec les enfants du résident anglais dans cette ville. A son retour, ses compatriotes la questionnèrent sur le pays lointain qu'elle avait visité. Cette femme parla avec enthousiasme des routes, des voitures, des chevaux, de la richesse et de l'opulence des villes et de la fertilité des campagnes. Ses auditeurs enviaient le sort des Anglais; mais lorsque cette femme eut ajouté : On ne trouve pas de palmiers en Angleterre ; je n'ai cessé d'en chercher pendant que j'y étais sans pouvoir en découvrir un seul. Aussitôt l'opinion des Arabes changea complétement, et l'envie fit place à la pitié qu'ils éprouvaient pour ces pauvres Anglais, condamnés à vivre dans un pays où il n'y a point de dattes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PERSE.

A.

Abbas I. Voyez Schah-Abbas.
Abbas II, histoire de son règne, 358. — Protège les chrétiens, ibid.
Abbas-Mirza, fils de Feth-Ali-Schah, établit un arsenal à Tauris, 30. — Engage son père à ne pas donner audience au prince Menzikoff, ambassadeur de Russie, 378. — Commande l'armée persane destinée à agir contre les Russes, 379. — Portrait de ce prince, 382. — Sa mort, 388.
Abouzurdjmihir, histoire de ce sage, 328.
Achæménides, généalogie de ces princes, 57.
Aderbidjan, description de cette province, 13 et 29.
Adeser. Voyez Artaxerxès III.
Afgans, histoire des princes de cette nation sur le trône de Perse, 359.
Afrasiab, roi du Touran, ses guerres avec Minotschehr, 225. — Sa mort, ibid.
Afridoun, histoire de son règne, 223.
Afschars, histoire des princes de cette dynastie, 863.
Aga-Mohammed-Khan devient possesseur de la couronne de Perse par la mort de Loutf-Ali-Khan, 368. — Vie de ce prince et histoire de son règne, 369 et suiv.
Agriculture, 411.
Albuquerque (Alphonse d') se rend maître d'Ormouz, 53. — Discours qu'il adresse aux capitaines de sa flotte, 54.
Alchimie et chimie, 422.
Aldjaïtou-Khan. Voy. Mohammed-Khodabendeh.
Alexandre le Grand, son expédition contre les Perses, 211 et 273.
Ali, culte que lui rendent les Persans, 391. — Son sabre peint sur un étendard du roi de Perse, 462.
Ali-Schir, poëte et homme d'État, 452.
Alparslan, prince seldjoukide, monte sur le trône, jugement de Malcolm sur son caractère, 343. — Bat et fait prisonnier Romain Diogène, ibid. — Le rend à la liberté sur sa parole, 344. — Sa mort, ibid.
Alptéguin, fondateur de la dynastie des Gaznévides, 342.
Amol, description de cette ville, 28.
Amrou succède à son frère Yakoub, fils de Leïs, 339.
Amulette, ce mot est masculin, 399 note.
Anes, il y a en Perse deux races distinctes de ces animaux, 414.
Animaux domestiques, 414. — Sauvages, 418.
Anouschirvan. Voyez Khrosrou-Nouschirvan.
Anvéri, 438. Ode qu'il compose en l'honneur de Maudoud, fils de Zengui, ibid.
Anville (d'), cité *passim*.
Ardschir-Babgan ou Ardschir Ier; règne de ce prince, 279 et 280 *passim*.
Ardschir Dirazdest. Voyez Bahman.
Ardschir, fils d'Hormouz, histoire de son règne, 283 et 316.
Ardschir, fils de Schirouyeh. Voyez Artarxerxès III.
Aria, description de ce pays, 10.
Armée persane, 410. — Sa composition, ibid.
Arménie, description de ce pays, 7.
Arsacides, histoire de la Perse sous cette dynastie, 275 et 277.
Arsès, histoire de son règne, 210.
Artaxerxès, surnommé *Longuemain*, histoire de son règne, 141.
Artaxerxès Mnémon, histoire de son règne, 156.
Artaxerxès ou Artaxarès, fils de Babec ou Pabec, détrône Artaban, 279. — Histoire de son règne, 280 et 309.
Artaxerxès II, successeur de Sapor II, histoire de son règne, 283 et 316.
Artaxerxès III ou Adeser, succède à son père Siroës, 308 et 333.
Artémise, reine de Carie, suit Xerxès dans son expédition contre les Grecs, 118. — N'est pas l'Artémise épouse de Mausole, ibid. note. — Est d'avis qu'il ne faut pas attaquer les Grecs par mer, 126. — Montre un grand courage au combat naval de Salamine, 127. Les Athéniens humiliés de voir une femme qui ose leur résister promettent une grande récompense à celui qui s'emparerait de sa personne, ibid.
Artémise, reine de Carie, épouse de Mau-

sole, 206. — Douleur de cette princesse après la mort de son époux, ibid.
Arts mécaniques, 419.
Arzémidokht, fille de Khosrou-Parviz, 334. — Histoire du règne de cette princesse, ibid.
Assassin, étymologie et signification de ce mot, 346. — Histoire de la secte des assassins, ibid. — Étymologie des mots français *assassin* et *assassiner,* ibid. note.
Assyrie, description de ce pays, 8.
Astrologie judiciaire, 430. — Astronomie, 430.
Astyage, étymologie de ce nom, 82 note.
Atabegs, gouvernent pendant près d'un siècle, 348. — Ce que signifie ce titre, ibid. note.

B.

Babec fait épouser sa fille à Sassan, 279.
Babylonie, description de ce pays, 7.
Bactriane, description de ce pays, 10.
Bahman, surnommé *Ardschir-Dirazdest,* histoire de son règne, 271.
Bahram, fils d'Hormouz, histoire de son règne, 281 et 312.
Bahram II, histoire de son règne, 281 et 312.
Bahram III, histoire de son règne, 281 et 313.
Bahram IV, histoire de son règne, 284 et 316.
Bahramgour, règne de ce prince, 284 et 318.
Baïram, célébration de cette fête, 395.
Balas, frère de Pérozès, 287 et 323.
Bathénien, signification de ce mot, 346. — Histoire de la secte des Bathéniens, ibid.
Batman. Voyez Man.
Beausobre, cité, 267 note.
Bélami (Abou-Ali-Mohammed), auteur d'une traduction persane de la chronique de Tabari, 436.
Bender-Abbasi, description de cette ville, 52.
Bisoutoun, 31. — Signification de ce nom, ibid. note. — Bas-reliefs à Bisoutoun, ibid.
Bithynie, description de ce pays, 6.
Bohémiens en Perse, 475.
Borane, fille de Chosroës, devient reine de Perse et gouverne ce pays, 308 et 334.
Bouschir, description de cette ville, 50.
Bowaïh, histoire des princes de cette dynastie, 340.
Brydges (Sir Harford Jones), ambassadeur de S. M. B. en Perse, 377.

C.

Cabadès veut changer la constitution du royaume de Perse et établir la communauté des femmes, 288. — Il est déposé, ibid. — Remonte sur le trône, ibid. et 323 et suivantes.
Cadi, juge, 403.
Cadjars, histoire des princes de cette dynastie, 368 et suiv.
Café, manière de le prendre, 465.
Caïaniens, histoire des rois de cette dynastie, 233.
Caï-Caous, règne de ce prince, 233. — Il veut monter au ciel, 240.
Caï-Khosrou, naissance et éducation de ce prince, 248. — Il monte sur le trône de Perse, 251. — Histoire de son règne, ibid.
Caïoumors, premier souverain qui ait régné sur la Perse d'après les auteurs orientaux, 219.
Calila et Dimna (le livre de), apporté de l'Indoustan en Perse, 328 et 436.
Calioun, sorte de pipe à eau, 465.
Cambyse, fils de Cyrus, règne de ce prince, 88. — Il épouse sa sœur, 92.
Cappadoce, 5. — Grande Cappadoce, ibid. — Cappadoce sur le Pont, ibid.
Cardaces, sorte de fantassins perses, 199. — Étymologie de ce mot, ibid. note.
Carie, description de ce pays, 3.
Carizes, conduits souterrains destinés à l'irrigation des terres, 411.
Carmanie, description de ce pays, 10. — Ne doit point être confondu avec la Caramanie.
Casbin, description de cette ville, 26.
Caschan, description de cette ville, 24.
Cazeroun, description de cette ville, 49.
Cazi. Voyez Cadi.
Chagrin, manière de préparer les peaux ainsi nommées, 420.
Chameaux, on trouve en Perse deux espèces différentes de ces animaux, 414.
Charpentiers, 421.
Chemins et routes, 418. — Inspecteurs chargés de la police des routes, 419.
Chevaux, différentes races de ces animaux qu'on trouve en Perse, 415.
Cheveux courts, signe d'infamie ou de deuil chez les Perses, 100 et note, 131.
Chézy (M. de), sa traduction d'une ode d'Anveri, 438. — Sa vie de Djami, citée, 452.
Chimie et alchimie, 422.
Chirurgie et médecine, 423.
Chosroës, histoire du règne de ce prince, 291 et 325.

Chosroës II, histoire du règne de ce prince, 298 et 332.
Cobad, fils de Firouz, 288, 323 et suiv.
Colonnes tremblantes, 23.
Cour de Perse, usages qu'on y observe, 457.
Ctésias, histoire de Cyrus d'après cet auteur, 82.
Cunaxa (bataille de), 165.
Curdistan persan, description de cette province, 13 et 31.
Cyrus, auteurs grecs qui ont écrit l'histoire de ce prince, 57. — Motifs qui doivent nous faire préférer le récit de Xénophon, 58 et 84. — Récit d'Hérodote, 58. — Récit de Xénophon, 61. — Récit de Ctésias, 82. — Comparaison entre le récit d'Hérodote et celui de Xénophon, 84. — Cyrus renvoie en Palestine les Israélites captifs à Babylone, 87.
Cyrus le jeune, se révolte contre son frère Artaxerxès Mnémon, 157. — Sa mort, 166. — Éloge de ce prince, 167.

D.

Damavend, description de cette ville, 27. — Fête particulière à Damavend, 28.
Darab I[er], histoire de son règne, 272.
Darab II, histoire de son règne, ibid.
Darabguerd, description de cette ville, 49.
Darius fils d'Hystaspe, règne de ce prince, 97. — Sa première expédition contre la Grèce, 107. — Seconde expédition, 108.
Darius Codoman, histoire de son règne, 210.
Darius Nothus, règne de ce prince, 153.
Datame (histoire de), 197.
Defrémery (M. Charles), sa traduction d'une pièce de Djami, citée, 454.
Déserts salés, 413.
Deslongchamps (Auguste Loiseleur), son *Essai sur les fables indiennes*, cité page 436, note.
Dhohac ou Zohac, tradition relative à ce prince, 28. — Histoire de son règne, 222.
Didron (M.), cité, 108 et 112.
Dilémites. Voyez Bowaïh.
Divertissements publics, 467.
Divorce, 474.
Djami, poëte célèbre, sa vie, 452. — Extraits de ses ouvrages, 453 et suiv.
Djemschid, histoire de son règne, 221.
Djoasmis (pirates), 55. — Leur flotte détruite, ibid.
Djoulfa, faubourg d'Ispahan, 22.
Dumoret (M. Julien), auteur d'une traduction française du *Khilasset Alakhbar* de Khondémir, 452.

E.

Échecs (jeu des) apporté de l'Indoustan en Perse, 328.
Écoles, 464.
Écuries du roi de Perse, asile inviolable, 461.
Édissa, signification de ce nom, 143 note.
Enfants, cérémonies que l'on pratique à leur naissance, 472; et le jour où on leur donne un nom, ibid.
Eschyle, sa tragédie des *Perses*, citée 97.
Esclaves, sont peu nombreux en Perse, 474.
Esther, histoire de cette princesse, 142. — Signification de son nom, 143 note.
Évilmérodach, étymologie proposée du nom de ce prince, 62 note.

F.

Farahabad, maison royale, singulières peintures qu'on y remarque, 24.
Fars ou Farsistan, description de cette province, 13 et 33.
Fayence, 420.
Femmes (communauté des), 288 et 324. — Sont rarement exécutées en public, 404. — Enveloppées dans le châtiment de leurs pères et de leurs époux, ibid. — Leur condition, 467 et 468. — Celles qui appartiennent aux tribus se montrent sans voile aux yeux des étrangers, 470.
Férakhzad, fils de Khosrou Parviz, règne de ce prince, 334.
Ferdousi, poëte célèbre, quitte la cour de Gazna et se retire à Tous, 343. — Extraits de son Schah-Nameh, 234 et suiv. — Jugement porté sur ce poëme, 437.
Férid-eddin-Attar, poëte mystique, 442. — Sa vie, ibid. — Extraits de ses ouvrages, 443.
Féridoun. Voyez Afridoun.
Férouher, ce que c'est, 266.
Fesa ou Besa, description de cette ville, 49.
Fêtes religieuses des Persans, 391.
Feth-Ali-Schah, histoire de son règne, 376 et suiv. — Quitte en montant sur le trône son premier nom de Baba-Khan, 377. — Survit à son fils Abbas-Mirza, 388. — La bibliothèque du roi possède un manuscrit de ses poésies, 457.
Fièvres intermittentes, quelques chefs de tribus prétendent guérir ceux qui en sont attaqués en leur donnant des coups de bâton, 430.
Firouz, fils d'Yezdguerd, 286 et 321.
Fix (M. Théobald), son édition de Saint-Jean Chrysostôme, citée 267 note.
Fonton (M.), son ouvrage *la Russie dans*

l'Asie Mineure, cité 382 et suiv., 385 et suiv.

G.

Gardane (le général), ambassadeur en Perse, 377.
Gaznévides, histoire de cette dynastie, 341.
Gédrosie, description de ce pays, 10.
Gengiskan, fait la conquête de la Perse, 348.
Géographie, les Persans n'ont que des idées fausses sur cette science, 438.
Gomroun. Voyez Bender-Abbasi.
Gouschtasp, fils de Lohrasp, quitte secrètement la Perse et prend le nom de *Farroukhzad*, 262. — Succède à son père sur le trône de Perse, 265.
Gouvea (Antonio de) a écrit en portugais une relation des guerres de Schah-Abbas, citée, 355 et note.
Gouvernement de la Perse, 401 et suiv.
Grangeret de Lagrange (M.), sa traduction d'une ode de Djami, 453.
Griboyedoff (M.), ambassadeur de S. M. l'empereur de Russie en Perse, 384. — Massacré avec sa suite contre le droit des gens, ibid.
Guèbres, leurs cérémonies funèbres, 268. — Leurs cimetières, ibid. — N'exercent pas de métiers qui exposent à éteindre le feu ou à le souiller, ibid. Ainsi nommés par les Persans et les Turcs, 337 note.
Guer-Schah, explication de ce nom, 219 note.
Guerschasp, règne de ce prince, 232.
Guichard (M. J. Marie), cité, 84 note.
Guilan, description de cette province, 13 et 29.
Guil-Schah. Voyez Guer-Schah.
Guizot (M.), sa traduction de l'*Histoire de la décadence de l'empire romain*, de Gibbon, citée, 345.

H.

Hafiz, tombeau de ce poëte, 34. — Sa vie et extraits de quelques-uns de ses ouvrages, 451.
Hamadan, description de cette ville, 26.
Harem, différence qui existe entre ce mot et zénanah, 470 note. — Détails sur les harems, ibid.
Hasan, fils de Sabbah, chef des Bathéniens, 346.
Haschischa, ses effets approchent de ceux de l'opium, 346.
Hase (M.), sa restitution d'un passage de Théophylacte Simocatta, 299 et note.
Hérodote, histoire de Cyrus, d'après cet auteur, 58.
Hormisdas ou Hormisdate, fils de Sapor, histoire de son règne, 281 et 311.
Hormisdas II, histoire de son règne, 281 et 313.
Hormisdas III, histoire de son règne, 296 et 330.
Hormisdas IV, règne de ce prince, 308.
Hormouz, fils de Schapour, règne de ce prince, 281 et 311.
Hormouz, fils de Narsi, règne de ce prince, 281 et 313.
Hormouz, fils d'Yezdguerd, 321.
Hormouz, fils de Nouschirvan, histoire de son règne, 296 et 330.
Hoseïn, fils d'Ali, fête religieuse célébrée en commémoration de sa mort tragique, 391.
Hoseïn, dernier souverain de la dynastie des Sophis, 359. — Sous son règne les Afgans s'emparent de la Perse, ibid.
Houlagou, devient maître de la Perse, 348. — Sa mort, ibid.
Houmaï, histoire du règne de cette princesse, 271.
Houschenc, second roi de la dynastie des Pischdadiens, 220.
Hyrcanie, description de ce pays, 10.

I.

Immortels, corps ainsi nommé, 117, 122 et 285.
Impôts, manière de les percevoir, 408. — Sont de différentes sortes, ibid.
Imprimerie, son usage peu répandu en Perse, 464.
Indes conquises par Darius, 103.
Intapherne mis à mort par l'ordre de Darius, 98.
Ionie, description de ce pays, 3.
Ioniens, deviennent tributaires des Perses, 103. — Se révoltent contre Darius, 105.
Irak-adjémi, description de cette province, 13 et suiv.
Irrigation, 411.
Isdigerdès, histoire de son règne, 284 et 316.
Isdigerdès II, histoire de son règne, 286 et 321.
Isdigerdès III, règne de ce prince, 309 et 335.
Ismaël sophi, histoire de son règne, 353.
Ispahan, description de cette ville, de ses faubourgs et de ses environs, 15 et suiv.
Istakhar, ruines de cette ville, 36 et suiv.

J.

Jaubert (M.), envoyé en Perse par Bonaparte, 377, cité, 400.
Jean Chrysostôme (saint), cité, 267 note.

K.

Kasimirski (M.), sa traduction du Coran, citée, 390.
Kérim-Khan, histoire de son règne, 366.
Kesra, fils de Haïss, règne de ce prince, 334.
Khalil-Soultan, petit-fils de Timour, son attachement insensé pour la belle Schadoulmoulc, 352.
Khilat ou robe d'honneur, 462.
Khondémir, historien célèbre, 452.
Khorasan occidental, description de cette province, 13 et 57.
Khosrou. Voy. Caï-Khosrou.
Khosrou-Nouschirvan, histoire de son règne, 291 et 325.
Khosrou-Parviz, histoire de son règne, 298 et 332.
Khouzistan, description de cette province, 13 et 33.
Kirman, description de cette province, 13 et 56.
Kirmanschah, description de cette ville, 31.
Kischmisch, description de cette île, 55.
Kizilouzen, rivière, 11. — Signification de ce nom, ibid. note.
Kom, description de cette ville, 25.
Koudascheff (le prince), aide de camp du maréchal prince Paskévitch chargé de remettre à Abbas-Mirza une lettre confidentielle, 387.

L.

Lar, description de cette ville, 52.
Laristan, description de cette province, 13 et 52.
Littérature persane, 436.
Lohrasp choisi par Caï-Khosrou pour lui succéder, 260. — Histoire de son règne, 261 et suiv.
Longpérier (M. Adrien de), cité 489.
Louff-Ali-Khan, dernier prince de la dynastie des Zends, monte sur le trône, 367. — Sa mort, 368.
Lycus, fleuve appelé aussi *Zab*, 8. — Signification de ces deux noms, ibid. note.
Lydie, description de ce pays, 2.

M.

Madadoff (le général) bat une armée persane commandée par Mohammed-Mirza.
Magistrats choisis par les principaux habitants des villes, 404.
Mahmoud le Gaznévide, histoire de ce prince, 342. — On lui doit le Schah-Nameh de Ferdousi, 343.
Mahométisme, préceptes communs aux différentes sectes de cette religion, 338. — Points qui séparent les Sonnites et les Schiites, 339.
Malcolm (Sir John), ambassadeur de la Compagnie des Indes en Perse, 377. — Ses ouvrages cités *passim*.
Man ou batman, estimation de ce poids, 23 note.
Manne (M. de), son édition des œuvres de d'Anville, citée *passim*.
Mariage, il en existe plusieurs sortes en Perse, 468. — Dans les tribus, 477.
Mathématiques, 430.
Mausole, roi de Carie, mort de ce prince, 206.
Mazdac établit une nouvelle religion et prêche la communauté des femmes, 324. — Est mis à mort, 325.
Mazenderan, description de cette province, 13 et 28.
Médecine et chirurgie, 423.
Médie, description de ce pays, 9.
Mélicschah, fils d'Alparslan, succède à son père, 344. — Jugement de Gibbon sur ce prince, 345.
Menuisiers, 421.
Menzikoff (le prince) chargé de notifier à la cour de Perse l'avénement de S. M. l'empereur Nicolas, 378. — D'abord accueilli en Perse avec tous les égards dus à son rang et aux fonctions qu'il remplissait, 378. — Traité ensuite avec la dernière insolence, 379.
Meschhed, description de cette ville, 57.
Mésopotamie, description de ce pays, 7.
Militaires persans, 409.
Ministres d'État, 402.
Minotschehr, histoire de son règne, 225.
Mirkhond, historien célèbre, 452.
Mirza, explication de ce titre, 463.
Modhafférides, histoire de cette dynastie, 351.
Mogols Ilkhaniens, histoire de cette dynastie, 348.
Mohammed-Khodabendeh, mosquées bâties par ce prince, 27. — Nommé aussi Aldjaïtou-Khan, 349. — Se déclare sectateur d'Ali, 350. — Fonde la ville de Soultanieh, ibid.
Mohammed-Mirza, fils aîné d'Abbas-Mirza, chargé par son père du commandement d'une division, 380. — Battu par le général russe Madadoff, ibid. — Souverain actuel de la Perse sous le nom de Mohammed-Schah, 388.
Mohl (M.), cité 437.
Monde (système du), d'après Tabari, 433.
Morier (M.), auteur du roman de *Haddji-Baba*, son appartement à Tehran, 14. — Cité, 400 et *passim*.
Mosquées, description de ces temples, 397.

Moudjteheds, leur autorité, 401 et 402.
Mufti, attributions de ce fonctionnaire, 403.
Müller (M. Joseph), cité, 82 note.
Mysie, description de ce pays, 4.

N.

Nabopolassar, étymologie proposée de ce nom, 261 note.
Nabuchodonosor, étymologie de ce nom, 261 note.
Nadir-Kouli ou Nadir-Schah, appelé aussi Thamas-Kouli-Khan, vaisseau construit par ce prince, 50. — Sa vie, 360 et suiv. — Chasse les Afgans, 361. — Se fait déclarer roi, 362. — Histoire de son règne, 363.
Nakschi-Roustam (monuments de), 48.
Narguileh. Voyez Calioun.
Narsès Ier, histoire de son règne, 281 et 313.
Narsi, histoire de son règne, 281 et 313.
Nermpaï, êtres fabuleux, 236 et note.
Nevder, règne de ce prince, 230.
Nischabour, description de cette ville, 57.
Nourouz (fête du), 461.
Nourrices allaitent longtemps les enfants, 473. — Leurs pratiques superstitieuses, ibid.
Nourriture des Persans, 464.
Nouschirvan. Voyez Chosroës et Khosrou-Nouschirvan.
Nouschizad, fils de Nouschirvan, se révolte contre son père, 326.

O.

Oberskoff (M.), conseiller d'État de Sa Majesté l'empereur de Russie, signe le traité de paix de Tourcmantschaï entre la Russie et la Perse, 382.
Ochus, histoire de son règne, 205.
Ormouz, description de cette île, 53.
Oulougbec, règne de ce prince, 352. — Fait rédiger les tables astronomiques qui portent son nom, ibid.
Ouseley (lady), femme de l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique à la cour de Perse, 471.—Relation de la visite qu'elle fit au harem royal, ibid.
Ouseley (Sir Gore), ambassadeur de Sa Majesté Britannique en Perse, 14.—Maison qu'il occupe à Tehran, ibid. — Traité de paix de Gulistan négocié sous ses auspices, 378.
Ouseley (Sir William), cité 14; 28, 399 et *passim.*

P.

Pabec. Voyez Babec.
Palasch, fils de Firouz, 287 et 323.
Pankratieff (le major général) entre à Tauris, 381.—Les habitants notables de cette ville vont au-devant de lui avec les signes de la joie la plus vive, ibid.
Paphlagonie, description de ce pays, 6.
Parses ou Parsis, ce que veut dire cette dénomination, 337, note. — Voyez le mot Guèbres.
Parthes, appartiennent à la race scythe, 275. — Empire des —, ibid.
Parthie, description de ce pays, 10.
Paskéwitch (le maréchal, prince) bat et met en déroute l'armée persane, commandée par Abbas-Mirza, 381. — Assiége Abbas-Abad, qu'il oblige à se rendre, ibid.— Défait de nouveau les Persans, ibid.— A plusieurs conférences avec le prince Abbas-Mirza pour traiter de la paix entre la Russie et la Perse, ibid. — Signe le traité de Torcmantschaï, 382.—Sa lettre à Abbas-Mirza, 386.
Pèlerinages, 391.
Perles (pêche des), 55.
Perozès, histoire de son règne, 286 et 321.
Perrin (M. Narcisse), son ouvrage sur la Perse, cité 465 et suiv.
Persan, différence que nous établissons entre cette dénomination et celle de Perse, 339, note.
Perse ou Perside, description de cette province, 9.
Perse, ses différents noms, 1 et 10. — Ses limites, 1 et 10.—Divisions, 2.—Fleuves et rivières, 2 et 11.—Lacs, 11.—Déserts, ibid.—Mines, ibid.— Sol, ibid.— Climat, 12. — Provinces, ibid.
Persépolis, ruines de cette ville, 36 et suiv.
Persique (golfe), sa description, 52.
Phrygie, description de ce pays, 4.
Pillon (M. Alexandre), cité, 134, note.
Pischdadiens, histoire de ces princes, 219.
Plutarque, correction d'un passage de la traduction latine de cet auteur, 186, note.
Police des artisans, 405. — Des villes, ibid.
Pont de Djoulfa ou d'Allahverdi-Khan, sa description, 15.
Portugais sont obligés d'évacuer Ormouz après une belle défense, 356.
Postes établies par Cyrus, 81.
Pourandokht, 308 et 334.
Punaises de Mianeh, 30.

Q.

Quatremère (M.), cité, 452.

R.

Reï, la Rhagès de l'Écriture et d'Arrien, 15. — Ses ruines, ibid.
Religion des Persans, 388.

Roi, son autorité en Perse, 401.
Rois, leurs corps étaient déposés dans des tombeaux taillés dans le roc, 268.
Romieux (M.) envoyé en Perse par Bonaparte, 377.
Roudégui, poëte fameux, 436.
Roum (pays de), 262, note.
Roustam, sa naissance, 228.— Ses sept aventures, 234.
Routes et chemins, 418.

S.

Saadi (Mosleh-Eddin), tombeau de ce poëte, 34 et 35. — Montagne qui porte son nom, 35.—Sa vie, 444.—Extraits de ses différents ouvrages, 445 et suiv.
Sacy (Silvestre de), reconnaît la représentation de Caïoumors dans des animaux à face humaine qui se trouvent dans les ruines de Persépolis, 39. — Sa définition du férouher, 266. — Sa traduction de l'histoire des Sassanides de Mirkhond suivie dans cet ouvrage et pour quels motifs, 309 note. — Son opinion sur le Schah-Nameh de Ferdousi, 437.—Sa traduction du livre des conseils de Férid-Eddin-Attar, 442. — Son jugement sur Saadi, 446. — Explication importante qu'il donne d'un passage de cet auteur, 447. — Jugement sur les ouvrages de Saadi, 450. — Sa traduction d'un fragment des Mesnévis de Djelal-Eddin-Roumi. 450. — Son opinion sur un passage de Luc, ch. XVIII, v. 25, page 451. —Sa traduction d'une ode de Hafiz, 451.
Saffarides, pourquoi ainsi nommés, 337.— Histoire de cette dynastie, ibid.
Samani (Ismaïl), descendant de Saman et fondateur de la dynastie des Samanides, 339.
Samanides, histoire des princes de cette dynastie, 339
Sandjar (sultan) menacé par les Bathéniens, 346. — Histoire de son règne, 347.
Sapor Ier, fils d'Artaxerxès, histoire de son règne, 280 et 310.
Sapor II, histoire de son règne, 282 et 314.
Sapor III, histoire de son règne, 283 et 316.
Sarbar, général perse, 304. — Étymologie de son nom, ibid., note. — Monte sur le trône, 308 et 333.
Sari, description de cette ville, 28.
Sassan, histoire de ce prince, 278 et 279.
Sassanides, histoire des souverains de cette dynastie d'après les auteurs grecs et latins, 279 et suiv. — D'après les auteurs orientaux, 309 et suiv.
Satrapies qui composaient l'empire perse, leur description, 2 et suiv.
Saulcy (M. de), cité 351, note.
Sceau, remplace la signature chez les Persans, 464.— Surveillance à laquelle sont soumis les graveurs des sceaux, ibid.
Schadoulmoulc, favorite de Khalil-Soultan. 352.
Schah-Abbas, histoire de son règne, 355.— Enleve Ormouz aux Portugais, 356. — Administration de ce prince, ibid.— Fait bâtir à Ispahan le faubourg de Djoulfa. 357.—Jugé par Malcolm, ibid.
Schahriar. Voyez Sarbar.
Schah-Rokh, fils de Timour, histoire de son règne, 352.
Schapour, fils d'Ardschir, histoire de son règne, 280 et 310.
Schapour-Dhoulactaf, histoire de son règne, 282 et 314.
Schapour III, histoire de son règne, 283 et 316.
Scheik-oul-islam, juge, 402.
Schiraz, description de cette ville, 33.
Schirouyeh, fils de Parviz, voyez Siroës.
Schneider, correction d'une explication qui se trouve dans son dictionnaire grec-allemand, 187, note.
Schouster, description de cette ville, 33.
Scorpions communs et dangereux à Caschan, 24.
Scott Waring (M.), cité *passim.*
Scythes attaqués par Darius, 100.
Séfidroud, rivière, 11.—Signification de ce nom, ibid., note.
Sel, très-abondant sur le sol de la Perse, 413.
Seldjoukides, histoire des princes de cette dynastie, 343.
Seleucides, histoire de la Perse sous leur domination, 274 et 277.
Siroës usurpe la couronne et fait mourir son père Chosroës, 308 et 333.
Siyavousch, histoire de ce prince, 244.
Smerdis le Mage, règne de cet usurpateur, 94. — Il est massacré, 96.
Sofis ou contemplatifs, principes de plusieurs de leurs sectes, 395 et suiv. — Signification du mot sofi, 396.—Différents degrés par lesquels, suivant les sofis, l'homme doit passer pour arriver à la béatitude, ibid.
Sogdiane, description de ce pays, 10.
Sogdien, règne de ce prince, 152.
Sohrab, fils de Roustam, son histoire, 240.
Sophis, histoire des princes de cette dynastie, 353.
Soultanieh, ruines de cette ville, 27.

Superstitions des Persans, 398.
Supplices, 403 et 404.
Suse, 9. — Ruines de cette ville, 33.
Susiane, description de ce pays, 9.
Syrie, description de ce pays, 6.

T

Tabari (Abou-Djafar Mohammed), sa chronique arabe traduite en persan par Bélami, 436.
Tabaristan, description de cette province, 13 et 27.
Taffetas, étymologie de ce mot, 21, note.
Tahérides, histoire de cette dynastie, 337.
Tahmouras, histoire de son règne, 220.
Takhti-Cadjar, maison de plaisance bâtie par Feth-Ali-Schah, 14.
Takhti-révan, sorte de litière, 460.
Taki-Bostan, 31. — Appelé improprement Takhti-Bostan, ibid., note. — Monuments sculptés sur ce rocher, 31 et suiv.
Tamerlan. Voyez Timour.
Tannage, 420.
Tauris, description de cette ville, 29.
Tébriz. Voyez Tauris.
Tehran, description de cette capitale et de ses environs, 13.
Teinture, 419.
Terres de la couronne, 411.
Théophylacte Simocatta, passage de cet auteur restitué et traduit par M. Hase, 299.
Thévenot (Jean de) meurt à Mianeh, 30.
Timour, appelé communément par nos historiens Tamerlan, 350. — Signification de ce nom, ibid., note. — Histoire de Timour, 350. — Portrait de ce prince par Malcolm, 351.
Toman, valeur de cette monnaie, 384, note.
Tombeau d'Esther et de Mardochée, 26.
Tourcmantschaï, traité de paix entre la Russie et la Perse, conclu dans ce village, 382. — Dispositions principales de ce traité, 383.
Tribus (administration de la justice dans les), 407. — Arabes de la Perse, 480.
Tributs payés aux rois de Perse, 97.
Tschaschinendeh, règne de ce prince, 324.

V

Vaisseau construit par Nadir-Schah, 50.
Valérien (l'empereur) tombe entre les mains des Perses, 280.
Vararane Ier, histoire du règne de ce prince, 281 et 312. — Vararane II, histoire du règne de ce prince, 281 et 312. — Vararane III, histoire du règne de ce prince, 281 et 313. — Vararane IV, histoire du règne de ce prince, 284 et 316. — Vararane V, histoire du règne de ce prince, 284 et 318.
Vasthi, signification de ce nom, 142, note.
Verre, 420.

X.

Xénophon, histoire de Cyrus d'après cet auteur, 61. — Expédition de Cyrus le jeune et retraite des Dix-mille d'après le même, 157 et suiv.
Xerxès, fils de Darius, règne de ce prince, 110. — Combat des Thermopyles, 121. — D'Artémisium, 123. — De Salamine, 125. — Xerxès pille les temples de l'Asie Mineure et de Babylone, 138. — Meurt assassiné, 140.
Xerxès II, règne de ce prince, 152.

Y

Yakoub, fils de Leïs, règne de ce prince, 337.
Yezdguerd Alathim, histoire de son règne, 284 et 316.
Yezdguerd, fils de Bahramgour, histoire de son règne, 286 et 321.
Yezdguerd, fils de Schahriar, histoire de son règne, 309 et 335.

Z

Zab, fleuve appelé aussi Lycus, 8. — Signification de ces deux noms, ibid., note.
Zamasphès, père de Pérozès, élu à la place de Cabadès, 288. — Il est jeté en prison et privé de la vue, ibid.
Zav, règne de ce prince, 232.
Zenanah, différence qui existe entre ce mot et harem, 470, note.
Zendjan, description de cette ville, 26.
Zends, histoire des princes de cette dynastie, 366.
Zohac. Voyez Dhohac.
Zopyre, dévouement de ce seigneur, 99.
Zoroastre, histoire de ce législateur, 265. — Dogmes principaux de sa religion, 266. — Voyez aussi au mot Guèbres.

FIN DE LA TABLE DE LA PERSE.

EXPLICATION DES PLANCHES

DE LA PERSE.

Planche 1. Voyez page 49, col. 1.
2. 3. » 48, » 2.
4. 5. 6. » 48, » 2.
7. » 42, » 1.
8. » 38, » 1.
9. » 39, » 1.
10. » 40, » 1.
11. » 40, » 1.
12. » 40, » 2.
13. » 41, » 2.
14. » 41, » 2.
15. » 42, » 2.
16. » 43, » 2.
17. » 45, » 2.
18. » 45, » 2.
19. » 46, » 1.
20. Médailles sassanides.

N° 1 (4e méd. de la pl.), Artaxerxès Ier (*Ardeschir*).

Mazdiesn beh Artahschetr malcan malca aïran (*).

L'adorateur d'Ormouzd, l'excellent Artaxerxès, roi des rois de l'Iran.

Buste d'Artaxerxès coiffé de la tiare persane.

Au revers, *Artahschetr iezdani;* le divin Artaxerxès.

Autel du feu ou *pyrée.*

Cette drachme a été frappée par Artaxerxès, fondateur de la dynastie. (Voy. p. 280 et 309; Longpérier, p. 2, n° 1.)

N° 2 (1re méd. de la pl.), Sapor Ier (*Schapour*).

Mazdiesn beh Schahpouhr malcan malca Iran minotschetri men iezdan.

L'adorateur d'Ormouzd, l'excellent Schapour, roi des rois de l'Iran, germe céleste de la race des dieux.

Buste de Sapor, coiffé d'une couronne surmontée d'un globe céleste.

Au revers, *le divin Schapour*. Pyrée entre deux gardes armés de lances. (Silvestre de Sacy, Mém. sur div. ant., pl. VI, nos 3 et 4.)

(*) Je dois la lecture de toutes ces légendes à l'obligeance et au savoir de M. Adrien de Longpérier, du cabinet des médailles de la Bibliothèque royale. Je renvoie les personnes qui désireraient plus de détails au mémoire du même auteur sur les médailles sassanides, mémoire couronné par l'Institut.

N° 3 (3e méd. de la pl.), Vararane II (*Bahram.*)

Mazdiesn beh Varahran malcan malca Iran minotschetri men iezdan.

Buste de Bahram, la tête ceinte d'un diadème ailé.

Au revers, un pyrée entre deux gardes. (Longpérier, p. 23, n° 22.)

N° 4 (11e méd. de la pl.)

Mazdiesn beh Varahran malcan malca aïran ve aniran minotschetri men iezdan.

L'adorateur d'Ormouzd, l'excellent Vararane, roi des rois de l'Iran et d'Aniran, germe céleste de la race des dieux.

Bustes de Vararane et d'une reine; vis-à-vis un jeune homme, qui peut être le jeune Vararane III.

Au revers, le roi Vararane et la reine adressant leurs prières au feu d'Ormouzd. (Longpérier, p. 25, n° 25.)

Planche 21. Voyez page 31, col. 1.
22. » 31, » 2.
23. » 32, » 1.
24. » 32, » 2.
25. » 29, » 2.
26. » 30, » 1.
27. » 30, » 2.
28. » 11, » 1.
29. 30. 31. 32. 33. 34. Voyez page 13, col. 1.
35. Voyez page 13, col. 1.
36. » 14, » 1.
37. » 15, » 2.
38. » 24, » 2.
39. » 15, » 2.
40. » 15, » 2.
41. » 20, » 1.
42. » 20, » 2.
43. » 18, » 2.
44. » 20, » 2.
45. » 33, » 2.
46. » 16, » 1.
47. » 34, » 1.
48. » 14, » 2.
49. » 50, » 1.
50. » 50, » 1.
51. » 50, » 1.
52. Roustam jeune encore attaque un éléphant blanc qui avait

brisé sa chaîne et le tue (copié d'après un manuscrit du Schah-Nameh).

Planche 53. Voyez page 358, col. 1.
54. » 358, » 2.
55. » 365, » 2.
56. » 366, » 2.
57. » 373, » 2.
58. » 376, » 2.
59. » 381, » 2.
60. Femme guèbre de la Perse, d'après Chardin, voyez page 268.
61. Homme fumant le narguileh ou calioun, voyez page 465, col. 2.
61. Parses de Bombay, voyez page 337, col. 1.
62. Parse faisant la prière du Costi, voyez page 337, col. 1.

Ustensiles divers relatifs au culte des Parses.

N° 1. Sorte de plat sur lequel les prêtres parses mettent des offrandes.

N°s 2 et 3. Vases qui contiennent de l'eau avec laquelle les prêtres lavent leurs mains.

N° 4. Vase qui contient l'eau destinée aux purifications.

N° 5. Espèce de soucoupe qui sert dans les cérémonies religieuses.

N° 6. Pincette de fer pour attiser le feu sacré.

N° 7. Petit plat percé de neuf trous et qui sert dans les cérémonies religieuses.

N° 8. Autre plat plus grand.

N° 9. Cuiller qui sert à jeter des parfums dans le feu sacré.

N° 10. Tasse dans laquelle les prêtres mettent du lait.

N° 11. Vase
» 12. Pilon
» 13. Anneau
» 15. Couteau
» 16. Faisceau de branches d'arbre
} en usage dans les cérémonies religieuses.

N° 14. Vase de métal et ordinairement de cuivre plein jusqu'aux bords de cendres dans lesquelles brûle le feu sacré.

Planche 63. Colombiers.

Il y a en Perse un grand nombre de pigeons domestiques et sauvages. La fiente de ces volatiles étant regardée comme un excellent fumier pour les melons, on trouve une prodigieuse quantité de colombiers dans tout le royaume. « On compte, disait Chardin, plus de trois mille colombiers autour d'Ispahan, tous faits moins pour nourrir des pigeons que pour avoir le fumier. »

Planche 64. Voyez page 469, col. 2.
65. » 28, » 2.

Planche 66.

N° 1. Soldat équipé d'après l'ancien usage, armé d'un fusil à mèche, d'un bouclier, etc.

N° 2. *Ferrasch*, sorte de valet qui dresse les tentes, étend les tapis, etc. : celui-ci tient à la main un fanal.

N° 3. Homme du peuple des provinces du nord de la Perse enveloppé dans son manteau.

Planche 67. Danseuse persane d'après une peinture.
68. Page géorgien d'après une peinture.
69. Dame persane dans le harem, voyez page 471, col. 1.
70. Dame persane dans le harem, voyez page 471, col. 1.
71.

N° 1. Aiguière avec son bassin.

N°s 2 et 3. Embouchure et tuyau d'un *neï embaneh* ou cornemuse. Voyez l'instrument entier planche 51.

N° 4. Écritoire, roseau et divers ustensiles pour écrire. Au-dessous de l'aiguière est représenté un *kémanschah*, sorte de violon avec son archet.

Planche 72. Voyez page 404, col. 2.
73. Déjeuner persan.
74. Femmes persanes, l'une couverte du voile pour sortir; l'autre vêtue comme dans le harem.
75. Voyez page 462, col. 1 et 2.
76. » 460, » 2.
77. » 410, » 1.
78. Exercices gymnastiques.
79. Persan à cheval fumant le calioun, page 465, col. 2 (on peut voir planche 61 un homme assis fumant également le calioun).
80 Exercice du key-kadj.
81 Cavaliers combattant (d'après un manuscrit du Schah-Nameh).
82. Lutte (d'après un manuscrit du Schah-Nameh).
83. Tableau d'après le même ouvrage.

Ces trois dernières planches, copiées avec beaucoup d'exactitude, peuvent donner, ainsi que les 67e et 68e, une idée exacte du faire des artistes persans.

Planche 84. Feth-Ali-Schah sur son trône, en grande cérémonie; à droite et à gauche sont quatre princes ses fils, deux serviteurs, et devant lui se trouvent trois vizirs.

Planche 85.

N° 1. Casques.

N° 2. Boucliers.

N° 3. Sabre d'Ali, voyez p. 462, col. 1.

N° 4. Sabre avec son fourreau.

N° 5. Fer de pique.

N° 6. Espèce d'arme tranchante.

N° 7. Arc dans son étui.

N° 8. Carquois plein de flèches.

Planche 86.

N° 1. Sanaï, espèce de flûte.

N° 2. Longue trompette.

N° 3. Mandoline.

N° 4. Kémanschah, voyez encore planche 71.

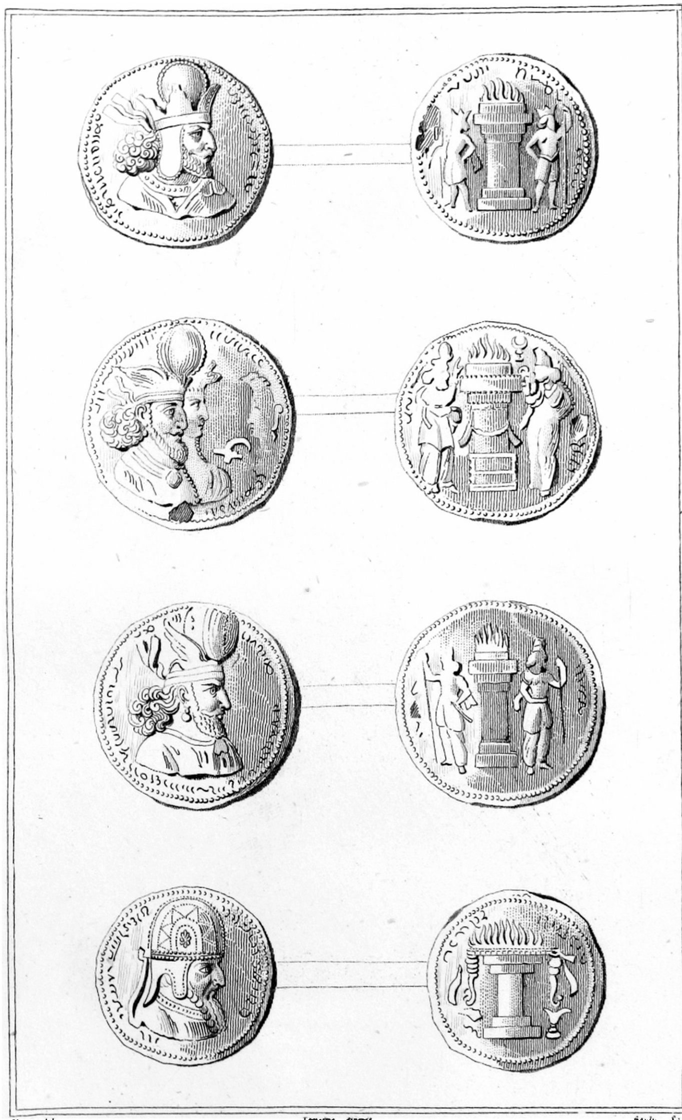
N° 5. Trompette recourbée.

N° 6. Flûte de Pan.

N°s 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15. Différentes espèces de petits tambours, de tambours de basque, de cymbales, etc.

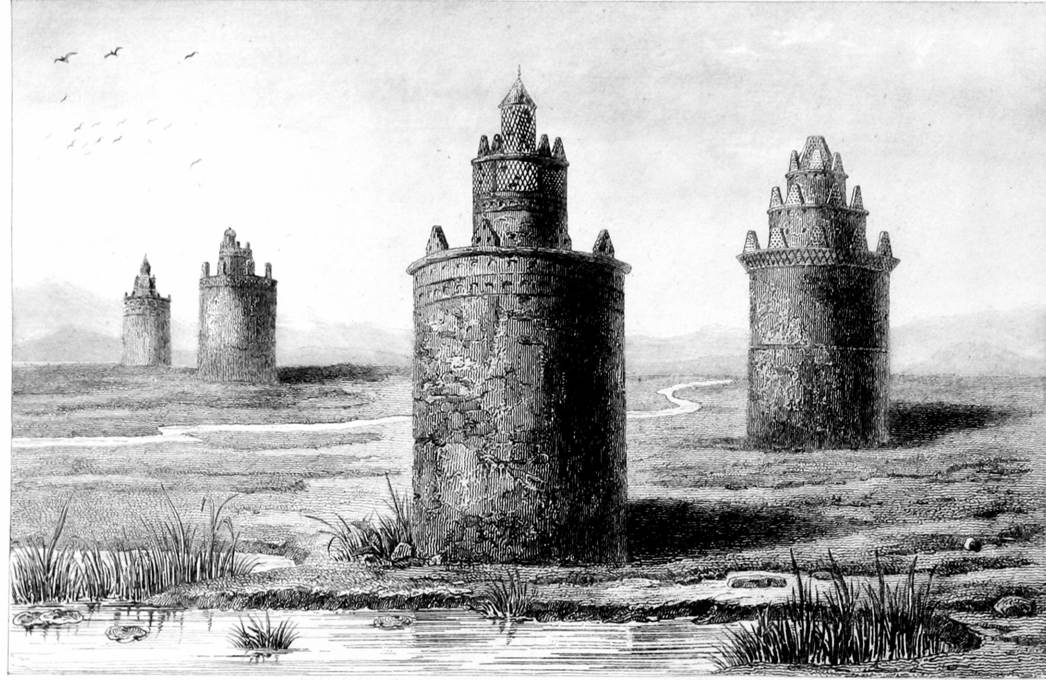
N° 16. Tambour à caisse de bois et sur lequel on frappe des deux côtés avec la main. Le milieu de la peau d'un des côtés est enduit d'un mastic de riz de couleur noire; qui change le son de l'instrument et forme une espèce d'accord avec les bords et l'autre côté.





Vernier del. Lemaitre direxit Soulu Sc.

Médailles des Sassanides.



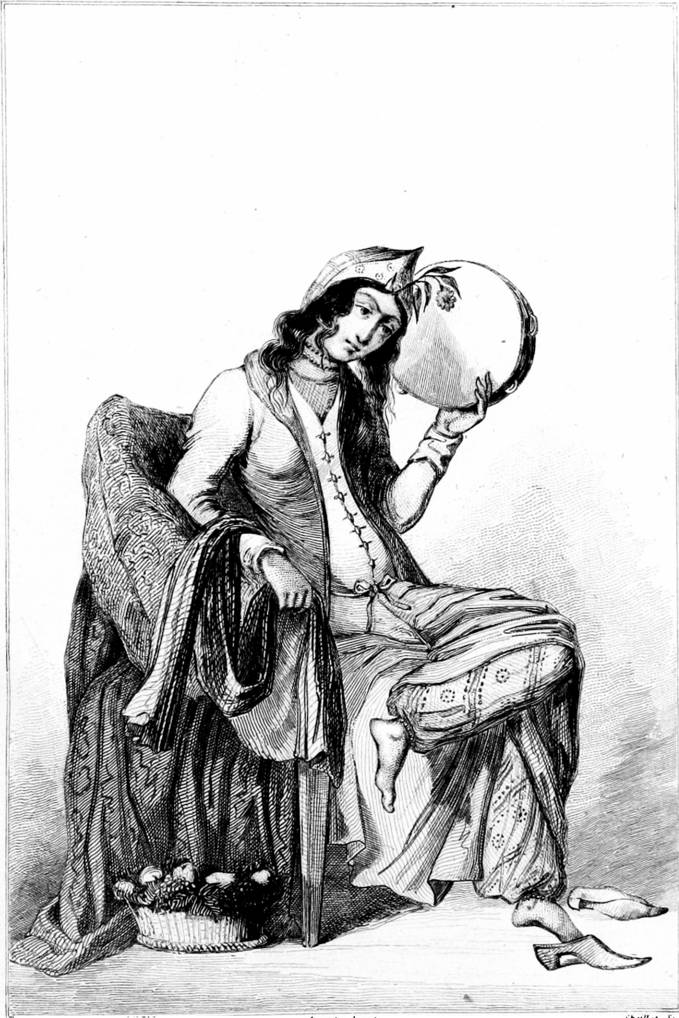
Colombi[er]



1 2 3

Lemaitre, direxit.

Personnages divers.



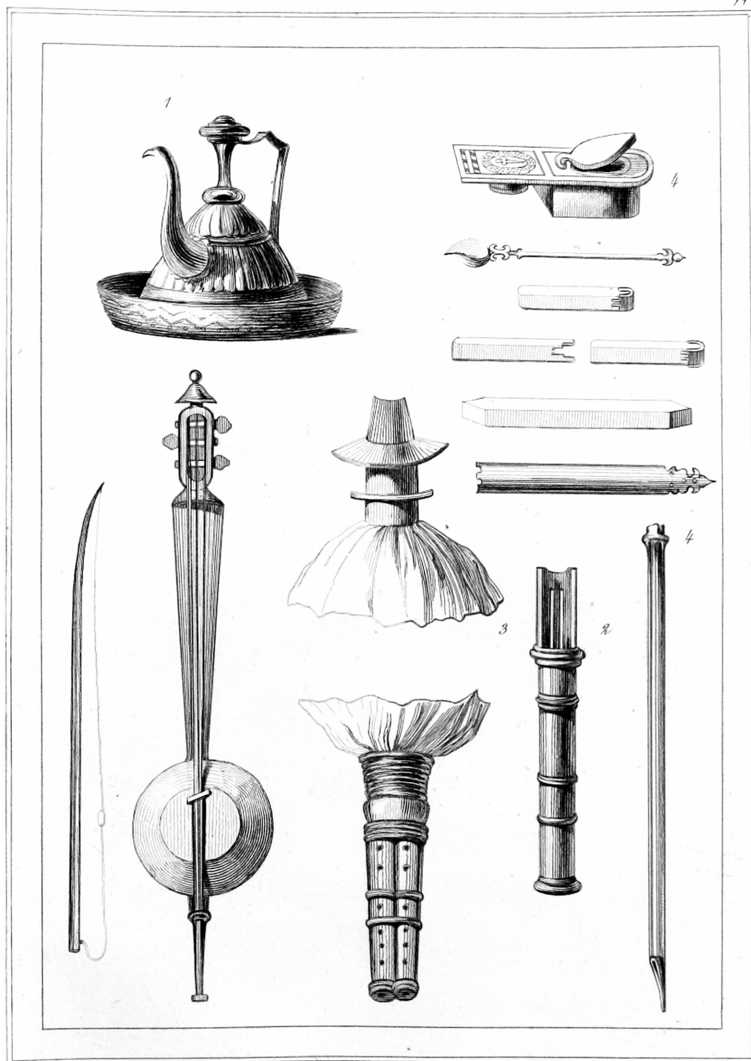
Vernier del. Lemaitre direxit. Chaillot Sc.

Danseuse persane, d'après une Peinture.

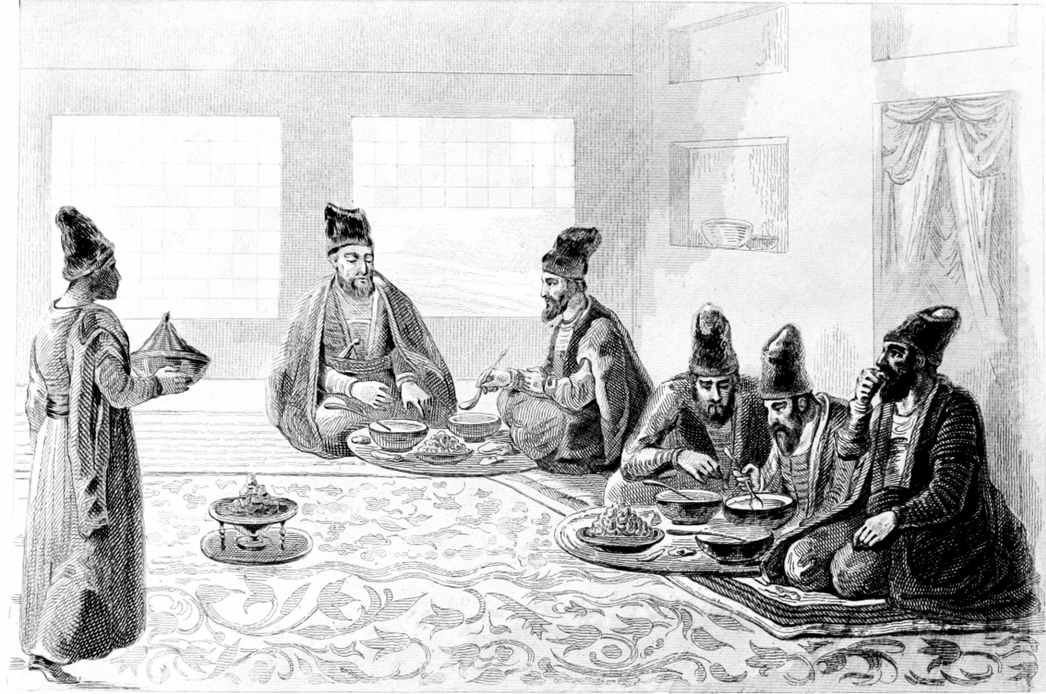


Vernier del. Lemaitre, direxit. Chaillot, Sc.

Page Géorgien, d'après une Peinture.

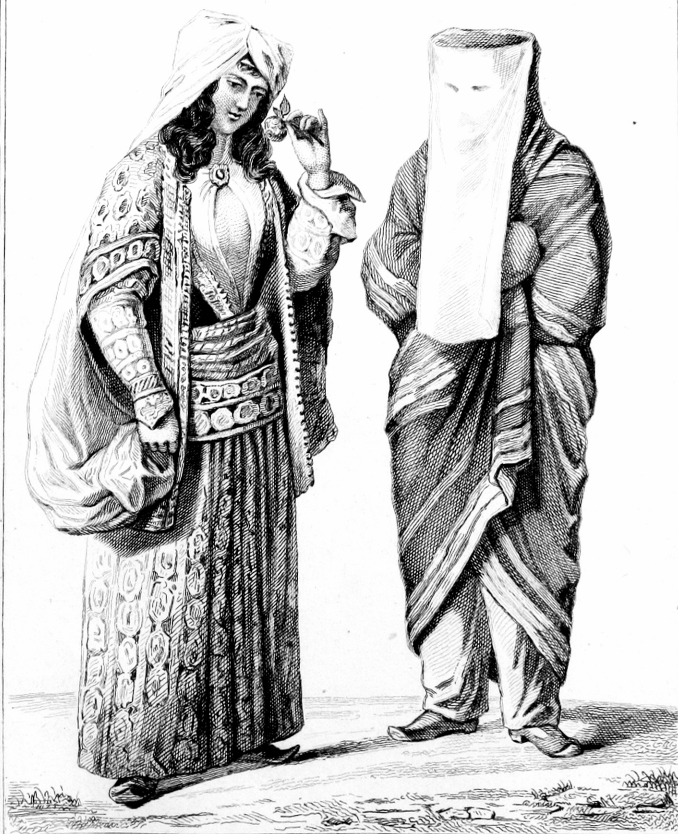


1. Affabeh, sorte d'aiguière. 2. 3. Instruments de musique. 4. Ustensiles pour l'écriture.



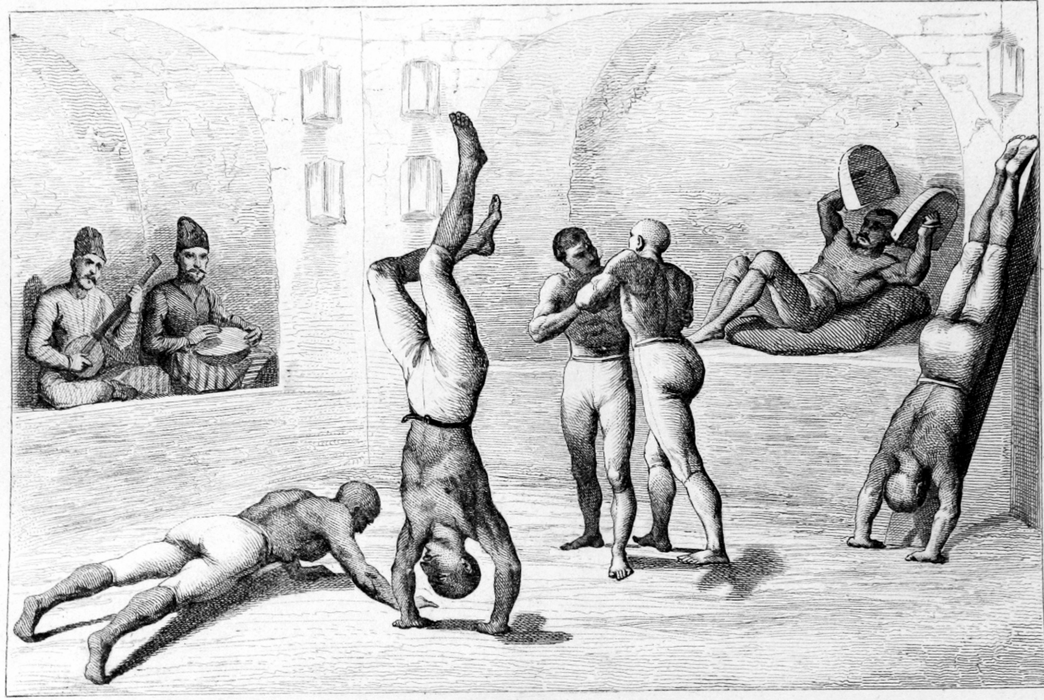
Lemaître direxit

Déjeuner Persan.



Vernier del. Lemaitre direxit Bolté Sc.

Femmes Persanes



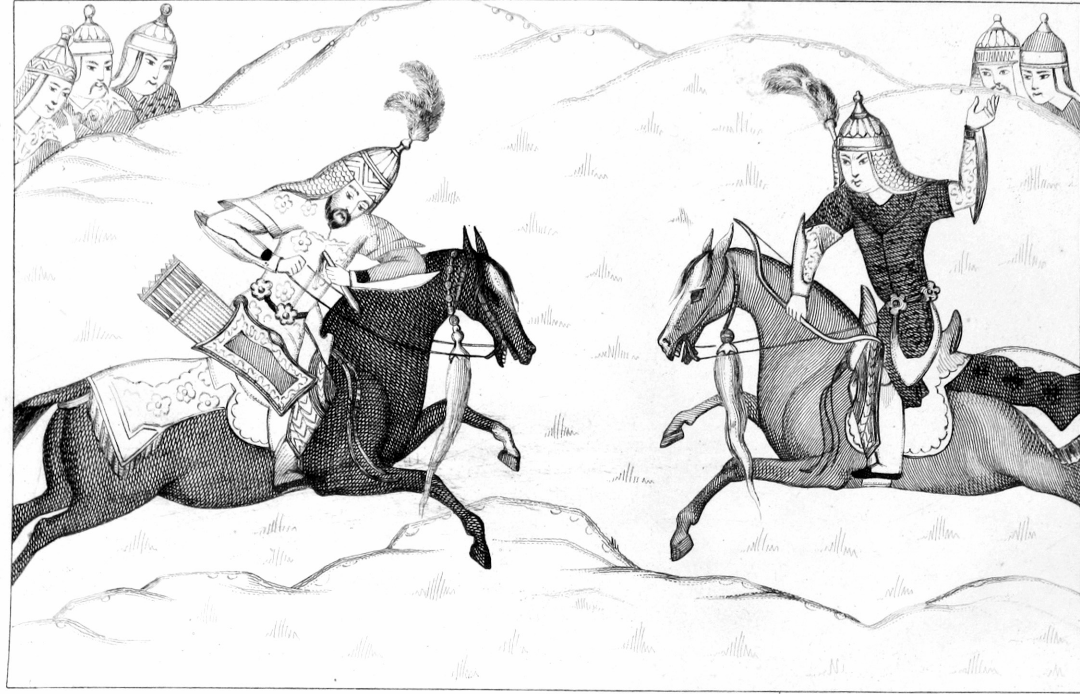
Vernier del. Lemaître direxit. Masson Sc.

Exercices de Gymnastique



Lemaitre, direxit.

Exercice du Key-Kadj



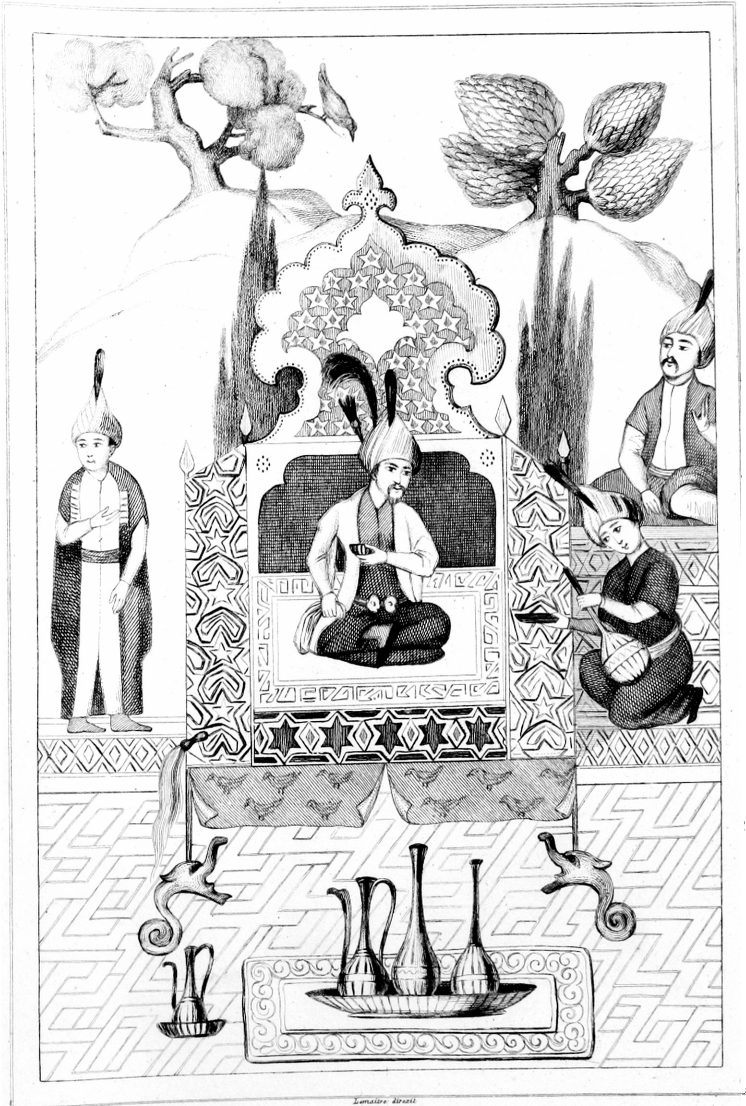
Lemaître direxit. Mme Lesueur Sc.

Cavaliers combattant. (d'après un Manuscrit du Schah-Nameh.)



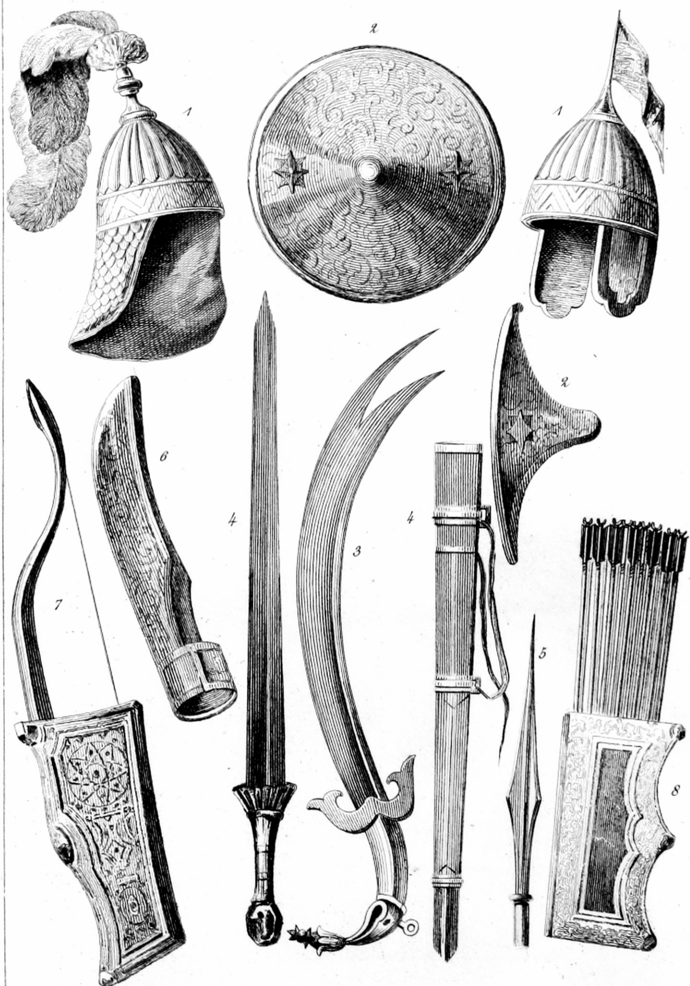
Vernier, del. Lemaitre, direxit. Mme Lesueur, Sc.

Lutte. (d'après un Manuscrit du Schah-Nameh.)



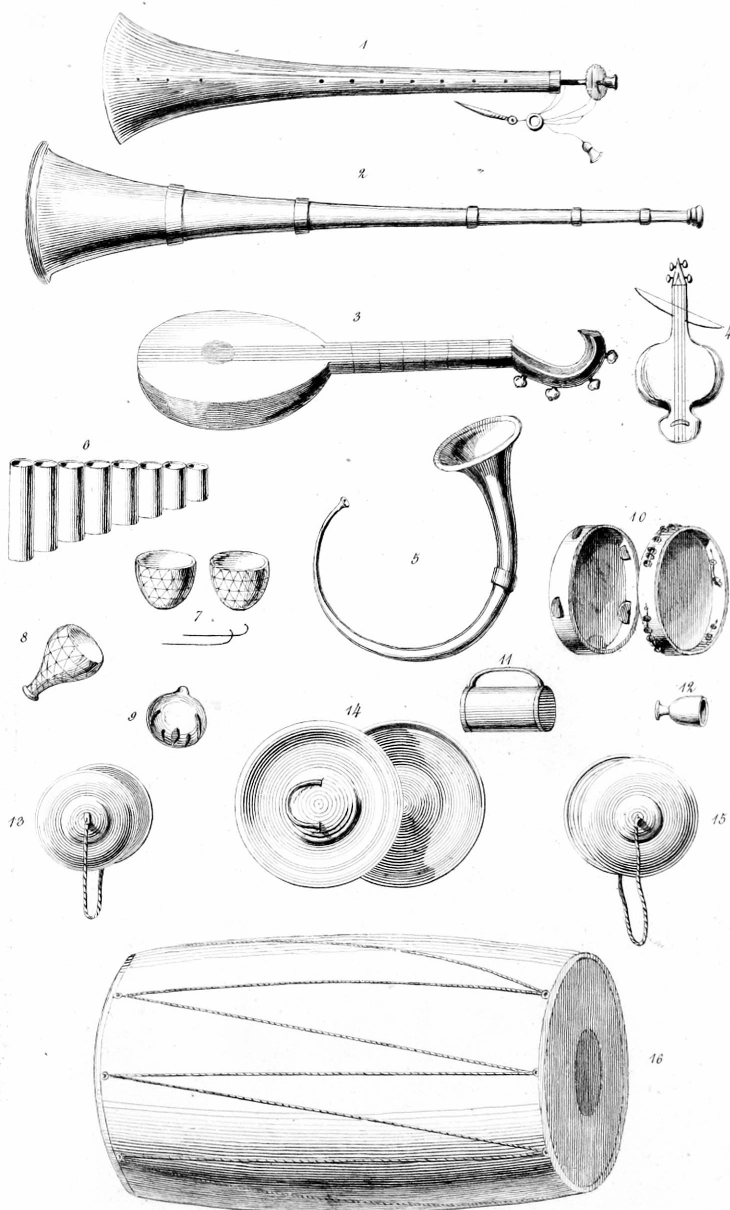
(Peinture d'après le Schah-Nameh.)

PERSE



Lemaître direxit

Armes anciennes



Lemaitre direxit